Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/revuedesdeuxmond1918unse

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXVIIIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME XLIII. — 1er JANVIER 1918.

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXVIIIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME QUARANTE-TROISIÈME

SCOLASTI
SOC. DE MA

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1918

THE GETTY CENTER

NÉMÉSIS[1]

PREMIÈRE PARTIE

I. — PROPOS DE CERCLE, A PARIS

Quand Ludovic Courtin, — le « beau Courtin » comme on l'appelait en 1880, « Courtin le Teint » ou « Tin-Teint » tout court, comme on l'appelle aujourd'hui, à cause de ses savantes préparations capillaires, — annonça au cercle de la rue Royale le départ pour l'Italie de son fils unique, le capitaine, revenu depuis une semaine d'une expédition de deux années en Mauritanie, ce fut, autour du père ainsi délaissé, un concert de sympathies et de lamentations. Courtin avait annoncé la nouvelle en s'asseyant, comme d'habitude, sur le coup de six heures du soir, à sa table de bridge, dans le coin à droite, au fond du salon en retour sur la place de la Concorde. Tandis qu'il allongeait, avec lenteur et prudence, ses jambes rhumatisantes, et calait dans le fauteuil son échine raidie, ses trois camarades de partie demeuraient apitoyés, sans toucher aux cartes :

— Oui, insistait-il, Hugues a pris le rapide de Rome, hier, à deux heures de l'après-midi, et il m'a prévenu le matin ! Il sait que je suis seul au monde... pas bien portant... — Il tendit sa main, déformée par les douleurs, en faisant craquer ses jointures. — Je me faisais une joie de passer avec lui cette fin de printemps, si jolie à Paris, et de fêter sa croix d'honneur, ici, aux courses, au théâtre, un peu partout... — On était au mois de

(1) *Copyright by* Paul Bourget, 1917.

juin 1914, et ni le viveur sexagénaire ni ses compagnons de club ne sentaient peser sur leurs oisivetés amusées et comblées la menace de la catastrophe si voisine! — Et après Paris, continua-t-il, c'était Deauville. J'ai loué là-bas une villa, rien qu'à cause de lui. C'est bien la peine, convenez-en, d'avoir tant gâté cet enfant, de l'avoir toujours traité en jeune ami, en frère cadet, de ne jamais l'avoir embêté de morale. Il est vrai qu'il n'en avait pas besoin... Je vous demande un peu si toute cette affaire a le sens commun? Un gaillard qui pouvait vivre ici, dans notre monde, largement, gaiement, librement, avec la fortune que lui a laissée sa pauvre mère! Ça commence par piocher au collège, tant que ça peut. Ça prépare Saint-Cyr pour s'y crever de travail, comme un malheureux qui n'aura que sa solde pour vivre et qui veut faire carrière. Ça en sort, pour entrer dans l'infanterie coloniale et filer en Afrique tout de suite, quand ça pouvait choisir la cavalerie, garnisonner près de Paris comme les camarades... Et avec des phrases, mais des phrases, à dormir debout! Il fallait l'entendre, quand il s'exaltait sur la « Mystique » du métier militaire... Mais oui. Mais oui. Il m'a tenu de ces discours. « Sois cocardier tant que tu voudras, nous le sommes tous, lui répondais-je, mais sans donner dans ces godans. » ... Ah! les drôles de garçons que nous avons faits là! Il n'est pas le seul de son espèce, vous savez?... Et ce que ces pédanteries les rendent secs! « Et son vieux papa? lui ai-je dit, quand il m'a annoncé ce nouveau départ. On n'a donc pas envie de faire un peu la fête avec lui? » C'était gentil, pas vrai? Il n'a rien répondu.

— Il n'y a plus de famille, proféra Crucé, l'aigrefin septuagénaire, lui qui, après avoir vécu, cinquante ans durant, de braconnage véreux et de boscardise, tourne au traditionnaliste et au doctrinaire. Et sans famille, pas de société.

— *La Course du Flambeau*, interjeta le prince de La Tour Enguerrand, qu'une liaison prolongée avec Camille Favier, l'éternelle jeune-première de la Comédie-Française, induit en littérature. Et vous prétendiez que cette pièce n'était pas vécue, Courtin! Vous vous rappelez?

— Si vous aviez accompagné Hugues à son train, dit Maxime de Portille, le quatrième joueur de bridge, vous auriez sans doute constaté que sa « Mystique, » pour le moment, est quelque petite femme qui a le caprice de se payer un bel officier

en Italie. Et il fredonna : *Connais-tu le pays?...* Je me suis laissé dire qu'il y a encore des jeunes personnes de ce numéro!...

— Ah! que je le voudrais! soupira comiquement Ludovic. Quoique!... Aller s'aimer en Italie, dans des chambres d'hôtel, quand on a un appartement à Paris, comme le sien! C'est moi qui le lui ai installé. Je vous prie de croire que la chambre à coucher et le cabinet de toilette sont de première. C'est aussi bien que chez moi. Hélas! non. Il n'y a pas de petites dames dans l'affaire. Vous ne devinerez jamais les motifs qu'il m'a donnés de ce voyage. Non. Jamais. Jamais... Écoutez : il m'a dit qu'il allait étudier sur place la bataille de Cannes.

— Celle-là, par exemple!... fit Portille.

— Parfaitement, continua le père abandonné, avec la petite vanité de produire un effet sur des auditeurs plus jeunes : La Tour Enguerrand et Portille portaient encore des pantalons courts quand il était déjà la « fleur des pois, » pour parler comme nos grand'mamans. Il m'a raconté que les Allemands font de cette bataille la bataille-type. Il paraît qu'un certain général Slissen, Strieffen, Simssen, a pondu un bouquin là-dessus (1). Hugues en a commencé la critique en Mauritanie... Mais avez-vous idée de cela? Il veut finir ce travail sur place, pour une revue militaire. « Ça ne presse pas, » lui ai-je objecté. Cette fois, il m'a répondu : « Ça presse toujours d'apprendre aux Français à faire la guerre. »

— Il en est encore là! s'esclaffa La Tour Enguerrand. La guerre? Mais c'est fini, démodé. Qui croit encore à la guerre?

— Lui, répondit Courtin, et il esquissa un geste comme d'excuse. Malheureusement, ils sont ainsi dans l'armée un certain nombre d'échauffés...

— Malheureusement, vous dites bien, interrompit Crucé, et ailleurs que dans l'armée, hélas! Vous verrez qu'ils ne nous laisseront seulement pas crever tranquilles.

— Vous en avez de bonnes, vous Crucé!... dit joyeusement Portille. Mais comment voulez-vous qu'il y ait une guerre en 1914, voyons?... D'abord, les peuples ne marcheraient pas. Le socialisme n'a que cela d'agréable, mais il l'a. Jamais le prolé-

(1) Allusion à l'ouvrage du *Generaloberst Graf* Schlieffen : *Cannae* (1913) remarquablement commenté chez nous par le commandant Daille : *Essai sur la Doctrine stratégique allemande, avec préface du général Ruffey* (1914).

taire allemand ne tirera sur le prolétaire français. Ni *vice versâ*... Et la Banque? Vous croyez ça possible, vous, que les Bourses de Paris, de Londres, de Berlin, de Vienne, de Rome, qui n'en font qu'une, remarquez, permettent cet universel chambard de toutes les valeurs?... Et puis, il y a les engins modernes. Dès la première bataille, tout le monde serait tué... Allons, redevenons sérieux, et attaquons notre partie. Je suis avec vous, mon cher Courtin. Nous gagnerons. Ça vous consolera de vos chagrins.

— Un père ne se console pas de savoir que son fils ne l'aime plus, dit Ludovic, et il commença de donner les cartes avec ses doigts noueux, où luisaient des bagues dont l'entrée et la sortie devaient lui être un martyre. L'élégance a de ces stoïcismes. Il y avait un comique intense dans cette déclaration de sensibilité méconnue sur les lèvres de cet incorrigible viveur, dont ses partenaires savaient tous le cynique *curriculum vitæ :* sa femme épousée pour sa dot, si durement traitée qu'elle en était morte de chagrin, toute jeune : — ce fils, dont il déplorait l'indifférence, fourré à Jersey, chez les Jésuites, dès la huitième année, — et le père profitant de la tutelle pour refaire sa fortune, en spéculant avec celle de l'orphelin. Intéressé jusqu'à l'avarice, Courtin était célèbre, dans le Paris où l'on s'amuse, pour sa ladrerie vis-à-vis des demoiselles et de ses copains. C'était le type de l'homme dont l'argot du boulevard dit qu'il ne renvoie pas l'ascenseur. Aussi Crucé, La Tour Enguerrand et Portille ne purent retenir un sourire, quand un cinquième personnage, Raymond Casal, qui avait écouté ces propos, debout près de la table de bridge, et sans s'y mêler, fit écho à cette plainte paternelle, par cette réponse d'une douce ironie :

— Ce bon Ludovic! Il ne lui reste plus qu'à devenir solidement égoïste.

Et cette épigramme décochée, cet autre « Fleur des Pois » de 1880 quitta la place, non sans que sa victime n'accusât le coup en s'en vengeant, — mais de loin.

— Pauvre Raymond! dit-il à mi-voix... Comme il a changé! Et dire que je l'ai connu si joli homme!... Son cancer ne l'empêche pas de soigner sa réclame. Il va causer avec cette petite canaille de Saveuse... Vous savez, c'est lui *Smoking* dans le ***. — Il nomma un journal, fameux par le ton agressif de ses mondanités, et insistant : — Mais oui, c'est lui, nous en sommes

absolument certains. Il a de qui tenir d'ailleurs. Si j'avais autant de cent mille francs de rente que son père m'a tapé de fois!... Hé bien! J'aimais mieux ça. C'était plus propre...

— Casal devait pourtant être blasé, dit Portille, de lire dans les *Échos :* Dernier mot du plus spirituel de nos clubmen, Raymond C***.

— D'autant plus que le mot est régulièrement d'un coco! insinua La Tour Enguerrand.

— Voyons, messieurs, dit Crucé, dans l'œil duquel l'examen de ses cartes avait allumé une petite flamme. — Il n'y a pas de petits profits — Commençons-nous?... Je dis pique.

Et les quatre manieurs de cartes rentrèrent dans le silence des combinaisons réfléchies, tandis que le « Beau Casal » abordait en effet Gaston de Saveuse, mais avec une tout autre idée que le bas calcul de vanité dont l'accusait Ludovic Courtin. Je dis le beau Casal, car il l'était toujours, malgré ses soixante-cinq ans et le masque de bistre que mettait sur ses grands traits le terrible mal qui devait l'emporter, après des mois d'une déchéance, osons le mot, héroïquement supportée. Pour un de ces comblés de la vie tels que lui, à qui une jolie tournure, une parenté de choix, deux cent mille livres de rente, assurés dès la jeunesse, ont fait, depuis qu'ils respirent, une atmosphère de volupté continue et d'exquis raffinement, quelle épreuve : regarder dans sa glace tous les matins un visage de plus en plus consumé et bruni, sentir ses vêtemens flotter autour de son corps devenu squelettique, conserver à peine assez de force pour soulever sa canne, quand on fut un des princes du sport : cavalier, escrimeur, boxeur, paumier, chasseur! Et tous ces symptômes, affaiblissement, douleurs, décoloration du teint, avoir eu le courage de les étudier dans les livres spéciaux, connaître, sans doute possible, comme Casal, que l'on est atteint de cette redoutable maladie bronzée qui a rendu sinistrement célèbre le nom d'Addison et dont l'issue fatale ne permet pas l'espérance, oui, connaître cela, et cependant ne jamais se plaindre, soutenir ses habitudes d'élégance avec une rigueur impeccable et qui ne se dément pas, mourir paré, c'est-à-dire sous l'armure, — cette sorte d'énergie, appuyée sur l'unique souci de la tenue, peut paraître négligeable au doctrinaire, inexplicable au psychologue, elle n'en est pas moins un

courageux affrontement de la mort, et, par suite, une haute chose humaine et qui classe une âme. Cette supériorité de caractère s'accompagnait, chez Casal, d'une acuité d'intelligence dont il donnait une preuve, à cette minute même où ses camarades de cercle le croyaient occupé à soigner sa presse comme un auteur qui livre un volume. Il était le seul à savoir vraiment la rare valeur du jeune officier dont le père et ses amis venaient de parler si banalement, le seul à l'avoir suivi, depuis des années, de son pénétrant regard, le seul encore à soupçonner le drame de cœur dont ce brusque départ pour l'Italie était un nouvel épisode, comme il avait été le seul jadis à comprendre les dessous véritables de l'exil du capitaine Courtin, alors lieutenant, en Afrique. Celui-ci ne lui avait pourtant fait aucune confidence, mais Casal avait le coup d'œil, un sens quasi infaillible des gens et des événemens, un de ces génies d'induction qui, appliqués à la science, font les physiologistes et les chimistes, et, transportés dans la politique, les hommes d'État. Par quel mystère des hommes ainsi doués ne sont-ils pas attirés par l'action utile? Quel principe de faiblesse se mélange à leurs puissances qui semble leur interdire de les employer? Un Casal aura passé sa longue existence à maintenir sa royauté dans le plus médiocre des domaines, celui de la haute vie parisienne. Il aura su avoir la maison la mieux montée, l'écurie de courses la plus choisie, la chasse la mieux aménagée, les maîtresses les plus difficiles. Pendant quarante ans, il aura été un des arbitres de la mode, et, pour ceux qui l'ont approché et jugé, rien de plus triste que le contraste entre ce néant et tant de remarquables facultés. Comment l'expliquer? Peut-être par la situation faite, dans la France actuelle, à la fortune acquise. N'y est-elle pas condamnée à l'oisiveté, autant dire à l'abus? Ce n'est pas le lieu d'aborder un pareil problème au début d'un récit qui n'a d'autre prétention que d'être « une chronique » au sens où nos pères prenaient ce terme. Mais si Casal n'avait pas eu la conscience de l'avortement de sa propre destinée et de ses causes, se serait-il intéressé de la sorte à un jeune homme placé par sa naissance dans des conditions analogues; et qui luttait pour n'être ni un oisif, lui, ni un inutile? Cet intérêt devait être bien vif, car, en abordant Saveuse, Raymond n'était pas sans appréhension. Il n'ignorait point que l'informateur des *Smoking* avait en lui des instincts de policier sans scrupules, et il lui eût

été souverainement pénible que le nom de femme qu'il allait prononcer donnât l'éveil au dangereux reporter. Aussi prit-il un chemin détourné. On se rappelle qu'en ce printemps de 1914, par un de ces phénomènes de vertige, précurseurs des catastrophes, la folie des bals costumés sévit soudain à Paris, avec une extraordinaire violence. Sa santé interdisant les sorties du soir à Casal, il était trop naturel qu'il interrogeât le Dangeau officiel des salons élégans sur la plus récente de ces réunions, une fête persane, donnée l'avant-veille. Le gentilhomme besogneux était un gringalet à mine chafouine, le torse pris dans une jaquette de coupe impeccable, payée, hélas! en publicité. Insolent d'ordinaire, comme tous les déclassés qui parent d'avance l'affront, il respectait dans Casal l'autorité d'un grand aîné, capable, au besoin, de l'exécuter. Il commença de détailler les splendeurs des costumes avec un mélange de snobisme admiratif et de bouffonnerie qui le révélait tout entier, jusqu'à une minute où l'autre lui posa cette question, après dix autres :

— Vous rappelez-vous, Saveuse, ce bal des pierreries chez la duchesse de Roannez, il y a quatre ans? Était-il réussi! Tenez, à cette époque de l'année...

— Le 14 juin 1910, fit Saveuse. Si je me le rappelle, et comme la duchesse était jolie, en saphir étoilé! Ce qu'elle nous manque!...

— En effet, dit Casal, je ne l'ai plus rencontrée de quelque temps. Mais je sors si peu. Où donc est-elle?

— En Italie, et en ce moment-ci de l'année! Je vous demande un peu... — Vous savez, elle est un peu maboule, notre duchesse Daisy, et pas mal poseuse aussi. On ne vous a donc pas raconté qu'elle s'est toquée d'une villa du XVIe siècle, près de Sienne. Elle y joue à la princesse de la Renaissance, avec tout un lot de boscards, et d'esthètes, — et un nain, paraît-il, comme une infante d'Espagne. Elle donne dans l'archéologie et fait des fouilles. Heureusement que le père Brigham a laissé plusieurs millions de dollars. Car, pour une mangeuse, c'est une mangeuse! Mais ne nous frappons pas. Elle nous reviendra. Pour ces cabotines un peu rastas, il n'y a qu'un théâtre : Paris.

« En Italie, pensait Casal, tandis que l'informateur continuait son boniment. C'est trop clair. Hugues Courtin va la rejoindre. Il l'aime donc toujours, après ces deux ans d'absence. Pauvre petit! »

II. — PROPOS D'HÔTEL, A SIENNE

Casal avait raison. C'était bien pour rejoindre la jeune duchesse de Roannez que le soi-disant commentateur de la bataille de Cannes et du feld-maréchal de Schlieffen était monté dans le rapide de Rome, avec arrêt à Pise et bifurcation sur Empoli. De là, il avait gagné Sienne, où il descendait à l'hôtel Barrafranca, à l'heure même où s'échangeaient ces propos. Et Casal avait raison encore, en le plaignant du sentiment, quel qu'il fût, qui le précipitait ainsi, rentré en France de la veille, vers une femme dont tout devait l'irriter intimement : son origine, son éducation, son genre d'existence, ses goûts, ses idées. Et d'abord, sa distinction d'esprit et de manières la sauvait d'être une rasta, comme avait dit vilainement Saveuse. C'était une cosmopolite, ou plutôt Cosmopolis elle-même. Les annuaires du *High-Life* portaient à côté du titre ducal de Roannez, qui remonte au premier chambellan du roi Charles VII, la mention : « née Daisy Brigham. » Le père de la duchesse était le milliardaire John L. Brigham, le fondateur de la célèbre fabrique d'armes de Spingfield (Mass.). Ce magnat de l'acier, — citoyen de son yacht, au moins autant que de sa ville, — avait, au cours d'une croisière dans la mer du Nord, épousé une comtesse de Radkensburg, fille d'une juive de Souabe morganatiquement mariée à un grand-duc de Russie. Une hérédité aussi complexe ne pouvait guère produire une âme simple. Les circonstances semblaient s'être plu à la compliquer encore : orpheline de père très jeune, Daisy avait été élevée, ou mieux promenée à travers l'Europe par une mère galante et intoxiquée de snobisme intellectuel. Une de ces rencontres de « palace, » qui désorbitent si souvent ces destinées sans point fixe, avait amené le mariage avec Artus de Roannez, héritier à demi ruiné d'un si beau nom, auquel se rattache le souvenir d'une amitié illustre, celle de Pascal. La mort de cet équivoque personnage, emporté par une mauvaise grippe, et celle de Mrs Brigham, survenue quelques mois plus tard, avaient, à vingt et un ans, affranchi la jeune femme de tout contrôle. Elle en avait trente en 1914. Ces dix années s'étaient passées à courir l'Europe, comme sa mère, au hasard du caprice. Ce vagabondage du moins avait préservé sa réputation, en lui assurant un constant anonymat.

Il fallait la force d'observation d'un Casal pour avoir deviné le roman secret noué, puis dénoué en quelques mois, entre Hugues Courtin et la duchesse à la fin de l'hiver de 1912. Ce sont les débuts des liaisons et les ruptures qui provoquent l'attention du monde. Comment les remarquer chez celui et celle qui ne font que passer?

Si rapide qu'il eût été, ce roman avait mordu profondément sur la sensibilité du jeune officier. Un petit fait le prouvera. En s'installant dans le train d'Italie, il avait avec lui, pour lire en route et se justifier un peu de son voyage à ses propres yeux, le tome des *Commentaires* de Montluc, un de ses volumes de chevet, où se trouve l'admirable livre III, celui qui raconte le siège de Sienne en 1556. Vainement s'était-il tendu à feuilleter ces pages, l'esprit ailleurs. Quand il était arrivé, par ce clair après-midi de juin, dans la vieille cité toscane, ces remparts rouges, ce dôme, ces campaniles, les sombres couloirs des rues creusés entre les palais, toutes ces visions d'un moyen âge intact et puissant n'avaient suscité en lui aucun souvenir militaire. Une seule idée l'avait hanté.

— Si elle était venue à Sienne, aujourd'hui, de sa villa, s'était-il dit, et si je la rencontrais?...

Et, en pensée, sa maîtresse de 1912 lui était apparue, avec l'élégance fière de sa silhouette, ses gestes fins, ses belles mains aux longs doigts intelligens, le port gracieux de sa petite tête, la masse de ses cheveux châtains à reflets d'or, le regard de ses grands yeux d'un brun fauve, sous un front large et découvert. Le haut de ce charmant visage, éclairé d'esprit et de curiosité, contrastait avec le dessin un peu brutal du bas, auquel des narines frémissantes, une bouche renflée, un menton carré donnaient une expression de robuste animalisme. La chaude pâleur du teint achevait de revêtir cette femme d'une beauté de portrait. Sa coiffure, volontiers compliquée, le choix de ses bijoux anciens, les raffinemens de sa toilette, voisine du costume, accentuaient cet effet, dont elle était visiblement consciente. Pour peu que l'on sût son histoire, les élémens si divers dont se composait son être se reconnaissaient : l'énergie américaine à la décision de sa physionomie, l'ardeur orientale du sang juif à l'arrière-fond brûlant de ses prunelles, le *nitchevô* slave à l'ironie de son sourire, l'orgueil d'une race impériale à l'air d'affirmation comme répandu sur toute sa

personne. Cette évocation s'était faite soudain si précise, pour Hugues, qu'il avait eu, dans le fiacre qui le conduisait à l'hôtel Barrafranca, une véritable crise de la double et torturante émotion que lui avait si longtemps infligée cette créature : un ensorcellement et une révolte. Un instant, il s'était dressé à demi pour interpeller le cocher et lui donner l'ordre de retourner à la gare. Mme de Roannez ignorait tout de son voyage. Il n'avait qu'à l'interrompre.

— Non, avait-il dit en se rejetant dans la voiture, je dois la revoir, et *savoir*.

Mentalement, il se répéta par deux fois : « Savoir! Savoir!... » Ce simple mot, chargé pour lui de tant de sens, lui avait rendu, sinon le calme, du moins cette assiette intérieure de l'homme de cœur qui poursuit un dessein, conçu et délibéré dans le plus intime de sa probité, et son monologue muet continuait :

— D'elle à moi il ne peut plus s'agir d'amour maintenant... Jamais elle ne me pardonnera de l'avoir quittée comme je l'ai quittée... Et puis, il y avait l'abîme entre nous. Il y est toujours. Elle n'a pas plus changé que je n'ai changé. Nous pensons trop différemment sur les questions profondes. Était-ce assez peu me comprendre que d'exiger que je refuse cette mission d'Afrique, tant désirée et depuis tant de jours! Elle m'a donné à choisir entre elle et l'armée. J'ai choisi... Me comprendre? Comment aurait-elle pu? Elle n'a pas de patrie. Où en aurait-elle pris une? Pas de milieu. Aucun dévouement. Aucune foi. Elle ne vit que pour son plaisir. Son monde, au fond, c'est celui de mon père, sur un autre théâtre, avec un raffinement supérieur, voilà tout. Et c'est si petit, si pauvre... Non, cet amour est bien fini. Mais il y a *l'autre chose*.

Le tumulte de ces pensées avait littéralement, pour quelques minutes, aliéné le jeune homme de lui-même. Il eut le sursaut d'un réveil quand le cocher se retourna, pour lui dire d'abord, puis lui crier :

— Nous sommes arrivés, Monsieur, c'est l'hôtel.

Un portier galonné s'avançait au seuil d'une haute porte en ogive, au-dessus de laquelle se voyait, sculpté en relief, l'écusson des Barrafranca, les antiques possesseurs de ce palais transformé en une luxueuse auberge d'automne et de printemps. Répondre à cet homme, régler sa voiture, donner son

nom au bureau de l'hôtel, choisir sa chambre, s'y installer, ces humbles soins d'ordre matériel eurent du moins ce résultat qu'ils suspendirent un instant chez le voyageur l'orage de ses douloureuses réflexions. Elles n'avaient pas encore repris, quand, une heure plus tard, il s'assit à la petite table qui lui avait été réservée dans le restaurant. Il pouvait voir, par une haute fenêtre, frissonner dans l'air assombri les feuillages de la Lizza, le noble jardin public de Sienne, étincelant par de belles nuits douces comme s'annonçait celle-là, du vol léger d'innombrables lucioles. C'était dans cette salle à manger, voûtée et stuquée, jadis un des salons de réception du palais, la demi-solitude des fins de saison. Quelques touristes attardés, des Anglais, des Allemands, prenaient leur repas en échangeant dans leur langue leurs impressions d'églises et de musées. Les bouteilles pansues de Chianti, avec leur col mince émergeant de leur revêtement d'osier, se balançaient sur ces porte-fiaschi en cuivre souple qui sont une des pittoresques singularités de la Toscane. Sur chacune des tables s'effeuillait un bouquet de roses, et, par places, un pétale détaché d'une des fleurs mettait sur la nappe blanche une tache jaune ou rouge. Deux de ces convives dégustaient déjà leur café. De longs et noirs cigares de Virginie, percés d'une paille, grésillaient devant eux, posés près d'une flamme sur de menus supports métalliques. En tout autre moment, ces petits traits locaux auraient amusé l'officier, mais la conversation du maître d'hôtel lui fit bien vite oublier et l'aspect de la salle, et ces détails de mœurs, et les commensaux. L'occasion était trop tentante d'obtenir quelques renseignemens plus exacts sur la femme pour laquelle il se trouvait à Sienne. Ce maître d'hôtel était un Italien de la fine espèce, petit et svelte dans son frac de service, chauve avec une de ces faces exsangues et usées qui n'ont plus d'âge. Au repos, ce masque immobile révélait la surveillance sagace d'un gaillard, avisé par nature, qui a rencontré beaucoup de gens, traversé beaucoup de pays, beaucoup de circonstances, et qui se méfie. Quand il parlait, ses traits s'animaient, ses yeux noirs de Méridional brillaient entre les pochettes des paupières plissées. Son nom tragique d'Egistho faisait contraste avec la bonhomie astucieuse qu'il déployait dans ses fonctions de majordome. Tout de suite, en installant le nouveau venu et lui tendant la carte des vins :

— Je me permets de vous recommander notre Monte-

pulciano, Excellence. C'est un vin si aimable!... avait-il dit dans un français joliment zézayé. Oh! ce n'est pas ici un de ces palaces de Nice et de New-York où j'ai appris le métier. Mais votre Excellence verra, *non c'é male.* — Il avait repris la langue nationale pour formuler cet éloge, dont il souligna la fausse modestie par un subtil clignement. — Nous n'avons guère que de la cuisine italienne, mais elle est soignée. Votre Excellence me dira ce qu'elle pense de ce *minestrone.*

Un des garçons apportait en effet un de ces forts potages, tout en légumes, délice des gourmets de là-bas. Le maître d'hôtel remplit lui-même avec componction l'assiette du jeune homme, qui lui demandait :

— Alors vous êtes allé à New-York et à Nice?

— Et à Paris et à Berlin..., fit Egistho. Mais aujourd'hui j'ai passé la moitié du chemin de la vie, comme dit notre Dante. Alors j'ai voulu finir la route chez nous.

Nel bel paese là dove il si suona

Je suis né Siennois, je veux mourir Siennois...

— Puisque vous êtes d'ici, vous connaissez bien les environs?

— Si je les connais, Excellence! Pas une pierre à dix lieues à la ronde dont je ne vous dirais l'histoire. Mon père était cocher de fiacre. Tout petit, il me juchait à côté de lui, quand il promenait des voyageurs, et je l'écoutais leur apprendre un tas de choses que les guides ne racontent pas. Ainsi, Excellence, vous visiterez le château de Belcaro. C'est notre Peruzzi qui l'a reconstruit. Il y en avait un vieux à la même place que le marquis de Marignan a pris d'assaut. Ce fort lui a coûté tant de monde qu'il a dit, en le visitant : *Bello ma caro.* Vous comprenez? *Beau mais cher.* De là le nom...

Et il souriait avec cette complaisance autour des traditions de la ville natale qui donne une si vivante intensité au patriotisme italien, nourri de Dante chez les plus illettrés. L'officier français était lui-même un déraciné. Les Courtin descendent d'une vieille famille bourgeoise du Poitou, mais émigrée à Paris, où le grand-père de Hugues était conseiller à la Cour des Comptes dès 1840. Sa mère, une Le Boëdec, était la fille d'un riche armateur de Nantes, retiré lui-même à Paris, après fortune faite. Enfant de Paris, enfant de nulle part. Le tour d'esprit

de Hugues, ses idées, son attitude d'hostilité foncière contre le monde contemporain s'expliquaient par une lutte constante contre ce déracinement, autant que par la réaction contre la misérable frivolité du vulgaire jouisseur dont il portait le nom. Son âme bretonne, héritée de sa malheureuse mère, et qui donnait à ses prunelles claires de Celte un si sérieux regard, avait cherché dans l'armée le substitut du terroir natal, un milieu fixe où s'implanter, comme il avait demandé à son métier un utile emploi de son énergie. En écoutant le passionné Siennois, il ne put se retenir d'un retour sur l'appauvrissement régional de tant de coins de la vieille France qui n'ont plus d'histoire. Les habitans l'ont désapprise. Mais il n'était pas venu en Toscane pour une enquête de ce genre, et, prenant texte de l'anecdote, rapportée, exactement ou non, par le maître d'hôtel, il l'interrogea :

— Belcaro, est-ce bien loin de Valverde?

— Valverde? répondit l'autre, avec un indulgent haussement d'épaules devant une pareille ignorance. Mais on y va par Camollia, et à Belcaro par Fonte-Branda... Mais c'est vrai, Excellence, vous êtes venu de la gare. Vous n'avez pas vu notre porte Camollia avec sa belle inscription latine. Que j'ai entendu de fois défunt mon père la traduire à des étrangers : *Cor tibi magis Sena pandit. — Sienne t'ouvre son cœur bien davantage.* — Comme cette inscription est sympathique! — Et il redit les mots latins. Puis reprenant son infatigable bavardage de cicérone officieux : — Oh! Valverde aussi est un beau château, et qui a son histoire. C'est un comte Ercole, un bâtard des Gonzague, qui l'a fait construire au XVIe siècle par un élève de Peruzzi. Peruzzi, lui, avait refusé parce qu'il s'agissait d'une réduction du Castello de Mantoue, d'où ce seigneur avait fui pour avoir conspiré. « *Peruzzi fà da se o non fà. — Peruzzi fait à son idée ou il ne fait pas.* » Ce fut la réponse. C'est notre vraie devise, à nous autres Toscans. Tout de même ce *Castellino* est bien réussi. Il a été acheté l'autre année par une dame française.

— Je sais, dit l'officier, madame la duchesse de Roannez. Je la connais. Elle y est en ce moment?

— Oui, Excellence. Elle peut dire, elle, de son château : *bello ma poco caro.* Imaginez : elle a eu la chance de le trouver tout restauré par un Anglais qui avait dépensé là des mille et des cent. Et puis il s'est cassé la tête en rentrant de Sienne

dans son automobile. *Chi va piano...* Il y a de la terre tout autour, des bois de chênes verts avec des grottes et, peut-être, une nécropole étrusque. Du moins on le dit à présent. Elle a commencé des fouilles. — Ici un regard de soupçon, aussitôt corrigé. — Heureusement nous avons des lois qui ne permettent plus que l'on nous emporte nos trésors. Nous en avions tant que l'on nous a volés! Pensez donc : nous autres Toscans, nous sommes d'avant les Romains...

— Et en combien de temps va-t-on de Sienne à Valverde? Vous me dites qu'il y a une route d'automobile?

— Pas même une heure.

— On peut télégraphier?

— Par San Gemigniano ou Colle, oui, dit le maître d'hôtel. Mais de là, il faut un express. Et devenant *entrante*, autre métaphore italienne si bien expressive. — Si vous voulez annoncer votre visite, vous aurez plus court d'envoyer un messager. — Puis avec ce génie d'intermédiaire, de *mezzano*, comme ils disent encore, propre aux pays où l'étranger est une des richesses nationales : — Justement j'ai rencontré aujourd'hui Bellagamba, le nain de la duchesse. — Et, souriant de nouveau en vrai Siennois, qui géographie sa ville par quartiers : — C'était dans *Campansi*.

— Le nain de la Duchesse? interrogea Courtin, étonné.

— Oui. Elle en a un comme Isabelle d'Este. Vous n'êtes pas allé à Mantoue, Excellence?

— Non, fit l'officier.

— Il faut y aller. C'est une belle ville. Oh! Qui ne vaut pas Sienne. Ils ont des marais et des moustiques. Mais ils ont aussi leur Castello et leur Reggia, et, dans cette Reggia, un appartement pour des nains. Le comte Ercole en a fait construire un tout pareil dans un casino, à Valverde, avec des marches d'escalier hautes comme ce réchaud. — Il le montrait sur la nappe. — On doit se courber en deux pour y entrer. Tous les plafonds sont bas, et devant le Casino il y a un jardin microscopique avec des ruines à la taille des hôtes : de petits Arcs, un petit ruisseau, un petit lac. L'Anglais a refait cet appartement. Il y a mis des meubles en miniature, mais seulement, lui, il n'avait pas de nains. Il disait que ce n'est pas chrétien d'avoir chez soi de malheureux hommes par curiosité, comme on a des bêtes rares. *Sarà!* interjeta-t-il, avec une moue. Puisque

notre bon Seigneur Dieu a fait des nains, il faut bien qu'ils vivent, qu'ils mangent, qu'ils logent quelque part... La duchesse n'a pas raisonné comme l'Anglais. A peine propriétaire de Valverde, elle s'est mise en quête d'un nain. On lui a envoyé de Nice un certain Marius Bellagamba que j'ai connu là bas autrefois, — comme on se retrouve! — Il y vendait des cartes postales et des allumettes dans les cafés. Il est quand même plus heureux à Valverde, dans son casino. Je vous répète : je l'ai rencontré aujourd'hui. S'il n'est pas rentré, il vous portera votre lettre. Pour un oui, pour un non, il fait la navette entre Sienne et Valverde, dans un automobile minuscule à sa taille. Il n'a pas un mètre quinze. Il gare toujours à côté, via Montebello. J'envoie le chasseur savoir s'il est reparti?...

— Envoyez le chasseur, dit Hugues, et déjà, il interprétait les renseignemens donnés par le complaisant Egistho. Cette villa princière achetée dans un coup de caprice, — cette existence artificielle d'une grande dame de la Renaissance, arbitrairement organisée dans ce coin d'Italie, que cette fantaisiste quitterait demain pour n'y plus revenir, — cette misère humaine, ce nain servant de jouet à son humeur, de prétexte à son paradoxe, — quel symbole du byzantinisme sans vérité profonde, sans nécessité intime, qui lui avait toujours tant déplu chez la duchesse, même quand il subissait la fascination de son esprit et de sa beauté! Et avec qui la menait-elle, cette existence? Quels hôtes habitaient Valverde? Parmi eux, quelqu'un l'avait-il remplacé, lui, Hugues, — ou précédé? Quelle place tenait-il dans les souvenirs de cette femme? Avait-il été sa première, sa seconde, sa dixième aventure? Est-ce qu'il savait? Après deux années de séparation et de réflexion, cette énigme demeurait pour le jeune homme insoluble et, quoi qu'il en eût, douloureuse. Elle se posait à lui plus fortement, à cette table de restaurant d'une ville étrangère, avec la perspective de la rencontre, peut-être si prochaine, qui les mettrait de nouveau en présence. Leur liaison avait été de celles qui ne laissent à un amant aucune idée indiscutable sur le passé sentimental d'une maîtresse. Elle s'était donnée assez vite pour qu'il eût le droit de la croire galante, mais trop passionnément, trop spontanément, pour qu'il ne fût pas obligé de la croire sincère. Aucune ruse en elle, aucune coquetterie, et, d'autre part, comment concevoir qu'avec cette audace déconcertante dans

l'intelligence, avec ce dédain de tous les préjugés, de tous les principes, avec cette constante recherche de la sensation nouvelle, sous prétexte d'enrichissement, elle n'eût pas eu, libre, belle, jeune, courtisée, la curiosité des expériences romanesques? Les intellectuelles offrent de ces contradictions entre leur pensée et leur vie, et Mme de Roannez en était vraiment une, quoiqu'elle appartînt par certains côtés, comme sa mère, à la classe de ces *culture-snobs* qui abondent dans ce que l'on pouvait appeler la Haute Europe, — quand il y avait une Europe. — Cette difficulté à conclure de leurs pensées à leurs actes rend ces femmes aisément torturantes, en amour, pour des sensibilités restées intactes et jeunes comme celle de Hugues Courtin. Il ne se connaissait pas assez bien lui-même pour s'être rendu compte que la droiture simple de son caractère et de sa pensée avait exercé aussitôt un attrait sans analogue sur cette créature de complication et d'artifice. Elle était une blasée. Il était un primitif. La secrète tragédie de cette passion, son intensité à la fois et son incapacité de durer, tenait dans ce contraste. Qu'il en avait souffert autrefois, et encore maintenant!... Mais il était trop tard pour hésiter. Le maître d'hôtel approchait de nouveau, accompagné d'un personnage, dont la taille minuscule et l'aspect grotesque ne permettaient pas l'équivoque, et, présentant ce magot avec un comique mélange de moquerie et de cérémonie :

— Excellence, dit Egistho, je vous amène Monsieur Marius Bellagamba, un des serviteurs de Madame la duchesse de Roannez.

Le nain n'était pas une simple réduction d'un individu normal. Il était moins remarquable par sa petitesse que par la disproportion entre la brièveté de ses membres d'une part, de l'autre la grandeur de sa tête et de son buste. Son torse était d'un homme fait et vigoureux. Ses jambes étaient d'un enfant. Ses mains arrivaient à peine à ses hanches, et les doigts écartés leur donnaient une forme de trident. Ce véritable basset humain avait des os et des muscles puissans et forts, les épaules larges, la poitrine bombée, la tête grosse avec les bosses frontales saillantes, les traits accentués dans une face vultueuse, le nez court, aplati à sa base. On pouvait lui donner également vingt ans ou quarante. Ses cheveux très bruns et ses dents très blanches disaient la jeunesse. Les plis de ses joues et la flétrissure de son teint dénonçaient l'âge. Il était vêtu d'un costume de chauffeur,

d'un drap brun à brandebourgs noirs, qui, moulant ce torse robuste, dessinait l'aplatissement de son dos et l'ensellement de ses reins. Il se tenait très droit, la tête haute, pour ne pas perdre un pouce de son exiguë personne. Il portait une barbe courte, mais drue, qui lui mangeait le visage jusqu'aux paupières. Sous la moustache, on devinait le pli arrogant de la bouche. Il gardait sa casquette à la main, mais tout près de sa tête, comme si ce geste de banale déférence répugnait à son orgueil, et ses petits yeux sombres dardaient, sous leurs sourcils broussailleux, un regard d'une malice presque sauvage qui se tourna soudain en méchanceté. L'officier demeurait visiblement étonné devant cette extraordinaire apparition. Le nain, flatté tout ensemble et irrité de cette stupeur, — comment le savoir et le savait-il lui-même? — interrogea brusquement, d'une voix rauque :

— Monsieur Egistho m'a dit, monsieur, que vous désirez me parler. J'ai peu de temps à vous donner. On m'attend à Valverde, où je serais rentré depuis deux heures, sans une panne de carburateur. Elle est réparée et je dois partir...

— En effet, monsieur, répondit Courtin que le ton d'importance du personnage ne surprenait pas moins que son aspect, je désire envoyer un message à Mme de Roannez, et...

— Si c'est pour visiter la villa, interrompit Bellagamba, c'est inutile, nous n'accordons pas cette permission.

Le petit homme avait prononcé ce « nous » en se redressant encore, avec un si comique orgueil que son introducteur, Egistho, resté derrière lui, hocha la tête et porta le doigt à son front pour excuser les bizarreries du bouffon. Mais comment Hugues eût-il pensé à s'offusquer des puérilités agressives de ce gnome? Il ne s'en amusait même pas, tant l'intérêt de sa visite à Valverde lui tenait au cœur.

— Il s'agit simplement de remettre un mot à la duchesse, dit-il. Je ne vous ferai pas attendre. — Et, se tournant vers Egistho : — Apportez-moi de quoi écrire.

— Du papier seulement, monsieur Egistho, dit le nain : j'ai mon stylo.

Avec la même enfantine vanité, mais servile cette fois dans son insolence, il tira de sa poche un porte-plume réservoir en or, émaillé de vert pâle, orné d'une couronne ducale. Il le tendit à Hugues, qui prit avec un renouveau de tristesse cet absurde bibelot, cadeau fastueux et déraisonnable de la grande dame à son

bibelot vivant. Mais déjà il avait devant lui le buvard, le papier aux armes de l'hôtel, les enveloppes, et il demeurait le stylographe à la main, sans tracer une ligne. La question qu'il voulait poser à son ancienne maîtresse, il ne pouvait pas l'écrire. Elle-même, de quel nom l'appeler? Il finit par extraire une carte de visite de son portefeuille, et, après une nouvelle hésitation, il y mit simplement ces quelques mots : « *Le capitaine Hugues Courtin, de passage à Sienne, fait demander à Mme la duchesse de Roannez, s'il peut lui présenter ses respects et à quel moment.* » Il glissa la carte dans l'enveloppe, non sans avoir lu et relu cette phrase, d'une banalité tout officielle pourtant. Bellagamba, immobile à quelques pas, observait ce manège avec une curiosité qui lui fit, à un moment, avancer le cou pour épier, par-dessus l'épaule du jeune homme, la teneur du billet ainsi griffonné... Pourquoi ses sourcils hérissés se fronçaient-ils? Pourquoi ce pli cruel de sa lippe et ce frémissement de ses narines? Était-ce uniquement l'envie du disgracié pour la fière silhouette d'un beau soldat? Hugues n'était pas très grand, mais il était bien pris dans sa taille moyenne, mince avec des mouvemens simples et mesurés, dont chacun disait le calme de la force. Une expression martiale ennoblissait encore les traits fins de son visage, bronzé par ces deux ans de Mauritanie. Ses yeux de Breton paraissaient plus bleus par le contraste de ce teint bruni qu'éclairaient les reflets blonds de la moustache et des cheveux coupés très court. L'habitude du commandement donnait à ce masque d'une mâle beauté un je ne sais quoi de hautain qui pouvait aussi expliquer la réaction hostile du nain, habitué à toutes les gâteries, — témoin le porte-plume d'émail, — et à toutes les libertés, — témoin ses impertinences. Le prétentieux personnage y mit le comble, par la mine revêche avec laquelle il tendit la main pour prendre la lettre, son stylographe, — et un louis d'or que Courtin venait de chercher dans son porte-monnaie. Il empocha le pourboire avec un « merci » tout sec et sortit de la pièce, sans saluer que de la tête, et de quel air! L'autre n'y prit pas garde, enfoncé qu'il était dans ses pensées. Il acheva de dîner, en s'enveloppant d'un mutisme qu'Egistho était trop fin pour ne pas respecter.

— C'est quelque amoureux de la Duchesse, ce Français, dit-il le soir à la patronne, en lui rendant compte des faits et gestes des cliens, à son habitude. — C'était une plantureuse

Pisane, mariée à un moribond frappé d'ataxie. Le subtil Egistho consolait le délaissement de cette demi-veuve, en attendant le veuvage complet et le remariage. Ce faisant, il entendait bien soigner la prospérité de son futur hôtel. — Tu peux majorer la note, Maria. Il ne la regardera même pas. Il est monté dans sa chambre, aussitôt sorti de table. Il va en consommer de l'électricité! Il ne dormira pas de la nuit.

III. — MAGNA DEA NEMESIS

En dépit des prévisions du judicieux maître d'hôtel, Hugues dormit profondément cette nuit-là. Il était un soldat, c'est-à-dire, par nature et par discipline, un homme d'action. Le repos de Condé sur son canon, la veille de Rocroy, demeure le sublime symbole du don que possèdent ces hommes-là, celui du calme animal dans l'attente, une fois leur résolution prise et l'événement déclenché. Ce même calme lui permit, le lendemain matin, à son réveil, de visiter la ville, les *Commentaires* de son cher Montluc à la main, et cette fois sans trop de distraction. Madame de Roannez avait sa lettre. Il était sûr qu'il aurait, lui, la réponse dans la journée. Il la savait brave. Ce courage à ne jamais reculer était le seul trait de ce caractère qu'il eût vraiment estimé. Elle ne se déroberait pas à la demande d'explication que sous-entendaient les quelques mots écrits sur sa carte.

« Quelle pitié! songeait-il en descendant ces rues de Sienne, tout en pente, avec leurs raideurs d'escaliers, et de temps à autre il devait s'effacer pour céder la place à de grands bœufs gris dont l'attelage défilait, paisible et lent; ou bien c'était une *carrozzella* toscane à deux roues, dont le petit cheval trotteur frappait les dalles d'un sabot vif. Oui, quelle pitié qu'avec cette qualité de nature elle ne croie à rien, que cette force intérieure ne serve à rien!... Elles croyaient, elles servaient, ces femmes du XVIe siècle dont parle Montluc!... »

Il avait demandé le chemin de la Porte Ovile, et il relisait, dans le volume, la page où le vieux maréchal raconte qu'ayant dû la faire terrasser contre le canon ennemi, les grandes dames et les bourgeois vinrent y travailler. « Il ne sera jamais, s'écrie-t-il, Dames Siennoises, que je n'immortalise votre nom! » Et il les dénombre, et leurs trois bandes. « Il y avoit d'abord celle de la

signora Forteguerra, qui étoit vêtue de violet, et toutes celles qui la suivaient aussi, ayant leur accoutrement, en façon d'une nymphe, court et montrant le brodequin. » Il y avoit celle de la signora Piccolomini, « vêtues de satin incarnadin. » Il y avoit enfin celle de dame Lucia Fausta, vêtue de blanc, avec une enseigne blanche. « Elles avaient fait, dit encore Montluc, un chant en honneur de la France qu'elles chantaient, en allant aux fortifications. Je voudrais donner mon meilleur cheval pour avoir ce chant et le mettre ici! » Comme ces phrases s'animaient, pour l'officier français de 1914, dans ce décor demeuré pareil : mêmes façades de travertin gris ou de briques rousses, même sombre azur du ciel entrevu dans l'interstice des arches qui reliaient les faîtes des maisons, mêmes alternances d'ombre fraîche et de brûlant soleil, mêmes fontaines d'eaux jaillissantes, et, la porte franchie, même ondulation dans des collines, même feuillage argenté des oliviers... Hugues les voyait, ces belles ouvrières de guerre, comme si elles eussent défilé devant lui, la pioche en main, le panier plein de terre sur la tête, et il comparait en esprit à ces dévouées, héroïques servantes de la cité natale, cette nomade de la grande vie européenne qu'était la Duchesse, parée d'un titre dont elle n'avait pas les traditions, riche d'une fortune gagnée sur une terre qu'elle n'habitait pas, comprenant tout et détachée de tout, déconcertant et inefficace mélange de races et de pays, de conditions et d'idées.

— Raison de plus, conclut-il à mi-voix, pour que je défende contre elle ce que j'ai le droit de défendre... — Et tout haut : —Si cette voiture pouvait être la sienne et qu'elle fût là! Dans un quart d'heure je *saurais*...

Il avait, parmi ces méditations, et comme la matinée avançait, remonté de la Porte Ovile à la rue Camollia, et il voyait qu'une automobile de maître stationnait devant le porche de Barrafranca, astiquée, lustrée, avec un étincellement de cuivres sur une caisse laquée en vert sombre. La voiture était vide. Le chauffeur sommeillait sur le siège. A deux pas, causaient deux personnes, dans l'une desquelles Hugues reconnut le nain de la veille. L'autre était le souple Égistho qui s'avança vers son pensionnaire, avec la même amabilité déférente sur son subtil visage :

— C'est l'automobile de Mme la Duchesse qui vient chercher votre Excellence pour la conduire à Valverde.

Bellagamba, lui, sans se départir de sa mine bougonne, s'était hissé sur le marchepied de la voiture. Il prit dans une des cantines une lettre qu'il tendit à l'arrivant, en le saluant à peine et sans une parole. Si l'officier avait eu le loisir d'observer, l'attention aiguë du nain le regardant ouvrir l'enveloppe l'aurait étonné. Le nabot avait le même regard cruel que la veille, à une certaine minute, quand il avançait la tête pour lire les mots tracés sur la carte de visite. Mais l'ancien amant était trop ému, par le seul aspect de la haute et ferme écriture, pour prendre garde à des incidens de cet ordre. Son cœur battait trop fort, quoi qu'il en eût, à entendre la voix de la maîtresse quittée, derrière les mots de ce billet presque aussi simplement impersonnel, quoique plus savamment tourné, que son message à lui.

« Soyez le bienvenu en Toscane, mon cher ami, disait ce billet. Puisque vous voulez bien vous souvenir encore d'une amie d'autrefois, sachez que vous me feriez le plus grand plaisir en acceptant de prendre Valverde pour hôtel, pendant le temps que vous consacrerez à visiter Sienne et ce merveilleux coin d'Italie. Ce sera quand même une auberge un peu meilleure que le désuet Barrafranca. Je ne vous permets pas de dire non, et je vous envoie mon automobile, avec cet amusant Marius Bellagamba, dont vous avez déjà fait la connaissance. Les rois d'Espagne n'ont pas eu de plus parfait modèle d'*achondroplase* à proposer aux Ribera et aux Velasquez. Demandez le sens de ce vilain mot pédant au Père Desmargerets qui fera route avec vous. C'est l'illustre membre de l'Institut et un archéologue de tout premier ordre. Il est allé à Sienne, voir pour moi un petit tableau sur bois que l'on me propose. Je l'ai à demeure. Il dirige des fouilles que j'ai entreprises. Car je donne aussi dans l'archéologie. C'est la faute de ce pays d'antiquités, et de mon *omnivorisme*, auquel votre ascétisme guerrier a fait si souvent le procès. Je suis trop vieille pour me corriger. Le Père vous aidera à passer le temps. Il a la troisième circonvolution à gauche très développée, dirait un médecin. Autre trait d'omnivorisme que vous pardonnerez à votre dévouée... »

Et elle avait signé, protocolairement : *Brigham-Roannez*, cette missive dont l'enjouement contrastait trop fort avec le sérieux mobile qui ramenait Hugues vers elle, pour qu'il n'en éprouvât pas une impression d'ironie. Elle fut si vive qu'il faillit répondre, là, sur place, par une excuse verbale. L'idée de reprendre le train et de fuir traversa de nouveau son esprit. De nouveau, il la rejeta, pour le même motif :

— Préparez ma note, dit-il au maître d'hôtel. Je monte dans ma chambre, faire ma malle.

Un quart d'heure plus tard, il descendait, pour trouver sur le trottoir l'autre compagnon de route, annoncé par la duchesse. Le Père Desmargerets était une espèce de géant, comme équarri à la serpe. Debout à côté de Bellagamba, il faisait comiquement ressortir, par sa seule présence, l'exiguïté du nain et sa vanité, tant celui-ci mettait d'énergie, à se dresser auprès du colosse, le torse bombé et cambré, les mollets tendus, les bras détachés du corps comme des nageoires, avec les paumes en pronation. Ils faisaient vraiment une paire de phénomènes peu commune. Mais, pour qui regardait de près, le plus fantastique des deux était encore l'archéologue. La demi-hallucination constante du savant qui ne voit le réel qu'en fonction de ses idées lui donnait une physionomie d'ahuri, et nous lui devons cette admirable étude sur *Le Symbolisme dans la Sculpture antique!* Les grands traits de son noble visage eussent été beaux sans cette expression presque hébétée. Et quelle incurie! Ses longs cheveux gris, mal peignés, salissaient de pellicules le col graisseux de sa soutane, à laquelle manquaient des boutons. Une barbe de plusieurs jours hérissait ses joues et son menton. Avec cela une timidité d'enfant qui le faisait rougir, hésiter, bégayer, dès qu'il s'agissait d'une action quelconque dans l'ordre pratique. Ce déconcertement devant la vie, chez cet homme supérieur, prenait un caractère pathétique, si l'on se souvenait que ce prêtre, une des gloires de l'Oratoire, avait été jeté tout d'un coup hors de sa communauté, à cinquante ans passés, par la loi sur les congrégations. Gênes et gaucheries disparaissaient d'ailleurs comme par enchantement, dès qu'une idée le soulevait. Une juvénile exaltation le transfigurait. L'intelligence illuminait ses yeux. L'éloquence habitait sa bouche. Dix minutes ne s'étaient pas passées qu'il avait donné à Hugues le spectacle de cette méta-

morphose. D'abord tout confus, tout empêtré, bafouillant des formules compliquées de politesse, puis maladroit à installer son grand long corps dans l'automobile, voici qu'un mot de l'officier fit soudain jaillir de lui un autre homme. La voiture roulait à toute allure le long de la route sinueuse qui, par Casciano, le Piano del Lago, Santa Colomba, gagne Valverde. Le divin paysage toscan, avec ses collines, ses cyprès, ses oliviers, ses chênes verts, ses châtaigniers, se développait sous un ciel intensément bleu. Mais Hugues n'avait pas le cœur à jouir de cette sauvage et douce nature. Il regardait le nain, assis sur un strapontin en face de lui, et une stupeur l'envahissait, à l'idée que la duchesse eût pour animal familier ce monstre à visage sinistre. Il regardait le Père Desmargerets, et il se demandait comment ce bonhomme falot, dont il se rappelait avoir lu le nom dans les journaux, pouvait vraiment être un savant de premier ordre. C'était cependant par lui qu'il aurait quelques détails sur Valverde et sur la manière dont y vivait la Duchesse. Cherchant prétexte pour engager la conversation, il avisa le petit tableau que l'archéologue tenait précieusement enveloppé de papier sur ses genoux, et il demanda :

— La Duchesse me dit dans sa lettre, mon Père, que vous lui rapportez de Sienne une peinture intéressante?

— Elle n'est pas bien bonne, répondit le Père, en découvrant son acquisition : un petit panneau de bois sur lequel était peinte une Clarisse en robe de bure et tenant son cœur dans sa main. C'est évidemment un morceau détaché des montans d'un plus grand tableau, sur lesquels s'échelonnait toute une série de personnages. Celui-ci est une sainte Claire, la fondatrice de l'ordre nommé d'après elle. Ce débris du moins est intact. On ne l'a pas retouché. Voyez. Le stuc doré de l'auréole en saillie s'écaille. Le marchand donne cela pour un Pietro Lorenzetti. Je n'en crois pas un mot. Il suffit de comparer ce dessin mou, ces draperies sans vigueur, à la belle suite de *l'Invention de la Sainte Croix*, à l'Œuvre du Dôme. J'en viens. Tout de même j'ai acheté ce panneau pour la Duchesse. Il confirme un fait, capital pour nous, de l'histoire de la peinture siennoise. Regardez ce visage. Regardez les plis de ce vêtement. Une statue antique a servi de modèle. C'est curieux, n'est-ce pas? — Et, avec une fausse modestie de savant enivré de sa découverte : — C'est une idée à moi. Je l'ai seul aujourd'hui. Dans vingt ans,

elle sera banale : tout l'art siennois dérive de l'art antique. Il y avait ici des statues grecques à foison, ce qui faisait dire à l'Écossais Theophantus, dans son commentaire sur Juvénal : *Tuscia, mater omnis impietatis et superstitionis*, parce que ces statues figuraient des divinités. Il y en avait une en particulier due au ciseau de Lysippe. L'autre Lorenzetti, Ambrogio, en a fait la Paix dans son *Bon gouvernement*. Vous vous la rappelez? — Et, sur un geste négatif de Courtin : — Vous ne la connaissez pas?

— Je suis à Sienne depuis hier soir seulement, dit l'officier.

— Mais qu'avez-vous fait, ce matin? demanda l'enthousiaste.

Le nain ricana malicieusement sur sa banquette, et, de sa voix mordante qui semblait sortir d'un gosier métallique :

— Mais, Père Desmargerets, comment voulez-vous que la Paix intéresse un capitaine d'infanterie coloniale?

— Bellagamba! répondit le Père avec une bonhomie grondeuse, épargnez-nous votre antimilitarisme... Je vous préviens (il s'adressait à Courtin) que Monsieur est anarchiste, mais un anarchiste qui voudrait des bombes de chez Faverger ou Lalique. Voyez plutôt. — Le nain avait tiré de sa poche, pour y prendre une cigarette et l'allumer avec désinvolture pendant que l'on parlait de lui, un étui en émail, comme son stylographe, et orné de la même couronne. — Mais je reviens à ma thèse, continua l'archéologue, avec une expression exaltée et futée de chercheur satisfait : — Je suis sur la piste d'une autre de ces statues. Ça, c'est une histoire extraordinaire, un miracle, dirais-je, si je ne craignais de profaner un terme sacré, quoique... — Ici le ton devint grave. Ce savant était un prêtre de beaucoup de foi. — Quoique Dieu se mêle aussi des petites choses...

Le nain ricana de nouveau, en lançant une bouffée de sa cigarette. Son attitude ne le prouvait que trop : la duchesse ne le comblait pas seulement de précieux cadeaux. Elle lui accordait, dans sa maison, la familière et souvent insolente liberté des fous de cour.

— Des toutes petites, interrompit-il. Ça compense, car il ne se mêle guère des grandes.

— J'avais oublié, dit l'archéologue à Courtin. Monsieur se croit aussi athée.

— Vous vous croyez bien croyant, mon Père, répliqua le nain.

— Imaginez-vous, reprit l'Oratorien, sans relever cette nouvelle et pire impertinence, qu'il y a trois mois, j'étudiais pour un travail d'un ordre absolument différent, à notre Bibliothèque nationale, un manuscrit milanais de Valère Maxime... Ah! le beau manuscrit, avec un frontispice où l'on voit Tite-Live devant Rome, et, en face de lui, un ange tenant une épée et debout sur une colonne! C'est un des volumes rapportés lors de l'expédition de Charles VIII. Ah! que nos rois ont donc donné de belles choses à la France!

— Ils nous les ont fait payer un peu cher, dit le nain en hochant son énorme tête. Si j'avais autant de pièces de cinq francs qu'il y a eu d'hommes tués dans ces guerres d'Italie, sans compter les mutilés!...

— La guerre est un fléau, qui en doute? reprit le Père. Trouvons du moins une consolation à penser que celle-là nous a valu ce précieux exemplaire. Les marges en sont très grandes, continua-t-il. Elles font ma joie, ces marges-là. Voici pourquoi. Elles abondent en annotations... Tous ces trésors de la littérature antique nous ont été conservés dans les couvens.

— Si les moines avaient su ce qu'ils gardaient, gouailla Bellagamba, quels autodafés!

— Ils le savaient parfaitement, répliqua le Père, et ces annotations en sont la preuve. Jugez plutôt, monsieur Courtin. Sur une de ces marges de mon Valère Maxime, ma curiosité est attirée par la longueur insolite d'une note, écrite d'une écriture menue, et mise en face d'un passage où était rappelé le surnom de Félix, donné à Sylla, le dictateur. Mais vous allez la lire. J'en porte toujours la copie sur moi...

Et de la poche intérieure de sa soutane, il tira un grand portefeuille qui faisait saillie sur sa poitrine par-dessous le drap, puis, de ce portefeuille bourré de fiches, une feuille de papier tout usée à ses plis, tant elle avait été de fois ouverte et refermée. Il la tendit à Hugues, en insistant :

— Lisez. Lisez... et, récitant de mémoire les premières lignes : *Paucis abhinc annis, in hoc nostro monasterio sancti Marcelliani...*

— Je vous avouerai, mon Père, dit l'officier, que je suis un peu brouillé avec le latin, depuis le collège...

— On n'a pas besoin d'en savoir si long pour sabrer de pauvres nègres, commenta le nain.

— Je vais vous traduire le morceau, dit le Père Desmargerets. Vous excuserez si j'ânonne un peu. Mais voici la note. Je suis le texte littéralement. Et il lut :

Note du moine du couvent de S. Marcelliano.

Voyez aussi plus bas fol. 97 et 113.

« Il y a quelques années, dans notre monastère de San Marcelliano, une affaire très difficile, relative à ce dictateur Sylla qui voulut être nommé *l'Heureux*, agita mon esprit. Cet homme, d'un caractère abominable, avait commandé en Grande Grèce à un artiste habile, une statue de la Déesse que les païens nomment Némésis, et, afin de conjurer les incantations de la Syrienne Martha que Caïus Marius entretenait dans son camp, et aussi pour désarmer la jalousie des dieux, il avait consacré l'idole dans le célèbre temple de Nurtia, déesse des Vulsinéens, *Magna Dea Nurtia*, comme ils l'appelaient. C'était leur Némésis, à eux. Mais, à la malheureuse époque où l'Empire romain s'écroulait sous l'effort des barbares, le temple de Nurtia fut détruit en même temps que la cité, et la statue, dédiée par Sylla, fut transportée à Sienne, je ne sais comment. Alors, nos aïeux, frappés de la beauté de l'effigie, et connaissant peut-être la puissance de préservation qui lui avait été attribuée dans l'antiquité, oublieux, en outre, des prescriptions de notre foi décidèrent de la mettre au sommet d'une fontaine publique, ce qui fut aussitôt fait au milieu d'un grand concours du peuple et d'une grande joie. Ils savaient en effet (c'est une sorte d'excuse que je dois invoquer en leur faveur) que les Florentins, qui brûlaient depuis longtemps d'une haine mortelle contre nous, avaient confié le salut de leur ville à une statue en marbre du dieu Mars. Or, voici qu'un jour, la guerre et la peste ayant recommencé à sévir parmi nous, notre cité fut affligée de nombreuses adversités, et l'un de nos principaux citoyens, renommé pour sa rare prudence, accusa vivement dans le Conseil cette statue impie d'être la cause de nos malheurs ; et, aux applaudissemens de tous, il proposa de la mettre en pièces et de l'ensevelir, si c'était possible, en territoire florentin. Il obtint très facilement gain de cause. La statue, descendue pendant la nuit du haut de la fontaine, fut

aussitôt transportée dans notre couvent, et me fut livrée (j'étais alors portier), par les officiers de la commune, pour la briser et l'ensevelir selon l'ordre de notre Conseil. Mais, ô merveille! dès que je suis seul avec la statue, et que, muni d'un marteau de fer, je me dispose à exécuter l'ordre du Conseil, une extraordinaire pitié pour cette image impie s'empare de moi, et il me paraît voir un jeune sang animer le visage de l'idole. Le marteau me tombe des mains. Je le dépose dans un coin de ma cellule, puis je le reprends et je feins de donner à la statue de grands coups pour que le Révérend abbé ne puisse douter de ma fidélité à accomplir mon devoir. Alors, prenant une résolution rapide, je place de mes mains, avec le plus grand soin, l'image (mais intacte!) dans un coffre de bois choisi à cet effet. Puis, fermant le coffre avec des clous et des cordes solides, et le déposant dans une voiture de grandeur moyenne, j'attelle le cheval, et je lui donne à voix basse le signal du départ. Nous marchons d'un pas égal parmi les ombres de la nuit et après avoir fait route une heure et plus, — car le coffre était lourd et le cheval était très vieux, — nous atteignons un endroit avant Colle, que je connaissais dès longtemps. L'âme frémissante, je fais arrêter mon compagnon à quatre pieds. Là se trouvaient, disparaissant entièrement sous les herbes et les arbustes, les ruines de plusieurs chambres sépulcrales qu'un de nos frères, très savant, croyait, d'après une inscription gravée sur une paroi, être étrusques. Mais si l'extérieur des monumens était invisible, l'intérieur n'en était que très peu endommagé. Je choisis celui que je savais le plus accessible. Faisant aussitôt glisser de la voiture le coffre de bois, je l'introduis dans la chambre sépulcrale, convaincu que la remarquable statue autrefois conservée dans le temple de Nurtia ne pouvait être plus convenablement ensevelie que dans le tombeau étrusque et parmi les autres démons de cette souterraine demeure. Quoique je sois beaucoup plus robuste que la plupart des hommes, jusqu'à pouvoir tordre un morceau de fer entre mes doigts, ce travail m'avait épuisé. J'eus pourtant la force de l'achever, en creusant une fosse avec une forte pioche. Puis je roulai une pierre à l'entrée du souterrain et je partis. Que le Dieu tout-puissant daigne maintenant me pardonner! Et toi, Vierge Marie, mère du Christ, protectrice de ma cité, veuille pardonner à ton très humble serviteur, d'avoir

marché sur les traces du très docte François Pétrarque (qui aujourd'hui, dit-on, vit heureusement à Milan) et d'avoir osé admirer secrètement et sauver une idole païenne. Accorde ton pardon à cette faute en même temps qu'à mes autres péchés, ô Vierge Marie, pardonne! » — Notez que Prudence, poète chrétien, a écrit : « Mais c'est une belle chose que la beauté sculptée dans l'airain. »

— Qu'en dites-vous? interrogea l'archéologue, après cette traduction improvisée, avec quelle flamme dans les yeux, et quelle émotion dans la voix! Est-ce étonnant, et naïf, et touchant!

— C'est un récit très pittoresque, en effet, répondit Hugues Courtin.

— Et bien édifiant, dit Bellagamba. De nos jours, quand il y a une épidémie, on cherche le microbe. Au moyen âge, on enterrait une statue. Nous avons peut-être fait quelque progrès.

— Pas en sculpture, toujours, dit le Père. Ah! si je pouvais trouver la statue! continua-t-il. Vous comprenez bien, monsieur Courtin, que ce fut ma première idée, cette note sitôt déchiffrée. Aucun doute possible : il s'agissait d'un couvent près de Sienne. Quand le nom de la ville n'eût pas été mentionné, celui du saint me l'eût appris. Marcellianus et Secondicnus sont des saints spécialement vénérés dans le Siennois. Il est dit d'eux dans le martyrologe romain : *Per vaticinium Sibyllæ Cumœæ Virgiliano carmine celebratæ conversi martyres fuerunt...* Un détail m'embarrassait. On ne connaît pas de nécropole étrusque dans cette partie de la Toscane. En découvrir une, et la statue dedans, quel coup double! Je n'hésite pas. J'arrive ici. Je m'enquiers, aux archives, du couvent de San Marcelliano, dont il ne reste plus trace. Je découvre qu'il a été fondé en 731 par Warnefred, gouverneur pour Luitprand, roi des Lombards, et détruit à la fin du XIVe siècle, au cours d'une autre guerre entre Sienne et Florence. Remarquez. La note parle de Pétrarque, lequel est né en 1304 et mort en 1374. Elle est donc du milieu du XIVe siècle. Je pousse mes recherches, et je trouve un document qui m'apprend qu'un comte Ercole dei Franceschi, bâtard d'un Gonzague, a bâti son palazzo de Valverde sur l'emplacement de San Marcelliano. Et vous

voulez, Bellagamba, que je ne croie pas à un petit miracle? Qui possède Valverde, maintenant? Mme la duchesse de Roannez, que j'ai eu l'honneur de connaître à Paris, où elle a, bien généreusement, acheté à la veuve d'un de mes confrères une collection de médailles grecques. Je vais lui rendre visite. Je lui raconte mon histoire. Elle m'invite à loger chez elle, pour étudier les environs. Elle a fait mieux. Elle s'est tellement intéressée à mes travaux qu'elle m'a procuré tout un matériel de fouilles. Car nous avons commencé des fouilles, dans un terrain qui m'a paru correspondre à la description du moine, et que Mme la duchesse a acheté... Monsieur, est-ce assez beau, pour une grande dame qui pourrait n'être qu'une mondaine, d'aimer ainsi l'archéologie?... Hé bien! conclut-il solennellement, nous avons trouvé la nécropole étrusque. Autre miracle!... Nous avons exploré deux tombeaux. La statue n'y était pas. Il en reste un troisième et dernier. Les fouilles continuent. Si elles ne donnent rien, cette fois, nous recommencerons. Mais où? Mais où?...

— La statue sera dans le troisième tombeau, insinua Hugues, par condescendance pour la passion dont il voyait le vieillard possédé.

— Ne dites pas cela au Père, interrompit le nain en s'esclaffant. Il a le trac de la trouver maintenant, sa statue. Et pour quelle raison?... Demandez-lui. Il est comme le moine de la note. Il craint que la statue impie ne lui porte malheur.

— Moquez-vous, Bellagamba, répondit le Père, vous qui touchez du fer quand vous rencontrez un prêtre. Mais oui, — il se tournait vers Courtin, — chaque fois qu'il m'approche, il met sa main sur son trousseau de clefs, et il s'imagine que je ne le vois pas... Non, continua-t-il en quittant le ton de la plaisanterie, je n'ai pas peur de la statue impie. Mais, c'est vrai, j'ai de l'appréhension devant cette succession d'heureux hasards : la note découverte, par hasard, — Mme de Roannez installée justement à la place du couvent, par hasard, — la sépulture étrusque trouvée, par hasard. Hé bien! C'est vrai, ce comble de chance me déconcerte, m'étonne, m'inquiète. Dans les petits domaines comme dans les grands, je redoute le trop complet bonheur. Ce n'est pas la superstition, c'est l'observation de la vie humaine qui m'a conduit à cette évidence qu'il y a dans le monde une loi de mesure, celle justement que les anciens incarnaient dans

le mythe de Némésis. Sylla n'avait pas si tort de craindre sa propre fortune. Il signifiait cela, en parlant de la jalousie des dieux. Ici commence l'erreur : la Divinité animée de passions pareilles aux nôtres, une remarque exacte interprétée imaginativement. Mais la remarque était exacte : πάντα κατὰ μοῖραν, *tout suivant le partage*, c'est l'épigraphe que mon vieux maître Édouard Tournier a mise à sa belle étude sur Némésis. J'ai le livre à Valverde, je vous le prêterai. Vous y verrez que Némésis n'est devenue la justice, la vengeance, la colère des Dieux, que plus tard. Elle est d'abord, et elle reste, sous les surcharges du travail mythique, la Déesse de la mesure, des moyennes, oserai-je dire. Si nous découvrons la statue, je suis sûr d'avance qu'elle aura un de ces deux attributs, les deux peut-être : une balance, une coudée. Vous comprenez? La balance où se pèse le lot attribué à tout mortel, — une coudée, pour mesurer le bonheur de chacun, cette longueur d'un pied et demi qu'employaient les anciens. Ils croyaient, ces anciens, que tout excès est funeste à l'homme, excès de richesse, excès de pouvoir, excès d'intelligence, excès de réussite. C'est le sens de la célèbre histoire de Polycrate, telle que la raconte Hérodote. Vous vous la rappelez?

— Celui qui a laissé tomber dans la mer son anneau qu'un pêcheur a retrouvé dans le ventre d'un poisson, dit Courtin.

— Il ne l'avait pas laissé tomber. Il l'avait jeté, sur le conseil d'Amasis, roi d'Égypte. Et pour quel motif? Pour remédier, — c'est le texte, — à sa trop constante prospérité par un malheur volontaire... Quand Amasis apprit que la bague était retrouvée, il rompit toute relation avec lui, ne voulant pas rester l'ami d'un homme que sa prospérité vouait inévitablement à d'effroyables malheurs. Quelque temps après, Polycrate était pris par Orétès, un des satrapes de Cambyse, et mis en croix.

— Et Amasis a dû se payer une bonne bouteille, dit le nain. Qu'est-ce qu'un ami? Le type dont le chagrin nous fait le plus de plaisir.

— Ne vous calomniez pas, Bellagamba, reprit le Père Desmargerets, sur un ton de paternelle gronderie. Vous êtes notre ami, à la Duchesse et à moi. Nous serions malheureux, cela vous ferait plaisir?... Vous rendez-vous compte à présent, monsieur Courtin, de l'espèce de demi-angoisse que j'éprouve

devant cette étonnante aventure de la statue, — et une statue de Némésis, encore! — Je vous disais tout à l'heure que ce n'est point par superstition. Il y a quand même un peu de cela. Je viens de le sentir en vous racontant cette histoire. Oui. Ce mythe m'impressionne, malgré moi. Il faut dire que j'y vois, comme dans toutes les légendes de l'antiquité, la trace effacée, obscurcie, dégradée, des grandes vérités de la religion primitive. Que dit le Démon, pour les tenter, à nos premiers parens? *Eritis sicut Dei.* De quoi Némésis punit-elle l'homme? D'avoir voulu être comme un Dieu. Savoir trop, pouvoir trop, avoir trop, — c'est Prométhée, c'est les Titans, c'est Polycrate dans la fable. Dans la réalité et de nos jours, c'est Napoléon. Une autre de mes idées, c'est que le plan naturel et le plan surnaturel du monde ne sont pas contradictoires. Celui-ci éclaire et achève celui-là. S'il en est ainsi, les païens de bonne foi ont dû pressentir la loi divine, en regardant de près le fait humain. En inventant la Némésis, les Grecs ont été tout près de reconnaître que nous sommes dans l'univers de la chute. Ils ont entrevu le péché originel.

— Une question, mon Père, vous permettez? fit le nain. Si le patron du *Risorgimento*, chez qui je me suis offert l'apéritif ce matin, était venu vous dire : « Vous me devez le vermouth de Bellagamba, » vous trouveriez ça juste, que j'aie consommé, moi et que vous soyez obligé de payer, vous? Allons donc... Mais c'est absurde!

— Ce qui est absurde, répondit le Père, c'est que vous continuiez à prendre l'apéritif, quand le docteur Boris Roudine vous a répété, hier encore, que vous êtes en train de devenir alcoolique.

— En effet, dit Courtin, s'il y a une Némésis dont un Africain comme moi ne peut pas douter, c'est celle qui menace les buveurs... Mais serait-ce la Némésis de notre excès de vitesse? Que se passe-t-il ?

L'automobile qui roulait, depuis Sienne, à la vive allure de ses quarante chevaux, venait, à un tournant brusque, de stopper subitement, arrêtée par un immense troupeau de moutons qui se bousculaient les uns les autres. Étendu à terre sur le bord de la route, un enfant pleurait en jetant de grands cris, tandis que le berger, écartant ses bêtes, se précipitait sur un grand bélier noir et blanc, et l'empoignait par les cornes. Hugues avait déjà

sauté de la voiture et questionnait l'enfant qui, ne comprenant pas le français, redoublait ses cris. Cependant le berger approchait, traînant le bélier qu'il bourrait de coups de pied :

— Ce qu'il a fait? répondit-il en italien à Bellagamba, qui l'interrogeait dans cette langue. Il a pris mon pauvre Milio avec ses cornes, et il l'a blessé dans le dos...

— Ah! la méchante bête!... dit le nain, qui, grinçant de plaisir, allongea lui-même de toute sa force un coup de pied dans le flanc du bélier gisant sur le sol, maintenu sous le genou du berger, et voici que le petit garçon, saisi devant ce geste d'une émulation farouche, cesse de crier. Il se dresse, fou de vengeance, ramasse une gaule et commence de frapper l'animal à coups redoublés. Le sang coulait par les naseaux du bélier furieux, et cette scène de sauvagerie rustique s'encadrait dans un petit vallon planté d'oliviers bleuâtres. Du blé verdoyait entre les troncs rugueux et troués. Une fumée sortait d'une maison à mi-côte, dont le mur, peint de couleur rose, s'entrevoyait derrière un rideau de noirs cyprès. Un chien, velu comme un ours, aboyait autour des moutons, gagné par une contagion de colère.

— Tu vas tuer ce malheureux animal, dit le prêtre au petit garçon. — Son noble et naïf visage exprimait autant de pitié révoltée que celui du nain de joie mauvaise. — Tu l'as assez châtié. Il souffre trop.

— Jamais assez! cria le berger, dont la longue face poilue avait pris une étrange ressemblance avec le profil de ses bêtes. Et comme l'enfant fatigué laissait retomber sa gaule, « *Verga, Milio, Verga!* hurla-t-il, *Che ti conosca.* »

— Savez-vous ce qui arrivera? dit Courtin, l'exécution finie et l'automobile remis en marche. Un jour, ce bélier tuera cet enfant. Ces animaux sont prodigieusement rancuniers. Un Arabe n'agirait pas de la sorte avec le mâle de son troupeau. Ils connaissent bien mieux le caractère de leurs bêtes. Je l'ai constaté souvent en Mauritanie.

— Si le bélier tue le gosse, répliqua le nain, ce ne sera que justice. Vous avez entendu : frappe pour qu'il te reconnaisse. C'est la devise de tous les tyrans, cette phrase. Il vient un jour où le battu reconnaît en effet le batteur. Ça s'appelle la Commune, cette reconnaissance-là.

— Moi, cette scène m'a gâté le beau paysage, soupira le Père Desmargerets. Il semble si bien fait pour un saint François d'Assise! Mon frère le soleil, disait-il, mes frères les arbres, mes frères les oiseaux. Il eût dit : mon frère le bélier.

— Disait-il aussi : mes frères les riches? interrogea le nain.

— Mais oui, et d'autant plus qu'il s'appelait lui-même le Pauvre. Ce que nous devons pardonner d'abord aux autres, mon cher Bellagamba, dit-il, en enveloppant le nain d'un regard, digne du *poverello* par la tendresse de sa charité, ce sont nos propres misères.

Hugues regarda le nain, qui ne répondit pas. Cette parole tombait si juste, appliquée à ce déshérité! Qu'avait-il montré depuis les quarante minutes que durait cette route, sinon des réactions de haine et de méchanceté? Rancune de quoi? Son seul aspect était une réponse. Mais ce flot continu de haine jaillissait d'une autre source encore que du sentiment de sa difformité. L'officier d'infanterie coloniale avait eu trop souvent, en Afrique, affaire aux « fortes têtes, » comme on dit à la caserne, pour ne pas distinguer, sous cette révolte physique du monstre contre sa disgrâce, une autre révolte, celle de l'anarchiste contre la société. Un souvenir lui remonta du fond de la mémoire, celui d'un de ses camarades de Mauritanie qui élevait une petite panthère. Un jour, cette bête, jusque-là douce et caressante comme une jeune chatte, avait regardé son maître d'un certain regard. Sur quoi celui-ci était sorti de la chambre, pour prendre son fusil et l'abattre à travers la fenêtre. Par quelle association d'idées une comparaison s'imposa-t-elle à lui, entre le félin familier, toujours à la veille de redevenir un fauve, et le gnome que la duchesse avait pris pour bibelot vivant? Mais cette imagination ne fit que traverser son esprit. La cordiale et chaude voix du Père Desmargerets parlait de nouveau, et cette fois pour dire avec un égal enthousiasme :

— Voilà Valverde. Ah! la belle maison et comme ces Italiens du XVIe siècle avaient le goût noble et fin!...

PAUL BOURGET.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

L'AVENIR DES PETITS ÉTATS

I

LEUR UTILITÉ ET LEUR IMPORTANCE

I

Au début de cette guerre, qui a déconcerté tous les esprits par sa soudaineté brutale comme par sa prolongation inattendue, l'intérêt passionné du public s'est porté sur les responsabilités et sur les causes du conflit. Il exigeait qu'on en démasquât les auteurs et qu'on les marquât du fer rouge de l'infamie. Il voulait qu'on lui fît toucher du doigt les causes profondes qui ont précipité les empires centraux sur des peuples pacifiques et trop confians dans la solidité apparente de la paix.

Aujourd'hui le procès est jugé; l'accusation s'étaye de preuves irréfutables, chaque jour plus nombreuses. Un régime militaire, perfectionné dans un dessein de conquête, embrassant, sous l'appellation de militarisme prussien, les ambitions de la dynastie qui l'a créé, les intérêts et les passions de la caste qui le dirige, et les convoitises du peuple qui l'accepte avec soumission, a été flétri par les voix les plus éloquentes des gouvernemens alliés comme le criminel responsable. L'Allemagne proteste et cherche à rejeter sur ses adversaires le poids d'une préméditation qui l'écrase. En dépit d'une propagande acharnée, elle ne compte chez les neutres de partisans tenaces et d'avocats qu'au sein des partis réactionnaires, parce qu'ils identifient aveuglément leur sort avec le sien, ou dans des populations

n'ayant pas suffisamment éliminé de leurs veines un vieux sang germanique.

Mais on en est encore à peser la part de responsabilité incombant à l'Empereur allemand et à rechercher le moment où il a cessé de s'embarrasser de scrupules pacifistes. Rien ne sert d'en discuter d'après des indices incomplets. La paix seule, et avec elle la liberté de proclamer la vérité sans avoir à craindre la colère impériale, feront sortir de leurs cachettes des documens qui confondront peut-être l'obstination des derniers défenseurs de Guillaume II. Ne soyons pas trop surpris si nous découvrons un jour que le Kaiser méditait d'écraser la France, bien avant que le règlement diplomatique de la question marocaine en novembre 1911 eût laissé les Allemands exaspérés et impatiens d'une revanche. Rappelons-nous les révélations de M. Isvolsky sur le traité de Bjœrkœ, arraché par l'ascendant de Guillaume à la faiblesse de Nicolas, sur cette alliance germano-russe, où la Russie devait pousser la France malgré elle. N'était-ce pas le dernier effort de l'autocrate allemand pour vaincre les résistances du patriotisme français? Qu'y aurait-il d'étonnant à ce que, sous le coup de la mortification qu'il a ressentie de son échec, la condamnation de la rivale irréductible de l'Allemagne eût été arrêtée dès cette époque dans son esprit?

On n'est pas d'accord non plus sur les causes mêmes de la guerre. Chacun verse au dossier son opinion personnelle. D'aucuns distinguent tout d'abord le dessein froidement conçu d'obtenir la soumission de l'Europe par l'anéantissement de la puissance militaire de la France, avec la domination du monde comme couronnement futur d'une campagne aux résultats foudroyans. Dira-t-on qu'ils ont tort, à lire les livres allemands révélateurs, qui trahissent la fièvre d'hégémonie dont étaient embrasés les cerveaux de leurs auteurs? Soutiendra-t-on que cette opinion ne s'appuie que sur des apparences sans pénétrer au fond des réalités, quand on se souvient des paroles imprudentes échappées aux pangermanistes les plus notoires dans l'orgueil des premiers succès militaires? D'autres explorateurs de l'Allemagne ont attiré notre attention sur sa situation intérieure, sur l'évolution graduelle qui faisait peu à peu passer le pouvoir aux mains d'une bourgeoisie enrichie et libérale, en dépossédant les hobereaux prussiens, caste dominante jusque-là, de l'autorité qu'ils détenaient. Ils notent chez ces derniers

la préoccupation, hautement avouée, de mettre un frein aux progrès de la démocratie. Une guerre victorieuse aurait écrasé la pieuvre socialiste qui menaçait, d'après eux, d'enlacer l'Europe entière. Elle aurait assis pour longtemps sur le cadavre de la République française un régime autocratique et réactionnaire personnifié par Guillaume II.

Nous arrivons ainsi aux causes économiques que des publicistes de grand talent et des hommes d'affaires avertis des besoins de l'industrie allemande signalent comme les causes fondamentales du cataclysme mondial : industrialisation exagérée de l'Allemagne, surproduction de la fonte et de l'acier, ces grands outils d'une maîtrise économique, nécessité de s'ouvrir à tout prix des débouchés nouveaux, résistance qui s'organisait chez les nations étrangères contre la conquête pacifique entreprise par des industriels et des financiers de connivence avec l'Empereur et les hommes d'État qui le servaient. Or la conquête tournait au désastre et la domination à la faillite. La misère, s'abattant sur l'Empire, était au bout de l'avortement de ses calculs gigantesques. Mieux valait, pour la conjurer, déchaîner la guerre, tandis qu'on avait le plus de chances d'être victorieux.

Qu'il y ait une part de vérité dans cette hypothèse, nul ne le contestera. Remarquez seulement que la guerre avait été préparée de longue main par le gouvernement impérial, l'armée renforcée régulièrement depuis nombre d'années, le matériel augmenté et porté au dernier degré de la perfection technique, des intelligences pratiquées chez les neutres et chez les futurs adversaires de l'Allemagne, et jusqu'à des bases navales échelonnées dans des mers lointaines pour le ravitaillement des croiseurs et des sous-marins. Tant de préparatifs et de précautions trahissent un plan concerté de vieille date. Réfléchissez, d'autre part, que l'impasse où ils s'étaient engagés n'est apparue clairement aux chefs d'industrie allemands les plus entreprenans que dans les dernières années qui ont précédé la catastrophe.

Que conclure de ces remarques? Que la guerre a été le produit d'un ensemble de causes et non de quelques-unes seulement. Ce serait amoindrir volontairement la grandeur du conflit, où se débat la liberté de l'Europe, où la vie même de plusieurs nations est en jeu, que de le réduire aux proportions

d'une lutte provoquée uniquement par des intérêts économiques, quelque aveugles et égoïstes qu'ils soient. Toutes les causes ont dû être pesées mûrement par l'Empereur et ses conseillers, avant qu'il se décidât à lancer l'ordre fatal de la mobilisation générale. Mais la participation ardente des chefs de l'armée aux derniers conseils tenus à Potsdam, la voix prépondérante qu'ils y ont eue, impriment à l'attaque livrée par l'Allemagne le caractère d'une surprise militaire, d'un assaut tenté par une nation de proie contre la Triple Entente, mal préparée à soutenir le choc. Les chefs de l'armée travaillaient pour leur compte, en travaillant pour leurs confrères de la grande industrie. Ils s'élançaient à la conquête du monde, à sa conquête intégrale, politique aussi bien qu'économique. Il fallait à ces petits-neveux de Blücher tous les profits et tous les butins de la victoire. On ferait croire difficilement à ceux qui ont vu à l'œuvre le militarisme prussien que le Kaiser et ses généraux n'ont été que les instrumens d'une conspiration de banquiers et d'industriels.

II

Au surplus, on disputera longtemps encore sur ces questions, après que les nations belligérantes auront déposé les armes. Maintenant on ne pense qu'à mettre un terme au fléau déchaîné, à arrêter une destruction effroyable aux proportions d'abord insoupçonnées. Le mot de paix se trouve dans tous les discours des hommes d'État et, symptôme significatif, dans ceux principalement que débitent les ministres successifs des souverains coupables de la guerre. On trace déjà sur le papier la carte d'une Europe nouvelle. On échafaude en pensée une société idéale, chargée de régler les destinées d'une humanité pacifique et de préserver les générations futures du mal qui a décimé les hommes d'aujourd'hui.

C'est peut-être aller un peu vite en besogne. Puisqu'on parle de paix, ne convient-il pas de rechercher les transformations que l'idée que nos ennemis se sont faite de la paix a subies depuis le commencement de la guerre? Cette idée n'a pas cessé de se modifier à notre avantage et à leur détriment. Elle continuera, Dieu aidant, à évoluer jusqu'au point où nos légitimes espérances s'attendent qu'elle reste immuablement fixée.

Il y eut d'abord ce qu'on peut appeler la paix allemande. Entendez par là celle que nous destinaient les Allemands, s'ils avaient réussi en quelques semaines à surprendre la victoire. Cette paix-là est définitivement écartée, et l'on constate avec raison que la guerre est perdue pour l'Allemagne, la guerre telle qu'elle la rêvait, jetant la Triple Entente aux pieds du César de Berlin.

En face des maux affreux et des fluctuations inévitables d'une lutte aussi gigantesque, en présence de la lenteur désespérante de sa solution, on est tenté d'oublier le résultat immense obtenu par trois ans et demi de deuils et de sanglans sacrifices. On ne mesure plus la profondeur du péril que les victimes prédestinées de l'Allemagne ont côtoyé, auquel elles ont miraculeusement échappé. Dans la terrible partie engagée par Guillaume II, toutes les chances, au début, semblaient être de son côté. Jamais les dés de fer du destin n'ont été jetés d'une main plus sûre de vaincre. S'est-on suffisamment demandé ce qu'eût été la paix allemande, aujourd'hui que le spectre en est conjuré, car on ne combat plus dans nos armées que pour imposer une paix réparatrice et inébranlable? Il est bon de se rappeler ce que nous réservaient les vainqueurs.

Les grands États auraient survécu sans doute, mais mutilés, dépouillés des parties les plus riches de leur territoire continental, sans parler des colonies, ruinés par la rançon énorme à payer, réduits à la condition d'humbles cliens et d'États secondaires, arrêtés pour un siècle au moins dans leur développement national et dans l'expansion de leurs forces économiques.

Quant aux petites nations, leur sort aurait différé. Celles qui ont osé se dresser, l'épée à la main, contre l'envahisseur auraient été punies de mort. Un document, écrit pour servir d'instruction aux hommes de Berlin, le testament politique du général baron von Bissing, ne laisse planer aucun doute sur la destinée préparée à la Belgique. Le vieux reître, placé à la tête de l'administration du pays occupé, avait pour mission de duper les malheureux Belges, sous couleur de les protéger contre les rigueurs des gouverneurs militaires, en réalité de nouer des intelligences parmi eux et de réussir à les diviser. Que conseille-t-il après deux années d'intrigues et de machinations? L'annexion sur la base du droit de conquête, la dictature prolongée, appuyée sur la force armée, seul régime adminis-

tratif qu'il trouve à recommander : il ne faisait, d'ailleurs, que répéter en termes plus clairs et plus énergiques le vœu formulé, dès le mois de mai 1915, dans une requête adressée au chancelier par de puissantes corporations, ligues d'agriculteurs, d'industriels, de bourgeois des classes moyennes, y compris même une union de paysans qui est baptisée du nom d'association chrétienne, toute la fleur de la population de l'Empire. Elles réclamaient à l'unisson la soumission de la Belgique à la législation impériale, c'est-à-dire sa réduction en pays tributaire, en colonie européenne.

Et la Serbie? Inutile de discourir sur son sort. Le silence du cabinet de Vienne nous en dit assez. Il ne lui permettait aucun espoir de survie.

Mais les petites nations demeurées neutres et préservées de toute démonstration militaire au prix des sacrifices les plus cruels, — tel le torpillage de leurs navires, — ou de complaisances sans limites aux exigences de Berlin, quel rôle une Allemagne victorieuse leur aurait-elle destiné? Nous la voyons d'ici, tenant d'une main la lourde épée ensanglantée, qu'elle se plaît à brandir comme un épouvantail, leur montrant de l'autre le Zollverein, porte d'entrée de l'Empire, ou quelque autre porte plus dissimulée, mais s'ouvrant sur la même prison. Les petites voisines de l'Allemagne, tête basse, auraient été contraintes d'obéir, en laissant au seuil de l'enfer germanique toute espérance, toute possibilité de continuer leur libre existence nationale. Ainsi se serait vérifiée la prédiction, faite dans un moment d'expansion et de belle humeur par le secrétaire d'État impérial à l'ambassadeur de France, quelques mois avant la guerre : « Les petits États, disait avec sérénité M. de Jagow, sont condamnés à disparaître ou à graviter dans l'orbite des grandes Puissances. » Telle est la perspective, grosse de menaces pour les faibles, qu'étalait à son auditeur indigné la franchise du ministre prussien, après un dîner qui avait aidé probablement à lui délier la langue.

Les États neutres aperçoivent-ils enfin l'abîme, où se serait perdue plus tard leur indépendance, sans la résistance invincible de la France et le sacrifice héroïque de la Belgique, sans l'assistance des autres Alliés accourus à la défense de la civilisation et du droit? Certains de leurs citoyens ferment les yeux pour ne pas voir la vérité aveuglante; ils préfèrent prêter

l'oreille à la propagande allemande. Ils contestent, sur la foi de ses dénégations impudentes, les excès et les crimes perpétrés en Belgique. Quelques-uns n'ont même pas respecté la stricte neutralité où les enfermaient leurs fonctions publiques. D'autres s'effarent de visées annexionnistes ou de projets d'agrandissement à leurs dépens, attribués aux Alliés, et sortis du cerveau inventif des journalistes de Berlin. Quand leurs gouvernemens comprendront-ils qu'une solidarité, impossible à nier, les lie à leurs amis, victimes des Empires centraux? C'est la cause commune, c'est le patrimoine général des libertés et des traditions nationales, c'est le droit égal pour tous de vivre et de conserver sa place au soleil, que les petits États martyrs auront défendu, tandis que les autres silencieusement les regardaient se débattre contre la mort.

III

L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, impuissantes à nous imposer la paix par la victoire, chercheront à nous l'imposer à la fois par leurs armes et par leur diplomatie : une paix très différente de la première assurément, mais encore tout à leur avantage. A nous d'être sur nos gardes, pour ne pas choir dans les pièges qui nous seront tendus. Rien ne paraît plus utile que de chercher à connaître, avant toute chose, la situation où se trouvent nos ennemis pour traiter et de savoir à qui nous avons affaire, maintenant que le personnel gouvernemental, à Berlin comme à Vienne, a été entièrement renouvelé.

Si vigilante que soit la censure germanique, elle ne peut étouffer tous les cris de lassitude qui s'élèvent des profondeurs des Empires centraux. Elle ne parvient pas à cacher la détresse alimentaire ni la faim qui tenaille la population, non plus que le mauvais état sanitaire, conséquence inéluctable de longues privations. Elle laisse aussi percer les craintes que la prolongation de la guerre et la perte des marchés d'outre-mer inspirent pour l'avenir économique de l'Allemagne. La crise des effectifs apparaît même, comme une menace encore lointaine, à travers les déplacemens et les mélanges continuels de troupes, rideau insuffisant qui ne trompe pas la clairvoyance des critiques militaires. Le violent effort fait par le grand quartier général pour écraser l'Italie et la détacher de l'Alliance n'est

qu'une preuve de la nécessité d'abréger une lutte où s'épuiseraient à la longue les armées impériales.

L'Allemagne et sa complice ont donc besoin de la paix. Un besoin immédiat? Ce serait beaucoup trop dire. Mais l'énervement général devant une paix insaisissable devient de jour en jour plus frappant. Il se traduit dans les sarcasmes du *Vorwärts*, un des plus pacifistes parmi les journaux allemands, à l'adresse des gouvernemens de l'Entente. Je les cite à titre d'exemple : « L'histoire de l'Allemagne ambitionnant l'hégémonie mondiale, disait l'organe socialiste le 11 novembre dernier, n'est qu'un mythe inventé par ses ennemis pour entretenir l'esprit belliqueux. En réalité, l'orgueil des généraux de l'Entente vexés de leurs insuccès, la peur qu'ont les politiciens des conséquences intérieures d'une paix blanche après tant de sacrifices consentis, enfin, les intérêts des capitalistes dont les entreprises se trouvent fort bien de la guerre, tels sont les facteurs qui tendent à la prolonger indéfiniment. » Voilà le thème perfide, sur lequel la presse brode ses variations à l'exemple des orateurs officiels, pour faire endosser aux Alliés la responsabilité de la continuation de la guerre. Langage à double fin, car il sert en même temps à blanchir l'innocence du gouvernement impérial dans l'esprit de la nation fatiguée, qui réclame la paix.

Les premiers rôles dans ce gouvernement ne sont plus tenus par les acteurs usés du début. Bethmann-Hollweg s'est effondré sous le poids de l'impopularité. On ne pardonnait pas à ce chancelier bouche d'or d'avoir confessé au Reichstag le tort injustifié fait à la Belgique. Il a cru lâchement réparer sa franchise, en accusant plus tard la pauvre nation des pires méfaits. Son silence calculé sur les conditions de paix n'avait pas satisfait les Allemands qui veulent d'une paix de conquête ni ceux qui se résigneraient à une paix de conciliation.

L'Empereur, après un intermède rempli sans succès par une doublure, Michaëlis, a pris pour principal conseiller un homme d'État, un rusé catholique, habile autrefois à concilier les revendications de son parti avec les résistances de l'impérialisme protestant. Ce politique expérimenté, qui a su s'élever du gouvernement d'un royaumé secondaire au faîte suprême de l'administration de l'Empire, sera fertile, n'en doutons pas, en expédiens et en roueries. Négocier une paix satisfaisant l'opinion publique en Allemagne est le moins que se propose son

ambitieuse vieillesse; c'est son dernier trophée à conquérir. Jagow, accablé de sa responsabilité, avait passé la main à Zimmermann. On a revu fonctionner aussitôt tous les procédés rouillés de la manière bismarckienne, mais il manquait au disciple l'adresse diabolique du maître. Voici venir un diplomate d'une autre école : Kühlmann s'inspire plutôt du modèle de Bülow. Il voudra, comme lui, gagner à la Wilhelmstrasse son brevet de chancelier, Il semble posséder sa facilité oratoire, sa souplesse et sa connaissance de la mentalité du *Reichstag*. Son collègue autrichien, Czernin, doit être capable de lui donner la réplique, car le *Livre rouge* sur la Roumanie a mis en lumière sa perspicacité. Ce ne sont certes pas là des adversaires à dédaigner; ils nous montreront plus d'un tour de leur métier. Ils ont déjà commencé : la connivence des Empires centraux avec les maximalistes de Pétrograd, l'armistice bâclé avec ces soi-disant commissaires du gouvernement russe, autant de coups qui partent de la Wilhelmstrasse et du Ballplatz, quoiqu'ils soient portés en apparence par la main de Lénine et de Trotsky.

Les victoires d'Hindenburg et la révolution qui a démoralisé l'armée russe ont livré à l'Allemagne et à l'Autriche plus de territoires que le germanisme, pour avide qu'il soit, ne serait capable d'en absorber sans indigestion. Les deux empereurs tiennent là des compensations qui leur feront dire plus tard qu'ils n'ont pas perdu la guerre. Mais s'ensuit-il qu'à Berlin on ait jamais pensé à faire des concessions sur le front occidental et à lâcher prise en Belgique? Il y aurait, à mon humble avis, quelque danger à le croire. Céder quoi que ce soit des spoliations qui ont permis à Bismarck de réaliser l'unité allemande, cimentée dans le sang de trois guerres heureuses, serait l'aveu suprême de la défaite, l'éclipse totale de la réputation d'Hindenburg et de ses lieutenans, la condamnation sans appel du présomptueux César, incapable de conserver l'héritage intégral de son grand-père.

Sans avoir la même importance, une renonciation absolue à la Belgique, après les paroles officielles réclamant des garanties contre cette irréprochable victime, semblerait un désaveu trop complet pour être sincère, d'une politique suivie avec persévérance depuis le premier jour de l'occupation. Une évacuation militaire, soit; mais en laissant la porte ouverte aux inter-

ventions tracassières : neutralité imposée et par cela même étroitement surveillée, libre accès à l'invasion des produits allemands, protection étendue de loin sur la population flamande pour cultiver des germes de division dans la vie nationale du pays, ce ne serait là sans doute que le minimum des exigences germaniques.

Une paix qui maintiendrait à l'Ouest le *statu quo ante bellum* avec une mainmise déguisée sur la Belgique, qui étendrait jusqu'au cœur de la Russie les tentacules de l'Empire avec des annexions le long de la Baltique, satisferait-elle la majorité des Allemands? Justifierait-elle le Kaiser et le parti militaire d'avoir lancé le pays dans une si ruineuse entreprise? Peut-être, mais à la condition d'ajouter aux acquisitions territoriales un vaste champ d'action politique et économique. Les ministres de l'Empereur ont trouvé, pour désigner ces exigences tenues en réserve, une formule dont l'élasticité fait frémir. Ils les appellent des garanties pour le libre développement de l'Empire. A une conférence de la paix, on les entendrait formuler leurs demandes en termes beaucoup plus clairs, lorsqu'il y serait parlé des traités de commerce, de l'Afrique, de l'Asie et de la liberté des mers.

Pendant que le chancelier et ses aides s'occupent de museler l'ours russe, les regards en Allemagne et en Autriche se tournent avec anxiété vers l'Occident. Qu'une lueur pacifique tarde trop longtemps à paraître dans ce sombre horizon, que les sacrifices s'entassent inutilement sur les sacrifices et les privations sur les privations, le moment psychologique viendra où la population se sentira à bout d'espoir et de constance. Alors, mais alors seulement, la paix, quelle qu'elle soit, la paix à tout prix, deviendrait le mot d'ordre général, le cri désespéré qu'aucune force humaine ne parviendrait à comprimer. Pour éviter cette extrémité, il n'est rien que ne tentent les nouveaux serviteurs de Guillaume II et de Charles Ier. Attendons-nous à un redoublement d'intrigues, à des chuchotemens insidieux, au va-et-vient dans la coulisse de personnages suspects et sans mandat, et aussi à une infiltration plus abondante d'argent allemand pour acheter les consciences à vendre. En même temps, l'état-major multipliera ses attaques les plus obstinées sur notre front; il combinera de dangereux mouvemens d'enveloppement avec les divisions rappelées du front oriental. Diplomates et

militaires auront hâte d'en finir. Il s'agit de désagréger le bloc des Alliés, déjà amputé du membre russe, de semer parmi eux le découragement et la discorde, de provoquer des défaillances irrémédiables, avant que les pirateries sous-marines soient paralysées, le blocus arrivé à son resserrement le plus douloureux, et les armées de l'Entente, renforcées par le débarquement d'un nouveau champion, leur apportant toutes les fraîches énergies de la nation américaine.

IV

Pour se rendre compte du chemin que l'idée de la paix a parcouru dans les cerveaux allemands, il est nécessaire de s'arrêter un instant devant la proposition des socialistes majoritaires. Il faut bien dire aussi quelques mots de la note pontificale du 1er août 1917, puisque le chancelier et son lieutenant ont osé invoquer dans leurs discours l'accueil que l'Allemagne et l'Autriche avaient fait à cet important document.

Le socialiste majoritaire Scheidemann a repris pour son compte, s'il ne l'a pas inventée, la formule de paix que le gouvernement provisoire de Pétrograd, sans consultation préalable avec ses alliés, avait lancée de par le monde dans son manifeste du 27 mai. Fondée sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, elle se condense en quatre mots : ni annexions, ni indemnités. N'ayant pu ni voulu empêcher la guerre, la social-démocratie prétend aujourd'hui donner la paix à l'humanité, une paix socialiste, rétablissant *grosso modo* le *statu quo ante bellum*. Qui ne voit la large popularité et l'auréole humanitaire que le socialisme tout entier gagnerait à l'acceptation de cette proposition et l'impulsion que sa propagande acquerrait, si une telle paix finissait par s'imposer à la lassitude des belligérans? Cette considération n'a certainement pas guidé le gouvernement allemand, quand il a procuré à Scheidemann toute facilité de prêcher sa doctrine pacifiste. Il a aperçu seulement le profit immédiat à tirer de l'ébranlement que la formule russo-socialiste risquerait de produire dans la fermeté combative des Alliés, les discussions intestines et peut-être l'ouverture de négociations qui en résulteraient.

Quant à la fameuse résolution pacifique, adoptée par le

Reichstag le 19 juillet sur les mêmes bases, elle était pour lui un moyen d'augmenter sa popularité en essayant de mettre fin à la guerre et d'élargir le rôle de la représentation nationale aux dépens de l'autocratie impériale. Mais l'Allemagne n'en est toujours qu'à la parodie du régime représentatif, quoique, sous l'influence de la guerre, la démocratie commence à s'éveiller de sa torpeur et à se mettre lentement en mouvement. S'ils semblent s'être prêtés aux vœux du *Reichstag* par le sacrifice de quelques hauts fonctionnaires, l'Empereur et les chefs militaires qui le tiennent prisonnier n'ont rien entendu abdiquer de leur pouvoir. Que pèsera, d'ailleurs, la résolution du *Reichstag* à côté de la défection de la Russie et des nouvelles perspectives qu'elle va ouvrir? L'empereur seul, d'après la Constitution, déclare la guerre et fait la paix. C'est lui, et non le *Reichstag*, qui la fera.

Prônée par les socialistes austro-hongrois et par la plupart des neutres, la formule : ni annexions, ni indemnités, est devenue le cri de ralliement du socialisme international, impatient de se reconstituer et de s'affirmer. Elle a gagné du terrain sous le souffle révolutionnaire qui se répandait au delà des frontières russes. Ses progrès ont pris même un caractère inquiétant au moment où les socialistes de tous les pays furent conviés à venir discuter fraternellement à Stockholm les conditions de paix des majoritaires allemands. Aux esprits clairvoyans la formule paraissait d'autant plus suspecte, qu'elle puisait sa principale force de persuasion dans le mouvement pacifiste violent, éclos à Pétrograd en même temps que la révolution, et qu'il importait de canaliser. Déjà le gouvernement provisoire insistait pour la revision des buts de guerre des Alliés sur la base proposée.

Le coup d'État du *soviet* maximaliste a éclairci la situation. L'écroulement du gouvernement de Kérensky, sans autre force contre l'anarchie que sa faconde inépuisable, a enlevé à la formule dont il était le protagoniste son principal appui. Le *soviet*, affilié par ses chefs au germanisme, est incapable d'exercer aucune pression sur les Puissances occidentales. Il faudra donc que Scheidemann et le socialisme officiel qu'il représente aient recours à d'autres auxiliaires, moins compromis que leurs frères de Russie, pour offrir au monde leur paix simpliste, qui n'est au fond qu'une paix allemande sous une

étiquette socialiste, car la formule qui la résume possède une remarquable élasticité.

Pour ce qui regarde le manifeste du Souverain Pontife, il est pénible de constater l'échec d'une tentative de médiation, faite par la plus haute autorité morale de l'univers. On s'incline avec respect devant les intentions d'un cœur paternel, ouvert à l'amour de l'humanité tout entière, mais le manifeste, tel qu'il a été conçu, n'a pas répondu, — est-il besoin de le dire? — aux espérances des fils fidèles de l'Église romaine, qui se considèrent à bon droit comme les victimes des Austro-Allemands. Sa Sainteté a voulu se tenir sur le terrain d'une impartialité absolue. Elle s'est tue délibérément sur la responsabilité des crimes commis.

Les criminels ont-ils au moins écouté la voix pacificatrice qui s'adressait à eux avec tant de mansuétude? Relisez attentivement les réponses de Guillaume II et de Charles Ier, deux chefs-d'œuvre d'hypocrisie diplomatique. L'un et l'autre monarques commencent par asperger respectueusement d'eau bénite l'auguste Pontife. Après une apologie, quelque peu audacieuse, de leur pacifisme avant et pendant la guerre, ils se donnent le mot pour ne voir qu'un côté de la question qui leur est posée. Que propose le Saint-Père? La substitution de la force morale du droit à la force matérielle des armes, la diminution simultanée des armemens, l'institution d'une procédure d'arbitrage, mais aussi quelques conditions plus concrètes, telles la renonciation réciproque aux dommages et frais de guerre, la restitution des territoires occupés, l'évacuation de la Belgique avec garantie de sa pleine indépendance. Les bons apôtres s'empressent d'approuver bruyamment des moyens de pacification générale qui ne pourraient être, en toute occurence, que le corollaire du traité de paix, et non sa base fondamentale, comme Sa Sainteté voudrait le croire. Ils restent prudemment muets sur les conditions concrètes, hors desquelles Elle ne juge pas de paix possible.

Cette duplicité est bien faite pour décourager Benoît XV, malgré l'affliction où le plonge le spectacle du sang répandu. Mais elle révèle une fois de plus le dessein arrêté des deux complices d'amorcer des pourparlers, d'attirer leurs adversaires dans la glue d'une négociation, sans avoir à dévoiler leurs arrière-pensées ni à mettre eux-mêmes cartes sur table.

V

Héros obscurs des tranchées, vous devrez donc combattre encore et tenir invinciblement, et vous, pauvres habitans des territoires envahis, vous continuerez à vous raidir avec une abnégation admirable contre les privations et les souffrances. Cette pensée nous déchire le cœur. Mais qui de vous, ayant supporté sans fléchir une si longue épreuve, voudrait d'une paix de défaillance et de surprise, machinée dans l'ombre par les agens de l'Allemagne et de l'Autriche? Qui de vous accepterait une paix, contenue soi-disant dans une formule étroite et sonore, que claironnent nos ennemis à la tribune de leurs Parlemens ou par l'organe de leurs journaux, tandis que la complicité de quelques neutres leur fait bruyamment écho? Vous savez bien, — et l'exemple des maximalistes russes suffirait à vous éclairer, — que cette formule est un leurre grossier. Les plénipotentiaires des Alliés, s'ils se laissaient attirer à une conférence sur la foi d'une promesse de paix sans annexions ni indemnités, apprendraient vite comment la mauvaise foi germanique s'entend à l'éluder et à la dénaturer.

Les conditions de paix, je n'ai pas à en parler ici. Toute discussion à leur sujet me paraîtrait, d'ailleurs, prématurée. Elles se préciseront, elles s'imposeront d'elles-mêmes, d'après la marche des événemens. Elles dépendront de facteurs multiples, dont l'action sera irrésistible pendant la dernière période de la guerre. Elles seront débattues au moment de l'armistice et fixées en termes définitifs autour du tapis vert de la conférence, champ de bataille diplomatique où se livrera la lutte finale.

Mais chacun peut, comme il lui plaît, définir la paix qu'il réclame : paix d'union entre tous les Alliés, arrêtée entre eux de commun accord et soutenue par chacun d'eux avec une énergie irréductible; paix réparatrice du passé et garante de l'avenir; paix qui assure aux peuples, grands et petits, une liberté absolue dans tous les domaines et le droit de se gouverner comme ils l'entendent; paix d'indépendance pour les nationalités opprimées, qui aspirent à leur place légitime sous le ciel libre d'une Europe nouvelle; paix d'honneur, paix de justice, paix que ne pourront plus détruire l'ambition d'un

autocrate et les basses convoitises d'une nation, déguisées sous les noms d'apostolat intellectuel et de Kultur.

Nous n'en sommes pas là malheureusement. Auparavant nous aurons à surmonter une crise redoutable, en vue de quoi il est bon de fortifier nos cœurs. Les mauvais jours de la guerre semblent revenus; nous allons peut-être revivre les heures d'anxiété que nous avons connues, quand l'état-major allemand se flattait d'en finir rapidement avec le front occidental pour se jeter ensuite sur l'autre front. C'est le contraire qui s'est produit. La Russie républicaine a failli aux engagemens de la Russie impériale. Elle s'est mise elle-même hors de combat, hors de la guerre, presque hors de l'Europe. L'assaut des Austro-Allemands sera livré cette fois par toutes leurs meilleures troupes. Il faut qu'il soit brisé, comme à l'Yser, comme à Verdun. Si la tempête sévit avec plus de rage, elle nous trouvera aussi mieux préparés, et l'effort colossal que vont faire nos ennemis pour s'emparer de la victoire, ils seront incapables, une fois repoussés, de le renouveler.

Aucun de nous et aucun de nos enfans, pour qui nous souffrons aujourd'hui autant que pour nous-mêmes, ne comprendraient la moindre faiblesse en un pareil moment. Les Américains, occupés à équiper leurs flottes et leurs soldats avec une rapidité merveilleuse, décidés à partager avec nous toutes leurs ressources, les Américains, qu'aucun intérêt personnel n'a conduits à nos côtés, ne nous pardonneraient pas de manquer au dernier tournant de la guerre de cette persévérance qui a toujours été une des plus fortes vertus de leur race.

Ne nous laissons pas impressionner par l'abandon de la Russie. De réel qu'il était, il est devenu officiel. Le suicide du peuple russe, préférant acheter la paix à n'importe quel prix pour se détruire plus librement de ses propres mains, ne changerait pas les destinées de l'humanité. Sans lui elle marchera d'un pas plus sûr vers la liberté et le progrès, dont l'Allemagne essaye en vain de barrer la route. Plus vite que lui, s'il réussit à sortir vivant de ses déchiremens intérieurs, l'Europe connaîtra la paix, que l'incroyable suffisance des révolutionnaires de Pétrograd prétendait lui donner, sans qu'ils eussent aucun droit ni aucun titre au rôle de pacificateurs.

Mais enfin, me direz-vous, comment hâter la venue de la

paix, puisqu'elle est le cri général de l'humanité épuisée? Ce n'est point par les négociations où nous convie maintenant la jactance de nos ennemis, à moins qu'on ne soit prêt à subir leurs conditions, mais par une continuation plus âpre de la guerre qu'ils voudraient éviter, par un jeu plus serré sur un échiquier plus restreint, par un emploi plus méthodique de nos ressources qui sont immenses. Coordination des efforts, unité de l'action politique et militaire, adoption d'un plan d'ensemble rigoureusement suivi, blocus efficace des nations ennemies, restrictions sévères acceptées par les civils, toutes ces conditions du succès final, la presse patriote ne cesse pas de les énumérer pour qu'elles pénètrent nos esprits. Aux gouvernemens alliés il appartient de les mettre enfin en pratique, de faire d'un thème cent fois ressassé une vivante réalité. Ils se rendent compte mieux que nous de la gravité de l'heure et de l'imminence du péril. Faisons donc confiance à leur clairvoyance, à leur union et à leur fermeté. Ceux de nous qui sont condamnés malgré eux à l'inaction ont aussi des devoirs à remplir, c'est de purifier l'atmosphère des miasmes de pessimisme qui s'y répandent, de soutenir tous les courages, de calmer les impatiences et les nervosités.

VI

La paix même ne serait qu'un vain mot, si elle n'était pas accompagnée d'une nouvelle organisation des Puissances et consolidée par un remaniement du système européen. Une autre Europe doit naître, enfantée dans les douleurs de la guerre mondiale. Les moyens artificiels et les remèdes juridiques qu'on s'efforce d'inventer, sous le titre encore vague de Société des nations, ne seront mis à l'essai qu'au lendemain de la paix. Ils auront pour but de contribuer à sa conservation. Qu'on commence, en attendant, par créer les bases matérielles de la paix. Ce sera la tâche pratique des hommes d'État qui en auront l'honneur et la responsabilité.

Les vieux mots d'équilibre européen se présentent d'eux-mêmes à l'esprit pour désigner l'état de stabilité générale, sans lequel les nations ne pourraient recommencer à vivre paisiblement. L'équilibre européen est, — nul n'en ignore, — une répartition de puissance et de force telle qu'aucune nation, —

ou plus exactement d'après les enseignemens de la guerre actuelle, — qu'aucun groupe de nations ne menace plus l'indépendance des autres. En même temps que la paix, les hommes d'État auront pour devoir impérieux de fonder quelque chose de plus résistant, de plus solide, que les essais de stabilisation tentés dans le passé. Le dernier fut l'œuvre du Congrès de Vienne après l'effondrement du colosse napoléonien. Là encore on n'avait tenu aucun compte, pas plus qu'aux siècles précédens, des nations elles-mêmes, seule base réelle où puisse reposer la coexistence des États. Les plénipotentiaires des Puissances victorieuses découpèrent des territoires suivant le système des compensations et des indemnités, en se partageant les habitans comme des serfs attachés au sol. La Prusse revendiquait 3 400 000 âmes : on les lui donna en quatre lots, taillés dans des régions différentes de l'Allemagne. Et pourtant l'œuvre du Congrès de Vienne et l'équilibre qu'il avait institué, si mauvais fût-il, se sont maintenus durant cinquante ans, ce qui n'est pas pour décourager les ouvriers de la paix future. La seconde décade de chaque siècle, depuis l'inauguration de l'époque moderne, aura vu ainsi une reconstruction de la vieille Europe sur des assises nouvelles. Mais jamais le travail n'a exigé plus de peine que cette fois-ci; jamais les fondations n'ont été plus ébranlées, le sol plus bouleversé, les matériaux plus éprouvés. L'écroulement de l'Empire russe a modifié toute la partie orientale de l'édifice. Est-il encore possible de la reconstruire, ou bien l'Europe demeurera-t-elle politiquement séparée, comme au moyen âge, de la grande Slavie, retournée au chaos, désarticulée en républiques fragmentaires? Bien avisé qui le pourrait dire.

Les apôtres de l'évangile impérial, prêché par Treitschke et l'école historique de Berlin, n'ont pas assez de moqueries pour l'équilibre européen, cette vieillerie démodée, ravaudée après chaque période de guerre par une diplomatie formaliste et tatillonne. Mais la réapparition d'une Prusse conquérante sur la scène allemande, les spoliations exécutées par elle et l'état instable de la paix armée qui s'en est suivi pour s'engloutir dans la catastrophe de 1914, ont prouvé de façon péremptoire la nécessité de reprendre à pied d'œuvre la conception des architectes du passé et de lui forger une armature indestructible. Un équilibre européen, après l'expérience que nous subissons,

s'est révélé indispensable à la conservation de la paix, à la marché de la civilisation et au progrès de l'humanité.

Comment s'établira-t-il? La paix ne supprimera pas, parce qu'elle aura été signée, une situation qui existait avant la guerre du fait de l'alliance austro-allemande, et la conséquence politique qu'elle a eue : un groupement de Puissances ayant conscience de leur isolement et qui s'étaient rapprochées dans un instinct de commune défense contre cette alliance. La guerre, d'autre part, a achevé de mettre en parfaite évidence la solidarité des États démocratiques en face du danger que font courir aux autres peuples les deux Empires germaniques, dernier et insolent refuge du pouvoir autocratique. Deux groupes distincts et opposés, auxquels va manquer sans doute la Russie en proie aux convulsions sociales, survivront fatalement pendant une période incertaine à la dure leçon qu'a été la guerre pour les adversaires trop confians de l'impérialisme austro-allemand. L'Allemagne, — araignée prompte à refaire sa toile, — a déjà commencé à reconstituer son groupement, qu'elle veut plus formidable que l'ancien; c'est la *Mitteleuropa*, conception à la fois économique et politique, ce qui la distingue de la Triplice. Les Alliés seront bien obligés de suivre son exemple. Ainsi se dessinent les deux contrepoids essentiels de l'équilibre de l'après-guerre.

Cet équilibre comporterait, à côté des grandes Puissances, la pléiade des petites nations. Elles constituent un des facteurs les plus utiles de son maintien; comme les poids inférieurs qu'on ajoute à l'un des plateaux d'une balance pour l'empêcher de pencher du côté le plus pesant. La tâche des plénipotentiaires de la paix, lorsqu'ils auront ranimé les nations foulées aux pieds par l'Allemagne et par l'Autriche, sera d'abord d'entourer leur convalescence des soins nécessaires à leur guérison et de l'abriter ensuite contre le retour d'une crise qui a failli être mortelle. Ils ne pourront pas se borner à cette œuvre de salut. L'indépendance des autres nations secondaires, spectatrices atterrées ou inconscientes des infortunes de leurs sœurs, demande aussi à être protégée. A toutes il conviendra d'assurer les mêmes garanties contre un retour des violences allemandes, jusqu'à ce que l'ivresse guerrière des Germains se soit dissipée et que ses fumées aient cessé d'obscurcir leur raison. Il y aurait donc un état tout au moins transitoire,

nécessité par les projets de confédération des Puissances centrales, où fonctionnerait l'équilibre européen, jusqu'au jour où la société pacificatrice des nations, ayant pris corps et figure, pourrait sortir tous ses effets.

Avant que les artisans officiels de la paix se mettent à l'ouvrage, il est peut-être opportun d'attirer de nouveau l'attention, distraite par les faits de chaque jour, sur les petits États belligérans. Remettre en lumière quelques-uns des services qu'ils ont rendus à l'humanité, le rôle historique qu'ils ont rempli à des époques glorieuses ou critiques et la part que certains d'entre eux ont eue dans les événemens avant-coureurs de la catastrophe présente, cette triple ambition m'a poussé à entreprendre un travail qui puisse être utile à la cause commune des Alliés. Pour le conduire à bonne fin, je me propose de feuilleter l'histoire du passé et celle de ces dernières années. On néglige trop de consulter l'histoire en présence du spectacle qui se déroule sous nos yeux avec une si déconcertante rapidité. Elle reste pourtant le meilleur guide et la plus sûre conseillère. Que de fautes politiques auraient pu être évitées, si leurs auteurs avaient mieux profité des enseignemens qu'elle offre à nos esprits ignorans ou inexpérimentés!

VII

D'une manière générale, il faut bien reconnaître que les petits États sont un obstacle à l'extension des grandes Puissances. On dirait des bornes placées par le destin devant leurs ambitions territoriales. La formation de l'Europe moderne s'est opérée de telle manière, à la suite de guerres, de partages ou d'héritages recueillis par des maisons régnantes, que de petites nationalités se sont groupées dans des situations géographiques privilégiées. Ainsi l'ont voulu l'enchaînement des événemens et l'imprévu des circonstances. Ces nations occupent, soit le cours inférieur et l'embouchure de grands fleuves internationaux, soit les portes d'un détroit et l'entrée d'une mer intérieure, soit le nœud central de montagnes se ramifiant sur le plateau européen, soit enfin des presqu'îles dentelées où s'abritent des ports naturels. Beaux objets d'envie pour une Puissance travaillée, comme l'Allemagne, par une avidité

inextinguible et qui se croira toujours dépourvue d'un accès suffisamment large à la mer.

Le destin toutefois s'est montré providentiel. En plaçant ces territoires si bien situés entre les mains et sous la garde de petites nations, que de compétitions, que de guerres, que de sang il a épargnés aux grandes! Supposez qu'il n'y ait pas eu de fortes nationalités installées en Hollande et en Belgique : avec quelle âpreté l'Allemagne, la France et l'Angleterre ne se seraient-elles pas disputé les bouches de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin! Quelles batailles épiques s'y seraient livrées, auprès desquelles celles qui ont eu lieu jadis dans ces régions n'auraient peut être été que des massacres sans conséquence! La lutte terrible, poursuivie aujourd'hui sur les dunes et dans les marécages de la Flandre, est là pour l'attester. Seules les provinces belges, plus exposées, tant qu'elles n'ont point formé un royaume indépendant, ont servi souvent d'enclos aux querelles de souverains et aux rencontres de races adverses.

Si la Suisse n'existait pas, il aurait fallu l'inventer, afin d'empêcher la maison de France et la maison d'Autriche d'étendre aux Alpes centrales le champ de leur longue rivalité. L'Helvétie entière aurait été une pomme de discorde entre ces monarchies, comme le furent la Valteline et les Grisons au cours de la guerre de Trente Ans. Sans Schwytz, Uri et Unterwalden, sans la Ligue helvétique du XIVe siècle, la maison de Habsbourg eût conservé le territoire des cantons, et la glorieuse histoire du peuple suisse nous resterait aussi obscure, sous des maîtres étrangers, que celle du Tyrol ou de la Carinthie. Le même amour de l'indépendance fleurit toujours chez les descendans des confédérés du Grütli, mais ils n'ont plus la même défiance des empereurs germaniques. C'est apparemment qu'ils n'ont pas eu à subir l'administration du général von Bissing, qui fut le Gessler de la Belgique.

Les petits États doivent confesser, de leur côté, que les Puissances occidentales, la France et l'Angleterre, ont montré à leur égard des sentimens généreux inconnus de l'Autriche et de la Prusse. Quels amis plus fidèles que les Bourbons la Suède a-t-elle gardés pendant le XVIIe et le XVIIIe siècles? Quelle protection le Portugal a-t-il constamment cherchée, si ce n'est celle de sa vieille amie britannique? Souvent ennemies, mais toujours chevaleresques dans leur rivalité, la France et l'Angle-

terre se sont heureusement accordées pour hâter la résurrection du peuple hellène et prêter au peuple belge, enfin libéré de toute attache étrangère, un appui qui triompha de la malveillance des cours du Nord.

Les grandes Puissances ont constaté elles-mêmes l'utilité de leurs petits voisins. S'ils gênaient leur expansion, s'ils formaient une barrière aux agrandissemens qu'elles convoitaient, ils empêchaient entre elles des contacts irritans et des frictions dangereuses. Aussi leur diplomatie s'est-elle montrée quelquefois prévoyante, en favorisant la création de ces États tampons. Les principaux traités qui ont clôturé de longues guerres contiennent des stipulations à leur sujet. Qu'on se reporte à ceux qui réglèrent la succession d'Espagne au XVIIIe siècle et le partage de l'Europe au siècle suivant : c'est toujours à la Belgique qu'échoit le poste dangereux d'État barrière, qu'elle soit occupée malgré elle par des garnisons hollandaises, ou réunie, sans être consultée, au royaume des Pays-Bas. Lorsqu'enfin elle fut devenue maîtresse de ses destinées, les cinq grandes Puissances faisant alors la loi à l'Europe lui imposèrent une neutralité perpétuelle qu'elle devait défendre contre toute agression. La neutralisation du royaume belge, qu'était-ce donc, sinon l'interdiction à ses voisins de pénétrer dans une zone dont le maintien était nécessaire à la tranquillité européenne? Fidèle jusqu'à l'immolation au rôle ingrat qu'elle avait accepté de ses marraines, la Belgique indépendante a amorti, en 1914, les premiers coups portés par l'Allemagne à la France.

Au Congrès de Vienne, l'impression d'effroi, laissée au cœur des vieilles dynasties par l'épopée napoléonienne, a favorisé particulièrement l'ambition de la Prusse. Elle réclamait toute la Saxe, dont le Roi, un des derniers alliés de Napoléon, aurait reçu en dédommagement un État sur la rive gauche du Rhin. C'est là que l'occupation française avait mis sa plus forte empreinte et suscité les sympathies les plus vivantes. La création d'un État intermédiaire entre la Prusse et la France, que séparait irrémédiablement la haine farouche des vaincus d'Iéna, était un acte de haute prévoyance. Elle n'eut pas cependant d'adversaire plus décidé que Talleyrand, qui permit ainsi aux Hohenzollern de s'accrocher aux deux rives du Rhin.

Si l'on parcourt les feuillets jaunis du traité de Paris de

1856, on y découvre déjà le souci de garantir l'intégrité de l'Empire ottoman contre une nouvelle agression de la Russie, en érigeant en provinces autonomes les principautés danubiennes, embryon d'un État tampon. Ce souci est plus apparent encore vingt-deux ans plus tard au Congrès de Berlin. Les plénipotentiaires des grandes Puissances s'y sont efforcés de sauver les restes de la puissance turque en Europe par l'interposition entre elle et son ennemie séculaire de royaumes indépendans et de principautés vassales. L'idée était sage autant que l'exécution en fut maladroite. Les découpages arbitraires pratiqués alors dans la péninsule des Balkans ne réussirent qu'à y multiplier les matériaux des conflagrations futures.

Aux nations secondaires un grand rôle militaire est interdit. Leurs armées ne sont faites que pour leur défense. La Prusse fut, dans le passé, le seul exemple d'un petit État parvenu à se hausser et à se maintenir au rang de grande Puissance à l'aide de sa forte armée, instrument de rapine et de conquête. D'autres, comme la Suède et la Hollande, se sont épuisées en victoires brillantes, pour retomber ensuite du haut de leur grandeur passagère. Mais étant baignés par la mer qui leur a creusé des ports excellens, la plupart des petits États ont devant eux un très bel avenir maritime. Les flottes de guerre deviendront de plus en plus l'apanage exclusif des grandes Puissances; aux petites l'Océan ouvre son immensité libre et déploie le ruban infini de ses routes commerciales. Aussi leurs marines marchandes avaient-elles pris avant la guerre une part considérable du trafic mondial. A côté de leurs imposantes rivales, elles satisfaisaient aux besoins toujours croissans des échanges internationaux. N'est-ce pas à cause de ces succès que les sous-marins allemands pourchassent sans pitié aujourd'hui les navires des neutres en même temps que ceux des belligérans? Favorable occasion pour l'Allemagne de se débarrasser d'une activité qui portait ombrage à ses compagnies de navigation.

VIII

L'importance des petits États n'apparaît pas moins grande, lorsqu'on étudie le développement des institutions politiques. Ils ont devancé la plupart des grandes nations de l'Europe dans

l'inauguration et la pratique d'un régime de liberté. Sans remonter au déluge, c'est-à-dire aux franchises communales des grandes cités des Pays-Bas, on peut dire qu'en Belgique la liberté politique a été la sœur jumelle de l'indépendance nationale. Elles sont les filles de la même révolution et c'est sous la menace des canons hollandais que les membres de notre Congrès ont discuté gravement une constitution qui est demeurée une des plus libérales du monde. La Belgique ne s'en est pas tenue là. Marchant d'un pas hardi, une des premières, dans la voie des innovations, elle a servi de champ d'expérience aux moyens les plus propres à donner au vote populaire sa véritable expression. Chez elle fut inauguré le vote plural et obligatoire avec la représentation proportionnelle des minorités. Son Parlement n'a pas reculé devant cette épreuve, alors que dans d'autres contrées les corps législatifs et l'opinion publique se livraient à des discussions académiques sur le même sujet. Un autre pays de superficie modeste, la plus ancienne République du vieux continent, la Suisse, offre l'exemple remarquable d'une coopération de tous les citoyens par des référendums populaires à la législation de leurs cantons, comme aux lois et arrêtés de la Confédération elle-même. Les Puissances démocratiques se souviendront que les petites nations ont servi, comme elles, avec passion la cause de la liberté politique.

Celle-ci a été généralement précédée par la liberté de conscience et par la liberté de pensée dans la progression lente de l'humanité vers la lumière. La lutte cependant a été longue entre l'intransigeance religieuse et la tolérance, fruit tardif de l'époque moderne. La Réforme ne s'est pas montrée plus indulgente que l'Église romaine là où elle avait triomphé, et les petits États du Nord et du Centre de l'Europe, qui l'avaient embrassée avec enthousiasme, ont fait preuve d'autant d'esprit sectaire que les grands. Tout de même, si la Réforme luthérienne a réussi à s'implanter définitivement en Allemagne, c'est au roi d'une petite nation que les princes allemands du XVIIe siècle, et en particulier l'électeur de Brandebourg, en ont été redevables, à Gustave-Adolphe, vainqueur de la réaction catholique de Ferdinand II, après que ce prince eut écrasé ses autres adversaires protestans. Voilà un fameux service que ne devraient pas oublier Guillaume II, évangélique fervent, et ses

conseillers, hommes religieux, qui veulent niveler les petits peuples sous le rouleau germanique et étouffer leurs aspirations nationales, comme ils ont tenté de faire en Alsace-Lorraine, en Pologne et chez les Danois du Sleswig.

Malgré leur piétisme rigoureux, les Provinces-Unies et la Suède ont accordé autrefois aux penseurs et aux savans une hospitalité où ils respiraient un air plus salubre et plus propice à leurs travaux. N'est-ce pas Descartes qui vint chercher en Hollande le calme et la liberté nécessaires à ses méditations, avant d'aller mourir à Stockholm auprès de Christine de Suède? La France est le grand foyer qui a répandu sur les trois derniers la clarté du génie français. Mais tout en admirant son action incomparable, il serait injuste de méconnaître la valeur de foyers plus modestes, d'où la pensée et la critique ont rayonné au dehors avec utilité.

IX

La langue d'une grande nation, parlée, polie, colportée par des millions de bouches, prend nécessairement un tout autre essor que celle qui ne résonne qu'entre des frontières limitées. Véhicule de sa pensée et de sa civilisation, elle les transporte aux derniers confins du monde. La langue du petit peuple grec, s'imposant aux maîtres rudes de l'Hellade, cultivée ensuite avec amour comme la plus belle fleur littéraire de l'antiquité, ne sera jamais qu'une merveilleuse exception. Cependant, à mesure qu'elle est plus connue, la littérature des nations secondaires inspire le désir d'une pénétration plus intime et plus profonde, tant elle renferme, ainsi qu'un vase longtemps clos, de saveur et de parfum qui ne doivent rien à des emprunts étrangers. Quelquefois même cette littérature originale s'est répandue au loin et s'en est allée enrichir celle des peuples voisins. Nous avons ainsi assisté à l'invasion de la scène contemporaine par le théâtre scandinave. Son succès ne fut nulle part plus incontesté, ni son influence plus sensible qu'en Allemagne, où le public se laissa rapidement séduire par le mysticisme scientifique d'Ibsen et de Björnson. Contraste piquant, l'art dramatique indigène, en attendant qu'il domine le monde avec les autres enfans du génie teuton, n'est pas parvenu à se dégager de l'imitation et de l'empreinte du génie étranger.

Dans le domaine des sciences, les petites nations ont contribué à grossir le patrimoine commun. Dans celui des arts plastiques, plusieurs ont occupé le premier rang, et la postérité leur doit un nombre incroyable de chefs-d'œuvre qui contrastait singulièrement avec celui de leurs habitans.

L'enseignement de la science n'a pas de noms plus honorés que ceux d'Upsal, le centre intellectuel de l'Europe septentrionale à la fin du moyen âge, de Leyde, dont l'université, créée en souvenir d'un siège fameux, a formé depuis trois siècles des générations de savans, et de Louvain, la première victime des Allemands, que sa gloire scientifique n'a pas préservé du sacrilège et de l'incendie.

Mais que dire des artistes flamands et de leurs émules hollandais? Les salles de la plupart des grands musées paraîtraient vides ou dépeuplées, si l'on en retirait les œuvres des maîtres de ces deux écoles. Elles les éclairent de leur exubérance et de leur gaieté; elles les animent de la vie intense de leurs portraits; elles ressuscitent un monde disparu dans tous les détails de son existence; elles reposent et délectent les regards par leur admirable sincérité. L'art hollandais s'est épanoui dans le temps que grandissait démesurément la puissance des Provinces-Unies; il a décliné avec elle. L'art flamand du XVIIe siècle a poussé, plante vivace et consolatrice, sur un sol ruiné par une interminable guerre. Il est l'expression éclatante du génie d'un peuple, dont aucune oppression, aucun revers, n'altéreront la vitalité. Robuste démenti infligé à la théorie, d'après laquelle la floraison des arts coïncide avec l'âge le plus brillant de la croissance d'une nation.

Que si du Nord de l'Europe nos regards descendent vers le bassin méditerranéen, centre autrefois de l'activité humaine, nous devons avouer que le rayonnement intellectuel, littéraire et artistique des nations modernes pâlit devant le passé étincelant d'une race, grandie sur une mince presqu'île. Le monde antique et l'Empire romain ont emprunté à ce peuple tout le lustre de leur civilisation et l'humanité suit encore avec reconnaissance la trace lumineuse laissée par le génie grec. Il est toujours le maître le plus admiré, le modèle le plus parfait des générations qui se forment, parce que, dans toutes les branches de la pensée et de l'art, il s'est élevé d'un coup d'aile vers les sommets les plus hauts et les plus purs.

La Grèce moderne, héritière lointaine de la Grèce ancienne, a largement bénéficié du culte dont cette glorieuse aïeule est l'objet. Elle lui a dû les sympathies ardentes qui l'ont sauvée de l'oppression des Turcs et défendue à maintes reprises contre ces anciens ennemis. Aujourd'hui même le passé a fait pardonner le présent. Il s'est interposé, comme un dieu tutélaire de l'Iliade, entre la colère des Alliés et la trahison des ministres grecs et de leur souverain. Mais ce passé n'aurait pas empêché les nouveaux Hellènes d'être les dupes de l'Allemagne, insensible à la religion du souvenir et meurtrière des monumens des siècles évanouis.

X

Une esquisse aussi rapide et aussi générale ne saurait donner une idée exacte du rôle rempli ni de la place occupée dans le développement historique de l'Europe par les petits États qui figurent parmi les tenans de la lutte mondiale. A plus forte raison ne peut-elle retracer les titres que plusieurs d'entre eux ont acquis à la reconnaissance comme au respect de toutes les nations. C'est pourquoi il m'a paru nécessaire de compléter cet exposé sommaire par des tableaux séparés, consacrés à chacun d'eux. Je parlerai d'abord des États qui, parvenus les derniers à l'indépendance, sont les cadets de la famille européenne. Par une remarquable coïncidence ils occupent à l'une des extrémités du champ de bataille où se joue le sort du monde une terre vouée aux invasions et aux luttes des peuples, la région où l'Islam s'est le plus âprement défendu contre la civilisation chrétienne. Parmi eux se trouve le seul qui ait déserté la cause du droit, pour embrasser celle, plus profitable à ses calculs ambitieux, de la violence et de l'oppression.

BEYENS.

(A suivre.)

L'ÉPOPÉE DES FUSILIERS MARINS[1]

LA PRISE DE SAINT-GEORGES[2]

I. — DE LOO A OOST-DUNKERQUE

La première bataille de l'Yser était terminée depuis le 14 novembre 1914, mais on craignait une reprise de l'activité ennemie, et la brigade navale, envoyée au repos à Dunkerque, en avait été rappelée presque aussitôt. Le « colonel » Paillet (3), qui commandait le 2e régiment, passa la revue de sa troupe, sur la place de Loo, dans la matinée du 25. Officiers et marins, après la revue, s'étaient disséminés dans leurs cantonnemens de fortune. La besogne ne manquait pas : presque tout l'équipement était à reconstituer, les cadres à reformer, les unités à compléter. Il pleuvait. Mais on avait un toit, des foyers, et déjà la soupe chantait sur le feu, quand, brusquement, vers onze heures du matin, ordre arriva au 1er bataillon de chavirer les marmites et de se mettre en route pour le carrefour de Linde, où des autobus l'attendaient. Un renfort de mille hommes venait d'être réclamé d'urgence par le général de Mitry pour la défense de Nieuport, et le choix de l'amiral s'était porté sur ce bataillon, commandé par le capitaine de frégate de Jon-

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mars, 1er décembre 1915 et du 1er février 1917.
(2) *Copyright by* Plon, 1918.
(3) Le capitaine de vaisseau Paillet avait succédé à l'inoubliable commandant (aujourd'hui contre-amiral) Varney, blessé le 10 novembre.

quières, et dont les quatre compagnies avaient respectivement pour capitaines : la 1re, le lieutenant de vaisseau Riou; la 2e, le lieutenant de vaisseau Huon de Kermadec; la 3e, le lieutenant de vaisseau Le Page; la 4e, le lieutenant de vaisseau Martinie.

Par une singulière coïncidence, tous ces officiers étaient nouveaux à la brigade (1). Dans les cadres subalternes, en revanche, dominaient les anciens de Melle et de Dixmude. Quelques grognemens avaient bien accueilli le signal du branle-bras, « chavirer les marmites étant toujours pénible, » remarque naïvement un Jean Gouin. Mais les figures s'éclairèrent quand les conducteurs des autobus eurent révélé le nom de la localité où ils transportaient nos troupes.

— Eh! les gars! Sur quel pays qu'on met le cap?

Les conducteurs avaient répondu : « Oost-Dunkerque. » Les hommes n'avaient retenu que la finale et, croyant qu'on les envoyait au repos dans quelque faubourg de ce Dunkerque qu'ils n'avaient fait que traverser et qui, après les misères de Dixmude, leur apparaissait comme un lieu de délices, ils ne songeaient plus à se plaindre de la versatilité du destin.

Dunkerque est formé de deux mots flamands : *dun* (dune) et *kerque* (église), très répandus dans les deux Flandres. Mais nos Jean Gouin ne connaissaient que le Dunkerque français, qu'en breton ils appellent *Dukart*. Oost-Dunkerque, où on les menait, est en réalité une aimable bourgade de quelques centaines d'habitans, à 5 kilomètres de Nieuport, à 1 kilomètre de la mer, dont elle est séparée par le bourrelet des dunes qui l'abrite contre les rafales du nord. Toutes les petites villes de cette côte, La Panne, Coxyde, Nieuport, etc., s'épaulent pareillement à la dune comme à un rempart, et toutes, comme Oost-Dunkerque, sont reliées à leur plage, de création récente, par une grande route pavée ouverte dans les sables et qu'emprunte un tramway local. La bourgade et son annexe d'été ne se distinguent que par le mot : *Bains*, accolé au nom de cette dernière.

Aussitôt formé, le convoi avait pris la direction de Furnes. Et l'illusion des hommes s'était affermie : on refaisait à rebours la route qu'on avait faite la veille. Il ne pleuvait plus. Le ciel

(1) Le commandant de Jonquières avait succédé au commandant Jeanniot, « le père des marins, » assassiné par les Allemands dans la nuit du 24 octobre; les capitaines Riou et Martinie étaient aussi arrivés à la brigade vers la fin du siège; les capitaines Le Page et Huon de Kermadec, vers le 16 novembre, après Dixmude.

de Flandre, si bas d'ordinaire, semblait moins lourd aux épaules. Et, des lèvres d'un apprenti fusilier, une chanson monta, — peut-être la vieille chanson marine des *Filles de la Rochelle,* qui, au temps des guerres de Hollande, avaient armé en course un navire dont la brève odyssée n'était pas sans analogie avec celle du bataillon :

Il est parti vent arrière,
Brave, brave,
Reviendra-z'en louvoyant,
Bravement;

Reviendra mouiller son ancre,
Brave, brave,
Dans la rade des Bons-Enfans,
Bravement.

La voix puissante des hommes, reprenant en chœur le refrain, dominait le ronflement des autobus. Mais, à Furnes, le convoi obliqua vers Nieuport et, à quatre heures du soir, il s'arrêtait à l'entrée d'Oost-Dunkerque. Les chants avaient cessé. Le rêve était fini. La nuit tombait. Le village regorgeait de troupes de toutes armes, appartenant pour la plupart à la 81e division territoriale commandée par le général Trumelet-Faber, sous les ordres duquel était placé le bataillon. De surcroît et bien que canonné de loin en loin, Oost-Dunkerque avait conservé presque toute sa population civile, qui s'était grossie entre temps de nombreux réfugiés. Même encombrement dans les hôtels et les villas de la plage. On finit par loger la 2e et la 3e compagnies dans l'église, la 1re dans une ferme sur la route de Coxyde. La 4e s'éparpilla dans le village. Tous ces mouvemens avaient pris un certain temps. Nos hommes étaient à jeun depuis l'aube. La soupe tardait. « Je ne suis pas sûr qu'à ce moment, écrit un officier (1), ils n'aient pas regretté une fois de plus leurs marmites trop précipitamment chavirées. »

La situation, en effet, n'était pas aussi critique qu'on l'avait cru, et rien ne pressait. Le général Trumelet-Faber s'en était expliqué avec le commandant de Jonquières, qui l'était allé trouver au débotté sur la plage. Sans doute on n'avait pu

(1) *Carnet du lieutenant de vaisseau L...*

conserver Lombaertzyde (1) et, par les dunes et Saint-Georges, qui était aussi à eux, les Allemands serraient assez dangereusement Nieuport et ses écluses, clef de l'inondation. Sur la rive droite de l'Yser, ils avaient presque atteint les Cinq-Ponts, — « ainsi nommés, diront plaisamment les marins, parce qu'il y en a six (2). » Des patrouilles boches avaient pénétré de nuit dans Nieuport-Ville ; l'une d'elles avait même poussé jusqu'à la maison de l'Écluse. Elles ne se contentaient pas de faire des rafles dans nos avant-postes et lourdement, sur les murs, soulignaient leur passage d'un graffite obscène ou de quelque inscription qui voulait être terrifiante : « *Paris kapout... Franzosich kapout* (3). » Le 12e et le 14e territorial (4) cependant avaient fait d'assez grosses pertes, tant en prisonniers qu'en blessés, au cours de ces engagemens. Depuis lors nos affaires s'étaient un peu rétablies, mais on n'était pas sans appréhension sur les visées secrètes de l'ennemi, qui pouvait bien tenter de nous prendre à revers par un débarquement nocturne en radeaux. Certains indices confirmaient cette hypothèse : c'est ainsi qu'on avait appris que le Kursaal d'Ostende abritait

(1) Perdu le 11 novembre, faute d'artillerie lourde. Le 3 novembre, les reconnaissances belges s'avançaient jusqu'à Lombaertzyde, l'occupaient le 4 et en étaient rejetées le 5 jusqu'à la tête de pont de Nieuport. Les 8, 9 et 10, la tentative était renouvelée par la 81e D. T., qui s'approchait jusqu'à 200 mètres des tranchées ennemies et s'y établissait. Le livret du 11e régiment d'infanterie territoriale rapporte ainsi ces derniers mouvemens : « 6 novembre. L'armée belge a ordre de rejeter les détachemens allemands sur la rive gauche de l'Yser en enlevant Schoorbakke, pendant que la 81e division d'infanterie territoriale, débouchant par Nieuport-Ville et Nieuport-Bains sur Lombaertzyde-Westende et Saint-Georges, s'établira sur la rive droite de l'Yser, face à Saint-Pierre-Capelle. Prendre l'offensive sur la rive droite de l'Yser, sur Lombaertzyde, et maintenir à tout prix l'occupation de Nieuport et les passages de l'Yser dans les environs immédiats de cette ville. (Ordres généraux des 5 et 6 novembre 1914.) Combats soutenus pour l'exécution de cette mission par la 81e division territoriale seule ; les 8, 9, 10 et 11 novembre, combats ininterrompus de Lombaertzyde, attaque de Lombaertzyde-Westende (passage de l'Yser), Nieuport-Bains et Nieuport-Ville. »

(2) Autant que de bras, le canal de Furnes, le Noord-Vaast ou Beverdyk, l'Yser canalisé, la crique de Nieuwendamme ou vieil Yser, le canal de Plasschendaele et le canal d'évacuation.

(3) « Un beau bâtiment de briques rouges : le collège. J'entre. Tout y a été démoli et saccagé ; sur les murs blancs, ces deux mentions : « *Paris kapout* » et « *Franzosich kapout,* » écrites par les Boches, mais entourées par de vigoureuses réponses en argot, en français, en belge, voire en latin !!! » (Quartier-maître Luc Platt, lettre du 4 avril 1915.)

(4) Le 12e régiment d'infanterie territoriale appartenait à la 161e brigade (général de Gyvès) et le 14e à la 162e brigade (général Exelmans), composant la 81e D. T.

depuis quelques jours un régiment de fusiliers marins allemands, venus de Brême et de Hambourg, *viâ* Thourout. A quelle fin, sinon en vue d'un débarquement? Et quelle meilleure manière d'y parer que d'opposer marins à marins, suivant la formule homéopathique : *similia similibus!* Mais, comme il ne s'agissait là, en somme, que d'une « éventualité toute problématique et plus ou moins lointaine, » le bataillon de Jonquières n'avait pas à craindre d'être envoyé en première ligne avant de s'être reformé. La flotte britannique tenait les dunes sous son feu; devant Lombaertzyde nous avions des troupes de choc éprouvées, dragons, chasseurs, etc., sous les ordres du général de Buyer, commandant la 4e division de cavalerie; les Belges ne faisaient pas mine de lâcher Ramscapelle; le général Trumelet-Faber montrait enfin la plus grande confiance dans la division territoriale qu'il commandait et qui, composée de solides gars du Nord, avait donné sa mesure sous Bapaume, à Bucquoy notamment, où elle perdit son premier chef, le général Marcot, tué par un obus le 3 octobre 1914.

Comme le reste de la brigade à Loo (1), le bataillon de Jonquières allait donc demeurer provisoirement en réserve; l'intendance pourrait procéder à son réquipement, les nouvelles recrues pourraient être instruites et entraînées. Oost-Dunkerque n'est pas un Éden, mais les horizons n'y ont point la déprimante monotonie de ceux de Dixmude ou de Steenstraete. Si, vers le Sud, s'étendait encore l'immense damier des polders, au Nord et à l'Est la dune moutonnait, large en certains endroits de plus d'un kilomètre et pareille avec ses déchirures, ses pics, ses entonnoirs, ses halliers de bouleaux nains et d'arbousiers, ses crêtes blanches comme la neige, à une Alpe en miniature. Puis, derrière cette dune, que la résille des oyats n'arrivait pas à fixer et dont les jeux du vent modifiaient continuellement la structure, il y avait la mer, la vraie mer, ses vagues, ses tempêtes et ses sourires. On entendait son grondement à l'heure du flux et, par les brèches ouvertes dans la muraille des sables, on voyait luire çà et là son opale. De rudes silhouettes de navires s'estompaient sur l'horizon, destroyers, monitors, dont la masse grise s'éclairait de feux brusques et roulait de sourds tonnerres. Entre leur ligne

(1) Moins les bataillons Mauros et Conti, détachés devant Dixmude.

immobile et la mouvante lisière du flot, des pêcheurs à cheval, particuliers aux côtes flamandes, se risquaient à traîner leur grand filet à crevettes qu'un orin rattachait à la selle (1). Même dans le Sandeshoved, dans la région des « terres neuves, » gagnées sur l'eau par le lent effort des générations, le labeur humain n'était pas complètement arrêté. Le premier moment de stupeur passé, le caractère flegmatique de la race avait repris le dessus : encadrés par le tir ennemi, les hommes n'en perdaient pas une bouffée de leur pipe, les femmes un point de leur dentelle; entre deux bombardemens, une charrue défonçait la glèbe au pas lourd d'un attelage; le geste cadencé d'un semeur s'enlevait sur le ciel ou se fondait mystiquement dans les brouillards exhalés des conduits d'irrigation. Ailleurs, c'était le *no man's land*, la terre qui n'est à personne, nue, morne, creusée de cratères, ridée de tranchées géométriques, comme un paysage lunaire; ici, dans ce petit village propret, aux façades beiges ou lilas, festonnées d'un pied de glycine ou d'une clématite arborescente et dont quelques-unes seulement montraient la balafre d'un obus ou la moucheture d'un shrapnell, c'était encore la vie civilisée, presque la vie normale, et les heures y coulaient, les journées y glissaient, à la fois légères et bien remplies par la mise en état du bataillon : astiquage des armes et des équipemens, formation des compagnies, revues, exercices. De cinq heures du soir à huit heures, il y avait « permissionnaires, » comme on dit dans la marine, et « Jean Gouin s'offrait le plaisir d'aller boire un verre » au prochain estaminet. La Flandre est presque aussi richement pourvue de ces établissemens que la Bretagne. De verre en verre et d'estaminet en estaminet, il arrivait parfois que Jean Gouin, au couvre-feu, tanguait plus que de raison sur la route. Mais il n'y paraissait pas trop le lendemain et le brave garçon reprenait comme devant son astiquage et ses exercices.

Ceux-ci se faisaient d'abord sur la plage. Mais un jour, sans qu'aucune visite d'avion eût précédé leur venue, des obus tombèrent à quelques mètres de nos hommes : par prudence on fit désormais les exercices dans les dunes, dont les cuvettes sont moins faciles à repérer. Les obus alors s'en prirent au village et à son annexe balnéaire, qu'un heureux hasard avait

(1) Claude Prieur, *De Dixmude à Nieuport.*

à peu près préservés jusque là. L'ennemi, sans doute, avait des intelligences dans la place, comme sur toute la côte flamande. Ce n'était chaque nuit que lumières suspectes, ombres équivoques, frôlemens mystérieux; le jour, des ailes de moulins viraient à contre-vent, des fumées bizarrement colorées montaient de la dune. Entre Saint-Idesbalt et Coxyde, dans une « villa boche » du front de mer, « véritable bastion » d'un mètre vingt d'épaisseur qu'il fallut détruire à la dynamite et dont la baie principale, découpée comme l'embrasure d'une pièce lourde, tenait directement sous sa vue le fort Saint-Louis, le génie belge découvrait tout un système de casemates et de plates-formes bétonnées desservies par « un ascenseur capable de monter un poids de 600 kilos (1). » A Oost-Dunkerque même, des rumeurs couraient sur un personnage que son caractère sacerdotal aurait dû défendre contre de pareilles insinuations et dont tout le crime peut-être était de mal connaître nos marins, qu'il prenait pour des septembriseurs. Il n'avait pu les voir sans aigreur convertir son église en dortoir et dresser dans le cimetière les cuisines de leurs escouades. Pourtant le culte n'avait pas été complètement suspendu : les offices se célébraient à prime, de six à sept heures, devant une assistance assez clairsemée, mais toujours recueillie : quelques vieilles femmes, des enfans, voix aigrelettes ou chevrotantes, que coupait le point d'orgue des dormeurs vautrés dans leur litière. Au tintement de la clochette, des hommes s'éveillaient, tiraient leurs bonnets; quelques-uns se levaient et, dévotement, suivaient l'office debout, à la bretonne. Les indifférens, dans des coins, éclairés par de petites bougies, le sac sur les genoux, continuaient leur correspondance; les gradés circulaient sur la pointe des pieds. Personne n'avait besoin qu'on les rappelât à la décence. « La marine, dit un officier, a le respect des sanctuaires. » Aussi bien ces messes clandestines, dans la demi-obscurité, sous le vol des obus, dont l'éclatement faisait vaciller la flamme des cierges, empruntaient des circonstances quelque chose d'émouvant, surtout quand elles étaient dites par des aumôniers militaires. L'enseigne de Blic les servait, le revolver en sautoir, et peu d'officiers étaient plus considérés de leurs hommes qui l'avaient vu à l'œuvre dans vingt combats.

(1) Henri Malo, *le Drame des Flandres.*

De quelque côté que l'ennemi reçût ces renseignemens, il reste acquis que « les bombardemens d'Oost-Dunkerque, qui avaient été assez rares jusque là et qui avaient même complètement cessé depuis deux semaines, devinrent beaucoup plus fréquens à partir du 25 novembre (1), » date du débarquement des marins dans la localité. Et ils se firent en même temps beaucoup plus précis. La population commençait à s'inquiéter. Quelques habitans faisaient déjà leurs paquets (2) et la plupart avaient cherché un refuge dans les caves. Impavide, le général Trumelet-Faber conservait son poste de commandement au Grand-Hôtel d'Oost-Dunkerque-Bains. C'était un vieux Lorrain, un de ces Bitchois taillés sur le modèle des héros d'Erckmann-Chatrian, à la rude moustache et à l'âme irréductible comme leur cité (3). Atteint par la limite d'âge en avril 1914, réintégré dans les cadres au mois d'août, le général Trumelet-Faber avait succédé en octobre au général Marcot à la tête de la 81e division territoriale. Il sortait de son poste de commandement avec le colonel d'artillerie Nicolle. Les deux hommes causaient sur le promenoir de la plage, indifférens aux projectiles qui s'abattaient autour d'eux et dont, à quelque cent mètres de là, dans un pli de la dune, un pêcheur observait à la jumelle les points d'éclatement. Un dernier obus fit explosion sur le promenoir même, blessant mortellement le général, épargnant le colonel. Le pêcheur gratta le sable, y enfouit sa jumelle et revint sur la plage où ses questions indiscrètes éveillèrent les soupçons. Arrêté, il fut reconnu pour un indicateur. Trumelet-Faber

(1) *Carnet de route du lieutenant de vaisseau L...*

(2) Toutefois l'exode le plus important n'eut lieu qu'après le bombardement du 12 décembre. On lit dans les journaux anglais à la date du 11 : « Le vapeur de l'État belge, la *Ville d'Anvers*, vient de débarquer à Douvres une centaine de réfugiés venant de la région d'Oost-Dunkerque, qui a été bombardée par l'artillerie ennemie établie à Nieuport. Les maisons de cette région ont été démolies l'une après l'autre par les obus, et la population civile a dû s'enfuir précipitamment. »

(3) Né à Bitche le 24 avril 1852, Trumelet-Faber venait de passer à Metz son concours d'admission à Saint-Cyr et était rentré à Bitche en attendant les résultats de l'examen. La guerre éclatait dans l'intervalle. L'enfant s'engageait dans un corps franc formé à Bitche même, était fait prisonnier au cours d'une reconnaissance et allait être fusillé comme espion : mais il brûlait la politesse à l'escouade qui le conduisait au camp prussien, rentrait à Bitche, gagnait le Luxembourg, puis la Belgique et se rendait à Tours où, en vertu du décret qui autorisait le gouvernement à nommer officiers les candidats admissibles à Saint-Cyr, il recevait son brevet de sous-lieutenant au 10e d'infanterie. Le reste de sa carrière s'était presque entièrement déroulé dans nos colonies, en Annam, au Tonkin, en Tunisie, au Maroc oriental, où sa belle vaillance au combat de Sangal et d'Aïn-el-Arba (avril-mai 1913) lui avait valu la cravate de commandeur.

avait le bras gauche broyé, sept éclats d'obus dans la hanche (1). En quatre mois, c'était le deuxième général que perdait la 81e division territoriale.

On était au 8 décembre et, ce jour-là justement, le général, qui estimait que le bataillon des marins avait largement eu le temps, au cours des deux semaines écoulées, de se reformer et de s'entraîner, avait donné l'ordre au commandant de Jonquières d'envoyer une compagnie dans les tranchées avancées de Nieuport vers Lombaertzyde. Dorénavant une compagnie de marins prendrait chaque nuit ces tranchées, ou plutôt le boyau attenant (2), en soutien éventuel du bataillon de territoriaux qui les occupait. Nous y avions déjà une section de mitrailleuses, sous les ordres de l'enseigne Gueyraud. On se mettait en route à la nuit tombante, vers quatre heures du soir, et l'on revenait au matin. A partir du 12 décembre, en outre, deux autres compagnies furent placées en cantonnement d'alerte à Nieuport-Bains et à Oost-Dunkerque-Bains, « en vue d'assurer la surveillance de la plage, » où l'on craignait toujours un débarquement par radeaux. Ce dernier service n'était pas bien dur : la dune offrait une couche moelleuse aux veilleurs ; les tranchées y étaient parfaitement étanches et, sauf les nuits de tempête où le sable cinglait les figures et enrayait le mécanisme des fusils, on s'y trouvait, dit un marin, « presque aussi bien que dans son hamac. »

Tout autre était le service des tranchées de Lombaertzyde, creusées dans la région des polders. Là, l'ancien supplice recommençait : nos hommes retrouvaient cette mer de boue qui les avait tant fait souffrir à Dixmude et où devaient définitivement s'enlizer leurs malheureux camarades restés à Steenstraete. Le fond des tranchées était complètement inondé ; les parapets s'éboulaient sous la pluie ; les banquettes de tir « fondaient comme du savon ; » les gourbis croulaient sur les hommes. On en accusa d'abord la paresse des territoriaux.

— Qu'est-ce qui m'a fichu des tranchées pareilles ? s'était

(1) Après de longs mois de souffrance, le général Trumelet-Faber, qu'on avait dû amputer de son bras, mourut des suites de ses blessures à l'hôpital d'Écosse, 7, rue de la Chaise, où il avait été transporté. Il avait été fait grand-officier de la Légion d'honneur, le 8 décembre 1914.

(2) « Une seule compagnie était de service à la fois, baïonnette au canon, dans un boyau situé derrière les tranchées de 1re ligne, eau et boue jusqu'aux genoux. » *Journal du docteur L. G...*

écrié l'officier qui prenait la relève. Attends un peu que Jean Gouin s'en mêle et tu vas voir !

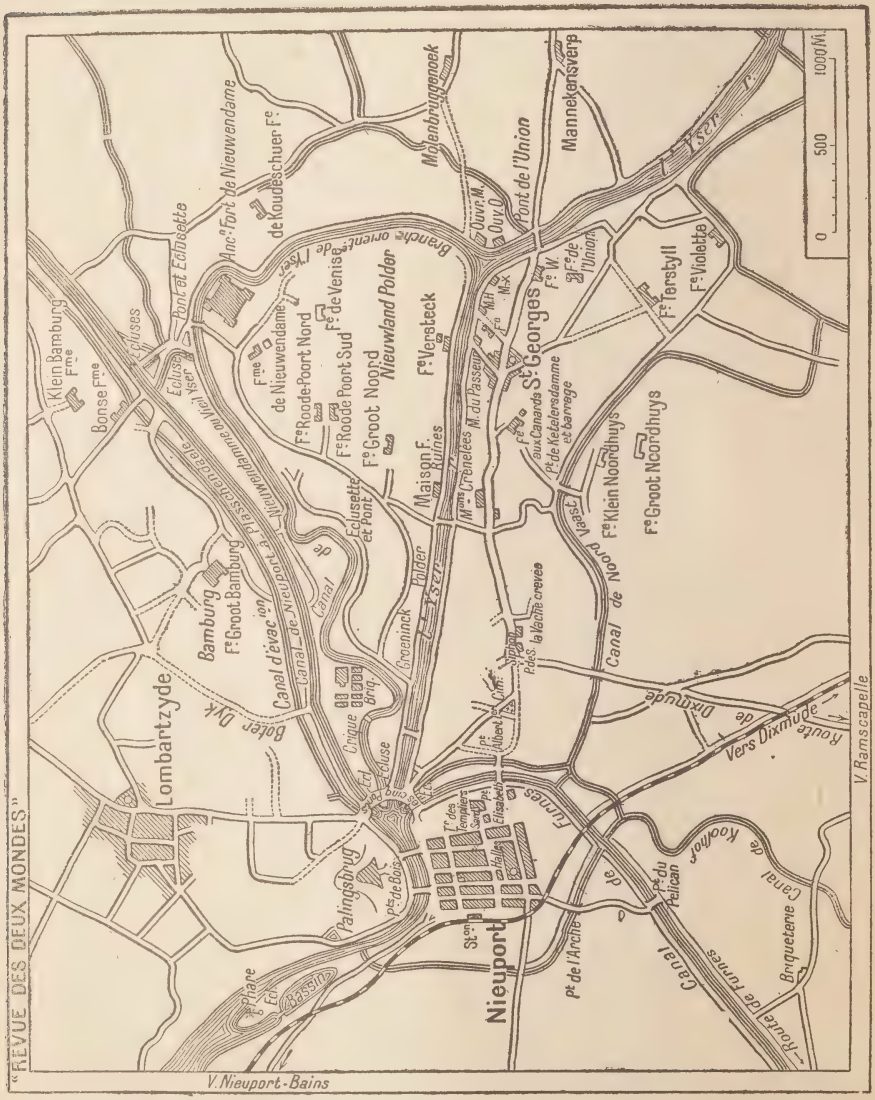
De fait, les premières nuits, tout le monde s'y mit d'arrache-pied. On ne dormit guère, ces nuits-là. Les marins, qui s'étaient piqués d'amour-propre, voulaient montrer aux « vieux frères » comment on fabrique une tranchée modèle, avec caillebotis, puisard, rigole d'écoulement, plancher de rondins, etc. ; les territoriaux, doucement goguenards, souriaient sans rien dire dans leur barbe de patriarches. Au matin, il est vrai, les tranchées étaient à peu près nettoyées, les banquettes et les parapets rétablis. Mais le soir, quand les marins prenaient la relève, tout était à recommencer : l'argile s'était effritée par morceaux sous l'action de la pluie et du bombardement; l'eau, sourdant sous les pieds, avait rempli les boyaux. Pour l'étancher complètement, il eût fallu rétablir les drains de briques qui la conduisaient aux canaux d'évacuation et que les bêches des deux adversaires avaient crevés presque partout. Le réseau capillaire rompu, l'eau s'en échappait, remontait à la surface, « sang incolore » de cette terre où elle distribuait autrefois la vie et qu'elle noyait maintenant sous sa nappe léthargique (1). Un plus long effort pour combattre sa progression n'eût servi de rien et il fallait se résigner, comme les « vieux frères, » à passer la nuit dans la vase jusqu'aux mollets et quelquefois jusqu'aux hanches.

Du moins, l'ennemi se montrait-il assez accommodant. Le secteur de Lombaertzyde était relativement calme à cette époque, comme celui de Saint-Georges, qui le prolongeait vers le Sud. Seules, quelques fusées troublaient de temps à autre la tranquillité nocturne. Elles éclairaient des étendues d'herbes sèches et d'eaux mortes, sans accidens, sans personnages humains, une sorte de grande pampa mouillée d'où émergeaient quelques toits de fermes pareilles à des arches flottantes...

Mais, si l'avant demeurait à peu près tranquille, l'ennemi de plus en plus recherchait nos lignes de communications et nos cantonnemens ; Oost-Dunkerque était bombardé presque chaque jour. L'église, les caves mêmes n'offraient plus aucune sécurité et le commandant de Jonquières décida d'utiliser une partie des heures consacrées aux exercices pour faire creuser

(1) *Carnet de route d'un officier d'Alpins.*

des abris dans la dune. Il ne s'agissait encore que d'abris provisoires où les compagnies pourraient se réfugier en cas de bombardement par gros obus. Déjà, le jour où le général



CARTE DU SECTEUR DE SAINT-GEORGES A LA DATE DU 15 DÉCEMBRE 1914

Trumelet-Faber fut grièvement blessé sur le seuil de son quartier général, on avait fait évacuer l'église par les marins, puis, faute de place, on l'avait réintégrée en attendant de pouvoir

loger ailleurs nos hommes. Vers le 12 enfin, elle fut rendue à sa destination et il est remarquable qu'à partir de ce moment, les obus cessèrent de la rechercher.

Le général Trumelet-Faber avait été remplacé temporairement à la tête de la 81e division territoriale, où devait lui succéder le général Bajolle, par le général Exelmans, commandant la 162e brigade. Des bruits d'offensive commençaient à courir (1). Mais ils ne se précisèrent que le 14 : ce jour-là, le commandant de Jonquières reçut l'ordre d'envoyer dans la nuit une de ses compagnies à Ramscapelle, les trois autres à Nieuport et, entre temps, de se rendre lui-même dans cette ville où « des instructions relatives aux opérations à se dérouler le lendemain *lui* seraient données à quatorze heures par le colonel Hennocque, commandant la 7e brigade de dragons. » De quelle nature seraient ces opérations, on l'ignorait. Mais, malgré l'envoi d'une compagnie à Ramscapelle, on ne doutait pas que la coopération des marins serait sollicitée de préférence vers Lombaertzyde, dont le secteur leur était devenu familier.

C'est sur Saint-Georges qu'on les jeta, dont le secteur leur était inconnu.

II. — LES PRÉLIMINAIRES D'UN INVESTISSEMENT

Une double offensive, concomitante à l'action personnelle de l'escadre anglaise sur les batteries allemandes de la côte, devait être dirigée à la fois sur Lombaertzyde et sur Saint-Georges, la première par le général de Buyer, avec son groupement de toutes armes et des fractions de la 2e et de la 4e division belge ; la seconde, par le colonel Hennocque, avec le bataillon des fusiliers marins, un groupe cycliste du 29e chasseurs et un groupe d'artillerie de la 5e division de cavalerie. D'ordre du général de Mitry, commandant le détachement d'armée, les deux offensives s'ouvriraient le lendemain 15 décembre, à six heures du matin,

« Dès que la nouvelle fut officielle, écrit le lieutenant de vaisseau L..., il y eut dans tout le village une animation extraordinaire. Chacun faisait ses préparatifs ; les hommes

(1) « On parle à mots couverts d'une offensive à laquelle le bataillon prendra part, mais on ne sait ni sur quel point, ni dans quelles conditions elle se produira. » (*Carnet de lieutenant de vaisseau L...*, à la date du 13 novembre.)

vérifiaient leurs armes, leurs équipemens. Vers le soir arriva le groupe des chasseurs cyclistes qui cantonna dans l'église, vacante depuis que deux de nos compagnies avaient leurs cantonnemens d'alerte dans les dunes d'Oost-Dunkerque et de Nieuport-Bains. Et, toute la nuit, ce fut un défilé continuel d'autobus, venant déverser dans le village leurs troupes d'attaque. Bruits de moteurs, interpellations, cris, jurons, piétinemens rageurs des unités à la recherche de leurs cantonnemens d'une heure et tombant dans un village archicomble, on voit d'ici le tableau et l'on pense bien que nous ne pûmes dormir cette nuit-là... »

Les dispositions adoptées pour l'attaque de Saint-Georges, la seule dont nous ayons à nous occuper ici, étaient les suivantes :

Une compagnie de fusiliers marins (la 3e, capitaine Le Page), et un groupe cycliste (capitaine de Tarlé, celui-ci chargé du commandement de la colonne) attaqueraient directement par la chaussée de Saint-Georges, le reste de la compagnie de chasseurs demeurant en réserve, ainsi que la 2e compagnie de fusiliers (capitaine Huon de Kermadec). Cette attaque serait appuyée à droite par la 4e compagnie de fusiliers (capitaine Martinie), partie en doris de Ramscapelle et qui prendrait l'offensive sur les fermes Groot-Northuys et Klein-Northuys situées dans l'inondation; à gauche, par la 1re compagnie (capitaine Riou) qui se porterait en avant par la berge Nord de l'Yser sous la protection de trois canonnières qui remonteraient le canal jusqu'au coude de l'Union. Le plus grand silence était recommandé aux hommes, car on voulait agir par surprise, et c'était en effet la seule manière d'emporter la position, formidablement protégée et abordable seulement, suivant l'expression du commandant de l'armée belge, par l'étroit « couloir » d'une chaussée de dix mètres de large.

La nuit avait été calme. Il avait fait un peu de pluie, mais, jusqu'à Nieuport tout au moins, les colonnes empruntaient une bonne route, convenablement macadamisée et presque droite dans toute sa longueur. Partie à quatre heures du matin d'Oost-Dunkerque, la 3e compagnie, chargée de l'attaque, devait trouver aux Cinq-Ponts la compagnie de chasseurs cyclistes et la 2e compagnie de fusiliers désignée pour marcher en réserve. Le silence s'était tout de suite établi aux approches de Nieuport. L'ennemi possédait de larges vues sur la route : fusans et per-

cutans avaient déchiqueté le bois triangulaire, dont l'écran d'arbres maigres couvrait les abords immédiats de la ville; l'hiver avait achevé de l'ajourer et des balles perdues y sifflaient à tous momens. Elles ne nous firent cette fois aucun mal. Notre mouvement n'avait pas été éventé et quelques salves seulement s'écrasaient par intervalles sur Nieuport, qui n'était pas encore le cadavre de ville qu'elle est devenue : si ses petites maisons hispano-flamandes n'avaient plus de toits ni de planchers, la plupart avaient encore des façades. Mais nulle lumière n'y veillait. La vie s'y était terrée. Dans une des caves aménagées pour la garnison, le colonel Hennocque attendait nos officiers. Il leur distribua ses ordres, les leur commenta brièvement. Mais déjà un premier accroc venait d'arriver au programme : les canonnières, qui devaient remonter l'Yser en même temps que la 1re compagnie, étaient arrêtées à Furnes par une avarie de machines. On décida de se passer d'elles, et les compagnies de marins, par la rue Longue, se mirent en route pour les Cinq-Ponts, où se réunissent les six branches de l'éventail que dessine l'Yser au-dessus de la ville. La branche principale pointe droit dans le Sud jusqu'à une cinquantaine de mètres du pont de l'Union où elle fait un coude vers l'Ouest. Saint-Georges est dans ce coude, entre l'Yser et le canal de Noord-Vaast, sur la route de Nieuport à Mannekenseere. Un chemin de halage suit le fleuve et, par une levée de terre qui s'y articule près de la Maison du Passeur, peut conduire obliquement au village. Mais c'est une piste plus qu'un chemin et, pour une troupe un peu compacte, le village n'est vraiment abordable que par la chaussée, dès lors que l'inondation interdit de prendre par les champs.

En tout temps, l'hiver, le suintement des eaux souterraines, le débordement des petits canaux d'irrigation qui les coupent en tous sens, jettent sur ces plaines basses de grandes flaques d'eau dormante. Mais, depuis que le génie belge avait fermé les vannes du Beverdyck, l'immense paysage mouillé de naguère s'était transformé en un grand lac d'un seul tenant dont les eaux venaient mordre le pied des levées qui le quadrillaient et qui étaient les seules parties solides du paysage. Les deux adversaires, également obligés de se terrer, avaient dû utiliser le remblai des digues, les accotemens des routes et des voies ferrées. Plus loin, sur le littoral, ils avaient la res-

source des dunes, hautes quelquefois de cent mètres, où les obus sont neutralisés par la mollesse même de la couche sablonneuse. Là, c'était encore la guerre de taupes. Ici, où l'eau couvrait tout, à l'exception des chaussées, des digues et de ces petites bosses de terrain appelées *clyttes* ou *pacauts* et dues à l'affleurement de l'argile dans les parties hautes des prairies (1), c'était une lutte d'amphibiens, une batrachomyomachie en action, « la guerre des grenouilles, » comme l'appelaient déjà les gentilshommes du grand Roi qui nous avaient précédés dans ces marécages. L'histoire, une fois de plus, allait se répétant...

La compagnie des chasseurs était en retard et quelques minutes précieuses furent perdues aux Cinq-Ponts à l'attendre. Cependant, le jour n'était pas encore levé quand les deux troupes d'attaque parvinrent aux tranchées de première ligne, établies à l'embranchement des routes de Saint-Georges et de Ramscapelle. Elles ne s'y arrêtèrent pas et prirent aussitôt la formation en colonne par un, les marins à droite, les chasseurs à gauche. Il ne pleuvait plus, mais le ciel restait chargé. « Temps couvert, » disent les carnets. Le *shoore* dormait dans la brume. L'ennemi aussi. On n'avançait cependant qu'avec prudence et en tâtant le terrain. Il y a peu de maisons le long de cette chaussée de Nieuport à Mannekenseere et, tapies dans la dépression, c'est à peine si leur faîte atteint le niveau de la chaussée. L'une des premières qu'on rencontra, accotée au remblai, plongeait dans l'inondation où elle a fini par s'écrouler complètement. Cette maison sans histoire et que ne blasonnait pas encore l'os frontal de bovidé encastré au-dessus de sa porte comme à l'entrée d'une hypogée égyptienne, portait simplement jusque là, sur nos cartes, le nom de maison K. Devant elle, sur la route, s'étalait un cadavre de vache affreusement gonflé par les gaz de la fermentation. On n'avait pas le loisir pour l'instant d'en débarrasser le paysage et longtemps ses émanations obsédèrent nos marins : d'où le nom de Poste de la Vache-Crevée qui fut donné à la bicoque, quand le commandant de Jonquières s'y installa (2). La maison, d'ailleurs,

(1) Raoul Blanchard, *La Flandre*.

(2) D'après M. Georges Le Bail *(la Brigade des Jean Le Gouin)*, c'est lady Dorothee Feilding, l'héroïque et gracieuse ambulancière de la Croix-Rouge anglaise, qui aurait « baptisé ainsi cet affreux coin de terre, » où elle visitait fréquemment nos marins.

était vide et ne tenait plus debout que par miracle. Enlizée dans l'eau grise, elle découpait sur les ouates du petit jour la silhouette tragique d'une épave. Il était à peu près six heures et demie du matin. Aucune autre maison n'était en vue des deux côtés de la chaussée jusqu'au prochain carrefour et la double colonne en avait profité pour accélérer son allure. Elle arriva ainsi, sans avoir essuyé un coup de feu, en se défilant entre les peupliers, à la croisée de la grande route et d'une petite levée de terre qui allait de celle-ci à la berge sud du canal. Au delà de la fourche, en contre-bas, des maisons s'ébauchaient : il y en avait une à main droite et tout un groupe à main gauche qui pouvaient recéler des forces ennemies. La prudence commandait de les reconnaître avant de continuer la progression. Des patrouilles y furent donc envoyées. Celle des marins, qui avait à explorer la maison de droite, était commandée par l'enseigne de vaisseau Souêtre. Elle n'était pas encore à destination que le bruissement d'un obus passa au-dessus de la chaussée, suivi de plusieurs autres. Le capitaine Le Page se retourne, voit une mare de sang, des lambeaux de capote, tout ce qui reste d'un de ses marins anéanti par un obus lancé de nos lignes.

Un second projectile tombe sur la ferme que la patrouille s'apprête à explorer et où l'ennemi, dit-on, avait un dépôt d'approvisionnement. Les murs sautent. D'autres obus fauchent à droite et à gauche. Vite on envoie des agens de liaison jusqu'aux anciennes tranchées de la route de Ramscapelle, qui possèdent la liaison téléphonique, pour prévenir l'artillerie de son erreur et lui demander d'allonger son tir. Mais, dans l'intervalle, l'aube avait fait place au jour : éveillé par notre artillerie, l'ennemi s'était mis sur ses gardes et l'on ne pouvait plus compter le surprendre. D'un commun accord, le capitaine de Tarlé et le lieutenant de vaisseau Le Page décidèrent de s'en tenir là provisoirement et comme, entre temps, les patrouilles avaient reconnu que les maisons voisines étaient vides, ordre fut donné de les occuper et de les créneler. Une tranchée fut creusée en avant sur la route ; deux autres sur la levée de terre qui furent garnies par les marins, tandis que les chasseurs, poussant jusqu'au canal, allaient s'établir dans de vieilles tranchées allemandes évacuées par leur garnison.

La décision des deux officiers avait été prise sous leur responsabilité personnelle et, bien qu'elle dérangeât les plans

de l'état-major, celui-ci la jugea si raisonnable qu'il y donna tout de suite les mains, comprenant qu'à continuer l'attaque en plein jour, on courait à un échec complet. Jusqu'aux maisons crénelées en effet, la route, oblique à l'Yser, échappait à peu près aux vues de l'ennemi, mais elle adoptait ensuite une direction parallèle au fleuve et la conservait jusqu'à Saint-Georges : l'ennemi, dans une position dominante, la prenait d'enfilade sur une longueur de trois cents mètres et une largeur de dix. Pas un homme n'en réchapperait. Tout ce qu'on pouvait faire pour l'instant, c'était d'envoyer de nouvelles patrouilles reconnaître le terrain : l'une, de trois chasseurs, qui s'avancerait par la berge sud de l'Yser; l'autre, de trois marins, qui prendrait par la route de Saint-Georges.

Six volontaires s'offrirent. La patrouille des marins était commandée par le quartier-maître Besnard (Onésime); les deux hommes s'appelaient Savary et Dizet. D'arbre en arbre, en rasant le remblai, elle réussit à se faufiler jusqu'à cent mètres du village. Pouvait-on pousser plus loin? Une certaine hésitation se manifestait chez les hommes. Besnard, pour leur montrer qu'il n'y avait aucun danger, partait seul en avant, posait son béret à terre, revenait en rampant vers ses hommes et retournait le chercher avec eux (1). Ce petit jeu continua jusqu'au moment où il plut à l'ennemi d'y mettre un terme : Besnard s'affaissa, une balle dans le ventre et la hanche brisée; Savary et Dizet aussi étaient touchés. Mais aucun d'eux n'était mort. Tous les trois eurent le courage de rester sans bouger à l'endroit où ils étaient tombés. A la nuit seulement, en se traînant sur le ventre, ils réussirent à regagner nos lignes et purent rendre compte de leur mission. Proposés pour la médaille et une citation, ils durent les attendre assez longtemps, car à cette époque le Quartier Général n'était pas prodigue de ces faveurs qui ne récompensaient que des actions d'un éclat exceptionnel.

Pendant ce temps, les trois hommes de la patrouille des chasseurs remontaient à la file indienne la berge Sud du canal. Tout va bien tant qu'ils ont l'abri du remblai. Mais, en obliquant vers la Maison du Passeur, ils sont découverts à leur tour par les guetteurs ennemis et tirés à bout portant : le caporal est tué, les deux chasseurs blessés. Trois de leurs cama-

(1) Second-maître Ludovic Le Chevalier, *Carnet de Campagne.*

rades décident d'aller les chercher. « Pour téméraire qu'elle fût, dit un officier (1), l'entreprise aurait pu réussir, si les Allemands n'avaient pas occupé, en avant de la Maison du Passeur, une tranchée qui coupait le chemin de halage et, par un angle droit, se prolongeait le long de la berge en élémens discontinus. De face et de flanc, les trois hommes étaient sous le feu ennemi ; ils durent se replier, mais la tranchée et la maison, signalées à la batterie du capitaine Boucil, furent soumises aussitôt à un bombardement d'une précision et d'une efficacité remarquables : lâchant leurs terriers démolis, les Boches se mirent à fuir comme des lapins, poursuivis par les feux de notre infanterie. » Les trois chasseurs profitèrent de cette minute de désarroi pour renouveler leur tentative et furent assez heureux cette fois pour ramener dans leurs lignes les deux blessés et le corps du caporal.

Le jour déclinait. Il pleuvait légèrement. Dans ces ciels bouchés, la nuit empiète sur son heure habituelle et il valait mieux utiliser ce qui restait de clarté pour achever d'organiser nos positions : les tranchées de la levée de terre, le groupe des maisons crénelées et la tranchée en avant de ces maisons furent laissés aux marins ; les chasseurs demeurèrent dans les tranchées à l'Ouest et à l'Est de la levée de terre, mais sans tenir complètement ces dernières, dont les élémens voisins de la Maison du Passeur s'étaient regarnis d'Allemands.

La compagnie Riou, qui opérait en soutien de la compagnie des chasseurs et de la compagnie Le Page par la berge Nord de l'Yser, était arrivée dans la matinée à peu près à la même hauteur que ces compagnies (2) et un petit poste avait été installé par elle dans les ruines de la maison F..., entre la ferme Versteck et la route du vieux fort de Nieuwendame. La 4e compagnie de marins, sous les ordres du lieutenant de vaisseau Martinie, avait également atteint les premiers objectifs qui lui étaient assignés. Cette compagnie, on s'en souvient, était venue cantonner dans la nuit à Ramscapelle, dans les lignes belges; elle y avait trouvé les vingt doris expédiées de Dunkerque le 14 à onze heures du soir, sur des camions automobiles, et qui devaient la transporter de l'autre côté de

(1) *Carnet du lieutenant de vaisseau L...*

(2) « Près d'un tas de briques jusqu'où s'était avancé un de ces pelotons, » précise le journal du docteur L. G.

l'inondation. Ces doris sont d'assez grandes barques à fond plat qui servent à la pêche moruyère; les hommes y prennent place, quand la goélette est à la cape, pour aller mouiller et relever leurs palangres. Deux pêcheurs, un patron et un « avant, » forment tout leur équipage, mais, comme l'embarcation ramène quelquefois jusqu'à trois cents morues, on lui donne un gabarit assez large. Très légères et très mobiles cependant, maniables à la perche comme à la rame, ces doris paraissaient on ne peut plus propres à naviguer sur des marais sans profondeur. Elles avaient été logées à la gare, d'où on pouvait aisément les lancer en bas de la voie ferrée qui trempait dans l'inondation. Le commandant de Jonquières s'était rendu de nuit à Ramscapelle pour procéder en personne à l'opération. Mais, au dernier moment, on constata que le choix de l'intendance ne s'était pas porté sur la fleur du panier : plusieurs des doris avaient besoin d'être calfatées, trois étaient complètement hors de service et toutes manquaient de nables, qu'il fallut leur confectionner sur place. Vaille que vaille, on put en mettre dix-sept à l'eau, et la compagnie s'y embarqua au complet, à raison de sept où huit hommes par embarcation. Les écharpes de la brume, l'absence de lointain, le calme de l'air, tout conspirait pour donner ou ne sait quoi d'étrange et comme de léthéen à cette zone inondée dont la surface ne reflétait que les blancheurs molles en suspension dans l'atmosphère ou le grand vol las d'un héron dérangé par les nageurs. Les barques partaient l'une après l'autre en s'espaçant; les hommes se courbaient pour que leur silhouette ne dépassât pas trop le niveau de bordage; les ordres se donnaient à voix basse, car, bien qu'on fût assez loin de l'ennemi, on savait avec quelle intensité l'eau propage le son; les rames mêmes, feutrées de chiffons, ne faisaient aucun bruit en plongeant. Presque tout de suite la brume absorba ces fantômes. « On les vit quitter la rive, dit un témoin (1), diminuer, se fondre. Ils étaient partis deux cents (2), l'arme bien en main. On ne les vit plus. Longtemps après, longtemps, on entendit des coups de fusil. » Mais cette fusillade venait d'ailleurs et la traversée s'était accomplie sans accident, sinon sans difficulté. Malgré leur faible tirant d'eau, les doris touchaient continuellement ou s'embarrassaient dans

(1) Albert Londres, *Matin* du 21 décembre 1914.
(2) Exactement, 120.

les herbes, et les hommes devaient entrer dans la vase pour les dégager. Heureusement le tir de l'artillerie allemande, concentré sur Nieuport, négligeait provisoirement les entours de Ramscapelle. A neuf heures trente, toute la compagnie prenait pied sur la rive opposée de la lagune d'où elle se dirigeait vers les fermes Klein et Groot-Noordhuyst qu'elle avait pour objectifs. Les deux fermes, l'une assez importante, avec grand corps de logis et communs, l'autre plus petite et dépendant peut-être de la précédente, se présentaient de biais sur leurs *clyttes*. Tout le reste de la dépression était vide. Rien, pour se défiler, que quelques bouquets de saules et les têtards défeuillés qui balisaient les canaux d'irrigation. Les deux fermes étaient-elles occupées? On l'ignorait, bien qu'on sût que les Belges eussent par là un poste avancé. L'enseigne de Blic partit en reconnaissance. Il revint sans avoir essuyé aucun coup de fusil : la ferme Groot-Noordhuyst contenait un petit poste belge et, dans la ferme Klein-Noordhuyst, qui touchait le canal, il n'y avait personne.

Le silence de l'ennemi s'expliquait. On laissa la ferme Groot-Noordhuyst à la garde des Belges et les cent vingt hommes des doris occupèrent Klein-Noordhuyst, d'où une petite levée de terre conduit au pont de Katelersdamme, rattaché lui-même par une autre petite levée à la Ferme-aux-Canards, que deux cents mètres à peine séparent de Saint-Georges. Mais, de ce côté du Noord-Vaast encore, on retrouvait l'inondation. La Ferme-aux-Canards ne faisait plus qu'un îlot. On ne pouvait même pas l'aborder à pied sec par sa chaussée, submergée sur une moitié de sa longueur. La 4e compagnie allait néanmoins s'y engager, quand elle apprit que la colonne principale s'était retranchée à la hauteur des maisons crénelées. Elle n'avait plus qu'à rester sur ses positions, et c'est ce qu'elle fit.

III. — L'EXPÉDITION DES CANONNIÈRES LE VOYER

Ainsi, sur les trois côtés de l'attaque, la progression était arrêtée, mais, à droite et à gauche aussi bien qu'au centre, on avait fait un grand pas vers Saint-Georges, et on l'avait fait « sans casse » ou avec des pertes insignifiantes (1). Le commandement décida donc de reprendre l'attaque dès l'aube du

(1) Trente-trois hommes hors de combat pour l'ensemble du bataillon.

lendemain et des ordres furent donnés en conséquence aux trois colonnes d'assaut, la compagnie Huon de Kermadec demeurant en réserve sur le bord du quai. Mais, cette fois, il n'y avait plus à escompter l'effet d'une surprise. L'ennemi était sur ses gardes et le montrait assez au feu violent qu'il déclenchait sur Nieuport, les Cinq Ponts, les digues et les chaussées.

Par compensation, il est vrai, un nouvel élément allait entrer en ligne : les « canonnières fluviales » de l'enseigne Le Voyer. On fondait de grands espoirs sur leur coopération, qui était, dit-on, une idée du général Foch et qui « avait pour but de semer la panique sur les arrières de l'ennemi en prenant en enfilade Lombaertzyde et Saint Georges, tandis que les troupes du général de Buyer et du colonel Hennocque donneraient l'assaut de front. » Et cet espoir n'eût peut-être pas été trompé, si nous avions eu à notre disposition, comme le pensait Foch, de véritables canonnières. Mais celles-ci n'en avaient que le nom : c'étaient de simples vedettes dunkerquoises, de ces canots à petit moteur auxiliaire qui vont chercher la « prime » sur les bancs, au temps de la pêche harengière, et qui peuvent porter tout au plus trois ou quatre tonnes de poisson. Pas de protection ; une coque en bois fatiguée, des moteurs avariés ou complètement hors d'usage. Dans le dispositif initial, les canonnières, au nombre de six, devaient se partager en deux flottilles dont l'une opérerait sur Lombaertzyde par le canal de Plasschendaele, l'autre sur Saint-Georges par l'Yser (1). Pour organiser et diriger cette double expédition, deux enseignes volontaires avaient été demandés à la défense mobile de Dunkerque par le ministère de la Marine. Quant aux équipages, composés de volontaires aussi, on les avait formés d'élémens pris un peu partout : au dépôt, dans la brigade, même parmi les cuirassiers, qui avaient fourni deux servans de mitrailleuses. L'ordre portait d'être rendu le 15 au petit jour à Nieuport, pour participer à l'attaque. Mais les vedettes, bien que réquisitionnées dès le 12, n'étaient arrivées aux Chantiers de France que le 14 au matin et, quelque diligence qu'on fît, il semblait

(1) Sur les observations judicieuses de l'enseigne Le Voyer, qui avait pu, dans l'après-midi du 13, se rendre en auto de Dunkerque à Nieuport et jeter un bref coup d'œil sur le secteur, la première partie de ce programme fut abandonnée : les berges du canal de Plasschendaele, sensiblement plus hautes que celles de l'Yser, n'eussent pas permis aux vedettes de tirer par-dessus.

impossible de les radouber, de les armer et de les conduire à temps aux Cinq-Ponts. De fait, dans la journée, trois seulement de ces invalides purent être mises en état. Leur armement comportait un canon de 37 millimètres de marine et une mitrailleuse de Saint-Étienne par embarcation. Mais les affûts manquaient pour les 37 : on en improvisa avec des madriers cloués sur l'étrave. L'enseigne Le Voyer, en qualité de plus ancien en grade, partit le premier à 4 heures du soir avec les trois canonnières rafistolées, laissant à son second le soin de poursuivre l'armement des trois autres.

De Dunkerque à Nieuport, la distance n'est pas très considérable par le canal de Furnes. Même au train de trois nœuds à l'heure, qui était le train de la flottille et qui est l'allure d'un homme à pied, on pouvait la couvrir en sept ou huit heures. Mais il eût fallu que la voie fût libre, les éclusiers prévenus. Or ces braves gens dormaient à poings fermés. Ci une heure perdue devant chaque écluse. Pour comble de déboire, le moteur d'une des embarcations se détraque, l'hélice d'une autre s'engage... Bref, à deux heures du matin, on n'était encore qu'à Furnes où l'on dut stopper jusqu'au petit jour. Et l'on n'avait réparé qu'une des embarcations ! L'autre ne pouvait être dégagée qu'au sec. L'enseigne Le Voyer l'avait prise en remorque. Quand il arriva enfin devant les écluses de Nieuport le 15, vers onze heures, salué au passage par les shrapnells allemands, nos troupes depuis longtemps étaient parties à l'attaque. L'expédition fut renvoyée au lendemain. Mais, comme les éclusiers des Cinq-Ponts avaient quitté leur poste, soumis à « un gros marmitage de 210 (1), » et que l'entrée du canal de l'Yser ne nous fut donnée qu'à la nuit, il n'y eut pas moyen d'échouer au sec la vedette engagée.

(1) « Si, entre Dunkerque et Furnes, les éclusiers sommeillaient, aux Cinq-Ponts, ils avaient lâché pied sous un gros marmitage de 210. Où les dénicher ? A quatre heures du soir seulement, après de multiples chassés-croisés à travers les caves de Nieuport, on parvient à mettre la main sur eux. Entré dans le canal de Nieuport à Ypres [Yser] à cinq heures. Pendant la nuit, cinq contre-attaques allemandes à 600 mètres de nous, vers Lombaertzyde. Des balles viennent jusqu'à nos embarcations. Le commandant nous fait coucher dans la cale. Pas de blessés. Mais on crève de faim. Va-t-on nous laisser périr d'inanition ? La nuit passe. Il est quatre heures du matin. *All right !* Voici des vivres, mais quels ! De la viande crue (sur des bateaux à essence où on ne peut se permettre de craquer une allumette !) un peu de pain et de vin, un litre de rhum. Il était temps : nous n'avions pas mangé depuis Dunkerque, depuis près de quarante huit heures ! » *Carnet de route du matelot M...*

Restaient les nos 1 et 3, à peu près en état, calfatés, armés, dématés, mais dont le temps avait manqué pour matelasser les bordages, et qui s'appelaient primitivement la *Jacqueline* et le *Moqueur-des Ja oux*. L'enseigne Le Voyer commandait la vedette n° 1; le n° 3 était sous les ordres du second-maître Gourmelin. Debout, sans protection d'aucune sorte, « sur le pont de ces deux rafiots filant trois nœuds à l'heure, visibles de tous les points de l'horizon dans la plaine rase des Flandres, 24 hommes devaient franchir 1 500 mètres en terrain découvert pour aborder l'ennemi, traverser ses lignes bordant le canal et aller jusqu'à 800 mètres dans l'intérieur prendre les rues de Saint-Georges en enfilade. » Comme dit le fusilier Blandeau, un des héros de l'expédition, « ce n'était pas un petit travail. Un cuirassé, si un cuirassé pouvait remonter l'Yser, eût à peine suffi à la tâche. Or, en fait de cuirassé, nous avions deux sabots de vedettes qui pétaient un chahut de cent mille diables. » Ainsi montée, l'expédition semblait vouée d'avance à un échec certain; tout au moins c'était la mort presque certaine pour ceux qui allaient en courir les chances et qui, exposés à combattre et peut-être à périr ensemble, ne se connaissaient pas une heure auparavant. Le plus grand nombre venaient seulement de rejoindre à Nieuport leur nouveau commandant. A cinq heures quarante-cinq, avant de donner le signal du départ, l'enseigne Le Voyer passa dans leurs rangs et leur serra la main à tous, puis, prenant la parole, il leur expliqua en quelques mots le but de l'expédition, son importance, ses difficultés et ses risques, ajoutant qu'ils avaient reçu lui et eux une mission de confiance, que c'était un honneur d'avoir été choisis pour l'exécuter, que la France avait les yeux sur ses marins et qu'elle savait qu'ils feraient leur devoir jusqu'au bout, quoi qu'il arrivât. Bien des harangues du même genre ont été prononcées par des chefs en des circonstances analogues, mais un patriotisme si communicatif émanait de celle-ci « que tous, vibrans d'émotion, dit le fusilier Blandeau, nous nous écriâmes : Vive la France! » Et, à l'évocation des dangers qui les attendaient et dont une expérience du front déjà ancienne leur faisait sentir toute la gravité, « pas un de ces hommes, dit un autre témoin, ne baissa seulement les yeux. »

Parties à six heures du matin, en pleine nuit, les deux vedettes n'avaient aucun feu, aucun point de repère pour se

guider. Mais, jusqu'à son confluent avec le vieil Yser, le canal suit une direction rigide. Et le petit jour, d'ailleurs, n'allait pas tarder. Sur la berge Nord, où opérait la compagnie Riou, l'enseigne Guéguen, qui devait être blessé au cours de l'action (1), avait déployé sa section aussitôt les canonnières signalées. Le capitaine de Tarlé en avait fait autant avec ses chasseurs, sur la berge Sud. Mais leur progression ne pouvait être aussi rapide que celle des deux vedettes, qui, à six heures et demie, se trouvaient déjà devant les tranchées allemandes.

« Jusque-là, dit un des acteurs de l'affaire, tout s'était bien passé. 75 et 120 s'en donnaient à cœur joie sur les défenses ennemies du canal. Les Boches encaissaient et se rencognaient au fond de leurs tranchées. Leur artillerie elle-même, surprise ou occupée ailleurs, ne nous tapait pas encore dessus. C'est le propre tir de nos 75 qui nous força de stopper. » Des ordres avaient pourtant été donnés la veille par le colonel Hennocque pour que l'Yser fût « dégagé d'artillerie. » Le tir finit par s'écarter et les deux vedettes purent continuer leur route, « canonnant au passage les maisons de la rive et prenant d'enfilade, à bout portant, quelques élémens de tranchées. Nous avons dû tuer là une trentaine de Boches. La riposte ennemie était extrêmement faible. On voyait sortir au bout de deux bras des fusils qui tiraient vaguement dans notre direction. Mais à 400 mètres environ à l'intérieur des lignes allemandes, à 600 mètres du coude de l'Yser, nous sommes arrêtés par une passerelle jetée en travers du canal. Démoli la passerelle à coups de 37 à 200 mètres. Par exemple, impossible de pousser plus loin : sous la passerelle, dans la vase, un barrage de pieux interdit toute navigation... »

L'enseigne Le Voyer manœuvra donc pour mettre le cap sur Nieuport, tout en accostant ses vedettes à la rive Ouest et en continuant à tirer au canon seulement, « aucune tête allemande ne se montrant plus hors des tranchées. » Ses objectifs étaient les maisons de Saint-Georges, à 800 mètres, et les deux ou trois fermes plus rapprochées qui bordaient le canal vers le coude de l'Union. On visait de préférence les toits, « où l'on savait que

(1) Le même jour fut tué le premier maître fusilier Déniel, faisant fonctions d'officier des équipages. « Il est mort, écrivait à sa famille le commandant de Jonquières, dans un magnifique élan qui l'avait entraîné dans une mission qu'il avait à remplir aux abords du village de Saint-Georges. »

l'ennemi s'embusquait pour surplomber nos tranchées de première ligne. » Plusieurs furent atteints et prirent feu. Cependant, à cent mètres de nous, en bordure du canal, au croisement du chemin de halage et de la levée de terre qui mène à Saint-Georges, il y avait une maison à étage, ruinée en partie, dont la façade regardait le canal et qui tournait vers nous son pignon sans fenêtre. C'était la Maison du Passeur, qu'un boyau reliait aux tranchées allemandes du village. Pas un coup de feu n'en était parti quand nous avions défilé devant elle, soit qu'elle fût vide, soit que ce silence cachât un piège. Nos hommes observaient avec attention ses abords.

— Commandant, crie l'un d'eux, une gueule de Boche!

Des Allemands, en effet, rampaient dans le boyau pour gagner la Maison du Passeur. Mais, leur voyant des bérets et ignorant que l'Allemagne eût détaché des marins à Saint-Georges, l'enseigne Le Voyer se demanda si d'aventure ces prétendus Boches ne seraient pas des fusiliers d'une de nos compagnies.

Le plus simple était d'y aller voir. La *Jacqueline* stoppa et Kerenflech, le quartier-maître qui avait signalé à son chef la présence d' « une gueule de Boche, » fut envoyé en reconnaissance sur la rive gauche avec quatre matelots, volontaires comme lui, Blandeau, Daniel, Laidet, Durand.

« Nous prenons le fusil, dit Blandeau. Nous arrivons, nous ouvrons la porte. » Et, tout de suite, la patrouille est renseignée : les Boches « grouillent » à l'intérieur. Kerenflech et Blandeau « tirent dedans au jugé, « puis décampent, suivis de leurs camarades. Collés contre la berge, qui forme parapet, ils assisteront de là aux péripéties du drame qui va se dérouler avec une rapidité incroyable. Aussitôt prévenue, la *Jacqueline* s'est écartée pour bombarder la maison, à l'étage de laquelle les Allemands essaient d'installer une mitrailleuse. Deux fois la précision de son feu les en empêche. « A mesure qu'ils s'attiraient (*sic*), dit Blandeau, je les voyais lever les bras en l'air et chavirer. » Déjà l'équipage, exalté par son succès, ne parlait de rien moins que de débarquer pour donner l'assaut à la maison.

— On fera des prisonniers, commandant. Permettez qu'on accoste!

Mais les ordres de l'enseigne ne comportaient rien de pareil.

Puis l'ennemi continuait à recevoir des renforts par le boyau. Et tout à coup la membrure d'arrière de la *Jacqueline* résonna comme sous une claque formidable : fonçant du pont de l'Union, une auto-mitrailleuse allemande venait de se défiler à 800 mètres et d'ouvrir le feu sur les deux vedettes. Impossible de la repérer, derrière la haie ou le mur qui la masquait complètement. Tout le tragique de la situation apparut. Les deux embarcations se trouvaient bloquées dans une sorte de goulot, bouché à son extrémité par les pieux de la passerelle et d'où elles ne pouvaient s'évader qu'en s'exposant aux feux conjugués de la Ferme Versteck et de la Maison du Passeur. La Ferme Versteck n'était qu'un petit poste; mais, dans la Maison du Passeur, que nous continuions à canonner vigoureusement sans pouvoir l'atteindre dans ses œuvres basses, à cause du léger surplomb de la berge, l'ennemi avait réussi à mettre en batterie deux mitrailleuses. Elles se dévoilèrent brusquement, « nous tirant dessus à une demi-largeur de canal, » soit 40 mètres au plus.

« Alors, continue Blandeau, commença la valse de nos vedettes. Ce fut le tour des nôtres d'être décimés. Le lieutenant avait délaissé le canon-revolver pour la mitrailleuse. Je le vois encore sur la dunette, d'une main tenant la jumelle, de l'autre donnant les signaux des ordres à exécuter... » Avant que la première mitrailleuse allemande eût réglé son tir, une salve de la *Jacqueline* l'avait démolie, mais la seconde nous « arrosait » à bout portant. Et, du coude de l'Union, nous arrivaient en même temps des volées de balles qui crépitaient sans discontinuer sur l'arrière du bateau. L'armement du canon de 37 est mis hors de service, puis la mitrailleuse. L'enseigne Le Voyer a encore le temps d'abattre de deux coups de revolver un *feldwebel* « debout dans une des fenêtres de la maison : » mais, autour de lui, ce n'est qu'un charnier. Le pont est couvert de sang ; l'homme de barre est tué. La *Jacqueline*, désemparée, flotte à la dérive. Une nouvelle décharge couche ce qui reste de l'équipage et son chef, le tibia et le péroné fracassés. Seul, le mécanicien, dans les fonds du navire, n'a aucune blessure. C'est l'essentiel. A plat ventre sur sa jambe brisée, l'enseigne Le Voyer se traîne jusqu'à la barre au moment où l'embarcation va s'échouer sur la berge, s'y cramponne éperdument et redresse la direction. Mais l'énergie la plus surhumaine ne lui permettrait pas de doubler le cap des Tempêtes, la ter-

rible Maison du Passeur qui le tient sous son feu, auquel il ne peut plus riposter, si, « dans l'instant même où, après avoir éteint la première mitrailleuse allemande, il était fauché par la deuxième avec tout son monde, » sa canonnière auxiliaire, commandée par le second-maître Gourmelin, n'avait heureusement réduit au silence cette deuxième mitrailleuse.

C'était le cuirassier Sauvaire Jourdan qui avait fait ce coup de maître. Roulé par une balle dans la tête, il s'était relevé et avait repris le tir. Blessé de nouveau, le genou broyé, il avait continué à se servir de son arme « jusqu'à ce qu'elle fût enrayée par deux projectiles ennemis dans la boîte de la culasse. » Cette magnifique constance sauva la retraite. Les Allemands avaient bien réussi à installer une troisième mitrailleuse dans l'unique fenêtre du pignon Nord de la maison, mais les canonnières étaient déjà à 500 mètres, quand elle ouvrit le feu. Un danger plus grave les attendait une fois hors des lignes allemandes : les 77 ennemis, qui avaient eu le temps de repérer soigneusement la zone où elles évoluaient, couvrirent le canal d'une pluie d'obus. Par une chance merveilleuse, aucun n'atteignit les fugitives de plein fouet. La canonnière de Gourmelin s'en tirait avec deux morts et un blessé. A bord de l'enseigne Le Voyer, il y avait cinq morts et sept blessés graves sur douze hommes. Personne n'était debout, même le chef, cramponné sur un genou à sa barre, dans une mare de sang, et qui ne la lâcha qu'à Nieuport. Au fond de leurs tranchées, sur les deux rives du canal, chasseurs et marins contemplaient avec stupeur ce grand cercueil qui descendait l'Yser. Le *Moqueur-des-Jaloux* suivait à cent mètres. Le feu avait pris dans sa machine. Et ce fut, somme toute, une rentrée épique, digne des fastes de l'ancienne marine, que celle des deux « rafiots, » l'un en flammes, l'autre prêt à couler bas, et tous deux « réduits à l'état d'écumoires, » leur personnel fauché, leur bordage démoli, leurs pavillons en loques, mais battant toujours à la drisse.

L'expédition nous coûtait cher sans doute. Encore serait-il injuste d'en accuser le « trop grand élan de M. Le Voyer, » coupable de s'être porté « un peu trop loin sur le canal. » L'enseigne Le Voyer n'avait fait qu'exécuter strictement les ordres de ses chefs. Chargé de prendre d'enfilade les maisons de Saint-Georges, il s'était tenu pendant plus d'une demi-heure, sans aucune protection, à 600 mètres dans l'intérieur des lignes en-

nemies. Sur 24 hommes de l'expédition, 10 étaient morts, 6 étaient blessés, et l'extraordinaire, en vérité, est qu'un seul soit revenu vivant. Mais pas un de ces morts, pas un de ces blessés, ne restait aux mains de l'ennemi (1). Un canon de 37 et deux mitrailleuses étaient hors de service, mais tout le matériel était ramené. Et enfin l'ennemi avait subi des pertes beaucoup plus lourdes que les nôtres. Outre que nous lui avions tué ou blessé une cinquantaine d'hommes, nous lui avions mis hors de service deux mitrailleuses, détruit une passerelle, coupé six fils téléphoniques, incendié plusieurs maisons. Les équipages des deux embarcations s'étaient montrés d'un héroïsme égal à celui de leur chef. Presque tous avaient deux ou trois blessures. Le fusilier-mitrailleur de la *Jacqueline*, Joseph Morin, en avait onze pour sa part. L'enseigne Le Voyer lui-même portait, en plus des siennes, sept passages de balle et deux de shrapnells dans son caban. Une volonté plus forte que tous les élancemens de la souffrance avait pu seule lui permettre de garder la direction de sa vedette jusqu'au bout. Transporté sans connaissance au poste de secours, il ne sortait de son évanouissement que pour songer à ses frères d'aventure. « Ayant fait demander le colonel, raconte le fusilier Blandeau, il lui disait en notre faveur qu'il ne fallait plus recommencer, car c'eût été sacrifier des hommes inutilement. » Et cette touche d'humanité, ce souci de la vie des autres dans un moment où les chirurgiens ne pouvaient répondre de la sienne, achève de conférer une beauté supérieure à la figure de l'héroïque officier.

IV. — UNE PROGRESSION MÉTHODIQUE

Seule une progression lente, méthodique, pouvait maintenant nous rendre maîtres de Saint-Georges, et cette progression devait se faire surtout par la grande route et le long de l'Yser.

La compagnie Martinie resta cependant en cantonnement d'alerte jusqu'au 18 décembre dans la ferme Klein-Noordhuyst, derrière la digue du canal de Noord-Vaast. Qu'y avait-il de

(1) En élongeant la berge, l'enseigne Le Voyer avait encore pu recueillir à son bord un des cinq patrouilleurs demeurés sur la rive. Trois autres avaient plongé dans le canal ; le cinquième, Kerenflech, agenouillé dans la position de tirailleur, « homme d'une bravoure hors ligne, » dit son chef, ne bougeait plus quand on le releva.

l'autre côté de cette digue, dans l'espèce de botte dessinée par le canal et l'Yser? L'ennemi occupait-il les trois ou quatre fermes dont les toits rouges luisaient çà et là sur l'eau grise? Il était intéressant de le savoir. Une reconnaissance, sous les ordres de l'enseigne de Blic, remonta la berge Sud du canal et s'avança dans la direction des fermes Terstyll et Violette, placées dans le talon de la botte.

C'était un marin peu banal que ce de Blic, qui achevait son noviciat chez les Jésuites au moment où la guerre éclata. Il avait repris immédiatement du service et était entré à la brigade en même temps que son ami et collègue de noviciat, le Père Poisson. Enseignes de réserve tous deux, ils avaient reçu le baptême du feu le même jour, à Melle, qui fut la préface de Dixmude, et rien, à la vérité, sauf la retenue de leur verbe et le crucifix qu'ils tiraient parfois de leur poche pour le baiser, n'eût trahi dans ces officiers, d'un allant et d'une bravoure extraordinaires, les congréganistes qu'ils étaient devenus. La caserne sans doute n'est pas si loin du cloître et, dans tout soldat, il y a l'étoffe d'un moine. Mais, plus encore que la vie militaire, la vie de l'officier de marine, son resserrement, ses longues réclusions, ses veilles solitaires, sa stricte discipline, rappellent les conditions mêmes de la vie religieuse. Rien ne ressemble plus à la cellule d'un trappiste que la cabine d'un marin. Toutes deux tiennent dans quelques pieds carrés et toutes deux baignent dans l'infini. Le passage d'un de Blic dans les ordres s'était fait aussi naturellement que sa rentrée dans les cadres. Il n'avait rien eu à changer dans ses dispositions intérieures et, extérieurement, la présence d'un galon ou deux sur la manche ne changeait pas grand'chose non plus à une tenue dont la couleur austère restait la même chez le congréganiste et chez l'officier. Mais nos hommes, peu sujets à s'étonner pourtant, n'en revenaient pas de trouver chez un « curé » tant de bonne humeur, de fantaisie et de bravoure. Ils ne savaient pas combien, pour certaines âmes, vivre dans le voisinage de la mort, avoir à toutes les minutes son frôlement et comme le vent de l'éternité sur la figure, c'est, suivant l'expression d'un autre prêtre-soldat, l'abbé Chevoleau (1), une joie qui rend fades toutes les joies. Coiffé d'un béret de marin, armé d'un fusil, il

(1) Caporal au 90e d'infanterie, tué le 4 mai 1916. Voyez sa vie par M. Émile Baumann. (Perrin, 1917.)

arrivait à de Blic de partir seul en patrouille, de s'offrir pour les reconnaissances les plus aventurées. Blessé dans une de ces reconnaissances, à Dixmude, le 26 octobre, il était revenu à la brigade à peine guéri. Et il y avait repris sa vie de Comanche. Mais on n'était plus ici à Dixmude et, dans ces plaines inondées, les reconnaissances ne pouvaient se faire que par bateau. Justement nous avions là nos doris, échouées dans les roseaux, sur les bords du marais. Leur faire passer la digue du canal de Noord-Vaast et les lancer de l'autre côté dans le *shoore* n'était pas d'une exécution bien difficile. De Blic, la veille de sa mort, était allé ainsi en doris, avec le quartier-maître Quinquis et cinq hommes, reconnaître la Ferme-aux-Canards. Le 17, il monta une autre expédition dans le Sud vers les fermes Terstyll et Violette. L'expédition, cette fois, n'était composée que de quatre hommes : de Blic et les fusiliers Prieul, Younou et Cordier. La première ferme était vide. La doris reprit sa marche silencieuse vers la seconde (la ferme Violette). Elle put accoster la *clytte* et les hommes, après l'avoir cachée dans les roseaux, se mirent à ramper vers les bâtimens, de Blic en tête. A cent mètres de la ferme, une rafale s'abattit sur eux : de Blic avait été tué sur le coup ; Cordier agonisait ; Younou, blessé, fut fait prisonnier, croit-on. Seul Prieul, quoique blessé lui-même à l'épaule, put se dissimuler derrière une souche. Il y resta jusqu'à la nuit et, tantôt en rampant, tantôt à la nage, parvint à rejoindre derrière le canal une de nos sections d'avant-poste. Ce fut par lui qu'on apprit la mort de de Blic, confirmée deux jours plus tard, dit Claude Prieur, par « la capture en cet endroit d'un sous-officier boche » qui déclara avoir « assisté aux obsèques sur place d'un officier français habillé en marin (1). » Le lendemain ordre arrivait à la 4e compagnie de rentrer à Nieuport : une section belge devait nous relever à Klein-Noordhuyst. La nouvelle tactique adoptée par le commandement, le système de progression lente qui avait prévalu pour l'attaque sur la manière brusquée des premiers jours, exigeait que nos compagnies pussent se relayer sur la chaussée de Saint-Georges

(1) Cette mort de de Blic fut un vrai deuil pour tous. Sa bravoure était légendaire à la brigade et, dans cette unité où l'héroïsme était pourtant monnaie courante, c'est un fait qu'on le trouvait « trop courageux. » Le capitaine Martinie, près d'un mois plus tard (15 janvier), avait encore « les larmes aux yeux » en rapportant à l'enseigne Poisson les détails qu'il avait recueillis sur la mort de son ami.

et le long de l'Yser. Peut-être eût-il été plus sage d'écouter dès cette époque les suggestions de de Blic et d'essayer d'occuper les fermes Terstyll et Violette avant que l'ennemi ne les eût organisées : l'échec des Belges, chargés de l'en déloger lors de l'attaque du 9 mai 1915 (1), ne nous eût pas obligés, sous les feux convergens qu'il dirigeait sur nous de ces fermes et de la rive droite de l'Yser, à lâcher l'important ouvrage de l'Union dont le lieutenant de vaisseau Béra s'était emparé.

Pour l'instant, il est vrai, les fermes Terstyll et Violette n'avaient pour nous qu'un intérêt de second plan et toute l'attention était accaparée par Saint-Georges. Les quatre compagnies composant le bataillon devaient assurer en même temps la garde de la berge nord de l'Yser jusqu'à la maison F... incluse. Nous continuions cependant à nous tenir en liaison avec les chasseurs cyclistes, établis le long de la berge Sud du canal où ils progressaient en même temps que nous.

Pour cette progression, si délicate sur la mince langue de terre qui était tout notre champ d'opérations, on employait la méthode suivante : une patrouille allait poser pendant la nuit un réseau de fils de fer en avant de la position choisie; puis elle se coulait le long des bas-côtés de la route et y faisait le guet, tandis qu'à quelques mètres derrière et sous sa protection immédiate, des hommes creusaient hâtivement la nouvelle tranchée. Rude besogne, car on ne travaillait pas ici dans la glaise, mais dans une chaussée empierrée, fortement damée et qu'il fallait attaquer au pic. Cela n'allait pas sans quelque tapage et le travail était fréquemment interrompu par des volées de mitraille qui obligeaient les hommes à se défiler. La tranchée terminée, on la couvrait, on l'occupait, et, par des boyaux creusés le long des bas-côtés, on la reliait aux tranchées subséquentes. Mais ce dernier travail, « pourtant très dur, dit le lieutenant de vaisseau L..., fut à peu près inutile, car, sur la route, dans le terrain surélevé de la chaussée, on arrivait bien à creuser une tranchée de profondeur suffisante, mais, sur les bas-côtés, qui étaient au même niveau que l'inondation, on trouvait l'eau à 40 centimètres de profondeur. » En sorte que ces boyaux, « qui coûtèrent beaucoup de peine à nos

(1) Ils ont bien pris leur revanche depuis et, en novembre dernier, un brillant coup de main des troupes belges sur la ferme Terstyll nous a assuré la possession de ce réduit.

hommes et aux soldats du génie qui venaient toutes les nuits leur donner un coup de main, ne procuraient qu'une protection extrêmement précaire et devenaient d'autre part très vite impraticables. »

Si lente que fût cette manière de procéder, nous avancions cependant, le plus souvent sans pertes, et chaque jour nous rapprochait un peu plus de Saint-Georges. Non que l'ennemi demeurât inactif. Nieuport, derrière nous, bombardé par du gros calibre, achevait de s'effondrer. Nous y avions nos cantonnemens et l'ennemi le savait. Mais il recherchait surtout les Cinq-Ponts où s'abritaient nos canonnières et qui étaient le point de rayonnement, la charnière des voies menant à Saint-Georges, à Nieuwendame et à Lombaertzyde. Comme on craignait une rupture des communications, les ponts les plus menacés avaient été doublés par des ouvrages en liège. Les relèves purent ainsi s'effectuer régulièrement et notre progression ne souffrit aucun arrêt. En même temps que sur la route de Saint-Georges, elle se poursuivait du même train lent, mais continu, sur la berge Sud et la berge Nord de l'Yser. Sur la première de ces berges cependant, où les chasseurs tenaient un boyau dont l'extrémité était aux mains des Allemands, il fallait, pour gagner du terrain, « pied à pied, » tout le mordant et la ténacité de cette troupe incomparable. On ne dormait guère de part et d'autre dans ce boyau. C'était, dit le lieutenant de vaisseau L..., « une lutte sans répit ni trève, dans laquelle les adversaires n'étaient parfois séparés que par quelques mètres et des barricades en sacs à terre qui avançaient ou reculaient tour à tour. » Mais les chasseurs « dominaient nettement », et le boyau tout entier finit par leur rester, avec un redan qui se trouvait à la bifurcation du chemin de halage et du chemin de Saint-Georges. Entre la Maison du Passeur et eux, il n'y avait plus que la largeur d'une chaussée.

Sur la berge Nord de l'Yser, où opérait une de nos flancs-gardes, la compagnie Riou avait poussé son avance dès le premier jour, on s'en souvient, jusqu'à la ferme F..., où elle avait organisé un petit poste. Mais, en retrait de ce petit poste, une route partait de l'Yser et montait perpendiculairement à travers les terres inondées vers le vieux fort de Nieuwendame occupé par l'ennemi. A supposer qu'il voulût prendre l'offensive, rien ne l'empêchait de nous tourner par cette route, de

tomber sur nos flancs et de nous cerner dans la boucle de Saint-Georges. Il convenait donc de mettre en état de défense le carrefour de la berge Nord et de cette route : une tranchée fut creusée en avant, une autre au carrefour même et une troisième devant la ferme F...

Ce ne fut qu'après avoir pris ces précautions que la compagnie se remit en mouvement, employant pour avancer « la méthode qui avait donné de si bons résultats » sur la route de Saint-Georges. Quatre tranchées, disent les rapports, furent ainsi creusées sur la berge Nord et une cinquième sur la route de Nieuwendame, par le travers de la ferme Groote-Noord, « lorsqu'on eut acquis la certitude que cette ferme n'était pas occupée par les Allemands. » Mais, sur la berge Nord, l'ennemi avait fortifié la ferme Versteck, placée de l'autre côté du canal, en face de la Maison du Passeur. Murs crénelés, chevaux de frise, réseaux de barbelés, rien n'y manquait, pas même les mitrailleuses. Elles ne purent briser l'élan de nos hommes et, le jour même où la compagnie des chasseurs arriva devant la Maison du Passeur, la compagnie Huon de Kermadec, qui avait remplacé aux tranchées la compagnie Riou, enleva brillamment la ferme Versteck, qualifiée à juste titre par l'*Officiel* de « position importante. » Et, en effet, si cette position était restée à l'ennemi, non seulement la progression de la 2e compagnie sur la berge Nord eût été arrêtée, mais les chasseurs eux-mêmes, pris d'écharpe, n'auraient pu bouger de leur redan. Couverts du côté du canal, ils s'élancèrent : le 27 décembre au matin, après une lutte acharnée, la Maison du Passeur était à eux et l'ennemi voyait tomber son principal réduit de flanquement sur l'Yser.

Nos marins, qui appuyaient l'attaque avec une section de mitrailleuses, pouvaient revendiquer leur petite part dans ce succès. La maison n'avait pas été emportée du premier coup. Une palissade de sacs à terre nous séparait des Allemands, qui y épaulaient leur résistance. Mais, parmi nos mitrailleurs, se trouvait un petit marin, presque un enfant, puisqu'il ne devait avoir dix-sept ans que le 22 mars de l'année suivante, Yvon Nicolas. Solide et râblé, comme le sont ces mousses de la côte bretonne, Yvon avait obtenu son brevet de fusilier le 1er août 1914, à la veille de la guerre. Et sans doute il n'était pas une exception dans la brigade. Il y avait peut-être parmi

ces Marie-Louise de la mer des marins encore plus jeunes que lui : il n'y en avait pas de plus allant. C'était le type même de la « demoiselle au pompon rouge. » La guerre l'avait à peine bronzé : vétéran de Melle et de Dixmude, il portait dans ses yeux clairs toute l'ingénuité de sa race et aussi son esprit d'aventure, la tranquille audace héritée d'une longue lignée de coureurs d'océans. Et ce fut cet Éliacin qui brisa la résistance allemande. Comment, « malgré un feu nourri » qui balayait la route et arrêtait toute progression, Yvon réussit à « hisser sa mitrailleuse sur les sacs à terre qui le séparaient des Allemands, » comment il détruisit « la plus grande partie de ceux-ci, » mit « les autres en fuite, permettant ainsi à un peloton de chasseurs cyclistes de pénétrer dans une maison, point d'appui de la droite ennemie » et qui n'était autre que la Maison du Passeur, — sa citation le dit, mais elle n'évoque qu'imparfaitement la scène et l'espèce de terreur sacrée où elle plongea la garnison. Il est certain qu'Achille, sur le mur de sa tranchée, ne dut pas être plus terrible que cet éphèbe aux yeux bleus apparaissant soudain aux Allemands et braquant sur eux le canon de sa mitrailleuse. Derrière lui, leurs muscles tendus pour l'attaque, les chasseurs avaient bondi. La charge sonnait. La vague passa, emportant tout. Ce fut « superbe, » dit le lieutenant de vaisseau Le Page qui, dans la même journée, allait donner un pendant à ce beau fait d'armes en enlevant la première tranchée ennemie de Saint-Georges.

C'était, en effet, la 3e compagnie qui, par suite du hasard des relèves, occupait à ce moment les tranchées avancées de la route. A la guerre comme ailleurs, et peut-être plus qu'ailleurs, celui qui sème n'est pas toujours celui qui récolte. Il en devait être autrement cette fois et la conquête de Saint-Georges, qui était réservée au capitaine Le Page, allait couronner deux semaines d'efforts méthodiques au cours desquels ce fils d'un vieil instituteur breton, rompu aux fortes disciplines paternelles, avait révélé l'esprit ordonné, le coup d'œil et le sang-froid d'un vrai chef. Rien ne lui échappait. Très ménager de la vie de ses hommes, il s'entourait de renseignemens, multipliait les patrouilles et les reconnaissances. Il était la vérification vivante du mot de Joffre que cette guerre est surtout une guerre de capitaines. Mais, de ce ruban de chaussée allongé entre deux lagunes impraticables, l'œil le plus attentif ne

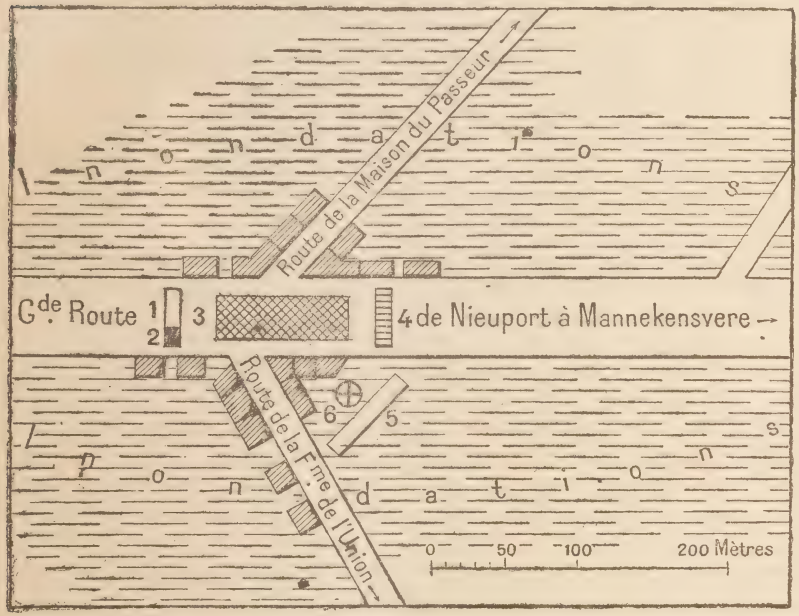
pouvait à peu près rien saisir des défenses ennemies. On les devinait formidables. Saint-Georges est le seul village du *shoore*. Massées à la croisée de trois routes, ses maisons formaient un bloc imposant autour d'une église trapue et découronnée. Notre artillerie bombardait bien le village, mais au hasard, faute d'indications précises sur les organismes de la défense. On savait seulement que cette défense était assurée par le troisième bataillon du régiment de marins débarqué récemment au Kursaal d'Ostende. Les prévisions de l'État-major s'étaient donc réalisées en partie : la lutte s'engageait entre des hommes de même formation et d'égal courage, marins contre marins, et, sur ces plaines inondées, sur ce *shoore* vaseux où Saint-Georges s'embossait au bout de sa jetée, c'était comme une scène d'abordage qui s'apprêtait. Mais, jusqu'à nouvel ordre, l'avantage de la position, malgré son immobilité, restait au vaisseau, qui nous dominait de toutes parts et n'offrait aucune prise visible à nos grappins.

La situation aurait pu se prolonger assez longtemps, si le hasard n'était venu à notre aide de la façon la plus inattendue. Le 24 décembre au matin, la 3e compagnie venait de relever aux tranchées de la route la 1re compagnie du capitaine Riou. Dans la nuit, une patrouille de cette compagnie avait visité une maison que l'on voyait à droite, presque à l'entrée du village, et l'« avait reconnue, disent les rapports, comme n'étant pas occupée par l'ennemi. » Le commandant de Jonquières fit donner l'ordre à la 3e compagnie d'occuper cette maison dès son arrivée aux tranchées. Mais le capitaine Le Page voulut s'assurer au préalable qu'elle était toujours vide, car « c'est assez l'habitude des Allemands de dégarnir momentanément certains postes avancés qu'ils réoccupent en force quelques heures après, » et il l'envoya donc reconnaître par deux volontaires.

Il faisait encore nuit, et le temps était brumeux. Les deux hommes arrivent près du village, à la fourche de la grande route et de la levée de terre qui mène à la Ferme de l'Union. Mais là, trompés par l'obscurité, au lieu de tourner par cette levée pour reconnaître la maison, ils continuent à suivre la route, et, sans se laisser arrêter par les obstacles de toutes sortes accumulés sur leur passage : tranchée inachevée avec caisson blindé pour mitrailleuse, trou de loup de 25 mètres de long, sur 2 mètres de profondeur, barricade de sacs à terre et de madriers, ils

poussent leur exploration jusqu'au cimetière, où ils découvrent tout un nouveau système de tranchées. A ce moment, l'ennemi les aperçoit, mais leur bonne étoile les sert jusqu'au bout. L'un des hommes seulement, le fusilier breveté Roland, est blessé ; encore peut-il regagner nos lignes où on l'évacue aussitôt vers l'ambulance. Mais l'autre n'est pas touché. C'est un marin nommé Laplanche, patrouilleur émérite, s'il en est, car dans les courtes minutes où il a fait le tour de Saint-Georges, « il a pris mieux qu'une idée des défenses du village et il en peut donner le détail » à son chef « avec une précision qui ne laisse rien à désirer. »

La suite des événemens permit de vérifier l'exactitude de sa description. Les défenses de Saint-Georges étaient constituées comme suit :



1. — Tranchée inachevée de couverture avec, dans le coin Sud (2), un caisson boulonné extrêmement solide pour loger une mitrailleuse.

3. — Trou de forme ovale creusé sur toute la largeur de la route avec, au fond, piquets pointus et fils de fer barbelés. — 4. Barricade en sacs à terre. — 5. Tranchées dans le cimetière. — 6. Église.

Le capitaine Le Page s'était empressé de communiquer ce schéma au commandant de Jonquières, qui, après en avoir pris connaissance, avait donné l'ordre au capitaine d'enlever la

tranchée allemande de couverture. Il ne fallait pas attendre que l'ennemi eût achevé son organisation, et tel était bien aussi l'avis du capitaine. Mais il fit observer « que l'inondation l'empêchait d'attaquer autrement que par la route et que, sur la route, il ne pouvait mettre en ligne qu'une dizaine de marins. » Or, les Allemands, « fortement retranchés à la barricade et dans le cimetière, tenaient nos tranchées sous une fusillade presque ininterrompue, qui eût fauché inévitablement, avec le concours de leurs mitrailleuses, les vagues d'hommes successives envoyées à l'assaut. » En conséquence, le capitaine de la 3e compagnie, avant de passer à l'attaque, croyait devoir solliciter « l'appui de la batterie du capitaine Boueil » et demandait qu'on donnât l'ordre à cette batterie d'ouvrir le feu sur la barricade et le cimetière, objectifs précis qu'on avait toute chance d'atteindre, grâce aux renseignemens apportés par le fusilier Laplanche. Jusque-là, notre tir s'égarait sur le village et frappait au hasard. Cette fois, les Allemands ne pourraient recourir à leur méthode habituelle, consistant à se terrer pendant le bombardement pour regarnir ensuite les points bombardés : le tir les frapperait dans leurs tranchées mêmes.

Ce fut, en effet, ce qui arriva. « Affolés » par la précision de notre feu, les Allemands se replièrent en désordre vers l'église. Le second-maître Cévaer n'eut qu'à faire passer les hommes de notre tranchée avancée dans la tranchée allemande de couverture, qu'ils retournèrent et organisèrent aussitôt sous sa direction. En même temps, une escouade, appelée de la levée de terre, venait garnir notre ancienne tranchée de première ligne. Tout cela se fit comme à la manœuvre et au coup de sifflet des maîtres, sans nous coûter un seul homme.

V. — LA PRISE DE SAINT-GEORGES

Les heures de Saint-Georges désormais étaient comptées. Bloqué au nord par les chasseurs, dont la mitrailleuse, installée dans la Maison du Passeur, prenait la levée d'enfilade, à l'Ouest et au Sud par les marins qui avaient fait tomber sa tranchée de couverture, l'ennemi ne gardait plus qu'une étroite ligne de repli à l'Est, vers le pont de l'Union. Son investissement était presque complet dans la soirée du 27, et le commandant de Jonquières reçut l'ordre d'attaquer Saint-

Georges au petit jour. Le colonel Hennocque lui avait confié le commandement de l'attaque. Dans la nuit même, le commandant se rendit au poste de la Vache-Crevée, où se tenaient les observateurs d'artillerie.

Pour monter cette attaque, la 3e compagnie recevait le renfort de cent dragons à pied (escadron Cheffontaine). Le dispositif portait que le village serait soumis pendant trois quarts d'heure à un feu violent d'artillerie, après lequel l'assaut serait donné.

L'ennemi s'y attendait, mais il comptait bien étaler le choc. Il avait reçu des renforts dans la nuit; des mouvemens de troupes avaient pu être observés de la tranchée conquise. On ignorait l'importance de ces renforts, et l'on savait seulement que la lutte serait dure. Comment franchir la coupure de la route qui nous séparait du village? Cette immense chausse-trape, de forme ovale, garnie de pieux aigus comme des pals, couverte d'un réseau de fils barbelés, était trop rapprochée de nous pour qu'on pût la combler à coups de 75. Tout au plus pouvait-on la contourner. Mais le passage laissé à nos hommes des deux côtés de la chaussée était si étroit qu'ils ne pourraient s'y risquer qu'à la file indienne. Inévitablement ils seraient « descendus » l'un après l'autre avant d'avoir abordé le village.

Jamais problème plus angoissant ne s'était posé à un chef qui n'affichait pas pour le « matériel humain » le dédain transcendant des guerriers de Germanie. La troisième compagnie avait passé la nuit dans ses tranchées de première ligne, sauf une section en réserve aux tranchées de la levée de terre. Les dragons, vers 11 heures du soir, étaient venus se masser à côté d'elle. Un peu avant le jour, le capitaine Le Page fit avancer la section de marins de la levée de terre, ainsi qu'un peloton de dragons, les deux autres pelotons restant en réserve. Marins et dragons furent « disposés hors de la vue de l'ennemi, » derrière les maisons qui se trouvaient à gauche de la route, en entrant dans le village. A 6 heures, le bombardement commença, et ce fut pendant trois quarts d'heure un vacarme assourdissant. Le capitaine Le Page se tenait avec le lieutenant de Cheffontaine dans la tranchée conquise la veille, à 50 mètres du cimetière. Au signal convenu (salve de fusans éclatant en plein ciel), une demi-section de marins, les uns sur des planches, les autres en contournant le trou-de-loup, se dirigea vers la barricade, d'où

ne partait plus aucun feu. Les Allemands sans doute l'avaient évacuée pendant le bombardement. Mais ils étaient restés dans le cimetière, où s'alluma soudain une fusillade nourrie qui nous prit d'enfilade et culbuta dix de nos hommes (1), dont le second maître Le Roux, « serviteur excellent, » le modèle des gradés. Un moment on put craindre que la progression ne fût arrêtée. En même temps que les marins rampaient vers la barricade, un demi-peloton de dragons avait essayé de gagner dans l'inondation pour contourner par l'Est le retranchement du cimetière. L'eau du *shoore* offrait encore moins de sécurité que la route. Il n'y avait là que quelques touffes d'herbes, un rideau de saules défeuillés, à travers lequel nos moindres mouvemens étaient aisément repérés. La fusillade claqua tout de suite, couvrant le *shoore* de ses ricochets. Une moitié du peloton fut en quelques secondes hors de combat. Tout homme qui se montrait était touché inévitablemont. C'est ainsi que fut tué un de nos agens de liaison, le matelot boulanger-coq Clareton, « petit Marseillais à la mine intelligente, » fleurant l'ail et la bonne humeur, que le capitaine Le Page avait chargé d'une communication verbale aux dragons. Il s'était tiré indemne d'une première mission. En prit-il trop de confiance? Au deuxième voyage, il ne se masqua pas suffisamment; il tomba, et un peu de la gaieté, de la jolie flamme du bataillon, s'éteignit avec lui dans l'eau boueuse. Les dragons durent s'arrêter, mais leur diversion avait permis aux 15 hommes restant du peloton des marins de se glisser jusqu'à la barricade et d'en occuper l'un des angles, où ils étaient momentanément à l'abri.

La chute de cette défense accessoire n'avait pas autrement d'importance d'ailleurs, les Allemands l'ayant abandonnée de leur plein gré pour se concentrer dans le cimetière et dans l'église, où ils se croyaient inexpugnables. C'était là le donjon de leur résistance, leur gaillard d'arrière, leur sainte-barbe, comme on disait dans l'ancienne marine. Et rien n'était fait, tant qu'on ne les y avait pas forcés. Ordre fut donné cependant à nos hommes de s'accrocher à la barricade, de s'y retrancher et de tenir. Les choses demeurèrent en cet état jusqu'à midi. On se fusillait de part et d'autre, mais ces tirailleries n'avançaient rien; notre artillerie même, qui continuait à bombarder Saint-

(1) Deux tués et huit blessés, sur 25 hommes engagés.

Georges, ne parvenait pas à en déloger les marins allemands.

Nous avions aussi nos pertes derrière la barricade. L'artillerie ennemie y réagissait vigoureusement pour se venger de ne pouvoir nous atteindre dans le village même, où nous étions trop près de ses troupes. Et, du cimetière, partait toujours la même fusillade nourrie. Hérissé de mitrailleuses, il barrait la route à toute progression. On pouvait l'enlever sans doute, mais à quel prix! Et de combien de cadavres faudrait-il combler les quelques mètres qui nous séparaient de l'ennemi? En exposant la situation au commandant, le capitaine Le Page, après avoir fait ressortir les difficultés de se déployer en force vers le cimetière, demandait s'il ne serait pas possible d'en finir avec la résistance allemande par un tir d'efficacité. Sans doute nos lignes se touchaient. Mais le capitaine Boueil était un virtuose du 75. Le tir de sa batterie, d'une précision remarquable, faisait depuis le début des opérations l'admiration de nos Jean Gouin.

— Ce capitaine-là, avaient-ils coutume de dire, il envoie dedans comme s'il poserait ses shrapnells avec la main.

Le matin même de l'attaque, en observant à la jumelle la tour de l'église ou ce qui en restait, le capitaine Le Page y avait remarqué « quelque chose de noir » qu'il avait pris pour un guetteur caché parmi les pierres. A sa demande, le capitaine Boueil ouvrit le feu sur la tour. Au premier coup, elle oscillait; au troisième, elle s'écroulait « laissant apercevoir nettement cette fois une poutre noircie sortant des décombres. » C'était là ce que nous avions pris pour un guetteur. Mais, d'une tour visible sur l'horizon à un retranchement caché sous terre et qui s'enchevètre par surcroît dans nos propres lignes, la différence est grande et les deux sortes de cibles ne supportent aucune comparaison.

— A quelle distance êtes-vous de l'objectif? fit demander le capitaine Boueil à Le Page.

— Environ 50 mètres.

— Diable! c'est peu. Enfin, je vais essayer.

Le premier coup était bon en direction, mais un peu long. C'était ce qu'en terme de métier on appelle un coup de réglage. Raccourcissant à mesure sa trajectoire, le capitaine Boueil, au quatrième ou cinquième obus, « mettait en plein dedans. » Et aussitôt le martelage commença, si régulier, si précis, qu'en

quelques secondes tranchées, parapets, caissons à mitrailleuses, tout avait sauté. On ne s'entendait plus. On ne voyait plus rien qu'une succession de grands geysers de fumée noire où dansaient pêle-mêle des torses, des bras, des têtes, des fusils, des croix, des pans de grilles, des couronnes et des bidons. Les quelques Boches, que ce pilonnage effarant n'avait pas mis en bouillie et qui essayaient de gagner au large, étaient pris de face par nos marins et d'écharpe par les chasseurs de la berge Sud, dont la mitrailleuse n'arrêtait pas de faucher. Plus un coup de fusil ne partait du cimetière, soit que toute la garnison eût été nettoyée, soit que ce qui en restait fût incapable de la moindre réaction. Et, quand nos 75 se turent, un silence de mort tomba sur toute la ligne. La voie était dégagée.

Une patrouille de dragons et de marins, sous le commandement du sous-lieutenant Mouquin (1), se glissa aussitôt vers le cimetière. « Nous suivions ses mouvemens, prêts à nous élancer, écrit le lieutenant de vaisseau L..., quand tout à coup nous vîmes surgir de terre des Boches et encore des Boches, sans armes, les bras levés, implorant : « Kamarad ! Kamarad ! » C'étaient les survivans de la garnison du cimetière qui se rendaient. » Mais il en restait d'autres, à l'intérieur des tranchées, « cassés en deux, incapables de se tenir debout » et qui, la tête dans les épaules, ne trouvaient plus la force que de remuer les doigts pour implorer grâce. Au total, avec les blessés, une cinquantaine d'hommes appartenant au 3e bataillon du *matroseuregiment* qui, la secousse passée, ne cachèrent pas leur satisfaction d'être enfin sortis de ce cauchemar. Ils portaient la tenue *feldgrau*, la vareuse et le béret des équipages de la Flotte, mais on ne leur avait pas donné, comme à nos hommes, la capote des fantassins. Ils étaient ignobles d'ailleurs, tout gluans d'une vase verdâtre, et nous expliquèrent que, leur « grand sac » de marins demeurant par ordre à l'arrière, il leur était difficile d'avoir des rechanges. Aucun officier ne se trouvait parmi eux.

Après avoir fait occuper le retranchement du cimetière, le capitaine Le Page avait fait fouiller le village. On n'y trouva que des blessés et des morts. L'ennemi s'était replié vers le pont de l'Union, dont il tenait les deux têtes. Il n'eût

(1) Fils du directeur des recherches de la Sûreté, mort récemment.

peut-être pas été prudent de l'y suivre avant d'avoir reconnu la position et consolidé notre conquête : les dragons en réserve à la levée de terre furent appelés pour donner la main aux fusiliers. Et pelles-bêches d'aller leur train. Tranchées par-ci, tranchées par-là, en moins d'une demi-heure le village fut organisé sur son front Est et Sud. Mais, seule, la tranchée de la route présentait une sécurité et un confort relatifs : tout le reste du terrain trempait dans l'inondation ; sitôt la croûte entamée, l'eau sourdait, faisait nappe. Impossible de creuser à plus de 25 centimètres, et c'est à plat ventre dans la boue que les hommes postés là durent attendre la contre-attaque ennemie. Saint-Georges à peine entre nos mains, l'artillerie allemande l'avait pris sous son feu ; les tranchées de la route étaient particulièrement visées. Toute la soirée et la nuit, la fusillade claqua. Mais des renforts nous étaient arrivés. L'escadron de Cheffontaine fut relevé à la nuit par l'escadron Lafontaine ; la compagnie Le Page fut relevée à son tour à quatre heures du matin, le 29 décembre. Ses pertes, extrêmement faibles, étaient de 4 tués et 8 blessés.

Telle fut cette affaire de Saint-Georges, dont l'amiral Ronarc'h a pu dire, en transmettant le rapport du commandant de Jonquières : « Beau résultat pour la guerre actuelle. » Notre succès, « succès très calme, très prosaïque, sans panache, sans fanfare (1), » provenait tout à la fois de la prudence et de l'esprit de méthode du haut commandement et des commandemens subalternes et de la très forte coordination qu'ils avaient su établir dès le début entre les divers élémens de l'attaque, marins, chasseurs, dragons, progressant vers leurs objectifs à la même allure, et servis dans chacun de leurs mouvemens par une artillerie merveilleusement souple et précise. Comme rien n'avait été laissé au hasard dans la conduite des opérations, tout y conspira, lentement mais irrésistiblement, vers le succès final, même la reconnaissance hasardeuse des canonnières Le Voyer, qui nous coûta des hommes, mais nous valut de précieux renseignemens. Au total, les pertes du bataillon de Jonquières, depuis son départ de la brigade jusqu'à la prise de Saint-Georges, étaient de 3 officiers, 2 sous-officiers, 27 marins tués ; 2 officiers, 8 sous-officiers, 142 marins blessés.

(1) « L'unique clairon de la compagnie, qui était en même temps mon ordonnance, Lallouder (depuis médaillé militaire), avait bien son instrument sur son

Pertes « modérées » en raison de la longueur et de la difficulté des opérations. Dès le lendemain de la prise de Saint-Georges, le 30 décembre, à dix heures du matin, le général de Mitry arrivait à Nieuport et, dans la cour de la maison servant de quartier général, décorait de la croix d'officier de la Légion d'honneur le colonel Hennocque, de la croix de chevalier le lieutenant de vaisseau Le Page, le capitaine d'artillerie Boueil, le sous-lieutenant de dragons Mouquin ; de la médaille militaire le second maître Cévaer et le quartier-maître mitrailleur Yvon Nicolas. En outre, de nombreux avancemens furent accordés aux marins du bataillon de Jonquières et notamment à ceux de la 3e compagnie, où les seconds-maîtres Cévaer et Herry furent promus maîtres, quatre quartiers-maîtres promus seconds-maîtres et une dizaine de marins quartiers-maîtres. Mais, de l'avis même du colonel Hennocque (1), c'était le bataillon de Jonquières au complet qu'en bonne justice il eût fallu récompenser et son chef aurait pu répondre comme le gouverneur de Vincennes au roi Louis XVIII qui lui demandait lequel des hommes de la garnison avait le mieux mérité la faveur d'une distinction :

« Tous ont fait leur devoir, Sire. En désigner un serait faire injure aux autres. »

CHARLES LE GOFFIC.

sac, mais l'instrument percé par les balles ne « sonnait » plus, au grand désespoir de son propriétaire. Peu après la rentrée du bataillon, au cours de la visite du général Joffre, Lallouder ne s'était pas moins aligné avec les autres clairons et faisait semblant de sonner « Aux champs. » Le général, s'étant aperçu de sa supercherie, demanda des explications à Lallouder, qui lui raconta son histoire. Elle fit rire le général, qui autorisa mon brave ordonnance à envoyer chez lui son instrument en guise de souvenir. (Carnet du lieutenant de vaisseau L...)

(1) « Le colonel commandant le secteur de Saint-Georges... remercie les officiers, sous-officiers, quartiers-maîtres et matelots du concours qu'ils lui ont prêté sans marchander dans toutes les opérations qui ont abouti à la prise de Saint-Georges. Il est fier de les avoir eus sous ses ordres pour mener à bien cette opération que le commandement a bien voulu qualifier de haut fait d'armes, *ne regrettant qu'une chose, c'est de n'avoir pu les faire récompenser tous, comme ils le méritaient.* » (Extrait de l'ordre du jour adressé au bataillon de Jonquières à la date du 14 janvier 1915, par le colonel H.-E. Hennocque.)

LOUIS-PHILIPPE[1]

AVANT 1830

LETTRES INÉDITES

I. — LE DUC D'ORLÉANS EN EXIL

Après les souvenirs d'une carrière militaire si glorieuse et si tristement brisée se présentent à l'esprit du prince exilé d'autres images moins brillantes. Son existence a été, non point inactive, mais obscure et errante pendant quelques années; très pauvre dans les premiers temps. Sa sœur et lui ont imploré en vain le secours de leur proche parent Hercule III d'Este, duc de Modène, que d'ailleurs les armées françaises dépouilleront bientôt de son duché. Hercule III n'a pas daigné répondre. Sous de faux noms, ils ont erré en Suisse, évitant les espions de la Convention et aussi les émigrés; reconnus parfois et aidés par de fidèles amis, tels que M. Hottinguer, à Zurich.

Avec beaucoup de peine, il a trouvé un asile pour sa sœur. La princesse de Conti est à Fribourg; elle consent à s'occuper de sa nièce, mais non à la recevoir chez elle : le nom qu'elle porte est trop peu aimé de tout ce qui entoure la princesse de Conti. Elle envoie la comtesse de Pont-Saint-Maurice à Bremgarten, pour accompagner Madame Adélaïde et l'installer près de Fribourg, à Sainte-Claire, couvent cloîtré. Plus tard, elle l'emmènera avec elle en Hongrie (2).

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1917.

(2) Les descendans de M. Hottinguer possèdent et ont bien voulu me permettre de consulter une précieuse collection de lettres pleines de renseignemens sur le séjour en Suisse du futur Roi des Français.

Un soir, après une longue marche, à bout de ressources, Louis-Philippe est conduit par une heureuse fortune à la porte du chevalier de Rionel. Sous ce nom se cache un illustre réfugié : le général de Montesquiou. C'est à Bremgarten. La maison est fort modeste. Les deux exilés s'embrassent. Quelle joie de trouver un ami, un gîte, un souper au coin du feu ! Et, dès le lendemain, Montesquiou découvrit même pour son jeune camarade un gagne-pain, un emploi de professeur dans un petit collège voisin. Louis-Philippe avait là trois collègues : un jeune homme, un « vieux grison, » et M. Deporta, prêtre catholique, qui disait la messe dans la chapelle du château.

Un certain M. Jost et quelques amis à lui avaient acheté la seigneurie de Reichenau, et dans le vieux château avaient installé une pension. « Nous ne suivrons pas, écrivait Jost, les usages de l'aristocratie, et nous pratiquerons la vraie liberté. » Reichenau était près de Bremgarten, et M. Jost bien connu de M. le chevalier de Rionel. M. Jost fut mis dans la confidence et savait avoir affaire au Duc de Chartres. Mais, pour tout le collège, le nouveau professeur s'appelait M. Chabos. Jost écrit souvent à Rionel : il accorde que M. Chabos soit admis au vivre et au couvert, et même rétribué un jour, si l'on est content. Ce jour vient vite, car le professeur « se tire à merveille de son cours. » Jost ne tarit pas en éloges. M. Chabos seulement parle trop, et cite trop volontiers les noms des gens qu'il a connus. Il se fera découvrir. Il est un peu difficile et porte des chemises trop fines, qu'il veut changer tous les jours. La cuisine de la maison n'est pas à son goût...

Le même fonds contient des pièces plus émouvantes. Quand on apprend la mort de Philippe-Égalité, Chabos subit une crise telle qu'on craint pour sa santé, et Jost, en effet, le déclare malade et l'enferme prudemment. L'exilé jugeait son père sévèrement, mais n'avait pu cesser de l'aimer.

Le chevalier de Rionel pleure beaucoup moins Égalité. Dans une longue et fort belle lettre adressée à un ami suisse, le baron d'Yvernois, en ce moment résidant à Londres, il écrit : « Des misérables ont exécuté le Duc d'Orléans : toute l'Europe avait condamné ses crimes... Les crimes du père ne me portent d'ailleurs qu'à estimer davantage la conduite du fils... J'ai été vingt ans l'ami du grand-père, qui était le plus honnête homme du monde... » Et cet admirable ami, avec un soin paternel

pour le jeune prince, s'occupe des débris de la succession. Rien à espérer en France, « où des lois iniques enlèvent tout à des enfans, sans rien laisser même pour leur subsistance. » Mais il est de notoriété publique que Philippe-Égalité avait fait passer de grands biens en Angleterre, notamment des diamans du plus grand prix, confiés à un nommé Boyd... Mais Égalité avait des créanciers; Boyd, lui-même, prétend, sur son dépôt, avoir fait des avances. Que pourra-t-on tirer de tout cela?

Un autre fugitif est venu, à la fin de 1793, se joindre à la petite colonie de Bremgarten : c'est Desmeuniers, ancien Constituant, condamné et traqué par la Convention. Il arrive dénué de tout; il écrit à Montesquiou : « Je suis plus malheureux que vous; les misérables m'ont tout pris. » Il donne aussi, pendant quelques mois, un vague enseignement à Reichenau. Puis on l'envoie s'occuper de la succession à Londres, où il trouve un emploi. Il a pu rencontrer Mme de Genlis et obtenu d'elle, en deux circonstances, des renseignemens d'ailleurs contradictoires. « Il ne faut pas tenir compte de Mme de Sillery, écrit Montesquiou; c'est une vraie caillette. »

Ce qu'elle sait fort bien faire, c'est présenter un long Mémoire (figurant aussi dans le fonds Hottinguer) pour le jour où le jeune Duc d'Orléans retrouverait une partie de sa fortune. Elle n'a, dit-elle, voulu accepter aucun traitement comme gouvernante. Mais on lui a promis, on lui doit diverses sommes, formant un total respectable de centaines de louis, une rente viagère, etc. Et, dès que faire se pourra, elle demande que cet argent soit remis à Paméla, lady Edward Fitzgerald. Il semble bien, d'après cela, que la jolie petite Anglaise expédiée à Louis-Philippe-Joseph par son marchand de chevaux Saint-Denys fût vraiment la fille de la gouvernante.

Citons encore quelques phrases de Montesquiou prises au hasard, dans une longue lettre à Louis-Philippe. Elles peignent le temps où ils vivaient. « Vous avez vu l'infâme exécution de la Reine... Les exécutions continuent. Les victoires aussi. Quelle rage de tuer Biron, et Luckner! Nous avons été des sages, vous à Reichenau, et moi ici, cher camarade, cher et excellent ami. ... Votre diamant a été vendu dix-sept louis... »

A Reichenau, Louis-Philippe avait appris l'emprisonnement de ses frères et de son père, enfermé à Marseille avec eux. Quand vint la condamnation de quarante-cinq Girondins, Billaud-

Varennes proposa qu'à la liste dressée par Amar le nom du Duc d'Orléans fût ajouté. Celui-ci avait toujours siégé à la Montagne. Mais qu'importait aux proscripteurs? Amené à Paris en toute hâte, Philippe-Égalité fut mis à mort le lendemain. A Reichenau encore, Louis-Philippe avait reçu cette nouvelle, tenant secret son nom et cachant ses larmes. Le mystère à demi percé, il dut fuir et passa plusieurs mois, d'août 1794 à mars 1795, chez Montesquiou, à Bremgarten. Il fut alors, pour tout le monde, Corby, aide de camp du général, heureux d'avoir enfin rejoint son chef. Et celui-ci ne voulait accepter du prince qu'une part dans le prix du loyer.

Il part enfin, ayant retrouvé en Angleterre quelques restes des dépôts laissés par son père. Il va d'abord en Suède, puis en Norvège où il fait un plus long séjour, portant toujours le nom de Corby, et accompagné du comte de Montjoie et du fidèle serviteur Baudoin. Il parcourt aussi la Finlande, recueillant les souvenirs des dernières guerres. Puis, ayant trouvé un guide, il s'en va chez les Lapons, plus loin que n'avaient été Regnard et Maupertuis. Il est jeune, d'une santé vigoureuse, ardemment désireux de s'instruire. « Qu'il profite de sa disgrâce, avait écrit Dumouriez à Montesquiou; dites-lui que ce vertige passera et qu'il trouvera sa place. Les princes doivent produire des odyssées plutôt que des pastorales (1)! »

« Tout ce qu'il devait au hasard de la naissance, disait alors Mme de Genlis, il l'avait perdu, et il ne lui restait plus que ce qu'il tenait de la nature et de moi! »

Il passe à Christiania des mois paisibles et studieux, puis recommence à voyager, et est atteint, dans la petite ville de Holstein, par un message de sa mère. La Duchesse d'Orléans avait passé le temps des fureurs révolutionnaires à Vernon, dans une maison de son père, le Duc de Penthièvre, étroitement surveillée. Des jours meilleurs sont venus, et le directeur Carnot a proposé de lever le séquestre des biens, de mettre enfin en liberté Montpensier et Beaujolais, si le frère aîné consent à s'en aller avec eux en Amérique. Désespérés par la captivité, ces malheureux princes avaient tenté de s'échapper : dans une escalade, Montpensier s'était cassé le bras, et Beaujolais était revenu se livrer aux geôliers, ne voulant pas quitter son frère.

(1) Boutmy, *Époques mémorables de la vie du roi des Français*. Paris, 1845.

La Duchesse d'Orléans reçut aussitôt la lettre que voici, remplie des sentimens les meilleurs et digne, par le style, d'un élève de Mme de Genlis :

« Quand ma tendre mère recevra cette lettre, ses ordres seront exécutés, et je serai parti pour l'Amérique ; je m'embarquerai sur le premier bâtiment qui fera voile pour les États-Unis... Et que ne ferais-je pas après la lettre que je viens de recevoir ? — Je ne crois plus que le bonheur soit perdu pour moi sans ressource, puisque j'ai encore le moyen d'adoucir les maux d'une mère si chérie, dont la position et les souffrances m'ont déchiré le cœur depuis si longtemps... Je crois rêver quand je pense que dans peu j'embrasserai mes frères et que je serai réuni à eux; car je suis réduit à pouvoir à peine croire ce dont le contraire m'eût paru jadis impossible (1)... »

Il partit aussitôt, quitta Hambourg le 24 septembre 1796, et aborda en Amérique le 21 octobre. Cela passait alors pour une très heureuse et rapide traversée. Ses frères, embarqués à Marseille sur le bateau suédois *Jupiter*, échouèrent à Gibraltar, et ne le joignirent à Philadelphie qu'en février 1797. Le siège du gouvernement était alors en cette ville, et le général Washington fit aux trois jeunes princes le meilleur accueil. Louis-Philippe assista à la cérémonie de la remise des pouvoirs à M. Adams, le second président des États-Unis.

Washington s'était retiré à Mount Vernon où il menait la vie d'un gentilhomme campagnard : « Suivez mes deux conseils, lui écrivait La Fayette, de La Grange (2), ayez un secrétaire et montez à cheval de temps en temps. » Il aimait à s'entretenir avec le jeune Duc d'Orléans, et lui donnait de sages leçons de politique libérale. « J'aime cette nation, écrivait celui-ci à sa sœur. Elle sera peut-être un jour une puissante alliée de la nôtre. »

Il a raconté pour elle un voyage entrepris avec ses frères jusqu'aux chutes du Niagara, voyage dont Washington avait bien voulu tracer le plan et qui a duré quatre mois. Ils ont couché quinze nuits dans les forêts, dévorés par les insectes, quarante nuits dans de mauvaises cabanes ; ils ont été entourés un jour par une tribu d'Indiens Senecas, « les meilleures gens du monde quand on ne les met pas en colère, » et, en somme, fait

(1) Boutmy, *Époques mémorables*. Paris, 1845.

(2) La Grange près de Rosoy-en-Brie (S.-et-M.). Ce château appartient maintenant à M. le marquis de Lasteyrie, arrière petit-fils de La Fayette.

plus de mille lieues sur les mêmes chevaux. Et il rapporte pour sa sœur une gouache d'après la cascade de Niagara, « qui tombe de 137 pieds de haut. » Ce ne devait pas être un chef-d'œuvre.

Les trois frères apprirent à la fois le coup d'État du 18 fructidor et l'exil de leur mère en Espagne. Carnot avait accordé sa protection à la Duchesse d'Orléans : victime de l'intrigue de Barras, lui-même était proscrit. Ils n'eurent plus d'autre désir que de rejoindre leur mère. Mais comment se rendre en Espagne? — Par la Nouvelle-Orléans, alors possession espagnole. A cheval, en chariot, en bateau, quand les glaces de l'Alleghany ou de l'Ohio le permettaient, ils se crurent fort heureux d'arriver en soixante-huit jours à la Nouvelle-Orléans. C'est ainsi qu'on voyageait il y a un peu plus de cent ans en Amérique. Un autre voyageur parti en même temps, et moins heureux, n'arriva que deux semaines plus tard.

Leurs aventures n'étaient point terminées. Un brick espagnol les menait à la Havane : il reçoit dans le golfe du Mexique des boulets d'une frégate anglaise, amène son pavillon et livre ses passagers au capitaine Cochrane, devenu par la suite un amiral célèbre. Cochrane fait au Duc d'Orléans un excellent accueil et consent à se détourner de sa route pour le déposer à la Havane avec ses frères. Mais ils avaient compté sans les préjugés de la Cour d'Espagne; et bientôt un ordre venu d'Aranjuez interdisait le séjour du royaume et de ses colonies aux fils de Philippe-Égalité! Le gouverneur les fit conduire à Halifax. Ils y trouvèrent le duc de Kent, qui les invita à demander un asile en Angleterre. Et ils passèrent enfin à Twickenham quelques années tranquilles, heureux d'être ensemble et d'avoir retrouvé de fidèles amis, M. de Montjoie, M. le vicomte de Chabot, alors officier de l'armée anglaise.

Le Comte d'Artois étant venu à Londres, une réconciliation avait été facile. Entre ce prince et Louis-Philippe la sympathie fut toujours vive, malgré la divergence de leurs idées. Invités l'un et l'autre par le prince régent, ils assistèrent à cheval, côte à côte, à des revues de l'armée anglaise; la seconde fois, par égard pour son parent, le Duc d'Orléans consentit à paraître en « frac, » renonçant à son vieil uniforme de Jemmapes.

Ses idées ne sont plus celles que lui dictait son père et qui ont, de confiance, enthousiasmé sa première jeunesse. Voici une

lettre écrite dès 1802, à M. de Chabot (1), et qui le montre résolu à s'instruire par sa propre expérience du monde, après avoir vu tant de choses :

Ce jeudi, 1er juillet 1802.

« Voici, mon cher comte, toutes vos bucoliques que j'ai lues et que j'ai fait lire, selon vos intentions. Je reconnais la sagesse de votre esprit et la droiture de vos vues, à la manière dont vos opinions se sont modifiées sur les tems. C'est là le vrai critérium de l'homme d'honneur et de l'homme ferme. Malheur à ceux qui n'ont lu la définition de ce beau caractère que dans nos moralistes et dans nos philosophes ! Les livres et surtout nos livres égareront toujours quand on n'en rectifiera pas l'étude par celle du monde, et de la vie humaine. C'est là la grande école. On voit que vous y avés été longtemps. Mais qui vous a réduit au silence depuis, voilà ce qui m'étonne.

« J'ai admiré la lettre de M... ; elle est bien pensée, bien exprimée. Elle contient de grandes vérités. Il est très vrai qu'on était mécontent. Il est très vrai que ce mécontentement manquait de direction. Ceux qui auraient dû en être le centre ne l'étaient plus. Et il est tout aussi vrai que c'est principalement à ce défaut de direction et de point central pour les mécontens que les révolutionnaires ont dû leurs déplorables succès. Bonjour, mon cher comte (2). »

Les dernières lignes sont curieuses. Qu'est-ce que ce manque de direction qui a annulé l'action utile des mécontens et laissé le champ libre aux révolutionnaires ? Ne sont-ce pas là des vues prophétiques ?

Ce temps de repos ne dura pas longtemps. Le malheur fondit de nouveau sur la petite colonie de Twickenham. La santé des deux prisonniers de Marseille, étiolée à l'aube de leur jeunesse, ne s'était pas raffermie. Montpensier mourut. Beaujolais tomba malade, et on entreprit un voyage dans le Midi.

Revenons donc à Malte où nous avons supposé que nous

(1) Louis-Charles-Guillaume de Rohan-Chabot, vicomte de Chabot, né en 1780, maréchal de camp des armées du Roi ; premier écuyer du duc d'Orléans pendant la Restauration ; ensuite aide de camp du roi Louis-Philippe.

(2) Archives de La Grange.

rencontrions Louis-Philippe, au lendemain de la mort de son second frère, plongé dans son chagrin et dans ses souvenirs.

L'expérience du monde est la grande école qu'il recommandait dans sa lettre à M. de Chabot : aucun homme de son âge en a-t-il jamais reçu d'aussi éclatantes leçons? Est-il en effet un autre exemple d'un homme directement mêlé, en si peu d'années, à tant d'événemens extraordinaires?

Il a vu Versailles, et ce tableau merveilleux demeure vivant dans son imagination. Il a vu la Cour attendre le Roi dans la Galerie des Glaces, ou descendre derrière lui les degrés qui mènent au tapis vert. Il a entendu les violons de Gluck résonner dans la chapelle royale; et, dans les forêts, les trompes de M. de Dampierre. Les tapisseries des Gobelins et celles de Beauvais, dans les salons arrangés par Gabriel, ornaient les murs et les meubles : ces fauteuils à pieds droits, ces chaises à lyre, ces bergères ou canapés, impropres au laisser-aller, indifférens au confort et disposés pour la bonne tenue et les élégantes attitudes d'une société pleine de charme et d'esprit.

Un jour, une foule immense a gravi les pentes de Sèvres et s'est déversée dans l'avenue de Paris; la poussière s'élevait en nuages jusqu'à la cime des arbres. Les grilles du palais ont été enfoncées; le Roi, la Reine, poursuivis dans leurs appartemens, jetés dans des voitures, traînés à Paris au milieu d'un menaçant cortège. Et le Duc de Chartres, inquiet des fureurs du peuple, suspect à la Cour, entendait dans les mots échangés pendant ces heures d'angoisse, constamment accuser son père de complicité. Fausse accusation! Son père n'a été pour rien dans les journées d'octobre! Mais, hélas! après des mois de tourmens politiques, de popularités exaltées et abattues, de systèmes sociaux acclamés et rejetés, son père, premier prince du sang et se parant du nom d'Égalité, membre de l'implacable Convention, et habitant encore le Palais Royal, son père, malgré les prières de quelques fidèles et les pleurs de Montpensier, presque malgré lui-même, est allé approuver par son vote l'infâme exécution de Louis XVI!

Et ce père, traîné à son tour, si peu de temps après, à l'échafaud, il le croit, il l'a toujours dit être un honnête homme. Il a maudit l'action, le régime effroyable qui la rendait possible, l'engrenage dans lequel un être vaniteux a laissé prendre sa faible et coupable main. Il n'a pas maudit son père. Ne nous

érigeons pas en juges des sentimens que nous essayons de pénétrer et d'exprimer. Mais sachons comprendre, s'il rejetait la faute sur le régime de 1793, quelle horreur ce régime a dû lui inspirer!

Il est demeuré attaché à la politique libérale, et plus tard, il voudra la faire connaître au pays. Mais il a couru au plus pressé, à la lutte contre l'étranger, sûr, quand il se bat à la frontière, de ne pas commettre d'erreur politique. Cette ressource lui manque après la mort du Roi, après le crime paternel, devant les dangers qui menaçaient une sœur confiée à ses soins; et la proscription s'abat sur lui. Il ne trahit personne, mais il jette ses armes, contraint par le sort; vaincu, fugitif, mais non émigré. Depuis lors, il a parcouru l'ancien et le nouveau monde.

Et, maintenant, à quel parti va-t-il se résoudre? Que va-t-il faire de son existence solitaire? Il ne veut pas demander un refuge aux nations qui étaient hier et, selon toute apparence, seront demain encore en guerre avec la France. Les armées françaises occupent les deux tiers de l'Europe civilisée, de laquelle la Russie, de longtemps, ne pourra être censée faire partie. Que sont devenues les couronnes de la Maison de Bourbon?

Aux Tuileries, règne un nouveau maître. De nouveaux princes habitent les palais que le Duc d'Orléans a connus, chassent le cerf dans les mêmes forêts, suivis souvent des mêmes courtisans. On n'est bien servi que par ces gens-là, disait l'Empereur; et il rappelait des émigrés pour en faire des chambellans, laissant aux régicides les préfectures. Mme de Genlis a quitté la princesse Adélaïde, réfugiée en Espagne avec sa mère. Elle est admise à la Cour impériale et reçoit une pension de Napoléon. Elle entretient une correspondance avec le nouveau maître. Toute l'ancienne apparence a refleuri; les meubles, seulement, sont plus lourds, les costumes plus pompeux, et l'étiquette plus rigoureuse, étant moins secondée par l'éducation.

En Espagne, la guerre sévit. Charles IV a abdiqué. Le Roi et son fils sont captifs. En Italie, le Duché de Parme et de Guastalla, apanage jadis conquis pour Madame Infante par les troupes de Louis XV, a revu les soldats français; cette fois ils ont fait de ce duché le département du Taro.

Naples vient de recevoir de la main de Napoléon un nouveau Roi, Murat, beau-frère de l'Empereur. Le roi Bourbon Ferdi-

nand Ier, chassé d'abord par Championnet, s'est pour la deuxième fois réfugié en Sicile. C'est un proche parent du Duc d'Orléans. Deux fois Ferdinand a déclaré la guerre à la France; et deux fois il a dû fuir Naples, que l'énergie du cardinal Ruffo et la fidélité de son peuple lui avaient rendue en 1799. Le fils de Philippe-Égalité, le général révolutionnaire, osera-t-il aborder ce parent? Il se rappelle le mauvais accueil que ses frères et lui ont reçu du roi d'Espagne, frère du roi de Naples. Ils n'avaient pu s'arrêter à la Havane que pendant les quelques mois qu'une dépêche, portée par une frégate, mettait alors à parvenir en Espagne et à recevoir sa réponse.

Les chances d'obtenir un bon accueil en Sicile ne semblent pas meilleures. Cependant la demande d'y conduire le Comte de Beaujolais n'avait pas été rejetée. On allait partir pour Messine, quand la mort survint. Le Duc d'Orléans se décide à tenter l'aventure.

La Cour est à Palerme, exilée par les Français, gardée et même un peu gouvernée par les Anglais. Cour d'ancien régime et d'anciennes idées, s'il en fut jamais. Il existe un mémoire historique de la vie de Mme la Duchesse de Berry, publié en 1837 par Alfred Nettement, où le portrait de la reine Caroline est effacé peut-être à dessein, mais où celui du roi Ferdinand est vivant. Ce prince et son frère aîné, Charles IV d'Espagne, sont les fils de Charles III qui abandonna Naples pour l'Espagne en 1759 et devint un grand roi : ce que ne furent pas ses fils. Ferdinand cependant ne manque pas de bon sens; il aime les arts; il a même su encourager les sciences, en relevant la vieille Université de Palerme; il est, comme un bon Méridional, sensible à la parole, et goûte fort les sermons des Franciscains. C'est un homme du dehors; sa bonne et large figure a rougi au grand air. A pied, à cheval, il est infatigable et aime la chasse avec passion. Excellent époux, il a une descendance nombreuse. Il est très peuple dans ses habitudes. Il adore la pêche, mais la pêche avec la tenue et les façons d'un pêcheur de Chiaia ou de Santa Lucia. Il tire sa barque sur le sable, étale ses poissons sur le quai, et les met en vente, crie, gesticule, dépasse par sa verve joyeuse, et les répliques en patois napolitain, le plus bruyant des *lazzaroni*. Ce petit peuple l'adore. C'est là tout ce que lui a enseigné jadis son précepteur, le prince de San Nicandro, qui probablement n'en savait pas

davantage. Heureusement, pendant de longues années de ce règne, Naples fut très convenablement administrée par le Parmesan Tanucci, choisi par Charles III, quand il fut appelé en Espagne et laissa Naples à son second fils âgé de neuf ans.

Un soir, à Palerme, la future Duchesse de Berry, âgée de dix ans, est dans le salon de sa grand'mère. Le Roi entre et d'un air soucieux qui lui était peu habituel annonce qu'un émigré de grande maison demande audience : c'est le Duc d'Orléans. « Le Duc d'Orléans ! » s'écrie la Reine d'une voix émue ; et la jeune princesse raconta plus tard qu'élevée dans la vénération de sa grande tante Marie-Antoinette et l'horreur des crimes révolutionnaires, ce nom l'avait épouvantée.

Cependant le prince paraît. Les portraits de sa jeunesse, surtout une grande miniature qui le représente en pied, professeur alors à l'école de Reichenau, nous le montrent fort beau. Il est connu par ses talens, par sa bravoure à la guerre, et par ses malheurs. Il séduit le Roi, — un très brave homme, — et ne déplaît nullement à la terrible Marie-Caroline. Celle-ci écrit au comte Roger de Damas : « C'est un homme qui gagne à être connu ; il parle de ses erreurs en homme bien converti ; il est en parfaite union avec ses souverains légitimes, et a infiniment d'esprit, cœur, courage... »

Il aimait en effet à raconter et parlait fort bien. Quand on se le représente dans les soirées du Palazzo Reale, rappelant tout ce qu'il a vu et souffert, on pense aux vers de Virgile :

Quis novus hic nostris successit sedibus hospes ?
Quem sese ore ferens ! Quam forti pectore et armis!
Credo equidem, nec vana fides, genus esse deorum...
.....Heu! quibus ille
Jactatus fatis! Quæ bella exhausta canebat !

Ces paroles immortelles reviennent en la mémoire, tant la scène est semblable. Et la jeune princesse Marie-Amélie, seconde fille de Ferdinand, dut faire à sa sœur Christine les mêmes confidences que Didon à Anne sa sœur. Mais elle fut mieux traitée par le sort. Des fiançailles furent bientôt décidées et un mariage conclu après quelques mois.

Ici éclate le parti pris malveillant de certains écrivains contre Louis-Philippe. Rien n'empêche de croire que le Duc d'Orléans, retrouvant les siens après tant d'épreuves, ait senti,

pour sa jeune parente, l'attrait d'un très sincère et très profond amour. Cependant, Nettement le taxe d'avarice parce que la princesse avait une dot; et Michaud l'accuse d'ambition : il aurait prétendu à la couronne d'Espagne, et, encore fiancé, voulu ravir cette couronne à son futur beau-frère.

Voici l'histoire. Une junte venait de se former à Cadix et appelait le peuple à l'insurrection. Elle était présidée par l'infant archevêque de Tolède. Après la querelle survenue entre Charles IV et le prince des Asturies, Napoléon avait enlevé le père et le fils et les détenait à Valençay. Il faut se rappeler, d'autre part, la proche parenté entre les couronnes d'Espagne et de Naples, réunies au temps de Philippe V; séparées par Charles III, mais en famille. Charles IV d'Espagne est le frère de Ferdinand Ier de Naples; et ce dernier avait conçu le projet d'offrir aux Espagnols son second fils Léopold. L'aventure est dangereuse. Léopold ne sait rien de la politique ni de la guerre. Le Duc d'Orléans qui, à trente-cinq ans, a beaucoup vu et appris, offre de l'accompagner. Afin de le supplanter, s'écrient à l'envi de malveillans historiens. Pourquoi? Ne saurait-on admettre qu'un homme amoureux, désirant plaire à sa fiancée, et se faire estimer de ses parens, offre loyalement ses services?... Ainsi l'a compris Marie-Caroline, plus experte que Nettement et Michaud. Elle écrit à Damas : « Il vit en fils de famille chez nous, mais brûle de trouver une occasion, et les acceptera toutes pour se distinguer et servir son légitime maître. Dieu veuille lui en donner occasion! »

Tels étaient ses sentimens. L'accuser d'avoir voulu trahir le fils du Roi et de la Reine de Naples, au moment même où il aspirait à la main de leur fille, est révoltant et invraisemblable (1).

Il part donc, sur une frégate anglaise, avec Léopold, candidat à la régence d'Espagne. Les deux Princes arrivent à Gibraltar; et là, le Gouverneur anglais, Sir Hew Dalrymple, leur défend de débarquer. Pour comble d'embarras, le capitaine de leur frégate refuse de les ramener en Sicile, ayant reçu, en quittant Palerme, cet ordre étrange de son amiral Sir Alexander Ball. Cette expulsion des deux Princes est approuvée en haut lieu. Lord Castelreagh écrit le 4 novembre 1808, de Downing

(1) Deux ou trois lettres de Lord Castelreagh, Sir Al. Ball, etc., sont données par Nettement à l'appui de l'accusation. Elles ne prouvent absolument rien.

Street, à Sir Hew Dalrymple : « C'est avec plaisir que je vous donne l'assurance de l'approbation qu'ont obtenue de S. M. les mesures que vous avez prises dans cette circonstance importante et délicate, l'arrivée du prince Léopold et du Duc d'Orléans à Gibraltar. »

Le prince Léopold finit par rentrer en Sicile. Il prit dans la suite le titre de prince de Salerne; et, s'il était vrai que Louis-Philippe eût voulu lui ravir la couronne d'Espagne, il n'en aurait pas gardé rancune; car il donna sa fille en mariage au Duc d'Aumale.

Pour le duc d'Orléans, une année encore se passa en voyages. Voyages en Angleterre, pour obtenir une explication du Gouvernement royal, après cette singulière aventure. A Portsmouth, il eut la joie de trouver sa sœur Adélaïde accompagnée de deux fidèles amis : Mme de Montjoie et le chevalier de Bréval. Lentement, faisant tout le tour de la France et de l'Espagne, il la ramène à Palerme. Il repart, ayant enfin obtenu la permission d'entrer en Espagne pour aller chercher à Figueres Mme la Duchesse d'Orléans. A Mahon, il apprend que cette Princesse est déjà partie pour la Sicile, où il s'empresse de la rejoindre. Et enfin, en novembre 1809, devant les survivans de la famille réunis, a lieu le mariage de Louis-Philippe et de Marie-Amélie de Bourbon-Sicile, dans l'antique chapelle normande du Palazzo Reale de Palerme.

L'affaire espagnole cependant n'était pas terminée. Peu de mois après son mariage, le Duc d'Orléans voit arriver dans sa maison de Bagarita un membre des Cortès : Don Mariano Carnereiro ne vient pas lui offrir une couronne, mais lui demander, pour l'indépendance, le concours de son épée. Vexé d'avoir été expulsé, et pensant n'avoir plus à souffrir de la mauvaise humeur des Anglais, puisqu'il n'accompagne plus un candidat à la couronne, il accepte, et s'embarque sur le navire de don Mariano, la *Venganza*, le 21 mai 1810. A Tarragone, le peuple lui fait une ovation; mais il ne veut rien entreprendre sans l'aveu régulièrement donné du Gouvernement, et se rend à Cadix, le 20 juin. Point de réponse pendant un mois. Il se présente au Conseil de régence et se plaint du procédé. Le 2 août, on lui fait entendre qu'on voudrait assurément l'employer; mais que l'ambassadeur anglais Wellesley s'y oppose nettement. Il va, en septembre, à Léon où sont réunis les Cortès. Deux membres

de cette Assemblée, don Évaristo Perez de Castro, et le duc de Medina Sidonia sont chargés de lui adresser la même réponse négative. A leur grand regret, ils ne peuvent recourir à ses talens et à son dévouement; le Gouvernement anglais le leur interdit. Tout ce qu'ils peuvent faire est de lui témoigner tous les égards dus à son rang, et de mettre à ses ordres pour retourner à Palerme la frégate de guerre *Esmeralda*.

L'aventure est intéressante; car on verra, trente-six ans plus tard, le Gouvernement anglais, dirigé par Lord Palmerston, s'opposer avec la même résolution violente à l'influence que Louis-Philippe pouvait acquérir en Espagne.

Quand la *Esmeralda* ramena le Duc d'Orléans au quai de Palerme, il apprit que sa femme avait donné le jour à un fils. Quelques années de bonheur tranquille, de la vie de famille qu'il aimait, commencèrent alors. Aucune union ne fut jamais plus heureuse ni plus fidèle.

Quelle était alors la princesse Amélie? Nous ne saurions le dire. Il existe des portraits du roi Ferdinand et de sa famille, peints vers ce moment en Sicile : ce sont de grosses gouaches à la mode napolitaine, bien loin d'égaler, — comme œuvre d'art ou comme document, — les belles miniatures françaises d'alors. Dix ans plus tard, un portrait de la Duchesse d'Orléans est dû au noble talent de Gérard. Mais nous connaissons surtout, par les portraits d'Ary Scheffer, la figure, entourée de cheveux blancs, de celle qu'il y a trente ans encore quelques vieilles dames de Paris, avec un accent respectueux, nommaient la Reine. Mme de Boigne, qui n'était pas bienveillante, a écrit d'elle ces lignes : « Je ne saurais assez exprimer la profonde vénération et le tendre dévouement que j'éprouve pour Madame la Duchesse d'Orléans. Adorée par son mari, par ses enfans, par tout ce qui l'entoure, le degré d'affection, de vénération qu'elle inspire est en proportion des occasions qu'on a de l'approcher (1). »

A Palerme, naquirent Ferdinand-Louis-Charles-Henri-Rose, duc de Chartres, futur Duc d'Orléans, le 3 septembre 1810; le 3 avril 1812, la princesse Louise, qui fut reine des Belges; et le 12 avril 1813, la princesse Marie.

Qui songeait alors dans la petite Cour de Palerme au trône

(1) Cité par M. Gruyer, p. 257.

de France? L'empereur d'Autriche accordait la main de sa fille à Napoléon. Et dans le petit royaume laissé aux Bourbons de Naples, l'avenir paraissait fort incertain. Voici une lettre (1) écrite par Louis-Philippe à son ami le vicomte de Chabot :

Palerme, 15 janvier 1812.

. . . . . .

« Notre position ici est précaire, nous y sommes entourés d'orages moraux dont on perd l'habitude dans l'île heureuse où est Twickenham (Twickenham dont j'aime toujours le souvenir, quelque peu brillante qu'y fût ma position) et dont il est impossible de prévoir ou de calculer les résultats. Aussi je n'y ai pas encore fait d'établissement permanent, Kirchner est toujours à Malte avec mes effets ; j'ignore toujours ce que le sort me réserve ; et dans tous les sens, soit en bien, soit en mal, mon avenir me semble toujours plus incertain que jamais. Ce n'est pas dans une position comme la mienne ici qu'on peut offrir à personne de quitter ses goûts, ses amis et le pays auquel il est habitué pour venir s'embarquer en *sea of troubles*. Nous y sommes aujourd'hui dans une crise terrible. »

« Una Constituzione! » criait le peuple de Palerme, sous les fenêtres de Ferdinand; et le Roi, chassé de Naples, était menacé de perdre ce dernier asile. On voulait une Constitution : l'exemple des Anglais, maîtres de ce débris de royaume, avait certainement répandu l'amour du Parlement parmi les habitans : comment, à eux seuls, les Siciliens de 1812 s'en fussent-ils avisés? — Les Anglais excitaient la colère populaire contre la reine Caroline, contre ses anciens amis, Acton, lady Hamilton, agens anglais cependant; mais la politique britannique avait changé depuis la mort de Nelson. Caroline dut s'en aller à Vienne où elle mourut deux ans plus tard. La Sicile perdit une Reine, et gagna une éphémère Constitution. Ferdinand céda, contraint par l'Angleterre, plus que par ses sujets.

Louis-Philippe ne paraît pas s'être intéressé à la Constitution sicilienne. Il n'en est pas question dans ses lettres ou ses mémoires; et il est permis de penser qu'il ne la prit pas très au sérieux.

(1) Archives du château de La Grange.

L'année 1814 arrive; les frères de Louis XVI rentrent en France; l'ancienne dynastie est acclamée. Le 20 avril avaient eu lieu les adieux de la vieille garde dans la Cour de Fontainebleau. Trois jours plus tard tous ces événemens étaient encore ignorés à Palerme. Un navire anglais entre enfin, porteur de la grande nouvelle; et le Duc d'Orléans est appelé à l'hôtel de la Marine, demeure de l'ambassadeur. Il y trouve le capitaine anglais, mis à sa disposition par l'amiral Bentinck, qui vient de s'emparer de Gênes. Il court chez le roi Ferdinand qui s'écrie : « Que tous mes canons célèbrent cette journée! Remercions Dieu, la face contre terre! » Et il s'embarque à la hâte, toute autre pensée cédant à la joie de revoir, après plus de vingt ans, sa Patrie.

Il arriva à Paris le 18 mai, et se logea dans un hôtel, rue Grange-Batelière. Le Palais-Royal était sous séquestre; et le suisse fit quelques difficultés pour laisser entrer un inconnu en proie à une étrange émotion.

Il se présenta aux Tuileries et fut accueilli par ces paroles obligeantes du Roi : « Vous étiez lieutenant-général, mon cousin, il y a vingt-cinq ans. Vous l'êtes encore. » Il n'avait été nommé lieutenant-général qu'après Valmy; il n'avait pas encore vingt-deux ans de grade, mais le Roi commettait, sans doute à dessein, une erreur de date.

L'accueil est cordial; celui du Comte d'Artois est tout à fait amical. Ce prince rappelle à Louis-Philippe qu'en 1802 ils ont assisté l'un et l'autre à une revue de l'armée anglaise. « Vous portiez l'uniforme de lieutenant général des armées républicaines. — Tout arrive, répond gaiement le Duc d'Orléans. Qui m'eût dit que je vous verrais, comme aujourd'hui, en tenue de commandant de gardes nationales? » « Qui eût pu prévoir, a écrit La Fayette, que M. le Comte d'Artois ne rentrerait en France que sous cet uniforme? »

Le général est à Paris en 1814 et sera l'un des premiers Français avec qui le Duc d'Orléans voudra s'entretenir. Délivré des prisons de l'Autriche par un article spécial du traité de Campo-Formio, il était allé remercier le Premier Consul, mais sans se laisser séduire. Il avait refusé le Sénat, repoussé l'offre d'une ambassade aux États-Unis, disant : « Je suis trop Américain; je ne peux pas retourner dans ce pays-là en étranger. » Il avait critiqué la Constitution de l'an VIII, trop

généreuse pour le Pouvoir exécutif, s'attirant ce joli mot de Bonaparte : « Vous savez que Sieyès n'avait mis partout que des ombres : ombre de pouvoir législatif, ombre de pouvoir judiciaire, ombre de gouvernement : il fallait bien de la substance quelque part. Ma foi, je l'ai mise là. »

La Fayette s'était brouillé avec Bonaparte à propos du Consulat à vie, et avait fièrement passé les années de l'Empire dans son château de La Grange, s'occupant d'agriculture. Ses descendans ont pieusement gardé sa bibliothèque dans une tour du vieux château, son fauteuil, son bureau et le porte-voix, d'ancienne marine, par lequel il faisait entendre ses ordres, dans la cour de la ferme, au pied de la tour. A la rentrée des Bourbons, il retrouve les sentimens de sa jeunesse, ceux qu'il exprimait en descendant la côte de Sèvres, le 7 octobre 1789 à M. d'Estaing. La Fayette ne fut pas un révolutionnaire ; sa volonté n'était pas de détruire, mais de régénérer, de maintenir dans la bonne voie, à tout prix. Il a voulu maintenir Louis XVI ; il a tout risqué pour le sauver après le 20 juin, et tout sacrifié. Seulement, il veut avec une telle passion donner sa marque, imprimer en toutes choses son principe qu'il devient, même pour le gouvernement qu'il préfère, un ami dangereux, un serviteur redoutable, quoique sincère. Aucune erreur n'est tolérée, aucune faute excusée, aucun crédit accordé : il aime mieux mettre le feu tout de suite à la maison ! Sa fierté, son mépris de l'argent et de ce qu'il est convenu d'appeler les honneurs le feront toujours estimer. Il adore la liberté ; il la proclame et la défend partout et avant tout. C'est le rôle qu'il se donne, et il en est digne, étant, pour ce qui concerne sa personne, affranchi de toute servitude, soit d'avarice, soit d'ambition.

En ce moment, La Fayette ne combat point la monarchie renaissante. Il la préfère à d'autres gouvernemens. La Charte, bien qu'octroyée, est inspirée de l'esprit de 1791. « Je m'étais résigné, dit-il, à la couleur blanche... Je me serais fait scrupule d'appeler les Bourbons, et néanmoins, telle est la force des premières impressions que je les retrouvai avec plaisir, que la vue du Comte d'Artois, dans la rue, m'émut vivement ; et que pardonnant leurs torts, même ceux envers la patrie, je souhaitai de tout mon cœur que la liberté pût s'amalgamer au règne des frères et de la fille de Louis XVI. »

Monsieur goûtait l'entretien du général : nous ne saurions deviner maintenant pour quelle raison. La personne la mieux placée pour avoir recueilli dans son enfance les conversations des vieillards ayant connu La Fayette, m'a assuré qu'il passait pour avoir gardé dans leur perfection certaines habitudes de langage, certaines expressions, ou même prononciations en faveur dans l'ancienne cour de Versailles, depuis lors supplantées par le jargon des Incroyables. On disait : *Nayer* son chien un tireur *adrait*, un gentilhomme *hongrais;* le poète *Renard*, le peintre *Renault*, etc. Ainsi parlait le général, et M. le Comte d'Artois aimait l'entendre.

Sa passion politique était intraitable, disions-nous, impatiente de tout délai. Il accorda cependant un répit de trois ans à la Restauration et les passa à La Grange, après les Cent-Jours, avant de déclarer la guerre. Il n'accorda pas un si long crédit à Louis-Philippe, quand il l'eut couronné!

En 1814, il veut connaître le Duc d'Orléans, Wellington lui ayant dit du bien de ce prince, et effacer la trace d'anciennes querelles qu'il eut avec son père. Mais le prince avait fait les premiers pas. « La manière dont le Duc d'Orléans demanda de mes nouvelles à mon fils, qu'il avait vu aux États-Unis, raconte La Fayette, me fit un devoir d'aller chez lui. Il me témoigna sa sensibilité à cette démarche, faisant sans doute allusion à mes anciennes querelles avec sa branche; il parla de nos temps de proscription, de la communauté de nos opinions, de sa considération pour moi, et ce fut en termes trop supérieurs aux préjugés de sa famille pour ne pas faire reconnaître en lui le seul Bourbon compatible avec une constitution libre! »

Le Duc d'Orléans reçut aussi la visite des maréchaux de l'Empire : duc de Trévise, duc de Reggio. Le maréchal Macdonald lui rappela qu'ils avaient combattu ensemble à Jemmapes.

Mais, au bout d'un mois à peine, le prince repartait pour Palerme. La joie de revoir le Palais Royal, l'accueil empressé qu'il avait reçu d'anciens et de nouveaux amis lui faisait souhaiter de faire partager ce bonheur à Mme la Duchesse d'Orléans. Bien qu'enceinte alors, elle consentait à entreprendre le voyage et s'installait à Paris vers la fin de juillet.

[illegible] (1)

(1) On trouvera dans le volume qui paraîtra prochainement à la librairie Hachette l'étude sur Louis-Philippe pendant les Cent-Jours.

II. — SOUS LA RESTAURATION

Pendant les Cent-Jours, le Duc d'Orléans avait refusé d'aller à Gand. Louis XVIII, rentré aux Tuileries, lui en tient rigueur et ne l'appelle point à Paris.

Le Duc d'Orléans y vient deux fois, coup sur coup. Les lettres suivantes font connaître ses sentimens intimes. Elles sont adressées à son fidèle ami et confident M. le vicomte de Chabot :

Twickenham, 26 juillet 1815.

MON CHER VICOMTE,

« Tel qu'une bombe lancée par un mortier, je vais quitter Twickenham, — la paix de Twick, — pour tomber dans Paris agité. J'ai reçu de Paris nombre de lettres, qui toutes me pressent d'arriver au plus tôt. Ce n'est pas que le Roi ait eu la condescendance de m'adresser une invitation, ou de m'envoyer un message. Non ; je dois toujours me tenir à Coventry (1). Ma lettre est restée sans réponse. Mais pour m'appeler à Paris, on a imaginé un procédé plus péremptoire : dans la liste des personnes dont les biens ont été délivrés du séquestre imposé par Buonaparte, mon nom a été omis ! Je vais courir droit au Palais-Royal, si, comme je l'espère, le portier veut bien me laisser entrer.

« Voulez-vous venir ? — J'en serais charmé, je vous le demanderais si je ne consultais que mon désir. Mais je pense à vous. J'ai peur que l'instabilité de là-bas n'ait rien à offrir en compensation de ce que vous auriez à perdre ici. Pensez-y bien, avant de prendre un parti. Je ne veux faire qu'un court voyage. La Duchesse, ma sœur, les enfans restent ici, tant que je n'aurai pas vu quelle tournure prennent les choses. Je les vois très en noir, avec de grosses convulsions prochaines. De Paris je vous écrirai ce qui en est ; ou, si je n'ai pas le temps d'écrire, ces dames vous feront savoir ce que je pense. J'ai pris mon passeport *aller* et *retour*, comptant bien revenir, si je le peux, sans délai.

« Mes meilleurs complimens à Lady Isabella. Bien à vous.

« L.-PH. D'ORLÉANS. »

(1) « Envoyer à Coventry : » expression familière anglaise, avec le sens de « mettre en pénitence. »

« Je pars dans une heure. »

L'absence n'a pas été longue et l'affaire du Palais Royal a été arrangée. Mais le Duc d'Orléans prévoit un nouveau et prochain voyage :

Twickenham, ce 26 août 1815.

« Me voici de nouveau au vieux Twick, mon cher vicomte, sans savoir précisément quand j'en partirai, ni si j'y resterai peu ou longtemps. L'apparence des choses n'est ni à la tranquillité, ni à la stabilité, et je me sens moins disposé que jamais à conseiller à mes amis de spéculer sur rien de ce qui tient à ce côté-là. C'est pour cela que, quoique toujours désirant que vous puissiez venir me rejoindre, je ne vous ai rien fait dire, car ce serait folie de quitter ce qui est si bien fixé ici pour ce qui présente si peu de probabilités là-bas. D'ailleurs, je prévoyais en partant, et encore plus pendant mon séjour à Paris, que je ne tarderais pas à revenir, et en effet, me voilà revenu, parce qu'ayant offert mes services au Roi, j'ai su que pour le moment Sa Majesté ne pourrait pas m'employer. On me dit que le Roi lèvera la restriction qui nous interdit la Chambre des Pairs et qu'il nous demandera d'y aller, mais d'après la manière dont le Roi m'a répondu quand je lui en ai parlé, je doute qu'il veuille que nous y allions. Cependant, cela me tient en suspens, et me fera peut-être retourner à Paris, du 15 au 20 septembre, car c'est l'époque où les Chambres doivent se rassembler. Si j'y vais, ce qui est loin d'être certain, comme je viens de vous le dire, ce sera avec la même incertitude que j'y ai été cette fois-ci, et par conséquent je ne puis pas encore vous recommander d'y venir, car encore, avant de vous recommander de prendre un parti quelconque, il me semble qu'il faut que j'en aie pris un moi-même et que je puisse vous dire que je refais mon établissement à Paris, ce que je ne suis pas du tout prêt à vous mander. Soyez sûr, d'ailleurs, que tout est ruiné pour longtemps dans ce malheureux pays, et je ne sais pas ce qu'on y verra. En tout cas, il est plus que jamais impossible d'y calculer l'avenir et il me fait frémir.

. . . . . .

« *Ever Yours*

« L.-Ph. d'Orléans. »

Le Duc d'Orléans fut invité en effet à prendre place dans la Chambre des Pairs. A la séance royale il prêta serment. Ce serment était ainsi conçu : « Je jure d'être fidèle au Roi, d'obéir à la Charte constitutionnelle et aux lois du Royaume et de me conduire en tout comme il appartient à un bon et loyal prince du sang, pair de France. »

« Orléans, dit le *Journal* de Villèle, prêta serment avec emphase. » Pouvait-il le prêter avec indifférence ?

« Sur le soupçon de quelques menées, continue Villèle, il reçut un nouvel ordre d'exil, et repartit pour Londres en octobre. » Il n'y eut point de menées ; il n'y eut point d'exil ; mais il y eut un incident parlementaire. Le Duc d'Orléans avait pris au sérieux ses devoirs de membre de la Chambre des Pairs. Cette assemblée, le 13 octobre, examinait le projet d'adresse au Roi : on proposait de l'inviter à châtier les délits politiques. MM. de Barbé-Marbois, de Tracy, le duc de Broglie combattirent la proposition. Le Duc d'Orléans parla dans le même sens. « Nous sommes juges éventuels, disait-il. Nous ne devons donc point prendre parti. Laissons le Roi agir comme il lui plaira, d'après la Constitution... » Il demandait la suppression de tout le paragraphe relatif aux crimes politiques. « Appuyé ! » s'écrièrent beaucoup de voix, et non des moindres : on remarqua celle du duc de Richelieu.

Cet acte d'indépendance était bien modeste auprès de ceux auxquels se livraient alors, dans la Chambre des Lords d'Angleterre, le Prince de Galles, le duc de Sussex, le duc de Kent. Mais le Roi en prit de l'ombrage, et révoqua l'autorisation générale donnée aux princes de sa maison d'assister aux séances de la Chambre des Pairs. Il fallut, pour chaque séance, une demande et une permission spéciales.

Revenu en Angleterre, le Duc d'Orléans raconte cette affaire à M. de Chabot :

Twickenham, ce 24 octobre 1815.

« Me voilà encore une fois de retour *in old England* et charmé de m'y retrouver, car les *prospects* de l'autre côté de l'eau ne sont pas rians, tant s'en faut. Malheureuse France ! que de maux fondent sur elle par la fureur de quelques-uns et l'aveuglement et la mauvaise foi de tous ! Ceci mènera à des résultats épouvantables, mais que personne ne peut calculer. Vous aurez

vu, par les gazettes, que j'ai proposé la suppression d'un certain paragraphe de l'adresse qui a été maintenu par la majorité, quoiqu'avec de tels amendemens qu'on en a presque oblitéré le sens. Mais j'ai eu la satisfaction d'avoir le premier Ministre et le garde des Sceaux dans ma minorité, ce que j'ai trouvé assez gai pour un début. Le fait est que le parti de la Cour est irrésistible là-dedans, quoiqu'il n'ait d'influence que là et qu'il n'en ait aucune dans la Nation. J'espère que tout ceci achèvera de vous convaincre que c'est uniquement par intérêt pour vous et par suite de l'amitié bien sincère que je vous porte, que j'ai préféré que vous restiez tranquillement dans votre station actuelle, pendant que je faisais ces courses que je n'ai jamais envisagées que comme des courses momentanées. J'ai vu Madame votre mère peu de jours avant mon départ de Paris et j'ai eu avec elle une conversation à fond à votre sujet dont je crois qu'elle est restée pleinement satisfaite. Il n'y a pas de spéculation à faire sur ce malheureux pays, et *God alone can know what is kept for us in the store of fortunity*, etc.

« L.-Ph. d'Orléans. »

Ces trois lettres font naître quelques réflexions.

Le Duc d'Orléans est beaucoup moins empressé que lors de la première Restauration. On se souvient de sa joie de revoir son pays, et de se laisser enlever de Palerme par un bateau anglais. Il est inquiet cette fois et probablement peiné d'avoir vu sa bonne volonté mal reconnue et ses conseils peu suivis. L'incident de la Chambre des Pairs a augmenté cette amertume.

Il ne cache pas sa satisfaction d'être en Angleterre. Il y demeurera jusqu'en 1817. Un louable sentiment l'y retient : il échappe à la politique, il se soustrait aux attaques de ses ennemis, et aussi à des empressemens compromettans. Mais n'est-il pas juste en même temps de remarquer à quel point l'esprit d'émigration avait pénétré partout, même chez ce prince qui l'avait si sévèrement jugé?

Une quatrième lettre à M. de Chabot fait connaître les préoccupations qu'avait alors le Duc d'Orléans et fournit quelques indications sur l'état économique de la France en cette douloureuse époque :

Twickenham, January 25, 1816.

« *Better late than never*, dit le proverbe dans toutes les langues et quelque tard que ce soit, c'est de tout mon cœur que je vous souhaite ainsi qu'à Mme de Chabot une bonne et heureuse année et toute la prospérité que vous mérités. J'en souhaite autant à la petite, et surtout au petit Philippe avec qui il me tarde d'avoir fait connaissance. Voilà quelque trois semaines que je me propose toujours de vous écrire et que toujours la journée s'achevait sans que je l'eusse fait, et je suis fâché de devoir dire que j'ai encore tant de lettres *unanswered* dans mon tiroir, que j'en suis presque honteux.

« Mon Conseil m'a envoyé quatre énormes mémoires sur la liquidation de ma succession bénéficiaire qui ne va pas mieux que le reste, mais qui m'a fait écrire comme un commis. J'ai cette année vingt-deux coupes de bois non vendues faute d'acquéreurs, et cependant je n'ai pas mis en vente une seule coupe extraordinaire, mais la vérité est que d'une part la misère publique, de l'autre la circonstance que la liste civile a fait beaucoup de coupes extraordinaires, et que les émigrés font à peu près raser les bois qu'on leur a rendus, font qu'il y a beaucoup de bois à vendre et beaucoup moins d'acheteurs. Aussi, au lieu de ne donner que douze mois de crédit, j'ai dû souvent en donner dix-huit, sans parler de la diminution du revenu qui, l'un portant l'autre, est d'un tiers. *But enough on the business of the woodmerchant : the polician is no better ;* et de tous les côtés on ne voit que de la tristesse et des malheurs. Dans quel margouillis ils se sont campés là ! Je bénis le Ciel, *morning, noon and night*, d'être dans ma paisible retraite *in old Twick, on the banks of the Thames*. Je serais charmé, ainsi que tous les miens, de retourner à Paris, si nous avions la perspective d'y être tranquilles, mais aujourd'hui, ce ne serait encore que pour être le point de mire des amis et des ennemis, et cette situation-là n'a rien d'attrayant pour moi. Cependant je n'ai pas encore entièrement décidé si ma femme ferait ses couches ici ou à Paris et c'est ce que je dis à tout le monde, mais à vous, je vous dis que je suis à peu près décidé à ce qu'elle les fasse ici. Au reste, vous pouvez être bien sûr que, quels que soient mes mouvemens, je vous en avertirai toujours à temps. Dans ce moment-ci, je n'en prévois aucun.

« Veuillez faire tous mes complimens à Mme de Chabot et au duc de Leinster s'il est dans votre voisinage. Ma femme et ma sœur me chargent de vous dire mille choses.

« Vous connaissez ma sincère et profonde amitié pour vous.

« H.-L.-P. D'ORLÉANS. »

Être le point de mire des amis et des ennemis, c'est ce qu'il veut éviter. Ce n'est pas là l'attitude d'un ambitieux.

Il ne revint qu'en 1817. Ses biens lui avaient été rendus. Il s'occupait, cette lettre le montre, de les bien administrer. Il habitait le Palais-Royal, et le Roi lui avait facilité l'achat de Neuilly.

Nous relevons sur son compte, dans les *Mémoires* de Villèle, un propos assez étrange, aussitôt suivi d'un bon certificat, accordé au Duc d'Orléans. On lit au tome II, p. 181 : « La faction va son train. » Et quelques pages plus loin (p. 196) : « On assure qu'on n'a fait revenir le Duc d'Orléans que pour tenir Monsieur en échec, s'il mésarrive au Roi. Mais ce qui est singulier, c'est que ce nouvel arrivé n'est pas du tout disposé se faire factieux. On est content de ses dispositions. »

On avait raison de l'être; rien n'était plus loin de sa pensée que de se faire factieux.

Le Duc d'Orléans eût été heureux d'être employé, et d'apporter à la Restauration l'appoint de sa popularité. Il le dit à M. de Chabot dans la lettre du 26 août. Mais il était tenu à l'écart. M. Boutmy, qui en 1845 a publié un récit populaire de la vie du roi des Français, prétend qu'il rendait jaloux les Ducs d'Angoulême et de Berry, ayant plus belle tenue militaire que n'avaient ces princes et meilleur air à cheval. L'historien de 1845 est peut-être un flatteur. L'imagerie populaire d'Épinal a représenté le Duc d'Orléans, le Duc d'Angoulême et le Duc de Berry, sous un aspect tout semblable; plumet, favoris, col montant aux oreilles, cordon bleu, croix du Saint-Esprit, chabraque fleurdelysée, gros cheval blanc au cou de cygne, tournant sa tête busquée, et montrant un œil sentimental.

Le Duc d'Orléans était alors colonel-général des hussards; pair de France; premier prince du sang; Duc de Chartres, de Nemours, de Montpensier, Prince de Joinville, Comte de Soissons. Mais il n'était pas Altesse royale. Le Roi ne lui avait pas permis d'en prendre le titre.

Il avait d'autres ennuis à subir. Quand naquit le Duc de Bordeaux, Orléans eut beau être des premiers à saluer et à féliciter le Roi, il fut accusé d'avoir répandu des soupçons sur la légitimité de l'*Enfant du miracle*. Le *Morning Chronicle* à Londres avait émis des doutes et prétendu fournir des preuves. Nettement, dans son *Mémoire sur la vie de Mme la Duchesse de Berry*, indique le Duc d'Orléans comme l'inspirateur probable de ce mensonge. Ce prince en fut indigné. Il savait ce que valent de pareilles inventions. Des bruits semblables couraient alors sur sa propre naissance. Ses parens désolés de n'avoir qu'une fille après quatre ans de mariage, l'auraient échangée, pendant le voyage qu'ils firent en Italie, contre un petit garçon!

Ce roman est présenté comme l'autre, mais avec plus de faveur, dans le Mémoire de Nettement. « Son Altesse Sérénissime, dit cet auteur, alla auprès du Roi se défendre d'avoir inspiré le *Morning Chronicle*, mais reçut de Sa Majesté un accueil sévère. »

La suite de cette affaire est racontée par Villèle.

Le 1er mai 1821 eut lieu le baptême du Duc de Bordeaux à Notre-Dame. « Orléans avait, pour la signature de cet acte, élevé la prétention de recevoir la plume des mains du premier aumônier, comme les autres princes. Le Roi décida que, suivant l'ancien usage, il ne la recevrait que du second aumônier, ajoutant malignement : « S'il n'est pas content, qu'il « s'abstienne! » On sait que le Duc avait montré du mécontentement et un doute injurieux lors de la naissance du jeune prince. » Le Duc n'avait témoigné rien de semblable; mais la mauvaise humeur du Roi à son égard était constante, et dura jusqu'à ses derniers jours. Le 2 septembre 1824, mois pendant lequel sa mort survint, Louis XVIII refusait le cordon bleu au jeune Duc de Chartres.

Ce serait mal connaître le caractère de Louis-Philippe que de le croire insensible à ces marques de malveillance. Un jour, Louis XVIII lui ayant accordé une légère faveur, il en écrit à M. de Chabot toute sa joie :

Paris, ce 14 décembre 1823.

« Quoique plus qu'à l'ordinaire, mon cher vicomte, je n'aye pas grand tems pour écrire, je ne veux pas que vous appreniés par d'autres que par moi les nominations qui

viennent de remonter la maison de ma femme. Je ne vous parle pas de Mme de Dolomieu, parce que vous savés que c'était chose faite *in petto* au moment de votre départ, au printemps dernier; mais, avec l'agrément du Roi très gracieusement accordé, nous avons trois dames et un chevalier d'honneur, qui sont Mmes de Celles, du Roure et de Chanterac, et Anatole de Montesquiou. Vous savés que depuis longtemps je désirais que ce dernier fût placé dans notre maison, tant pour ce qu'il vaut personnellement que pour le souvenir de son grand-père qui m'a rendu tant de services dans le tems où si peu de monde en était tenté (1); mais ce qui m'a fait un grand plaisir, c'est que cela soit en général bien pris, et que particulièrement le Roi et Monsieur ont accueilli cette nomination à merveille. Je suis sûr que vous en serés bien aise aussi, et sur ce je vous embrasse de tout mon cœur.

« Nous allons demain à l'Hôtel de Ville, comme il y a deux ans. Monsieur nous mène, et le grand-maître des cérémonies a fait de même mettre toutes les voitures à deux chevaux, *to save the point; never mind.* »

Louis XVIII meurt. Et Charles X accorde aussitôt à son cousin et à tous les siens le titre tant souhaité d'Altesse royale. Le vicomte de Chabot est aussitôt informé de cette grande nouvelle :

Neuilly, ce mardi 21 septembre 1824.

« C'est, en effet, une *Altesse royale* qui vous écrit, mon cher vicomte : le Roi m'a annoncé cette faveur avec la plus grande grâce. C'est pour *tous*, ainsi tout est bien. Je vous dirai le reste quand je vous verrai. En attendant, nous irons demain le remercier à Saint-Cloud; ainsi veuillés nous ordonner deux voitures drapées pour dix heures et quart, à Neuilly. L'une de ces voitures ramènera les princesses de Saint-Cloud à Neuilly, l'autre me conduira au Palais-Royal où je dois recevoir, à une heure, le ministre de Prusse, avec une lettre de félicitation sur la naissance de mon fils cadet (2). J'y serai tout porté en uniforme.

« Quant à jeudi, c'est à neuf heures et demie précises que M. le Dauphin arrivera aux Tuileries pour en repartir à dix

(1) Il n'oublie pas Bremgarten et le chevalier de Rionel.
(2) Antoine-Philippe, Duc de Montpensier.

avec le convoi. Je partirai donc de Neuilly à huit heures trois quarts, dans une voiture drapée à quatre chevaux, et la voiture houssée à huit chevaux se rendra du Palais-Royal aux Tuileries, de manière à y être à neuf heures et demie précises. Nous irons dans la voiture de M. le Dauphin, les nôtres en avant. Dans l'église, il sera dans un fauteuil, et nous dans des chaises à dos, et je le trouve très bien comme cela.

« Je vous embrasse. »

Il n'est insensible à aucun honneur attribué par les anciens usages à sa naissance et à son rang. Il s'attache même aux formalités de l'étiquette : deux chevaux, mais pour tout le monde... *to save the point;* quatre chevaux, huit chevaux, voitures drapées, voitures houssées, aux funérailles du Roi.

Il s'occupe de sa fortune, et l'administre avec soin : il a connu le désordre de son père, la misère pour lui-même, et il a huit enfans. Il l'emploie sans avarice. Le comte Rodolphe Apponyi, dans ses amusans récits des élégances mondaines, loue les fêtes données à Neuilly, surtout une soirée vénitienne, avec promenades en barque sur la Seine. Le comte Apponyi était secrétaire à l'ambassade d'Autriche, — alors installée dans le bel hôtel qui, ayant été acheté par M. Sellière, est devenu l'hôtel de Sagan, — et juge sévère des élégances et des fêtes. Le Duc d'Orléans se consacre avec amour à l'éducation de ses enfans. Bellechasse lui a laissé de bons souvenirs, mais il a reconnu l'inconvénient des éducations particulières. Il ne veut pas, comme a fait son père, confier à une institutrice le soin de former des colonels. Il envoie simplement ses fils au collège.

Le *Moniteur universel* (29 août 1829) publie l'information suivante : « Mgr le Duc d'Orléans, accompagné de toute sa famille et d'une foule considérable de parens, s'était rendu hier, à midi, au collège Henri-IV, pour assister à la distribution des prix. La cérémonie était présidée par M. Lebeau, membre du Conseil académique, assisté de M. Taillefer, inspecteur de l'Académie de Paris... C'est M. Giton, professeur de philosophie, que le collège avait choisi pour ouvrir la séance. M. Giton est lui-même ancien élève lauréat de ce même collège... Les couronnes ont été partagées entre les Institutions de MM. Vautier, Jubé, Hallays-Dabot et Delisle. Le jeune Duc de Nemours a remporté le deuxième prix d'histoire, en troisième. »

Quelques mois plus tard, le jeune lauréat du collège

Henri-IV entre dans la vie publique. Le 2 mars 1830, en effet, le Duc de Nemours, prince du sang et, en cette qualité, Pair de France, prête serment devant la Chambre des Pairs. Son frère aîné sert déjà dans l'armée, Le *Moniteur Universel* du 25 août 1829 nous apprend que Mgr le Duc de Chartres, colonel du 1er régiment de hussards, accompagné de M. Baudrand, son aide de camp, part pour le camp de Lunéville où S. A. R. fera les grandes manœuvres de cavalerie. Ingres a perpétué pour nous, quelques années plus tard, le souvenir des beaux traits et de la taille élégante de ce jeune Prince. Le comte Apponyi raconte qu'à la fin de la Restauration, il allait beaucoup dans le monde, et avait su triompher par sa bonne grâce, dans le faubourg Saint-Germain, de certaines préventions.

Le Duc d'Orléans aimait les livres et avait chargé du soin de sa bibliothèque Casimir Delavigne : le chantre des *Messéniennes*, disait-on alors. Il aimait aussi les arts; les œuvres de Gros, Girodet, Gérard, Drolling, Géricault, Horace Vernet ornaient sa maison; et ces peintres distingués en étaient souvent les hôtes. La princesse Marie, dès l'âge de douze ans, dessinait, avec les conseils d'Ary Scheffer : le professeur a raconté (1) dans ses lettres combien il avait été frappé de l'intelligence et du talent précoce de l'élève. Elle imaginait et composait d'une façon charmante, mais se désolait de ne pas posséder la science du dessin. Et moi-même, écrit le peintre, « las de redresser des bras cassés et des jambes tordues, je l'engageai à essayer de la sculpture. » Réflexion bizarre, les bras cassés et les jambes tordues n'étaient pas moins contraires à l'idéal sculptural. Scheffer, esprit très littéraire, poète plein de séduction, mais fort loin de dessiner comme Ingres ou comme Degas, devait s'entendre à merveille avec une jeune princesse douée elle-même de plus de sentiment et d'imagination que de science. En fait d'invention, elle a égalé son maître. Le bas-relief qui représente le réveil du poète est une création pleine de charme et d'émotion. Il se lève de sa tombe, au passage de la femme qu'il a aimée : toutes celles qu'il a chantées disparaissent dans le lointain comme des fantômes!

La Jeanne d'Arc est une œuvre célèbre; non pas celle qui retient son cheval à la vue d'un soldat mort et pleure sur

(1) Grote's *Life of Ary Scheffer*, p. 44.

l'horreur de la guerre; ce n'est là, je le crains, qu'un joli sujet de pendule; mais la Jeanne d'Arc debout, serrant son épée sur son cœur, offerte par le roi Louis-Philippe à la ville d'Orléans.

Ary Scheffer, avec la princesse Marie, lisait Gœthe, Schiller, Quinet... Les œuvres ébauchées par elle dans une vie si courte ne doivent pas être oubliées parmi les productions de l'art romantique. Son frère, prématurément enlevé lui aussi, devait avoir avec elle d'intéressantes conversations : il était doué, sinon de talent, au moins d'un goût très sûr et très personnel. Il acheta d'Ingres, *la Stratonice;* de Delacroix, le *Meurtre de l'évêque de Liége;* il voulut posséder les premiers paysages de Corot : chefs-d'œuvre que la gloire et le commerce n'avaient pas encore consacrés, et qui ne devaient pas plaire à Louis-Philippe!

Fidèle à ses amis, les libéraux, le Duc d'Orléans recevait, à Neuilly, Dupin, Benjamin Constant, Sebastiani, Casimir Perier. On ne pouvait lui en faire un crime. En somme les *Ultra* n'ont relevé contre lui que deux griefs : avoir pris pour bibliothécaire Casimir Delavigne, destitué par M. de Peyronnet, et avoir envoyé sa voiture suivre l'enterrement du général Foy!

Citons encore une lettre à M. de Chabot, quand le roi Charles X ordonna la dissolution de la Chambre. Cette lettre est d'une âme affligée, mais nullement ennemie :

Neuilly, ce jeudi 22 novembre 1827.

« Vous aurez vu dans les gazettes que le Roi s'est déterminé à dissoudre la Chambre des députés sans attendre qu'elle eût atteint l'âge de sept ans et que cette mesure a été accompagnée de la création de soixante-seize nouveaux Pairs! Les élections nouvelles ne sont pas jusqu'à présent de nature à nous faire présager une grande harmonie dans les Chambres et il me semble impossible de prévoir les combinaisons que tout ceci va produire. Le choix des Députés de Paris a été suivi d'illuminations partielles comme lors du retrait de la loi de la presse, et puis de pétards, de coups de pierres, de coups de sabres, de coups de fusil et de scènes bien affligeantes pendant les nuits des 19 et 20 novembre. Tout cela paraît fini, et l'est certainement quant à présent. Dieu veuille que cela ne se renouvelle pas!

« Au dehors, nous vivons la glorieuse bataille de Navarin *where French* et *English fought most nobly* et *most cordially*

on the same side, et j'en ressens une satisfaction extrême, mais l'avenir est sombre de ce côté et je ne sais guère ce qui va en sortir... »

Telle a été la conduite du Duc d'Orléans pendant la Restauration. Il a servi le Roi pendant les Cent-Jours; il l'eût servi encore volontiers, et était prêt à apporter à la monarchie le concours de sa grande popularité. Par une mauvaise chance, son caractère et sa personne déplaisaient à Louis XVIII; et ses idées inquiétaient Charles X. Il fut tenu à l'écart de la politique par l'un et l'autre, pour des raisons différentes. Mais avec Charles X ses relations furent toujours amicales. Le Roi l'estimait, sans l'écouter, et ne croyait pas aux mauvais propos répandus contre lui. Cette sympathie existait depuis les jours de l'exil et leur rencontre en Angleterre en 1802. L'attrait de l'amitié n'est pas toujours en harmonie avec les tendances des esprits. Les sentimens et les idées ne suivent pas le même chemin. Qui de nous n'a pas compté de bons et estimables amis parmi ses adversaires politiques?

On lit, par exemple, dans le *Moniteur* d'août 1829 :

« S. A. R. Mgr le Duc d'Orléans et sa famille ont dîné à Saint-Cloud avec le Roi. La table était de douze couverts. »

M. de Polignac venait d'être nommé ministre. La conversation ne dut point porter sur ses projets.

En mai 1830, arrivèrent à Paris, avec une suite nombreuse, le Roi et la Reine de Naples : le roi François Ier déjà courbé par le mal qui l'enleva peu après. C'était le frère de Mme la Duchesse d'Orléans, et un beau-frère très aimé de Louis Philippe. Il a dit de son beau-frère qu'il eût été capable en d'autres circonstances d'être un bon Roi constitutionnel, éloge le plus grand que Louis-Philippe pût décerner.

Apponyi assistait au grand dîner offert à l'ambassade de Naples en l'honneur de Leurs Majestés siciliennes. L'ambassade occupait place Beauvau l'hôtel qui est maintenant celui du ministère de l'Intérieur. L'ambassadrice de Naples, la duchesse de Serra Capriola, mère de douze enfans, n'en était pas moins une des plus séduisantes personnes de la Cour. Et le duc, suivant un usage napolitain, — un peu trop oriental, — se tenait derrière le fauteuil du Roi, un plat d'argent à la main, jusqu'à ce que son maître lui eût ordonné de prendre place à table.

Leurs Majestés siciliennes assistèrent aussi à un grand bal

dans le Palais-Royal, décoré et illuminé avec magnificence. Là, fut prononcé par M. de Salvandy ce mot prophétique : « Fête vraiment napolitaine ! Nons dansons sur un volcan ! »

Le roi Charles X honora cette fête de sa présence, et montra, suivant sa coutume, à ses hôtes la plus amicale bonne grâce. La nuit était belle, les jardins pleins de lumières ; une foule nombreuse était accourue. Charles X parut à la fenêtre du palais et fut salué par de joyeux cris de « Vive le Roi ! »

Quand Charles X, convaincu de l'erreur où l'avait jeté M. de Polignac, révoqua les fatales Ordonnances, il s'empressa, comme le faisait de son côté la Chambre des Députés, de nommer le Duc d'Orléans lieutenant-général du royaume. L'opinion publique indiquait ce choix ; et le Roi l'acceptait sans répugnance. Ni lui, ni son sage conseiller, M. le duc de Mortemart, n'hésitèrent. Plus tard encore, pendant même la lente retraite qui conduisait le vieux roi vers Cherbourg, des négociations furent engagées, une proposition fut faite à l'effet de ramener à Paris le Duc de Bordeaux ; à tout risque, Louis-Philippe offrait cette dernière ressource, et le faisait dire à Caen par le secrétaire de l'ambassade britannique Caradoc, qui s'occupait de régler les détails du passage de Charles X en Angleterre. L'offre émut un instant le vieux Roi, mais fut vivement rejetée par Mme la Duchesse de Berry.

Pendant les derniers jours de juillet, le Duc d'Orléans ne parut nulle part, ne se montra pas à Paris. Le 30, ce furent Thiers et le peintre Ary Scheffer (1), suivant un récit de ce dernier, qui vinrent le chercher à Neuilly : ils durent l'attendre, car il était allé, à cheval, passer la journée au Raincy.

Thiers avait fait irruption dans l'atelier de la rue Chaptal s'écriant : « J'ai besoin de vous, Scheffer, j'ai tout fait ! — Qu'avez-vous fait ? — J'ai été à l'Hôtel de Ville, vu le Comité municipal, les chefs de groupes, chez Laffitte. Bref, je suis porteur d'un message pour le Duc d'Orléans. Tout le monde sait que vous avez de beaux et bons chevaux. Menez-moi à Neuilly. »

Les pavés sont arrachés ; d'étroits passages sont à peine ouverts dans les barricades ; il ne faut pas songer à atteler une

(1) Grote's *Life of Ary Scheffer*, p. 31.

voiture. Thiers hésitant à monter un des grands chevaux de Scheffer, on prend dans une écurie voisine le cob du jeune Ney, fils du maréchal. On part, on franchit des barricades, avec l'aide d'ouvriers combattans d'hier, amusés de la petite taille et de l'aspect comique de Thiers sur son poney, avec ses escarpins, ses bas blancs et ses lunettes. Il est permis de soupçonner Ary Scheffer d'avoir cette fois dessiné une caricature. En route, pour plus de sûreté, il a pris possession de la lettre signée La Fayette, Laffitte, Lobau et Gérard. C'est lui qui la remet à Louis-Philippe dans le salon du château de Neuilly. De la scène qui eut lieu il n'a indiqué qu'un trait : Madame Adélaïde, dès qu'elle vit entrer son frère, s'avança vers lui et lui dit : « Sire, conduisez-vous en Roi. »

En cette même soirée, Charles X quittait, pour ne le plus revoir, le château de Saint-Cloud.

Ses ministres étaient venus, quelques jours avant, le trouver dans le château solennel et silencieux, dominant de loin Paris; quelques-uns indécis et retenus seulement par le point d'honneur, M. de Polignac très résolu. Le Roi, dit-on, murmura à voix basse, se parlant à lui-même : « Il le faut. »

On lui a expliqué (car c'est la conclusion du mémoire de M. de Polignac) que les mesures exigées sont à la vérité hors la loi, hors les conventions de la Charte qu'il a signées et jurées; nécessaires cependant : il jouit d'un droit supérieur aux conventions humaines, d'un pouvoir suprême seul capable de conjurer les périls de l'État. Que le Roi daigne signer et le ministre répond de l'exécution.

Or, aucune précaution n'a été prise, aucune difficulté prévue par ces ministres qui se vantent d'assurer l'exécution des Ordonnances. Ont-ils pu penser que les Parisiens consentiraient paisiblement à se réveiller sans journaux, M. le prince de Polignac ayant jugé que cette lecture leur troublait la cervelle?

Il n'y a presque point de troupes à Paris à la disposition du duc de Raguse. L'armée est à Alger, avec le maréchal de Bourmont, ou bien dispersée pour les manœuvres d'été dans des camps lointains. M. de Bourbon-Busset, avec ses dragons, voudra accourir de Lunéville à Paris : il lui faudrait le temps de deux révolutions!

Le Roi, cependant, sent qu'il tient un dépôt sacré entre ses mains. Tous les siècles à venir lui en demanderont compte.

Louis XVI, son frère, l'a laissé tomber et l'a égaré par trop de faiblesse ; c'est du moins ce que chacun lui répète. Il repasse dans sa mémoire son règne de six années, inauguré à Reims par des prières. Il sait bien que les diatribes de la presse sont fausses et que jamais il n'eut la pensée d'asservir le peuple, de le livrer au gouvernement des prêtres, de rétablir la noblesse dans ses anciens privilèges ; ni de manquer enfin à ses sermens. Il s'inquiète de ces faussetés, se demande si elles ne finiront pas par ternir sa mémoire, et rendre odieuse sa dynastie. « Il le faut, » dit-il, et trompé par de mauvaises raisons, ne s'aperçoit pas qu'il rompt de sa main un contrat juré par lui-même et qui l'unissait à son peuple !

C'est le 25 juillet que furent signées les Ordonnances. Le lendemain 26, le *Moniteur* officiel, le dernier qui ait paru orné des fleurs de lis, annonce deux nouvelles qui surprennent d'abord. D'une part : M. le duc de Mortemart qui, seul, aurait pu, peut-être, étant appelé plus tôt, sauver la situation si compromise, est parti pour les eaux. Et, deuxième nouvelle, Charles X est allé chasser à courre à Rambouillet avec M. de Luxembourg.

Ne reprochons pas au vieux Roi ce dernier plaisir. Sa part, dans la tâche si malheureusement entreprise, était terminée. Depuis Henri IV qui, avec émotion, célébrait « nos chers déserts de Fontainebleau, » tous les Bourbons ont été épris de la vénerie. Louis XVI était à la chasse le 5 octobre 1789 ; à la vérité en meilleure saison. Le 26 juillet, lendemain des Ordonnances, une dernière fois, on vit à l'étang de Hollande ou à l'étang d'Or Charles X, accompagné de M. le comte de Girardin, son grand veneur, et Odry, le célèbre piqueur, appelant ses chiens pour le bat-l'eau : tels que Carle Vernet les avait vus autour de l'étang de Ville-d'Avray, un jour où des laveuses étendaient leur linge.

La royale sonnée, la curée terminée, Charles X, avant de rentrer à Saint-Cloud, dîna au château de Rambouillet. Il y devait chercher un asile trois jours plus tard, poursuivi par l'émeute parisienne.

DENYS COCHIN.

RUPERT BROOKE

« ... Dites : il a aimé. » C'est là ce que le jeune poète anglais, Rupert Brooke, a désiré qui fût retenu de lui, après sa vaillante mort. Ce qu'il a aimé ? La vie et l'immortelle beauté ; l'île natale partout regrettée et que, du fond de l'Amérique, il accourut défendre ; la liberté, enfin, pour laquelle il vient de tomber, dans la fleur la plus orgueilleuse de la jeunesse.

***

Instincts ordonnés, maîtrise de soi, mélancolie, esprit d'inquiétude, humour, scepticisme léger, exquise aménité, — toute la nature britannique la plus moderne vivait, merveilleusement incarnée, sous la forme charmante de Rupert Brooke.

La passion, bien anglaise, elle aussi, des voyages, le hantait. Frais émoulu de l'Université de Cambridge, l'adolescent brûlait du désir de quitter son « home » de Grantchester, tant aimé cependant, pour s'en aller visiter l'Europe : avec entrain, il fit le tour de la Sicile, eut un *awfully good time* à Munich, s'arrêta à Berlin. Mais tout ce qu'il vit, tout ce qu'il entendit là, choqua profondément son goût de l'imprévu, de la liberté individuelle, de la fantaisie, de l'élégance, et le renvoya, animé de plus de tendresse et d'admiration qu'auparavant, à sa terre natale :

(Écrit au « Café des Westens, » Berlin, mai 1912.)

« ... A présent, le lilas doit être en fleur, devant ma petite chambre, à Grantchester, et, dans mes plates-bandes, je pense, les œillets sourient et les pois de senteur. Là, les châtaigniers, durant tout l'été, font pour vous, près de la rivière, un tunnel

d'ombre verte et dorment profondément, bercés au-dessus de vos têtes... *Du lieber Gott!* Et moi, je suis assis, suant et écœuré, en face d'intempérans Allemands qui boivent de la lourde bière, tandis que là-bas, les eaux ombreuses coulent fraîches pour baigner la chair nue... Ici, les tulipes ne poussent qu'ainsi qu'on le leur commande : sur les haies anglaises, libre, fleurit une rose non officielle!

« Vers Haslingfield et Coton, s'étendent de molles prairies dont l'entrée n'est pas *Verboten!*... Ah! fussé-je à Grantchester, à Grantchester! Là, ceux qui le veulent peuvent entrer en communion avec la nature, la terre et toutes les choses de ce genre; là, les hommes modernes intelligens ont vu des faunes aux aguets à travers les feuillages, et ils ont senti que les classiques ne sont pas morts en apercevant émerger, hors de l'eau, la tête vive d'une naïade ou en entendant, de loin, le chèvre-pied jouer tout bas de la flûte...

« Dieu! je veux faire mes colis, prendre le train qui me ramènera en Angleterre ; car l'Angleterre est, de tous les pays du monde que je connais, celui où les hommes au cœur splendide peuvent vivre le mieux, et de toute l'Angleterre, la province de Cambridge est le lieu fait pour les hommes les plus compréhensifs, et dans ce district, ce que je préfère, c'est l'adorable hameau de Grantchester... (1). »

Cependant, aussitôt rentré à Grantchester, le poète à l'âme vagabonde songe à repartir vers de nouveaux climats : quitte à se trouver, comme à Berlin, « perdu et isolé, » il s'en ira, charmé par son rêve, errer sur tous les rivages, à la recherche de cette Chimère que chacun, peut-être, porte inconsciemment enfouie dans son cœur, mais que jamais personne ne découvre en dehors de soi.

Sans doute, l'amour eût pu enfermer, comme en une oasis, cette jeunesse inquiète, lui découvrir un empire contenant plus d'émotions enivrantes que mille lointains pays. Mais Rupert Brooke, riche cependant de tous les dons, paraît n'avoir connu que les rigueurs de l'amour, ses vastes chagrins, son morne ennui :

« ... L'amour vend la fière citadelle du cœur au hasard. Ceux qui ont aimé sans être aimés, ceux-là ont connu la honte. Même alors que deux bouches, assoiffées l'une de l'autre, se

(1) Rupert Brooke, *1914, et autres poèmes.*

sont unies et que l'angoisse est oubliée et que le cri du cœur est un moment apaisé, ces amans ne font que prendre leur pauvre rêve entre leurs bras et demeurer dans la nuit chacun solitaire, chacun seul avec un fantôme. Celui qui, pour une heure, a cru en l'amour, celui-là sait que l'amour devient d'autant plus froid et faux et ennuyeux qu'il a été doux. Toute nouveauté disparue, le sentiment dépérit, l'amour se meurt, baiser par baiser. Tout cela, c'est l'amour; et l'amour est tout, excepté cela (1). »

Oui, l'amour est tout, excepté cela.

Autour du vieux « Vicarage » de Grantchester, dans l'ombreux sentier familier, le long de la rivière qui coule mystérieusement profonde et verte, Rupert Brooke n'a point rencontré celle qui, ange et non sirène, eût pu être la douce compagne pensive qui, loin des vices hideux, des miasmes morbides de la vie, comprenant sans effort « le langage des fleurs et des choses muettes, » eût pu s'élever avec lui dans l'air apaisant des idées.

« Je revins tard, hier soir, dans ma chambre confortable, à la chaise longue placée près du foyer rayonnant. Comme j'entrais doucement, j'aperçus une femme assise sur cette chaise; je distinguai la ligne du cou, de la joue, du menton, la tache sombre de la chevelure... Une seconde, je demeurai surpris, immobile; mais j'avançai vers elle et je vis qu'il n'y avait là personne : c'était quelque jeu de la flamme qui m'avait leurré; c'était un hasard d'ombre et de clarté, et un coussin posé sur la chaise... O vous! les heureux de la terre, cette nuit-là, comment aurais-pu dormir? Je me couchai et je regardai la flamme qui éclairait ma triste solitude, je guettai le clair de lune se glissant lentement tout autour de ma chambre et, cette nuit-là, je ne pus pas dormir. »

Pèlerin de l'inaccessible idéal, Rupert se remettra en route. Il chérit la mer, miroir profond et multiforme en lequel son cœur se reflète : par le vaste Océan, il partira loin des sombres cités, des remords et des tristesses d'alentour, vers les paradis parfumés de ses songes.

Il ne se lassera jamais d'offrir à ses nerfs délicats le plaisir d'un étonnement sans cesse renouvelé; d'allonger languissamment les jours, par l'infini des sensations inconnues. En des

(1) Rupert Brooke, *1914, et autres poèmes.*

heures d'inoubliable vie, il navigue, entre le double azur, sous les rayons droits du soleil, ou sous l'ardente couronne des Pléiades. Dans le silence vivant, son âme se recueille, écoute, attend, suspendue.

Il connaîtra le fourmillement des ports lointains aux môles gigantesques, animés par le va-et-vient incessant des navires aux grémens compliqués, aux machines bruyantes. Sous l'accablement torride de l'ardent foyer des Tropiques, «...là où les constellations nouvelles brûlent dans le ciel antique, au-dessus de la murmurante et douce mer de la Havane... » il écoutera le chant rythmé des hommes vigoureux au travail, il admirera le geste ailé de celui qui dénoue la voile, le geste vibrant de celui qui forge, le geste doux de celui qui presse l'olive et le raisin, le geste sacré de celui qui pétrit le pain.

***

Rien de plus vivant, de plus libre, de plus plaisant, de plus paradoxal que les *Lettres d'Amérique*, adressées par Brooke pendant son voyage, à la *Westminster Gazette* de Londres.

Il y parle des régions tropicales avec une admiration sans extase. Les yeux nordiques du jeune homme, amant des ciels nébuleux, des soleils mouillés, des senteurs fanées de l'Occident, ne sont point éblouis par la splendeur brûlante de ces ardens climats : ils les aperçoivent comme voilés par le crêpe de la mélancolie. Une fine ironie toujours en éveil, Brooke paraît fort soucieux d'éviter, dans ses *Lettres*, l'éclat d'un romantisme, d'une exubérance qu'il déteste ; il prend soin d'y refléter toutes les choses du côté précis : ni idéalisées, ni embellies par une grâce voulue, ou par un exotisme convenu. On dirait que le jeune poète a abordé au Canada, aux îles de l'océan Pacifique, prévenu contre un charme puissant, trop vanté à son gré, banalisé par trop d'hommages. En même temps, il semble craindre de ne pouvoir résister au vertige de ses sens enivrés malgré tout par tant de couleurs, de sons, de parfums. Alors, en une sorte de pudeur alarmée, il veut tourner en ridicule la moindre de ses émotions : il adopte, à travers tout, un ton de léger persiflage.

Peut-être la faculté que Rupert Brooke avait, à un degré vif, de dissocier sa sensibilité et son intelligence, d'être à la fois auteur, acteur, spectateur ironique de sa propre vie, fut-

elle pour lui le plus grand des malheurs. Ennemie de tout enthousiasme, de tout lyrisme, cette faculté devait empêcher l'esprit et le sentiment du poète de se plonger, d'accord, dans une même volupté, dans un même songe : une critique attentive, sentinelle consciente et sévère, veillait sans trêve au seuil du mirage poétique.

Il est à observer que ce ton de flegme, de froideur voulue, si marqué dans la prose de Brooke n'est que çà et là perceptible dans ses vers. Quel contraste entre ces *Lettres d'Amérique* et telles pièces de son recueil de poèmes comme : *Grand amant; Ciel; Tiare Tahiti*, sans parler de ses poignans *Sonnets* de la guerre! Ici, à travers chaque ligne, filtre et se répand, à peine contenu, le flot d'une souffrance d'âme inguérissable.

*
* *

... « Les beaux lacs ténébreux où le cygne se plaît,
Les feuillages obscurs qu'illuminent les roses,
Le grand faste automnal et ses brouillards moroses
Étaient chers à tes yeux, ô frère de Shelley.

Dans tes strophes, l'aurore à la nuit se mêlait,
Le plaisir t'apportait la mort dans ses mains closes;
Tu voyais, par delà mille métamorphoses,
Le soleil dont le nôtre est un tremblant reflet (1)... »

C'est ainsi que le poète de *La plus grande France*, frère lui aussi de Shelley, chante le rêve glorieux de Rupert Brooke. Comment n'eût-il pas reconnu, sous le sourire un peu amer du beau visage de l'aède d'outre-Manche, l'âme morose des poètes spleenitiques?

Le fait est que le cœur inquiet de Rupert Brooke, traversé sans cesse par une mystique et ténébreuse tristesse, chercha en vain l'extase dans ce qui nous semble durable sur la terre. Peut-être, comme notre Baudelaire, ce que préféra, à la fin, cet extraordinaire étranger, ce furent les décevans nuages : « les nuages qui passent, là-bas... les merveilleux nuages. » En tous les cas, la contemplation constante de l'univers avait donné au poète des sensations pénétrantes jusqu'à la douleur, et son âme s'était heurtée, sans relâche, aux portes d'airain qu'il trouvait fermées devant l'infini :

(1) Alfred Droin, *Le Crêpe étoilé.*

« Quand nos rires finissent, quand nos cœurs et nos corps sont en poussière, flottant autour des seuils de nos amis, comme un encens s'épandant dans la nuit, alors les sages s'accordent à dire que commence notre immortalité... Là, nous attend un pays difficile pour nous à réaliser... Là, tous sont égaux... Là, vivent les Bons, les Aimables, les Nobles, ceux dont les formes terrestres étaient les pauvres choses brisées que nous avons connues... Là, est la Face dont nous sommes les fantômes; la vraie Étoile, jamais éteinte; la Fleur dont nous aimons ici-bas le reflet fané... Là, jamais une larme : seulement la Douleur... Là, la danse, mais non plus de membres pour se mouvoir... Là, les chansons disparaissent dans le chant; au lieu des amans, l'amour sera, et ma joie et ma peine rentreront dans l'éternel cerveau... Mais Ciel, Ciel, oh! Il nous manquera les palmiers et la lumière du soleil et le Sud!... Et ne sera-ce pas la fin du baiser, là où toutes les bouches ne seront plus qu'une bouche (1)...? »

Si, angoissé, le poète se détourne amèrement d'un tel paradis :

« ... Couronne ta tête, Mamua, et viens! Entends l'appel de la lune et des sentiers murmurant le long de la paresseuse et chaude lagune. Dépêche-toi de t'enivrer de baisers et de paroles avec ces lèvres qui se faneront, et de jouir du rire humain sur des visages individuels de ce côté du paradis!... Il y a peu de réconfort dans la sagesse. »

C'est cette « sagesse » cependant qui décida le jeune homme à se jeter délibérément dans la guerre, comme dans le seul noble refuge pour ses inquiétudes d'esprit et pour son tourment d'âme :

« ... A présent, Dieu soit loué de nous avoir faits dignes de cette heure; d'avoir capté notre jeunesse et de nous avoir réveillés de notre sommeil. Avec des mains fortes, des yeux clairs, une puissance aiguisée, heureux comme des nageurs sautant dans la limpidité de l'eau, nous nous détournons d'un monde devenu vieux de joie et épuisé; nous laisserons derrière nous les cœurs malades que l'honneur ne saurait émouvoir, les demi-hommes avec leurs tristes chants et toutes les petitesses vides de l'amour! Oh! nous qui avons connu la honte, comme nous trouverons du soulagement à être là, où aucun mal, aucun chagrin n'existe, que le sommeil ne puisse conso-

(1) Rupert Brooke : *1914 et autres poèmes.*

ler ; là, où il n'y a rien de brisé, sinon les corps, rien de perdu, sinon les souffles ; rien qui puisse secouer la paix profonde des cœurs, sinon l'agonie vite finie ; là, où le pire ennemi et le pire ami ne sont que la mort... »

Attiré par le charme occulte d'une telle mort, plus fertile que la vie, Rupert Brooke s'embarque joyeusement au milieu de ses camarades sur un transport, cinglant vers les golfes d'or des Dardanelles. Fier d'aller se battre pour les hautes idées qu'il aime, le poète veut chanter la force des cœurs renouvelés, la virginité du premier sang répandu, le tonnerre des canons répondant au tonnerre des canons, la Victoire, ailes déployées, hésitante, sur les ciels d'Orient :

« Sonnez, vous, clairons, sonnez sur les glorieux morts ! Aucun de ceux-ci, même pauvres autrefois et solitaires, qui ne nous ait fait, en mourant, des dons plus rares que l'or. Ceux-ci laissèrent le monde de côté ; ils répandirent le doux vin rouge de la jeunesse ; ils renoncèrent aux années à venir de travail, de joie, à cette sérénité inespérée que les hommes nomment vieillesse ; et à ceux qui eussent été leurs fils, ils donnent leur immortalité. Sonnez, clairons, sonnez !... l'honneur est revenu comme un Roi sur la terre, et il a payé ses sujets avec une royale monnaie ; et la noblesse marche de nouveau sur nos chemins ; et nous sommes entrés dans notre héritage. »

***

Rupert Brooke eut le bonheur envié de mourir dans l'action. Le mal qui, au début de la guerre, et tout de suite après la première bataille des Flandres, avait déjà altéré sa santé, le reprenait au milieu de tant de surmenages, dans un périlleux climat.

Et voici : étendu sur sa couchette, dans la petite cabine du navire-hôpital, sous le ciel brûlant de l'Ithaque, le poète se meurt. Autrefois, il avait cru qu'il aimerait mourir ainsi, environné par la mer violette, devant l'île éblouissante de Skyros aux blanches roches, aux sombres cyprès, aux bois d'oliviers sauvages et d'oléandres, bruissans de cigales, dont le chant s'allonge avec le parfum des fleurs, sur les eaux.

A présent, son cœur tremble d'angoisse dans sa poitrine ; la pensée des siens traverse son sang ; la terre de la patrie lui apparaît. Il revoit le fleuve ombreux, près duquel il naquit, la

maison, le jardin, le verger et le champ; il sent qu'il donnerait volontiers toutes les fabuleuses splendeurs de l'île orientale pour tenir un moment, dans sa main fiévreuse, une seule clochette du pâle muguet, fleuri à l'ombre du bois paternel :

« Ah! Dieu! revoir trembler les branches en travers de la lune, à Grantchester! Respirer les doux parfums fanés, inoubliables, inoubliés, de la rivière; entendre la brise sangloter dans les petits arbres! Dites! Les grands ormeaux se tiennent-ils toujours debout, gardiens silencieux de cette terre sainte? Les marronniers ombragent-ils respectueusement la rivière encore non académisée? L'aube est-elle un mystère humide et froid? Anadyomène est-elle toute vermeille? et le coucher du soleil est-il encore un océan d'or de Haslingfield à Madingley? Et tard, juste avant la tombée de la nuit, les lièvres surgissent-ils des blés? Oh! l'eau est-elle froide et douce et brune, enfermée dans le puits? Et l'immortelle rivière, rit-elle encore sous le moulin, sous le moulin? Dites! y a-t-il encore de la beauté là? Et de la certitude? et de la paix aimable? et de profondes prairies pour oublier les mensonges, les réalités et la douleur?... Oh! la pendule de l'église est-elle toujours arrêtée à dix heures moins trois? Et y a-t-il toujours du miel pour le thé? »

Mais le guerrier-poète ne veut plus s'attendrir; le doux hameau, la chère patrie, ne vivent-ils pas en lui? Là où il est, l'Angleterre n'est-elle point? Au cœur de l'Ile grecque, dans le site merveilleux où son corps reposera, l'Angleterre ne sera-t-elle pas présente?

« Si je meurs au loin, croyez qu'il y aura un arpent de terre dans quelque champ étranger qui sera pour toujours l'Angleterre. Cette terre riche cachera une cendre plus riche encore : une cendre que l'Angleterre porta, façonna, fit pensante... Et sachez que ce cœur ayant rejeté tout mal, — ce cœur, palpitation de l'Éternel Esprit, — n'en répandra pas moins, là où il sera, les pensées nées en Angleterre, ses paysages, ses rêves heureux comme sa lumière, et le rire appris des amis; et l'aménité des âmes en paix sous un ciel anglais (1). »

JEAN DORNIS.

(1) Rupert Brooke, *1914 et autres poèmes.*

LE NOUVEAU JAPON

II [1]

A TRAVERS LE THÉATRE ET LE ROMAN

I. — PLAISIRS NOUVEAUX ET ANCIENS

Dans un ouvrage publié en anglais sous la direction du comte Okuma et intitulé *Cinquante ans du Nouveau Japon*, M. Fujioka, à la fin d'un chapitre sur les changemens de la Société, conclut ainsi : « Chez nous le temps et l'espace sont mêlés. Nous assistons à des renaissances d'anciennes coutumes et à des épanouissemens de civilisation européenne. Le chaos est un prélude à l'assimilation. » Il ne faut pas s'exagérer le chaos. Pour moi, chaque fois que je me suis reporté à ce que j'avais vu il y a quinze ans, j'ai été plus sensible à l'assimilation. Le Japon n'a rien perdu de cette force attractive qui lui a permis, au VIe et au VIIe siècle, d'emprunter presque toute sa civilisation à la Chine et à la Corée et d'en faire en assez peu de temps une œuvre originale. Mais il n'est plus aujourd'hui dans l'état d'innocence et d'indigence où vraisemblablement il se trouvait alors. L'assimilation doit lui être plus pénible. J'ai essayé de m'en rendre compte à travers les plaisirs populaires, les théâtres, les romans, la poésie, et chez les poètes.

Commençons par une visite au quartier d'Asakusa. Je l'aimais, ce vieux quartier où s'élève un des temples les plus fréquentés de Tokyo et où se tient une foire perpétuelle. J'avais

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre 1917.

retrouvé, tels qu'ils m'étaient restés dans la mémoire, l'allée du temple bordée de boutiques, ses jardins, sa pagode, son lac et ses dieux. La piété n'a point diminué. Les cinq grandes portes du Temple sont toujours remplies d'un va-et-vient de pèlerins et d'enfans. Les pigeons nichent dans ses poutres rouges d'où pendent de grosses lanternes. Son maître-autel est un amoncellement de laques et de dorures, et, devant la grille qui le protège, le tronc aux aumônes s'étend comme une auge. Le temple est consacré à la Kwannon, la déesse de la Commisération; mais on y prie aussi d'autres dieux dont les tabernacles sont encombrés d'*ex-voto*. Ils avaient un peu vieilli, surtout le guérisseur Binzuru. Sa statue de bois assise sur des coussins n'a plus de nez, plus d'yeux, plus de bouche, et ses mains ne sont plus que des moignons, tant les malades s'y sont frottés. On évalue à dix mille par jour le nombre des visiteurs, et le 1er, le 15 et le 28 de chaque mois à cinquante mille. Il semble même que la vente des amulettes et le commerce des sorts ait augmenté, car tout un côté des jardins est devenu un véritable camp de sorciers. Ils sont là, sous leurs petites tentes bariolées, assis à une table où traînent leurs manches aux dessins fantastiques parmi des livres crasseux et des baguettes divinatoires.

J'y revins un soir avec un ami, à l'heure où les quartiers populeux de Tokyo se transfigurent, et où toutes les boutiques papillotent aux lumières. Mon ami me conduisit d'abord au restaurant. C'était un vieux restaurant japonais : enfilade de pièces, galeries et vérandas, tours et détours comme s'il s'agissait de dépister les importuns, et finalement, à deux pas de la rue, une petite chambre aux cloisons de papier devant un jardin touffu où l'on distingue des lanternes de bronze et dont l'allée de pierres plates se perd sous la verdure. Ce jardin n'est pas plus grand qu'un mouchoir de poche. On le sait, mais on a tout de même la sensation de la forêt, du mystère, des pas infinis dans la nuit. Et l'on resterait des heures à picorer dans ses écuelles de laque, devant le sourire attentif d'une petite servante agenouillée qui est laide, douce et charmante. Rien n'a changé. Mais nous sortons, et je ne me reconnais plus.

Tout un européanisme ou un américanisme, qui se dissimulait pendant le jour, fait explosion dans la nuit illuminée. La lumière électrique inonde des restaurans à l'européenne

dont les boiseries neuves resplendissent. Japonais et Japonaises se pressent dans des cafés à l'européenne entourés d'un cercle de badauds. On aperçoit des bars profonds avec leurs longs comptoirs et des escabeaux vissés à l'américaine et des pancartes qui portent les noms de *Benedittino*, *Anisetto*, *Cremedecacao*. Tout près, le temple fait une masse obscure. Ses portes sont fermées; mais on entend dans l'ombre des pas qui gravissent les escaliers de bois, des claquemens de mains dont s'accompagnent les prières et le tintement du métal au fond du tronc des aumônes. Les tentes des devins demeurent éclairées. Leurs lanternes blanches indiquent en lueurs douces les sinuosités de ce petit campement aux frontières de l'invisible.

Derrière le temple, un brouillamini de ruelles sombres, que je ne connaissais pas, forme un nouveau quartier de prostitution. Les villes japonaises ont encore gardé une propreté que leur envieraient justement beaucoup de villes européennes. Le vice ne rôde ni ne se pavane dans leurs rues. On lui abandonne certains îlots où il est soigneusement circonscrit. Mais je n'avais jamais vu au Japon d'endroit aussi débraillé que ce quartier dont les abjects taudis, à travers leurs vitres de papier crevées, vous tendent des mains de fillettes et vous laissent entrevoir à la clarté d'une lanterne de pauvres petits visages aux yeux puérils et mornes. Et cette lèpre s'étend indéfiniment comme si elle travaillait à rejoindre la fameuse cité du Yoshiwara située à plus d'un kilomètre de là.

Le Yoshiwara a brûlé; on l'a rebâti, mais non tel qu'il était. Ceux qui ne l'ont pas vu avant l'incendie ne peuvent se figurer l'espèce de splendeur décente qu'offraient aux yeux des promeneurs ses rues de maisons grillées et, à genoux sur des nattes éblouissantes, ses rangées de femmes immobiles et somptueusement parées. Aujourd'hui, ces étalages sont bien moins nombreux, et les malheureuses moins correctes, donc plus malheureuses. Les établissemens importans ont été reconstruits dans une architecture qui leur donne un air de club ou de ministère. Au bas d'un vaste escalier, des messieurs japonais, vous diriez des fonctionnaires impériaux, tiennent les écritures dans une loge-salon. Au premier étage, on lit sur une porte : *Bar Room*. La vue des femmes est remplacée par leurs photographies dans des cadres tournans. Toutes ces formes administratives d'une triste maison de joie me répugnent

plus que les anciennes exhibitions dont l'ordonnance esthétique recouvrait la misère. L'éclat des maisons de débauche japonaises indignait les moralistes européens. L'européanisme, qui ne s'attaque qu'à l'extérieur, commence à les éteindre. Mais l'ombre où elles se multiplient est plus nauséabonde que l'atmosphère brillante où elles se développaient.

Revenons à Asakusa. Le petit lac est presque sombre du côté de l'église; de l'autre côté il reflète des façades éclatantes et ses eaux brillent comme une fontaine lumineuse. C'est la rue des théâtres et des cinémas, pleine de carillons. Ces attractions sont plus variées que les nôtres, puisqu'elles sont à la fois les nôtres et les leurs. Dans nos plaisirs forains la part de l'exotisme est fort réduite. Ici, elle est considérable. On court de préférence aux cinémas. Des témoins m'ont raconté l'effet prodigieux, dans la ville de Kyôto, des premiers films envoyés, si je ne me trompe, par la maison Lumière. On s'écrasait à la porte du théâtre. La représentation finie, les trois quarts des spectateurs refusaient de quitter leur place et se payaient un second tour. Le cinéma ne faisait alors passer sous leurs yeux que des scènes détachées de la vie européenne. Mais la vue d'une brasserie où nos joueurs de manille prenaient des bocks leur semblait aussi merveilleuse qu'à nous une fête de geisha, avec cette différence que nous n'aurions vu dans les jeux de ces menues danseuses qu'un spectacle imprévu et sans conséquence, alors qu'ils voyaient en ce temps-là, dans nos décors et nos gestes, une sorte d'idéal à réaliser. Des applaudissemens frénétiques accueillirent un escadron qui traversait une rivière. Ce tableau était pour eux comme une consécration de l'effort qu'ils accomplissaient : ils avaient enfin la preuve vivante et mouvante que nos guerriers ne différaient plus des leurs. Toutes les scènes n'obtenaient pas le même succès. Les sorties de messe, les cérémonies religieuses réveillaient leur vieille défiance à l'égard de la religion étrangère. Quant à nos effusions sentimentales, elles leur donnaient le fou rire.

Nous sommes loin de ces temps primitifs! Le premier cinéma où j'entre jouait quelque chose comme *Le Cambrioleur amoureux*. Cela commençait dans un riche salon. Une femme opulente et très décolletée, à la mode de 1914, est assise sur un canapé. Un monsieur ouvre la porte, s'avance, s'incline, lui baise la main, s'agenouille devant elle, lui reprend la main, lui baise le

poignet, et ses lèvres ne peuvent se détacher de ce bras qui essaie vainement de se refuser. Je regarde autour de moi. La salle est bondée de gens du peuple, d'artisans, de campagnards, de femmes et d'enfans : personne ne rit. Notez que le décolletage est inconnu au Japon, que les hommes ne s'agenouillent point devant les femmes, qu'ils ne leur ont jamais baisé la main et que les lèvres japonaises ignorent le baiser. Cependant le monsieur est devenu plus pressant, et la jeune femme s'effare. Heureusement elle avait affaire à un bandit, ce qui autorise l'intervention de la police. Les agens empoignent le séducteur. Le véritable amant prend sa place. La jeune femme tombe éperdument dans ses bras. On ne rit point. Un dernier tableau nous transporte sur les rives d'un lac italien. Les deux amoureux accoudés au balustre d'une terrasse, se tournent l'un vers l'autre. Leurs lèvres se tendent lentement en cul de poule, se joignent, restent jointes; et trois bonnes minutes s'écoulent avant que le rideau s'abaisse. C'est une école de baiser que ce baiser-là! Personne ne rit. J'éprouve au milieu de la foule japonaise attentive et presque grave non seulement le dégoût des deux museaux de ces cabotins extasiés qui font des yeux blancs, mais comme une impression gênante d'intimité européenne violée et caricaturée. Que peuvent bien emporter d'un pareil spectacle les femmes et les jeunes filles japonaises, leurs maris et leurs frères? Ils ne lisent pas comme nous sur la figure des personnages une écœurante vulgarité. Les femmes envient-elles les hommages que reçoivent les Européennes? Les hommes les considèrent-ils comme une marque de notre faiblesse? Les relations entre les sexes en sont-elles modifiées? Il a beau pleuvoir des baisers dans le cinéma : on ne s'en donne pas encore sur le théâtre japonais, et je n'ai jamais vu une mère japonaise qui fît autre chose que de respirer son enfant ou de se frotter la joue contre la sienne. Pourtant les Japonais sont très impressionnables et si enclins à l'imitation que le gouvernement dut interdire les criminels exploits de nos Zigomar, dont le succès propageait une épidémie de vols et de meurtres...

Mais le public ne demande plus seulement au cinéma de lui montrer l'Europe. Il en attend, porté au centuple, le même genre de plaisir que de sa vieille littérature populaire. Il veut du grotesque et du terrible, des dragons, des monstres moitié femmes et moitié bêtes, des ogres, toute une ménagerie

lâchée de créatures chimériques. Plus le film est invraisemblable, plus il en jouit. Je ne crois pas qu'on puisse voir nulle part ailleurs un pareil assemblage de cauchemars. Les Japonais japonisent encore plus le cinéma que le cinéma ne les européanise. Il a favorisé, en les matérialisant, leur goût pour les imaginations délirantes.

Un passage silencieux, à peine éclairé ; l'ombre d'un portique, d'un *torii*, et, derrière, des chapelles shintoïstes pressées l'une contre l'autre. A l'entrée du passage, quelques personnes, attroupées autour d'une table, regardent un devin lire des sorts sous une lanterne blanche où transparaît en noir l'hexagramme chinois. On est tout près d'une grande rue que sillonnent les tramways. Cependant il semble qu'on soit très loin du Japon moderne, dans quelque vieux coin d'une vieille ville comme Osaka ou Kyoto. De faibles lueurs filtrent sous l'auvent des maisons de bois. Il n'y en a qu'une et, un peu plus loin, une autre, dont la porte ouverte laisse échapper une franche lumière. La première est une salle d'*Onna Gidayu;* la seconde, un *Yosé*. Elles sont fréquentées par les petits commerçans du quartier, des étudians et des amateurs. Le mot *Onna* signifie femme, et les *Onna Gidayu* sont des femmes qui chantent des *Gidayu*, récits chevaleresques accompagnés du shamisen. Ce genre existe au moins depuis deux siècles et demi. Osaka fut la patrie du *Gidayu*. Mais on imagina bientôt, pendant que la femme chantait, de représenter ce qu'elle chantait par des marionnettes. Puis ces marionnettes devinrent des comédiens. Une sorte de chœur composé de récitateurs et de musiciens continua de psalmodier la partie descriptive et narrative du *Gidayu;* et les comédiens, qui se souvenaient d'avoir été en bois, s'immobilisaient dans leurs attitudes jusqu'au moment de reprendre le dialogue. Le mélodrame était né. Aucune de ces formes n'a tué la précédente. Il ne dut jamais y avoir de monstres antédiluviens sur la terre japonaise, sans quoi nous les rencontrerions aujourd'hui mêlés aux tramways et aux cinq cents automobiles qui commencent à faire du bruit dans les rues de la capitale.

La salle est jolie, et ses nattes sont parsemées de femmes et d'hommes comme celles d'une mosquée. Le rideau s'écarte. Nous voyons deux femmes prosternées, pendant qu'une voix aigre et chevrotante les présente au public et annonce le sujet

L'une, la joueuse de shamisen, prend alors son instrument; et l'autre, la récitatrice, va se placer devant un petit pupitre. Elles portent toutes deux le *kamishimo,* l'ancien costume de cérémonie des samuraï, un surplis sombre doublé de pourpre ou de safran, sans manches, dont les épaulettes béantes et raides leur font un buste carré. Agenouillées dans leurs larges pantalons de soie, elles ont un air étrange, presque fantastique. L'une parle et chante d'une voix de tête extraordinairement aiguë, qui semble tour à tour miauler, geindre, ululer et glapir; l'autre, le visage impassible, la stimule de ses notes stridentes et de ses cris intermittens et rauques. On les écoute avec une religieuse attention, en buvant des tasses de thé. Leur répertoire se compose de romances féodales. Le soir où j'y étais, on en récita deux : l'histoire du *Trèfle de Sendai*, où la femme d'un samuraï laisse empoisonner son propre enfant pour sauver l'enfant de son prince, et l'histoire d'une femme de marchand aussi héroïque. Elle a été informée que son mari cherchait vainement une grosse somme nécessaire au salut de son seigneur. Elle se fait répudier et se donne à un homme riche, qui lui a promis tout l'argent qu'elle voudrait. Mais son mari la tue. Avant d'expirer, comme elle ne sait pas écrire, elle apprend par cœur à son petit garçon ce qu'il devra dire à son père en lui remettant la somme tant désirée. Le père comprend alors la conduite de sa femme et pleure.

Nous passons au *Yosé*. Même salle ou à peu près. Mais ici ce sont des hommes qui font des récits ou débitent des monologues. L'esprit japonais s'apparente très souvent au nôtre et à celui des vieux conteurs italiens si amateurs de *beffa*. Tantôt le récit n'est fait que pour des jeux de scène : un original a peint des tiroirs sur ses murs, et un voleur, qui s'introduit chez lui, essaie de les ouvrir. Tantôt on s'y moque des superstitions qui attendent les spectateurs au sortir du spectacle et qui n'y perdront rien : un jeune homme, chassé par ses parens pour avoir trop couru le guilledou, s'installe comme devin. Les femmes viennent le consulter, et ses baguettes divinatoires leur conseillent à toutes de divorcer, jusqu'au jour où le mari de l'une d'elles l'entend et le rosse. Quelquefois aussi le récit du *Yosé* parodie ou commente plaisamment le *Gidayu*. L'auteur imagine un dialogue entre un savant ou un vieillard et un paysan ou un jeune homme naïf. Ce dernier demande ce

que signifient des scènes peintes sur un paravent qu'il est censé contempler. Le vieillard les lui explique. C'est, par exemple, l'aventure de Fukakusa et de la belle Komachi, si célèbre dans la poésie japonaise. Fukakusa aimait Komachi ; mais Komachi voulut l'éprouver et n'accepta d'écouter son amour que s'il consentait à venir dormir cent nuits de suite sur le tréteau qui soutenait les brancards de sa voiture. L'amoureux consentit. Qu'il plût ou qu'il ventât, il arrivait le soir, s'y étendait, et le matin y faisait une nouvelle coche. Le matin du centième jour, il s'en alla en disant : « Encore une nuit, et vous ne pourrez plus rien me refuser. » Et toute la journée il attendait les premières ombres du soir. Mais au crépuscule son père mourut subitement, et le lendemain Komachi lui envoya cette poésie : « Les marques faites au matin sur le bord du tréteau ont inscrit cent nuits, mais la nuit où vous n'êtes pas venu, c'est moi qui l'ai comptée. » Il ne la revit jamais. (Une autre version, plus mélancolique et moins défavorable à Komachi, suppose qu'il mourut ce centième jour.) Le diseur que j'entendais, et qui excellait à changer de voix, jouait admirablement l'indignation du paysan contre cette lubie de femme qui impose à un homme une aussi sotte épreuve, et son irritation contre la faiblesse de l'homme qui s'y soumet. La fin de l'histoire l'exaspérait : il s'en prenait même à celui qui la lui racontait : « Aurez-vous bientôt fini toutes vos idioties? Quand je vais dans une boutique, moi, et que je veux acheter quelque chose d'un *yen*, si je n'ai que quatre-vingt-dix-neuf *sen*, on me le donne tout de même. » Heureux Japon où le marchand vous fait grâce du centième *sen!*

Dans cet aimable petit milieu d'hommes et de femmes qui goûtaient cet honnête plaisir, je ne pouvais m'empêcher de penser aux autres plaisirs que nous leur avions apportés; et le rapprochement n'était pas en faveur des nôtres. Ces *gidayu* et ces monologues de *yosé* valaient cent fois mieux que les horreurs et les indécences des cinémas. Il y avait plus de vérité humaine dans le *Trèfle du Sendai* que dans les exploits du *Cambrioleur amoureux*, et plus de bon sens dans les commentaires humoristiques de l'histoire d'une Komachi que dans toutes les grossières fantasmagories des films américains ou européens destinés au Japon. Heureusement nous ne leur envoyons pas que des films.

II. — LA COMÉDIE FRANÇAISE AU JAPON

Nous leur envoyons la Comédie Française. Les dramaturges populaires éprouvent le besoin de renouveler leur matière et commencent à s'inspirer du théâtre européen. Rien ne peut mieux nous éclairer certains côtés de l'âme japonaise que les transformations qu'ils font subir à nos pièces. En voulez-vous un exemple? Écoutez et ne croyez pas à une fantaisie. On va répéter devant vous *le Miroir d'héroïsme de Kamakura :* c'est notre *Cid.*

Rodrigue, Chimène, don Diègue, don Gormas, don Sanche et le Roi ont débarqué au Japon sous leur beau costume français, qui semble encore tout neuf, car c'est toujours ainsi qu'ils voyagent à travers le monde. Mais, quand ils virent le théâtre japonais, la beauté de la scène et les changemens de décors, ils auraient presque regretté de n'avoir point apporté leur costume espagnol, si leur nouvel introducteur, un petit homme jaune et souriant, ne les eût priés, avec une courtoisie irrésistible, de revêtir des pantalons de soie verte ou de soie violette ou de soie rose brodée de glycines, des kimono de safran brochés d'or ou couleur de la fleur du cerisier et doublés d'écarlate. Chimène vit s'évaser autour d'elle une robe onduleuse aux tons d'aurore, et on lui mit dans la main un éventail aussi rouge qu'un soleil couchant. Seul, don Diègue eut un vêtement plus sombre et fut invité à se raser la tête. On leur demanda aussi d'adopter des noms plus familiers aux oreilles japonaises. Rodrigue s'appela *Saburo ;* don Diègue, *Kikuchi ;* don Gormas, *Adachi Sayemon ;* don Sanche, *Kuro ;* et Chimène, *Asagiri* (Brouillard du Matin). Quant au Roi, il fut promu à la dignité de Shogun. Enfin, on les avertit qu'ils vivaient en 1281 à Kamakura, capitale du Shogunat au XIIIe siècle, ville puissante d'un million d'habitans, dit-on. Et la répétition commença.

Chimène s'avançait avec sa suivante, pareille à une flamme qui sort d'un bol de punch. Comme elle ouvrait la bouche, on lui représenta qu'elle n'était plus devant le public europen qui ne va au théâtre que pour entendre parler d'amour, et qu'il convenait avant tout qu'elle annonçât au public japonais que

Rodrigue venait d'être vainqueur dans un concours de tir à l'arc où don Sanche avait été vaincu. « Déjà! » pensa don Sanche ; mais, habitué aux défaites, il ne protesta pas. Et très vite on appela don Diègue, qui cherchait partout son épée : « Vous n'avez pas d'épée, lui dit-on ; ne vous êtes-vous point regardé? Vous êtes maintenant un bonze. C'était une coutume assez répandue que nos grands seigneurs, arrivés à un certain âge, prissent leur retraite dans des bonzeries. Et vous n'êtes point nommé gouverneur du jeune prince. Mais le shogun vous a désigné pour présider à la cérémonie de puberté de son fils. Et voici don Gormas qui escomptait cet honneur. Seigneur don Gormas, veuillez exprimer à cet honorable bonze toute votre mauvaise humeur et faites-nous la grâce de le souffleter. » Don Gormas s'en acquitta en conscience et s'éloigna. Don Diègue se préparait à bondir sous l'insulte ; mais l'auteur japonais l'arrêta : « Oubliez-vous que vous êtes bonze? Et faut-il vous rappeler que vous savez qu'une flotte de Tartares mongols est en route pour le Japon? Votre domestique, témoin de l'injure, a beau vous exciter à la vengeance : répondez-lui qu'il n'est pas permis de songer à ses propres affaires, quand le sort de la patrie est en jeu. D'ailleurs votre idée d'éprouver le courage de Rodrigue répugnerait aux Japonais, chez qui les fils connaissent, de temps immémorial, le devoir qu'ils ont de venger leur père. » Don Diègue, tout en pestant contre sa réincarnation japonaise, prononça des paroles qui enthousiasmèrent les auditeurs et qui heureusement ne convainquirent pas son domestique. On n'avait pas à lui faire la leçon, à celui-là! Il courut prévenir Rodrigue.

A ce moment, il fallut aller chercher don Sanche : « On voit bien, lui dit-on, que vous étiez accoutumé à ne rien faire en Europe. Mais au Japon nous vous avons trouvé de l'occupation. Vous aimez Chimène. Voici précisément sa suivante. Remettez-lui une lettre pour sa maîtresse. Elle la repousse et vous apprend que la fille de don Gormas est fiancée à ce même Rodrigue qui vous a vaincu au tir à l'arc. Grincez des dents et indiquez par votre attitude que vous méditez un mauvais coup. Et reculez-vous un peu! Un peu plus! Là, derrière cet arbre qui vous cache suffisamment. Le domestique de don Diègue et Rodrigue s'approchent : il importe qu'ils ne soupçonnent pas votre présence et que vous les entendiez. Rodrigue sait tout. Seigneur Rodrigue, je vous en prie, ne

délibérez pas si vous laverez dans le sang l'affront que votre père a reçu. Notre public considérerait que de pareilles hésitations ternissent le miroir d'héroïsme que vous êtes. La fureur vous entraîne. Précipitez-vous à la recherche de votre ennemi. Et vous, seigneur don Sanche, précipitez-vous sur ses pas. — Ah! dit don Sanche, vous voulez que je l'empêche d'atteindre le père de Chimène? — Pas du tout. Précipitez-vous d'abord, et vous verrez. »

La nuit tombe. Rodrigue rencontre enfin le comte : « A moi, comte, deux mots! — Messeigneurs, dit l'auteur japonais, ici, je vous laisse faire. Mais dégainez au plus vite et battez-vous sous nos yeux. Et vous, seigneur don Sanche, approchez à pas de loup. Il s'agit pour vous de commettre la plus heureuse maladresse. Vous avez décidé de tuer Rodrigue par derrière... — Vous n'y pensez pas, s'écria don Sanche, ce serait un acte abominable, et jamais... — Il le faut absolument, répliqua l'auteur japonais, le sourcil froncé et le sourire aux lèvres. — Mais, si je tue Rodrigue, c'est la mort de la tragédie. — Je ne vous dis pas que vous tuerez Rodrigue : vous avez seulement décidé de le tuer; et, comme l'ombre est épaisse, c'est le comte qui recevra votre coup de sabre en pleine poitrine. — Moi, le meurtrier du comte! — Écoutez-moi, mon cher seigneur. J'ai autant que vous le souci de ce beau drame. Vous désirez naturellement que Chimène épouse Rodrigue... — Je le désire... pour moi, non! mais par respect de la tradition, hélas! oui. — Eh bien! Rodrigue, chez nous, ne peut pas épouser la fille, s'il a tué le père. Nos principes s'y opposent absolument. — Alors, c'est une autre pièce! — Non pas : à quoi me serviraient cette nuit sombre et ce croisement de fers dans les ténèbres? Personne ne vous a vu. Rodrigue croira que le comte est mort de sa main, et tout le monde le croira comme lui. Vous seul saurez la vérité. Dites encore que nous ne vous faisons pas la part belle! — Merci, répliqua don Sanche : j'aime mieux celle que l'on me fait en Europe. — Attention! le duel est commencé. Dégainez! Fendez-vous! Ça y est. Le comte est par terre. Sauvez-vous! Chimène-san, hâtez-vous d'accourir avec une torche. Mais prenez garde de vous empêtrer dans votre robe. Penchez-vous sur le cadavre et dites : « Qui a tué mon père? — Moi, répond Rodrigue. » Allons, le premier acte est terminé. Ces personnages euro-

péens sont quelquefois durs à manier. Respirons un peu. »

Au second acte, le Roi est agenouillé sur une estrade dans la grand'salle du Palais. Sa tête sort d'une pyramide de soie légère et somptueuse. « Monseigneur, lui dit-on, il nous a paru qu'en Europe vous n'aviez pas un sentiment assez haut de votre dignité. Nous n'aimons pas chez les grands cette familiarité paternelle à laquelle vous condescendez. Vous êtes un homme au-dessus des nuages. Ne parlez pas trop ; et que de votre auguste face impassible, la parole tombe comme l'éclair et la foudre... Qu'on introduise Chimène et don Sanche, Rodrigue et don Diègue, et qu'ils s'agenouillent au pied de l'estrade! Chimène sait ce qu'elle doit dire ; et don Sanche doit réclamer comme elle la tête du meurtrier... Ne récriminez pas, seigneur don Sanche! Nous vous réservons une minute glorieuse... Pour vous, don Diègue, vous trahirez la vérité par amour de votre fils : vous soutiendrez que c'est vous qui l'avez poussé à la vengeance. Et vous, seigneur Rodrigue, vous démentirez votre honoré père... Tout marche à souhait. Vous devenez de vrais Japonais. Il est temps que le messager annonce le débarquement des Mongols. Le Shogun diffère son jugement jusqu'à ce que l'ennemi soit rejeté à la mer, et, en attendant, il nomme Rodrigue général en chef. Chimène-san, ayez la bonté de vous prosterner, et dites bien haut que vous acceptez cette remise du procès, car tout doit céder à l'obligation de défendre sa patrie. Bien! Maintenant, rentrez dans votre demeure. Nous vous y retrouvons le lendemain des funérailles de votre père.

« Ah! vous êtes contente : vous sentez venir votre grande scène. Mais permettez-nous de vous indiquer les légères modifications que les bienséances nous conseillent d'y apporter. Il convient d'abord de vous mettre dans l'esprit que vous êtes au Japon. Lorsque vous dites à votre suivante que vous voulez perdre Rodrigue et mourir après lui, il est probable qu'en France cela ne signifie point que vous ayez l'idée du suicide. Vous espérez simplement que votre douleur vous mènera au tombeau. Mais ici, nous savons qu'une fois Rodrigue mort, vous vous habilleriez de blanc et qu'à genoux entre deux flambeaux, vous vous couperiez honorablement les entrailles. Et, avant de procéder à cette cérémonie, nous savons aussi que vous seriez allée déposer sur la pierre tombale de votre honoré père la tête sanglante de son honorable meurtrier... Vous faites

la dégoûtée? Rassurez-vous! Nous n'en chargerons pas vos mains. Mais nous tenons à ce que vous n'ignoriez pas que, si Rodrigue vous offrait sa tête en vous tendant son sabre et que si vous la lui coupiez, loin de pousser des cris d'horreur comme on le ferait dans une assemblée de femmelettes européennes, tout notre public vous applaudirait, jusqu'aux petits enfans. Et c'est pourquoi le seigneur Rodrigue ne vous offrira pas sa tête. Le voici! Vos serviteurs épouvantés vous annoncent qu'il arrive avec une troupe armée... » — « Comme en Espagne, interrompit Chimène, lorsque j'étais à mon balcon. » — « Je ne vous y ai jamais vue, répliqua l'auteur japonais... Vos serviteurs croient qu'il se propose d'assaillir votre maison. Mais vous leur répondez tranquillement : « Qu'il entre! » Seigneur Rodrigue, ne vous trompez pas : vous ne venez point offrir votre tête; vous venez vous excuser de ne point l'offrir, puisque votre maître vous ordonne de marcher à l'ennemi. Et Chimène vous souhaitera de mourir sur le champ de bataille. « Sinon, dit-elle, je serais obligée de demander votre mort. » Vous comprenez à ces mots qu'elle vous aime toujours et vous l'en remerciez. Surtout, ne perdez pas votre temps à discuter sur ce que vous avez fait, comme vous en avez l'habitude en Europe... Mais, au moment où Rodrigue vous quittera, vous courrez vers lui, Chimène-san, et vous vous écrierez : « Je vous ai dit de mourir : non, ne mourez pas! Je désire revoir encore une fois votre visage! » C'est un peu hardi. J'espère que notre public ne s'en offensera pas. Nous aurons peut-être les femmes pour nous. Quant aux hommes, j'ai trouvé le moyen de les désarmer. Votre servante vous dira : « Je ne vous comprends pas : tantôt vous voulez qu'il meure et tantôt vous ne le voulez plus! » Et vous répondrez : « O faiblesse, ton nom est femme. » Mais Chimène s'indigna : « Non, s'écria-t-elle, je ne dirai pas cela! Je ne suis pas faible. Jamais Corneille ne m'a fait une pareille injure. » — « Vous le direz, repartit froidement l'auteur japonais. D'abord, c'est vrai; et puis je l'ai lu dans Shakspeare. » Et ainsi finit le second acte.

Au troisième acte, le Japonais invita ses illustres hôtes à se reposer : « J'ai là, dit-il, des gens plus expérimentés que vous et qui se tireront beaucoup mieux d'affaire. » Nous sommes au Sud du Japon, devant les flots. Les Mongols ont débarqué; et l'armée japonaise recule. Mais la victoire accourt avec Rodrigue.

Bataille sur le rivage. Une effroyable tempête éclate. Les Mongols, qui ne sont pas tués à coups de sabre, sont engloutis. Seulement, on rapporte, trouvée dans une barque, la manche sanglante de Rodrigue et l'on en conclut qu'il est mort.

Retournons vite au palais du Shogun : c'est le quatrième et dernier acte. Don Diègue et Chimène pleurent le héros. Mais la nouvelle de sa mort était fausse. Il revient et fait le récit de sa victoire. A peine a-t-il fini, le procès recommence. « Reparaissez, seigneur don Sanche ! » — « Quelle nouvelle canaillerie allez-vous m'imposer encore ? » murmura don Sanche. — « Ne craignez rien : je vous réhabilite ! Entendez d'abord le Shogun rendre son arrêt : « Je donne Rodrigue à Chimène. » — « Ah ! s'écrie Chimène, puis-je lutter contre lui ? Je préfère mourir. » Avancez-vous, seigneur don Sanche, et dites : « Je le prends et je le tuerai ! » — « C'est ce que vous appelez me réhabiliter ? fit don Sanche. Je pensais bien que vous alliez m'imposer encore... » — « De grâce, laissez parler le Shogun : « Ce n'est pas à vous « que je le donne, vous dit-il, c'est à Chimène. » Ici, seigneur Rodrigue, vous vous tournez vers Chimène et vous lui dites : « Acceptez, madame, je vous livre ma tête. » Il lui livre sa tête, seigneur don Sanche, vous l'avez entendu. Il ne la lui livre pas par métaphore. Il la lui livre pour qu'elle la coupe et la porte sur la tombe de son père. Que pensez-vous d'un tel amour ? Ne vous reste-t-il pas dans l'âme un peu de pudeur et d'honneur ? Continuerez-vous d'être jusqu'au bout le misérable que nous connaissons ? Tous les yeux sont fixés sur vous. Tous les cœurs vous adjurent de vous dénoncer... » — « Je vous en prie, dit don Sanche, réhabilitez-moi au plus vite ou je crie que c'est vous le coupable, vous, méchant Japonais, qui m'avez dénaturé comme vous dénaturez la pièce de Corneille. » — « Eh bien, réhabilitez-vous vous-même. Avouez votre crime. Dites : « Je suis celui qui dans l'ombre a tué le comte don Gormas. » — « Ça n'en finira pas, car c'est à moi maintenant que Chimène voudra couper la tête ! » — « Non : vous avez tué son père par mégarde. Elle vous pardonnera. Tout le monde vous pardonnera. Vous nous avez rendu un si grand service ! Sans vous, c'était Rodrigue le meurtrier ; et jamais au Japon il n'eût épousé Chimène. Et nous sommes heureux qu'il l'épouse. »

Nos personnages se regardaient interdits comme s'ils ne se reconnaissaient plus eux-mêmes. Don Gormas fut le premier à

rompre le silence : « Enfin, dit-il, nous n'avons pas tout perdu ; j'y ai même gagné une fille dont la conduite n'aurait pas fait rougir l'Académie française. » — « Moi, dit Rodrigue, je pourrai désormais affronter l'ombre courroucée d'Alexandre Dumas fils qui m'accuse toujours d'être prêt à sacrifier à mon amour les intérêts de ma patrie. » — « Pour moi, fit don Diègue, je trouve que les Japonais aiment trop les bonzes. Mais je constate avec plaisir qu'ils sont bons connaisseurs en héroïsme et qu'ils ne se sont pas trompés sur la valeur de ma race. » Don Sanche, qui, depuis sa réhabilitation, se rengorgeait, ajouta : « On ne peut pas leur contester une certaine ingéniosité. Ils m'ont évidemment chargé d'un rôle indigne. Cependant, ils ont peut-être mieux compris que Corneille l'importance de mon personnage. » Ils parlaient ainsi, mais ils continuaient de se regarder avec des yeux mélancoliques. Et Chimène, qui était restée silencieuse, dit tout à coup : « Quand nous voyageons, c'est pour rendre à la France un peu de cette gloire universelle qu'elle nous a donnée. Mais ici, on ne se contente pas de nous japoniser : on tait le nom de notre patrie d'adoption et de notre père adoptif. Des milliers de Japonais qui nous applaudiront, pas un peut-être ne saura qu'il applaudit en nous un reflet du génie français et de Corneille. » Et se tournant vers le Roi, c'est-à-dire vers le Shogun, c'est-à-dire vers le représentant de l'Empereur : « *Sire, sire, justice!* » s'écria-t-elle. Et don Diègue instinctivement répliqua : « *Ah! sire, écoutez-nous!* » Et ils reprirent la scène pour eux seuls, en français.

L'*Iphigénie* de Racine, jouée en janvier 1914 sous le titre : *Le Vent de l'épée de Tsukuchi*, n'a pas été mieux traitée que *le Cid*. Et pourtant, il n'y a point dans notre théâtre classique de sujet où l'étonnant mélange de politesse et de barbarie parût se prêter plus facilement à l'adaptation japonaise. Il nous faut toute l'antiquité de la légende et tout l'enchantement d'un art parfait pour que des personnages, dont le langage et les manières reflètent une si haute civilisation, nous entretiennent pendant cinq actes d'un sacrifice humain sans nous révolter. Mais au Japon les Iphigénies se sacrifient elles-mêmes ou courent d'elles-mêmes au-devant du sacrifice. Et les Clytemnestres, dont le devoir, comme celui de leurs filles, est d'obéir, s'inclinent en silence. L'auteur japonais a dû inventer un autre ressort dra-

matique. La jalouse Eryphile passe au premier plan; et sa jalousie se greffe sur une sombre vendetta. Elle est, sans le savoir et sans qu'il le sache, la fille naturelle d'Agamemnon, et son grand-père Calchas, par esprit de vengeance, a imaginé l'oracle funeste. Achille menace de se tuer, si on lui fait l'injure d'immoler sa fiancée. Pour ne pas priver la patrie d'un aussi vaillant capitaine, Agamemnon consent à la fuite de sa femme et de sa fille; mais, n'ayant point obéi aux dieux, il se prépare à s'ouvrir le ventre. Enfin Eryphile se poignarde. C'est le drame du *Harakiri*. Notre psychologie ne résiste pas à cette frénésie de suicides. Il en résulte un singulier appauvrissement des âmes.

Cette pauvreté morale, j'en vois le symbole saisissant dans l'adaptation du *Luthier de Crémone* jouée en juin 1913 sous le titre : *Le Village du Tambourin*. L'auteur japonais a suivi assez fidèlement la jolie bluette de Coppée. Mais le violon est remplacé par un tambourin. Je sais qu'il y a tambourin et tambourin; et ne tambourine pas qui veut. Les Japonais musiciens reconnaissent aux sons de l'instrument la provenance du bois et la qualité de la peau. Tout de même, si nuancés qu'on les suppose, ces sons ne peuvent pas traduire les émotions infinies de l'âme. A côté du violon de Crémone qui enchante la nuit et le rossignol, le tambourin de Sakurai est tout au plus capable d'inquiéter un pivert ou de faire taire une famille de grillons. C'est une pauvre musique.

Mais songeons à la façon carnavalesque dont les Anglais du XVIIe siècle, les Ravenscroft et les Wycherley, plagiaient Molière; songeons à notre Misanthrope transformé en un capitaine de navire cyniquement brutal; songeons aussi à nos premières imitations de Shakspeare; et ne nous étonnons pas de la figure bizarre que prend une tragédie française sur la scène japonaise. Comme Ducis blanchissait Othello, l'auteur de l'Extrême-Orient jaunit Rodrigue et Iphigénie. Il n'en fait pas moins pénétrer dans la foule quelques idées nouvelles qui élargissent un peu la conception étroite et guindée d'une littérature confucéenne et bouddhique. Quand l'Achille japonais s'écrie qu'il ne veut plus servir un maître inhumain, il limite, sans en avoir l'air, cette autorité paternelle qui s'est si souvent exercée avec tant de cruauté. La fille du fabricant de tambourins, qui refuse d'épouser le boiteux Stezo et qui finit par obtenir gain de cause, donne l'exemple de l'indépendance. Le Cid, même défiguré,

garde encore quelque beauté chevaleresque ; et les nobles vestiges de la pièce française exaltent encore la jeunesse et l'amour. Dans une adaptation de *Rodogune*, jouée en 1913, où Cléopâtre est devenue un Daïmio, — car un rôle de mère atroce n'eût pas été accepté au Japon, — Rodogune demande aux deux frères qui l'aiment de venger son père assassiné en assassinant leur seigneur ; et cette fois nous assistons à un de ces conflits de sentimens intérieurs, si fréquens dans notre théâtre et si rares dans le théâtre japonais où les sentimens se subordonnent et ne s'opposent pas. Et ces nouveautés s'introduisent de la seule manière profitable, sous le vêtement japonais et sur la scène tournante japonaise. Mais ce n'est pas la seule manière dont elles essaient de s'introduire.

III. — LES ŒUVRES LITTÉRAIRES

Tokyo possède maintenant son théâtre européen : le *Théâtre Impérial*, une très belle salle occidentale, sans surcharge de dorure. On y voit bien çà et là une dame japonaise qui, fatiguée d'être assise, a grimpé et s'est agenouillée sur son fauteuil, et un pied nu, le pied d'un élégant, appuyé au rebord d'une loge. Mais, sauf ces légers japonismes, la tenue y est parfaite. Les représentations s'y donnent le soir. On y joue des drames et des comédies qui ont des prétentions littéraires. Les drames que j'y ai vus ne se distinguaient en effet de ceux des autres théâtres que par des prétentions. Mais la comédie m'a paru se moderniser. Les hommes sont en Européens, sauf les paysans et, chose curieuse, sauf les personnages dont on veut rire. Les femmes, qui tiennent maintenant les rôles de femmes, conservent le costume japonais et ne le quittent que pour des travestis en habit noir. Cet entre-croisement de vêtemens européens et de vêtemens japonais, — que l'on retrouve du reste dans les salons du corps diplomatique où les femmes des ministres et des personnages officiels ont décidément renoncé aux robes étrangères, — produit sur le théâtre une impression extraordinaire, surtout quand ces habits noirs et ces kimono se mettent à danser aux flonflons d'une musique européenne et que les kimono lèvent la jambe. Les types ne sont point copiés sur des types occidentaux : ils appartiennent à tous les temps. Le vieux marcheur, que sa geisha turlupine,

marchait avant le Juif Errant. Le marchand qui a épousé une fille noble, et qui se casse en deux respectueusement à chaque mot qu'elle lui adresse, a dérido, je crois, le public romain avant d'amuser follement le parterre japonais.

Mais le Théâtre Impérial étend son répertoire jusqu'aux pièces traduites des littératures de l'Europe. Et des sociétés d'auteurs et d'acteurs de Tokyo et d'Osaka en montèrent un certain nombre. On a eu *Le Théâtre des Hommes de Lettres, Le Théâtre des Temps Nouveaux, La Société des Acteurs Unanimes, Le Théâtre des Pièces Sociales Modernes, Le Théâtre artistique, La Société des Inconnus, Le Théâtre Libre* (Jiyu Gekyô), *Le Chat Noir* (Kuro Neko za). Aucune de ces sociétés n'a réussi. Aucune des œuvres ne s'est soutenue plus d'une semaine. *Hamlet* valut un succès personnel à l'acteur chargé du rôle principal ; mais les lettrés estimèrent, me dit-on, que cette pièce n'était pas assez moderne. Demandez-vous aussi ce que les Japonais peuvent penser de ce jeune prince qui veut et ne veut pas se venger et qui a si peu de respect pour sa mère ! *Jules César* tomba à plat. Othello et Macbeth accomplirent leurs crimes devant une salle presque vide. *Faust*, précédé d'une réclame bruyamment germanique, atteignit à grand'peine sa troisième représentation. Les pièces contemporaines ne furent pas plus heureuses. La littérature française n'est guère représentée dans ce nécrologe que par *Le Juif Polonais*, intitulé *Le Bruit des Sonnettes*, *Michel Strogoff* ou *Le Messager aveugle* et quelques drames de Mæterlinck, *Mona Vanna*, *La mort de Tintagille*, dont personne ne se flatta même d'avoir entrevu le sens. On préférait les Allemands. Ils faillirent attraper l'ombre d'un succès d'estime avec la *Magda* de Suderman, qui fut jouée sous le nom de *Kokyo* (pays natal). Mais Hauptman ne se releva point de plusieurs échecs. *Le Vieil Heidelberg* parut insipide. Ibsen partagea le sort de Shakspeare. *Maison de Poupée* révéla une actrice de premier ordre. On applaudit l'interprète et non l'héroïne qui ne rencontra aucune sympathie. *Jean-Gabriel Borkman* se joua devant une assemblée d'hommes de lettres qu'on ne revit plus lorsqu'on donna *La Dame de la Mer*. Seul, *Le Canard Sauvage* (Dieu sait pourquoi !) sembla fondre la glace. On ne fit que le réciter ; mais on le récita cinq fois de suite. La critique reprocha à l'infortuné Bernard Shaw son manque de sérieux et son obscurité philosophique. La *Salomé* d'Oscar Wilde ne fit

pas plus ses frais que les œuvres de Gorki et de Tchékoff. Les Japonais peuvent importer nos découvertes scientifiques, nos armemens, nos costumes, nos systèmes politiques, une bonne partie de nos codes; mais notre littérature exigerait pour être comprise d'eux une révolution dans leurs mœurs. C'est surtout visible au théâtre où les plus audacieux, dès qu'ils composent un auditoire, redeviennent profondément japonais. Leurs écrivains, qui bâtissent des pièces imitées d'Ibsen, de Bernard Shaw ou de Suderman, sont obligés la plupart du temps d'y fourrer, sinon des étrangers, du moins des Japonais christianisés ou qui ont beaucoup vécu à l'étranger. Et ces pièces, si j'en juge par quelques exemplaires qu'on m'a mis sous les yeux, sont d'affreux salmigondis. J'ai retrouvé dans l'une d'elles, *La Maison d'un Prêtre*, jouée à Osaka sur le théâtre des Pièces Sociales Modernes, des scènes entières, mal digérées et encore reconnaissables, de *Solness le Constructeur*, de *La Dame de la Mer*, de *Rosmersholm* et de *La Profession de Madame Warren*.

Ces tentatives ont amené, par une réaction légitime, une recrudescence de goût pour l'ancien et seul genre dramatique vraiment littéraire que les Japonais puissent revendiquer : le *Nô*. A mon premier séjour au Japon, les représentations de ces dialogues lyriques étaient assez rares. Mais ils ont aujourd'hui de nombreux amateurs dont chaque société possède une salle et une troupe. Les traductions ne nous donnent pas plus l'idée de l'interprétation d'un *Nô* que la lecture des tragédies grecques des décors, du théâtre athénien, des masques, des cothurnes et de la voix des acteurs. L'estrade assez haute est nue, en bois poli. Un grand arbre tordu, peint sur le mur, forme l'unique décor. En face de la galerie latérale par où s'avancent les acteurs, sept choristes sont agenouillés. Leur chant ressemble à une lente psalmodie. Tout près d'eux, un joueur de flûte est agenouillé comme eux, et deux tambourinaires sont assis sur des pliants. L'un tient un grand tambourin qui rend le son du bois; l'autre un petit tambourin aux sonorités assourdies. Ils jouent alternativement en poussant des *Oh! Oh! Oh! Mia-o Mia-au Heu-o O-ou Ia-o Ia-ou Ah! Ah! Ou-ou-oa!* Assurément leurs cris éveillent chez les Japonais d'autres sensations que chez nous. Mais ce ne sont pas seulement ces coups de tambourin et ces miaulemens rythmiques qui ravissent le public : on n'apprécie pas moins la valeur picturale ou sculpturale du

tambourinaire : « Regardez, me disait un compagnon japonais, regardez ce vieillard : il est extraordinairement ce qu'il faut. Je n'en ai vu qu'un encore plus admirable : il est mort ; et la société qui le possédait cesse de jouer jusqu'à ce qu'elle trouve à le remplacer. » Le fait est que le vieux tambourinaire était merveilleux. La vieillesse l'avait amoureusement ciselé dans un ivoire jauni. Son nez et ses yeux étaient légèrement indiqués ; ses rides, d'une étrange finesse ; ses joues, délicatement creusées ; et ses lèvres amincies se fermaient avec obstination sur ses gencives dégarnies. Il semblait être sorti du temps, impersonnel comme un type, impassible et desséché comme un dieu. Les acteurs ne sont jamais plus de trois. Ils sont caparaçonnés de vêtemens bizarres et splendides. Les chevaliers marchent dans des voiles enflés et raides qui leur donnent l'air de se promener assis sur des ballons. Ils ont des immobilités prodigieuses, des pas de danse à vous faire mourir, des pas de danse qui durent un quart d'heure, une demi-heure, une éternité, des glissemens sans fin autour de la scène, avançant un pied puis l'autre, et les genoux pliés. La lenteur de leurs évolutions contraste avec les excitations et les cris des tambourinaires. Ceux qui jouent des rôles de femme portent des masques blanchis qui nous produisent un effet d'horreur macabre et qui donnent aux Japonais l'impression de la beauté. Je me demande si les vers que nos élèves du Conservatoire font ronfler et renifler leur blesseraient aussi cruellement les oreilles qu'à nous la déclamation geignante et glapissante des acteurs de Nô. La sobriété de leurs gestes est extrême, et tous ces gestes sont symboliques. La signification de leurs mouvemens de mains, de leurs attitudes, ces nuances de vie sous ce miroir d'immobilité, nous sont souvent aussi difficiles à saisir que le charme d'un jambage dans un caractère chinois. Jamais le jeu scénique ne s'est plus éloigné de la nature. Jamais société aristocratique n'en a plus raffiné les conventions et les artifices. Et je ne dis rien du drame lui-même dont le sujet bouddhique ou guerrier est ordinairement très simple, aussi simple que la forme en est savante, précieuse, elliptique, et parfois d'une étincelante obscurité (1). Des gens qui ne voient rien au-dessus de cet art ont quelque peine à s'intéresser au nôtre.

(1) Voyez dans la *Revue* du 1er septembre 1917 l'article de M. Gérard sur le Théâtre japonais.

Un Japonais qui passe des Nô aux drames de Shakspeare ou d'Ibsen passe d'une civilisation à une autre. Et le passage est abrupt.

Le roman finira peut-être par l'aplanir. Il s'adresse plus à l'individu qu'à la collectivité. Il formera lentement des auditeurs capables de supporter un jour les chefs-d'œuvre du théâtre européen. Je souhaiterais que nos meilleurs japonisans consentissent à interrompre de temps en temps leur déchiffrage des textes anciens et à s'offrir une villégiature sur les pentes du roman moderne japonais. Je ne leur conseillerais pas d'en traduire les productions ; mais ils pourraient y étudier les nouvelles tendances de l'âme japonaise, et ils nous en apprendraient plus que toutes nos impressions de voyage.

Dans un de leurs derniers annuaires, les Méthodistes américains ont recherché l'influence du mouvement chrétien sur la littérature. Ils ont relevé des expressions bibliques qui se glissent aujourd'hui tout naturellement sous le pinceau des écrivains japonais : *La Tour de Babel, le plat d'Esaü, les raisins de Chanaan, l'obole de la veuve, l'édifice bâti sur le sable, les pauvres d'esprit, le vin nouveau dans les vieilles outres, l'Évangile de la Paix, Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix...* Ils ont signalé une nouvelle de M. Nakamura : l'histoire d'un pasteur japonais qui commet un crime et que l'amour de sa femme, une Américaine, rachète et sauve. Ils ont cité un roman *Namiko* (un des rares romans japonais traduits en français sous le titre *Plutôt la mort!*) où une vieille dame japonaise raconte comment la lecture de la Bible la tira du désespoir. La chose valait en effet d'être notée, non que ce roman ait beaucoup de valeur, mais parce qu'il s'est vendu à plus de deux cent mille exemplaires et qu'il a fait pleurer bien des yeux sur les victimes de la cruauté des belles-mères. Certes, il n'est pas indifférent de savoir que des façons de parler chrétiennes et que la connaissance ou le respect du christianisme s'insinuent peu à peu dans les lettres japonaises. Plus ils s'y acclimateront, mieux les Japonais comprendront notre littérature et en profiteront. Mais les livres de piété et les enseignemens purement religieux n'ont qu'une action très restreinte.

Celle de nos romanciers l'est beaucoup moins. Depuis une quinzaine d'années, les Écoles des Romanciers japonais reproduisent à peu près les nôtres. Ils ont une école naturaliste dont

les principes semblent empruntés à nos anciens manifestes : « La nature n'est ni bonne ni mauvaise, disait en 1900 le romancier Kosugi, ni belle ni laide ; nous sommes libres d'en décrire le côté qui nous plaît, tel que nous le voyons. Notre devoir est de représenter l'illusion des phénomènes. Il importe peu qu'on touche le lecteur ; et notre personne doit rester absente de notre œuvre. » Il va sans dire que les phénomènes dont cette école caresse de préférence l'illusion ont été pendant un certain temps des phénomènes physiologiques. Elle s'est complu à peindre l'illusion de l'hérédité, l'illusion de la lutte pour la vie, et, bien que l'alcool ne fasse point de ravages au Japon, l'illusion de l'alcoolisme. Toutes ces illusions n'ont pas été du goût de la censure qui en a replongé quelques-unes au néant divin. L'école réaliste ne se distingue de l'école naturaliste que par plus de décence. Les Japonais ont aussi une école de romanciers psychologues, et une école de romanciers impressionnistes et dilettantes. Et cela fait beaucoup plus d'écoles que de bons romans ; et presque tous les romanciers de ces diverses écoles s'inspirent des romanciers étrangers.

Je crois que c'est à nous qu'ils ont pris leurs théories et leurs formules et que, malgré la baisse de notre influence depuis les dernières années du XIXe siècle, c'est encore l'œuvre de nos réalistes et de nos dilettantes qui a le plus marqué sur la conception artistique de leurs meilleurs écrivains. Maupassant a été très lu et très admiré. On connaît Flaubert, les Goncourt, et il m'a semblé qu'un des auteurs les plus goûtés de la jeunesse avait assez pratiqué *Le Crime de Sylvestre Bonnard* et *Le Mannequin d'osier*.

L'Angleterre ne leur a presque rien fourni ; et pourtant de toutes les langues européennes la langue anglaise est la plus enseignée, la plus écrite, je ne dirai pas la mieux parlée, car les Japonais qui parlent le français le prononcent plus facilement. Ils ont étudié ses philosophes, surtout Spencer, et ses écrivains politiques pour lesquels ils ont abandonné Rousseau, Montesquieu et nos théoriciens du libéralisme. Mais, sauf peut-être Stevenson et Kipling, ses grands romanciers sont comme inexistans à leurs yeux. On se l'explique en songeant au caractère essentiellement chrétien et familial du roman anglais. Les Japonais comprennent mieux Shakspeare que Dickens et George Eliot.

Il n'en est pas de même des romans russes. La littérature russe a été pour eux ce que la littérature espagnole avait été pour nous au XVIe et au XVIIe siècle : la littérature de l'ennemi, celle qu'il faut connaître. Ils avaient commencé à l'explorer quelques années avant la guerre : cette lecture rentrait dans leur préparation à la lutte prochaine. Ils tâtaient l'adversaire. La guerre et les prisonniers qu'ils firent, et qu'ils traitèrent avec humanité, développèrent une curiosité dont l'objet leur était plus familier. Le christianisme russe n'a pas la rigueur un peu sèche et moralisante du christianisme anglais. Il s'y mêle des élémens bouddhiques, une résignation orientale, un sentiment de l'universelle misère, une piété d'anéantissement qui trouvent un écho affaibli, mais encore distinct, dans les âmes japonaises. Assurément, l'esprit japonais, dont les élans ont été brisés par des siècles de contraintes et de cérémonies, ne possède ni la richesse ni l'envergure de l'esprit russe. Ils diffèrent, et ils se ressemblent aussi, comme un poney dressé aux jolis tours et l'étalon de Mazeppa. Les Russes instruits qui vivent au Japon sont les Européens que les formes de la pensée japonaise déroutent le moins. Un bourgeois français ou anglais restera plus réfractaire au mysticisme de Tolstoï et à telle création de Dostoievski, comme la Sonia de *Crime et Châtiment*, qu'un étudiant de Tokyo. On lit assidûment les romans et les nouvelles de Gorki, d'Andréief, de Tchekoff. Et aucun romancier étranger n'a mieux répondu aux sentimens intimes des Japonais que Tourguénef. Il est le grand peintre des sociétés où les afflux de civilisation étrangère élargissent brusquement la distance qui sépare les générations, désaccordent les familles, rendent souvent les enfans incompréhensibles aux pères. La nouvelle culture des Japonais n'est pas plus le produit naturel de leur ancien Japon que la culture des Russes de leur ancienne Russie. Mais les Japonais ont été plus expéditifs dans leurs emprunts; et la rapidité de leur mouvement, jointe au respect des bienséances et au culte encore vivace de l'obéissance filiale, n'a pas donné le temps à ces désaccords de dégénérer en conflits. Cependant les Japonais les conçoivent, et ils s'imaginent sans trop de peine dans les situations où Tourguénef place ses personnages. Ils se sont reconnus en eux. J'ai été frappé, en relisant *Dimitri Roudine*, *Fumée*, *Terres vierges*, des analogies entre les étudians japonais et ces

Russes incertains, versatiles, à demi sincères, d'une timidité orgueilleuse et quelquefois brutale, qui dépensent les trois quarts de leur énergie en discussions vaines et dont l'esprit erre ballotté de la vieille Russie aux idées françaises ou anglaises et aux métaphysiques allemandes. On chante souvent à Tokyo une poésie qui s'appliquerait aussi bien aux héros de Tourguénef qu'aux étudians japonais : *Quand on a trop bu, on met sa tête sur les genoux d'une femme. Quand on se réveille, on se saisit de l'empire du monde.* Entendez qu'on fait de la politique et que l'on reconstruit l'univers à coup de théories et de systèmes. Les uns et les autres ont des délibérations interminables et fumeuses autour d'une tasse de thé, plus violentes chez les Russes qui ne craignent pas de se heurter, plus courtoises chez les Japonais qu'une contradiction trop vive blesserait au sang. Les uns et les autres sont à la recherche du remède souverain, du remède infaillible qui guérirait toutes les misères, et particulièrement la misère d'avoir à travailler. Leurs enthousiasmes ne sont que des engouemens, et, pour ces velléitaires, le grand homme est celui qui parle le plus haut ou qui garde le silence le plus énigmatique.

Dès le lendemain de la guerre russe, M. Oguri Fuyò publia un roman intitulé : *La Jeunesse*, imité de *Dimitri Roudine*. Le vainqueur s'attribuait ainsi, parmi ses dépouilles opimes, l'inquiétude et les défauts d'esprit du vaincu. Le roman fut célèbre, bien que la critique en ait dénoncé l'invraisemblance. Mais la critique russe avait souvent aussi accusé d'irréalité les personnages de Tourguénef. En 1909, un autre romancier, M. Natsumé Sooseki, professeur de littérature anglaise à l'Université, un des écrivains les plus remarquables de la nouvelle génération, donna un roman, *Sanshiro,* où l'imitation de Tourguénef est moins évidente, mais où l'on retrouve bien sa manière. C'est l'histoire d'un jeune provincial timide, chaste, épris de gloire et heureux de vivre, qui vient achever ses études à Tokyo et qui aime pour la première fois. Celle qu'il aime fait partie du petit groupe des étudiantes ultra-modernes, formées ou déformées par la vie universitaire. Elle est jolie, élégante, très japonaise encore, puisqu'elle le salue la première et s'incline « comme le papier au vent, » mais libre, impérieuse, avec un peu de mystère autour d'elle. La séduction que ressent le jeune homme est pour lui une révéla-

tion, car les jeunes Japonais, en dehors des *geisha*, ne fréquentent que leur mère et leurs sœurs. Est-il aimé d'elle? Peut-être, mais elle en épouse un autre. C'est bien un de ces sujets de Tourguénef où s'exhale toute la mélancolie des existences qui ont frôlé le bonheur. Mais l'influence du Russe se manifeste surtout dans les épisodes. Sanshiro, que le train emporte vers Tokyo, a pour compagnon M. Shirota, professeur d'anglais et essayiste à ses heures. La conversation s'engage entre eux. A une gare, un Européen et sa femme montent dans un compartiment voisin. « Comme les étrangers sont beaux! s'écrie M. Shirota. Et que nous sommes misérables avec nos visages et nos corps débiles! On dit que nous sommes vainqueurs, que nous appartenons à une grande Puissance; mais regardez nos maisons, nos bâtimens, nos jardins aussi médiocres que nos visages! N'avez-vous jamais vu le mont Fuji? Il n'y a que lui dont les Japonais puissent se vanter. Seulement ce ne sont pas eux qui l'ont fait. » Sanshiro ne pensait pas qu'un pareil homme fût possible après la guerre. « Le Japon évoluera peu à peu, » dit-il. Mais le professeur d'anglais, M. Shirota, répondit : « Le Japon périra. » — « Si vous parliez ainsi à Kumamoto, d'où je viens, on vous traiterait en ennemi de la patrie. » — « Tokyo est plus vaste que Kumamoto; le Japon, plus vaste que Tokyo; notre cerveau, plus vaste que le Japon. N'exaltons pas trop le Japon! » Ainsi ou à peu près s'expriment dans *Fumée* et dans *Pères et Enfans* des Russes échauffés contre les panslavistes.

Les Sanshiro et les Shirota étaient tout désignés pour tomber sous le despotisme intellectuel de l'Allemagne. Il faut les entendre parler de Hegel « qui n'explique pas la vérité, mais qui est l'union de l'homme et de la vérité! » Depuis une quinzaine d'années, les Japonais subissent des traductions de philosophes allemands qui, paraît-il, fourmillent d'erreurs et dont l'obscurité n'en est que deux fois plus allemande. (C'est même sur une traduction allemande qu'ils ont traduit les œuvres de M. Bergson.) L'Allemagne les a repus d'ombre et de vanité. Cependant le livre qui leur a fait le plus de mal, ce n'est pas un livre de philosophie, c'est un roman qu'ils ont encore mieux compris que les romans russes, *Werther*. Le virus de paresse envieuse et de fatuité sinistre qu'il inocule à la jeunesse, et que l'Europe n'avait pas épuisé, s'est réveillé sous le climat du Japon. Les circonstances y prêtaient. Le docteur Miura, profes-

seur à l'Université impériale, me disait que les maladies nerveuses et les neurasthénies se multipliaient dans la jeunesse des écoles. Il en voyait deux raisons, l'une physiologique, l'autre morale. La taille des Japonais grandit par suite des gymnastiques et des installations européennes. Leurs jambes poussent. A la fatigue de cette croissance se joint le surmenage que leur impose, sinon leur travail, du moins la somme invraisemblable d'idées hétérogènes et contradictoires dont leur cerveau est encombré. Ajoutez une raison sociale. Le pessimisme a succédé très vite chez eux à l'optimisme d'un peuple enivré de ses victoires. Beaucoup de jeunes gens ont été pris de dégoût pour une société qui ne satisfaisait pas leurs ambitions. La science, l'art, l'érudition sont mal payés. Dans une même année, en 1907, cent quatre-vingt-six étudians se jetèrent du haut de la cascade de Kegon, près de Nikko. Ce n'est plus le suicide samuraïque du jeune homme ou de la jeune fille qui ont perdu leur honneur ou qui meurent pour prouver leur innocence. C'est le suicide philosophique, précédé d'une lettre tapageuse, d'une malédiction lancée au monde, à la société, aux hommes et aux dieux. C'est le suicide européanisé par l'Allemagne. Et le livre de Gœthe, du génie le plus sain qu'elle ait produit, a laissé derrière lui une traînée de cadavres.

On a donc vu des Werther dans le roman japonais, et même des Werther qui, au lieu des poèmes ossianiques, avaient lu *Le Triomphe de la mort*. Et, — triomphe du snobisme ! — d'Annunzio a été japonisé. L'imitation européenne n'a rien enfanté de plus extraordinaire et de plus puéril. Les Japonais restent aussi étrangers aux fureurs sensuelles et tristement inassouvies de la volupté, à toutes ces peintures de luxure inquiète du grand romancier italien, qu'aux idées les plus chrétiennes de notre civilisation. Mais, en admettant qu'ils les eussent comprises, le romancier japonais qui veut faire du d'Annunzio doit commencer par créer un monde exceptionnel ou artificiel. Il n'a à sa disposition aucune des ressources de la vie mondaine, ni les réceptions, ni les grands dîners, ni les théâtres où l'on reçoit dans sa loge, ni les promenades à travers les musées. Nous sommes dans un pays où, à moins d'être des amis très intimes de la maison, la femme de notre hôte se considère comme notre servante et ne consent à venir s'agenouiller auprès de nous qu'à la fin du repas. Je sais qu'une

société féministe s'est formée à Tokyo, et qu'on rencontre parmi les étudiantes et les anciennes étudiantes des jeunes filles qui refusent de se marier. J'ai dîné un soir chez un professeur de l'Université avec une de ces femmes nouvelles. Elle enseignait les mathématiques à l'École normale supérieure des filles. Je lui aurais donné vingt ans : elle en avait trente. Petite, menue, gracieuse, très fine, elle était aussi modeste que la plus humble Japonaise. Un des invités, un jeune professeur, me dit que sans doute elle ne se marierait pas, qu'une femme de sa valeur n'accepterait point l'humiliante entremise de l'intermédiaire, qu'au surplus les jeunes gens estimaient que, passé vingt-quatre ans, une fille n'était plus mariable et que les parens se défiaient de ces brus qui pouvaient avoir eu des aventures et qui, en tout cas, représenteraient dans la famille l'intrusion de l'amour, du redoutable et anarchique amour.

C'est parmi ces étudiantes, ces femmes professeurs, leurs compagnons d'études et les écrivains que le romancier recrute ses Enfans de Volupté. C'est dans ce petit milieu que M. Morita Sohei alla chercher ses personnages de *Baien* (Fumées d'usines) dont la censure interdit la publication pendant quatre ans et qui ne parut qu'en 1913 avec des corrections et des coupures. Le sujet n'en rappelle que de très loin *Le Triomphe de la Mort*. L'héroïne, jeune étudiante, et le héros, homme de lettres, se rencontrent au temple protestant du quartier de Kanda, pour l'unique raison qu'un auteur japonais, qui copie des sentimens européens, a toujours besoin d'un décor emprunté à l'Europe. Ni l'un, ni l'autre ne sont chrétiens ; et la jeune fille a même recours contre la passion qui l'entraîne aux disciplines bouddhiques les plus sévères. Toutes les nuits, les jambes repliées, les talons aux genoux, elle fait les durs exercices de la secte de Zen ; mais ils ne lui rendent pas sa tranquillité d'âme, et la laissent peut-être plus faible pendant la journée. Les deux amoureux se jouent des scènes du roman italien dans les restaurans européanisés dont les nappes douteuses nous soulèvent le cœur. Leur visage s'empourpre à boire du whisky. Comme leurs ancêtres aux momens critiques s'encourageaient par des exemples tirés de la Chine, ils s'excitent avec des souvenirs de d'Annunzio. « Vous souvient-il du lis qui s'épanouit sur le sable ardent? — S'il m'en souvient! Et de l'insecte qu'on trouve au fond de son calice, pâmé-

d'ivresse! — J'allais l'oublier! Où avais-je le cœur? Qu'il est beau de mourir brûlé de parfums! » Là-dessus ils vont mourir au milieu des neiges, ce qui prouve qu'il est aussi difficile de mourir comme on le rêvait que de bien vivre.

Ne nous attardons pas à ces parodies involontaires. Je me rappelle avoir vu jadis dans la province japonaise des fonctionnaires qui se rendaient à une réunion officielle chaussés de *geta* et tenant à la main des souliers exotiques, nos souliers : ils ne les mettaient qu'au dernier moment et traversaient ainsi une partie de la ville, pour bien montrer qu'ils connaissaient les beaux usages. Depuis, où nos souliers ne les ont-ils pas menés? Il faut faire crédit au génie réaliste des Japonais. Déjà quelques-uns de leurs romans se dégagent des influences trop marquées de l'Europe et se contentent de réfléchir la réalité japonaise. J'en sais un de Toson : *La Maison*, paru en 1911 et que l'on tient pour un chef-d'œuvre. C'est une œuvre intéressante. L'idée de l'auteur est que la prospérité grandissante du Japon affaiblit la vieille conception familiale. Aucun incident romanesque ne vient rompre ou égayer la trame monotone des ennuis et des tristesses de la famille assez banale dont il écrit l'histoire. Les hommes ne se fixent point dans un métier ou dans une profession. Ils sont successivement comptables, professeurs, voyageurs de commerce, boursiers, colons de Mandchourie. Les femmes, toujours inquiètes du lendemain, craignent sans cesse de lire leur répudiation sur le visage seigneurial de leur mari. Elles acceptent, par crainte ou par amour, les compromissions les plus étranges. Les enfans meurent. La mère n'ose pas les pleurer; le père se cache pour aller à leurs tombes. Bientôt la résignation recouvre leur mémoire et l'adoption repeuple leurs berceaux. Mari, femme, belles-sœurs, nièces vivent sur quelques nattes dans une promiscuité où rôdent les tentations et qui serait plus dangereuse si tous les membres de la famille ne se surveillaient pas. On tient peu à son argent, encore moins à celui des autres. C'est une existence médiocre dont les plaisirs sont plus médiocres, même les soirées de fête chez les *geisha*, même quand les *geisha* se nomment de leur joli nom chinois : *Les Ombres Parfumées* et *les Épingles d'Or*. L'individu ne parvient pas à surmonter le lent effondrement de la vieille communauté. Il reste pris dans le plâtras des dettes et des petites obligations. Je revois cer-

taines scènes de ce roman, dont j'écoutais la lecture chaque soir pendant une semaine, comme si elles se détachaient d'un souvenir réel. Il me semble que j'ai pénétré dans le triste intérieur du héros, professeur et homme de lettres, le jour où, sa fillette étant morte, il fit un cercueil de la boîte qui contenait ses livres et l'emporta sur son dos, car il n'avait pas de quoi payer la cérémonie funèbre. Il me semble que je l'ai accompagné le soir qu'il amena sa femme, toute surprise de sortir avec son mari, dans un restaurant européen, et qu'elle posa timidement sur la table des mains déformées par le travail, et que, pris de pitié pour elle, il essaya de la consoler de n'être pas née homme... On quitte ce roman curieux, quelquefois émouvant, presque toujours diffus, avec la même oppression que si l'on avait longuement séjourné dans une chambre étroite au plafond trop bas.

Je préfère les courtes nouvelles qui conviennent beaucoup mieux à l'impressionnisme japonais. Nous avons révélé aux écrivains modernes le pittoresque de leur vie familière. Ils nous doivent le sens de la couleur qui s'ajoute à leur réalisme exact et minutieux. Ils commencent à voir leur Japon avec des yeux d'artistes européens. Là où leurs peintres échouent encore, ils réussissent. Je voudrais pouvoir citer tout au long une nouvelle de M. Hakucho, intitulée *Le Premier Voyage*, et parue en janvier 1914 dans la *Revue Centrale*. C'est le récit du voyage d'un petit garçon de douze ans avec sa grand-mère, qui, pour se rendre du Japon méridional à Osaka, a pris un bateau de pêcheurs, car elle n'aime ni les gros navires, ni les chemins de fer. Rien ne nous donne une sensation plus vive de la petite vie japonaise et du paysage japonais.

Mais, si l'artiste a gardé la sobriété des anciens artistes japonais, sa palette est européenne. Jugez-en par ces quelques lignes. L'enfant est descendu à terre. « Des pins bas croissaient sur un humble coteau isolé des maisons, et l'on voyait un petit temple au milieu. Des *ex-voto* et des sandales de paille étaient suspendus aux battans des deux portes. Je m'assis sur une pierre devant ce temple. J'apercevais tout le port. L'île d'Awaji apparaissait au delà des nuages sombres. Un îlot, que n'atteignait point la lumière du soleil tombée d'entre ces nuages, ressemblait à une tache de fumée. Je me rappelai l'îlot de mon pays natal qui brillait comme de l'or au soleil couchant. » Çà et là, une

note discrète ressuscite un coin ou une attitude du vieux Japon. La grand'mère raconte un pèlerinage que sa mère et elle firent jadis à Miidera, une des places sacrées du bouddhisme. C'était au printemps. Elles allaient chantant des hymnes et arrivèrent dans un village où elles demandèrent l'hospitalité. Le maître de la maison les regarda et comprit qu'elles étaient des femmes nobles. « Médecin, bonze, kannushi, maire de village, à quelle famille appartenez-vous? » — « Nous sommes d'une famille de samuraï, malgré l'apparence, » répondit la mère. Et l'enfant est singulièrement touché par cette parole « qui sent les anciens jours. »

Il est rare que dans une nouvelle japonaise la courtisane ne se montre pas : les Japonais n'avaient pas besoin des livres européens pour se convaincre de sa valeur esthétique. Le bateau est amarré au port, et le soir tombe. La grand'mère et son petit-fils sont à l'arrière sous un toit fait avec des nattes de jonc. Le patron et son matelot boivent à l'avant. « Tout à coup, je sentis qu'une personne approchait; et, me détournant surpris, j'aperçus une femme dans un étrange costume qui montait sur le bateau. « Excusez-moi! » fit-elle en se baissant sous les nattes; et elle alla s'asseoir auprès des matelots, indiscrètement. « Qui est-ce? demandai-je tout bas à ma grand'mère. — C'est une *sôka*, dit-elle, la femme de tout le monde. » J'avais entendu depuis longtemps parler de *sôka;* mais c'était la première fois que j'en voyais une. Alors, curieusement, je fixai mes regards sur le visage de cette femme. Son visage était petit, surmonté d'une lourde chevelure. Son sourire découvrait des dents blanches entre des lèvres rouges de fard... Elle m'aperçut, s'inclina et me fit signe de la main. J'éprouvai du dégoût et je détournai la tête... Tout était noir. Il n'y avait plus d'étoile. On entendait la flûte d'un aveugle masseur sur le chemin du village, et le bruit des paroles que les gens d'une barque adressaient à des gens de la rive et que le vent nous apportait. « La dame a été gênée, » dit une voix de femme à ma grand'mère. (Ce qui signifie : mille excuses). Je vis la *sôka* qui remontait sur le rivage en retroussant ses vêtemens. » J'ignore quelle impression peuvent produire ces quelques lignes quand on ne connaît pas le Japon. Ceux qui le connaissent croiront y être en les lisant. Mais le caractère européen de cet art est assez visible.

IV. — MADAME YOSANO

Des qualités analogues ont passé dans la poésie d'une femme, Mme Yosano, le meilleur poète du Japon d'aujourd'hui, ou, si vous aimez mieux, le plus infortuné des poètes japonais, car, ayant le plus de talent, elle a le plus à souffrir du pauvre instrument primitif que lui ont légué les siècles. Je sais ce qu'on peut dire et ce qu'on a dit de la poésie japonaise. Nos poètes en ont fait, et de supérieure, chaque fois qu'ils ont mis dans un ou deux vers l'évocation d'un paysage ou le sentiment d'une profonde nostalgie. La Fontaine était un poète japonais très remarquable. Les deux vers de Racine, *Ariane, ma sœur...* sont le triomphe de la poésie japonaise. L'angélus du soir a inspiré à Dante des vers merveilleusement japonais. Mais où Dante, Racine, La Fontaine cessent d'être japonais, c'est quand ils écrivent *La Divine Comédie, Phèdre, Le Paysan du Danube.* Verlaine aussi est extrêmement japonais : *Il pleure sur mon cœur, Comme il pleut sur la ville...* Mais qu'il s'arrête là, sous peine de ne plus l'être! Représentez-vous un grand musicien réduit à pincer d'un instrument monocorde ou un grand poète condamné à ne pas excéder trente et une syllabes. Il faudrait exiler au Japon tous les poètes damnés pour leur intempérance. Je veux bien qu'il y ait une poésie japonaise, et vingt ou trente millions d'improvisateurs japonais. Mais je ne connais pas de vrai poète qui se soit jamais « réalisé » dans le genre du distique. Mme Yosano a tiré de cette forme rudimentaire et pourtant raffinée des accens inconnus aux oreilles japonaises. Ses recueils *Les Cheveux dénoués, La Danseuse, L'Éternel Été,* abondent en poésies qui pourraient être aussi bien d'une dame du XIIe siècle que d'un général d'aujourd'hui : douceur fugitive d'un instant de la journée, beauté périssable des fleurs du cerisier, mélancolie des lacs d'automne, nuages du soir sur la mer pareils à des iris.

Mais à côté de ces thèmes éternels et légers, on rencontre, ce qui est déjà nouveau, des résurrections rapides de splendeurs passées, comme des *Trophées* en miniature. Malheureusement, la traduction supprime le rythme, le son, et le charme ensorcelant, paraît-il, des caractères. *On a posé la glace de Juin près de l'oreiller incrusté de blanc corail, dans la profondeur du*

Palais. Cette vision des rafraîchissemens de l'été nous reporte au temps où les empereurs occupaient leur mystérieux palais de Nara ou de Kyôto. Traduite ainsi, que nous dit-elle? Et que nous disent ces autres vers : *Dans la galerie tournante, une trentaine de cavaliers se rangent du côté de l'Ouest, les joues rouges?* Ils suggèrent une « symphonie en rouge » aux Japonais qui savent que la galerie est laquée de rouge, que ces cavaliers sont cuirassés de laque rouge et que, si leurs joues sont rouges, c'est que le soleil se couche. J'ai essayé de traduire en vers quelques-unes de ces poésies. Elles y perdent beaucoup de leur concision. En voici une qui nous donne la sensation de la présence d'une femme aux cheveux dénoués, princesse ou impératrice, seule, le soir, dans une salle ouverte sur un jardin.

Le trône et le toit lourd sur le jardin sans bruit :
Entre le clair de lune et la lampe qui luit
Flottent des cheveux noirs et l'ombre de la nuit.

Lorsque Mme Yosano revient au temps présent, son impressionnisme a quelque chose de plus délicat et de plus coloré que celui des autres poètes et aussi de plus mélancolique :

Devant ma table de toilette,
Quand j'ouvre au vent de la mer, j'aime à voir,
Comme la vague se reflète,
Et ondule dans mon miroir.

Ou encore :

Vois : la saison s'est enfuie
Qui revient après l'hiver;
L'ombre du grand phare est violette, et la pluie
Fine tombe sur la mer.

Ou encore cette évocation d'une prière devant l'autel domestique :

C'est l'automne et le soir :
Une forme assombrie
Est immobile et prie.
Un filet d'encens grimpe autour des cheveux noirs.

Elle connaît l'art d'évoquer quelque chose de large et de puissant par le simple détail qui en indique l'effet. (Ne tenez compte ici que des deux derniers vers) :

De la haute colline aux abruptes montées
Le vent d'été descend sur la cime des pins.
Dans le pré les trois cents poulains
Ont les oreilles éventées.

Elle sait aussi se servir du mystérieux pittoresque des superstitions populaires, comme celle qui attribue au renard les plus étranges malifices :

Sur la colline en fleurs le printemps est en fête.
Mais dans le bambou creux l'eau du jardin s'arrête.
Le seigneur qui le voit hoche la tête et dit
Que c'est un sort du Renard de la nuit.

Et sa fantaisie se déploie dans ses vers avec la rapidité d'un coup d'aile :

J'entendis mes cheveux que je peignais bruire
D'un bruissement harmonique,
Comme les cordes d'une lyre.
Viens y jouer, ô vent, si tu sais la musique!

Mais sa grande originalité est surtout de sortir de l'indécision et de l'impersonnalité où s'efface d'ordinaire la figure des poètes japonais. On distingue la sienne; on devine son âme et son tempérament. Elle puise dans ses souvenirs intimes. Elle nous fait des confidences. Elle nous avoue qu'aux premières heures de son amour « elle a versé des larmes plus brûlantes que pour son pays natal. » Elle a des emportemens, des cris de passion, des défis jetés aux parens et aux règles « qui comptent peu quand on aime. » Elle dira : *Que tu es bizarre, mon cœur! As-tu acheté et bu du vin aigre?* Ou encore :

J'ai crié d'un cœur noir par un jour d'automne :
Que le pic là-bas
Déchire le tympan de qui m'abandonne
Et ne m'entend pas!

Elle réclame enfin le droit d'être fière de son amour et de sa douleur : *Je porterai fièrement mes cheveux qui blanchirent à force de t'attendre!* Ce sont là des nouveautés dans la poésie du Japon. Par quel charme Mme Yosano fait-elle tenir ces petits aiglons arrachés aux nids européens dans des cages d'insectes japonaises?

Un ami français M. Cotte, me proposa un soir de me conduire chez elle. La pluie tombait; nos *kurumaya* étaient poussifs; nous faillîmes désespérer de sortir du terrible enchevêtrement de ruelles où nous étions engagés. Ce n'est pas une petite affaire que de chercher à Tokyo une maison dont on a l'adresse exacte, le même numéro servant quelquefois à une centaine de maisons. Nos traîneurs allaient de porte en porte, et, au milieu de leurs complimens et de leurs salutations accompagnées d'un écroulement d'eau, j'entendais revenir le même nom *Akiko-san*, *Akiko-san* (Mme Akiko), car Mme Yosano n'est appelée dans son quartier que par son petit nom. Enfin, ils enfilèrent une venelle avec ce hennissement de plaisir qu'ils ont quand ils touchent au but; et ils nous déposèrent devant le seuil de la dernière maisonnette.

M. et Mme Yosano nous attendaient au premier étage, dans une chambre meublée à l'européenne et encombrée de livres européens. Sur la table, *Les Blés mouvans* de Verhaeren; sur les murs, un crayon du poète belge aux moustaches tombantes qui prend dans la pénombre comme un air de dieu chinois; des autographes de M. Henri de Régnier et de M. Valette encadrés; des tableaux cubistes et un portrait à l'huile de Mme Yosano, figure intelligente et concentrée. Par terre, une collection de *Comœdia*. M. Yosano, qui écrit lui aussi, et sa femme ont voyagé. Ils sont venus en France, où elle éprouva une telle nostalgie qu'au bout de six mois elle dut s'en retourner. Elle a des façons plus dégagées que les Japonaises. Elle serre la main de ses visiteurs; mais elle est silencieuse et ne répond aux questions qu'on lui pose qu'après avoir regardé son mari. La conversation est coupée de temps en temps par les cris de ses enfans qui sont couchés en bas. Celui qui crie le plus fort se nomme Auguste en souvenir de l'admiration que ses parens ont conçue pour Rodin. Je lui demandai quels écrivains étrangers l'avaient le plus impressionnée. Elle me répondit que, jeune fille, elle avait lu tant de Tolstoï qu'elle ne voulait pas se marier. Heureusement elle rencontra M. Yosano; et ce fut une nouvelle victoire du Japon sur la Russie. Quant aux poètes, elle me cita Verhaeren et Rosetti, mais sans paraître en être bien sûre. En ce moment, elle rajeunissait le style et la langue de quelques anciens ouvrages. Et elle m'offrit un exemplaire du vieux roman le *Gengi Monogatari* mis en japonais moderne.

Je la priai d'y inscrire une poésie. Son mari lui passa son stylographe; et, pendant qu'elle attendait l'inspiration, nous causâmes avec M. Yosano et un de ses amis, M. Matsuoka, qui a vécu en France et parle fort bien le français.

Ces messieurs m'interrogèrent aussitôt sur les Futuristes et sur quelques-uns de nos écrivains peu célèbres et pourtant très abstrus. Leur prédilection m'eût paru singulière, si je ne connaissais depuis longtemps les étrangers et si je ne savais qu'ils se portent de préférence, dans notre littérature contemporaine, vers tout ce qui bégaie ou s'enveloppe de ténèbres sibyllines. Supposez qu'on leur donne à choisir des députés de l'esprit français, ils éliraient immanquablement ceux qui s'écartent le plus de nos traditions et des qualités par lesquelles nous croyons nous imposer au monde. C'est leur seul moyen de ne pas sembler trop étrangers et de se dispenser d'une pénible initiation. L'obscurité égalise. Devant un sonnet plus que mallarméen, je perds mes avantages sur M. Matsuoka. Sa naturalisation rapide vaut mes vieux états de service.

Puis nous parlons de ce qu'ils ont vu à Paris. M. Yosano n'a pas conçu une très haute opinion de notre art dramatique en assistant à une représentation de *L'Honneur japonais*. Est-il possible de travestir ainsi le drame des *Quarante-sept Ronin?* Et comment nos acteurs font-ils le harakiri? Oui, comment? Ils se plongent grossièrement le couteau dans le ventre au lieu de se le promener de gauche à droite, et ils tombent en arrière, au lieu de tomber décemment sur le nez, comme dans un dernier salut... Je l'écoute, et je songe au Cid japonais, à l'Iphigénie japonaise. Mais je me garde bien d'entamer une discussion, et je préfère l'entendre m'expliquer que, dans la poésie japonaise, le vers de cinq syllabes suivi du vers de sept exprime la gravité, la grandeur, le plus intime de l'âme, tandis que le vers de sept suivi du vers de cinq ne convient qu'aux impressions légères.

Cependant Mme Yosano avait tracé trois lignes de haut en bas sur la première page du livre et repassa le stylographe à son mari. Il ne me restait plus qu'à savoir ce que ces trois lignes signifiaient. Ce fut ici que la difficulté commença. Notez que M. Cotte est un japonisant remarquable, que M. Matsuoka parle et écrit le français, que M. Yosano le comprend et le lit et que, Auguste ayant cessé de crier, Mme Yosano ne nous quit-

tait pas. Mais ces messieurs ne se mettaient point d'accord sur le sens de ces dix-sept syllabes, et le poète hésitait à les départager. On finit, après de nombreux tâtonnemens, par élaborer cette traduction : *A aimer se passe ma vie; si le sage aux cheveux blancs m'interroge, c'est ma réponse.* Était-ce moi le sage ? Je ne l'ai pas su. Je ne le saurai jamais.

Mais je pensais à cette terrible, à cette inextricable langue japonaise qui, selon le mot du grand japonisant M. Basil Chamberlain, semble défier l'acquisition. Les Japonais s'y retranchent contre nous, mais elle les dessert encore plus. Évidemment elle se transforme tous les jours. Elle s'enrichit ou s'altère de mots étrangers, anglais, français, allemands. Mais ces mots inexpliqués en font un nouveau « chinois. » Un professeur japonais, qui devait parler sur le Naturalisme, m'avouait qu'il n'avait pu trouver dans sa langue un équivalent à ce mot. La traduction exacte en eût été *Shizen-Shugi* (Doctrine de la nature). Mais on dit d'un chat qui miaule sur les toits ou d'un homme en bonne fortune qu'ils font *Shizen-Shugi;* et le public japonais n'aurait point pris au sérieux ce *Shizen-Shugi* littéraire ou philosophique. Le professeur créa donc un *Naturalismo* qui s'ajouta aux *Anisetto* et aux *Cremede-cacao* du vocabulaire moderne. Encore fallait-il le rendre, à l'impression, par une nouvelle combinaison de caractères, nouveau casse-tête pour les lecteurs. La langue japonaise est presque incapable de traduire nos idées, et l'esprit japonais vit dans une éternelle imprécision. Que de Japonais m'ont dit : « Vos ouvrages traduits exigent, si nous voulons les comprendre, que nous en connaissions l'original. Et nous n'arrivons à rien, tant que nous ne pensons pas en allemand, en anglais, en russe ou en français! » Ne nous étonnons pas de leurs difficultés et souvent de leurs maladresses à s'assimiler des conceptions dont les éloignent encore leur esprit national et leurs mœurs. Admirons plutôt leur souplesse et les résultats de leur curiosité laborieuse.

André Bellessort.

POÉSIES

ODE A LA FRANCE (1)

De Mulhouse à Strasbourg égrenant leurs versets,
Les angélus ailés ont quitté les horloges
Des fins clochers d'Alsace, et survolant les Vosges,
Apportent leur bonsoir aux fins clochers français.

Or, du poteau-frontière, où trois routes se glissent
Vers la France, la Suisse et l'Allemagne, un cri
Part : « Halte-là ! Qui vive ? » — On répond : « Un proscrit ! »
— « Avance ! » — Et l'homme vient par la route de Suisse.

Et, comme sentinelle, il voit que là, veillait,
Sous le poteau casqué de l'Aigle germanique,
Une Fille, portant piqués sur sa tunique
Un bleuet, un lilas — blanc — et — rouge — un œillet.

Le routier dit : « Je viens d'Orient. Ma besace
Est lourde. Je suis las de rouler, d'avoir faim.
Ne trouverai-je pas une patrie enfin
Là-bas ? » et de son doigt il indiquait l'Alsace.

(1) Ce poème a été couronné par l'Académie française pour le concours de 1917.

« En Alsace? reprit la Fille, encor trop tôt!
L'Alsace enferme encor trop de casques à pointe!
De crainte que l'événement te désappointe,
Pour t'avertir, je veille ici sous ce poteau. »

L'homme lorgnait la Fille : « Hé hé! Sais-tu, la blonde,
Qu'on prendrait bien gratis le logement chez toi? »
Mais, Elle, coupa court : « Non! je n'ai pas de toit,
N'ayant jamais été rien qu'une vagabonde :

« Je cours les grands chemins des Vosges à la mer.
Je couche n'importe où dans mes chères Ardennes.
En Alsace autrefois je logeais chez Turenne,
A Domrémy chez Jeanne, à Strasbourg chez Kléber.

« Ah! C'était bon chez eux de faire la dormeuse :
O mon corps reposé sur leur lit de lauriers!
O ma bouche, en rêvant, baisant leurs étriers!
O ma berceuse à moi, *Marche de Sambre-et-Meuse!*

« J'accours de Flandre; j'ai longé le sol lorrain
Et viens au seuil de Suisse, ici, monter la garde,
Pour retenir à temps quiconque par mégarde
Prend à ce carrefour la route vers le Rhin.

« Vers la France, crois-m'en, marche de préférence! »
L'homme rit : « Pourquoi pas vers l'Empire allemand? »
Mais la Fille redit : « Vers la France! Crois-m'en,
Parce que moi je suis la Frontière-de-France,

« Et que j'ai pour consigne en ce lieu de crier
A tout venant de Suisse et qu'à toi je te crie :
« Rien qu'à mettre le pied en France, ô sans-patrie,
Oui, tu vas te sentir soudain rapatrié!

« Mais, regarde-la donc : des châteaux de la Loire
Et du mas provençal jusqu'au moulin flamand,
Sous l'uniforme bleu, la France en ce moment
Pénètre à plein poitrail dans les blés de la gloire !

« C'est qu'elle porte enfin la Revanche en ses flancs.
Vois plutôt : nos fusils sont fleuris d'églantines,
Et nos Saint-Cyriens, partant, dans leurs cantines,
Ont, pour entrer dans Metz, mis chacun des gants blancs !

« Entends deux millions de gorges qui s'éraillent
A force de chanter la *Marseillaise,* et vois,
Rythmant à fleur de ciel l'hymne-aux-cent-mille-voix,
Nos drapeaux s'étoiler peu à peu de mitraille !

« Tiens : vois ce front qu'un coup de sabre a galonné,
Ces dolmans qu'a fleuris comme une bouquetière
La croix-de-guerre, et vois, moi-même la Frontière,
Les croix-de-bois des soldats morts me jalonner !

« Les Barbares ont pris nos églises pour cibles...
Le tocsin sonnera dans nos clochers criblés !
Ils brûlent nos moissons?... Voici nos nouveaux blés :
La mer d'épis des baïonnettes inflexibles,

« Et, frôlant de son vol les tiges d'acier clair,
Alouette nouvelle aux sillons de nos tentes,
Entends l'aile d'azur des Victoires chantantes
Dans le vent de l'obus passer comme un éclair !

« Qu'importe à nos hameaux leurs obus par rafales?
Devant l'âpre lueur de tout hameau brûlé,
Jusqu'au delà du Rhin regarde reculer
L'ombre rouge de sang des aigles bicéphales !

« Vois le feu de Vesta flamber comme un enfer,
Jour et nuit, pour couler des canons dans nos forges,
Et la source, où buvaient hier les rouges-gorges,
Tremper le fer battu des cuirasses de fer!

« Aux côtés des soldats, voix entrer dans l'Histoire
La sainte légion des femmes des tués :
Nos veuves, dont les yeux se sont habitués
A refouler leurs pleurs pour mieux voir la Victoire!

« Vois, quand passent les trains de soldats, accourir
Les enfans, du faubourg comme du val agreste,
Salut suprême et doux de la France-qui-reste
A la France-qui-part pour vaincre, — ou pour mourir!

« Ne veux-tu pas sentir le cuir des jugulaires
Ceindre ta gorge à la française et, vagabond,
Goûter combien le pain de ces soldats est bon
Qui quarante-quatre ans ont mâché leurs colères?

« Ne veux-tu pas être de ceux qui n'ont pas craint
D'offrir leur sang, pour conquérir à coups de crosse
L'étendard des uhlans pour ma robe de noce
Et, pour mon lit de noce à moi, le lit du Rhin?

« Viens donc! Des bords du Var aux berges de la Rance
La diane est si pimpante aux lèvres du clairon!
Et si doux aux vainqueurs s'en revenant du front
Sera le doux sommeil qu'on dort aux champs de France!

« Vers la France viens-t'en! A présent que tu sais,
N'est-ce pas que tu vas venir, pour qu'on te nomme
Un servant de la France et que?... — Suffit! dit l'homme,
— Je pique sur Paris : je veux être Français! »

LA CHANSON DU FLEUVE

Si! je t'ai bien aimé! Je t'ai quitté sans doute,
Oui! Mais la faute en est à toi :
Il ne te fallait pas construire notre toit
Au bord de l'eau, mais sur la route.

Car le fleuve, vois-tu, quand passent les chalands,
Chante à nos pauvres cœurs de femmes :
« Avec moi, tout doit fuir! Vois : la barque a des rames,
Et des ailes les goélands.

« Suivre le fil de l'eau, c'est suivre, au fil, des rêves
Nouveaux à chaque flot nouveau :
C'est d'un regard sans fin dévider l'écheveau
Des quais, des berges et des grèves.

« C'est savoir les bateaux dans les coins, du déclin
De leur poupe jusqu'à leur proue.
C'est son bonnet, pour lui faire tourner la roue,
Jeté par-dessous le moulin

« C'est les grelots, le long du chemin de halage,
Tintant au collier des côtiers,
Le marteau des calfats réveillant les chantiers
Et l'écho réveillant la plage.

« C'est, au bord, un gamin faisant des ricochets.
C'est, flottante, une fleur fauchée.
C'est, sur les astres dont la nuit l'onde est jonchée,
Moi, songeuse, qui me penchais.

« C'est tout ce que jamais ne verront les recluses
Qu'enferme, jaloux, un amant :
Le sommeil d'une crique et le ruissellement
Des barrages et des écluses,

« Les doigts traînés dans l'eau, le visage miré
Dans le miroir dormant de l'anse ;
Derrière un remorqueur soufflant, la nonchalance
D'une péniche en bois ciré.

« C'est tout ce dont ma triste existence claustrale
Dans ton nid d'amoureux manquait :
C'est un clocher des champs, c'est, au détour d'un quai,
La flèche d'une cathédrale.

« C'est un gué transparent; c'est, d'un saule vers l'eau,
Des branches s'inclinant, rêveuses.
C'est les battoirs scandant la chanson des laveuses;
Les rames, la chanson du flot.

« C'est d'épier l'aurore approchante qui guette
La mâture que nous gréons.
C'est d'entendre danser, au son d'accordéons,
En côtoyant une guinguette.

« C'est le passeur hélé, quand on croise son bac;
C'est au Sud une étoile neuve ;
C'est les lilas du soir se posant sur le fleuve,
L'hirondelle, sur le tillac.

« Loin de l'air lourd des chambres closes, mortuaires
A force d'étouffant ennui,
C'est, accouru des bords immenses de la nuit,
Le vent de mer des estuaires;

Et, portés par le vent, c'est soudain d'autres cieux,
Et c'est la voile qui se creuse,
Et c'est ne vouloir plus être qu'une coureuse
Avec ses cheveux dans les yeux! »

PAUL ROUGIER.

LA
CONQUÊTE DE LA PALESTINE
DE SUEZ A JÉRUSALEM

Le 19 mai 1798, entouré de Berthier et de Murat, de Lannes, de Davout et de presque tous ses futurs maréchaux, Bonaparte s'embarquait pour l'Égypte; en dix mois, il avait conquis le pays tout entier. Mais déjà une menace nouvelle se dessine : de Syrie descend vers le delta du Nil une armée ottomane, et le Premier Consul conçoit le vaste dessein de regagner l'Europe en passant par Constantinople, car Nelson tient la Méditerranée. Avec le printemps de 1799, commence sa marche fameuse vers la Syrie. La péninsule du Sinaï étend devant lui ses plateaux inclémens. Sans hésiter, il choisit la route maritime et se porte en trois étapes vers El Arich, enlève Gaza et pousse jusqu'à Jaffa. A Tibériade, à Nazareth, au mont Thabor, Kléber et Junot livrent, en avril, de brillans combats, tandis que leur chef assiège Saint-Jean d'Acre où il crut, selon ses propres paroles, « manquer sa fortune. » L'énergique résistance de Sydney-Smith, l'approche des troupes d'Abdhalah et le manque de munitions l'obligent à battre en retraite par la même voie, suivie en sens inverse, qui l'avait conduit en Syrie.

Or, cette campagne est la même qui vient d'être faite par les Anglais; quand nous lisons les rapports de Sir Archibald Murray, nous songeons aux lettres de Bonaparte : Voies et difficultés sont les mêmes, si les moyens diffèrent.

I

Il serait inexact de prétendre que la campagne qui a mené nos Alliés de Port-Saïd à Jérusalem ait été conduite d'après un plan arrêté une fois pour toutes depuis 1914. On y apercevrait plutôt un certain flottement qui rend parfois difficile d'en retrouver la ligne générale. De 1914 à 1917, l'initiative stratégique a changé de mains. Le commandement turc imposa, d'abord, ses décisions. Turc, — il serait plus exact de dire : allemand, — car si Djemal Pacha, ancien ministre de la Marine auquel on fit fête en France peu avant la guerre, commandait, en 1915, la IVe armée et si aujourd'hui encore c'est son frère Djemal Pacha le Petit qui, officiellement, dirige la lutte contre le roi du Hedjaz, en fait, Berlin ne cessa d'avoir la haute main sur les opérations. Dès 1915, le chef d'état-major était un problématique pacha, von Trommer, et maintenant le général osmanli s'appelle Kress von Kressenstein.

Le 28 octobre 1914, lorsque la Turquie et l'Angleterre étaient encore en paix, la frontière du Sinaï fut violée par des Bédouins à la solde du Sultan. Toutefois, jusqu'en février 1915 il n'y aura pas d'opération sérieuse. Dans l'intervalle, les Anglais, trop peu nombreux, ont évacué toute la péninsule, et déjà les Arabes poussent jusqu'aux abords du canal. C'est alors que l'état-major ennemi décide d'attaquer aussitôt Suez.

C'est là en effet qu'on peut porter aux Alliés, et surtout à l'Angleterre un coup mortel. Les Alliés sont répartis sur deux mondes : l'Occident, auquel nous pensons toujours, et l'Orient auquel nous prêtons moins et trop peu d'attention. Entre les deux, une seule ligne de communication rapide : le Canal. C'est par là qu'afflueront les corps d'armée de l'Inde et de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande et de l'Indo-Chine. C'est par là que viendront les pionniers chinois et qu'affluent le riz des Tropiques, les viandes frigorifiées et les cuirs australiens, le bois des îles de la Sonde, le thé des Indes. S'ils n'avaient pas Suez, les Alliés, à court déjà de bateaux, se verraient forcés de passer par le cap de Bonne-Espérance et de tripler ainsi la longueur du trajet, — ce que ne nous permettraient plus nos disponibilités en navires et en charbon.

Donc le Sultan concentre, en Palestine, la IVe armée (1) sous

(1) Elle comprend les 23e, 25e et 27e divisions (VIIIe corps de Damas, XIIe corps

le commandement nominal de Djemal Pacha. Le général Wilson qui doit défendre le Canal dispose de deux divisions indiennes qu'appuient de la cavalerie, des batteries égyptiennes et le corps méhariste du Bikanir (1). En arrière, dans la plaine du Nil, se trouvent le 1er corps Anzac (général Birdwood), la 42e Division territoriale anglaise et une brigade de Yeomanry. Mais ces effectifs sont à peine exercés et un petit nombre d'entre eux seulement capables d'entrer en ligne. L'artillerie lourde manque, et une escadre (2) qui navigue entre Suez et Port-Saïd la remplace.

Aussitôt que la menace contre le Canal se précise, des travaux de défense importans sont organisés. On ouvre dans le sable de nombreuses tranchées que des fortins appuient de loin en loin. En six ou sept points, des têtes de pont que ravitaillent des barques sont couvertes de mitrailleuses servies par des tireurs d'élite. Néanmoins, la situation est loin d'être brillante; l'armée anglaise apparaît extraordinairement hétérogène; Égyptiens, Indiens y coudoient Anzacs et Anglais; en outre, l'organisation défensive médiocre demeure à la merci d'une surprise.

On jugeait alors impossible que l'armée turque parvînt à traverser le Sinaï; en fait, grâce à ses chefs allemands et à la remarquable organisation du ravitaillement, elle put franchir 300 kilomètres de désert et arriver à Suez en trois colonnes, au mois de février 1915. Il fallut, pour la repousser, livrer une rude bataille qui nécessita l'intervention de la brigade néo-zélandaise et d'autres renforts. Si le détail de cette opération sort du cadre de ces pages, tout au moins faut-il en retenir ce fait essentiel qu'elle aboutit à l'occupation par les Turcs de toute la Péninsule Sinaïtique. Dans la suite, pour la reprendre, il fallut de longs combats, indispensables à la conquête future de la Palestine.

de Mossoul), plus une partie du IVe corps de Smyrne et de la Division du Hedjaz, et environ 15 000 Arabes irréguliers; le service des transports est dirigé par un ancien brigand albanais, Roshan Bey, — en tout, 45 000 hommes environ.

(1) 28e brigade indienne (général Younghusband) — 51e et 53e sikhs, 56e et 62e Punjabis. 29e brigade indienne général Cox) — 6e gourkahs, 14e sikhs, 69e et 89e Punjabis, 9e brigade indienne (colonel Walker), 30e brigade indienne (général Mellis). Ces unités comprennent : les 27e, 67e et 92e Punjabis, 2e Rachpouts, 10e Gourkahs, 128e Pioners et 52e Sikhs.

(2) Cuirassé *Swiftsure*, croiseurs *Clio* et *Hardinge;* garde-côte et croiseur français, *Requin* et *d'Entrecasteaux;* en plus d'une escadrille d'hydroplanes.

Surpris par l'agression ottomane, les Anglais se bornent à résister. L'attaque du Canal échoua, en février 1915, mais elle démontrait en tout cas la possibilité pour une armée moderne de franchir l'infranchissable Sinaï. Une grave menace demeurait ainsi suspendue sur Suez, et cette situation se prolongea pendant dix-huit mois, tandis que lentement le corps expéditionnaire britannique se renforçait, sous les ordres de Sir John Maxwell, — celui-là même qui dut, en 1916, réprimer les troubles d'Irlande.

A la fin de 1915, des bruits inquiétans commencèrent à courir. L'expédition des Dardanelles venait d'échouer, libérant les Turcs qui, aiguillonnés par Berlin, préparaient contre Suez une nouvelle et puissante attaque. L'opinion publique s'émut en Angleterre et un homme de premier plan, Sir Archibald Murray, fut placé au commandement suprême. Cet officier avait fait jusqu'alors toute la campagne de France comme chef de l'état-major général. Depuis août 1914, il supportait le poids de cette écrasante charge, à laquelle sa carrière l'avait tout spécialement préparé : à plusieurs reprises, Sir John French a vanté « l'aide inappréciable » que son subordonné lui avait apportée. Le 22 janvier 1916, Sir Archibald Murray était chargé de diriger les opérations militaires en Orient.

A cette époque, l'autorité britannique s'exerçait en Égypte d'une manière étrangement compliquée. Sir John Maxwell y commandait les forces impériales, et sir Reginald Wingate, l'armée indigène d'Égypte ; d'autres effectifs dépendaient du chef des bases de la Méditerranée et du Levant. Une telle organisation tripartite était inextricable et ne pouvait durer. Aussi, dès le 19 mars 1916, répartit-on les forces d'une manière nouvelle : il n'y eut plus que deux autorités en présence, celle de Sir Reginald Wingate, qui commanda les troupes indigènes, et celle de Sir Archibald Murray, qui disposa de tous les autres effectifs. Ceux-ci furent divisés en deux groupes : la *Western Frontier Force* du général Wallace (elle devait combattre les Senoussis et son histoire sort de notre sujet); la *Eastern Frontier Force*, beaucoup plus importante, engagée contre les Turcs et commandée, d'abord, par Sir Charles Dobell (1), puis par Sir Philippe Chetwode.

(1) Inspecteur général des forces nigériennes, au début de la guerre, il a

Dès 1915, une partie des troupes indiennes (1) a quitté la région ; mais elles sont remplacées par 72 bataillons blancs auxquels s'ajoutent de la cavalerie et de la *Yeomanry* (2). Ainsi, Sir Archibald Murray a sous la main des effectifs importans. Mais il est impossible de pénétrer dans cette péninsule dénuée de ressources et d'eau, si l'on n'organise d'avance un ravitaillement impeccable. L'état-major décide donc d'attaquer, mais avant la bataille militaire il faut en livrer une autre à l'arrière en organisant des bases, en construisant des routes, des voies ferrées et des canalisations. Ce fut là le trait essentiel, la note caractéristique de toute l'entreprise.

Le travail préparatoire est achevé en avril 1916 : 160 kilomètres de chaussée, 200 de *pipe-line* (3) et 300 de rail. On va donc, enfin, pouvoir pousser vers l'Est les travaux que prévoit le plan d'action. Il ne s'agit pas encore de conquérir la Palestine, mais simplement de chasser les Turcs d'El Arich. C'est là que se trouvent l'état-major ennemi et sa principale base. C'est de là aussi que partent les colonnes qui inquiètent constamment Suez. L'état-major anglais voulant reprendre le Sinaï choisit El Arich comme objectif parce qu'elle est placée sur le littoral, seul point où puissent se produire des opérations de grande envergure. Conquérir ce point sera le moyen d'obvier à la présence de forces ottomanes à proximité du Canal. Mais, pour y parvenir, il y a 200 kilomètres de dunes et de plaine sablonneuse à franchir, et il est impossible d'y réussir d'un seul coup. Impossible, — disait déjà Bonaparte — de porter à El Arich un corps tellement nombreux que sa subsistance y devient difficile (4). Comme son immortel devancier, Sir Archibald Murray décide que l'avance se fera en trois étapes. Il occupera, d'abord, les oasis de Katia, au fond de la baie de Péluse. La position organisée, on construira un chemin de fer à voie normale qui

commandé en chef les colonnes franco-anglaises qui, en janvier 1916, ont achevé la conquête du Cameroun. (Voyez la *Revue* du 15 novembre 1915.)

(1) La 30e brigade gagne la Mésopotamie (juillet 1915) ; la 28e part pour Aden (juillet 1915).

(2) Le 2e corps Anzac comprend : *Anzac Mounted Division* (général Chauvel) ; 4e division australienne (général Cox) ; 5e division australienne (général Mac Cay). En tout, 36 bataillons que commande le lieutenant-général Godley. — 42e division (général Douglas), 52e division (général Smith), 54e division, — 5e brigade montée (général Wiggin).

(3) Conduite fermée à fleur du sol.

(4) Napoléon, *Correspondance*, V.

la réunira au Canal de Suez. Puis, un second bond jettera les Anglais à Bir-el-Mazar, et là une nouvelle pause suivra jusqu'à ce que le rail ait suffisamment progressé. Enfin, une troisième étape mènera les troupes devant El Arich, où elles devront livrer bataille.

Avec un mélange d'audace et de méthode, Kress von Kressenstein s'efforce de détruire les travaux des Anglais, ce qui retarderait de plusieurs mois sa retraite désormais inévitable. Avec une précision toute germanique, il organise une colonne modèle (1), où rien n'est laissé au hasard. — Les Anglais qui tiennent Katia sont assaillis, le 3 août à minuit, par l'infanterie ottomane qui, en quelques heures, enlève à la baïonnette es positions principales. Après un moment critique, un retour des *Lancashire* et l'arrivée de la cavalerie transforment l'échec initial en victoire. Les Turcs subissent des pertes énormes : sur 20 000 hommes, 1 250 morts et 4 000 prisonniers. On peut évaluer le total à 9 000 hommes, soit environ *50 pour 100 des effectifs.* Un matériel abondant restait aux mains de Sir Archibald Murray (2) qui, le 11 août, atteignait Bir-el-Mazar, terme de sa deuxième étape.

Il faut quatre mois pour mener à bonne fin les préparatifs de l'attaque décisive, et, au début de décembre, tout est prêt. Trois divisions (3) ont achevé leur concentration et plusieurs corps spéciaux les appuient avec plus de 100 canons. C'est dans ces conditions que Murray ordonne la marche sur El Arich, le 20. Tandis qu'en avant les avions font le service des renseignemens, les méharistes avancent au trot allongé de leurs chameaux de combat; les Anzacs suivent montés sur leurs incomparables chevaux des Nouvelles-Galles du Sud, ces *Walers* qu'a célébrés Kipling. C'est un ébranlement général, et Kress von Kressenstein n'a d'autre ressource que la retraite.

(1) Le noyau de ce corps est formé par la 3e division turque qu'appuie de la cavalerie arabe, de l'artillerie légère et des canons de campagne Krupp. Un corps spécial de mitrailleuses, — 8 compagnies à 4 pièces, — est uniquement servi par des Allemands, ainsi que plusieurs batteries lourdes (105 et 150). Les pièces anti-aériennes sont maniées par des pointeurs autrichiens. La T. S. F. de campagne et un hôpital mobile complètent cette colonne, forte de 20 000 hommes.

(2) Ses forces comprennent, alors : la 42e division d'infanterie (trois brigades d'*East Lancashire*, général Sir William Douglas) ; les 52e et 54e divisions d'infanterie (major-général Smith), des territoriaux écossais plus un corps de cavalerie sous les ordres du général Chauvel (*Anzac Mounted Division*, et brigade de *Yeomanry*).

(3) 42e, 52e et Anzacs.

Une partie de ses forces, longeant la côte, se presse vers Rafa; l'autre fuit au Sud pour s'arrêter à Magdabah, se fiant aux 40 kilomètres qu'elle a mis entre elle et l'adversaire. Mais, bien qu'ils viennent de mener une poursuite de 48 heures sans débotter, les cavaliers de Chauvel prenant à peine le temps de se reposer, traversent El Arich et repartent, le 22, poussant devant eux l'armée en retraite.

Il est cinq heures du matin, quand les guetteurs annoncent les Anglais. Chauvel arrive, en effet, mais ne trouve plus devant lui Kress von Kressenstein ; celui-ci fuyait en automobile vers Bir Seba. Nos alliés se déploient, manœuvrent leurs ailes et enveloppent l'ennemi, tandis que le centre aborde les cinq redoutes où, huit heures durant, les fusiliers syriens tiennent contre tous les assauts. A seize heures, ils font une dernière tentative pour sortir du cercle qui va les étreindre. Ils étaient 2000; 400 seulement y réussirent : le reste fut pris ou tué.

La date du 9 janvier 1917 est à retenir; elle marque l'expulsion des forces turco-allemandes hors du territoire égyptien. La Péninsule Sinaïtique est ainsi entièrement reconquise et le Canal de Suez hors d'atteinte. Dès lors, une phase nouvelle de la lutte va s'ouvrir.

II

En janvier 1917, l'armée turque est affaiblie et désorganisée. Malgré cela, il faudra temporiser jusqu'en mars pour lui porter de nouveaux coups, et les trois mois qui vont suivre seront employés à un travail fiévreux dans la Péninsule du Sinaï. La construction du chemin de fer est poussée avec acharnement : au début de mars, il atteint Raffa où l'on édifie aussitôt une vaste gare. Parallèlement, on pose sur le sable du littoral une canalisation qui amènera l'eau potable à portée du front de combat. Enfin, des routes sont organisées pour les transports automobiles et le train des équipages. Il s'agit de ravitailler 36 bataillons d'infanterie et de nombreux escadrons (1).

(1) La *East Frontier Force* que va commander le général Dobell comprend alors : la 52e division d'infanterie, la 53e (général Dallas), la 54e (général Hare) et un corps de cavalerie sous les ordres du lieutenant-général Sir Philipp Chetwode (*Anzac Mounted Division* lu général Chauvel, *Imperial Mounted Division* et *Imperial Camel Corps*).

L'armée ennemie s'est repliée sur une ligne Gaza-Bir Seba, plaçant en ces deux points des garnisons importantes. Bien qu'elle ait perdu, depuis le mois d'août, 7 000 hommes, rien qu'en prisonniers, elle ne reçoit que de faibles renforts et ses effectifs comptent, alors, à peine 20 000 hommes (1). La plupart sont en réserve et elle n'a guère de positions organisées qu'au versant des collines entourant Gaza. Sur Ali Muntar, seulement, qui commande l'accès de la ville, apparaît l'esquisse d'un réseau de tranchées. Enfin, la supériorité numérique des Anglais est telle que la victoire leur semble acquise d'avance. Kress von Kressenstein le sait, et bientôt le service des renseignemens annonce que l'ennemi prépare un repli général. Il importait donc, avant tout, de ne pas perdre le contact. Aussi, comme il le déclare dans son rapport officiel, ce motif décida-t-il le général Murray à tenter un vaste coup de main qui lui livrerait Gaza et sa garnison surprise. L'armée anglaise est prête, et, le 26 mars au matin, elle commence à attaquer.

Les adversaires sont assez éloignés et entre eux descend, à égale distance des uns et des autres, l'Ouadi Gaza. Murray veut y porter toutes ses forces, gardant en réserve la 52e division. Sir Philip Chetwode avec sa cavalerie traversera l'Ouadi, droit au Nord, puis faisant tête de colonne à gauche, il viendra se placer au *Nord* et à l'*Est* de Gaza, cernant ainsi la ville. C'est alors que s'ébranleront les 53e et 54e divisions pour enlever les hauteurs, puis occuper la place.

En effet, la cavalerie australienne, après sa manœuvre d'enveloppement, tombe à l'improviste dans le dos des Turcs et leur fait 700 prisonniers, dont un général de division. Mais l'eau commençait de manquer, affaiblissant la cavalerie, et les commandans de l'infanterie se montrèrent si médiocres, qu'aucune liaison n'existait entre leurs compagnies, tandis qu'au loin, déjà, des nuages de sable indiquaient l'arrivée des renforts

(1) Ordre de bataille turc en fin mars 1917 : à Gaza, la 3e division d'infanterie et 2e régiment (10 000 fusils) avec 24 mitrailleuses, deux 150 (60e bataillon allemand), trois 105 austro-hongrois et cinq batteries de campagnes (3e régiment d'artillerie turc). — A Tell-es-Shéria, la 16e division d'infanterie (6 000 fusils, 16 mitrailleuses, 4 batteries du 16e d'artillerie turc) et la 3e division de cavalerie (4 pièces légères, 4 obusiers, 4 mitrailleuses) ; à Ramleh, la 53e division d'infanterie. — Le tout forme le XXIIe corps dont le quartier général est à Tell-es-Shéria.

A Jérusalem, se concentrent la 54e division d'infanterie (venue du Caucase) et le 67e d'infanterie (arrivée du Liban); Caïffa sert de quartier général à la 27e division d'infanterie.

ennemis, 16 000 hommes environ. « Le général Dobell eût-il, alors, jeté en avant sa réserve (52e division) que le résultat eût pu changer (1). » Mais le mauvais dispositif de l'infanterie entraîna une retraite générale, le 27, derrière l'Ouadi Gaza. Nos Alliés perdaient 4 000 des leurs et faisaient 960 prisonniers, dont quelques Austro-Allemands.

C'était un incontestable échec, mais les pertes turques avaient été telles (8 000 hommes), que l'attaque reprise dans de meilleures conditions eût donné la victoire, encore que des renforts fussent arrivés aux Ottomans. Les généraux Murray et Dobell établirent, alors, un autre plan d'action où intervenaient des élémens nouveaux : douze bataillons de troupes fraîches (la 74e division) leur arrivaient avec une escadrille de tanks, et surtout une escadre (2) de monitors allait les appuyer sur la côte. C'est donc à cinquante bataillons, munis du matériel le plus récent, que le général Dobell commande maintenant. L'attaque devait se faire en deux mouvemens : d'abord, on occuperait les collines de Sheikh Abbas et de Mansura qui dominent Gaza, après quoi les canons lourds et les tanks agiraient pour l'assaut final. — La première partie se réalisa, le 17 avril. Dans la soirée, la 53e division tenait la crête de Samson, sur le rivage ; les 52e et 54e marchaient sur Ali Muntar, la 74e demeurant en réserve générale. Déjà les pertes étaient considérables. « Il est possible que si Dobell avait, alors, décidé de jeter en avant ses réserves, la clef de la position eût pu être enlevée (3). » Mais il ne le fit point et, le 19 avril au soir, il fallut interrompre l'attaque jusqu'à l'arrivée de renforts suffisans pour la reprendre. Provisoirement, Sir Philipp Chetwode remplaça Dobell (4). Nos alliés laissaient 7 000 hommes sur le terrain ; du moins avaient-ils occupé des positions qui seraient le point de départ de la victorieuse offensive actuelle.

La première attaque contre Gaza avait échoué faute d'eau pour la cavalerie et d'un meilleur dispositif de l'infanterie ; la

(1) Rapport du général Murray, *London Gazette*, novembre 1917.

(2) Cette escadre comprenait deux monitors puissamment armés, des contre-torpilleurs et des navires français : le *Requin* entouré de destroyers.

(3) Rapport Murray, *passim*.

(4) Chetwode est un cavalier hors ligne qui déjà en 1914, à la bataille de Mons, mena ses dragons jusqu'aux lisières de Bruxelles. Dans la retraite, il mena une charge fameuse où, *portant des fantassins en croupe*, ses escadrons balayèrent les Prussiens.

seconde, à cause d'une erreur initiale : sous prétexte qu'à 15 kilomètres dans l'Est de Gaza (1) les Turcs avaient creusé des tranchées, on crut irréalisable une manœuvre enveloppante de la cavalerie. Aussi s'en était-on tenu à une attaque frontale coûteuse et inutile, laissant sans emploi ces magnifiques escadrons qui, le 31 octobre suivant, devaient remporter la victoire. Des événemens de mars-avril on peut conclure que, les Turcs s'étant renforcés et mieux organisés, l'arrivée de l'artillerie lourde devenait indispensable au succès; mais il n'en continuait pas moins de dépendre de la cavalerie qui, tôt ou tard, déborderait les lignes ottomanes vers l'Est. C'est à cette manœuvre que les Alliés doivent d'avoir conquis la Judée.

Cependant, après le double échec britannique devant Gaza (mars et avril 1917), Sir Archibald Murray était appelé à d'autres fonctions et il laissait à son successeur, Sir Edmund Allenby, une tâche à coup sûr difficile, mais bien préparée.

III

Le général Allenby arrivait revêtu de ce prestige unique que donne la victoire. C'est une des rares personnalités militaires dont le relief ait été assez puissant pour modeler les événemens. Si son arrivée devant Gaza, dans l'été de 1917, agit aussitôt sur le cours de la campagne, ceux-là n'en furent point étonnés qui connaissaient son passé. La guerre le trouva dans les hautes fonctions d'Inspecteur de la cavalerie. Ce fut comme spécialiste de cette arme qu'il vint se distinguer en Flandre, à la suite du maréchal French. A la bataille de Mons, le 24 août, il sut engager à temps les milliers de sabres qu'il commandait pour sauver Sir Charles Fergusson qui, entre Frameries et Mons, allait être enveloppé. Pendant la difficile retraite sur Saint-Quentin, il ne cessa de couvrir l'armée anglaise par d'héroïques combats d'arrière-garde. Après la Marne, lorsque commença la course à la mer, le général Joffre reporta l'armée britannique à la gauche alliée, et c'est alors qu'Allenby s'efforça de déborder la droite allemande. N'y pouvant réussir, il vint se déployer devant Messines et prit part à la bataille d'Ypres. Il sut tenir autant

(1) Dans la région d'Atawinah.

qu'il le fallut, c'est-à-dire jusqu'au moment où le général Conneau vint à son secours. Ses brillans services lui valurent d'être publiquement félicité par Sir John French dans son troisième Rapport Officiel où le maréchal le mentionne comme « un général de cavalerie de premier plan. » Après avoir été chef du 5e corps, il commanda la IIIe armée qui, chargée de défendre Arras, occupait, en mars 1917, un front très voisin de la ville même où tombaient sans cesse les obus ennemis. Le 9 avril, après une intense préparation d'artillerie, Allenby engageait ses troupes, gagnait plusieurs kilomètres en quelques heures et dégageait la ville. On vit alors, spectacle rare, la cavalerie anglaise galoper au milieu des batteries allemandes abandonnées; 15000 prisonniers et 100 canons marquèrent cette victoire.

Une carrière si brillante et ses aptitudes éminentes de cavalier désignaient Sir Edmund Allenby pour conduire en Palestine une guerre de manœuvre.

L'offensive des Anglais vient d'échouer, mais ils veulent la reprendre avec de plus considérables objectifs. Dans ce dessein, ils organisent l'arrière et augmentent le rendement des voies de communication. L'*Egyptian Labour Corps*, composé de fellahs égyptiens sous les ordres d'officiers anglais, s'applique sur-le-champ à une triple tâche. On perfectionne la voie ferrée, ses croisemens sont multipliés et permettent un trafic ininterrompu dans les deux sens. Le terminus est porté de Rafa à Deir-el-Belah, quelques kilomètres seulement au Sud de Gaza, qui bientôt présente l'aspect d'une vaste gare européenne. D'autre part, de Rafa même un long embranchement à voie normale est poussé vers l'Est, jusqu'à Sheikh-Nouran, d'où il se scinde en deux voies, l'une vers Chellal, l'autre vers Gamli. Ensuite, on organise sur la côte, non loin de Deir-el-Belah où la mer le permet, des appontemens grâce auxquels chaque jour des approvisionnemens considérables sont débarqués; sous la protection de patrouilleurs, des steamers s'y ancrent près du rivage et l'on voit, ployés sous les sacs, les files trottinantes des fellahs qui se suivent sans arrêt. Enfin, on réorganise de fond en comble le système routier d'où sortent trois grands types de voies. Il en est de première classe, souvent macadamisées, pour les camions-automobiles; puis, des pistes soigneusement entretenues où marchent les troupes à côté des lourds

« caterpillers (1) ; » enfin, sur des chemins moins bien tracés filent de légères automobiles Ford, hautes sur roues et qui ainsi échappent à l'enlizement dans les sables. Auprès d'elles marchent pesamment les longs convois de chameaux qui se suivent par dizaines de milliers. Le service des renseignemens est assuré par des contingens de motocyclistes d'une endurance extraordinaire. Moitié courant, moitié juchés sur leur trépidante machine, à peine leur silhouette se dessine-t-elle au sommet d'une dune que déjà elle a disparu.

Grâce à cette triple organisation de la côte, des lignes ferrées et des routes, le corps expéditionnaire reçoit ses renforts. Tout lui arrive par El Kantara, sur le canal de Suez. Ceux qui connurent avant 1914 cette paisible bourgade seraient étonnés d'y voir, aujourd'hui, un port puissamment outillé, des quais immenses où halettent sans arrêt les grues à vapeur et d'où partent, comme les innombrables bras d'une pieuvre, tous les convois pour l'avant ; des bacs et des ponts démontables y assurent le passage d'Égypte en Asie. Enfin, les ingénieurs ont réglé la question de l'eau. Une formidable canalisation, qui mesure des centaines de kilomètres, déverse jusqu'aux lisières de Gaza les flots filtrés du Nil. Les chevaux subissent un entraînement progressif contre la soif. Par un rationnement graduel on les accoutume à se contenter de peu. C'est le « noviciat » de la soif. Quant aux méharis, on leur enseigne patiemment à ne plus crier, condition indispensable à certaines surprises, et cela les différencie des chameaux de transport.

Au cours de septembre 1917, le général Allenby et son état-major préparent un nouveau plan d'attaque. L'armée britannique, que viennent appuyer un détachement français sous les ordres du colonel de Piépape et un petit corps italien confié au major Agostino, a sur la IVe armée ottomane une supériorité numérique écrasante. En plus des effectifs mentionnés déjà, elle a reçu plusieurs divisions de renfort et l'appui d'une importante artillerie lourde et de nombreux avions.

Cependant, les Turcs eux aussi ont été renforcés. Kress von Kressenstein, en Idumée, commande, au 1er octobre 1917, 68 bataillons et 20 escadrons armés de 312 pièces d'artillerie et 526 mitrailleuses : ce dernier chiffre est exceptionnellement

(1) Tracteurs à chenille, faisant une lieue à l'heure et entraînant derrière eux 3 voitures de 5 tonnes chacune. C'est à eux qu'on emprunta le principe des tanks

élevé. Presque tous les canons lourds sont servis par des Allemands et les Autrichiens manœuvrent les pièces anti-aériennes. Cette armée est répartie en trois groupes principaux, dont l'un (1) défend les alentours de Gaza, sur des positions qui couvrent les collines d'Ali Muntar et d'Atawinah. Un autre (2), qui forme le centre, s'appuie sur le massif de Kavukah ; le troisième (3), à l'extrême-gauche, occupe Bir Seba et ses environs.

L'ennemi pour ravitailler de tels effectifs a dû s'imposer une tâche identique à celle des Anglais. Il dispose, assez loin en arrière, d'une bonne voie de rocade : la ligne Jaffa-Jérusalem. Mais, comme elle n'était rattachée à aucun système ferré, il a fallu, d'abord, construire un long embranchement qui de Lydda (Est de Jaffa) et par Naplouse vînt rejoindre la voie de Damas : ainsi existent des communications directes par le rail entre Jérusalem et Damas qu'unit au surplus une large chaussée carrossable. Ce n'est pas tout. De la ligne Jaffa-Jérusalem se détachait, au passage de l'Oued Surar, un nouveau chemin de fer qui fut poussé en avant, de dix kilomètres environ, jusqu'à El Tineh. Là, il diverge, vers le Sud, dans Tell-es-Sheria sur l'Ouadi de ce nom, oblique au Sud-Est et gagne Bir-Seba; puis, d'autre part, un second embranchement suit la côte et atteint Beit-Hanum, voisine de Gaza. — Ainsi, les trois groupes de l'armée turque ont chacun derrière eux leur gare régulatrice : Beit-Hanum pour le XXIIe corps, Tell-es-Sheria pour le XXe, et pour l'extrême-gauche Bir-Seba que, de plus, une large route réunit à Hébron. Les 24e et 48e régimens d'infanterie turcs (5 800 hommes avec 24 mitrailleuses et 8 canons) gardaient ce réseau de communication.

D'une manière générale, le front turc Gaza-Bir Seba comprenait deux systèmes de tranchées puissantes et que

(1) Le XXIIe corps couvre 15 kilomètres avec les 7e division (à bataill.), 3e (à 9 batail.) soit 9,930 fusils, 240 sabres, 108 mitrailleuses et 25 batteries.

(2) Le XXe corps composé de 3 divisions à 9 bataillons (les 54e, 26e et 16e), soit 14 400 fusils, 168 mitrailleuses et 88 canons. — En réserve générale, 1 080 sabres.

(3) L'infanterie ottomane, ici engagée, compte 7375 fusils formant 3 bataillons de la 27e division, 9 de la 53e, 3 de la 21e et 3 de la 43e.

Prévoyant la nouvelle offensive, la Turquie ne cessa d'envoyer des renforts. De ses 46 divisions en ligne elle en avait, alors, 12 au Caucase et en Perse, 7 en Mésopotamie, 2 en Roumanie, 4 en Arabie. En ce moment même, il lui en reste 12 à l'intérieur, et les 9 restantes sont en Palestine. Puis l'on vit, l'une après l'autre, gagner l'Idumée les 17e, 19e, 20, 33e divisions et la 3e de cavalerie. Le 1er novembre dernier, la 20e division arrivait d'Alep à marches forcées, débarquait à Ramleh, le 6, et fut, immédiatement, jetée dans la bataille.

1 200 mètres environ séparaient des lignes anglaises. Mais les retranchemens n'étaient pas continus et avec un chef audacieux la guerre de position pouvait devenir guerre de manœuvre. Le général Allenby vit, aussitôt, l'erreur de ses prédécesseurs : *ils n'avaient point utilisé la cavalerie.* Les retranchemens ennemis étaient devenus trop puissans pour qu'on les pût prendre de front, et la victoire dépendait de *la combinaison d'un large mouvement tournant accompagné d'un assaut direct contre Gaza.*

Une seule partie du front était abordable pour des masses de cavalerie : le secteur de Bir Seba qui, à l'Est de la ville, cessait d'être fortifié. Alors, sir Edmund Allenby imagina de jeter ses escadrons entre Hébron et Bir Seba, de manière à déborder cette dernière. Celle-ci tombée, la chevauchée continuerait vers le Nord-Ouest, tandis que les Turcs seraient accrochés devant Gaza. La cavalerie donnerait, alors, en plein sur les lignes de communication, contraignant la IVe armée tout entière à plier d'un bout à l'autre.

Dans la nuit du 30 au 31 octobre, les cavaliers du général Chauvel se concentrent autour de Bir Seba. A l'aube, les Anzacs montent en selle, et après une longue randonnée coupent les Turcs d'Hébron. Cependant, l'infanterie attaquait Bir Seba par l'Ouest et, bientôt, les 67e et 81e régimens d'infanterie turcs étaient cernés autour de la mosquée. Une charge décisive du 4e de cavalerie légère australienne détermine leur reddition et, au crépuscule, nos alliés occupent Bir Seba. 1 930 prisonniers avec 5 canons étaient envoyés à l'arrière. Surpris, l'adversaire n'avait pu détruire la ville où la gare demeurait intacte, et les ingénieurs britanniques purent aussitôt augmenter le rendement des puits. Le lendemain, les Australiens arrivaient aux lisières de Duharieh, sur la route d'Hébron ; au centre, l'infanterie gagnait 15 kilomètres et, à gauche, elle s'organisait devant les lignes turques.

Ainsi, en quarante-huit heures, le pivot oriental du front turc avait sauté, l'ennemi perdait du monde en masse, mais surtout, la pression britannique allait s'augmentant d'heure en heure sur les derrières de l'adversaire. C'est alors qu'Allenby exécute la seconde partie de son plan. Il veut laisser à sa cavalerie le temps de souffler et, d'autre part, retenir devant Gaza le plus d'ennemis possible. Le 2 novembre, après six jours d'un

bombardement auquel le *Requin* prit une part glorieuse, l'infanterie enlève avec l'aide des tanks la première ligne devant Gaza et s'y consolide.

Kress von Kressenstein décide alors d'évacuer la ville. Une pause de quelques jours suit, pendant laquelle l'aviation anglaise très active bombarde Caïffa et les voies ferrées. La préparation d'artillerie recommence avec une telle violence que devant Ali Muntar, d'heure en heure, sous la pluie d'acier on voit la colline qui, pétrie, prend de nouvelles formes. Les Turcs faiblissent et quand, le 6 novembre au matin, l'infanterie britannique s'avance derrière ses barrages protecteurs, elle balaie toute résistance. Il s'agissait, à droite, de prendre la gare de Tell-es-Sheria dont la chute déborderait le centre turc; à gauche, d'occuper Gaza, pendant qu'au centre on tiendrait sur place. L'opération réussit à merveille. Déjà, ce n'est plus la guerre de tranchées, car on avance en rase campagne, et la cavalerie enfonce les lignes de Tell-es-Sheria, se jetant vers Huj pour couper les Turcs qui tiennent Kawukak. Les Écossais traversent Gaza au pas de course et, du sable jusqu'à la cheville, gagnent en quelques heures l'embouchure de l'Oued Hézi, 15 kilomètres au Nord. La gare de Beit-Hanum est prise. Sur toute la ligne, Kress von Kressenstein cède, perd des prisonniers par milliers et des canons par dizaines, et la IVe armée, la meilleure qu'ait encore le Sultan, prend la fuite! Le premier objectif d'Allenby était atteint. Il avait fait triompher la guerre de mouvement et, dès lors, s'ouvre une phase nouvelle de son action.

IV

Parallèlement à l'ennemi en retraite et au voisinage de la côte, s'étendent les ravins desséchés de nombreux torrens qui pourraient appuyer la résistance. Il s'agit d'en déloger vivement les Turcs et d'occuper le croisement des voies ferrées qui mènent à Bir Seba et Jérusalem; ainsi, la Ville Sainte serait coupée de Damas.

Les opérations vont se dérouler sur le rivage. Bien qu'ils aient franchi 20 kilomètres d'une seule traite, les Écossais parviennent, le 3 novembre, à forcer le passage de l'Oued Hezi, et la retraite du centre turc s'en trouve menacée. L'ennemi sacrifie 15 canons pour couvrir son repli, quand la *Yeomanry* dans une superbe charge y cloue les servans, et le chiffre des

prises atteint, alors, 9 000 captifs et 80 canons, — le quart de l'artillerie turque! Le 9, le 10 encore, la poussée continue; Ashkalon et Esdoud tombent, et l'adversaire qui veut résister sur l'Ouadi Sukereir est bousculé par les Gourkhas. Une manœuvre d'enveloppement cerne dans un vallon 1 500 hommes, qui y capitulent; le 14, la gare d'El Tineh est prise et les gros canons de l'escadre crachent la mitraille sur le rivage. Les pertes ennemies deviennent impressionnantes : à Katrah seulement, on compte 4 000 cadavres!

Dès lors, Kress von Kressenstein a bouleversé son ordre de bataille :la 3e division de cavalerie syrienne couvre Hébron et la 24e d'infanterie Beit Jibrin ; au centre, les 20e, 16e et 19e (1), le long du chemin de fer, cherchent à tenir contre les charges de la cavalerie et des méharistes anglais; suivant la côte, les 57e, 7e, 3e et 53e occupent une position défensive sur l'Oued Surar où se trouvent creusés des retranchemens. Mais les Écossais avec les Anzacs franchissent le torrent, le 15; occupent Ramleh et Lydda, le 16; et le lendemain entrent sans combat dans Jaffa d'où les arrière-gardes turques s'enfuient.

Cette magnifique et rapide poursuite vaut au général Allenby des territoires considérables et plusieurs villes, et c'est alors que s'ouvre la troisième phase de la manœuvre. Tandis que sa gauche progressait démesurément vers le Nord, centre et droite sont demeurés immobiles. Désormais, il couvre Jaffa en occupant la rive méridionale du Nahr el Audj. Puis, il transporte ses forces au centre en direction de Jérusalem. Au lieu d'attaquer vers le Nord, il fait tête de colonne vers l'Est. Devant lui s'étend le massif accidenté des collines de Judée où est la Ville Sainte que deux routes seulement, celles de Jéricho et de Naplouse, ravitaillent. Allenby s'efforce de couper cette dernière, mais il se heurte à l'ennemi qui veut assurer la retraite de son aile gauche, et pendant la deuxième quinzaine de novembre, l'armée britannique, en combattant sans cesse, se rapproche peu à peu des portes de la Ville Sainte.

Les pluies violentes et le mauvais état des routes retardèrent

(1) Cette dernière, en juin, occupait encore le secteur de Brzezany, en Galicie, avec l'armée du comte Bothmer. Elle partit avant la dernière offensive russe, au cours de laquelle le général Belkowitch attaqua près des anciennes positions qu'elle venait de quitter. Après un voyage de trois mois, elle débarque à Médiel, le 29 octobre, et ses premiers élémens atteignent à pied Tell-es-Shéria, le 3 novembre, juste à temps pour être balayée par les Anzacs.

la marche des Anglais. Il fallut plusieurs jours pour relever les unités fatiguées et réorganiser les transports. Entre temps, de violentes contre-attaques turques reprenaient du terrain, et Kress von Kressenstein, ne laissant près de Jaffa que quatre divisions (1), constituait devant Jérusalem un puissant groupe défensif de 6 divisions d'infanterie (2), qu'appuie la 3e de cavalerie. Les crêtes de Ain Karim et Nebi Samwyl qui dominent la route de Naplouse, et les hauteurs à l'Est de Lydda jalonnaient la ligne de feu. Le 6 décembre au matin, nos Alliés reprennent l'attaque. L'aile droite tout entière marche sur Hébron, qu'elle occupe sans coup férir, le 7. Le lendemain, une colonne de cavalerie atteint les lisières de Bethléem et y entre en liaison, sur sa gauche, avec une autre colonne descendue des crêtes au Nord. Le 9, toute la ligne s'ébranle. Anzacs et *Yeomen*, par un large détour sur leur droite, vont couper la route de Jérusalem à Jéricho, tandis que la gauche descend sur le chemin de Naplouse et y place ses avant-gardes.

Mais la défense de Jérusalem avait été aménagée avec un soin minutieux et les hauteurs environnantes couvertes de tranchées et de fils barbelés. L'artillerie était installée à contre-pente sur le Mont des Oliviers. On sut aussi que, près de l'enceinte même de la ville, des canons se trouvaient mis en batterie. Il y avait là une grave difficulté pour le général Allenby qui, ne voulant, à aucun prix, combattre sur le sol sacré de la Chrétienté, dut recourir à une manœuvre stratégique pour faire tomber la place. La journée du 8 décembre fut décisive. A la baïonnette on délogea les Turcs des positions qu'ils occupaient sur les crêtes, à 12 kilomètres dans l'Ouest, et leur repli commença dans un grand désordre. Au cours de la nuit, des renforts arrivèrent par la route de Jéricho, mais trop tard : déjà le sort de la place était décidé. Le 9, à huit heures du matin, le maire et le chef de la police arboraient le drapeau blanc. Toutefois, la lutte n'en continuait pas moins. Les Londoniens doivent charger à la baïonnette dans les faubourgs, sous le feu des mitrailleuses qui flanquent le Mont des Oliviers. Les Anglais, opérant au Nord, accentuent leur pression, et les Turcs se retirent en hâte pour n'être pas investis. En même temps, les bataillons gallois, engagés sur la route d'Hébron, coupaient Jérusalem de Jéricho,

(1) Les 3e, 7e, 16e et 20e.
(2) Les 27e, 24e, 53e 54e. 26e et 1o .

cependant que, sûrs du succès, les nôtres se massaient déjà pour faire leur entrée solennelle dans la Ville sainte.

Tout combat cesse, dans l'après-midi du 9, et l'officier commandant les troupes d'attaque se concerte avec le maire de la ville. Pour occuper Sion, on attend le général Allenby et les représentans alliés se bornent à faire poster par les autorités indigènes des gardes autour des édifices publics. Le détachement qui doit accompagner le commandant en chef est formé de Londoniens, d'Écossais, d'Irlandais et de Gallois. Un peloton de 50 cavaliers à pied représente l'Australasie, 50 fantassins représentent la France et 50 l'Italie.

Il est midi. Autour de la Porte de Jaffa, la population non musulmane, à laquelle se mêlent toutefois quelques mahométans, s'est rassemblée. Simplement, ayant à sa droite, M. François Georges-Picot, et le colonel de Piépape, à sa gauche, le major Agostino, le commandant en chef fait son entrée dans la ville. Des aides de camp, des gardes d'honneur le suivent, et Borton Pacha, haut fonctionnaire égyptien et nouveau gouverneur militaire, reçoit le cortège. En même temps, on lit une proclamation qui recommande le calme et le respect des Lieux Saints, dont des détachemens alliés renforcent, désormais, les gardes habituelles.

En quelques heures, tout est terminé. La population orientale se disperse laissant aux carrefours des ruelles la note vive d'un habit éclatant ou la brève silhouette d'un geste vif ; et c'est à peine si quelque uniforme bleu ou kaki, entrevu à l'ombre d'une maison, rappelle qu'après dix siècles de domination turque, Jérusalem est enfin délivrée !

V

Ainsi, des quatre provinces de Palestine deux sont entre nos mains, et c'est vers Samarie et la Galilée que vont se porter, maintenant, les efforts des Anglais. Ils y rencontreront des montagnes difficiles, tandis que les Turcs, rapprochés de leurs bases, s'appuieront davantage sur les voies de communication dont Naplouse est le centre, et sur la ligne de rocade Saint-Jean d'Acre-Damas. — Une partie de la IVe armée se retire vers l'Est, par Jéricho. De ce côté, les victoires de Palestine vont nifluer sur le sort du Hedjaz. Depuis qu'en 1916 le Grand

Chérif de la Mecque s'y révolta, ses partisans progressèrent sans cesse et vinrent, par la côte, jusque dans Akabah joindre l'extrême droite de l'armée anglaise. Sous les ordres des Emirs Abdallah et Faiçal, appuyés d'officiers français et anglais, ils ne cessent de harceler les Turcs, si bien que la garnison de Médine est, désormais, cernée au bout de la ligne du Hedjaz. Or, celle-ci se glisse dans l'Est de la Mer Morte, au voisinage de la droite britannique qui, Jéricho prise, peut traverser le Jourdain et consommer la ruine turque en Arabie. C'est dans ces deux directions que vont s'exercer nos communs efforts.

Mais la campagne de Palestine n'entraîne pas seulement ces résultats locaux. Par la vigueur avec laquelle elle a été menée, l'ordre de bataille en Orient s'est vu bouleversé de fond en comble, les forces ennemies d'Idumée ayant dû, en attendant mieux, passer de 2 divisions, en février 1917 (1), à 11, au mois de décembre.

La défense de l'empire repose sur une immense armature à cinq pièces : les cinq armées du Caucase, de Mésopotamie, d'Arabie, des côtes et de Palestine (2). Aux Russes du général Prjewalsky, en Arménie, le Sultan oppose de la mer Noire au lac d'Ournîah la IIIe armée avec Vehib Pacha (3); et la Ire armée d'Izzet Pacha qui de Diarbékir tient une ligne de 450 kilomètres (4). — Aux cosaques du général Baratof et à l'armée anglo-hindoue de sir Francis Marshall (5) font face, entre le grand Zab et l'Euphrate, la VIe armée (6) que commande Halil

(1) Après la bataille de Gaza (mars et avril 1917), la 3e division de cavalerie arriva du Caucase; la 26e d'infanterie accourut de Constantinople.

(2) J'ajouterai, pour mémoire, les 15e et 25e divisions d'infanterie, aujourd'hui fondues dans la IIIe armée bulgare du général Nérizoff qui se trouve à Braïla-sur-Danube; — et le 177e régiment d'infanterie, incorporé dans la Division des Lacs, devant Salonique (entre Ochrida et Presba).

(3) Ce sont, de la Mer Noire à l'Euphrate : la 37e, les 11e, 5e, 10e et 9e Caucasiennes, la 36e; à Sivas, en réserve, la 35e et la 2e de cavalerie; quartier général à Sivas.

(4) Ce sont, de l'Euphrate au Sud de Van : la 12e, la 8e (élémens), la 5e et la 8e (élémens); des bandes kurdes tiennent le secteur de Van à la frontière persane. — La 11e es en réserve à Diarbékir, et peut-être aussi la 1re.

(5) Celui-ci, un des vainqueurs de Kut et de Bagdad, vient de succéder au regretté sir Stanley Maude, fauché par une courte maladie.

(6) La 9e division est à Revandouz, la 2e à Kerkouk, la 46e à Souleimanieh, la 6e à Kifri, la 52e et la 51e à Tekrit, des élémens de la 50e à Hit, la 14e est en réserve sur le Tigre et il est probable que la 9e a quitté cette région. Quartier général à Mossoul.

Pacha (1). — Le troisième groupe osmanli est disséminé à travers l'Arabie et la progression anglaise va l'isoler (2). — L'armée des côtes protège la Turquie d'Europe et l'Asie-Mineure contre un débarquement éventuel : ce sont là 9 divisions en partie disponibles pour un autre théâtre. Enfin, la plus considérable armée turque, à l'heure actuelle, la IVe, est en Syrie (3) avec Kress von Kressenstein qui la commande de Naplouse. Elle comprend, d'ores et déjà, 10 divisions d'infanterie et 1 de cavalerie, tandis que se trouvent à proximité des forces importantes (4) dont plusieurs unités allemandes. De leurs armes va dépendre le sort de la Syrie. L'ensemble des cinq fronts ottomans, que dirige d'Alep le maréchal von Falkenhayn qui, après avoir conquis la Roumanie et lorsque Bagdad tomba, vint en assumer la charge, est désormais bousculé. C'est l'essentiel. On le voit, l'armée de Palestine est avec ses réserves immédiates la plus forte dont dispose la Turquie et, cependant, elle se trouve en triste situation. Par mort, blessures, capture et désertions elle a perdu les trois quarts de ses effectifs, déficit que ne peut combler le rendement médiocre des voies de communication : il devient douteux que Falkenhayn puisse la ressaisir avant longtemps. La Palestine devenue pour Constantinople le front principal, voilà les projets turcs radicalement bouleversés. Au printemps, en effet, Falkenhayn préparait contre Bagdad une attaque puissante. Des effectifs prussiens, désignés sous le nom de Divisions du Tigre, devaient former le noyau d'une VIIe armée qui serait concentrée sur l'Euphrate, à Zor, sous les ordres directs de Mustapha Kiamil Pacha. La destruction de ce plan est un des principaux résultats obtenus par le général Allenby, et la conquête de Jérusalem confirme celle de Bagdad.

CHARLES STIÉNON.

(1) En tout, 30 000 fusils et 2100 sabres avec 170 canons et 268 mitrailleuses.

(2) 39e et 40e divisions devant Aden ; 58e au Hedjaz ; 21e dans l'Assir.

(3) Elle comprend : a) sur la côte, les 3e et 7e divisions ; b) en Judée, les 24e, 54e, 26e, 53e, et 27e divisions, et la 3e de cavalerie ; c) les 16e, 19e et 20e divisions, encore en réserve, au mois de décembre 1917, ont dû ces jours derniers être jetées au feu.

(4) Sur le chemin de fer Saint-Jean d'Acre-Damas : les 43e (venue de Cilicie) et 48e divisions ; à Homs, des troupes allemandes ; à Alep, la 59e division.

REVUE LITTÉRAIRE

UN GRAND POÈTE LOUIS XIII : SAINT-AMANT (1)

On l'appelle « le bon gros Saint-Amant. » C'est le nom que lui donne encore son plus fervent admirateur, M. Pierre Varenne, qui réclamait, pour le poète du *Contemplateur* et de *Moïse*, le bronze ou le marbre en sa patrie de Rouen, et qui vient de lui consacrer une assez charmante notice. Était-il bon ? je n'en sais rien. Gros, ce n'est pas douteux : car il a plaisanté lui-même, et plus d'une fois, de sa « bedaine » et du reste aussi de sa grasse personne. Il s'intitule volontiers « le bon gros Saint-Amant. » Seulement, ces mots, qui sont agréables à l'oreille et, en quelque manière, à l'esprit, deviennent tout le portrait de ce poète, un portrait qui n'est pas juste. On se figure un joyeux garçon, toujours à boire, à folâtrer, qui trouve sa verve dans les pots et, du cabaret, du mauvais lieu, vous rapporte des truandailles ; un farceur à la trogne illuminée, qui chante sans presque y songer et, par hasard, qui chante bien : le bon gros, le voilà. Saint-Amant, c'est tout un autre homme.

Il s'appelait Marc-Antoine Gérard ; et, Saint-Amant, ce dut être un surnom, comme jadis on en donnait à chacun des porteurs d'un même nom : mais volontiers il fut ensuite Marc-Antoine de Gérard, écuyer, sieur de Saint-Amant. Sa noblesse n'était que « bien peu de chose, » dit Tallemant, bourgeois opulent qui avait lui-même choisi

(1) *Le bon gros Saint-Amant*, par M. Pierre Varenne (à Rouen, chez Lecerf, imprimeur.) — Cf. *Œuvres complètes de Saint-Amant*, publiées par Ch.-L. Livet (Paris, Jannet, 1855 ;) et *Saint-Amant*, par Rémy de Gourmont (collection des Plus belles pages, Société du Mercure de France, Paris, 1907.)

ses Réaux. Il naquit à Rouen, l'année que le roi Henri entra dans Paris; et il eut seize ans à l'avènement de Louis XIII. Son père, un marin; l'on ajoute « un marchand habile et fortuné, mâtiné de corsaire » et « quelque peu pirate : » c'est possible, mais on l'invente. Saint-Amant, lui, se borne à raconter que, durant vingt-deux années, son père commanda une escadre des vaisseaux d'Elisabeth, reine d'Angleterre, et fut, trois années entières, prisonnier dans la Tour-Noire, à Constantinople. Toute la famille Gérard courut les aventures de mer. Un des oncles de Marc-Antoine « gémit longtemps sous les cruelles chaînes des Turcs; » deux de ses cousins germains moururent à guerroyer fort loin contre ces infidèles. Il avait deux frères, plus jeunes que lui. Tous deux, « poussés de la belle curiosité de voir le monde et de la noble ambition d'acquérir de la gloire, » s'en allèrent. Un vaisseau français les conduisait aux Indes orientales; mais, sur la Mer-Rouge, il rencontra un vaisseau malabare qui revenait de la Mecque. Il y eut abordage et combat. Guillaume Gérard fut tué ; Salomon, le cadet, fut renversé d'un coup de pique dans la mer et, tout blessé qu'il était, se sauva plus d'une lieue à la nage. Salomon, cent périls éludés, servit dans le cavalerie de Mansfeld, puis eut la qualité de cornette colonelle d'un régiment français sous Gustave-Adolphe, puis commanda l'un des vaisseaux de Louis le Juste, puis, sous le comte de Harcourt, finit ses jours par la main des Turcs en l'île de Candie. Toujours les Turcs ! et Saint-Amant déplore avec orgueil cette « fatalité barbare secrètement affectée à la destruction de sa famille; » et ce commentaire le tente : « peut-être parce qu'elle porte le nom de ce grand Gérard qui fut célèbre instituteur de ce bel ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. » Une digne poésie se doit de prêter des intentions à la destinée.

Presque seul de sa lignée hardie, Marc-Antoine mourut dans son lit, tardivement. Mais il n'avait pas été craintif plus que les autres ou moins curieux de la gloire et du monde. Très jeune encore et avant de publier ses premiers vers, il a parcouru l'Europe, l'Afrique et l'Amérique, les Indes, et Java et Sumatra. Peiresc, passant une journée avec lui en Italie, eut grand plaisir à l'entendre conter ses pérégrinations. En la Jave Majeure, que nous appelons Java, et en la province de Batao, que nous appelons Sumatra, il avait vu « plusieurs de ces animaux qui font un troisième genre entre l'homme et le singe, lesquels ne sont point malfaisans et servent dans les maisons à balayer la chambre, allumer le feu et autres ministères dont ils s'acquittent fort ponctuellement avec une grande mansuétude; » il avait

vu « des forêts d'orangers et de citronniers sauvages si grandes que c'était à perdre vue, vers le Tagris, en la côte occidentale d'Afrique. » Et, le Tagris, en la côte occidentale d'Afrique, c'est l'Abyssinie : Arthur Rimbaud, quand il arriva au pays du négus Ménélik, sut-il que le poète des *Visions* y avait précédé le poète des *Illuminations*? Mais alors, Rimbaud corrigeait la poésie par le négoce.

Au retour de ses voyages, Saint-Amant s'attache au duc de Retz; et il est, auprès de ce grand seigneur, en qualité de bel esprit familièrement traité. Ces beaux esprits auprès des grands seigneurs, l'un des biographes de Saint-Amant, Livet, les caractérise un peu vite : « successeurs non titrés des Triboulet et des l'Angély. » De telles considérations républicaines remplacent la vérité. Il suffit de lire une lettre que Saint-Amant, simple poète, adresse à Monseigneur le duc de Retz, pair de France et chevalier des ordres du Roi, en lui dédiant le premier recueil de ses œuvres, pour savoir qu'il n'était pas du tout, à la petite cour de Belle-Isle, un bouffon. Très joliment, il se souvient de l'aventure de Deucalion et de Pirrhe, lesquels se sauvèrent du déluge en gravissant le mont Parnasse, seul épargné par les eaux : « Cela ne fait-il pas voir clairement, Monseigneur, que ceux qui aiment les lettres ne périssent jamais? » Pirrhe et Deucalion, « ces deux illustres reliques du genre humain, » que les Muses ont garanties de l'universel désastre, sont un avertissement. Et sans doute Saint-Amant ne se flatte pas d'offrir à son protecteur le cadeau de l'immortalité ; mais, somme toute, il s'est laissé dire que ses vers ne mourraient pas avec lui : et, ainsi, « j'aurai peut-être la gloire de vivre avec vous longtemps après que je ne serai plus au monde, si vous avez agréable que le commencement de ce livre soit honoré de votre nom... » Flatteries? Et fierté! Le nouveau grand seigneur, le public, a reçu quelquefois de ses beaux esprits d'autres flatteries, et parées de moins de fierté.

A Belle-Isle, le duc de Retz était, en quelque sorte, un souverain, possédant tout le pays autour d'un château fortifié qui défiait jusqu'à une descente des Anglais. Sur la vie qu'une jeunesse très gaillarde y put mener, il y a un témoignage, retrouvé par M. Livet, qui en fait grand cas ; une lettre d'un certain M. Roger, commissaire de la marine à Belle-Isle : « Souvent, le maréchal de Belle-Isle et Saint-Amant montoient sur une vieille crédence où ils avaient une petite table chargée de bouteilles de vin. Là, chacun étant sur sa chaise, ils y faisoient des séances de vingt-quatre heures. Le duc de Retz les venoit voir de temps en temps dans cette attitude. Quelquefois la

table, les pots, les verres, les chaises, les buveurs, tout dégringolait de haut en bas... » C'est la seule façon de dégringoler. Et M. Roger conclut : « Saint-Amant étoit un débauché. La nature seule l'avoit fait poète. Le vin lui donnoit de l'enthousiasme... » Cependant, M. Roger note que Saint-Amant composa *La Solitude* à Belle-Isle : c'est un délicieux poème, où, rêvant tout seul, le poète « s'amuse, — à des discours assez diserts — de son génie avec sa muse ; » c'est un badinage subtil et attentif, tout dépourvu d'ébriété. Au surplus, M. Roger, s'il fut commissaire de la marine à Belle-Isle, Saint-Amant, depuis « plus d'un siècle, » n'y buvait et n'y rimait plus. Il avait, M. Roger, dans sa famille, « de vieux parens, auxquels un de ses ancêtres, sénéchal de l'île, ami intime de Saint-Amant, avait transmis ces détails : » il ne faut pas tant de monde, pour colporter des commérages !... La vie de Saint-Amant à Belle-Isle, Saint-Amant lui-même en donne le tableau sans feinte au commencement du *Contemplateur*. C'est une douce vie de rêverie et de promenade. Il va au bord de la mer et baguenaude ; ou bien, du haut d'une falaise, il regarde voler les oiseaux : le passage d'une colombe le fait songer au déluge, à Noé, au Saint-Esprit. De tels religieux souvenirs, il vient à la philosophie, aux secrets étonnans de la nature, à l'aiguille aimantée qui mène les navigateurs, à la bénignité des flots qui portent les nids des alcyons. Et, quelquefois, avec ses compagnons illustres, il prend une chaloupe ; et le jeu de pêcher une dorade les divertit. Ou bien, il se cache en quelque abri et, dans un « vénérable livre, » étudie « l'histoire ou la moralité, » qui sont deux choses qu'il ne confond pas. Après cela, il retourne au château, par la grève, quêtant des coquilles et des images. C'est le soir ; il écoute

Le bruit des ailes du silence
Qui vole dans l'obscurité.

Il trouve gaiement couvert mis. A table, il entretient son duc ; et les propos sont délectables, et la chère, et le rire...

Et, pour noyer tout mon souci,
Sur un grand verre je me rue
Où le vin semble rire aussi.

Certes, il boit !... Passé minuit, il se retire et, dans sa chambre, a soin des muses, écrit comment Amour le surmonte ou lui cède ; si la mélancolie le harcèle, il essaye de la charmer par le moyen de son luth et les sons gracieux dissipent son alarme. Ensuite, il est près

de dormir et, avant de clore la paupière, lit quelques pages des saints Testamens.

Voilà une journée de Saint-Amant à Belle-Isle. Mais, adressé à messire Philippe de Cospeau, évêque de Nantes, le *Contemplateur* ne dit pas tout? Messire Philippe de Cospeau est l'homme de Dieu entre les mains de qui Saint-Amant fit sa conversion : car il était huguenot de naissance et, vers la trentième année, abjura les « infernales hérésies. » Non, ce n'est point à ce digne prélat qu'il dédiera le récit de sa débauche. Il est ailleurs, ce beau récit !... Et, à Belle-Isle, au cabaret dont le maître « a bien raison de se nommer La Plante, — car il gagne son bien par une plante aussi ; » et à Paris, rue du Pas-de-la-Mule, chez la Coiffier, qui vend des gâteaux et du vin, chez la Cormier, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, et mieux encore à la Pomme-de-Pin chère aux buveurs depuis François Villon, Saint-Amant boit de bons coups. Il a pour compagnon Faret, « dont le nom rime à cabaret : » ce Faret, bon écrivain, l'auteur de l'*Honnête homme*, doux et aimable et de qui l'on a une « Préface sur les Œuvres de Monsieur de Saint-Amant par son fidèle ami Faret. » Lisons Faret. Après avoir finement célébré le talent du poète, il écrit: « Je voudrais bien que ce fût ici un lieu à propos de parler aussi bien de la bonté de ses mœurs comme de la bonté de ses œuvres ; mon inclination s'étendrait volontiers sur ce sujet. Et, combien qu'il m'ait fait passer pour vieux et grand buveur dans ses vers, avec la même injustice qu'on a écrit dans les cabarets de Chaudière, qu'on dit qui ne but jamais que de l'eau. Si est-ce que, pour me venger agréablement de ses injures, je prendrais plaisir à publier qu'il a toutes les vertus qui accompagnent la générosité. Mais il m'arrache lui-même la plume de la main et sa modestie m'empêche d'en dire davantage. » On ne sait rien du tout de Chaudière, sinon qu'il ne buvait que de l'eau. On devine aussi que Faret ne fut pas un pilier de cabaret, hormis en vers, où la rime le veut. Et il faut deviner enfin que Saint-Amant n'était pas un ivrogne. Seulement, cela, c'est quasi un secret qu'allait trahir, songeant à soi, Faret : Saint-Amant se fâche et sauve sa renommée amusante.

A Paris, il a ses plaisirs et le train de sa vie auprès du comte d'Harcourt, comme à Belle-Isle auprès du duc de Retz. Cadet de Lorraine, ce comte d'Harcourt avait la coquetterie de porter une perle à l'oreille : on l'appelait Cadet la Perle. C'était un homme de gaieté : Saint-Amant faisait « la débauche » avec lui. Mais Cadet la Perle, tel que le voilà, fut un capitaine et, l'on dit, un grand capitaine. En

1640, il a pris Turin ; quatre ans plus tard, il a remporté la victoire de Florens ; puis, s'il a dû lever le siège de Lerida devant le marquis de Leganès, il a battu les Espagnols à Valenciennes. Il avait trente-cinq ans à peu près, quand il partit pour l'expédition navale qui aboutit à conquérir les îles de Lérins : et il emmena Saint-Amant. Les exploits belliqueux de Marc-Antoine de Gérard sieur de Saint-Amant qui soudain se reprend au goût des aventures, ce n'est pas notre affaire ; mais son exploit de poète, ce fut alors ce *Passage de Gibraltar*, un « caprice » et l'une de ses inventions les plus merveilleuses. Les navires de l'ennemi et les navires de la France, avec leurs pavillons, leurs flammes, leurs sabords, avec leurs figures de proue, sirènes dressant hors de l'eau leurs poitrines de femmes, bêtes réelles ou fabuleuses, monstres de la terre ou de la mer, emblèmes singuliers et qui semblent avoir perdu leur signification dans les flots, devinettes extravagantes, sculptées rudement, peintes de couleurs vives, défilent, se heurtent, font sous le soleil de la splendeur et des vacarmes.

Ce n'est pas toute la guerre où l'on vit Saint-Amant : il était au siège de La Rochelle. Et ce n'est pas tout l'emploi qu'il a eu, dans le train du monde : en 1633, le maréchal de Créqui l'emmène à Rome, où il s'agit de diplomatie auprès du Pape. Je ne vais pas l'habiller en diplomate, bien sûr ! Mais enfin, quand Marie de Gonzague épousa le roi de Pologne, Saint-Amant fut agréé comme l'un des gentilshommes de sa chambre, avec brevet et pension. Il partit pour la Pologne et, sur son chemin, dans les Flandres, tomba aux mains des Espagnols, qui le tinrent prisonnier de guerre un peu de temps. A Varsovie, il eut les charges et l'air d'un personnage de la cour. Marie de Gonzague, qu'il a chantée, lui donna le titre de conseiller d'État de la Reine et l'envoya même à Stockholm la représenter au couronnement de la reine Christine. Tallemant n'est pas sans avoir « ouï dire » qu'en cette ambassade, il « réussit assez mal : » mais on n'en finirait pas de démêler les malignités que Tallemant recueille et celles qu'il procure. Et Saint-Amant ne réussit pas si mal à Stockholm que la reine Christine ne l'ait retenu pendant une demi-année à sa cour de savans, de lettrés et de poètes.

Ses amis de France étaient, parmi les écrivains, les plus grands et aussi les plus honorables de l'époque, — et non des poètes crottés, des rimeurs de cabaret : — non ; c'étaient, par exemple, M. Corneille, son « rare ami, » qu'il loue en très beaux vers d'avoir si noblement traduit l'*Imitation de Jésus-Christ ;* M. Samuel Bochart, un admirable

érudit et l'un de ceux qui montrent que la science, l'histoire et la philologie ne sont pas de récentes inventions allemandes, mais un beau souci de chez nous; M. l'abbé Cotin, qui n'était pas ridicule encore, et qu'on lisait, et qui lui adressait en hommage son *Traité de l'âme immortelle;* M. Michel de Marolles, abbé de Villeloin, traducteur un peu infidèle, je l'avoue, mais un charmant bonhomme. Il n'y a pas, pour Saint-Amant, de répondant meilleur. M. Michel de Marolles, abbé de Villeloin, était un latiniste des plus rangés et qui travaillait tout le temps que ses migraines le voulaient bien. La promenade fut le seul divertissement que lui permît sa chétive santé ; mais, comme il se promenait peu, il mangeait peu. Il aimait aussi la conversation ; et comme il était d'un naturel facile, les opinions différentes de la sienne ne le chagrinaient pas. Mais il détestait l'impiété, le libertinage de l'esprit non moins que les mauvaises mœurs. Et il avait grand soin de la pudeur, qu'il a toujours fidèlement observée en ses propos et dans ses actes, au point de ne s'être jamais, dit-il, mis au bain. Vieux, il ne se repentait que de « plusieurs péchés » et priait Dieu de les lui pardonner. C'est lui, ce très parfait Michel de Marolles, qui a présenté Saint-Amant à Marie de Gonzague, reine de Pologne. Saint-Amant ne l'effarouche pas, lui plaît et lui est un ami. Ce fut, ce poète des *Goinfres* et de *La crevaille*, un homme d'excellente compagnie, en un temps où l'on n'avait pas renchéri sur les petites élégances très faciles, et peut-être où le bon goût ne s'était pas avisé de toute la délicatesse imaginable, mais aussi où le mauvais goût n'était pas vulgaire ni le pharisaïsme bien porté.

Un homme de très vive intelligence et qui avait médité son art avec beaucoup de zèle et d'attention. Aucun poète n'a plus réfléchi, plus précisément sûr de ses projets et n'a mieux fait ce qu'il avait choisi de faire. Il y aurait une esthétique à trouver dans ses préfaces : une esthétique, ce n'est rien, si l'œuvre qu'elle a dirigée est médiocre; l'œuvre, ici, n'est pas médiocre et naît d'une théorie juste ou ingénieuse. Non que Saint-Amant fût un doctrinaire. Il n'était point un savant non plus; et le pédantisme n'est pas son travers. Il se moque de « ceux qui ne pensent point vivre, — s'ils n'ont le nez dans quelque livre. » Ses études, pendant que son père commandait une escadre des vaisseaux d'Elisabeth ou languissait dans les cachots de la Tour-Noire à Constantinople, avaient subi des tribulations; et, au collège de La Marche, il ne fut pas un empereur. Il ne devint pas philosophe, ou humaniste seulement. « Il ne sait rien et n'a jamais étudié, » dit Tallemant. L'auteur de l'*Escolle du*

Sage, Urbain Chevreau, dit plus finement : « Quoiqu'il ne sût ni grec ni latin, il entendait l'anglais, l'espagnol, l'italien, le caractère des passions, l'usage du monde et fort bien la fable. » Ce qu'on appelait alors ne savoir ni grec ni latin serait, de nos jours, très joli ; et cette espèce d'ignorant n'a point manqué de lire, aidé peut-être des traductions ou avec le secours d'un plus savant ami, tous les auteurs, au moins les plus fameux et quelques-uns des plus petits, de Rome et d'Athènes. Au sujet du *Moïse sauvé*, le grand Samuel Bochart n'a point dédaigné de lui soumettre ses remarques d'érudit : et Saint-Amant, qui réplique sans maladresse, allègue très bien l'historien Josèphe, aussi Philon le Juif et plusieurs autres, et le célèbre anachronisme de Virgile touchant Didon, et Diodore ainsi qu'Hérodote ; il ne s'embrouille pas. Du reste, il avoue qu'il n'est pas un docteur de Sorbonne. Mais on l'impatiente, à lui trouver du talent, puis à dire, avec un faux chagrin : « C'est dommage qu'il n'ait pas étudié ! » Qui dit cela ? « Certaines gens à la vieille mode ! » Et, pour le malheur de Saint-Amant, le rediront plus tard, avant sa mort, d'autres gens à la nouvelle mode. Alors, il paraîtra suranné : les écrivains du beau temps de Louis XIV l'éconduiront comme un rimeur de très petite sorte, avec l'injustice et l'entrain quasi légitime de ces novateurs qui, tout consacrés à leur idéal, méconnaissent l'idéal passé. Le temps de Saint-Amant, c'est après la Renaissance des humanistes et avant cette seconde Renaissance des poètes et prosateurs dont Boileau a rédigé la doctrine. Il est un peu resserré entre deux époques où, différemment, on a subi, recherché même, la discipline de l'antiquité. Lui, la repousse. Et l'on observera que le défaut de son grec et de son latin l'y incitait : sans doute ! et se figure-t-on que les théories des littérateurs plus que les théories des autres idéologues ou praticiens ne dépendent guère de leurs particularités ? Saint-Amant se déclare très nettement un moderne. Sans impertinence, d'ailleurs. Il ne méprise pas les anciens et il leur accorde ces mots : « les anciens, que je révère et que je n'ignore pas. » Mais il demande la permission de ne pas suivre docilement leurs règles. Il préfère, et l'annonce, les règles qu'il a su combiner pour son usage. En est-on choqué ? Il le regretterait. Et, les règles que le sieur de Saint-Amant préfère, hélas ! Aristote ne les a point approuvées ? Le sieur de Saint-Amant répond : « Il s'est découvert des étoiles, en ces derniers siècles, qui lui auraient fait dire d'autres choses qu'il n'a dites, s'il les avait vues... »

Saint-Amant n'ignore pas les anciens et il les révère ; mais il en-

tend ne les pas imiter : il entend n'imiter personne. Il a, contre les imitateurs, une haine farouche. Ce sont des singes qui se déguisent mal : il leur reconnaît aussitôt « le manteau sur les épaules. » Ce sont des larrons : « ces messieurs-là eussent été souvent punis en la république de Lacédémone, car on les eût bien souvent pris sur le fait ! » Ici, l'on reprochera peut-être à Saint-Amant de confondre avec le plagiat cette imitation de l'antiquité qui est originale autant que nulle trouvaille et qui est le grand art de nos classiques. Il a tort, si nous songeons à Corneille, Racine, La Fontaine ou La Bruyère. Il n'a pas tort, si nous songeons à tant d'autres écrivains de plus petite sorte et, par exemple, à un Ménage, si estimable de bien des façons, mais qui avait trop de mémoire : et tout ce qu'il tentait d'écrire en vers, un Grec, un Latin, parfois un Français l'avait écrit d'abord. Il est difficile de nier que l'école des anciens, saine à quelques-uns, ne convenait pas à tous ; et que les génies les plus glorieux s'y épanouirent, mais que d'autres s'y étiolèrent. En outre, les adversaires d'un Saint-Amant sont les mêmes qui font à Ronsard un grief d'avoir, en français, parlé grec et latin. Constatons enfin qu'avec toute son indépendance le poète du *Contemplateur* et aussi des *Goinfres* suit la meilleure tradition du langage français, riche encore de ses réelles significations et de sa latinité originelle.

Pour s'émanciper, il a de valables excuses, voire de bonnes raisons. Mais on jugera de sa liberté sur le bel usage qu'il en saura faire. Les maîtres écartés, il ne lui reste que lui. C'est périlleux ; et Degas disait d'un vieux peintre jaloux de soi : « Il ne fait rien ; il cherche sa personnalité... » Saint-Amant ne s'est pas fié tout uniment à son génie naturel ; et c'est où M. Roger, commissaire de la marine, se trompe, qui écrit : « La nature seule l'avait fait poète. » Il a compté sur les singularités de sa vie et, notamment, sur l'aventure de ses voyages. A son époque, ils n'étaient pas nombreux, les hardis garçons qui avaient parcouru les cinq parties du monde et qui en rapportaient un opulent trésor de littérature. Saint-Amant se félicite de sa chance et plaint, dit-il, « ceux qui n'ont pas tant voyagé que moi et qui ne savent pas toutes les raretés de la nature pour les avoir presque toutes vues comme j'ai fait. » Saint-Amant, au retour de ses pérégrinations, ne manque pas de ressources pour écrire. Il utilise ses ressources magnifiques dans tous ses poèmes, et dans le *Moïse sauvé*, poème que Sainte-Beuve a trouvé ennuyeux : le moins ennuyeux des poèmes, tout plein de rudes imperfections, mais tout plein de fantaisie amusante. Est-ce que l'Égypte du *Moïse* n'est pas dignement

celle qui convient à l'épopée? C'est l'Égypte qu'a vue Saint-Amant. Est-ce qu'on n'est pas frappé du courage d'Élisaph et de Mérary combattant un crocodile? Vous avez vu, pauvres gens, de ces crocodiles empaillés pendus dans les cabinets des curieux; vous n'avez pas vu la bête sur ses pattes et la gueule ouverte : vous ne savez pas que c'est un animal qui croît durant des années, qui atteint jusqu'à vingt-cinq et trente pieds de long, que partant ce n'est pas peu de chose, deux hommes qui en viennent à bout. Et, lorsque le douzième chant du *Moïse* amène la conclusion de l'œuvre par la description de la nuit d'Orient, vous êtes étonnés :

On découvroit la lune; et de feux animés
Et les champs et les airs étoient déjà semés.
Ces miracles volans, ces astres de la terre
Qui de leurs rayons d'or font aux ombres la guerre,
Ces trésors où reluit la divine splendeur,
Faisoient déjà briller leurs flammes sans ardeur;
Et déjà quelques-uns, en guise d'escarboucles
Du beau poil de Marie avoient paré les boucles,
Déjà les rossignols chantoient sur les buissons...

Qu'est-ce là? « De certains vers luisans qui volent comme les mouches et dont toute l'Italie et tous les autres pays du Levant sont remplis. Il n'y a rien de si agréable au monde que de les voir, car ils jettent de dessous les ailes, à chaque mouvement, deux brandons de feu gros comme le pouce; et j'en ai vu quelquefois tous les crins de nos chevaux tout couverts, et tous nos propres cheveux mêmes. Ils volent en troupe comme des essaims d'abeilles; et l'air en est si plein et rendu si éclatant qu'on verroit à se conduire aisément sans autre lumière, n'étoit qu'on est ébloui de leur nombre et de leur agitation... » Quand on a vu de si belles choses, on a de quoi orner ses poèmes. Il arrive aussi que les poèmes soient un peu chargés de leurs ornemens; et j'avoue que c'est le cas du *Moïse*, où les ornemens sont délicieux. Du Levant, de tous les pays du monde, Saint-Amant revenait avec de telles provisions ravissantes que ses précédens poèmes ne lui étaient que vieilleries fades : il en composait de nouveaux; ses poèmes commencés, il les recommençait. Et ainsi du *Moïse* : « J'ai fait celui qui, après de longs voyages, tels qu'ont été les miens, se retrouvant en sa propre maison champêtre, et venant à revoir son jardin, en change aussitôt la disposition. Il change la figure de son parterre; tâche à faire venir au milieu quelque fontaine qui l'embellisse; l'orne de quelques statues; raccommode les espaliers

et les renouvelle ; si bien qu'encore que ce soit toujours le même fonds et le même enclos, à peine est-il reconnu de ceux qui l'avaient vu auparavant. » Voilà Saint-Amant : il ne cherche pas difficilement sa personnalité ; il se joue à la multiplier.

Il n'était pas un latiniste ; mais, depuis sa jeunesse, il était peintre et musicien très habile à toucher le luth mignard. Et il déclare : « Il est presque impossible de faire d'excellens vers, à cause de l'harmonie et de la représentation, sans avoir quelque particulière connaissance de la musique et de la peinture, tant il y a de rapport entre la poésie et ces deux autres sciences, qui sont comme ses cousines germaines... » Il écrivait cela au milieu du XVIIe siècle ; et c'était alors une telle nouveauté qu'on ne l'a point accueillie, fût-ce pour s'en moquer. Cette nouveauté, plus tard et bien après la mort de Saint-Amant, on l'a retrouvée et l'on a cru qu'on l'inventait. Il est peintre dans ses poèmes et, dans le poème de *La Pluie*, — la pluie après la sécheresse et qu'on attend comme richesse, — il est peintre hollandais :

Regarde, à l'abri de ces saules,
Un pèlerin qui se tapit...
Vois de là, dans cette campagne,
Ces vignerons, tout transportés,
Sauter comme genêts d'Espagne,
Se démenant de tous côtés...

Et, dans le même poème, attentif au son comme au dessin du paysage :

Que l'eau fait un bruit agréable,
Tombant sur ces feuillages verts !...

Il a imaginé, dans ses poèmes, des arrangemens de couleurs étranges et jolis, peint des éclairages qui ne sont pas dans les tableaux de Poussin, mais qui rayonnent dans les tableaux du Lorrain. Les musiques, parfois éclatantes, ont aussi des douceurs charmantes :

Paisible et solitaire nuit,
Sans lune et sans étoiles,
Renferme le jour qui me nuit
Dans tes plus sombres voiles.
Hâte tes pas, déesse, exauce-moi :
J'aime une brune comme toi.

Pour ses prouesses de poésie mêlée de peinture et de musique, il lui fallait un vocabulaire abondant, et qu'il s'est procuré par une

étude perpétuelle, sentant qu'il lui restait toujours dans l'esprit « quelques images qui ne pouvaient passer jusqu'au bout de sa plume. » Et il a donné des soins particuliers à la métrique. Ses alexandrins ont, quand il le veut, la plus forte solidité. Parfois, il s'avise de « rompre la mesure : autrement, cela cause un certain ennui à l'oreille ; » et il ajoute : « Je dirais qu'en user de la sorte, c'est ce qu'en termes de musique on appelle rompre la cadence, ou sortir d'un mode pour y rentrer plus agréablement. » Il a inventé cette poésie musicale. Et il a inventé de joindre l'héroïque et le burlesque : « Ce genre d'écrire, composé de deux genres différens, fait un effet merveilleux... »

Et une fois au moins, d'autres fois encore, mais à la fin du *Contemplateur* plus parfaitement que jamais, ce poète méticuleux, curieux « de toutes les galanteries, toutes les propriétés, toutes les finesses, voire des moindres vétilles » du langage et du rythme ingénieux, atteignit à la véritable grandeur. Au soleil levant, la nature est comme divinisée d'un mystère; il semble que s'y préparent les révélations apocalyptiques : le jour nouveau a l'air de préluder au dernier jour et qui sera le jour éternel...

Là, rêvant à ce jour préfis
En qui toute âme saine espère,
Jour grand, où l'on verra le fils
Naître aussi tôt comme le père,
Je m'imagine au même instant
Entendre le son éclatant
De la trompette séraphique
Et pense voir, en appareil
Épouvantable et magnifique,
Jésus au milieu du soleil !

Et la résurrection des morts est comme peinte aux murailles de la Sixtine ou sculptée au portail de nos cathédrales; et les étoiles tombent des cieux; et la terre flambe; « tout est détruit, et la mort même — se voit contrainte de mourir; » et le temps est anéanti; et il ne demeure que l'éternité silencieuse.

Qu'a-t-il manqué à Saint-Amant pour être un grand poète? Rien. Pour qu'on le sût : de n'être point assassiné par Despréaux.

André Beaunier.

REVUE DRAMATIQUE

THÉATRE ANTOINE. — *Les Butors et la Finette*, pièce en six tableaux en vers par M. François Porché.

Voici une œuvre jeune, brillante, généreuse, noblement et joliment française. Le public l'a tout de suite adoptée ; la critique a été à peu près unanime à la fêter : c'est une joie d'y applaudir. Elle apporte dans la littérature de guerre une note qui n'avait pas encore été donnée. Car on a fait beaucoup de pièces, comme on a fait beaucoup de livres, qui empruntent leur sujet à la guerre. Elles nous présentent la peinture de nos mœurs pendant la tourmente. Elles visent à être aussi ressemblantes, aussi « documentaires, » que possible. Elles sont des transcriptions de la vie française, telle que nous l'avons sous les yeux. La pièce de M. François Porché est non plus une transcription, mais une transposition des dures réalités que nous vivons : c'en est la nouveauté. L'auteur s'élève au-dessus des faits eux-mêmes pour en donner une image qui les reflète en les généralisant. En cela il fait œuvre de poète, la fonction du poète étant de fixer les choses qui passent sous l'aspect de l'éternité.

Aux premiers temps de la guerre, nous avons été avides d'en connaître l'exacte physionomie, si nouvelle, si imprévue, si décontante ! Nous avons recueilli les impressions des combattans, collectionné les notes sur l'aspect du champ de bataille et sur l'aménagement des tranchées. Rien de tout cela n'a perdu de son poignant intérêt : c'est la vie et la mort des nôtres ; c'est le jeu terrible où se décide l'avenir de notre pays : nous en voudrions tout savoir. Mais cette vision directe ne nous suffit plus : elle a besoin d'être complétée par une autre. En effet, à mesure que la guerre durait, que le temps passait, amenant — déjà ! — le recul des années, un travail

d'imagination se faisait en nous, ce travail inconscient qui consiste à dégager les grandes lignes, à s'élever du fait à la cause et de l'accident à la loi, à contempler le réel dans le miroir du vrai. C'est de ce travail imaginatif que procède la pièce de M. Porché. Donc, préparons-nous à entrer avec lui dans une forêt de symboles. Soyons d'ailleurs sans crainte : ce n'est pas une de ces obscures, muettes et mornes forêts du Nord, où naguère on tentait d'égarer le génie français, mais bien une forêt de chez nous où pénètrent l'air et la lumière, pleine de rayons de soleil et de chants d'oiseaux. Des symboles, mais d'un poète qui n'est, ne fut, ni ne sera symboliste. Des vers libres, mais d'une technique qui n'est aucunement vers-libriste. Même, j'ai tort d'employer ce vocable solennel et abscons de symbole, qui a servi d'étiquette à tant de conceptions nuageuses, abrité tant de balbutiemens prétentieux et couvert tant de drogues nuisibles! M. François Porché ne fait aucune difficulté de recourir au vieux terme d'allégorie. Tout suranné et désuet que soit le mot, il n'en a pas peur. Il déclare en toute simplicité qu'il s'est proposé d'écrire une allégorie versifiée selon le goût et suivant la prosodie du XVIIe siècle. Cela est d'une belle crânerie. Et, puisqu'il a si galamment joué la difficulté, il méritait bien de gagner la partie.

Un premier acte coloré, animé, chaud de ton, grouillant de vie, où l'émotion monte dans un crescendo. Nous sommes sur la terrasse d'un parc à la française : en perspective, arbres taillés, boulingrins et miroirs d'eau. La nature disciplinée : architecture et paysage. Ce chef-d'œuvre d'ordre, de raison et de goût ne s'est pas fait en un jour. Des générations y ont travaillé, comme celle des Miron qui, de père en fils, sont les jardiniers du château. Ils sont, ces Miron, les enfans du pays, où on les a toujours connus, nés sur le sol dont la sève est montée en eux : ils ont dans leur esprit, dans leur manière de sentir et d'agir, comme ils ont dans leur langage la saveur du terroir. Ils sont faits pour ces champs, pour ces eaux, pour ces bois qui sont faits pour eux. Pourtant quelqu'un les commande, dont nul ne sait au juste qui il est, un certain Buc qui dirige les travaux, morigène les travailleurs, trouve à redire à toutes choses, moleste toutes gens. D'où vient ce Buc? Ses origines sont mystérieuses. Du plus loin qu'on se souvienne, et cela ne remonte pas très loin, on l'a vu faisant de vagues métiers, dont il changeait au gré de l'occasion. Il s'est introduit dans la région sous la besace du colporteur. Comment s'y est-il implanté ? Comment s'y est-il, d'échelon en échelon, haussé jusqu'à ce poste d'intendant qui fait de lui, étranger, un maître, — et

quel maître! — pour ceux du cru? Comment a-t-il capté la confiance de la Princesse?... A cette dernière question seulement la réponse est facile et se présente d'elle-même. Exigeant et dur aux petits, on le devine souple et rampant devant les grands. Il est le flatteur qui s'est substitué aux conseillers, l'homme à tout faire qui peu à peu s'est rendu indispensable, type accompli de cette domesticité toute-puissante. Par ailleurs, il y a dans les allures du personnage on ne sait quoi de gênant et d'inquiétant. Il a fait appel à la main-d'œuvre étrangère. Que des rixes viennent à se produire entre les ouvriers du pays et les autres, d'un mot, d'un signe, Buc apaise cette clique étrangère qui aussitôt s'immobilise en une fixité de port d'armes : tout cela est louche, plus que louche.

Or voici venir la Princesse, une princesse de légende sortie d'un conte de Perrault, la charmante Finette telle que l'a peinte Watteau. Jeune, gracieuse, aimable, faite au tour et jolie à ravir, sa bienvenue au jour lui rit dans tous les yeux! Elle plaît et elle aime à plaire et ne doute pas que tous ceux qui l'entourent n'aient pour premier de tous leurs soucis le souci de lui plaire. Sa bonté, qui s'ajoute à sa grâce, fait qu'elle imagine l'humanité tout entière à la ressemblance de son âme ingénue. De qui et de quoi se méfierait-elle? Et voilà ce qui la perdra : cette foi naïve dans la bonté universelle! Filleule de toutes les fées, on a, comme toujours, oublié quelqu'un à son baptême, et la mégère qui n'a pas été conviée se venge à sa manière. Finette aura la grâce, mais insouciante ; l'esprit subtil, mais candide ; la bonté, mais qui se laisse surprendre, mais qui se livre elle-même!

A la voir d'un abord si facile et d'un accueil si complaisant, ceux qui l'aiment d'amour et dont le cœur, depuis qu'il bat, n'a battu que pour elle, s'attristent, se chagrinent et en conçoivent du dépit. C'est le cas de François Miron. Ce fils des Miron, affiné par la culture mais enraciné au sol, devenu artiste mais sans cesser d'être artisan, respire avec peine l'atmosphère de cette cour où flotte un mauvais air :

> Un esprit différent de nos vieilles coutumes
> Haussait le ton des voix et l'éclat des costumes,
> Tous les gens, plus parés, me semblaient plus communs,
> Des étrangers en foule, ou trop blonds ou trop bruns
> Jargonnaient dans leur langue...

Aussi lui est-il arrivé, à plusieurs reprises, de s'éloigner. Il revenait toujours, ramené par un sentiment plus fort que toutes les rancunes. Il est revenu cette fois encore, averti par un instinct confus

qu'un danger plane sur l'imprudente Finette, un danger qu'elle-même a créé par son imprudence...

Tout cela est d'une signification si limpide, d'une application si juste, qu'on se reprocherait d'en esquisser même une interprétation. La France est le pays comblé de tous les dons et prodigue de ses richesses :

Elle a ses vignobles,
Les crus les plus nobles,
Tout plein son cellier;
Ses barques de pêche;
La plus fine pêche
Sur son espalier;
Sa grange regorge
De blé plus que d'orge;
Elle a ses haras,
Les bœufs les plus gras;
Nos cœurs et nos bras...
L'âme de cette terre aura toujours vingt ans.

Elle a été, et elle est, cette princesse de conte de fées, souriante avenante, hospitalière. On venait chez elle parce que nulle part on ne trouvait un art plus délicat d'orner la vie et de l'embellir, et aussi parce que nulle part ailleurs on ne trouvait les portes plus largement ouvertes. Ces hôtes, venus de partout, s'y sentaient tout de suite chez eux et si bien chez eux qu'ils y parlaient en maîtres et qu'il nous restait à sortir de la maison, ou à nous y contenter d'une place et d'une attitude humiliées. Ceux d'entre nous qui défendaient les idées de chez nous étaient traités en suspects : mal vus en haut lieu, cela va sans dire, mais du reste médiocrement encouragés par ceux dont ils prenaient la défense. Les guetteurs vigilans, qui s'inquiétaient et tâchaient d'arrêter leurs concitoyens sur une pente glissante, passaient pour franchement ridicules. Comme à la veille de 1789, comme à la veille de 1870, une fureur de s'amuser affolait une société dont les jours étaient comptés : on était impitoyable aux empêcheurs de danser en rond...

Soudain l'obscurité se fait dans la salle et sur la scène : il faut les ténèbres aux complots. Des points lumineux, qui percent tout ce noir, nous permettent de distinguer le visage de sinistres travailleurs de l'ombre, et d'y reconnaître tout de suite notre vieux camarade Buc, cette fois dans sa véritable incarnation et sous son uniforme national qui est l'uniforme de nos ennemis. Buc est un agent allemand : nous commencions à nous en douter. Ce n'est

d'ailleurs qu'un agent subalterne : le chef est ce maréchal-duc qui va, l'heure étant venue, déclencher l'attaque brusquée. L'espionnage a préparé les voies : l'armée peut suivre, et nous entendons déjà le pas lourd et rythmé de l'invasion.

Puis, la lumière reparaît, éclairant les danses et les jeux dans le parc de la Princesse ; au moins, voilà un monde où l'on ne s'ennuie pas ! Mais quelqu'un trouble la fête, une voix gronde qui est celle du canon, et les vieux de 1870 ne s'y trompent pas. Alors, c'est de toutes parts un élan magnifique, une improvisation splendide. Tous accourent pour la défense de la Princesse, tous et, toutes, les fils et leurs mères, les maris et leurs femmes, ceux de toutes les provinces et ceux de toutes les classes. Elle, pour les remercier et pour les exalter, leur adresse ces paroles enflammées :

Ah ! mes fils, comprenez, en cette heure fatale,
Que j'exige de vous la reprise totale,
Le sacrifice entier, sans retour, sans regrets !
C'est l'été, l'oiseau chante et la lumière brille ;
Mais j'arrive, et je hurle en vous montrant les cieux :
« Renoncez, pour me suivre, à cette splendeur claire ! »
Et tels sont mes besoins, ma hâte et ma colère,
Que ce renoncement, il me le faut joyeux !

Le dernier trait est superbe, et, à la façon dont Mme Simone l'a lancé, il a fait passer un frisson dans toute la salle...

La pièce pouvait-elle se maintenir à cette hauteur ? Et d'où vient que la suite n'en ait plus ni le même éclat ni le même mouvement ? Un ami de l'auteur me suggère cette remarque : « Ne voyez-vous pas que cette allégorie de la guerre est, comme il convient, à la ressemblance de la guerre elle-même ? Rappelez-vous l'enthousiasme des premières semaines, la fièvre de la mobilisation, l'universel élan du patriotisme, et les splendeurs de la Marne ! Puis la guerre s'est arrêtée, figée, enlizée : des mois et des années, il a fallu tenir, seulement tenir. Pourtant, le mérite n'a pas été moindre, car l'endurance vaut l'allant et nos troupes n'ont jamais été plus admirables que par cette longue patience et cette simplicité dans la résolution et cette volonté de dévouement jusqu'au bout. » L'explication est ingénieuse : je la donne pour ce qu'elle vaut. Je croirais plutôt que M. Porché a eu tort de chercher à faire une vraie pièce, une pièce de théâtre avec une intrigue de théâtre, au lieu de se borner à nous présenter une succession de tableaux. Il y a dans *les Butors et la Finette* une histoire d'écluse et d'inondation fort embrouillée

et dans l'écheveau de laquelle je préfère ne pas m'aventurer. Je me contente de noter au passage de belles scènes, celle par exemple qui met en présence le maréchal-duc et la Princesse, le vainqueur et sa prisonnière. Il faut savoir beaucoup de gré à M. Porché du tact avec lequel il a composé son personnage du maréchal-duc : il l'a fait odieux, il ne l'a pas fait ridicule ; il en a tracé non pas une caricature, mais un portrait, — portrait effrayant par lequel, toute prisonnière qu'elle est, ne se laissera pas effrayer une princesse qui porte en elle l'âme et les destins de la France. En revanche, je voudrais effacer de la pièce de M. Porché les vers que débite la Finette sur la tombe d'un soldat allemand. Elle vient de s'agenouiller sur deux de ces pauvres tertres qui abritent le dernier sommeil de nos héros. Elle déchiffre sur une troisième croix un nom boche. Eh bien ! dit-elle, dormez tous « bercés du même vent plaintif, » dormez, à ce point détachés de la terre, « que vous ne sachiez plus haïr... » Non, non, mille fois non ! La plainte ne saurait être la même pour ceux qui ont envahi le sol de la patrie et pour ceux qui l'ont défendu. La dépouille des nôtres est sacrée ; celle de l'étranger, venu pour massacrer nos enfans et incendier nos villes, souille le sol français et n'y est tolérée que par respect pour la mort. Non, le besoin ne se fait aucunement sentir de s'apitoyer sur les Boches ! Mais nous avons été, aux années qui ont précédé la guerre, si infectés de virus humanitaire, que les meilleurs n'en ont pas été indemnes, et qu'aujourd'hui encore l'horreur elle-même de la réalité n'a pu complètement nous en guérir.

La pièce se relève et se ranime à l'épilogue ; le dernier tableau, repris dans les tons clairs, est très brillant et fait un juste pendant à ceux du premier acte. L'ennemi n'est pas encore définitivement réduit, mais il a manqué son coup ; l'échec de ses mauvais desseins est certain : l'activité peut renaître dans le pays libéré. Donc, la Finette entonne une sorte de « Chanson des métiers : »

Blouses blanches, cottes bleues,
Pantalons de gros velours,
Usiniers de mes banlieues,
Gens des vignes aux pieds lourds...

François Miron se charge de rassembler tous ces bons travailleurs des villes et des campagnes :

Et puis gravement, selon la coutume,
Nous boirons un verre entre compagnons.

Et la Princesse épousera son jardinier... Elle l'épousera parce qu'il s'est battu pour elle; et aussi parce qu'elle l'aime; et elle l'aime parce qu'il est un beau gars. On se croirait dans un roman de George Sand... Que d'ailleurs la Princesse épouse un ouvrier, si cela lui plaît, et puisque les ouvriers lui plaisent, c'est son affaire. Je voudrais seulement qu'elle ne fût pas trop injuste ou trop oublieuse pour leurs frères des autres classes, qui n'ont certes pas été des derniers à entendre son appel. La guerre en a fait une terrible hécatombe et dans le renoncement ils ont su mettre une sublime allégresse. Je remarque qu'au pays de la Princesse il n'y a pas de bourgeoisie, pas de classe intermédiaire entre le peuple et ceux qui gouvernent. Et cela m'inquiète pour l'avenir, quand je songe à ce qui vient de se passer en Russie...

Donc une allégorie, un peu longue, les meilleures allégories étant les plus courtes, mais charmante, brillante, qui émeut et qui fait penser. L'œuvre est d'un écrivain assurément doué pour le théâtre et qui, plus sûrement encore, est un poète. La langue est de la meilleure qualité : très pure avec de belles images. La versification, souple, variée, avec un choix de rythmes souvent heureux.

La mise en scène imaginée par M. Gémier est curieuse et elle plaît. J'y vois, pour ma part, bien des inconvéniens. La rampe est supprimée : à sa place des marches qui conduisent de la scène à la salle, et sur ces marches un perpétuel va-et-vient; des figurans partis du fond de la salle y montent ou en descendent à chaque instant, s'y assoient et même s'y couchent; la scène est partout et elle n'est nulle part. Sur ce qui jadis s'appelait la scène un autre échafaudage, garni d'autres marches, invite à de nouvelles grimpades : on a les acteurs tantôt au-dessus de soi, tantôt au-dessous, jamais dans la ligne du regard : on voit des pieds, on voit des chevelures, jamais de visages. Mise en scène de Shakespeare — et de music-hall. Cette agitation peut amuser la badauderie; elle nuit à l'intelligence de l'œuvre, comme elle rend impossible l'art du décorateur.

Mme Simone joue le rôle de la Finette de toute son âme : elle y est très émouvante. M. Gémier, dans le rôle à transformations de Buc, déploie toutes ses ressources d'agilité et de mimique expressive. M. Desfontaines a composé avec art le personnage du maréchal-duc, et M. Jean Worms est un François Miron de belle allure.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Quatre jours durant, la bataille s'est poursuivie furieusement, entre la Brenta et la Piave. Les Autrichiens (on ne parle plus guère des Allemands, qui doivent préparer quelque autre coup ailleurs) ont lancé attaque sur attaque contre les positions italiennes, ici défendues pied à pied. Ces positions naturellement fortes, en pleine montagne, traçaient d'un fleuve à l'autre, et de l'Ouest à l'Est, une ligne continue : col Caprile, col della Berretta, mont Pertica, col del Orso, mont Solarolo, mont Spinuccia. Ligne à peu près droite du Caprile au Pertica, avec un saillant très prononcé, ayant le Solarolo pour sommet, de l'Orso au Spinuccia. C'est le premier gradin du haut plateau. A quelques kilomètres au Sud, exactement derrière le col de l'Orso, le mont Solarolo, le mont Spinuccia, se dressent, sur le second gradin, le mont Grappa, le mont Pallona, et enfin le mont Tomba. Puis, tout de suite, la vallée de la Piave, et la plaine vénitienne. Quand on étudie, ou simplement quand on regarde une carte représentant la structure physique de cette région, on distingue, de part et d'autre de la Brenta, deux « massifs tabulaires » bordés d'escarpemens. L'un, sur la rive droite, le plus occidental, est le plateau, devenu fameux, des Sept Communes. Les combats des dernières semaines y ont rendu illustres les noms de Gallio, du Sisemol, des trois Melette, du Tondarecar, du Badelecche; l'autre, sur la rive gauche, est celui-là même qu'on se dispute encore, du col Caprile, où les Italiens contre-attaquent, au mont Tomba, dont les pentes sont bien gardées. La lutte semble s'être déplacée de l'Ouest à l'Est, et, pour ainsi dire, glisser d'une table sur l'autre. L'acharnement en a été remarquable. On sent chez l'ennemi l'approche, la venue imminente de l'hiver, déjà en retard, qui l'immobilisera dans les neiges, s'il ne se hâte point de déboucher des montagnes;

chez les défenseurs, la volonté de gagner le temps qui arrêtera l'invasion, achèvera de raffermir les courages et peut-être commencera à rallumer les espérances. D'un mot, la situation continue d'être sérieuse, et même grave : elle n'est plus « catastrophique. »

Et voici que, dans les ténèbres de l'heure, une lumière s'est levée en Orient. L'armée du général Allenby est entrée à Jérusalem. Un des plus grands événemens de ce temps et de bien des temps, si on le considère sous l'aspect de l'éternité, s'est accompli là au plus petit dommage, sans dommage aucun des hommes et des choses. Même la mosquée d'Omar, bâtie, selon la tradition, sur l'emplacement du Temple, n'a pas été touchée en une de ses pierres; la conscience même des Musulmans a été tenue pour sacrée dans cette opération profondément empreinte, par la force des siècles, du caractère chrétien. Lisons, comme il faut la lire, dans le télégramme du général, cette phrase de cinq ou six mots : « Tout le cortège était à pied. » Une telle entrée, qui s'est humblement passée de palmes, au souvenir involontaire d'une autre entrée, il y a deux mille ans, n'est-elle pas le plus discret des hommages, où s'expriment à la fois la culture la plus fine et le tact le plus délicat ? Mais ne retenons pour le moment que le fait, dégagé des circonstances qui pourtant l'embellissent encore à nos yeux. Peut-être s'est-on un peu pressé, tant on était frappé de son immense importance morale, de dire qu'il n'avait qu'une faible importance militaire et politique. Ce sont surtout les Allemands qui en ont ainsi décidé, lorsqu'ils ont vu que leurs chers amis les Ottomans allaient perdre, Jérusalem, et qui l'ont répété plus haut lorsque les Turcs l'eurent en effet perdue. Outre que la possession de la Palestine et de ses abords méridionaux couvre de loin le canal de Suez et l'Égypte, la marche de l'armée anglo-franco-italienne se développe, — le *Corriere della Sera* l'a justement remarqué, — le long de la ligne qui conduit de Port-Saïd, par Damas et Alep, jusqu'à la grande voie ferrée de Bagdad, qui est une des pommes de discorde de la guerre présente. Et pas très loin de Jérusalem, aux confins de la Palestine, passe la voie sacrée musulmane, par laquelle Damas est uni à la Mecque. Là, dans cette contrée, est le pont entre les continens et les empires, entre l'Afrique et l'Asie, qu'ont toujours rêvé de jeter les conquérans de toute taille, un Alexandre, un Héraclius, un Napoléon. Sans vouloir supposer que les Anglais, gens positifs, reprennent à leur compte ce projet grandiose et vraisemblablement démesuré, en n'embrassant que les contingences, les possibilités prochaines, il convient de ne pas oublier

qu'ils sont au Caire et qu'ils sont à Bagdad. Puisqu'ils sont maintenant aussi à Jérusalem, la ligne montante, Damas, Homs et Alep, pourrait les tenter.

Il n'en demeure pas moins certain que, bien que la valeur stratégique n'en soit pas nulle, l'importance morale de la prise de Jérusalem l'emporte de beaucoup. D'autres exploits parlent à l'esprit ou à l'imagination ; celui-ci pénètre bien plus avant et parle aux âmes. Chez tous les peuples, non seulement de toutes les confessions chrétiennes, mais de toutes les religions, et dans l'univers tout entier, ceux qui n'adorent pas Jésus comme un Dieu le vénèrent du moins comme un sage ou comme un prophète : il n'en est pas un qui ne tienne, s'il s'élève au-dessus de la bête, les bords du Jourdain et de la Mer-Morte pour un des lieux privilégiés, un des sanctuaires de l'humanité. Dans le camp de la *Mittel-Europa*, on n'en sera pas, au fond, moins ému que dans le camp de l'Entente, mais d'une émotion sans joie et sans fierté ; et dans ce camp même, le Turc mahométan, le Bulgare orthodoxe et l'Allemand luthérien ne le seront guère moins que l'Autrichien catholique. Nous, dans le nôtre, nous aurons l'orgueil d'avoir libéré la Ville Sainte qui depuis quatre siècles ininterrompus, quatre siècles exactement, de 1517 à 1917, était sous le joug de l'Ottoman. Nous aurons le droit de constater que cette action s'insère à son rang dans la série des *Gesta per Francos*, qu'elle est dans le sens de toute notre histoire, et que notre expédition aura été une dernière croisade. Par delà les Templiers qui de nouveau l'arrachèrent au Soudan d'Égypte, nous rejoignons le royaume franc, Guy de Lusignan et Godefroy de Bouillon. Fidèles en nous-mêmes à nos aïeux, et à notre pensée qui continue leur foi, nous pouvons donc faire sonner les cloches et chanter des *Te Deum*. Partout, en France, en Angleterre, en Italie, les églises ont retenti de louanges.

Mais l'effet moral de la prise de Jérusalem par les Alliés n'est pas d'ordre exclusivement religieux ; elle peut avoir une longue portée politique. « C'est le coup le mieux réussi qui ait été porté au prestige de l'Empire turc, fait observer le *Daily Graphic*. Après la déclaration d'indépendance du Chérif de la Mecque, la perte de Jérusalem est pour les Ottomans un avertissement que leur puissance, en tant que race impériale, est sur le point de disparaître. » La Mecque, Bagdad, Jérusalem, cet avertissement est le troisième ; et il n'est pas donné seulement aux Turcs, parce que la Mecque et Bagdad ne sont des villes saintes que pour les Musulmans, tandis que Jérusalem, ville unique, est sainte pour tout ce qui croit et qui prie, suivant n'importe

quel rite et en n'importe quelle langue. Un autre journal anglais, les *Daily News*, soulève à ce sujet une question intéressante. « Importante, prévoit-il, sera la réaction que causera cette nouvelle dans les autres pays, chrétiens et mahométans, mais nulle part elle n'aura d'écho plus sonore qu'en Russie. Nous ne pouvons savoir l'effet que produira la prise de Jérusalem sur un peuple aussi sensible que les Russes aux impulsions religieuses, mais cette nouvelle ne peut guère manquer de jouer un rôle important à une époque ouverte à tant d'éventualités. Il y a lieu d'espérer qu'elle activera la renaissance de la véritable Russie. » Souhaitons-le. Dans la presse italienne, le *Corriere d'Italia*, organe catholique, a publié le même jour deux articles qui n'étaient pas tous deux du même ton, l'un plus modéré que l'autre. Le plus modéré constatait : « Tout cœur chrétien doit exulter de la prise de Jérusalem, reconquise par les armes chrétiennes sur l'ennemi traditionnel du nom chrétien. Nous voulons croire que, même parmi les alliés des Turcs, il n'est pas de chrétien qui pourra refuser, au moins dans le secret de son cœur, de s'associer à cette joie qui salue la délivrance des Saints Lieux où vivent les souvenirs du Rédempteur. » Tous les journaux de Rome ne sont pas aussi charitables. « C'est un fait exécrable, s'écrie l'*Idea nazionale*, que deux nations européennes, l'une qui est chrétienne, l'Allemagne, l'autre qui est catholique, l'Autriche, aient tenté d'empêcher l'événement magnifique qui vient de s'accomplir. On lira dans leurs annales et dans celles de l'humanité que, le jour où les armées européennes et chrétiennes ont repris Jérusalem aux infidèles, l'Allemagne chrétienne et la catholique Autriche étaient alliées des Infidèles, et que leurs engagemens de guerre les obligeaient à faire tout leur possible pour que la Ville Sainte restât aux mains des Infidèles. »

Cependant, elle aussi, l'Allemagne, en adoptant et en gardant cette attitude, est dans le fil de son histoire. Elle aussi, elle eut sa croisade, la sixième, qui fut conduite, et ce n'est pas banal, par un empereur excommunié, Frédéric II de Hohenstaufen, lequel eut, de ce fait, à combattre contre les Chrétiens plus que contre les Infidèles, et par qui Jérusalem fut achetée ou négociée plus qu'elle ne fut reconquise. C'était un précédent, sinon un exemple. Les modernes ont fait davantage. Dans une vieille prophétie orientale, que rapporte un ouvrage arabe intitulé : « Le second avènement de Mahomet sur la Terre, » il est dit entre autres choses que les Turcs s'allieront avec « une nation hostile à l'Europe, » mais que, déconfits, ils seront contraints à abandonner Constantinople et l'Asie-Mineure pour se

retirer à Médine, la cité sainte de Mahomet, — qu'ils sont également en passe de perdre. — Une « nation hostile à l'Europe, » n'est-ce pas sans conteste l'Allemagne? demande le *Giornale d'Italia*, qui a découvert cette prophétie. Alliance antichrétienne de l'Allemand et du Turc, nouée en 1896, lorsque Guillaume II se congratulait avec le Sultan des victoires remportées en Thessalie par les troupes ottomanes sur le diadoque Constantin, qui n'était encore ni le Bulgarochtone ni le cher *Tino* ; maintenue à travers toutes les phases de la question macédonienne où toujours la diplomatie allemande se mit du côté et au service de la Porte, négociant sous Guillaume II comme sous Frédéric de Hohenstaufen, et se faisant payer par la concession de la Bagdadbahn, comme l'autre par la concession de Jérusalem ; confirmée et scellée par la visite qu'osa rendre à Abd-ul Hamid, dans les rues de Constantinople, ruisselante de sang arménien, l'Empereur allemand, seul de tous les princes chrétiens, jusqu'à ce que Ferdinand de Cobourg, s'étant proclamé indépendant en 1898, s'aventurât à marcher sur les traces de son futur maître. Guillaume II, il est bon de le rappeler, pour aller à Jérusalem, est passé par Constantinople. Il a tenu à s'y présenter tout ensemble comme protecteur des Chrétiens et comme protecteur des Musulmans, comme Guillaume empereur allemand, roi de Prusse, et à ce titre, « évêque extérieur » en son royaume, et comme un pèlerin à des Lieux Saints qui n'appartenaient pas tous à la chrétienté, El Hadj Guilloun. Il a fait restaurer l'église de Sainte-Marie-la-Grande, en commettant du reste la faute de goût de permettre et peut-être de demander qu'on encastrât dans le tympan, de chaque côté de l'archivolte, un écusson aux armes impériales ; il a inauguré l'église neuve des catholiques allemands, avec les paroles convenables ; et puis il s'est rendu, en costume arabe, sur la tombe de Saladin, qui avait enlevé Jérusalem aux rois chrétiens, pour y déposer un rameau de laurier ; de même qu'après avoir, au Saint Sépulcre, promis aux catholiques sa toute-puissante et condescendante amitié, il la promettait, à Damas, aux trois cents millions de musulmans. C'est que ce croisé à la Frédéric II venait en réalité pour l'Empire et pour un chemin de fer ; que son cœur était double, et qu'il avait « deux clefs, » toujours comme celui de Frédéric.

Le cas de l'héritier dépossédé du Saint-Empire romain, qui en reste quand même en droit le véritable héritier, de Sa Majesté apostolique, du chef de la catholique maison de Lorraine-Habsbourg, roi de Jérusalem d'après ses parchemins, de Charles Ier d'Autriche, est plus curieux, plus douloureux, plus scandaleux encore. Aujourd'hui

même, après qu'une armée chrétienne a repris Jérusalem à « l'ennemi traditionnel du nom chrétien, » tous deux, s'ils ne regrettent pas tout haut de n'y avoir point participé, s'en félicitent-ils au moins tout bas, suivant le vœu pieux du *Corriere d'Italia;* regardent-ils au moins le fait acquis sans eux et contre leur allié comme un fait bien et dûment acquis, irrévocable, perpétuel, et la Ville Sainte des chrétiens comme inviolable à jamais entre les mains, non des Anglais, ni des Anglo-Franco-Italiens, mais de la Chrétienté? Les déclarations plus ou moins officieuses, plus ou moins inspirées, de la presse allemande et de la presse autrichienne sont loin d'autoriser à le penser. La *Nöuvelle Presse libre,* de Vienne, dit : « Si regrettable que soit l'événement, cela ne changera rien à l'ensemble de la guerre. L'Autriche-Hongrie et l'Allemagne détiennent assez de gages pour rendre à la Turquie sa propriété. » Le *Neues Wiener Tageblatt* imprime en toutes lettres : « Les alliés de la Turquie pourvoiront avec leurs armes à ce qu'elle recouvre son bien. » Mais l'agence Wolff elle-même, écoutons-la. Ne dirait-on pas entendre la voix du chancelier Hertling, trempant dans l'onction du vieil homme du Centre catholique, du vieux philosophe, du vieux thomiste, les plans brutaux de Hindenburg et de l'État-major ? « Jérusalem est évacuée. En abandonnant la ville, on a voulu éviter qu'un sol vénéré par tous les peuples du monde qui croient en Dieu ne fût souillé par des combats sanglans. En outre, il n'y avait aucune raison de défendre une ville dont la valeur militaire est nulle. » Et cela irait à merveille, si tout à coup n'éclatait la palinodie, et si ces prémisses attendrissantes n'aboutissaient à la conclusion toute sèche : « Nos alliés savent que nous nous tenons à leurs côtés et que les succès actuels des Anglais ne règlent nullement le sort définitif de Jérusalem. »

Assurément, le sort définitif, et même l'occupation temporaire de la Ville Sainte, posent des problèmes difficiles. La population de Jérusalem est un amalgame extraordinaire. Sur ses 70 000 habitans, on compte 10 000 Musulmans, 45 000 Juifs et 15 000 chrétiens (dont Grecs orthodoxes 7 000, catholiques latins 5 000, Arméniens 1 000, protestans 700.) Ces diverses confessions chrétiennes ont trop souvent donné le spectacle de leurs dissentimens, et leurs rivalités, épousées par les nations, ont parfois déchaîné la guerre. Pour l'occupation, c'est une affaire de tact. Quant à l'avenir, nous verrons demain : la France a des droits à faire valoir et une mission supérieure à remplir. En attendant, on peut réduire à sa formule la plus simple tout le pro-

blème présent et futur de la Palestine : l'Entente a repris aux Turcs la Ville Sainte, et les Empires du Centre se proposent de la leur rendre.

Ils ne se montrent pas dégoûtés. A peine leurs plus grands chefs, le maréchal-prince Léopold de Bavière et ses adjoints, ont-ils signé avec les étranges plénipotentiaires de Lenine et de Trotsky un armistice de vingt-huit jours, que leurs premiers hommes d'État, M. de Kühlmann, le comte Czernin, et l'on dit même le prince de Bülow en personne, se précipitent pour changer au plus tôt la convention d'armistice en traité de paix. Du 17 décembre 1917 à midi au 14 janvier 1918 à midi, les hostilités sont suspendues sur tout le front oriental entre les armées de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, de la Bulgarie, de la Turquie, d'une part, et de la Russie, d'autre part. S'il n'est pas dénoncé le vingt et unième jour, l'armistice se renouvellera automatiquement jusqu'à dénonciation par l'une des parties sept jours avant la date où il expirerait. Mais on soupçonne bien que nous ne nous amuserons pas à analyser dans ses détails cet instrument fallacieux, quoiqu'il y en ait quelques-uns qui soient dignes d'être relevés. On nous avait dit que Trotsky, en proie à de tardifs scrupules, avait posé pour condition que, tandis que les armées russes se croiseraient les bras, il ne serait procédé par les Puissances centrales à aucun transfert de troupes d'Orient en Occident, et de bonnes âmes, chez nous, s'étaient prises à lui en faire presque un mérite. Rien de pareil dans le texte, rien que ceci (article 2) : « Les contractans s'engagent, pendant la durée de l'armistice, à ne pas renforcer le nombre des troupes sur ces fronts et dans les îles du Moon-Sund, à ne pas en augmenter les effectifs, à ne pas procéder à des déplacemens de troupes sur ces fronts pour préparer une offensive. » Aucun déplacement de troupes non plus sur le front de la Mer-Noire et de la Baltique, à moins qu'il n'y en ait eu en cours au moment de la signature; aucun débarquement dans certains ports de la Baltique et dans les ports de la Mer-Noire; mais la Mer-Noire, la Baltique, les fronts entre la Mer-Noire et la Baltique, c'est tout : Lenine et Trotsky n'ont pensé qu'à eux, et il n'y a pas à s'en étonner; nous ne les avions pas chargés de penser à nous. Signalons, en passant, que, s'il est stipulé que l'armistice s'étend aux théâtres de la guerre russo-turque en Asie, les transports et déplacemens de troupes sur ces théâtres mêmes ne sont pas explicitement interdits.

L'article 4 est inaccoutumé et probablement tout nouveau dans les conventions de ce genre. Il fixe les conditions dans lesquelles, « afin de développer et d'affermir les relations entre les peuples

contractans, des rapports organisés pourront s'établir entre les troupes, » d'un côté à l'autre des lignes. On ne se verra, on ne se recevra que du lever au coucher du soleil, par groupes de vingt-cinq, sans armes, et en des points déterminés. Mais là, à la clarté du jour, on tiendra salon, boutique et palabre ; on échangera informations et journaux; on se confiera mutuellement des lettres ouvertes, avec prière de faire parvenir; on vendra et l'on achètera des marchandises d'un usage journalier; toutes œuvres loyales qui fuient l'ombre. Il est inutile d'insister : nous savons déjà que les soldats allemands viennent à ces assemblées, pour y fraterniser, avec tant d'argent dans leur poche que les pauvres Russes en sont pétrifiés d'admiration. Par l'article 5, Lenine et Trotsky prétendent « fournir la garantie que les forces navales de l'Entente qui se trouvent au Nord des lignes maritimes de démarcation au moment de la conclusion de l'armistice, ou s'y trouveront ultérieurement, se comporteront comme les forces navales russes. » Et l'on désirerait connaître « la garantie, » s'il y avait dans cette clause autre chose qu'un artifice pour attirer l'Entente, bon gré mal gré, à la combinaison germano-bolcheviste. Mais c'était une maxime favorite de Bismarck : *Ultra posse, nemo obligatur.* Ceci, et peut-être cela, dépasse le pouvoir du soi-disant « gouvernement russe, » qui serait seul à se dire un « gouvernement, » si l'Allemagne, l'Autriche et leurs compères n'avaient eu l'air, en traitant avec lui, de lui en accorder la qualité.

Traiter avec lui : pas si sots ! Ils ne l'auraient pas fait, s'ils n'avaient pas de bonnes raisons d'être sûrs que, sous cette façade et par cette feinte, en vérité ils traitaient avec eux-mêmes. Ou Lenine et Trotsky ne sont que leurs agens, leurs hommes de paille, ou, de la part des Empires du Centre, la négociation est incompréhensible. Leurs conditions, les Empires se les font à eux-mêmes comme il leur plaît, et leurs garanties, ils les prennent : ils ne discutent pas, ils dictent. En dehors de cette explication, il n'y aurait que deux explications. Ou Lenine et Trotsky seraient plus forts que nous ne le croyions, ayant assis par l'intrigue et par la terreur leur domination plus largement et plus solidement, plus maîtres du jour et du lendemain, leur puissance ne fût-elle faite que de l'extrême faiblesse de la Russie, de l'anarchie de toutes les Russies, de la volonté du paysan de ne pas lâcher la terre et du soldat de ne pas reprendre le fusil. Ou l'Europe centrale serait plus épuisée qu'il n'est raisonnable et prudent de nous l'imaginer, obligée par sa détresse ou par sa lassitude, alors même que militairement elle a l'impression de la victoire, de désarmer en toute hâte l'un

au moins de ses adversaires, pour faire face aux autres, avec l'arrière-pensée de désarmer aussi les autres par contre-coup, et, comme elle aurait déduit de l'armistice une paix séparée, de tirer d'une paix séparée la paix générale. Elle ne l'en tirera point, puisque nous ne la voulons pas; mais ne nous berçons pas non plus de vaines illusions. Quand on a appris que Lenine et Trotsky venaient de conclure l'armistice, certains, chez nous, ont dit : « Tant pis; l'essentiel est qu'ils ne concluent pas la paix. » Attendons-nous à ce qu'ils concluent la paix, comme ils ont conclu l'armistice. L'Allemagne ne les a poussés où ils sont que pour en arriver là. Elle joue son jeu. Mais nous, avons-nous joué, jouons-nous, allons-nous enfin jouer le nôtre? Car il y a bien quelque chose à faire, et si l'on nous disait qu'il n'y a rien, alors ce serait que nous n'aurions personne. Eh! quoi, dans cette Russie que nous avons saturée de nos capitaux, armée de nos canons, dotée de notre outillage, à qui nous avons prodigué notre affection sans réserve et marqué notre fidélité sans défaillance, pour qui nous sommes entrés en guerre, ouvrant à notre flanc une nouvelle plaie par où le sang français a coulé à flots, dans cet énorme Russie, nulle part, nous ne saurions réveiller une sympathie, une énergie! Dans ce pays idéaliste où ressuscitent les âmes mortes, nous ne saurions trouver et toucher une âme! Dans cette forêt humaine qui couvre la moitié de l'Europe et la moitié de l'Asie, il n'y aurait que du bois pourri! Ce sera notre faute, presque autant que la sienne, si nous n'allons pas à ce qui est sain, et si, en le dégageant, en le redressant, en l'étayant, nous ne ramenons pas une partie de ce peuple à son honneur, à son devoir, à son intérêt.

Pour cette besogne urgente, il faut que nous-mêmes soyons dans la plénitude de notre santé. M. le Président du Conseil a fait ce qu'il pouvait pour nous l'assurer. Il a sans retard conformé ses actes à ses écrits et à ses paroles, en déposant sur le bureau de la Chambre une demande de mise en accusation contre deux députés, dont M. Joseph Caillaux est, à tous les égards, et incomparablement, le plus considérable. La Commission de 11 membres nommée pour examiner cette demande l'a accueillie par 9 voix et 2 abstentions, puis elle a approuvé le rapport favorable par 7 voix et 4 abstentions, fondées sur des motifs différens, et même, pour l'une, opposés. Elle s'est entourée de toutes les formes, et le seul reproche qu'on lui ait adressé est de les avoir peut-être aimées jusqu'à l'excès. Peut-être n'était-il pas besoin de si amples discussions ni d'auditions si dramatiques. Il ne s'agissait, après tout, que de savoir s'il y avait lieu

de lever l'immunité parlementaire qui abritait M. Caillaux et, implicitement, l'autre député disparu derrière cette personnalité puissante, et enchaîné à sa fortune par omission ou par prétérition. C'est-à-dire qu'il ne s'agissait, dans le cas de l'affirmative, que de replacer M. Caillaux dans le droit commun. Un simple citoyen, le premier Français venu, eût été, sur les mêmes présomptions, appelé à comparaître devant le juge d'instruction : il n'y a rien d'afflictif ni d'infamant à être un simple citoyen, le premier Français venu ; mais plus d'un talon rouge de la démagogie s'indigne d'être mis au régime du droit commun. L'immunité parlementaire levée, M. Joseph Caillaux n'est ni absous, ni condamné. Il est en face de la justice, qui l'interroge et qui l'écoute.

C'est assez pour que nous fassions le silence sur son aventure. Le réquisitoire du général Dubail l'accuse d'avoir entretenu des relations suspectes avec Bolo et Almereyda, inculpés « d'intelligences avec l'ennemi, » et d'avoir tenu à Rome des propos qui pouvaient provoquer la rupture de nos alliances. Légèretés, imprudences, et politique, répond-il. Sur le premier grief, il peut arriver à l'homme le plus sévèrement gardé qu'il se glisse dans ses relations un individu taré ou douteux : mais l'extraordinaire est que tout ce qu'il y a de taré et de douteux s'y rencontre, en France et à l'étranger. Depuis qu'une pierre dans la mare a fait lever l'affreuse volée des scandales, tous les cercles de l'eau sont allés se refermant autour d'un point central où se débattait toujours et s'enfonçait de plus en plus le même homme. Fatalité de la conception du gouvernement des bandes, dont on n'est le chef qu'en en étant le prisonnier! Sur la seconde accusation, s'écarter de l'Angleterre, pour se rapprocher de l'Allemagne, renverser nos alliances et les retourner de la Manche aux Vosges, eût de tout temps été, à notre avis, une politique fausse, absurde et chimérique, qui supposait résolue une question insoluble par la paix, la restitution de l'Alsace Lorraine ; mais, jusqu'au 4 août 1914, cela pouvait s'appeler une politique. Depuis le 4 août 1914, cela a changé de nom, et c'est un crime d'État, parce que nul n'a le droit d'avoir sa politique contre la politique de son pays, lié par un système d'alliances et engagé avec ses alliés dans la guerre. L'évidence en brûle les yeux et en subjugue l'esprit à quiconque n'est pas atteint d'une vanité puérile, d'une mégalomanie morbide, d'une sorte de délire de Nabuchodonosor. Nous n'en dirons pas plus, et nous ne laisserons pas tomber de notre plume le terrible mot de trahison, quoique la trahison soit un poison subtil qui s'insinue et procède de mille manières. Ouvrir,

à la nuit close, la poterne d'une ville n'en est qu'un mode grossier et primitif; grossier et primitif aussi, de tendre la main pour recevoir les trente deniers de Judas. Le chèque même est dépassé, il y a l'affaire. Quelle étude on pourrait écrire sur l'internationalisme de l'argent, et le monde auquel il a donné naissance, où il suffit non pas même d'être, mais de paraître et de s'afficher riche pour obtenir droit de cité! Par-dessus tout, il y a la perversion sadique de corrompre et l'orgueil satanique de commander. Le « roué » de la Régence, le *condottiere* ou le « tyran » de la Renaissance italienne ont trouvé leurs équivalens, qui veulent vivre d'une vie effrénée. Mais l'État ne peut leur permettre de le faire à son détriment. Une seule vie est nécessaire, celle de la nation, qui ne saurait être compromise une seconde. Il ne faut point de bavure ou de fissure, il ne faut point de paille dans son métal.

La place nous manque, et nous ne pouvons que noter pour la chronologie la révolution de Portugal, dont on aperçoit mal l'origine et le dessein; le malaise persistant en Espagne; l'insuccès d'une tentative antiministérielle, neutraliste et giolittienne, en Italie; un nouveau débat sur les buts de guerre à la Chambre des Communes; la menace, qui se précise, d'un violent effort allemand et sans doute austro-hongrois contre le front franco-anglais; la probabilité d'une offensive de paix coïncidant avec cette « offensive de guerre » à intentions brisantes. La réplique indiquée à l'offre hypocrite et menteuse d'une « paix générale » est « la guerre intégrale. » Jusqu'à présent nous avons fait la guerre moins que nous ne l'avons laissée se faire. Nous ne l'avons pas dirigée, « pensée, » « composée. » Du moins nous ne l'avons conduite que fragmentairement, par secteurs. Toute l'Entente n'y a jamais porté et jeté à fond, d'un seul mouvement, sous une seule impulsion, au même endroit, au même instant, pour le même objet, toutes ses ressources. Et même, dans chacun des pays de l'Entente, toutes les ressources dont ce pays eût pu disposer n'ont jamais été employées. L'Allemagne, avec l'aide de ses complices, et puisant dans leur réservoir comme dans le sien propre, nous a fait la guerre intégrale; nous ne la lui avons pas rendue.

Nous n'avons de la « nation armée » qu'une conception qui retarde, par rapport à celle qu'on en a et qu'on pratique outre-Rhin. Quand nous avons eu décrété le service militaire obligatoire pour tous, et mobilisé toutes nos classes, les plus jeunes et les plus vieilles, fait de tout Français un soldat, quand tout soldat eut fait de lui-même un héros de vaillance et de patience, nous nous sommes un peu endormis dans

la satisfaction d'avoir touché le bout de l'effort, et tandis que nous nous tendions et bandions notre arc de guerre à l'extrême, tout le reste, à l'arrière, demeurait un peu mou et flasque. Ce n'est pas ainsi que l'Allemagne a compris et réalisé la nation armée. Pour elle et par elle, ce n'est pas seulement l'armée qui a été armée, mais la nation qui a été enrôlée, levée, et lancée à l'assaut. Tout homme allemand et toute femme allemande, de tout âge, de toute condition, toute personne allemande vivant n'importe où a été encouragée, invitée à servir n'importe comment, par tous les moyens moraux, amoraux et immoraux, pour toutes les fins honnêtes et malhonnêtes. Officielle ou bénévole, la diplomatie allemande a commis des sottises, qui ont été des fautes, parce qu'elle est impudente, épaisse et lourde. Mais on peut y mettre plus d'élégance; on peut ne vouloir que des fins honnêtes, ne les poursuivre que par des moyens permis, et néanmoins ne pas renoncer à faire concourir toute la nation au salut de toute la nation. En ce sens, il ne serait pas téméraire d'avancer que les neuf dixièmes des réserves nationales de l'Entente sont des forces fraîches; qu'elle est capable de donner de toute façon infiniment plus qu'on n'en a tiré. Que faut-il pour qu'elle le donne? Quelqu'un qui pense et qui veuille. Quelqu'un qui recueille et qui ordonne.

Huit jours avant que M. Clemenceau prît le pouvoir, comme on lui demandait ce qu'il ferait s'il en était chargé : « La guerre, » dit-il. Qu'il la fasse et qu'il la fasse faire. Qu'il organise par la vertu de l'unité le gouvernement et le commandement. Puisque c'est la Noël de *Jérusalem délivrée*, rappelons-nous le début du poème : « Va trouver Godefroy, prescrit Dieu le Père à l'ange Gabriel. Qu'il se fasse capitaine de la haute entreprise. Je l'élis ici : les autres le feront sur la terre, jadis ses compagnons, dorénavant ses ministres dans la guerre. » Les autres le firent, et la victoire récompensa leur sacrifice.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant :

RENÉ DOUMIC.

NÉMÉSIS[1]

DEUXIÈME PARTIE (2)

IV. — A VALVERDÉ

La villa, ou plutôt la Castellina, pour appeler de son vrai nom cette copie réduite du célèbre Castello de Mantoue, venait d'apparaître dans le creux d'une autre vallée, celle-là entièrement garnie de chênes verts, au bord d'un étang. Le Père continuait :

— Vous voyez que le distique du moyen âge ne mentait pas :

Bernardus valles, montes Benedictus amabat
Oppida Franciscus, magnas Ignatius urbes (3).

C'étaient des moines réformés d'après la règle de saint Bernard qui habitaient cette vallée. Le couvent devait occuper la place où sont maintenant les communs. J'ai retrouvé des traces des anciens murs. Les moines étaient trop riches. Toujours la Némésis! Leur monastère fut pillé, puis brûlé par une bande de paysans qui faisaient de la jacquerie dans ces campagnes, sous le prétexte de la guerre.

— C'était de ces paysans que venait l'argent des moines, dit le nain. Ils ont pratiqué la reprise individuelle. Voilà tout.

— Et ruiné une fondation de laquelle les gens vivaient à vingt lieues à la ronde. On n'est jamais riche pour soi tout

(1) *Copyright by* Paul Bourget, 1918.

(2) Voyez la *Revue* du 1er janvier.

(3) « Saint Bernard aimait les vallées, Saint Benoît les montagnes, Saint François les bourgs, Saint Ignace les grandes villes. »

seul, Bellagamba, même avec le plus féroce égoïsme, et quand on est un monastère, on accapare la richesse, comme les fontaines accaparent l'eau, pour la distribuer... Mais ne nous plaignons pas trop. Si le couvent n'avait pas été détruit, nous ne posséderions pas ce joyau de la Renaissance... Ralentissez, Pasquale. — Il parlait au chauffeur. — D'ici, c'est un premier point de vue, celui de l'étang : avec les deux grosses tours carrées, munies de machicoulis et de créneaux, le corps central percé de fenêtres étroites au-dessus d'une porte basse que précédait autrefois un pont-levis, voilà une forteresse, n'est-ce pas?... Attendez un moment!... Nous tournons. C'est le côté qui regarde la montagne... Quel talent avait ce Bellarmati, l'élève de Peruzzi! Entre parenthèses, c'est lui qui a fortifié le Havre. C'est drôle, n'est-ce pas?... Voyez-vous cette architecture sévère s'égayer de cette loggia à fines colonnes? Les chapiteaux à feuilles d'acanthe sont en marbre blanc, et, au-dessous, se développe un large *cortile*, dallé de blanc et de noir. Et les encorbellemens des tours, sont-ils élégans? Ah! la belle demeure!...

Et le vieil enthousiaste, resté si jeune de cœur et d'esprit, à travers les desséchemens de l'érudition et des années, tomba dans le silence de l'admiration. Encore quelques minutes, et l'automobile franchissait une voûte, percée sous un fortin carré et crénelé, en briques rouges.

— L'hôtellerie du couvent, dit le Père, la *Foresteria*. C'est tout ce qui reste de San Marcelliano. Et voici le Casino de notre Bellagamba.

— Ma niche! glapit le nain, qui cria au chauffeur à son tour : Arrêtez! — Et, leste, il sauta de la voiture sans prendre congé davantage, pour disparaître dans un étrange bâtiment à un étage, troué de portes et de fenêtres rétrécies à la moitié des dimensions ordinaires. Un jardin y attenait, dessiné à l'échelle de l'édicule. Il s'adossait à un canal de marbre en pente, qui, par étages successifs et de vasques de marbre en vasques de marbre, amenait l'eau de la colline jusqu'à l'étang. Une irrigation, branchée sur ce large conduit, dérivait dans ce minuscule enclos un ruisselet sinueux, lequel serpentait entre les ruines en miniature, célébrées par le majordome du *Barrafranca*.

— Descendons pour voir cette curiosité, dit l'archéologue, nous avons tout le temps... Ce sont les ruines de Rome, mais

naines. Tenez, ce cirque haut comme une taupinière, c'est le Colisée, le *Colosseum!* Voici les arcs de triomphe de Titus et de Constantin qui semblent attendre une procession de taupes. Quelle leçon de philosophie dans cette fantaisie! Et ces allées, bordées de très petits cyprès avec leurs sarcophages pareils à des pots de fleurs, quel pittoresque!...

— Té! Le joujou de la duchesse a de beaux joujoux!... leur cria une voix qu'ils reconnurent pour celle du nain. Il les regardait, accoudé à la fenêtre qu'il remplissait de son torse. Il avait lancé cette phrase avec une telle âcreté qu'en regagnant l'automobile, l'officier ne put s'empêcher de dire au Père Desmargerets :

— Le drôle n'a pas l'air d'aimer beaucoup sa patronne.

— Mais si! Mais si! fit indulgemment le prêtre. C'est le chien favori qui aboie, qui grogne et qui ne mord jamais. Et puis cette difformité, cette *achondroplasie*, quelle misère!

— C'est justement le terme dont la duchesse s'est servi dans son billet d'invitation, en me disant de vous en demander le sens.

— Elle vous l'aurait donné aussi bien que moi, répondit le Père. — La seule mention du nom de Mme de Roannez lui mettait aux yeux une flamme de reconnaissance et d'idolâtrie. — Elle sait du grec, et beaucoup. Comme Christine de Suède, elle lit Thucydide et Polybe dans le texte. *Achondroplasie* vient de trois mots bien simples : ἄλφα, privatif, χόνδρος, cartilage, et πλάσσειν, former. Un *achondroplase* comme Marius est un homme qui a une malformation de certains cartilages, et, par suite, un raccourcissement des bras et des jambes. Le buste est normal, et aussi la tête. Vous avez remarqué que tous les petits hommes ont une tendance à la vanité? Ceux-ci plus encore. Bellagamba met son amour-propre à faire l'anarchiste. Vous l'avez entendu, et il est tellement heureux à Valverde qu'il pourrait craindre, lui aussi, la Némésis! Hélas! il la porte dans sa personne. Et puis tout le monde n'est pas bon pour lui, comme la duchesse. On s'amuse trop à le taquiner.

— Qui? on?... osa demander Courtin. Depuis le commencement du voyage, il méditait d'interroger son compagnon sur les hôtes du château. A la dernière minute, il se décidait, et, avec un embarras si révélateur, mais devant un archéologue! — Oui. Qui vais-je trouver au château? J'oubliais de vous le demander.

— Cinq personnes, seulement, dit le prêtre. Et en riant : une toute petite carte d'échantillons de Cosmopolis, un

médecin russe, un peintre allemand, un lord anglais marié à une Américaine, cette Américaine et votre serviteur. C'est ce que la duchesse appelle sa table d'hôte. Ces bariolages l'amusent... Mais je l'aperçois qui vient au-devant de nous. Qu'elle est aimable, et qu'elle est belle! D'une beauté de la Renaissance. Quand vous irez à Florence, vous verrez aux offices le portrait, par Bronzino, de Lucrezia Panciatochi. Vous le reconnaîtrez. C'est elle. Ah! elle est vraiment la Dame de ce château!

Mme de Roannez était-elle sortie au bruit du moteur de l'automobile ronflant dans le parc? Se promenait-elle simplement pour jouir de la douce matinée, dans le jardin, dessiné bien après la construction du château? Les bassins, les parterres, les roseraies, la disposition des orangers dans leurs vases de terre cuite, y trahissaient l'imitation de Versailles. L'ensemble reprenait son caractère italien par la profusion des énormes iris, et par l'abondance, auprès des cascades, de grottes en rocailles peuplées de statues d'un paganisme rococo. Des cyprès encerclaient le tout, et des massifs de magnifiques yeuses, cet arbre dont la verdure sèche semble nourrie non pas d'eau, mais de soleil. La Dame de ce jardin et de ce château — comme l'appelait son fervent adorateur, — était entièrement vêtue de blanc, avec une touffe d'œillets safranés à son corsage, une ombrelle d'une soie assortie à ses fleurs, et, sur ses cheveux châtains à reflets blonds, un grand chapeau de paille souple dont l'ombre légère adoucissait, fondait, idéalisait les traits délicats de son beau visage où brûlaient toujours ses yeux d'un brun fauve. Deux grands lévriers russes bondissaient autour d'elle, et un homme l'accompagnait, inconnu de Courtin. Elle n'avait pas vieilli d'un jour, depuis ces vingt-cinq mois. Rien qu'à la voir bouger dans la distance diminuée de seconde en seconde, Hugues éprouva cette inexprimable émotion, subie dès le moment où il lui avait été présenté à Paris, au printemps de 1912. Ces gestes où le mouvement se distribuait avec une grâce si aisée, cette démarche légère et hardie, ce port de tête droit et souple, ce sourire fier et voluptueux, tout chez cette femme l'avait tant ému et dans le plus intime de son être, dès cette rencontre initiale! Il faut dire qu'il était si jeune alors de sens et de cœur. Sa réaction contre le milieu de son père, où les intrigues galantes faisaient l'unique intérêt,

la rude et assidue discipline de son métier, un fond de croyances catholiques conservé même sans la pratique, autant d'influences qui l'avaient gardé des aventures romanesques. De la débauche, il n'avait connu que de rares passades brutales, suivies de dégoûts, sinon de remords. La duchesse avait été vraiment ce premier amour, inoubliable, et d'autant plus qu'il a été ressenti plus tard. Certes, l'officier d'Afrique arrivait à Valverde bien guéri de cette femme, croyait-il, par ces deux années de séparation, s'étant donné sa parole de ne pas retomber, et il était de ceux qui tiennent ces paroles-là vis-à-vis de leur propre honneur. Mais il y a un silence des sens qui n'empêche pas leur mémoire, et quand sa main toucha la main de son ancienne maîtresse, cette étreinte de leurs doigts, si rapide fût-elle, le fit tressaillir. Elle-même, demeurait-elle indifférente à cette rentrée dans sa vie d'un homme qu'elle avait aimé assez passionnément pour s'être abaissée, l'orgueilleuse, jusqu'à le supplier de ne pas partir? L'habitude du danger chez l'un, du monde chez l'autre, leur donnait à tous deux cette totale maîtrise de soi qu'aucune situation ne déconcerte, et ils s'abordaient avec des paroles d'une simplicité cordiale, — lui, la remerciant de son invitation, de l'automobile envoyée, de la compagnie, — et elle :

— Vous me feriez croire à la seconde vue, mon cher Courtin, disait-elle. Avant-hier, je parlais de vous avec le Père Desmargerets, à propos des ruines de Timgad qu'il a visitées l'an dernier et du rôle joué par l'Afrique dans la société romaine. Est-ce exact, mon Père?

— C'est exact, dit l'archéologue. Ah! ces recommencemens de l'histoire! La France vieillie demandant au continent noir le même rajeunissement que la vieille Rome!

— Vous flattez ma manie d'Africain renforcé, mon Père! répondit Hugues : mais je croyais que la duchesse...

— La duchesse se pique de tout comprendre, interrompit Mme de Roannez, même les manies des coloniaux... Et comme s'il n'y eût jamais eu entre eux qu'une de ces amitiés superficielles pour qui les absences ne sont pas des douleurs : — Mais ce que je comprends surtout, c'est le plaisir de vous revoir. Quel est donc le poète qui dit, c'est Sully Prudhomme, je crois :

Le charme du voyage est celui du retour?

Et comme j'ai la chance contagieuse, vous savez que vous revenez me voir pour assister, demain peut-être, à la découverte d'un chef-d'œuvre de l'art antique.

— Le Père Desmargerets m'a expliqué, en effet...

— Et si le Père Desmargerets s'est trompé? interjeta le savant. Si la nécropole étrusque où le moine a enterré la *Némésis* était ailleurs?

— Et ma chance, mon Père, fit Mme de Roannez en riant, cette chance dont vous avez peur pour moi!... Mais où ai-je la tête?... — Et, d'un geste, invitant à s'avancer son compagnon de promenade resté en arrière à caresser les deux chiens : — Mon cher Courtin, que je vous présente M. le docteur Boris Roudine, Docteur, M. le capitaine Hugues Courtin... — Puis, s'adressant à celui-ci : — Je vous avertis que le docteur est un antimilitariste et un anarchiste pratiquant. — Et comme les chiens s'obstinaient à jouer avec le médecin : — A bas, Tristan! A bas, Yseult... *Keep quiet, dogs...* — Et revenant à la conversation : — Mes cousins de Russie sont comme vous, mon cher Courtin. Ils prétendent faire le bonheur des gens par l'autorité, aussi, ont-ils envoyé le docteur en Sibérie. Il en porte la trace à son poignet. — Elle avait pris la main de Roudine. Une cicatrice circulaire apparut sous la manchette. — Il s'est évadé, malgré sa chaîne. Il vous racontera cela, et vous discuterez avec lui sur l'ordre et la liberté, l'armée et la révolution, la paix et la guerre, la coutume et le progrès, indéfiniment, dans ce décor italien. Ce sera très Renaissance aussi, comme mon nain, comme le château lui-même, ce dialogue à la Platon, parmi ces cyprès, ces chênes verts, ces statues, ces eaux, ces oranges, ces iris et ces roses... Mais j'oubliais le tableau. — Le Père Desmargerets, avait, tandis qu'elle parlait, défait le papier dont s'enveloppait le panneau siennois. Elle le prit et, presque gamine : — Il faut appeler notre ami Eric von Richter pour qu'il nous dise son avis. Sinon... Monsieur de Richter! Monsieur de Richter!... cria-t-elle en faisant de ses deux mains un porte-voix. Puis, revenant à Courtin : — C'est un autre de mes hôtes. Il est dans le parc occupé à peindre. Celui-là, vous le trouverez un peu trop militariste. C'est le *junker* prussien dans toute sa crudité... Monsieur de Richter!... cria-t-elle encore, et, découragée : Décidément, il est trop loin. Il n'entend pas...

— Mais, ce qu'il vous dira du tableau, madame, fit le doc-

teur Roudine qui tenait le panneau à son tour, vous le savez d'avance : une date, un nom, une école. Le tout avec des citations et des documens, ah! tant que vous voudrez... — Tandis qu'il parlait, son visage de type kalmouk le plus pur, avec un nez aplati, des pommettes saillantes, des yeux bridés, exprimait un mépris irrité. C'était un homme très frêle et très mince, petit de taille et qui semblait tout en nerfs. Visiblement il avait beaucoup souffert, beaucoup enduré. A trente-cinq ans, il n'avait plus de cheveux, et plusieurs dents de devant lui manquaient. Figure amère de martyr, mais le regard inquiétant de ses yeux pâles arrêtait la sympathie. Ils révélaient une âme implacable de fanatique, de criminel, au besoin. Et quelle ironie dans sa voix chantante et appuyée de Russe dont l'accent contrastait étrangement avec l'accent de ses propos habituels! — Les Allemands comprennent la critique d'art comme tout le reste. Ils l'organisent militairement. Ils vous repèrent des tableaux, avec la même méthode que les positions d'un champ de bataille. C'est scientifique, c'est complet, c'est indiscutable, et c'est absurde... Il y manque cette seule petite chose, — mais à quel degré! — le sentiment de l'art. Ils nous laissent cette faiblesse à nous autres, les races femelles, comme ils disent, les Slaves et les Latins.

— Ce sont quand même de bons pionniers d'érudition, repartit le Père Desmargerets. Ne leur demandez pas davantage. Mais voyez, madame. — Il avait repris la *Sainte Claire*. — C'est une tête grecque, et sans être né à Kœnigsberg, je peux nommer avec certitude l'école d'où était sorti le marbre original d'après lequel le peintre a travaillé. C'était celle de Scopas. Madame, regardez les boucles de la chevelure et rappelez-vous notre conversation de l'autre jour.

— Hé bien! dit la duchesse à Courtin, votre traditionalisme doit être content? Mais oui, nous maintenons ici une tradition à notre manière, celle d'Isabelle d'Este et de son goût pour l'antiquité. C'est par amour d'elle que fut construit ce château. Le Père ne vous a pas conté cette histoire? Non? Parce qu'elle est un peu scandaleuse. En deux mots la voici : François de Gonzague avait eu d'une dame française, pendant son séjour à Loches auprès de Louis XII, en 1502, un enfant naturel qu'il appela Ercole. Il le fit d'abord élever en Touraine, puis à Mantoue. Isabelle s'éprit-elle du jeune homme ou le

jeune homme d'elle? Toujours est-il qu'en 1524, le comte Ercole fut proscrit des États de son père, à la suite d'un drame de cour qui reste assez obscur. Mais on fait des recherches pour moi, aux archives de Mantoue. Nous saurons le détail. Ercole arrive à Florence. Sa belle mine tourne la tête à la veuve du riche banquier Alessandro Guadagni. Il l'épouse. Elle meurt. Il hérite. Son sentiment pour la marquise Isabelle était bien sérieux, puisque devenu, par cet héritage, possesseur de cette terre, il a fait construire cette reproduction du palais de Mantoue, où vivait sa Dame... Et comme cela se passait aux environs de 1530 et qu'Isabelle était née en 1474, c'est encourageant pour les personnes âgées, au nombre desquelles je serai bientôt... Dans ce château du souvenir, il n'eut garde d'oublier un appartement pour les nains. Ce goût d'avoir des nains familiers était une des fantaisies d'Isabelle. Je vous ferai lire l'histoire de son Morgantino qui dansait des *Moresques*, couronné de fleurs, sur le rivage du lac de Garde. Il ne valait pas mon Bellagamba. Encore une tradition que je maintiens... Mais je bavarde. Nous voici au château. Je fais encore un tour de jardin, Bridger... — Un *butler* anglais, au masque impassible s'était avancé pour prendre les valises du voyageur dans l'automobile. — Bridger va vous conduire à votre appartement. Nous déjeunons à une heure. On sonne deux coups de cloche. A tout de suite.

« Je ne resterai pas longtemps ici... » se disait Hugues, dix minutes plus tard, dans la chambre qui lui avait été préparée. Le solennel Bridger l'avait confié à un valet italien, au sourire avenant, qui essayait en vain de faire causer son maître de passage, tout en rangeant le contenu des valises dans les armoires et les commodes, avec une finesse de service qui révélait la tenue supérieure de la maison. Les atavismes de Mme de Roannez lui permettaient d'allier à ses excentriques spéculations d'intellectuelle le sens le plus avisé des choses pratiques. Permettre au domestique cette minutieuse installation de ses effets, c'était, pour Hugues, accepter tacitement une prolongation de ce séjour contre lequel son être intime protestait déjà. Tout l'avait froissé dans cette arrivée. Ses longs séjours hors de France lui avaient donné cette instinctive rétraction devant l'étranger qui est comme un geste involontaire de défense nationale. Il avait aussitôt détesté ce méli-

mélo cosmopolite : — peintre allemand, médecin russe, lord anglais, pairesse américaine, — auquel se complaisait si visiblement le dilettantisme de la duchesse. Il avait détesté davantage encore son attitude à elle, si peu émue, lui avait-il semblé, si indifférente à leur commun passé, — ce passé chargé pour lui d'une énigme aussi douloureuse qu'obscure. L'intelligence même de cette femme lui déplaisait tant, ce qu'elle appelait son *omnivorisme*, cette facilité à s'assimiler avidement et stérilement les notions les plus diverses, ce don d'avoir des lumières de tout pour jouer avec tout. Telle il l'avait quittée, telle il la retrouvait : créature d'abus, qui ne croyait à rien, qui ne servait à rien, qui ne respectait rien, et lui, le soldat dont le constant principe était de réduire la vie à son minimum de luxe et de commodité, il s'en voulait à lui-même de ne pas être assez en révolte, et contre elle, et contre cet opulent cadre factice où elle se mouvait. Il avait dû, pour gagner sa chambre, gravir le noble escalier dont les larges marches tournaient entre de grandes tapisseries, traverser des pièces dont chacune était une petite salle de musée, avec des caissons peints, des tentures, des tableaux, des étoffes anciennes sur les meubles, des consoles chargées d'aiguières et de bibelots, des tables dont le bois doré, un peu lourd, portait ces mosaïques de marbres multicolores, chères aux Médicis du XVIIIe siècle. Malgré lui, ses yeux s'étaient amusés et caressés à ce décor où le caprice avait partout empreint sa marque, et nulle part l'utilité, la nécessité, le besoin. Il s'irritait d'avoir cédé à cet attrait de curiosité.

— Non, se répétait-il, je ne resterai pas longtemps. J'aurai cette explication, avec elle, aujourd'hui même. Je trouverai le moyen. *Et je saurai.* Dès l'instant d'ailleurs qu'elle m'a demandé de venir, elle aussi veut s'expliquer. Sans quoi, son invitation n'aurait pas de sens.

Ce raisonnement n'était que spécieux. Une autre supposition s'offrait. La duchesse pouvait l'avoir attiré chez elle pour le reprendre. Elle pouvait surtout vouloir se venger. Comment ? En essayant de le rendre jaloux. Cette idée n'eut pas plus tôt traversé l'esprit du jeune homme qu'elle y fit blessure, tant l'ancien amour demeurait vivant, à son insu, dans les replis derniers de sa sensibilité. Mme de Roannez avait-elle calculé ainsi ? Dans ce cas, elle avait visé juste, car, après une heure

passée à prendre et à reprendre cette hypothèse, quand Hugues descendit à l'appel de la cloche du déjeuner, ce fut d'un regard passionnément inquisiteur qu'il considéra les hôtes réunis dans le grand salon. Si la duchesse avait un nouvel amant, et qu'elle eût combiné cette vengeance par la jalousie, sans aucun doute cet homme se trouvait là. Ce n'était pourtant pas le médecin russe, lequel, d'ailleurs, lisait un journal de son pays, avec une attention absorbée de partisan, fanatisé par la politique. Ce n'était pas davantage le grand seigneur anglais, à qui son seul aspect physique interdisait toute chance de devenir jamais un héros de roman. Lord Ardrahan était, comme le Père Desmargerets, près duquel il se tenait, à cette seconde, un géant, tout en bras et en jambes, avec une très petite tête, hissée sur un très long cou. Un humoriste du crayon l'eût caricaturé en échassier, d'autant plus aisément qu'une particularité de sa dentition transformait le bas de son visage en un véritable bec : ses incisives, très longues et projetées en avant, dépassaient ses lèvres. De grandes prunelles bleues, infiniment douces et d'une innocence enfantine, la finesse de ses traits et la distinction de ses manières lui donnaient, malgré les étrangetés de sa silhouette, un air d'aristocrate qui contrastait avec la brusquerie un peu rude des façons de sa femme, mais il suffisait de les avoir vus cinq minutes, l'un près de l'autre, pour comprendre qu'elle exerçait sur lui le pouvoir absolu d'un caractère fort sur une volonté vacillante. Elle pouvait avoir trente ans, comme son mari, et elle était extrêmement jolie, avec des cheveux précocement blanchis, dont la légèreté claire avivait encore la fraîcheur et la jeunesse de son teint. L'éclat singulier de ses yeux gris dénonçait une nervosité très voisine d'être morbide, mais aussi, quand ils se tournaient vers la duchesse, une amitié si tendre, si confiante ! Une trahison, envers une femme qui croyait ainsi en elle, supposait chez Mme de Roannez une hypocrisie scélérate, et, Hugues le savait, elle n'était pas plus hypocrite qu'elle n'était coquette. Une intrigue galante avec le peintre allemand ne paraissait pas plus vraisemblable. Eric von Richter était un Prussien de l'espèce courte et large, au poil roux, à la tête carrée. Ses yeux, à lui, tirant sur le glauque, se cachaient et se montraient tour à tour derrière les verres de ses lunettes, méthodiquement divisées en deux parties, l'une blanche, l'autre noire, par une ligne horizontale. Un

album à dessiner, recouvert en toile grise, sortait à demi de la poche de son veston, et dénonçait le professionnel. Mais la coupe de ses moustaches, avec leurs pointes relevées, à l'imitation du chef militaire de la grande firme germanique, rappelait aux initiés qu'à l'étranger tout Allemand, riche ou pauvre, garçon d'hôtel ou grand seigneur, commerçant ou artiste, cache un soldat ou un officier toujours au travail. Il examinait, à l'instant où Hugues entra dans la pièce, le panneau rapporté par l'archéologue, et il disputait avec celui-ci :

— Jamais, disait-il, je ne vous accorderai que cette *Sainte Claire* est Siennoise. Mais voyez donc ce visage mignard, ces cheveux blonds, cette taille fine, cette ligne du corps élancé. Et puis cet or si doux, ce n'est pas l'or rutilant de Sienne. Je n'ai pas de doute sur l'auteur, conclut-il péremptoirement, c'est le *Meister des heiligen Bernardini Polyptychons*, celui que le professeur Rosenstretter, de Berlin, a découvert.

— Je connais son livre, répondait le Père Desmargerets, je l'ai lu et je ne crois pas plus à son *Maître du Polyptyque de Saint Bernardin*, qu'à son *Cousin de Carpaccio* et à son *Elève de Mantegna*. Ces constructions sur documens, c'est du roman à type scientifique, le pire de tous. Ce qui ne trompe pas, c'est l'impression, c'est l'intuition d'un connaisseur. Le connaisseur! répéta-t-il. Qu'est-ce que c'est, sinon une vivante application de la méthode expérimentale, quelqu'un qui a beaucoup observé, beaucoup varié les conditions autour de ses sensations d'art? J'ose dire que j'en suis là, et, pour moi, que cette *Sainte Claire* soit copiée sur un modèle grec, c'est l'évidence... J'en appelle à monsieur, — il désignait Hugues, — à qui j'ai montré la peinture, aussitôt achetée.

— Ne mêlez pas M. Courtin à vos querelles d'esthétique, dit la duchesse en riant, il n'est pas encore du *studiolo* d'Isabelle d'Este. Sait-il seulement que c'était la petite chambre où la Dame du *Castello* de Mantoue passait ses plus douces heures, avec ses livres, ses camées, ses tableaux et ses invités?... Qui n'étaient certes pas plus originaux que les miens, ajouta-t-elle tout bas à Hugues, — vous allez voir. — Et de nouveau tout haut : — Mais vous, lord Ardrahan, vous connaissez le professeur Rosenstretter? Je vous l'ai entendu nommer.

— Par lettres seulement, dit l'Anglais.

— Il faudra, mon cher Courtin, reprit la duchesse, que vous

demandiez à Lord Ardrahan de vous ouvrir son cartulaire. Car il en a un et bien à lui. Depuis son temps de *Christ Church* à Oxford, il s'est donné comme tâche d'écrire à tous les personnages marquans de notre époque. Chaque fois, il garde sa lettre et la réponse.

— Oui, dit Lord Ardrahan, ce sera l'œuvre de ma vie : *Correspondance d'un Pair d'Angleterre avec les gloires du XXe siècle.* J'espère recevoir prochainement une lettre intéressante. J'ai écrit hier à l'empereur Guillaume II pour le féliciter d'être le Kaiser de la paix.

— Ajoutez que vous vous êtes permis de lui conseiller que cette paix ne soit pas la paix romaine, fit lady Ardrahan, celle de l'injustice et de la conquête, mais la paix du commerce et de l'industrie, une paix démocratique, celle d'un Hohenzollern *business man*, notre sang anglo-saxon n'en admet pas d'autre.

— Ne dites pas de mal de la paix romaine, interrompit la duchesse toujours rieuse, dans ce salon consacré à sa gloire. Je ne vous en ai pas encore fait les honneurs, mon cher Courtin. Il est entièrement de la main de Peruzzi... Regardez.

Si peu familier que fût l'officier avec les fantaisies du XVIe siècle italien, il était d'essence trop fine pour ne pas sentir l'élégance de la décoration que lui montrait la belle main levée de l'émule moderne d'Isabelle de Mantoue. Au fin poignet tintait un bracelet de médailles de Sicile que le jeune homme connaissait trop bien. Autre raison d'avoir les nerfs à fleur de peau et de subir, même en s'en défendant, le charme païen de ces nobles fresques. Les panneaux de stuc à faible relief, ornés de grotesques à la façon des loges de Raphaël, soutenaient des compositions de large et libre allure, avec des personnages drapés à l'antique. Toute une illustration de l'*Énéide* se développait sur ces murs. L'élève des Jésuites de Jersey se rappelait assez bien son Virgile pour discerner les motifs successivement traités : ici le Grec Sinon amené devant Priam, ailleurs le cheval de bois introduit dans Troie, plus loin Cassandre traînée par les cheveux, Créuse suppliante, là Anchise emporté sur les épaules de son fils, puis la navigation des Troyens, l'attaque des Harpies, enfin le débarquement sur la côte italienne. Des vers de l'*Énéide*, inscrits dans des cartouches, en lettres d'or sur fond d'azur, commentaient ces épisodes. Sur la voûte, figurait Énée, parmi les grands fondateurs de l'Empire romain,

depuis Romulus jusqu'aux triumvirs, tous debout, aux deux côtés d'un socle de marbre où se dressait une blanche statue de Vénus, nue et souriant sur le fond de sombre verdure d'un bois de lauriers, et le socle portait cette dédicace :

D. O. M.
VENERI ROMANÆ

— Voyons, monsieur Courtin, s'écria le Père Desmargerets, poursuivant sa chimère, cette Vénus est-elle la preuve, oui ou non, de la thèse que M. de Richter s'obstine à contester? Peruzzi, c'est encore un Siennois, et cette Vénus, c'est une statue antique aujourd'hui perdue, comme tant d'autres. Vous m'objecterez : mais s'il y avait tant de statues grecques, où sont-elles? C'est si simple! On les a volées, et puis, pour les vendre clandestinement, on les a cassées, débitées par morceaux. On a coupé une tête, une main, un pied, une jambe, mutilé un torse. Ah! cette Italie du moyen âge, quelle merveille! Que de trésors s'y conservaient, auxquels on avait la sagesse de ne pas toucher, — et la piété! La note du moine sur notre Némésis nous en est témoin, Duchesse. La Renaissance et la Réforme sont le recommencement de la barbarie. Pardon, monsieur de Richter, mais...

Le peintre allemand allait répondre quand la voix du majordome Bridger, annonçant en français avec le plus pur accent britannique : « Madame la duchesse est servie, » coupa court à cette discussion. Mme de Roannez avait pris le bras de Hugues, comme étant le plus récent de ses hôtes, pour passer dans la salle à manger. Elle lui dit dans l'intervalle :

— C'est amusant, avouez-le, de collectionner des types humains. Si nous étions dans la saison, le musée serait plus complet. Ceux-ci s'étaleront davantage à table. Lady Ardrahan ne s'est pas encore déployée. Elle croit à la double vue, aux liseurs de pensée, à la révélation anesthésique, aux communications télépathiques. Enfin c'est le spiritualisme américain dans toute sa tranquille audace. Je la ferai causer...

— C'est moi, répondit Hugues tout bas, qui ai besoin de causer avec vous, seule à seul. Vous savez de quoi.

— Quand vous voudrez, répondit-elle d'une voix soudain changée. Pourtant, pas un trait de son fin visage n'avait tressailli. Elle continuait de sourire comme si les paroles pronon-

cées par le jeune homme n'avaient pas eu, pour elle autant que pour lui, une signification tragique.

— Aujourd'hui? demanda-t-il.

— Soit, répondit-elle, aujourd'hui. Je serai occupée jusqu'à cinq heures. Nous causerons après le thé.

Ils étaient dans la salle à manger, magnifique pièce digne du salon et de l'escalier par le revêtement de marbres précieux, qui en faisait un décor tout posé pour quelque *Repas chez le Pharisien* à la Bonifazio ou à la Moretto. La duchesse montra d'un geste à son cavalier une chaise à sa droite. Lord Ardrahan était à sa gauche et le Père Desmargerets vis-à-vis d'elle. Le nain Bellagamba, vêtu maintenant d'un somptueux costume de soie noire, copié du *Primo* de Velasquez, lui avait avancé son fauteuil et mis sous les pieds son tabouret.

— C'est mon gentil échanson, dit-elle à Hugues. C'est lui qui me sert à table et qui soigne Tristan et Yseult. Il m'est aussi fidèle qu'eux.

Les deux lévriers s'étaient couchés contre le siège de leur maîtresse. A l'appel de leur nom, leurs têtes intelligentes se relevèrent.

— Et aussi heureux, fit Bellagamba, continuant la phrase de la duchesse. N'est-ce pas, Tristan? N'est-ce pas, Yseult? Que nous sommes tous trois bien heureux?

V. — L'ÉNIGME

Le rire dont le gnome accompagna cette ironique déclaration était-il un sarcasme, l'éclat de rage impuissante d'un être humain dégradé, par sa difformité, par sa misère et par le malsain caprice d'une blasée, en mal d'esthéticisme historique, au rang d'animal familier? Ou bien manifestait-il son dédain, à sa manière et dans son coin, pour le Père Desmargerets en train de se signer et de dire son *Benedicite?* Hugues avait fait de même, seul de l'assistance. Un tel geste dépassait de beaucoup le degré de dévotion que le milieu militaire et colonial lui avait laissé. C'était un réflexe français qui l'avait fait, d'instinct, s'associer à l'affirmation catholique du prêtre, devant ces étrangers, tous d'une autre Église, ou d'aucune. La duchesse avait-elle remarqué ce signe de croix, elle aussi? En concluait-elle que les scrupules religieux, devinés autrefois

chez son amant, se dresseraient, plus énergiques, contre toute reprise de leurs anciennes relations, si elle méditait un pareil projet? Plus simplement, les quelques mots échangés avec le jeune homme, entre le salon et la salle à manger, l'avaient-ils troublée autant que lui, et, si sûre fût-elle d'elle-même, se sentait-elle étreinte au cœur par l'attente de leur tête-à-tête? Toujours est-il que le déjeuner se passa, contrairement à sa promesse, sans qu'elle cherchât à mettre en valeur aucun des acteurs de sa troupe. Ils eussent d'ailleurs prodigué, — le docteur russe ses paradoxes socialistes, — le peintre allemand ses pédanteries, — lord Ardrahan ses révélations sur ses illustres correspondans, — la pairesse américaine le récit de ses expériences spirites, que le passionné Courtin fût demeuré bien indifférent à ces performances. A peine assis à table, il avait commencé de regarder le cadran d'un cartel en bronze doré suspendu en face de lui. Quatre heures encore, et la minute arriverait vers laquelle sa pensée se tendait fixement depuis deux années.

— Que vais-je apprendre?... se disait-il, et il écoutait avec une émotion singulière Mme de Roannez causer de cette même voix qui, cet après-midi, avec le même accent, prononcerait une parole, — pour lui décisive. Mais laquelle? Ah! qu'ils lui parurent longs, les instans passés auprès d'elle, presque coude à coude, et sans qu'il lui fût possible de poser tout de suite la question qui, d'avance, brûlait ses lèvres! Et si longs encore, ceux d'après, elle absente, occupée à quoi? Peut-être, s'il lui avait été permis de la suivre, aurait-il appris plus tôt ce mot de l'énigme qu'il était venu chercher à Valverde, après s'y être tant meurtri en pensée dans les solitudes d'Afrique. Il essaya, remonté dans sa chambre, de tromper son anxiété en libellant quelques lettres à des camarades, des officiers comme lui. Leurs visages lui apparaissaient, leurs gestes, leurs attitudes, leurs regards. Il les voyait, — celui-ci campant au désert, devant ce vaste horizon des dunes de sable dont il avait lui-même tant écouté le silence, — celui-là passant la revue des hommes dans la cour d'une caserne de France, — cet autre longeant en bateau les rives basses du Sénégal. Comme la vérité était là, dans la simplicité de la vie, dans le métier, dans le service! Avait-il eu assez raison de préférer cette rude et saine existence à la délétère atmosphère de byzantinisme et de décadence où

se mouvait la duchesse! Où en serait-il pourtant s'il avait cédé, quand elle le suppliait de ne pas partir pour l'Afrique, de rester auprès d'elle, tout à elle, s'il avait quitté l'armée? Et il revivait cette dernière scène : elle lui prenant les mains, la tête, cherchant sa bouche, le tentant, et sa fuite à lui, sa montée dans le train, l'embarquement à Marseille, le paquebot, Dakkar, — et ensuite, à Saint-Louis, cette entrée dans le bureau de poste, le cœur battant, et, dans son courrier, cette enveloppe à l'écriture de sa maîtresse, et la terrible ligne qu'elle contenait!... Lui avait-elle menti, dans ce billet? Sur le point de l'interroger et de *savoir*, désirait-il qu'elle eût menti ou qu'elle eût dit vrai? Mais qu'importait son désir? Une seule chose importait : *savoir*, *savoir!*... Enfin, l'aiguille avait cheminé, le moment fixé approchait. Un domestique était venu l'avertir, de la part de la duchesse, que le thé était servi dans le jardin. Un peu de patience encore, de cette patience fiévreuse des suprêmes secondes avant les rencontres trop longtemps attendues! La rébellion de Hugues contre la manière dont cette grande Européenne comprenait la vie avait été constante depuis qu'il avait passé le seuil de ce château. Il en avait haï jusqu'aux beautés tant elles étaient mêlées d'artifice. La vue du groupe réuni autour de la table de thé sous un glorieux berceau de rosiers en fleurs, sur un fond d'orangers, noirs et lustrés par cette fin transparente du bel après-midi, porta cette révolte à son comble. Tous les comparses de Valverde étaient là, — sauf le Père Desmargerets, occupé sans doute à sa fouille, et c'était le seul dont la naïve et chaude spontanéité eût trouvé grâce devant lui. La duchesse présidait avec sa courtoisie fière, servant celui-ci, causant avec celui-là, son nain et ses lévriers autour d'elle.

« Toujours la figuration! se disait Hugues en approchant. Elle ne peut pas avoir un doute sur la question que je vais lui poser. Mon seul voyage ici prouve qu'un sentiment bien sérieux m'amène. Tout à l'heure, elle a vu ma souffrance. La simple humanité voulait qu'elle l'abrégeât, et elle la prolonge, et à cause de qui, Seigneur Dieu, et de quoi!... »

Cette secrète colère échappait-elle à l'observation de Mme de Roannez, ou bien celle-ci mesurait-elle le degré de puissance qu'elle gardait sur cette sensibilité rétive? Elle n'activa

pas d'un instant cet interminable goûter. Le cadran solaire disposé sur la façade avec son épicurienne devise de la Renaissance empruntée au vieux Lucrèce : *Brevis hic est fructus homullis*, marquait près de six heures, quand elle dit à Courtin :

— Il faut que vous subissiez le tour du propriétaire, mais je vous doserai la chose. Il y aurait trop à voir pour une fois. Aujourd'hui, je vous conduirai seulement à notre théâtre de verdure, par notre tunnel de chênes verts. C'est une des particularités des villas siennoises. Richter, vous montrerez au capitaine l'aquarelle que vous avez faite d'après l'allée de la Palazzina. Il comparera...

Le peintre répondit un « *Ya wohl, Frau Herzogin*, » dans le plus rauque accent prussien. Il s'installait à quelque distance de la table à thé, son album d'études à la main, pour prendre un croquis du berceau de roses, sous lequel ne restaient plus que le docteur Rondine et Bellagamba, en train de causer. Lord et lady Ardrahan remontaient vers la villa. Mme de Roannez et Hugues Courtin s'engagèrent donc seuls dans le long couloir savamment ménagé entre deux lignes de séculaires yeuses, taillées de telle manière que leurs feuillages faisaient buisson sur les branches basses, jusqu'à terre, et les branches hautes se rejoignaient là-haut en une voûte impénétrable au soleil par les plus brûlans midis. En ce moment de la journée, ce soleil déjà baissé projetait sa lumière sur l'extrémité de cette allée couverte, exposée à l'ouest. Le beau couple des anciens amans semblait marcher ainsi de l'ombre vers la clarté, — ironique contraste à leur dur entretien, plus chargé d'obscurités au fur et à mesure des paroles. Aussitôt engagés dans l'allée, Hugues avait commencé :

— J'irai droit au fait, madame.

— Madame? avait-elle répondu sur un ton de gentil reproche.

— Ah! ne prenez pas cet air de persiflage, avait-il supplié. Il ne convient pas à cette minute. Vous avez pourtant bien compris pour quel grave motif je suis ici?

— Mais pour me revoir, je suppose, dit-elle, — en continuant de cacher sa propre émotion, si elle en éprouvait une, derrière un sourire et des yeux doucement railleurs, — et peut-être pour me demander pardon d'être parti comme vous êtes parti, voici deux ans passés. Vous me voyez. Quant au pardon, vous voyez

aussi qu'il est tout accordé. Je vous avais promis autrefois que je resterais toujours votre amie. Vous ai-je accueilli de manière à vous prouver que je tiens ma promesse? Répondez.

— Vous persiflez encore, protesta-t-il, à quoi bon?... Et implorant presque : — Daisy, vous venez de faire allusion à mon départ pour l'Afrique. Vous rappelez-vous m'avoir écrit à Saint-Louis une lettre que j'ai trouvée en y arrivant?

— En effet.

— Et ce qu'elle contenait, vous vous le rappelez?

— Parfaitement.

— Rien que trois mots, que trois, mais quels mots : *Je suis enceinte*... Daisy, — et il s'était arrêté pour formuler la demande, où se soulageait enfin son incertitude de tant de jours, — Daisy, répéta-t-il, était-ce vrai?

— C'était vrai, répondit-elle.

— Alors, cet enfant?... Il est né?

A son tour, elle s'arrêta, et le regardant, les yeux soudain hautains, la bouche dédaigneuse :

— Pourquoi voulez-vous que je réponde à cette question-là, aujourd'hui?

— Pourquoi? Mais parce que vous n'y avez pas répondu quand je vous ai écrit, et pas une fois, mais deux, mais trois, mais quatre, parce que, depuis ces deux années, vous me laissez me heurter, me blesser à cette énigme, affreuse pour un homme de cœur : Suis-je père? Y a-t-il de par le monde un petit être qui respire, — par moi, — qui voit, qui entend, — par moi, — qui sent, — par moi, — et dont je n'ai pas le droit de me désintéresser? Ce petit être existe-t-il? Vous me devez de me le dire. Vous ne l'avez pas auprès de vous. S'il existe, à qui l'avez-vous confié?

Elle le regarda de nouveau, et sur le même ton de défi :

— Je vous ai écouté, mon cher Hugues, et vraiment je vous admire. En ne revenant pas, quand vous avez su que j'étais enceinte, vous avez abandonné l'enfant. Le droit du père?... Ce jour-là, vous y avez renoncé...

— Mais vous savez bien que je ne pouvais pas plus revenir que je n'avais pu rester. Encore moins, s'écria-t-il. Un soldat...

— Ce que l'on veut, on le peut, interrompit-elle. Tous les jours, des officiers, chargés de missions, en Afrique ou ail-

leurs, aussi importantes que la vôtre, se font porter malades et rentrent. Vous avez préféré votre métier, à moi d'abord, à l'enfant ensuite. Vous nous avez rejetés hors de votre vie, lui et moi. On ne revient pas sur ces actes-là.

— Alors, interrogea-t-il, l'enfant vit?

— Je n'ai pas dit cela.

— Que signifie votre *nous*, dans ce cas?

— Que je le portais en moi, qu'il vivait, quand vous avez reçu cette lettre.

— Alors, il est mort?

— Je n'ai pas dit cela, répliqua-t-elle, le masque si fermé, si muet maintenant, que le jeune homme eut un nouveau transport, et plus violent, de son irritation de tout à l'heure. Il la sentait si forte à la fois et si fragile, cette femme, qu'il aurait pu brutaliser, briser, mais la faire céder, jamais! Et âprement, passionnément :

— Vous voulez me regarder souffrir, Daisy, vous venger? C'est fait, allez. Je n'ai pas connu d'heures plus amères dans ma vie que celles que j'ai passées à Saint-Louis, votre lettre reçue, dans ma chambre de hasard, me demandant si je n'abandonnerais pas tout pour rentrer. Et je ne suis pas rentré! Mais, pendant les longs mois qui ont suivi, dans la solitude et le danger, je n'ai pas passé un jour sans me dire : Où est-elle? Que fait-elle?... Je vous voyais à Paris, angoissée, obligée, vous si fière, de cacher votre état, accouchant ailleurs, sous un faux nom, malade, mourante peut-être. Je voyais l'enfant. Et pas un renseignement possible! L'honneur me défendait d'interroger par lettre qui que ce fût. Je cherchais votre nom dans les mondanités des journaux, avec la terreur à la fois et le besoin de l'y rencontrer. C'est comme cela que j'ai su que vous étiez en Italie. Dans quelles circonstances? Je ne l'ai appris qu'à mon retour et comment vous aviez acheté cette villa près de Sienne, et que vous y viviez tout le long de l'année. Oh! oui, vous êtes vengée. Il n'y a pas une semaine que je suis rentré en France. Si le besoin de savoir la vérité sur cet enfant ne m'était pas devenu une intolérable souffrance, me serais-je humilié comme j'ai fait en vous demandant de me recevoir et m'exposant à un affront? Il n'eût pas été juste, pas plus que votre accusation d'avoir rejeté cet enfant hors de ma vie. J'ai été pris à un moment entre deux devoirs. J'ai rempli l'un.

Est-il juste, est-il généreux, est-il humain de m'empêcher de remplir ce que je peux remplir de l'autre?

Elle l'avait écouté, sans l'interrompre cette fois. Ils étaient arrivés dans la partie de l'allée couverte où les rayons de soleil oblique déployaient sur le sol comme un chaud et glorieux lambeau de lumière. Le théâtre de verdure commençait d'apparaître, au fond, avec son plateau gazonné, le mur garni de roses qui le fermait par derrière, et les rangées successives de cyprès qui servaient de coulisses. L'énigmatique femme montra de la main cet autre bibelot, originale survivance du goût si longtemps prolongé outre-monts, du spectacle en plein air, et elle dit :

— Cette scène et ses alentours étaient voués aux comédies pastorales. N'y prononcez donc pas des phrases de drame.

Si Hugues avait gardé un peu de sang-froid, il aurait compris à la voix de la jeune femme, au frémissement du coin de ses lèvres, à la dureté même de la réponse, qu'elle cherchait dans cette raillerie un refuge contre quoi? sinon contre sa propre émotion. Trop ému lui-même pour raisonner, ce ton moqueur lui avait fait mal physiquement. Il ne put retenir un cri de révolte qui devait la crisper davantage dans son mutisme :

— Malheureuse! gémit-il. Vous ne sentirez donc jamais rien, vraiment?

— Il vous sied de m'adresser ce reproche, fit-elle d'un accent plus amer encore et avec un haussement d'épaules d'une irritation altière, quand vous avouez vous-même que vous m'avez laissée sans appui dans la plus dangereuse épreuve que puisse traverser une femme comme moi. Et ce danger, vous en aviez pleine conscience. Vous venez de me le dire, sans vous apercevoir que cette lucidité vous enlève votre dernière excuse... Mais je suis trop bonne de discuter avec vous. Il vous a plu de m'interroger, — aujourd'hui. Pour quel motif serais-je à vos ordres? Il ne me plaît pas de vous répondre, — aujourd'hui. Restons-en là.

Elle avait parlé d'une façon si péremptoire, avec une colère si mal dissimulée que le jeune homme retrouva un peu de calme, par terreur d'une irréparable rupture, et s'emparant du mot sur lequel sa cruelle interlocutrice avait insisté avec le plus d'ironie :

— Vous avez dit : aujourd'hui. C'est donc que vous admettez qu'à un moment quelconque...

— Je puisse vous parler ? interrompit-elle. Peut-être...

— Alors, pourquoi jouer ainsi avec moi, Daisy ? protesta-t-il. Pourquoi m'infliger cette autre attente ?...

— Qui ne vous sera pas plus dure, fit-elle, que celle que vous m'avez infligée, durant les semaines qui ont suivi l'envoi de ma lettre... Et puis, encore une fois, restons-en là. Je n'ai pas l'habitude que l'on me donne des ordres. Vous m'avez posé une question. J'y répondrai, si cela me plaît, et quand il me plaira.

— C'est bien, répliqua Hugues après une minute de silence. — Ils étaient maintenant hors de l'allée, au bas de l'escalier qui menait sur la scène du théâtre de verdure. Ils s'étaient arrêtés au pied de la première marche. — Je n'ai plus qu'à prendre congé de vous et à continuer mon voyage. Vous m'excuserez si je vous demande de me faire reconduire à Sienne ce soir même. Vous savez mon adresse à Paris. Le jour où vous m'appellerez, je comprendrai que vous acceptez de répondre à ma question, et, s'il est en mon pouvoir, où que je me trouve, j'arriverai.

Il se tenait devant elle, maître de lui à présent, son mâle visage empreint d'une résolution triste, mais courageuse. L'exaltation de tout à l'heure était tombée. La fierté avait repris le dessus. Les gens de guerre, les marins, les explorateurs, tous ceux qui vivent périlleusement, se reconnaissent à ce trait commun : le risque les dresse à de soudaines inhibitions de la tempête intérieure. Déjà une fois, Mme de Roannez avait vu au jeune homme cette expression et cette attitude, le jour de leurs adieux à Paris. Et voici qu'une même volonté passionnée de briser cette résistance d'homme s'emparait d'elle, et, ripostant du tac au tac dans ce duel qui mettait de nouveau leurs deux personnalités en antagonisme, elle dit :

— Libre à vous. Allez-vous-en. Mais si vous quittez Valverde ce soir, je vous donne ma parole d'honnête homme, — puisque vous autres hommes, vous n'admettez que celle-là, — que jamais, vous m'entendez, jamais, vous ne saurez la vérité sur la question que vous m'avez posée.

Lui aussi, Hugues reconnaissait cette expression et cette attitude. Ce même regard dominateur, ce même pli impérieux entre ses sourcils, ce même accent autoritaire, elle les avait eus pour lui dicter un autre *ultimatum :* « Si vous m'aimez, vous ne partirez pas pour l'Afrique. Vous démissionnerez ». Il avait tenu bon, là contre. Alors elle n'avait pas, pour agir sur lui,

l'arme qu'elle tenait maintenant et dont il était affreux qu'elle jouât ainsi :

— Ah ! s'écria-t-il douloureusement, vous voulez donc m'empoisonner pour toujours votre souvenir ? Ce que vous faites là, mais c'est un chantage, un abominable chantage, et sur quoi ? Sur le plus sacré des sentimens humains, celui du devoir paternel. Vous me voyez guéri de vous, et vous voulez me reprendre. Que je reste ou non, vous ne me reprendrez pas. Il répéta, et avec quelle énergie : Vous ne me reprendrez pas...

— Puisque vous êtes si sûr de vous, répondit-elle, et un sourire d'ironie flottait de nouveau autour de ses belles et souples lèvres, pourquoi vous indignez-vous que je tienne à vous garder à Valverde ? Vous n'êtes pas en service commandé en ce moment. Vous avez du temps. Vous voyagez en Italie. Vous vous attardez chez une camarade qui habite un délicieux coin de Toscane et qui vous en fait les honneurs. Voilà tout. Et cette camarade sera pour vous ce qu'elle a été ce matin, si vous voulez bien ne plus toucher au sujet qui vient de nous rappeler à tous deux ce que je préfère oublier. S'être aimés, est-ce une raison pour se haïr et pour se fuir ? Je ne l'ai jamais pensé. La preuve, c'est la lettre que j'ai répondue à votre carte de Sienne. C'est mon accueil à votre arrivée. C'est la façon dont je vous parle...

— Mais alors, ce refus de me répondre ?

— Vous recommencez ! fit-elle en secouant la tête dans un mouvement d'impatience... Expliquez ma décision comme vous le voudrez. Appelez-le caprice, coquetterie, vengeance. Elle est absolue. Elle est irrévocable. Prenez donc le loisir de réfléchir avant de vous décider vous-même... Et voyez comme je suis bonne enfant : je vais de ce pas donner des ordres pour que l'automobile soit prêt, si, tout à l'heure, vous persévérez dans votre idée de rentrer à Sienne. En attendant, visitez toujours le théâtre. Vous n'avez pas besoin de guide. Il se compose de ce terre-plein et de ces cyprès. Il y a pour revenir à la villa une autre allée, le long du canal. A cette heure, le ciel du couchant se reflète dans l'eau courante, c'est exquis...

Comme Hugues cette fois ne répondait plus : — A tout de suite, — ajouta-t-elle en esquissant un geste de la main, et elle s'enfonça dans les profondeurs de lumière et d'ombre de l'allée couverte. Le jeune homme demeura longtemps immobile, sur

cette même marche en bas du théâtre, à suivre des yeux la blanche et svelte silhouette de cette femme, si puissante sur lui et si impuissante tout ensemble. Puis, passant sa main sur son front et comme si la tentatrice était encore là, projetant d'elle cet effluve dont ces deux ans d'absence n'avaient pu exorciser pour lui le sortilège, il redit à mi-voix : « Vous ne me reprendrez pas, » et il allait gravir l'escalier quand, les feuilles d'un buisson ayant frémi dans le voisinage, l'habitude du guet dans la brousse le fit se retourner, par un réflexe quasi machinal. Marius Bellagamba émergeait du taillis, tenant à la main une touffe de cyclamens sauvages :

— Je cherchais la duchesse, dit-il, pour lui donner ces fleurs qu'elle aime. Je la croyais avec vous...

Les yeux mauvais du nain, tandis qu'il prononçait ces derniers mots, fixaient Courtin avec une intensité gênante. S'était-il caché, pour écouter la conversation avec Mme de Roannez dans le fourré d'arbustes qui faisait maquis tout le long de l'allée de chênes verts, et cette cueillette de fleurs n'était-elle qu'un prétexte? Comme beaucoup de soldats, l'officier croyait aux pressentimens. La présence, à cette minute, de l'obscur et difforme personnage lui infligea de nouveau ce malaise qui est comme une double vue prémonitoire d'un danger. Et ce fut avec une mauvaise humeur non déguisée qu'il répondit :

— Retournez à la villa. On vous renseignera.

— Ah! fit le nain, la duchesse est rentrée. Elle est allée rejoindre sans doute Herr Hauptmann Eric von Richter. Mais oui. Elle ne vous a pas dit que ce grand artiste, — un rictus contracta sa face hideuse, — est aussi capitaine dans l'armée allemande? Sa spécialité, c'est le paysage de frontières. Demandez-lui donc son album sur les Alpes du Piémont. Il perd son temps à dessiner les environs de Sienne. Il n'est pas probable que son régiment assiège jamais cette ville. Il est vrai qu'il ne fait que passer, retour de Corse. Demandez-lui aussi ses vues de la côte corse. Mais la duchesse n'étant pas là, je vais grossir son bouquet.

Et, disparaissant comme il était venu, il se glissa au plein du fourré, dans un froissement de branches et de plantes qui rappela au colonial le glissement des bêtes dangereuses dans les herbes, en Afrique, et il pensait :

« Dans quel dessein ce mauvais gars vient-il me dénoncer

cet espion allemand? Pour que je lui fasse un affront et que nous ayons une affaire? Quel intérêt le pousse? La méchanceté sans doute. Il perd son venin... D'ailleurs, reverrai-je seulement ce Richter? »

Il se posait ce point d'interrogation, comme incertain encore du parti auquel se ranger. Il savait trop bien qu'il obéirait à l'injonction de la duchesse, et qu'il ne quitterait pas Valverde le soir. Un mot, un seul, le « nous, » qu'elle avait prononcé à un moment et qu'il avait relevé aussitôt, aurait suffi à le retenir. Ce « nous » passait et repassait dans son esprit, tandis qu'il visitait l'une après l'autre les contre-allées de cyprès qui faisaient les coulisses du théâtre de verdure.

« Nous? se répétait-il. C'est donc que l'enfant vit... Nous? Ç'a été le premier cri, spontané, involontaire, celui de la vérité. Elle a équivoqué ensuite, pour me faire douter. Mais l'enfant vit... »

Que cet enfant, *son enfant*, vécût, Hugues le désirait trop pour ne pas le croire. A ce désir, que de motifs qu'il n'aurait pas su s'expliquer, tant ils tenaient aux portions inconscientes de son être intime! Combien on l'eût étonné en lui montrant, dans son émotion autour de cette idée de paternité, un signe qu'il demeurait, malgré son actuelle tiédeur, l'homme de son éducation, si religieuse! Le christianisme, qui repose tout entier sur la valeur, sur le prix des âmes, ne permet pas, à ceux dont il a formé le cœur, de s'assouvir dans la sensualité, ni même dans la passion. L'amour illégitime les laisse inquiets. Pour l'ennoblir, disons mieux, pour le christianiser, même dans la faute, ils y cherchent le point de devoir. Dans cette liaison avec Mme de Roannez, dont il s'était enivré, sans s'y complaire, ce point de devoir, pour Hugues, c'était l'enfant, et le monologue intérieur continuait :

« Oui. L'enfant vit. Elle ne l'a pas auprès d'elle. Pourquoi? Avec ses airs de bravade, elle tient trop à sa situation de monde. L'enfant n'a pas deux ans. Il est donc naturel qu'elle l'ait confié à quelqu'un... Mais le secret de ce séjour à Valverde, le voilà. Dans ce coin perdu, pas de chantage à redouter, pas de retentissement social. Quand l'enfant sera un peu plus grand, elle le prendra, en faisant croire que c'est un enfant de paysans qui lui a plu et qu'elle adopte. . Plus de doute. L'enfant est tout près d'ici... Est-ce une fille? Est-ce un garçon? »

Autre incertitude dans l'incertitude et autre désir dans son désir ! A vingt ans et quand il avait conçu son métier de soldat avec cette austère ferveur qui scandalisait son père, Hugues s'était dit souvent : « Je me marierai jeune, » puis, à chacun de ses séjours à Paris : « Je ne trouverai pas ma femme, » tant les jeunes filles rencontrées dans la société contrastaient avec son idéal d'une épouse. Il aurait accepté cette idée d'un célibat pareil à celui des Hospitaliers d'autrefois. Il n'acceptait pas l'idée de vieillir sans avoir un fils, un autre lui-même à élever pour en faire, s'il pouvait, un soldat comme lui. Lorsqu'au commencement de 1912, il était revenu à Paris, au ministère, avant de reprendre le chemin de l'Afrique, c'était avec la décision de réaliser enfin, durant ce demi-congé, le projet trop longtemps différé de son mariage. La rencontre avec la duchesse avait tout emporté, tout balayé. S'il existait pourtant, ce fils tant souhaité ? Mais comment arracher ce secret à la mère ? Ce n'était certes pas en s'en allant, comme il avait résolu d'abord. Non, il fallait faire litière de tout amour-propre, subir la condition posée, attendre, en lui prouvant que, vraiment, elle ne le reprendrait pas. Hélas ! Se débattre ainsi parmi des pensées dont cette femme faisait l'unique centre, n'était-ce pas déjà être repris ?

Il s'était laissé tomber, au cours de ces réflexions, sur un banc de marbre, ménagé jadis pour le repos des acteurs, en retrait de la scène. Un appel singulier, comme de quelqu'un qui en hèle un autre par un signal convenu, lui fit relever la tête. Un second appel, venant d'un côté différent, répondit au premier. Hugues se pencha à demi hors du rempart de verdure qui abritait le banc de marbre. Il aperçut le nain qui débouchait d'un sentier transversal, ses cyclamens à la main, et, arrivant au-devant de lui par l'allée tracée le long du canal, le médecin russe Boris Roudine. Rien de plus naturel que cette rencontre. Mais les impressions d'antipathie éprouvées par Hugues à l'égard de ces deux hommes, dès le premier contact, avaient été trop vives. Leur rendez-vous dans ce coin écarté, alors qu'ils causaient si tranquillement, autour de la table à thé, trois quarts d'heure plus tôt, revêtit soudain pour lui un caractère clandestin. Un soupçon surgit dans son esprit qu'il ne put dominer, celui d'un mystère errant autour de la duchesse.

A seulement l'imaginer menacée, — et sur quels fantastiques indices! — un instinct de la protéger s'éleva tout à coup en lui, qui aurait dû lui révéler combien il l'aimait toujours. C'en était fini de ses hésitations. Il resterait à Valverde. Mais comme il s'acharnait à ne pas reconnaître la vérité sur les mouvemens qui agitaient son cœur, au moment même où cette sensation, — presque un impondérable, — achevait de le déterminer, il se tendit à la nier :

« Je suis absurde, se dit-il. Si ces gaillards voulaient conspirer contre elle, ils auraient toute leur journée pour cette besogne. Et puis, conspirer? Quelle folie! Pour la voler? Pour l'assassiner? C'est trop stupide! Et cela, parce que leur tête me déplaît!... En tout cas, il serait ignoble de les espionner. Et puisque je ne pars pas, rentrons... »

Un autre escalier descendait du terre-plein, par derrière les cyprès. Il s'y engagea, pas assez vite pour que Bellagamba, qui avait subitement quitté son compagnon et couru vers la place où Hugues était assis tout à l'heure, ne l'aperçût pas qui s'en allait à travers le *bosco*, et, revenant à Roudine ;

— J'avais bien vu que quelqu'un nous observait, et, employant un terme d'argot révolutionnaire qui prouvait la qualité de ses lectures et de ses fréquentations : — C'était le galonnard qui mouchardait.

— Qui mouchardait quoi? répondit le Russe, en haussant ses minces épaules.

— Mais nous, docteur, insista le nain. Et la preuve : il s'est barré dès qu'il a vu que je le tenais à l'œil. Je vous l'ai dit tout de suite : il y a quelque chose entre cet homme et la patronne.

— S'il y a quelque chose, tu dois le savoir. Tu es parti pour les écouter.

— Je n'ai rien pu entendre. Il a parlé trop bas, la canaille! Est-ce un signe, ça? Et ceci donc?

Il avait tiré de sa poche un minuscule mouchoir de batiste, bordé d'une dentelle toute lacérée, déchiquetée. Il le secoua nerveusement. Un délicat arome s'en exhala. Les narines du nain frémirent d'une palpitation presque convulsive, et, frénétique :

— Voilà ce qu'elle a fait de son mouchoir à table, avec ses ongles. Il avait glissé à terre. Je l'ai ramassé. Qu'est-ce qu'il y a eu entre ces deux êtres, pour qu'il fût agité, comme je l'ai vu, lui, quand il lui a écrit pour lui demander de la voir? Et

elle!... Il montrait de nouveau la loque parfumée, qu'il finit par déchirer avec rage.

— Prétendras-tu encore que tu n'en es pas amoureux? fit Roudine.

— Je vous ai déjà défendu de dire cela, rugit Bellagamba. Saisissant le poignet du docteur, il le serra d'une telle force que la bouche de celui-ci se contracta dans un pli de souffrance. Il regarda le nain avec un calme singulier, et dit simplement :

— Lâche-moi, Marius. Tu as touché la place de l'anneau. N'oublie pas qu'elle est toujours un peu sensible.

Le rappel de l'épreuve subie autrefois par le forçat de Sibérie calma soudain le furieux. Si le Père Desmargerets l'avait entendu demander pardon au martyr russe, il aurait compris que les propos anarchistes du disgracié n'étaient pas un jeu. La Révolution était pour lui une revanche de sa destinée. Par quelle anomalie morale, peut-être due à sa difformité physique, percevait-il son appétit de haineuse vengeance sous une forme presque religieuse? Par un geste où il y avait maintenant de la piété, il pencha ses lèvres sur la main qu'il venait de broyer dans son étreinte et il répéta humblement par deux fois :

— Pardon! Pardon!

Et comme le médecin répondait à cette imploration en lui faisait signe de ne pas insister :

— Ce que je redoute, docteur Roudine, continua-t-il, c'est que Madame ne parle de votre projet de journal à cet homme. Vous imaginez bien qu'un militariste ne lui conseillera pas de donner à un révolutionnaire de quoi fonder à Zurich une feuille de chambard international. Et si vraiment...

Il s'arrêta. De formuler une certaine hypothèse lui faisait trop mal.

— Ne t'inquiète donc pas, répondit le Russe, j'aurai l'argent du journal, rien qu'à cause de cette misère. — Il tendait de nouveau son bras. — Pour la duchesse, je suis une victime de ses cousins les Romanoff, qu'elle déteste à cause de sa mère qu'ils n'ont jamais voulu reconnaître. Quand je lui ai été présenté à Florence, c'est comme échappé des mines de Sibérie que je l'ai intéressée. Si elle hésite à faire les fonds du journal, c'est qu'elle est très intelligente. Oui, elle hait les Romanoff. Mais elle comprend aussi fort bien qu'il y a une Sainte-Alliance des capitalistes. La révolution à Pétersbourg, c'est la révolution à Paris,

à Londres, à Berlin, à Rome, dans toute l'Europe. Et alors...

— Ah! la Sainte-Alliance des miséreux, soupira le nain, quand la verrons-nous?

— Patience! fit Roudine.

— Patience! répéta Bellagamba. Et si je meurs avant, moi? Oui, avant d'avoir vu ça, ma vengeance... Docteur, vous êtes un bourgeois, vous. C'est par les idées que vous nous êtes venu! Mais moi, à six ans, mon père me jetait dehors à coups de pied pour que j'aille mendier dans les cafés de Nice... On me donnait des sous, à cause de... — Et il montra ses jambes torses et trop courtes, ses bras exigus, son torse énorme. Puis avec un rire sinistre : — Papa, maman, sœurettes et frérots, toute cette racaille me retournait mes poches, quand je rappliquais à la turne, afin d'avoir une paillasse à dormir. J'étais un monstre à recettes. C'est un chasseur d'hôtel qui m'a, par charité, appris à lire. On n'a plus de patience, allez, quand on a passé vingt ans de sa vie à ramasser des mégots par terre pour fumer, et des pourboires, comme phénomène, dans des restaurans de filles, où les garçons vous bousculent, et ils apportent au client sous votre nez des additions dont le chiffre représente le budget par semaine, par mois, par année, d'un ménage d'ouvriers. Ah! misère! grinça-t-il, que ça finisse! Que ça saute! Et tout de suite!...

— Comme sous la Commune, n'est-ce pas? dit le médecin en haussant les épaules. Pour que le peuple soit encore vaincu, faute de préparation?... Mais réfléchis donc. Quand tu mènes ton automobile, il te faut de l'essence. Il te faut aussi ta direction. Les sentimens, les colères de tous les déshérités, comme toi, c'est l'essence. L'Idée, c'est la direction, qui fait que la machine tient la route et qu'elle arrive... Quant à l'officier et à son influence, ne t'en inquiète pas, mon petit. La duchesse me donnera l'argent très vite maintenant. — Puis avec un sourire et un accent singulier : — J'ai un moyen sûr... En attendant, surveille-les toujours.

VI. — LA STATUE VOLÉE

— « Un moyen sûr? » se disait le nain, deux heures plus tard, en accomplissant auprès de la duchesse, à la table du dîner, son rite paradoxal d'heiduque grotesque. L'assurance de Roudine pour affirmer le succès prochain d'une négociation, entre-

prise vainement depuis huit jours, et son sourire énigmatique avaient piqué au vif sa curiosité. « Il sait quelque chose sur *eux*, qu'il me cache, » avait-il pensé. Maintenant c'était le médecin russe qu'il épiait, ne perdant pas un de ses gestes, pas une de ses paroles, pas un de ses regards. « Quelque chose sur *eux?* » se répétait-il. Dîner avec la duchesse et le nouveau-venu lui infligeait un spasme de jalousie à en crier, — elle, qu'il devinait plus nerveuse encore que le matin, rien qu'à la contraction de ses épaules nues, toutes frémissantes sous les perles, — lui, dont le noble et détesté visage dénonçait un trouble pareil. L'opulence de la table, avec ses fleurs, ses cristaux, sa vaisselle plate, les allées et venues des valets en culotte courte autour des convives, achevait d'exaspérer son délire. Et les conversations lui arrivaient, de droite, de gauche, enregistrées avec la rapidité et la précision infaillible des momens d'intense éréthisme. Chaque petit cercle de convives, habituellement réunis par une hôtesse intelligente, adopte comme un diapason de causerie. Le goût de la duchesse pour jouer à la Dame de la Renaissance donnait le ton aux propos qui s'échangeaient autour de sa table. On y *platonisait*, on y *décaméronait* à perte de vue. D'ordinaire elle lançait à ses invités, dès le début du repas, et comme sans y prendre garde, un thème de discussion et elle s'amusait à les voir le prendre et le reprendre. Ces tournois, ou, pour être plus juste, ces tennis d'idées charmaient son esprit, habitué à penser par excitation. Ce soir-là, et trahissant ainsi l'ordre de préoccupations où se mouvait son esprit, elle avait posé au Père Desmargerets, à propos de la statue cherchée, une question sur le rôle assigné par les anciens à la Destinée.

— Est-il vrai, avait-elle demandé, que Némésis ait pour autre nom Adrastée et que cette Némésis-Adrastée soit aussi la Parque Atropos, l'incarnation de la fatalité ?

— Ἀδράστεια, l'inévitable!... avait répondu le Père, et aussitôt les variations de commencer sur ce problème du *fatum* le plus angoissant et le plus insoluble de ceux que soulève le spectacle de la vie humaine, — l'archéologue citant Hérodote après Eschyle et le célèbre dialogue de Crésus et de Solon ; — lord Ardrahan, en sa qualité d'Anglais, affirmant notre pouvoir sur notre sort par le *self control* ; — Roudine professant le *Nitchevo* russe ; — l'Allemand rappelant Herder et ses pages

sur la Némésis de Rhamnunte, jusqu'au moment où l'Américaine, reprenant la thèse soutenue par son mari, conclut :

— Mais la Destinée, on la voit venir. Il suffit de faire en soi le silence intérieur, et de laisser libre cette force que les savans appellent le moi subliminal, cet être à la surface duquel nous vivons et qui est plus nous que nous-mêmes. Notre activité psychique n'a pas pour limite l'organisme corporel. Elle le dépasse. Elle peut aller au-devant du temps, comme elle va au-devant de l'espace, et alors éviter cet inévitable dont parle le Père Desmargerets. Quand nous avons rencontré, par exemple, un individu qui devait nous être nuisible, nous constaterons, si nous voulons bien nous rappeler, que toujours notre conscience subliminale nous avait prévenus... Pour ma part, voici des années que j'obéis à cet instinct sans le discuter. Hé bien ! lord Ardrahan dira si j'exagère : l'an passé, nous allions à Naples. Nous méditions de nous embarquer à Marseille. Nous passons au bureau de la Compagnie pour prendre nos places. Le capitaine du bateau se trouvait là. On nous présente. Je dis tout bas à lord Ardrahan : ne prenez pas les places. J'avais lu distinctement le malheur dans les yeux de cet homme. Lord Ardrahan s'est décidé à voyager par chemin de fer, comme je désirais, en me trouvant déraisonnable. Nous arrivons à Naples, et nous apprenons que le bateau a sombré, dans un abordage, corps et biens. Vous pouvez nier la double vue comme matérialiste médical, docteur Roudine. Les faits sont les faits...

Cette profession de foi de la visionnaire correspondait trop exactement aux appréhensions subies par Hugues Courtin à plusieurs reprises depuis le matin. Malgré lui, il regarda Bellagamba qui le regardait. Une même pensée les traversa. Chacun d'eux, involontairement, venait d'appliquer à l'autre la confidence faite par lady Ardrahan. Si brave que fut l'officier, il en frissonna, mais non pas à cause de lui, et plus encore d'entendre à travers le brouhaha des commentaires qui suivaient ce fantastique récit, le médecin lui demander brusquement, — pour quel motif ? — et en regardant, lui, la duchesse de ses inquiétantes prunelles pâles :

— Avant de partir pour l'Afrique, il y a deux ans, capitaine, vous étiez en garnison à Paris ?

Cette question incongrue contrastait étrangement avec la

réserve surveillée de ce conspirateur aux gestes sobres, aux paroles mesurées, à la voix volontiers abaissée. Bellagamba, durant ses vingt années de demi-mendicité, avait développé en lui au plus haut degré ce sens de l'observation individuelle qui fait qu'un loqueteux, dans la rue, aborde le passant qui lui donnera, et pas un autre. Au visage de Roudine, il comprit que le médecin attachait à cette phrase, tout ensemble indiscrète et insignifiante, une importance inexplicable. Elle ne pouvait pourtant pas se rapporter au mystérieux et sûr moyen d'action dont il s'était vanté. Si, pourtant, puisque la duchesse en était devenue plus nerveuse encore. Ses pieds crispés avaient remué leur tabouret, dont l'oreille aiguisée du nain entendit le glissement, en même temps qu'il devinait l'impatience de Courtin, à l'accent de sa réponse, insignifiante en apparence comme la demande. Mais qu'en inférer? Quel rapport établir entre la connaissance que pouvait avoir le docteur du séjour de l'officier à Paris en 1912 et cette prise certaine sur la volonté de la duchesse, dont Bellagamba devait avoir une preuve indiscutable quelques heures plus tard? Comme il rentrait de conduire les deux lévriers à leur chenil, une de ses charges au château, il croisa dans l'escalier Roudine qui montait à sa chambre. Le médecin tenait à la main une enveloppe qu'il montra en disant :

— Elle s'est décidée. J'ai le chèque pour le journal. Cent mille francs, Marius. Cent mille. Et je rentre à Florence demain.

Il avait continué de gravir l'escalier sans ajouter un mot d'explication. Le sentiment du mystère grandit encore chez le nain qui pensa :

« Je saurai bien, avant qu'il ne parte, lui faire raconter de quelle façon il s'y est pris. Il faut d'abord que je sache comment ils interprètent son départ, elle et le Courtin. »

— Sa clientèle le réclame à Florence, répondit simplement la duchesse. Quant à Courtin, il s'était déjà retiré, et, signe que l'énigmatique conspirateur russe tenait à prévenir toute enquête de son complice en anarchie sur sa subite réussite et les procédés employés, lorsque le nain se réveilla le lendemain matin, il entendit ronfler le moteur d'un automobile. La curiosité le précipita vers la fenêtre, et il reconnut, dans la voiture qui filait à toute vitesse devant son casino sur la direction de Sienne, la frêle silhouette de Boris Roudine.

« La vérité est là, il n'y a plus de doute : un secret relatif

au séjour de l'officier à Paris, qui permette une pression sur la duchesse, et Boris a peur que je ne l'apprenne. »

C'est en ces termes, médités indéfiniment, que Bellagamba se posait le problème du chèque obtenu si vite et de ce départ hâtif, tout en dégustant une tasse d'épais chocolat, — son déjeuner favori, qu'un domestique lui apportait vers les huit heures. D'ordinaire il se levait tard, restant dans son lit à lire des ouvrages de propagande révolutionnaire, dont se repaissait la profonde et féroce rancune de sa sensibilité blessée. La plupart de ces volumes lui étaient procurés par Roudine. Il les cachait soigneusement dans un *cassone* peint du xve siècle, choisi, par l'Anglais qui avait reconstitué le mobilier-nain du casino, à cause de ses dimensions relativement exiguës. Les quelques pièces de ce bizarre réduit avaient été décorées sous la direction du même maître que le salon du *Castello*. Sa verve s'y était exercée librement sur les murs et sur les plafonds. Parmi des berceaux de feuillages où s'ébattaient et chantaient des oiseaux, des médaillons circulaires semblaient ouvrir des baies sur le ciel. Là des *putti* étaient figurés dans tous les jeux et toutes les attitudes de l'enfance, courant et sautant, dansant et luttant, riant et pleurant. Leurs mains tenaient des masques tragiques ou comiques, et ces corps d'enfans portaient des têtes énormes. C'étaient des monstres. C'étaient des nains. Dans chaque salle, au médaillon central de la voûte, un Amour, battant des ailes en tirant de l'arc, semblait se moquer outrageusement et de lui-même et de ses frères en disgrâce, avec de gros yeux ronds dans une face de citrouille. Ces fresques étaient une des gloires de la villa, et une constante insulte pour Bellagamba qui les considérait, par cette claire matinée, avec plus de haine, en se souvenant du visiteur, arrivé de la veille, si beau, si jeune, si autre que lui. Entre deux cuillerées de son chocolat, il donnait un peu de la brioche qu'il émiettait dans sa tasse à un autre monstre, son chien à lui, un long basset de l'île de Skye, aux jambes torses, aux poils traînant jusqu'à terre. Par une éducation perverse, il avait rendu ce chien mordeur, si bien que la duchesse, après lui en avoir fait présent, par fantaisie d'avoir près d'elle une paire de magots, lui ordonnait de le tenir enchaîné. Alléché par la friandise, Serio, — c'était le nom du basset, — faisait le beau, tandis que son maître fredonnait

un sinistre couplet d'une complainte anarchiste composée sur l'exécution du criminel d'après lequel il avait baptisé son « velu, » comme il l'appelait encore. Ce n'était rien moins que l'assassin du malheureux président Carnot. De Caserio il avait fait Serio, sans que personne, excepté Roudine, soupçonnât cette abominable étymologie, et il chantait, *sotto voce*, ne se souciant pas d'être entendu, la complainte des « camarades » italiens sur le meurtrier de Lyon :

Il sedici d'Agosto
Nel far della mattina,
Il boia avea disposto
L'orrenda ghigliottina,
Mentre Caserio dormiva ancor
Senza pensar al triste orror (1)...

Il fut interrompu dans cette atroce cantilène par la sonnerie du téléphone, placé sur sa table de nuit et qui servait à transmettre les ordres de la duchesse. Un éclair de joie passa dans ses yeux, puis l'assombrissement d'une déception. C'était la voix du *butler* qui lui transmettait un message :

— Allô! allô! Bellagamba... Vous m'entendez? Bon... Mme la duchesse vous fait dire d'être prêt à dix heures, et de montrer les beautés de votre Casino à M. le capitaine Courtin. Il viendra vous prendre à dix heures. Vous avez compris? Vous le mènerez ensuite à la fouille où vous trouverez Madame.

— Les beautés de mon Casino! répéta le dévot de Caserio en raccrochant le récepteur. Avise-toi de jamais venir me voir, toi, l'*Inglichmann*, et tu feras connaissance avec cette beauté-là... — Et de ses mains il ouvrait la longue gueule de son redoutable chien dont les crocs blancs se détachaient sur le fond tout noir du palais. — Pas vrai, Serio... Si je te lâchais sur le galonnard, hein, Serio?... Mais non... — Et il énonça, à part lui, le menaçant proverbe italien : « Qui ne sait pas feindre l'ami, ne sait pas être ennemi. » Puis embrassant sa bête qui léchait le grimaçant visage de son maître en poussant des grognemens de tendresse : — Toi et moi, nous aurons notre heure, petit... En attendant, à la niche!

(1) « Le 16 du mois d'août, — A la naissance du matin, — Le bourreau avait disposé, — L'horrible guillotine, — Pendant que Caserio dormait encore, — Sans penser à cette triste horreur. »

L'intelligent animal n'eut pas plus tôt entendu ces mots, dont il comprenait trop bien le sens, qu'avec une docilité joyeuse il descendit de lui-même vers la courette, ménagée en arrière du Casino, et, avec un visible plaisir d'habitude, il s'installa sur la paille qui garnissait la cabane de bois, son domaine.

— Ah! Velu, Velu, disait Bellagamba en l'enchaînant. Tu n'es pas un véritable anarcho. Tu aimes ta turne. Tu n'es qu'un bourgeois. Tout de même, quand la brute à sabre viendra, engueule-le ferme; moi, je vais me camoufler en larbin.

Il avait en effet passé son costume de chauffeur quand les furieux aboiemens du terrier lui annoncèrent l'arrivée de son ennemi, en même temps qu'un appel venu du jardinet.

— Monsieur Bellagamba! lui criait Courtin sous la fenêtre.

— On y va, papa, répondit-il. Déjà il était au bas de son minuscule escalier, et il ouvrait la porte sans prévenir le visiteur. Celui-ci, oubliant ce qu'il savait des dimensions de la maison, cogna, en entrant, sa tête contre le linteau :

— Voilà ce que c'est que d'être trop bel homme, s'écria le nain. Puis, avec une consternation simulée : — C'est ma faute!... J'aurais dû... Vous ne vous êtes pas fait mal, monsieur le capitaine?

— Non, dit Courtin, que la subite courtoisie du gnome étonnait, et non moins le patelinage, si différent des sarcasmes de la veille, avec lequel l'hôte de ce palais caricatural commença de lui en faire les honneurs, et, quand la tournée fut finie :

— Ah! si le Père Desmargerets a raison, monsieur le capitaine, comme je dois craindre la Némésis!... Je suis logé ici en prince de la Renaissance... Le prince Bellagamba!... insista-t-il avec une bouffonne emphase dont l'officier ne discernait pas si elle était jouée ou sincère. Peut-être l'achondroplase ne le savait-il pas lui-même, tant la mentalité de ces anormaux oscille sans cesse de la méchanceté à la mythomanie, de l'implacable égotisme à l'exaltation fanatique, et de la perspicacité la plus aiguë à la déraison. — Ça me change, continua-t-il, du temps où je vendais des allumettes dans les bars de Monte-Carlo. En ai-je eu une chance que le bon docteur Roudine m'ait connu là, et qu'il m'ait indiqué à la duchesse, quand elle a eu envie d'utiliser son casino !... Mais vous avez tout vu. Allons, puisque madame nous attend...

— Alors, c'est M. le docteur Roudine qui vous a placé

auprès de Mme de Roannez? interrogea Courtin, quand ils se furent engagés, le nain marchant le premier, dans un sentier sous bois qui devait les conduire aux tombeaux étrusques et à la fouille. La physionomie de Bellagamba exprima la joie du pêcheur qui sent le poisson mordre à l'appât. Il n'avait prononcé le nom du médecin que pour provoquer une conversation sur lui. Il allait constater aussitôt que l'officier ne savait rien du mystère dont il se préoccupait :

— Oui, répondit-il. Ah! ce n'est pas un médecin comme les autres. Il a de l'humanité, lui. Ce que j'en ai vu de docteurs que j'ai intéressés! Il y en a même un, à Nice, qui m'a offert une rente viagère si je m'engageais à lui léguer mon cadavre pour me disséquer, après ma mort. — Il ricana amèrement : — M. Roudine a préféré m'aider à vivre, et comme il est un très vieil ami de madame... Vous ne l'avez donc pas rencontré chez elle, à Paris?

— Non, fit Courtin. Je lui ai été présenté hier pour la première fois. J'ai cru comprendre qu'il avait commis un délit politique en Russie.

— En effet, dit Bellagamba. Au pays du crime, le pire criminel, c'est le justicier.

Les deux hommes se turent. De nouveau, parmi les beaux arbres verts de cette forêt, toute sonore de chants d'oiseaux, sous le doux ciel bleu du printemps toscan, dans ce calme chemin herbeux, tout semé de fleurs, le nain anarchiste émut Courtin d'un étrange frisson. Il lui apparut comme un de ces funestes génies des légendes, surgis pour annoncer et propager le malheur, et, la conversation reprenant :

— Pauvre docteur Roudine! dit Bellagamba. Quel dommage qu'avant de partir il ne vous ait pas raconté son procès et son année de bagne en Sibérie! Vous ne parleriez plus de délit...

— Il est parti? interrompit Courtin.

— Ce matin, à la première heure... — Et se retournant pour étudier l'effet de son insinuation sur son interlocuteur : — Il n'a dû prendre congé de personne. Je ne sais pas ce qui s'est passé. Hier encore, il comptait rester.

— Et quand revient-il?

— Il ne revient pas, dit le nain, et à part lui : Ça te gêne. Donc tu avais envie de faire bavarder le docteur, mais sur quoi?

Quelle fureur l'eût transporté, si, possédant ce don de lec-

ture de pensée auquel croyait « la spiritualiste » lady Ardrahan, il avait pu deviner les phrases que l'autre se prononçait tout bas, de son côté : — Elle a éloigné le médecin à cause de moi, c'est évident. Elle a eu peur qu'en causant ensemble, un mot ne le mette sur une piste, et moi sur une autre. Cette question, hier, sur la date de mon séjour à Paris?... Si c'est lui qui l'a accouchée, qui s'occupe de l'enfant?... Elle aura eu deux peurs, que je ne découvre où on l'élève, et que lui, ne devine le père...

Le nain, cependant, continuait, tout en marchant, d'observer en dessous son compagnon. L'intensité du trouble où le départ du médecin jetait visiblement l'officier, l'étonnait. C'était un nouvel indice du mystère autour duquel il s'exaspérait depuis la veille. Quel rapport, indéchiffrable pour lui, rattachait donc la duchesse à Courtin et les deux à Roudine? Il fallait que son désir de pousser plus avant son impuissante inquisition fût très fort, car il alla, pour en apprendre davantage jusqu'à transgresser la consigne de silence que les révolutionnaires observent religieusement, dès qu'il s'agit de la Cause :

— D'ailleurs, quand je dis que je ne sais pas ce qui s'est passé... Pourquoi serait-il resté ? Il a ce qu'il voulait.

— Mais que voulait-il? questionna Courtin.

— Un gros chèque de la duchesse, pour un grand journal internationaliste qui se fonde à Zurich. Elle l'a signé hier au soir.

Le terrible nabot redressait sa large face d'un air de défi, pour raconter ce petit triomphe de l'Idée, — comme disait mystiquement le docteur révolutionnaire, — cette participation de la grande dame capitaliste à une nouvelle entreprise d'anarchie. Il eut la déception de constater que Courtin ne paraissait ni indigné ni surpris. Tous deux se turent et ils n'avaient pas échangé une parole depuis vingt minutes, quand ils débouchèrent dans une clairière vallonnée, où tout un groupe de gens s'apercevait, parmi des amas de pierres et de terre. Des tranchées soutenues par leurs madriers, des outils, des chariots, une équipe de manœuvres en bras de chemise, — c'était le classique chantier de terrassement. Un personnage transformait ce tableau un peu vulgaire par sa seule présence : le Père Desmargerets en train d'émerger d'un trou béant au flanc de la colline.

PAUL BOURGET.

(La troisième partie au prochain numéro.)

LE CHEVALIER DE L'AIR

GEORGES GUYNEMER[1]

I

PROLOGUE

— Guynemer n'est pas rentré...

La nouvelle courut, vola d'une escadrille à l'autre, de l'aviation aux troupes, de la zone de l'avant à celle de l'arrière. Et ce fut dans toute l'armée, dans toute la France, une traînée de douleur, comme si, parmi tant de soldats exposés à la mort, celui-là dût seul être immortel.

De telles douleurs unanimes l'histoire nous offre des exemples, mais ce sont des chefs que l'on pleure, et le regret de leur perte s'accroît de leur autorité et de l'importance de leur mission. Ainsi Troie, sans Hector, se découvre-t-elle sans défense. Quand un Gaston de Foix, duc de Nemours, surnommé le Foudre de l'Italie, meurt à vingt-trois ans, après la victoire de Ravenne, nos conquêtes transalpines sont menacées. Le boulet qui frappe un Turenne à Saltzbach atteint le solide édifice construit par Louis XIV. Mais un Guynemer ne commande que son avion. Il est un point perdu dans l'immense espace que la guerre occupe. Ce jeune capitaine, s'il est sans égal dans le ciel, ne conduit pas, sur terre, la bataille. D'où vient donc

(1) *Copyright by* Henry Bordeaux, 1918.

qu'il ait seul, comme un chef d'armée, le pouvoir de laisser après lui une tristesse collective? Un enfant de France va nous le dire.

Parmi les témoignages sans nombre de ce deuil national figure une lettre adressée par l'institutrice d'un village de la Franche-Comté, Mlle S..., de Bouclans, à la mère de l'aviateur :

« Madame, écrit-elle, vous avez eu déjà l'expression de la sympathie douloureuse et reconnaissante de la grande France, de la France officielle; je me permets de vous envoyer l'hommage naïf et sincère de la jeune France, des écoliers de Bouclans. Nous avons, le 22 octobre (devançant l'invitation de nos chefs que nous apprenons aujourd'hui), spontanément consacré une journée au souvenir de notre héros Guynemer, votre glorieux fils.

« Je vous envoie, ci-joint, un devoir d'élève choisi au hasard, car tous sont animés des mêmes sentimens. Vous verrez que la gloire immortelle de votre fils rayonne jusque dans les humbles villages, vous sentirez quel culte d'admiration et de reconnaissance les enfans, même du fond des campagnes, ont voué à notre grand As; ils le conserveront fidèle et pieux à sa mémoire.

« Puisse ce témoignage sincère des sentimens de l'enfance être un allègement de votre douleur, devant laquelle je m'incline profondément respectueuse.

« L'institutrice de Bouclans,
« C. S... »

Et voici le *devoir* du petit Franc-Comtois Paul Bailly, — onze ans et dix mois, — que la lettre annonçait :

« Guynemer est le Roland de notre époque; comme Roland il était très vaillant, et comme Roland il est mort pour la France. Mais ses exploits ne sont pas une légende comme ceux de Roland : en les racontant exactement, c'est plus beau que ce qu'on pourrait inventer. Pour le glorifier, on va écrire au Panthéon, parmi les autres grands noms, le sien. On a mis son avion aux Invalides. Dans notre école, on lui a consacré une journée. Ce matin, en entrant à l'école, on a affiché sa photographie; à la leçon de morale, on a appris par cœur sa

dernière citation ; en exercice d'écriture, on a tracé son nom ; en rédaction, on a eu à parler de lui ; enfin, on a dessiné un avion. On n'a pas pensé à lui que quand il a été mort ; avant qu'il soit mort, dans notre école, chaque fois qu'il abattait un avion, on était fier et heureux. Mais quand on a appris sa mort, ce fut un chagrin comme si un membre de notre famille avait été frappé.

« Roland a été l'exemple des chevaliers d'autrefois. Guynemer devra être l'exemple des Français de maintenant, et tous tâcheront de l'imiter et se souviendront de lui, comme on s'est souvenu de Roland. Moi surtout, je ne l'oublierai jamais, je garderai le souvenir qu'il est mort pour la France, comme mon cher papa. »

Tous les traits assemblés par ce petit Français pour dessiner Guynemer sont justes et, dans leur sobriété, ils suffisent : Guynemer est notre Roland, il en a la jeunesse rude et la flamme brûlante. Il est le dernier des chevaliers errans, le premier des chevaliers de l'air. Pour que sa courte vie fasse figure de légende, il suffit de la représenter avec exactitude. S'il a laissé un tel vide, c'est que chaque foyer l'avait adopté. Chacun prenait part à ses victoires. Chacun l'a inscrit parmi ses morts.

Pour que cette gloire ait ravi les enfans, il faut qu'elle soit simple et parfaite. Biographe de Guynemer, je ne songe pas à m'égaler au petit Paul Bailly. Mais je n'éloignerai pas de lui son héros. La vie de Guynemer prend naturellement le rythme légendaire. La vérité précise et limpide ressemble à un conte de fée.

L'antiquité a su trouver d'émouvans accens pour déplorer la perte de jeunes gens fauchés dans leur grâce. « La cité, soupire Périclès, a perdu sa lumière, l'année a perdu son printemps. » Théocrite et Ovide s'attendrissent tour à tour sur le bref destin d'Adonis dont le sang fut changé en fleur. Et dans Virgile, le père des dieux que Pallas supplie avant d'affronter Turnus, l'avertit de ne pas confondre la beauté de la vie avec sa durée :

Stat sua cuique dies ; breve et irreparabile tempus
Omnibus est vitae ; sed famam extendere factis,
Hoc virtutis opus...

« Les jours des mortels sont comptés, et le temps que dure leur vie est court, irréparable, mais étendre sa renommée par ses hauts faits, voilà l'œuvre de la vertu... (1). »

Famam extendere factis : aucun des personnages fabuleux de l'antiquité ne s'est plus hâté que Guynemer de multiplier les faits qui porteraient plus loin sa gloire. Mais l'énumération de ses exploits ne donnerait pas la clé de sa vie, n'expliquerait ni sa force secrète, ni l'attrait qu'il exerçait. « Ce ne sont pas toujours les actions les plus éclatantes qui montrent le mieux les vertus ou les vices des hommes. Une chose légère, le moindre mot, un badinage, mettent souvent mieux dans son jour un caractère que des combats sanglans, des batailles rangées et des prises de villes. Aussi, comme les peintres dans leurs portraits cherchent à saisir les traits du visage et le regard, choses où éclate sensiblement le naturel de la personne, sans se soucier des autres parties du corps, de même nous doit-on concéder de concentrer principalement notre étude sur les signes distinctifs de l'âme... (2). »

Je rechercherai donc spécialement ces *signes distinctifs de l'âme*. La famille de Guynemer a bien voulu me confier ses lettres, ses carnets de vol et mille récits précieux de son enfance, de son adolescence, de ses victoires. Je l'ai vu lui-même dans les camps, pareil au Cid Campeador, qui faisait *accourir au-dessus de ses tentes, ailes au vent, l'essaim des victoires chantantes*. J'ai eu cette bonne fortune de le voir abattre dans les airs un avion ennemi qui tomba en flammes sur la rive de la Vesle. Je l'ai rencontré chez son père : Compiègne était son Bivar. Presque au lendemain de sa disparition, j'ai passé deux veillées funèbres avec ses compagnons d'armes à ne parler que de lui : veillées mouvementées, où nous devions changer d'asile, car Dunkerque et le champ d'aviation étaient bombardés au clair de lune. Ainsi ai-je pu rassembler autour de sa mémoire bien des signes épars qui, peut-être, contribueront à lui composer un halo de clarté. Mais je crains, — et m'en excuse, — de décevoir les professionnels de l'aviation qui ne trouveront ici ni détails techniques, ni cette compétence où le spécialiste se reconnaît. Il appartiendra à l'un d'eux, — et, je le souhaite, à l'un de ses rivaux de gloire, — de nous rendre

(1) *Énéide*, livre X (édition Garnier).
(2) Plutarque, *Vie d'Alexandre*.

un Guynemer en action de chasse. La biographie que j'ai tenté d'écrire cherche l'âme plutôt que le moteur; l'âme a, pareillement, ses ailes.

La France s'est aimée dans Guynemer. Elle ne consent pas toujours à s'aimer: Il lui arrive de se détourner de ses efforts et de ses sacrifices pour admirer et célébrer ceux d'autrui. Il lui arrive de montrer ses défauts et ses blessures avec une ostentation qui les exagère. Elle apparaît quelquefois divisée contre elle-même. Mais celui-là, si jeune, l'avait réconciliée avec elle-même. Elle souriait à son âge et à ses prodiges. Il faisait la paix en elle. Quand elle l'eut perdu, elle le connut à l'explosion de sa douleur. Comme au premier jour de la guerre, la France se retrouva unanime. Et cet amour venait de ce qu'elle reconnaissait en lui son élan, sa générosité, son ardeur, un sang dont les siècles n'ont pu ralentir le cours.

Il n'est guère, chez nous, de foyer qui depuis quarante mois n'ait connu le deuil. Cependant, les pères, les mères, les femmes, les enfans qui me liront ne diront pas : « Que nous importe un Guynemer? Personne ne parle du *nôtre*. » Le *leur*, c'est, la plupart du temps, un fantassin qu'ils n'ont pu assister, dont ils ne connaissent que par ouï dire, dont ils ignorent quelquefois, le lieu de sépulture. Tant de soldats obscurs n'ont jamais été commémorés, qui avaient donné, comme Guynemer, leur cœur et leur vie, qui sans doute avaient connu de pires jours de misère, de boue et d'horreur, sans qu'un rayon de gloire fût jamais descendu sur eux! Le fantassin qui est le paria de la guerre a le droit d'être susceptible. La grande souffrance des temps s'est abattue sur lui : pourtant, il avait adopté Guynemer, et ce n'est pas la moindre conquête de ce conquérant. De Guynemer, le fantassin n'était pas jaloux. Il en avait subi l'enchantement. D'instinct, il devinait un Guynemer fraternel. Quand les communiqués énuméraient les merveilles de notre aviation, il ricanait dans son trou de taupe : « Encore eux! toujours eux! Et nous donc? » Mais quand Guynemer inscrivait une pièce de plus au tableau, les tranchées exultaient et refaisaient son compte.

Lui-même, d'en haut, regardait avec amitié ces troglodytes qui le suivaient des yeux. Quelqu'un lui reprochant un jour de courir des risques inutiles en multipliant les tours d'acrobatie, il répondit gentiment :

— C'est impossible, après certaines victoires, de ne pas faire une belle pirouette. On est tellement content!

Cela, c'est le cri de la jeunesse. « Ils plaisantent et jouent devant la mort comme hier à la récréation... (1). » Mais il ajouta aussitôt :

— Cela fait tant de plaisir aux poilus qui nous « guignent » d'en bas (2)!

Le jongleur du ciel travaillait pour son frère le fantassin. Comme l'alouette qui chante fait lever la tête au paysan penché sur son sillon, l'avion vainqueur, par ses renversemens, ses *loopings*, ses virages serrés, ses spirales, ses vrilles, ses chandelles, ses piqués, par tous les tours de voltige aérienne, distrayait un instant les laboureurs douloureux de la tranchée.

Puissent les lecteurs de ces articles, composés selon les règles fixées par le jeune Paul Bailly, — après, toutefois, qu'ils auront terminé leur lecture, — lever la tête et chercher dans l'azur, où il mena si souvent et si haut les trois couleurs de France, un invisible et impérissable Guynemer!

I. — L'ENFANCE DU NOUVEAU CID

I. — LES ORIGINES

Dans son livre sur *la Chevalerie*, le bon Léon Gautier, prenant le chevalier au berceau et désireux de lui composer immédiatement une atmosphère surnaturelle, interprète à sa façon la pose du bébé qui dort, souriant aux anges. « Suivant une étrange légende dont l'origine n'a pas encore été suffisamment éclaircie, explique-t-il, l'enfant, dans son sommeil, entend la « musique, » l'incomparable musique que font les astres en gravitant dans le ciel. Oui, ce que les plus illustres savans n'ont pu que soupçonner, ces oreilles à peine ouvertes l'entendent distinctement et en sont ravies. Fable charmante et qui donne à l'innocence en sa fleur plus de droits qu'à la science en son orgueil (3)... »

Le biographe de Guynemer aimerait pouvoir affirmer que notre nouveau chevalier entendit ainsi, dès le berceau, la

(1) Henri Lavedan (*Illustration* du 6 octobre 1917).
(2) Pierre L'Ermite (*Croix* du 7 octobre 1917).
(3) *La Chevalerie*, par Léon Gautier, A. Walter édit., 1895.

musique des astres, lui qui devait se sentir appelé à monter vers eux. Du moins autour de ses jeunes années put-il voir s'enrouler la chaîne ininterrompue que font, de Charlemagne à Napoléon, les héros de l'histoire de France.

Georges-Marie-Ludovic-Jules Guynemer était né à Paris une veille de Noël, le 24 décembre 1894. Il a vu dès lors, il a toujours vu dans sa vie trois visages de femmes, — sa mère et ses deux sœurs aînées, — attentives à veiller sur son bonheur. Son père, officier (de la petite promotion de Saint-Cyr de 1880), avait donné sa démission en 1890. Passionné d'érudition, il appartenait à la Société historique de Compiègne, et tout en compulsant les chartes du *Cartulaire de Royallieu* ou écrivant la monographie de la *Seigneurie d'Offémont*, il vérifiait les documens qui lui avaient été transmis par ses ancêtres sur les origines de sa famille. Surtout il fut le véritable éducateur de son fils.

Guynemer est un très vieux nom français. Dans la *Chanson de Roland*, un Guinemer, oncle de Ganelon, lui tient l'étrier au départ. Un Guinemer figure dans *Gaydon* (le chevalier au geai), qui raconte le triste retour de Charlemagne à Aix-la-Chapelle après le drame de Roncevaux, et un Guillemer dans *Fier-à-Bras*, où l'on voit Charlemagne et les douze pairs conquérir l'Espagne : ce *Guillemer l'Escot* est fait prisonnier avec Olivier, Bérart de Montdidier, Auberi de Bourgogne, Geoffroy l'Angevin. Dans *Huon de Bordeaux*, chanson de geste qui tient de la féerie et du roman d'aventures, Huon, partant pour Babylone, mission lointaine qui lui est confiée par l'Empereur et qu'il remplira avec l'aide du nain sorcier Obéron, rencontre en Palestine, au château de Dunôtre où il doit tuer un géant, une jeune fille d'une grande beauté, nommée Sébile, qui le guide à travers le palais. Comme il s'étonne de son langage français : « Je suis née en France, répond-elle, et si j'ai de vous telle pitié, c'est que j'ai vu la croix que vous portez. — En quel pays? — Au bourg de Saint-Omer, répond Sébile, je suis la fille du comte Guinemer. » Son père était venu naguère en pèlerinage au Saint-Sépulcre et l'avait emmenée. Une tempête les jeta au rivage, près de la tour du géant qui tua le père et garda la fille prisonnière. « Depuis plus de sept ans, ajoute-t-elle, je n'ai pas entendu chanter une messe. » Naturellement, Huon tue le géant et délivre la fille du comte Guinemer.

Dans un article du savant M. Longnon sur *L'élément historique de Huon de Bordeaux* (1), une note est consacrée au nom de Guinemer : « Dans Huon de Bordeaux, écrit M. Longnon, l'auteur du prologue des Lorrains fait de Guinemer le fils de saint Bertin, deuxième abbé de Sithieu, abbaye qui prit le nom de ce bienheureux et donna naissance à la ville de Saint-Omer où le poème de Huon de Bordeaux fait naître la fille du comte Guinemer. Il est possible que ce Guinemer ait été emprunté par nos trouvères à quelque ancienne tradition wallonne; car son nom, en latin Winemarus, paraît surtout avoir été employé dans les pays qui, du IXe au XIIe siècle, firent partie du comté des Flandres. Le cartulaire de Saint-Bertin, lui seul, nous fait connaître : 1° un diacre nommé Winidmarus qui, en 723, rédige un acte de vente à Saint-Omer même (Guérard, p. 50); 2° un chevalier du comté de Flandres, Winemarus, qui assassina l'archevêque de Reims, Foulques, lequel était alors abbé de Saint-Bertin (Guérard, p. 135); 3° Winemarus, vassal de l'abbaye, nommé dans un acte de 1075 (id., p. 195); 4° Winemarus, châtelain de Gand, témoin dans une charte du comte Baudouin VII en 1114 (id., p. 255). On pourrait aussi rapprocher du personnage de Huon de Bordeaux Guimer, châtelain de Saint-Omer, qui paraît au début d'Ogier le Danois, si cette forme Guimer ne semblait pas plutôt dériver de Withmarus (2)... »

Sorti des chansons de geste, Guinemer reparaît dans l'histoire des Croisades. Le comte Baudouin de Flandres et ses chevaliers, guerroyant en Terre Sainte (1097), voient venir sur la mer un navire, à plus de trois milles de la cité de Tarse. Ils se portent sur le rivage et le navire jette les ancres. « D'où êtes-vous? c'est la première question qu'on pose à la première embarcation. — De Flandre, de Hollande et de Frise. » C'étaient des corsaires repentans qui, après avoir écumé les mers, venaient par pénitence en pèlerinage à Jérusalem. Les guerriers

(1) *Romania*, 1879, page 4.

(2) De cette note on peut rapprocher cette page du Wauters, table chronologique des Chartes et diplômes imprimés, vol. 2, p. 16, année 1103 : « Baldéric, évêque des Tournaisiens et des Noyonnais, confirme la cession de la dîme et du patronat de Templeuve, qui a été faite à l'abbaye de Saint-Martin de Tournai, par deux chevaliers de cette ville, Arnoul et Guinemer, et par le chanoine Géric.

« *Actum Tornaci, anno domenice incarnationis* M. C. III, *regnante rege Philippo, episcopante domo Baldrico pontifice.*

« Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique, 2e année, p. 10. »

chrétiens accueillent avec des transports de joie ces marins dont le secours ne leur sera pas inutile. Parmi eux est un Guinemer, non plus de Saint-Omer, mais de Boulogne. Celui-ci reconnaissant dans le comte Baudouin son seigneur, laisse sa nef et ne veut plus quitter les croisés. « Moult estait riche de ce mauvais gaeng. » L'ancien corsaire alimentera la croisade (1).

Dans un autre chapitre de l'*Histoire des Croisades*, ce Guinemer assiège Lalische, qui « est une moult noble cité et ancienne, asise seur le rivage de la mer; c'estoit la seule citez en Surie dont li empereres de Costantinoble estoit sire. » Lalische ou Laodicée en Syrie, *Laodicea ad mare*, colonie romaine sous Septime-Sévère, fondée sur les ruines de l'ancienne *Ramitha*, par Seleucus Nicator qui la nomma Laodicée en l'honneur de sa mère Laodice, s'appelle aujourd'hui Latakiéh. Guinemer, qui la croit prendre par force, est assailli à son tour par la garnison qui le fait prisonnier. Baudouin le réclame sous menace et obtient sa délivrance; l'estimant plus apte à tenir la mer qu'à batailler sur terre, il l'invite à regagner sa nef et à naviguer en vue de la côte, ce que l'ancien corsaire « fit bien volontiers. »

Un catalogue (2) des actes d'Henri Ier, roi de France (1031-1060) mentionne dans le même temps un Guinemer, seigneur de Lillers, qui, pour entreprendre dans son château la construction d'une église, dédiée à Notre-Dame et à saint Omer, avait sollicité l'approbation du Roi. L'approbation est de 1043. Elle intervenait pour compléter l'autorisation de Baudouin, comte de Flandre, et de Dreu, évêque de Thérouanne, sur la requête du pape Grégoire VI, à qui le constructeur était allé lui-même demander son approbation. Ce Guinemer-là avait-il, comme le corsaire de Jérusalem, une pénitence à accomplir? Voilà donc, au XIe siècle, bien des Guinemer en chemin, l'un en Palestine, l'autre en Italie. Vers ce même temps, leur famille abandonne les Flandres pour s'installer en Bretagne d'où elle ne quittera plus jusqu'à la Révolution. Le corsaire de Boulogne devient armateur à Saint-Malo : il avait ses raisons

(1) *Recueil des Historiens des Croisades.* — Historiens occidentaux. t. Ier, L. III, et 23, p. 145 : Comment Guinemerz et il Galiot s'accompaignièrent avec Baudouin.

(2) Catalogue des actes d'Henri Ier, roi de France (1031-1060), par Frédéric Soehnée, archiviste aux Archives nationales, élève diplômé des Hautes études (librairie Honoré Champion).

pour changer de paroisse. La tradition flamande fait dès lors place à la tradition bretonne qui la continue et que des actes précisent. Un Olivier Guinemer donne quittance, en 1306, aux exécuteurs testamentaires du duc Jean II de Bretagne. Il tenait un fief sur Saint-Sauveur de Dinan, « dans lequel le duc avait mis mansonniers et estajiers contre raison. » Les exécuteurs testamentaires durent payer, pour libérer la succession, de grosses sommes « en réparation, restitution et dédommagemens » et ils eurent soin « de retirer des acquits de tous ceux auxquels ils distribuèrent de l'argent en vertu de leur commission (1). » Le traité de Guérande (11 avril 1365), qui termine la guerre de succession de Bretagne et donne le duché à Jean de Montfort, mais sous la suzeraineté du roi de France, porte la signature de trente cheveliers bretons parmi lequels un Geoffroy Guinemer. Un Mathelin Guinemer, écuyer, est mentionné dans un acte reçu à Bourges en 1418; en 1464, un Yvon Guynemer, homme d'armes, est admis à la grande paye, et celui-là orthographie déjà son nom avec un *y*.

De cette petite noblesse provinciale qui guerroie obscurément ou cultive son domaine, la trace se suit assez malaisément. Dans un livre qui glorifie les œuvres serviles de l'ancienne société française, *Gentilshommes campagnards*, M. Pierre de Vaissière a montré comment cette race de propriétaires ruraux était demeurée en contact étroit avec le fond agricole français, conseillant et défendant le paysan, défrichant et entretenant la terre, maintenant la famille sur le sol. Les mémoires du fameux Rétif de la Bretonne illustreraient ce ferme traité d'histoire privée : Rétif nous peint sous les couleurs les plus pittoresques les mœurs patriarcales et autoritaires de son grand-père retenant d'office au village le descendant qui veut se fixer à Paris. Déjà Paris exerçait son attrait, déracinait la jeunesse. La cour de Versailles avait déjà porté atteinte aux autorités sociales arrachées au terroir. Quand la Révolution éclate, il y a encore des Guynemer en Bretagne, mais l'arrière-grand-père de notre héros, Bernard, vit à Paris dans le dénuement, donnant des leçons de droit. Sous l'Empire, il sera nommé président du Tribunal de Mayence, Mayence étant alors le chef-

(1) *Histoire de Bretagne*, par dom Lobineau, 1707 : tome I, p. 293. *Recherches sur la chevalerie du duché de Bretagne*, par A. de Coulfon de Kerdellech, t. II, Nantes, Vincent Forest et Emile Grimaud, imprimeurs-éditeurs.

lieu du département du Mont-Tonnerre. En disgrâce après 1815, il ne sera plus que le président du Tribunal de Gannat.

Ici la tradition orale vient se substituer aux écrits, chartes et grimoires, grâce à une circonstance exceptionnelle. Un fils de ce Bernard Guynemer qui en eut quatre, Auguste, vécut jusqu'à quatre-vingt-treize ans, en parfait état intellectuel. Sur la fin, il ressemblait à Voltaire, non seulement de visage, mais d'ironie et de scepticisme. Il puisait dans son passé à pleins seaux et en ramenait toutes sortes de débris de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration. C'était une extraordinaire chronique. Il avait été réformé à la conscription : c'est pourquoi il mourut si âgé. Deux sur trois de ses frères ne firent pas de vieux os : l'un, Alphonse, officier d'infanterie, fut tué à Vilna en 1812 ; l'autre, Jules, officier de marine, était mort en 1802, des suites de blessures reçues à Trafalgar. Le dernier, enfin, Achille, que nous retrouverons dans un instant, assura la continuité du nom. Or, cet Auguste Guynemer se souvenait fort bien d'avoir tenu tête à Robespierre. Il avait alors huit ans, et sa directrice de pension avait été arrêtée. Il arrive à l'école : plus d'école. Où est sa maîtresse ? Au Tribunal révolutionnaire. Où est le Tribunal révolutionnaire ? On le lui indique par manière de plaisanterie, et le bambin y entre tout droit pour réclamer la captive. L'auditoire le considère avec stupéfaction, les juges l'accablent de quolibets : sans se décontenancer, il expose le but de sa démarche. Robespierre, mis en belle humeur, lui objecte que sa maîtresse ne lui a rien appris. Aussitôt, pour lui prouver le contraire, l'enfant récite ses leçons. Robespierre, enchanté, l'enlève de terre au milieu des rires et l'embrasse. On lui rendit la prisonnière et l'école fut rouverte.

Donc, sur les quatre fils du président de Mayence, un seul, le plus jeune, Achille, devait faire souche. Né en 1792, engagé à quinze ans, il fut interrompu dans sa carrière militaire par la chute de l'Empire. Il mourut à Paris, rue Rossini, en 1866 : Edmond About, qui avait connu son fils à Saverne, lui a consacré en vingt lignes une notice biographique que voici :

« Un enfant de quinze ans part comme engagé volontaire en 1806. Junot le trouve intelligent, le prend pour secrétaire et l'emmène en Espagne. En 1811, le jeune homme gagne son épaulette sous les ordres du colonel Hugo. Il est fait prisonnier

à la capitulation de Guadalaxara, 1812 ; mais il s'évade avec deux camarades, qu'il sauve au péril de sa vie. L'amour ou la pitié d'une jeune Espagnole aide un peu cet effort héroïque, et pendant quelques jours la légende semble tourner au roman. Mais l'homme de guerre reparaît en 1813, au passage de la Bidassoa : il y obtient le grade de lieutenant au 4e hussards, et la croix, dont l'Empereur n'était pas prodigue. La rentrée des Bourbons interrompit brusquement une carrière si bien commencée. Le jeune officier de cavalerie se jette dans l'industrie des assurances maritimes; il y fait honorablement une grande fortune, qu'il dépense avec une générosité toute militaire, semant les bonnes actions sur sa route. Il a travaillé jusqu'à la mort : sa démission date d'un mois, et c'est hier jeudi que nous l'avons porté en terre, à l'âge de soixante-quinze ans.

« Il s'appelait Achille Guynemer. Sa famille est alliée aux Benoist d'Azy, aux Dupré de Saint-Maur, aux Cochin, aux de Songis, aux du Trémoul, aux Vasselin, qui ont laissé des souvenirs exemplaires dans le notariat de Paris. Son fils, qui pleurait hier comme un enfant devant la tombe d'un tel père, est le nouveau sous-préfet de Saverne, ce jeune et laborieux administrateur qui a gagné, dès le début, notre reconnaissance et notre amitié. »

L'évasion d'Espagne est encore un récit que la tradition de famille a recueilli. La jeune Espagnole avait fait passer au prisonnier une corde de soie dans un pâté. Un quatrième compagnon de captivité, trop gros pour franchir le soupirail de la prison, ne put s'évader, et les Anglais le fusillèrent. C'est le 31 août 1813 que le lieutenant Achille Guynemer fut, après le passage de la Bidassoa, décoré de la Légion d'honneur. Il avait vingt et un ans. Son arrière-petit-fils, qui ressemble à ses portraits (spécialement à un dessin de 1807), sinon de tous les traits, du moins dans le fier port de tête, devait gagner la Croix quelques mois plus tôt.

D'autres souvenirs d'épopée pouvaient éveiller la curiosité de Georges Guynemer enfant. On lui montrait le sabre et la tabatière du général comte de Songis, frère de sa grand'mère paternelle. La sabre d'honneur avait été donné au général, alors simple capitaine d'artillerie, par la Convention pour avoir

sauvé les pièces de la place de Valenciennes ; il est vrai que pour le même fait, Dumouriez le voulait faire pendre. La tabatière venait de l'Empereur, pour avoir commandé le passage du Rhin pendant la campagne d'Ulm.

Achille Guynemer avait eu deux fils. L'aîné, Amédée, sorti de l'École polytechnique, mourut à trente ans sans postérité. Le second, Auguste, fut, sous le second Empire, sous-préfet de Saverne ; après la guerre de 1870, retiré de l'administration, il devint vice-président de la société de protection des Alsaciens-Lorrains dont le président était le comte d'Haussonville. Il avait épousé une jeune fille d'Écosse, miss Lyon : à cette famille appartenaient les comtes de Straethmore, qui portent parmi leurs titres les noms de Glamis et Cawdor cités par Shakspeare dans *Macbeth*.

Des quatre fils du président de Mayence, un seul, le héros de la Bidassoa, avait laissé des descendans. Ce fils est M. Paul Guynemer, ancien officier et historien du *Cartulaire de Royallieu* et de la *Seigneurie d'Offémont*, dont l'aviateur était le fils unique. La race qui vient de si loin, qui se perd dans la *Chanson de Roland* et les Croisades, qui, fixée en Flandre, puis en Bretagne, est devenue, dès qu'elle a quitté la province pour la capitale, nomade, changeante au gré des garnisons de l'officier ou du fonctionnaire, semble s'effiler et s'affiner, condenser toute la puissance de son passé et toutes ses espérances dans un dernier rejeton.

Il est des plantes, comme l'aloès, qui ne peuvent porter qu'une fleur, et quelquefois seulement au bout de cent années. Elles rassemblent alors toute leur sève qui a si longtemps attendu. Il leur part du cœur une longue tige droite, semblable à un arbre et dont les branches régulières ont l'apparence du fer forgé. Au sommet de cette tige s'épanouit une fleur merveilleuse qui est humide et répand des pleurs sur les feuilles comme pour les inviter à la douleur à cause de la menace qui pèse sur elle. Quand la fleur s'est flétrie, le miracle ne se renouvelle pas.

Un Guynemer, c'est la fleur d'une vieille famille française. Il pouvait, comme tant d'autres héros, comme tant de paysans de la Grande Guerre qui furent le froment de la nation, prouver à lui seul sa noblesse. Mais la fée qui fut déléguée à sa naissance déposa dans son berceau quelques feuillets dorés de la

plus belle histoire du monde : Roland, les Croisades, la Bretagne et Duguesclin, l'Empire, l'Alsace. Songez donc, l'histoire de France...

II. — L'ENFANCE

Un de nos chefs les plus aimés de la troupe, le général de M..., causeur érudit et moraliste charmant, qui, dans sa conversation, a toujours l'air de se promener dans cette histoire de France comme un enchanteur dans une forêt pour y multiplier les sortilèges, me récitait un jour la courte prière qu'il avait composée afin d'obtenir la grâce de bien dresser dans la vie ses enfans :

« Monseigneur Saint Louis, Messire Duguesclin, Messire Bayard, faites que mes fils soient braves et ne mentent jamais. »

Comme on le voit, ce n'est pas un texte écrit pour les étrangers, car il ne s'adresse qu'à des patrons de chez nous. Un Georges Guynemer fut ainsi élevé dans le culte de la vérité. Tromper, c'est s'abaisser. Tout petit, il était déjà fier comme un grand personnage. Cependant, autour de ses jeunes ans, ce n'était que douceur et délicatesse. J'ai montré sa mère et ses deux sœurs penchées sur lui. Ses yeux noirs exerçaient une fascination. Que serait-il de cet enfant dont on ne pouvait déjà supporter le regard et dont on redoutait la fragilité, car la mort avait failli le prendre à quelques mois d'une entérite infantile? En hâte, ses parens avaient dû l'emmener en Suisse, puis à Hyères, et lui composer une atmosphère de serre chaude. Gâté, choyé, soigné par des femmes, comme Achille à Scyros parmi les filles de Lycomède, ne garderait-il pas toute sa vie l'empreinte d'une éducation trop amollissante? Le voici avec ses cheveux bouclés, une gentille petite robe de bonne coupe, trop joli, trop frêle, un air de princesse. Son père a la sensation qu'on fait avec lui fausse route, qu'il faut en hâte couper court à cet excès de tendresse. Il le prend sur ses genoux. Une scène de rien, une scène décisive va se passer :

— J'ai presque envie de t'emmener avec moi, là où je vais.

— Où allez-vous, papa?

— Là où je vais, il n'y a que des hommes.

— Je veux aller avec vous.

Le père semble hésiter et prendre un parti :

— Après tout, mieux vaut trop tôt que trop tard. Mets ton chapeau. Je t'emmène.

Il le conduit chez le coiffeur.

— Moi, je me fais couper les cheveux. Si le cœur t'en dit?

— Je veux faire comme les hommes.

On asseoit l'enfant sur un tabouret. Dans le peignoir blanc, avec ses cheveux bouclés, il ressemble à quelque ange des primitifs italiens. Son père, un instant, se prend pour un barbare, et le coiffeur s'arrête, ciseaux en l'air, comme devant un forfait. Ils échangent un signe d'intelligence : le père s'est raidi, il a donné l'ordre. Et les belles boucles tombent.

Mais il faut rentrer au logis. La mère de Georges, le voyant, verse des larmes.

— Je suis un homme, déclare le petit péremptoirement.

Il sera un homme, mais il restera longtemps un gamin aussi. Longtemps? presque jusqu'à la fin, — à ses heures, jusqu'à la fin.

A six ou sept ans, il commence d'étudier sous la direction de l'institutrice de ses sœurs. Rassemblement commode, mais c'est une jupe de plus. La finesse de ses sentimens, cette crainte d'avoir blessé un camarade qui lui inspirera des gestes touchans, viendront de cette éducation féminine. Les promenades avec son père, déjà fort occupé de lui, provoqueront les réactions utiles. Compiègne enseigne l'histoire à chaque pas : des rois y furent sacrés, des rois y moururent. L'abbaye de Saint-Cornille y abrita peut-être le saint Suaire du Christ. Des traités y furent signés. Louis XIV, Louis XV, Napoléon Ier, Napoléon III y donnèrent des fêtes magnifiques. Et même, en 1901, l'enfant y put rencontrer le tsar Nicolas et la tsarine Alexandra qui y séjournèrent. Ainsi le palais, la forêt lui parlaient. Son père lui pouvait expliquer le passé. Et sur la place de l'Hôtel-de-Ville, il ne manqua pas d'être intrigué par cette jeune fille de bronze qui porte un étendard.

— Qui est-ce?

— Jeanne d'Arc.

Les parens de Georges Guynemer renoncèrent à l'institutrice et, pour le garder près d'eux, ils le placèrent comme externe au lycée de Compiègne. L'enfant travaillait peu. M. Paul Guynemer, ayant été élevé au collège Stanislas, y voulut faire élever son fils. Georges avait alors douze ans. « Sur une photographie

des élèves de cinquième verte, écrit un journaliste des *Débats* qui eut la curiosité de rechercher ses notes de collège, on remarque un petit garçon ébouriffé, plus mince et plus pâle que les autres, dont les yeux ronds et noirs brillent d'un feu sombre : ces yeux qui devaient huit ou dix ans plus tard chercher et pourchasser dans l'espace tant d'avions ennemis, sont passionnément volontaires. Le même tempérament apparaît sur une photographie instantanée de la même époque où l'on voit Georges jouant à la petite guerre. Les registres du collège pour cette année nous apprennent qu'il a l'intelligence claire, vive, juste, mais qu'il est léger, brouillon, désordonné, insouciant ; il ne travaille guère, il est indiscipliné mais sans rancune ; très orgueilleux, il a « l'ambition du premier rang : » indication précieuse pour comprendre le caractère de celui qui est devenu « l'as des as. » De fait, le petit Guynemer avait à la fin de l'année le premier prix de version latine, le premier prix d'arithmétique, et quatre accessits. »

Le rédacteur des *Débats*, qui est un érudit, rappelle le mot de Michelet : « Le Français est ce *méchant enfant* que caractérisait la bonne mère de Duguesclin : *celui qui bat toujours les autres...* » Le meilleur portrait de Guynemer enfant, je le trouve dans les notes inédites de l'abbé Chesnais, qui fut préfet de division au collège Stanislas pendant les quatre années qu'y passa Guynemer. L'abbé Chesnais l'avait pressenti, suivait avec une sympathie inquiète cette nature passionnée.

« Son caractère volontaire et batailleur, dit-il de son élève, se découvrait dans ses yeux. Il aimait peu les jeux tranquilles, mais s'adonnait à ceux qui demandaient de l'adresse, de l'agilité et de la violence. Il avait une prédilection marquée pour un jeu fort en honneur dans les basses classes. C'était *la petite guerre*. La classe était divisée en deux armées dont chacune était commandée par un général que les élèves choisissaient eux-mêmes. Le général avait sous ses ordres des officiers de tous grades. Chaque soldat portait au bras gauche un brassard mobile. Le but de la bataille était de prendre le drapeau que l'on faisait flotter sur un mur, un arbre, une colonne ou tout endroit dominant la cour. Le soldat privé de son brassard était un homme mort.

« Guynemer, un peu faible et chétif, demeura toujours simple soldat. Ses camarades, appréciant les qualités d'un chef d'ar-

mée à la force musculaire qu'il pouvait employer pour maintenir son autorité, n'ont jamais songé à le mettre à leur tête. Il fallait un biceps qui lui faisait défaut. Mais s'agissait-il de choisir les soldats, il comptait parmi les meilleurs et son nom sortait l'un des premiers. S'il ne possédait pas la force, il avait pour lui l'agilité, l'adresse, le coup d'œil, la prudence et la ruse. Son jeu était personnel. Il admettait très difficilement les observations de ses chefs et entendait agir à sa façon. La bataille engagée, il s'attaquait toujours aux plus forts et visait de préférence ceux de ses camarades qui occupaient les grades les plus élevés. Comme un chat, d'une souplesse merveilleuse, il se glissait le long des arbres, se jetait à terre, rampait le long des barrières, se faufilait à travers les jambes de ses adversaires et, bondissant, il emportait triomphant une quantité de brassards. C'était pour lui une grande joie de porter à son général les trophées de sa lutte. Les deux mains appuyées sur ses jambes, le visage radieux, il regardait d'un air narquois ses adversaires surpris de son adresse. Sa supériorité sur ses camarades se faisait surtout remarquer dans les batailles livrées dans les bois de Bellevue. Le champ était plus vaste, l'occasion de surprendre ses adversaires plus variée. Il se dissimulait sous les feuilles mortes, s'accrochait aux branches des arbres, rampait le long des ruisseaux et des ravins. C'est lui qui, bien souvent, était chargé d'indiquer l'emplacement des drapeaux. Mais il ne voulait jamais s'en constituer le gardien. Il ne craignait rien tant que l'immobilité et préférait se jeter dans les bois à la recherche de ses adversaires. Le trajet du collège aux bois de Bellevue se passait dans l'élaboration de plans divers; il discutait celui de ses camarades et voulait toujours avoir le dernier mot. Le retour était marqué par une critique acerbe qui dégénérait bien souvent en querelle. »

Portrait étonnant où transparaissent presque tous les traits du futur Guynemer, de Guynemer à la bataille. Il ne tient pas à commander, il aime trop à se battre, il est déjà le chevalier aux combats solitaires. *Son jeu est personnel.* Il entend n'agir qu'à sa façon. Il s'attaque aux plus forts : ni le nombre ni la taille ne l'arrêtent. Sa souplesse, son adresse sont sans égales. Ses muscles ne lui permettent pas d'être un bon gymnaste : aux barres parallèles, à la barre fine il désespère ses moniteurs; il y suppléera par quoi? par la volonté.

Tous les jeux physiques n'exigent pas la force physique : à l'escrime, à la carabine, il devient un excellent tireur. Enragé de faiblesse, il dépasse les forts. Comme un Diomède, comme un Ajax, il rit en rapportant ses trophées. Une cour de collège ne lui suffit pas : il lui faut les bois de Bellevue, en attendant qu'il ait à lui tout l'espace, tout le ciel. Ainsi l'enfance batailleuse d'un Guynemer rejoint-elle celle d'un Roland, d'un Duguesclin, d'un Bayard : cœurs ardens, énergies indomptables, âmes droites, bientôt formées, dont il faudra seulement régler la fougue.

L'adolescent ne sera pas différent de l'enfant. Élève de mathématiques spéciales, Georges Guynemer ne changera rien à ses habitudes combatives. « A la récréation, il pratiquait surtout le patinage à roulettes. C'était pour lui une source de disputes et de pugilats. Ayant horreur de ceux qui ne jouaient pas, il passait au milieu de leur groupe, les bousculait, les tirait par le bras et les faisait valser comme des girouettes. Il s'enfuyait alors à toute vitesse, poursuivi par ses victimes. Des coups étaient échangés, ce qui ne l'empêchait pas de recommencer quelques secondes après. A la fin d'une récréation, les cheveux en désordre, les vêtemens couverts de poussière, la figure et les mains maculées de boue, Guynemer était épuisé. Le plus robuste de ses camarades ne l'effrayait pas : il s'attaquait à lui de préférence. L'intervention des maîtres était souvent nécessaire pour séparer les combattans. Guynemer se dressait alors comme un coq, les yeux étincelans, sortant de leur orbite et, dans son impuissance, accablait son adversaire de paroles piquantes et parfois même blessantes, d'une voix sèche et railleuse (1)... » La parole, cependant, n'est pas son fait. Sa nervosité lui hache ses phrases. Son accent est frémissant, martelé, tranchant. Il a des affirmations sans réplique. Il a horreur de la discussion : il est déjà tout action.

Cette violence, cette frénésie d'action eût risqué de l'entraîner aux plus déraisonnables, aux plus dangereuses audaces si elle n'eût trouvé son contrepoids dans le sentiment de l'honneur. « Il était de ceux, écrit un de ses camarades, M. Jean Constantin, actuellement lieutenant d'artillerie, pour lesquels l'honneur est une chose sacrée, à laquelle on ne doit faillir sous

(1) Notes inédites de l'abbé Chesnais.

le prétexte le plus futile, et il apportait dans sa façon d'être, dans ses relations avec ses camarades une franchise, une loyauté qui n'avaient d'égale que sa bonté. Bien souvent, au milieu de nos jeux surgissait quelque discussion. Quels sont les amis qui ne se sont jamais disputés? Tous deux nous nous entêtions au point de nous battre parfois, mais après, il abandonnait le vain amour-propre d'avoir le dernier mot. Il n'aurait pu supporter de faire du tort à ses condisciples. Jamais il n'a hésité à s'accuser d'une faute commise; bien mieux, un jour que l'un de ses camarades, bon élève, avait par inadvertance fait une bêtise qui aurait pu nuire à ses notes, j'ai vu Georges aller s'accuser et subir une punition à sa place ; son camarade n'en a jamais rien su, car ces actes-là, il les accomplissait presque clandestinement, avec cette simplicité et cette modestie qui ont toujours fait le charme de son caractère. »

Ce sentiment de l'honneur, il l'avait sucé avec le lait maternel. Son père l'avait exalté en lui. Tout en lui respire la fierté : le port de la tête redressée, le regard des yeux noirs qui semble traverser les objets. Il aime cet uniforme de Stanislas que son père a porté, qu'ont porté Gouraud et Baratier dont la renommée, alors, grandit, et Rostand, alors dans toute la neuve gloire de *Cyrano* et de *l'Aiglon*. Il a un sens précis de sa dignité. S'il écoute avec attention le cours, jamais il ne consent à demander des renseignemens ou des conseils à ses condisciples. Il déteste la moquerie et entend qu'on le respecte. Jamais une pensée basse n'est entrée en lui. Un silence suffit parfois à le redresser s'il atteint son fond de noblesse native.

Physionomie mobile et à contrastes, il est tantôt l'espiègle qui secoue de rires toute la classe et l'entraîne dans un tourbillon de jeux et de tours, tantôt l'élève lointain, sérieux, réfléchi, que l'on trouve absorbé, que l'on déclare distant, qui ne se révèle plus à personne. Le farouche soldat de la *petite guerre* est aussi un joueur d'échecs d'une redoutable puissance de combinaison. Là, il devient patient, et ne déplace ses pièces qu'après mûre réflexion. Aucun élève ne peut lutter avec lui. Nul ne le peut surprendre. S'il est battu par un professeur, il n'a de cesse qu'il n'ait obtenu sa revanche. Il a une volonté au-dessus de son âge, et cette volonté a besoin de brusques détentes. Suivre une classe et même se placer à sa tête ne

serait rien pour une intelligence de sa vivacité, mais il est de santé délicate. Il apparaît avec des manteaux, des cache-nez, des foulards ou des imperméables, il disparaît à l'infirmerie. Cet enfant qui ne craint ni les coups, ni les bosses, ni les chutes, doit se garantir contre les courans d'air et suivre des régimes. Personne ne l'a jamais entendu se plaindre; nul ne l'entendra jamais. Souvent il doit interrompre son travail, parfois durant de longs mois. L'année de son baccalauréat, un retour de son entérite infantile l'arrête. — Trois mois de repos, ordonne le médecin à Noël. — Tu referas ta rhétorique l'an prochain, déclare son père qui vient le chercher. — Pas du tout : les camarades ne me passeront pas devant. — Boutade d'enfant à quoi l'on ne prend pas garde. Au bout de trois mois passés en repos et promenades à Compiègne, l'enfant réclame : — Les trois mois sont expirés, j'entends me présenter en juillet. — Tu n'as pas le temps. C'est impossible. — Il insiste. On découvre à Compiègne l'institution Pierre d'Ailly dans un immeuble qui a été, depuis, démoli par un obus. Puisque c'est son idée, il fréquentera ce cours, en externe, en amateur. Chez lui, à la maison, il continuera de se soigner. Et au mois de juillet, à quinze ans, il est reçu bachelier, avec mention.

Mais l'arc ne peut rester tendu. De là, ces divertissemens orageux, toujours sans méchanceté, car il lui répugnait invinciblement de causer de la peine à autrui. L'automne suivant, il rentre à Stanislas et y reprend la suite de ses exploits scolaires.

« Vexé de la place qui lui est réservée près du bureau du professeur, écrit encore l'abbé Chesnais, sous le prétexte, justifié d'ailleurs, de bavardage, il est résolu à causer malgré tout, comme bon lui semble. A l'aide d'épingles, de becs de plume, de fils et de boîtes, il a bientôt construit une installation téléphonique qui le met en communication avec le camarade qui occupe le bureau le plus éloigné. Il possède les outils nécessaires à l'exécution de ses tours. Son bureau est un véritable bazar : cahiers, livres, porte-plumes, papier se trouvent confondus pêle-mêle au milieu des objets les plus disparates : morceaux de lames de fleuret, produits chimiques, drogues pharmaceutiques, huile, graisse, goupilles, roues de patin gisent au milieu de tablettes de chocolat. Dans un coin, des tubes de verre soigneusement cachés attendent le moment favorable de

projeter au plafond une boulette de papier mâché à l'extrémité de laquelle se balance fébrilement une silhoutte découpée dans une couverture de cahier. Puis, lorsque la figurine grotesque a cessé ses oscillations, une boulette lancée avec adresse la remet de nouveau en mouvement à la grande satisfaction du jeune tireur. Des aéroplanes en papier y sont également remisés jusqu'au moment propice à leur lancement. Le bureau du professeur sert parfois de terrain d'atterrissage... On y trouve de tout, mais dans un désordre tel qu'il ne peut lui-même s'y retrouver. Qui ne l'a vu à la recherche d'un devoir égaré dans un cahier de brouillon? C'est l'heure de la classe; la tête enfouie dans son pupitre, il bouscule tout en grande hâte, au grand détriment des cahiers et des livres qu'une bouteille mal bouchée inonde d'encre. La voix du surveillant le rappelle à l'ordre et il s'enfuit bon dernier à toute vitesse.

« Ce n'est pas l'un de ces mauvais esprits dont la seule préoccupation est de troubler une classe et d'entraver le travail de ses camarades. Ce n'est point un meneur. Il agit pour son propre compte et pour sa satisfaction personnelle. Ses farces sont de courte durée et ne portent pas préjudice au travail des autres. D'une nature droite, franche, loyale, il sait revendiquer la paternité de ses actes lorsqu'un maître commettra l'erreur de les attribuer à d'autres. Il n'a jamais permis qu'un camarade fût puni à sa place. Il sait fort bien d'ailleurs se tirer des plus grandes difficultés. Sa franchise lui vaut souvent l'indulgence. S'il est puni par un maître timoré, il se compose un visage terrible et tente de l'effrayer. Lorsqu'au contraire, il trouve devant lui un homme énergique, il plaide des circonstances atténuantes, il est tenace, persévérant, jusqu'à obtenir la punition la plus douce. Il ne garde pas rancune d'une punition qui lui est infligée avec justice. Il souffre de celle qui lui est donnée en public. S'il prévoit qu'une mauvaise note lui sera infligée un jour de lecture de notes, il se réfugie à l'infirmerie pour ne pas en avoir la honte. L'honneur n'est pas un vain mot pour lui.

« Il est sensible aux reproches. Il aime ce qui est noble, ce qui est généreux. C'est un admirateur du courage, de l'audace. Qui ne se rappelle à Stanislas son attitude fière et arrogante lorsqu'un maître le vexe devant ses camarades, ou intervient pour suspendre une querelle où l'amour-propre est en jeu ? Tous ses nerfs se tendent. Son corps se raidit, il est droit

comme un morceau d'acier, les bras collés le long des jambes, les mains tendues, les doigts fortement serrés; la tête immobile, haute, comme décollée du tronc, le visage d'un jaune d'ivoire; le front sans rides, les lèvres pincées, creusant deux sillons autour de la bouche; les yeux comme deux boules noires semblent sortir de leur orbite, lancent des feux aveuglans d'une fixité absolue. Il semble qu'il va foudroyer son adversaire; il garde un sang-froid imperturbable. C'est une statue d'une froideur de marbre. On devine quel orage terrible gronde en lui (1)... »

Bachelier, il s'oriente vers les sciences, ambitionne l'École polytechnique, entre dans la classe de mathématiques spéciales. Il avait, tout petit, manifesté des aptitudes exceptionnelles pour la mécanique, un esprit d'invention qui, on l'a pu voir, servait à ses farces de collégien. A quatre ou cinq ans, n'avait-il pas construit un lit de papier qu'il faisait monter par le moyen de ficelles et de réglettes-poulies? — Il passait des heures entières, dit son camarade de Stanislas, le lieutenant Constantin, à chercher un problème de mathématiques ou à étudier une question qui l'avait séduit, sans se soucier de ce que l'on faisait autour de lui; s'il avait trouvé la solution de son problème ou appris quelque chose de nouveau, il était satisfait et redescendait alors dans le temps présent. Tout ce qui avait trait aux sciences l'intéressait particulièrement. Son grand plaisir était de se rendre aux manipulations de physique ou de chimie; là, il se livrait à toutes sortes d'expériences que lui suggérait son imagination. Un jour, il lui arriva de fabriquer un mélange détonant qui provoqua une explosion formidable, sans autre accident d'ailleurs que quelques vitres brisées...

Ses choix de lectures révèlent les mêmes tendances. Il n'aimait guère à lire, et ne recherchait que les livres d'aventures où sa nature belliqueuse et ses sentimens d'honneur et de loyauté pouvaient s'alimenter. Ses préférences allaient aux œuvres du commandant Driant. Même pendant son année de mathématiques, il les relut. Au retour d'une promenade, quelque jeudi soir, il vint frapper au bureau du préfet, quêtant un livre. C'est la *Guerre fatale*, la *Guerre de demain*, l'*Aviateur du Pacifique*, etc. « Mais vous l'avez déjà lu? — Ça ne fait rien. »

(1) Notes inédites de l'abbé Chesnais.

Relit-il réellement ? Il se laisse entraîner sur les mêmes voies. Il rêve, son regard va plus loin.

Quelqu'un, pourtant, va exercer sur cette nature impressionnable, mobile, presque trop ardente, une influence qui déterminera sa direction. Son père lui avait recommandé de choisir avec soin ses amis, de ne pas se livrer au premier venu. Ne pas se livrer au premier venu, il en était bien incapable et plutôt ne se serait-il livré à personne. Nos amis, les choisissons-nous au début de la vie ? Nous ne savons qu'ils sont nos amis que parce que nous les avons trouvés dans notre existence à l'heure voulue. Ils étaient là, sans quoi nous ne les eussions pas cherchés. Une parité de goûts, de sensibilité, d'ambitions nous rapproche d'eux et nous nous apercevons qu'ils ne sont pas simplement des camarades quand ils sont dès longtemps déjà nos amis. Ainsi Jean Krebs devint-il le compagnon habituel de Georges Guynemer. Le père de Jean Krebs est ce colonel Krebs dont le nom reste attaché aux premiers progrès de l'aérostation et de l'aviation. Il était alors directeur des usines Panhard; ses deux fils faisaient leurs études au collège Stanislas. Jean, l'aîné, est camarade de classe de Georges Guynemer. C'est un silencieux, un concentré, un réfléchi : le visage calme, la parole posée, jamais un mot plus haut que l'autre, un éloignement de tout ce qui est bruyant et agité. Georges bouscule son isolement et s'y installe. L'autre le supporte, sourit, accepte, se lie. Celui des deux qui exerce sur l'autre une autorité, celui qui a le prestige, l'auréole, pour le moment, c'est Jean Krebs. Songez donc : il sait ce que c'est qu'un automobile. Il emmène un dimanche son ami Georges à Ivry et il lui apprend à tenir un volant. Il lui passe toutes ses connaissances techniques. Georges, cependant, se lance à toute allure dans cette voie nouvelle. Il connaît bientôt toutes les marques, tous les genres de moteurs. Pendant les promenades scolaires, si la colonne des élèves monte ou descend les Champs-Élysées, il désigne au passage les voitures : — Ça c'est une Lorraine. Voilà une Panhard. Celle-ci a tant de chevaux, etc. Malheur à qui le contredirait ! Il toise l'insolent et l'écrase d'un mot.

« Les visites d'usines organisées dans l'après-midi du jeudi par le collège le comblent de joie. A l'avance, il choisit ses compagnons auxquels il fait abandonner une partie de tennis. Krebs était de ce nombre. La visite à l'usine de Puteaux, celle

de Dion-Bouton, est pour lui un régal dont il parlera souvent. Il s'y rend, non en curieux, mais en connaisseur. Il ne peut demeurer auprès d'un ingénieur chargé de la conduite à travers tous les services. Il lui faut plus de liberté, plus de temps, car il aime se rendre compte de tout, voir et toucher. Le plus petit détail l'intéresse. Il questionne les ouvriers, leur demande l'utilisation d'un écrou, les presse de questions. Le temps passe trop vite à son avis. Ses camarades sont déjà sortis, le préfet de la division a fait l'appel pour s'assurer de son effectif ; un seul manque, c'est Guynemer qui, suivant son habitude de retardataire, est en extase devant le montage d'une machine.

« Les semaines d'ouverture du Salon d'automobile et d'aviation sont une période de tranquillité relative pour ses maîtres. Ce n'est plus l'agité, le nerveux, l'espiègle des jours précédens. Il tient à ses promenades, à ses sorties. Il est un de ceux qui tournent autour du préfet à l'heure du départ pour la promenade. Il est impatient de savoir quel en est le but : « Où « allons-nous ?... Vous nous conduirez au Grand-Palais ?... Vous « serez un chic type... » Ce n'est pas l'un des nombreux curieux qui circulent autour des stands, les deux mains dans les poches, sans en tirer d'autre bénéfice qu'une extrême fatigue, comme un cycliste tourne autour de sa piste. Son plan est étudié à l'avance. Il connaît l'emplacement du stand qu'il visitera. Il s'y rend directement. Son ardeur et son sans-gêne lui attirent bien quelques admonestations de la part du propriétaire. Il n'en a cure. Il continue à toucher à tout et à fournir des explications à ses compagnons. A son retour au collège, ses poches sont gonflées de prospectus, de catalogues, de brochures choisies qu'il entasse soigneusement à l'intérieur de son bureau (1). »

Jean Krebs a orienté la vocation de Georges Guynemer. Il a précisé et développé le goût de celui-ci pour la mécanique. Il l'a sorti des vagues abstractions pour le précipiter vers les réalisations matérielles, pour lui faire désirer l'élargissement de vie qu'elles procurent. Il méritait d'être cité dans une biographie de Guynemer. Avant de le quitter, ne convient-il pas de déplorer sa perte prématurée? Aviateur estimé au cours de la guerre, il trouva dans l'observation l'emploi de ses facultés

(1) Notes inédites de l'abbé Chesnais.

solides et sûres. La chasse ne l'attirait pas, mais il savait regarder. Il fut tué d'un accident d'atterrissage presque dans le même temps que disparaissait Guynemer. Un de ses compagnons d'escadrille le juge ainsi : — « D'une intelligence remarquable, d'un caractère toujours égal, il avait su s'imposer à ses chefs par son sang-froid, son coup d'œil, la connaissance exacte des services qu'il pouvait rendre. Toutes les fois qu'on lui confiait une mission, on était sûr qu'il revenait l'ayant remplie, quelles que fussent les conditions dans lesquelles il la fallait accomplir. Il avait eu souvent à tenir tête à des avions ennemis mieux armés que lui, et avait même été blessé au cours d'un vol par un éclat d'obus à la cuisse. Il n'en avait pas moins continué à voler et n'était rentré que longtemps après et seulement sa tâche terminée. Sa mort a fait un grand vide dans cette escadrille. Des hommes comme celui-là sont difficiles à remplacer... »

Ainsi le démesuré Guynemer a-t-il eu pour premier ami un camarade *qui connaissait exactement ses limites.* Il a pu délivrer Jean Krebs d'un excès de probité réaliste, lui verser l'enchantement de ses propres délires, mais Jean Krebs aux ailes figées de ses jeunes ambitions a fourni le moteur. Sans les leçons techniques de Jean Krebs, aurait-il plus tard pu se faire engager au champ d'aviation de Pau et passer avec tant d'aisance son brevet de pilote? Se serait-il intéressé de si près à l'outillage, aux perfectionnemens de son appareil? La guerre devait faire de tous deux des aviateurs. Tous deux sont tombés du ciel, l'un en pleine gloire, l'autre presque obscur. Dans leurs causeries à deux, en promenade ou le long des murs de Stanislas, avaient-ils entrevu ce destin? Jean Krebs, esprit positif, certainement non : il voyait devant lui l'École polytechnique et ne songeait qu'à s'y préparer. Mais Guynemer? Dans ses notes si précieuses, l'abbé Chesnais nous le montre construisant un petit aéroplane en étoffe dont le moteur était remplacé par un faisceau d'élastique : « A la prochaine récréation, il monte au dortoir, ouvre la fenêtre, lance son appareil et préside à ses évolutions au-dessus des têtes de ses camarades. » Mais ce ne sont là que jeux de collégien ingénieux. L'excellent prêtre qui fut préfet de division et l'observa en profond psychologue ne reçut jamais confidence de sa vocation. L'aviation, dont les timides essais ne datent que de 1906, pro-

gressait rapidement. Après Santos Dumont qui, le 22 novembre 1906, parcourait 220 mètres en vol plané, une pléiade d'inventeurs, les Blériot, les Delagrange, les Farman, les Wright perfectionnaient les moteurs légers. En 1909, Blériot traversait la Manche, Paulhan gagnait le record de la hauteur à 1 380 mètres et Farman celui de la distance avec un parcours de 232 kilomètres. Un visionnaire, le vicomte Melchior de Vogüé, entrevoyait déjà le prodigieux développement de la marche dans les airs. Toute la jeunesse du siècle désirait de s'envoler. Guynemer se portant vers l'invention nouvelle avec sa fougue coutumière, faisait-il autre chose que se livrer à l'engouement général? Ses camarades rêvaient, comme lui, de la construction et des pièces. Cependant le lieutenant Constantin en juge autrement : « Quand un avion venait à survoler le quartier, il le suivait des yeux et restait à contempler le ciel bien après sa disparition. Son bureau renfermait toute une collection de volumes, de photographies ayant trait à l'aviation. Sa résolution était prise de s'échapper un jour pour monter en avion ; et comme il était extrêmement volontaire, il essaya par tous les moyens. « Tu ne connais pas quelqu'un qui pourrait « m'emmener un dimanche? » A qui n'a-t-il pas posé cette question? Mais au collège ce n'était guère facile. Ce fut pendant ses vacances qu'il réussit à mettre ses projets à exécution. Je crois me rappeler que sa première ascension eut lieu à l'aérodrome de Compiègne. Dans ce temps-là on ne connaissait pas les carlingues confortables des appareils actuels; il dut s'installer tant bien que mal derrière le pilote et s'accrocher à lui, en lui nouant les bras autour du corps pour ne point tomber, mais aussi quelle joie en descendant!... »

Ce qu'il faut retirer de cette confidence, c'est tout simplement la première phrase : *Quand un avion venait à survoler le quartier, il le suivait des yeux et il restait à contempler le ciel bien après sa disparition.* Si Jean Krebs avait survécu, il pourrait peut-être nous renseigner mieux. Encore n'est-ce point certain. A cet ami raisonnable Georges Guynemer aurait-il révélé ce que lui-même ne démêlait que confusément? Jean Constantin n'a surpris qu'une rêverie : Guynemer a dû garder pour lui sa résolution. Un peu plus tard, guère plus tard, comme il doit interrompre une fois de plus ses études, — c'est l'année de sa préparation à Polytechnique, — son père, désireux

de lui voir prendre du repos, le laisse à Paris chez sa grand'-mère. Il suit des cours de sciences sociales. Il achève une éducation qui fut strictement française, dont aucun jour ne fut livré à un étranger. Puis il voyage avec sa mère et ses sœurs. Il mène la vie agréable d'un jeune homme fortuné qui a bien le temps de penser à l'avenir. Y pense-t-il ? Son père, vaguement inquiet de ce désœuvrement, le fait revenir, l'interroge sur la carrière qui le tente, redoutant une de ces réponses indécises comme en font tant de jeunes gens. Et Georges, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, comme s'il ne saurait être question de rien autre, réplique :

— Aviateur.

Le mot provoque la surprise. D'où peut venir cette détermination que l'on croit soudaine ?

— Ce n'est pas là une carrière, lui fait-on observer. L'aviation n'est encore qu'un sport. Tu courras les airs, comme un automobiliste les grandes routes. Et, après quelques années consacrées à ton plaisir, tu te mettras aux gages d'un constructeur. Non, mille fois non.

Alors il dit à son père ce qu'il n'a jamais dit à personne, ce que son camarade Constantin n'a pu que soupçonner :

— Je n'ai pas d'autre passion. Un matin, de la cour de Stanislas, j'ai vu un avion voler. Je ne sais pas ce qui s'est passé en moi. J'ai ressenti une émotion si profonde, une émotion presque religieuse ! Il faut me croire quand je vous demande de monter en avion.

— Tu ne sais pas ce que c'est. Tu n'as jamais vu d'avion que d'en bas.

— Vous vous trompez : j'y suis monté à Corbeaulieu.

Corbeaulieu était un aérodrome voisin de Compiègne. Et ces paroles s'échangeaient quelques mois à peine avant la guerre.

Bien des années avant que Georges Guynemer fût élève au collège Stanislas, un professeur, promis lui aussi à la gloire, y enseignait la rhétorique. Il s'appelait Frédéric Ozanam. Enfant précoce il avait, prématurément lui aussi, éprouvé sa vocation qui le portait irrésistiblement vers les lettres. A quinze ans, il avait composé en vers latins une épitaphe à la gloire de Gaston de Foix, mort à Ravenne. Cette épitaphe, si l'on change deux mots : *Hispanae* en *hostilis*, et le nom de Gaston en celui de

Georges, résume à merveille le court et admirable destin de Guynemer. Les palmes mêmes n'y sont pas omises :

Fortunate heros! moriendo in saecula vives.
Eia, agite, o socii, manibus profundite flores,
Lilia per tumulum, violamque rosamque recentem
Spargite; victrices armis superaddite lauros,
Et tumulo tales mucrone inscribite voces :
Hic jacet hostilis gentis timor et decus omne
Gallorum, Georgius, conditus ante diem :
Credidit hunc Lachesis juvenem dum cerneret annos,
Sed palmas numerans credidit esse senem (1).

C'est la paraphrase de la réponse des dieux au jeune Pallas dans Virgile.

Ce Frédéric Ozanam fut pris en pleine force, avant d'avoir atteint sa quarantième année, du mal qui le devait emporter. La vie semblait alors n'être pour lui que lumière et caresse ; il était dans ce moment où tout réussit : les années rudes s'oublient, le chemin montant semble un palier. Il avait à son foyer une compagne parfaite, une fille aimable. Sa réputation grandissait. Il serait un jour prochain de l'Académie; il connaîtrait, il touchait déjà la fortune et la gloire. Et voici que la mort lui faisait signe. En vérité, elle choisissait mal son heure. Mais quand l'a-t-elle bien choisie au gré des mortels? Ozanam tenta de l'attendrir. Dans son journal intime, il note son appel auquel il ne s'était point trompé. Et il demande à Dieu un répit. Comme pour fléchir sa pitié, il lui offre une part de sa vie, la plus brillante : il renoncera les honneurs, la gloire, la fortune, il consent à vivre dans l'humilité et l'oubli à la façon de ces pauvres pour qui il a fondé l'œuvre des Conférences de Saint-Vincent de Paul, et qu'il a si souvent visités dans leurs taudis ; mais du moins, qu'il demeure à son foyer, qu'il voie sa fille grandir et qu'il vieillisse quelques années encore auprès

(1) Héros fortuné ! Tu meurs, mais tu vivras dans les siècles. O vous, ses compagnons d'armes, couvrez son tombeau de fleurs ; répandez-y à pleines mains les lis, les violettes et la rose nouvelle. Élevez-lui un trophée où les lauriers de ses victoires soient entrelacés à ses armes, et sur sa tombe, avec la pointe de votre épée, gravez ces mots : « Ici repose un héros, la terreur de l'ennemi et l'honneur de la France, Georges, qu'une mort prématurée a enlevé à la terre. Si la Parque eût compté ses années, elle l'aurait trouvé presque enfant, mais en comptant ses lauriers, elle a cru frapper un vieillard. » (*Journal des Débats*, 1er novembre 1917.)

de la compagne de son choix. Enfin, sa foi l'emporte, il ne discute plus avec Dieu, il lui dit : « Prenez de moi ce qui vous conviendra, prenez tout, prenez-moi. Que votre volonté soit faite!... »

Rarement le drame de l'acceptation s'est dénoué plus librement. Or, dans le drame qui va emporter Guynemer jusqu'au sacrifice, ce n'est pas la vocation de l'aviateur qu'il faut voir, mais la volonté absolue de servir. L'abbé Chesnais l'a bien compris, qui n'attache pas à cette vocation une importance primordiale. Il rappelle à la fin de ses notes que Guynemer était un croyant qui accomplissait régulièrement ses exercices religieux sans ostentation, comme sans faiblesse : « Que de fois ne m'a-t-il pas arrêté le soir, écrit-il, lorsque je passais près de son lit! Il voulait avoir une conscience tranquille, sans reproche. Sa légèreté habituelle le quittait à la porte de la chapelle. Il croyait à la présence de Dieu dans ce lieu saint et la respectait.. Ses sentimens chrétiens seront une force, un soutien dans ses luttes aériennes. Il combattra avec d'autant plus d'ardeur qu'il jouira d'une conscience en paix avec son Dieu... »

Et l'abbé Chesnais ajoute ces mots qui expliquent la véritable vocation de Guynemer : « Les hasards de la guerre ont merveilleusement mis en relief les qualités contenues dans un corps si frêle. Pensait-il à devenir pilote au début ? Peut-être. Ce qu'il veut avant tout, c'est remplir son devoir de Français. Il veut être soldat. Il a honte de lui, dit-il dans les premiers jours de septembre 1914 : « Dussé-je me coucher au fond d'un « camion automobile, je veux aller au front. J'irai. »

Il ira. Ni le goût de la gloire, ni celui de l'aviation ne seront pour rien dans son départ. Ils ne seront pour rien dans sa fin.

III. — LE DÉPART

Au mois de juillet 1914, Georges Guynemer est avec sa famille à Biarritz, villa Delphine, au bord de la plage d'Anglet. Cette plage est toute blonde au soleil, mais la brise de l'Océan la rafraîchit. On y paresse délicieusement. Cette plage est en outre un excellent terrain d'atterrissage. Son sable accueille mollement les appareils. Georges Guynemer ne quitte guère la

plage d'Anglet. Chaque fois qu'un avion descend, il est là pour le recevoir. Il est le factionnaire de l'aviation. Mais les avions, à cette époque, sont rares. Il suit son idée. La ténacité est un de ses traits dominans. Il est déjà celui qui ne renonce jamais. Les baigneurs qui croisent cet éternel flâneur ne se doutent point qu'il caresse obstinément un unique projet et qu'il y suspend son avenir.

Cependant l'horizon de l'Europe s'obscurcit. Depuis l'assassinat de l'archiduc Ferdinand d'Autriche à Serajevo, l'électricité s'accumule dans l'air, l'orage est prêt à éclater. Le jeune homme se soucie bien de l'archiduc d'Autriche et de l'horizon de l'Europe! L'air de la mer est salubre et il cherche dans l'espace des aéroplanes invisibles. Les conversations autour de lui respirent l'inquiétude : il n'a pas le loisir de les écouter. Les regards des femmes sont chargés d'angoisse : il ne remarque pas le regard des femmes. Le 2 août, l'ordre de mobilisation est affiché. La guerre, c'est la guerre!

Alors, comme un irréel appareil, Guynemer chasse son rêve dans l'espace. Il a brusquement rompu avec ses projets d'avenir. Il est tout entier à une autre idée fixe qui fait étinceler ses yeux et barre son front. Il a bondi chez son père et, sans reprendre haleine, il déclare :

— Je m'engage.

— Tu as de la chance.

— Ah! bien, vous m'autorisez...

— Je t'envie.

Il avait craint de rencontrer un obstacle à cause de cette chétive santé qui l'a déjà si souvent contrecarré et qui l'écartait provisoirement de sa préparation à l'École polytechnique. Le voilà rasséréné. Le lendemain il est à Bayonne, se débrouillant parmi les formalités nécessaires. Il passe la visite médicale : il est ajourné. Les majors l'ont trouvé trop long, trop maigre : aucune tare physiologique, mais un corps d'enfant qui a besoin de se fortifier et s'élargir. En vain les a-t-il suppliés : ils se sont montrés impitoyables. Il rentre désolé, humilié, furieux. La villa Delphine va traverser des jours de malaise : on connaît son obstination, on commence de craindre pour lui. Et il revient à la charge, il insiste auprès de son père, comme si son père était tout-puissant et le pouvait à son gré embaucher pour la Patrie.

— Si vous m'aidiez, je ne serais pas ajourné.

— Et comment?

— Un ancien officier a des relations dans l'armée. Vous parleriez pour moi.

— Je veux bien.

M. Guynemer fait à son tour le voyage de Bayonne. Dès cette date, dès le premier jour de la guerre, il s'est promis de ne jamais contrarier le service militaire de son fils, de le favoriser même en toute occasion. Il tiendra parole, on verra dans la suite au prix de quels tourmens. Le commandant de recrutement entend sa requête. C'est l'heure des enthousiasmes rapides : il a subi bien des assauts, calmé bien des exaltations importunes ou impossibles : « Monsieur, répond-il, je prends, croyez-le, tous ceux qui peuvent servir. C'est à l'ancien officier que je m'adresse : en votre âme et conscience, estimez-vous votre fils capable de porter le sac et de faire un fantassin? — Je ne puis l'affirmer. — Ferait-il un cavalier? — Il ne supporte pas le cheval à cause de son ancienne entérite. — Alors, vous voyez bien : il convient de l'ajourner. Fortifiez-le : plus tard on le prendra, la guerre n'est pas finie. »

Pour la seconde fois, Georges se voit refusé, car il a assisté à l'entrevue. Il rentre avec son père à Biarritz, pâle, muet, douloureux, dans un tel état de colère et d'amertume que son visage en est décomposé. Rien ne le console, rien ne le distrait. Par ces magnifiques journées d'août, la mer est toute lumière et la plage invite à jouir des molles heures d'été : il ne va pas à la plage et méprise la mer. Ses parens inquiets se demandent si, pour sa santé même, il ne convient pas de désirer son dangereux départ. De toutes façons, il faut qu'ils soient déchirés.

Pas une seule fois, depuis le jour de la mobilisation, Georges Guynemer n'a eu d'autre pensée que celle-ci : servir. Servir n'importe où, n'importe comment, dans n'importe quelle arme, mais partir, aller au front, ne pas rester là comme ces étrangers qui n'ont pas quitté Biarritz, comme ces vieillards ou ces enfans inutilisables qui, maintenant, sont tout ce qui reste de la population mâle. « Dussé-je me coucher au fond d'un camion automobile, je veux aller au front : j'irai, » a-t-il écrit à son ancien préfet de Stanislas. On va voir ce que peut cette volonté tendue.

Les trains ont emporté les premières recrues. C'étaient des

trains fleuris et remplis de chansons. Des plus lointaines provinces les fils de France sont accourus. Un élan unanime les a précipités à la frontière assaillie. Et cet élan s'est canalisé dans un ordre parfait Les chants mêmes étaient graves et quasi sacrés. La nation a vécu l'une de ses plus grandes heures et s'en est rendu compte. Elle a refait d'un coup son unité, elle a retrouvé sa jeunesse. Cependant les nouvelles qui peu à peu sont venues ont répandu une angoisse sans nom, — l'angoisse et non le doute. Le gouvernement a quitté Paris pour s'installer à Bordeaux. La capitale est menacée. L'ennemi est entré dans Compiègne. Compiègne n'est plus à nous. La Jeanne d'Arc de la place de l'Hôtel-de-Ville a pour hommes d'armes des casques à pointe. Puis la victoire de la Marne a soulevé le poids qui oppressait toutes les poitrines. A la villa Delphine on a su que Compiègne était délivré. Cependant les trains de troupes vont renforcer les combattans. Et tous ces départs, Georges Guynemer les a vécus; il les a vécus jusqu'à la souffrance, jusqu'à la révolte, jusqu'à l'horreur de soi-même. Ses camarades, ses amis, sont partis ou demandent à partir. Ses deux cousins germains, les neveux de sa mère, Guy et René de Saint-Quentin, ont été, l'un tué à la bataille de la Marne comme sergent, l'autre, conseiller d'ambassade à Constantinople, revenu en hâte dès la déclaration de guerre pour réclamer ses galons de lieutenant de réserve, deux fois blessé dans la même victoire d'une balle à l'épaule et d'un éclat d'obus à la cuisse. Est-il possible qu'il reste là, seul, quand toute la France s'est levée?

Dans *la Chanson d'Aspremont*, qui est une de nos plus entraînantes chansons de geste, Charlemagne, partant pour l'Italie avec son armée, passe par Laon. Dans le donjon, cinq enfans, dont son neveu Roland, sont enfermés sous la garde de Turpin. L'Empereur, qui les connaît bien, les a mis sous clé de peur qu'ils ne rejoignent ses troupes. Mais quand ils entendent sonner les cors d'ivoire et les chevaux hennir, ils n'y tiennent plus et décident de s'échapper. Ils essaient d'enjôler le portier, mais le portier est insensible, — insensible et incorruptible. Ce fidèle serviteur est aussitôt roué de coups de bâton. On lui prend ses clés, on lui passe sur le corps et voilà nos cinq pages hors de prison. Leur aventure ne fait que commencer. Pour se procurer des chevaux, ils attaquent cinq Bre-

tons qu'ils désarçonnent. Pour se procurer des armes, même opération. Tant et si bien qu'ils rejoignent l'armée de l'Empereur avant qu'elle ait franchi les Alpes. Notre nouveau Roland va-t-il se laisser distancer par ces terribles enfans de jadis? Ce n'est pas l'armée avec ses cors d'ivoire qu'il a entendu partir, c'est toute la nation en marche qui se bat pour vivre et pour durer, et pour faire vivre et durer avec elle l'honneur, la justice et le droit.

Le voici à nouveau tout triste et déconfit, sur la plage d'Anglet. Un avion capote sur le sable. Il s'agit bien d'avion, ne sait-on pas que son ancienne passion est morte, et mort son rêve? Depuis le 2 août, il n'y a plus songé. Cependant il entre en conversation avec le pilote, qui est un sergent. Et, tout à coup, une idée s'empare de son esprit. L'ancienne passion refleurit sous une forme nouvelle, le rêve est ressuscité :

— Comment peut-on s'engager dans l'aviation?

— Arrangez-vous avec le capitaine : allez à Pau.

Georges, aussitôt, court à la villa Delphine. Ses parens ne reconnaissent plus son pas, son visage des jours précédens. Il a repris l'entrain d'autrefois. L'enfant est sauvé.

— Papa, je veux aller à Pau demain.

— Pourquoi ce voyage à Pau?

— Pour m'engager dans l'aviation. Avant la guerre, vous ne vouliez pas d'un aviateur, mais, en guerre, l'aviation n'est plus un sport.

— En guerre, c'est autre chose, en effet.

Le lendemain, il débarque à Pau. Le capitaine Bernard-Thierry commande le camp d'aviation. Il force la porte du capitaine Bernard-Thierry que les sous-ordres croient lui barrer. Il explique son cas, il plaide sa cause avec un tel feu dans les yeux que l'officier en est comme ébloui et fasciné. Au ton dont le capitaine Bernard-Thierry objecte les deux ajournemens successifs, Georges Guynemer le devine ébranlé. Comme à Stanislas, quand il voulait faire amoindrir une punition, mais avec combien plus de chaleur convaincante, car il joue son avenir, il presse, il multiplie les argumens. Un fluide d'envoûteur part de sa bouche et de son regard. Et puis, tout à coup, l'enfant reparaît, qui supplie, qui va pleurer.

— Mon capitaine, accordez-moi cette grâce. Mon capitaine, employez-moi. Employez-moi à n'importe quoi, tenez, à nettoyer

ces avions qui sont là. Vous êtes ma dernière ressource. Que par vous je fasse enfin quelque chose dans la guerre !

Le capitaine, gravement, réfléchit. Il a deviné la puissance qui habite ce corps si mince. Il ne rebutera pas un tel suppliant :

— Je peux vous prendre comme élève-mécanicien.

— C'est cela, c'est cela : je connais les automobiles.

Guynemer exulte : les leçons techniques de Jean Krebs se présentent déjà à sa mémoire et lui faciliteront sa tâche. L'officier lui a donné une lettre pour le bureau de recrutement de Bayonne. Il retourne à Bayonne pour la troisième fois. Cette fois il est inscrit, on le prend, il signe un engagement volontaire. C'est le 21 novembre 1914. Point n'est besoin qu'il raconte son voyage à son retour à la villa Delphine : il est rayonnant.

— Tu vas partir? lui disent sa mère et ses sœurs.

— Sans doute.

Le lendemain, il débute au camp d'aviation de Pau, comme élève-mécanicien. Il est entré dans l'armée par la porte basse, mais il y est entré. Le futur chevalier de l'air n'est que le dernier des écuyers. « Je ne vous demande pour lui aucune faveur, a écrit son père au capitaine : qu'il soit à même de rendre tous les services qu'il est capable de rendre, voilà ce que je réclame pour lui. » Il faut qu'il soit éprouvé, il faut qu'il mérite, il faut qu'il passe par tous les ordres mineurs avant de revêtir le casque sacré. L'enfant choyé de Compiègne et de la villa Delphine connaît l'apprentissage le plus rude. Il couche sur la planche, il est employé aux plus salissantes besognes, la corvée de quartier, le nettoyage des cylindres, le transport des bidons de pétrole. Dans le milieu où il est, il entend des paroles et des théories qui le font bondir et ne distingue pas encore la distance qui, si souvent, sépare du cœur les théories et les paroles. Le 26 novembre, il écrit à l'abbé Chesnais : « J'ai le plaisir de vous annoncer qu'après deux ajournemens et un vaine tentative d'engagement, j'ai enfin réussi. *Patience et longueur de temps...* Je vous écris de la chambrée entre deux camarades qui échafaudent des théories sociales. »

Comment supporterait-il cette vie d'ouvrier? Ses parens n'étaient pas sans inquiétude. Ils hésitaient à quitter Biarritz pour rentrer dans Compiègne et reprendre possession de leur

hôtel de la rue Saint-Lazare en bordure de la forêt. Mais, loin d'en être accablé, l'enfant se fortifiait dans les travaux manuels. L'esprit, chez lui, a toujours porté la matière, a toujours tiré d'elle ce qu'il a voulu, l'a contrainte, en quelque sorte, à lui obéir en toute occasion. Il poursuivait son but avec une énergie indomptable. Il décomposait l'avion avant d'y monter. Il apprenait à le connaître par le détail.

Sa préparation à l'École polytechnique lui assurait une supériorité éclatante dans son milieu. Il pouvait raisonner les lois de la mécanique, expliquer aux camarades ébahis ce que c'est que la résultante de plusieurs forces et l'équilibre des forces, leur donner des notions inattendues de cinématique et de dynamique. Mais il apprit à son tour à connaître par les expériences de construction ou de réparations les degrés de résistance des matériaux d'aviation : bois, aciers, fils d'acier, aluminium et ses composés, cuivre, alliages de cuivre, tissus. Il vit construire les ailes, ces fameuses ailes qui l'emporteraient un jour dans l'azur : longerons en frêne ou en hickory, nervures en bois léger, croisillonnage intérieur en corde à piano, entoilage, haubanage. Il vit assembler ces élémens à tenon et mortaise, fixer les fils tendeurs, emboîter l'extrémité des mâts, rattacher enfin toutes les parties de l'avion, ailes, gouvernails, moteur, châssis d'atterrissage au fuselage qui sera sa base de résistance. Comme un peintre broie ses couleurs avant de s'en servir, Georges Guynemer prélude à ses vols futurs en touchant de ses mains, — de ses longues mains fines et blanches d'étudiant riche, devenues hâlées et calleuses quand elles ne sont pas tout enduites de graisse ou de cambouis, devenues dignes d'être des mains ouvrières, — chaque pièce, chaque boulon, chaque écrou de ces appareils dont il attend la libération de sa volontaire servitude.

Un de ses futurs camarades, le sous-lieutenant Marcel Viallet (qui eut la gloire d'abattre un jour deux avions allemands en dix minutes, de sept balles) le représente ainsi à l'école de Pau : « J'avais déjà l'attention attirée par « cette fillette » habillée en tourlourou qu'on rencontrait dans le camp, les mains pleines d'huile de ricin, la figure maculée, les vêtemens déchirés. Je ne sais ce qu'il faisait à l'atelier, mais il ne devait pas y briller par sa présence. Tout le temps, nous le voyions tourner autour des zincs. Avec sa petite figure intéressée il nous

amusait. Et quand nous décollions, avec quel regard admiratif et plein d'envie nous observait-il! Il nous posait sans cesse des questions, nous demandait des renseignemens. Sans en avoir l'air, il s'instruisait. Pour une réponse sur l'art de voler, il aurait couru à l'autre bout du terrain nous chercher quelques gouttes d'essence pour notre briquet (1)... »

Il s'instruit et, quand il voit clair, il veut franchir l'étape. Le jour de l'an arrive : triste jour de l'an de la première année de guerre. Quelles étrennes va-t-il demander à son père? Une aide pour passer son brevet de pilote : « Ne connaissez-vous donc pas dans votre promotion de Saint-Cyr quelqu'un qui s'occupe de moi? » Son père est toujours associé à ses démarches vers l'avant. L'enfant n'a cure de créer des conflits entre l'amour paternel et le service du pays : il sait bien que son père ne lui donnera jamais que des conseils d'honneur, et sans pitié il lui impose l'obligation de lui faciliter les risques mortels. M. Guynemer connaissait en effet dans sa promotion de Saint-Cyr d'anciens camarades devenus généraux. L'intervention de l'un d'eux hâta pour l'élève mécanicien la nomination d'élève pilote (26 janvier 1915).

Le premier carnet de vol de Georges Guynemer, *soldat de 2e classe*, s'ouvre à cette date du 26 janvier 1915. Il porte à sa première page :

Mercredi 27 janvier : corvée de neige.
Jeudi 28 — id.
Vendredi 29 — conférence et corvée de neige.
Samedi 30 — corvée à l'aérodrome Blériot.
Dimanche 31 — id.
Lundi 1er février : sortie sur Blériot rouleur 10 minutes.

Au Blériot rouleur qui ne quitte pas la piste succède, le mercredi 17 février, un Blériot trois cylindres 25 HP, dit le Pingouin à cause de ses sauts, qui ne s'élève guère qu'à trente ou quarante mètres du sol. Ce sont les premiers bonds avant de s'élancer dans l'espace. Puis un Blériot six cylindres lignes droites. Les bonds se multiplient. Enfin, le mercredi 10 mars, le carnet porte deux sorties, de vingt minutes chacune, sur Blériot six cylindres 50 HP, l'une à 600 mètres d'altitude, l'autre à 800, avec virages et descentes en vol plané. L'enfant, cette

(1) *Petit Parisien* du 27 septembre 1917.

fois, est parti dans le ciel. Le véritable premier vol de Guynemer date donc du 10 mars 1915.

Ce carnet de cinquante feuillets se termine le 28 juillet 1916 par ce procès-verbal :

Vendredi 28 juillet. — Ronde front armé. Attaqué un groupe de quatre avions ennemis et forcé l'un d'eux à atterrir. Attaqué un deuxième groupe de quatre avions qui se disperse aussitôt. Pris l'un des avions en chasse et tiré 250 cartouches environ : le Boche pique fortement, paraissant atteint. Aux dernières cartouches tirées avec la Vickers, une pale de l'hélice est fauchée par les balles, le moteur déséquilibré imprime de violentes secousses à l'appareil en le détériorant gravement. Atterri en vol plané à l'aérodrome de Chippilly sans accident.

Une note en marge indique que l'appareil *paraissant atteint* a été abattu et que l'état-major anglais a confirmé sa chute. Cette victoire du 28 juillet 1916 sur la Somme est la onzième de Guynemer; le total des heures de vol est alors de 348 heures 25 minutes. Ce carnet de cinquante pages permet de mesurer le chemin parcouru.

Jeunes gens passionnés qui, dans tous les domaines, guignez les trophées d'un Guynemer, n'oubliez pas que le chemin de gloire s'ouvre par la corvée de neige.

HENRY BORDEAUX.

(A suivre.)

L'AVENIR DES PETITS ÉTATS[1]

II

LA ROUMANIE

J'ai résidé à Bucarest, comme ministre de Belgique, pendant dix ans, de 1899 à 1909, dix années des meilleures de ma vie. Je garde de ce séjour un souvenir qui m'est cher. Une société foncièrement aimable, où les hommes sont pour la plupart très doués et très avertis, où des femmes qui pourraient se contenter d'être jolies et élégantes rivalisent avec eux de culture intellectuelle, fut pour moi un des grands attraits de cette ville hospitalière. La défiance, assez naturelle, qu'inspirent aux Roumains des étrangers, souvent enclins à la médisance ou prompts à la critique, fond, comme la neige au soleil d'avril de leur pays, lorsqu'ils rencontrent une sympathie sincère. Leur amitié, — j'en ai fait l'expérience, — une fois qu'elle s'est donnée, ne se reprend plus.

I

La Roumanie, ancienne colonie romaine, submergée au cours des siècles par des inondations gothiques, slaves, touraniennes et musulmanes, a su conserver son caractère ethnique au milieu de races étrangères et hostiles. Lorsque les Roumains, Valaques et Moldaves ne voulurent plus être qu'une seule nation, ils y furent aidés par leur grande sœur latine, la

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier.

France. Ils ne l'ont jamais oublié. La réunion des principautés danubiennes, favorisée par l'empereur des Français, s'est opérée malgré l'opposition de leurs ennemies naturelles, l'Autriche et la Turquie, intéressées toutes deux à leur séparation, après que la Conférence de Paris, en 1858, les eut autorisées à n'avoir qu'une commission gonvernementale et une Cour des Comptes communes, chacune des principautés devant garder son hospodar élu. Cette dernière condition fut, on le sait, élégamment éludée par l'élection simultanée à Bucarest et à Jassy d'un même hospodar, le Moldave Couza, lequel, d'ailleurs, se conduisit en despote et dégoûta les Roumains d'avoir pour maître un de leurs concitoyens.

L'influence de la France a persisté sous un prince allemand. Toutefois, de politique qu'elle était auparavant, elle s'est limitée aux idées, à la langue, à la formation intellectuelle, aux habitudes de la vie. La Roumanie a continué d'importer de Paris son luxe et sa littérature, en dépit des préférences germaniques affichées naturellement par la cour et imitées par quelques familles des plus influentes. Bucarest perd peu à peu sa couleur originale, pour s'enfermer dans le cadre ordinaire des grandes villes modernes, percées de boulevards rectilignes et alourdies de constructions monumentales. Mais on y respire toujours plus qu'ailleurs un parfum de civilisation et d'élégance, émané directement de la France.

Le fondateur de la jeune dynastie, un Hohenzollern de la branche méridionale et catholique, a été l'éducateur politique de son peuple et l'a introduit dans la communauté européenne. En même temps, il a cherché, avec la persévérance et la suite dans les desseins qui étaient une particularité de son caractère, à réagir contre l'attrait exercé par la France, à miner son influence et à séparer la Roumanie de ses sœurs latines. C'était en vue de rattacher cette fille incontestable de la Rome ancienne au monde et à la civilisation germaniques, dont son caractère national, ses traditions et ses tendances la tiennent éloignée, plus encore que sa situation géographique. Tentative malheureuse à tous égards, et qui a rencontré en Roumanie une résistance instinctive. Les historiens futurs, observateurs pénétrans de l'âme d'un peuple, feront un juste grief au roi Carol, malgré les grands services qu'il a rendus à sa patrie d'adoption, d'avoir méconnu l'âme roumaine, d'avoir voulu la dénaturer au

profit de l'Allemagne. Les nations de l'Entente ne peuvent voir en lui qu'un adversaire, ayant travaillé sourdement contre elles, avant de faire un suprême effort, lorsqu'il se sentait déjà touché par la mort, pour jeter son peuple dans les rangs de leurs ennemis. Qui sait même si la politique personnelle de son premier souverain parlant encore comme une voix d'outre-tombe à l'esprit hésitant des ministres roumains, n'a pas empêché la Roumanie de saisir le moment le plus favorable d'entrer dans la lutte à côté des Alliés ?

Bien pris dans sa taille moyenne, la barbe courte et grisonnante, les cheveux encore noirs et le teint coloré, le roi Carol, quand je l'ai connu, n'avait rien au premier abord de germanique, à part son accent, s'il s'exprimait en français, et surtout s'il parlait roumain. Avec ses ministres qui ne savaient pas l'allemand, c'est en français qu'il préférait s'entretenir. La reine Élisabeth, — Carmen Sylva en littérature, — était passionnée de poésie et de musique. Les hommes de lettres et les artistes étrangers, qu'elle aimait à recevoir, ont parlé avec une reconnaissance élogieuse de son affabilité, de son insatiable curiosité littéraire et de son talent d'écrivain. Avouerai-je qu'à mon avis ce qui séduisait le plus dans sa personne, c'étaient la bonté peinte sur sa figure et sa voix au timbre doux et musical, à rendre jalouse plus d'une diseuse de profession ?

Esprit réfléchi et avisé, le Roi a exercé une action dominante sur la politique intérieure de la Roumanie. Il l'a disciplinée, non pas à la prussienne, mais en s'inspirant au contraire du modèle britannique. Il s'est efforcé de lui imprimer une allure parlementaire. Autant que possible, il aurait voulu n'avoir affaire, comme son bon frère, le roi d'Angleterre, qu'aux deux partis classiques, le libéral et le conservateur, qui mettaient dans la conquête du pouvoir une ardeur et une âpreté, propres aux pays où les passions politiques n'ont pour aliment habituel que les questions intérieures. La constitution roumaine, modelée sur celle de la Belgique, est très libérale, mais elle a comme contrepoids un système électoral analogue au système réactionnaire prussien. Aussi tout gouvernement, en jouant avec maëstria de la pression administrative, était-il assuré d'obtenir dans les deux Chambres des majorités importantes, voire parfois de quasi-unanimités. Cela n'était pas sans danger. Un cabinet qui se serait éternisé au pouvoir, comme

le fit Jean Bratiano, le plus célèbre des hommes d'État roumains, aurait fini par provoquer des troubles et des émeutes, seules armes laissées à l'opposition. C'est le Roi qui décidait le plus souvent, avec un sens exact de la situation, du moment psychologique où le ministère devait moralement se retirer.

II

Pour se faire une idée complète du personnage utile que joue en Europe le royaume danubien, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur sa richesse économique, avant d'aborder le point principal, sa situation à l'entrée des États des Balkans, et de discuter l'orientation politique que son premier souverain avait cherché à lui donner.

La Roumanie doit sa prospérité à la fertilité de son sol. Malgré une culture souvent épuisante, il a pu jusqu'à présent se passer d'engrais industriels. Les plaines voisines du Danube, nourries des alluvions du fleuve, sont sous ce rapport les plus privilégiées. Blé et maïs, la culture se concentre de préférence sur ces deux céréales, auxquelles aussi est limitée l'exportation. La surface cultivée n'a pas cessé de s'étendre, jusqu'à atteindre 6 millions d'hectares, et la valeur de la production agricole s'est élevée à un milliard et demi de francs. En 1913, l'exportation des céréales a dépassé 4 millions de tonnes (1).

Le maïs sert de nourriture aux paysans et s'exporte néanmoins en grandes quantités. Le blé, d'une qualité exceptionnelle, surtout en Moldavie, atteint une production moyenne de 30 millions d'hectolitres. C'est le principal article d'exportation. Il prend le chemin du Danube, d'où les navires de mer le transportent en Occident, tandis que des bateaux de rivière le font pénétrer en amont jusqu'à Ratisbonne. Anvers avait accaparé la majeure partie du commerce des blés roumains, plus d'un million de tonnes. L'Autriche-Hongrie venait ensuite avec un chiffre moindre de moitié. Les mauvaises récoltes sont assez rares en Roumanie, malgré la menace toujours pendante de la sécheresse. Dans l'espace de dix ans, je n'ai vu qu'un été, celui de 1899, où le blé et le maïs ont

(1) Les chiffres que j'ai l'occasion de citer sont empruntés à l'intéressant ouvrage de M. Nicolas Xénopol, ancien ministre de l'Industrie et du Commerce de Roumanie : *La richesse de la Roumanie*. Bucarest, 1916.

manqué à la fois; mais alors ce fut un désastre. Les récoltes moyennes entretiennent la vie nationale et l'équilibre du budget. Les belles années versent un flot d'or sur le pays.

Le revers de la médaille est l'état arriéré de la culture, telle que la pratiquent les paysans, dont la manière de vivre est restée aussi misérable, aussi primitive que leur instruction est bornée. On peut se demander si les gouvernemens qui se sont succédé depuis cinquante ans ont assez fait en général pour l'éducation morale du paysan, s'ils n'auraient pas été mieux inspirés en créant plus d'écoles et moins de gymnases et de lycées, qui ont multiplié le nombre des fonctionnaires et augmenté celui des déclassés, s'ils n'auraient pas dû enfin s'efforcer d'arracher les villageois à l'inactivité pernicieuse des longs mois d'hiver. La persistance dans l'emploi des mauvais procédés agricoles se fait sentir dans le médiocre rendement de la terre. Un hectare en Roumanie ne produit en moyenne que 12 quintaux de blé, au lieu qu'il en donne 32 en Danemark et 25 en Belgique. L'exportation a pris un vigoureux essor après la construction d'un réseau de chemins de fer de 3 500 kilomètres qui appartient à l'État. Le railway court, comme l'épine dorsale du pays, de la frontière hongroise à la frontière russe, en suivant la direction des Carpathes. Des embranchemens conduisent de la ligne centrale aux ports du Danube, drainant sur leur chemin la production agricole. Mais ce n'est encore là que le squelette du système complet dont devrait être doté le royaume. Les lignes n'ont qu'une voie et, quand la récolte est abondante, les wagons nécessaires ne circulent pas assez vite, les grains s'entassent aux stations intermédiaires, avant d'être emmagasinés dans les docks de Braïla et de Galatz.

La Roumanie n'en est pas moins, avec la Russie, le Canada, les États-Unis et l'Argentine, un grenier précieux où puisent les pays qui ne produisent pas suffisamment de pain pour se nourrir. Par là apparaît la haute valeur économique qu'elle a acquise en Europe. Si un facteur aussi indispensable venait à cesser pendant quelques années ses envois périodiques, il en résulterait un renchérissement certain dans les conditions d'existence des nations industrielles, et nous ne pourrions pas envisager sans appréhension, pour les lendemains de la guerre, un arrêt persistant de la production roumaine.

Le danger des pays agricoles où une large surface du sol est aux mains d'un nombre restreint de propriétaires est le problème agraire. En Roumanie il se pose avec une acuité particulière. C'est de quoi il n'y a pas lieu d'être surpris, lorsqu'on sait que deux mille grands propriétaires détiennent 40 pour 100 des terres du pays, qu'il n'existe qu'un petit nombre de propriétés moyennes et que l'autre moitié de la propriété rurale appartient à un peu plus d'un million de paysans. Toutes les questions sociales et toutes les réformes politiques sont subordonnées au règlement préalable de la question agraire. Dès 1858, le Congrès de Paris s'était préoccupé de la situation des cultivateurs roumains; il avait imposé aux principautés l'obligation de reviser la loi qui réglait les rapports des propriétaires et de leurs tenanciers. Le prince Couza, qui affectait des allures de souverain démocrate, tout en faisant bon marché de la Constitution, chercha à se concilier contre les boïards la masse paysanne par un partage de terres. Il le mit à exécution en 1864 : 400 000 chefs de famille acquirent alors des droits de propriété. Mais on avait compté sans les qualités prolifiques d'une race, qui augmentait bon an mal an de plus de 100 000 âmes, lorsque je résidais en Roumanie. Encore ce chiffre aurait-il été fortement dépassé, n'eût été la mortalité infantile considérable, due à l'insuffisance de soins médicaux et d'habitations salubres. Au bout de deux générations, le lot de terre attribué à une famille s'était converti en parcelles. Ajoutez aux conséquences déplorables de cet émiettement les conditions de travail imposées aux paysans qui cultivent avec leurs bœufs et leurs instrumens, outre leur lopin personnel, beaucoup de grandes propriétés, prises à bail ou en métayage. Les propriétaires font rarement valoir eux-mêmes leurs terres, sauf en Moldavie où subsistent des habitudes plus sédentaires et plus patriarcales. Ils les louent à de grands fermiers ou entrepreneurs de culture, presque tous étrangers, grecs, austro-hongrois et israélites. C'est dans la poche de ces derniers que tombe le plus clair des profits, qui sont énormes, pour peu que la récolte ait été bonne.

Rien de surprenant à ce que les paysans, ces forces vives de la nation, pressurés par des intermédiaires peu scrupuleux, se soient révoltés à plusieurs reprises contre la dureté de leur sort. J'ai assisté au soulèvement agraire de 1907, bientôt dégénéré en révolte anarchique et en jacquerie, sous l'excitation

d'élémens suspects accourus du dehors, comme des fauves sortis de leurs tanières. Une trombe humaine, née en Moldavie, descendit en tourbillon vers le Danube et remonta jusqu'au cœur de la Valachie, avant d'être dispersée ou anéantie par la force armée. Tout fut nivelé sur son passage jusqu'au ras du sol. Après cette dure leçon, le parti libéral qui, en ces heures troubles, avait assumé le rétablissement de l'ordre, s'est attelé à la solution de la question agraire. Par la création d'une caisse rurale il a facilité aux associations paysannes l'achat et la location de grandes terres; il a vendu ou affermé aux paysans celles de l'État, le plus riche propriétaire du pays; il a mis fin par une loi aux trusts des fermiers étrangers qui accaparaient des milliers d'hectares. Mais ces remèdes sont d'une action lente et limitée. Pendant la guerre, en reconnaissance des sacrifices exigés de la classe paysanne, pépinière de braves soldats, le parlement, réfugié à Jassy, a voté une loi sur l'expropriation des terres de la classe riche et leur rachat par l'État. Il est néanmoins à craindre que la révolution russe n'ait, en dépit de ces mesures préventives, une répercussion agraire de l'autre côté du Pruth après l'occupation allemande et sous l'aiguillon de la misère qu'elle laissera derrière elle comme un ferment néfaste.

A la richesse agricole la nature généreuse envers le royaume danubien a ajouté des mines de sel et des forêts à exploiter, et surtout une richesse minérale susceptible d'un grand développement : elle lui a donné le pétrole. La découverte le long des Carpathes de gisemens pétrolifères, qui sont le prolongement de ceux de Galicie, a augmenté énormément la valeur des terrains entre la montagne et la plaine. Les débuts de la nouvelle industrie furent lents et pénibles. Le pétrole ne gisait pas en nappes souterraines, comme aux alentours de Bakou, mais en poches capricieusement situées. Bien des sondages infructueux furent tentés, qui déroutaient l'expérience des ingénieurs. Les capitaux étrangers continuèrent cependant d'affluer, encouragés par le rendement des puits favorisés. Aujourd'hui la production qui a atteint en 1913 1 885 000 tonnes, place la Roumanie au troisième rang, après les États-Unis et la Russie, parmi les fournisseurs de l'huile minérale, et sa situation géographique lui assure des débouchés immédiats dans le bassin méditerranéen. Pour l'exploitation de cette mine d'or les Allemands ont devancé, comme d'habitude, leurs concurrens;

ils règnent sur les entreprises pétrolifères roumaines, dont les plus importantes appartiennent à la *Deutsche Bank* et à la *Disconto Gesellschaft*. La guerre a ruiné bon nombre de puits, mais, dès la reprise de l'activité générale, le pétrole ne contribuera pas peu à ouvrir au pays, s'il sait mieux en profiter en prenant plus de part aux bénéfices, une nouvelle ère de prospérité.

Le sol roumain ne possède ni fer, ni charbon, rien que des mines de lignite. Aussi ses habitans doivent-ils renoncer, semble-t-il, à de vastes ambitions industrielles, quoiqu'ils aient fait des efforts appréciables pour l'installation d'une industrie textile. La grande métallurgie est jusqu'à présent pour eux un domaine interdit. Le fer ouvré leur arrive plus facilement de Silésie, grâce à la ressource des chemins de fer autrichiens, que d'Angleterre et de Belgique en empruntant la voie de mer. Celle-ci demeure du reste fermée, tant que dure l'hiver, par les glaces du Danube; la mer n'est accessible en cette saison que par le port insuffisant de Constantza. On peut tout de même s'étonner que le roi Carol, plein de sollicitude pour son armée, l'ait laissée, quant au matériel de guerre, à la discrétion des Empires centraux, où elle se fournissait de fusils et de canons. Il n'existait même pas dans le pays de fabrique de munitions. Rester tributaire de la complaisance ou de la politique de voisins défians, c'est s'exposer, en cas de danger national, à l'impuissance, à l'immobilité, quand ce n'est pas à la défaite.

M. Stourdza, étant président du Conseil, répétait volontiers : « La Roumanie doit se développer au moyen de l'argent étranger, mais par le travail roumain. » Cela revenait à dire : Confiez-nous vos capitaux, nous les ferons fructifier. Devant cette prétention, nos hommes d'affaires faisaient la grimace; ils entendaient être les maîtres dans les conseils d'administration, disposer de l'emploi des fonds et s'attribuer à eux-mêmes des places lucratives. Et cependant le vieux ministre, s'il s'exagérait les facultés de travail de ses compatriotes, voyait juste pour ce qui est du danger d'une trop large intrusion dans les entreprises roumaines de la finance étrangère. Un petit État, si pauvre qu'il soit, doit se garder de la laisser pénétrer trop complètement dans son développement industriel. C'est par les conseils d'administration qu'elle commence et par la domination économique qu'elle finit. Personne n'a mieux que les Allemands pratiqué cet envahissement méthodique des nations

qui avaient l'imprudence de les accueillir à bras ouverts. La Roumanie n'est pas la seule Puissance qui ferait bien de méditer le sens des paroles de M. Stourdza.

Le Roumain n'a pas le génie du commerce. Il abandonne paresseusement le négoce aux étrangers, principalement aux Juifs. C'est la revanche d'Israël. Le Congrès de Berlin avait prescrit au nouvel État, comme condition de sa reconnaissance par les grandes Puissances, d'accorder aux Juifs l'égalité politique. Le gouvernement roumain a éludé cette obligation. Le Juif continue d'être assimilé aux étrangers dans l'impossibilité où il est d'acquérir la propriété rurale, réservée par l'article 7 de la Constitution aux indigènes et aux naturalisés. Il n'exerce pas les droits du citoyen, mais il est soumis à l'impôt du sang, par-dessus les autres. Il combat pour la patrie qui refuse de le reconnaître comme un de ses enfans, même s'il est né sur son sol et s'est attaché à elle comme à une véritable mère. On répandrait inutilement beaucoup d'encre à réfuter les argumens dont se sont servis les Roumains des différens partis, d'accord entre eux pour maintenir cet ostracisme. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a là une injustice sociale, que tous les vrais amis de la Roumanie s'attendent à lui voir réparer. La promesse en a, d'ailleurs, été faite officiellement au cours de cette guerre.

III

Les services que la Roumanie rend à l'Europe ne consistent pas seulement à collaborer à sa subsistance. Si l'État roumain n'était pas riverain du bas Danube, s'il n'avait pas abrité dans un de ses ports, à Galatz, la commission européenne chargée de veiller à l'entretien du fleuve, qui sait si l'Autriche-Hongrie n'eût pas étendu la main sur cette artère internationale et si l'œuvre d'intérêt public, poursuivie avec succès depuis plus d'un demi-siècle, n'eût pas été compromise à son profit !

Le résultat des décisions du Congrès de Paris, décrétant la liberté de la navigation sur le Danube inférieur, et des cinquante années de travail de la commission, dont le mandat a été prolongé par les traités de Berlin et de Londres, est un bienfait d'ordre général : la voie admirable de trafic et de ravitaillement qu'est pour l'Europe ce grand fleuve a été rendue accessible aux

vapeurs de 4 000 tonnes jusqu'à Braila, où ne s'aventuraient autrefois que des voiliers d'un faible tirant d'eau. La commission s'est signalée comme une des institutions les plus utiles et les plus originales que nous ait léguées le XIXe siècle. Mais aux Portes de Fer, et même avant qu'on soit sorti des eaux roumaines, apparaît l'esprit tracassier et intéressé des Hongrois dans l'imposition de taxes spéciales pour l'usage d'un chenal, qui a été creusé à grands frais par des ingénieurs moins expérimentés que ceux de la commission. Ces taxes et les règlemens fluviaux qui les édictent sont en contradiction avec le droit public européen et tout à l'avantage du commerce hongrois.

La Roumanie, puissance riveraine et souveraine, avait depuis le traité de Berlin son délégué parmi les autres commissaires. Elle s'est opposée obstinément à la régularisation de la navigation de Braila aux Portes de Fer, stipulée par l'article 55 dudit traité, parce que les différens projets élaborés à ce sujet livraient à l'Autriche-Hongrie, non riveraine de cette partie du fleuve, le contrôle des ports et la police fluviale dans les eaux roumaines. Elle fit encore la sourde oreille en 1909, quand le baron d'Aehrenthal l'invita, comme grande amie de l'Autriche, à se prêter à une modification des traités relatifs au Danube, c'est-à-dire en réalité à une réorganisation, en dehors des autres Puissances, de son régime politique. Si le cabinet libéral, dirigé alors par M. Ionel Bratiano, qui faisait ses débuts comme Président du Conseil, avait cédé à l'appel de cette voix insidieuse, l'Empire dualiste aurait complété son succès diplomatique sur la Serbie en s'érigeant en maître dans les affaires danubiennes. Maintenir la liberté du commerce et de la navigation sur la voie fluviale qui fait communiquer le centre et l'orient européens s'imposera aux négociateurs de la paix générale. Mais une reconstitution de la commission du Danube ne semble possible qu'avec des garanties sérieuses contre les empiétemens de l'Autriche-Hongrie et de sa complice.

IV

Le domaine où l'influence de Carol Ier s'est le plus directement affirmée est la politique extérieure. C'était, si l'on peut dire, sa chasse réservée, les chefs des deux partis, aussi bien que les classes dirigeantes, s'en remettant pour la conduite des

relations avec les Puissances étrangères à l'expérience de l'homme qui avait délivré le pays des liens dégradans du passé.

Curieux de tout ce qui survenait au dehors, aimant à en discourir, bien renseigné par ses agens diplomatiques et ses correspondans étrangers, le Roi faisait plusieurs fois par an aux chefs de mission accrédités à sa cour l'honneur de leur accorder une audience particulière. On était habituellement reçu à cinq heures du soir dans le sévère cabinet lambrissé de chêne où il travaillait. L'entretien se prolongeait parfois pendant plusieurs heures, jusqu'au moment où l'officier de service venait l'avertir que la Reine l'attendait pour dîner. C'étaient d'ordinaire des questions très précises sur le pays du diplomate soumis à cet interrogatoire bienveillant. Le Roi aimait toujours à parler de la Roumanie, des progrès qu'elle avait faits sous son règne et de ceux qu'elle avait encore à accomplir. Il abordait aussi la politique étrangère, discutait les événemens récens et les personnages en vedette, qu'il jugeait avec une certaine perspicacité. A la Belgique, pour laquelle il professait une sympathie particulière, il ne ménageait pas ses conseils. Pourquoi n'adoptait-elle pas le service militaire général et obligatoire, la meilleure école de patriotisme pour la jeunesse d'une nation? Les Belges se trompaient gravement, s'ils s'imaginaient qu'ils resteraient encore une fois à l'abri d'une guerre éclatant entre leurs voisins. Le miracle de 1870 ne se renouvellerait plus. Le Roi n'approuvait pas l'annexion du Congo; il ne comprenait qu'une union personnelle sous le même souverain, sans quoi la colonie entraînerait la métropole, malgré sa neutralité perpétuelle, dans des complications européennes. Mais, à se faire ainsi le prophète de mauvais augure, il n'allait pas jusqu'à désigner les convoitises excitées en Allemagne par notre domaine colonial, comme une cause possible du conflit dont il nous menaçait.

On a reproché surtout au roi Carol et à certains de ses ministres la lourde faute qu'ils ont commise en voulant lier dès 1883, au moyen d'une convention militaire, les destinées de la Roumanie à la politique suspecte de l'empire des Habsbourg et, conséquence inévitable, à la politique, plus inquiétante encore, de l'empire des Hohenzollern : pacte qu'aggravait son caractère occulte, accord clandestin, soupçonné seulement dans le public, au point qu'on disputait couramment sur son exis-

tence dans le corps diplomatique de Bucarest. Les présidens du Conseil roumain ont contresigné l'engagement pris par leur souverain, chaque fois qu'il arrivait à expiration. Ils ne se sont donc pas montrés plus clairvoyans. Pourquoi orienter vers les Empires du centre, pourquoi pousser dans leur orbite et exposer ainsi à des aventures périlleuses un État, dont l'intérêt évident était de s'en tenir prudemment écarté et de limiter son rayon d'action à son voisinage géographique ! Les Roumains se défendaient, il est vrai, d'être une nation balkanique : un État danubien, à la bonne heure ! Sur la carte de l'Europe la Roumanie n'en couvrait pas moins les approches de la péninsule, où sommeillait toujours le brasier de la question d'Orient. Elle en était le vestibule ou, pour parler un langage militaire, le bastion avancé. Contenue et enfermée dans ses frontières, au Nord et à l'Ouest, par de grandes Puissances, ses affinités, comme son passé, la rattachaient à son hinterland balkanique. Plus riche et plus peuplée que les jeunes États qui grandissaient à ses côtés, elle devait surveiller leur croissance et maintenir entre eux un équilibre nécessaire à sa propre sécurité. En attendant qu'elle devînt l'âme de leur confédération future et qu'une alliance effective, souhaitée par quelques hommes politiques à longue vue, se formât entre ces nationalités encore hostiles pour arrêter la ruée vers l'Orient du germanisme ou du panslavisme, le rôle d'arbitre, voire de gendarme des Balkans, semblait naturellement réservé à la Roumanie, et non celui de satellite des Puissances germaniques.

Nous irions trop loin cependant en affirmant que les hommes d'État roumains, les yeux fixés sur l'Europe centrale, avaient perdu complètement de vue les intérêts qu'ils laissaient derrière eux dans la partie de la péninsule encore soumise à la Turquie. Ils ont cherché à entretenir chez les Koutzo-Valaques, tribus de pâtres et d'artisans, répandues en Macédoine, le souvenir de leur origine latine et l'usage de la langue roumaine. Ils ont obtenu pour eux de la Porte ottomane la faculté de prier en roumain, d'avoir des prêtres et des écoles payés par le gouvernement de Bucarest; d'où de nombreux conflits avec le patriarche grec de Constantinople et les Macédoniens bulgares. Cette sollicitude pour leurs frères ethniques leur conférait le droit d'intervenir en temps opportun dans les affaires de Macédoine. On s'étonne qu'ils n'en aient point usé, lorsque

l'heure en fut venue. Ils n'ont rien fait en 1912 pour pénétrer les projets de conquête de l'union balkanique, ni rien exigé d'elle en faveur des Koutzo-Valaques, autrement dit des intérêts roumains, sinon quand il était trop tard.

Les motifs qui ont entraîné le roi Carol à lier partie avec l'Autriche et avec l'Allemagne, il faut les chercher dans ses sentimens de race et de famille et dans les conjonctures où s'est trouvé son royaume au lendemain de sa libération définitive. Il était resté Allemand et Hohenzollern au fond du cœur. L'influence germanique ne se trahissait pas dans son langage, toujours très réservé et très prudent au sujet de l'Allemagne, mais dans les créations de son goût personnel. Le touriste qui visitait Sinaï, voyait avec étonnement se dresser dans le décor ensoleillé des Carpathes un « burg » aux pignons élevés, chargé à profusion des ornemens du style de la Renaissance allemande. C'était l'habitation préférée de ce fils de la brumeuse Germanie, qui avait grandi dans le site romantiqne de Sigmaringen. Il ne paraissait éprouver au demeurant qu'un penchant médiocre pour le souverain de son ancien pays. Autant il vantait l'empereur Frédéric, son ami et son camarade de jeunesse, autant il s'exprimait librement sur les initiatives tapageuses de Guillaume II. Je l'ai même entendu critiquer son intempérance oratoire, qu'il jugeait intempestive dans une bouche impériale.

L'attachement de Carol Ier à sa patrie d'origine avait failli lui coûter la couronne pendant la guerre franco-allemande. En 1871, blessé des manifestations de la population de Bucarest en faveur de la France qui ricochaient contre sa personne de prince allemand, se sentant mal soutenu par ses ministres libéraux et impopulaire auprès de ses sujets, il se disposait à abandonner la partie, lorsqu'un des principaux boïards, Lascar Catargi, vint le trouver et lui conseilla de rester, en faisant l'essai d'un ministère conservateur. C'étaient Jean Bratiano et les libéraux qui avaient offert la couronne princière à Charles de Hohenzollern, et celui-ci jusqu'alors avait gouverné avec eux. Les conservateurs ne lui gardaient pas rancune de l'éloignement où il les avait tenus ; ils appréciaient ses qualités morales. Autant le garder, pensaient-ils, et faire l'économie d'un changement de règne qui ne leur apporterait peut-être rien de bon. Le prince Charles suivit le conseil de Catargi et s'en trouva bien. Six ans plus tard, la guerre de l'Indépen-

dance, les lauriers cueillis à Plevna, le prestige militaire qui entoura le nouveau royaume au berceau, consolidèrent la situation du Roi et fondèrent sa popularité.

L'origine de l'alliance austro-roumaine fut sans aucun doute la conduite du gouvernement russe envers son jeune et brillant frère d'armes de la guerre de Turquie. La Russie, au moment où son armée, entrant en campagne, se préparait à traverser le territoire roumain, avait solennellement promis d'en respecter l'intégrité. Au congrès de Berlin, afin d'étendre sa frontière jusqu'aux bouches du Danube, elle obtint que la Roumanie fût dépouillée de la partie de la Bessarabie qui avait été rétrocédée en 1856 à la Moldavie par le Congrès de Paris. Elle lui fit abandonner en compensation par le sultan la Dobroudja, pays peu cultivé, peu peuplé, plus turc que bulgare, mais possédant une étendue de côtes et des ports naturels, dont les nouveaux propriétaires apprécièrent plus tard l'utilité. Les exigences du cabinet de Saint-Pétersbourg n'étaient ni adroites ni généreuses. Il ne s'en tint pas là. L'attitude de son ministre à Bucarest, M. Hitrowo, envenima la blessure que le résultat matériel de la guerre avait laissée au cœur des Roumains. Hitrowo traitait leur pays, comme si c'eût été une satrapie russe. « Chaque fois qu'il avait une audience privée du Roi, me disait plus tard la reine Élisabeth, je tremblais. Qu'allait-il se passer entre eux? » Ces procédés de maître à valet, on les vit employés à la même époque et avec le même insuccès à Sofia qu'à Bucarest.

En définitive, la guerre entreprise par la Russie pour l'émancipation des Slaves des Balkans lui avait fermé la route de Constantinople, en plaçant sur son chemin, derrière l'État roumain, un autre État, le bulgare, qui ne demandait qu'à vivre. Était-ce donc là tout le fruit qu'elle recueillerait de sa victoire? On eût dit, dans les années qui suivirent, que le gouvernement du Tsar s'efforçait de retenir ces nouveau-nés dans son giron, pour compenser le service qu'il leur avait rendu à l'encontre des visées traditionnelles de la politique russe. De cette pensée et de l'indignation de se voir encerclés malgré eux dans la sphère d'influence que s'arrogeait la Russie sont venues aux Roumains la crainte et l'horreur du panslavisme. Elles expliquent dans une certaine mesure l'acte de leur Roi. Leurs appréhensions, — l'avenir l'a bien prouvé, — étaient

très exagérées. Non moins fausse (malheureusement pour nous!) l'idée qu'on se faisait, dès cette époque, de la force militaire de l'Empire russe. N'avait-il pas eu besoin de la petite armée roumaine pour venir à bout de la Turquie? Le Tsar, eût-il voulu réellement briser les nouveaux obstacles qu'il avait lui-même édifiés, pour pénétrer encore une fois jusqu'au Bosphore, aurait eu à compter avec l'hostilité unanime des Grandes Puissances, comme il l'avait éprouvé au Congrès de Berlin, et il aurait battu en retraite. Le testament apocryphe de Pierre le Grand devait rester lettre morte pour ses héritiers. Les occasions favorables s'étaient envolées, et la guerre actuelle a eu beau s'étendre à tout l'Orient européen, elle n'a pas rapproché les Russes de Constantinople.

Le roi Carol, dominé par ses sentimens anti-slaves, ne vit pas qu'un autre compétiteur à l'héritage de l'Homme malade commençait sournoisement l'investissement pacifique du Bosphore, où son influence politique et économique allait peu à peu primer celle de ses rivaux. Il ne paraît pas non plus s'être inquiété des desseins de plus en plus menaçans du cabinet de Vienne sur les Balkans et qui crevaient les yeux, depuis que le baron d'Aehrenthal avait montré son jeu en malmenant la Serbie. Il ne devina pas qu'enserrée dans les mailles de l'alliance austro-hongroise, la Roumanie ne serait sortie de la vassalité ottomane que pour tomber dans la vassalité de l'Empire dualiste.

Une amitié personnelle, dont il parlait trop volontiers, s'était nouée entre lui et l'empereur François-Joseph. Des relations intimes s'étaient établies entre la Cour de Bucarest et celle de Vienne, entretenues pendant les séjours que le ménage royal roumain faisait dans la capitale autrichienne. Préférence suspecte témoignée par le descendant d'une antique dynastie au chef d'une dynastie nouvelle, par l'autocrate d'un grand État au souverain d'une petite monarchie constitutionnelle! N'est-il pas vraisemblable que la bonhomie paterne de François-Joseph a servi à maintenir le roi Carol dans son aveuglement ou dans ses illusions en ce qui concernait les projets de la maison de Habsbourg et les dangers qu'ils feraient courir à son pays?

Il nous paraît aujourd'hui d'une politique tellement antinationale qu'elle en est incompréhensible d'avoir choisi précisément pour amie et pour alliée de la Roumanie, la Puissance

qui tenait en servitude plusieurs millions de Roumains en Hongrie et en Bukovine. En échange d'un appui militaire, dont la nécessité était au moins problématique, l'alliance rivait à jamais les chaînes de ces frères de race, que le patriotisme de la *Romania irredenta* aspirait passionnément à briser. Elle n'a eu d'autre avantage que d'ouvrir à la Roumanie les marchés financiers de Vienne et de Berlin. Mais l'argent nécessaire à son organisation économique, l'État danubien l'aurait trouvé ailleurs, sans avoir besoin pour cela de conclure une conversion militaire et d'engager son avenir politique.

Au surplus, le Cabinet de Bucarest ne pouvait pas se méprendre, malgré le traité secret et l'amitié impériale qui en avait été la récompense, sur les sentimens des Autrichiens et en particulier sur ceux des Magyars, compresseurs impitoyables de l'élément roumain en Transylvanie. Dans le temps que le roi Carol croyait faussement mettre l'indépendance de son royaume sous la protection de l'aigle autrichienne, ses ministres étaient obligés d'entamer avec l'Empire dualiste une guerre douanière, que motivèrent les exigences des éleveurs hongrois et des fabricans autrichiens. Elle fut péniblement terminée au bout de sept ans, en 1893, par une convention de commerce, dont le renouvellement, en 1906, donna lieu aussi à de laborieuses négociations. Singulière situation que celle de ces deux voisins, appelés peut-être à mêler leur sang sur les champs de bataille, et qui pour l'instant n'arrivaient pas à vivre en bonne intelligence en pratiquant des échanges réguliers, parce que le plus fort prétendait tenir le plus faible sous sa dépendance économique et lui interdire de développer son agriculture et son industrie.

V

C'est l'Allemagne qui profita de l'intransigeance de l'Autriche-Hongrie envers le royaume danubien. Elle réussit à supplanter sa fidèle alliée dans la fourniture d'un grand nombre d'articles fabriqués et à occuper sans conteste le premier rang sur le marché roumain. Dans les deux années qui précédèrent la guerre, la valeur des produits allemands importés en Roumanie monta à 240 millions; celle des produits austro-hongrois à 138. Pendant la période 1903-1913 l'importation allemande

augmenta de 300 pour 100; celle de l'Autriche-Hongrie de 75 pour 100 seulement. Lors des commandes de matériel de chemin de fer, l'Allemagne se voyait adjuger les lots les plus importans. Lorsque les usines allemandes étaient en concurrence avec des usines belges, le ministre d'Allemagne cherchait à faire jouer tout le crédit de son gouvernement en faveur de ses compatriotes. Parce qu'il était Allemand, Krupp a toujours été le fournisseur attitré de l'artillerie roumaine. Le Roi n'aurait pas admis qu'il en fût autrement. Et cependant les canons, envoyés à l'essai par Saint-Chamond, convenaient mieux, de l'aveu d'officiers roumains, au sol gras et aux routes primitives de leur pays que les pièces plus lourdes d'Essen. Le temps était loin où Bismarck menaçait la principauté de Roumanie, qui discutait les conditions du rachat de la ligne de chemin de fer construite par l'Allemand Strussberg, de faire intervenir la Sublime-Porte en qualité de puissance suzeraine.

Il est vrai que la France, le banquier obligeant des États en mal de croissance, avait laissé l'Allemagne usurper ce rôle auprès de l'État roumain. La *Disconto Gesellschaft* de Berlin se chargeait d'émettre tous ses emprunts, qu'elle repassait aux banques françaises dans la proportion ordinaire de 25 pour 100. Le risque était nul, car le crédit de la Roumanie n'a jamais cessé d'être très solide, excepté en l'année 1899, où le manque absolu de récolte provoqua une crise, aggravée par des dépenses exagérées auxquelles le Trésor eut à faire face en même temps. Le général Mano, ministre des Finances, ne réussit pas alors à négocier sur la place de Paris une émission de bons du Trésor de 175 millions, indispensable au salut du crédit roumain. Il dut se mettre encore entre les mains des banquiers berlinois. L'année suivante, le gouvernement français, avant d'autoriser l'inscription de cet emprunt à la cote de la Bourse, posa une condition qui parut rigoureuse à l'amour-propre des Roumains. Il exigea qu'un procès, intenté à l'État danubien par M. Hallier, entrepreneur des travaux du port de Constantza, fût soumis à un tribunal arbitral spécial, au lieu d'être porté devant les tribunaux ordinaires de Bucarest. Se défiait-il donc de leur patriotisme et de leur impartialité? Il en résulta une petite agitation au sein de la jeunesse universitaire de la capitale.

La France a toujours senti, si absorbée qu'elle parût par des préoccupations intérieures ou internationales, qu'il y avait

à l'autre extrémité de l'Europe un foyer de culture et d'influence françaises, dont il importait d'entretenir jalousement la flamme. Le gouvernement italien, plus rapproché du Danube, semble avoir eu aussi une vue très nette de l'importance du royaume danubien dans la grande famille latine. Ses relations avec lui devinrent de plus en plus intimes, en même temps qu'augmentaient les échanges commerciaux entre les deux pays. Mais, à Bucarest, le représentant d'un gouvernement, affilié alors à la Triplice, ne pouvait pas travailler de concert avec le ministre de la République. Celui-ci avait les mains liées par l'accord franco-russe. Or, malgré les efforts intelligens des successeurs d'Hitrowo, la Russie restait toujours la grande suspecte aux yeux d'hommes d'État roumains, tels que M. Stourdza, le chef du parti libéral, et son beau-frère et adversaire politique, M. Carp, chef des conservateurs dissidens. Ce dernier ne mettait dans ses propos aucune sourdine à son aversion pour tout ce qui était russe et la colportait ouvertement dans les milieux diplomatiques.

VI

Quand la coalition balkanique se forma en dehors de la Roumanie, le roi Carol se laissa surprendre par la rapidité des événemens. Il n'avait pas prévu les victoires des Bulgares et des Serbes; il croyait à la supériorité de l'armée ottomane, pour avoir éprouvé sa valeur combative, lorsqu'il s'était mesuré avec elle; il n'avait donc pas pris la précaution de se faire payer sa neutralité par la promesse en due forme, au cas d'un succès des Bulgares, d'un renforcement de la frontière roumaine sur la rive droite du Danube où elle restait à découvert. A la conférence des ambassadeurs, réunie à Londres dans l'hiver de 1913, ses envoyés s'efforcèrent un peu tard d'obtenir des compensations territoriales à l'agrandissement de la Bulgarie en Thrace et en Macédoine, qui détruisait à son avantage l'équilibre balkanique. Ils demandèrent Silistrie et une rectification de la frontière en Dobroudja. Mais l'habileté persuasive de M. Take Jonesco n'eut pas de prise sur l'orgueil têtu de M. Danef; le Bulgare ne voulut rien entendre. Une des conséquences des victoires inattendues des coalisés fut que la popularité du Roi baissa rapidement à Bucarest, où on l'accusait d'impré-

voyance. La grande-duchesse Louise de Bade, chez qui j'avais l'honneur d'être reçu en ce temps-là, se lamentait devant moi de l'ingratitude du peuple roumain envers son vieux souverain. Je cherchai respectueusement, mais en vain, à lui expliquer que la mentalité populaire subit, comme un simple thermomètre, l'action de la température ambiante; elle s'échauffe ou se refroidit, indifférente aux questions de sentimens, sous la pression aveugle des événemens.

Cependant la Fortune ne pouvait se résigner à être infidèle à un prince qu'elle s'était plu à combler de ses faveurs. Elle lui réservait un dernier sourire. Ce fut l'attaque traîtresse des Bulgares contre les Serbes et les Grecs pour leur ravir toute la Macédoine. Le Roi, instruit par l'expérience des derniers mois, mobilisa immédiatement son armée et intervint contre l'agresseur, sans se laisser arrêter par les représentations du cabinet de Vienne, qui espérait l'écrasement de la Serbie. Le ministre d'Autriche le prévint inutilement qu'il allait tuer l'amitié qui le liait depuis trente ans à l'empereur François-Joseph. Le Roi n'écouta que l'intérêt national et passa outre.

Le traité de Bucarest consacra la défaite et l'humiliation de la Bulgarie. La Roumanie lui prenait, sur la rive droite du Danube, Silistrie et un quadrilatère entièrement peuplé de Bulgares. Que faisait-elle, en procédant à cette amputation dans les chairs vives de sa voisine, du principe des nationalités, invoqué par les patriotes roumains pour réclamer les terres irrédentistes de Transylvanie, de Bukovine et de Bessarabie? Le principe des nationalités est une arme dangereuse à manier : on ne peut pas impunément la rejeter, une fois qu'on s'en est servi, pour en prendre une autre plus commode, sous prétexte de sûreté nationale. Quoi qu'il en soit, la Roumanie parut devenir, dans l'été de 1913, ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être : l'arbitre des Balkans. Mais l'heure de jouer ce rôle était passée; le traité de Bucarest ne fut écrit que sur du sable. La Bulgarie, en effet, n'était pas écrasée, et elle ne respirait que vengeance autant contre les Roumains que contre les Serbes. « La question de la Dobroudja est ouverte maintenant entre nos voisins et nous, » me disait M. Guéchof, le ministre bulgare à Berlin, avec un geste de menace à l'adresse des vainqueurs. Le roi Carol, pas plus qu'il n'avait deviné la débâcle de la Turquie, ne pressentit la tempête qui allait

fondre sur l'Europe. Il n'en fut averti ni par ses alliés de Vienne, qui lui gardaient rancune, ni par ses parens de Berlin; les uns et les autres se défiaient désormais des Roumains et faisaient mystérieusement des avances aux Bulgares, en leur promettant de déchirer avec eux le traité de Bucarest, qui ne serait, lui aussi, qu'un chiffon de papier.

VII

La santé du vieux monarque était chancelante depuis plusieurs années. La Grande Guerre lui porta un coup fatal. Il sentit d'abord se réveiller avec une ardeur sénile ses sentimens germaniques. Aveuglément fidèle au pacte conclu avec François-Joseph, il réunit un conseil de la couronne et lui demanda d'unir les armes roumaines à celles des Empires centraux contre la Russie. Elle marchait au secours des Serbes, comme il avait fait lui-même l'année précédente. Voilà à quelle contradiction l'entraînait sa funeste politique germanophile! Mais il ne trouva qu'un vieillard, aussi obstiné dans ses haines qu'intransigeant dans ses idées, Pierre Carp, pour affirmer la validité et la force obligatoire du traité secret. Tous les conseillers du Roi virent, — les uns plus clairement que les autres, — de quel côté étaient le droit, le salut de l'Europe et l'intérêt même de leur pays. La Roumanie resta donc neutre contre le gré de son souverain. Lui qui avait conseillé aux Belges d'augmenter leur armée, afin de mieux défendre leur indépendance et leur neutralité, il ne put se tenir de dire au représentant du roi Albert que c'était folie à la Belgique de n'avoir point livré passage aux Allemands. Nous ne nous attendions pas à entendre ce langage dans la bouche du champion de l'indépendance roumaine.

Son successeur, le roi Ferdinand, élevé comme lui à l'école de l'armée prussienne, a fait à la Roumanie le plus grand sacrifice qu'une patrie d'adoption puisse exiger du prince étranger qu'elle a mis à sa tête. Il a brisé tous les liens qui l'attachaient à son pays d'origine; il a repoussé l'attraction, plus puissante peut-être encore, du vieux foyer familial, pour n'être plus que Roumain, et il a tiré l'épée contre ses anciens frères d'armes. Inclinons-nous devant la vaillance de ce geste, en songeant à ce qu'il a dû coûter à l'homme qui en fut capable. Dans la seconde année de la guerre, la Roumanie

s'est rangée aux côtés de la Quadruple Entente. Elle y a été portée par le courant impétueux de l'opinion publique, qu'excitait sans relâche l'éloquence de ses hommes politiques, amis enthousiastes de la France et admirateurs de son héroïsme inflexible. Elle y a été poussée aussi par des espoirs nationaux qu'elle ne pouvait pas renoncer à réaliser : rendre à la liberté, réunir à la mère patrie des millions de Roumains qui, sur l'autre versant des Carpathes, attendaient anxieusement que l'aube de la délivrance vînt blanchir la crête de leurs montagnes. Et, d'autre part, plus la guerre s'étendait, plus la situation du royaume danubien, isolé comme un îlot au milieu d'une mer furieuse, devenait précaire. La neutralité n'était plus pour lui qu'une fiction difficile à prolonger, à maintenir intacte, entre les exigences croissantes des deux adversaires, dont l'un prétendait se ravitailler au moyen des récoltes roumaines, et l'autre l'en empêcher. Si les Empires centraux avaient fini par remporter la victoire, une victoire même fragmentaire, circonscrite au front oriental, à quelles représailles, à quels sacrifices ne devait-on pas s'attendre à Bucarest, pour avoir répudié l'engagement signé par le feu Roi? L'indépendance n'eût-elle pas été en péril? L'Autriche-Hongrie, maîtresse du Danube, aurait enveloppé la Roumanie dans la servitude, dont elle projetait d'étendre le filet sur la péninsule balkanique, et le dernier flambeau de la civilisation latine dans l'Orient européen se serait éteint sous le souffle du germanisme.

VIII

La lumière se fera complète, implacable, sur les déceptions de la malheureuse campagne de 1916, commencée avec l'entrain de la victoire. Nous sommes trop près de cette tragédie et trop loin en même temps de la scène où elle s'est accomplie pour en parler avec le sang-froid d'un historien. Mais l'armée roumaine, réorganisée, l'hiver suivant, par ses instructeurs français, et brûlant de se venger, était sur le chemin de la revanche, quand la défaillance volontaire de ses auxiliaires russes l'a réduite à la défensive et à l'immobilité.

En prenant les armes pour empêcher l'exécution du crime prémédité par les Puissances germaniques contre la Serbie, la Russie restait fidèle à une politique qui n'était pas sans noblesse.

Une nation sœur à sauver et un prestige séculaire à conserver aussi bien aux yeux de l'Europe qu'aux yeux du monde slave justifiaient la responsabilité qu'assuma le cabinet de Pétrograd, en présence du spectre inattendu de la guerre. Plus tard, de concert avec ses alliés, il a déterminé par des promesses d'agrandissemens territoriaux la Roumanie à se jeter à son tour dans la mêlée. Le rêve des patriotes roumains ne pouvait se réaliser qu'avec l'aide loyale et désintéressée de la puissance russe. Grouper tous les élémens ethniques répandus sur les deux versans des Carpathes en une patrie commune et faire d'une grande Roumanie une citadelle indestructible de la race latine aux bords du Danube inférieur, ce projet grandiose n'était exécutable qu'avec la coopération étroite des armées du Tsar. La première condition du succès était que ces armées eussent derrière elles un gouvernement résolu à tenir ses engagemens et à jouer franc jeu avec ses alliés comme avec ses adversaires.

Ce n'est pas le moment, je pense, d'accabler le tsarisme déchu, victime de la corruption invétérée de ses fonctionnaires et de sa résistance aveugle à d'indispensables réformes. L'impuissance et l'incohérence du gouvernement issu de la révolution, les folies et les fureurs des *soviets*, nous inclineraient plutôt à l'indulgence pour le dernier autocrate russe. Il a eu tout de même d'autres conseillers que Raspoutine. Ces ministres se rendaient compte sans doute du danger de lâcher la bride aux passions violentes et confuses qui agitaient l'immense corps social de la Russie, c'est pourquoi ils ont voulu résister à leur pression. Ils ont fait ainsi crouler l'édifice miné à sa base par la propagande occulte des révolutionnaires. L'avenir se chargera de les juger.

Dès aujourd'hui cependant, la publication des documens diplomatiques du Pont aux-Chantres, par les soins trop obligeans du *soviet* de Pétrograd éclaire d'un jour singulier l'esprit des conseillers du Tsar en ce qui touche la politique étrangère. On dirait que la diplomatie russe n'avait rien oublié ni rien appris depuis le temps de Pierre le Grand et de Catherine II. Toujours la folie de la grandeur, comme si l'Empire n'eût pas été déjà trop vaste, toujours le besoin d'annexer de nouveaux territoires, sans se préoccuper de les amalgamer et de les civiliser, toujours l'obsession de Constantinople et des Lieux-Saints. Plus instructive encore pour les confians alliés du Tsar

est la révélation de la jalousie du cabinet de Pétrograd à l'endroit de la Roumanie. Il va jusqu'à se féliciter des revers de la campagne de 1916, parce que l'échec des grands projets roumains n'était pas défavorable aux intérêts politiques de la Russie. Quelle amertume a dû gonfler le cœur des patriotes roumains à la lecture de ces tristes dépêches! Quelle justification des défiances des Carp et des Stourdza à l'égard de la grande voisine slave! Mais ce n'était pas une raison suffisante pour se jeter dans les bras de l'Autriche, qui ne valait pas mieux que sa rivale.

La révolution russe a ouvert la porte non à la liberté, mais à l'anarchie. Le vent révolutionnaire a balayé du même coup le trône qui chancelait et l'esprit militaire qui n'avait jamais paru plus solide, à en juger par les prodiges de vaillance et d'abnégation qu'il avait accomplis sous les obus allemands. La disparition de la Russie du théâtre de la guerre était à prévoir au lendemain même du renversement du tsarisme, aussitôt que le *soviet* des ouvriers et des soldats de la garnison de Pétrograd se fut dressé en antagoniste de la *Douma* et du ministère provisoire, qui essayait d'organiser un semblant de gouvernement. Le refus de ces soldats d'aller au front impliquait, si le *soviet* était vainqueur, la suppression du front lui-même. L'armistice négocié par Lénine et Trotsky, accepté sans déplaisir par toutes les armées qu'avait énervées la propagande des maximalistes, est donc la suite inévitable du triomphe de ces derniers. Que l'armistice conduise plus ou moins lentement, après des résistances plus ou moins fières et des capitulations plus ou moins résignées, à une paix dictée par l'Allemagne, la Russie, dégoûtée de la lutte, n'en aura pas moins mis bas les armes volontairement devant l'ennemi.

Comme tout s'enchaîne dans les catastrophes que provoque une guerre, la défection des armées russes a réduit l'armée roumaine à l'impossibilité de continuer la lutte, après l'avoir réduite à l'immobilité. Cette brave armée aura été soutenue jusqu'au bout par la fermeté stoïque de son roi et par l'âme généreuse de sa belle et poétique souveraine. Le sort de la Roumanie, isolée et sans secours en face de la coalition germano-touranienne, remplissait d'angoisse tous les amis de ce noble pays. Jamais elle n'avait paru en si grand péril et jamais elle ne leur avait été aussi chère. Les Alliés, à qui la Roumanie a donné tant de preuves de son courage et de son dévouement

à leur cause, ne l'abandonneraient pas, même si elle était forcée de signer une paix temporaire avec ses ennemis. L'heure viendra du règlement de comptes définitif où les droits des nations seront restaurés, l'heure de la revision des accords provisoires qui seraient arrachés par l'Allemagne et ses complices à des adversaires vaillans et malheureux.

La paix générale pourra seule décider de l'avenir de la Roumanie et des autres États qui, au risque de leur existence, se sont levés à côté des Grandes Puissances pour la défense de l'indépendance de l'Europe. A la Conférence de la paix, les Grandes Puissances n'oublieront pas les petites, ni les infortunes imméritées qu'elles ont supportées dans l'intérêt commun. La péninsule balkanique et la région danubienne, foyers d'intrigues germaniques, feront certainement l'objet d'un règlement spécial. La politique allemande cherche à y installer l'hégémonie des Empires centraux et à en interdire l'accès aux Puissances occidentales. Que le Danube devienne un fleuve allemand, que les Balkans ne soient plus qu'une marche de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne, grevée à leur profit d'une servitude de passage pour atteindre Constantinople et Salonique, c'est là ce qu'on veut à Vienne et à Berlin.

La politique des Alliés, en présence de ces visées indéniables, ne sera-t-elle pas d'en prendre le contre-pied? Favoriser la formation d'un bloc balkanique où tous les États intéressés auraient la certitude, sous la protection des Puissances de l'Alliance, de vivre indépendans, de se développer sans contrainte à l'intérieur de frontières équitablement fixées; persuader à ces États d'enterrer profondément les rivalités et les haines qui les ont livrés à leurs ennemis étrangers, pour ne s'occuper qu'à panser les blessures faites par la guerre; les inciter à contracter des unions douanières, — premier stage de leur rapprochement et prélude d'unions plus intimes, — faciles à établir entre pays peu industrialisés et vivant de l'exportation des produits du sol. Dans ce cadre commun, qui embrasserait le bassin inférieur du Danube, la Roumanie occuperait une place considérable. Elle ne resterait pas exposée aux dangers que sa situation de sentinelle perdue de la race latine aux confins de l'Orient ne manquerait pas de lui attirer, tant que ne s'ouvrira pas l'ère pacifique, dont on nous promet la venue.

(A suivre.) BEYENS.

UNE THÉORIE
D'HIPPOLYTE TAINE
SUR
LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Les événemens de 1870 inspirèrent à Renan sa *Réforme intellectuelle et morale*, tandis que Taine entreprenait dans le même esprit ses *Origines de la France contemporaine*. La victoire, cette fois promise à notre bon droit, écartera-t-elle de notre esprit des préoccupations analogues, lorsque sera clos le tragique et glorieux chapitre de nos annales dont le mois d'août 1914 a marqué le début? Nous ne le pensons pas pour notre part. Nous croyons que la France devra faire effort pour voir plus clair dans son passé de fraîche date, afin d'orienter d'une main désormais plus ferme son prochain avenir. Ces pages voudraient être un jalon posé sur le terrain de sa marche future, afin qu'avec une plus entière connaissance de cause elle puisse en fixer le sens et en déterminer le but. Aussi bien la récente révolution de Russie donnerait-elle au besoin à nos suggestions le mérite de l'actualité et le caractère d'un avertissement.

Taine a résumé lui-même l'inspiration de son grand travail d'âge mûr en ces termes, dans une lettre de 1881 : « La France a été démolie et rebâtie (à la fin du XVIIIe siècle) d'après un principe faux, dans un esprit étroit et superficiel qui est *l'esprit classique;* et, depuis la première phrase jusqu'à la dernière de mon livre, cet esprit est mon unique objet en principal. »

Ainsi l'esprit jacobin, qui a continué si évidemment d'influer sur nos destinées nationales depuis plus d'un siècle, procéderait de l'esprit classique et ne serait même, à le bien prendre, que l'esprit classique parvenu à son aboutissement, à son terme logique. Cette formule de Taine, une des plus retentissantes et des plus influentes qui soient sorties de ce cerveau si puissamment synthétique, fera l'objet de notre examen critique. Nous lui opposerons une proposition presque directement antagoniste : à notre avis, la véritable source de l'esprit jacobin, qui affirma récemment sous nos yeux sa vitalité par de si patentes manifestations, c'est ce mysticisme chrétien émancipé de ses cadres rationnels et traditionnels que Rousseau a su traduire en paroles plus éloquentes, formuler en phrases plus persuasives qu'aucun de ses contemporains, et qui, depuis lors, sous les figures diverses du *romantisme*, a influencé la pensée européenne dans la plupart de ses décisions théoriques ou pratiques.

Si d'ailleurs nous nous engageons dans cette discussion de principe, ce n'est certes pas pour diminuer la haute figure morale d'Hippolyte Taine. Nul plus que nous ne conserve de respect à sa mémoire, attaché que nous lui fûmes par les liens de la parenté, de l'amitié et de la sympathie intellectuelle : nous imitons simplement en ceci sa scrupuleuse bonne foi dans la recherche du vrai. Son maître Vacherot avait remarqué, dès sa jeunesse, qu'il formulait trop vite, qu'il aimait les définitions au point de leur sacrifier parfois la réalité. Et, d'autre part, le progrès des sciences historiques ou psychologiques permet nécessairement des synthèses plus amples après un demi-siècle écoulé. C'est pourquoi nous sommes assuré qu'il aurait lui-même encouragé notre tentative, ce grand serviteur de la vérité qui réclamait avant tout de ses amis la critique et qui, au lendemain d'une déception académique, écrivait ces belles paroles : « Je donnerais toutes les satisfactions d'amour-propre pour avoir une idée de plus ou pour bien prouver une idée que j'ai ! »

I

Examinons donc sous quelles influences se forma dans l'esprit de Taine sa conception de l'esprit classique, et, avant tout, rappelons les difficultés de nature spéciale qu'il rencontra dans

la vie tout d'abord. Lorsqu'il aborda, peu après sa sortie de l'École Normale, le concours de l'agrégation philosophique dans lequel ses camarades s'apprêtaient à lui céder presque sans compétition la première place, il subit un échec total : une leçon publique sur la morale de Spinoza lui avait valu ce déboire. Exilé dans des postes inférieurs en raison de ses opinions supposées, le jeune professeur souffrit grandement de son isolement moral : il devait donner peu après, dans ses *Philosophes français*, une explication piquante de l'ostracisme qu'il sentait peser sur sa tête à cette heure de sa carrière : « Si vous avez une théorie métaphysique, écrit-il, c'est une arme et les passans s'en effarouchent vite. Cachez-la sous triple serrure, sinon vous êtes un homme dangereux, c'est-à-dire un homme en danger ! » On le lui fit bien voir. Averti, déplacé de Nevers à Poitiers, puis de Poitiers à Besançon, maintenu dans une situation de toutes manières inférieure à ses dons éminens, il se fait mettre en congé. L'agrégation avait été supprimée sur ces entrefaites : il se tourne vers le doctorat, et, sous l'empire de ses préoccupations dominantes, propose à la Faculté de Paris une thèse sur la sensation et la perception extérieure ; le sujet est jugé dangereux : il doit se rabattre sur La Fontaine, un thème qui ne saurait inquiéter ses juges, et il rédige alors sans plaisir, comme un pensum d'écolier, ce livre charmant qui sera son premier succès devant le public. C'est à peu près dans la même disposition d'esprit qu'il entreprend l'*Éloge de Tite-Live*, mis au concours par l'Académie française. Tite-Live est un auteur *qu'il n'aime pas*, écrit-il nettement à l'un de ses correspondans ; mais une récompense académique le ferait connaître, et il a cru devoir entrer dans la lice. Le prix lui est d'abord refusé ; il ne l'obtiendra qu'après une année d'attente, après avoir consenti quelques sacrifices aux timidités de ses juges.

Voilà une série de mécomptes très capables d'aigrir un débutant qui se sentait digne d'un tout différent accueil à son entrée dans la vie littéraire ! Notons ici qu'à l'Académie française, c'était Victor Cousin qui avait fait condamner son *Tite-Live* en première instance : « M. Cousin, écrit-il à ce propos, a pris la parole avec sa passion ordinaire et a demandé lecture... Le passage sur Montesquieu a fait pousser des cris, etc. » Aussi la victime de cette manifestation oratoire indiquait-elle

peu après à Guillaume Guizot que M. Cousin « ferait mieux de ne pas se poser en gendarme intellectuel ; » puis, s'élevant presque aussitôt de cette question de personne à la question de principe, dénonçait avec une certaine amertume toutes les philosophies qui « s'érigent en gardiennes de l'ordre public ! » De cet état d'âme naquit le livre qui lui donna décidément la célébrité : *Les Philosophes français.*

On y constate que la persécution a quelque peu troublé son clair regard, puisqu'il voit en ce temps tous les classiques grecs, latins ou français à peu près du même œil qu'il regarde Cousin, leur commentateur attitré. Il prête à ce dernier pour faculté dominante la *raison oratoire.* Dans le vaste champ de la philosophie, dit-il, Cousin laisse de côté tout ce qui est scientifique pour développer uniquement ce qui « prête aux effets de tribune ; » s'il donne à l'art pour fonction d'exprimer la beauté morale, c'est afin de le mettre au service de l'éloquence. En un mot, dans l'éclectisme cousinien, *le besoin oratoire de prêcher la morale explique tout.* Or Tite-Live et bientôt Racine seront expliqués par lui au moyen de la même formule, et l'on objecterait volontiers qu'il est permis de croire à l'utilité de la morale traditionnelle et d'en appuyer les maximes indépendamment de toute préoccupation *oratoire.* Plus généralement, la théorie de Taine sur la « faculté dominante » est à nos yeux la théorie d'un artiste qui se sent assez sûr de ses dons pour faire accepter, grâce à un développement littéraire prestigieux, les formules les plus hasardées de son choix. C'est pour lui une question de clarté. « Supposons, a-t-il écrit, qu'un historien accepte cette idée générale : la raison oratoire est la faculté dominante du XVIIe siècle français, *ou toute autre,* et la développe... Il laissera dans l'esprit du lecteur une idée nette de notre XVIIe siècle. » Oui, nette, à coup sûr, répondrait-on, mais peut-être incomplète et, si le théoricien n'a pas été entièrement heureux dans son choix, fallacieuse. Aussi bien l'explication par la tendance *oratoire* de toute la conception rationnelle de la morale et de la vie humaine était-elle une gageure de jeunesse que l'auteur de *l'Idéal dans l'Art* devait laisser de côté par la suite. Mais, en modifiant quelque peu son vocabulaire, il continuera de suspecter la raison *classique ;* il en voudra tirer la religion jacobine, et, trop longtemps attardé dans cette gageure nouvelle, il ne trouvera plus en lui la fraîcheur d'esprit nécessaire

pour apporter les corrections désirables à sa dernière tentative de synthèse.

Vers 1855, les patrons invoqués par Cousin, les écrivains de notre grand siècle, subissent en sa compagnie la mauvaise humeur du normalien de la veille. Vis-à-vis de son maître Hatzfeld, par exemple, il s'exprime en toute franchise sur les impressions de lecture que lui fournissent à ce moment nos classiques. Lorsqu'il prend en mains Corneille ou Racine, écrit-il, il ne lui arrive jamais d'oublier son livre et de croire qu'il a près de lui des hommes en danger, saisis de douleurs poignantes, agités de passions vraies; or, cela lui arrive à chaque instant tout au contraire, lorsque le volume porte les noms de Shakspeare, de Gœthe, de Byron, de Stendhal, de Balzac ou de Musset!...

Dans Corneille, insistera l'auteur de *La Fontaine et ses fables*, le personnage disparaît pour laisser place à une idée abstraite et morte, *sans âme ni figure d'homme!* « Tout le monde sait, reprendra-t-il à propos de Saint-Simon, que le défaut de nos poètes classiques est de mettre en scène non des hommes, mais des *idées générales*. Leurs personnages sont des passions abstraites qui marchent et qui dissertent. Vous diriez des vices et des vertus échappées de l'*Éthique* d'Aristote, habillés d'une robe grecque ou romaine et occupés à s'analyser ou à se réfuter! » — Enfin, dans *les Philosophes français*, on pourra lire en toutes lettres que si Corneille et Racine ont fait d'admirables discours, en revanche, ils n'ont *pas créé un seul personnage vivant!* Shakspeare, au contraire, n'a pas fait un seul discours éloquent, mais a doté toutes ses figures du relief de la vie réelle!

II

Un tel paradoxe, survivance du plus fanatique romantisme, ne pouvait être longtemps défendu par un esprit aussi droit, aussi parfaitement sincère avec lui-même. Fruit d'une sombre humeur amplement justifiée par les circonstances, il s'atténuera, puis s'évanouira en même temps que cette humeur. Dans l'essai sur *Saint-Simon* où nous venons d'en retrouver quelques échos, on rencontre une définition déjà bien autrement exacte de l'esprit classique français. « Sur le devant du théâtre, écrit le jeune commentateur des immortels *Mémoires*, Bossuet, Boileau,

Racine, tout le chœur des grands écrivains jouait la pièce officielle et majestueuse. L'illusion était parfaite : nous apercevions un monde sublime et pur ; les choses basses ou excessives avaient disparu de la vie humaine. Les passions *étaient contenues sous la discipline du devoir.* Jusque dans ses momens extrêmes, la nature, désespérée, subissait *l'empire de la raison et des convenances!* » Puis, tout aussitôt, le critique nous rappelle que les coulisses du théâtre offraient un autre spectacle, que la nature humaine y trouvait sa revanche et que Saint-Simon est le peintre incomparable de ces coulisses! — Soit, mais l'inspiration essentielle de l'art et de la littérature classiques n'en était donc pas moins le culte de la discipline, du devoir, de l'empire sur soi-même, des convenances et de la raison, nous venons de l'entendre dire. Or, expliquer une telle inspiration par la tendance à l'*abstraction* ou par les dispositions *oratoires* du tempérament, c'est là, on en conviendra, une entreprise qu'il est difficile de mener à bon terme, le talent d'exposition le plus brillant y fût-il constamment employé.

Six mois encore, et Mme de La Fayette allait fournir à l'auteur des *Essais de critique et d'histoire* l'occasion de définir involontairement l'esprit classique par la conception *moralement aristocratique* de la vie et non plus seulement par les attitudes physiquement ou tout au plus intellectuellement aristocratiques des *habitués de salon,* comme il a si souvent tenté de le faire. Que nous montre-t-il en effet dans les romans de cette femme distinguée par l'esprit et par le cœur ? Des princes et des princesses d'âme grande autant que de majestueuse contenance. L'amour, la jalousie atroce, les angoisses suprêmes du corps brisé par la maladie de l'âme, tout s'adoucit, tout s'estompe, dit-il, en cette atmosphère de paisible fiction. Mme de La Fayette ne *s'abandonne* pas comme une artiste ou comme une actrice aux flots orageux de l'affectivité déchaînée ; elle se *contient* comme une grande dame et comme une femme du monde, — nous dirions comme une chrétienne avant tout. — Les personnages qu'elle crée entrevoient les tempêtes et les transports possibles de la passion qui les agite ; mais, au même moment, ils en détournent les yeux parce qu'ils entendent *rester maîtres d'eux-mêmes!*

Considérons plutôt Mme de Clèves en particulier, poursui Taine ; elle est sans cesse en garde contre les impulsions de son

tempérament émotif : elle se reproche comme un crime les impressions les plus fugitives et les moins volontaires. Impossible de rêver une probité plus haute, une plus scrupuleuse droiture! On sent une âme qui, élevée par les plus nobles conseils et les plus saints exemples, les yeux sans cesse attachés sur l'image divine de la vertu, a conçu pour cette image non seulement de la vénération, mais de la tendresse; une âme qui respecte l'honneur, non seulement comme une loi inviolable, mais comme la plus chère et la plus précieuse beauté de la vie humaine. C'est là ce que résume son admirable confidence à son époux : « Je vous demande mille pardons : si j'ai des sentimens qui vous déplaisent, du moins je ne vous déplairai jamais par mes actions! » Remarquons que tel est aussi le langage de Pauline dans *Polyeucte* et concluons qu'en des âmes ainsi façonnées par une forte discipline morale préalable, l'image ne se transforme plus nécessairement en geste comme il arrive pour le primitif et pour l'enfant, comme Taine l'admire à cette époque de sa vie dans les personnages de Shakspeare ou dans ceux de Stendhal. Et voilà précisément ce qui, dans la littérature des siècles d'équilibre et de puissance raisonnée, — surtout depuis l'avènement du christianisme, — est éducateur ou *classique*, au sens vrai de ce dernier mot.

Pendant sa première jeunesse, Taine inclina quelque temps à penser que la psychologie classique était bonne en effet pour des écoliers, tandis que celle qui convient aux hommes mûrs se trouverait dans Shakspeare, Stendhal, Balzac et George Sand. En présence de Mme de Clèves, il consent d'admirer, comme on vient de le voir, mais à la condition qu'on ne demande pas à notre temps d'imiter : ce serait, dit-il, *impossible :* nous devons faire *autrement* que nos ancêtres, tout en estimant ce que nos ancêtres ont fait! — Aphorisme qui peut être accepté sur le terrain de l'art, mais qui doit nécessairement étonner les moralistes. Pourquoi faire *autrement* qu'une personne qui fait bien? Il faut faire *mieux* dans le même sens, si l'on peut : c'est le conseil de la sagesse sociale. On sait que Taine reviendra, sans trop de délai, à cette sagesse-là pour sa part.

Aussi bien l'amertume de ses premières expériences littéraires était-elle seule capable de le faire un instant si sévère à certains de nos classiques, en particulier à nos deux grands tragiques. Il sentait trop en artiste pour n'être pas racinien

dans le fond de son cœur : il vivait trop la règle stoïque pour ne pas se retrouver cornélien quelque jour. Déjà, dans le premier des articles critiques qui soient sortis de sa plume (un essai sur La Bruyère), il avait parlé du rôle *divin* de Monime et célébré l'émotion contenue, délicate, profonde, que ce rôle dégage comme une musique touchante qui ravit lorsqu'on l'écoute et qui, lorsqu'on ne l'entend plus, fait rêver. — Racine aurait-il donc créé parfois des hommes, non des abstractions ou des harangues? — Mais la réparation sera bien autrement complète dans les trois feuilletons consacrés en 1858 par le jeune collaborateur du *Journal des Débats* au créateur de Monime, feuilletons qui ont été recueillis dans ses *Nouveaux Essais*. Il y tient désormais la balance égale entre Racine et Shakspeare qu'il plaçait, peu de temps auparavant, si loin l'un de l'autre. Certes, concède-t-il alors, il est bon de connaître l'homme et c'est le lot du poète anglais, mais il est également beau de l'*embellir*, et c'est le mérite du dramaturge français. De ces deux voies ouvertes devant l'artiste, *l'une vaut l'autre*, car il y a tout autant de gloire à épurer qu'à créer. Si Shakspeare nous repose parfois de Racine, Racine ne nous repose pas moins de Shakspeare. Monime, Junie, Andromaque sont des êtres divins dont la perfection est d'un genre unique, car on trouve en elles non plus seulement des enfans frêles, tendres et touchans comme Imogène ou comme Ophélie, mais des femmes réfléchies, d'esprit cultivé, de ferme caractère. On les voit sans cesse maîtresses d'elles-mêmes, capables de discerner, à travers les obscurités de la mêlée sociale, l'utile et l'honnête, de l'atteindre malgré les tentations ou les erreurs, de résister aux autres et *à soi!* Compagnes vraiment égales de l'homme désormais, parce que leur vertu comme la sienne est fondée sur la raison ! « Si j'avais, écrit le correspondant de Hatzfeld après quatre ans de réflexion continuée sur le spectacle du monde, si j'avais le pouvoir de ranimer les êtres, ce n'est pas Desdémone que j'évoquerais, elle est trop petite fille : ni Hamlet, j'aurais mal aux nerfs. C'est Monime que je voudrais voir !... Nous ne devons pas juger un monde aristocratique et oratoire (il faudrait dire, selon nous, rationnel et chrétien) d'après nos cris de poètes lyriques et nos habitudes de plébéiens... Il y a là une nuance de beauté que nul peintre n'avait encore saisie, la délicatesse de l'honnêteté et le tact de la vertu. Cette beauté se

soutient devant l'humeur exaltée qu'a peinte Calderon et devant les effusions naïves qu'a représentées Shakspeare. Les femmes de Calderon sont des héros, celles de Shakspeare sont des enfans, celles de Racine sont des femmes ! » Sainte-Beuve avait marqué, vingt ans plus tôt, d'analogues repentirs après de moins sévères objections.

Puis, dans la *Philosophie de l'art*, viendra la réparation à Corneille qui se verra traiter de Michel-Ange français pour avoir exprimé, sur le mode le plus grandiose, la force morale et l'héroïsme du caractère. Il en trouvait autour de lui les modèles, ajoutera Taine, dans les vigoureuses passions, dans le fier sentiment de l'honneur et du devoir qui anime des âmes encore féodales. Et nous ajouterions chrétiennes, en constatant donc avec satisfaction que les *salons* seuls, que l'habitude « d'aller en visite dans l'après-midi et en soirée le soir » n'ont pas fait la clémence d'Auguste et la vertu de Pauline.

III

Dans sa monumentale *Histoire de la Littérature anglaise*, Taine rencontre de nouveau le classique, et, par malheur, le contemple en assez fâcheuse posture sous les derniers rois Stuarts. Après Shakspeare et après Milton, voici que les écrivains d'outre-Manche se mettent à l'école de nos grands hommes; ils prennent pour modèles Boileau, Molière, Racine, mais ne leur empruntent que la forme et laissent là l'esprit de leurs œuvres : ce que Taine n'a pas assez mis en relief, quoiqu'il l'ait certainement aperçu. Dans la littérature anglaise soumise à l'influence classique française, dit-il, on ne trouve plus ni création ni inspiration, mais de l'ordre et de la méthode, plus le sentiment des ensembles, mais la soigneuse observation des parties, la clarté, la commodité, l'agrément, un réseau de routes carrossables pour la pensée. Chez nos voisins britanniques, la conversation devient aussi la première affaire de la vie : on disserte et on dispute : on voit des gentilshommes assis sur des fauteuils dorés, diserts, élégans, curieux, en gants fins, en chapeaux emplumés, le jarret prêt à la révérence et le gosier fait au compliment.

Remarquons-le pourtant, sur le sol anglais ces emprunts n'engendrent qu'une littérature de patente *décadence*, si on la

nesure à l'art exquis de l'époque antérieure. Wycherley, Congreve, Farqhar font négliger Marlowe, Fletcher, Ben Johnson et Shakspeare. L'homme naturel, quand il se retrouve encore dans cette littérature n'est plus qu'un échappé d'écurie ou de chenil, l'homme cultivé, quand il s'y fait voir, a les traits d'un « roué » cynique et brutal. Recueillons plutôt cette appréciation de Taine sur le théâtre anglais de la Restauration. On y présente, écrit-il, le ménage comme une prison, le mariage comme une guerre, la femme comme une révoltée, l'adultère comme une issue, le désordre comme un droit et l'extravagance comme un plaisir. Or tout cela, remarquons-le, c'est exactement l'inspiration morale du romantisme français de 1830. Comment une certaine confusion ne serait-elle pas sortie, pour l'esprit du puissant évocateur, de ces patentes insuffisances du vocabulaire historique, hérité d'un temps moins clairvoyant que le nôtre? Par une nouvelle péripétie de sa destinée intellectuelle, Taine revint donc de sa géniale excursion outre-Manche avec quelques préventions rajeunies contre l'esprit classique!

Les derniers chapitres de son grand ouvrage de jeunesse l'ont pourtant mis en face de ce prestigieux Rousseau dont la prédication mystique a changé soudain la face de l'Europe morale, et voici comment il explique cette puissante influence. La vie mondaine et artificielle que Louis XIV avait mise à la mode commençait, dit-il, à excéder les classes cultivées. Un plébéien genevois parut à ce moment pour formuler tout haut le secret du public et l'on jugea, de façon unanime, qu'il avait découvert ou retrouvé la campagne, la conscience, la religion, les droits de l'homme et les sentimens naturels. On vit alors un nouveau personnage faire, sous les auspices de Jean-Jacques, ses premiers pas dans le monde : c'est l'homme *sensible*, qui, par son caractère sérieux et son goût pour la nature forme un parfait contraste avec l'homme de cour. Sans doute, ce personnage se sent des lieux qu'il a fréquentés : il est raffiné et fade : il s'attendrit à l'aspect des jeunes agneaux qui broutent l'herbe naissante et bénit les petits oiseaux qui célèbrent leur bonheur par des concerts. Il est emphatique et phraseur, compose des tirades sur le sentiment, invective contre le siècle, apostrophe la Vertu, la Raison, la Vérité et les autres divinités abstraites qu'on grave en taille-douce sur les frontispices. Tout cela parce qu'en dépit de lui-même, *il reste homme de salon et d'académie;* après

avoir dit des douceurs aux dames, il en dit à la Nature e déclame, en périodes limées, à propos de Dieu.

Il fallait citer cette première psychologie du mouvemen rousseauiste sous la plume de Taine pour en faire toucher du doigt les lacunes. Est-ce donc par la fréquentation des salon qu'on est conduit à faire des agneaux ses frères, à restaurer l conscience et la religion, — si tant est que Rousseau ait effica cement travaillé à de telles restaurations? — François d'Assis fut-il donc un lauréat d'académies? Non, un ressort plus puissan mille fois dans l'âme humaine, l'appétit mystique au service d quelque volonté de puissance, se révèle au XVIIIe siècle comm au XIIIe à la source du Naturisme réveillé. Le dogme qui carac térise l'hérésie rousseauiste, l'affirmation de la *bonté naturell* tend à proclamer de façon indirecte l'alliance de la Divinit avec l'homme du peuple sans culture. Or ce dogme-là, Tain n'hésite pas à l'expliquer également par l'influence des salon classiques, dans son *Histoire de la littérature anglaise* « Cent cinquante ans de politesse et d'idées générales, écrit-i en propres termes, ont persuadé aux Français d'avoir confianc *dans la bonté naturelle!* » Mais les salons brillent-ils donc par l bonté, d'ordinaire? Célébrant ailleurs la perfection du dialogue sous ces lambris dorés, Taine y entendait s'échanger de ce adjectifs « à deux tranchans qui égorgent un adversaire! Il ajoute que les classiques n'ont jamais conçu l'espèce humain que comme cultivée; c'est pourquoi l'enfant, l'artiste, le barbare l'inspiré leur échappent. Peut-être, encore qu'à notre avis il négligent plutôt ces catégories humaines comme peu dignes d leur intérêt parce qu'elles demeurent esclaves de leur affectivit débridée. Mais encore, les classiques, tout au moins les classique chrétiens, savent-ils fort bien que la culture, et surtout la cul ture morale, ne fleurit pas aux origines : il a fallu des chrétien hérétiques, qui n'avaient plus guère de classique que le masque pour émettre et faire accepter du XVIIIe siècle cette idée de bont ou même simplement de raison *naturelles*.

Avant de quitter l'*Histoire de la littérature anglaise*, emprun tons-lui quelques-unes des affirmations décisives qui, plus d dix ans avant *les Origines de la France contemporaine*, annoncen l'inspiration dominante de cet ouvrage où nous les retrouveron à peu près sans retouches : réponse péremptoire d'ailleurs à ceux qui ont voulu faire naître uniquement des événemen

de 1871 les doctrines de la maturité de Taine. Au vrai, ces doctrines naquirent de son expérience vitale et de sa réflexion continuée sur le spectacle du monde moderne. — Comme il l'a fait lorsqu'il a maintenu au théâtre anglais de la Restauration le nom usurpé de classique, Taine apprécie l'œuvre de Rousseau par sa forme plutôt que par son contenu. Ses périodes ont été, dix-huit heures durant, tournées, polies, balancées dans sa tête, écrit-il : et quant aux notions si profondément novatrices que ces périodes revêtent, il faudrait en demander le secret à l'esprit de société qui conduit à la chasse aux idées et qui, de la pensée, mais surtout de la pensée rapide, fait une fête pour le penseur. Car l'élan de l'imagination cesse alors d'être contenu, rectifié par le sens pratique : on pense uniquement pour penser : on plane au-dessus de l'observation, dans la raison oratoire et dans la rhétorique. Par là s'expliquerait le succès de Rousseau.

Jugeant ainsi de l'inspiration du XVIIIe siècle, Taine est amené à voir en ce siècle le continuateur sans lacune et sans transition du XVIIe. On avait, dit-il, étudié d'abord l'homme *en soi :* on étudie maintenant l'homme *abstrait.* Les écrivains religieux et monarchiques sont, sur ce point, les devanciers des écrivains impies et révolutionnaires. Boileau conduit à Rousseau, comme Racine à Robespierre! La raison oratoire avait formé le théâtre régulier de Corneille, puis la prédication classique de Bossuet; la raison oratoire produit encore le *Contrat social* et la Déclaration des Droits. Dans l'un comme dans l'autre cas, on s'est fabriqué une certaine idée de l'homme, de ses penchans, de ses facultés, de ses devoirs : idée mutilée, mais d'autant plus nette qu'elle est plus réduite. Or cette idée, d'abord strictement aristocratique, va devenir rapidement populaire : au lieu d'être un *amusement*, elle sera désormais une *foi!* Mais, interrompons-nous ici, comment expliquer une si radicale métamorphose, si ce n'est par l'entrée en scène d'un mysticisme conquérant, émancipé des disciplines rationnelles dont l'encadra l'Église romaine? Taine se restreint à écrire que des mains délicates et *sceptiques* la psychologie classique, cette idée « mutilée » de l'homme, passe aux mains grossières et *enthousiastes* qui d'un lustre de salon vont faire une torche incendiaire. Et la métaphore a de l'éclat, mais elle n'est pourtant à nos yeux qu'une métaphore. Visant à traduire la réalité des faits, elle la défigure : elle donne l'accessoire pour l'essentiel dans ce grand mouvement

des esprits qui remplit le XVIIIe siècle, et qu'on peut assimiler à une deuxième réforme religieuse superposée à celle du XVIe siècle. La Révolution a été *une guerre de religion* comme la Ligue, remarquait vers ce temps Gustave Flaubert, préparant les matériaux historiques de son *Éducation sentimentale*.

IV

Sa monumentale construction théorique à propos de la littérature anglaise n'avait pu grandement éclairer Taine sur les véritables ressorts de la Révolution et sur les origines de la France contemporaine, car les témoins anglo-saxons de cette Révolution, fort clairvoyans sur son avenir, le sont peu sur ses sources. Ce qu'un Burke reproche à la France de 1793, c'est l'*athéisme* autant que l'anti-traditionalisme : il ne va donc jamais au fond des choses, il n'entrevoit pas que l'hérésie mystique de Rousseau sut fournir à l'impérialisme plébéien des alliés métaphysiques pour appuyer sa cause. Taine n'a pu trouver chez ces polémistes étroits le trait de lumière qui lui aurait montré sous un jour plus vrai les origines jacobines. — Voyons jusqu'à quel point le spectacle et la méditation des événemens de 1870-1871 ont éclairé sa philosophie de notre histoire nationale et préparé les retentissantes conclusions de son dernier ouvrage.

A la veille de la guerre franco-prussienne, il était sur le point d'entreprendre une histoire de la littérature allemande depuis l'*Aufklaerung* : au lendemain de nos désastres, il se décide, par sentiment de son devoir patriotique, à scruter plutôt *les Origines de la France contemporaine*. Mais il ne semble pas que l'esprit classique vienne tout aussitôt se présenter à sa pensée comme l'auteur responsable du système social des Jacobins. On dirait même qu'il cherche plutôt dans le domaine du mysticisme la raison d'être de cette grande convulsion morale. Le 19 décembre 1872, il écrit en effet au directeur du *Journal des Débats* que l'esprit révolutionnaire et l'esprit *clérical* ont des ressorts presque semblables, à savoir : le goût des principes admis d'avance, l'aversion pour l'expérience, l'ignorance de l'histoire, l'obéissance aux phrases toutes faites, l'instinct de la tyrannie et l'aptitude à l'esclavage : il en conclut qu'on ne peut combattre l'un par l'autre,

mais qu'il faut les combattre tous les deux. Il y a certainement là un commencement de clairvoyance sur la racine mystique de l'esprit jacobin, quoique les caractères présentés comme essentiels à cet esprit soient superficiellement choisis et, en réalité, secondaires : car le fond, comme celui de tout mysticisme, en est à notre avis dans un effort de conquête appuyé de quelque alliance métaphysique. Si d'ailleurs le cléricalisme, qui est la religion chrétienne réduite à l'état d'instrument politique, ne peut pas grand'chose en effet contre ce mysticisme façonné à l'exacte mesure des appétits démagogiques qui est la doctrine de Rousseau dans sa ramification sociale, il n'est pas exact, selon nous, que la morale chrétienne rationnelle soit sans efficacité contre cette maladie de l'esprit moderne. Elle en est certainement l'un des remèdes.

Six mois encore, et le 12 juillet 1873, l'historien des *Origines* renseignera Guizot, ce patriarche de la philosophie de l'histoire, sur les résultats préliminaires de la vaste enquête entamée par lui deux années auparavant. — L'idée qu'on s'est faite de l'homme et de la société au XVIIIe siècle, était, dit-il, d'une fausseté prodigieuse et, de plus, en parfait désaccord avec ce qu'enseignaient les premiers esprits de ce temps, un Voltaire, un Montesquieu, un Buffon. — Et certes, remarquerons-nous de notre côté, ces trois penseurs, rustés suffisamment rationnels en leur conception de la vie, se sont peu écartés de la psychologie classique en un siècle qui lui a si rapidement tourné le dos dans sa seconde partie. Encore Buffon, venu le dernier des trois, a-t-il fait quelques concessions à la psychologie de son temps. Mais Taine ne mentionne pas ici Rousseau ! Or, la venue de ce prophète lui eût facilement expliqué le « désaccord » qu'il constate entre l'opinion moyenne et les grands esprits de l'époque ; elle lui eût conseillé au surplus d'*opposer* entre eux, bien loin de les identifier, l'esprit classique quelque peu survivant dans les publicistes réfléchis qu'il vient de nommer et l'esprit jacobin issu de la prédication de Jean-Jacques. Avec le XIXe siècle presque tout entier, il a continué d'envisager Voltaire, Montesquieu et Rousseau comme ayant travaillé de concert aux événemens de la fin du XVIIIe siècle au lieu de montrer Rousseau travaillant à peu près directement contre les suggestions politiques de Montesquieu et de Voltaire.

Ce n'est pas que la vie ne l'ait fait de plus en plus clair

voyant à l'erreur fondamentale de la psychologie de Rousseau. Sauf au temps de ses débuts littéraires (dans ses *Jeunes gens de Platon*) il n'a jamais cru à la bonté naturelle de l'homme, et son *Graindorge* renferme une page bien frappante de psychologie « impérialiste » véridique; c'est l'exhortation de l'américain *self made man* à son jeune parent : « Mon enfant, tu as les joues roses et tu entres dans la vie comme dans une salle à manger pour te mettre à table, etc. » En 1873, il n'ignore pas qu'on l'accuse pourtant de continuer, par son déterminisme théorique, la philosophie du XVIIIe siècle, et il croit devoir protester contre une telle interprétation de sa pensée vis-à-vis de Guizot, l'un de ses plus anciens protecteurs et son patron désigné pour sa prochaine candidature à l'Académie française. Il va donner la main aux croyans du « péché originel, » en proclamant une fois de plus que la volonté de puissance est fondamentale en tout ce qui vit. « Le XVIIIe siècle, écrit-il, admet que l'homme en soi, l'homme abstrait, l'homme primitif et naturel est essentiellement bon et surtout raisonnable. En général, cette conclusion passe pour être une conséquence rigoureuse de la philosophie du XVIIIe siècle. Tout ce que je puis dire, c'est que la raison, même laïque, ne l'accepte pas. Du moins la science, dès qu'elle est précise et solide, cesse d'être révolutionnaire et même devient anti-révolutionnaire. La zoologie nous montre que l'homme a des canines : prenons garde d'éveiller en lui l'instinct carnassier et féroce. La psychologie nous montre que la raison dans l'homme a pour supports les mots et les images : prenons garde de provoquer en lui l'halluciné et le fou... L'histoire montre que les États, les gouvernemens, les religions, les églises, toutes les grandes institutions sont les seuls moyens par lesquels l'homme, animal et sauvage, acquiert sa petite part de raison et de justice. Bref, il me semble que la science laïque conduit à l'esprit de prudence et de conservation. »

Mais un an se passe, et le voilà de nouveau tourné vers l'esprit classique pour en faire le bouc émissaire des péchés jacobins, car le 31 juillet 1874, il expose à Boutmy son intention de revenir à la thèse jadis posée par lui dans sa *Littérature anglaise :* il montrera, dit-il, dans Boileau, Descartes, Sacy, Corneille, Racine ou Fléchier les ancêtres directs de Saint-Just et de Robespierre. Et Descartes seul, pour avoir concouru à l'idée de

raison *naturelle* nous paraît avoir sa place légitime dans cet arbre généalogique hasardeux.

V

A la fin de 1875 paraît le premier volume des *Origines*, celui qui est consacré à *l'Ancien régime*. On n'a pas oublié la vigoureuse allégorie par laquelle l'auteur cherche à traduire aux yeux du lecteur son impression sur la France révolutionnaire. Lorsque, dit-il, on voit un homme de constitution un peu faible, mais d'apparence saine et d'habitudes paisibles, boire avidement une liqueur nouvelle, puis, tout à coup, tomber à terre, l'écume à la bouche, délirer et se débattre dans des convulsions violentes, on devine aisément que le breuvage agréable contenait en solution quelque substance toxique. Or, tel est le spectacle qu'offre la France après s'être désaltérée à la coupe que lui tendit le XVIIIe siècle philosophique. Il y avait donc un poison dans cette philosophie et c'est la nature de ce poison qu'il s'agit de déceler.

Selon Taine, ce poison-là est d'une essence bien étrange. A l'analyse, il le trouve composé de deux ingrédiens qui, séparés, ont sur l'organisme social une action *salutaire*, tandis que combinés entre eux, ils se montrent délétères au point que nous venons de dire! Ce sont d'une part l'acquis scientifique déjà fort imposant du siècle : d'autre part l'esprit classique hérité par lui de son prédécesseur immédiat. — Pour nous, on le sait, notre solution est plus simple : elle a l'avantage de ne présenter rien « d'étrange » ni « de nouveau, » car le poison dont nous constatons les effets nous est dès longtemps connu par ses résultats psychiques et même physiologiques. Les prophètes camisards et les convulsionnaires jansénistes venaient d'en présenter aux yeux les symptômes : c'est le mysticisme dans ses formes extrêmes : en ce cas, un mysticisme chrétien hérétique dont Rousseau s'est révélé le plus persuasif interprète après l'avoir trouvé à peu près mûr déjà dans l'atmosphère morale de son temps.

Mais revenons au commentaire de Taine sur les deux composans qu'il y a cru discerner. Le premier, l'acquis scientifique, est selon lui excellent de tous points et bienfaisant par sa nature même : il constate en particulier le progrès du savoir sur un

terrain qui lui est particulièrement cher, celui de la psychologie théorique : il dit les mérites de Locke et de Condillac. Puis il emprunte à Voltaire, principalement à l'*Essai sur les mœurs*, une sociologie assez rationnelle et scientifique en effet. Mais il s'abstient, une fois de plus, de noter l'influence de Rousseau sur l'opinion en matière de psychologie et de sociologie : et, se retournant vers le XVIIe siècle, il expose que la religion chrétienne ayant alors fourni une théorie *achevée* du monde moral, on y décrivit l'homme d'après cette norme fixe (selon nous c'est la norme expérimentale et rationnelle tout simplement) et l'on s'efforça d'y accommoder toutes les observations du réel. Il ajoute que le XVIIIe siècle étant au contraire parti de l'homme *observable*, son étude aboutit à des résultats plus sérieux. Il conclut que la psychologie dominante a été fallacieuse en notre siècle classique, plus exacte déjà pendant le siècle suivant. Or nous pensons tout autrement de ces deux âges conduits l'un par Corneille et Bossuet, l'autre par Diderot et Rousseau (car la « philosophie » de Voltaire s'est de plus en plus réduite avec les années à un antichristianisme implacable : celle de Montesquieu et de Buffon a été ou écartée, ou largement modifiée dans le sens des suggestions de Jean-Jacques après 1760.) Et faire de Jean-Jacques un psychologue en progrès sur Bossuet est sans doute un paradoxe que nul ne s'aviserait aujourd'hui de soutenir !

Si pourtant l'appréciation de Taine était justifiée, si l'acquis scientifique avait procuré une psychologie plus légitime que jamais aux hommes du XVIIIe siècle finissant, d'où viendraient donc leurs redoutables erreurs et l'accès épileptiforme dont ils ont donné le spectacle ? — Taine va nous l'expliquer au moyen d'une allégorie nouvelle. Les progrès réalisés par l'observation méthodique permettaient, dit-il, de contempler alors de plus haut le monde : mais il reste à examiner *l'état des yeux* de l'observateur : or cet état était mauvais parce que sur ces yeux s'étaient posés, comme une paire de fâcheuses besicles, les verres déformans de l'esprit classique. Et l'historien de reprendre la démonstration jadis esquissée dans sa *Littérature anglaise* : à dater du règne des Précieuses, les salons, la conversation polie forment chez nous le style *oratoire :* l'ordonnance parfaite, les transitions ménagées, l'art de démontrer, d'expliquer, de persuader deviennent les fruits de cette éducation en serre chaude : la langue française se fait de plus en plus l'organe d'une cer-

taine raison, la raison *oratoire* ou la raison *raisonnante*, — car c'est cette seconde épithète que Taine va désormais préférer le plus souvent à la première (1).

Qu'est-ce pourtant au juste qu'une raison raisonnante dont les solutions seront si peu raisonnables ? C'est, précise son critique, celle qui veut penser avec le moins de préparation et le plus de commodité possible, celle qui se contente de son acquis sans songer à le renouveler. Par là, elle devient à la longue si peu capable d'enregistrer les détails fournis par l'expérience accrue de l'époque qu'elle se restreint à prendre pour matériaux de ses combinaisons favorites des *lieux communs* de plus en plus minces, de moins en moins colorés de nuances. Ainsi, dans un caractère vivant, on discerne deux sortes de traits ; les premiers, communs à tous les hommes ; les autres, particuliers à l'individu. Eh bien ! l'art classique, né de la raison raisonnante, ne s'occupera que des premiers ; de parti pris il effacera, négligera ou subordonnera les autres. Quant aux circonstances de temps et de lieu, il les indique à peine, parce qu'il trouve plus commode d'en *faire abstraction !*

Par là, si nous en croyons Taine, cet art se serait montré tout à fait impropre à figurer la chose vivante, l'individu réel tel qu'il existe effectivement dans la nature et dans l'histoire, c'est-à-dire comme un ensemble indéfini, comme un riche réseau de modalités diverses, comme un organisme complet. Le bel esprit du XVIIIe siècle admet que l'homme est partout le même parce qu'il ne veut voir dans cet homme que la raison raisonnante, la même en tous temps, la même en tous lieux. Il applaudit aux Incas de Marmontel, au Gonzalve de Florian, au Paria de Bernardin, aux Otaïtiens de Bougainville (tous écrivains pénétrés de l'influence de Rousseau, remarquons-le).

(1) Taine, qui dut beaucoup à Sainte-Beuve et qui lui en a rendu grâce en de belles pages éloquentes, avait pu lire dans les *Portraits contemporains* (1846) à propos de Daunou : « Je suis toujours tenté d'en vouloir, je l'avoue, à cette méthode logique, à celle de Condillac en particulier, qui faisait ainsi *appareil* et illusion à force de clarté devant des *yeux* si bien organisés d'ailleurs. On affectait d'abord de tout définir, de réduire le problème à ses termes les plus nets, les plus précis, identifiant les idées et leurs signes afin de raisonner au pied de la lettre ; on simplifiait tout pour mieux résoudre, tandis que, dans la réalité, les choses vont se grossissant, se compliquant sans cesse par suite des passions, des intérêts... La conclusion, si nettement déduite, eût été triomphante si les hommes eussent formé une classe de logique ou de géométrie... non pas un peuple... Ce défaut tient à l'abus de la méthode dite d'*analyse*, etc. » Mais Sainte-Beuve n'a pas donné à cette remarque toute la portée qu'elle a prise dans le système de Taine.

Il pose en principe que, *naturellement*, tout esprit humain *pense et parle comme un livre!*

Le trait est joli. Il fut sans doute inspiré à Taine par le souvenir de Jefferson, jadis étudié dans un ouvrage de son ami de Witt. Cet homme d'État nord-américain disait en effet des Français dans les derniers jours de 1789 : « Ils sont versés dans la théorie et novices dans la pratique du gouvernement. Ils ne connaissent les hommes *que tels qu'on les voit dans les livres*, et non tels qu'ils sont dans le monde! » Sans doute, mais Jefferson sous-entendait ici : tels qu'on les voit dans les livres *de l'époque*, à savoir dans ceux de Rousseau et de son école! Tels en effet qu'on les voit dans les écrits de Thucydide, de Tacite, de Machiavel, de Hobbes, de La Rochefoucauld, ils seraient tels qu'on les doit voir pour les bien gouverner. Il n'y a donc rien de *classique*, quand on la regarde de près, dans l'opinion des Jacobins sur la nature humaine : c'est une opinion tirée de livres peut-être, mais de livres mystiques et déjà « romantiques, » non pas de livres rationnels.

Il est vrai que Taine continue de considérer les écrits de Rousseau comme des produits de l'inspiration *classique*. L'homme sensible, ce parangon de l'époque, est une fois de plus présenté par lui comme une *fantaisie de la mode*, issue d'une réaction contre la vie artificielle des salons. Rousseau prêche, dit-il, en *périodes travaillées*, le charme de la vie sauvage et dès lors les petits maîtres, entre deux madrigaux, rêvent au bonheur de coucher nus dans la forêt vierge. Aussi, quand viendra la Révolution, le *rétrécissement* psychologique, — nous dirions l'aberration psychologique imposée par le mysticisme de conquête, — sera parvenu à son comble : on se figurera la créature humaine comme un *automate* simple dont le mécanisme est connu ; — et nous dirions pour notre part, comme un inspiré du Dieu bon, un privilégié dont le geste ne saurait donc être que providentiel!

Mais Taine, après quinze ans écoulés, n'a pas renoncé à expliquer par les salons, par la conversation ou l'abstraction, la thèse de la bonté naturelle, cette assertion toute mystique qui est, au vrai, un cri conquérant de l'âme plébéienne, réclamant sa part de pouvoir social. Les écrivains du temps, explique l'historien, jugent l'homme ordinaire d'après eux-mêmes : pour eux l'esprit humain est leur esprit, l'esprit classique. Quand ils regardent autour d'eux, ils croient voir la raison régner partout dans le

monde : une forme d'esprit si universelle ne peut alors manquer de leur paraître *naturelle*. — Et ceci est jusqu'à un certain point acceptable. — Mais encore, à cette haute idée des facultés de l'homme s'ajoute une idée non moins haute de son *cœur* — et c'est ici que s'arrête, selon nous, la capacité d'explication de Taine, car l'illusion mystique peut seule nous faire comprendre la foi dans la bonté naturelle. — Rousseau *a déclaré qu'il se sentait bon*, écrit l'auteur de *l'Ancien régime*, et le beau monde s'est *jeté* sur cette croyance avec toutes les exagérations de la mode et toute la sentimentalité des salons (?). On reste convaincu que l'homme, *surtout l'homme du peuple*, est naturellement sensible et affectueux. — Tout cela, c'est constater, mais non pas expliquer la contagion sentimentale qui se répandit de bas en haut bien plutôt que de haut en bas vers cette époque ; c'est assurément offrir une interprétation des faits ingénieuse, séduisante, spécieuse même, mais non point persuasive pour quiconque a personnellement réfléchi, à la lumière des plus récentes conquêtes de la psychologie ou de l'histoire, sur les ressorts profonds de l'activité humaine ; c'est trop demander à la mode ou à l'engouement, trop peu aux intérêts avides, aux passions impulsives, à cette volonté de puissance imprescriptible dans l'être et qui peut bien être adoucie, rationalisée dans ses méthodes, — telle est l'œuvre de la civilisation et de la morale, — mais non pas effacée du livre de la vie. Aussi bien la mode elle-même ne fait-elle guère que traduire sous une forme futile quelque chose de ces intérêts ou de ces passions.

Il est vrai que Taine reviendra sur l'influence de Rousseau vers la fin de son *Ancien régime*, lorsqu'il commencera d'étudier les prodromes immédiats de la Révolution. Il présente alors cette influence comme la troisième étape de l'esprit *classique* en marche pour conquérir l'opinion française : la première de ces étapes étant marquée par Voltaire et Montesquieu qui vinrent abattre la religion chrétienne et le sentiment monarchique, ces défenses extérieures de l'ancien régime ; la seconde se résumant dans l'entreprise encyclopédique, conduite par des chefs, les uns sceptiques (d'Alembert, d'Holbach) et les autres panthéistes (Diderot, Raynal), — mais ces derniers déjà rousseauisés selon nous. — Alors et en troisième lieu, indique Taine, s'avance Rousseau suivi des *socialistes*, ses adeptes, qui déclarent l'Eldorado tout proche et son avènement imminent.

« Otez, clament ces guides de la dernière vague d'assaut, ôtez les digues élevées par la tyrannie ou par la routine : la nature délivrée reprendra son allure droite et saine. L'Eden nous appartient; nous y avons droit : la Nature et la Providence nous y appellent de concert! Seule une constitution arbitraire et néfaste nous en écarte encore et fait nos vices en même temps que nos malheurs! Avec quel élan, avec quelle colère allons-nous jeter bas cet obstacle! » — Tel est le ton véhément, le style amer, la sombre éloquence de la doctrine nouvelle. « La voix puissante qui s'élève alors perce au delà des salons jusqu'à la foule souffrante et grossière, écrit Taine, parce que Rousseau qui fait entendre cette voix est un homme du peuple! » Oui, voilà le secret de l'écho qu'elle éveille : l'esprit des salons et la raison classique n'ont qu'un rôle fort accessoire en tout ceci.

Au printemps de 1881, l'historien des *Origines* en arrive, dans son IIIe volume, à dessiner avec plus de soin la psychologie du Jacobin. Ce sont là des pages justement fameuses. Et toutefois le jacobin actuel put être, à notre avis, sincère lorsqu'il refusa d'y reconnaître ses précurseurs et lui-même, parce que le trait essentiel de sa physionomie, le trait *mystique* est absent de cette image, ou du moins n'y apparaît pas suffisamment dépouillé de son déguisement rationnel et de son masque néo-classique.

Le principe du Jacobin, selon Taine, est *un axiome de géométrie politique* qui porte en soi sa propre preuve, comme les axiomes de la géométrie euclidienne. Ce principe s'est formé par la combinaison de quelques idées simples et l'on admet que l'évidence s'en doit imposer du premier coup à tout esprit qui se remémore à la fois toutes les notions dont il est l'assemblage. L'homme en général, les droits de l'homme, le Contrat social, la liberté, l'égalité, la raison, la nature, le peuple, les tyrans, voilà ces notions élémentaires. — Qui n'y reconnaîtrait, interjetterons-nous ici, le vocabulaire d'un impérialisme plébéien appuyé sur un mysticisme tonique? — Dès qu'elles se sont assemblées dans un cerveau préparé à les combiner entre elles, poursuit cependant Taine, elles deviennent pour lui un axiome qu'il s'empresse de traduire en actes : les avenues d'un tel esprit sont désormais obstruées par le principe *abstrait* qui les envahit, occupant toute la place à lui seul : l'expérience n'y peut plus laisser de traces; quelque criante, quelque

saignante qu'elle s'impose à lui, il l'expulse! — Mais tout cela peut-il découler d'un *axiome*, objecterons-nous, et ne serait-ce pas plutôt l'effet d'une passion conquérante qui se déguise sous des sophismes adroits? — Le contrepoids des faits manquera donc désormais dans cet esprit pour y équilibrer le poids des formules : il n'y aura dans la tête du Jacobin, comme dans ses écrits, que des *généralités sans substance*, une scolastique de pédant, débitée avec une emphase d'énergumène! — Oui, mais, selon nous, c'est l'énergumène qui a fait ici le pédant, au moins dans la plupart des cas. — Par système, et pour simplifier, ils *appauvrissent*. — Nous dirions plutôt que, pour régner, ils se couronnent. — En cela, conclut l'historien, ils suivent le procédé du siècle et les *traces de Rousseau*, car leur cadre mental reste le moule *classique*, qui, déjà étroit chez les derniers philosophes (influencés par Rousseau), s'est encore étriqué chez eux, durci et raccorni à l'excès.

Ainsi Taine explique la psychologie du Jacobin et l'expliquera jusqu'à sa dernière heure, puisque le 19 avril 1890, au moment de laisser tomber la plume de sa main fatiguée par un surhumain labeur, il résumera une fois encore sa philosophie de l'histoire contemporaine dans une lettre à Delaire où il s'exprime à peu près en ces termes : « La Déclaration des Droits est là pour nous apprendre comment les Français de 1789 se figuraient la société humaine. Selon eux, rien n'était plus *simple :* avec l'idée de l'homme en général, avec la notion la plus écourtée, le plus mutilée, c'est-à-dire la plus inexacte de l'homme, ils construisaient leur édifice imaginaire. De là, leurs mécomptes. C'est l'esprit classique et simplificateur qui a fait la politique jacobine, la théorie de l'homme *abstrait* et du citoyen *en soi*, la conception anarchique et despotique à la fois du peuple souverain et de l'État omnipotent, le préjugé *égalitaire* et niveleur, les constitutions improvisées et rectilignes. » — Tel fut le dernier mot du grand penseur sur la psychologie du Jacobin.

Ajoutons que, lorsqu'il a traité de la reconstruction napoléonienne, il a jugé que notre Code civil (aujourd'hui vieilli sur plus d'un point), était *le chef-d'œuvre de l'esprit classique*; et, en ceci, il était beaucoup plus près de la vérité psychologique, à notre sentiment, parce que ce Code fut en effet la rationalisation, aussi entière que possible dans une atmosphère

encore saturée de phantasmes mystiques, des revendications rousseauistes de 1789 et de leurs premières traductions par la Loi : rationalisation accomplie tant bien que mal par des esprits déjà quelque peu façonnés à l'école des faits après dix ans de convulsions sociales, et sous l'impulsion de Bonaparte, le plus complètement soustrait à l'influence de Rousseau parmi ces gouvernans de fortune. — Malheureusement, l'esprit jacobin, qui demeura si vivant parmi nous, s'est consacré depuis un siècle à rousseauiser de nouveau le Code civil, surtout en sapant la famille juridique, cette solide institution *classique*, ce legs de l'antiquité latine à la civilisation chrétienne. C'est ce que constatent, proclament et déplorent vainement tous nos juristes de sang-froid.

VII

Est-ce à dire que le puissant esprit de Taine n'ait pas entrevu parfois le véritable ressort du grand mouvement des esprits sur lequel il concentra, vingt années durant, sa méditation théorique ? Cela serait impossible à concevoir et cela n'a pas été. A plus d'une reprise, il a pressenti, suggéré ou même esquissé de son côté la solution du problème par le mysticisme conquérant : c'est ce qu'il nous reste à mettre en évidence pour achever la tâche que nous nous sommes prescrite.

Dès sa jeunesse, étudiant à propos d'un livre de Guizot les acteurs de la Révolution d'Angleterre, il avait souligné leur mysticisme ou même leur messianisme foncier : par exemple, dans ce James Nayler qui fut mis en jugement par le Parlement de Cromwell à titre d'« extrémiste » ou de « maximaliste » et que ses dévots adoraient comme un nouveau Christ. Il retrouva des figures analogues dans l'entourage de Robespierre : celle de Catherine Théot par exemple, ou encore de cette Suzette Labrousse, dont il parlera dans sa correspondance ; et, dès 1856, il les avait appréciées en ces termes : « De tels accès sont les symptômes de la grave maladie mentale qui fit et perdit la Révolution d'Angleterre. » Comment n'en vint-il pas plus tard à discerner mieux la nature de l'épidémie jacobine ? Il se contentera de comparer souvent aux Puritains de Londres les Jacobins de Paris, mais sans chercher dans une commune inspiration mystique la raison profonde de leurs ressemblances.

Voyons-le du moins s'approcher çà et là comme à tâtons de cette solution du problème. A la fin de son *Ancien régime*, nous lisons qu'après la première génération du mouvement philosophique, celle des Voltaire et des Montesquieu dont l'esprit reste sain (en dépit de leur préjugé classique), il en surgit une seconde dans laquelle *l'équilibre mental n'est plus intact*, celle des Diderot et des Rousseau. Et c'est ici l'avènement du mysticisme naturiste et sentimental extrême au gouvernement de l'opinion qui se trouve constatée d'un trait malheureusement trop fugitif. Puis, après qu'il a rappelé la thèse de Rousseau sur la bonté naturelle, Taine ajoute qu'autour de cette idée centrale *se reforma la doctrine spiritualiste*. Mais pourquoi, interrogerons-nous encore une fois, sinon parce que cette idée continue la tradition mystique des hérésies chrétiennes et rallie les esprits de disposition principalement émotive?

Dans certaines notes rédigées par le patient travailleur de Menthon-Saint-Bernard en vue des *Origines* et plus tard imprimées par les siens, à la fin du deuxième volume de sa *Correspondance*, il constate que les Conventionnels se crurent toute autorité et tous droits pour modeler la vie de leurs concitoyens selon leur propre conception du bien absolu. Quelles sont, se demande-t-il alors, les racines psychologiques d'une telle infatuation? Il fallait répondre à notre avis par l'orgueil de la délégation divine supposée. Taine répond seulement à demi, par l'orgueil tout court, par l'amour-propre, le désir de s'admirer, de s'attribuer du génie, de se croire en possession de la vérité et, par là, supérieur aux autres hommes; mais il ajoute enfin à ces mobiles assez banals celui de se poser en *révélateur*, en *sauveur* du genre humain : et ce sont bien cette fois les mots qui conviennent pour caractériser les pontifes de la religion de Rousseau. « Aujourd'hui encore, dans son club ou dans sa mansarde, ajoute l'historien, tel faiseur de projets politiques est heureux de se croire en possession de la vérité suprême : la conviction d'apporter au monde quelque panacée sociale le revêt à ses propres yeux d'une importance de *prophète* ou d'une vocation de *Messie!* » Et voilà le vocabulaire qu'il faut choisir en effet pour traduire de semblables états d'âme!

Quelques pages plus loin, Taine discerne encore très nettement que la Déclaration des Droits a pris le caractère d'un document *religieux* au delà de nos frontières, qu'elle a été

attaquée et défendue avec *fanatisme*, comme une sorte de *dogme* théologique. Ce qui ne le détourne d'ailleurs nullement de revenir à sa thèse favorite pour affirmer qu'*à ce titre*, elle est un produit de l'esprit classique et de la raison oratoire, parce que toutes les grandes révolutions naissent d'une forme d'esprit excessive et même *maladive* : or l'esprit classique qui, dans son genre, est *analogue à la foi* des quatre premiers siècles chrétiens, anime ses adeptes d'une croyance irrésistible et systématique à un état psychologique nouveau, original et complet, croyance telle qu'on en trouvait une toute semblable chez les Puritains d'Angleterre (à savoir la rénovation de l'homme par la grâce gratuite). L'esprit classique se trouve donc identifié dans *ces* lignes avec deux mysticismes bien authentiques l'un et l'autre, celui de la primitive Église et celui de la Réforme anglaise : il n'est plus guère ici qu'un autre nom, fort arbitrairement choisi, du mysticisme prêché par Rousseau.

Les notes dont nous venons d'utiliser quelques traits n'ont point passé dans le texte des *Origines*. Cet ouvrage renferme cependant de très précises affirmations sur le caractère *religieux* de l'esprit jacobin, car nous y lisons que, de l'acquis scientifique commenté par l'esprit classique, naquit une doctrine qui parut une *révélation*, et que la philosophie du XVIIIe siècle ressemble à une religion, particulièrement au mahométisme du VIIe siècle ou au Puritanisme du XVIIe. Même élan de foi, d'espérance et d'enthousiasme de part et d'autre : même esprit de propagande et de *domination* : même intolérance : même ambition de refondre l'homme et de modifier toute la vie humaine d'après un type préconçu. La doctrine nouvelle n'a-t-elle pas eu ses docteurs, son *credo*, son catéchisme populaire, ses fanatiques, ses inquisiteurs et ses martyrs? — Cherchez donc là où il convient ses origines, répéterons-nous une fois de plus, car tout cela ne saurait être sorti de conversations de salons entre petits-maîtres, beaux-esprits et caillettes : il y faut une émotion puissante de tout l'être soulevé par la Volonté de puissance qui cherche dans l'au-delà son appui.

Taine croit pourtant constater une différence entre la doctrine des Jacobins et les mouvemens religieux auxquels il vient de la comparer. Cette différence consiste en ce que l'une prétend imposer au nom de la *raison* ce que les autres

appuyaient du nom de Dieu. Mais, répondrions-nous, le *nom* seul est ici changé de la Divinité dont on entend monopoliser l'alliance. La raison, telle que la conçoivent les fils spirituels de Rousseau, n'a pas en effet grand'chose de commun avec la faculté que les âges classiques désignent de ce nom respecté, avec l'expérience sociale accumulée et synthétisée de l'espèce; elle est devenue entre leurs mains un fétiche capable de patronner leurs revendications de pouvoir : elle n'est guère que leur affectivité sublimée et projetée dans les nuages après avoir été grimée tant bien que mal à la ressemblance de cette puissance psychique de bon renom qui est la Raison véritable.

De là, entre les ouragans mystiques du passé et celui de 1793, certaines divergences superficielles qui ont fait obstacle au regard, pourtant si pénétrant, de Taine, lorsqu'il a voulu scruter la mentalité jacobine. « En étudiant les Puritains de 1649, écrivait-il à Dumas fils le 21 mai 1878, j'ai pu voir l'aliénation mentale, mais accompagnée d'images et avec troubles de conscience. Ici (dans la France de 1793), la folie est sèche, abstraite, scolastique : on dirait de purs pédans infatués de théologie verbale... Ce sont les plus étonnans spécimens de *délire lucide et de manie raisonnante!* » Eh! Rousseau n'avait-il pas, objecterions-nous, ses *visions* chéries et la compagnie de « nos habitans, » ces fantômes fallacieux qui sans doute escortaient également ses disciples terroristes dans leurs promenades champêtres et dans leur rêve d'idylle sociale imminente? Ces mystiques étaient certes dégagés jusqu'à un certain point du cadre des représentations chrétiennes traditionnelles, et leurs visions n'évoquaient plus des prophètes ou des saints : ils étaient malgré tout bien autre chose que des classiques poussant à son dernier terme logique la pensée d'un Bossuet ou celle d'un Boileau!

Nous arrêterons ici cette discussion qui nous a paru nécessaire parce que la retentissante assertion de Taine, soutenue par tout l'art prestigieux de son exposition énergique et brillante, n'a pas laissé de créer quelque confusion dans les esprits de bonne volonté depuis quarante ans. Un certain anti-intellectualisme d'inspiration romantique a pu s'en servir de façon plus ou moins consciente, et Taine lui-même, si attaché aux conquêtes de l'intelligence humaine, aurait protesté contre l'abus qui a été

fait par là de sa pensée. Parvenu au terme de notre entreprise, nous concéderons pourtant que l'esprit classique a pu fournir une contribution à la théorie rousseauiste, — pour ne pas rappeler son rôle de costumier qui fut si grand durant la tragédie révolutionnaire et qui a été voulu par les acteurs afin de faire illusion sur la rationalité de leurs rôles. — Cette contribution, c'est un trait des primitifs mysticismes de l'humanité qui gardait quelque crédit dans l'antiquité gréco-romaine; c'est l'illusion de l'Age d'or. Hésiode, Platon, Théocrite, Virgile, Plutarque même, comme peintre utopique des origines sociales dans son *Lycurgue* ou dans son *Numa*, ont assurément aidé les mystiques chrétiens dévoyés de l'âge moderne, Fénelon en particulier, à préparer l'hérésie de Jean-Jacques et son incroyable fortune. Combiné avec l'âge d'or hébraïque, avec le Paradis terrestre et le Noachisme patriarchal qui suggèrent l'idée d'une révélation sociale primitive, ce pseudo-classicisme encouragea des chrétiens, dès lors peu sûrs, à rayer le péché originel des articles de leur profession de foi. Mais les grands classiques français du XVIIe siècle, ceux du moins qui sont restés foncièrement chrétiens, — et nous exceptons donc Descartes, La Fontaine, Molière et quelques autres, — n'eurent assurément qu'une bien faible part à l'élaboration du mysticisme nouveau. — Enfin si l'influence classique a persisté dans la littérature française depuis Ronsard jusqu'à Fontanes, comme Taine le rappelle souvent, il faut noter qu'à dater de Diderot et de Rousseau, ce ne sont plus des classiques qui mènent parmi nous l'opinion. Peut-on soutenir que Delille, Lebrun-Pindare, Picard ou Étienne aient jamais incarné l'esprit français, alors qu'à côté d'eux florissaient Bernardin, Chateaubriand, Mme de Staël?

Quand parut le premier volume des *Origines*, Albert Sorel, qui en rendit compte dans la *Revue historique* avec son habituelle autorité, fit remarquer que l'esprit classique, l'esprit de salon, de politesse raffinée, d'abstraction habituelle, régnait à la fin du XVIIIe siècle dans l'Europe entière et n'avait pourtant produit qu'en France une révolution d'aspect « écumant, » — pour revenir à la frappante comparaison de Taine sur les effets spasmodiques du mysticisme à la Rousseau dans ses formes extrêmes. Sorel n'insistait pas longuement sur cette critique au surplus : il laissait volontiers à son illustre ami le loisir de compléter l'expression de sa pensée, puisque son œuvre de

longue haleine en était alors à ses premiers chapitres ; mais il n'est jamais revenu depuis sur cette objection de principe, à notre connaissance. Brunetière éleva de son côté quelques doutes sur la formule de Taine, dès 1882, c'est-à-dire bien avant sa propre évolution vers le traditionalisme. Enfin, un plus récent érudit, qui put juger non seulement l'ensemble de l'ouvrage, mais son influence de plus de vingt ans, et qui prit la défense de Taine contre certaines critiques retentissantes, l'héroïque et très regretté Augustin Cochin, a écrit que l'auteur des *Origines* avait *échoué* dans son explication psychologique de la Révolution française, bien que son génie d'artiste et de poète lui eût permis de tracer un admirable tableau de cette période historique. Tel est aussi notre sentiment, mais nous avons essayé de le fonder sur un examen d'ensemble du point de vue de Taine, et nous avons indiqué en même temps, dans ses grandes lignes, la solution du problème que nous préférons à la sienne.

Nous concédons que l'esprit jacobin fut jusqu'à un certain point une *hérésie* de l'esprit classique rationnel, à la condition de maintenir qu'il est avant tout une hérésie du christianisme traditionnel. Adoptant de son mieux les apparences de l'une et parfois de l'autre doctrine, il a, par ambition conquérante, retourné pour ainsi dire de bout en bout leur enseignement psychologique essentiel. Il a proclamé l'homme raisonnable et même bon par nature, au lieu de le montrer, avec les classiques et avec les chrétiens, comme gouverné dès son origine par la volonté de puissance, et tout d'abord irrationnel en ses entreprises conquérantes, jusqu'à l'heure où une expérience sociale chèrement acquise aura lentement rationalisé son effort ininterrompu vers le pouvoir. Taine avait dès longtemps adhéré à cette psychologie clairvoyante. Aussi, bien qu'il ait été entraîné par les trop hâtives conclusions de sa jeunesse à surfaire le rôle de l'esprit classique dans les origines de la France contemporaine, a-t-il travaillé pour sa part à restaurer l'esprit classique par l'élimination, ou tout au moins par la plus large rationalisation du mysticisme de Rousseau qui continue de fournir leur religion à quelques démocraties contemporaines.

ERNEST SEILLIÈRE.

LA FRONTIÈRE MILITAIRE
DU NORD-EST

Entre toutes les conditions d'une paix de justice et de durée, s'il en est une qui apparaisse clairement et soit acceptée de tous les Alliés, c'est bien le retour de l'Alsace-Lorraine à la France. Certes, elle n'est qu'une des conditions de cette paix, si nécessaire à l'Europe et au monde. Et d'autres, aussi graves, aussi indispensables, devront être imposées. Mais celle-ci est à la base de toutes les autres, car elle est de droit absolu et imprescriptible. Il n'y a pas de doute non plus que c'est sur elle que l'Allemagne se montrera le plus réfractaire, le plus irréductible, et en cela elle marquera définitivement sa défaite. Toute l'œuvre bismarckienne, fondée sur la spoliation et sur le mensonge, tombera du coup, et ce n'est qu'à ce prix que l'équilibre de l'Europe pourra être rétabli.

Je ne viens donc pas aujourd'hui, après tant d'autres et après l'abbé Wetterlé récemment dans cette *Revue*, rappeler nos justes revendications sur l'Alsace-Lorraine. Nous savons tous que nous nous battons pour les deux provinces fidèles; nous savons que nos sacrifices, que nos deuils et nos ruines seront payés largement par leur rattachement à la mère-patrie. Des Français peuvent être incertains, divisés même d'opinion, et trop souvent ignorans, en ce qui concerne les conditions nécessaires et possibles de la paix générale; mais quel est celui, en France, qui oserait émettre un doute, non pas sur le principe même de nos droits, mais sur la réalisation de ces droits,

acquise au prix de tant de constance et de tant de douleurs? Le parti socialiste lui-même, si égaré soit-il parfois par ses utopies sociales, se déshonorerait et serait ruiné dans l'esprit national, s'il laissait discuter la question du retour intégral et sans conditions de l'Alsace-Lorraine.

Or, autour de cette Alsace-Lorraine indiscutable, un grave débat s'est ouvert avec la prolongation de la guerre et avec la certitude de vaincre qui nous pénètre de plus en plus malgré tant de tragiques et d'émouvantes fluctuations. L'Alsace et la Lorraine ont eu dans notre histoire un rôle tellement considérable que leur simple réintégration dans l'unité nationale devait soulever fatalement toute la grande question des frontières du Nord-Est, dont la solution a été l'objectif fondamental de la politique française depuis l'origine du royaume, Un nom résume la longue lutte soutenue pendant des siècles : le *Rhin!*

I. — LA QUESTION DU RHIN

C'est vers le Rhin, frontière naturelle indiquée par César, inscrite dès le xe siècle dans la tradition royale, affirmée en droit par les légistes du moyen âge, définie comme le but essentiel par Richelieu, atteinte par la République en 1795, contresignée alors par l'Europe au traité de Bâle, dépassée par Napoléon, en partie perdue en 1815, que s'est toujours porté le sentiment, vague ou précis, mais jamais aboli, de la nationalité française.

Il nous serait agréable, et cela serait sans doute intéressant pour nos lecteurs, de rappeler les phases de cette « dispute du Rhin, » qui, à travers les alternances des victoires et des revers, nous avait cependant faits riverains du Rhin le long de la magnifique Alsace, et de joindre notre voix à ceux qui réclament de la victoire prochaine plus que la réparation de l'iniquité commise en 1871, à ceux qui demandent, au nom de la tradition française et pour la sécurité du pays, le Rhin de Richelieu et de la République.

Car voilà bien le problème posé à l'heure actuelle dans l'opinion publique : Reviendrons-nous, faut-il revenir à la rive gauche du Rhin, c'est-à-dire au Rhin intégral, frontière de l'Allemagne, ou bien, nous en tenant à cette frontière modérée,

acquise par la monarchie avant la Révolution, et qui enfermait notre Alsace-Lorraine, nous bornerons-nous à la jalonner à nouveau avec les rectifications indispensables?

Notre intention n'est pas de prendre parti, pas plus que de

CARTE DES FRONTIÈRES DU NORD-EST

garder la neutralité, entre ces deux frontières. Aussi bien le gouvernement, tout en restant prudemment dans le concept, indiscutable, je le répète, de la réintégration de l'Alsace-Lorraine, a-t-il affirmé qu'elle comportait les *garanties indispensables* contre une reprise de l'agression allemande, telle

qu'elle a eu lieu en 1914. Et c'est précisément sur ces garanties indispensables que nous voudrions essayer de donner à nos lecteurs les indications que nous suggèrent la géographie et l'histoire.

Ces garanties sont évidemment et avant tout d'ordre militaire, et elles se résument dans ce qu'on a appelé *la bonne frontière militaire.*

Mais outre que les bonnes frontières militaires ne coïncident pas toujours avec les frontières, qualifiées naturelles ou politiques, la guerre actuelle a démontré, de la façon la plus meurtrière, que la valeur économique des zones frontières, c'est-à-dire leurs ressources minières et industrielles, ont une influence incalculable sur la défense d'un pays. Les considérations économiques doivent donc entrer pour une large part dans l'étude et la reconstitution d'une frontière défensive.

Nous ne sommes pas les premiers à traiter ce problème de notre future frontière militaire, et, par voie de conséquence, de celle de l'Allemagne vaincue. Cependant nous espérons, sans dépasser nos droits de polémique, apporter une contribution supplémentaire et acceptable à l'œuvre qui se prépare, moins dans les secrets des chancelleries que dans l'opinion publique, régulatrice de plus en plus éclairée des gouvernemens.

On a souvent dit que la guerre actuelle était en germe dans le traité de Francfort, et ce n'était que trop vrai. Mais peut-être a-t-on attribué trop exclusivement au caractère politique de l'annexion de l'Alsace-Lorraine le danger qui a menacé pendant quarante-quatre ans la paix européenne et qui a fini par mettre la France et l'Allemagne de nouveau aux prises, et avec elles l'Europe et le monde. Après tout, cette guerre effroyable a commencé, au moins dans ses prétextes immédiats, par le côté tout à fait opposé. La question d'Orient paraît avoir déchaîné le conflit plus que la question d'Alsace-Lorraine que la France n'avait pas soulevée, qu'elle écartait même autant que possible, avec une patience que d'aucuns estimaient faiblesse en face des vexations et des injures réitérées de l'Allemagne à propos du Maroc. Certes, la France n'oubliait pas; elle en a témoigné par l'enthousiasme qui a emporté le pays et l'armée quand la guerre a été inévitable. C'est bien au cri : « Nous allons reprendre notre Alsace-Lorraine! » que tout le peuple a couru

aux armes d'un cœur unanime. Cependant la France n'aurait pas provoqué la guerre pour recouvrer les provinces si injustement arrachées. Et l'Allemagne aurait pu continuer, l'arme au pied, son œuvre d'impérialisme, si elle n'avait pas trouvé dans la possession même de l'Alsace-Lorraine toutes les possibilités et les facilités de l'agression qu'elle méditait et qui devait lui assurer l'hégémonie du monde.

Regardons la carte, et qu'on juge si l'annexion de l'Alsace-Lorraine, avec Metz et Strasbourg, n'a pas eu un caractère encore plus militaire que politique.

II. — LA FRONTIÈRE DU TRAITÉ DE FRANCFORT

Le tracé imposé par l'état-major allemand, en 1871, avançait notre frontière de 1870 pour ainsi dire parallèlement aux deux branches de l'équerre qu'elle formait à angle droit, sur une distance moyenne de 40 à 60 kilomètres. Les crêtes des Vosges remplaçaient le Rhin face à l'Ouest, et une ligne, en apparence aussi conventionnelle que l'ancienne, coupait la Lorraine, face au Sud, entre les sources de la Sarre et la Moselle moyenne. Le gain territorial total était de 140 000 kilomètres carrés, avec une population de 1 600 000 âmes; mais, en plus de la valeur politique et économique de la conquête, l'avantage militaire était tel qu'on peut s'étonner que l'Allemagne n'ait pas exigé davantage, et que, profitant de l'épuisement de la France et de la surprise et de l'inertie des États européens, elle n'ait pas porté la frontière jusqu'à la Meurthe, peut-être même jusqu'à la Moselle, avec Nancy et Belfort.

On sait combien M. Thiers dut lutter pour conserver Belfort, il dut sacrifier en échange certains districts voisins du Luxembourg, auxquels les Allemands semblaient n'attacher qu'une valeur de troc, et dont on méconnaissait, au moins en France, l'avenir minier. C'est tout juste si l'on put préserver les mines de Villerupt. Les Allemands savaient déjà ce qu'ils pouvaient attendre pour leur industrie des minerais de fer lorrains de la région de Thionville; ils tenaient également à avoir la maîtrise des chemins de fer luxembourgeois (1).

(1) Douze villages français furent ainsi sacrifiés, quoiqu'ils fussent compris dans la zone française, réservée par les préliminaires, en particulier Audun-le-Riche, Aumetz, Fontoy, Tiercelet, Hayange, etc.

Par le nouveau traité, englobant Metz et Strasbourg, de Moltke conservait la tenaille stratégique, mais avec quelle supériorité sur celle qu'il avait dû faire franchir à ses armées en août 1870. Tout le cours du Rhin appartenait désormais à l'Allemagne, les armées allemandes le franchissaient librement; leur concentration, réduite en 1870 à la place d'armes du Palatinat, allait pouvoir s'étaler largement en Alsace et en Lorraine.

Les difficultés de l'invasion disparaissaient d'autant plus que toute l'organisation défensive créée par Vauban, toutes les célèbres places fortes de Metz, Strasbourg, Thionville, Sarrelouis, Bitche, Wissembourg, Phalsbourg, Huninghe, etc., passaient aux mains des Allemands. Les Vosges n'étaient plus un obstacle, et les chemins de Lorraine se prolongeaient en rase campagne.

On a prétendu que Bismarck se serait contenté de l'Alsace et de la ligne de la Sarre. Il semble pourtant que la fameuse carte au liséré vert, qui était connue en Allemagne tout au moins dès le début de la guerre, enfermait Metz et Thionville. Et l'état-major, prévoyant non point tant un retour offensif de la France que la continuation du plan d'opération et de conquête, ne pouvait ni accepter que Metz restât à la France, ni sacrifier l'avantage qu'on attachait alors à la forme classique de la tenaille stratégique.

Il manifesta immédiatement son sentiment en organisant militairement les territoires annexés; avant toute germanisation, il y vit d'abord la concentration des armées allemandes et la préparation des futures offensives contre la France.

Pendant plusieurs années, ce fut un travail continu qui amena les voies ferrées du Rhin en Lorraine et en Alsace, les disposant avec un art remarquable pour transporter les corps d'armée dans le plus bref délai possible et les débarquer au plus près de la frontière. On comptait en 1900 au moins douze lignes, presque toutes à double voie, et une centaine de quais de débarquement, variant de 1000 à 400 mètres de longueur, la plus grande partie groupés en Lorraine entre Saverne, Metz et la Sarre. De 1900 à 1913, toute cette organisation fut encore renforcée.

Nous estimions à l'École de guerre que toute l'armée allemande, qui comptait en 1905 23 corps d'armée, pouvait être concentrée et prête à marcher entre le dixième et le douzième jour de la mobilisation. Or, de la zone de concentration à la

frontière, il n'y avait guère plus d'une étape. Les avant-gardes étaient aux bornes-frontières.

L'Alsace-Lorraine devenait ainsi une grande place d'armes offensive sur laquelle le commandement allemand non seulement préparait la concentration de la presque totalité de ses armées dans un espace très restreint, mais plaçait dès le temps de paix une très forte armée, dite de couverture, qui formait en réalité une puissante avant-garde campée à la frontière même.

Et c'est devant cette frontière ouverte, derrière laquelle grondait le flot allemand sans cesse accru, que la France vaincue allait être obligée de monter la garde toujours inquiète, pendant qu'elle essayerait de réparer le désastre et de reprendre son rang en Europe et dans le monde... si l'Allemagne le lui permettait. Car même en ces jours tragiques où nous voyons aujourd'hui les conséquences de la mutilation de 1871 et où nous pouvons avoir la certitude, au prix de sacrifices qu'on ne prévoyait certes pas, de faire payer à l'ennemi quarante-trois années de tourment et d'outrage, il faut se rappeler avec quelles difficultés et avec quelle admirable énergie la France se releva de la défaite de 1870, et cela, sous cette menace qui pesait sur elle. Tandis qu'elle poursuivait le magnifique travail de restauration et de redressement qui a été l'honneur de la troisième République, entre 1872 et 1890, les épreuves ne lui ont pas manqué. A plusieurs reprises, l'Allemagne, de plus en plus militarisée, a voulu se mettre en travers d'une reconstitution dont la rapidité la surprenait et la préoccupait. Dès 1875, quatre ans après le traité de Francfort, peu s'en fallut qu'elle ne se jetât sur notre armée à peine réorganisée et sur les travaux de défense déjà commencés à notre frontière. L'Europe s'émut alors, et un signe de la Russie et de l'Angleterre suffit à arrêter l'agression, signe tardif qui, fait en 1870, eût peut-être préservé l'Europe des malheurs actuels. Plus tard, en 1887, avec l'incident Schnœbelé, la patience de la France subit encore une dure épreuve. Et de 1905 à 1913, nous avons su ce que voulait dire le mot « querelles d'Allemand! » Mais toutes ces menaces, toutes ces injures, toute cette intimidation auraient-elles pu avoir lieu, si l'Allemagne ne s'était pas sentie dans la situation la plus favorable pour une action militaire? Et ce n'était pas seulement sur la force de son armée qu'elle comptait, mais certainement sur la position acquise, d'où elle pouvait s'élancer à son gré et à son heure

contre cette France, à la fois abhorrée et redoutée, dont elle sentait malgré tout l'irréductible honneur.

Et nous-mêmes, hommes politiques, soldats surtout, et toute la nation dans le secret de son âme, n'avons-nous pas été pour ainsi dire suggestionnés par cette hantise de l'armée allemande à nos portes, par le danger que recélait l'Alsace-Lorraine transformée en camp retranché, encore plus que par le désir de reprendre les deux provinces volées? Au point que notre état-major, concentrant toute son attention et tout son effort sur la frontière du Nord-Est, n'attachait pas l'importance qu'il aurait fallu à l'évolution qui, avec le temps et les circonstances, se produisit dans les conceptions militaires et politiques de l'Allemagne. Évolution sur laquelle notre propre organisation militaire devait exercer pourtant une influence capitale, — comme nous allons le voir.

En effet, en même temps qu'elle reconstituait la force nationale et réorganisait l'armée, la République regardait avec clairvoyance cette frontière d'Alsace-Lorraine et comprenait qu'elle ne pouvait vivre et travailler en sécurité si elle n'opposait à l'invasion menaçante la barrière indispensable. La frontière militaire qui avait survécu à 1815 était détruite. Le traité de Francfort, a-t-on dit, était un chef-d'œuvre de destruction, qui complétait le traité de 1815. Pouvait-on refaire une nouvelle frontière militaire? La question se posa dès que le territoire fut libéré de l'occupation allemande. Thiers avait délivré le pays en payant l'indemnité plus tôt que ne le pensaient Bismarck et de Moltke, il avait présidé aux premières lois de réorganisation de l'armée. Le maréchal de Mac-Mahon, en prenant la présidence de la République, comprit ses responsabilités militaires et chargea le conseil supérieur de défense, dont le maréchal Canrobert était président, de procéder sans retard à l'organisation défensive de nos frontières.

Le général Séré de Rivière était alors directeur du génie, c'est à lui qu'incomba cette organisation. Son nom n'est pas oublié. On l'a rappelé avec juste raison au cours de cette guerre Car le système qu'il édifia a fait ses preuves. Verdun, Toul, Belfort sont toujours là, « pierres angulaires » contre lesquelles s'est brisée tout de même la ruée allemande! Je voudrais qu'au lendemain de la guerre on élevât dans la citadelle de Verdun la statue de Séré de Rivière. Le pays lui doit une reconnais-

sance infinie, comme à Thiers, comme à Gambetta, comme à Mac-Mahon.

Nul n'ignore chez nous les noms des grandes places que je viens de citer. On savait aussi que Maubeuge, Lille furent de grandes places, et on s'est étonné que Maubeuge ait succombé rapidement et que Lille n'ait pas été défendue. Une description sommaire de cette frontière militaire reconstituée importe donc à l'objet que nous poursuivons ici : la recherche de la vraie et bonne frontière militaire de la France comme conclusion de cette guerre.

III. — L'ORGANISATION DÉFENSIVE DE NOTRE FRONTIÈRE NORD-EST ET DU NORD DE 1872 A 1914

Le traité de Francfort ne nous laissait de nos anciennes places de l'Est que Montmédy, Verdun, Toul et Belfort. De la frontière à la Meuse et à la Saône, le parcours était libre. Mais la Meuse elle-même formait une première barrière naturelle. Et la carte montrait qu'elle se prolongeait par le cours supérieur de la Moselle. La Meuse paraît, en effet, la continuation de la vallée de la Moselle. L'isthme collinaire de Toul a séparé les deux rivières et les a obligées à diverger, l'une vers le Nord-Ouest, l'autre vers le Nord-Est, laissant entre elles le plateau de la Woëvre et plus au Nord les Ardennes.

Cette ligne Meuse-Moselle, du Ballon d'Alsace à Mézières, présentait donc un barrage sur lequel pouvait s'appuyer l'organisation défensive. Déjà les grandes routes, qui le franchissaient en venant de l'Est, avaient été interceptées par la fortification aux passages historiques de Verdun et de Toul. Verdun, Toul, Metz, les trois évêchés, les trois grandes places de Lorraine, formant le célèbre triangle qui coupait les voies militaires et commerciales du Rhin vers Paris, rappelaient les guerres pour l'unité française, la dispute impériale des pays d'Austrasie et du Rhin. Verdun, Toul, en face de Metz perdu, devaient être les points essentiels de la nouvelle frontière militaire.

Mais le terrain lui-même se prêtait à cette organisation. Sur la rive droite de la Meuse, s'érigeaient les hauteurs connues sous le nom de *Côtes lorraines*, de Toul à Verdun, se prolongeant au Nord jusqu'à la côte Saint-Germain, près de Dun,

passage fameux aussi, au Sud jusqu'au delà de Neufchâteau, qui fut jadis une ville fortifiée. Ce rempart naturel, dont la largeur variait de 15 kilomètres au saillant d'Hattonchatel, à 8 kilomètres devant Verdun et à 3 ou 4 kilomètres aux extrémités Sud et Nord, descend par des pentes boisées assez douces vers la Meuse, mais il tombe à pic à l'Est sur la Woëvre qu'il domine d'une centaine de mètres. L'intérieur des côtes est très boisé et coupé de nombreux ravins. Les revers orientaux sont abrupts et tapissés de vignobles. L'ensemble constituait donc des positions excellentes pour arrêter une armée allemande débouchant de Metz.

A partir de Toul, on remonte le cours de la Moselle assez encaissée, entourée de hauteurs qui se commandent réciproquement d'une rive à l'autre. Cependant le plateau de Haye domine nettement Nancy et forme l'avancée de Toul. Les hauteurs se relèvent en arrivant à Épinal. On entre dans les Vosges. Mais, le long de la rive gauche, les contreforts des Faucilles se terminent par des collines qui portent le nom de Hauts de Moselle et font face aux Vosges.

Le barrage fluvial Meuse et Moselle trouvait donc un renfort dans le relief de ses rives. Et il est triste de constater qu'en 1870 notre état-major semblait ignorer la valeur stratégique et tactique de ces positions. Aucune résistance ne fut organisée après les échecs de Forbach et de Frœschwiller. Ni les Vosges, ni le Grand Couronné de Nancy, ni les hauteurs de la Moselle, ni les Côtes lorraines ne servirent de repli à nos armées en retraite. L'armée d'Alsace s'en alla en déroute d'une traite au camp de Châlons où l'attirait le souvenir des manœuvres annuelles, tandis que l'armée de Lorraine se laissait enfermer et bloquer à Metz... L'armée de Châlons dériva vers le gouffre de Sedan.

Le général de Rivière n'eut garde de négliger les avantages que lui offrait le terrain. Entre Verdun et Toul, places principales transformées en puissans camps retranchés, il garnit les Côtes lorraines de forts d'arrêt surveillant à la fois la vallée de la Meuse et les routes d'accès de la Woëvre; il formait ainsi ce qu'il appela une *région fortifiée*, interdisant de ce côté toute action offensive à l'ennemi tant que la région tiendrait. La route de Metz-Châlons-Paris était ainsi fermée.

Une deuxième région fortifiée fut organisée entre les camps

retranchés d'Épinal et Belfort, sur les Hauts de Moselle. Elle barrait les routes des Vosges et la trouée de Belfort. Moins importante peut-être que celle de Verdun-Toul, elle assurait du moins à nos armées le débouché éventuel dans la haute Lorraine et en Alsace.

Le général de Rivière ne tomba pas dans l'excès de son système. Il n'eut jamais l'intention de construire une muraille de Chine, ni une ceinture de fer continue. Outre que la dépense eût été hors de proportion avec les ressources du pays et avec l'intérêt même de la défense, il imposait à l'offensive allemande, par la disposition de ces deux régions fortifiées, l'obligation de passer entre les deux, ou de chercher le franchissement de la Meuse au Nord de Verdun. Elle était coupée en deux directions divergentes et séparées, cherchant les passages libres. C'est ce qu'on appela plus tard, à tort selon nous, les trouées de Charmes et de Stenay. Ce furent tout simplement des zones ouvertes aux batailles, mais suffisamment restreintes en étendue et assez fortement étayées aux ailes pour que nos armées pussent y attendre ou y chercher le choc des armées allemandes dans des conditions avantageuses.

Mais en arrière de ces zones ouvertes, et à bonne distance, d'autres régions fortifiées étaient organisées pour servir de repli aux armées en retraite et leur permettre de se réorganiser et de reprendre l'offensive. C'est ainsi que Langres, Dijon défendaient les routes de la Seine et de la Marne, et que Reims, Laon, La Fère barraient les routes de l'Oise et de l'Aisne.

Le général de Rivière ne s'était pas borné à cette organisation du Nord-Est. Il avait prévu que, si la barrière qu'il organisait à l'Est tenait bon, l'état-major allemand chercherait à la tourner et à s'ouvrir autre part les routes de Paris. Pour cela il fallait qu'il passât par la Belgique ou par la Suisse. Par la Belgique, il abordait notre frontière du Nord pour atteindre les routes de l'Oise et de la Somme. L'histoire donnait la preuve que la dispute entre France et Allemagne s'était déroulée souvent en Belgique, dans les Flandres et dans l'Artois. Rivière jugea avec raison que la frontière militaire ne serait inviolable que si elle s'étendait jusqu'à la Manche. Il utilisa les vieilles places du Nord avec leur système d'inondations et y créa également des régions fortifiées. Nous verrons plus loin ce qu'il advint de cette organisation du Nord. La frontière du Jura eut aussi sa part d'attention.

En résumé, la frontière militaire du Nord-Est était fixée à une distance plus ou moins grande de la frontière politique franco-allemande. Il ne pouvait en être autrement, et par le tracé même de la nouvelle frontière et par le relief du sol. Nancy, à quelques kilomètres à l'Est de Toul, ne fut pas fortifié, bien que l'admirable ceinture de hauteurs qui l'entoure se prêtât à l'organisation d'un camp retranché. Certes, ce ne fut pas faute d'y penser et d'en avoir fait le projet... Mais l'état-major allemand, fort de sa position en Lorraine, fit un *casus belli* de la fortification de Nancy. Et nous dûmes dévorer l'affront !

Entre le tracé de la frontière et les régions fortifiées, il y avait donc un espace libre qui pouvait être couvert par l'invasion. La conséquence du recul de notre frontière militaire était que la concentration de nos armées devait s'opérer en arrière et à l'abri de la défense fixe. Les forteresses de la Meuse et de la Moselle n'avaient pas seulement pour but d'enrayer l'invasion, mais elles couvraient le rassemblement de nos armées et favorisaient leur offensive éventuelle. Elles ne suffisaient pas cependant, puisqu'il y avait des zones ouvertes, et il importait en outre de ne pas laisser l'ennemi s'emparer immédiatement de Nancy, de la Woëvre et des Vosges et s'avancer impunément vers notre concentration.

Aussi, de même que les Allemands accumulaient troupes et matériel en Alsace-Lorraine comme couverture de leur concentration, nous dûmes constituer dans la région lorraine de fortes et solides garnisons qui remplirent exactement le même rôle de couverture que de l'autre côté de la frontière. Ce furent d'abord le 6e corps et le 7e corps, dont les chefs-lieux étaient à Châlons et Besançon, appointés plus tard du 20e corps à Nancy. Ces corps à effectifs renforcés, commandés par les meilleurs chefs de l'armée qui tenaient à honneur d'y être nommés, très entraînés, ont eu la garde sacrée de la frontière pendant plus de quarante ans. Nous dirons plus loin comment cette couverture parut à un moment insuffisante et les mesures qui la renforcèrent à la veille même de la guerre.

Comme on le voit, la situation militaire créée par la frontière du traité de Francfort avait amené la France à organiser une frontière militaire très solide sur la Meuse et la Moselle, derrière laquelle elle abritait et protégeait sa concentration. Mais la carte le montre bien. La concentration de la totalité de

l'armée allemande étant prévue, elle aussi, en Alsace-Lorraine, en avant du Rhin, frontière militaire de l'Allemagne, tout contre la frontière politique, l'armée française au contraire était obligée de se concentrer à trois ou quatre marches de la frontière. L'état-major allemand avait donc l'avantage stratégique de l'offensive et de la bataille au delà de la frontière, sur le sol français.

Il n'y a pas de doute que, jusqu'à ces dernières années, les deux adversaires envisageaient bien les premières batailles entre la frontière et la ligne Meuse-Moselle. Nous allons voir comment la stratégie allemande se modifia et tourna son plan vers la Belgique, mais aussi comment elle ne put tenter une telle manœuvre que parce qu'elle était maîtresse de l'Alsace-Lorraine et de tous les débouchés sur la rive gauche du Rhin.

*
* *

L'organisation de la frontière militaire du général de Rivière ne fut pas sans gêner les projets de l'état-major allemand. N'ayant pu, ni en 1875, ni en 1887, donner suite à ses mauvaises intentions, il dut en 1889 regarder bien en face la valeur du système défensif en même temps que la force de l'armée française reconstituée. L'armée française évoluait avec le service de trois ans, qui devait, en égalisant mieux le service, renforcer sa valeur combative. L'organisation de la frontière était achevée, elle entrait même en voie d'amélioration.

En effet, on avait reconnu que la puissance des nouveaux explosifs et la portée agrandie de l'artillerie rendaient insuffisantes les fortifications créées depuis 1873; il fallait remanier et abaisser les profils, remplacer la terre par le béton, abriter mieux les batteries en les dispersant autour des forts. Travail considérable et fort coûteux qui devait fatalement réveiller les anciennes controverses contre la fortification en même temps que solliciter l'attention des pouvoirs publics responsables des budgets nationaux. Le système de Séré de Rivière fut donc violemment pris à partie dans l'enseignement militaire et dans le Parlement. Fallait-il maintenir, en la mettant à hauteur des progrès techniques, toute cette immense ligne de camps retranchés, de régions fortifiées, de forts d'arrêt, qui s'étendait de Belfort à Dunkerque? Était-elle nécessaire, au moins dans

toutes ses parties ? Et puis enfin, cette fortification qui avait eu sa raison d'être après la défaite pour couvrir la reconstitution du pays, n'était-elle pas superflue ou excessive, dans les conditions où se trouvaient alors le pays et son armée, surtout quand les expériences prouvaient qu'elle ne pourrait résister aux forces nouvelles de destruction ?

Le vieux cri que nos Saint-Cyriens proféraient plaisamment en passant les fossés des fortifications de Paris devenait le mot d'ordre : *Conspuez la Barbette!*

Une réaction acharnée se fit contre la fortification, même à l'École de guerre. On prit l'abus pour le principe. C'était l'époque où les études militaires s'orientaient à nouveau vers le concept napoléonien de la bataille de manœuvre et de mouvement. Les Allemands l'avaient appliqué en 1870, à nos dépens. Nous étions revenus alors aux doctrines néfastes de la guerre de positions et de siège du XVIIIe siècle, à la défensive inerte et passive. La rançon de cette erreur avait été la défaite. Et voici qu'on allait encore tenir nos armées derrière des murailles de Chine, y attendre le choc de nos ennemis, émasculer à l'avance toute cette énergie de la race qui s'exaltait dans nos soldats de cinq ans et de trois ans ! Les Allemands se flattaient eux-mêmes de détruire rapidement ces magnifiques forteresses par des attaques brusquées, et par les obus de gros calibre. Et on n'avait pas à cette époque de 305 et de 420 ! Ils ne se fortifiaient pas en Alsace-Lorraine, sûrs de ne pas être attaqués; ils ne faisaient fonds que sur leur esprit d'offensive.

J'ai été témoin, comme élève de l'École de guerre en 1889-1891, et plus tard comme professeur, de ces époques fiévreuses, où les stratèges, les tacticiens et les sapeurs se jetaient à la tête les argumens et presque les injures. Quand nous parcourions la frontière et que nous visitions les grands forts, — ce Douaumont, par exemple, carapace de béton qui a résisté aux 305! — on était cependant impressionné, mais on regardait les champs de bataille.

Tous nos généraux et tous nos officiers d'état-major avaient fréquenté les terrains de l'Est. Chaque année, les officiers de l'École supérieure de guerre passaient plusieurs semaines à parcourir et à visiter les régions fortifiées et les champs de bataille. Le haut commandement y dirigeait de

préférence les grands exercices de cadres et les études d'état-major. Chaque commandant d'armée y venait en mission spéciale reconnaître sa zone d'action.

Combien de fois, pour ma part, ai-je conduit des groupes d'officiers fervens sur ces hauteurs d'Hattonchatel, de la côte Saint-Germain, de Briey, de Mousson, d'Amance, du Pain de Sucre, de Léomont, d'Hablainville, sur les sommets des Vosges, d'où l'on s'imaginait entendre les grondemens de la bataille, trop tardifs à notre gré, d'où l'on contemplait à l'horizon le panorama du doux pays en souffrance, fuyant comme un mirage, mais que rapprochaient nos espoirs immanens!

Avec la confiance dans la force de notre armée renaissait l'esprit d'offensive, et peu à peu il pénétrait profondément nos règlemens d'instruction. Nous ne pouvons dans cet exposé rappeler ni commenter cette évolution de la doctrine et des idées militaires qui coïncida avec les lois de 1889, avec l'alliance franco-russe, et avec le long ministère Méline (1).

Nous ne voulons en retenir que les deux points qui intéressent cette étude : la déconsidération qui frappa alors le système défensif de Séré de Rivière, et l'attention exclusive que notre état-major apporta au théâtre d'opérations de l'Est.

Il en résulta qu'en 1899 le ministre de la guerre présentait aux Chambres un projet de loi sur le classement des places fortes et des ouvrages de fortification, inspiré, disait l'exposé des motifs, de la pensée de réduire les frais d'entretien et de remaniement en concentrant les dépenses sur les fortifications les plus importantes.

Le ministre, nanti de l'approbation du Conseil supérieur de la guerre, proposait le classement en trois catégories : 1° places et ouvrages qui, à raison du rôle important qu'ils jouent dans la défense du pays, doivent être munis de toutes les ressources en matériel et en hommes nécessaires à une résistance de longue durée ; — 2° places et ouvrages qui, n'ayant à remplir qu'un rôle de point d'appui pour les forces actives opérant dans leur voisinage, ne seraient entretenus, armés et approvisionnés que dans des limites à déterminer par des décisions ministérielles ; — 3° enfin les places et ouvrages qui, n'ayant qu'une importance secondaire, ne seraient ni armés ni entrete-

(1) M. Fernand Engerand, député du Calvados, a publié dans *le Correspondant* plusieurs études à ce sujet.

nus, c'est-à-dire qui seraient déclassés. Le projet était accompagné d'un tableau de classement conforme à ces catégories ; il était très suggestif.

Dans la première classe, on maintenait les grands camps retranchés de l'Est : Verdun, Toul, Épinal, Belfort, les forts de Frouard, Pont-Saint-Vincent, Manonviller, le Cognelot. Paris et Lyon trouvaient aussi grâce devant le projet. A la deuxième classe passaient tous les forts des Côtes lorraines et des Hauts de Moselle qui constituaient les régions fortifiées de Séré de Rivière, et Maubeuge, Montmédy, Besançon. Tout le reste était condamné au déclassement, c'est-à-dire Lille, La Fère, Laon, Reims, Langres, Dijon, etc. Toute la frontière du Nord succombait sans combat, sauf Maubeuge reléguée au second plan. Et, de Lille comme des forts de l'Escaut et de Longwy, un rapport supplémentaire du 9 mai 1899 disait que ces places n'avaient plus de valeur réelle au point de vue de la défense du territoire. Le rapporteur du projet de loi à la Chambre se faisait l'interprète de la doctrine militaire officielle : « Nous consacrons ainsi le principe de la défense active de nos frontières, et nous comptons avant tout sur la valeur de nos armées. »

Le projet parut si excessif et si malencontreux, même aux partisans des économies à outrance, que le Parlement n'osa le discuter. D'ailleurs une ardente campagne s'ouvrit aussitôt, de la part d'officiers soucieux du péril que faisait courir un tel projet à la défense du pays, et de la part des villes elles-mêmes découronnées de leur enceinte guerrière. Le projet fut retiré par le général de Gallifet, quand il prit le ministère de la guerre. Malheureusement, il resta dans les bureaux, et la commission des places fortes s'en inspira dans la répartition des crédits ; elle était d'ailleurs suggestionnée par l'état-major qui s'engageait de plus en plus dans la voie de l'offensive stratégique et tactique et de la guerre de mouvement.

« La frontière du Nord fut condamnée en 1900 et depuis lors inlassablement détruite. Hirson fut déclassé et c'était la trouée de l'Oise libre ; déclassés de même les forts de Condé, du Quesnoy, de Curgies, de Maulde, de Flines, qui, tenant sous leurs canons toutes les voies d'accès et les écluses de la Rhonelle, de l'Escaut et de la Scarpe, non seulement interdisaient à l'ennemi l'accès de notre frontière entre Sambre et Scarpe, mais encore protégeaient de flanc l'armée établie dans ce secteur

pour tomber sur le flanc de l'armée d'invasion engagée dans la trouée de l'Oise. Lille et Maubeuge restaient les deux musoirs de la digue qu'on avait laissé tomber; telles quelles, ces deux places fortes constituaient une redoutable menace, de nature à impressionner l'ennemi, mais à cette condition de se soutenir l'une par l'autre, car, l'une tombant, l'autre défaillait, et Lille fut déclassée et ouverte! Pourtant le bons sens et le seul instinct dénonçaient le péril. En 1904, un Père jésuite, qui n'était certes pas stratège, le signalait avec force : « Relever avec luxe, disait-il, la frontière de l'Est et laisser tomber la frontière du Nord est une invitation à se faire attaquer de ce côté (1). »

La frontière de l'Est échappa en partie à cet ostracisme de notre système défensif. Les grands camps retranchés furent améliorés et renforcés. D'ailleurs, les députés de l'Est veillaient, mais les forts des Côtes lorraines et des Hauts de Moselle furent simplement entretenus et armés, sans plus.

Cependant on peut dire que jusqu'en 1905 cette ruine de l'organisation défensive parut compensée par la valeur croissante de notre armée. La France était arrivée en 1898 à un état militaire remarquablement fort. Il importe de le rappeler. La loi de 1889 qui avait réduit le service actif à trois ans, avait eu son plein effet et nous avait donné une armée admirable, homogène, disciplinée, fortement encadrée. Elle revisait et complétait la restauration de nos forces accomplie par les lois de 1872-1873 et 1875. Le souvenir de l'épreuve de 1870 mordait toujours les cœurs des officiers et des vieux soldats qui l'avaient soufferte, et des jeunes hommes qui, enfans, avaient senti passer la défaite et avaient été élevés dans l'âpre espoir de la réparation. A la tête de l'armée étaient des chefs éprouvés, aussi soucieux de leurs responsabilités militaires que de leur devoir civique. La génération à laquelle je suis fier d'appartenir fournissait aux différentes armes ces cadres magnifiques d'où sont sortis les grands chefs d'aujourd'hui, les victorieux de demain.

De plus, cette belle armée venait d'être dotée d'un canon sans rival : le « 75, » qui, après vingt ans d'expérience, reste le maître du champ de bataille.

Je me rappelle comme si c'était hier le regretté général Langlois, celui à qui nous devons le canon à tir rapide, nous

(1) F. Engerand, *Correspondant*, déjà cité.

dire en 1899 à l'École de guerre dont il était directeur : « Avec notre 75 et notre belle infanterie, nous vaincrons les Allemands quand nous voudrons. » Il ne demandait qu'une chose : « Donnez-nous des obus tant qu'il en faudra! des munitions, encore des munitions et toujours des munitions. »

Donc, en 1898, la France était prête! J'en appelle au témoignage de mes camarades qui survivent. Ne sentions-nous pas alors le frémissement sacré, avant-coureur des exaltations suprêmes, chaque fois que nous entraînions nos soldats sur les terrains de manœuvre, quand nos drapeaux flottaient dans les défilés populaires ou se déployaient pour les répétitions des assauts triomphans? Il nous semblait nous rapprocher de plus en plus de la Terre Promise, et tous les regards des garnisons les plus éloignées se tournaient volontairement vers l'Est! L'alliance russe nous affermissait dans la conviction de notre supériorité.

L'état-major allemand se rendit bien compte des progrès de notre instruction et de notre esprit d'offensive; il ne méconnaissait pas la valeur de notre canon de 75. Il commença alors par prendre de sérieuses précautions en Alsace-Lorraine. Tout en augmentant ses garnisons et se tenant toujours prêt à garder l'initiative de l'attaque que lui donnait, que lui imposait même sa situation militaire, il organisait défensivement la zone de concentration et créait à son tour des régions fortifiées, en reliant Thionville au camp retranché de Metz, en Lorraine, et Molsheim à Strasbourg, en Alsace. De nouveaux et puissans forts étaient construits autour de Metz, tout contre la frontière, et il préparait de longue main cette organisation dissimulée du terrain, entre Metz et Strasbourg, à laquelle nous nous sommes heurtés en août 1914.

Mais surtout il ne perdait pas de vue ni l'évolution de notre politique intérieure et de nos lois militaires, ni le démantèlement progressif de notre frontière du Nord. Il ne pouvait pas d'ailleurs ne pas être frappé de la contradiction singulière qui se produisait dès 1900, et qui allait s'aggraver, entre cet esprit d'offensive, entre la doctrine de la bataille de manœuvre, de plus en plus affirmée dans nos règlemens et dans notre enseignement militaire, et l'affaiblissement de la valeur combative de l'armée par l'intrusion déplorable de la politique dans ses rangs et par la loi réduisant le service actif à deux ans.

Je ne veux pas rappeler ici le souvenir, encore poignant chez certains, d'une époque déjà lointaine. Ces douloureux incidens de notre politique intérieure eurent pourtant une répercussion profonde sur notre politique extérieure et sur les plans de l'Allemagne. Il n'y a pas de doute que l'Allemagne, avec sa perfidie habituelle, sut attiser les passions et les discordes civiles, qui faillirent nous mettre alors à sa merci en changeant si rapidement cette situation de supériorité et les conditions extraordinairement favorables dans lesquelles la France s'était trouvée quelques années auparavant.

La loi de deux ans fut la conséquence de cette période de troubles intérieurs. Elle était fondée sur un juste principe démocratique, l'égalisation des charges militaires, tout en les réduisant dans la mesure convenable. Elle fut vivement combattue par les chefs militaires, même par le général André. En réalité, l'objection fondamentale était qu'elle entraînait une réduction notable des effectifs de l'armée active du temps de paix. En effet, par suite de la faiblesse de notre natalité, nos contingens annuels ne dépassaient pas 200 000 hommes et tendaient à diminuer.

La bonne constitution de notre armée mobilisée exigeait un minimum de 575 000 hommes (lois des cadres de 1873-75) pour former le noyau solide autour duquel venaient se grouper les réserves. Avec le service de deux ans, ce minimum ne pouvait plus être atteint qu'à condition d'obtenir des rengagemens en nombre suffisant, assurant à la fois l'effectif et l'encadrement. Le correctif de la loi, en plus du rengagement, aurait été une meilleure organisation et une plus forte instruction des réserves. A la diminution du service actif aurait dû correspondre une augmentation des périodes d'instruction et d'entraînement des classes de réserve destinées à entrer dans les unités de première ligne. C'est le contraire qui eut lieu. Le Parlement réduisit les deux périodes de 28 jours à 23 et à 17. Alors se forma dans l'armée un antagonisme déplorable entre les soldats de l'active et les hommes de la réserve, antagonisme qui se manifesta surtout dans le corps d'officiers par une mésestime de plus en plus marquée pour les officiers de complément. Ce fut le résultat d'une fausse politique et d'une méconnaissance étonnante de la nation armée.

La nation armée, c'est toute la force virile de la nation

dressée pour la sauvegarde du pays et son indépendance. Mais ce n'est pas la levée en masse improvisée à l'heure du danger. Le service obligatoire et personnel appelait toute la jeunesse valide, sans exception, sous les drapeaux pendant le temps relativement court de l'instruction nécessaire pour faire un soldat, et prolongeait l'obligation militaire en cas de guerre jusqu'aux limites des forces physiques. Les millions d'hommes ainsi mis à la disposition du commandement étaient forcément partagés en plusieurs échelons pour le combat, d'après leur âge. Mais du moment qu'ils étaient destinés à faire campagne et à entrer peut-être tous, tôt ou tard, dans la mêlée tragique, il tombait sous le sens que leur entraînement militaire, fondé sur une première et solide instruction, devait être continué et entretenu dans le cours de leurs obligations militaires, avec les tempéramens convenables à l'âge et à la formation de mobilisation à laquelle ils appartenaient. Si l'on pouvait réduire les périodes d'exercice de l'armée territoriale, il fallait multiplier les périodes des réservistes qui fatalement devaient compléter l'armée de première ligne.

C'est ce qu'avait bien entrevu Jaurès quand il affirmait que la force guerrière de l'armée était dans les réserves nationales encadrées et bien entraînées. Son système était malheureusement vicié par l'utopie socialiste et par ses illusions sur les garanties de paix qui résulteraient de l'armée nouvelle telle qu'il la concevait. Il pensait à la paix française fondée sur la Justice et sur le Droit, il ne voulait pas croire à la paix allemande fondée sur la Force et sur le Mensonge.

Cette guerre a bien prouvé que la vraie force de la nation armée résidait dans les réserves organisées et instruites. Mais qui pouvait penser, il y a quelques années, que ces réservistes et ces territoriaux, dont on médisait, que ces hommes d'âge embarrassés des mille liens familiaux et sociaux, qui montraient eux-mêmes une répugnance de plus en plus marquée à se soumettre aux charges militaires, combattraient avec la même ténacité et la même endurance que les jeunes gens du service actif et que les professionnels, et qu'ils deviendraient à leur tour des gens de guerre incomparables?

Le même fait s'est passé en Allemagne, et, on doit le reconnaître, dans tous les pays belligérans. Mais nous avons pu croire avant la guerre que l'état-major allemand n'accordait pas

à ses réserves plus d'attention que chez nous. C'était bien les réserves allemandes qui avaient permis à l'armée de 1870 de réaliser le premier plan d'hégémonie prussienne. L'organisation de l'armée impériale était restée conforme au système de la nation armée. Cependant, dans les années qui précédèrent cette guerre, il apparut que les doctrines militaires d'outre-Rhin tendaient vers une formule de guerre où les réserves passaient pour ainsi dire à l'arrière de l'armée de première ligne.

Les théoriciens militaires répétaient à l'envi que la force de l'armée est dans l'armée active mobilisée, c'est-à-dire dans l'armée composée des plus jeunes hommes, réalisant toute la force offensive dans ce terme expressif : armée de choc. Toutes les lois militaires qui, depuis 1905, ont augmenté progressivement les effectifs de paix de l'armée allemande, semblaient être l'application de cette formule qui confirmait la conception d'une offensive foudroyante sous forme d'attaque brusquée, presque sans déclaration de guerre, avec les corps d'armée actifs appointés de 200 000 ou 300 000 réservistes, soldats libérés depuis deux ans à peine. Et naturellement, cette armée de choc, très rapidement rassemblée, s'élançait de la place d'armes d'Alsace-Lorraine.

Il n'y a pas de doute que la crainte de cette attaque brusquée, dont la légende fut habilement entretenue par l'état-major impérial, a obsédé nos esprits, et elle fut certainement une des raisons qui déterminèrent le retour au service de trois ans.

En effet, la loi de deux ans, en diminuant les effectifs de paix, avait une répercussion sur nos troupes de couverture. A moins de réduire à l'état squelettique nos compagnies de l'intérieur, il fallut restreindre ou plutôt ne pas augmenter nos corps de couverture, comme il eût été nécessaire en prévision de cette attaque brusquée. L'alarme fut sonnée pendant ces années émouvantes où se déroulèrent les incidens successifs de la querelle allemande au Maroc. A mesure que s'accroissaient les effectifs allemands jusqu'à atteindre, en 1913, 800000 hommes, chiffre qui pouvait être porté à 1 million en 1915, — simple affaire de budget, car les classes allemandes et les rengagemens de sous-officiers le permettaient, — le danger montait à la frontière menacée. Notre couverture insuffisante pouvait être crevée sous la pression formidable de l'armée de choc allemande, nos forteresses assaillies et détruites avant d'avoir été mises en

complet état de défense, toute notre concentration obligée de reculer dans le désordre de la surprise !

On s'est demandé comment l'Allemagne n'a pas engagé la guerre, sinon en 1905, du moins entre 1909 et 1912, puisque l'état-major de Berlin avait quelques raisons de croire à l'affaiblissement de notre armée. Il faut penser, ou qu'il n'était pas si certain de la victoire, ou que l'évolution belliqueuse du Kaiser n'était pas encore accomplie. D'ailleurs, avant 1911, les doctrines d'offensive, en apparences identiques dans les deux armées, se fondaient toujours sur la guerre de mouvement et de manœuvre. Les guerres du Transvaal et de Mandchourie avaient bien montré la valeur défensive des positions organisées et les effets meurtriers du feu, en particulier du tir de l'artillerie. Mais toutes les forces incomparables de destruction qui sont entrées en ligne quelques années plus tard et qui donnent à cette guerre un caractère si imprévu, sans précédent dans l'histoire, étaient encore dans les laboratoires et sur les champs d'expérience.

C'est en 1908 que Wilbur Wright exécutait les premiers vols d'avion au camp d'Auvours. L'aviation ne prenait réellement son essor que vers 1911, et son importance militaire n'était nettement affirmée qu'à la veille de la guerre.

L'Allemagne n'a mis à l'usine Krupp son programme d'artillerie lourde qu'en 1911, et encore la question de son emploi en campagne était-elle controversée outre-Rhin comme chez nous. La traction automobile des poids lourds était en pleine expérience, c'est elle pourtant qui devait donner la solution du problème de l'artillerie lourde et des ravitaillemens. La télégraphie sans fil venait d'apparaître. Et les sous-marins semblaient encore relégués à la défense rapprochée des côtes.

Or, en 1913, l'armée allemande révélait soudain sa puissance grandissante en effectifs et en matériel, prête à appuyer une politique très menaçante, qui cherchait à profiter des faiblesses apparentes de ses adversaires pour réaliser l'hégémonie politique et économique de l'Allemagne.

Faut-il rappeler l'histoire des dix années qui se sont écoulées depuis 1905, pendant lesquelles le plan de l'Allemagne se dévoila progressivement? Ce qu'il y a de plus extraordinaire, ce n'est pas qu'il ait abouti à l'effroyable cataclysme que nous traversons, mais c'est que les puissances attaquées, et le monde

entier, aient pu se laisser surprendre et risquer l'asservissement. Vraiment, on se demande aujourd'hui comment on a pu se méprendre sur les dispositions agressives de l'Allemagne, quand l'accroissement formidable de sa puissance militaire était inscrit chaque année dans son budget, dans ses effectifs, dans ses usines, dans toute son organisation méthodique en vue de la domination mondiale. Ce n'est qu'en 1913, lorsque toute l'Allemagne se souleva dans un enthousiasme délirant pour célébrer le centenaire de la guerre d'Indépendance de 1813 et pour fêter un peu plus tard le vingt-cinquième anniversaire de l'avènement de Guillaume II, que la Russie et la France virent clairement le péril. Elles s'associèrent plus étroitement pour y faire face et éloigner l'échéance du conflit certain jusqu'au moment où elles auraient réalisé un programme commun de renforcement. L'Allemagne ne leur en laissa pas le temps. Elle crut ses adversaires plus faibles qu'ils n'étaient.

En effet, chez nous le sentiment national avait été mis en alerte par les incidens du Maroc et d'Alsace-Lorraine. Et sous la pression de l'opinion publique, le Parlement, malgré une opposition inouïe, votait la loi de trois ans. Ce fut une loi de préservation et de sauvegarde, qui aurait pu n'avoir qu'un caractère provisoire, mais qui n'apportait malheureusement aucune modification essentielle à l'organisation de nos réserves. Et c'est sur ce point que Jaurès insista avec autant de raison que de violence. Mais la loi de trois ans apportait du moins le remède au mal causé par la loi de deux ans à notre armée de couverture. En augmentant de plus de 200 000 hommes notre effectif de paix, elle nous permit de renforcer notre couverture du Nord-Est. Et ce fut le salut du pays.

En effet, ce renforcement de la couverture, en même temps que le Parlement se montrait disposé à voter les crédits nécessaires à la réfection et à l'amélioration de notre matériel et de notre organisation défensive, allait modifier du tout au tout le plan allemand, en précipitant son exécution, et en l'élargissant bien au delà du champ clos du Nord-Est.

On ne peut douter que l'état-major impérial avait préparé deux plans d'attaque. Il avait certainement cru possible une offensive rapide, avec la masse de son armée active mobilisée, sur les lignes de la Meuse et de la Moselle insuffisamment protégées par notre couverture affaiblie. C'était le coup droit contre

notre armée surprise en pleine concentration. Notre commandement l'avait prévu, presque trop, et s'y était préparé. Sous l'empire de la loi de deux ans, le recul de notre concentration fut même étudié.

Déjà ce plan, si audacieux fût-il, avait ses risques. S'il ne prévoyait que le débouché des armées allemandes de la frontière d'Alsace-Lorraine, entre Longwy et Belfort, sans violer aucune des neutralités qui enserraient l'Alsace-Lorraine, il donnait sans doute à l'offensive des chances d'arriver jusqu'à la Meuse et à la Moselle. Mais il était à supposer que les régions fortifiées, Verdun-Toul, Épinal-Belfort, résisteraient un certain temps, et forceraient les grands courans offensifs à diverger, soit au Sud de Toul, soit au Nord de Verdun. Il se produisait ainsi une crise de manœuvre, à la fois pour déboucher à la frontière et pour franchir la Meuse et la Moselle, et les armées françaises, concentrées en bonne place, pouvaient prendre d'heureuses contre-offensives. Dans tous les cas, le théâtre d'opération était limité, et même dans l'hypothèse du forcement des lignes de Meuse et de Moselle, la bataille se développait bien sur un vaste front, mais sans surprise stratégique ; elle pouvait s'immobiliser, rester indécise, loin de Paris. Et l'état-major allemand devait alors songer à l'autre adversaire, la Russie.

N'ayant pu lancer plus tôt cette attaque brusquée et comprenant que le vote de la loi de trois ans augmentait tout au moins la force défensive de la France, l'état-major de Berlin devait fatalement en revenir au grand plan préparé depuis longtemps, et qui, si aventureux fût-il, comportait, s'il réussissait, des conséquences si fécondes et si décisives qu'il valait bien la peine de le tenter (1). Nous sommes convaincus que le plan d'attaque par la Belgique était étudié et prêt depuis plusieurs années. De Moltke l'avait certainement indiqué ; on en parlait couramment dans les milieux militaires allemands. Déjà Séré de Rivière l'avait pressenti en organisant la frontière du Nord. De nombreux écrivains militaires français et même belges en avaient signalé les probabilités, presque les certitudes (2).

(1) Nous prions nos lecteurs de se reporter aux articles de l'éminent historien, M. Hanotaux, parus dans cette *Revue*.

(2) J'ai dénoncé moi-même, dans mon enseignement à l'École de guerre et à l'École des sciences politiques, l'attaque allemande par la Belgique. Et je l'ai signalée dans plusieurs articles du *Petit Journal*, de 1909 à 1914, sous la signature de colonel X...

Je ne veux pas reprendre une discussion rétrospective sur les raisons qui ont conduit le haut commandement à écarter l'hypothèse d'une violation de la Belgique et à concentrer toute son attention vers la frontière du Nord-Est. On peut pourtant s'expliquer qu'il n'ait pas cru à une stratégie aussi aventureuse que celle qui mettrait l'Allemagne, envahissant la Belgique, en face d'une intervention certaine de l'Angleterre, — qui ferait perdre à l'Allemagne tout le bénéfice de la place d'armes organisée en Alsace-Lorraine, et qui dépasserait aussi par l'ampleur du front de déploiement les effectifs dont elle disposait. Tout au plus l'état-major français admettait-il que l'aile droite allemande serait amenée à passer par le Luxembourg et à emprunter les routes des Ardennes belges, violation réduite à laquelle la Belgique ne pourrait peut-être pas s'opposer. Notre dispositif de concentration tenait compte d'ailleurs de cette éventualité, puisque notre armée d'aile gauche était concentrée entre Mézières et Stenay. Mais l'erreur principale fut d'avoir persévéré dans la foi en cette légende que l'armée allemande se porterait à l'offensive avec ses corps d'armée actifs et qu'elle en était encore à la formule de l'armée de choc.

Or, c'est en cela que l'état-major impérial nous trompa complètement. Il avait bien compris que, pour exécuter cette stratégie colossale qui devait s'étendre jusqu'à la Belgique, il fallait avoir la supériorité du nombre et du matériel. Et ce ne furent pas les vingt-cinq corps d'armée actifs renforcés de quelques divisions de réserve qui s'avancèrent entre Bruxelles et les Vosges, mais une énorme masse dans laquelle les corps d'armée de réserve avaient leur place en première ligne à côté des corps d'armée actifs, tous équivalens comme organisation, encadrement, armement et exaltation morale. Ce fait de l'organisation des formations de réserve et de leur utilisation immédiate au combat ne nous avait pas échappé. Nous-mêmes nous avions accolé à nos armées des groupes de divisions de réserve, mais nos préventions contre la valeur de ces réserves, préventions justifiées dans une certaine mesure par ce que nous avons dit plus haut, ne nous permettaient pas de croire que les Allemands puissent en tirer un meilleur parti.

On sait ce qui s'est passé. Mais cette stratégie qui a failli nous surprendre et nous détruire, et qui a chuté par son excès même, eût-elle été possible si l'Allemagne n'avait pas eu, de

par l'occupation de l'Alsace-Lorraine, toutes les facilités de la préparer et de l'accomplir? Maîtresse absolue des débouchés du Rhin, solidement campée en Alsace-Lorraine, nous tenant sous la menace constante d'une attaque qui ne trouvait devant elle, sur la frontière même, d'autre obstacle que nos troupes de couverture, pouvant masquer ses projets dans les pays rhénans devant la frontière belge (1), disposant par conséquent d'un pivot de manœuvre incomparable et inébranlable avec Metz et Strasbourg, l'Allemagne pouvait envisager l'invasion rapide d'une Belgique mal organisée et mal défendue militairement, déjà travaillée par les fourriers du pangermanisme, de nos provinces du Nord dépourvues de leurs forteresses déclassées, et régler le destin de la France avant que l'Angleterre ait pu intervenir.

Qu'au contraire nous ayons gardé notre Alsace-Lorraine et notre frontière même de 1870, qui ne voit que tout le plan allemand, réduit aux conceptions de 1870, était à la merci de l'attaque française débouchant dans les pays rhénans.

IV. — LA FRONTIÈRE MILITAIRE ET ÉCONOMIQUE NÉCESSAIRE

Mais ceci n'est que le point de vue militaire. La place d'armes offensive constituée par l'Allemagne en Alsace-Lorraine comportait d'autres avantages dont nous aurions pu mesurer l'importance avant la guerre, et qui se sont dévoilés avec la forme nouvelle qu'a prise la lutte. Ce n'est point sans raison et sans prévoyance de l'avenir que l'état-major allemand avait exigé en 1871 une délimitation enfermant au delà de la Moselle toute la région minière de Thionville. Il ignorait à cette époque que les gisemens de fer lorrain déjà reconnus sur la rive gauche de la Moselle se prolongeaient à l'Ouest dans la région de Briey; il n'eût pas abandonné à la France ces districts si voisins. On avait d'ailleurs alors des doutes sur le rendement métallurgique de la minette phosphoreuse lorraine. Ce n'est qu'après que le procédé Thomas eut permis de traiter ces minerais que la région Briey-Thionville prit de l'importance.

Expulsée de Lorraine après le traité de Francfort, notre métallurgie de l'Est avait reflué dans le Centre. La découverte

(1) Victor Cambon avait signalé dans son livre : *Les Derniers progrès de l'Allemagne*, en 1914, l'aménagement des voies ferrées allemandes entre le Rhin et la Belgique.

des gisemens de Briey, dont l'exploitation commença vers 1896, la ramena vers la matière première, et nous vîmes alors se développer une floraison magnifique d'usines et de hauts fourneaux le long de la frontière. Pour ne citer qu'un seul chiffre, Briey donnait 19 millions de tonnes de fer en 1914 à notre industrie. La région annexée se développait également, fournissant plus de 20 millions de tonnes à la métallurgie allemande, et il se produisait fatalement entre les métallurgies rivales des rapports et des accords favorables aux deux parties. Mais déjà au moment de la guerre, on ne pouvait douter que l'Allemagne ne fît de très grands efforts pour s'assurer en France une sorte de mainmise sur toutes les mines de fer disponibles, et, en particulier, sur celles de Briey et de Normandie.

On ne doit pas s'étonner que, dès le début de la guerre, elle ait profité de sa situation militaire pour s'emparer des exploitations de Briey. Aucune disposition n'avait été prise d'ailleurs pour les préserver. Il est prouvé aujourd'hui que non seulement notre haut commandement n'a pas été suffisamment informé de la nécessité impérieuse de protéger ces régions, mais que son attention n'a pas été depuis l'invasion attirée comme il l'aurait fallu sur le rôle qu'elle joue dans l'usine de guerre allemande. Une ardente polémique a été soulevée au cours de la guerre à ce sujet, j'y ai pris part, elle n'est pas terminée, je me borne à enregistrer l'aveu même des Allemands que sans la possession du bassin de Briey et de Thionville, ils n'auraient pas pu continuer la guerre. L'usine de guerre allemande, qui a fait ses preuves et contre laquelle la nôtre, inexistante en 1914, improvisée depuis la Marne avec une admirable énergie, a eu tant de peine à combattre, tire les trois quarts de son acier des deux Lorraines et du Luxembourg (1).

Sans insister davantage, il est hors de doute que pour garantir l'avenir, nous devons enlever à l'Allemagne ces régions, qui sont nôtres d'ailleurs. Et nous devons aller plus loin. Au fer lorrain nous devons ajouter les charbons de la Sarre, tels

(1) L'invasion allemande nous a fait perdre d'un seul coup plus des trois quarts de nos minerais de fer, de nos hauts fourneaux et de nos usines métallurgiques (Nord et Est). Comprend-on avec quelles ressources l'Allemagne mène la guerre de matériel et quelle était notre situation en septembre 1914, après la Marne! Lire l'article de M. de Launay dans la *Revue* : *Le problème franco-allemand du fer*, 15 juillet 1916; — F. Engerand, *Ce que l'Allemagne voulait, ce que la France aura*, 1916; Ténin-Sirey.

que nous les avait donnés en partie la frontière de 1789. N'oublions pas que dans la métallurgie et l'industrie, en attendant que nous sachions utiliser nos forces hydrauliques, houille verte et houille blanche, la véritable matière première est le charbon.

Nous étions avant la guerre en déficit de plus de 20 millions de tonnes de charbon sur les quantités nécessaires à notre consommation; nous importions 6 millions de tonnes d'Allemagne, 11 millions d'Angleterre, 4 à 5 millions de Belgique. Notre extraction nationale ne dépassait pas 42 millions de tonnes. Or la réintégration de l'Alsace et de la Lorraine augmentera ce déficit de toutes les quantités nécessaires aux populations et aux industries de ces deux provinces et au traitement du fer lorrain. Le déficit passerait certainement à plus de 40 millions de tonnes. C'est bien d'ailleurs ce qu'avait fait remarquer un rapport du Comité des Forges, au sujet de la reprise économique après la guerre. L'adjonction du minerai lorrain aux ressources actuelles de la France aggraverait la situation métallurgique par l'accroissement du déficit en charbon. On ne pourrait exploiter les richesses ferrifères de la Lorraine qu'avec le charbon allemand, car ni l'Angleterre, ni la Belgique ne peuvent guère augmenter leur exportation. Mais heureusement qu'à côté même des minerais de fer lorrains, en pleine Lorraine, contrairement à ce qui se passe ordinairement dans la nature, se trouve le charbon de la Sarre. A tous les titres il est nôtre. Sans doute le charbon du bassin de la Sarre ne suffirait pas, dans les conditions actuelles de l'exploitation, à combler notre déficit. Mais il est certain que le gouvernement allemand en avait réduit l'extraction au profit des mines fiscales rhénanes et des charbonnages de Westphalie. Les conditions de paix devront prévoir un privilège de la France sur les achats de charbon en pays rhénan. Cependant le bassin de la Sarre, soumis à une exploitation rationnelle, reste le complément indispensable de la Lorraine minière (1).

Pour nous résumer, si l'on reprend les tracés successifs de la frontière orientale de la France, l'on constate que la frontière de 1789 nous laissait le minerai et le charbon, peu connus d'ailleurs à cette époque, que le traité de 1814 avait confirmé cette frontière, que le traité de 1815 n'enlevait que la moitié

(1) *L'après-guerre. Le fer et le charbon lorrains*, de Maurice Alfassa. préface du général Malleterre et de M. André Lebon; Belin.

du charbon, tandis que celui de Francfort nous dépossédait de tout le charbon de la Sarre et de tout le minerai de fer reconnu à cette date. Si l'Allemagne pouvait faire un nouveau traité à son gré, l'occupation de Briey deviendrait définitive, ce serait la consécration de l'industrie métallurgique allemande, génératrice de guerres.

*
* *

Nous pourrions nous arrêter à ces argumens d'ordre militaire et économique; ils sont suffisans pour imposer la rectification de la frontière de 1871. Mais le traité de Francfort a eu des conséquences qui ont dépassé une délimitation de frontière, et qui ont troublé l'ordre européen. Le congrès qui réglera la paix, s'il veut établir une paix juste et durable, devra tenir compte des leçons du passé et regarder soigneusement une carte d'Europe et du monde. On peut y lire, si on a de bons yeux et un sens averti de l'histoire, les conditions géographiques qui doivent toujours intervenir quand il s'agit de comprendre et de déterminer les nationalités, les limites qui doivent les séparer, et les libertés communes et inviolables qui permettent leurs ententes politiques et économiques, telles que la liberté des mers, du commerce, de la circulation.

L'histoire du monde montre que l'Europe, de par sa situation et sa contexture géographiques, est devenue, depuis plusieurs siècles, le centre du monde civilisé, en même temps que le champ de bataille des peuples et des idées. Mais, au cours du XIXe siècle, les Amériques, filles de l'Europe, sont entrées dans le monde européen. Il en est résulté que l'océan Atlantique est le grand carrefour commercial du globe. C'est par l'Atlantique que passent, c'est à l'Atlantique qu'aboutissent toutes les voies maritimes vers les autres continens. Les Puissances qui le bordent exercent donc une influence prépondérante, influence qui a été disputée, au cours des siècles, entre l'Espagne, la Hollande, la France et l'Angleterre. Les Amériques y jouent actuellement leur rôle.

Si l'on regarde l'Europe, on voit que cette petite Europe, qui n'est que le promontoire occidental de l'énorme Asie, mère des races, est divisée naturellement selon les méridiens en trois parties distinctes.

L'Europe orientale, qui forme à elle seule la Russie, se

rattache largement à l'Asie. L'Empire russe s'est étalé à la longue sur la plaine indéfinie, il touche l'Extrême-Orient aux rivages de l'océan Pacifique. Ses débouchés vers l'océan Atlantique sont des plus précaires. Son commerce ne peut passer les détroits danois et turcs que sous le contrôle des Puissances qui les détiennent et les surveillent.

L'Europe centrale, moins massive que l'Europe orientale, mais encore compacte, s'étend entre l'isthme slave, de l'embouchure de la Vistule à l'embouchure du Danube, et l'isthme latin, formé par le Rhin et les Alpes, de la mer du Nord à la mer Adriatique. Ses débouchés vers l'océan Atlantique doivent passer par le Pas de Calais, par les mers anglaises, par Gibraltar, sous le contrôle et la surveillance des Puissances occidentales.

L'Europe occidentale est essentiellement formée par la France, l'Angleterre, l'Espagne et l'Italie, bien séparées les unes des autres. L'Italie n'a d'accès dans l'Atlantique que par Gibraltar. La France a double façade sur l'océan Atlantique et sur la Méditerranée. Sa situation entre les deux mers en fait à la fois le pont par lequel passent les routes les plus courtes de la Méditerranée à l'Atlantique, et le carrefour où aboutissent toutes les routes de terre venant de l'Europe orientale et centrale. C'est ce qui a fait dans l'histoire sa force et sa faiblesse. Elle a dû se défendre contre les invasions, contre les conquêtes, contre toutes les convoitises, en même temps qu'elle fortifiait son unité et qu'elle devenait le flambeau du monde. L'Angleterre, isolée par ses rivages difficilement attaquables, prenait la prépondérance maritime.

Du jour où l'Europe centrale était dominée par une puissance animée de l'esprit de force et de conquête, elle devait fatalement chercher à s'ouvrir et à dominer les routes de l'Atlantique qui conduisent aux Amériques et aux marchés mondiaux. Toute la guerre actuelle est la conséquence de cette situation géographique de l'Allemagne. Et l'on comprend que pour s'y opposer, pour empêcher désormais une telle entreprise, tout en réservant les droits absolus des peuples à vivre et à travailler, il est essentiel que, d'une part, les puissances riveraines de l'océan Atlantique et en particulier la France, l'Angleterre et les États-Unis, soient étroitement unies et alliées, mais il est aussi essentiel que la France, qui est la plus menacée, ait des frontières continentales garanties contre les

agressions. Sûre de l'amitié de l'Italie qui garde la partie montagneuse de l'isthme latin, la France doit être séparée de l'Allemagne par la plus forte limite que comporte le sol. Et la carte montre que cette limite est au Rhin.

Ces considérations, qui vaudraient d'être développées, et que nous nous excusons de présenter sous forme d'aphorismes, doivent être connues, dès maintenant, de l'opinion publique. La véritable victoire sera moins dans les nouvelles délimitations de frontières et dans la juste part faite aux nationalités par la libération de tout ce qui a été opprimé par la force brutale, que dans les conditions économiques de l'après-guerre. Et l'Allemagne, qui sent bien qu'elle marche, malgré tant de succès militaires, vers la défaite et la capitulation, songe surtout à réserver ses frontières économiques. Elle a fait la guerre pour conquérir les marchés du monde, et on a pu dire avec raison qu'elle aurait pu les conquérir sans faire la guerre. Elle prépare déjà, au milieu de la bataille, la reprise de son activité économique (1), et c'est par là qu'elle doit être atteinte le plus sûrement et le plus gravement par les Alliés victorieux, c'est par là qu'elle peut surtout payer la rançon de son crime. Je souhaite que les gouvernemens alliés, le nôtre surtout, en soient bien convaincus et ne se laissent pas duper une fois de plus par les surprises du tapis vert!

*
* *

Nos lecteurs auront tiré eux-mêmes les conclusions des considérations militaires, géographiques et économiques que nous venons d'exposer bien sommairement.

La frontière du Nord-Est doit être reportée aux limites normales de la Lorraine et fixée sur les positions essentielles qui en

(1) Le vice-chancelier Helfferich préside lui-même une Commission siégeant à Berlin, chargée de cette préparation, et on peut faire crédit à ce point de vue à l'esprit d'organisation disciplinée de l'Allemagne. Cette Commission a une succursale, à Berne, en Suisse, composée de plus de 600 industriels et commerçans qui ont pour tâche, indépendamment des relations personnelles et étroites d'amitié et d'affaires qu'ils doivent avoir avec la Suisse, de rechercher tous moyens directs ou détournés, — personnes interposées, sociétés allemandes camouflées d'étiquettes suisses, etc., — par lesquels les relations d'affaires pourron être reprises *dès l'armistice*, avec les puissances de l'Entente et les neutres. L'Allemagne compte sur ses stocks industriels et sur la désorganisation des industries alliées pour reprendre rapidement sa clientèle et l'augmenter. Ainsi se préparera-t-elle à de nouvelles luttes!

assureront la bonne garde. Sans la définir borne par borne, il est facile de la tracer entre la Moselle et le Rhin. Mais, comme en toute délimitation, il y a le plus et le moins.

Le moins, c'est la ligne qui, partant de la Moselle, au Nord de Sierk, comme en 1789, va droit à l'Est, coupe la Sarre vers Merzig, laisse au Nord Birkenfeld, englobe Tholey, Saint-Vendel, près des sources de la Nahe, redescend au Sud par Hombourg, Deux-Ponts, pour retrouver l'ancienne limite de 1799 et 1814, avec Landau, et aboutit au Rhin, à Gemersheim. Ainsi serait reconstituée la frontière de la monarchie, sur des noms réellement français, avec des villes longtemps occupées par la France et qui, en 1790, acclamèrent la Révolution. On pourrait aller plus loin sans violer le principe des non-annexions. On pourrait rappeler qne les princes de Birkenfeld ont été des soldats de la France, qu'ils ont commandé des régimens qui se glorifiaient de s'appeler les Allemands-Français. Ou pourrait étendre les limites géographiques de la Lorraine jusqu'à Kaiserslautern, les portes impériales du Palatinat. Il importerait sans doute de tenir les routes de la Nahe, de la Lauter et de la Queich.

Mais comme il est certain que les garanties du traité de paix exigeront l'occupation prolongée des pays rhénans et des villes du Rhin, il n'y aura aucun désavantage à se maintenir sur la frontière que nous avons tracée largement. Tout au plus faudra-t-il dans le bornage assurer la possession de certaines positions et en particulier tenir sur la rive droite du Rhin pendant un certain temps les têtes de pont de Gemersheim et de Kehl dans un rayon à déterminer. L'essentiel est que toute nouvelle agression allemande soit enrayée, dès sa menace. Et comme il faut prévoir que l'occupation temporaire des pays rhénans cessera à une certaine époque, après paiement des indemnités réparatrices, le traité de paix devra contenir la clause essentielle, irréfragable, de la neutralisation *militaire* des pays de la rive gauche du Rhin. Elle est bien affirmée aujourd'hui dans l'opinion publique par cette formule, que nous avons été un des premiers à répandre : *Plus un soldat allemand sur la rive gauche du Rhin!*

Nous n'avons pas à discuter ici le régime politique et économique qui pourra convenir à ces pays, en particulier la libre navigation du Rhin jusqu'à son embouchure. Nous ne

nous plaçons qu'au point de vue de la frontière militaire. L'avenir dira si entre les deux frontières militaires, celle de Lorraine et d'Alsace que d'aucuns trouveront sans doute trop modérée, et celle de l'Allemagne, le Rhin, de Spire à Wesel, les populations resteront fidèles à leurs attaches germaniques ou se rapprocheront de la France et de la Belgique avec lesquelles elles ont été et sont en constans rapports d'intérêts. N'oublions pas que la Prusse n'est venue au delà de la rive gauche du Rhin que par usurpation, et qu'elle fut appelée en 1815, presque contre son gré, à devenir le garde-chiourme de la coalition contre la France vaincue, à l'instigation des ministres anglais. Je ne vois pas d'ailleurs en quoi les peuples allemands, s'ils arrivent à se démocratiser sincèrement et à reprendre leurs anciennes libertés, pourront souffrir de cet état de choses en tant que leurs relations économiques avec le monde seront sauvegardées! Certes, nous ne perdons pas la mémoire de ces temps glorieux, où le rêve de la Révolution avait été réalisé par la première République, où le traité de Bâle nous donnait, du consentement de l'Autriche, de la Prusse et de l'Angleterre, la rive gauche du Rhin. Mais nous ne sommes plus en 1795! A cette époque, les armées de la République occupaient la Belgique et la Hollande. Les Pays-Bas sortaient de la vassalité impériale et se laissaient facilement absorber par la France révolutionnaire.

Aujourd'hui, ce sont deux États indépendans, et la Belgique a prouvé quel prix elle attachait à son indépendance. Elle aura droit, elle aussi, à des rectifications de frontières, peu importantes territorialement, mais les sorties de l'Escaut, par exemple, ne lui reviennent-elles pas pour rendre la liberté à Anvers? La question du Luxembourg devra être réglée aussi. Il tombe sous le sens qu'avec l'éloignement de l'Allemagne, le Luxembourg doit être mis sous la tutelle de la France et de la Belgique et englobé dans les frontières militaires. Un referendum pourra décider ou de son autonomie ou de son rattachement aux deux pays protecteurs.

On voit donc que l'annexion à la France des pays rhénans, en plus de son caractère politique discutable, créerait au Nord de notre pays un saillant aigu vers le Nord, tout à fait en désaccord avec la contexture géographique de la France, et ne présentant que des inconvéniens au point de vue militaire.

Le retour à la frontière de 1789, avec ses rectifications indis-

pensables, remet au contraire l'harmonie dans cette forme admirable du sol français qu'avait mutilée le traité de Francfort. Elle assure l'équilibre dans la mesure, qui est la marque du génie français.

Nous devons ajouter que l'organisation défensive des frontières ne comportera plus ces grandes places fortes, ces camps retranchés, ces forts d'arrêt, qui ont subi l'expérience décisive de cette guerre. Nous nous imaginons la future défense des frontières sous forme de lignes parallèles de tranchées, creusées à l'avance le long de la frontière, avec des réduits et ouvrages bétonnés. Elles seront dissimulées en temps de paix sous les terres cultivées, comme les Allemands l'avaient fait en Lorraine annexée en 1914. Les réseaux de fils de fer barbelés et les chevaux de frise seront disposés à proximité dans des hangars, ou préparés sous les tranchées mêmes. En quelques heures, ils seront placés en avant des tranchées. Il en sera de même des batteries à longue portée. Plusieurs voies ferrées de ceinture seront aménagées tout le long de la frontière pour la mise en place rapide du matériel. Des centres d'aviation seront disposés également à proximité de la frontière. C'est aux appareils perfectionnés de reconnaissance et de bombardement qu'il appartiendra de remplir les missions de couverture et d'avant-garde, en attendant que se massent les troupes d'opérations. Il est plus que probable que les opérations seront immédiatement limitées à la zone intermédiaire entre les frontières.

D'ailleurs, n'est-il pas permis d'espérer que de cette terrible guerre, après la sanction des crimes germaniques et le rétablissement d'un juste équilibre mondial, il sortira, sinon la paix éternelle, qui n'est pas de ce monde, ni même cette Société des Nations, dont on se fait, croyons-nous, un idéal prématuré, mais une aspiration universelle à régler les conflits par voie d'arbitrage? On peut du moins le souhaiter après tant de sang versé. En tout cas, les bonnes frontières militaires et politiques y aideront.

Général Malleterre.

LA MISSION

DE

M. JONNART EN GRÈCE

II[1]

LE RETOUR DE M. VENIZELOS

Le roi Constantin a quitté la Grèce avec la reine Sophie et le Diadoque. Conformément au désir des Puissances protectrices, c'est son second fils, le prince Alexandre, qui l'a remplacé sur le trône. L'ordre n'a pas été un seul instant troublé. Pas une goutte de sang n'a été versée. Il s'agit maintenant d'assurer dans les conditions les plus rapides le retour au pouvoir de M. Venizelos. C'est la seconde partie de l'œuvre dont s'est chargé M. Jonnart.

Le Roi et la famille royale partis, il apparaît indispensable d'éloigner au plus tôt un certain nombre de personnages politiques et militaires qui ont ouvertement et en toute occasion manifesté leur hostilité irréductible à l'Entente. Le calme ne pourra pas être rétabli, des désordres sont toujours à craindre, tant que cette poignée de meneurs germanophiles restera dans la capitale.

M. Jonnart, fidèle à sa règle de conduite qui consiste à s'immiscer le moins possible dans les affaires intérieures du pays, fait procéder à cette épuration en collaboration avec M. Zaïmis et d'accord avec lui. Cet accord s'établit au cours d'un long

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1917.

entretien entre les deux hommes d'État à bord de la *Justice*, le 16 juin. Il est assez pénible pour le président du Conseil d'expulser certains de ses concitoyens ayant occupé des situations éminentes et qu'il a fréquentés presque quotidiennement. Cependant il n'hésite pas à prendre cette mesure dans l'intérêt supérieur du pays, et à donner ainsi au Haut-Commissaire le meilleur gage de sa bonne volonté.

Le 17 juin, celui-ci lui remet deux listes de personnages qui se sont particulièrement signalés par leurs menées germanophiles. Les premiers, au nombre d'une trentaine, devront se présenter au général Regnault, commandant les forces de débarquement, le 20 juin au plus tard. Ils seront embarqués sur le paquebot *Basileus-Constantinos*, qui quittera le jour même le Pirée pour Marseille. Le gouvernement français fixera l'endroit de leur déportation. C'est Ajaccio, en Corse, qui fut choisi.

Quinze d'entre eux, les plus notoires, sont exacts au rendez-vous. Ce sont : MM. Gounaris, ex-président du Conseil ; Pesmazoglou, député ; Mercouris Spiro, ex-maire d'Athènes, et Mercouris Georges, député, fils du précédent ; Général Dousmanis, ex-chef de l'état-major général ; Colonel Jean Metaxas, ex-sous-chef de l'état-major général ; Dragoumis Jean, publiciste ; Blum, professeur à l'École allemande ; Hoesslin, chef de la propagande allemande, successeur de Schenk ; Douphas et Ramos, chefs de bandes ; Jean Saghias, président général de la ligue des réservistes ; Gaetlich, Koppler, Mme Bertha Woertz, sujets allemands.

Les quinze qui ne se présentent pas sont, pour la plupart, des gens de moindre importance n'habitant pas l'Attique et n'ayant pas pu rejoindre au délai fixé le port d'embarquement. Huit d'entre eux viennent, dès la semaine suivante, se remettre entre les mains des autorités françaises. Un agitateur des plus dangereux, le chef des épistrates, Livieratos, ancien procureur du Roi, réussit à s'enfuir et à gagner le Péloponèse. M. Jonnart le fait poursuivre ; il donne l'ordre que ses immeubles de Céphalonie soient occupés par les troupes françaises ou les réfugiés grecs.

La seconde liste comprend cent trente personnes qui doivent être mises en surveillance : deux anciens présidens du Conseil, MM. Spiridon Lambros, et Stephane Skouloudis ; six anciens ministres, un général, un amiral, des colonels, com-

mandans et officiers subalternes, des avocats, des publicistes, des sujets allemands, tous ennemis avérés de la France et dont l'action constitue pour nous un danger incontestable.

Lors des événemens des 1er et 2 décembre 1916, certains individus, appartenant à la lie de la population, pour la plupart des repris de justice, avaient participé au massacre de nos marins. Leur culpabilité avait été nettement reconnue par notre service de renseignemens. M. Jonnart les fait aussitôt rechercher : ils seront arrêtés et déférés aux tribunaux. M. Jean Dragoumis ayant, malgré l'appel au calme, fait paraître, le 18 juin, un article violent contre les Alliés, est inscrit sur la liste d'expulsion et embarqué pour Marseille.

Un certain Sakellariou s'avisa d'écrire, dans le journal le *Péloponèse*, un article injurieux pour la France. Son journal fut suspendu le jour même et il fut invité à se présenter au général Regnault.

Ces mesures énergiques produisent le plus salutaire effet. M. Jonnart lève le blocus, fait des distributions de farine et de pain. Mais cette bonté n'est pas de la faiblesse : le Haut-Commissaire marque nettement par des actes qu'aucune excitation, aucune injure contre l'Entente ne sera plus désormais tolérée.

Si d'ailleurs il écarte ou frappe les agens de l'Allemagne, il est pareillement résolu à empêcher toutes représailles des Venizelistes contre leurs adversaires. Ici encore quelques décisions opportunes prouvent que sa résolution est fermement arrêtée et contribuent beaucoup à tranquilliser les esprits.

Dans les heures qui suivirent l'abdication de Constantin, le nouveau roi Alexandre avait adressé une proclamation à son peuple où se trouvaient ces mots : « Je marcherai sur les traces glorieuses de mon père. » Cette phrase malencontreuse produisit à Paris et à Londres, et aussi à Salonique chez les Venizelistes, un déplorable effet. On l'interpréta comme un défi du nouveau souverain à l'Entente, comme une affirmation du principe du *droit divin* dont s'était constamment réclamé Constantin. Or, l'intervention des Puissances s'était faite en Grèce pour rétablir le *droit constitutionnel*. A quoi bon changer le monarque, si les idées dont s'inspirait la monarchie devaient rester identiques? Est-ce que l'Entente n'allait pas se laisser duper une fois de plus? M. Zaïmis ne pratiquait-il pas une double politique et

ne cherchait-il pas à reprendre par des voies détournées ce que la nécessité l'avait contraint de céder ?

Ces craintes, qui trouvèrent leur écho dans certains journaux français et anglais ainsi que dans la presse venizeliste, étaient dans leur ensemble très exagérées. En réalité, la proclamation avait été rédigée dans des heures de trouble et d'émoi, alors que la foule menaçante entourait le palais royal, s'opposait au départ de Constantin, maltraitait le métropolite venu pour faire prêter serment au nouveau roi. Le document avait été confectionné en toute hâte par M. Negris, ministre de l'Intérieur. Il s'agissait avant tout de mettre le peuple d'Athènes en présence du fait accompli, de lui montrer que le départ du Roi était irrévocable.

Toutefois, afin de calmer ces appréhensions, le Haut-Commissaire pria M. Zaïmis de faire signer au Roi la lettre suivante, affirmant son désir de respecter la Constitution et de collaborer avec l'Entente :

Athènes, 7/20 juin 1917.

« Monsieur le Président,

« Je suis avec un vif intérêt les efforts du gouvernement en vue de rétablir l'unité de la Grèce.

« En ce qui me concerne, demeurant le fidèle gardien de la Charte constitutionnelle et confiant dans les dispositions bienveillantes des Puissances garantes, je suis prêt à collaborer avec elles, pour l'apaisement des esprits et la réconciliation du pays.

« Alexandre, Roi. »

Cet incident réglé, voici qu'il en surgit un autre. M. Zaïmis, dans un télégramme adressé aux représentans diplomatiques de la Grèce à l'étranger, pour leur notifier l'abdication du Roi, parle de « la douleur indescriptible du peuple hellénique. » Ce télégramme fait très mauvaise impression. M. Jonnart n'hésite pas à le dire à M. Zaïmis.

M. Zaïmis s'excuse en invoquant les sentimens de réelle affection qu'il a toujours éprouvés pour la famille royale. Il assure une fois de plus le Haut-Commissaire qu'il est prêt à collaborer avec lui de la façon la plus loyale, afin de resserrer l'amitié qui unit la Grèce aux Alliés : les services qu'il a pu

rendre à cet égard durant ces journées si critiques garantissent la sincérité de ses intentions.

M. Jonnart en effet, — il est juste de le reconnaître, — n'a eu qu'à se louer de ses bons offices. Il a trouvé auprès de lui un concours très précieux. Si tout s'est passé sans incident, si nos troupes n'ont pas eu à intervenir, c'est en partie à son utile entremise qu'on le doit.

L'idée dominante dont s'inspire la politique de M. Jonnart est celle-ci : Constantin parti, il fallait tout d'abord assainir, nettoyer Athènes, débarrasser la capitale d'un certain nombre de personnes qui, sous l'influence allemande, avaient entraîné la couronne et le pays hors des voies de l'Entente. Cela est fait. Pour préparer le retour de M. Venizelos, il est indispensable de fixer les bases de la réconciliation nationale, les conditions dans lesquelles l'unité de la Grèce serait rétablie.

Le Haut-Commissaire entendait être un conseiller, un arbitre au besoin, mais il ne voulait pas improviser lui-même les solutions et se substituer ainsi aux chefs reconnus du peuple hellénique. C'était à eux à prendre les initiatives et les responsabilités. Il déclara donc à M. Zaïmis et à M. Venizelos : que les Puissances garantes voulaient une Grèce unie, mais libre et indépendante; qu'elles respectaient trop la volonté nationale pour imposer et préciser elles-mêmes les principes directeurs qui devaient présider au rapprochement des deux pouvoirs, celui du gouvernement royal et celui du gouvernement provisoire, à la fusion des deux Grèces si malheureusement séparées. Les chefs des deux gouvernemens, MM. Zaïmis et Venizelos, devaient entrer en relations et, dans des conversations directes ou par des délégués les représentant, régler toutes les questions relatives à la réunion des deux gouvernemens, des deux administrations, des deux armées.

M. Venizelos et M. Zaïmis acceptent avec empressement les suggestions de M. Jonnart. Ils désignent chacun deux commissaires qui vont se mettre en rapport et entamer les négociations. M. Jonnart fait plus. Pour diriger ces négociations, le mieux serait que M. Venizelos vînt lui-même à Salamine, à bord d'un de nos cuirassés où il recevrait l'hospitalité du gouvernement français. Les pourparlers en seraient considérablement facilités. Il adresse à M. Venizelos une invitation à cet effet : celui-ci l'accepte, annonce son arrivée pour le 21 juin, au matin.

La première réunion des délégués a lieu le 22 à bord du *Jurien de la Gravière* : MM. Repoulis et Michalacopoulos pour M. Venizelos s'abouchent avec MM. Rhallys et Evghenidis pour M. Zaïmis. Les quatre hommes d'État se connaissent depuis longtemps : leur discussion est très cordiale, bien que, sur des points essentiels, il y ait entre eux de sérieuses divergences. De son côté, M. Venizelos avec un de ses commissaires déjeune chez M. Jonnart à bord de la *Justice*. Il est dans d'excellentes dispositions, la mine souriante, le visage rayonnant. Une polémique locale ayant éclaté entre un journaliste français et certains organes venizelistes, il promet de modérer l'ardeur de ses partisans. Un peu avant le déjeuner, une dame très élégante et fort agitée fait irruption à bord du cuirassé : c'est Mme Schliemann, dont le mari est le fils du fameux archéologue allemand. Quelques jours auparavant, au moment de l'embarquement de la famille royale à Oropos, la ferveur bouillonnante de son loyalisme s'était donné libre cours. Apostrophant notre attaché naval : « Voilà, lui cria-t-elle, comment vous osez traiter notre Roi ! » Aujourd'hui, c'est le sort de son mari qui la préoccupe. Celui-ci, député de Larissa, a cru devoir se rendre au milieu de ses électeurs, lors de l'arrivée des troupes françaises. Sans doute, a-t-il pris une attitude répréhensible, car il a été arrêté et conduit à Salonique. Mme Schliemann redoute que les venizelistes, féroces et buveurs de sang, comme on sait, ne l'aient déjà fusillé. M. Robert David, qui la reçoit, la rassure. Il lui promet qu'on va télégraphier à ce sujet au général Sarrail.

Les Puissances protectrices sont intervenues en Grèce pour y rétablir la vérité constitutionnelle violée de la façon la plus flagrante par le roi Constantin. Celui-ci a tenté de substituer sa volonté propre à la volonté de la nation, telle qu'elle s'était exprimée au cours d'une élection récente. Il commet un véritable coup d'État, un attentat contre la Constitution lorsque, en septembre 1915, il écarte du pouvoir M. Venizelos et renvoie la Chambre élue trois mois auparavant, le 31 mai 1915.

Constantin prétend à cette occasion qu'il a le droit de dissoudre la Chambre autant de fois qu'il le veut. Cette prétention est la négation pure et simple du régime constitutionnel. Si le souverain peut dissoudre à sa guise et autant de fois qu'il lui plaît le Parlement, expression de la volonté du peuple, le régime

parlementaire n'existe plus. Il est remplacé en fait par le régime du *pouvoir absolu*.

En Grèce, pays constitutionnel, l'exercice du droit de dissolution est soumis à des règles, à des traditions très précises. Le roi Othon avait été exilé parce qu'il avait cru pouvoir se servir de ce droit comme bon lui semblait, dans le dessein de régler la politique de l'État d'après sa propre volonté. Le roi Georges, son successeur, se trouva au début de son règne aux prises avec de très grosses difficultés. Pour en sortir, il essaya de dissoudre la Chambre, ce qui souleva l'opinion publique. M. Charilaos Tricoupis se fit l'interprète de ce mécontentement dans un article intitulé : « A qui la faute ? » Le Roi le fit poursuivre devant les tribunaux ; mais quelque temps après, c'est à lui qu'il confiait la mission de former le nouveau ministère. Le discours royal prononcé lors de l'ouverture du nouveau Parlement marquait très nettement la limite des prérogatives de la Couronne en ce qui concerne le droit de dissolution. Il est comme une charte entre la couronne et le peuple. Le Roi ne peut dissoudre la Chambre que lorsque celle-ci, de toute évidence, ne représente plus la volonté du pays, lorsque, élue longtemps auparavant et les circonstances ayant entièrement changé, elle se trouve en présence d'une situation toute nouvelle.

Depuis cette époque, durant son très long règne, le roi Georges ne recourut qu'une fois au droit de dissolution, au commencement de 1892. La Chambre avait été nommée il y avait deux ans. Une grave crise financière s'étant produite, l'opinion publique s'était prononcée avec beaucoup de force contre le cabinet Delyannis qui, quoiqu'il disposât de la majorité à la Chambre, ne représentait plus la majorité du pays. La preuve en fut d'ailleurs faite aux élections suivantes, où la plupart de ses partisans furent battus. La dissolution de la Chambre était donc conforme au désir de l'opinion publique.

La situation était bien différente, on peut même dire opposée, en 1915, au moment où Constantin accomplit son coup d'État. La Chambre renvoyée par lui, au mépris de tous les droits, de toutes les règles, n'avait que trois mois d'existence. M. Gounaris, alors président du Conseil, docile exécuteur des volontés royales, avait essayé par tous les moyens de peser sur les électeurs, pour les amener à voter contre M. Venizelos. Le Roi

n'avait pas craint d'intervenir directement dans la campagne électorale. Ses agens avaient répété au peuple que voter pour Venizelos, c'était voter contre le Roi, c'était rendre inévitable la guerre et par conséquent la ruine de la Grèce, etc. En dépit de cette furieuse propagande, M. Venizelos avait obtenu la majorité. Trois mois plus tard, le Roi le chassait du pouvoir et renvoyait la Chambre parce que *tel était son bon plaisir.*

Une telle dissolution, arbitraire, anticonstitutionnelle, les Puissances protectrices avaient le droit et le devoir de la tenir pour inexistante, d'exiger en conséquence la convocation de cette Chambre de 1915, dissoute illégalement.

C'est cette demande que le Haut-Commissaire, d'accord avec M. Venizelos, allait présenter à M. Zaïmis. M. Venizelos demandait en outre la revision de la Constitution dans un sens plus démocratique, afin de rendre impossible le retour de pareils attentats; la suspension de l'inamovibilité de la magistrature, pour être en mesure de punir tous les abus de pouvoir qui avaient été commis.

M. Zaïmis, — et M. Jonnart ne l'ignorait point, — n'était pas disposé à souscrire à toutes ces demandes. Il comptait offrir sa démission. Fallait-il l'accepter maintenant ou bien le prier de garder le pouvoir quelque temps encore? Le moment était-il venu pour M. Venizelos de rentrer dans la capitale? Telles étaient les questions qui exigeaient de M. Jonnart une décision immédiate.

Le calme et la tranquillité avaient été rétablis dans Athènes beaucoup plus vite qu'on n'aurait pu le supposer. Toutes les fois que le Haut-Commissaire se rend dans la capitale, il y reçoit l'accueil le plus respectueux et le plus sympathique. Des délégations de commerçans et d'étudians, des corporations ouvrières viennent l'acclamer au Pirée en criant : « Vive la France! Vive la liberté! » De tous les points de la Grèce lui parviennent des adresses qui témoignent des mêmes sentimens. Il reste un point noir : le Péloponèse, où s'est concentrée l'armée royaliste, où les partisans de M. Venizelos n'ont pas pu contrecarrer suffisamment la propagande constantinienne. Mais M. Venizelos, mieux renseigné que personne, est en mesure de tranquilliser M. Jonnart à ce sujet. Il l'assure qu'aucun désordre ne se produira dans la péninsule : l'événement devait lui donner pleinement raison.

Dans ces conditions, il apparaît à M. Jonnart qu'il n'y a que des avantages à brusquer le retour de M. Venizelos. Plus tôt un gouvernement régulier, définitif, sera installé en Grèce et mieux cela vaudra. C'est lui qui se chargera d'assurer l'ordre. Les troupes françaises débarquées au Pirée et à Corinthe pourront alors retourner sur le front de Macédoine.

Le dimanche 24 juin, M. Jonnart a deux entretiens d'une grande importance, l'un à dix heures et demie avec M. Zaïmis, l'autre à midi avec le roi Alexandre. La question du changement de ministère est discutée et réglée. Le Roi se déclare prêt à confier le pouvoir à M. Venizelos; il demande qu'on lui soumette le plus tôt possible la liste des nouveaux ministres. M. Venizelos, informé aussitôt, répond qu'un délai de deux jours lui est nécessaire pour appeler auprès de lui ses collaborateurs restés à Salonique. Le ministère pourra être constitué le 25 juin au soir et prêter serment le 27.

Le Roi, au cours de cet entretien, témoigne au Haut-Commissaire des sentimens de confiance et de sympathie à la sincérité desquels il est impossible de se méprendre. Il sera heureux, lui dit-il, de solliciter ses conseils et de profiter de son expérience. Il fera de son mieux pour seconder le désir des Puissances protectrices en ce qui concerne l'œuvre de réconciliation nationale, le respect de la Constitution et de la souveraineté du peuple. Il espère que le retour de M. Venizelos ne provoquera aucun désordre dans la capitale, mais il a quelques appréhensions touchant le Péloponèse.

« Il ne tient qu'à Votre Majesté, lui répond M. Jonnart, de faire entendre un langage énergique aux fonctionnaires de cette province, de les prévenir que tout désordre entraînerait pour eux de graves conséquences. »

Entrevue des plus cordiales. Ce jeune souverain de vingt-quatre ans, placé d'une manière si rapide et si imprévue sur un trône auquel il n'était pas destiné, n'a pas eu l'occasion de faire l'apprentissage du métier. Les questions constitutionnelles, qu'il a beaucoup moins pratiquées que l'automobile et le tennis lui apparaissent singulièrement compliquées et ardues. Sentant le besoin d'un guide, il se tourne tout naturellement vers M. Jonnart dont il a, dès le début, vivement apprécié l'attitude toute de netteté et de franchise.

Au cours de l'après-midi, on règle tous les détails du

changement de ministère. Une manifestation parcourt la rue du Stade, acclamant le Roi qui est au théâtre. Au Pirée, quelques manifestations venizelistes, mais sans que l'ordre soit troublé.

Cependant la nouvelle que M. Venizelos va reprendre le pouvoir se répand rapidement dans le public. Le départ de Constantin est beaucoup trop récent pour que l'atmosphère puisse être déjà complètement éclaircie. Il se trouve que le yacht *Sphacterie*, qui a conduit en Italie le monarque déchu, est justement revenu ce jour-là. Dans la soirée, des marins de l'équipage en armes, des étudians, des épistrates parcourent les rues, promenant un portrait de Constantin et menant grand tapage. Quelques cris de : « Vive Constantin! » se font entendre, et aussi, assure-t-on, quelques cris de : « Vive l'Allemagne! »

Bien que des incidens de cette sorte n'aient pas grande importance, mieux vaut toutefois en prévenir le retour. Le général Regnault, commandant nos forces de débarquement, prend immédiatement ses mesures en conséquence. Ces mesures avaient été soigneusement étudiées; le général s'était préparé à toute éventualité : il n'a plus qu'à lancer les ordres d'exécution. En quelques heures, à l'aube du jour suivant, les troupes françaises, avec leur artillerie, occupent toutes les hauteurs environnant la capitale : l'Observatoire, le Pnyx, la colline du Stade, l'Acropole, le Lycabète. Voici nos « poilus » très heureux et très fiers de fouler cette terre illustre et toute chargée de légendes. Ils reçoivent partout le meilleur accueil ; ils fraternisent avec les populations. Ils resteront là jusqu'au moment où M. Venizelos, ayant repris le pouvoir, décidera lui-même que leur séjour n'est plus indispensable. Tout fait prévoir que ce sera très prochainement. M. Venizelos déjeune ce jour-là à bord de la *Justice*. Les dernières dispositions sont prises pour son entrée dans la capitale.

L'ex-Roi a demandé que la pension d'un demi-million de francs qui lui a été garantie par les Puissances lui soit payée par la Grèce. M. Venizelos préfère, lui aussi, cette solution, et il y donne volontiers son consentement. Le prince Nicolas, frère de Constantin, au cours d'un entretien avec M. Robert David, tient à se justifier des sentimens germanophiles qu'on lui a prêtés. Il dément notamment des propos violens contre l'Entente qu'il aurait tenus au ministre de Russie à Stockholm. Son éloignement de la Grèce paraît cependant préférable dans

les circonstances présentes. Il partira prochainement pour la Suisse, ainsi que ses frères, le prince André et le prince Christophore.

Le 24 juin, M. Jonnart remet à M. Zaïmis la note officielle demandant la convocation de la Chambre du 31 mai 1915. « Sa dissolution, dit la note, n'est conforme ni à l'esprit de la Constitution, ni aux principes fondamentaux du régime parlementaire, en vigueur depuis l'établissement de la dynastie régnante. Les événemens qui ont précédé et déterminé le vote de la Constitution de 1864, ainsi que l'application de cette Constitution durant de longues années, excluent toute interprétation qui tendrait implicitement à accorder à la Couronne le droit de disposer à son gré des destinées du peuple. » Le Haut-Commissaire réclame en conséquence la réunion de cette Chambre, qui « seule est considérée par les Puissances garantes comme régulièrement élue. »

En réponse à cette note, M. Zaïmis fait savoir à M. Jonnart qu'il est prêt à remettre au roi Alexandre la démission du cabinet. Le Haut-Commissaire lui adresse une lettre pour le remercier « de son loyal concours, du patriotisme éclairé dont il s'est inspiré dans des circonstances difficiles. » M. Zaïmis approuve toutes les dispositions prises par le commandement français, d'accord avec M. Venizelos, pour garantir l'ordre dans la capitale, le jour où le nouveau ministère entrera en fonctions. Quelques contingens français, aidés de quatre cents gendarmes crétois arrivés de Salonique, seront chargés de ce soin.

Le 26 juin, au soir, M. Venizelos réunit autour de lui ses collaborateurs et constitue ainsi son cabinet : M. Venizelos, président du Conseil, ministre de la Guerre; M. Politis, ministre des Affaires étrangères; M. Repoulis, ministre de l'Intérieur; M. Dingas, ministre des Cultes et de l'Instruction publique; M. Michalacopoulos, ministre des Finances; M. Spyridis, ministre de l'Économie nationale; M. Papanastasiou, ministre des Communications; M. Tsirimokos, ministre de la Justice; M. Coundouriotis, ministre de la Marine; M. Negropontis, ministre de l'Agriculture et du Domaine; M. Simos, ministre de l'Assistance; M. Empiricos, ministre du Ravitaillement.

A huit heures du soir, M. Robert David se rend au palais et donne cette liste au comte Mercati, maréchal de la cour, qui la

soumet au Roi. Ce dernier ne fait aucune objection, sauf en ce qui concerne la création de deux ministères nouveaux. Il est décidé que les ministres prêteront serment le lendemain matin, à onze heures, et, sur leur demande, en redingote, beaucoup d'entre eux, par suite de leur départ précipité de Salonique, n'ayant pas apporté leur habit. Le métropolite, qui a prononcé l'anathème contre M. Venizelos, ne peut pas décemment présider la cérémonie de prestation du serment. C'est le directeur du séminaire qui le remplacera.

Ce soir-là, M. Jonnart offre, au restaurant du Phalère, un dîner aux membres de la légation, aux officiers généraux et aux états-majors français des troupes de terre et de mer. La musique d'un de nos régimens joue la *Marseillaise* et l'hymne grec, aux applaudissemens d'une foule très nombreuse.

Tout le monde se prépare pour la grande journée du lendemain.

*
* *

De très bonne heure, le mercredi 27 juin, des bataillons français occupent les points principaux de la ville : les places, les jardins du Zappeïon, les abords du Palais Royal et de l'hôtel de la Grande-Bretagne où doit descendre M. Venizelos. Ces troupes sont renforcées par les quatre cents gendarmes crétois. A onze heures, les automobiles amenant les nouveaux ministres débouchent de l'avenue du Phalère près de l'Arc d'Hadrien. Elles se rendent au Palais où la prestation de serment a lieu.

Quand M. Venizelos sort, il est acclamé par la foule. Pas un cri discordant. Du balcon de l'hôtel qui donne sur la place royale, il prononce quelques paroles. Nombre d'amis viennent le saluer et le féliciter dans ses appartemens où, le long des corridors, les gendarmes crétois, gardes du corps fidèles, exercent une surveillance attentive. Quelques lettres de menaces ont été envoyées au nouveau président du Conseil : mieux vaut prendre toutes les précautions.

Vers la fin de la journée, une grande manifestation se déroule sur la place. La foule réclame M. Venizelos. Celui-ci paraît sur le balcon d'où il prononce un éloquent discours :

« Il y a aujourd'hui dix mois, dit-il, que les Bulgares ont pénétré en Macédoine (*Cris de la foule :* A bas les Bulgares !) et que le quatrième corps d'armée grec a été fait prisonnier.

C'est à cette époque que j'ai communiqué avec la population d'Athènes, lors du *meeting* qui avait été tenu devant ma maison. Ce discours constituait le dernier avertissement que j'adressai à l'ex-Roi.

« Si cet avertissement semble avoir produit une certaine impression sur le souverain, cette impression n'a été que momentanée et on a bientôt constaté qu'on ne pouvait espérer aucun changement dans la voie où il s'était engagé. Je me suis rendu compte, alors, que le temps des hésitations était passé. Il fallait être aveugle pour ne pas s'apercevoir que la Grèce s'était déshonorée en ne tenant pas ses engagemens avec la Serbie. (*Cris de la foule :* Vive la Serbie !) Il ne restait plus qu'un seul espoir, c'est que la partie encore saine de la nation se soulevât pour sauver la patrie.

« Je n'ai pas eu une minute d'hésitation. Avec le glorieux amiral Coundouriotis et le général Danglis, nous n'hésitâmes pas à quitter Athènes et à créer une Nouvelle Grèce fidèle à ses Alliés et à ses amis, qui se rangerait à leurs côtés contre les ennemis héréditaires.

« Une grande partie de la nation a répondu à notre appel. Dans l'espace de quinze jours, tout l'hellénisme de l'étranger et une grande partie du pays s'étaient déclarés pour le nouveau gouvernement. Si l'autorité du gouvernement de Salonique ne s'est pas propagée davantage dans le pays, cela est dû à l'intervention des grandes Puissances qui ont fixé une zone neutre. »

M. Venizelos rappelle que son gouvernement s'est consacré avec un plein succès à l'organisation de la défense nationale. Des légions ont surgi de la Nouvelle Grèce, prêtes à laver le déshonneur que l'absolutisme de Constantin avait jeté sur la nation. L'armée du gouvernement provisoire a rapidement atteint soixante mille hommes; avec la mobilisation de la Thessalie et des îles Ioniennes, elle allait parvenir au chiffre de cent mille hommes.

« Les Puissances protectrices, ajoute-t-il, nous ont donné tout leur concours. Garantes du régime constitutionnel, elles se sont décidées à exiger le rétablissement de l'union nationale et de la vérité constitutionnelle qui se trouvait abolie depuis que l'ex-Roi avait formulé la prétention monstrueuse de n'être responsable que devant Dieu, sans tenir compte de la volonté du peuple. La Chambre élue le 31 mai 1915 sera prochainement

convoquée, mais ce ne sera là qu'une solution provisoire. En temps voulu, une Assemblée constituante sera élue pour reviser la Charte constitutionnelle, pour garantir la souveraineté nationale et le caractère démocratique du régime royaliste. Nous allons suspendre l'inamovibilité des magistrats, afin de pouvoir épurer les services judiciaires. Cette épuration est nécessaire pour ramener la confiance publique dans le fonctionnement de la justice, confiance qui a été fortement ébranlée au cours des événemens de décembre dernier.

« Inutile d'expliquer à nouveau quelle sera notre politique dans la lutte mondiale d'où dépend le sort des contrées helléniques. La place de la Grèce est aux côtés des Puissances démocratiques, qui luttent contre les Empires centraux dont nos ennemis héréditaires sont les alliés.

« Malheureusement, la politique démente de l'ancien régime a singulièrement affaibli l'organisatiou de la nation. L'armée est presque décomposée. Il faut la reconstituer matériellement et moralement. Nous allons convoquer, pour les exercer, les classes 1916 et 1917. Nous remplirons nos dépôts de matériel et nous travaillerons à la réconciliation des deux tronçons de l'armée et à leur collaboration future. Nous nous occuperons également du ravitaillement et du développement graduel de la vie économique du pays. »

M. Venizelos, en terminant, déclare qu'il a une foi absolue dans l'avenir. Il remercie tous ceux qui n'ont jamais cessé de partager son idéal et ses espérances, et il ajoute : « Je ne désire pas qu'il y ait de représailles contre qui que ce soit. Ceux qui se sont rendus coupables des crimes accomplis en répondront devant la justice. Les autres, ceux qui se sont laissé entraîner, ne sont que de malheureuses victimes dignes de notre pardon. »

La foule très nombreuse fait à l'orateur une ovation enthousiaste.

Le nouveau ministère s'installe. Le président du Conseil, M. Politis, ministre des Affaires étrangères, et plusieurs de leurs collègues logent à l'hôtel de la Grande-Bretagne.

Un des premiers actes du gouvernement est la rupture des relations diplomatiques avec les Empires centraux. Au cours d'un entretien avec M. Jonnart, dans l'après-midi du 28 juin, M. Politis lui fait part de cette importante décision. Par l'inter-

médiaire du chargé d'affaires de Grèce à Berne, il invite les représentans de la Grèce dans les capitales ennemies, Berlin, Vienne, Sofia, Constantinople, à demander immédiatement leurs passeports. Le télégramme est ainsi conçu :

« Par suite de l'unité qui vient heureusement de se rétablir entre les deux parties de la Grèce, jusqu'ici séparées, le gouvernement royal estime, du moment que plusieurs régimens grecs participent aux hostilités sur le front balkanique, qu'il ne lui est plus possible de continuer d'entretenir des rapports officiels avec le gouvernement auprès duquel vous êtes accrédité. Vous voudrez donc, dès réception de ce télégramme, demander vos passeports et rentrer en Grèce avec tout le personnel diplomatique et consulaire sous vos ordres. Vous prendrez les mesures nécessaires pour la conservation des archives de la légation et des consulats et vous vous adresserez à votre collègue des Pays-Bas, qui entre temps aura reçu à cet effet les instructions de son gouvernement pour le prier d'assumer la protection des intérêts helléniques. Je vous prie de m'informer de l'exécution des instructions qui précèdent »

M. Ribot, président du Conseil, fait parvenir par télégramme au Haut-Commissaire les félicitations officielles du gouvernement.

Le 29 juin, à la suite d'une visite que rend le Haut-Commissaire à M. Venizelos, il est informé que le Roi désire le voir le jour même au palais. Le jeune souverain, dans les termes les plus amicaux, fait part à M. Jonnart de certains scrupules que lui causent quelques-unes des mesures réclamées par M. Venizelos. « Je voudrais bien savoir, lui dit-il, si vous êtes sur ces divers points tout à fait d'accord avec lui. On a reproché à mon père d'avoir violé la Constitution. Or, les premiers actes qu'on me conseille, notamment la suspension de l'inamovibilité des magistrats par un simple décret, me paraissent contraires à la Constitution. » Mais M. Jonnart n'a pas beaucoup de peine à calmer les inquiétudes du Roi. Il lui explique que l'Assemblée constituante, dont la réunion est prochaine, sanctionnera et légitimera toutes ces mesures. Il lui fait à ce sujet, en termes clairs et simples, un petit cours familier de droit constitutionnel. « D'ici peu, lui dit-il, Votre Majesté en saura là-dessus tout autant que n'importe lequel de ses ministres. »

Le Roi ayant remarqué que certaines critiques lui étaient

adressées des deux côtés opposés, et par les Venizelistes aussi bien que par leurs adversaires :

— Ce n'est pas chose nouvelle, lui répond en riant M. Jonnart. Que Votre Majesté se souvienne de La Fontaine et de la fable célèbre : *Le Meunier, son Fils et l'Ane.*

— J'ai *La Fontaine* dans ma bibliothèque, répond Alexandre, et je vais relire cette fable.

Pour terminer, M. Jonnart promet au Roi de se rendre immédiatement à son appel toutes les fois que le jeune souverain éprouvera le besoin d'être renseigné ou conseillé.

Une mesure essentielle est la rupture des relations avec les Empires du Centre ; elle cause au Roi une vive émotion : M. Politis en fait part à M. Jonnart. Cette rupture va entraîner la guerre que le Roi désirerait épargner à son peuple. Mais sur ce point M. Venizelos n'admet aucun compromis, aucune défaillance. Son arrivée aux affaires ne pouvait signifier autre chose qu'une déclaration de guerre à l'Allemagne et à ses alliés. Le Roi ne l'ignorait pas. Ayant accepté le principe, il doit accepter les conséquences. La guerre est voulue par le parti venizeliste qui représente la majorité du pays. Par conséquent, la guerre se fera. Afin qu'aucune équivoque ne subsiste, M. Venizelos expose nettement ses vues sur ce grave sujet, au cours d'un entretien qu'il a deux jours plus tard avec le souverain.

Le dimanche 1er juillet ont lieu deux très belles cérémonies. Les troupes prêtent serment au Roi sur le Champ de Mars. Le défilé est excellent. Une foule nombreuse reconduit M. Venizelos jusqu'à son hôtel. Après le défilé, un *Te Deum* est célébré à la cathédrale, en mémoire des soldats grecs tombés en Macédoine : M. Venizelos et le général Regnault, commandant notre corps de débarquement, prononcent de très éloquens discours. L'enthousiasme est des plus vifs.

Voilà un mois exactement que M. Jonnart et sa mission ont quitté Paris. Les brillans résultats qu'ils ont obtenus en si peu de temps sont de nature à les satisfaire pleinement. L'opinion publique en France et en Angleterre est unanime à se féliciter de l'heureuse tournure prise par les événemens. A Athènes, la tranquillité est complète. Le Haut-Commissaire fait, par l'intermédiaire du ministre de la guerre, féliciter le général Regnault pour la façon très heureuse dont il s'est acquitté de sa mission.

Dans tout le pays, l'ordre n'a pas été un seul instant troublé. M. Venizelos s'est empressé de convoquer les généraux commandant les corps d'armée et les divisions. Tous ont répondu à son appel, à l'exception du général Papoulas commandant le Ve corps (Péloponèse) qui, se déclarant malade, s'est fait représenter par son chef d'état-major. Ce général, dont on pouvait redouter l'influence, a demandé sa mise en disponibilité. Il a adressé un ordre du jour à ses troupes les invitant à rester fraternellement unies dans leur dévouement au Roi et à la patrie. Parmi les officiers, l'état d'esprit s'améliore rapidement. On pouvait craindre le mécontentement de certains d'entre eux personnellement dévoués à Constantin. Mais la voix du patriotisme, le souci des intérêts nationaux font taire leurs sentimens individuels.

Il n'est pas jusqu'à une question très délicate, l'occupation de l'Épire par les Italiens, qui ne s'achemine elle aussi vers une heureuse solution. La conférence de Londres à la fin du mois de mai ayant prévu l'entrée des troupes françaises en Thessalie, pour assurer le contrôle des récoltes, le gouvernement italien avait de son côté décidé d'occuper l'Épire. Cette occupation s'était effectuée dans les premiers jours de juin. Elle avait beaucoup ému l'opinion hellénique. Les venizelistes surtout s'étaient montrés très irrités. « Il n'y avait aucun rapport, disaient-ils, entre l'intervention des troupes françaises uniquement destinée à sauvegarder les libertés constitutionnelles, à restaurer l'unité nationale, et celle des Italiens qui avaient l'air de poursuivre un but particulier et intéressé. » Des incidens pouvaient aisément se produire dont l'éventualité n'avait pas cessé pendant toute la durée de sa mission de préoccuper vivement M. Jonnart. Il s'était employé de son mieux à calmer les venizelistes. Pour prévenir tout incident, une zone neutre avait même été créée autour des territoires momentanément occupés par l'Italie.

La Grèce ayant rompu avec les Puissances centrales et devenant ainsi l'alliée de l'Entente, des négociations pouvaient être entamées avec les Italiens en vue de l'évacuation de l'Épire. C'est ce que fit sans tarder M. Venizelos. Il déclara que les troupes françaises quitteraient le territoire de la Vieille Grèce et retourneraient d'ici peu sur le front de Macédoine. Il demandait en conséquence aux Italiens d'effectuer un retrait analogue. Cette demande reçut un accueil très favorable. Le 3 juillet,

le comte Bosdari, ministre d'Italie à Athènes, informait M. Politis que son gouvernement était décidé à évacuer l'Épire sans même attendre l'évacuation de la Thessalie et de l'Attique par les troupes alliées.

Le 4 juillet, le général Sarrail, commandant en chef l'armée d'Orient, arrive à Athènes. Une réception très brillante a été préparée en son honneur. Un déjeuner lui est offert par le Haut-Commissaire, un dîner par le président du Conseil. Des discours sont échangés de la note la plus cordiale.

*
* *

Le lendemain se déroule une cérémonie des plus émouvantes. Le Haut-Commissaire a décidé de déposer une couronne sur la tombe des marins français assassinés le 1er décembre 1916. C'est à cinq heures après-midi, au cimetière du Pirée. M. Jonnart, accompagné de M. Robert David, de M. Clausse, du lieutenant-colonel Georges, s'y rencontre avec le général Regnault, l'amiral de Guesdon, qui apporte une couronne au nom de la marine française. Les tombes de nos marins ont été réunies dans une enceinte réservée qu'entoure un soubassement de marbre blanc. Chacune d'elles est recouverte d'une dalle de marbre sur laquelle est inscrit le nom de la victime avec cette mention : « Mort pour la France! »

Mgr Petit, archevêque catholique d'Athènes, accompagné de ses deux vicaires généraux, est venu saluer M. Jonnart. Il a été témoin du crime; il explique comment il a été possible d'assurer à nos marins une sépulture digne d'eux.

Les assistans, tête nue, se groupent autour du Haut-Commissaire, qui prononce l'allocution suivante :

« Nous venons très simplement déposer quelques fleurs sur la tombe de ceux de nos vaillans marins qui ont été lâchement assassinés dans la journée du 1er décembre 1916. C'est avec une profonde émotion que nous apportons l'hommage attendri de la patrie aux victimes de cet odieux guet-apens. Qu'ils dorment en paix!

« L'insulte faite au drapeau français a été vengée. Après avoir exigé les réparations et les garanties nécessaires, la noble nation française s'est généreusement préoccupée de libérer la Grèce, de rétablir son unité et de lui préparer de nouvelles et glorieuses destinées.

« C'est ainsi que se vengent les grands pays comme le nôtre, en ajoutant un bienfait à tous ceux que, dans la longue suite des siècles, la France a rendus à l'humanité.

« Oui, dormez en paix, mes amis ! La Patrie française vous a pleurés, elle vous a bénis, et avec votre sang elle a écrit une nouvelle et magnifique page de l'histoire nationale. »

Une vive émotion étreint tous les cœurs. Mgr Petit récite le *De Profundis*. L'amiral de Guesdon remercie M. Jonnart au nom de la marine française.

*
* *

Désormais, c'est vers la réorganisation morale et matérielle de l'armée que M. Venizelos tourne ses principaux efforts. Il estime en effet que le premier devoir de la Grèce, débarrassée d'un souverain qui la trahissait, est de se mettre rapidement en état de combattre, de jouer son rôle aux côtés des Alliés, sur le front de Macédoine.

Son intention est d'appeler très prochainement les classes 1916-1917. L'armée venizeliste, constituée par le gouvernement provisoire de Salonique, comporte actuellement un effectif de 60 000 mobilisés répartis en trois divisions et en élémens de dépôt. Les deux classes de recrues, qui seront convoquées vers le 10 août, donneront 45 000 hommes environ. Vers le commencement d'octobre, M. Venizelos compte mobiliser les réservistes nécessaires pour porter de quatre à dix le nombre total des divisions. Ces dix divisions correspondront à un effectif global de 150 000 à 160 000 hommes.

Enfin, trois mois après, c'est-à-dire en janvier 1918, cinq nouvelles divisions seraient formées.

L'armée grecque comprendrait alors quinze divisions représentant un effectif total de 200 000 hommes.

C'est là une aide fort appréciable. Le concours, sur le front de Macédoine, de 150 000 à 200 000 hommes de troupes fraîches, peut nous être d'un très grand secours. Qu'on ne dise pas que la qualité de ces troupes sera des plus médiocres, attendu que les Grecs, dans leur ensemble, désirent vivement ne pas se battre. Rien ne permet de porter contre eux une pareille accusation. Les divisions venizelistes qui ont été engagées sur le front de Salonique se sont conduites de la façon la plus honorable. Elles ont mérité les éloges des plus difficiles. Là-dessus, tous les

témoignages concordent. Pourquoi les divisions nouvellement constituées ne donneraient-elles pas des résultats équivalens?

Et le concours de la Grèce va se traduire par d'autres avantages, très importans, eux aussi.

Les chemins de fer et les routes, dont le roi Constantin nous avait toujours refusé l'usage, sont désormais à la disposition de l'armée d'Orient. Leur utilisation réduira considérablement la durée et les risques des transports par mer. Le chemin de fer du Pirée à Salonique par Larissa nous sera particulièrement précieux à cet égard. On va dès maintenant s'occuper activement d'améliorer cette ligne et d'en accroître le rendement.

La Grèce, bien que n'étant pas un pays industriel, possède cependant un certain nombre d'usines qui pourront être utilisées pour les besoins de notre corps expéditionnaire.

Mais pour que la Grèce soit en état de nous rendre ces services, l'aide financière et économique des Alliés lui est absolument indispensable. Le nouveau gouvernement grec compte adresser prochainement aux Alliés une demande en ce sens. Il s'agit tout d'abord d'assurer au peuple son pain de tous les jours. La question des vivres domine toutes les autres. Elle n'est pas facile à résoudre par suite de la crise du tonnage. Le peuple s'imaginait volontiers que le retour de M. Venizelos, la levée du blocus, allaient se traduire aussitôt par l'abondance des denrées. C'eût été un véritable miracle, et ce miracle ne s'est pas produit. Les Alliés, au temps de Constantin, avaient mis la main sur un certain nombre de bateaux grecs. M. Venizelos demande qu'ils soient rendus le plus tôt possible à leurs propriétaires. Cette réclamation paraît des plus justifiées. Il désire en outre qu'on aide de toute manière la Grèce au point de vue des finances, du matériel des chemins de fer, des armes et des objets d'équipement pour les troupes.

La tranquillité est rétablie; M. Venizelos est installé solidement au pouvoir; l'unité nationale est restaurée; nos troupes pourront prochainement regagner le front de Salonique; la Grèce s'est déclarée notre Alliée; elle reconstitue activement son armée pour s'acquitter sur les champs de bataille des devoirs qu'impose cette alliance. Tels sont les résultats acquis. M. Jonnart estime justement que l'objet de sa mission est rempli. Il quitte Salamine le 7 juillet et rentre à Paris le 11.

Cinq semaines lui ont suffi pour obtenir ces résultats si importans.

L'éclatant succès de cette mission peut et doit inspirer un certain nombre de réflexions.

Il a été beaucoup question, ces temps derniers, d'un problème dont la solution est difficile, en raison même de son importance : celui de l'unité de commandement. Or, cette unité s'est trouvée réalisée dans l'opération confiée à M. Jonnart, et c'est la principale raison pour laquelle elle a si bien réussi. Les hommes d'État français et britanniques se sont mis courageusement en face de l'obstacle, au lieu d'hésiter et de biaiser comme ils avaient fait jusqu'alors. S'étant accordés sur le principe de l'entreprise, ils ont choisi pour l'exécution un chef unique investi de pleins pouvoirs, et leur choix s'est trouvé excellent. Ce chef n'a pas fui les responsabilités. Au lieu de songer à lui, à ses intérêts particuliers, il n'a pensé qu'aux grands intérêts nationaux dont il assumait la charge. Il a été, dans toute la force du terme, un *chef*. Il a su, quand il le fallait, courir des risques : toute opération diplomatique ou militaire en comporte forcément. Ces risques-là, par de judicieuses précautions, grâce à un plan soigneusement étudié, il s'est arrangé d'ailleurs pour les réduire au minimum. Les précautions prises, il est allé hardiment, résolument, de l'avant, — et il a gagné la partie.

RAYMOND RECOULY.

CARL SPITTELER

I

LA PÉRIODE PESSIMISTE

Nous n'aurons jamais trop d'égards pour nos amis de l'étranger. En Suisse alémanique, nous avons eu pour nous, dès le début de la guerre, des artistes très fêtés en Allemagne, peu connus chez nous : le peintre Hodler, le poète Spitteler. Le 24 avril 1915, l'Académie française envoyait en reconnaissance « au grand poète Charles Spitteler, dont les compatriotes fêtent aujourd'hui le soixante-dixième anniversaire, son salut confraternel. » Au banquet organisé en l'honneur du poète par la revue genevoise *Pages d'Art*, les télégrammes de sympathie ont afflué de France, signés des plus illustres noms. Des journaux, des revues ont consacré à Spitteler quelques lignes ou quelques pages. Des traductions ont commencé à répandre dans le public les œuvres en prose de Spitteler, les plus accessibles aux traducteurs comme aux lecteurs.

Il reste à présenter au public l'œuvre de Spitteler dans son ensemble, et principalement ses grands poèmes symboliques, *Prométhée et Épiméthée*, le *Printemps olympien*.

Avant la guerre même, et sans que Spitteler s'en soit douté (1), ces ouvrages ont eu chez nous des lecteurs peu nombreux, mais fervens. Il est de simple justice qu'aujourd'hui nous éle-

(1) En décembre 1914, Spitteler prononçait publiquement ces paroles : « Mes amis français, je puis les compter sur mes doigts ; la main gauche y suffit, et même je n'ai pas besoin du pouce ni du petit doigt. Je peux même plier les trois autres doigts. En France, je voyage solitaire, inconnu, entouré d'étrangers défians et méfians. » (*Notre point de vue suisse*, Zurich, 1915.)

vions la voix en l'honneur du maître, nous qui, depuis longtemps, aimions son art robuste et le jeu éblouissant de son imagination, et faisions confiance à son clair bon sens de montagnard indépendant et critique.

*
* *

Carl Spitteler avait largement dépassé la cinquantaine quand la notoriété, puis la célébrité, lui sont venues (1). Il s'est mûri dans la solitude et dans l'exil : solitaire dans sa patrie suisse, au cours d'études juridiques, puis théologiques, qui l'ont conduit aux solutions les plus négatives ; solitaire dans ses années de préceptorats lointains, en Russie et en Finlande, plus seul encore au retour lorsque, pareil au héros de son roman d'*Imago*, il a plus cruellement ressenti les ridicules et les mesquineries de son milieu bourgeois et de sa petite ville. Cette solitude s'est aggravée d'amertume et de dépit quand la première œuvre, celle où vivaient enfermées toute sa jeunesse méditative et toute son orgueilleuse ambition, a sombré dans l'indifférence d'un public et d'une critique gagnés à de tout autres tendances. De là sont venus au poète et ont germé dans son âme un courage combatif, une violence contenue, une totale indépendance d'esprit qui donnent à Spitteler son originalité vigoureuse parmi les écrivains de ce temps. La tendance polémique, et trop souvent didactique, de son œuvre tient par de profondes racines à son tempérament et à sa destinée. Mais, à vingt ans, il est tout entier formé, ce caractère inflexible, impitoyable aux autres et à lui-même, cet esprit exigeant et perspicace : en vain des amis l'engagent à faire imprimer ses premiers essais poétiques, il refuse et se condamne par là, il le sait, « à rester toute sa vie un aristocrate en littérature : publier une œuvre imparfaite lui eût semblé une honte éternelle, pire qu'un vol (2). »

(1) Carl Spitteler, né en 1845, à Liesthal (canton de Bâle-Campagne), a publié les volumes suivans : *Prometheus und Epimetheus* (1881), *Extramundana* (1883), *Schmetterlinge* (1889), *Friedli der Kolderi* (1891), *Gustav* (1892), *Literarische Gleichnisse* (1892), *Balladen* (1893), *Der Gothardt* (1897), *Conrad der Leutnant* (1898), *Lachende Wahrheiten* (1898; 2e édition augmentée, 1905), *Die Maedchenfeinde* (1903), *Imago* (1906), *Glockenlieder* (1906), *Meine Beziehungen zu Nietzsche* (1908), *Olympischer Frühling* (1900-1905; 2e édition remaniée, 1909), *Meine frühesten Erlebnisse* (1914), *Unser Schweizer Standpunkt* (1915).

(2) Les détails biographiques qui suivent sont empruntés à deux brochures de Carl Meissner (Iéna, 1912) et de Robert Faesi (Zurich, 1915) sur Carl Spitteler.

*
* *

Par ses origines, Spitteler appartient à la petite bourgeoisie aisée, mi-campagnarde, mi-citadine, du canton de Bâle. Son enfance s'est écoulée à Liesthal et à Bâle, mais surtout à Liesthal où son père, fonctionnaire cantonal, possédait une maison. Ses souvenirs de tout petit enfant, heureux de vivre au soleil, de jouer avec les cailloux et les herbes, de se faire caresser par sa grand'mère et ses tantes, sont demeurés en lui intacts et vivans jusqu'à ce jour et forment, nous dit-il, « sa plus belle collection d'images et son livre poétique favori. » Le recueil de ses *Premiers souvenirs*, tout illuminé de soleil et de tendresse, se distingue d'autres volumes analogues par la préoccupation constante de rattacher le rêve à la réalité, la vision poétique à l'impression reçue : comment se forment les premiers rêves, comment les impressions de la journée, transfigurées ou prolongées dans l'espace et dans le temps, donnent naissance aux rêves, premier germe des visions poétiques ultérieures, à quel point la personnalité, l'âme est déjà formée dans l'enfant, tels sont les problèmes qui ont intéressé Spitteler, lorsqu'il a ressuscité ses quatre premières années d'enfance. De ces souvenirs on peut conclure qu'il a été de bonne heure un visuel et un imaginatif; il note comme les grands événemens de son enfance la première fois où il a vu couler un fleuve, le jour où il a pénétré dans une forêt, la première fois qu'il a reçu une averse en plein air. Enfant vigoureux, sain, voire turbulent, il a été aussi le petit rêveur précoce qui se plaignait qu'on vît dans les champs « trop de corbeaux et trop peu de cigognes, » et qui passait de longs après-midi d'automne à la fenêtre, à espérer les défilés de soldats en armes et de bêtes fauves que lui suggérait son imagination. La vérité l'oblige à reconnaître qu'il est une fois passé un chameau dans la rue de Liesthal, mais, hélas! pas le moindre rhinocéros, pas le plus petit éléphant à sa suite!

Adolescent, il a longtemps cherché sa voie. L'essentiel lui paraît être d'exprimer ces images, ces visions de l'enfance si vivantes en lui, et l'émoi de l'adolescence, le rêve, la méditation de l'âge viril. A dix-sept ans, il s'est cru peintre, ou peut-être musicien. Puis il a choisi d'être poète. La poésie lui a semblé la forme d'expression la plus satisfaisante, celle qui

peut seule suppléer à la peinture et à la musique, celle dont on peut le mieux se rendre maître par le travail. Car il ne croit pas précisément à l'inspiration, ou du moins, il pense qu'on peut la solliciter par le travail. « Le travail, dit-il, tend des rets où les visions, un beau matin, viennent se prendre. »

Dans ce tâtonnement préalable où des maîtres tels que Wackernagel et J. Burckhardt ont pu le guider, même à son insu, une lueur jaillit soudain : à vingt-deux ans, la lecture du *Roland furieux* révèle à « l'ex-apprenti-peintre » une poésie toute proche de la grande peinture à fresque, poésie d'action, de gestes et de batailles où « toutes choses sont transmuées en *devenir* vivant (1). » Dès lors, il s'habitue à projeter au dehors en tableaux symboliques, en hautes figures allégoriques, en visions mouvantes et chatoyantes, tout ce qui vit en lui de pensée et de rêve. Il veut être poète épique. Entreprise que condamne la critique officielle. Ne sait-on pas que l'épopée est un genre mort depuis des siècles ? N'est-elle pas l'apanage des époques primitives et des peuples-enfans ? Fort de son admiration pour Dante, pour l'Arioste et pour la Renaissance italienne, Spitteler revendique « le droit à l'épopée, » à l'épopée savante, héroïque ou mythologique, qui ne saurait à aucun moment se confondre avec le roman : le romancier, dit-il, ressemble au poète épique comme un escargot ressemble à un hussard ; tous deux se meuvent sur le chemin, et peut-être dans le même sens, mais tandis que l'un rampe sur le ventre dans l'ornière, l'autre s'avance au galop de son cheval.

Pour lui, son choix est fait d'avance. Il sent en lui frémir « ce courage débordant, ce goût de l'aventure, cet amour du coloris brillant de l'existence » qui sont les marques du génie épique. Une « allégresse matinale » l'emplit, un désir « qui s'élance dans l'univers sur les ailes de l'imagination, avide de tout ce que Dame Aventure lui enverra au travers du chemin... (2). C'était au temps de sa jeunesse, la santé colorait son sang, de jour en jour croissait sa force... » (3).

Comment expliquer qu'avec un tempérament de cette exubérance, Spitteler soit arrivé jusqu'à l'âge de trente-cinq ans sans

(1) J. Burckhardt, cité par Meissner, p. 7.

(2) Voir dans les *Vérités souriantes (Lachende Wahrbeiten)* les chapitres sur l'*Épopée défendue*, le *Critérium du don épique* (pp. 44-46, 216-218).

(3) Début de *Prométhée et Épiméthée*.

rien publier? Sans doute, les circonstances étaient contraires; de graves scrupules théologiques fermaient à Spitteler la carrière pastorale à laquelle il s'était préparé; il fallait compter avec la nécessité d'un travail mercenaire, loin de tout centre littéraire et intellectuel, loin de toute école et de tout cénacle qui auraient pu fournir le stimulant nécessaire. Mais la vraie raison est plus profonde et Spitteler l'a maintes fois précisée : elle tient à une fausse méthode de travail; le poète croit, à cette période, que la forme naît spontanément de la pensée, par germination intérieure, sans que la raison ou la volonté ait à intervenir. D'où un foisonnement désordonné d'images, une multitude de plans ébauchés, abandonnés et repris et qui « dégénèrent par la profusion des variantes. » Ni le *Prêtre Jean,* ni l'*Atlantis,* ni les *Noces de Thésée,* ni cet *Héraklès* tant aimé n'ont pu être achevés. Et lorsque, dans une nuit mémorable, celle de l'arrivée à Heidelberg (14-15 octobre 1867) a surgi du chaos une vision plus nette et plus obsédante, celle de Prométhée quittant la vallée natale sous la malédiction de l'Ange irrité, il a fallu, non pas huit jours, comme le pensait le jeune poète, mais treize années de labeur acharné pour que l'œuvre prît forme et vînt au jour.

Spitteler n'aime guère les confidences. Mais s'il décrit en termes pathétiques, dans une conférence sur la *Personnalité du poète* (1) ces orages de l'adolescence, ces premières révoltes de l'individualité juvénile, ces crises d'orgueil et de désespoir qui peuvent mener au bord du suicide, soyons sûrs qu'il les connaît d'expérience directe. Il sait que toute sagesse et toute virtuosité ne s'achètent « qu'à prix de sang. » Au travail de son *Prométhée,* poursuivi d'abord en Suisse, puis en Russie, il a donné le meilleur de sa force et toute sa jeunesse. Il ne parle de cette période qu'avec une sorte d'horreur sacrée, comme d'un « travail de Sisyphe, » d'une « Passion qui a duré dix ans, » mais au cours de laquelle il a « entrepris et mené à bien des tâches poétiques si ardues que tout autre travail lui a paru aisé par la suite. » Mais, ajoute-t-il, « comme, dans ce cruel labeur, les années s'évanouissaient une à une, emmenant avec elles ma jeunesse, sans espoir de retour, un pathétique puissant se développa naturellement dans mon âme. De ce pathétique est né le

(1) *Vérités souriantes,* p. 154-177.

récit profondément symbolique de Prométhée égorgeant ses petits chiens. Les petits chiens sont les espérances terrestres que l'homme sacrifie aux exigences de son génie intérieur. Mais malheur à lui, si le sacrifice de sa jeunesse a été vain! » L'histoire de cette jeunesse et de ce sacrifice, c'est dans *Prométhée et Épiméthée* qu'il faut la lire, sous le tissu brillant ou vaporeux des symboles. Parvenu au terme de son travail, de retour en Suisse et plein d'assurance, Spitteler comptait que ses peines ne resteraient pas sans compensation. *Heureux enfin*, il signe cette première œuvre d'un pseudonyme qui est un soupir de soulagement et un cri d'allégresse : *Carl Felix Tandem.*

*
* *

Prométhée et Épiméthée. Symbole (1). Dans une prose rythmée, sur une mélopée un peu monotone et psalmodiante, sous forme de mythes assez transparens, c'est toute la foi morale, philosophique et poétique de l'auteur qui s'exprime. Produit d'une longue méditation silencieuse, le livre en décrit, en style métaphorique, les périodes et les crises.

C'est l'évangile du solitaire, de l'individu orgueilleux et anarchique qui veut vivre en dehors des lois, non pour assouvir des passions brutales, mais pour écouter, dans le silence, « le chuchotement léger de son âme, » les suggestions du génie tyrannique qu'il porte en lui. A l'aube de leur jeunesse vigoureuse, Prométhée et Épiméthée décident « de devenir différens des hommes innombrables qui grouillent dans la tourbe commune, » ils se bâtissent chacun une maison à l'écart « et n'acceptent ni loi ni coutume, car leur unique règle était la voix chuchotante de leur âme, lorsqu'ils se promenaient pensifs par les forêts et les bocages et sur les pentes fleuries et embaumées de la montagne. » Riant début de la cruelle initiation! Bientôt les soupçons naissent autour des deux frères. Sans doute, l'Ange puissant qui gouverne les hommes prend plaisir à leur fière jeunesse et à « cette singulière richesse intérieure » qui distingue Prométhée entre tous les hommes. Mais pour réussir, pour conquérir la puissance, il faudrait ployer sous la loi commune, adopter la foi commune, la croyance correcte du troupeau, et Prométhée s'y refuse avec hauteur. La scène de

(1) *Prometheus und Epimetheus. Ein Gleichnis.*

l'entrevue avec l'Ange est d'une extrême beauté et mérite d'être citée tout au long :

C'était au septième jour, un samedi, et Prométhée se promenait rêveur dans le jardin de sa maison, et son regard paisible cherchait à percer les brouillards, tandis que sous ses pas bruissaient les feuilles sèches.

Et déjà dépouillée par un long automne, la splendeur du jardin s'était appauvrie, et quelques feuilles d'or pendaient encore aux arbres et aux buissons, et quelques fleurs d'un rouge foncé émergeaient encore de la mer des brumes, mais un silence riche et lourd de pressentimens pesait sur le tout; et ce silence était sanctifié par le trille léger d'un merle qui sautillait dans le bosquet désert, rêvant aux plaisirs et aux bonheurs de l'été disparu ; et toute vie semblait éteinte alentour, et nul mouvement n'en rompait la torpeur, sauf un unique rayon de soleil qui se jouait sur l'herbe verte, tournoyait et courait comme un enfant mutin, disparaissait, revenait, se glissait sous la barrière, se balançait sur une feuille, puis se fixait sur le sol.

Et tandis qu'il se promenait en paix, et que son visage calme et beau semblait refléter la sérénité de son cœur, et que son regard pensif suivait le rayon de soleil, et que ses pensées s'égaraient au loin, l'Ange de Dieu s'approcha soudain de Prométhée et lui dit d'un ton sévère ces graves paroles :

« Prométhée, audacieux étranger du Pays des Hommes, depuis longtemps je t'observe, et certes, j'ai remarqué la vigueur de ton esprit et ta singulière richesse intérieure ! Cependant tu seras rejeté, au jour de la gloire, à cause de ton Ame qui ne connaît ni Dieu ni loi, car rien n'est sacré à son orgueil, ni dans le ciel, ni sur la terre.

« C'est pourquoi, écoute mon conseil et sépare-toi d'elle. Et je te donnerai en échange une Conscience qui t'enseignera les mots en « isme » et en « tion, » et qui te guidera sur des voies sûres et droites. »

Et Prométhée répondit et dit d'un cœur résolu :

« Maître suprême, qui distribues la gloire et la honte au peuple des hommes, selon tes décrets arbitraires, en vérité, je te rends grâces ! Car bienveillant est le sens de ton discours, et je vois l'intention amicale qui se cache sous tes paroles !

« Toutefois, qui suis-je pour juger mon Ame? Car voici, elle est ma souveraine et ma déesse dans la joie et dans la peine, et tout ce que je suis, je le tiens d'elle. C'est pourquoi je veux partager ma gloire avec elle ; et s'il le faut, je me passerai de gloire plutôt. »

Et à ces paroles, le visage de l'Ange s'assombrit, et il ouvrit la

bouche, le tança et lui dit, — et son regard en disait plus long que ses paroles :

« Prométhée, trop d'insolence est dans ton cœur, et trop promptes sont tes lèvres à contredire ! Cependant je suis venu traiter avec toi de choses graves, et le destin de ta longue vie est tout entier sous ta langue. Écoute donc, une fois encore, mon conseil : si tu n'es pas capable de t'affranchir de cette Ame injuste, voici, tu y perdras le prix immense de tes longues années, et la joie de ton cœur, et tous les fruits de ton esprit ingénieux. »

Et de nouveau Prométhée insista et dit d'un ton ferme :

« Maître suprême, qui gardes sous clef dans ton trésor les joies terrestres, si bien que, hors de ta grâce, nul bonheur ne dure au cœur de l'homme ! Peut-être connais-tu cette légende du Pays des Hommes : Un homme avait des amis qui vinrent le trouver, pleins d'anxiété, et lui dirent : Voici, tu as une mauvaise femme qui te conduira à la mort et au crime. — Et l'homme sourit doucement et dit : A la mort ? au crime ? qu'importe ? — Il en est de même de moi, et ni dans la joie, ni dans la peine, je ne saurais me passer de son murmure adoré. »

Et à cette réponse, l'Ange se détourna, salua et partit. Et lentement il traversa la vallée étroite, pas à pas et comme hésitant. Et parvenu à la clôture intérieure du vallon, il s'arrêta, immobile et dans l'attente, tel celui qui croit être rappelé et espère chez son ami un tardif et dernier repentir.

Seul dans sa montagne sauvage, Prométhée connaîtra désormais l'exil, et plus tard la servitude ; il laissera dépérir, faute d'emploi ou d'occasion, et la vigueur et la tendresse dont sa jeunesse était si riche. Sur l'ordre de sa divinité mystérieuse, il lui faudra massacrer tous les innocens compagnons de sa solitude, les petits du Lion et ceux du Chien, tout son orgueil, toutes ses humbles joies, toutes ses légitimes espérances. *Être soi*, ne jamais accepter d'acheter au marché « les bons principes » qu'on y débite à vil prix ; se faire à soi-même sa loi et la choisir dure et belle, et ardue au delà de toute expression, renoncer même aux « bonnes actions » courantes et à la satisfaction naïve qu'elles procurent ; accepter de vivre seul et bourrelé ; choisir, en un mot, la solitude, la misère, les privations, le doute intérieur et le tourment perpétuel d'un cœur inassouvi et d'une énergie sans emploi : tel est le choix prométhéen. A ce prix, on devient un homme. A ce prix, on mérite l'approbation et le sourire de la déesse aux yeux changeans qui n'admet pas de partage.

Mais cet individualisme intégral ne va pas sans crime : « Je suis une divinité du crime, murmure l'Ame à son adorateur, et je te détournerai vers des sentiers non frayés. Et l'on te frustrera de la gloire de ton nom et du bonheur de ta vie à cause de moi... Et tu ne connaîtras ni bonheur ni joie sur la terre, mais bien tout ce qu'on appelle *crève-cœur* au pays des hommes. Car voici ce que tu auras à foison : les privations, l'opprobre et le désir inextinguible, et les sanglots qui serrent la gorge dans le silence des nuits. » Et dans cette mystique nouvelle où l'individu s'offre en sacrifice volontaire à sa destinée, Prométhée répond : « O ma déesse, lumière de ma vie, seule félicité, délice de mon cœur ! Béni soit le jour où j'ai pour la première fois plongé mon regard dans les ténèbres de tes prunelles ! Béni soit le lieu où s'est révélé à moi le chant harmonieux de ta voix ! Et chaque jour j'irai baiser, baiser ce sol sacré ! » S'il a dû renoncer « aux humbles bonheurs et au bien-être vulgaire, » il y a gagné en échange « un bonheur de choix et des douleurs pleines d'âme... »

Epiméthée, au contraire, accepte, pour devenir roi, de troquer son âme contre une conscience, chien de garde un peu épais qui juge de façon grossière, mais toujours catégorique, du bien et du mal, parce qu'il ignore les séductions fines du sentiment et de la beauté. Longtemps, certes, il pourra vivre heureux, régner sur la plaine grasse au beau fleuve paresseux, pays des hommes obtus, facilement satisfaits s'ils ont en abondance la nourriture et le vêtement et la bourgeoise existence familiale. Mais sa conscience bien dressée ne le préservera pas des pires bévues et ne l'avertira pas des plus grossières embûches : couronne en tête, et suivi de son peuple endimanché, il ira fraterniser par-dessus la frontière avec les mauvais voisins d'en face, la race de Béhémoth. Bien plus, il livrera aux mains de l'ennemi les enfans divins qui sont confiés aux hommes : la religion, l'art et l'avenir meilleur. Et par sa faute seront massacrés Mythos, le premier-né qui n'était que sourire et soleil, et Hiéro, le divin rêveur dont les chants faisaient surgir du réel un paradis de songe. Pour sauver le dernier-né, le Messie, l'espoir de l'avenir, Dieu même et son ange ne sauraient faire appel qu'au réprouvé, à Prométhée qu'ils ont maudit autrefois. L'occasion héroïque s'offre enfin au solitaire, celle qui mettra un terme, selon sa prière, « à cette période infernale d'éternelle

et d'oisive passivité. » Il se peut qu'il aille au-devant de la mort, lui seul contre deux peuples, mais qu'importe? « Voici, lui dit son Ame, il arrivera que, s'ils te massacrent, je baiserai tes lèvres pâles et je t'aimerai pour l'éternité. »

L'entreprise réussit, l'Enfant divin est sauvé, les hommes sont réconciliés avec la divinité courroucée. Prométhée acceptera-t-il maintenant d'être leur roi? Il n'est plus temps, une justice trop tardive n'est plus efficace et rien ne peut rendre la jeunesse et la force à une grande âme meurtrie par l'âge et par le malheur : « C'est pourquoi, puisqu'une erreur fatale a détruit mon corps et ma vie, et que le Lion est mort en moi, ainsi que le Chien, il est trop tard, et mon cœur ne désire plus que la solitude et mes yeux ne cherchent plus que la terre. »

Un puissant réconfort demeure : l'instant d'ivresse où Prométhée, seul dans sa forêt, comprend tout à coup qu'il a pleinement réalisé son être et que son Ame est contente de lui : « O mon Ame, s'écrie-t-il, déesse pleine de grâces! En vérité, tu m'as récompensé richement et tu m'as amplement payé de toute ma souffrance et de toutes mes blessures! Car voici, tu m'as fait gravir la cime de mon existence, et à cause de cet instant toutes les générations à venir me porteront envie, malgré le labeur inquiet de mes longues années... Mais à présent, adieu, époque divine, heure d'orgueil et de fière souffrance, où chaque pierre m'était un présage de victoire, où les bois et les sources partageaient mon espoir! » Puisque la lutte est finie et la victoire acquise, il suffit désormais d'attendre la mort, patiemment, et d'espérer parfois une visite de l'amie divine qui ressuscite un souvenir des premières ivresses. Si on demande, pourtant, à Prométhée qui est sa déesse, il répondra qu'il n'en sait rien : « Je ne lui ai demandé ni sa profession, ni son nom, ni exigé d'elle le moindre papier. Mais un après-midi d'été, je l'ai rencontrée au bord du ruisseau, parmi l'éclat des fleurs, et aussitôt j'ai cru en elle, à cause de sa souveraine beauté. » Peut-être n'est-elle qu'un mirage ou qu'une chimère. Peut-être n'a-t-elle pas plus de réalité que la chenille brune qui tombe de l'arbre et rampe dans l'allée. Qu'importe? « Que nous importent le ciel et la terre, et que nous fait le jugement de Dieu ou des hommes? Ce sont des étrangers, impuissans à donner la béatitude ou l'enfor à notre patrie intérieure. »

Livre étrange et beau que le *Prométhée*. Livre à la fois très

mûr et très jeune : mûr par la résignation haute et méprisante, jeune par l'outrance même du pessimisme et par ce fanatisme logique qui pousse toujours ses déductions à l'extrême. Livre obscur aussi, à moins d'admettre, ce que le texte ne dit pas, que Prométhée est l'artiste, prêt à tous les ascétismes pour réaliser une beauté rêvée, ardemment poursuivie à travers d'infinis déboires. Alors seulement nous comprenons son sacrifice et le risque terrible qu'il court. Mais sans doute y a-t-il une beauté dans ce sacrifice, même inutile, dans cette destinée royale brisée en son germe et si grande encore dans la ruine totale.

L'atmosphère du *Prométhée* est tragique et triste. L'univers y est dépeint comme un monde manqué, né de l'union adultère de l'Esprit créateur avec la matière brute, Physis, qui a supplanté la fiancée de Dieu, Ousia, l'Essence immortelle. Et maintenant, le remords de son œuvre imparfaite hante le Créateur sénile et malade, tandis qu'il erre, rongé de chagrin, sur la prairie solitaire. « C'est un empereur fou qui gouverne ce monde, et, quel qu'il soit, je le déclare injuste, et honteuses ses mœurs, et aveugle son jugement... Car voici, dans ce monde mauvais, tout bonheur et tout succès ne peuvent venir que de la brutalité ou de la ruse. »

Entre ciel et terre, cependant, circulent sans cesse des envoyées divines : Pandore l'Espérance, ou Maïa l'Illusion, ou Doxa la Croyance. Mais les présens qu'elles font aux hommes sont généralement méprisés; et toujours ils sont impuissans à guérir le mal de la Création. Une profonde « mélancolie cosmique » plane sur le *Prométhée*, comme un nuage chargé d'inexorables destins et d'absurdes hasards qui se déchaînent en tempêtes sur les têtes les plus fières ou les plus innocentes. Les *Extramundana* qui succèdent au *Prométhée* permettent d'apprécier la profondeur métaphysique de ce désespoir chez Spitteler. Ils permettent aussi une conjecture : les critiques suisses et allemands sont d'accord pour affirmer que toute la mythologie dont Spitteler a revêtu son pessimisme est née spontanément de sa souffrance même et de son vouloir tempétueux, et du contraste pathétique entre le monde qu'il rêve et celui qu'il voit réalisé. Il est évident au contraire qu'on peut relever dans ces mythes et ces symboles, si transformés soient-ils, des souvenirs précis qui ne sont pas inattendus chez un

ex-théologien : souvenirs de mythes platoniciens et néo-platoniciens sur la création du monde, souvenirs des doctrines essentielles de la gnose chrétienne primitive sur les origines du mal, la chute, la rédemption. Aux trois univers des Gnostiques correspondent ici trois régions géographiques : le royaume de Béhémoth, la plaine des hommes et la montagne de Prométhée, c'est-à-dire trois zones de la vie morale où prévalent aussi trois lois morales différentes : matérialisme grossier, croyance grégaire, initiative libre du génie (1). Au-dessus des hommes, un Créateur, démiurge maladroit et coupable, analogue à celui des gnostiques; auprès de lui, son ministre, l'Ange semblable à l'*Archôn* des Gnostiques. Des mythes comme celui de Logos et de Sophia, de l'Ange et de Doxa, d'Adam et d'Atlas attestent une connaissance exacte de tout ce mysticisme hérétique, mi-chrétien, mi-platonicien, mêlé de doctrines orientales, mouture trouble et puissante d'où s'est dégagée peu à peu la théologie chrétienne orthodoxe. On peut aller plus loin et dire que le procédé favori de Spitteler, celui de *Prométhée* et du *Printemps olympien*, est une manière de gnose moderne : prendre ainsi à toutes les religions et à toutes les mythologies des figures ou des mythes que l'on combine dans des ensembles nouveaux, auxquels on prête un sens qui parfois est le contraire même de leur sens primitif, donner pour fille au Dieu hébreu, la déesse Pandore, amie et bienfaitrice des hommes; mettre aux prises Prométhée et un ange, Épiméthée et Béhémoth; transformer la mystérieuse Màyâ des Brahmanes en une fillette gracieuse et diligente qui, du matin au soir, remplit la maison de chansons : ce mélange d'extrême liberté et de profond mysticisme est commun aux théologiens alexandrins et à Spitteler. Il est favorable, pense notre poète, à la poésie mythique et symbolique : à l'époque de transition où se décomposent les croyances, il appartient aux poètes de retenir une dernière fois les brillantes figures divines qui s'effacent; leurs noms, qui n'éveillent plus l'adoration, exercent encore une magie sur les cœurs; un parfum vague, une tonalité d'émotion affaiblie, un rayon pâli flottent encore autour des dieux morts; et leurs traits légendaires et familiers sont plus capables que tout autre symbole d'exprimer les pensées et

(1) *Monde hylique, monde psychique* et *monde pneumatique* de la Gnose.

les vérités nouvelles (1). Le *Prométhée* est un essai timide encore, le *Printemps olympien* sera le triomphe de ce procédé.

Dans cet univers imparfait et cruel, il reste pourtant à l'individu d'élite quelque possibilité de vivre une vie noble, dédaigneuse de toute vulgarité. C'est la consolation aristocratique entre toutes. Il reste les divines intuitions du génie, la voix enfantine et pure de la poésie qui transforme en un paradis l'humble vallée où elle a retenti pour la première fois, conseillant à tous la bonté et le bonheur et le mépris souriant de l'injure (2). Il reste enfin, répandue à profusion, de la beauté dans l'univers; et cela suffit. Les hommes ne savent pas toujours la reconnaître. Ils la persécutent et la bafouent, parce qu'ils lui préfèrent des biens plus tangibles et des conventions plus hypocrites. Mais aux cœurs solitaires la beauté de la nature parle un ineffable langage : de là, dans le *Prométhée*, cette vie continuelle du paysage, jurassien, alpestre et méditerranéen, avec ses lointains vaporeux, ses perspectives éthérées, ses ciels voilés ou radieux, ses mille senteurs d'aubépine, de sapin et de bruyère, les animaux de ses forêts, les aigles de ses hautes cimes, ses alouettes, ses papillons, ses abeilles. On pardonne aisément à Spitteler l'abus parfois indiscret de ses symboles, l'intention didactique souvent trop accusée du récit, en faveur de tel entretien de Prométhée avec son Ame, d'une si parfaite et mystique suavité, en faveur de tant de paysages d'un impressionnisme raffiné et lumineux, en faveur de telle immortelle image : promenade du dieu Logos convalescent, appuyé sur sa sœur Sophia, hautes et souples silhouettes qui se profilent en pleine lumière au bord de la mer.

Les saisons intermédiaires, automne et printemps, les heures où la lumière change, début de soirée ou lever du jour, sont celles que Spitteler note avec le plus de délicatesse. Il sait sur quel rythme, d'abord inégal, puis pressé et régulier, tombe l'averse d'été, et comment descend sur la montagne la première neige de l'hiver. Il a longuement suivi des yeux le vol de l'aigle royal en plein ciel, parmi les avenues et les colonnades des

(1) Voir le passage de Spitteler cité par Meissner, p. 87 : « Les personnages épiques qui proviennent de mythes oubliés et volatilisés vivent plus longtemps et brillent d'un éclat plus vif que tous les autres... L'épopée homérique ou germanique tire ses héros de la mythologie, mais à l'heure où les mythes sont déjà en décomposition..., etc. »

(2) Voir tout l'épisode de Pandore.

nuages. Il note le ruissellement cristallin de la lumière, à travers les grottes azurées de l'éther, et l'heure crépusculaire où « l'ombre et la lumière se sont évanouies, en remontant vers le ciel pâle et translucide, tandis que sur le fond opaque de la terre les couleurs lourdes pèsent encore sur les choses. »

La montagne suisse, ses forêts et ses pâturages, les mille ruisseaux qui bondissent dans ses *cluses* rocheuses, Spitteler les peint d'un coloris vif et pur, dans la lumière changeante des heures et des saisons. Et quand il évoque la mer, une mer glauque et dorée d'où surgissent à l'horizon les Iles Bienheureuses, on croit discerner un souvenir de paysages italiens, ceux du lac Majeur ou du lac de Côme (1). Sa couleur tâche à s'éclaircir encore, à n'être plus que lumière, sans ombre goudronnée, sans délayage affadissant — pareille, par la transparence rayonnante, aux plus vibrans paysages d'un Signac ou d'un Claude Monet. « Et point n'étaient ces couleurs semblables à celles qui couvrent à flots la surface du monde, engrisaillées par l'atmosphère opaque, maculées par les communs usages, avec des airs d'avoir traîné par les chemins, le regard hébété et le visage flétri : celles-ci, extraites des rayons les plus purs du soleil, posées par touches éclatantes, brillantes comme d'un feu intérieur, juxtaposaient hardiment les lumières aux lumières et bravaient en riant les jugemens timorés. »

La nature est pour Spitteler autre chose encore qu'une magie musicale et colorée : elle est un symbole continu de la vie de l'âme, elle est peut-être elle-même pénétrée d'âme : les montagnes, à l'horizon, se dressent « pareilles à des pensées, pareilles aux intuitions d'une âme noble qui médite devant l'univers; » la forêt, parmi la vie jeune et gaie de l'été, semble « un homme mûr et grave, que le malheur n'a point courbé; » le nuage parle à la vallée qu'il survole, le tilleul et le chêne murmurent au voyageur de confuses paroles, le ruisseau raconte d'interminables histoires; « au flanc des montagnes, les forêts vivantes changent de visage, et du haut des nombreux sommets les rocs croulent et s'effritent comme du sable dans les profondeurs houleuses de la mer. » Les phénomènes atmosphériques eux-mêmes se concrétisent en vagues formes animales : les nuages orageux traînent sur les prairies du ciel leurs corps mons-

(1) Dans son petit *Guide du Gothard*, Spitteler désigne la région comprise entre Côme et Bellinzona comme étant « le Paradis. »

trueux aux mamelles pendantes, aux flancs féconds; un rayon de soleil dans la forêt, c'est l'écureuil roux qui bondit de branche en branche, se balance au bout d'un rameau, puis saute à terre d'où il fixe sur le promeneur un regard vif et étonné. Ailleurs les mythes sont plus humoristiques : la sottise est le crapaud immonde qu'on sent tout à coup sous son pied, « et voici, c'était une véritable sottise, verte et jaune, et couverte de pustules et de bave, et oncques ne vis sottise aussi épanouie. » Tout ce qui a trait au « Pays des Hommes, » aux mœurs patriarcales des sujets d'Épiméthée, aux vertus « de leurs pères nobles, de leurs femmes blanches et de leurs enfans purs, » à leurs réjouissances patriotiques et champêtres et à leur éloquence de fête nationale, est d'un burlesque véhément et gai qui tranche sur la solennité générale du style.

Ainsi, grâce à l'orgueil prométhéen qui ne transige jamais, grâce aux belles images et grâce à l'humour, le poète échappe trois fois au pessimisme ; et son livre, dont la portée est abstraite et l'affabulation générale austère, arrive à être plein de soleil et de chants d'oiseaux, plein de parfums alpestres, de fleurs et de rayons, plein de mythes gracieux ou sévères, mélancoliques ou burlesques (1), plein d'admirables visions symboliques qui préfigurent déjà le monde héroïque et divin du *Printemps olympien.*

Ce livre si neuf, et par sa hardiesse morale et par son art du paysage et par sa surprenante richesse d'images et de symboles, ce livre si fort, si lourd de pensée, passa totalement inaperçu. Nietzsche l'a-t-il lu? C'est probable. Mais son *Zarathustra*, qui vit au désert entre l'Aigle et le Serpent, doit-il quelque chose au *Prométhée*, autre anachorète que suivent le Lion et le Chien? N'y a-t-il pas, surtout, une parenté générale d'atmosphère et de tendances entre les deux livres, si différentes qu'en soient par ailleurs la doctrine, la musique et les ressources imagées? Le jour où Spitteler a cru bon de donner quelques explications sur les rapports d'ailleurs passagers qu'il a eus avec Nietzsche, il a déclaré la question sans intérêt à ses yeux. De toute manière, le *Prométhée* étant antérieur de deux ans au

(1) Mythes de Maïa, de Doxa, de Pandore, de Laïla, d'Adam et d'Atlas, de Logos et de Sophia, mythes de la Vallée Morte, de la Conscience, de la Baleine invisible, des Jours Royaux, du Char du Soleil, etc.

Zarathustra, le problème relève du biographe de Nietzsche plutôt que de celui de Spitteler (1).

Pour le moment, c'était le silence. Çà et là, quelque lecteur solitaire découvrait le poème, en était touché. Th. Vischer en écrivait à Keller, Keller à Storm ou à C. F. Meyer. L'ami de Spitteler, Widmann, s'évertuait à chercher une revue allemande qui acceptât un compte rendu. Mais en vain. Le public demeura sourd et la critique muette.

Il fallut reprendre une laborieuse existence de professeur de langues vivantes, à Berne d'abord, puis au collège de Neuveville, gagner sa vie « tant bien que mal, et plus mal que bien, et de mal en pis durant dix années. » Les vingt ans qui séparent le *Prométhée* du *Printemps Olympien* n'offrent plus une seule grande œuvre, mais uniquement le recueil fragmentaire des *Extramundana*, des nouvelles, de petits recueils de vers ou d'articles en prose. Ce n'est pas que Spitteler ait renoncé à suivre la voie qu'il a choisie et que lui prescrit une irrésistible vocation. Pas plus que Prométhée il n'a « maudit son âme » ou accepté de la travestir au goût public. Mais trente heures de classe par semaine laissent peu de loisir pour rédiger des œuvres de longue haleine. Spitteler a dit, dans *la Personnalité du poète*, comment l'insuccès d'une première œuvre trempe et tonifie les âmes fortes, mais ajoute à leur inspiration de l'amertume, de l'âpreté. Cette amertume et cette âpreté sont sensibles dans le pessimisme des *Extramundana*, dans la virulence des *Paraboles littéraires*, et jusque dans le sarcasme d'*Imago*. Mais pareilles à ces fleurs des Alpes qui égayent de leur vif coloris les plus sombres éboulis de roches, les mêmes années voient s'épanouir toute une guirlande d'idylles enfantines ou rustiques, les *Ballades* héroïques, et les ravissans recueils des *Papillons* et des *Chants de Cloches*.

*
* *

Les *Extramundana* (1883) sont un témoignage du découragement qui a saisi l'auteur après l'échec de son *Prométhée*. Sept poèmes « cosmiques » composent le recueil, sept fragmens seuls sauvés du naufrage parmi la soixantaine de plans ébauchés. Dans ces poèmes qui ont pour sujet la création du monde

(1) Spitteler, *Meine Beziehungen zu Nietzsche*. Munich 1908.

et l'origine du mal, Spitteler revient à ce problème central de la gnose et de la philosophie alexandrine, qui exerce sur lui une telle fascination. Une seconde série, symétrique de la première, devait traiter le second problème, corrélatif du premier : la fin du monde, l'abolition de l'existence individuelle et finie, de la souffrance et de la mort. Après le *Paradis Perdu*, le *Paradis reconquis ;* mais ce n'est pas dans un esprit de puritanisme miltonien que Spitteler traite ces hauts problèmes spéculatifs. L'univers, pour lui, n'est point l'œuvre de Dieu, mais celle de Satan peut-être (1), ou d'un ouvrier maladroit qui n'a rien su comprendre aux intentions divines (2). C'est une combinaison de chiffres maléfiques d'où ne peut sortir que de la douleur, du mal et du sang (3). C'est l'exil cruel où vivent les âmes nobles, dans la basse promiscuité des meurtriers et des larrons (4). C'est le « tombeau de sable » où gémit la vie supérieure captive, loin de cette céleste patrie qu'elle a quittée en un jour d'illusion et dont elle garde, par le rêve, par l'amour, par les intuitions de l'art et de la poésie, un souvenir confus (5). Çà et là subsistent des îlots de douceur et de joie, des lueurs de beauté ou d'héroïsme, les réminiscences d'un âge d'or perdu et qu'un miracle seul saurait restituer. Le mythe des *Algébristes*, celui de *Kosmoxera* et celui des *Plans de l'Univers* ne laissent entrevoir aucune rédemption possible, si ce n'est le retour au néant primitif. Les autres mythes, plus optimistes, font espérer le miracle qui mettrait fin au règne de la matière brute et instaurerait enfin la royauté de l'âme, l'harmonie intégrale entre la matière, pénétrée d'esprit, et l'esprit, nourri de réalité substantielle, grâce au médium de l'art qui emprunte ses formes à la matière, son rythme à l'esprit (6).

Tel est ce livre, assez schopenhauérien d'inspiration, le plus sombre que Spitteler ait écrit, et le plus abstrus, malgré quantité de charmans détails, d'inventions gracieuses, pittoresques ou poétiques. Poèmes tout métaphysiques, « extramondiaux, » dont l'action nous transporte volontiers hors du temps et de l'espace, dans de vagues paysages allégoriques, sur les remparts de la Jérusalem céleste où se promène Adonaï, le Seigneur, suivi de sa chienne blanche Amouna, ou dans l'aréopage

(1) *Le Globe terrestre.* — (2) *Les Plans de l'Univers.* — (3) *Les Algébristes.* — (4) *Lucilia.* — (5) *Le Fils Prodigue.* — (6) *Le Fils Prodigue, Lucilia, Le Globe terrestre, Le Prophète et la Sibylle.*

céleste convoqué par l'architecte de l'Univers afin de choisir le plan qu'il adoptera pour sa création.

Si variés qu'en soient les thèmes imagés, si précis le détail descriptif, il reste que l'intention trop didactique de ces poèmes, le procédé allégorique trop uniforme nuisent à l'impression poétique. « Vos figures, disait Gottfried Keller à Spitteler, sont de pures marionnettes, des poupées de Nuremberg. » Et Spitteler, peu après, se rendait compte de ce que son effort pour créer des mythes avait de factice et, somme toute, de malheureux. Il avait cru écrire « des poèmes qui ont la vie pour sujet ; » il avait tenté de procéder par mythes platoniciens, d'une vérité assez générale et d'une beauté plastique assez grande pour toucher d'émotion tout lecteur un peu méditatif, pour stimuler en lui la sensibilité, l'imagination, le rêve, et la réflexion même. Mais il avait beau s'autoriser de l'exemple des Anciens qui écrivaient tout naturellement en vers une *Théogonie* ou un poème *De la Nature*, il lui restait à apprendre que la vie terrestre, telle qu'elle nous est faite, dégage à elle seule plus d'émotion et de poésie que n'en peuvent exprimer les plus sublimes allégories. Il lui restait, comme le lui écrivait C. F. Meyer, à suivre le conseil de Merck à Gœthe : « Ne pas vouloir concrétiser la poésie, mais poétiser la réalité. » Les *Extramundana*, quelques années plus tard, semblaient à Spitteler « le modèle de ce qu'on ne doit pas écrire. » Il leur doit d'avoir connu « la nécessité de nourrir son talent de réalité et de vie, d'attacher à ses semelles un peu plus de limon terrestre » et de soumettre son talent « extramondial » à une « cure de suralimentation réaliste » qui lui a profité par la suite (1).

***

Les six années qui suivent les *Extramundana*, « dernier effort d'un oiseau blessé pour se maintenir en plein vol, » sont des années de travail obscur et de désespoir : le *Johannes*, six fois repris, est six fois abandonné ; drames, nouvelles, épopées, ouvrages de science et d'esthétique s'amoncellent en vain dans les cartons d'où ils ne sortiront pas ; rien n'aboutit, rien ne perce ; un peu de journalisme ajoute au budget familial (car

(1) Voir ces diverses citations dans Faesi, p. 50-51, et Meissner, p. 45.

Spitteler s'est marié en 1883) de maigres ressources. Il faut gagner sa vie, coûte que coûte, et pour cela « retomber au rang des chats, des chiens et des choucas. » En attendant le jour où il pourra « rentrer dans sa patrie » qui est la poésie épique, Spitteler se résigne et s'astreint à diverses écoles dont les recueils de cette époque portent le témoignage : école de la rime dans les *Papillons*, école du rythme dans les *Ballades*, école de la prose familière dans *Friedli*, *Gustav*, *Conrad :* « Toutes les œuvres nées entre 1880 et 1889 ont une valeur d'échantillon et d'étude. Sans doute, je ne les ai pas écrites pour le seul but de m'exercer, ce sont bien réellement des œuvres nées d'un besoin spontané. Mais toutes cachent sous leur visière un regard qui tend vers un but supérieur à venir. »

Les *Paraboles littéraires* et les *Ballades* (1) servent une double fin : venger l'auteur de l'injuste oubli où tombent ses œuvres, évoquer en images radieuses l'humanité d'élite qui console des laideurs présentes. Des épigrammes cinglantes châtient tous les aigrefins du monde littéraire : mandrilles et babouins qui prétendent transformer en lion l'un des leurs, butors qui veulent apprendre à danser à l'aigle des cimes, mandarins obtus qui préparent à grands frais une réception au miraculeux ibis bleu, mais ne le reconnaissent pas et lui jettent des pierres quand il se pose tout simplement sur leur toit. Tous les règnes de la nature, toutes les histoires et les légendes servent à ridiculiser les envieux, les imbéciles, les matamores, les pirates et les profiteurs qui composent, selon Spitteler, les coteries littéraires triomphantes. En face, et par manière de réconfort, se dressent les héros : héros clémens, héros généreux qu'on reconnaît à leur geste chevaleresque, héros audacieux qui saisissent au vol tous les bonheurs et consentent d'avance à les payer de leur vie ou de leur salut éternel ; héros souffrans, en butte à la mesquinerie humaine ou à l'inimitié des dieux. Ce qui est grand, ce n'est pas de réussir, c'est d'ignorer les prudences vulgaires et de tout risquer dans quelque haute aventure ; c'est de dominer, du front, la tourbe ricanante et grossière ; c'est de mourir, comme Parysatis, plutôt que de consentir un seul faux pas, un seul geste disgracieux.

Les *Ballades* prolongent et amplifient cette galerie d'images

(1) *Literarische Gleichnisse*, 1892. *Balladen*, 1898.

héroïques. Sans doute, le pessimisme demeure ; l'univers n'est qu'un machinisme cruel, un « bureau de poste fantôme » où télégraphes et téléphones, timbres et sonneries, bourdonnent et halettent sans répit ; si parfois un appel résonne, mystérieux : « Le maître va venir, » toutes les machines font halte; mais au douzième coup de minuit, une voix stridente gouaille : « Le maître ? à quoi bon l'appeler ? Le maître est malade ! » Et tout reprend sa marche monotone que ne traverse jamais un éclair de raison ou de bonté humaine.

Mais dans ce monde triste surgissent les consolations de la beauté : héroïsme actif de l'homme, beauté voluptueuse de la femme, splendeur multiple de la nature. Il existe de bienveillans hasards, des heures fortunées qui prodiguent d'un coup « les félicités tenues en réserve depuis les siècles des siècles. » Surtout il y a, au fond de nous-mêmes, le courage, l'énergie, la grâce et l'amour. De là ces visions fascinantes de l'humanité noble qui sait vivre et qui sait mourir, qui sait se donner ou se reprendre souverainement, sans compter. L'âme inflexible de Prométhée revit dans tous ces héros : Thésée, au jour de ses noces, quitte sa jeune épouse pour aller au secours du fils d'Héraklès opprimé ; Cyrus, vaincu, prisonnier, mais dissimulé dans un groupe de seigneurs perses, se trahit au geste de clémence que lui seul est capable de faire en faveur d'un captif qui l'a insulté ; car « jamais un Roi ne saurait passer pour un sujet : on nous reconnaît, nous autres, au geste clément qui fait grâce. » Qu'ils soient puissans ou qu'ils soient humbles, dieux, rois, héros, chevaliers, ou pages, ou pauvres bateliers, ou lansquenets ambitieux, ils ont en commun la flamme intérieure, le goût du risque, la volonté de conquérir leur rêve ou de mourir en prodiguant une grande âme. Leur énergie est allègre et n'est point solennelle (1), elle est conforme toujours à la définition que donne Spitteler de la « grandeur européenne : » « L'intelligence qui plaisante et la grandeur qui sourit (2). »

Toutes les ballades, dont les couleurs sont empruntées à la légende héroïque et divine de bien des pays : Grèce, Judée, Perse, Arabie, Espagne, Serbie, Suisse, Allemagne, sont ainsi

(1) *Ein feierlicher Kerl ist niemals gross* (Un gaillard solennel n'est jamais grand).

(2) *Verstand, der scherzt, und Grœsse, welche laechelt.*

faites, de gestes héroïques et d'aventures d'amour, de catastrophes où la destinée humaine se brise contre la force des élémens ou de la société, mais se brise orgueilleusement, en beauté. L'âme s'exalte dans la fragilité de la chair, la volonté fête, jusque dans le désastre, de graves et mélancoliques triomphes.

*
* *

Sur une mélodie très différente, les *Papillons* (1889) et les *Chants de Cloches* (1906), ne cherchent plus à noter, du drame de l'existence, que les brillans reflets, pareils aux ailes des papillons, que les sonorités profondes, émouvantes comme un son de cloche. La poésie de Spitteler, qui a un moment touché terre, remonte dans son élément favori : l'air, l'éther. « Toute mon âme s'envole dans mon regard; mon guide est la lumière; la source de mes chants, c'est l'Ether haut et clair (1). » Mais cette fois, au lieu de poursuivre ses visions « extramondiales, » le poète n'est plus séduit que par les vibrations lumineuses ou sonores qui flottent, impalpables et réelles, dans l'atmosphère des jours d'été. Les *Papillons* n'ont d'autre ambition que d'être « du lyrisme visuel (*Augenlyrik*), un hymne de joie à la lumière et aux couleurs (2). » Telle de ces pièces est toute légère, capricieuse comme un vol de lucioles, comme l'essaim de phalènes pourpre qui environnent la bien-aimée d'un nimbe vivant, comme les beaux papillons dorés posés sur les calices blancs du prunier dont ils semblent la palpitation heureuse. Les papillons indigènes, que Spitteler nomme et décrit exactement, se mêlent à la vie humaine et y ajoutent leur vive touche colorée et le mystère délicat de leur frêle existence. Tous les gestes de l'enfance, toutes les heures de l'amour empruntent à cette présence ailée une grâce nouvelle, une nuance d'émotion plus fine. Voltigeant autour du clocher, le *vulcain*, vêtu de velours violet, coupé d'un ruban bleu en sautoir, semble unir d'un fil lumineux toutes les beautés éparses d'un jour d'été. Posé sur la fenêtre à l'instant du premier baiser, le *paon de jour* rappelle aux amoureux que « le bonheur et l'amour humains sont vifs, mais durent peu. »

Et plus profondément encore, la vie des papillons est elle-

(1) Paroles d'Apollon (*Olympischer Frühling*) que Spitteler s'applique à lui-même dans ses *Souvenirs* (p. 136).

(2) Préface des *Schmetterlinge*.

même pleine d'idylle et de drame, d'héroïsme et de douleur. Le carrousel brillant des *sorcières* chaussées de velours est amusant, vu du dehors, « mais au fond, c'est un drame triste; tous ces fous en habits d'arlequin dansent pour une miette de bonheur. » Tous les périls à la fois menacent le papillon : la pluie, le vent, l'orage, l'araignée, l'ichneumon féroce, et le chasseur qui crucifie ses victimes. « La douleur nous est donnée avec la vie; c'est toute la faveur du Créateur. La nature bienveillante martyrise ses créatures. Mais la pitié, la compassion ne fleurissent que dans le cœur de l'homme. »

La leçon que donne la destinée du papillon est de douleur et de pitié, mais c'est aussi une leçon de vaillance. Rien n'est courageux comme la petite *proserpine*, la fée des abîmes, qui chevauche l'orage. Rien d'indomptable comme la *vanesse* rose qui monte droit vers le soleil. Peu importe qu'elles soient perfides, l'une et l'autre, qu'elles entraînent leurs prétendans vers la tempête et vers la mort, lorsque se déroule la tragédie du vol nuptial : toute la passion idéaliste de *Prométhée*, tout l'héroïsme chevaleresque des *Ballades* se réfléchissent dans ce miroir minuscule qu'est une âme de papillon : « Vanesse, reine cruelle, séductrice perfide et charmante, ô belle Dame, béni soit ton nom! Et que vers ton corps merveilleux, ô femme incomparable, montent dès maintenant et à jamais, et l'honneur et l'adoration! »

Reconnaître dans la vie humaine, comme dans celle des papillons, « une malédiction universelle sur laquelle pleure une bénédiction divine, » rassembler son courage pour « bénir ce qui fleurit, ce qui aime, ce qui crée, » c'est à cette affirmation de l'existence, à cette acceptation de la douleur en rançon de la beauté qu'aboutit le pessimisme viril d'un Spitteler. Dans une même émotion, les *Chants de cloches* célèbrent « la douleur humaine embellie par l'esprit. » Une mélodie de cloche accompagne et transfigure toutes les heures du jour et de la vie. Les sons de cloche, comme des écoliers, se bousculent et se poursuivent le long du chemin, jusqu'à l'instant où le génie du clocher les rappelle tous, d'une voix grondeuse. D'autres nouent autour du clocher une ronde aérienne, une souple guirlande de jeunes filles. Et quand vient midi, le Roi de Midi et le duc des Cloches tournent à cheval dans les airs, gravement, sur un tapis sonore déployé en leur honneur.

De plus en plus, la teinte de la poésie de Spitteler s'éclaircit et s'avive. De plus en plus, il s'accoutume à noter de préférence les instans lumineux, les joies ingénues. Il a dépassé la solitude tragique de *Prométhée* et l'amertume des *Ballades*. Il est vraiment ce poète dont il parle, et qui possède « deux mondes d'amour en trop » qu'il répand en sonorités de cloches sur tous les cœurs meurtris et solitaires. S'il connaît encore le doute et le découragement, il en sait aussi le remède. « Que fait le feu dans la détresse? Il flamboie. Que fait l'arbre qu'on oublie? Il fleurit... Lave tes yeux, tais-toi, reste bon. » La bonté, l'affection humaine, telle est la consolation nouvelle que Spitteler, aux jours de sa vieillesse, ajoute à la beauté qu'il a tant célébrée : « La vérité me crie à tue-tête qu'il y a de la tendresse dans l'univers, que l'humble paradis de la femme est riche en miracles, et que l'amour, contre toute attente, fleurit et vient à nous du fond des plus lointains jardins. »

*
* *

L'œuvre en prose des mêmes années, si l'on en excepte *Imago*, vaut par des qualités analogues, très différentes de celles du *Prométhée*. Récits enfantins, contes symboliques, nouvelles villageoises, sont autant de fragmens d'un vaste cycle de récits que Spitteler a projeté et pour une large part rédigé (1). La plupart de ces nouvelles sont condamnées à ne jamais voir le jour, un petit nombre ont été publiées en volumes, trois ou quatre dans des revues ou des journaux obscurs. Inutile de se lamenter sur leur perte, dit Spitteler, songeant au désastre de son *Prométhée :* « Quand on a perdu ses enfans, on ne pleure pas ses petits lapins. » Les quelques nouvelles qui nous restent sont d'une extrême variété; variété voulue : Spitteler déclare avoir tenté « d'échantillonner les principaux genres du récit en prose, » afin de donner une preuve élégante de cette idée favorite que les meilleurs écrivains réalistes sont les poètes idéalistes, alors que les purs réalistes sont impuissans dans le domaine de la haute poésie (2). *Gustav* est une idylle villageoise toute printanière, tout ingénue, d'une si lumineuse atmosphère que tous les motifs mélancoliques y sont fondus et réconciliés dans le

(1) Il l'aurait intitulé *Heimlinger Geschichten* (Récits du terroir.)

(2) Spitteler cite comme exemples Flaubert qui écrit *Madame Bovary*, Schiller qui écrit *Cabale und Liebe*.

triomphe final de la jeunesse, de la musique et de l'amour. Le *Lieutenant Conrad* (1) est le résumé bref d'une destinée tragique : petit drame naturaliste, brutal et violent, qui met aux prises, dans une rixe de cabaret, de rudes natures de paysans, et amène en quelques heures la catastrophe. Les autres nouvelles : *Friedli l'Entêté* et *les Ennemis des petites filles* (2) ont pour héros des enfans, — de vrais enfans, turbulens, joyeux, égoïstes, étourdis et parfois rêveurs, — ou des paysans de sens droit et de tête chaude, avec les délicatesses instinctives et l'orgueilleuse susceptibilité des montagnards. Un peu de la bonhomie cordiale de Gottfried Keller a passé dans certains de ces récits, avec son art du paysage et de la lumière (3). Spitteler prononce, à propos de *Friedli*, le mot de « réalisme russe. » Et sans doute, les histoires villageoises de Tolstoï, de Gogol ou de Dostoïevski, ont pu influer sur son talent. Mais si estimables, si charmantes que soient plusieurs de ces œuvrettes, elles ne sont dans l'œuvre de Spitteler qu'un épisode et ne lui assureraient qu'une place honorable parmi les conteurs provinciaux de son pays. L'essentiel est ailleurs, dans le *Prométhée*, dans les *Ballades*, dans le *Printemps olympien*. Spitteler ajouterait : dans l'*Héraklès* qui eût réalisé la grande « idylle héroïque » esquissée par Schiller (4). Cet Héraklès, qui est un Prométhée transfiguré, nous le verrons apparaître à la fin du *Printemps olympien*. Avant toutefois d'en venir à cette œuvre capitale, il faut dire un mot du roman d'*Imago* où Spitteler a tant mis de lui-même, *Imago* qui relie, par d'audacieuses variations enharmoniques, le *Prométhée* amer et tragique au radieux *Printemps olympien*.

G. Bianquis.

(A suivre.)

(1) *Gustav. Ein Idyll*, 1892. *Conrad der Leutnant*, 1898.
(2) *Friedli der Kolderi*, 1891. *Die Maedchenfeinde*, 1903.
(3) Le village de *Gustav*; le voyage des *Maedchenfeinde*.
(4) « Quand je tâche de me représenter ma personnalité de poète, je ne me considère pas en première ligne comme l'auteur de *Prométhée* ou du *Printemps olympien*, mais bien comme l'auteur d'*Héraklès*. » (Spitteler, cité par Meissner.)

REVUE SCIENTIFIQUE

LES TANKS

Une dépêche venue de la Hollande nous annonçait, il y a quelques jours, que les contrebandiers de ce pays se servaient de « tanks » pour passer la nuit, à travers la frontière, des produits prohibés, tels que le caoutchouc, que les Allemands leur paient fort cher. Bien que le pays des tulipes soit de ceux où les correspondans de journaux sont le moins sujets aux hallucinations d'une imagination débordante, je pense qu'il y a quelque exagération dans ces nouvelles, car étant donné leur faible vitesse, les tanks, signalés par le bruit énorme de leur marche, seraient facilement cueillis au passage par la main incorruptible des douaniers. J'imagine plutôt que cette contrebande batavo-germanique doit être faite par le moyen d'automobiles blindés marchant vite et que leur blindage met à l'abri des coups de feu des surveillans. Mais comme, ainsi que nous allons voir, le « tank » n'est finalement qu'une sorte d'auto blindé à faible vitesse, il y a moins de fantaisie qu'on ne croirait dans son application supposée à la contrebande, et, si j'ai cité cette dépêche, c'est seulement pour montrer que cet engin, naguère inconnu, est déjà tellement entré dans les habitudes humaines, qu'on lui attribue plus de fonctions qu'il n'en peut remplir.

Pour aujourd'hui, c'est spécialement la fonction guerrière des tanks que je voudrais examiner, leur histoire, leur rôle, les diverses modalités présentes et peut-être futures de leur emploi tactique. On peut maintenant le faire sans inconvénient, car il est arrivé déjà que quelqu'un de ces engins tombe aux mains de l'ennemi qui n'ignore plus rien à leur sujet.

D'ailleurs, à la suite précisément de ces faits, la censure anglaise qui est intelligente et libérale, et la nôtre, qui l'est devenue beaucoup depuis qu'elle est morte, — en quoi elle diffère précisément de la jument de Roland, — ont laissé publier déjà de nombreuses photographies et descriptions authentiques de ces engins. J'aurai soin, pour ma part, de ne pas m'écarter de ce qui a été ainsi déjà connu, et de m'interdire tout renseignement technique qui ne doit pas être divulgué. Aussi bien les détails n'importent-ils guère ici, et ce que je veux montrer par quelques vues générales, c'est comment la force impérieuse des choses a amené la naissance de ces machines et comment la physionomie des batailles s'en trouve modifiée.

***

Lorsque, il y a un peu plus d'un an, les premiers tanks firent leur apparition sur le front anglais de la Somme, l'imagination des chroniqueurs de guerre multipliée par celle du public et déchaînée par le secret qui alors s'imposait, en fit d'abord des machines fabuleuses. Un vrai prurit de réminiscences mythologiques et apocalyptiques fut provoqué dans certains encriers ; et l'on réveilla pour les apparenter au nouvel engin le cheval de Troie, la Tarasque, le diplodocus, tous les monstres de l'Apocalypse et des *Mille et une nuits*. J'ai sous les yeux quelques-unes de ces descriptions faites alors dans la pénombre amplificatrice du mystère ; malgré leur lyrisme et les horribles détails dont elles sont émaillées, elles feraient bien rire mes lecteurs si on les remettait sous leurs yeux, aujourd'hui qu'ils ont pu voir dans la cour des Invalides, le monstre en chair et os... si j'ose dire, servant de pacifique réceptacle aux souscriptions du dernier emprunt

La vérité, c'est que les tanks n'avaient guère de commun avec les fabuleux ancêtres qu'on évoquait à leur sujet : *ce sont simplement des automobiles blindés et armés munis d'un mode de propulsion spécial.*

***

De tout temps, dans l'histoire, on a employé dans les guerres des véhicules plus ou moins armés et protégés. Les divers chars de guerre et surtout les chars à faux des anciens peuples de l'Orient sont bien connus. L'emploi des éléphans de guerre dans l'antiquité procédait d'un besoin analogue. L'éléphant jouait le rôle à la fois d'un véhicule *armé* (à cause des guerriers qu'il portait et de l'effet d'écrasement et d'enfoncement qu'il produisait lui-même) et d'un véhicule *blindé* (à cause de sa peau épaisse et presque invulnérable aux lances et aux

flèches). Les Romains avaient appris d'Alexandre à se servir des éléphans de guerre et ils en firent ensuite un large emploi. C'est ainsi que pour la première fois en Gaule, plus de cent ans avant notre ère, le proconsul Domitius Ahenobarbus les employa. Si je rappelle incidemment ce fait, c'est qu'il m'est venu à l'idée que les ossemens d'éléphans qu'on trouve dans nos régions et dont les géologues tirent maintes déductions, savantes, mais hasardeuses, pourraient bien provenir de là. Il est si difficile de savoir la vérité, même sur les faits d'aujourd'hui, qu'il est vraiment permis d'exercer sa censure personnelle sur les nouvelles empruntées à quelques ossemens, qu'on nous mande d'il y a plusieurs millénaires.

Dès le XVIe siècle, le grand Mogol employa dans ses guerres des éléphans porteurs de canon avec leurs servans, et, dans le passé, ceci est vraiment le souvenir qui me semble le mieux évoqué par les tanks, blindés et lents comme ces éléphans et porteurs comme eux d'artilleurs avec leur pièces. Mais là ne s'arrête pas l'analogie : si les éléphans ont été jadis tant employés dans les guerres, si même dans les temps modernes l'armée anglaise des Indes en a fait un si large usage, c'est non seulement parce qu'ils constituent des véhicules blindés et armés, c'est pour deux autres raisons encore.

La première est que la masse puissante de l'éléphant lui permet de renverser aisément les obstacles moyens, par exemple les lianes et buissons dans la jungle, de même que la masse du tank lui permet de renverser les réseaux de fils barbelés. La seconde est que le pied très large de l'éléphant lui permet de franchir les terrains les plus mous et les plus marécageux, de même que le tank, grâce, comme je l'expliquerai, à sa large surface portante, peut déplacer sa masse énorme dans les terrains bouleversés du front.

Je crois donc être fondé à dire que l'éléphant de combat est le seul ancêtre dont puisse légitimement se réclamer le tank.

***

Il devait être tout indiqué, dans la présente guerre, d'utiliser tactiquement les automobiles blindés et armés Au début de la guerre, sur notre front, plus tard en Galicie, au Caucase (où les auto-canons belges et anglais firent d'excellente besogne), puis sur le front italien, on a vu les autos blindés faire des randonnées foudroyantes, exercer d'assez grands ravages avec leurs petits canons en tourelles et leurs mitraillenses, tandis qu'eux-mêmes étaient à peu près à l'abri des balles par leurs blindages, et des obus par leur vitesse.

La vitesse, — c'est une idée que j'ai souvent développée ici même et sur laquelle on ne saurait trop insister, — la vitesse d'un objectif, qui interdit sur lui les tirs réglés, précis, répétés, est, en effet, une sécurité bien supérieure à celle des blindages et des abris les mieux faits. N'être pas repéré vaut mieux que d'être abrité; or, un objectif qui se déplace très vite est comme s'il n'était pas ou était mal repéré.

Les conditions d'emploi des autos blindés se sont trouvées fort limitées lorsque la guerre de mouvement s'est stabilisée. De tels autos ne peuvent, en effet, guère circuler en dehors des routes et surtout dans les terrains, bouleversés et amollis par les obus, des fronts stables, car leurs roues s'y enlizeraient.

C'est pour ces motifs que l'usage courant en vue d'attaques terrestres des autos blindés a à peu près disparu sur notre front. Cela ne veut pas dire d'ailleurs que, pour certains autres usages spéciaux, les autos armés ne rendent pas de grands services; en particulier on emploie beaucoup les auto-canons dans le tir contre aéronefs (ballons ou avions), dans le « tir anti-aérien, » comme on dit maintenant en un déplorable langage, qui eût fait frémir Vaugelas. C'est que les batteries qui tirent contre avions sont facilement repérées par les avions mêmes qu'elles bombardent, et sujettes à voir à leur tour un tir réglé sur elles par l'intermédiaire même de l'avion objectif. C'est pourquoi il a paru utile de rendre mobiles ces batteries spéciales. C'est ce que les auto-canons réalisent fort bien.

Quant à l'emploi, contre le front même, des autos armés, il n'est plus guère possible que dans les lieux et les époques où réapparaît la guerre de mouvement. Alors il reprend toute sa valeur comme l'ont montré des exemples récens : en particulier lors de la dernière retraite italienne, ce sont des sections d'automobiles blindés de nos alliés qui avaient la lourde charge de défendre les ponts du Tagliamento et de la Piave jusqu'à ce que les arrière-gardes de cavalerie les eussent passés, puis de les brûler derrière elles. Elles se sont fort bien acquittées de cette mission avec des pertes relativement minimes.

***

Au point où nous en sommes arrivé de cet exposé, on pourrait croire que les tanks sont nés de la nécessité d'avoir, sur le front stabilisé, des engins remplissant le rôle des autos blindés dans la guerre de mouvement. Or il n'en est rien, et la preuve c'est que la

principale qualité tactique de celles-ci est, comme nous avons vu, leur vitesse, tandis que la vitesse des tanks est infime. Il en résulte que si tel avait été le problème posé, il eût été bien mal résolu. Mais c'est en réalité un besoin très différent, la solution d'une difficulté tout autre qui a donné naissance au tank.

***

Dans une de ses anticipations les plus saisissantes, Wells a, plusieurs années avant la guerre, imaginé des « cuirassés de terre » qui devaient à son avis jouer un rôle considérable dans les combats. Il les a décrits avec cette précision imaginative qui caractérise son esprit de poète versé dans les choses de la science. Il nous a dépeint l'« insolite engin » pareil à « un insecte de la taille d'un croiseur cuirassé » envoyant « des bordées par les sabords de sa caparace » et « sa carcasse où les balles crépitaient avec un acharnement et un vacarme pires que ceux de la grêle sur un toit de zinc. »

Il nous a décrit « le réseau ajouré des tranchées et *de leurs défenses accessoires* (1) à travers lesquelles ces énormes tortues de fer avançaient à la vitesse d'un cheval au trot, *réduisant et brisant méthodiquement toutes les résistances partielles qui subsistaient encore* (1).

C'est de cela précisément, c'est de la nécessité de renverser et détruire les défenses accessoires qu'est né en réalité le tank. Les grandes attaques brillantes, mais coûteuses, qui nous ont valu tant de sacrifices dans les premiers temps de la guerre stabilisée, ne se sont en réalité brisées d'abord que contre un seul obstacle, le fil de fer. Le tank est né de là, je n'irai pas jusqu'à dire que le tank est le fils du fil de fer barbelé, car l'image serait peut-être un peu hardie. Mais il est vrai qu'il est, pour employer des termes chers aux pastoriens, l'antigène ou l'anticorps du fil de fer barbelé.

De divers rapports faits à la Chambre des Communes, il y a quelques mois et analysés par l'*Engineering*, il semble résulter qu'en Angleterre, c'est sur la suggestion de M. Winston Churchill, alors premier lord de l'Amirauté, que les recherches ont été faites en vue d'établir un engin très protégé et armé, et capable de franchir les terrains bouleversés entre les tranchées en écrasant les défenses accessoires,

Les plans de l'engin finalement adopté par nos alliés ont été établis par M. Tennyson d'Eyncourt, directeur des constructions

(1) C'est moi qui souligne. — C. N.

navales britanniques. C'est dans l'été de 1915, d'après ces renseignemens, que le premier tank fut commandé pour être construit suivant les plans ainsi établis. Et on sait que l'apparition des tanks britanniques sur le champ de bataille de la Somme date du milieu de septembre 1916. — Les tanks français ne devaient apparaître que quelques semaines plus tard, mais cela ne veut nullement dire qu'ils eussent été conçus et commandés postérieurement à ceux de nos alliés britanniques. Cela veut dire seulement que nos alliés employèrent, dès qu'ils furent construits, leurs quelques premiers exemplaires, tandis que nous préférâmes ne sortir les nôtres que lorsque nous en eûmes prêts un nombre beaucoup plus grand et suffisant pour produire un effet de masse.

On peut à ce propos déplorer une fois de plus l'absence, sur notre front, de l'unité de commandement qui eût empêché cette dislocation d'efforts. Si cette unité eût existé, si nos alliés avaient attendu, pour mettre en lignes leurs quelques dizaines de tanks, que le très grand nombre que nous avions en construction fût prêt; si les uns et les autres avaient été déclenchés synchroniquement, la mise en ligne, imprévue pour l'ennemi, de plusieurs centaines de ces chars d'assaut eût permis peut-être de produire un effet de surprise irrésistible et de porter à l'Allemand un coup qui eût pu percer avec certitude son front au jour et à l'heure choisis. — Au lieu de cela, l'ennemi, averti et mis en garde par le premier « lâcher » de tanks, a pu étudier des moyens de défense qui ont rendu plus difficile et neutralisé en partie la besogne de ceux qui ont agi ensuite et supprimé, pour une part, l'effet de surprise.

Tout ceci n'est point dit pour récriminer, mais au contraire en vue de l'avenir, et parce que la meilleure manière d'éviter la perpétuation des erreurs est de les signaler.

Quoi qu'il en soit, du fait que les premiers tanks britanniques se sont montrés sur les champs de bataille avant les nôtres, il ne faut point déduire que les études qu'on a faites chez nous aient été postérieures. En fait, les recherches dans ce domaine ont été poursuivies simultanément et en parfait accord chez nos alliés et chez nous-mêmes, et il n'est pas très facile à l'heure actuelle d'établir exactement les priorités, qui d'ailleurs importent peu, car ce sont les résultats seuls qui comptent, et c'est sur eux que je voudrais maintenant jeter un coup d'œil.

*
* *

Il était de toute nécessité que les nouveaux engins marchant en terrain découvert fussent à l'épreuve des balles de fusil et de mitrailleuses, sinon leurs occupans eussent été immédiatement mis hors de combat et leurs moteurs hors de service. Or, il faut pratiquement une épaisseur d'acier environ 8 millimètres pour résister à la balle moderne à toute distance. On conçoit immédiatement quel surcroît de poids considérable allait être amené fatalement par le seul blindage protecteur enveloppant l'engin, et qui s'ajoutait au poids des moteurs et de leur combustible, de l'armement, de l'équipage, de la carrosserie. En fait le tank anglais pèse une trentaine de tonnes. Comment déplacer des véhicules aussi lourds dans le terrain chaotique, effondré, bouleversé par les explosions, des premières lignes et surtout de cette zone qui s'étend entre les tranchées et que les Anglais appellent pittoresquement le « No man's land? »

La solution à laquelle on s'est arrêté est fort ingénieuse... mais ce n'est pas celle de Wells : Le cuirassé de terre de cet auteur était porté par « une rangée de pieds, — des pieds trapus, épais — de larges masses plates, rappelant les pieds des éléphans ou les pattes ventouses de la chenille... et ces pieds étaient agrafés, pour ainsi dire, à la jante des roues. »

Deux choses qu'on n'a, je crois, pas assez remarquées sont curieuses dans ce texte de l'ingénieux et scientifique romancier : tout d'abord la comparaison avec la chenille, alors que, étrange coïncidence, le mode de propulsion des tanks porte précisément, et à tort comme nous allons voir, le nom de « chenille. » Ensuite l'évocation des pieds de l'éléphant prouve que Wells a admirablement compris le problème à résoudre et qui se posait ainsi :

Les conditions de propulsion sur un sol mou ou irrégulier d'un véhicule quelconque dépendent surtout de la *surface de contact* avec le sol des supports du véhicule. Plus cette surface est grande, moins celui-ci s'enfonce, parce que le poids total, la pression totale par centimètre carré sur le sol sont forcément d'autant plus petits que le nombre de ces centimètres carrés est plus grand. Or il est évident qu'un véhicule doit être porté par le sol, sans y enfoncer d'une quantité qui rende impossible son déplacement par le moyen de l'énergie dont il dispose. C'est pourquoi nous ne pouvons circuler sur une couche épaisse de neige fraîche ou de boue sans nous y enlizer, alors

que l'homme muni de *skis* ou de raquettes s'y aventure sans risque et n'enfonce pas.

C'est pourquoi encore les roues des grosses pièces d'artillerie, — ceux qui n'ont point vu cela au front le peuvent voir au cinéma, — sont munies, tout autour, de palettes articulées plates dont chacune, pendant la marche ou le recul de la pièce, vient successivement, comme un large pied, poser tout entière sur le sol. La roue ordinaire est en effet un très mauvais organe d'avancement dans un terrain meuble. C'est ce qui fait que les autos ordinaires n'y peuvent avancer facilement, car le poids total du véhicule, repose sur la très petite fraction de la surface des roues qui touche le sol — simple point de tangence.

C'est pourquoi le large pied de l'éléphant est déjà une bonne solution, car l'éléphant peut avancer dans des terrains où la légère gazelle aux pieds fins s'enlizerait. Mais il y avait encore une meilleure solution, c'est celle du *caterpilar* (chenille, en anglais) que l'agriculture nous a fournie.

On sait qu'en Amérique d'abord, et, depuis, un peu partout, on a remplacé de plus en plus les chevaux par des automobiles pour la traction des charrues et des autres instrumens agricoles. Or, la nécessité de déplacer ces machines dans la terre molle des labours a amené les Américains, plusieurs années avant la guerre, à créer des tracteurs, dits *caterpilars*, où les roues sont remplacées par une sorte de trottoir roulant sans fin, analogue à celui qui, dans les grands magasins, transporte les voyageurs ou les paquets. Le *caterpilar* est fait d'une série de palettes ou de sabots plats, larges et articulés, formant un ruban ininterrompu qui tourne avec les roues dentées sur lesquelle il est tendu, et que meut le moteur comme la chaîne d'une bicyclette est mue par ses pignons.

Il y a encore d'autres modes de transmission du mouvement du moteur au *caterpilar*, mais ces détails techniques n'importent guère ici.

Il est clair qu'un tel mode de propulsion permet à des masses considérables d'avancer en terrain mou, car elles sont réparties sur une large surface de ruban en contact avec le sol, et c'est ainsi qu'un véhicule monté sur *caterpilars* pourra être des centaines de fois plus lourd que s'il est sur roues, sans enfoncer davantage. C'est d'ailleurs bien à tort qu'on a appelé *chenille* ce mode de propulsion, car la chenille ne progresse nullement d'une manière analogue, mais en s'aggrippant au sol de l'avant de son corps pour s'allonger après, en prenant point d'appui de l'arrière, et ainsi de suite.

Les tanks ne sont que des autos blindés et armés portés sur des « caterpilars. »

Dans les tanks anglais, la chaîne sans fin des sabots articulés du *caterpilar* et qui forme chemin de roulement pour les galets supportant l'ensemble du véhicule, fait entièrement le tour de celui-ci en épousant sa forme extérieure. Cette forme est spécialement étudiée pour faciliter le passage des obstacles, et la partie avant est relevée, de manière à aborder les obstacles sur lesquels les sabots des chaînes prennent directement contact.

Dans les tanks français, au contraire, la chaîne sans fin du *caterpilar* revient sur elle-même au bas de l'appareil qui est tout entier placé sur le support qu'elle forme avec ses chariots de roulemens. — Dans les deux espèces de tanks, on fait tourner l'appareil et on le dirige, en soustrayant à l'action des moteurs, en débrayant à volonté plus ou moins la chenille de droite ou de gauche, autour de laquelle l'appareil tourne alors sous l'impulsion de l'autre chenille.

Les moteurs, l'armement en mitrailleuses et canons, l'approvisionnement en munitions l'inspection périscopique de l'extérieur, l'aménagement des tourelles et de l'intérieur où la température, à cause des moteurs, est toujours élevée, tout cela a donné lieu à mille dispositifs ingénieux et délicats qui n'offrent d'ailleurs rien de particulier... ou du moins rien de particulier qui puisse être dit ici.

La vitesse atteinte et largement suffisante, — Napoléon ne fit pas plus vite ses randonnées à travers l'Europe, — est celle d'un homme au pas. Il n'est fils de fer, si épais soient-ils, qui ne soient écrasés comme fétus par ces engins. Il n'est guère d'obstacles et de tranchées, que, bien conduits, ils ne puissent franchir.

Contre eux les fusils et mitrailleuses sont impuissans; pareillement les obus de l'artillerie tirant de loin, ou même des obusiers tirant de près, à cause de la faible vitesse restante des obus. L'action de l'artillerie à distance n'est d'ailleurs guère à redouter, car, étant donné le terrain d'action des tanks, elle risquerait souvent d'atteindre sa propre infanterie. Les tanks ne sont réellement vulnérables qu'à l'action de canons tirant, de plein fouet et de près, des obus à grande vitesse initiale. Aussi les Allemands ont-ils spécialement installé contre eux des batteries de petits canons de 37 placés en première ligne, dont le maniement n'est d'ailleurs guère commode dans ces conditions.

Mais ceci nous amène à considérer les conditions d'emploi tactique et stratégique des tanks, et ce n'est pas le moins intéressant des points de vue qui nous soient offerts. Car si l'embryologie, si ensuite l'ana-

tomie d'un engin de guerre sont passionnantes, combien ne doit pas l'être davantage sa physiologie, son étude dans l'action, dans la vie.., je devrais dire ici dans la mort!

***

Il y a peu de jours, dans le *Berliner Tageblatt*, le général allemand von Ardenne a déclaré que, dans la récente attaque britannique sur Cambrai, on avait dénombré deux cents tanks anglais. C'est bien possible. En tout cas, cette offensive subite par tanks paraît avoir quelque peu déconcerté les idées tactiques de l'ennemi, et, si elle a été suivie, depuis, d'un nouveau retour offensif de celui-ci, c'est pour des raisons complètement étrangères à l'emploi de ces engins et qui laissent intacte la démonstration nouvelle apportée par eux.

En fait, dans l'attaque anglaise du Cambrésis, on a vu pour la première fois, — et ce fait restera, quelles que soient les péripéties futures de la lutte dans ce secteur, — se réaliser en un point formidablement fortifié, et *sans préparation d'artillerie*, la fameuse percée si souvent déclarée impossible. Et cette percée, elle a eu lieu en plein dans la redoutable « ligne Hindenburg, » où tous les derniers raffinemens de la fortification de campagne sont accumulés. Si cette percée n'a pas été plus étendue, si elle n'a pas été utilisée stratégiquement plus à fond, c'est pour des raisons de commandement et de répartition des réserves générales qui n'entrent pas dans ma démonstration, mais qui touchent à la question, hélas! toujours pendante de l'unité de commandement.

Pourquoi donc cette percée a-t-elle été réalisée dans des conditions si imprévues? C'est qu'au lieu de mettre en action, comme on avait eu le tort de le faire antérieurement, les tanks *après* une longue préparation d'artillerie qui avertissait l'ennemi, lui faisait garnir les points menacés et y préparer l'arrêt et la riposte, on a, au contraire, supprimé cette préparation indiscrète; on a manœuvré les tanks non plus après l'artillerie, mais à la place de celle-ci. Aussi bien qu'elle, ils écrasent les fils de fer, mais ils le font silencieusement, ce qui permet la surprise de l'attaque.

Lorsqu'on employait les tanks comme complément à la préparation par le canon, on les avait voués à l'inutilité, sinon à la destruction; les substituer à elle a conduit au succès. N'est-ce pas une preuve que cette guerre n'est pas seulement, comme on l'a dit, une accumulation de matériel, une concurrence effrénée dans la production

multipliée d'engins? Un engin n'est rien si on l'emploie mal; mille engins mal manœuvrés seront écrasés par un seul d'entre eux si un œil clair, devant un cerveau juste, le guide. Henri Poincaré a dit qu'une accumulation de faits n'est pas plus la science qu'un tas de pierres n'est une maison. Parallèlement on peut affirmer que l'art de la guerre n'est pas plus une accumulation de machines qu'un tas de pierres n'est une maison. Cette guerre est industrielle, certes, mais elle est surtout, comme toutes les guerres, cérébrale, spirituelle, si j'ose dire. La fermeté des âmes, l'éclat des pensées directrices y comptent plus encore que celles de l'acier. Vérités trop oubliées peut-être.

L'attaque foudroyante des tanks anglais sur le Cambrésis nous montre dans quelle voie il faudra dorénavant diriger l'emploi de ces engins. Ce qu'il convient de dire ici, c'est que cette conception que viennent, après combien de résistances, d'employer nos alliés britanniques, elle est née chez nous. C'est un technicien français dont les efforts tenaces abordaient dès 1914 la question des chars d'assaut et ne devaient plus la lâcher jusqu'à l'heureuse solution, c'est M. J.-L. Breton qui, il y a déjà un an, a démontré que les conditions favorables à la préparation d'artillerie sont précisément celles qui sont défavorables à l'emploi des chars d'assaut. Il en a déduit que, par conséquent, ceux-ci doivent être employés sans celle-là en profitant (comme l'ont fait les Anglais) d'un temps de brume ou de brouillard pour augmenter l'effet de surprise.

Cela ne veut pas dire qu'il ne faille point employer simultanément la préparation d'artillerie, mais celle-ci doit avoir lieu ailleurs. Il me semble que des attaques synchrones, habilement alternées, se produisant en divers points d'un vaste front et précédées, les unes de préparation au canon, les autres de chars d'assaut, par temps propice, seraient d'un effet formidable avec une répartition convenable des uns et des autres, une utilisation stratégique bien prévue des résultats obtenues. Mais il faudrait pour cela, d'abord que les conceptions si justes et si brillantes de M. J.-L. Breton sur l'emploi des tanks ne trouvassent pas moins leur chemin dans leur pays d'origine que chez nos alliés.

Il faudrait enfin et surtout, — ceci est une tarte à la crème, un *leitmotiv*, mais, hélas! nécessaire, — que tous les fils directeurs du mécanisme tactique fussent concentrés dans une main unique.

Il ne faudrait point croire d'ailleurs que le rôle tactique du tank, tel que je viens de le définir, soit limité seulement à l'écrasement des réseaux de fils de fer et à l'écrasement des tranchées. Bien manœuvré,

cet engin fournit en outre une heureuse solution (je ne dis pas la seule..., et je reviendrai quelque jour sur ce sujet) d'un des problèmes les plus angoissans et les plus graves que la forme nouvelle de la guerre ait posés au tacticien : le problème du canon d'accompagnement. Lorsqu'en effet, dans les attaques, l'infanterie s'est emparée d'une première ligne de tranchée elle trouve plus loin des centres de résistance, nids de mitrailleuses, blokhaus, etc., non encore ou insuffisamment détruits par notre artillerie, et sur lesquels il est pratiquement impossible d'attirer et de régler le feu lointain de celle-ci, car il risquerait d'être aussi dangereux, à cause de la distance de tir, pour nos fantassins que pour les ouvrages à battre. C'est ainsi que s'est imposée la nécessité, encore pendante, d'une artillerie spéciale accompagnant l'infanterie dans chacun de ses bonds en avant et capable, immédiatement, de réduire les terribles nids de mitrailleuses qui se révèlent au passage et qui, si souvent, ont brisé l'exploitation d'une attaque heureuse.

Si cette question du canon d'accompagnement n'a pas jusqu'ici reçu de solution admise sans conteste, c'est surtout parce qu'il est difficile d'amener des pièces dans les terrains bouleversés des attaques où le seul déplacement du fantassin est déjà un problème gymnastique ; c'est aussi et surtout, d'une part, que les servans de ces canons du fantassin ne pourraient pas, sans être pris sous le feu des mitrailleuses ennemies, servir leurs pièces et en régler le tir ; d'autre part, que le transport en avant, et en quantité suffisante, des lourdes munitions nécessaires à ces pièces, est pratiquement très difficile.

Or, le tank, à qui ses moteurs donnent une grande capacité de transport, peut, lui, transporter munitions et canons du même coup ; il en abrite les servans contre les balles, et les nids de mitrailleuses qui résistent à ses projectiles succombent sous l'écrasement de sa masse.

En tout cas, les tanks, — et c'est ce qu'il faut retenir surtout de ceci, — ont montré que la percée d'un front formidablement fortifié est possible sans grandes pertes et par un effet de surprise. Cela nous ouvre quelques perspectives éventuelles dont on pourrait imaginer la matérialisation, sinon demain, du moins le jour où toutes les étoiles du drapeau américain seront venues, par myriades, peupler notre ciel sombre. On a toujours bien le droit de rêver.

CHARLES NORDMANN.

REVUE MUSICALE

Concerts de M. Édouard Risler. — Théâtre de l'Opéra-Comique: *Béatrice*, légende lyrique en quatre actes ; paroles de M. Robert de Flers et de Caillavet, d'après Charles Nodier, musique de M. André Messager. — M. Battistini dans *Henry VIII*. — Pour le centenaire de Gounod.

En écoutant pour la première fois après plus de trois années, et lesquelles! un opéra, la *Béatrice* de M. Messager, nous posions tout bas à la musique, à la musique de théâtre, la vieille question : « Que me veux-tu ? Qu'y a-t-il présentement de commun entre toi et nous? » Depuis si longtemps, nous vivions séparé, comme exilé de cette musique-là, qu'une reprise de contact avec elle ne pouvait manquer de nous causer un certain trouble, une sorte de vague malaise. L'autre musique, la musique de concert ou de chambre, celle qu'on a si bien nommée la musique pure, répond mieux, par sa pureté même, par ce qu'elle a de plus serein, de plus auguste et de plus libre, aux pensées, aux sentimens qui sont les nôtres aujourd'hui. Loin de les offenser jamais, ou seulement de les détourner, de les contraindre, elle les respecte et les seconde. J'en atteste les concerts donnés par M. Édouard Risler, seul d'abord, ensuite avec M. Lucien Capet, cet autre grand interprète des maîtres, leur interprète fidèle, pur, et je dirais volontiers religieux. Ils ont témoigné magnifiquement, ces concerts, de l'accord mystérieux, éternel, — où le regretté Charles Lévêque voyait la nature et l'essence même de la musique, — entre « les belles formes des sons et les belles forces de l'âme. » Plus haute et plus profonde que jamais, comme si la douleur, le deuil public, et le sien même, l'avait encore ennoblie et spiritualisée, l'exécution, par M. Risler, de certaines œuvres sublimes,

a été digne de ce que ces œuvres sont, digne aussi des jours où nous sommes, qui les font plus sublimes encore. Oui, « les forces de l'âme, » l'incomparable artiste a su les exprimer par « les forces des sons, » mais également, et d'une façon plus rare peut-être, par leur tranquille et sûre plénitude, par leur calme et leur majesté. Sur nous, en nous, la splendeur pacifique d'un *adagio* de Mozart, de Beethoven ou de Chopin, grâce à M. Risler, a rayonné. « Pacifique, » fût-ce aujourd'hui, ne craignons pas d'écrire le mot, à condition de le bien entendre. *Pacem summa tenent*, a dit un ancien. Mais la paix dont il parle et qu'il envie, celle qu'au milieu même de la guerre, le grand art seul nous donne et la seule qu'il nous soit permis de goûter, cette paix ne trône que sur les cimes, ce n'est que là qu'il la faut chercher.

Ne la demandons pas, en ce moment, à la musique de théâtre. Musique « appliquée, » ainsi qu'on l'appelle quelquefois, nous souffrons mal aujourd'hui qu'elle nous « applique, » nous attache nous-mêmes avec elle à de vaines apparences, à des fictions, à des mensonges enfin, alors que la réalité, plus que sérieuse, terrible, nous presse de toutes parts et tout entiers nous possède. Voilà sans doute la première, sinon la seule des raisons qui nous firent prendre un plaisir moins vif à *Béatrice* qu'aux précédentes comédies lyriques, opéras-comiques, et même opérettes, d'un compositeur aimable entre tous ceux de notre pays. Aussi bien cela n'empêche pas que, s'il y avait pour la musique, comme pour les paroles, une Académie française, elle eût bien fait, avant *Béatrice*, et même après, d'accorder un prix, un prix de français, à M. André Messager, pour l'ensemble de son œuvre. Il a, le musicien d'*Isoline* et de *la Basoche*, de *Mme Chrysanthème* et de *Fortunio*, voire de *Véronique* et des *P'tites Michu*, il a, comme le Daniel Eyssettes d'Alphonse Daudet, « une si jolie manière de dire les choses! » Non pas toutes, il est vrai, mais les choses délicates, légères, spirituelles, poétiques parfois, qui sont, elles aussi, choses de France. Entre l'opéra-comique et l'opérette, *Isoline* forme une espèce de compromis ou de passage, et délicieux. Le style en est aussi loin de la fadeur que de la trivialité, de la tension et de la prétention que du relâchement. Tout y est facile et rien n'y est banal. A chaque instant, la plus simple des mélodies, le rythme le plus familier, s'avise d'un tour ou d'un détour heureux, s'avive d'un accent, parfois d'un éclat, qui le relève et semble le renouveler.

La musique de *la Basoche*, celle du premier acte surtout, chante et sourit encore, d'un peu loin déjà, dans notre mémoire. Maître

Clément Marot et Colette sa femme faisaient là-bas le plus gentil, le plus mélodieux ménage, que venait troubler, un moment, une aventure à demi plaisante et mélancolique à demi. Les circonstances amenaient entre les deux époux une scène de reniement obligatoire et réciproque, analogue, en petit et dans l'ordre conjugal, à la rencontre, maternelle et filiale, de Fidès et de Jean, au quatrième acte du *Prophète*. C'est en petit également, et, bien entendu, sans l'ombre de réminiscence, d'imitation, encore moins de parodie, que M. Messager avait traité cette réduction, transposée, d'un grand sujet. Mais il y avait mis infiniment de goût, de mesure et de grâce, avec une sensibilité furtive et discrète, qui ne laissait pas d'attendrir. Il en avait soigné jusqu'aux détails, aux alentours, donnant une saveur d'archaïsme à deux chansons de Marot, (sur des vers du poète), et surtout, à certain chœur de femmes à la fontaine, un charme de langueur et de rêverie nonchalante, que le Bizet de *Carmen* et du chœur des Cigarières n'aurait pas désavoué. Ainsi, même au cadre d'un aimable tableau de genre, ni le pittoresque ne manquait, ni la poésie.

Il n'est pas jusqu'à la poésie de Musset, dont la musique de M. Messager n'ait, un jour, approché. Dans *Fortunio*, la musique est, beaucoup plus que les paroles, d'après l'auteur du *Chandelier* ou selon lui. Elle exprime en notes fines et légères, souvent spirituelles, quelquefois profondes, le caractère de Jacqueline et celui de Fortunio : de celle-là, tantôt la coquetterie perverse, tantôt les grâces amoureuses, savoureuses, et le sensuel abandon ; de celui-ci, la juvénile, inquiète et frémissante ardeur. Nous l'avons dit naguère, et nous ne saurions nous en dédire, deux actes de *Fortunio*, sur quatre, les deux premiers, ne sont pas loin de faire la moitié d'un petit chef-d'œuvre. La fameuse chanson n'est pas fort inégale à celle, que nulle autre n'égalera tout à fait, d'Offenbach. Pleines de malice, les dernières pages nous donnent comme une paraphrase, mais brève, pimpante, ironique à souhait, de la réplique : « *Chantez donc, monsieur Clavaroche!* » par où finit la comédie littéraire. Et le mérite n'est pas mince, pour la comédie musicale, de compter maint passage où Musset, le plus musicien de nos grands poètes, se serait reconnu et qu'il eût aimé.

Un de nos poètes encore, un moderne, avait pu trouver çà et là dans une précédente partition de M. Messager, non seulement une image sonore et fidèle de visions qui lui sont chères, mais quelques traits, ou quelques échos de ses pensées et de son âme elle-

même. Plus qu'ingénieuses et plaisantes, deux scènes au moins de *Mme Chrysanthème* sont d'une véritable, d'une émouvante beauté. La première est le dialogue, par où commence l'ouvrage, entre Pierre et son « frère Yves, » sur la passerelle du navire qui les emporte au loin. Ce lointain mystérieux, attirant, Pierre se le figure sous plus d'un aspect tour à tour. Tantôt, insouciant, il s'en amuse d'avance; tantôt il y rêve, pensif et vaguement charmé. Mais en lui, soudain, voici qu'un souvenir surgit et, plus fort que son rêve, en dissipe le charme. Ce n'est plus le Japon, qu'il imagine et qu'il désire, c'est la Bretagne qu'il se rappelle, qu'il regrette, et qui le reprend. La reprise est soudaine, plus que mélancolique, tout près d'être poignante. Ce prologue d'une œuvre exotique reste étroitement lié pour nous, ou plutôt, dans l'ordre et par les formes de la musique, il correspond à la définition profonde qu'un jour, et justement, croyons-nous, à propos de Loti, Jules Lemaître donna de l'exotisme : « Tandis que nous imaginons de nouveaux aspects de l'univers, il arrive qu'une fois bien entrés dans ces visions, nous y sommes mal à l'aise et vaguement angoissés; nous y sentons le regret nostalgique des visions connues, familières, et que l'accoutumance nous a rendues rassurantes. » Voilà précisément ce qui donne ici à la musique de M. Messager, comme souvent à la prose, — ou à la poésie, — de Pierre Loti, quelque chose de délicieux et de douloureux à la fois.

N'allez pas croire pour cela que la musique de *Mme Chrysanthème* fasse le moins du monde, par un trop facile artifice, l'exotique et la japonaise. Sans emprunter à l'Extrême-Orient un mode, une cadence, une harmonie, elle fait bien davantage. Plus soucieuse du dedans que du dehors, c'est à l'expression plutôt qu'à la description qu'elle vise. Il arrive pourtant qu'elle les rencontre ensemble, dans certain air très beau, — ce n'est qu'un « air, » en vérité, — très libre aussi, très souple, sans reprises ni redites, qu'une symphonie, qui l'égale, accompagne et renforce. Il est chanté, cet air, ou cet hymne, par le jeune officier de marine revoyant le pays étrange et la petite maison témoin de ses nippones amours. Là encore les deux sentimens analysés tout à l'heure se partagent l'inspiration du musicien, la plus chaude peut-être dont ait jamais battu son cœur. Là encore, aux délices dont l'exotisme nous enivre, l'inquiétude et presque la douleur dont il nous tourmente se mêle. Pleine de désirs et de volupté, la musique l'est aussi de regrets, de mélancolie, presque de larmes. Alors elle nous divise, elle n'est pas loin de nous déchirer. Tandis qu'une moitié de nous-même s'abandonne, l'autre se refuse ou se

ressaisit. Ici le paysage musical n'est pas, comme tant d'autres, un état d'âme seulement. Il en est deux, et leur rencontre, ou leur conflit, fait sa beauté. Encore une fois, quand un musicien tel que celui de *Fortunio* et de *Mme Chrysanthème* n'aurait que surpris au passage un peu de l'âme d'un Alfred de Musset et de celle d'un Pierre Loti, c'est peut-être assez pour qu'il ait bien mérité non seulement de la musique française, mais du génie même de la France.

Et maintenant, nous pouvons parler de *Béatrice*. Nous la jugerons sans trop de rigueur : elle a de si bons antécédens !

La légende lyrique, — et plus mélodramatique encore, — de M. Robert de Flers et de Caillavet, d'après Charles Nodier et M. Maurice Maeterlinck, est l'histoire d'un intérim ou d'un *extrà* dont se chargea la Sainte-Vierge dans un couvent de religieuses et dans les circonstances que voici. Nous les rapporterons de notre mieux, dans la mesure, malheureusement imparfaite, où l'obscure diction de mesdames et de messieurs les artistes chantans nous a permis de les connaître.

Le lieu de l'action a été transporté du Jura d'abord, puis de Flandre, en Sicile. C'est plus brillant, plus chaud, et les passions y sont plus vives. Premier acte : le cloître. Cantiques, processions, prières à la Madone protectrice, dont la statue domine un reposoir fleuri. Visite pastorale de Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Palerme, célébration par lui de l'office, auquel une des moniales, sœur Béatrice, pour je ne sais quelle peccadille, est privée d'assister. Demeuré seul avec la petite pénitente, Monseigneur l'interroge, et bientôt il en apprend, d'elle et sur elle, un peu plus que la Supérieure et les autres n'en peuvent savoir. Béatrice aima jadis un sien cousin, Lorenzo, dont le souvenir l'occupe et la trouble encore. « Voyons, mon enfant, tâchez de n'y plus penser, et allez en paix. » Hélas ! elle ne tâche pas du tout, la pauvrette, elle ne tâche même pas de tâcher. Or, le bon prélat à peine parti, survient, toujours fidèle aussi, l'amoureux, l'entreprenant Lorenzo. Béatrice lui résiste, mais il a prévu sa résistance et, par deux hommes à lui, il fait ravir la rebelle. Alors, voyant ce rapt, en prévoyant les suites et les pardonnant d'avance, la Madone s'anime, descend de sa niche, et, par un miracle de miséricorde anticipée, elle prend, avec les voiles gisans de Béatrice, sa figure et sa place au couvent.

Second acte. La grande vie, la vie mondaine, ou demi-mondaine. Chez Béatrice et Lorenzo, dans leur somptueuse villa près de Palerme, orgie nocturne, selon l'appareil ordinaire des orgies de théâtre :

autour de la table, trois ou quatre couples; sur la table, deux candélabres, quelques flacons dorés et deux compotiers de fruits. Entrain factice, fausse gaieté, *brindisi* de rigueur. Profitant d'une absence momentanée de la maîtresse de maison, l'une des invitées se jette au cou du maître, et Béatrice, revenue à l'improviste, folle de colère et de douleur, de se venger aussitôt avec un des convives.

Troisième acte. La déchéance. Après le palais, un bouge, où Béatrice, tombée à l'état de fille de Bohême, chante et danse devant des pêcheurs avinés et brutaux. Lorenzo l'y retrouve et, repentant, s'efforce en vain de la reconquérir. Pour elle, deux de ses beaux galans en viennent aux mains et même aux couteaux. L'un tombe, frappé à mort, et les autres prennent la fuite. Cela, c'est la péripétie décisive. La vue de la mort et du sang a, comme on dit, « retourné » Béatrice. Le spectacle du manquement atroce au cinquième commandement éveille en son âme l'horreur et la honte d'avoir elle-même enfreint le sixième et, fondant en larmes de repentir, elle reprend le chemin du couvent.

Elle y rentre furtive (dernier acte) et d'abord elle s'y tient cachée. Cérémonies, cantiques, oraisons, tout comme au premier tableau. La fausse Béatrice, la remplaçante divine, y prend part. Abusées, mais plus édifiées encore par sa ferveur nouvelle, ses compagnes n'espèrent désormais que de son intercession le retour de l'image, mystérieusement disparue, de la Vierge tutélaire. Et leur espérance ne sera pas trompée. Entre la pécheresse et la rédemptrice, demeurées seules, tout s'explique et s'arrange promptement. Elles reprennent leur ancienne place, l'une au pied de l'autel et l'autre au sommet. La pieuse supercherie est consommée. Et sans doute il est bon que les bruits du théâtre, fût-ce du théâtre de l'Opéra-Comique, s'arrêtent au seuil des couvens. L'histoire de *Béatrice* risquerait d'inspirer à quelque jeune moniale, encore mal assurée de sa vocation, avec une dangereuse confiance en des grâces exceptionnelles, le goût d'une aventure analogue et qui pourrait moins bien finir.

Quelqu'un a dit de la partition de *Béatrice* qu'elle est une erreur laborieuse. Il y a du vrai, pourvu qu'il demeure bien entendu que dans l'œuvre total de M. Messager cette erreur ne fait pas compte. Elle nous paraît tenir au choix d'un sujet, non pas trop grand, mais trop gros, et trop mêlé de mélodrame. Religieuse et prostituée, palais et mauvais lieu, seigneurs et bandits, personnages, décor, tout ici, jusqu'au style parfois, sent la vieille antithèse, les vulgaires contrastes et la défroque usée du romantisme, quelque chose comme l'« idéal »,

ou le poncif, Meurice et Vacquerie. Tout ici, matière à certaine musique peut-être, ne l'était pas à la musique de ce musicien. Au contact et sous l'influence du sujet, elle s'est empâtée, alourdie. Infidèle à ses vertus natives, nationales, nous ne reconnaissons plus, en ce gros ouvrage, la fine ouvrière d'autrefois. Dans cet orchestre si vivant naguère et, quand il le fallait, si nourri, mais si léger pourtant, si modéré de ton, si français, pourquoi, trop souvent, cette emphase et cette pesanteur, cette tension, et, çà et là, ces à-coups, ces poussées presque brutales, à l'allemande ? D'où viennent à M. Messager des pratiques dont il s'était gardé jusqu'ici : le tout à l'orchestre, l'orchestre avant tout et toujours? Les deux actes conventuels, les plus tempérés, les moins contraires à la nature du musicien, devaient être et sont en effet de beaucoup les meilleurs. Leur unique défaut est de se trop ressembler. Aussi bien, et comme eux, le compositeur ne fait-il guère autre chose ici que se ressembler à lui-même, et de trop loin encore. On a du moins plaisir à retrouver quelques traits, fussent-ils atténués, pâlis, de son ancienne, et charmante, et véritable physionomie. Tenez : il me souvient, — c'est au premier tableau, — de deux innocens octosyllabes, que chante Béatrice :

Mon avenir, c'est la prière,
Mon avenir, c'est d'aimer Dieu.

Certes, le musicien ne les a pas pris au tragique, à peine au sérieux. Il les a notés sur le mode aimable, enjoué, sur un *tempo* de valse, avec un petit accompagnement de rien. Et dans tout *Béatrice* il n'y a rien non plus de si gentil. On aura beau dire que cela ne va pas trop bien, d'avance, avec la suite, plutôt grave, de l'histoire, tant pis. C'est la suite de l'histoire qui a tort et qui ne va pas, qui ne pouvait pas aller, mais pas du tout, avec le talent habituel, et naturel, de M. Messager. Peu de chose encore (premier acte également), une sérénade italienne, et dans la coulisse, comme nous en avons entendu plus de vingt, plus de cent, et qui se mêle, ou répond à de pieux cantiques. Et cependant, tandis qu'ils priaient et qu'elle semblait rire, nous nous rappelions une phrase éloquente, inspirée jadis à notre confrère M. Robert de la Sizeranne, par l'œuvre de Segantini, le peintre italien de la nature alpestre : « Quand on se trouve le soir, en voiture, dans la montagne, une des impressions les plus subtilement évocatrices qu'on puisse recueillir, est d'entendre l'*Angelus* tintant d'un clocher lointain et égrenant ses sons graves à travers le

bruit des grelots des chevaux. Celui qui passe distraitement entend rire les grelots. Celui qui prête l'oreille entend pleurer la cloche. Et c'est toute la peinture de ce maître, et c'est toute la musique de la vie. » La *canzone* et les cantiques de M. Messager n'ont sûrement pas d'ambitions si hautes. Ni les mélodies elles-mêmes, ni leur alternative, ne sont quelque chose de bien rare. Mais c'est quelque chose de facile, d'agréable, et l'unique endroit de l'ouvrage où peu, très peu de musique, nous ait induit en des pensées, en des rêveries, que beaucoup de musique, partout ailleurs, ne nous suggéra point.

L'exécution musicale (orchestre et chant, orchestre surtout) de *Béatrice* ne fut pas mauvaise. Quant à l'exécution qu'on peut appeler verbale, parce qu'elle consiste dans la prononciation des paroles, elle se distingua par une presque universelle inintelligibilité. Nous n'excepterons de ce commun reproche que deux personnages, et secondaires, le brave jardinier du couvent et Mgr l'archevêque. Les autres, tous les autres, chantèrent pour ne rien dire, car on n'entendit rien de ce qu'ils chantaient. Aussi bien, c'est une manière de chanter fort répandue à présent. Un jour viendra, qui n'est pas loin, où les spectateurs ne pourront plus comprendre que par les gestes, avec le secours du programme et du livret, le sujet d'une action musicale. Qu'est-ce pourtant que chanter ? C'est parler en musique, et, pour n'être pas cela seulement, c'est tout de même aussi cela. *Favellar in musica,* disaient les Florentins, qui tenaient à la parole. Et nous autres Français, nous n'y tenons pas moins, nous y avons toujours tenu. Quelles leçons admirables, mais trop oubliées, de diction lyrique, et si française ! ne donna pas naguère, sur la scène de l'Opéra, le grand artiste, étranger de naissance, mais nôtre de langage aussi bien que d'esprit et de cœur, que fut M. Jean de Reszke ! Comme il chantait, celui-là, et comme, en même temps, il parlait ! Autant que certaines notes, certains mots de lui retentissent encore à nos oreilles : par exemple cette phrase de Jean de Leyde hésitant à quitter sa mère pour suivre les anabaptistes : « *Partez sans moi, je reste à sa vieillesse,* » et le mot final surtout, où l'artiste savait mettre, par la parole autant que par la, musique, une si tendre, si filiale pitié. Merveille aussi de déclamation, au dernier acte de *Roméo et Juliette*, certaine période pathétique et s'élevant par degrés jusqu'à l'éclat de terreur et de joie qui la couronnait : « *Juliette est vivante !* » Là encore, là toujours, c'était à la fois de la musique et de la parole, et comme de chaque syllabe même, que semblait sortir, aux accens du tragédien chanteur, une seule même vertu.

Un dernier mot sur *Béatrice*. Nous aurions aimé lire et relire, pour la mieux connaître et sans doute pour la goûter davantage, la partition de M. Messager. Mais elle a été éditée à Berlin. Il est vrai que c'était avant la guerre. La chose n'en est pas moins regrettable. Et quand on nous assure que plus d'une œuvre musicale française se trouve dans le cas de *Béatrice*, cette assurance ne fait qu'ajouter à nos regrets.

Henry VIII, de M. Camille Saint-Saëns, a été repris à l'Opéra, pour permettre à M. Battistini, le célèbre chanteur italien, d'interpréter, après *Hamlet*, un second ouvrage français. Le chanteur a dû hausser maint passage d'un rôle un peu trop grave pour lui. Il a d'ailleurs trouvé dans ces variantes l'occasion de poser, et de tenir, — ou de filer, — avec un art consommé, certaines notes encore délicieuses d'une voix qui, loin de tomber, semble au contraire s'être élevée avec l'âge. Quant au comédien, intelligent et soigneux, sachant donner à son visage, à ses gestes, l'expression et la vie, il a pris en quelque sorte par le dedans un rôle que ses devanciers, un Lassalle, un Delmas, avaient plutôt développé et comme projeté au dehors. Il a marqué surtout le côté sournois, cauteleux, l'inquiétude secrète et sombre du personnage. On pourrait dire en deux mots que, dans son interprétation, l'esprit de finesse a prévalu.

Après quelque trente-cinq ans, l'ensemble de l'opéra tient, ou se tient encore, d'une ferme et belle tenue. Avec cela, rien de pesant, ou de massif. Dès les premières mesures, ici comme partout, l'orchestre, l'orchestre seul de M. Saint-Saëns donne, autant que de la force, l'impression de la souplesse, et celle de la plénitude, mais celle aussi de la transparence et de la fluidité. Des pages, des suites de pages comme les deux finales du premier et du troisième acte, n'ont pas fléchi. Ni les assises n'ont cédé, ni les étages. L'hymne par où le synode s'achève, pose, ou porte, avec un magnifique aplomb sur un thème bien anglais, même anglican. Dans l'autre finale (Buckingham conduit au supplice), les chants religieux, les doléances de la foule, les amoureux *a-parte* du Roi et les réponses troublées de la nouvelle favorite, autant d'élémens qui, distribués avec ordre, nombre et mesure, s'opposent sans disparate et se mêlent sans confusion.

Peu de musique moderne, on ne saurait trop le répéter, répond, aussi bien que celle de M. Saint-Saëns, à notre goût national pour la clarté, la logique et la raison. Avant tout, elle est objet de connaissance, elle satisfait l'entendement. Si, comme son présent interprète,

elle possède l'esprit de finesse, l'esprit de géométrie ne lui manque jamais non plus. Enfin — pardonnez le jeu de mots, — la note sensible elle-même n'en est point absente. Elle retentit, cette note-là, dans le chœur des courtisans, voyant passer Buckingham condamné. Rien de plus « sensible » toujours, ou de plus touchant, avec plus de justesse, de retenue et de dignité, que le plaidoyer de la reine Catherine devant le synode. Rien, si ce n'est, au dernier acte, les vœux de fête, tristes et tendres, offerts par don Gomez au Roi, de la part de Catherine répudiée et captive. Rien, si ce n'est encore, un peu plus loin, la cantilène qui passe et repasse lentement sur les lèvres de la prisonnière, de la mourante, au gré d'un rythme flottant comme ses souvenirs et triste comme eux.

Il semble bien enfin qu'à la beauté du quatuor fameux, et digne de sa renommée, par où s'achève l'ouvrage, la sensibilité, la passion, l'âme n'ait pas moins de part que la composition, l'ordonnance, en un mot, que l'esprit. Ame diverse, animant quatre personnages de mouvemens différens, voire contraires, qu'il appartient à la musique seule de réunir et d'opposer en un seul concert. « Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier. » La première part est ici la part du Roi. A lui l'idée, ou la mélodie mère et maîtresse, la cellule vivante, autour de laquelle s'agrège et se développe l'organisme sonore. Mais aucune des trois autres voix ne demeure inactive, encore moins indifférente, et par telle « entrée, » ou « rentrée » de la reine Catherine surtout, il arrive que l'action dramatique et musicale soit tout à coup reprise et comme relancée. Musical et dramatique aussi, l'accompagnement du chœur lointain sert de fond harmonieux au tableau. Le quatuor d'*Henry VIII*, c'est quelque chose comme le quatuor de *Rigoletto* de l'opéra français.

Dans le peu d'espace qui nous reste à la fin de cette chronique, nous ne voulons qu'inscrire un grand nom. Le 19 juin de l'année qui commence, il y aura cent ans que naquit à Paris Charles Gounod. L'Amérique, assure-t-on, se prépare à célébrer ce centenaire. Nous demandons qu'en France il ne soit point oublié. Que faire pour le fêter dignement? L'Opéra pourrait donner une représentation modèle, ou, si c'est trop exiger, tout simplement une *bonne* représentation, — (ce mot seul veut beaucoup dire), — de *Faust*, une autre de *Roméo et Juliette*. A l'Opéra-Comique, on aimerait d'entendre *Sapho*, dont Mme Croiza ne serait point une médiocre interprète. Le *Médecin malgré lui* ne s'y écouterait pas non plus sans plaisir. Nos deux sociétés de concerts, le Conservatoire et le couple Chevillard-Pierné,

se réserveraient une exécution, partielle au moins, de *Rédemption* et de *Mors et Vita*. Et si parfois le soir, ayant fermé derrière soi la porte de sa chambre, chacun de nous, j'entends chaque musicien en France, se prenait, ou se reprenait, à feuilleter les cahiers, trop rarement ouverts aujourd'hui, des « mélodies » du maître, nul ne refuserait d'ajouter aux honneurs publics que nous réclamons pour Gounod, l'hommage plus intime d'une tendre et fidèle piété.

Gounod, on peut en répondre maintenant, à distance, a été notre plus grand musicien dramatique au siècle dernier. En ce long espace de temps, et dans notre pays, je ne vois pas un ouvrage de théâtre à mettre au-dessus de ses deux chefs-d'œuvre.

Gounod, chez nous et pour nous, a été un créateur.

Il a disposé les sons dans un ordre que la musique française ignorait, suivant des lignes qu'elle n'avait pas tracées avant lui. Une phrase, une « idée » de Gounod, c'est d'abord un élément, les métaphysiciens diraient une « catégorie, » par lui révélée, de l'idéal sonore. C'est aussi l'expression ou le signe d'une sensibilité, d'un amour, dont notre musique, à ce degré du moins et jusqu'à cette profondeur, n'avait pas encore été pénétrée et attendrie. Et par le mot d'amour, c'est tous les amours qu'il faut entendre, ou plutôt c'est le sentiment unique, mais divers, mais infini, dont ce mot seul, et qui suffit, enveloppe, embrasse tous les mouvemens et tous les modes : amour sacré, amour profane, amours humaines et divines amours. Dieu fait pour ainsi dire entre les grands artistes le partage de notre âme et de notre vie. Parmi les musiciens, il en est que nous écoutons plus volontiers aux jours de joie, d'autres aux jours de peine. Aux jours de tendresse, c'est à Gounod que nous allons toujours.

Alors, demanderez-vous, comment irions-nous à lui dans les jours où nous sommes ? Mais ne reconnaissez-vous pas en la guerre actuelle, autant que l'ouvrière d'une haine sainte, inexpiable, contre nos ennemis, la dispensatrice pour nous, entre nous, du plus généreux, du plus fraternel amour ? A côté de l'horreur inouïe de cette guerre, en voilà l'éminente dignité, la beauté plus merveilleuse encore. Et voilà pourquoi le plus tendre de nos musiciens nous apparaît comme un musicien de l'heure présente, que la France d'aujourd'hui, la France où tout le monde s'aime, doit glorifier et chérir. En cette année de commémoration, que ceux-là mêmes qui naguère l'ont oublié, méconnu, lui reviennent. Qu'ils entendent l'appel ou le rappel délicieux de Marguerite : « *Reste, reste encore... Et*

voici le jardin charmant. » Il est bon d'y rentrer, et de revoir aussi le jardin de Juliette, et de s'asseoir, avec le petit pâtre, au pied de la falaise de marbre d'où va se précipiter dans les flots la poétesse amoureuse et trahie. Que d'autres lieux encore, une église, un tombeau, n'a pas consacrés le génie, quand il le fallait, puissant et sombre, du musicien de *Faust* et de *Roméo!* Que de paysages enfin, depuis la Provence de Mistral, et la Venise de Musset, qu'une mélancolique, presque douloureuse barcarolle fait aujourd'hui comme jamais touchante, jusqu'aux plus pures, aux plus nobles entre les strophes lamartiniennes : *Au rossignol, le Soir* ou *le Vallon.*

Aussi bien que les fictions du théâtre, elle excelle à traduire, cette musique de Gounod, la vérité et la vie. Nous ne saurions rencontrer compagne et confidente aussi douce, tout le long de notre chemin. Les échos d'un de ses cantiques ne se mêlent-ils pas au plus pieux souvenir de notre enfance? Que de fiancés, que de jeunes époux, ont reconnu, dans telle cantilène de *Faust* ou de *Roméo*, la voix, toutes les voix de leur amour et de leur bonheur! Enfin il est une œuvre sacrée du maître religieux où nous pouvons, aujourd'hui plus que jamais, recourir. *Mors et Vita*, l'ordre seul de ces deux mots contient un enseignement, une promesse, que l'œuvre entière commente et confirme. Pleurons nos morts au chant du *Requiem* qui forme la première partie de l'oratorio. Mais tout d'abord, aux fermes accens de l'*Ego sum resurrectio et vita*, nous aurons espéré pour eux, d'une invincible espérance. Enfin, que *Gallia* soit encore une fois, ainsi que naguère, le psaume de la France pénitente, mais que surtout vienne bientôt le jour où les trompettes de la *Messe de Jeanne d'Arc* sonneront, sur le seuil de nos basiliques, en l'honneur de la France victorieuse.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Est-ce l'engourdissement de la nature au début d'un hiver qui s'annonce si rude? Est-ce une réminiscence inconsciente de l'antique coutume de la trève de Dieu? Ou bien plutôt, « l'ennemi du genre humain » ne prépare-t-il pas quelque part quelque mauvais coup? Toujours est-il que, pendant cette quinzaine solennelle, il n'a été signalé que peu et de petites actions de guerre. En Italie, pourtant, nos chasseurs ont remporté un beau succès, enlevant le second sommet du Mont Tomba, d'où les Autrichiens nous dominaient, leur prenant 1400 officiers et soldats, 15 canons, 60 mitrailleuses, mais surtout, — et par là ce simple fait d'armes a revêtu la valeur d'un symbole et d'un exemple, — renouant la tradition de la victoire sur cette terre à chaque lieue marquée d'une victoire française. L'armée italienne n'a pas voulu demeurer en reste : elle a rejeté de la boucle de Zenson les détachemens austro-hongrois qui s'étaient établis en ce point sur la rive droite de la basse Piave ; de telle sorte qu'on peut dire non seulement que l'invasion germanique paraît arrêtée, mais que la réaction se dessine. En France, sur le front britannique, les Allemands ont tenté et manqué plusieurs attaques devant Cambrai, entre la Vacquerie et Marcoing; contre le front français, ils entretiennent une canonnade, générale et non encore fixée, mais qui, par momens, semble se faire plus violente dans la Haute-Alsace. En Mésopotamie, sir Edmund Allenby, posément, méthodiquement, donne de l'air à Jérusalem, en nettoyant la route de Naplouse.

Cependant, de diverses sources, notamment de Suisse et de Hollande, continuent de nous venir des avertissemens. Il passe sans cesse de l'Est à l'Ouest des troupes et, en énorme quantité, de l'artillerie avec du matériel de guerre, retour du front russe. On se croirait revenu, disent certains témoins, aux jours du mois d'août 1914, lors

de la première ruée. Mieux vaut être en éveil et tenir l'avis pour bon. Mais nous n'en sommes plus au mois d'août 1914, et ce n'est plus la première ruée : celle-ci a d'avance le souffle court et les pieds coupés. La nouvelle offensive est d'ailleurs claironnée à bien grand fracas : Hindenburg et Ludendorff n'ont guère l'habitude de se laisser ôter ainsi le bénéfice de la surprise. D'autre part, il est remarquable que, loin de contrarier ses offensives de guerre, ce qu'on peut appeler « les offensives de paix » de l'Allemagne, ces opérations latérales ont toujours coïncidé avec elles, les ont toujours précédées, accompagnées ou immédiatement suivies. Soyons donc gardés et parés à tout : à la manœuvre stratégique et à la manœuvre morale. C'est l'instant décisif. Que l'esprit soit aussi ferme que le cœur, et le civil aussi imperturbable que le soldat !

A peine les pourparlers pour l'armistice avaient-ils abouti, entre la Quadruplice et les bolchevikis, à une suspension d'armes de vingt-huit jours, indéfiniment renouvelable par tacite reconduction (comme si depuis longtemps les armes, là-bas, n'étaient pas suspendues !), que s'ouvraient à Brest-Litovsk des négociations pour la paix. L'Allemagne et l'Autriche, avec une hâte fiévreuse, y dépêchaient, dès le 20 décembre, les plus éminens de leurs hommes d'État, renforcés par les plus experts de leurs diplomates, et d'abord leurs propres ministres des Affaires étrangères, M. de Kühlmann et le comte Czernin. Piquées d'honneur, la Turquie envoyait le sien, Nessimi bey, et la Bulgarie son ministre de la Justice, M. Popoff. Tout un essaim de hauts fonctionnaires, ambassadeurs, chefs de division, conseillers, secrétaires, bourdonnait autour de ces chefs. Et tout un escadron de militaires, et toute une académie de techniciens.

Mais qui, en face d'eux, du côté russe ? Il est très difficile de le savoir exactement. On a raconté que la délégation maximaliste se composait, en son fond, d'un matelot de vingt-quatre ans, complètement illettré, d'un soldat de vingt-et-un ans non moins illettré que le matelot, et d'un brave homme d'une cinquantaine d'années, « qui avait l'air d'un illuminé, en proie à l'idée fixe du partage des terres, » auxquels il s'ajoutait une vieille femme, jadis déportée en Sibérie pour avoir pris part à un attentat contre un ministre de la Guerre ; qu'il y aurait en outre, et comme en sous-ordre, un général et un amiral, mais que le général s'obstinerait à ne rien dire et que l'amiral, soucieux de se mettre à la mode du jour, aurait arraché de sa vareuse galons et décorations, ne conservant pour tout insigne qu'une chaînette d'or. Si ce n'est pas une plaisanterie, on imagine la stupéfaction du maré-

chal-prince Léopold de Bavière, à la table de qui se sont faites les présentations. Lenine, que sa grandeur attache à Pétrograd, et Trotsky, retenu sans doute par les besoins de la politique intérieure, ayant déclaré ne pouvoir se rendre à Brest-Litovsk, le premier plénipotentiaire des bolcheviks doit être « le camarade » Joffe, si ce n'est M. Kameneff (traduisons, d'après la *Morning Post*, Rosenfeld), à moins que ce ne soit un M. Pokrovsky, que les journaux ne désignent que par sa qualité de « professeur à l'Université de Moscou. » Or, il y avait, à l'Université de Moscou, avant la révolution, trois Pokrovsky, également fondés à revendiquer cette qualité. L'un d'eux enseignait « l'histoire de l'Église; » un autre, la « philologie classique; » le troisième, « la géographie physique et la météorologie. » Que ce soit l'un ou l'autre ou le troisième, encore qu'il n'ait pas, dans la circonstance, beaucoup à travailler de son métier, il jouit d'une supériorité de culture incontestable sur le matelot, le soldat, la vieille femme et le vieil homme illuminé, pourvu que ce ne soit pas lui-même, d'aventure, le doux monomane du partage des terres! Ce serait toutefois pousser le tableau à la caricature que de ne pas le reconnaître : la délégation russe s'est adjoint, elle aussi, à titre de conseillers techniques, quelques personnages qu'il faut croire sérieux, le commissaire de la Banque d'État pour le ministère des Finances, un chef de section au ministère des Affaires étrangères, un capitaine de frégate gérant du ministère de la Marine. Telle quelle, M. de Kühlmann et le comte Czernin l'ont trouvée parfaite. Ils ne lui ont pas demandé plus qu'ils ne demandaient à Lenine et à Trotsky, et, dès le déjeuner d'inauguration offert à la Conférence par le ministre impérial et royal austro-hongrois des Affaires étrangères, se sont nouées, d'aristocrates à anarchistes, « les plus cordiales relations. »

Au demeurant, la besogne importe plus que l'ouvrier. Sinon pour la juger, — elle n'est point terminée, et l'heure n'en est pas venue, — au moins pour la suivre, nous nous attacherons aux textes. Du flot des informations confuses et contradictoires, nous extrairons trois documens certains : 1° le programme de la paix russe ; 2° la réponse des puissances centrales; 3° la réplique des maximalistes. Et nous n'insisterons pas plus qu'il ne convient, parce que les faits changeans ont vite fait de renverser les positions et d'infirmer les commentaires. En guise de préface, M. de Kühlmann, qui, malgré sa jeunesse relative, a présidé, comme représentant du « Suprême Seigneur de la Guerre, » la séance d'ouverture, a commencé par dire, dans ce langage empreint d'une si déplaisante hypocrisie : « Nos négociations seront pleines de

philanthropie conciliante et d'un respect réciproque; » puis, mêlant ces deux genres essentiellement allemands, le cynique et le mystique : « D'un côté, elles doivent tenir compte de ce qui s'est accompli et est devenu des faits historiques, afin de bien s'établir sur un domaine solide de réalités; mais, d'autre part, elles doivent aussi s'inspirer des grandes idées directrices qui nous réunissent ici. Il m'est permis de considérer comme d'un heureux augure que nos négociations commencent au moment de cette fête qui, il y a déjà des siècles, a apporté à l'humanité cette promesse de paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Quelles « grandes idées directrices ? » Quoi de commun entre ces Empires et cette Révolution, entre ces calculateurs et ces utopistes? Il semble que M. de Kühlmann se méfie, tâte le terrain, se défende d'espérer trop : « On ne peut pas, déclare-t-il, songer à mettre sur pied, ici, un instrument de paix parachevé jusque dans ses plus petits détails; » mais seulement « à fixer les principes fondamentaux des conditions auxquelles les rapports amicaux de voisinage, particulièrement dans les domaines intellectuel et économique, peuvent être repris, et à délibérer sur les moyens de panser les blessures faites par la guerre. » C'est dire, aussi clairement que s'y prête un discours entortillé : pour « tenir compte de ce qui s'est accompli et de ce qui est devenu des faits historiques, » l'Allemagne refuse de lâcher les territoires qu'elle occupe ; pour panser les blessures de la Russie, elle a, tout prêts à passer la frontière, des propagandistes munis de ses instructions et des trains chargés de ses marchandises.

Sur cette entrée en matière engageante, les bolcheviks ont déployé leur papier. On ne le conçoit pas sans un exposé de doctrine, et il en contient un, éloquent et vaste en effet. Peut-être appuie-t-il un peu maladroitement sur « la ferme volonté des nationalités peuplant la Russie révolutionnaire » de voir la paix conclue dans le plus bref délai, — et, bien entendu, la paix des Soviets, sans annexions ni indemnités ; sur leur « ferme décision » de signer sans retard une pareille paix, ou une paix quelconque qui s'en rapproche et qui soit toute proche. Mais il ne révèle rien à personne : les Allemands en connaissent là-dessus autant que les maximalistes. Comme si les mandataires de Trotsky pressentaient que la formule dont ils sont si fiers : « sans annexions » est susceptible d'interprétations différentes, ils l'expliquent, et ils font très bien ; la suite montrera que ce n'était pas inutile. Ils proclament nettement qu'ils tiennent pour une annexion « toute usurpation par un État grand ou fort du territoire d'un État

moins grand ou plus faible, sans le consentement de ce dernier, et indépendamment de l'époque où cette usurpation fut commise : » et voilà encore une précision à retenir. En conséquence, ils aboutissent à des propositions concrètes, qu'ils rangent sous six paragraphes. Pour être bref et être sûr de placer chacune à son plan, il n'est que de les classer d'après la réponse même que les Empires du Centre y ont faite.

Premier point : « L'appropriation par la force des territoires qui furent occupés pendant la guerre n'est pas dans l'intention des gouvernemens alliés; » et deuxième point : « Les Alliés n'ont pas l'intention de ravir l'indépendance aux peuples qui perdirent l'indépendance politique pendant cette guerre; » mais troisième point : « La question de l'indépendance constitutionnelle des groupes nationaux qui ne possèdent pas l'indépendance constitutionnelle (peut-être faudrait-il lire : politique ou nationale) ne peut pas, d'après l'avis des Alliés, être réglée entre États; cette question doit, là où elle se présente, être réglée indépendamment par chaque État avec ses peuples, par voie constitutionnelle. » Passons sur le quatrième point, qui ne fait que doubler le troisième. Le cinquième point traite des indemnités. D'après l'avis des Alliés, « chaque puissance belligérante n'aurait à indemniser que les dépenses causées par ses ressortissans se trouvant en captivité, et les dégâts causés sur son propre territoire, par des actes contraires au droit des peuples, aux ressortissans civils de l'adversaire. » Le sixième point, enfin, vise les colonies : il se résume en une ligne : « Toutes les colonies que l'Allemagne a perdues pendant cette guerre lui sont restituées de plein droit. » Et pourquoi? Pour une raison simple et péremptoire : « Le fait que, dans les colonies allemandes, les indigènes... restèrent fidèles jusqu'à la mort à leurs âmis allemands est une preuve de leur dévouement; leur résolution de rester en toute circonstance aux côtés de l'Allemagne est un témoignage dont le sérieux et le poids l'emportent sur toute manifestation possible de leur volonté par un vote. » Ainsi, de l'aveu des Allemands, qui ne le font que pour leurs colonies, la fidélité démontrée vaut mieux que tous les plébiscites. C'est de quoi nous aurons à nous souvenir, et ils ne pourront pas nous objecter qu'à Brest-Litovsk ils ne parlaient qu'à la Russie, car, à travers et derrière la Russie, ils émettent la prétention de s'adresser à toute l'Entente et de nous parler à nous aussi.

Dans le préambule dont ils ont, à la manière et à l'imitation des bolcheviks, fait précéder leur factum, ils le confessent lourdement.

avec une ostentation suspecte, qui découvre le piège plus qu'elle ne le cache. Ils invoquent, comme les bolcheviks, « la volonté clairement exprimée par leurs gouvernemens et leurs peuples d'obtenir la conclusion aussi rapide que possible d'une paix générale ; » attention : d'une paix « générale. » S'il leur plaît de s'arrêter aux propositions russes, c'est qu'à leur jugement, « les lignes directrices en peuvent former une base équitable pour une telle paix. » Tout comme les bolcheviks, ils déclarent solennellement leur décision de « signer sans tarder une paix qui mettra fin à cette guerre, » mais « sur la base de la situation et des conditions soutenues, également équitables pour tous les belligérans. » Et il y a encore un « mais. » « Mais il faut remarquer expressément que toutes les puissances participant actuellement à la guerre doivent s'engager, dans un délai convenable, à observer scrupuleusement, sans exception et sans aucune réserve, les conditions ralliant également tous les peuples. » L'angoisse secrète de l'Allemagne perce, non dans ce préambule, mais dans la conclusion : la peur d'une sorte de guerre après la guerre, que réveille en elle, par accès, sa mauvaise conscience. « Les puissances alliées voient dans le rétablissement économique régulier, tenant compte des intérêts de tous les participans, l'une des conditions les plus importantes pour la préparation et le rétablissement des relations amicales entre les puissances actuellement en guerre. » Amicales : M. de Kühlmann a écrit et le comte Czernin a prononcé l'épithète, qui n'est pas de pur protocole. « Amicales : » comme ils y vont! Tous les « adversaires » des Empires centraux sont compris dans ces dispositions bienveillantes, mais on les invite à se dépêcher : ils n'auront, pour en profiter, qu'un « délai convenable. »

Ce délai, ce sont les plénipotentiaires du Soviet qui le fixent. Dans l'ensemble, ils sont enchantés, à l'audition, de la réponse de la Quadruplice. Quelle joie! Le principe est accepté, et ce n'est pas un mince avantage. Songez donc : « le principe d'une paix générale démocratique sans annexions. » Démocratique et générale. Sans annexions : il y a bien une ombre sur le paragraphe 3 ; et sans indemnités : il y a bien une autre ombre sur le paragraphe 5. Mais qu'est-ce que cela! « Le collier dont je suis attaché... » La délégation russe « estime que... la franche déclaration contenue dans la réponse des puissances alliées, qu'elles n'ont aucune intention agressive, offre une réelle possibilité de procéder tout de suite aux négociations d'une paix générale entre les États belligérans. Par suite, elle propose une sus-

pension des négociations de dix jours,... afin que les peuples dont les gouvernemens ne se sont pas encore joints aux négociations commencées ici, en vue d'une paix générale, aient la possibilité de connaître les principes, maintenant exposés, d'une telle paix. »

A coup sûr, il y aurait plus d'une observation à faire, et il nous en vient, en copiant, quelques-unes au bout des doigts. Quand ils ont relu, après leurs délégués, on dirait que Lenine et Trotsky ont moins mal lu. Dans tous les cas, c'est leur affaire. La nôtre est de ne pas nous laisser entraîner où nous ne voulons pas, où nous ne devons pas les suivre. Voici justement qu'à la veille de l'expiration du délai de dix jours, il nous arrive de Suède un singulier message. C'est, par-dessus la tête des gouvernemens, l'appel aux peuples dont on nous menaçait. Et justement voici que Trotsky exprime avec force le désir que les négociations soient transférées de Brest-Litovsk à Stockholm, et que le Chancelier allemand accorde des passeports aux socialistes minoritaires, à Haase et ses compagnons, dont il s'institue le défenseur ; que « le prolétariat français élève la voix et réclame de son gouvernement la participation aux négociations de paix. » Mais voici justement que cinq de nos socialistes, devançant cette exhortation, viennent de faire une démarche analogue auprès de M. Clemenceau, qui leur a de nouveau opposé un refus tout sec. Ils interpelleront, et nous savons de reste, quoique ce ne soient pas des saints, qu'ils ne se sont jamais tus. Cette fois pourtant, ils auront tort devant bon nombre de leurs amis eux-mêmes. Tout ce qui, chez nous, a non pas même un sens vif et aigu de l'État, mais le plus obscur instinct des nécessités nationales, s'indigne à la pensée de séparer, sous les yeux et sous le feu de l'ennemi, le peuple du gouvernement, ou, sans aller si loin, de vouloir, au nom orgueilleusement usurpé de l'un, se substituer à l'autre. S'il y a quelque chose à dire pour la France, c'est au gouvernement de le dire; et si le gouvernement ne dit rien, personne en France n'a rien à dire.

Qu'est-ce qui se joue à Pétrograd et à Berlin? La comédie va-t-elle subitement tourner au drame, ou le bout de drame qu'on nous laisse entrevoir n'est-il lui-même qu'un supplément de comédie ? Il faudrait que les « commissaires du peuple » fussent cent fois plus aveugles encore qu'ils ne le sont, et plus illettrés que ne le sont leur soldat et leur matelot, pour ne pas s'être aperçus que, partout où l'Allemagne recueille un profit, sa réponse est formelle, serrée, catégorique, mais qu'elle est élastique, équivoque, évasive partout où elle aurait à consentir le moindre sacrifice. Évacuer les régions occupées, ne pas

considérer la Pologne (russe), la Lithuanie, l'Esthonie, la Livonie, la Courlande comme dès à présent détachées de la Russie, ce n'est pas de la main, mais du pied, que M. de Hertling en écarte la proposition. D'autant plus impertinemment qu'il commence à avoir des doutes sur l'autorité et la solidité du soi-disant « gouvernement de la République russe. » Ce qui eût intéressé l'Allemagne dans les conversations de Brest-Litovsk, c'eût été, comme elle en a marqué manifestement le désir, d'y amener toutes les puissances de l'Entente, dans le dessein soit d'en faire sortir la paix générale, soit d'embrouiller entre elles les choses assez pour les brouiller. A défaut de ce grand résultat, c'eût été du moins de faire avec la Russie tout entière, avec toutes les Russies, une paix séparée qui, en supprimant le front oriental, en permettant de n'y maintenir qu'une force de police, rendît aux Empires la libre et pleine disposition de leurs armées.

Lenine et Trotsky seuls, et Pétrograd tout seul, ou même le fragment, plus ou moins gros, de Russie bolchevik les intéresse beaucoup moins. Il leur importe peu, n'ayant affaire qu'aux extrémistes, d'en obtenir la paix, s'ils savent qu'ils n'en peuvent pas redouter la guerre. Mais, en revanche, l'Allemand, l'Autrichien, le Bulgare et le Turc ont eu tort de se précipiter à Brest-Litovsk. Les délégués russes, quelque peu clairvoyans ou quelque complaisans qu'on les ait supposés, ont pu mesurer l'épuisement de la Quadruplice. Nous avons à ce sujet des déclarations de Kameneff qui sont tout à fait instructives. Et c'est, quant à nous, ce qui nous intéresse vraiment, parce que c'est ce qui peut et ce qui doit nous servir à régler notre attitude.

Qu'ils concluent là-bas ou qu'ils rompent, ne disons point que fort peu nous chaut; ne faisons fi de rien ni de personne; mais disons que, dans l'état des choses, c'est, pour le succès de notre cause, secondaire. S'ils étaient d'accord à l'avance, il est probable qu'ils resteront ou se retrouveront d'accord. Et il est probable, s'ils ne l'étaient pas, qu'ils ne réussiront pas à s'y mettre. Nous verrons alors ce qu'ils feront. Mais nous, ce que nous avons à faire est tout vu. Tenir. Les Empires du Centre n'ont qu'un coup, compliqué ou géminé, mais toujours le même, celui qu'ils ont réussi en Russie, essayé en Italie, amorcé en France, esquissé en Angleterre, préparé aux États-Unis, et qui pourrait se définir, diplomatiquement et militairement, la rupture à la charnière : passer dans les jointures de l'Entente la pointe du couteau. Tenir donc, et nous tenir. Si nous tenons bien, si nous nous tenons bien, il y a des apparences que ce ne sera peut-être plus aussi long qu'on aurait pu le craindre. D'un très haut poste d'observation

nous viennent des indications qui concordent avec les impressions de Kameneff, et qui se condensent en une figure expressive : dans l'empressement des ministres allemands et austro-hongrois à courir à Brest-Litovsk, sur l'invitation d'un Lenine et d'un Trotsky, dans cette espèce d'étourdissement qui leur fait tout oublier, ou tout confondre, on sent « des vertiges d'estomac. » Mais nous, persuadons-nous que nous nous battons désormais, non pour du terrain, mais pour du temps, ou du moins bien plus pour du temps que pour du terrain. Le temps est notre dernier et notre plus puissant allié. Car, en admettant que la Quadruplice gagne quelque chose du côté de la Russie, elle ne peut pas gagner, du côté d'une masse amorphe, inorganique, désorganisée encore par l'anarchie, paralysée par l'acéphalie, anémiée par trois ans de guerre, et d'ailleurs brisée en morceaux, autant que nous tirerons des forces toutes fraîches de la plus riche, de la plus industrielle, de la plus libre, de la plus jeune, de la plus entreprenante, de la plus énergique, de la plus ingénieuse et de la plus audacieuse des nations. C'est pourquoi nous pouvons en toute confiance prendre pour ce qu'il est, pour un mot d'ordre, le mot du général Pétain : « Si le plus pressé réclame la paix, le plus persévérant en fixe les conditions. » Nous ne sommes pas les plus pressés : il nous est moins malaisé, et il nous sera moins pénible qu'à l'ennemi, d'être les plus persévérans.

Ce sentiment commun aux peuples et aux gouvernemens de l'Entente a mis jusque dans l'ordinaire banalité des télégrammes et des discours de Nouvel An une note réconfortante. Aucune dissonance entre les paroles de M. Poincaré ou de M. Clemenceau, et celles du roi d'Angleterre ou de M. Lloyd George, du roi d'Italie ou de M. Orlando, de M. Wilson ou du colonel House. Plus fortement et plus abondamment que nul autre, le Premier ministre britannique, dans les explications qu'il a cru devoir porter au Congrès des Trade-Unions, a rappelé tout ce qui nous lie et ce qui seul nous délîera. Mais comme il a bien fait de le répéter aussi fortement! Ce ne serait pas assez de garder inébranlable la fermeté intérieure : il est bon que de temps en temps sonne au dehors un accent qui sonne. Si l'on veut obtenir les restitutions, les réparations et les garanties nécessaires, il ne faut pas, en se condamnant par avance à une diplomatie de vaincus, fermer les voies à la justice. Nous ne demandons rien qu'il ne soit de notre droit de demander, mais nous n'abandonnerons rien qu'il soit de notre devoir de reprendre. M. Lloyd George n'écarte pas par une raillerie, la société des nations ; mais, tant que cette société,

qui n'est encore que rêvée, n'aura pas de base territoriale, elle ne sera qu'un palais de nuages; et elle n'aura de base territoriale sûre que dans une Europe purgée des iniquités où le sang crie. L'Alsace et la Lorraine, « arrachées aux flancs de la France et incorporées à l'Empire allemand, sans égard pour les vœux de leur population, ont, de leur blessure et de la nôtre, « infecté » le continent depuis un demi-siècle. Afin qu'il ne se forme point, ou qu'il cesse d'y avoir, pour le malheur des générations futures, en dix autres endroits, dans la France et l'Italie envahies, en Belgique, en Serbie, en Roumanie, au Monténégro, dans l'Italie *irredenta*, en Arabie, en Arménie, en Mésopotamie, en Syrie et en Palestine, dix autres foyers d'infection, M. Lloyd George engage « jusqu'à la mort » la Grande-Bretagne et tous ses dominions et toutes ses colonies. D'un bout à l'autre du monde, malgré l'abîme qui s'est creusé en Orient, l'Entente, corps et âme, tient et se tient. La défaillance russe n'a déterminé, même au plus près d'elle, aucune autre défection.

Ce n'est pas à dire que l'Allemagne ait renoncé à ses mines et à ses sapes; elle continue de faire sa guerre souterraine comme sa guerre sous-marine. « On aperçoit mal, avions-nous noté, l'origine et le dessein de la révolution de Portugal. » Peut-être l'aperçoit-on un peu mieux aujourd'hui. Pourquoi M. Sidonio Paes a-t-il si opinément, si facilement renversé et remplacé M. Bernardino Machado? Et pourquoi, ayant déporté, emprisonné ou proscrit ses ministres, le parti triomphant cherche-t-il si âprement à déconsidérer, à déshonorer le parti vaincu? Il se peut qu'il n'y ait, sous cette agitation, que quelque menée monarchiste, et que ce mouvement même soit plutôt un effet qu'une cause. Mais il se peut également qu'il y ait ou que s'y introduise la main de l'éternel et universel fauteur d'intrigues et semeur de discordes. Sans commettre l'injustice gratuite de prétendre fonder un soupçon légitime sur le fait que M. Sidonio Paes a été antérieurement ministre du Portugal à Berlin, nous ferons sagement de nous méfier, non pas de lui ni de son gouvernement, mais des agens de l'Allemagne, capables de tout exploiter. Ce qui ne saurait nous empêcher de croire à la sincérité des affirmations que le Portugal n'a cessé de nous réitérer et à la fidélité d'un dévouement dont ses soldats, en combattant auprès des nôtres, nous ont donné la meilleure preuve.

Les fugitifs qui, provisoirement, préfèrent l'air de Madrid à celui de Lisbonne, n'y rencontreront pas la tranquillité. Pour n'être pas en révolution ouverte, l'Espagne n'en est pas moins dans une crise

profonde. Cette crise, à la prendre au plus court, s'est déclarée le 1er juin dernier, date à laquelle les « Juntes de défense » des différentes armes notifièrent aux pouvoirs publics leur volonté de les voir en finir avec le favoritisme dans la collation des emplois, récompenses ou avancemens, et demandèrent que l'armée fût mise « en condition d'efficacité militaire. » Les juntes ne s'en tinrent pas là : tout en protestant de leur désir de n'intervenir dans la vie politique qu'en cas de suprême nécessité, elles signifièrent aussi leur résolution d'exiger qu'à l'avenir l'Espagne fût mieux gouvernée. Dès la première manifestation, il n'y avait pas à s'y tromper : c'était la réapparition d'un mal espagnol vieux d'un siècle, le mal des *pronunciamientos;* seulement, le *pronunciamiento* classique, historique, avait changé de forme ; de brutal et traîneur de sabre, il est devenu, selon la remarque très fine de l'ancien ministre conservateur D. Joaquin Sanchez de Toca, « moderniste et plumifère. » A Barcelone siégeait en permanence une « Junte centrale de défense de l'infanterie, » dont le président, le colonel Benito Marquez, plus était que le ministre de la Guerre, et souvent en correspondance ou en polémique, avec lui, réduisait à la démission le maréchal Primo de Rivera, frappait d'interdit une douzaine de généraux, bouleversait la hiérarchie et « sabotait » la discipline.

Cependant, cette façon de syndicalisme militaire qui, pendant quelques mois, ne dépassa pas les officiers et les chefs, ne serait peut-être pas allée bien loin, s'il eût trouvé en face de lui une opinion publique, saine et vigoureuse, qui ne se fût pas contentée de s'en amuser comme d'un spectacle. Il n'eût peut-être pas non plus causé beaucoup de ravages dans la sécurité prospère d'un temps calme et d'un milieu stable, à l'abri de toute corruption étrangère. Mais peu à peu, sur ces juntes d'officiers se greffèrent d'autres juntes, plus nombreuses et plus turbulentes, de sous-officiers et de soldats, — c'est encore un fait habituel en Espagne, où toujours les *pronunciamientos* de généraux ont engendré les *pronunciamientos* de sergens, — et ces associations qui se formaient pour régénérer la vie politique ne tardèrent pas à tomber sous la prise et sous la coupe des partis. Tandis que les juntes d'officiers avaient les sympathies, au moins discrètes, de ce qu'on pourrait nommer les droites, des intelligences s'établirent entre les juntes de sous-officiers et les groupes de gauche, les républicains, les socialistes, les réformistes, les régionalistes. « Coup d'État latent, » dit M. Sanchez de Toca; « révolution évolutionniste, » riposte le *leader* catalan, M. Cambo. Le

péril est porté au pire par la gêne suprême où plonge l'Espagne une cachexie économique qu'aggravent de semaine en semaine, dans « le parfait désordre » des transports, la rareté des subsistances, le manque de charbon et de matières premières, avec leur cortège d'attentes énervantes aux portes des boutiques, de grèves et de chômages, propices aux troubles qui confinent à l'émeute et peuvent conduire on ne sait jusqu'où.

Devant ce péril, le Parlement est muet, pour la bonne raison qu'il est absent depuis un an; et le gouvernement, après avoir hésité et flotté, comme l'opinion publique, s'est décidé en tout et pour tout, ces jours-ci, à disperser les juntes de sous-officiers, elles seules, et à dissoudre les Cortès; mesure, la dernière, d'une opportunité discutable et discutée, mais indiscutablement empirique et insuffisante. A tant faire que de rouvrir les Chambres, il veut avoir de nouvelles Chambres, et qui soient librement élues, ce qui serait, en Espagne et ailleurs, le plus nouveau de la nouveauté. Ces Cortès mêmes seront-elles ou non constituantes? On s'accorde du moins à souhaiter qu'elles soient extraordinaires. Mais, sur tout le reste, on ergote, et l'on se chamaille, de libéraux à conservateurs, et même de libéraux à libéraux : M. de Romanonès contre M. Garcia Prieto, et M. Alba contre les deux. Discours de *plaza de toros*, dissertations d'Ateneo, bavardages de *tertullias*, ce n'est plus l'heure de ces exercices. La crise appelle d'urgence des solutions d'homme d'État, presque de sociologue : il serait funeste qu'on ne lui donnât que des solutions de politicien. Alors, les événemens pourraient faire apparaître ce qu'avait d'artificiel et comme de personnel l'œuvre de Cánovas, dont toute la vertu consistait à envelopper dans des garanties d'ordre des germes de progrès, et montrer durement qu'avoir restauré un régime, c'est n'avoir rien fait, si l'on n'en a pas, avec les institutions, restauré, ranimé et perpétué l'esprit.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

RENÉ DOUMIC.

NÉMÉSIS[1]

TROISIÈME PARTIE[2]

VI. — LA STATUE VOLÉE (*suite*)

Le vieil archéologue gesticulait, il soupirait, sa soutane couverte de boue, sans chapeau, secouant sa forte tête blanche, secouant ses grands bras, les cheveux épars, en proie à une véritable crise de désespoir et de folie. Devant la grotte se tenaient la duchesse, les Ardrahan et Richter, tous les quatre immobiles, visiblement stupéfiés par un événement qui étonnait aussi la demi-douzaine des travailleurs de la fouille rassemblés, parmi les gravats et les pierres, autour de leurs couffins et de leurs paniers. L'officier et le nain n'attendirent pas longtemps pour avoir l'explication de cette étrange scène. Le Père Desmargerets ne les eut pas plus tôt aperçus qu'il les interpella, prenant cette occasion de nouveaux témoins pour redoubler ses lamentations.

— Ah! monsieur Courtin! Ah! Bellagamba! criait-il. Quel malheur! Mais quel malheur!... La statue était bien, comme je vous disais, dans la troisième tombe, là, là... On me l'a volée, oui, volée, volée!... Et quand? Cette nuit, ce matin peut-être... C'est ma faute. Oui. C'est ma faute... Hier soir, à la nuit, nous avions trouvé, mes hommes et moi, l'entrée du tombeau. Il y en avait pour une heure à déblayer... La sagesse,

(1) *Copyright by* Paul Bourget, 1918.
(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 janvier.

c'était de continuer, aux lanternes. Et puis, je me suis dit : non. Si la statue est là, je veux que madame la duchesse ait la joie de la saluer la première. Elle y avait pourtant droit, avouez... Alors, j'organise les choses en conséquence. Je dis ma messe à sept heures. Je donne rendez-vous à mon équipe d'ouvriers à huit. La duchesse devait nous rejoindre à dix. J'avais calculé qu'elle serait juste à temps pour entrer avec moi dans le tombeau. Là ce n'était plus que l'affaire de quelques coups de pioche encore. La note du moine est très claire : *Je fais une très petite fosse...* Ça se comprend. Le pauvre! Il avait tant peiné de ses bras! Il était si fatigué! C'est moi qui les aurais donnés, ces derniers coups de pioche... Et elle était toute petite, cette fosse. Elle l'est. Vous l'avez vue, madame... J'arrive donc. Je trouve le remblai, devant la porte, effondré, et le tombeau vide. Des brigands ont déterré la statue. Ils l'ont volée. Mais venez, venez!... .

Et s'élançant, il saisit Courtin par le bras et l'entraîne à sa suite dans l'espèce de cave, taillée dans le roc, théâtre du plus dramatique épisode qui eût jamais bouleversé sa paisible vie d'homme d'archives et de bibliothèques. Un escalier d'une vingtaine de marches descendait dans cette chambre funéraire, distribuée, suivant le rite, en quatre compartimens, avec des lits de pierre pour y étendre les morts. Plusieurs lumignons, posés sur le sol, éclairaient vaguement des peintures à fresque, demeurées intactes. A peine Hugues Courtin eut-il le temps d'entrevoir leurs figures blanches, détachées sur un fond rouge, et qui représentaient, ici des convives à demi couchés devant les tables d'un banquet, là, un paysage avec des chasseurs et des pêcheurs. L'archéologue le contraignait maintenant de se pencher sur une tranchée, plus longue que large, très peu profonde en effet, et ménagée dans un angle. Il remplissait de terre ses mains et celles du jeune homme, et il disait :

— Est-elle fraîche, oui ou non? Il n'y a pas cinq heures qu'ils sont venus, pas quatre peut-être. Cette nuit, en tout cas, c'est sûr, ou ce matin. Ce matin!... Ils étaient ici, les misérables. Tenez, on voit les traces de leurs pieds... Ne marchez pas sur ces empreintes, capitaine. Je les relèverai... C'est un signe, ça, et qui doit nous les faire trouver. Je les trouverai. Je les trouverai. Je veux ma statue, que les coquins m'ont volée!... Ma statue! Ma gloire!... Pensez donc : une statue dédiée à

Némésis par Sylla!... Elle était là, dans cette fosse, depuis quatre cents ans. Elle y était hier. Et rien, rien, rien!... Ah! je ne peux pas supporter ce vide.

Il bousculait du pied les lumignons, au risque d'enflammer le drap de sa soutane et de détruire les précieuses empreintes révélatrices. Sans plus s'inquiéter du jeune homme, il courait de nouveau vers le jour. Tout en remontant lui-même les marches glissantes de l'escalier, Hugues l'entendait qui, sorti du caveau, interpellait maintenant la duchesse, avec une frénésie grandissante :

— Et moi, madame, qui vous racontais, il n'y a pas vingt-quatre heures, comment ils procèdent, ces bandits, ces assassins des statues! Cet assassinat, ceux-là vont le commettre. Ce sacrilège que le pauvre moine du manuscrit n'a pas voulu accomplir, même sur l'ordre de son prieur, ils vont l'oser. Ils vont casser la statue. Un morceau de marbre, de cette grandeur et de cette beauté, ils ne peuvent ni le vendre en Italie, ni le faire sortir. Ça se saurait. On les découvrirait. Ils vont briser la statue, la dépecer. Ils le font peut-être à cette minute. Pour que le moine ait cru voir le sang courir sous la peau de la Déesse, fallait-il qu'elle fût belle! Et hier soir, quand j'ai découvert cette porte, elle reposait dans le silence de cette tombe, couchée, endormie, vivante. Elle m'attendait. Et ils la massacrent! Ils la massacrent! Ils la tuent!... Mais qui? Mais qui?...

Et, dans le délire de son exaltation, s'avançant vers les ouvriers, il commença de les haranguer en langue italienne :

— Si c'est un de vous qui a fait le coup, qu'il le dise. S'il avoue, on lui pardonne. On fait mieux. On lui compte plus d'argent qu'il n'en aurait en vendant le marbre. N'est-ce pas, madame la duchesse?... — Et, les prenant par les mains, l'un après l'autre, ses yeux dans leurs yeux : — Est-ce toi, Antonio? Non. Ce n'est pas toi... Est-ce Toi, Giuseppe? Non... Toi, Pierino? Non... Toi, Luigi? Non... toi, Andrea? Non... Toi, Biagio? Non... — Puis, les lâchant, et honteux le premier, dans sa générosité native, de cet injurieux interrogatoire : — Pardon, mes amis, de vous avoir soupçonnés. Vous êtes tous de braves gens, je le sais. Vous avez si bien travaillé, si gentiment! Pardon... — Et, subitement, se laissant choir sur une pierre, il étreignit son vieux visage entre ses vieilles mains, cordées de veines, et il gémissait en sanglotant : — Mais le criminel, c'est moi! C'est moi!...

La déception de sa découverte manquée troublait-elle sa raison ? Trois phrases échappèrent aux trois étrangers, témoins de ce douloureux éclat, qui dirent tout haut, chacun dans sa langue, parlant leur pensée presque automatiquement, et pour eux-mêmes :

— *He is gone into hysterics* (1), proférait flegmatiquement lord Ardrahan.

— *Die Franzosen sind immer kindisch* (2), décrétait l'Allemand, tandis que l'Américaine, pitoyable tout ensemble et pratique, suggérait :

— *He ought to be looked after, poor old man* (3) !

— Voyons, mon bon, mon excellent ami, disait la duchesse en s'approchant du vieillard, calmez-vous... — Et elle le forçait de relever la tête. Elle lui souriait comme à un enfant, tout en lui parlant, par une fine délicatesse de femme, le langage de sa science, le seul qu'il pût écouter à cette minute : — Mais c'est admirable ce que vous avez trouvé : trois caveaux, aussi intéressans que ceux de Chiusi, de Corneto et de Pérouse, avec ces peintures que M. de Richter va nettoyer avec vous... Des tombes étrusques ici, dans cette partie de la Toscane où l'on n'en connaissait pas! Une pareille découverte suffit à votre gloire... Il ne faut plus penser à la statue. Ce sera comme si le moine l'avait mise en pièces avec son marteau, voilà tout... Il faut penser aux tombes, et d'abord à les bien mettre en état, de peur qu'il ne se produise de nouveaux éboulis qui les bouchent. Je vais donner des instructions, pour qu'on les entoure d'une palissade. J'y mettrai un gardien, et vous, je ne vous autoriserai pas à quitter Valverde avant que vous n'ayez rédigé votre mémoire pour l'Institut sur votre magnifique trouvaille. Car, je vous le répète, elle est magnifique! Demandez plutôt au capitaine Courtin. S'il avait mis au jour en Afrique des monumens de cette antiquité, — elles sont du ve siècle, vos tombes, et du type *a cassone*, — serait-il content! Serait-il fier!

— Certes... dit Hugues.

— Merci, duchesse, répondit humblement l'archéologue. C'est vous qui êtes bonne, très bonne. Seulement, vous ne savez pas tout. Moi-même, au premier moment, je ne me suis pas rap-

(1) Il a une attaque d'hystérie.
(2) Les Français sont toujours enfantins.
(3) On devrait s'occuper de lui, le pauvre vieil homme.

pelé... C'est tout à l'heure, en insultant ces honnêtes garçons, — car je les ai insultés, moi, un prêtre! — que la mémoire m'est revenue...Hier, chez Guarino, j'ai bavardé. Elle me possédait, ma Némésis. Je ne pensais qu'à elle. Je ne parlais que d'elle. J'ai tout raconté à Guarino, comme à vous, mon capitaine, et l'histoire du manuscrit de Valère-Maxime, et le détail de la note du moine, et mes recherches, et comment j'étais sûr que je trouverais la statue dans la troisième tombe... Duchesse, il y avait des gens chez Guarino. Alors, vous comprenez, la chose s'est ébruitée. Ces villes à antiquités, Sienne, Rome, Naples, c'est plein de gaillards à l'affût du moindre bibelot... Une statue grecque de la bonne époque, et de Némésis encore, — elles sont si rares! — quel bibelot!... Si je pensais seulement qu'ils ont travaillé pour un amateur qui prenne la statue entière!... Mais non, ce sera de la basse brocante. Un massacre, je vous dis : la tête coupée, les mains coupées, les pieds coupés, les bras coupés, le corps débité en cinq ou six morceaux... Ah! c'est moi le coupable, Duchesse, le grand coupable!

— Mon Père, dit Hugues, intervenant tout à coup, d'après la fosse que vous m'avez montrée, la statue n'est pas de grandeur naturelle?

— Non, fit l'archéologue, mais pas très petite non plus, moyenne, transportable enfin. Je la croirais haute comme ça, — et il éleva la main à une certaine distance au-dessus du sol, — avec un socle pour la dédicace, lequel, lui-même, ne peut pas être très petit, à cause de l'inscription, sans doute assez longue. Sylla doit y avoir mis ses noms, ses titres, ses vœux... Pensez!

— Il n'y a de chemin carrossable que du côté de la villa, — continua l'officier, en examinant les lieux autour de lui, — et seulement deux sentiers. Les voleurs n'ont pas pris celui par où nous sommes venus, Bellagamba et moi. Ils ont donc pris l'autre, et ils ont emporté la statue à bras d'hommes. Ça pèse, un morceau de marbre de cette dimension. Ils ont dû marcher très lentement, poser leur fardeau de temps à autre, et ce fardeau tracer chaque fois une empreinte, comme les semelles de leurs souliers dans le caveau. Si nous les cherchions, ces empreintes?

— Mais c'est une idée lumineuse que vous avez là, Courtin, dit la duchesse. Allons, mon Père, levez-vous. Venez avec nous battre ce sentier. Puisque la statue est à moi, je suis

sûre du succès. Vous connaissez ma chance!... — Et gaiment : — Polycrate va ravoir son anneau.

— Ne dites pas cela, madame, fit l'archéologue, dont le noble visage exprima une anxiété, même dans son émotion, vous me feriez désirer que l'on ne retrouve pas ma statue. D'ailleurs, ajouta-t-il dans un profond soupir, je suis bien tranquille, on ne la retrouvera pas.

— Essayons toujours, insista la duchesse, et, s'engageant avec ses hôtes dans le sentier désigné par Courtin, où Bellagamba s'était enfoncé le premier avec une mimique affairée : — Venez-vous, mon Père?

— Non, madame, répondit le savant déçu, je reste. Je suivrai votre autre conseil. Je vais commencer l'examen des peintures.

Resté seul avec ses ouvriers, le digne homme était en train de leur renouveler individuellement les excuses qu'il leur avait adressées à tous ensemble, un quart d'heure auparavant, lorsque l'appel de son nom, prononcé avec un fort accent tudesque, l'interrompit dans cette besogne d'émouvante charité. C'était Richter qui lui criait :

— Père Desmargerets! On est sur la trace. On a trouvé une première empreinte de la statue dans l'herbe. C'est le nain. Va-t-il être vaniteux, l'*homunculus!* — Et il marmonna en allemand, le vers ironique de *Faust :* — « *Je vois gesticuler un joli petit homme, d'une forme élégante.* »

Puis, insinuant et patelin :

— Père Desmargerets, vous devriez publier d'abord votre mémoire dans notre grande revue archéologique de Berlin : *Athena Lemnia*. Il n'y a que notre Allemagne pour donner leur vraie place aux savans tels que vous. Le professeur, chez nous, c'est l'initiateur total... C'est promis? Je me charge de la traduction...

— Tout ce que vous voudrez, si l'on trouve la statue, répondit le vieillard, qui, retroussant sa soutane, trottait maintenant en avant du peintre, aussi leste qu'un jeune homme. Douze ou quinze minutes de cette course, et ils arrivaient à la place où avait été relevée la première empreinte. Lord et lady Ardrahan demeuraient là, étudiant l'aspect de l'herbe, tout écrasée, toute collée au sol sur une longueur de plus d'un mètre. Des débris de glaise y restaient pris. L'Anglais en avait ramassé un, qu'il montra au Père en lui disant :

— La trace du gibier, mon Père.

— Naturellement, fit l'archéologue, la caisse de bois s'était pourrie avec le temps. — Et, avisant lui-même un autre morceau de terre glaise : — Voyez! voyez! Un moulage d'un coin des cheveux... La tête était là! Là!... répéta-t-il en s'exaltant. Ah! Courons! Courons!

— Comme il va! Comme il va! observait lady Ardrahan. Il a déjà disparu!

— Nous avons un dicton chez nous, fit Richter, que notre maréchal de Moltke citait toujours : « Quand on est vieux, on doit plus agir que lorsqu'on est jeune. » C'est le premier Latin par qui je le vois pratiqué.

— Ce qu'un homme fait par sport, il le fait bien, dit l'Anglais. Il chasse la statue, comme nous le tigre aux Indes. C'est tout de même moins excitant.

— Je vais lui chercher son chapeau, reprit lady Ardrahan, — donnant une nouvelle preuve de cet altruisme inné, pour lequel les Anglo-Saxons ont inventé ce mot intraduisible de *kindness*. — Il risque de se mettre en nage et de prendre froid... Non, — dit-elle, comme son mari faisait le geste de rebrousser chemin pour lui épargner cette allée et cette venue. — Si l'on doit trouver les voleurs, plus vous serez d'hommes, mieux cela vaudra.

— Je commence à croire que ma femme a eu raison, dit lord Ardrahan quelques instans plus tard. Écoutez, c'est l'aboiement des lévriers de la duchesse. Ils sont sur une piste.

— S'il s'agissait de nos chiens policiers, fit le peintre, je vous dirais : oui. Ceux-là sentent le voleur à une lieue. Mais ceux-ci sont aussi stupides que décoratifs... En attendant, par où diable allons-nous prendre?

Le sentier bifurquait, en effet, à cet endroit. Tandis que Richter et lord Ardrahan s'attardaient à hésiter, une scène rapide et tragique se jouait à cinq cents mètres, dont ils ne devaient voir que le dénouement... En s'élançant sur le sentier que les voleurs avaient dû suivre, Bellagamba avait pris soin de siffler Tristan et Yseult, lesquels avaient aussitôt bondi à ses côtés. Tout fier d'avoir aussi découvert le premier une empreinte, le nain avait avancé plus vite, découvert une autre empreinte, une autre encore, précédé par les lévriers qu'il avait

vus, tout d'un coup, tomber en arrêt sur la marge d'une sorte de rond-point en étoile d'où rayonnaient plusieurs routes. Trois hommes traversaient la clairière. Un mouchoir flottant et noué derrière leur tête dissimulait le bas de leurs visages. Ils avançaient très péniblement, et portaient une longue masse pesante, engluée de glaise, qui ne pouvait être que la statue. A la vue des chiens qui pourtant n'approchaient pas, comme déconcertés par l'étrangeté de la rencontre, un des voleurs lâcha le fardeau et s'enfuit dans le bois à toutes jambes, tandis que les deux autres se retournaient, interpellés par une voix retentissante. C'était le Père Desmargerets qui débouchait à son tour sur le rond-point, un peu en avant de la duchesse et de Courtin, et il criait en italien :

— Arrêtez-vous !

A la vue des nouveaux venus, les bandits déposèrent la statue, et l'un d'eux répondit en extrayant un revolver de sa poche, et, le braquant d'un geste que son camarade imita :

— Passez votre chemin, Père abbé, que nous voulez-vous ?

— Derrière les arbres, mon Père, criait Courtin, et vous, madame, derrière les arbres !... Vous voyez bien que ces hommes sont armés.

Il n'avait pas achevé sa phrase que deux coups de pistolet partaient à la fois, tirés l'un sur la duchesse, l'autre sur l'officier. Les bandits avaient choisi, pour s'en débarrasser d'abord, les deux personnes les plus alertes. Mais au moment même où l'homme qui ajustait Mme de Roannez pressait sur la gâchette, une pierre, lancée à toute volée par Bellagamba, le frappait au bras et déviait le projectile qui alla se perdre dans les branches à vingt mètres du but. L'autre bandit, lui, avait ajusté Courtin et visé juste. Car l'officier, qui marchait droit sur le misérable, s'arrêta net. Il porta la main à sa poitrine dans l'attitude de quelqu'un qui vient de recevoir un coup, et il dit :

— Je suis touché...

Il remua ses bras, tâta son torse, respira, de tous ses poumons, à plusieurs reprises, et allégrement :

— Oui, mais pas blessé... Les chiens ! Bellagamba, lâchez-leur les chiens !...

Les voleurs, maintenant, ces deux balles tirées, se jetaient dans le maquis, avec une promptitude qu'expliquait l'apparition sur le champ de bataille de deux nouveaux adversaires, qui

n'étaient autres qu'Eric de Richter et lord Ardrahan. Comme Hugues se retournait à leur appel, pour leur dire : « Je n'ai rien, » il vit que la duchesse à trois pas de lui, s'appuyait contre un tronc d'arbre, pâle et défaillante.

— ... Mais qu'y a-t-il, madame? demanda-t-il en courant à elle.

De la main elle fit signe qu'elle ne pouvait pas parler, et elle montra sur le veston du jeune homme, avec des yeux agrandis par l'épouvante, la déchirure faite par la balle.

— Çà?... dit-il en riant. Mais c'est l'affaire du stoppeur, et voici le bouclier qui m'a protégé... — Il sortit de sa poche intérieure un épais portefeuille, éraflé profondément, et à l'Anglais qui examinait l'objet avec une attention de chasseur professionnel : — C'est de la peau de gazelle, préparée en Mauritanie, lord Ardrahan. C'est du travail grossier, mais si le cuir eût été plus fin, j'y étais...

— Alors, vous n'avez rien, vraiment rien?... lui dit la duchesse tout bas, quand ils furent seuls. Au lieu de suivre Ardrahan et Richter, qui s'empressaient autour de la statue gisante à terre, elle avait pris la main du jeune homme, et, la lui serrant avec une énergie extraordinaire, elle répéta : — Vous n'avez rien?... Et, d'un accent sauvage, tant il y frémissait d'amour affolé : — Ah! je ne savais pas combien je vous aimais!

Cette explosion de passion succédant au violent sursaut de tout à l'heure laissa Hugues Courtin muet à son tour de saisissement. Le contraste était trop fort aussi, entre cet éclat et l'attitude de Mme de Roannez depuis ces vingt-quatre heures. Elle-même en demeurait étonnée. La présence de lady Ardrahan, qui accourait, bouleversée par le bruit des coups de feu et, détail doucement comique, tenant à la main le large chapeau noir râpé et taché du Père Desmargerets, interrompit un tête-à-tête, qui, commencé ainsi, à quelques pas d'autres gens, ne pouvait être que douloureux. Ce fut avec une espèce de soulagement que Courtin répondit aux questions de l'Américaine :

— C'est à Bellagamba qu'il faut demander les détails. C'est lui qui a découvert les voleurs, et assisté à tout... Mais où est-il?... Mon Dieu! Moi qui lui ai crié de les poursuivre, et qui reste ici!...

— Ne vous inquiétez pas de lui, capitaine, dit lady

Ardrahan. Je viens de le croiser qui remontait sous bois, avec les chiens, du côté des tombeaux...

— Alors ces brigands s'échappent? fit Courtin.

— Ah! tant mieux, dit la duchesse. Leurs revolvers sont chargés. Pourquoi risquer une mauvaise troisième balle, du moment que la Némésis est retrouvée? Allons plutôt voir si c'est réellement elle...

— Et empêcher que le Père ne prenne une insolation, ajouta l'Américaine, en montrant l'archéologue qui, la tête nue au grand soleil, se tenait agenouillé devant la statue. Il essayait de la dépiauter de sa glaise tantôt avec un pan de son mouchoir, tantôt avec le bord roulé de sa soutane, et il disait :

— C'est elle. Ils n'ont eu que le temps de la blesser. Car ils commençaient, les bourreaux! Tenez...

Sur le cou se voyaient de nombreuses entailles dont l'origine s'expliquait trop bien par les ciseaux et les marteaux laissés à côté. Les chiens avaient surpris les Vandales, comme ils procédaient au dépeçage.

— Si nous avions tardé, continuait le Père, quelle catastrophe!... Heureusement elle était lourde. Ils ont cru avoir le temps de la débiter. C'est qu'elle est si belle! Ah! la merveille!... Messieurs, aidez-moi à la mettre debout.

Il soulevait le marbre de terre, avec une vigueur étonnante dans son vieux corps, mais l'ivresse de l'enthousiasme lui rendait ses vingt-cinq ans. Avec le secours des trois hommes, il acheva de le dresser. La Déesse apparut, admirable de lignes, sereine et menaçante, à travers le linceul de boue qui l'enganguait sans la déformer.

— C'est bien ce qu'avait dit le moine! s'écriait le savant, c'est la Némésis, l'exécutrice de la jalousie des Dieux... Voilà son doigt levé contre sa bouche et voilà sa coudée!... Elle n'a pas la balance. Mais elle a la roue, comme la Fortune... Ah! quel malheur! cassée!... Ce n'est pas eux qui ont fait cela. C'est ancien, puisqu'il y a de la terre sur la partie brisée. Mais un fragment de la signature reste sur le morceau intact de la jante.

Et, nettoyant avec une incroyable agilité la place où il devinait des lettres :

— Alpha... Sigma... Iota... Tô... épela-t-il nerveusement, puis jetant un cri : ... *Asit*... Mais c'est Pasitelès, l'archaïsant.

C'est en revenant d'Athènes par la Grande Grèce que Sylla aura commandé la statue à cet artiste, et pas trop grande, comme je vous disais, pour l'emporter avec lui, à dos de mulet. Regardez. C'est bien le style de cette école. Rappelez-vous l'Electra de Naples, le pied gauche en avant, les plis du chiton tombant droit, la coiffure... Ah! duchesse! quand elle sera nettoyée! Vous verrez! Et puis, l'inscription sur le socle... *Lucii Cornelii Sullæ*, épela-t-il de nouveau... Oh! Oh! Un génitif pour commencer, comme dans celle de Mummius... Voyez. Voyez. *Pasitelis artificis opus*. Vous êtes tous témoins que j'avais deviné?... Mais l'inscription est très longue. Je la relèverai à loisir... Seulement, duchesse, il faut prévenir les ouvriers qu'ils l'emportent tout de suite au château pour qu'on ne la vole plus. D'ici là, je la garde.

— On la volerait encore que nous la retrouverions encore, mon Père, fit la duchesse. Je vous le répète : Polycrate...

— Et moi, je vous répète : ne prononcez pas ce nom, madame, dit le Père, et, comme il contemplait la statue d'un regard où, malgré sa joie débordante, l'appréhension se mélangeait à l'extase :

— Savez-vous, mon Père, dit l'Allemand, qu'au temps de votre moine on vous aurait brûlé comme hérétique? Avouez que nous autres, Luthériens, nous avons quelques motifs de parler de l'idolâtrie romaine.

— Non, monsieur de Richter, répondit le prêtre, gravement cette fois, et il se signa. Je n'ai peur ni de ce beau marbre ni du mythe. C'est sainte Thérèse qui l'enseigne : « Il ne faut avoir peur que de nos péchés. » D'ailleurs, Mme de Roannez est trop bonne, trop charitable. Elle a le droit d'être aussi trop heureuse.

— Heureuse! Ah! Je le suis tellement à cette minute!... dit la duchesse tout bas à Hugues, comme ils remontaient, en arrière des autres, dans la direction de la fouille, et elle avait de nouveau dans la voix l'accent étouffé et passionné de son aveu de tout à l'heure.

— Si vraiment vous m'aimez, répondit Courtin sur le même ton, pourquoi avez-vous refusé de me répondre hier? Oui, sur l'enfant.

Les paupières de la jeune femme battirent nerveusement sur ses yeux fauves, et plus bas encore :

— Il n'y a jamais eu d'enfant... Je n'ai jamais été enceinte.

— Mais ce que vous m'avez écrit?...

— C'était pour vous faire revenir.

— Mais vos silences d'hier, quand vous me voyiez si malheureux? insista-t-il.

— C'était pour vous empêcher de vous en aller, pour vous garder, — parce que je vous aime. — Et vous, dites-moi seulement que vous m'aimez.

Et Hugues s'entendit, avec un tremblement de tout son être, répondre, stupéfié de sa propre voix :

— Oui, je vous aime.

VII. — L'AMOUR VAINQUEUR DE L'ORGUEIL

Quand une parole d'absolue sincérité se prononce enfin entre deux êtres qui, éprouvant l'un pour l'autre un sentiment passionné, s'en taisaient vis-à-vis l'un de l'autre et vis-à-vis d'eux-mêmes, un soudain désarroi se produit d'abord en eux. Ils se voient l'un l'autre, et ils se voient eux-mêmes dans une vérité qui les déconcerte. Les mots leur manquent, pour traduire un si brusque, un si violent afflux d'émotion. Le voisinage d'étrangers leur devient alors une gêne presque intolérable, à la fois, et un bienfait, tant ils sont, au même moment, avides et incapables de parler. Mais le plus intolérable, pour eux, serait une conversation fragmentée, qui mutilerait les aveux que leur âme a besoin de faire et de recevoir, et ils acceptent plutôt de se prêter à d'indifférentes causeries de société, de s'y exciter même quelquefois, sans réaliser absolument le sens des propos qu'ils émettent, pour eux si insignifians, si lointains! Cette impression d'absence dans la présence, et comme de dédoublement, Mme de Roannez et Hugues Courtin la subirent avec une force extraordinaire, chacun à sa manière, lui plus réservé, elle si vivante, durant le temps qu'ils mirent, ces brûlans mots d'amour à peine échangés, à regagner, en compagnie du couple anglais et du peintre prussien, la fouille et les tombeaux étrusques, puis le château. Autour d'eux, les phrases incohérentes se succédaient, toutes relatives aux dramatiques incidens de la matinée, et toutes manifestant, chez les témoins, des réactions différentes.

— Décidément, le bon Père Desmargerets figurera dans

mon cartulaire, déclarait lord Ardrahan. Je lui adresserai une lettre pour le féliciter de sa découverte et le prier de m'en coucher par écrit le détail. Je mettrai sa réponse à côté de celle que j'ai reçue du commandeur de Rossi sur les Catacombes.

— Elle manquera de méthode, objecta Richter. C'est votre défaut, à vous autres Gallo-Romains, — il saluait l'officier français maintenant, avec une espèce de courtoisie agressive, — qui avez tant de qualités! Notre Empereur me le disait, quand j'ai pris congé de lui : Vous allez en France, Éric? Vous verrez. Un tas de choses y sont très bien, mais elles ne sont pas bien rangées...

— Je ne saisis pas le rapport, fit Courtin.

— Comment? insista le peintre. Le Père Desmargerets n'a-t-il pas eu une idée géniale? Et n'a-t-il pas failli en perdre le résultat, faute d'avoir distribué son équipe en deux, une pour la fouille de jour, l'autre pour la garde de nuit? C'est ça, le très bien... pas bien rangé. Il n'aura pas plus d'esprit d'organisation pour exploiter sa découverte, ni pour l'exposer.

— En attendant, il l'a faite, interrompit lady Ardrahan, et elle est magnifique. Ce qui me plaît dans votre vieux monde, et surtout en Italie, continua-t-elle, c'est sa densité. C'est l'épaisseur de passé sur laquelle vous vivez. Voyez votre Valverde, chère Daisy. — Elle se tournait vers la duchesse. — Par-dessous l'existence que vous y menez aujourd'hui, il y a la Renaissance. Par-dessous la Renaissance, le Moyen Age. Par-dessous le Moyen Age, Rome avec Sylla. Par-dessous Rome, la Grèce, avec cette Némésis. Plus au fond encore, l'Étrurie avec la déesse Nurtia. Que d'évocations dans un très petit coin de pays! Et que notre Amérique est mince à côté, avec ses quatre pauvres siècles d'histoire!

— Oui, dit Mme de Roannez, mais l'Amérique a l'avenir. Et puis les monumens du Yucatan, par exemple, ne sont tout de même pas si jeunes. Ils nous donneront peut-être la preuve, un jour, que les premiers habitans furent ces mystérieux Atlantes dont il faut que le Père Desmargerets vous parle. Il est admirable, quand il pleure sur l'Atlantide abîmée dans les flots, et qu'il décrit, comme s'il le voyait, le soir où les vieillards, les prêtres, les femmes, les enfans, attendaient les jeunes hommes partis pour la guerre, par delà les colonnes d'Hercule; et la terre tremble, le sol se fend, il en jaillit des vapeurs brûlantes,

les temples s'écroulent, et l'Océan monte, monte, envahissant tout, couvrant tout. Un continent s'est abîmé à jamais et une civilisation ! Et comme elle est intéressante, à travers ses discours, cette civilisation qui donnait comme type aux Sociétés la fixité des astres. Je serais très étonnée s'il ne partait pas sur cette piste aujourd'hui, à propos de Némésis, justement. Il nous disait hier qu'elle s'appelait aussi Adrastée. A moi, il m'a soutenu dans la soirée que cette Adrastée est une divinité orientale, la même que l'Athor Égyptienne et que l'Asthoreth des Phéniciens, la personnification du ciel étoilé...

— C'est une thèse exacte, dit Richter, on nous l'enseignait à l'Université, d'après le livre de Hermann Posnansky : *Nemesis und Adrastea.*

Cependant et à travers ces discours, ils arrivaient à la clairière des tombeaux. Les ouvriers étaient toujours là qui déjeunaient maintenant, assis sur les décombres, d'un peu de jambon cru sur du pain, qu'ils arrosaient de vin de Chianti. Ils discutaient entre eux sur le vol de la matinée. L'animation de leurs gestes prouvait combien l'accusation du Père Desmargerets les avait touchés au vif.

— Elle est retrouvée? s'écrièrent-ils d'une seule voix, lorsque la duchesse leur eut annoncé la nouvelle. Ah! comme le Père doit être content !

— Il vous attend. Courez le rejoindre par ce sentier. Allez jusqu'au carrefour, puis tournez à droite, fit-elle. — Et comme ils se levaient : — Mais Bellagamba ne vous a donc pas prévenus?

— Nous ne l'avons pas vu, répondirent les ouvriers.

— Je suis tourmentée de notre *Primo*, dit Mme de Roannez, revenue au groupe de ses hôtes. — Quand elle donnait à son bouffon familier ce nom du célèbre nain espagnol dont elle lui faisait porter le costume, c'était toujours le signe d'un mouvement de gentillesse à son égard. — Oui ! continua-t-elle, il n'a point passé par ici. Pourvu que les bandits ne lui aient pas fait un mauvais parti ! Il m'a semblé qu'il leur jetait des pierres.

Quelle rage dans le cœur du disgracié, s'il avait entendu ces mots ! Elle n'avait même pas soupçonné qu'il lui avait sans doute sauvé la vie. Durant les minutes du danger, elle n'avait littéralement rien vu que celui qu'elle aimait.

— C'est extraordinaire ! dit lady Ardrahan, je l'ai aperçu de

mes yeux qui remontait par le bois, avec les chiens, et de ce côté-ci.

— Il aura couru à la villa, insinua Richter, pour amener du monde et donner la chasse aux voleurs. J'y insiste, duchesse, dans cet endroit isolé, vous devriez avoir de nos chiens policiers...

— Je n'ai peur de rien ni de personne, répondit Mme de Roannez. A quoi me serviraient-ils?

— Quand ce ne serait, avec leur flair, qu'à retrouver vos voleurs, reprit le peintre, au moyen des outils qu'ils ont laissés...

— Les retrouver? s'écria-t-elle. J'en serais bien fâchée. Je suis l'étrangère ici. Pourquoi voulez-vous que je me fasse des ennemis des gens en mettant les carabiniers en campagne? Ces voleurs sont assez punis d'avoir manqué leur coup et la commission que leur avait promise Guarino. Car c'est très probament l'antiquaire, je ne le dirai pas à Desmargerets, qui les avait envoyés, pas avec l'idée de nous faire assassiner, bien entendu. Les coups de pistolet, ç'a été l'impromptu. Pourvu qu'ils n'aient pas touché à mon pauvre Bellagamba, je ne leur en veux pas... Au contraire... — Et elle regardait Hugues pour prononcer cette phrase à double entente, remplie pour le jeune homme d'une signification si tendre, — je leur suis reconnaissante de l'émotion qu'ils m'ont procurée.

— Je vous ai toujours dit, Daisy, fit lady Ardrahan, moitié plaisante et moitié sérieuse, que vous êtes, à votre manière, un petit Néron.

— Mon dilettantisme est moins complet, répondit la duchesse sur le même ton. Et la preuve, c'est mon inquiétude à l'endroit de mon pauvre *Primo*. Elle est réelle. Hâtons le pas, afin d'être renseignés plus vite.

Devant la visible anxiété de Mme de Roannez, Hugues avait eu sur les lèvres une phrase, qu'il n'avait pas dite. Il s'était rappelé soudain qu'à peine les coups de pistolet tirés, et comme il marchait vers la duchesse à demi évanouie, il avait aperçu la silhouette du nain, dissimulé derrière un arbre, et les épiant. Et aussitôt, cette disparition! Pourquoi? Les vagues impressions de défiance soulevées en lui, depuis vingt-quatre heures, par les attitudes énigmatiques du gnome se ramassèrent en un soupçon, si indéterminé à la fois et si précis, qu'il en eut peur lui-même. D'où son silence. Une horrible hypothèse lui traversait l'esprit, celle d'une jalousie vis-à-vis de lui, Courtin, si

violente, qu'ayant surpris l'aveu de la duchesse et le sien, Bellagamba s'était enfui. Cette jalousie supposait, chez le monstre, un hideux sentiment, un louche et trouble désir, pour cette admirable créature dans l'atmosphère de laquelle il vivait, respirant, humant sa beauté et qui n'y prenait pas garde. Qu'était-il pour elle? Un Velasquez descendu de son cadre, rien de plus. La seule imagination de cette convoitise autour de la jeune femme infligea une douleur, presque physique, à l'amant qui s'était cru guéri. Oh! non, il ne l'était pas. Il n'avait pas menti tout à l'heure en répondant au cri passionné de son ancienne maîtresse par un cri pareil!... Mais les promeneurs arrivaient à l'extrémité de l'allée, et un appel de lord Ardrahan venait de retentir. L'Anglais avait devancé la compagnie, en allongeant le compas de ses maigres jambes de grand échassier. Il les avertissait que Bellagamba était en vue. Au même moment, Tristan et Yseult accouraient en aboyant vers leur maîtresse.

— Convenez-en, Richter, dit celle-ci en caressant de sa fine main le pelage fauve de ses lévriers, ce sont des amis, et des amis valent mieux que des policiers... Bon! Moi aussi j'aperçois mon brave *Primo*... Avec le sac de la poste, comme ça lui ressemble! Il s'est souvenu de l'heure du courrier, et il a voulu que nous eussions notre correspondance plus tôt. Ai-je été folle de me faire des idées noires!

« Et moi, pensait Courtin de son côté, ai-je été sot!... » Il revoyait en esprit le geste du nain, empochant son louis d'or dans le restaurant du Barrafranca, avec la tranquille sérénité d'un sportulaire qui prend son dû. « Le drôle a tout bonnement songé à faire du zèle, en vue des pourboires prochains, quand nous partirons »

Cinq minutes plus tard, Bellagamba se tenait devant la duchesse, et lui tendait tout ouvert le sac annoncé, d'où elle commença de tirer les lettres une par une. Et les distribuant : — Pour vous, Maud... Pour vous, lord Ardrahan... Pour vous, Richter. Pour vous encore... Je ne vois rien pour vous, mon cher Hugues. Pour moi. Pour moi... Ah! fit-elle joyeusement, en prenant une dernière enveloppe, que ses doigts palpèrent. Voilà qui te concerne, je crois, Primo. Ou bien je me trompe fort, ou bien il y a là une photographie qui va t'intéresser.

Le nain la considérait, tandis qu'elle parlait, avec une physionomie impassible, mais une telle détresse dans ses pru-

nelles noires que le soupçon, chassé une minute, s'imposa derechef à Courtin. Il observa d'ailleurs que Bellagamba évitait son regard, à lui, comme si de constater seulement la présence de son heureux rival lui était intolérable. Cette détresse se tourna tout à coup en défiance, quand la duchesse, après avoir étudié quelques instans la photographie enfermée dans l'enveloppe, la tendit à lady Ardrahan en lui disant :

— Qu'en pensez-vous, Maud ? Le masque est bien joli, n'est-ce pas ?.. Passez donc le portrait à votre mari... Regardez-le, mon cher Hugues... Vous aussi, Richter. Votre pinceau n'est pas tenté ?

La photographie représentait une naine, du même type que Bellagamba, avec de tout petits bras, des jambes toutes courtes, une tête et un torse de grandeur normale. Cette achondroplase femelle, — pouvait-on lui donner le nom de femme ? — offrait un aspect d'autant plus pitoyable que les traits n'étaient pas simplement jolis, mais vraiment beaux. Toute la grâce féminine de ce malheureux être semblait s'être réfugiée dans ce visage, qu'éclairaient, qu'illuminaient des yeux humbles, tendres, qui imploraient l'affection. Et la duchesse continuait :

— C'est heureux que le Père Desmargerets soit absent. Il ne manquerait pas, pour le coup, de jouer le rôle de son ami, le roi Amasis, et de me rappeler Polycrate et sa chance. C'est le comble de la mienne, l'arrivée de cette photographie !... Je lis l'autre jour, dans la *Vie d'Isabelle d'Este*, des lettres où elle demande à un certain Brognolo de lui chercher un camarade de même taille, — *un compagno maschio*, — pour une charmande petite moricaude, — *una moretta*, — qu'elle avait près d'elle. L'idée me vient d'écrire un peu de tous côtés, pour savoir si je ne pourrais pas, moi aussi, trouver une camarade de sa taille pour mon ami Bellagamba. Et la vieille comtesse Sténo m'envoie ceci, de Venise. Cette petite est une orpheline qui travaille dans la couture et qui accepterait de venir chez moi. Mais il faut que Bellagamba soit consentant. Regarde ce portrait, Primo, qu'en dis-tu ?

Elle tendait la photographie au nain qui la prit et la fixa, sans qu'aucun signe trahît quelle impression lui causait cette vue de sa sœur en misère, et la féroce inconscience de sa prétendue bienfaitrice, sinon une contraction de sa mâchoire et une raucité plus âpre de sa voix, pour remercier, en rendant le portrait :

— Vous mettez le comble à vos bontés pour moi, madame, et il ne vous reste plus qu'à m'autoriser à demander sa main.

— Veux-tu que je ne la fasse pas venir?... dit la duchesse. Malgré sa méconnaissance foncière du vrai caractère de son joujou humain, s'étant fait sur lui des idées une fois pour toutes, et ne l'observant plus, l'accent de cette réponse l'étonnait.

— Quelle idée!... fit Bellagamba, d'un ton jovial cette fois. Mais je voudrais la revoir. — Il avait repris la pathétique image, et la regardait longuement. — Elle a les yeux et la bouche bien tristes, madame. Faites-la venir, quand ce ne serait que par charité pour elle. Notre bon Père Desmargerets lui contera, comme à moi, l'histoire de l'enfant spartiate auquel un renard dévorait le ventre et qui riait... Elle montre qu'elle souffre. Il ne faut pas... Mais c'est l'heure du déjeuner de Serio... Vous permettez, madame?... J'emporte le portrait?...

Et sur un geste d'acquiescement de la duchesse, il glissa la photographie dans la poche de son dolman de chauffeur. Sans autre adieu, il se jeta dans le maquis du côté de son casino, ordonnant : — Arrière, Tristan ! Arrière, Yseult!... — aux deux lévriers qui voulaient le suivre. Les bêtes le pressent. Il ramasse un caillou et les fait reculer, son bras levé, en criant de toute sa voix, pour être entendu :

— Gare à vous, cabots stupides! Vous savez qu'avec une pierre, je ne manque jamais mon but.

— Tristan ! Yseult!... Ici, mes amis... — C'était la duchesse qui sifflait maintenant ses chiens, et, sans relever une allusion qu'elle ne pouvait pas comprendre : — Jette-leur ta pierre, Bellagamba, mais pour qu'ils courent la ramasser. Je me charge de les garder.

Le nain lança le caillou au loin sur la route, comme il lui était commandé, et il s'enfonça dans la profondeur du bois, se déchirant aux ronces, écrasant les jeunes pousses, trébuchant sur les pierres. Quand il se sentit très loin et bien sûr de n'être pas vu, il se laissa choir sur la terre, et il commença de s'y rouler avec la frénésie d'une bête blessée. Par un suprême effort de son orgueil, il étouffait les cris que lui arrachait sa fureur, et il répétait indéfiniment dans un râle : « Je le lui tuerai! Je le lui tuerai! » Sanglot et menace qui se perdaient parmi les chants joyeux des oiseaux et la frémissante rumeur des feuillages, sous une de ces brises caressantes pour

lesquelles les Italiens ont créé ce mot, caressant comme elles, de *Venticello*. Rien n'arrivait de cette sinistre et redoutable lamentation au groupe des hôtes de Valverde qui continuaient de s'acheminer vers le château, ceux-ci lisant leurs lettres, ceux-là causant :

— ... Quand je vous le disais, Daisy, que vous êtes un petit Néron !

A ce reproche, si simplement humain, de lady Ardrahan, un subit passage d'irritation assombrit le beau visage de Mme de Roannez. D'ordinaire elle accueillait, avec une ironie légère, les lieux communs de la morale courante. Comme toutes les attitudes mentales audacieusement affichées, son dilettantisme comportait un mélange de sincérité et de bravade. Elle se complaisait à provoquer certains blâmes, pour les affronter en les persiflant. Mais cette fois Hugues Courtin était là, qui s'associait, par la muette tristesse de son expression, à la révolte de l'Américaine contre l'humiliation infligée au nain. Aussi eut-elle dans l'accent et le geste une vivacité mécontente pour répondre :

— Vous trouvez, Maud, que je n'aurais pas dû montrer ce portrait à Bellagamba? Et pourquoi? Vous ne le connaissez pas. C'est un comédien de sa propre difformité. Il en joue, tantôt pour se faire plaindre, tantôt pour se faire moquer. Il en est très fier, étant vaniteux comme un dindon, et très content, car il est paresseux comme un loir. Ce qu'il a vu de plus clair dans cette scène, c'est que nous nous sommes occupés de lui. Être centre du monde et ne rien faire de ses dix doigts, voilà toute sa mentalité. Il y a chez lui un atavisme plus singulier que vous ne l'imaginez. C'est même un de mes motifs pour m'être mise en quête de la petite Vénitienne. L'autre a été de lui trouver la seule femme dont il puisse être aimé... Vous êtes un peu responsable du premier motif, Richter, continua-t-elle en reprenant son ton habituel de détachement supérieur. Mais oui. Vous m'avez apporté un lot de lourds bouquins germaniques sur les nains : Müller, Winkler, Kirchberg, Kaufmann. Vous avez excité ce que mon ami Hugues appelle mon omnivorisme. La question m'a intéressée. Je l'ai piochée. J'ai fini par tomber sur un mémoire du professeur Poncet de Lyon et de son élève René Leriche, lesquels prétendent que certains achondroplases, du type de notre Primo, pourraient bien être,

non pas des malades et des dégénérés, mais les authentiques descendans des Pygmées d'autrefois. Car les Pygmées ont existé en tant que race, et ailleurs que dans la légende. C'est vers le dixième siècle qu'ils disparaissent. Poncet va jusqu'à dire que ces nains auraient été l'avant-garde de la variété actuelle du genre humain. C'est ainsi que, chez les animaux, certaines espèces de grande taille procèdent des petites. On aurait sinon une preuve, au moins une présomption, en faveur de cette hypothèse, si l'enfant d'un père et d'une mère atteints d'achondroplasie était lui-même un achondroplase. Comprenez-vous à présent l'expérience dont la lettre d'Isabelle d'Este m'a suggéré l'idée? Que la naine de la comtesse Steno plaise à notre nain, qu'ils s'épousent, qu'ils aient des enfans pareils à eux, et j'aurai résolu un problème ethnique bien curieux... Sans compter que le ménage serait doté de manière à n'avoir plus, ni elle, à travailler dans la couture, ni lui, à même soigner mes chiens, ai-je besoin de vous le dire?... Vous m'avez comparée à Néron. Comparez-moi à Vincent de Paul, Maud, pour réparer. Ou mieux, soyez indulgente pour votre Daisy qui vous aime tendrement et qu'il faut un peu aimer, car elle n'est pas très méchante, avouez-le.

Et, avec une gentillesse de petite fille, elle se tourna vers lady Ardrahan qu'elle embrassa. Celle-ci lui rendit son baiser en lui disant :

— Quel dommage que vous ne soyez pas une duchesse anglaise! On ne mentirait pas en vous appelant : Votre Grâce...

— Ce n'est pas la grâce que j'admire le plus dans notre duchesse, fit Richter, c'est le courage de l'esprit. Et je ne m'en étonne pas quand je me souviens que sa grand'mère était une Souabe. Elle justifie le mot d'Ernest Moritz Arndt, que, nous autres Allemands, nous sommes décidément les champions dans la lutte intellectuelle. Et, — il regardait de nouveau Courtin, — il n'y a pas lieu, pour les autres nations, de s'en offenser. Nous ne demandons qu'à les associer à notre culture, pour leur plus grand bien...

— Oui! interrompit Mme de Roannez, je connais la doctrine prussienne de la collaboration directrice. C'est un synonyme anodin d'un mot plus brutal : tyrannie. Je ne nie rien de ce que je peux devoir à ma grand'mère. Seulement, quand je veux vraiment m'instruire, en comprenant ce que j'ap-

prends, qu'il s'agisse de nains ou d'art antique, je lis un travail français...

Elle épiait en parlant un signe qui lui prouvât que le silencieux Courtin lui savait gré de cette riposte. Soit dédain, soit indifférence, ni la déclaration de l'outrecuidant Richter, ni la protestation de la duchesse, ne semblèrent l'avoir ému. Aussitôt rentré, il se retira dans sa chambre, avant qu'elle n'eût pu l'aborder. Elle passa tout le déjeuner auquel Hugues assista, toujours si muet, si distant, à se demander, — sous le regard toujours inquisiteur de Bellagamba qui la servait sans perdre une de ses expressions, un de ses gestes : — comment l'interroger seule à seul, comment provoquer une reprise de cette intime et réciproque confession de leurs sentimens vrais, si brusquement commencée par leur double cri dans le danger, et plus brusquement interrompue ?... Inutiles imaginations ! Le besoin de s'expliquer davantage et bien à fond était si pareil, chez ces deux êtres, qui n'avaient jamais cessé de s'aimer, qu'étant descendus au jardin avec le reste de la compagnie, ils se trouvèrent à part des autres, d'instinct et sans s'être donné le mot. D'instinct encore, ils s'engagèrent, de même que la veille, sous la voûte de la longue allée de chênes verts. D'un commun accord, ils assuraient ainsi une liberté complète à cet entretien qu'ils prévoyaient décisif pour l'avenir de leur passion enfin avouée. Le sol, sous leurs pas ralentis par l'émotion de l'attente, développait maintenant comme un tapis d'ombre transparente et mouvante, où d'innombrables gouttelettes de lumière pleuvaient des branchages entrenoués, et la fraîche et douce brise continuait de frémir dans les feuilles, enveloppant leurs propos d'amour, de la même impersonnelle caresse que, trois heures auparavant, le sanglot convulsé du nain.

— Hugues, dit Mme de Roannez la première, — avec une timidité, bien touchante par le contraste avec ses habituelles hauteurs, — vous êtes triste. Vous regrettez déjà ?

— C'est vrai, eut-il le courage de répondre, brutalement.

— Que regrettez-vous ?... interrogea-t-elle, après un silence, et dans sa voix assourdie se devinait le battement précipité de son cœur. — De m'avoir dit que vous m'aimiez ou d'avoir senti que vous m'aimiez ?

— Les deux, fit-il avec plus de dureté encore. En vous

aimant, je manque à toutes les résolutions prises vis-à-vis de moi-même durant ces deux années, à toutes les convictions qui sont ma raison d'être ici-bas. J'aggrave encore ma défaillance en vous la disant. J'aurais dû partir hier. Je ne serais pas retombé.

— Ah! que je vous retrouve semblable à vous-même! gémit-elle. Nous revoici l'un devant l'autre, comme dans cet affreux après-midi du printemps de 1912, où nous nous sommes séparés. — Et, lui prenant le poignet, d'une étreinte de possession farouche. — Partir! Partir! répéta-t-elle. Non. Cette fois, je ne vous laisserai pas partir. J'ai été trop malheureuse. Vous aussi. Ne me dites pas le contraire. Vous m'avez fuie, et, sitôt rentré en Europe, vous m'avez cherchée. Vous n'avez cherché que moi. L'enfant n'a été qu'un prétexte que vous avez donné à votre fierté d'homme. Et moi, en fuyant Paris, qu'est-ce que j'ai fui? Vous, vous seul. Cette villa toscane, les gens que j'y reçois, la vie que j'y mène, toute cette apparente fantaisie, quel sens a eu tout cela? Un seul : ne plus voir personne qui vous connût, ne plus entendre prononcer votre nom, ne plus passer dans un endroit associé à votre souvenir. Plus rien, rien de vous, — un autre pays, une autre atmosphère, voilà ce que j'ai voulu... Et puis, quand j'ai reçu votre carte, je vous ai appelé, tout de suite... Deux ans! Nous avons perdu deux ans! C'est trop fou!... — Et, dans un élan de douloureuse tendresse, reprenant le tutoiement des anciennes heures : — Ne raisonnons pas tant, Hugues, je t'aime et tu m'aimes. Prends-moi dans tes bras, et laisse-moi tout oublier sur ton cœur!

— Non, répondit-il en s'éloignant d'elle dans un geste de souffrance. Non, non... Je ne suis plus, je ne veux plus être votre amant. Ne me faites pas me mépriser. On n'est pas responsable de ses émotions. On l'est de ses actes. Une aventure sans lendemain, entre nous, vous n'en voudriez pas, ni moi. Une liaison, j'en souffrirais trop.

— Comme vous me parlez! fit-elle avec des larmes au bord de ses yeux. Mais on n'a pas d'orgueil quand on aime... Vous souffririez trop? Dites-moi de quoi. Dites ce qui vous déplaît dans mon caractère. Je le changerai. Du moins j'essaierai. Mais êtes-vous sûr que vous me voyez telle que je suis? Il est si aisé de se tromper sur les autres!... Tout à l'heure, je l'ai bien remarqué, vous avez pensé, comme Maud, que je jouais par

perversité avec ce pauvre Bellagamba. Ce n'était pas juste, et j'ai tenu à me défendre contre ce reproche, à cause de vous. C'est à cause de vous que j'ai relevé le maladroit propos de ce lourdaud de Richter. J'avais cru vous plaire en lui répondant ce que vous lui auriez répondu, si vous n'étiez pas aussi courtois qu'il l'est peu.

— Ce n'est point par courtoisie que je n'ai pas corrigé la morgue de M. de Richter. Je suis un officier français. Il est un officier prussien. J'en suis averti. Cela suffit. La guerre entre nos deux pays est trop proche, trop inévitable, pour que j'aille lui donner une leçon de bon goût, au risque de jouer ma vie contre la sienne, dans un ridicule duel. Nous nous rencontrerons, si Dieu permet, sur un autre terrain. D'ailleurs, c'est un Allemand. Je ne lui en veux pas de son *Deutschland über alles*. Je dis bien, moi, et tous les Français devraient dire : *France d'abord*. Je vous en voudrais plutôt, à vous, de votre réponse.

— A moi ? dit-elle.

— Oui. Vous avez parlé de nous par rapport à eux, comme des Grecs par rapport aux Romains. Des raffinés d'idées qui ne savent plus se battre, — nous n'en sommes pas encore à ce dernier degré de la décadence.

— Quelle querelle vous me faites, mon ami!

— Ce n'est pas une querelle, Daisy. — Que d'amour dans ce prénom, prononcé avec cette mélancolie, et pour la première fois, depuis son retour! Ses paupières à elle battirent d'émotion sur ses beaux yeux de plus en plus fixes, tandis qu'elle l'écoutait continuer : — C'est le symbole de notre grande, de notre irréparable misère, à vous et à moi. Nous nous aimons, et nous ne pensons de même sur rien. Vous ne comprenez pas, vous ne sentez pas la France comme moi. C'est trop naturel. Vous n'êtes d'aucun pays, et moi je suis du mien, si uniquement, si étroitement ! Quoique je ne pratique guère, je me sens chrétien, et catholique par toutes mes fibres, et vous êtes une païenne. Vous trouvez tout naturel de traiter ce lamentable Bellagamba comme une bête rare dont vous rêvez d'avoir la race. Pour vous, ce nain n'est plus une créature humaine. C'est un bibelot. Mais choses et gens, qu'est-ce qui ne vous est pas un bibelot? Un bibelot, ce décor italien. Vous habitez un musée. Des bibelots, vos hôtes : cet Allemand, cet Anglais, cette Américaine, cet excellent Père Desmargerets, moi-même...

— Et, sur un mouvement de protestation de la duchesse. — Mais oui, un soldat de mon espèce, au xxe siècle, à Paris, c'est une survivance, à vos yeux, une autre bête rare. Vous êtes une femme de luxe, d'abus, de fantaisie, et l'homme que je voudrais être, que je ne suis pas, hélas! à cause de la commune faiblesse, c'est le moine militaire, qui a l'armée pour couvent, la guerre juste comme religion, le sacrifice comme mot d'ordre. Quel anachronisme! Quelle curiosité! Et vous ne vivez que de cela, de curiosité... Jusqu'aux idées qui ne vous sont que des bibelots, y compris les plus dangereuses et pour l'ordre social et pour vous, une grande bénéficiaire de cet ordre, pourtant. Une duchesse de Roannez subventionnant des journaux d'anarchie, — c'est à ne pas y croire, et avec vous c'est logique, — donnant un chèque de cent mille francs à un militant du nihilisme, à un Roudine! Comment j'ai su cela? Peu importe. Je l'ai su. Tant que j'ai pensé que l'enfant existait, j'ai supposé que ce médecin savait ce secret, que vous le payiez et l'éloigniez pour qu'il ne me parlât point. Hé bien! Non. C'était encore du dilettantisme, celui de la révolution, après les autres. Votre idéal, c'est de vous prêter à tout, de ne vous donner à rien. Mon idéal, à moi, c'est de ne me prêter à rien. C'est de me donner à ce que je crois, absolument, complètement. Voilà pourquoi nous ne pouvons pas être heureux l'un par l'autre, pourquoi j'ai eu raison de partir, il y a deux ans, pourquoi j'avais raison de vouloir partir hier. Je vous aime et je n'aime rien de ce que vous aimez. Vous m'aimez et vous n'aimez rien de ce que j'aime. Quelle misère, et il n'y a pas de remède!...

La duchesse avait écouté ce réquisitoire, la tête baissée, les yeux fixes, comme déconcertée, comme sidérée de ne pas se révolter contre l'accent de plus en plus sévère de cet homme qu'elle se sentait aimer davantage à cause de cette sévérité même. Il la repoussait, il l'outrageait. En condamnant ce *surhumanisme* à la Nietzsche dont elle faisait son orgueil, c'était son être le plus intime qu'il blessait au vif, le point le plus profond de son orgueil intellectuel, et, au lieu de lui en vouloir, elle le chérissait plus encore. Pour la première fois, habituée qu'elle était à voir tout plier devant sa beauté, son intelligence, sa noblesse, ses millions, dans l'ordre des choses morales comme dans celui des choses matérielles, une volonté

plus forte se dressait devant la sienne. Lors de leur rupture, deux années auparavant, quand Hugues prétendait sacrifier leur amour à son métier, c'était elle qui attaquait, elle qui reprochait, qui insultait à l'égoïsme du jeune homme, à son manque de cœur, à la vilenie de son abandon. Aujourd'hui les rôles étaient changés. Hugues devenait l'accusateur, elle, l'accusée, et elle éprouvait qu'à son humiliation une douceur se mêlait, presque une volupté, celle d'être dominée, maîtrisée. Oui, c'était un maître qu'elle avait, à son insu, cherché autrefois, dans cet amant. Avant qu'elle ne connût l'officier d'Afrique, des propos du monde avaient éveillé son attention sur lui, et sans doute, comme il l'avait dit, la singularité de ce caractère, si fortement frappé, dans un milieu si banal, l'avait attirée d'abord. Mais aussitôt cet intérêt qui aurait pu n'être qu'un jeu, avait envahi les portions inconscientes de son âme, lassée d'artifice. Oui, la femme en elle avait cherché le maître, et, le rencontrant à cette minute, elle cédait, elle se soumettait. Impulsivement, dans un immense désir qu'il lui parlât avec douceur, qu'il se laissât aimer, elle lui dit :

— Si, Hugues, il y a un remède. Apprenez-moi à vous plaire, à penser, à sentir comme vous désirez que je pense et que je sente. Mon existence actuelle vous choque? Si vous saviez comme cela me coûtera peu de la quitter! Faut-il vous le répéter? je ne la mène, depuis deux ans, que pour vous fuir. Elle n'a plus de signification, du moment que je vous ai. Donnez-moi quelques jours pour tout régler, et puis dites-moi où vous voulez que je vive et comment. J'y vivrai. Faites de moi votre chose, mais une chose près de vous. Que je ne vous perde pas une autre fois!

— Ah! gémit-il, si je pouvais vous croire!

— Regardez-moi, implora-t-elle, et vous me croirez.

— Mais je le sais bien, que vous ne me mentez pas. Seulement c'est votre émotion du moment, qui parle, ce n'est pas vous, le vous qui allait et venait quand je n'étais pas là, le vous qui ira et viendra quand je n'y serai pas, la personne que vous ont faite votre naissance, votre éducation, votre fortune, votre milieu, votre indépendance, tout ce que je sais de votre passé... et tout ce que je n'en sais pas...

Il s'arrêta, effrayé de ces derniers mots, prononcés impulsivement, eux aussi, et lourds de trop de sens. C'était la suprême

accusation après tant d'autres, le cri de cette jalousie rétrospective, commune à tous les bonheurs hors la loi, et d'autant plus cruelle pour un amant, qu'elle se nourrit des preuves mêmes que sa maîtresse lui donne de son amour. — Ce qu'elle a été pour moi, elle l'a été pour d'autres. — Ah! l'injuste raisonnement! Une fois conçu, comment s'arracher à son irréfutable prise? Hugues savait que, depuis l'année 1904, la duchesse était veuve. Que de jours s'étaient succédé ainsi, durant lesquels combien d'hommes l'avaient rencontrée, — comme lui, — désirée, — comme lui, — et dans quelle liberté! Qu'il s'était de fois douloureusement meurtri à ce mystère, sans se reconnaître le droit, ni d'une question, ni d'une enquête! Et dans le paroxysme de l'émotion où le portait cette lutte contre sa maîtresse et contre lui-même, l'outrageant aveu lui échappait, — informulé, indirect. Il était cependant si clair que celle-ci en reçut un choc nouveau. Tout à l'heure, quand il faisait le procès à son caractère, elle ne s'était pas défendue. Les autres griefs, articulés par Hugues, reposaient tous sur des observations, interprétées implacablement, cruellement, mais exactes. Tout était faux dans le dernier, que son expression contenue rendait plus insultant. Cette demi-réticence étendait le soupçon en ne le précisant pas. Pour des raisons qui tenaient à l'histoire la plus secrète de sa sensibilité, Mme de Roannez, avant de rencontrer Hugues Courtin, n'avait pas aimé. Ce premier amant avait été pour elle ce qu'elle avait été pour lui, le premier amour. Comment aurait-elle résisté au désir, au besoin de le lui crier, de revendiquer le respect pour un sentiment, sur lequel il n'eût pas marché autrefois s'il ne l'avait pas méconnu?

— Mon passé?... répéta-t-elle, mon passé?... — Et violente : — Hugues, nous sommes dans une de ces minutes où les ménagemens ne sont plus de mise. Nous nous devons, vous à moi et moi à vous, toute la vérité. Est-ce de mon passé sentimental que vous voulez parler?

— Laissons cela, fit-il, j'ai eu tort.

— Vous vous dérobez. Ce n'est pas digne de vous, ni de moi. Toute la vérité, je vous répète. Il me la faut toute. Oui ou non, quand vous étiez loin, en Afrique, et que vous vous donniez des motifs pour vous approuver de notre rupture, y avait-il aussi ce mobile-là? Vous disiez-vous : je n'ai pas été son premier amant?... Vous vous taisez...

— Vous voulez toute la vérité? répliqua-t-il d'une voix grave. Oui... Ah! qu'est-ce que vous me faites vous dire?... Oui, depuis cette rupture, je me suis posé souvent cette question : quelle place ai-je eue dans sa vie? Et, dans mon âme et conscience, je n'ai jamais pu me répondre.

— Et maintenant? supplia-t-elle.

— Je ne peux pas répondre davantage.

— Et vous m'aimez?

— Et je vous aime.

Il y eut un long silence entre eux. Ils continuaient de marcher, puis ils s'arrêtèrent tout d'un coup. Absorbés, comme ils étaient, dans leur pensée, ils n'aperçurent pas le masque redoutable de Bellagamba, qui, pour surprendre le secret de leur entretien, avançait à moitié sa tête féroce hors du feuillage taillé en muraille. Il les suivait depuis le début, rampant entre les arbres, de tronc en tronc. C'était Mme de Roannez qui parlait à présent.

— Hugues, commença-t-elle d'une voix aussi grave que celle du jeune homme, une de ces voix qui sortent de l'arrière-fond dernier de l'âme, — quand vous m'avez reproché ma vie, tout à l'heure, je vous ai dit : « Ordonnez, je la changerai. » Je vous dis maintenant : « Prenez-la, cette vie. Faites-en une chose à vous. Épousez-moi. » Je ne doute pas que vous ne m'aimiez, et vous ne doutez pas que je ne vous aime. Vous ne doutez pas non plus que je ne vous mette haut dans mon estime, très haut. Vous êtes bien sûr que je ne voudrais pas vous faire cet affront, à vous. — Elle répéta : — A vous! de vous exposer à rencontrer un homme qui puisse dire de votre femme : « Elle a été ma maîtresse. » Mais cet homme n'existe pas, Hugues. Entendez-vous, il n'existe pas... Avant vous, je n'avais pas aimé. Si vous aviez connu M. de Roannez, à qui l'imprudence de ma pauvre mère et l'enfantillage de mes vingt ans m'avaient livrée, vous vous expliqueriez beaucoup des choses de moi. L'épreuve de ce triste mariage avait été trop dure. Une fois libre, je m'étais juré de m'affranchir de l'amour. Ce serment, je l'ai tenu, durant les plus belles années de ma jeunesse. Vous parlez de ma curiosité? Cet amour que je rencontrais partout, dans la musique, dans les livres, dans les conversations, dans le monde, j'ai tendu toutes les forces de

mon être à l'ignorer. Je m'en suis défendue comme une jeune fille à la veille d'entrer au couvent, et j'étais veuve, et j'étais libre, et vous savez que je ne crois à rien... Et puis, je vous ai rencontré. On m'avait beaucoup parlé de vous, et j'étais curieuse de vous connaître. C'est vrai, mais je ne prévoyais pas ce qui s'est passé en moi dès ce premier soir, vous vous souvenez? à ce dîner chez Mme de Candale. Je ne vous l'expliquerai pas, je ne le comprends pas moi-même... Avais-je exercé sur mes sentimens une contrainte hors nature, qui les avait comme pressés, comme ramassés en moi? Ce refoulement a-t-il produit une sorte d'explosion, aussi soudaine qu'irrésistible? Je ne sais pas. Si une de mes amies, la veille, m'avait raconté d'elle ce que j'ai éprouvé auprès de vous, ce premier soir, je l'aurais traitée de folle. Vous m'auriez demandé, une heure après que vous m'avez été présenté : « M'aimez-vous? » je crois que je vous aurais répondu : « Oui, » tant vous vous étiez, rien qu'en me parlant, en étant là, en m'apparaissant, — je ne trouve pas d'autre mot, — emparé de mon être, avec une violence dont je suis restée d'abord épouvantée. Cette révolution de toute mon âme, si rapide, si complètement inattendue, je n'ai pas voulu l'admettre d'abord. J'ai espéré, voyez, je suis franche, que cette émotion n'était qu'une crise. Dépendre d'un autre, ne plus me tenir en main, était si contraire à toutes mes idées sur moi-même, à tous mes partis pris! Mais je suis femme, et j'ai senti aussitôt que je m'éveillais d'un sommeil, que je n'avais pas vécu jusqu'alors. C'était comme si je respirais, comme si je regardais la lumière pour la première fois. Je vous ai revu. Vous m'aimiez aussi... Alors, rien n'a plus existé ici-bas que vous et moi. Je n'ai pas calculé, je n'ai pas réfléchi. Je vous ai appartenu comme je vous aimais, en m'abandonnant à une ivresse, si nouvelle pour moi qu'elle était un ravissement. J'aurais pu vous dire ce que je vous dis aujourd'hui : Épousez-moi... J'ai trouvé une suprême douceur à vous laisser libre, à tout vous sacrifier de ce que le monde appelle l'honneur... Je me suis dit bien souvent, depuis, que vous ne m'en aviez pas estimée. C'est une grande misère, voyez-vous, quand l'abandon d'une femme à celui qu'elle aime devient pour lui un indice de perversité, un motif de soupçon... Mais vous sentez que je suis vraie, Hugues. Il n'est pas possible que vous ne le sentiez pas. Dites que vous ne me soupçonnez plus, que vous me croyez,

Prouvez-le-moi, en acceptant que je devienne votre femme, la femme du capitaine Courtin, qui le suivra où il voudra, qui ne lui demandera plus de quitter son métier, qui vivra près de lui, dans une petite ville de province française, s'il s'y trouve en garnison, aux colonies si on l'y envoie, qui l'attendra s'il doit être loin... Ah! conclut-elle dans un cri d'infinie détresse, si, après cela, vous voulez encore partir, partez, partez. Mais ne dites plus que vous m'aimez...

Pour toute réponse, le jeune homme lui prit la main, et comme il y appuyait ses lèvres, elle l'entendit qui murmurait : — Oh! si! Je vous aime! — Et elle sentit qu'il pleurait. Dans un transport, lui saisissant et lui relevant la tête, elle se mit, d'un baiser prolongé, à boire ces larmes. Elle le serrait contre elle avec une énergie sauvage et tendre, et elle répétait :

— Tu m'aimes!... Je t'ai! Je t'ai!...

— Oui, répondit-il, je t'aime et je te crois.

Un bruit de branches froissées les fit se séparer brusquement. Ils demeurèrent une minute, immobiles, à écouter. Mais rien.

— Ce sera quelque oiseau qui se sera envolé... dit-il.

Elle haussa les épaules, et, le regardant de nouveau passionnément :

— Que l'on nous ait vus ou non, qu'est-ce que cela peut me faire? Je voudrais leur crier à tous: Je l'aime! Il m'aime!... Et je serais heureuse!... Mais..., — et sa profonde et soudaine pâleur prouvait qu'elle ne mentait pas, — cette conversation m'a fait mal. Je suis trop émue. C'est comme ce matin, quand je vous ai cru blessé. Mon cœur bat trop vite. Il m'étouffe... Cela va passer... Il faut seulement que j'aille me reposer... Et pourtant il faut aussi que je vous parle encore... Maintenant, je ne pourrais plus... Venez chez moi ce soir, quand les gens se seront retirés. Je vous attendrai toute la nuit. Et si vous ne venez pas, nous causerons demain matin. Je serai plus forte, plus maîtresse de moi.

— Je viendrai, répondit-il. Seulement...

— Seulement?... supplia-t-elle, comme il hésitait.

— Non, dit-il, en secouant la tête d'un geste de révolte contre la pensée qui lui était venue. Non, non, si vous ne m'aviez pas dit *toute la vérité, toute*, insista-t-il, ce serait une

trop grande infamie... C'est moi, Daisy, qui vous demande de me promettre que vous serez ma femme.

VIII. — LE MOT DE L'ÉNIGME

La duchesse n'avait plus répondu. Elle fit signe que la voix lui manquait. A peine avait-elle la force de marcher. Elle dut s'appuyer sur Hugues, pour sortir de l'allée couverte et gagner le château, toujours silencieuse. Mais quelles paroles en auraient plus appris au jeune homme sur l'intensité de ce trouble, que la pression, sur son bras, de ce bras de femme qui, tour à tour, le serrait convulsivement, puis s'abandonnait, comme brisé, et il leur fallait s'arrêter, de moment en moment, tant elle tremblait! Quand ils furent enfin à l'extrémité du long et solitaire couloir d'yeuses, ils virent que lord et lady Ardrahan se tenaient toujours sous le berceau de rosiers, lisant leurs lettres. A quelques pas, Eric de Richter continuait, avec l'infatigable patience germanique, son aquarelle commencée depuis des jours.

— Chère, chère Daisy, dit Hugues tout bas, voulez-vous que nous leur annoncions nos fiançailles?

— Non! fit-elle. Une épouvante passait dans ses yeux, dont il s'étonna : — Pas avant que n'ayons parlé encore. — Et, suppliante : — Ah! venez cette nuit!

A peine avaient-ils eu le temps d'échanger ces quelques mots qu'une interpellation de l'Américaine les rappelait tous deux à cette humble réalité de la vie, dont le contraste avec notre état intérieur nous fait sentir, dans des minutes pareilles, que l'amour est un commencement de délire, l'entrée dans un autre univers. On se retrouve dans celui-ci avec le sursaut du somnambule, brusquement réveillé.

— Savez-vous, Daisy, que nous avons oublié ce brave Père Desmargerets? A quel moment, ce matin, aura-t-il pris son premier déjeuner? Et il est trois heures!...

— Vous avez raison, Maud, répondit la duchesse. — Elle avait, pour quelques minutes, retrouvé son énergie, par cet automatisme de tenue qui fonctionne, chez une femme de son rang, d'une manière quasi impersonnelle. — Je vais donner des ordres à Bridger. Il préparera ce qu'il faut et, dans dix minutes, Bellagamba aura porté le tout là-bas. Avec son petit automobile, il passe par n'importe quel chemin.

— Bellagamba?... interrompit Eric de Richter, mais je viens de le voir partir dans sa voiture, et qui filait à tombeau ouvert déjà!... — Et à Courtin : — Vous dites cela en France, n'est-ce pas, mon capitaine? — Et se tournant vers lord et lady Ardrahan, comme pour affirmer sa supériorité de polyglotte : — C'est une expression très pittoresque, *very graphic*, n'est-il pas vrai?..

— Pourvu qu'il ne se soit pas mis en tête de prévenir la police? fit Mme de Roannez; mais je vais au plus pressé. Je commande le déjeuner du Père. Vous m'excuserez si vous ne me revoyez pas pour le thé, Maud?... ajouta-t-elle avec un sourire souffrant. Je monte dans mon petit salon me reposer, afin d'être un peu vaillante ce soir. Je ne suis pas encore remise de la secousse de ce matin.

— Charmante Daisy! dit lady Ardrahan, — en la suivant du regard comme elle s'éloignait, — ceux qui ne l'ont pas vue dans l'intimité ne la connaissent pas. Avec ses attitudes de grande intellectuelle, elle a le cœur si droit, si simple! Vous avez en elle une vraie amie, monsieur Courtin. Si vous l'aviez entendue nous parler de vous, quand vous avez dû venir, de votre façon de prendre votre noble métier! Demandez à lord Ardrahan.

Et l'excellente femme continuait, rapportant des phrases de la duchesse, dont chacune était une douceur pour le jeune homme. Comme tous les amoureux qui ont connu la torture du doute, il avait maintenant un ardent besoin de mettre toujours et toujours des argumens nouveaux entre le soupçon et son cœur. Mais le funeste et perspicace démon de la méfiance ne se laisse pas si aisément exorciser, et, en écoutant l'Américaine, Hugues songeait :

« Puisqu'elle leur parle de moi ainsi, quel motif a-t-elle eu tout à l'heure de ne pas vouloir que je leur annonce nos fiançailles? C'est comme si elle avait eu peur. Mais de qui et de quoi?... »

PAUL BOURGET.

(La dernière partie au prochain numéro.)

CONVERSATIONS PENDANT LA GUERRE

LE THÉ[1]

Dans les derniers jours de décembre 1917. Un petit salon dans l'appartement qu'habite, quai Voltaire, Mme Servair. Elle a invité quelques personnes à un thé intime et elle cause avec Journay qui est arrivé le premier.

. . . . . .

MADAME SERVAIR.

Oui, les Cheranges sont de passage à Paris; j'ai pensé que vous seriez content de les voir, et j'ai organisé cette petite réunion tout à fait dans l'intimité.

JOURNAY.

Ils se conduisent très bien, les Cheranges, pendant cette guerre.

MADAME SERVAIR.

Oh! très bien. Lui, le chevalier, comme vous l'appelez, ne pense qu'à s'employer, à se dévouer, et elle, cette mondaine délicate, est devenue une dame blanche résistante et mystique.

(1) *Copyright by* Maurice Donnay, 1918.

JOURNAY.

Avez-vous des nouvelles de vos fils ?

MADAME SERVAIR.

Oui. Le capitaine et le lieutenant sont toujours en Alsace et le caporal est à Nancy. Les secteurs sont assez calmes, en ce moment, à cause du temps. (Un silence.) Alors, si je ne vous avais pas écrit, vous auriez laissé l'année finir sans venir me voir ? Ah ! vous êtes un joli lâcheur. Vous savez que j'ai failli mourir, depuis que je vous ai vu. J'ai eu une congestion pulmonaire... Je reviens de très loin.

JOURNAY.

C'est épouvantable, ce que vous me dites là !

MADAME SERVAIR.

Je vais bien maintenant. Mais parlons de vous. Comment allez-vous ?

JOURNAY.

Oh ! moi, je reviens de tout près : j'ai eu un léger rhumatisme dans le bras gauche.

MADAME SERVAIR.

Sérieusement, venez plus souvent, n'abandonnez pas vos amis.

JOURNAY.

Je suis le plus souvent dans le Vexin, où j'ai une mairie qui me prend beaucoup de temps. Vous savez que je suis maire de Marville-en-Vexin : c'est une petite commune de onze cents habitans, mais c'est douze filleuls à qui j'écris régulièrement et longuement ; c'est une demi-douzaine de veuves avec leurs enfans dont je suis le tuteur. Je vis beaucoup parmi mes administrés ; je m'occupe de leur bien-être, je veille à ce qu'ils aient de la farine, du charbon, du sucre ! Enfin je m'efforce d'être

digne du suffrage universel, moins les femmes, qui m'a élevé à ces modestes fonctions. Je crois que, dans ma commune, personne n'est malheureux.

MADAME SERVAIR.

En ce cas, vive la commune ! du moins, vive votre commune !

JOURNAY, se levant et allant et venant.

Il est très sympathique, votre appartement... ; vous avez une jolie vue... la Seine, le Louvre ; j'aime ce paysage de pierre et d'eau. (S'arrêtant devant la table où est préparé le thé.) Six tasses ? qui avez-vous invité avec les Cheranges ?

MADAME SERVAIR.

Vous allez faire la grimace : j'ai invité Pessivioc.

JOURNAY.

C'est un raseur affreux ; je ne vais plus au cercle pour ne plus le rencontrer. Vous auriez dû me prévenir ; j'aurais apporté mon masque contre les nouvelles alarmantes. Comment pouvez-vous voir cet oiseau de malheur ?

MADAME SERVAIR.

C'était un vieil ami de mon pauvre mari ; et puis, c'est le parrain de Roger. Je reconnais qu'il est odieux, mais j'ai inventé contre ses propos déprimans une sorte de tir de barrage que je veux essayer aujourd'hui. J'ai invité aussi ma nièce Clotilde. Ah ! ah ! votre visage s'éclaire !

JOURNAY.

Ah ! celle-là fait plaisir à voir : toujours fraîche et joyeuse et traversant les événemens avec cette indifférence inébranlable qui est peut-être une forme supérieure de l'adaptation au milieu.

MADAME SERVAIR.

La pauvre petite, elle a une excuse, elle a été très malheureuse pendant les cinq ans de son mariage avec un homme à la fois ennuyeux et léger, prodigue au dehors et avare chez lui; et, aujourd'hui, embusqué! Elle a obtenu son divorce, l'avant-veille de la mobilisation, de sorte que, pour elle, la guerre coïncide avec la liberté.

JOURNAY.

Oui, pour elle, c'est une guerre libératrice, de même que la guerre de 1871 m'apparaît comme une guerre familiale. Cette année-là, j'avais dix ans, j'étais à Paris et je n'allais pas au lycée. Comme j'avais horreur de l'internat, au milieu des restrictions de toute sorte, mangeant des animaux immondes et du pain innommable, à la grande joie de Richard Wagner, j'ai passé un hiver dur, mais charmant. J'étais chez mes bons parens, je jouais avec mes jeunes sœurs, je n'en demandais pas davantage. Chacun traverse la guerre comme il peut et la colore selon sa propre lumière... Et votre œuvre? Vous distribuez toujours des chandails aux soldats convalescens, aux réformés?

MADAME SERVAIR.

Oui, des chandails, des caleçons, des chemises, des chaussettes, de la flanelle, des lainages. Oh! ce n'est pas une œuvre éclatante, elle ne fait pas parler d'elle, comme il convient à une œuvre qui distribue des vêtemens de dessous; je ne suis pas une présidente glorieuse.

Sur ces derniers mots, Pessivioc est entré : c'est un homme très gros, d'une soixantaine d'années, d'une rondeur acerbe et d'un embonpoint agressif.

Les bonjours.

PESSIVIOC.

Il fait un verglas terrible, je viens de tomber près du pont.

JOURNAY.

Mauvais présage! Un Romain serait rentré chez lui.

MADAME SERVAIR.

Et, à part ça, Pessivioc, quelles mauvaises nouvelles apportez-vous aujourd'hui? Allons! videz votre cabas.

PESSIVIOC.

Je vous demande pardon, chère amie, de tromper votre attente; mais je n'ai rien de particulièrement attristant à vous annoncer ce soir. D'ailleurs, j'ai renoncé à ébranler votre robuste confiance et je vous étonnerai désormais par mon optimisme. Vous me permettrez cependant de constater sur le front oriental la faillite du rouleau compresseur et du réservoir d'hommes. L'ours moscovite paraît avoir bu de la vodka au point d'être ivre-mort. A part ça, tout va le mieux du monde : le pain est noir, le charbon est blanc, les vivres sont à des prix ridicules de bon marché et la vie va devenir d'une facilité dont nous ne nous faisons pas une idée. Nous pouvons donc attendre avec confiance le quart d'heure japonais.

JOURNAY.

Il bouffonne, il emploie des expressions toutes faites et prend le contrepied de lui-même.

MADAME SERVAIR.

Vous n'espérez pourtant pas, Pessivioc, après trois ans de guerre, avoir toutes vos aises! Vous ne pourrez plus vous bourrer de petits gâteaux chez les pâtissiers? Le beau malheur! Vous n'aurez plus d'essence pour votre auto? Enfin! Vous ne dînerez plus en ville, vous n'irez plus au théâtre, ou bien vous prendrez le Métro : vous y serez bousculé, pressé, injurié, parce que vous êtes trop gros et que vous tenez la place de deux voyageurs ordinaires. Je ne suis pas méchante, Pessivioc, mais je suis enchantée, enchantée. Vous allez donc souffrir un peu. Qui sait! vous allez peut-être maigrir.

PESSIVIOC.

On aurait pu commencer les restrictions beaucoup plus tôt.

MADAME SERVAIR.

Ne dites donc pas ça, Pessivioc. Vous avez dès les premiers jours réclamé votre croissant pour votre petit déjeuner du matin.

JOURNAY.

Le croissant de guerre, avec palmes!

PESSIVIOC.

Naturellement, on l'avait partout, dans toute la France, excepté à Paris. Pourquoi cette vexation?

MADAME SERVAIR.

Vous avez crié contre la réduction du gaz, de l'électricité, contre la carte de charbon, contre tout!

JOURNAY.

Mais oui, il n'a rien appris, rien compris et tout oublié.

PESSIVIOC.

Si ça devait servir à quelque chose, je serais prêt à supporter toutes les gênes.

MADAME SERVAIR.

Si ça devait servir! Mais certainement, Pessivioc, ça servira, n'en doutez pas. Enfin, vous allez vous apercevoir qu'il y a la guerre.

PESSIVIOC.

Je m'en aperçois depuis quelque temps déjà. Je peux même vous dire à partir de quel jour exactement je m'en suis aperçu : 4 août 1914!

MADAME SERVAIR.

Vous vous en êtes aperçu pour tout dénigrer, pour tout

critiquer, cherchant les tares et déplorant les erreurs. Vous ne faites rien, vous parlez tout le temps, vous colportez en tous lieux des potins ridicules.

PESSIVIOC.

Je me rends compte des choses; je ne suis pas comme vous qui vous cachez la tête sous votre patriotisme pour ne pas voir la réalité; moi, je la regarde en face.

MADAME SERVAIR.

Allons donc, vous ne constatez jamais les choses belles et bonnes; vous n'avez d'yeux que pour les choses vilaines ou mauvaises; vous vous êtes toujours refusé à voir ce que cette guerre contenait d'honneur, d'héroïsme, de beauté, de réconfort. Vous prévoyez toujours le pis.

PESSIVIOC.

Quelle attaque! Je ne m'y attendais pas, je ne vous disais rien.

MADAME SERVAIR.

Vous êtes étonné que j'aie pris l'offensive, mais nous entrons dans une période grave et aiguë, dans une année difficile et sans doute décisive : je ne veux plus entendre vos sombres oracles.

PESSIVIOC.

Venez à mon secours, Journay.

JOURNAY.

Avec plaisir, mon bon; c'est précisément ce que j'allais faire, bien qu'il n'y ait pas la moindre exagération dans tout ce que vient de dire notre amie. Vous n'êtes pas buvable, Pessivioc, pas mangeable, pas fumable, mais, du moins, vous ne trompez pas votre monde; avec vous on sait à quoi s'en tenir, et je vous préfère à ces gens soi-disant pleins de foi, mais qui corrigent à chaque instant leur optimisme par quelque

remarque désobligeante ou quelque doute sournois; tandis que votre mauvaise humeur à vous est découverte et constante.

PESSIVIOC.

Après tout, si vous estimez qu'il y a de quoi se réjouir!

MADAME SERVAIR.

Non, mais il y a de quoi admirer, espérer, s'attendrir, il est même permis parfois de sourire... Vous n'avez pas le sourire.

PESSIVIOC.

Voilà une expression stupide : avoir le sourire! A quoi ça correspond-il? Je ne comprends pas.

JOURNAY.

Vous ne pouvez pas comprendre. Tenez, l'autre soir, dans le Métro, j'ai pensé à vous, Pessivioc. J'avais dîné chez des amis, rue de Bellechasse, et dans ce quartier, près de la Seine, il faisait un brouillard épais. J'avais pris le Métro et, à une station, est monté un couple inattendu : une mariée, une jolie brune avec sa robe blanche et au corsage et dans les cheveux de la fleur d'oranger; et le marié, maréchal des logis de hussards, un joli garçon blond, costume bleu horizon tout neuf, portait le bouquet.

MADAME SERVAIR.

Ça devait être charmant!

JOURNAY.

Charmant! Tout le monde était très content; la bienvenue leur riait dans tous les yeux. Seule une vieille dame a remarqué à propos de la jeune femme, *que ce n'était pas une tenue pour aller dans le Métro*, qu'on prenait une voiture, etc.

PESSIVIOC.

Cette parabole doit avoir une signification, cher ami. Qui

vous a fait penser à moi dans tout cela? Ce n'est pas la mariée, j'imagine, ni le maréchal des logis?

MADAME SERVAIR.

Non, mais assurément la vieille dame grincheuse, qui n'avait pas compris toute la gentillesse de cette scène, qui n'avait pas réfléchi que, par ce brouillard épais, ces enfans n'avaient pas pu trouver de taxi; enfin, qui n'avait pas eu le sourire et qui devait être une damnée pessimiste.

Sur ces derniers mots, M. et Mme de Cheranges sont entrés. Les bonjours, considérations météréologiques, le froid, la neige, le verglas; variations sur le plaisir de se revoir après une longue séparation; propos des premières minutes qui établissent solidement ces points : Mme de Cheranges, infirmière-major dans un hôpital d'Orléans, a pris quelques jours de congé qu'elle vient passer à Paris; les Cheranges sont descendus à l'hôtel, jugeant inutile de réveiller pour si peu de temps leur appartement qui dort. Cependant, Mme Servair a sonné la femme de chambre, qui a apporté le thé.

MADAME SERVAIR.

Nous allons prendre le thé; nous n'attendons pas ma nièce Clotilde... elle arrivera à six heures et demie, sept heures, comme avant la guerre. Oh! c'est un thé très simple... vous n'avez pas de gâteaux... simplement du pain grillé et du beurre.

MADAME DE CHERANGES.

C'est très suffisant.

MADAME SERVAIR.

Prenez donc un siège, Pessivioc... approchez ce petit fauteuil, qui est près de la fenêtre... vous serez plus confortable.

Pessivioc a pris le siège désigné; mais, à peine s'est-il assis qu'on entend un craquement. Le meuble et l'homme s'effondrent. Vive hilarité. Journay et Cheranges aident Pessivioc à se relever.

JOURNAY.

Mauvais présage : un Romain serait rentré chez lui.

MADAME SERVAIR, tout en riant.

Mon pauvre ami, vous ne vous êtes pas fait mal au moins ?

PESSIVIOC.

Aucunement; au risque de faire cesser soudain ce rire sain et clair, je ne me suis pas fait le moindre mal. Mais vous devriez surveiller votre mobilier ; l'heure est venue pour lui des réparations nécessaires.

MADAME SERVAIR.

Ne m'en parlez pas : la guerre est arrivée au moment où je voulais faire remettre mon appartement en état. Tout est ici usé, archi-usé. Cet été, je n'ai même pas osé faire déposer mes rideaux, ils seraient tombés en loques et mes tapis montrent la corde. J'en suis honteuse.

MONSIEUR DE CHERANGES.

Soyez-en fière, au contraire, cela prouve que vous ne vous enrichissez pas pendant la guerre.

MADAME SERVAIR.

Ah! grand Dieu, non. J'ai même été longtemps à croire qu'il y a des gens qui s'enrichissent, qui peuvent penser à s'enrichir. Il paraît qu'il y en a pourtant, qu'on achète des bibelots, des tableaux, des perles, des pierres et que l'argent circule avec une facilité incroyable. Je n'en reviens pas.

JOURNAY.

Non pas l'argent, madame, mais des billets, de petits billets, de petites valeurs extrêmement mobiles et résolument fiduciaires. Cela va et vient, se plie et se déplie et s'envole au gré de la moindre fantaisie.

PESSIVIOC.

Aussi, tout est hors de prix.

JOURNAY.

Tout est pour rien au contraire. Quand on pense qu'on a de la viande, de la volaille, des chaussures, des vêtemens contre ces petits papiers la plupart du temps déchirés, sales, ignobles! Vous ne trouvez pas cela merveilleux?

MONSIEUR DE CHERANGES.

On prévoit qu'on en arrivera bientôt aux échanges en nature. On échangera directement du blé contre du charbon, du minerai contre des oranges.

JOURNAY.

On a même déjà commencé: nous rejoignons les temps homériques, car personne ici, j'aime à le croire, n'ignore que la monnaie fut inventée en Lydie, vers le milieu du VIIe siècle, sous le règne de Gygès, à qui son prédécesseur, le roi Candaule, avait montré sa femme toute nue, ce qui, d'ailleurs, n'a aucun rapport. Ainsi, par un excès de civilisation, l'humanité revient à ses mœurs primitives.

PESSIVIOC.

A votre place je ne serais pas tranquille, Journay; vous allez mourir de faim; contre quoi échangerez-vous vos paradoxes? Il est certain que nous vivons dans le plus grand désarroi, dans une sorte de vertige, de folie. Toutes les valeurs sont renversées; c'est un gaspillage insensé. Mais quand il faudra compter! L'humanité va être pauvre, les conditions de la vie vont être changées pendant des années, peut-être un siècle. Une telle guerre équivaut à une convulsion cosmique.

JOURNAY.

Du plus haut cosmique!

PESSIVIOC.

Infatigable railleur, vous ne plaisanterez pas toujours.

MONSIEUR DE CHERANGES.

Je crois bien que notre ami Journay plaisantera devant la

mort même : il ne rendra pas le dernier soupir, mais le dernier mot. La bonne humeur, à ce degré-là, est une sorte de stoïcisme.

PESSIVIOC, qui suit son idée.

Croyez-moi; nous n'allons pas entrer comme ça, de plain-pied dans la paix. D'abord, nous serons accablés d'impôts, et le capital sera poursuivi jusque dans ses derniers retranchemens.

MADAME DE CHERANGES.

Le capital devra prouver sa reconnaissance envers ceux qui l'auront défendu.

PESSIVIOC.

Mais les riches ne sont pas les plus nombreux, madame, et c'est le grand nombre qui fait le principal rendement des impôts.

MADAME DE CHERANGES.

Je n'entends rien à ces choses-là, monsieur, mais j'estime que les riches doivent donner l'exemple; leur contribution n'est peut-être pas considérable au point de vue fiscal, mais leur bonne volonté au point de vue moral, social, est essentielle.

PESSIVIOC.

Ah! si vous mêlez le sentiment à ces questions...

MADAME DE CHERANGES.

Depuis trois ans, j'ai appris à connaître le peuple, que je ne connaissais pas du tout, je l'avoue à ma honte; depuis trois ans, je vis avec des soldats blessés et, chaque jour, je les admire comme au premier jour; je ne suis pas blasée. Alors, je trouve qu'on ne fera jamais assez pour eux, pour leurs femmes, pour leurs enfans.

PESSIVIOC.

Soyez tranquille, madame, vos vœux seront comblés. Voilà déjà les successions qui en voient de sévères!

MADAME SERVAIR.

Qu'est-ce que ça peut vous faire, Pessivioc? Vous n'avez pas d'enfans, pas de neveux; vous n'avez même jamais fait de folie pour les femmes. Vous n'avez personne à qui laisser votre fortune.

MADAME DE CHERANGES.

Qu'importent les impôts, si nous avons la victoire. Si la méchanceté boche n'est pas triomphante, ça m'est égal d'être pauvre. D'abord, tous mes amis le seront aussi, car je n'en connais aucun qui se soit enrichi pendant cette guerre. Ce qui m'ennuierait, ce serait d'être la seule; mais si on est plusieurs!

JOURNAY.

Plus on est de pauvres, mieux on vit!

MADAME DE CHERANGES.

Nous avons parlé souvent de ces choses avec Hector; nous irons vivre à la campagne. C'est une affaire décidée. Si les temps deviennent trop durs, nous habiterons toute l'année. Les Vergnes et nous finirons nos jours dans la culture de la terre et de nous-mêmes.

PESSIVIOC.

Si on vous laisse Les Vergnes!

MADAME DE CHERANGES.

Ah! bien entendu, si on nous laisse la vie aussi.

PESSIVIOC, qui suit son idée.

Avant que l'équilibre se rétablisse, il y aura des oscillations terribles.

MADAME SERVAIR.

Mais qu'est-ce que ça peut vous faire, Pessivioc, puisque, quoi qu'il arrive, vous sortirez indemne ?

PESSIVIOC.

A quoi voyez-vous cela ?

MADAME SERVAIR.

Parce que vous avez de la chance.

PESSIVIOC.

Une chance qui consiste à m'effondrer chaque fois que je veux m'asseoir sur un fauteuil...

MADAME SERVAIR, qui est repartie dans un fou rire.

Oh! chaque fois... c'est un accident... Vous m'en voyez encore toute confuse.

PESSIVIOC.

Oui, oui, vous avez la confusion gaie ; la bonne humeur est une sorte de stoïcisme. N'empêche que voilà deux fois que je tombe aujourd'hui.

JOURNAY.

Vous êtes tombé deux fois, mais vous ne vous êtes pas fait mal.

PESSIVIOC.

Vous le regrettez ?

JOURNAY.

Non, mais un optimiste se serait cassé un bras ou une jambe. Mme Servair a raison : vous avez de la chance, la chance bien connue du pessimiste. Il ne vous arrive jamais rien, parce que le malheur respecte en vous un de ses meilleurs prophètes. Il a tout intérêt à ménager les gens comme vous, le

malheur. Il se conserve ainsi des annonciateurs, des hérauts. Vous prévoyez pour après la guerre des choses terribles, mais vous passerez à travers, comme dans un fauteuil; vous surnagerez, en geignant, parmi les innocentes victimes.

MADAME DE CHERANGES.

Ce sera nous, les innocentes victimes. Mais on n'est jamais complètement innocent, du seul fait que le sort vous fit naître parmi les privilégiés, qu'on a reçu une certaine instruction, une certaine éducation, qu'on a joui de biens qu'on n'avait pas personnellement acquis, alors qu'il y a dans le monde tant de misère. Il faut bien que cela se paye de temps en temps, et tant pis si l'on est parmi ceux qui payent.

MONSIEUR DE CHERANGES.

Ma femme a soif du martyre. Elle ne s'est jamais consolée d'être infirmière à Orléans : elle aurait voulu servir dans un hôpital du front, panser sous les obus, descendre avec ses blessés dans les caves...

Sur ces derniers mots, Clotilde est entrée, Cloclo pour les intimes. C'est une jeune et jolie personne, vêtue d'une façon très élégante. Les bonjours; considérations météorologiques : le froid, la neige, le verglas ; quelques questions et quelques réponses confirmant que Mme de Cheranges a pris quelques jours de congé... descendus à l'hôtel... etc.

MADAME SERVAIR, à sa nièce.

Prendras-tu une tasse de thé, Cloclo?

CLOTILDE.

Volontiers, ma tante : j'ai même apporté mon sucre. (Elle tire de son petit sac en perles une petite boîte en or.)

MADAME SERVAIR.

Ma nièce a toujours le dernier bibelot et le dernier chapeau.

JOURNAY.

La prochaine fois, elle apportera son pain dans une petite

huche en bois de calambourg et son charbon dans un petit seau en argent à son chiffre.

CLOTILDE, soupirant.

Espérons que nous n'en arriverons pas là. Enfin! s'il le fallait...

JOURNAY.

Et qu'y a-t-il de nouveau, madame Cloclo? Parlez-nous un peu de l'avenir; rassurez-nous, car Pessivioc prévoit des choses terribles. Que disent les cartes?

CLOTILDE.

Ne m'en parlez pas... je viens d'avoir une émotion forte. Avant de venir ici, je devais consulter la fameuse Olympia avec qui j'avais rendez-vous; la concierge m'a dit qu'elle était morte subitement, ce matin.

JOURNAY.

Olympia aurait bien dû vous prédire sa mort: ça vous aurait évité un dérangement. Où allez-vous prendre votre avenir maintenant?

CLOTILDE.

Je vous assure qu'Olympia m'a dit souvent des choses extraordinaires!

JOURNAY.

Ces personnes-là disent toujours des choses extraordinaires. J'ai connu un liseur de pensées qui faisait un tour merveilleux: seulement, il ne s'en doutait pas. Cela se passait en Savoie; cet homme opérait dans les hôtels des stations alpestres et, chaque soir, quand il avait bien lu dans les pensées des pensionnaires de l'hôtel, il annonçait qu'il allait faire une tombola. Aussitôt, deux ou trois vieilles dames annonçaient à voix haute qu'elles allaient chercher leur porte-monnaie; elles montaient dans leur chambre et ne redescendaient pas. Escamotage de

vieilles dames! c'est un tour magnifique ; mais le devin ne songeait pas à s'en vanter.

CLOTILDE.

On ne sait jamais si vous plaisantez ou si vous parlez sérieusement.

JOURNAY.

Je raconte une histoire vraie.

CLOTILDE.

Et vous, madame de Cheranges, êtes-vous sceptique?

MADAME DE CHERANGES.

Pour les cartes, je suis on ne peut plus sceptique; mais je crois à la télépathie. Dans ce domaine, j'ai connu des choses vraiment extraordinaires. J'ai eu de tels pressentimens, de tels avertissemens, des visions si précises que là je ne nie rien. Nous sommes enveloppés de mystère, mais dont les voiles sont déchirables, entr'ouvrables. Je crois qu'il y a de l'inconnaissable provisoire, mais qui peut être connu demain. Je crois, je crois... mais non, il ne faut pas trop penser à ces choses... Vous avez un joli manteau, Clotilde; vous êtes toujours habillée à ravir.

JOURNAY.

La mode a beaucoup de peine à la suivre.

CLOTILDE, de cet air grave que prennent parfois les femmes quand il s'agit de leur habillement.

J'avais la fourrure... sans cela, vous pensez bien...

MADAME SERVAIR.

Vous rappelez-vous, Julie, dans les premiers jours de 1915, notre étonnement, quand nous avons vu sur les boulevards la première jupe courte? Comme c'est loin, déjà! Maintenant, la

mode a repris son train, ses fantaisies, ses exigences, comme avant la guerre.

CLOTILDE.

Oh! comme avant la guerre, pas précisément! D'abord on ne fait pour ainsi dire pas de robes habillées, de robes du soir : on sort si peu! Et des réceptions et des dîners, je crois qu'il y en aura de moins en moins.

MADAME SERVAIR.

Que tout le monde fasse donc comme moi. Depuis les premiers jours de la guerre, je vis comme si j'étais en deuil. Je n'ai pas dîné une seule fois en ville, je ne suis pas allée une seule fois au théâtre...

PESSIVIOC.

Paris serait gai, si tout le monde était comme vous... et les affaires marcheraient bien!

MADAME SERVAIR.

Oh! elles marchent sans moi. Je m'en aperçois bien quand je passe devant les marchands de comestibles : ils n'ont jamais eu plus de cliens.

JOURNAY.

C'est la guerre, et, dans les périodes de guerre, on a toujours constaté une recrudescence des appétits, un besoin de jouissances matérielles, immédiates : on mange, on boit, on joue, on aime, dans tous les milieux, dans toutes les classes. On aime beaucoup, et les femmes, trop nombreuses par rapport aux hommes, sont obligées de se parer davantage pour être choisies. Elles font vers la coquetterie et la parure des efforts qui ne leur coûtent aucun effort, et la mode, malgré le malheur des temps, a bientôt retrouvé, grandes et petites, ses prêtresses. On ne veut pas penser, réfléchir. Les théâtres donnent des pièces joviales ou des exhibitions dégrafées. Il y a au fond de tout cela le problème du lendemain, un côté « après

nous la fin du monde » et « c'est toujours ça de pris, » très caractéristique des époques troublées.

MADAME SERVAIR.

C'est un état d'esprit que je ne comprends pas; il me semble qu'on devrait, au contraire, se recueillir, se priver, faire oraison et pénitence.

PESSIVIOC.

Vous êtes une exception : vous vous enivrez de restrictions, vous volez au-devant des privations; vous ne faites pas de feu dans votre cheminée, sous prétexte que vos fils ont froid au front, et le résultat est que vous avez attrapé une bronchite, tandis qu'aucun de vos fils n'a eu seulement un rhume. Si vous les aviez consultés, ils vous auraient conseillé de vous chauffer.

JOURNAY.

Chauffe-toi, civil, chauffe-toi!

PESSIVIOC.

Croyez-moi, il y a des sacrifices inutiles.

MADAME DE CHERANGES.

On se prive, on se mortifie parce que d'autres souffrent, par un sentiment profond de sympathie, par un besoin, un désir de communion dans la souffrance; on se prive aussi parce que d'autres jouissent à l'excès, et alors c'est par un désir de rachat, un sens de compensation; on travaille, selon sa place et sa force, à maintenir un certain niveau dans l'humanité.

JOURNAY, à Clotilde.

Et vous, madame, qu'en pensez-vous?

CLOTILDE.

Je pense que se priver d'une chose par esprit de mortification, c'est reconnaître qu'on attache une trop grande impor-

tance à cette chose. Par exemple, si on croit accomplir une action méritoire en se privant de marrons glacés, n'est-ce pas reconnaître qu'on aime les marrons glacés d'une façon déréglée? Il convient donc d'en manger pour se prouver à soi-même qu'on n'y attache pas un tel prix, qu'on ne les considère pas comme une monnaie de rédemption, et même pour marquer le mépris qu'on en a. Voilà ma théorie : je vous la donne pour ce qu'elle vaut.

MADAME SERVAIR.

On peut aller loin avec ce système-là.

JOURNAY, entre haut et bas à Clotilde.

J'abonde dans votre sens, chère madame : ainsi, moi, je n'attache aucune importance aux choses de l'amour. Si, de votre côté, vons n'y attachez pas plus d'importance qu'aux marrons glacés, nous pouvons nous entendre à merveille.

CLOTILDE.

Ah! l'amour, c'est autre chose : j'y attache une grande importance.

JOURNAY.

Alors, vous vous en privez?

CLOTILDE.

Je ne dis pas cela; mais j'entends que mon partenaire y attache une importance au moins égale.

Pendant que Journay et Clotilde échangent à voix basse ces propos, Mme Servair demande aux Cheranges : « Comment ils ont trouvé Paris? »

MADAME DE CHERANGES.

Je l'aime surtout le soir : cette ville dans l'ombre, ces boutiques aux devantures mi-closes, avec leurs lumières tamisées, l'obscurité complète dans certains quartiers, c'est une impres-

sion très belle ; j'aime ces heures où Paris n'est pas comme avant la guerre, où l'on sent une différence.

PESSIVIOC.

Oui, mais c'est bien désagréable. L'autre soir, j'ai manqué me casser les jambes dans une poubelle.

JOURNAY, qui est rentré dans la conversation.

Bravo!

PESSIVIOC.

Merci !

JOURNAY.

Bravo, parce que vous avez *manqué*. C'est ce que je disais tout à l'heure ; vous avez la chance du pessimiste ; il ne vous arrive jamais rien, et le malheur vous ménage.

MADAME SERVAIR.

Enfin l'esprit, la tenue de Paris, comment les avez-vous trouvés?

MONSIEUR DE CHERANGES.

C'est l'esprit et la tenue d'une ville de l'arrière, de la plus grande ville de l'arrière; c'est un mélange de travail et de plaisir, de désintéressement et de gains, d'altruisme et d'égoïsme, de simplicité et de luxe. C'est forcé : songez donc! trois millions d'habitans réunis sur quelques kilomètres carrés. Quelle variété, quelle diversité de types, de caractères, d'intérêts, d'occupations et de préoccupations! Trois millions d'âmes, cela fait au moins une vingtaine d'Ames, avec la majuscule.

MADAME SERVAIR.

Mon fils, le capitaine, qui est venu dernièrement en permission, n'a pas trouvé en général les gens très allans.

JOURNAY.

Cela dépend des gens qu'il a vus; et puis, trois millions de

civils ne peuvent pas marcher du même pas qu'une compagnie de chasseurs. Mêlez-vous à la foule, sur les boulevards, par un beau dimanche. Pour un bon marcheur, c'est un supplice. Le pas de la foule est toujours lent, parce qu'elle contient des enfans, des vieillards, des infirmes et, en ces temps-ci, hélas! des blessés, des amputés avec leurs béquilles. Ils ne sont pas les plus nombreux, mais ils suffisent à retarder la marche. Peut-on bousculer un aveugle ou une femme qui porte un bébé? Or, une population comme celle de Paris contient moralement tout ce qui correspond à des enfans, des vieillards ou des invalides, et quelques profiteurs, quelques égoïstes, quelques pessimistes suffisent à donner au flot une allure moyenne et un rythme médiocre.

MADAME DE CHERANGES.

Tandis qu'au front, il n'y a qu'une seule Ame et une seule allure.

MONSIEUR DE CHERANGES.

On ne peut pas comparer l'arrière et le front; ce sont deux élémens distincts. Lorsque j'étais enfant et que mes parens me conduisaient, l'été, aux bords de la mer, je demeurais souvent, pendant des heures, sur le rivage, en me disant : « Là finit la terre, là commence la mer : si je fais un pas de plus, j'aurai les pieds mouillés; cinquante pas, je serai noyé, » et je trouvais cela merveilleux. Eh! bien, tous ces temps-ci, je vais souvent au front de l'Aisne pour l'installation de mes cantines militaires et, chaque fois que j'arrive dans une certaine zone que j'appellerai la zone frontale, si vous voulez, j'éprouve la sensation que j'éprouvais, enfant, aux bords de la mer. Il y a une étroite bande de terrain qui fait la démarcation entre ces deux élémens : le front et l'arrière.

JOURNAY.

Si on fait quelques pas en avant, on a les pieds mouillés.

MONSIEUR DE CHERANGES.

On a surtout l'âme trempée, car c'est tout à fait un autre

élément qui commence, une autre atmosphère, un autre monde qui vous enveloppe, vous pénètre et vous compose; c'est une autre série de visions, de sensations et d'idées; on a l'impression qu'on est devant une nouvelle espèce d'hommes qui vivent une partie du temps au grand air, l'autre partie dans des cavernes, dans des creutes, dans des caves, au milieu des ruines de villages détruits, de villages de communiqués aux noms célèbres; des hommes qui vivent une vie primitive et guerrière, mais avec des canons, des mitrailleuses, dans un réseau de fils télégraphiques et téléphoniques; une vie primitive avec tous les progrès de la science, dans le seul sens de la destruction; une nouvelle espèce d'hommes bleus et casqués, et, quand ils ont leur masque contre les gaz asphyxians, on songe aux habitans d'une autre planète, et ils peuvent vivre pendant des heures, pendant des jours, sans manger, sans dormir, dans la fumée et dans le feu! Les plus jeunes de ces hommes sont dans les tranchées; les plus vieux réparent les routes, convoient les vivres et les munitions; ou bien ils travaillent sur d'anciens champs de bataille dont la terre bouleversée est comme une mer brune qui aurait été figée au moment de sa plus grande agitation, pendant une effroyable tempête. Groupés ou isolés, tous ces hommes sont à leur poste, en viennent ou s'y rendent, avec une conscience qui est devenue de l'inconscient. Les morts sont aussi par groupes ou isolés. Ici, sur ce plateau, un cimetière aux rangs pressés, serrés; là, au fond d'un ravin, une tombe solitaire. J'ai vu l'autre jour deux de ces tombes, toutes fraîches; on m'a expliqué : des territoriaux empierraient la route, des vieux, des pépères; un obus venait d'éclater, tuant deux hommes. Alors leurs camarades avaient creusé deux petites fosses, planté deux croix, inscrit deux noms, puis ils avaient repris tranquillement leur travail. Aventure banale, journalière. Oui, une nouvelle espèce d'hommes résignés, admirables.

JOURNAY.

Ce sont pourtant des hommes comme nous qui vivent cette vie-là! Est-ce possible?

MONSIEUR DE CHERANGES.

Dernièrement, avec mon ami le général François, chez qui

je descends toujours et qui connaît bien la psychologie du soldat, nous avons recherché les composantes du poilu, pour parler le langage moderne. Il y a d'abord la Loi : un homme cultive son jardin ou son champ; un soir d'été, l'ordre de mobilisation est affiché et, le lendemain, l'homme quitte ses amours, ses affections, ses travaux, ses plaisirs, pour rejoindre son régiment. S'il n'y avait pas la Loi, quelque généreuse que fût sa cause, la France aurait-elle trouvé cinq millions de défenseurs? Le général ne le croit pas. Cinq cent mille volontaires, peut-être. Il y a donc d'abord la composante-obligation. Dans le combat, on connaît les principales composantes du soldat français : c'est d'abord la race, c'est-à-dire un courage naturel, congénital, qui n'attend qu'une occasion pour passer de la virtualité à la virtuosité; puis viennent l'amour-propre, la peur de paraître avoir peur, le cran, le mordant; ensuite l'esprit de corps, c'est-à-dire la discipline, l'émulation, le désir de faire mieux; enfin, pour tout résumer, l'honneur. Mais pour que les hommes tiennent pendant de si longues étendues de temps entre les combats, il y a la composante-nécessité : chacun sait que c'est une question de vie ou de mort pour la France, et pourrait-on vivre esclaves des Boches? C'est encore la composante-idéal : on a le beau rôle, on n'est pas les agresseurs, on est les soldats du droit, de la liberté, de la civilisation. Joignez à cela l'entraînement, l'endurcissement, l'endurance, la présence continuelle du danger : (attention! il faut défendre sa peau,) mais l'habitude aussi du danger : (ne nous frappons pas, que l'idée de la mort ne nous empêche pas de vivre, de manger, de boire, de fumer, de dormir et même de rire.) Ajoutez la camaraderie, la solidarité, la résignation, le fatalisme. C'est tout cela qui fait que, depuis plus de trois ans, ces hommes sublimes tiennent dans les tranchées, dans la boue, dans la monotonie tragique d'une guerre longue et dure et, somme toute, pas belle, dans l'ennui, dans les misères de toutes sortes, tiennent à la même place sur le sol de la patrie envahie, sans l'attrait du changement et de la nouveauté, sans le réconfort du pays conquis : ce qui est prodigieux, ce qui est bien plus difficile que d'être brave au milieu des combats et ce qui ne s'était jamais vu!

(Un silence.)

MADAME SERVAIR.

Ah! comment peut-on, comment ose-t-on se plaindre, quand on songe aux soldats? Pessivioc, vous devriez accompagner M. de Cheranges dans une de ses tournées.

MONSIEUR DE CHERANGES.

Oui, il faudrait que les gens puissent voir, se rendre compte. Si M. Pessivioc se promenait un soir dans les rues désertes d'une ville du front, bien bombardée, bien amochée, parmi les maisons en ruines, dans les rues sans gaz, sans électricité, s'il errait autour d'une cathédrale béante, éventrée, tandis que les grosses pièces ne cessent de tonner au loin, il trouverait que Paris est une ville très supportable. Il découvrirait même d'autres choses et, par exemple, que la vie, sa propre vie, n'est pas essentielle, quand on songe à tous ceux qui, chaque jour, risquent et offrent si simplement la leur.

JOURNAY.

Les civils, même les meilleurs, n'ont pas toutes les composantes que vous venez d'énumérer. D'abord, ils n'ont pas la composante-obligation; ensuite, ils sont loin du danger. La tenue et le moral d'une ville sont fonction de sa distance au front. C'est si vrai que, dans les premières semaines de la guerre, lorsque, par la ruée brusque des Allemands, Paris s'est trouvé soudain dans la zone des armées, il a été très bien, tout prêt au sacrifice, s'attendant au pillage, à l'incendie, au massacre, au pis. Et rappelez-vous l'automne de 1914 qui fut moralement charmant et magnifique. C'est que Paris venait d'échapper au plus grand danger qu'il eût jamais couru. Alors, d'avoir traversé les mêmes angoisses, cela avait créé, entre les citoyens et les classes, de la fraternité, de la charité, de l'altruisme, de la gentillesse. Paris était vibrant des grandes émotions : il avait vu la mobilisation, puis les premiers réfugiés, puis les premiers blessés. Il y avait, de Paris à ses défenseurs, un courant d'admiration et de tendresse. Il n'était pas habitué.

MADAME SERVAIR.

Pourtant, les circonstances n'ont pas changé. La France n'est-

elle pas toujours envahie? N'est-ce pas une question de vie ou de mort pour notre pays? Pouvons-nous être esclaves des Boches? Si nous n'avons pas toutes les composantes du poilu, nous en avons quelques-unes communes, il me semble, et nous devrions en avoir une principale, c'est-à-dire notre pensée constante vers eux. Pour moi, je ne peux pas rester plus de dix minutes sans penser à eux.

PESSIVIOC.

Vous avez trois fils aux armées?

MADAME SERVAIR.

Si mes fils n'étaient pas soldats, croyez-vous que je ne penserais pas aux soldats?

JOURNAY.

Parce que vous avez de la sensibilité et de l'imagination.

MADAME SERVAIR.

Tout le monde a de la sensibilité.

JOURNAY.

Mais tout le monde n'a pas d'imagination. En général, on a de la sensibilité, mais elle est immédiate : on s'apitoie sur le malheur que l'on voit, on a de la commisération pour la misère que l'on touche. Mais pour penser de loin à ceux qui souffrent, à ceux qui meurent, pour se représenter de la souffrance, des ruines, des villages dévastés, des familles errantes, il faut de l'imagination, et c'est beaucoup moins courant.

MONSIEUR DE CHERANGES.

C'est ce que je disais tout à l'heure ; et je trouverais beaucoup plus d'aide pour mes cantines, si les gens pouvaient voir ce qu'est la vie de ces malheureux, dans des régions dévastées, où il n'y a plus rien, rien. Nous voudrions construire des baraquemens où ils trouveraient de quoi lire, de quoi écrire, des boissons chaudes, du feu, et de la lumière, surtout, de la

lumière. Songez qu'en cette saison il fait nuit à quatre heures et qu'ils rentrent sous la terre, dans des trous, dans des sapes. Mais, vous avez raison, la plupart des gens qui ne voient pas ne peuvent pas imaginer.

JOURNAY.

Il y a quelques jours, avant les restrictions, j'avais emmené mon neveu, qui était en permission, prendre le thé aux Ambassadeurs. A la table à côté de nous, il y avait deux dames, une brune, une blonde, et, comme elles causaient très haut, nous les entendîmes d'abord et bientôt, nous les écoutâmes. Elles parlèrent assez longtemps du tailleur classique et du tailleur fantaisie! Puis elles parlèrent d'une de leurs amies qui est à Bar-le-Duc. Cependant des garçons circulaient, offrant sur des plateaux des sandwichs et des pâtisseries. Vous savez, disait la brune, que Bar-le-Duc est très bombardé? (Hop! une bonne gorgée de chocolat.) — Oui, il paraît, disait la blonde. (Un petit sandwich au jambon.) — Alors cette pauvre Alice vit dans les caves de sa maison, reprenait la brune, où elle s'est installée avec ses enfans et ses domestiques. (Un petit éclair au café.) — Ce doit être une vie épouvantable, accordait la blonde, dont la physionomie n'offrait aucun des signes de l'épouvante, mais qui avalait prestement une petite tarte à l'abricot. — Une maison, à côté d'elle, s'est effondrée, repartait la brune, et deux pauvres vieux ont été ensevelis sous les décombres. (Et hop! encore une gorgée de chocolat.) — Je vous fais grâce du reste; ce dialogue, à la fois douloureux et comique, a duré une demi-heure.

PESSIVIOC.

Et cette parabole signifie que?...

JOURNAY.

Elle signifie que ces *fiv'o'clockeuses* avaient probablement de la sensibilité, puisqu'elles avaient de la sensualité, et que le plus souvent ces deux choses vont de pair, mais elles n'avaient pas d'imagination. Notez que si elles s'étaient trouvées à Bar-le-Duc, elles auraient probablement été capables de pitié, de bravoure, et même d'héroïsme; elles auraient volé au secours des

deux pauvres vieux ensevelis sous les décombres de leur maison; mais elles étaient à Paris, aux Ambassadeurs, bien tranquilles, trop tranquilles, et elles se bourraient de petits gâteaux, en parlant des tribulations de la pauvre Alice.

MONSIEUR DE CHERANGES.

Vous dites bien : dans ces villes constamment menacées, les civils ont un moral excellent; ils ont acquis quelques composantes du poilu.

JOURNAY.

Si Paris se trouvait à nouveau dans la zone des armées, il serait à nouveau en état d'enthousiasme et de grâce ; il serait à la hauteur des circonstances...

Journay allait partir dans des développemens, lorsque soudain, Mme de Cheranges, silencieuse, absente depuis quelques minutes, jette un cri.

MADAME SERVAIR.

Qu'avez-vous, Julie?... Vous êtes toute pâle.

MONSIEUR DE CHERANGES, à sa femme.

Vous êtes souffrante, mon amie?

MADAME DE CHERANGES.

Bonard est mort!... Bonard est mort!

MONSIEUR DE CHERANGES.

Bonard?... Pourquoi voulez-vous?...

MADAME DE CHERANGES.

Je vous dis qu'il est mort... Je viens de le voir, je viens de le voir... Cette sorte d'avertissement ne me trompe jamais.

MADAME SERVAIR.

Mais, de qui parle-t-elle?

MONSIEUR DE CHERANGES.

D'un de ses blessés, un petit paysan, un enfant charmant auquel elle s'était attachée; il avait eu une balle dans le poumon, il était guéri...

MADAME DE CHERANGES.

Non, non, il n'était pas guéri : il faisait de la fièvre quand nous sommes partis. Je n'aurais pas dû partir... Si j'avais été là, ça ne serait pas arrivé.

MONSIEUR DE CHERANGES.

Je vous en prie, vous ne savez rien encore. Nous allons téléphoner à l'hôpital, pour vous rassurer.

MADAME DE CHERANGES.

Oh! je sais d'avance ce qu'on nous répondra. Je l'ai vu... je vous dis que je l'ai vu.

Monsieur et madame de Cheranges disent rapidement au revoir et sortent. Journay et Pessivioc ne tardent pas à les suivre. Clotilde reste seule avec madame Servair.

MADAME SERVAIR.

Cette Julie de Cheranges, quelle âme ardente! Comme elle a le sentiment du devoir et le sens des responsabilités! Elle exagère même, car si ce petit soldat devait mourir, sa présence, ses soins ne l'auraient pas sauvé.

CLOTILDE.

Mais elle le croit!

MADAME SERVAIR.

Cet avertissement à travers l'espace, cet émoi, comme tout cela est étrange et beau!

CLOTILDE, les yeux pleins de larmes.

Ma tante, j'ai un conseil à vous demander. Je voudrais être infirmière.

MADAME SERVAIR.

Cette idée t'a prise tout à coup ?

CLOTILDE, très simplement.

Oui, tout à coup. J'écoutais M. de Cheranges, et j'ai bien compris tout ce qu'il disait, quand il parlait de la vie de ces hommes. Je crois que j'ai de la sensibilité et de l'imagination. Et je pensais que vous tous qui étiez ici, sauf Pessivioc, vous aviez une occupation, que vous faisiez quelque chose pour les soldats. Oui, faire quelque chose pour eux, tout est là.

MADAME SERVAIR.

Mais, ma pauvre enfant, infirmière, c'est très fatigant, très dur. Auras-tu la constance, la force ? N'es-tu pas dupe de ta conversion subite ? Je pourrais te prendre auprès de moi, dans mon œuvre. Tu distribuerais des vêtemens aux soldats, tu leur parlerais, tu t'occuperais d'eux. (Clotilde ne répond pas.) Non, tu ne trouves pas ça assez difficile ?

CLOTILDE.

Je suis jeune, ma tante, je désire être infirmière, à moins qu'il ne soit trop tard.

MADAME SERVAIR.

Il n'est jamais trop tard pour servir. Mais ôte ton chapeau ; tu vas dîner avec moi et nous parlerons de ta vocation.

MAURICE DONNAY.

LE CHEVALIER DE L'AIR

GEORGES GUYNEMER[1]

II[2]

PLEIN CIEL

I. — LA PREMIÈRE VICTOIRE

L'apprenti pilote a donc quitté le sol pour la première fois, à l'école de Pau, le 17 février 1915, sur un Blériot à trois cylindres. Mais il n'a fait qu'exécuter des bonds, d'ailleurs assez audacieux. Son moniteur lui a crié casse-cou : « Trop de confiance, folie, veine fantastique ! » Le soir même, il décrit à son père ses impressions : « Avant le départ, un peu inquiet; en l'air, follement amusant. Pendant les glissades et les oscillations, je n'étais pas du tout gêné, c'était même drôle... Enfin, je me suis bien diverti, mais heureusement que maman n'était pas là... Je crois que je ne me suis pas fait une réputation de prudence. J'espère que ça ira, je le saurai bientôt... » Pendant tout le mois de février, il multiplie les expériences. Enfin, le 10 mars 1915, le voilà qui *décolle* plus sérieusement et monte à 600 mètres. Dès le lendemain, il prend le brevet de l'Aéro-Club. Le surlendemain, il écrit à sa sœur Odette cet hymne

(1) *Copyright by* Henry Bordeaux, 1918.
(2) Voyez la *Revue* du 15 janvier.

d'allégresse — oh! pas long, mais unique dans sa correspondance : « ... Descente en plané ininterrompu de 800 mètres. Vue splendide (coucher de soleil)... »

Vue splendide (coucher de soleil) : c'est, je crois bien, dans les deux cents lettres adressées à sa famille, le seul paysage. Plus tard, — pas beaucoup plus tard, ni fréquemment, — le nouvel aviateur donnera quelques détails d'observation, dont la précision même paraîtra pittoresque. Mais, cette fois, il s'abandonne à l'ivresse de l'air, il jouit de voler, comme s'il en avait le droit. Il a connu cette sensation d'allégement que donne la séparation de la terre, ce plaisir de fendre le vent, de posséder son appareil, de voir, de respirer, de penser autrement qu'en bas, de naître enfin à une vie nouvelle et solitaire dans le monde élargi. Les hommes se sont brusquement rapetissés. Une main prodigieuse a comme nivelé toutes les surfaces, où les ombres portées maintiennent seules quelque diversité, tandis que le dessin des objets se renforce, prend toute l'importance du relief. Le sol est maintenant tracé de figures géométriques qui attestent le travail humain et sa régularité, immense damier bigarré traversé par les lignes des routes et des rivières, avec les îlots que font les forêts et les agglomérations des villes et des bourgs. Est-ce la chaîne des Pyrénées couvertes de neige qui, rompant cette uniformité, arrache à l'aviateur un cri d'admiration? Quelles nuances d'or et de pourpre le couchant a-t-il distribuées à la nature? Cette demi-phrase est comme un aveu d'amour à la joie de vivre violemment arraché, le seul aveu que ce brusque Roland se permettra. Car sa correspondance offre un caractère surprenant. Lue par des yeux superficiels, elle paraîtrait désespérément monotone. Mieux comprise, cette monotonie prend bientôt son véritable sens d'oppression, d'hallucination, d'envoûtement. Georges Guynemer est dès lors livré à un unique but. Pas une fois il ne s'en détourne. Ou s'il s'en détourne, c'est pour un bref adieu à ses parens qui font partie de sa vie, qu'il associe à son œuvre. Ses avions, ses randonnées, puis ses chasses, dans sa correspondance il n'y a que ça. Pas d'entrée en matière, pas de trait final : il commence en pleine action, il est lui-même tout action. Que ça? Mais c'est sa raison d'être, son cœur, sa flamme, son âme, lui tout entier à ses proies attaché.

Pour former un bon pilote, le dressage est long et minu-

tieux. L'impatient Guynemer a toutes les patiences. L'écolier indiscipliné de Stanislas va devenir le plus appliqué des apprentis. Ses connaissances scientifiques lui fournissent une méthode. Il accomplira des progrès très rapides dès ses premiers vols prolongés. Mais il voudra se perfectionner selon les principes mêmes de l'aviation. Élève mécanicien, il a vu construire les appareils. Il entend ne faire qu'un avec celui qui lui sera confié. Chacun de ses sens recevra peu à peu cette éducation qui en fera un instrument de contrôle et de sécurité. Les yeux, — ces yeux perçans qui excelleront à sonder le ciel, à y voir naître l'ennemi à des distances incalculables, — s'ils ne peuvent lui rendre compte du mouvement que par rapport au sol, et non relativement à l'air, sauront du moins percevoir les moindres déviations d'horizontalité dans les trois dimensions : rectitude de direction, horizontalité latérale et longitudinale, et apprécier exactement les variations d'angle. L'ouïe, si le moteur est ralenti, ou arrêté, interprète le son produit par l'air soufflant sur les cordes à piano, les haubans, les montans, les toiles. Et le toucher, plus sûr, sent à la plus ou moins dure résistance des commandes l'action de la vitesse, en attendant que ses mains adroites sachent déclencher la mort. « L'oiseau, dit le manuel de M. Maurice Percheron, a les pennes de ses plumes qui relient ses organes de stabilité à son cerveau; l'aviateur exercé a ses commandes qui appellent le mouvement voulu du pilote et lui traduisent les actions perturbatrices du vent. » Mais *ces mouvemens voulus* du pilote ne seront jamais, chez un Guynemer, la résultante de réflexes nerveux. A aucun instant, fût-ce dans le plus grand danger, il ne cessera de réfléchir et de se commander à soi-même la manœuvre. La rapidité de la conception et de la décision est chez lui foudroyante, mais elle ne cédera jamais le pas au seul instinct. Guynemer pilote, Guynemer chasseur, Guynemer en pleine bataille, ne cesse pas de diriger avec son cerveau son appareil et son tir. C'est pourquoi son apprentissage est si important. C'est pourquoi il y attache, d'instinct cette fois, tant d'importance. Il a les nerfs toujours tendus et il combine ses effets. A la base de tous ses actes, il y a sa volonté, cette volonté invincible qui a forcé les portes de l'armée et les a refermées sur lui-même, prisonnier de sa vocation.

Il se familiarise avec toutes les manettes du moteur, avec

les commandes. Il ne craint pas, hors les exercices, tandis que les camarades flânent, de remonter sur l'appareil, comme un enfant sur un cheval de bois, et de prendre les leviers en main. Au départ, il cherche le moment précis du décollage, la ligne d'ascension la plus aisée; en course, il se fait son assiette, évitant de trop piquer ou de trop cabrer, maintenant le vol horizontal, assurant ses deux équilibres, latéral et longitudinal, s'accoutumant aux vents, adaptant l'amplitude des mouvemens à chaque sorte de remous. Et quand il redescend, à mesure que le sol paraît se précipiter sur lui, il se rend compte de l'angle et de la vitesse de descente et trouve la hauteur où ralentir son vol. Bien que ses débuts aient été assez habiles pour que ses premiers moniteurs demeurassent convaincus longtemps qu'il avait déjà piloté, il ne faut pas tant, chez Guynemer, admirer le don que l'obstination. Il réussira mieux que les autres, parce qu'il s'est épuisé toute sa courte vie à vouloir mieux réussir, — mieux réussir pour mieux servir. Il travaille plus que tous les autres, il recommence quand il n'est pas satisfait de lui-même et il veut découvrir les causes de ses erreurs. D'autres sont aussi bien doués que lui pour le pilotage, mais son énergie dépasse la commune mesure, dépasse toutes les mesures.

Elle s'exerce dans tous les domaines. Il a rompu son corps à compléter, pour ainsi dire, l'avion. Il sera le centaure de l'air. Le vent qui souffle dans ses haubans et ses toiles le fait lui-même vibrer comme les cordes à piano. Si sensible, il se dirige comme avec ses gouvernails. Rien de ce qui concerne ses voyages ne lui est étranger, rien n'est négligeable à ses yeux. Il apporte un soin méticuleux à vérifier ses instrumens de bord : le porte-carte, la boussole, l'altimètre, le compte-tours, l'indicateur de vitesse. Avant chaque vol, il s'assure par lui-même que son appareil est en parfait état. A la sortie du hangar, il l'examine comme un cheval de course. Son application n'est jamais en défaut. Que sera-ce quand il disposera d'un avion à lui?

A Pau, il multiplie les sorties, il change de marque, passe du Blériot Gnome au Morane. Les altitudes varient entre 500 et 600 mètres. Le 21 mars, il passe à l'école d'Avord. Le 28, il monte à 1 500 mètres; le 1er avril, à 2 600. Les vols s'allongent : une heure, une heure et demie. La descente en spirale d'une

hauteur de 500 mètres, moteur arrêté, les voyages triangulaires, l'épreuve d'altitude, celle de durée, qui doivent lui conférer le brevet militaire, sont bientôt pour lui des jeux. En mai, il pilote presque quotidiennement un passager sur M. S. P. (Morane-Saunier-Parasol). Son livret ne porte, pour toute cette période, qu'une seule panne. Enfin, le 25 mai, il est envoyé à la réserve générale d'aviation. Le 31, il vole deux fois sur un Nieuport avec passager. L'apprentissage est terminé : le 8 juin, le caporal Georges Guynemer est désigné pour faire partie de l'escadrille M. S. 3, qu'il rejoint le lendemain à Vauciennes.

La M. S. 3, c'est la future N. 3, l'escadrille des Cigognes. Elle est déjà commandée par le capitaine Brocard, sous les ordres de qui elle s'illustrera. Védrines en est. Le sous-lieutenant de cavalerie Deullin y arrive presque en même temps que Guynemer dont il deviendra bientôt l'ami. Peu à peu, les rejoindront Heurteaux, de la Tour, Dorme, Auger, Raymond, etc., tous les preux célèbres de l'escadrille, pareils aux pairs de France qui suivirent Roland sur les routes d'Espagne. Le camp d'aviation est à Vauciennes, proche Villers-Cotterets, dans ce pays de Valois aux belles forêts, aux châteaux de plaisance, aux grasses prairies, aux contours délicats atténués par la vapeur humide qui monte des étangs ou des bois : « Calme complet, écrit, le 9 juin, Guynemer; pas un bruit, on se croirait dans le Midi, sauf que les habitans ont vu le fauve de près et savent nous apprécier... Védrines m'a pris en amitié et me donne d'excellens conseils : il m'a recommandé à ses mécanos, qui sont le vrai type du Parisien débrouillard, inventif et bon vivant... » Le lendemain, il fournit quelques détails sur son logement, puis il ajoute : « Je me suis fait monter un support de mitrailleuse et je suis prêt à partir en chasse... Hier, à cinq heures, j'ai virevolté au-dessus de la maison, à 1 700 ou 2 000 mètres. M'avez-vous vu ? J'ai poussé mon moteur pendant cinq minutes pour que vous m'entendiez... »

Il est à peine sorti de la maison, et le bon hasard veut qu'il soit précisément appelé à combattre au-dessus des lignes qui protègent sa maison. Le front de la VIe armée à laquelle il est rattaché, de Ribécourt au delà de la forêt de Laigue, passe devant Bailly et Tracy-le-Val, se creuse au saillant ennemi de Moulin-sous-Touvent, se redresse sur Autrèches et Nouvron-

Vingré, couvre Soissons, dont les faubourgs mêmes sont menacés, doit se rabattre sur la rive gauche de l'Aisne où l'ennemi a conquis en janvier (1915) la tête de pont de Condé, Vailly, Chavonne, et franchit à nouveau le fleuve à Soupir qui nous appartient. Laon, la Fère, Coucy-le-Château, Chauny, Noyon, Ham, Péronne vont être le but de ses reconnaissances. La guerre prend un caractère plus poignant, plus direct pour le soldat qui a son foyer immédiatement derrière lui. La rupture du front sur le secteur qui lui est confié découvrirait les siens. Il est en sentinelle devant eux. La patrie n'est plus seulement alors le sol historique de la collectivité française, la terre sacrée dont toutes les parcelles sont solidaires; elle est encore le coin chéri de l'enfance, l'asile des parens, et, pour ce collégien d'hier, le théâtre des vacances et des belles promenades. Ne vient il pas de quitter la maison paternelle? Mal accoutumé à cette séparation, voici qu'il lui rend visite par le chemin des airs, le seul dont il dispose à son gré. Il n'utilise pas le voisinage de Compiègne pour venir tirer la sonnette, car il est soldat et respecte les consignes; mais, au retour de ses randonnées, il n'hésite pas à faire un crochet pour passer au-dessus de chez lui, et là-haut, dans le ciel, il se livre à toutes sortes de cabrioles et d'acrobaties pour attirer l'attention et prolonger l'entrevue. Quel amoureux fut plus ingénieux et plus fou dans ses rendez-vous? A tout moment, dans sa correspondance, il rappelle ses passages. « Vous avez dû voir ma tête, car je ne quittais pas la maison des yeux... » Ou bien, après un renversement qui a précipité en bas, comme du lest, toutes les frayeurs : « Je suis désolé que mon virage de l'autre jour ait causé des émotions à maman, mais c'était pour voir la maison sans avoir besoin de me pencher à la portière, ce qui est désagréable à cause du vent... » Ou bien encore il jette un papier qu'on ramasse dans le parc du comte Foy : « Tout va bien. » Il croit rassurer ses parens sur son sort, et vous devinez leur état quand ils aperçoivent, juste au-dessus d'eux, un avion qui danse et à la jumelle le tout petit point noir d'une tête qui se penche. Mon Dieu! qu'il a donc une singulière façon de les rassurer!

Cependant, à Vauciennes, le nouveau venu est essayé. Au débarqué, on l'avait trouvé bien chétif, bien malingre, un peu réservé et distant, trop bien mis, l'air d'une « demoiselle. » Il

passait pour un pilote déjà expert, capable de faire des vrilles après trois mois à peine de pilotage. On se méfiait un peu de ce gamin qu'on n'osait pas blaguer à cause de ses yeux « dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent (1). » On allait voir. Une légende s'est répandue sur le grand nombre de bois que Guynemer aurait cassés lors de ses débuts à son escadrille. Elle est radicalement fausse, et le carnet de vol la dément. Le débutant tient dès le premier jour ce que son apprentissage a promis. Après un ou deux vols d'essai, il part, le dimanche 13 juin, en reconnaissance au-dessus des lignes ennemies et rencontre chez eux trois avions allemands. Le 14, il décrit à son père ce qu'il a vu. Sa correspondance consent encore à la description. La terre le retient encore. Bientôt elle cessera de l'intéresser : « L'aspect de Tracy et Quennevières, explique-t-il, est invraisemblable : des ruines, un enchevêtrement inextricable de tranchées se touchant presque, le sol retourné par les obus dont on aperçoit les trous par milliers. On se demande comment il peut y avoir là un homme vivant. D'un bois il ne reste debout que quelques arbres, le reste est abattu par les marmites, et partout on voit la couleur jaune de la terre littéralement labourée. C'est incroyable comme à plus de 3000 mètres on distingue bien tous ces détails. On voyait à 60 ou 70 kilomètres, et je n'ai jamais perdu Compiègne de vue. On distinguait Saint-Quentin, Péronne, etc., comme si on y était... »

Le lendemain 14, nouvelle reconnaissance. Itinéraire : Coucy, Laon, la Fère, Tergnier, Appilly, Vic-sur-Aisne. Ces deux premières expéditions se sont déroulées sans un coup de canon. Mais, dès le 15, cette apparente sécurité découvre la menace. Le 15, il est salué par les obus, et de tout près. C'est le baptême du feu, qui ne lui inspire que cette phrase à la du Guesclin : « *Aucune impression, si ce n'est de curiosite satisfaite.* »

Les jours suivans, il vit dans la tempête, et il rit. Le nouveau Roland, le chevalier téméraire et prodigieux, se révèle déjà tout entier dans les lettres qui vont suivre. Le 16, il part en ronde, portant à son bord, comme observateur, le lieutenant de Lavalette. Son appareil reçoit un éclat d'obus dans l'aile droite. Le 17, l'avion rentre avec huit blessures, deux à

(1) Saint-Simon.

l'aile droite, quatre dans le fuselage, de plus un montant et un longeron sont atteints. Le 18, au retour d'une reconnaissance avec le lieutenant Colcomb, on lui compte trois nouveaux éclats : un dans l'aile droite, un dans le gouvernail, un dans le fuselage. Mais le carnet de vol ne contient que les procès-verbaux. Sa correspondance donne plus de détails. « Décidément, écrit-il le 17 juin à sa sœur Odette, les Boches ont pour moi une affection toute spéciale, et les pièces de mon coucou me servent de calendrier. Nous sommes partis hier sur Chauny, Tergnier, Laon, Coucy, Soissons. Jusqu'à Chauny mon observateur a compté 243 obus; Coucy a tiré 500 à 600 coups, en tout mon observateur estime à 1 000 coups. On n'entendait qu'un roulement, et partout ça éclatait, dessous, dessus, devant, derrière, à droite, à gauche, car nous descendions prendre des photographies à un endroit qu'ils voulaient nous empêcher de voir. On entendait siffler les éclats; il y en a un qui, d'après les trous dans l'aile, a passé dans le champ de l'hélice sans la toucher, puis à 50 centimètres de ma figure; un autre est entré par le même trou, mais sans ressortir, je vais vous l'envoyer; de plus il y en a un dans le gouvernail et un dans le fuselage (le carnet de vol en signale davantage). Mon observateur, qui est observateur depuis le début, dit n'avoir *jamais* vu une canonnade approchant de celle-là et qu'il était heureux de rentrer. A un moment, il y eut un culot de 105 millimètres, — on le reconnaît à sa forme et à sa couleur d'éclat, — qui nous retombait dessus et qui nous a rasés. On voit en effet souvent les éclats des grosses marmites. C'est très curieux. En rentrant, nous sommes tombés sur le capitaine Gérard, à qui mon observateur a dit que j'avais un cran épatant : zim boum boum! Il a répondu qu'il le savait... Je vais vous envoyer une photographie de mon coucou avec ses neuf éclats : il est superbe. »

Le lendemain, 18 juin, il adresse ses confidences à sa mère. L'ennemi a bombardé Villers-Cotterets avec une pièce à longue portée qu'il s'agit de repérer. Cette fois, il emmène comme observateur le lieutenant Colcomb : « A Coucy, canonnade terrible de précision : toc, toc, deux éclats de l'aile droite dont l'un à un mètre de moi; nous continuons à observer au même endroit. Tout à coup fracas effroyable : un obus éclate de 8 à 10 mètres sous l'appareil. Résultat : trois trous, un montant et un longeron abîmés. Nous continuons à observer encore le

même point pendant cinq minutes, toujours encadrés, naturellement. Au retour, tir moins précis. A l'atterrissage, mon observateur m'a félicité de ne pas avoir bougé ni fait des zigzags qui auraient gêné son observation : nous n'avons en effet effectué que des changemens d'altitude, de vitesse et de direction très légers et très lents. Dans sa bouche, les complimens ont de la valeur, car il n'y a pas mieux comme cran. Le soir, le capitaine Gérard, commandant l'aviation de l'armée, m'a appelé et m'a dit : « Vous êtes un rude type, vous; vous ne déparez pas la collection, au contraire. Comme débuts!... » et il m'a demandé depuis combien de temps j'étais caporal. Y a bon. Mon coucou est superbe avec ses pièces datées en rouge. On les voit toutes, car celles de dessous débordent sur les côtés. En l'air je montrais les trous d'aile au fur et à mesure au passager et il était enchanté aussi. C'est un sport palpitant. L'ennuyeux, c'est quand *ils* éclatent dessus, car je ne les vois pas, mais je les entends. C'est l'observateur qui me renseigne alors. Pour l'instant, le roi n'est pas mon cousin... »

Le lieutenant, aujourd'hui capitaine Colcomb, a complété ce récit. Pendant toute la durée de l'observation, en effet, le pilote n'exécuta pas une manœuvre, n'imprima aucune secousse pour éviter le tir. Il enlevait seulement son appareil un peu plus haut, et redescendait ensuite tranquillement au-dessus du point à photographier, comme s'il était maître de l'air. Puis ce dialogue s'échangea :

L'observateur : J'ai fini : nous pouvons rentrer.

Le pilote : Mon lieutenant, faites-moi le plaisir de photographier pour moi les éclats qui tombent autour de nous.

Les enfans ont toujours eu la passion des images. Et les images furent prises.

Les chasseurs et les bombardiers, dans l'histoire de l'aviation, ont retenu l'attention publique un peu au détriment de leurs camarades, les observateurs. Plus tard, on connaîtra mieux les admirables services rendus par ces derniers. Par eux, le champ de bataille s'éclaire, les ruses, les préparatifs de l'ennemi se déjouent : ils sont les yeux du commandement. Ils sont aussi les amis de la troupe. Le 29 avril 1916, le lieutenant Robbe survole à 200 mètres les tranchées du Mort-Homme et rapporte un exposé détaillé de l'enchevêtrement des lignes. Un an plus tard, presqu'au même lieu, le lieutenant Pierre

Guilland, observateur à bord d'un biplan de la division marocaine, est *descendu* par trois avions ennemis au moment où *sa* division dont il suivait la progression pour la signaler, part à l'assaut du bois des Corbeaux (20 août 1917) à l'Est du Mort-Homme. Il tombe sur les premières vagues : mortellement atteint, évanoui, il est recueilli par un officier d'artillerie qui a achevé sa mission. Quand il rouvre les yeux, — pour peu de temps, — il demande : — « Où suis-je? — Au Nord de Chattancourt, à l'Ouest de Cumières. — L'attaque a-t-elle bien marché? — Tous les objectifs sont atteints. — Ah! tant mieux, tant mieux... » Il se fait répéter la nouvelle. Il va mourir, mais sa division est victorieuse. Près de Frise, le lieutenant Sains, dont l'avion a dû atterrir le 1er juillet 1916, est délivré par l'armée française le 4 juillet, après s'être caché trois jours dans un trou d'obus pour ne pas se rendre, son pilote, le maréchal des logis de Kyspotter, ayant été tué. Dans la bataille de l'Aisne (avril 1917), le lieutenant Godillot, ayant eu pareillement son pilote tué, se glisse le long du plan, s'assied sur les genoux du pilote mort et ramène l'appareil dans nos lignes. Et le capitaine Mery, et le lieutenant Vignier, et le lieutenant de Saint-Séverin, et Fressagues, et Floret, et de Niort, et le commandant Challe, et le lieutenant Boudereau, et le capitaine Rœckel, et l'adjudant Fonck, qui devait s'illustrer comme chasseur : que d'observateurs d'élite contribuèrent ainsi aux destructions de l'artillerie, à la progression des fantassins!

J'ai vu, le 24 octobre 1916, comme la brume se dissipait, l'avion de la division Guyot de Salins survoler le fort de Douaumont au moment où les marsouins du commandant Nicolaÿ y entraient (1). Il était descendu si bas dans le brouillard qu'il semblait attiré par la terre, et l'observateur, se penchant, battit des mains pour applaudir au triomphe de ses frères d'armes. Ceux-ci virent son geste s'ils ne l'entendirent pas, et ils l'acclamèrent : un échange de confiance et d'affection guerrière se fit spontanément entre le ciel et le sol. Un an plus tard, presque jour pour jour, le 23 octobre 1917, j'ai vu l'avion de la même division planer au-dessus du fort de la Malmaison comme le bataillon Giraud du 4e régiment de zouaves s'en emparait. Au petit jour, il venait relever l'emplacement du poste de

(1) Voyez *les Captifs délivrés.*

commandement, lire notre succès inscrit aux signaux optiques. Et c'était, chaque fois, comme l'étoile en marche qui venait se fixer pour les nouveaux bergers, gardiens de nos chers troupeaux humains, — non sur l'étable où naissait un Dieu, — mais sur les ruines où naissait la victoire.

Le capitaine Colcomb appellera plus tard Guynemer « la figure militaire la plus sublime qu'il m'ait été permis de voir, l'une des âmes les plus généreuses et les plus fines que j'aie pu rencontrer. » Guynemer ne se contente pas du sang-froid, de l'immobilité systématique, du calme. Il s'amuse à compter les trous de ses ailes, et les montre à l'observateur. Il est furieux quand les éclatemens se produisent hors de sa vue, car il n'en veut rien perdre. Il semble jongler avec la mitraille. Et, après avoir atterri, il bondit sur son chef d'escadrille, le capitaine Brocard, le prend par le bras, n'a de cesse qu'il ne l'ait quasi traîné de force jusqu'à son appareil, quasi contraint à mettre ses doigts dans les blessures, et il exulte, il trépigne de joie. Le capitaine, aujourd'hui commandant Brocard, dès lors sûr de lui, le notera en ces termes : « *Très jeune : son extraordinaire confiance en soi et ses qualités naturelles en feront très vite un excellent pilote...* » Ah! sa curiosité est satisfaite. Mais qui prend-il à témoin de ses risques et de sa chance? Sa mère et ses sœurs, les cœurs les plus chargés d'inquiétude à son endroit, et dont il a emporté le bonheur et la paix dans les airs. Il ne songe pas un instant au tourment qu'il leur inflige et qu'elles ont toujours su lui cacher. L'idée ne lui en vient même pas. Puisqu'on l'aime, on l'aime tel qu'il est, on l'aime tout brut. Il est trop jeune pour dissimuler, trop jeune pour épargner. Il ignore le mensonge et la pitié. Il ne croit même pas qu'on puisse souffrir d'angoisse pour un fils ou un frère, quand ce fils et ce frère est au comble de la joie, en plein dans sa vocation. Il est ingénument cruel.

Les rondes, les reconnaissances ne le retiendront pas longtemps. Il flaire déjà d'autres aventures. Il a senti l'odeur du *fauve* et fait pourvoir son appareil d'un support de mitrailleuse. Cet appareil-là, il est vrai, finira dans un fossé : un fuselage vermoulu et que les obus avaient fort maltraité ne l'autorisait guère à durer davantage. Et voilà l'unique bois cassé par Guynemer à ses débuts. Mais le suivant sera pareillement armé. Déjà l'on voit poindre chez le pilote ce goût de la chasse

qui va le prendre, l'envoûter, le posséder. Certes, il conduira encore au-dessus des lignes ennemies le lieutenant de Lavalette, le lieutenant Colcomb, le capitaine Siméon, et toujours avec le même calme. Mais, dès lors, il aspire à d'autres courses, plus détachées de la terre. Le lieutenant de Beauchamp, — le futur capitaine de Beauchamp qui devait mourir si vite après ses raids audacieux d'Essen et de Munich, — a deviné ce qu'il y a chez ce mince garçon qui veut brûler les étapes. Il n'accepte pas que le caporal Guynemer l'appelle : mon lieutenant, tant il pressent un égal, et demain un maître. Le 6 juillet (1915) il lui envoie, en quelques lignes, un petit guide de l'aviateur : « Soyez prudent. Regardez ce qui se passe autour de vous avant d'agir. Chaque matin invoquez saint Benoît. Mais surtout inscrivez en lettres de feu dans votre mémoire : *En aviation, tout ce qui est inutile est à éviter.* » Ah ! bien oui ! la « petite fille » se rit des conseils comme de la tempête. Il admire Beauchamp, mais quand les Roland ont-ils cédé aux objurgations des Olivier ? Il part un jour par un vent de plus de 25 mètres. En cabrant un peu, il réussit à peine à avancer. Vent arrière, il dépasse les 200 kilomètres. Il atterrit. Védrines lui adresse quelques observations. On le croit calmé : devant les spectateurs effarés, il repart. Il en fera toujours trop, et nul ne le pourra retenir.

L'importance que l'aviation devait prendre dans la guerre n'avait été prévue ni par les Allemands, ni par nous-mêmes. Si, dès avant l'entrée en campagne, le commandement avait envisagé tous les services que rendrait la reconnaissance stratégique par avion, le réglage d'artillerie n'était encore qu'en expérience. On ignorait le parti qu'on tirerait un jour de la photographie aérienne. Le duel aérien était considéré comme un simple incident possible de patrouille ou de reconnaissance, en vue duquel l'observateur ou le mécanicien se munissait d'un fusil ou d'un pistolet automatique. L'installation d'une mitrailleuse à bord était exceptionnelle (le lieutenant Martinet, escadrille C 13, en avait une en janvier 1915). Les Allemands en ont généralisé l'emploi avant nous, mais ce sont nos aviateurs qui les ont néanmoins contraints au combat. J'eus la chance, en octobre 1914, d'assister, d'une colline de l'Aisne, à l'un de ces premiers combats d'avions qui se termina par la chute de l'ennemi aux abords du village de Muizon, sur la rive gauche

de la Vesle. Notre champion portait le beau nom de Franc et montait un Voisin. A cette même date, il n'était pas rare de ramasser sur nos lignes des messages lancés par les pilotes ennemis disant en substance : — Inutile de nous battre ensemble ; il y a assez de risques sans cela...

Cependant, comme la reconnaissance stratégique perdit bientôt de son intérêt avec la stabilisation du front, on accorda de plus en plus d'importance à la recherche des objectifs. La photographie aérienne, dès le mois de décembre 1914, donna des résultats remarquables. Dès le mois de janvier suivant (1915), le réglage d'artillerie par télégraphie sans fil fut de pratique courante. Il importait de protéger les avions de corps d'armée, de nettoyer les airs afin d'y circuler librement. Ce rôle fut dévolu aux appareils les plus rapides qui étaient alors les Morane-Saunier-Parasol; au printemps de 1915, ils constituèrent les premières escadrilles de chasse, une par armée. Les aviateurs, tels les chevaliers d'autrefois, s'envoyaient alors des cartels : ainsi le sergent David, qui devait être tué un peu plus tard, ayant été contraint par un enrayage de sa mitrailleuse de refuser le combat à un avion ennemi, le provoqua par un message qu'il alla jeter lui-même sur l'aérodrome allemand, et attendit, au lieu, au jour et à l'heure fixés, — à Vauquois, midi (juin 1915), au-dessus des lignes ennemies, — son adversaire qui ne vint point au rendez-vous.

Les Maurice Farman et les Caudron servaient à l'observation. Les Voisin, solides, mais plus lents, furent plus spécialement utilisés pour les bombardemens qui commençaient de s'organiser en véritables expéditions. Les fameux raids sur les usines de Ludwigshafen et sur la gare de Karlsruhe datent de juin 1915. C'est à la bataille d'Artois (mai et juin 1915) que l'aviation fit pour la première fois figure d'arme, principalement par l'action des escadrilles de corps d'armée qui rendirent de considérables services : reconnaissances, photographies, tirs de destruction. Mais l'aviation de chasse rencontrait encore bien des défiances et des incrédulités. Les uns la déclaraient inutile : ne suffisait-il pas que les avions de corps d'armée ou de bombardement pussent se défendre ? Les autres, moins intransigeans, la voulaient restreindre à ce rôle de protection. Il fallut le développement presque subit de l'aviation de chasse alle-

mande à partir de juillet 1915 (à la suite de nos raids de Ludwigshafen et de Karlsruhe qui provoquèrent en Allemagne une violente crise de colère) pour achever de vaincre les résistances.

Les nations en guerre avaient, au début, ramassé la collection la plus hétérogène de tous les modèles alors disponibles. Mais les méthodiques Allemands imposèrent sans retard aux constructeurs des types déterminés afin de rendre l'harmonie à leurs escadrilles. Ils se servaient alors de monoplans de reconnaissances, sans disposition spéciale pour l'armement, incapables de porter de lourdes charges, et de biplans également destinés à l'observation, non armés et ne possédant qu'un dispositif de fortune pour le lancement des bombes. Les appareils de ces deux séries étaient biplaces, avec le passager à l'avant. C'étaient des Albatros, des Aviatik, des Euler, des Rumpler, des Gotha. Au début de 1915, on vit apparaître les Fokker (monoplaces) et de nouveaux biplaces, Aviatik ou Albatros, modèles plus rapides, avec passager à l'arrière, et munis d'une tourelle tournante pour mitrailleuse. Les troupes allemandes de l'aérostation, de l'aviation, des services automobiles, des chemins de fer, étaient groupées en « troupes de communication » (*Verkehrstruppen*) et dirigées par l'Inspection générale des communications militaires. Ce n'est qu'à l'automne de 1916 que les troupes d'aérostation, d'aviation et de défense aérienne devinrent indépendantes et sous le titre de *Luftstreitkräfte* (forces combattantes aériennes) prirent place dans l'ordre de bataille entre les pionniers et les troupes de communication. Mais, dès le milieu de 1915, les progrès réalisés dans l'aviation en font une arme à part qui a ses escadrilles de campagne et, déjà, ses escadrilles de chasse.

Guynemer est dans la bonne voie qui se prépare à la lutte aérienne. La plupart de nos pilotes en sont encore réduits à chasser avec un passager muni d'un simple mousqueton. Plus avisé, il a fait adapter une mitrailleuse à son appareil. Cependant le commandement se prépare à transformer les escadrilles d'armée. Le hardi Pégoud a engagé plusieurs fois le combat avec des fokker ou des aviatik trop entreprenans, le capitaine Brocard a précipité l'un d'eux en flammes sur Soissons, et le dernier venu dans l'escadrille, ce gosse de Guynemer, brûle d'avoir son Boche. Les premiers jours de juillet (1915), le carnet

de vol signale des expéditions sans résultat, en compagnie de l'adjudant Hatin, du lieutenant de Ruppierre, dans la région de Noyon, Roye, Ham, Coucy-le-Château. Le 10, les chasseurs mettent en fuite trois albatros : un fokker plus rapide les rejoint, mais fait demi-tour, ayant tâté de leur mitrailleuse. Le 16, Guynemer et Hatin vont jeter des bombes sur la gare de Chauny; un aviatik les assaille pendant leur bombardement, ils essuient son feu en ripostant avec leur mousqueton tant bien que mal, et rentrent indemnes. L'adjudant Hatin est décoré de la médaille militaire. Comme c'est un « bec fin, » Guynemer va le soir même au Bourget chercher deux bouteilles de vin du Rhin pour célébrer cette fête de famille. Au Bourget, il essaie les nouveaux Nieuport, espérance de l'aviation de chasse. Enfin, le 19 juillet, date mémorable, sur le carnet s'inscrit la première victoire de Guynemer :

« Départ avec Guerder sur un Boche signalé à Cœuvres et rejoint sur Pierrefonds. Tiré un rouleau, mitrailleuse enrayée, puis désenrayée. Le Boche fuit et atterrit vers Laon. A Coucy, nous faisons demi-tour et voyons un aviatik se dirigeant à 3 200 mètres environ vers Soissons. Nous le suivons et, dès qu'il est chez nous, nous piquons et nous plaçons à 50 mètres dessous, derrière et à gauche. A la première salve, l'aviatik fait une embardée et nous voyons un éclat de l'appareil sauter. Il riposte à la carabine : une balle atteint l'aile, une balle érafle la main et la tête de Guerder. A la dernière salve, le pilote s'effondre dans le fuselage, l'observateur lève les bras, et l'aviatik tombe à pic, en flammes, entre les tranchées... »

Le combat a commencé à 3 700 mètres. Il a duré dix minutes, les deux combattans à moins de 50 mètres, et parfois à 20 mètres l'un de l'autre. Le procès-verbal est de la main de Guynemer. Son regard a pris l'empreinte de l'inoubliable spectacle : le pilote s'enfonçant dans sa carlingue, l'observateur battant les airs, l'avion coulant embrasé. Voilà ses paysages désormais. Ils sont pris en plein ciel. L'oiseau de proie est déployé dans l'espace.

Les deux combattans étaient partis à deux heures de l'après-midi de Vauciennes. A trois heures quinze, ils atterrissent, vainqueurs, à Carrière-l'Évêque. Des deux camps les fantassins ont suivi la lutte. Les Allemands, furieux de leur défaite, canonnent le terrain d'atterrissage. Georges, trop maigre pour

son costume, et dont le pantalon en cuir fourré de peau de mouton, passé sur sa culotte, glissait, le gênant pour la marche, s'assied parmi les éclats d'obus et l'ôte tranquillement. Puis il ramène l'appareil un peu en arrière, mais casse l'hélice sur un tas de foin. Pendant qu'on répare, toute une foule est accourue, entoure les triomphateurs. Les officiers d'artillerie les emmènent, les sentinelles portent les armes, un colonel offre le champagne. Guerder est introduit le premier dans le poste de commandement. Interrogé sur la manœuvre, il s'excuse avec modestie :

— Ça, c'est l'affaire du pilote.

Guynemer, qui vient d'entrer en tapinois, veut prendre la parole.

— Qu'est-ce que celui-ci? demande le colonel.

— Mais le pilote!

— Vous ? quel âge avez-vous donc?

— Vingt ans.

— Et le tireur?

— Vingt-deux.

— Allons ! il n'y a encore que les enfans pour faire la guerre.

Ainsi roulés d'état-major en état-major, ils finissent par débarquer à Compiègne, conduits par le capitaine Siméon. Il n'est pas de joie complète pour Guynemer si *la maison* n'y est pas associée.

— Il aura la médaille militaire, déclare le capitaine Siméon, car il a *voulu* son Boche, il est allé le chercher.

Parole de véritable chef qui se connaît en hommes : vouloir, tout Guynemer est là. Et des détails viennent compléter le récit du combat. Guerder était à demi sorti de l'appareil pour avoir sa mitrailleuse mieux à portée de main. Pendant un enrayage, Georges crie à son camarade comment il peut désenrayer. Guerder, qui avait pris sa carabine, la pose, exécute la manœuvre indiquée et reprend le tir. Cet épisode a duré deux minutes pendant lesquelles Georges maintenait son appareil sous les balles de l'aviatik sans accepter de s'en décoller. Il voyait le recul relever le fusil du Boche.

Cependant Védrines est venu chercher le vainqueur. Il veut piloter l'appareil au retour, portant à son bord Guynemer, trépignant de joie, qui s'est assis sur le fuselage.

Dès sa première victoire, Guynemer a conquis l'amitié du fantassin que sa jeune audace a réconforté dans les tranchées. Témoin cette lettre en date du 20 juillet 1915 :

« Le lieutenant-colonel Maillard, commandant le 238e régiment d'infanterie, à M. le caporal pilote Guynemer et au mécanicien Guerder de l'escadrille M. S. 3, à Vauciennes.

« Le lieutenant-colonel,

« Les officiers,

« Tout le régiment,

« Témoins du combat aérien que vous avez livré au-dessus de leurs tranchées à un aviatik allemand, ont applaudi spontanément à votre victoire qui s'est terminée par la chute verticale de votre adversaire, vous adressent leurs bien chaleureuses félicitations et prennent part à la joie que vous avez dû éprouver après un si brillant succès.

« MAILLARD. »

Le 21 juillet, la médaille militaire est accordée aux deux vainqueurs. Celle de Guynemer est accompagnée de cette citation : « Caporal Guynemer : pilote plein d'entrain et d'audace, volontaire pour les missions les plus périlleuses. Après une poursuite acharnée, a livré à un avion allemand un combat qui s'est terminé par l'incendie et l'écrasement de ce dernier. » Elle lui est remise le 4 août à Vauciennes par le général Dubois, qui commandait alors la VIe armée, en présence de son père qu'on a fait venir. Puis il paie sa gloire toute chaude de quelques jours de fièvre.

II. — DE L'AISNE A VERDUN

La première victoire de Guynemer est du 19 juillet 1915. Il attendra la deuxième près de six mois. Ce ne sera pas faute de l'avoir guettée. Il voudrait chevaucher un Nieuport, mais, somme toute, il a déjà eu son Boche ; en ce temps-là c'est un exploit exceptionnel : qu'il prenne donc patience et laisse les camarades en faire autant. Quand il obtient enfin ce Nieuport tant désiré, il vole 16 heures en cinq jours, et naturellement va parader sur Compiègne. Sans cette dédicace à la maison, l'appareil ne serait pas consacré.

Lorsque le surmenage d'une telle existence le contraint au repos, il erre chez lui comme une âme en peine. En vain ses parens, ses deux sœurs qu'il appelle ses « gosses » comme s'il était leur aîné, s'ingénient-ils à le distraire. Cette maison qu'il aime tant, qu'il a quittée hier, où il revient si joyeux, ramenant avec lui, comme un lévrier bondissant, sa jeune renommée, ne lui suffit plus. Il y est heureux, et il y étouffe quand les jours sont clairs. Quand les jours sont clairs, il semble un écolier pris en faute : pour un peu, il se condamnerait. Alors sa sœur Yvonne, qui l'a compris, passe avec lui un marché :

— Que te manque-t-il chez nous ?

— Ce que vous ne pouvez pas me donner. Ou plutôt si, tu peux me le donner. Promets-le-moi.

— Sans doute, pour que tu sois heureux.

— Je serai le plus heureux des hommes.

— C'est d'avance accordé.

— Eh! bien, voilà. Tous les matins, tu regarderas le temps. S'il est vilain, tu me laisseras dormir.

— Et s'il est beau ?

— S'il est beau, tu me réveilleras.

Elle craint de demander la suite, elle devine l'usage d'un beau jour. Comme elle se tait, il fait la moue avec cette grâce câline qui séduit tous les cœurs :

— Tu ne veux plus ? Je ne pourrai pas rester : c'est plus fort que moi.

— Mais, c'est promis.

Et pour qu'il consente à rester, pour qu'il achève, tant bien que mal, de se guérir, la jeune fille, chaque matin, ouvre sa fenêtre et inspecte le ciel, faisant des vœux tout bas pour que d'épais nuages le couvrent. « Nuages qui vous tenez là-bas, immobiles, au bout de l'horizon, accourez tous : qu'attendez-vous pour venir, et me laisserez-vous éveiller mon frère qui repose ? » Les nuages sont indifférens, et il faut appeler le dormeur. Georges s'habille en hâte, sourit au ciel limpide, et roule en automobile vers Vauciennes où il réclame son appareil. Il monte, il part, il vole, il chasse l'ennemi et il revient déjeuner à Compiègne.

— Tu peux nous quitter ainsi ? dit sa mère. Cependant tu es en congé.

— Oui, l'effort de partir est plus grand.

— Alors?

— J'aime cet effort, maman.

Son Antigone s'est imposé le devoir de tenir le marché conclu. Le soleil ne brille jamais en vain, au-dessus de la forêt, mais elle déteste le soleil. Quel étrange Roméo eût fait ce garçon! Sans nul doute il eût chargé Juliette de le réveiller pour aller combattre et ne lui aurait point pardonné de confondre l'alouette avec le rossignol.

Rentré au camp d'aviation, à défaut de ses propres victoires qui se font désirer, il se plaît à raconter celles d'autrui. Il a toujours ignoré la rivalité et l'envie. A sa sœur Odette il envoie cette description d'une bataille livrée par le capitaine Brocard, qui surprend un Boche par derrière, l'approche à 15 mètres sans être vu et lui envoie 7 cartouches de mitrailleuse au moment où le pilote ennemi tourne enfin la tête. « Résultat : une balle dans l'oreille et une autre ressortie en pleine poitrine. Tu penses si la chute a été instantanée. Du pilote il restait un menton, une oreille, une bouche, un torse et de quoi reconstituer deux bras. Quant au coucou (brûlé), il restait le moteur et quelques ferrures. Le passager vidé pendant la chute... » On ne saurait prétendre qu'il ménage les nerfs des jeunes filles. Il les traite en guerrières qui peuvent tout entendre quand il s'agit de batailles. Il écrit tout cru : ainsi parlent les personnages de Shakspeare.

Jusqu'à la mi-septembre, il pilotait des biplaces et portait à son bord un passager, observateur ou chasseur. Le voilà parti sur son Nieuport monoplace. Il ressent l'ivresse d'être seul, cette ivresse que les amoureux de la montagne ou des airs connaissent bien. Est-ce sensation de liberté, dégagement de tous liens habituels et matériels, possession de ces déserts de l'espace ou des glaces où l'on fait des lieues sans rencontrer personne, oubli de toutes contingences au profit de son but personnel? Ces solitaires s'accommodent malaisément d'une compagnie qui semble empiéter sur leur domaine, leur ravir une part de leurs jouissances. Guynemer ne goûtera jamais rien tant que ces randonnées où il prend tout le ciel pour lui, et malheur à l'ennemi qui s'aventure dans cette immensité devenue son parc!

Cependant, à deux reprises, le 29 septembre et le 1er octobre (1915), il est envoyé en mission spéciale. Ces missions spéciales

étaient ordinairement confiées à Védrines, qui en accomplit sept. L'heure n'est pas venue d'en révéler le détail. Elles étaient *spécialement* dangereuses : il fallait atterrir en territoire occupé et revenir. La première demanda trois heures de vol. Il était parti dans la tempête, comme le contre-ordre arrivait à cause du temps. Quand il descendit au lever du jour, moteur ralenti, sans bruit, en vol plané, sur notre territoire envahi, le cœur lui battait fort. Des paysans qui gagnaient leurs champs le virent repartir et, reconnaissant les trois couleurs, eurent un mouvement de surprise, puis tendirent les mains. Cette mission valut au sergent Guynemer, — il avait été promu sergent peu auparavant, — sa deuxième citation : « A fait preuve de vaillance, d'énergie et de sang-froid en accomplissant comme volontaire une mission spéciale importante et difficile par un temps d'orage. » — « La palme a de la valeur, reconnaît-il dans une lettre à ses parens, car la mission a été dure. » On peut le croire : il s'y entend. Au retour, un aviateur anglais le prend pour cible, puis le reconnaît et lui adresse en l'air de grands gestes d'excuse.

Des reconnaissances (avec le capitaine Siméon), assez agitées, — au-dessus de Saint-Quentin un jour, ils sont attaqués par un fokker, et leur mitrailleuse ne fonctionne pas, en sorte qu'il leur faut essuyer 200 coups de feu à 100, puis à 50 mètres, et ils ne se tirent de la poursuite qu'en piquant dans un nuage, non sans avoir eu un pneu crevé, — des bombardemens de gares et d'entrepôts trompent mal sa fièvre de chasser. L'exploration, le nettoyage du ciel, hors cela, rien ne lui suffit. Le 6 novembre, il livre à 3000 mètres d'altitude, au-dessus de Chaulnes, un combat épique à un L. V. G. *(Luft-Verkehr-Gesellschaft)*, 150 HP. Parvenu à se placer à 3 mètres au-dessous, déjà il rit de voir son adversaire précipité, quand la mitrailleuse refuse son service. Aussitôt il vire sur l'aile, mais si près de l'autre qu'il l'accroche. Va-t-il dégringoler? Un bout de toile est arraché, mais l'appareil tient bon. Comme il s'écarte, il voit l'énorme mitrailleuse ennemie braquée sur lui. Une balle lui frôle la tête. Il repique sous le Boche, et celui-ci se sauve. « Tout de même, ajoute Guynemer gaîment, si jamais je suis dans une épouvantable purée et que je doive me faire cocher de fiacre, j'aurai des souvenirs peu banals : un pneu crevé à 3400 mètres, un accrochage à 3000 mètres. Ce sale

Boche n'a dû la vie qu'à un ressort légèrement faussé, comme l'a révélé l'autopsie de la mitrailleuse. Pour mon huitième combat, c'est vexant... »

C'est vexant, mais qu'y faire? Parbleu, se remettre en apprentissage. Le pilotage lui donne toute satisfaction, mais ces fréquens enrayages qui sauvent l'ennemi, il s'agit de les éviter. Au collège Stanislas, Guynemer passait pour un excellent tireur. Il s'exerce à la carabine, il s'exerce à la mitrailleuse : surtout il soumet toutes les pièces de cette arme délicate à un examen attentif, il les décompose et les rassemble, il en multiplie les essais. Il se fait armurier. Là est le secret de son génie : il ne renonce jamais, il ne s'avoue jamais vaincu. S'il échoue, il recommence, mais après avoir cherché la cause de l'échec afin d'y porter remède. Sollicité un jour de choisir une devise, il prit celle-ci qui le peint tout entier : *Faire face*. Il fait toujours face, non pas seulement à l'ennemi, mais à tous les obstacles qui s'opposent à sa marche. Son obstination force le succès. Il n'y a aucune part de chance dans la carrière de Guynemer : tout y est volonté, poursuite, effort, acharnement.

Le dimanche 5 décembre (1915), menant une ronde dans la région de Compiègne, il aperçoit deux avions à plus de 3000 mètres au-dessus de Chauny. Comme le plus élevé survole Bailly, il fonce dessus et l'attaque : à 50 mètres, quinze coups de mitrailleuse, puis trente à 20 mètres. L'Allemand tombe en vrille au Nord de Bailly contre le Bois Carré. Georges Guynemer est sûr de l'avoir abattu. Mais il reste encore l'autre. Il vire pour le poursuivre et l'attaquer : vainement, car son second adversaire s'est enfui. Et, quand il veut découvrir l'emplacement où le premier a dû tomber, il ne le retrouve plus. Ça, c'est trop fort : va-t-il le perdre? Une idée vient à cet enfant. Il atterrit dans un champ près de Compiègne. C'est un dimanche, et il est midi. Ses parens doivent sortir de la messe. Il va les guetter et dès qu'il aperçoit son père, il se précipite :

— Papa, j'ai perdu mon Boche.

— Tu as perdu ton Boche?

— Oui, un avion que j'ai *descendu*. Je dois rentrer à mon escadrille, mais je ne veux pas le perdre.

— Qu'y puis-je?

— Mais le chercher et le trouver. Il doit être du côté de Bailly, vers le Bois Carré.

Et il s'enfuit, laissant à son père le soin de retrouver l'avion perdu comme on retrouve un perdreau dans un champ de luzerne. L'autorité militaire s'y prêta de bonne grâce, et le corps du pilote allemand fut découvert en effet au bord du Bois Carré où il fut enseveli.

Cet avion fut homologué, mais quelques jours plus tard, en sorte que, faute de la preuve matérielle qu'on poursuivait, le contrôle commença par le refuser à Georges Guynemer. Ah! la règle lui refuse ce gibier-là? Guynemer, rugissant, déclare : « Je ne lâcherai pas, je veux en avoir un autre. » Il veut toujours en avoir un autre. Et il l'a. Il l'a sans retard, quatre jours après, le 8 décembre. Voici le procès-verbal du carnet de vol : « Repérage ligne stratégique Roye-Nesle. En descendant, aperçu avion allemand haut et loin dans ses lignes. Au moment où il passe les lignes à Beuvraigne, je lui coupe la retraite et le prends en chasse. Je le rejoins en cinq minutes et tire quarante-sept coups de Lewis à 20 mètres derrière et dessous. L'avion ennemi, un L. V. G. 165 HP probablement, pique, prend feu, se retourne et va tomber en plané sur le dos à Beuvraigne, déporté par vent d'Ouest. Le passager tombe à Bus, le pilote à Tilloloy... »

Quand le vainqueur atterrit à Beuvraigne, près de sa victime, les artilleurs d'une batterie de 95 (47e batterie du 31e régiment d'artillerie) installée dans le voisinage, déjà pressés autour de la carcasse ennemie, se précipitent sur lui et l'entourent. Mais le commandant de la batterie, le capitaine Allain Launay, commande rassemblement, fait rendre les honneurs au petit sergent, harangue ses hommes et ordonne : — Maintenant, nous allons exécuter un tir en l'honneur du sergent Guynemer. — Le tir démolit une maisonnette où des Boches s'étaient réfugiés. Dès le premier obus, à la jumelle on en voit fuir un peu partout :

— C'est encore à moi qu'*ils* doivent ça! s'écrie le gamin enthousiasmé.

Cependant le capitaine Allain Launay, pendant l'opération, a patiemment décousu les galons de son képi et quand il a terminé cette opération, il les tend à Guynemer :

— Promettez-moi de les porter quand vous serez nommé capitaine.

Cet avion-là ne sera pas contesté, et même il est question de

nommer le *gosse* chevalier de la Légion d'honneur. Quand il fut proposé pour sergent, son âge avait été objecté. On l'estimait bien jeune. « Cependant, remarquait-il en colère, pour encaisser les obus, je crois que je ne le suis pas. » Cette fois, une autre objection est soulevée : — S'il reçoit la croix pour cette victoire, que lui donnera-t-on pour les suivantes? — Le fier petit Roland s'insurge, se révolte, se dresse comme un coq sur ses ergots. Il ne s'aperçoit pas que déjà personne ne doute plus de son destin. Il l'aura, sa croix, il l'aura, et il ne l'attendra pas longlemps. Il saura bien l'arracher.

Six jours plus tard, le 14 décembre, avec son camarade, le grave et calme Buquet, il attaque deux fokker, dont l'un va s'écraser sur le sol, tandis que l'autre lui endommage son appareil. Une lettre à son père décrit le combat à sa manière qui est prompte et directe, sans un mot de surcharge : « Combat avec deux fokker. Le premier, cerné, ayant son passager tué, a piqué sur moi sans me voir. Résultat : 35 balles à bout portant et couic! Chute vue par 4 autres appareils (3 et 1 font 4 et ça va peut-être m'amener la croix). Ensuite, combat avec le 2e fokker, monoplace tirant dans l'hélice, aussi rapide et maniable que moi. On s'est battu à 10 mètres en tournant à la verticale à qui prendrait l'autre par derrière. Mon ressort était détendu: obligé de tirer avec une main au-dessus de la tête, j'étais handicapé ; j'ai pu lui tirer 21 coups en 10 secondes. A un moment, nous avons manqué nous télescoper, je l'ai *sauté*, sa tête a dû passer à 50 centimètres de mes roues. Ça l'a dégoûté, il s'est éloigné et m'a laissé partir. Je suis rentré avec une pipe d'admission crevée, un culbuteur arraché : les morceaux avaient fait une quantité de trous dans mon capot et deux encoches dans l'hélice. De plus, celle-ci avait encaissé une balle. Il y en avait encore trois dans une roue, dans le fuselage (en m'entamant un câble de profondeur) et dans le gouvernail. »

Tous ces récits de chasse, durs et nets, respirent une joie sauvage, l'orgueil du triomphe. La vue d'un avion embrasé, d'un ennemi effondré, lui exalte le cœur. Les dépouilles mêmes de ses ennemis lui sont chères, comme les bijoux dus à sa jeune force. Les pattes d'épaule, les décorations de son adversaire tombé à Tilloloy lui ont été remises. Achille devant les trophées d'Hector n'est pas plus arrogant. Ces combats dans le

ciel, à plus de neuf mille pieds du sol, où les deux ennemis sont isolés dans un duel à mort, à peine vus de la terre, seuls dans l'espace vide, où chaque seconde, chaque balle perdue peut entraîner la défaite, — et quelle défaite! la chute en feu dans l'abîme, — où l'on se bat parfois de si près, en passes brèves et fugitives, qu'on se voit comme en champ clos, et que les appareils en arrivent à s'effleurer, à se heurter, tels des boucliers, et qu'il en tombe des morceaux comme des plumes d'oiseaux de proie s'assaillant bec à bec, ces combats qui exigent à la fois la manœuvre des commandes et celle de la mitrailleuse et qui font de la vitesse une arme, comment n'auraient-ils pas le pouvoir de métamorphoser ces jeunes gens, ces enfans en demi-dieux? Hercule, Achille, Roland, le Cid, où trouver ailleurs que dans la mythologie ou l'épopée des comparaisons pour le farouche, pour le furieux Guynemer?

Le jour même de sa majorité, le 24 décembre (1915), plus tôt que son aïeul de l'Empire, il reçoit la croix de la Légion d'honneur avec cette palme : « Pilote de grande valeur, modèle de dévouement et de courage. A rempli depuis six mois deux missions spéciales exigeant le plus bel esprit de sacrifice, et livré treize combats aériens, dont deux se sont terminés par l'incendie et la chute des avions ennemis. » La citation est déjà en retard. Elle est rédigée sur le rapport du 8 décembre. Il convient d'ajouter aux deux victoires mentionnées celle du 5 et celle du 14 décembre. Décoré pour ses vingt et un ans, l'engagé mécanicien de Pau a marché d'un train d'enfer. Le ruban rouge, le ruban jaune et la croix de guerre rouge et verte aux quatre palmes, cela vous met joliment en valeur une vareuse noire. Georges Guynemer ne méprisera jamais ces hochets. Il ne dissimulera nullement le plaisir qu'ils lui procurent. Il sait jusqu'où il faut monter pour les cueillir. Et il en veut d'autres sans cesse, non par vanité, mais pour ce qu'ils signifient.

Le 3 et le 5 février (1916), nouveaux combats, toujours dans la région de Roye et de Chaulnes. Le 3 février, dans la même ronde, il a trois rencontres en quarante minutes : « Attaqué à 11 h. 10 un L. V. G. qui riposte à la mitrailleuse. Tiré 47 coups à 100 mètres : l'avion ennemi pique très fort dans ses lignes en fumant. Perdu de vue à 500 mètres du sol. A 11 h. 40, attaqué un L. V. G. (avec Parabellum), à 20 mètres derrière ;

ce dernier vire et pique en spirale, poursuivi à bout portant à 1 300 mètres. Il tombe à 3 kilomètres des lignes. Je redresse et le perds de vue. (Cet avion avait les ailes de la teinte jaune habituelle, le fuselage de la teinte bleue du N. et semblait profilé comme celui des monocoques.) A 11 h. 50, attaqué un L. V. G., qui pique immédiatement dans les nuages où il disparaît. Atterrissage à Amiens. » Il vide le ciel de tout Boche : deux fuites et une chute, c'est un beau tableau. Toujours il attaque. De ses yeux exacts il arrache l'ennemi au mystère de l'espace et, plus haut que lui, tente de le surprendre. Le 5, devant Frise, il coupe la route à un autre L. V. G. qui rentre dans ses lignes, il l'aborde de face, vire au-dessus, se place derrière et le foudroie. Le Boche s'abat en feu entre Assevillers et Herbécourt : un de plus, et celui-ci a les honneurs du communiqué officiel. Il lui arrive de rentrer avec son avion et ses vêtemens criblés de balles. Il promène l'incendie et le massacre dans les airs. Et ce n'est rien encore, rien que l'enfance d'un paladin qui s'exerce. On le verra bien quand il aura acquis toute sa maîtrise.

Février 1916 : mois où commence la plus longue, la plus opiniâtre, la plus cruelle et, peut-être, la plus significative des batailles de la Grande Guerre. Mois des origines de Verdun et de la menaçante avance allemande sur la rive droite de la Meuse (21-26 février), au bois d'Haumont, au bois des Caures, à l'Herbebois, puis sur Samogneux, le bois des Fosses, le bois le Chaume, Ornes; enfin, le 25 février, sur Louvemont et Douaumont. Les escadrilles, peu à peu, prennent cette direction. Guynemer va quitter la VIe armée. Il ne viendra plus virevolter au-dessus de la maison paternelle, annoncer aux siens ses victoires par ses cabrioles. Il ne sera plus le gardien qui veille sur son propre foyer quand il patrouille au delà de Compiègne sur Noyon, Chauny, Coucy, Tracy-le-Val. Le lien qui le rattachait encore à son enfance, à son adolescence, va se détendre. Le 11 mars, l'escadrille des Cigognes reçoit pour le 12 l'ordre de départ. Elle prend son vol pour la région de Verdun.

L'aviation de chasse allemande n'avait pas cessé de progresser au cours de l'année 1915. Mais au début de 1916, voici qu'elle apparaît devant Verdun, plus homogène, mieux ins-

truite, avec des séries d'appareils nouveaux : petits biplans monoplaces (Albatros, Halberstadt, Fokker nouveau, Ago) avec moteur fixe de 165-175 HP (Mercédès, plus rarement Benz, Argus) et deux mitrailleuses fixes tirant à travers l'hélice. Ces escadrilles de chasse (*Jagdstaffeln*) sont essentiellement des instrumens de combat. Une *Jadstaffel* comprend 18 avions (parfois 22, dont 4 de rechange). En général, ces avions ne sortent pas isolément, tout au moins quand ils doivent franchir les lignes, mais travaillent par groupes (*Ketten*) de 5 appareils ; l'un d'entre eux qui remplit les fonctions de guide (*Kettenführer*) est monté par le pilote le plus expérimenté, indépendamment de son grade. La tactique allemande en aviation cherche de plus en plus à éviter le combat solitaire, à rechercher le combat par escadrille ou à surprendre en masse l'isolé, tel un vol d'éperviers contre un aigle.

Depuis le premier groupe de chasse autonome que nous ayons eu aux offensives d'Artois (mai 1915), — qui d'ailleurs n'agissait pas offensivement, se cantonnait dans les barrages, sur et souvent en arrière de nos lignes, — notre aviation de chasse a donc peu à peu secoué les préventions. Elle ne s'est pas aussi vite perfectionnée que notre aviation de corps d'armée, si utile au cours de l'offensive de Champagne (septembre 1915). Mais il a été admis que le combat aérien ne devait pas être considéré comme un résultat du hasard, qu'il était inévitable, qu'il constituait une protection d'abord, et qu'il pouvait être ensuite une gêne efficace pour un ennemi à qui l'on interdisait les incursions sur notre domaine aérien. La prochaine offensive allemande, — celle qui devait s'exécuter contre Verdun, — était prévue. Le commandement avait organisé en conséquence le service de sûreté pour éviter les surprises, faire face sur le terrain des attaques, préparer l'entrée en ligne des unités de renforcement. Mais l'offensive de Verdun dépassa par sa violence les prévisions.

Nos escadrilles avaient rempli leur rôle d'éclaireurs avant l'attaque. Dès son déclenchement, elles furent débordées et numériquement impuissantes à remplir toutes les missions aériennes demandées. Les escadrilles de chasse ennemies, avec leurs séries nouvelles et leurs perfectionnemens, obtinrent pendant quelques jours la maîtrise absolue de l'air. Les nôtres furent jetées hors du champ de bataille, tandis que le canon les

expulsait de leurs terrains d'atterrissage. Cependant la bataille de Verdun allait changer de face. Le général Pétain, qui avait pris le commandement à la date du 26 février, rétablissait l'ordre compromis par le fléchissement de la ligne, fixait la ligne nouvelle où venait se buter la ruée allemande. Il lui fallait aussi reconquérir la maîtrise de l'air. Il demanda et obtint une concentration rapide des escadrilles disponibles et réclama de notre aviation une vigoureuse tactique d'offensive. Pour réaliser l'économie des forces et la coordination des efforts, toutes les escadrilles de chasse de Verdun furent groupées sous le commandement unique du commandant de Rose. Elles opérèrent par patrouilles, sur des itinéraires parfois très éloignés, attaquant tous les avions rencontrés. En peu de temps la suprématie nous était rendue et les appareils de réglage d'artillerie et de photographie aérienne pouvaient travailler sans être gênés. La protection leur était donnée par les incursions mêmes dans les lignes allemandes.

L'escadrille des Cigognes s'est donc envolée dans la direction de Verdun. En cours de route, Guynemer abat son huitième avion, qui prend la verticale en feu. C'est d'un bon présage. A peine arrivé, le 13 mars, il explore le champ de bataille de ses yeux de conquérant. L'ennemi se croit encore le maître et ose venir dans nos lignes. Guynemer chasse au-dessus de Revigny une troupe de cinq avions, en expulse un autre de l'Argonne, se heurte au retour à deux autres encore face à face. Il aborde le premier de trois quarts, le tire à dix mètres en virant dessous. Mais l'adversaire riposte. L'appareil de Guynemer reçoit la charge : le longeron de droite arrière est coupé, le câble entamé, le montant de droite avant également coupé, le pare-brise haché. L'aviateur lui-même a reçu des éclats d'aluminium et de tôle au visage : un dans la mâchoire d'où il ne pourra jamais être extrait, un dans la joue droite, un dans la paupière gauche, laissant miraculeusement l'œil intact, d'autres plus petits un peu partout, provoquant des hémorragies, bouchant le masque, le collant à la chair. Il a en outre deux balles dans le bras gauche. Son sang l'aveugle. Il ne perd pas son sang-froid et pique en hâte, tandis que le second avion ouvre le feu et qu'un troisième à tourelle, venu à la rescousse, descend sur lui et le tire de haut en bas. Cependant il a échappé à cette escadrille par sa manœuvre, et, tout meurtri, fait néanmoins un

bon atterrissage à Brocourt. Le 14, il est évacué sur Paris, à l'ambulance japonaise de l'hôtel Astoria et, la mort dans l'âme, devra laisser ses chers camarades livrer sans lui dans les airs leur bataille de Verdun...

III. — LA TERRE A VU JADIS ERRER DES PALADINS...

Verdun fut, pour notre armée céleste comme pour notre armée de terre, un redressement qui tient du prodige. En quelques jours, l'escadrille des Cigognes avait été décimée : son chef, le capitaine Brocard, blessé d'une balle au visage, forcé d'atterrir, le lieutenant Perretti tué, le lieutenant Deullin blessé, Guynemer blessé, presque tous ses meilleurs pilotes hors de combat. Il fallut la ténacité du commandant de Rose, chef de l'aviation de la IIe armée, il fallut la rapidité d'une nouvelle concentration pour reconquérir peu à peu le domaine des airs perdu. Le commandant de Rose ordonne la chasse, enflamme, électrise ses escadrilles. On ne célébrera jamais assez son action personnelle au cours des terribles mois de Verdun. Les camarades de Guynemer tiennent le ciel dans le feu, comme leurs frères, les fantassins, tiennent sous le feu le sol mouvant qui protège la vieille citadelle. Chaput abat sept avions, Nungesser six et un drachen, Navarre quatre, Lenoir quatre, Auger et Pelletier d'Oisy trois, Pulpe, Chainat et Lesort deux. Les avions d'observation rivalisent avec les avions de chasse : souvent, ils se protègent eux-mêmes et il n'est pas rare de voir leurs assaillans tomber en flammes. Deux fois le sergent Fedoroff se débarrasse ainsi d'adversaires gênans. Comment ne pas citer parmi les pilotes Stribick et Houtt, le capitaine Vuillemin et le lieutenant de Laage, les sergens de Ridder, Viallet et Buisse ; parmi les observateurs, le lieutenant Liebmann, qui fut tué, et Mutel, Naudeau, Campion, Moulines, Dumas, Robbe, Travers, et le sous-lieutenant Boillot, et le capitaine Verdurand, admirable chef d'escadrille, et le commandant Roisin, expert aux bombardemens ? Les énumérations sont toujours trop mesurées. Mais ces noms-là, il les faut crier. Cependant la bataille de Verdun brise les arbres, fend les murs, anéantit les villages, creuse la terre, défonce les plaines, tord les collines, refait le chaos qu'au troisième jour, selon la Genèse, Dieu organisa en séparant des eaux le sol où poussèrent les végé-

taux. L'armée française défile presque entière dans cette extraordinaire épopée et Guynemer, blessé, pleurant de rage, n'est pas là...

Mais il y eut, dans la Grande Guerre, une autre période où le groupement de nos escadrilles de combat et leur emploi offensif nous valurent dans la lutte aérienne une supériorité triomphale, et ce fut la bataille de la Somme, spécialement dans ses trois premiers mois. Période héroïque et resplendissante, où nos aviateurs surgissaient dans le ciel, semant la panique et l'effroi, pareils aux chevaliers errans de *la Légende des siècles*. Il semble que les vers de Victor Hugo les décrivent, et que leurs vertigineuses randonnées se prêtent mieux encore à cette évocation que les trop lentes chevauchées d'autrefois :

La terre a vu jadis errer des paladins;
Ils flamboyaient ainsi que des éclairs soudains,
Puis s'évanouissaient, laissant sur les visages
La crainte, et la lueur de leurs brusques passages...
Les noms de quelques-uns jusqu'à nous sont venus...
Ils surgissaient du Sud ou du Septentrion,
Portant sur leur écu l'hydre ou l'alérion,
Couverts des noirs oiseaux du taillis héraldique,
Marchant seuls au sentier que le devoir indique,
Ajoutant au bruit sourd de leur pas solennel
La vague obscurité d'un voyage éternel,
Ayant franchi les flots, les monts, les bois horribles,
Ils venaient de si loin qu'ils en étaient terribles,
Et ces grands chevaliers mêlaient à leurs blasons
Toute l'immensité des sombres horizons...

Ces paladins, qui erraient alors au-dessus des plaines désolées de la Somme, non plus sur la terre, mais dans le ciel, montant des chevaux ailés, qui surgissaient, dans un *bruit sourd*, du Sud ou du septentrion, leurs noms traverseront les temps, comme ceux de nos vieilles épopées. On dira : c'était Dorme, c'était Heurtaux; on dira : c'était Nungesser, Deullin, Sauvage, Tarascon, Chainat; on dira : c'était Guynemer. Les Allemands, sans savoir leurs noms, les reconnaissaient, non plus à leurs armures et à leurs coups d'estoc, mais à leurs appareils, à leurs manœuvres, à leurs méthodes. Devant eux la plupart fuyaient éperdument le combat, se jetant au loin dans leurs lignes où ils n'étaient pas assurés de trouver le salut. Ceux qui

l'acceptaient presque jamais ne rentraient. Les camps d'aviation ennemis, de Ham à Péronne, guettaient, anxieux, le retour de leurs champions qui avaient osé s'engager sur les lignes françaises. Nul d'entre ceux-ci ne s'aventurait à part. A peine le nombre les rassurait-il. Groupés en patrouilles de quatre, de cinq, de six, et parfois davantage, ils ne s'avançaient que prudemment hors de chez eux, redoutant la moindre alerte, inspectant, l'angoisse au cœur, ce ciel trop vaste et vide où l'ouragan peut se lever en un instant, où ces chevaliers mystérieux montaient la garde. Et même il n'était pas rare, au cours de ces trois prodigieux premiers mois de la Somme, que nos patrouilles de chasse françaises s'en allassent tourner pendant deux heures au-dessus des terrains d'aviation allemands, abattant tous ceux qui tentaient de *décoller*, achevant de jeter la terreur et la consternation chez l'ennemi...

L'offensive franco-britannique se déclencha le 1er juillet (1916) sur les plateaux qui bordent les deux rives de la Somme. Le plan général des opérations avait été arrêté à Chantilly dès le mois de décembre précédent. La bataille de Verdun n'avait pu empêcher son exécution qui devait, au contraire, dégager Verdun. L'attaque portait sur un front de 40 kilomètres, entre Gommécourt au Nord et Vermandovillers au Sud du fleuve. Dès le 1er jour, les premières lignes allemandes étaient enfoncées, le 20e corps débordait le village de Curlu et tenait le bois de Favière, tandis que le 1er corps colonial et une division du 35e corps dépassaient le ravin de Fay, s'emparaient de Becquincourt, Dompierre et Bussus. Le 3, cette avance continuait sur les deuxièmes positions. En quelques jours, l'armée du général Fayolle avait ramassé 10 000 prisonniers, 75 canons et plusieurs centaines de mitrailleuses. Mais l'armée ennemie, concentrée dans la région de Péronne, avec de forts points d'appui, tels que Maurepas, Combles et Cléry, et, plus en arrière, Bouchavesnes et Sailly-Saillisel sur la rive droite, Estrées, Belloy-en-Santerre, Barleux, Ablaincourt et Pressoire sur la rive gauche, allait opposer une résistance acharnée qui prolongea la lutte jusqu'au cœur de l'hiver. Le recul allemand de mars 1917 sur la fameuse ligne Hindenburg fut le résultat stratégique de cette dure bataille où les succès tactiques furent continus, où la liaison fut perfectionnée entre les différentes armes, où l'infanterie dépassa les limites de la souffrance, de l'endurance et de la volonté. Faut-il

rappeler les combats de Maurepas (12 août), de Cléry (3 septembre), de Bouchavesnes (12 septembre), — de Bouchavesnes où, le soir, on put croire l'ennemi définitivement enfoncé, — et la prise de Berny-en-Santerre, de Déniécourt, de Vermandovillers (13 septembre) sur la rive gauche, et, sur la rive droite, l'entrée dans Combles cerné le 26 septembre, l'avance sur Sailly-Saillisel, la défense opiniâtre de ce village ruiné dont le château et la partie centrale étaient déjà enlevés le 15 octobre, et dont quelques îlots résistèrent jusqu'au 12 novembre. Et le bois de Chaulnes, et la Maisonnette, et Ablaincourt et Pressoire : comme à Verdun, les bois sont rasés, les villages rentrent dans la terre et la terre labourée, écrasée, martyrisée, n'est plus qu'une immense plaie.

Or l'aviation avait eu sa part de la victoire. Contrainte de tenir à Verdun contre la supériorité numérique, elle s'était libérée de la servitude de l'atmosphère et par tous les temps avait accepté et rempli ses diverses missions. Verdun l'avait durcie comme Verdun avait brûlé le sang de l'infanterie qui ne connaîtrait pas un pire enfer. Mais l'initiative des opérations lui permettait cette fois une préparation matérielle plus poussée, l'organisation de ses aérodromes, les concentrations préalables. Dès le 1er juillet 1916, sur la Somme, elle marquait nettement son avantage. Plus encore que la puissance mécanique, elle montrait une méthode qui coordonnait ses efforts et les multipliait sous l'unité de commandement. Arme en continuelle évolution, la plus soumise aux modifications de la guerre, la plus susceptible de progrès et de perfectionnement, elle avait fini néanmoins de tâtonner et prenait son plein développement en liant toutes les autres armes et en les éclairant. Après la phase de la reconnaissance stratégique, après la phase du réglage où elle était devenue la servante quasi exclusive de l'artillerie, elle offrait maintenant à chacun ses services complexes et efficaces. Par la photographie aérienne elle apporte la connaissance exacte du terrain et des fortifications adverses. Ainsi précède-t-elle l'exécution de l'opération. Elle règle le tir, suit le programme de destruction, donne la certitude que l'heure de l'assaut peut être fixée. Puis elle accompagne l'infanterie dans cet assaut, observe sa progression, situe les positions qu'elle a conquises, révèle les nouvelles lignes ennemies, dénonce ses travaux de défense, annonce ses renforts et ses contre-

attaques. Entre le commandement, le tir et la troupe, elle est le fil conducteur. Chacun sent en elle une alliée fidèle et sûre. Car elle voit, elle sait, elle parle, elle avertit. Mais pour tant de missions utiles, encore faut-il qu'elle soit elle-même protégée. L'observation exige l'absence des avions ennemis. Comment éloigner ceux-ci et les mettre hors d'état de nuire ? Alors intervient la cavalerie des airs, l'aviation des reconnaissances lointaines et de combat. La défense des appareils d'observation ne peut s'obtenir que par une protection à grandes distances, c'est-à-dire par des patrouilles offensives, et non par une garde isolée, trop souvent illusoire et inefficace contre un adversaire résolu. La sûreté rapprochée de l'armée ne peut être garantie qu'en portant la lutte aérienne au-dessus des lignes ennemies, qu'en interdisant l'incursion sur les nôtres. Les groupemens de nos escadrilles de combat réparties sur les deux rives de la Somme parvinrent à ce résultat.

Le Nieuport monoplace, rapide, maniable, d'une grande vitesse ascensionnelle, capable par ses qualités de pénétration dans l'air et la robustesse de sa construction de piquer de haut sur l'ennemi, de tomber sur lui comme l'oiseau de proie, est alors l'avion de chasse par excellence, en attendant l'entrée en scène du terrible Spad qui fera son apparition au cours même de la bataille (Guynemer et le caporal Sauvage montent les deux premiers au début de septembre 1916). Il est armé d'une mitrailleuse dont l'axe de tir est dirigé vers l'avant et invariablement lié à l'axe de marche de l'appareil. C'est un extraordinaire outil d'attaque, mais sa défense ne réside que dans sa rapidité de déplacement, dans sa vitesse d'évolutions. Sur ses arrières, il est désarmé : son champ de visibilité est très restreint sur les côtés et ne s'exerce aisément qu'en haut et en bas. Il peut aisément perdre de vue les avions de son groupe ou du groupe ennemi. Seul, il doit se méfier des surprises. Surprendre est, au contraire, pour lui une des conditions de la victoire, surtout s'il attaque un biplace dont le champ de tir est bien autrement étendu, ou s'il ne craint pas de choisir sa victime parmi toute une équipe. Il utilise le soleil, la brume, les nuages. Il gagne en hauteur pour garder l'avantage de pouvoir fondre sur l'adversaire. Et voici que cet adversaire, prudemment, timidement, s'avance, ne se méfiant pas du danger...

La bataille de la Somme fut le beau temps des solitaires et

des avions couplés comme des chiens de chasse. Sans doute les méthodes ont, depuis lors, évolué. L'avenir est aux combats d'escadrilles ou d'appareils groupés. Mais le monoplace est, alors, le roi des airs. Il suffit d'un seul pour que les avions ennemis de réglage et de courte reconnaissance hésitent à passer les lignes, pour que les patrouilles de barrage de deux ou même de quatre biplaces, malgré leur avantage de tir, tournent court et se débandent. Les monoplaces allemands ne sortent qu'en troupe : à deux contre un, ils refusent le combat. Et le monoplace français est contraint à la solitude, car s'il marche en patrouille, cette patrouille fait le vide et ne trouve personne à assaillir. Tandis que, libre de manœuvrer, il peut ruser, se dissimuler dans la lumière ou s'envelopper de nuée, profiter des champs morts visuels de l'adversaire, exécuter les attaques foudroyantes qui sont impossibles au nombre. Nos aviateurs ne parlent jamais de la Somme sans un sourire de satisfaction : ils en ont rapporté de magnifiques souvenirs guerriers. Puis l'ennemi disciplina ses patrouilles de biplaces ou de monoplaces, les dressa à la résistance contre les attaques isolées, leur enseigna l'offensive contre le solitaire aventuré hors de ses lignes. Il fallut nous-mêmes changer de tactique, recourir à la formation groupée. Mais les fortes individualités de nos chasseurs se sont révélées ou développées au cours de cette bataille de la Somme.

Le personnel de notre aviation est d'ailleurs, à cette date, incomparable. En citant les plus illustres, on craint presque de faire tort à leurs compagnons moins favorisés de la chance ou dont les exploits sont moins éclatans, mais non moins utiles. Il semblait que la nouvelle arme, recrutée un peu partout, dans la cavalerie, l'artillerie, l'infanterie, ne parviendrait que difficilement à fusionner des élémens aussi disparates. Mais la vie commune, les dangers partagés, la parité des goûts, la passion du même but à atteindre, un encadrement recruté sur place et pour ainsi dire imposé par les résultats, créaient une atmosphère de camaraderie et d'heureuse émulation. Un grand romancier voyait l'origine de nos amitiés « dans ces heures de départ pour la vie où l'on s'élance en pensée vers l'avenir avec un camarade d'idéal, avec un frère qu'on s'est choisi (1). »

(1) Paul Bourget, *Une idylle tragique.*

Qu'est-ce donc si l'on part ensemble pour la gloire ou pour la mort? Ces jeunes gens se sont donnés du même cœur au même service, et ce service est une perpétuelle menace sur leur jeunesse. Ils n'ont pas été rassemblés au hasard, ils sont le fruit d'une vocation et d'une sélection, ils parlent le même langage. L'amitié devient aisément pour eux une rivalité de courage, d'énergie, une école d'estime mutuelle. Elle les presse de se dépasser l'un l'autre. Elle les maintient en état de veille, elle chasse les inerties et les défaillances. Elle devient bientôt confiante et généreuse, assez pour que chacun se plaise aux succès d'autrui. En montagne, sur la mer, partout où l'homme sent plus directement sa fragilité, ces amitiés-là ne sont pas rares. Mais la guerre leur donne une occasion de perfection.

A l'escadrille des Cigognes, sur la Somme, les patrouilles, au début, se font par avion unique ou par avions couplés. Guynemer, que tout le monde appelle « le gosse, » emmène, quand il doit partir à deux, Heurtaux, qui, mince et fluet, aussi blond que lui-même est brun, si délicat, si jeunet, lui donne l'illusion du droit d'aînesse. Heurtaux est l'Olivier de ce Roland. Leurs caractères sont de même trempe, leurs énergies se valent. Dorme entraîne Deullin ou de la Tour. Ou bien les choix alternent. C'est le quadrille que les Boches doivent éviter. Malheur à qui d'entre eux tombe sur l'une ou l'autre des figures! Il y avait alors à Bapaume un groupe de cinq monoplaces allemands qui ne manœuvraient jamais qu'ensemble. S'ils apercevaient une paire de Nieuport, ils viraient aussitôt de bord et se sauvaient en toute hâte. Mais si quelqu'un de nos chasseurs croisait seul, il recevait l'assaut de toute la bande. Heurtaux, ainsi attaqué, avait dû piquer et atterrir. Au retour, il reçut les quolibets de Guynemer. Car l'amitié, à cet âge, est rude : « Vas-y, lui conseilla Heurtaux, et tu verras. » Guynemer y alla seul le lendemain. A son tour, il fut « descendu. » Après ce double essai, qui aurait pu tourner beaucoup plus mal, — mais il faut bien que les chevaliers s'amusent, — les cinq monoplaces de Bapaume furent méthodiquement, mais promptement, abattus.

L'amitié exige un niveau commun des âmes. Elle se mue bientôt en protection, elle n'est plus alors l'amitié, si la supériorité de l'un des amis se manifeste évidente. Au groupe des Cigognes, elle règne en paix dans la guerre, tant il semble que

chacun, à tour de rôle, surpasse les autres. Qui sera le premier, en fin de compte, non pour les chiffres des citations, non pour la renommée et le public, mais selon le témoignage de ses compagnons, le plus clairvoyant et le plus sûr, car nul ne trompe ses pairs? Sera-ce le froid et calme Dorme, qui s'en va à la bataille comme un pêcheur à ses filets, qui ne parle jamais de ses exploits et qui, sous cette apparence modeste, douce, bienveillante, porte un cœur plein de haine contre l'envahisseur qui occupe Briey, son pays, et, durant dix mois, a retenu et maltraité ses parens? Rien que sur la Somme, ses victoires officielles ont atteint le nombre de dix-sept; mais il en faudrait ajouter bien d'autres, si l'on consultait l'ennemi, car ce silencieux, ce pondéré est d'une invraisemblable audace. Il s'aventure jusqu'à plus de 15 et 20 kilomètres au-dessus des lignes allemandes, tranquille sous les averses d'obus qui montent de la terre. Si loin chez eux, les avions boches se croient à l'abri, quand, *du Sud ou du Septentrion,* surgit ce paladin. Cependant il rentre, souriant, aussi frais qu'au départ. A peine obtient-on de lui un bref procès-verbal. On inspecte son appareil : aucune trace de projectile. On dirait que ce touriste revient de promenade. En plus de cent combats, son avion n'a reçu que trois toutes petites blessures. Son habileté manœuvrière est incroyable : ses virages serrés, ses renversemens mettent l'adversaire dans l'impossibilité de tirer. Il sait rompre à temps le combat si sa propre manœuvre n'a pas réussi. Il paraît invulnérable. Plus tard, bien plus tard, comme il combat sur l'Aisne (mai 1917), Dorme, enfoncé au loin chez l'ennemi, ne reviendra pas.

Sera-ce Heurtaux, dont le jeu est aussi délicat et fin que lui-même, virtuose de l'air, adroit, souple et spirituel, dont le coup d'œil et la main égalent en rapidité la pensée? Sera-ce Deullin, attentif à la manœuvre d'approche, prompt comme la tempête? Ou l'endurant, le robuste, l'admirable sous-lieutenant Nungesser, ou le sergent Sauvage, ou l'adjudant Tarascon? Sera-ce le capitaine Ménard, ou Sanglier, ou de la Tour? Mais vous savez bien que c'est Guynemer. Pourquoi donc est-ce Guynemer, de l'avis de tous ses rivaux? L'épopée ou l'histoire ont associé bien des noms d'amis, Achille et Patrocle, Oreste et Pylade, Nisus et Euryale, Roland et Olivier. Toujours, dans ces amitiés, l'un des deux est dépassé par l'autre, et ce n'est ni

par l'intelligence, ni par le courage, ni par la noblesse de la nature. On peut même préférer, pour leur générosité ou leur conseil, un Patrocle à un Achille, un Olivier à un Roland. D'où vient donc cette primauté? C'est le secret du tempérament, c'est le secret du génie, flamme intérieure qui brûle plus ardente et dont les apparitions saisissent d'étonnement et presque d'effroi, comme devant la divulgation d'un mystère.

Certes, Georges Guynemer est mécanicien et armurier. Il connaît son appareil et sa mitrailleuse. Il sait leur faire donner leur maximum de rendement. Mais d'autres, pareillement, le savent. Dorme, Heurtaux sont peut-être plus manœuvriers que lui. Le voici qui va chevaucher son Nieuport. L'oiseau est sorti du hangar, il l'a minutieusement examiné et palpé. Ce grand jeune homme mince, au teint ambré, au visage d'un ovale allongé, le nez serré, les coins de la bouche un peu tombans, une ombre de moustache dessinée sur les lèvres, les cheveux d'un noir de corbeau rejetés en arrière, aurait l'air d'un chef maure s'il était plus impassible. Mais les pensées ne cessent pas de courir sur les traits, et cette course incessante leur communique plus de grâce et de fraîcheur. Maintenant les traits se tendent, se durcissent. Une ride verticale se creuse au-dessus du nez sur le front. Les yeux, — ces yeux inoubliables de Guynemer, — en forme arrondie d'agates, noirs et brûlés ensemble de leur propre feu, d'un éclat impossible à soutenir, et pour lesquels il ne saurait y avoir qu'une seule expression assez forte, celle dont Saint-Simon s'est servi pour je ne sais plus quel personnage de la cour de Louis XIV : ils *assènent* des regards, — ont percé comme des flèches le ciel où l'oreille exercée a perçu le ronflement d'un moteur ennemi. D'avance ils condamnent à mort l'audacieux. A distance, ils semblent l'attirer vers le gouffre, comme l'envoûteur par ses sortilèges.

Cependant il a revêtu sur sa vareuse noire la combinaison fourrée. Le passe-montagne presse la chevelure, resserre, encadre l'ovale. Le casque de cuir recouvre, comme d'un cimier, la tête qui s'est redressée. Plutarque a parlé de *l'air terrible* d'Alexandre partant au combat. Le visage de Guynemer, au départ, était effrayant.

Qu'a-t-il fait dans les airs ? Ses carnets de vol et les procès-verbaux officiels l'attestent. Cent fois de suite, à chaque page,

et plusieurs fois par page, ses carnets de vol portent cette petite phrase qui semble bondir du papier comme un dogue qui montre les dents : *J'attaque... J'attaque... J'attaque...* De loin en loin apparaît, presque honteux et vergogneux, un : *Je suis attaqué.* Plus de vingt victoires sur la Somme sont marquées à son actif, et il y faudrait ajouter, comme à Dorme, celles qui ont été remportées trop loin pour être confirmées. Le 13 septembre 1916, et pour le premier mois seulement de la bataille de la Somme, l'escadrille des Cigognes, capitaine Brocard, est citée à l'ordre de l'armée : « A fait preuve d'un allant et d'un esprit de dévouement hors de pair, dans les opérations de Verdun et de la Somme, livrant du 19 mars au 19 août 1916, 338 combats, abattant 38 avions, 3 drachen et obligeant 36 autres avions fortement atteints à atterrir. » Le capitaine Brocard dédie cet ordre du jour au lieutenant Guynemer en inscrivant au-dessous : « Au lieutenant Guynemer, mon plus vieux pilote et ma plus éclatante Cigogne. Reconnaissant souvenir et vives amitiés. » Et tous les pilotes de l'escadrille, à tour de rôle, viennent signer. Ce qu'il a fait dans les airs, ses compagnons de chasse, souvent, l'ont vu. Mais il faut redescendre. Et Guynemer atterrit.

Dans quel état! Même vainqueur, son visage n'est pas apaisé. Il ne le sera jamais. Il n'a jamais son compte. Jamais il n'a livré assez de combats, jamais incendié ou détruit assez d'adversaires. Il est encore sous l'action de sa dépense nerveuse, et comme électrisé par le fluide qui continue de passer en lui. Cependant son appareil porte des traces de la lutte : là dans l'aile, ici dans le fuselage et voyez le gouvernail de profondeur : une, deux, trois, quatre balles. Mais lui-même a été effleuré. Sa combinaison est éraflée, l'extrémité de son gant est déchirée. Par quel miracle est-il là? Il vient de sauter dans la mort comme dans un cerceau.

Sa méthode est d'une impétuosité, d'une témérité folles. Elle n'est à recommander à personne. La force ou le nombre de l'adversaire, loin de le rebuter, l'attirent. Il monte à de vertigineuses hauteurs, il se met dans le soleil, et il guette. Il ne recourt pas, dans l'attaque, à l'acrobatie aérienne dont il connaît pourtant tous les tours. Il bourre au plus court : c'est, en escrime, le coup droit. Sans chercher à se maintenir dans les angles morts de l'adversaire, il tombe sur lui comme un

caillou. Il le tire à bout portant, au risque d'essuyer son feu le premier, au risque même de l'accrocher. Mais là, sa sûreté de manœuvre veille pour le dégager. S'il a manqué son coup de surprise, il ne rompt pas le combat comme la prudence l'exige. Il revient à la charge, il refuse de décrocher, il tient l'adversaire, il le veut, il l'a.

Sa passion ne faiblit jamais. Les jours de pluie, quand il serait déraisonnable et inutile de voler, enragé, il erre autour des hangars où reposent les chevaux ailés. Il ne résiste pas, il entre, il monte le sien. Installé dans sa carlingue, il manie les commandes. Avec sa monture fidèle il a de mystérieux colloques.

En l'air, il a plus de force de résistance que les plus robustes. Ce frêle, ce malingre Guynemer, ajourné deux fois pour faiblesse de constitution, ne renonce jamais. A mesure que l'aviation a plus d'exigences, à mesure que l'altitude la rend plus épuisante, Guynemer semble allonger ses vols jusqu'à ce que le surmenage, la dépression nerveuse, l'obligent à s'en aller ailleurs prendre un peu de repos dont il souffre. Mais brusquement, avant qu'il ait goûté ce repos nécessaire, il le jette comme du lest, et revient. Il surgit dans les airs, pareil au faucon de la légende de saint Julien l'Hospitalier : « La bête hardie montait droit dans l'air comme une flèche et l'on voyait deux taches inégales tourner, se joindre, puis disparaître dans les hauteurs de l'azur. Le faucon ne tardait pas à descendre en déchirant quelque oiseau, et revenait se poser sur le gantelet, les deux ailes frémissantes (1). » Ainsi Guynemer, vainqueur, vient-il, frémissant, se poser sur le champ d'aviation. En vérité, un dieu le possède.

A part cela, c'est un gamin charmant, tendre, simple et gai.

HENRY BORDEAUX.

(A suivre.)

(1) Flaubert.

ÉMILE OLLIVIER

EN 1848

D'APRÈS SON JOURNAL INTIME

I. — LA PRÉFECTURE DE MARSEILLE

A la date du 27 février 1848, on lit dans le *Journal* d'Émile Ollivier : « Gloire et bénédiction à Dieu ! En quelques heures, il a renversé une monarchie puissante et affranchi le peuple. La République est proclamée. J'osais à peine espérer qu'elle se réaliserait après de longues années. Et elle existe, reconnue par tous. Combien j'oublie de douleurs en ce jour ! Je pars, accompagné de mon père, pour Marseille. Je suis nommé commissaire du gouvernement dans les Bouches-du-Rhône et le Var. Je suis effrayé de cette mission : que vais-je trouver dans ces pays ardens ? Au milieu de ma frayeur se glisse cependant la lueur d'espérance. J'ai en moi de si grands trésors d'amour à répandre qu'il me semble que je réussirai. »

La plus imprévue et peut-être la plus formidable de nos révolutions, celle qui déchaînait sur la France la puissance sans frein du suffrage universel, venait de s'accomplir. Le parti républicain, surpris lui-même par sa victoire, offrait peu d'hommes capables de faire face à cette situation. Lorsqu'on eut placé tous les vétérans, on chercha parmi la jeunesse. Émile Ollivier était un des plus désignés parmi les jeunes. Son talent qui s'affirmait et qui commençait à être connu, son caractère qui inspirait le respect et la sympathie le signalaient à l'atten-

tion. Ledru-Rollin proposa le fils de son ami aux maîtres du jour. Lamartine l'agréa avec empressement : il pensa que cet enfant du Midi, si jeune et si éloquent, saurait mieux que tous calmer et apprivoiser ses compatriotes. Émile Ollivier fut envoyé à Marseille, en qualité de commissaire de la République, en même temps qu'Emmanuel Arago à Lyon. Tous deux avaient des pouvoirs indéfinis, c'est-à-dire illimités. Lorsque lui fut imposée une aussi terrible responsabilité, Émile Ollivier avait vingt-deux ans et demi.

Tandis que la chaise de poste pavoisée de drapeaux l'emportait vers Marseille, il méditait dans un coin sur ce qu'il aurait à dire et à faire vis-à-vis du monstre aux mille têtes. Son père, le fougueux révolutionnaire Démosthènes Ollivier, exubérant, agité, lui traçait un programme radical, socialiste, anticlérical, antiploutocrate, etc., ou bien descendait à chaque relais sur le marchepied, et haranguait les curieux qui se pressaient autour de la voiture. Les populations ne dissimulaient point leur effroi; Démosthènes les rassurait. Il leur promettait la fraternité la plus tendre, l'égalité la plus absolue, la liberté la plus illimitée. Tant qu'on n'atteignit pas le département des Bouches-du-Rhône, Émile le laissa discourir, mais dès qu'apparurent les premières maisons de la ville d'Aix, le commissaire crut devoir faire acte de gouvernement. « Laisse-moi parler, » dit-il à son père. Démosthènes ébahi s'effaça. Comment cet enfant, qui n'avait jamais affronté la foule, allait-il s'en tirer? Il s'en tira triomphalement. Il ne promit pas l'âge d'or, mais il demanda avec fermeté, avec passion, que les républicains fissent honneur à la République en se montrant amis de la justice, respectueux des droits et de la liberté de tous. Sa parole sincère, émue, étonna, toucha, exalta : bien des yeux, quand il se tut, étaient mouillés de larmes; Démosthènes, heureux, ne cacha pas les siennes.

A Marseille, même scène. Une multitude innombrable s'entassait sur la Cannebière, malgré une pluie fine particulièrement déplaisante aux Méridionaux; Émile Ollivier prêcha encore le devoir, la justice, le respect des lois et des vaincus et fut acclamé. La première bataille était gagnée : tous les cœurs populaires étaient à lui.

Il rentra dans la vieille préfecture où l'attendaient de vieux amis fidèles de Démosthènes, entre autres Lecourt, le premier

avocat de Marseille, et celui qu'on appelait le « farouche » Agénon. Son ancien professeur de la pension Spiess, Dolques, le serra dans ses bras. Émile Ollivier lui demanda d'être son secrétaire particulier : Dolques, très répandu dans la société marseillaise, pouvait mieux qu'aucun le guider dans certaines démarches, et ce secrétaire fut en effet un auxiliaire précieux. Masnou, qui prit le poste de secrétaire général, Eugène Picard, un camarade de l'École, homme pratique, avisé et sage, qui fut chef de cabinet, achevèrent de l'entourer d'amis dévoués et intelligens.

Exténué par ce long voyage et ces premières émotions, Émile Ollivier allait se reposer lorsque, à neuf heures du soir, une bande nombreuse se présenta dans la cour de la préfecture sous la conduite d'Agénon. Celui-ci, dans son entrevue de l'après-midi, avait réclamé d'être nommé immédiatement maire de Marseille et, courroucé de la froideur avec laquelle avait été accueillie son injonction, revenait, à la tête de ses troupes, sommer le fils de son ami Démosthènes d'adopter une politique révolutionnaire, de destituer séance tenante M. de Montricher, l'ingénieur du canal de la Durance, de mettre en prison l'évêque, Mgr de Mazenod, et d'instituer, sous le nom de Commission municipale, un Comité de salut public. Le commissaire écouta la sommation jusqu'au bout; puis, quand elle fut terminée, il répondit d'un ton calme :

— Messieurs, j'honore vos dévouemens, j'aurais été heureux de suivre vos inspirations et je suis désolé de ne le pouvoir. Non seulement je ne destituerai pas M. de Montricher, dont la probité égale la haute valeur technique, mais je compte le mettre à la tête des ateliers nationaux qui vont être ouverts dans la ville. Non seulement je n'emprisonnerai pas Mgr de Mazenod, mais quoique, selon la règle, je doive attendre sa visite, j'irai moi-même le visiter demain. Non seulement, je ne mettrai pas en vos mains seules l'administration municipale, mais en réservant aux républicains de la veille la part légitime à laquelle ils ont droit, je compte offrir aux représentans autorisés des autres partis d'entrer dans la Commission municipale de manière qu'il n'y ait pas sous mon gouvernement des vainqueurs proscrivant des vaincus. »

On devine la stupeur, puis la rage qui accueillirent ces déclarations. Quoi! c'était là ce fils de Démosthènes dont les

partis violens n'attendaient que soumission aveugle! C'était bien la peine de lui avoir confié des pouvoirs illimités! Au lieu de tout épurer, de tout fracasser, de tout renouveler, il venait chanter le devoir, la vertu, la concorde, et prétendait, avec de telles fadaises, servir la République! La députation se retira en se promettant de châtier l'impertinent et en lui annonçant que le lendemain il aurait une émeute qui l'emporterait.

Lui, alla se coucher et dormit paisiblement. Le lendemain, comme il dormait encore, l'émeute vint en effet et envahit la cour de la Préfecture. Il s'habilla à la hâte, descendit au milieu des manifestans, et, cette fois, non plus avec cette fermeté froide qui les avait exaspérés, mais avec des objurgations pathétiques, il les conjura de ne point déshonorer les débuts de cette République qu'ils avaient appelée et de ne point préparer, par des saturnales sectaires, des réactions vengeresses. Le peuple vaut toujours mieux que ses meneurs : la foule, après l'avoir écouté, le porta en triomphe, et quelques jours après, aucune protestation ne s'éleva lorsque, dans un banquet populaire, sur la grande place de la Plaine, il fit asseoir à ses côtés Mgr de Mazenod.

La première proclamation du Commissaire fut un hymne de gratitude et de confiance : « Citoyens! je venais, au nom du Gouvernement provisoire, vous convier à prendre votre part du mouvement régénérateur. Je voulais vous dire que Paris avait été sublime de patriotisme et de magnanimité. Mais je ne puis maintenant que vous exprimer l'émotion profonde qui m'a arraché des larmes, quand j'ai vu votre admirable tenue, votre dévouement à l'ordre public et à la République. Vous avez été dignes de votre grande cité et j'ai éprouvé un sentiment d'orgueil en songeant que je suis votre concitoyen, votre frère! »

En effet, malgré le farouche Agénon, malgré les animosités sourdes qui fermentent toujours contre la sagesse et la droiture, le premier mois du jeune proconsul fut une lune de miel. Les gens posés lui savaient gré de se servir avec tant de prudence de sa toute-puissance si dangereuse à un âge où la folie se fait surtout écouter; le peuple était enivré de sa parole, idolâtre de sa jeunesse, de sa bonne grâce, de sa simplicité, et aussi de sa vaillance tranquille lorsque, en présence de quelque bourrasque populaire, « toujours maître de lui-même, calme et patient au milieu des cris, son sang-froid finissait toujours par dominer

les turbulens (1). » — « Il y eut là un de ces momens, rares et triomphans dans la vie d'un homme, où tous les esprits semblèrent unis dans une sympathie universelle. Les plus récalcitrans étaient désarmés. Il devint l'engouement, le charme, la fête quotidienne de ces populations impressionnables et expansives (2). » Quand il faisait ses tournées dans les départemens, d'immenses cortèges l'accompagnaient, précédés de tambourins, de fifres et de drapeaux. Sur une borne, sur une chaise, ou sur quelque estrade pavoisée de lauriers et d'immortelles, il enseignait aux Provençaux l'amour de la République et de la patrie.

A Arles, on lui offrit pour tribune un des gradins du théâtre romain. A la lueur des flambeaux, devant une foule transportée d'enthousiasme, il évoqua les grandeurs républicaines du passé, « et ses lèvres, comme les lèvres de la déesse antique, eurent les chaînes d'or qui enlacent les auditeurs. Même les ventres affamés ouvraient leurs oreilles pour l'entendre ; on l'acclamait, on le portait en triomphe (3). »

On lui donna un banquet à Toulon. Il l'accepta, à condition qu'il aurait lieu au Champ de bataille, là même où se firent les exécutions de 1793. « Réunissons-nous, dit-il, à la place où le sang a coulé, pour sceller entre nous un pacte de réconciliation. Célébrons la République de la clémence là où sont restés le plus vivaces les souvenirs de la République de la terreur. » La proposition fut accueillie avec transports. « Lorsque je cherche dans ma mémoire, a-t-il écrit, celui de mes jours politiques que je voudrais revivre, je n'hésite pas à dire que c'est celui-là. Je vois encore cette multitude agitée sous ma parole, j'entends les acclamations, je vois l'amiral Baudin en larmes dans mes bras... On sourirait si je racontais toutes les scènes pathétiques, naïves ou grandioses, de cette journée. » Un hommage inattendu lui fut rendu quand il visita le bagne : « Ah! monsieur, lui dit un forçat, si j'avais été défendu par vous, je ne serais pas ici! » A Marseille, il recueillit un autre mot à peine moins significatif. Il était allé au Club central et venait d'y faire un discours, à chaque instant interrompu par des applaudissemens frénétiques. Embrassé, félicité sur l'estrade, il entendit au-des-

(1) Marcas, *Émile Ollivier.*
(2) *Id., ibid.*
(3) *Id., ibid.*

sous de lui ces paroles d'un ouvrier : « S'il mourait, quel bel enterrement on lui ferait ! » C'était la leçon de l'esclave antique au triomphateur. Elle était bien superflue. Ces triomphes laissaient l'âme d'Émile Ollivier parfaitement paisible.

Ils ne le distrayaient pas de sa tâche d'administrateur. Il n'y montra pas ce que Faguet a appelé « le culte de l'incompétence et la peur des responsabilités. » Ses choix et ses entreprises furent aussi pratiques qu'intrépides. Dans la Commission municipale, il introduisit des ouvriers républicains intelligens et des bourgeois modérés, légitimistes ou orléanistes, d'une capacité indiscutable. Il donna une vive impulsion aux travaux, jusque là traînans, du canal de la Durance, du nivellement de la place de la Corderie, de la promenade du Prado, employant à ces besognes utiles les neuf mille ouvriers des ateliers nationaux qu'il avait organisés. Enfin, il facilita au Comptoir d'Escompte l'aide précieuse que cet établissement donnait au commerce. Tout cela se réalisait rapidement, paisiblement : « L'amour du bien public dont il était pénétré parut avec tant d'évidence dans tous ses actes et tous ses discours qu'il désarma les préventions et rendit facile un problème en apparence insoluble : l'établissement sans violence et sans ruse de la République chez le peuple le moins républicain du monde (1). » Tandis qu'à Lyon Emmanuel Arago, en proie aux violences et au gâchis révolutionnaires, s'apprêtait à donner sa démission, à Marseille un ordre réel régnait, et les affaires se poursuivaient normalement. Mais le parti jacobin frémissait de voir ses espérances de perturbation si mal réalisées. Il trouvait insupportable ce commissaire, qui n'était ni sectaire ni proscripteur et qui ne cherchait à caser dans les emplois publics que les hommes dignes de les remplir, à quelque parti qu'ils appartinssent. N'allait-il pas, aux élections prochaines, patronner la candidature de Berryer, parce que c'était un grand talent et une grande intelligence? Une dénonciation de tous ces crimes fut adressée à Ledru-Rollin.

Le tribun se crut obligé d'ordonner une enquête. Il la confia à un pur et lui donna le titre de commissaire général. Le quidam en fonctions ne voulut entendre que les délateurs, et il condamna Émile Ollivier sans même l'interroger. Il conclut

(1) Daniel Stern, *Histoire de la Révolution de 1848.*

en même temps à dissoudre la garde nationale, trop bourgeoise, à destituer le directeur du Comptoir d'Escompte, trop conservateur, enfin à détruire par tous les moyens l'alliance des républicains et des légitimistes qui, jusqu'ici, avait procuré l'apaisement.

Il fut facile de démontrer à Ledru-Rollin que ces mesures seraient désastreuses. Sous l'influence de Lamartine, il mit au panier les accusations et les réformes du commissaire général, et ne lui accorda qu'une maigre satisfaction : le commissaire de la République ne gouvernerait plus le département du Var; il prendrait le titre de préfet des Bouches-du-Rhône et bornerait sa juridiction à ce département. Émile Ollivier fut ravi de la solution : le fardeau de deux départemens était lourd, et déjà, de lui-même, il avait demandé qu'on le réduisît. Les populations du Var, au contraire, furent désolées. L'amiral Baudin exprima son regret, écho du regret général :

« Quel que soit l'homme qui vous succède, écrivit-il (22 mars 1848), il ne pourra vous remplacer. Il aura peut-être la foi, mais aura-t-il, comme vous, la charité? Vous avez fait ici aimer la République. C'est donc pour le pays d'abord et pour moi personnellement que je regrette la cessation de nos rapports officiels. Mais, à défaut de ces rapports de service public, il restera toujours entre vous et moi cet ordre de sentimens qui lie pour la vie un homme à un autre homme, une haute estime pour vos qualités, une vive sympathie pour votre caractère. — C. Baudin. »

C'était encore une bataille gagnée. Une autre remplit le cœur d'Émile Ollivier d'une joie plus douce. Le 28 avril, son père fut nommé député à la Constituante par 58 700 suffrages sur une liste où figuraient Lamartine, Lamennais, Berryer. Le peuple de Marseille rendait à Démosthènes son affection d'autrefois, et le père et le fils se voyaient réunis dans la faveur de leurs compatriotes.

Une seule de ses entreprises lui donna une amère déception.

Abd-el-Kader, retenu captif par Louis-Philippe, malgré l'engagement pris par le duc d'Aumale de lui laisser sa liberté, était prisonnier au Fort Lamalgue près Toulon, lorsque la République remplaça la royauté. Émile Ollivier, convaincu que cette République, qui professait la haine des erreurs monarchiques, allait faire droit à la parole donnée et rendre immédia-

tement la liberté à l'Émir, courut aussitôt le voir. Il l'assure qu'il peut compter sur la loyauté du gouvernement nouveau et promet tout son concours à cette œuvre de réparation. Sur son conseil, Abd-el-Kader renouvelle, dans une lettre aux chefs de l'État, le serment fait au fils du Roi de ne plus combattre nos armes. Cette lettre fut envoyée à Émile Ollivier, accompagnée d'une autre touchante et haute adressée au préfet : « Salut à celui que Dieu a doué d'un esprit parfait et de connaissances approfondies. Dieu donne à qui lui plaît la sagesse et le don de la parole semblable au glaive le plus tranchant. L'homme doué de cette faveur et choisi par Dieu lui est agréable, n'importe son âge. Je me suis vivement réjoui d'avoir fait votre connaissance, car vous êtes un homme d'un esprit profond et d'une intelligence et d'une sagesse rares. — Vous êtes un de ceux qui deviez être choisi pour être un des yeux de la République, afin de voir par vous et distinguer le vrai du faux et le bien du mal. — Il est d'habitude aux Français de ne point manquer à leur parole, pas plus que de tromper ou de trahir. — Je n'ai pas pu m'expliquer pour quelle raison ils ont fait défaut à leur caractère. — Ils m'ont négligé et ne veulent point suivre à mon égard leur sentiment naturel. Aujourd'hui, s'il plaît à Dieu, je trouverai justice et raison, puisque l'état des choses survenu doit être heureux pour tout le monde. — Je désire bien ardemment que votre parole en ma faveur soit accueillie par le gouvernement républicain. Salut. » (15 mars 1848).

La requête et le serment commentés par une longue dépêche du commissaire furent aussitôt transmis à Dupont de l'Eure, président du Gouvernement provisoire. « Délégué dans le Var, disait la dépêche, j'ai cru que mon premier devoir était de faire ce qui était dans vos cœurs. — Après le beau manifeste qui a étonné l'Europe, ce serait faire un acte glorieux que d'exécuter une parole donnée par le fils d'un roi et trahie par la royauté. Il s'agit de notre bien le plus précieux, de notre honneur. — La France est assez puissante pour ne pas redouter un tel ennemi. — Elle ne le sera jamais assez pour affronter la malédiction qui s'élèvera chaque jour du tombeau de notre ennemi trompé. Lorsque Napoléon alla s'asseoir au foyer britannique, l'intérêt de l'Angleterre à le tuer hypocritement était immense, évident : y a-t-il cependant une âme honnête qui n'ait protesté ? Aujourd'hui le danger que peut nous occasionner la mise en

liberté d'Abd-el-Kader est douteux, et si nous le gardons, la honte est la même. — Citoyen, je fais appel à la loyauté de votre vie entière ! » L'émouvante supplique n'obtint rien. Les anciens adversaires d'Abd-el-Kader, presque tous les généraux d'Afrique et les bureaux du ministère inspirés par eux, soutinrent violemment que le serment du chevaleresque captif n'avait aucune valeur, et qu'à peine libéré il rallumerait la guerre sainte. Ce raisonnement prévalut. Émile Ollivier recommença à plusieurs reprises, par des campagnes dans les journaux, sa généreuse tentative, mais ce fut seulement en 1852 que Napoléon III, devenu maître absolu du pouvoir, s'acquitta de la promesse faite à Abd-el-Kader par les précédens gouvernemens.

Des satisfactions de cœur imprévues et charmantes faisaient cependant connaître à Émile Ollivier la douceur de la vie. Il y avait à Marseille une famille qui, par l'intelligence, les relations, la fortune, jouissait d'une véritable suprématie. Le père, un des premiers médecins de la ville, le docteur Chargé, homme brillant, séduisant, cultivé, occupait dans le parti légitimiste une situation prépondérante ; la mère, créole ravissante, spirituelle et gracieuse, était adorée de tous ceux qui la connaissaient ; leur fille Marie, qui allait atteindre ses quatorze ans, passait pour une enfant de génie. Sa taille élancée, sa beauté rêveuse, le regard pénétrant de ses grands yeux bleus, son esprit avide de toutes les belles clartés, les saillies précoces de son intelligence étaient, en effet, au-dessus de son âge, et Dolques, son professeur d'histoire et de littérature, était très fier de son élève. Autant que ses fonctions de secrétaire du préfet le lui permettaient, il venait voir Mme Chargé en familier de la maison et parlait avec enthousiasme de son autre élève, celui dont la parole domptait les foules. Il inspira à la mère et à la fille et même au docteur, malgré ses opinions intransigeantes, un vif désir de connaître Émile Ollivier. En même temps, il entretint si souvent celui-ci du rare attrait de ses relations avec les Chargé, qu'Émile Ollivier en devint curieux. Il se laissa donc persuader de renoncer un soir à ses habitudes quasi-cénobitiques et de se rendre avec Dolques, à quelques pas de la préfecture, rue Lafont, à l'heure où Mme Chargé recevait ses visiteurs intimes.

Il fut charmé et il charma. Le docteur jugea que Dolques

n'avait rien exagéré. Très cultivé lui-même, il éprouva un vrai plaisir à causer avec ce jeune homme dont il mesurait la haute valeur. Mme Chargé, éprise surtout de noblesse morale, sentit toute celle de son visiteur et s'attacha aussitôt à lui d'une tendresse maternelle. L'émotion de leur fille fut inexprimable. Créole et provençale, ardente comme le soleil du Midi, l'imagination nourrie d'idéal, vivant dans la religion de ce qui est grand et beau, c'est un culte passionné qu'elle voua dès la première heure à celui en qui elle découvrait tout ce qu'elle avait rêvé. « Je le voyais pour la première fois, a-t-elle écrit, il me sembla le reconnaître. Il parla ; sa voix m'était familière ; il me sembla qu'elle avait de toute éternité résonné au fond de moi-même. J'étais dans un coin, il ne faisait nulle attention à moi, car pour lui j'étais une enfant, mais mon âme était suspendue à ses lèvres, ou plutôt je crois que mon âme naquit de ses paroles et s'alluma à son regard (1). »

En effet, Émile Ollivier n'avait pas d'abord prêté grande attention à l'admirable enfant qui lui avait ainsi donné son âme. Mais, à ses visites suivantes qui se succédèrent fréquemment, il remarqua son attention intense, sa physionomie expressive et ses observations révélatrices d'une vie intérieure active. Il dit à Dolques : « Cette jeune fille paraît bien remarquable. — C'est, répondit Dolques, une des plus belles intelligences que je connaisse ! »

Des habitudes d'intimité s'établirent. A la fin d'avril, la famille Chargé s'étant installée dans une villa du Prado, au bord de la mer, Émile Ollivier y allait souvent dîner et passer la soirée. On s'asseyait dans le jardin, on causait jusqu'à dix ou onze heures ; quelquefois on prenait une barque et on « se charmait, » comme on dit en Provence, de la beauté de la nuit étoilée, inspiratrice des épanchemens de l'âme. Émile Ollivier et Dolques récitaient des vers de Lamartine et de Hugo ; ils discutaient avec chaleur du présent, de l'avenir, de la République, oubliant le sol mouvant sur lequel elle croyait se fonder et ne voyant l'humanité que belle et bonne, tandis que le docteur, sceptique, raillait amicalement leurs illusions, et que Marie et sa mère donnaient leur assentiment enthousiaste aux thèses généreuses (2).

(1) Manuscrit de Marie Chargé.

(2) Ces soirées ont été racontées par Émile Ollivier dans le roman autobiographique de *Marie-Magdeleine*.

« Il m'expliquait mes pensées, a-t-elle raconté, et à partir de ce moment, ce qui était en moi à l'état le plus vague d'instinct devint la passion et le culte de la vérité. A mesure que je le voyais et l'entendais, tout se transformait en moi. Pour lui et par lui je devins bonne et l'on m'aima; pour lui et par lui je devins intelligente et l'on me loua, et j'en étais heureuse parce qu'il me semblait que c'était à lui que l'on rendait hommage en moi. Poésie, littérature, musique, sciences, histoire, politique, tout m'intéressa parce que tout me rapprochait de lui et me permettait de le mieux aimer. Je n'éprouvai plus de vide, je ne ressentis plus de tristesse sans cause, je ne connus plus l'isolement. Je parlais de lui à ceux que je voyais et les syllabes de son nom, que j'aimais à prononcer, me remplissaient de joie. Lorsque je priais surtout, son nom revenait sans cesse sur mes lèvres (1). »

Une telle passion pouvait-elle rester ignorée de celui qui l'inspirait?

Amor che a nessun amato d'amar perdona,

a dit le poète par qui, à l'âge de onze ans, fut aimée Béatrice. Émile Ollivier comprit l'émoi de ce cœur d'enfant qui battait comme un cœur de femme. Il en fut doucement troublé. Un moment, il conçut l'espoir que, plus tard, devenu digne mondainement d'aspirer à cette idéale créature, il pourrait réaliser le rêve auquel elle le conviait. Mais la pensée de tous les obstacles qui se dressaient entre elle et lui l'arrêta : elle était riche, il était pauvre, elle serait dans peu d'années recherchée par les plus brillans épouseurs, entraînée vers d'attrayans engagemens, tandis que lui, exposé aux vicissitudes les plus aléatoires de la politique, serait peut-être rejeté dans l'obscurité des labeurs ingrats. Il s'interdit donc de songer à cette chimère et s'accorda seulement de prendre le rôle d'un grand frère qu'on consulte et qui conseille, laissant son cœur s'abandonner à un sentiment imprécis et délicieux qui insensiblement l'enchantait chaque jour davantage...

Cependant le préfet de Marseille sentait qu'un travail occulte affaiblissait chaque jour son ascendant et qu'il lui faudrait bientôt livrer l'inévitable bataille. Des manifestations

(1) Manuscrit de Marie Chargé.

de plus en plus fréquentes venaient le sommer de décréter des mesures iniques, stupides. Celle qu'elles exigeaient maintenant, c'était le renvoi d'équipes d'ouvriers étrangers auxquelles il avait fallu recourir aux momens d'urgence. Les ouvriers français, importunés de cette concurrence nécessaire, demandaient à en être débarrassés *per fas et nefas*. Émile Ollivier refusa de les satisfaire : « Voulez-vous, oui ou non, leur dit-il, vous montrer dignes de la liberté? Vous ne demandez, dites-vous, que l'expulsion des ouvriers étrangers? Nous vous avons déjà accordé ce qui pouvait paraître fondé dans cette réclamation en préparant l'embarquement de tous les étrangers nomades qui encombrent notre ville. *Mais nous refusons complètement de prendre aucune mesure* contre ceux qui y sont sérieusement établis. Vous les avez appelés dans les jours prospères parce qu'ils vous étaient indispensables, gardez-les dans les jours difficiles parce qu'ils ont besoin de vous... Il ne suffit pas que la fraternité flotte sur nos bannières, il faut qu'elle descende en nous et qu'elle vive en nos actes! » Cette fois encore, il eut gain de cause. Mais un incident nouveau lui fit voir combien cette victoire était précaire.

Chaque jour lui arrivait une volumineuse correspondance dans laquelle se trouvaient, en nombre égal, des congratulations, des demandes de places et des dénonciations. Ses secrétaires répondaient aux congratulations par des remerciemens, aux demandes de places par des échappatoires, aux dénonciations en les renvoyant à leurs auteurs. Un jour, dans ce tas de lettres, ils en trouvèrent une qu'ils crurent devoir lui présenter. Elle disait : « Je suis un pauvre jardinier, je viens d'avoir un enfant ; si vous consentiez à être son parrain, je serais le plus heureux des hommes. » Émile Ollivier accepta et alla, dans un petit village des environs de Marseille, remplir solennellement son office de parrain. Puis, emporté par les événemens, il ne songea plus à ce détail.

Peu de temps après, le 18 juin, à dix heures du soir, il venait de rentrer dans la préfecture vide et silencieuse, secrétaires et domestiques étant allés jouir de la fraîcheur du soir, et il s'était retiré dans son appartement quand il entendit une rumeur formidable. Deux larges terrasses dominant la cour intérieure permettaient de voir d'en haut ce qui se passait au dehors. Émile Ollivier y court, aperçoit une foule hurlante groupée

autour d'un drapeau rouge. Déjà le factionnaire qui gardait la porte était désarmé et la porte assaillie de coups violens. Parmi les mutins Émile Ollivier reconnaît une troupe parfaitement ivre d'ouvriers parisiens arrivés récemment soi-disant pour s'enrôler dans l'armée italienne et que, dupe de leur apparente ferveur pour la cause italienne, le préfet nourrissait à ses frais en attendant qu'ils reçussent leurs passeports. La préfecture n'était gardée que par le concierge; éperdu, tout en larmes, le pauvre homme s'était caché au fond de sa loge. Émile Ollivier était en réalité seul. Mais tant de fois déjà il avait triomphé de semblables périls en les bravant qu'il résolut de payer d'audace cette fois encore. Il descend, traverse la cour, va lui-même ouvrir la porte. Un tourbillon d'hommes s'élança, comme un flot, devant lequel la digue vient de se rompre. Il eut à peine le temps de reculer. pour s'y adosser, jusqu'à la porte de l'appartement intérieur. La cour pleine à déborder, un fort gaillard s'avança et dit : « Le peuple a eu confiance en toi, mais tu ne vaux pas mieux que les autres, tu n'es qu'un traître; les ouvriers ne veulent plus travailler que huit heures et tu n'obliges pas les patrons à y consentir. » Cette harangue furibonde écoutée patiemment, Émile Ollivier saisit par le bras le meneur, le repoussa de deux marches au-dessous de lui, et lui dit : « Maintenant, misérable, écoute-moi! » Aussitôt ce fut une immense clameur qui recommençait plus furieuse chaque fois qu'il ouvrait la bouche : « Empêchons-le de parler! Empêchons-le de parler! » Il se croit perdu... L'espace resté un instant vide devant lui se resserrait, la foule le pressait. les armes se levaient sur sa tête, lorsque tout à coup un homme en blouse brandissant une hache, se fraye un passage parmi les furieux en criant : « Laissez-moi passer! » On pensa qu'il venait achever la victime et les rangs s'ouvrirent. Mais l'homme arrivé près d'Émile Ollivier, au lieu de laisser retomber la hache sur sa tête, se retourne, se campe devant lui, et crie : « Vous me tuerez avant de le toucher! » Cette intervention imprévue déconcerte les assaillans. Émile Ollivier aussitôt écarte son défenseur et s'écrie : « Vous ne m'arracherez aucune concession par vos menaces; je ne laisserai pas avilir entre mes mains l'autorité dont je suis le dépositaire. » Ces paroles, l'acte de l'homme du peuple, l'attitude résolue d'Émile Ollivier dégrisèrent les Parisiens. Ils se rappelèrent que ce jeune homme ne

leur avait fait que du bien, ils s'interposèrent à leur tour. Des secours du dehors arrivèrent. Émile Ollivier fut sauvé. Son défenseur était le brave jardinier qu'il avait fait un jour le plus heureux des hommes. Mais cet épisode n'était que la dernière halte avant le grand conflit. Quatre jours après, les journées de juin commençaient à Marseille.

Le 22, dès le matin, des barricades s'élevaient, le peuple était en armes; un capitaine de la garde nationale était tué, un général blessé. Émile Ollivier fit encore une tentative de conciliation en envoyant son secrétaire et ami, Masnou, parlementer avec les insurgés. Celui-ci n'obtint aucune concession et fut gardé dans la forteresse improvisée en qualité d'otage. L'effort de l'insurrection ne faisait que croître. Il allait, si on le laissait se développer, devenir formidable, et la garde nationale, seule sauvegarde de la cité, offrait peu de garanties. Émile Ollivier résolut de ne plus perdre de temps en pourparlers inutiles. Il passait en revue le peu de troupes dont il disposait et envoyait partout des ordres énergiques lorsqu'il apprit que le général Changarnier était arrivé dans le port avec des bataillons d'Afrique. Le faire venir aussitôt, organiser le débarquement des soldats, les lancer contre les barricades encore peu nombreuses, les enlever, délivrer Masnou, mettre les mutins en déroute, Émile Ollivier s'avançant lui-même en tête de la première colonne, ce fut l'affaire de quelques heures. En une journée l'insurrection était maîtrisée à Marseille presque sans effusion de sang.

La victoire, si rapide et si complète, avait été facilitée par la sagesse des ateliers nationaux. Admirablement organisés, n'ayant souffert ni du chômage, ni des inégalités, les ouvriers, confians dans la justice du préfet, avaient continué à travailler, au lieu de s'engager dans l'émeute comme ils avaient fait à Paris. Les Marseillais, dès le lendemain de la bataille, pouvaient reprendre dans le calme leurs affaires.

Ce n'est pas pourtant un cri de reconnaissance qui accueillit ce dénouement inespéré. Les conservateurs extrêmes réclamaient des exécutions impitoyables, des jugemens sommaires, toutes sortes de mesures d'exception. Leurs clameurs ne firent pas céder Émile Ollivier. Il ne voulut pas que les malheureux égarés qui remplissaient les prisons fussent privés d'une justice régulière, il leur assura les garanties du jugement par jury.

La colère des réactionnaires ne connut plus de bornes. Oubliant de quels périls la modération ferme du jeune commissaire les avait sauvés à ses débuts, ils accusèrent le préfet de complicité avec les émeutiers et le firent déchirer par leurs journaux. Leur violence trouvait un écho et un concours parmi les révolutionnaires intrigans qui, aux journées de juin, avaient attendu l'issue de la lutte pour se montrer et qui s'empressaient à se venger de celui qui les avait naguère matés. Dans cette ville où il n'avait marché qu'au milieu des acclamations, le préfet ne fut plus même salué, et s'étant obstiné à assister à une revue de la garde nationale, il y fut presque hué.

Émile Ollivier jeta un cri de protestation : « Prenez garde qu'on ne puisse dire plus tard que, dans une époque de révolution, au milieu de la France agitée, il s'est trouvé un jeune homme au cœur rempli d'amour et de dévouement qui est arrivé au milieu d'une ville éperdue et troublée, que ce jeune homme, au lieu de faire un usage despotique de ses pouvoirs illimités et d'abattre ceux qui alors étaient des vaincus, a usé ses forces à prêcher la concorde, la fraternité, l'oubli des ressentimens, et qu'en récompense on a flétri ses actions les plus pures, que de l'amour de son père on a fait de la trahison, que des sentimens ardens qui exaltaient son âme on a fait une rhétorique sentimentale... Je vous le demande, qu'aurez-vous alors à répondre aux hommes de violence qui blâmaient ce jeune homme de sa mansuétude, et qui sont devenus ses ennemis implacables parce qu'il n'a pas voulu suivre leurs inspirations? Que répondrez-vous à ceux qui ne voudront plus agir que l'épée à la main et la menace à la bouche ? »

Quel gouvernement a jamais eu le courage de protéger un serviteur impopulaire? Le général Cavaignac, devenu chef du pouvoir, révoqua Émile Ollivier; mais il était honnête homme : constatant que le préfet n'avait mérité aucun blâme réel, il se borna à le nommer à une autre préfecture moins importante, celle de Chaumont.

Émile Ollivier voulut d'abord refuser. « Le retour à la vie privée n'a rien qui m'effraie, écrivait-il. Bien souvent depuis quatre mois je me suis rappelé ces paroles de Milton que je redis plus volontiers que jamais aujourd'hui : « Oh! combien « de fois, depuis que je suis entré dans cette mer turbulente de « la politique, au milieu de ses rauques disputes, m'est-il arrivé

« de regretter ma solitude animée d'heureuses pensées et cette « atmosphère paisible et pure de mes études bien-aimées qui « m'enchantaient d'innocence, de douceur et d'harmonie! » Ses amis, qui avaient été frappés des qualités éminentes d'administrateur qu'il avait montrées dans ces quatre mois, le pressèrent de prouver à ses ennemis qu'il était à la hauteur de toutes les tâches et qu'un théâtre moins brillant et plus paisible ne l'effrayait pas. Il les écouta, et rejoignit son nouveau poste le 13 juillet.

Avant de partir, Émile Ollivier avait adressé ses adieux aux Marseillais : « En entrant dans la vie publique, j'ai pris envers moi-même l'engagement de n'avoir jamais pour guide et pour boussole que ma conscience et la sainte lumière du devoir. Quand la popularité m'accompagnera dans cette voie, je bénirai Dieu d'avoir rendu mes efforts féconds. Quand la calomnie sera ma seule récompense, je ne dévierai pas davantage, car je sais que, derrière les accusateurs injustes, il y a les honnêtes gens dont l'estime est la meilleure et la plus sûre des popularités. »

Son départ mit de la tristesse dans bien des cœurs. Aucun ne fut plus triste que celui de l'enfant à qui, sans s'en douter, il avait appris l'amour : « A l'immense douleur dont je fus abreuvée, a-t-elle écrit, je compris que je l'aimais plus encore que je ne l'avais cru... Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi n'ai-je pu le lui dire? pourquoi n'ai-je pu le consoler? Je l'aurais environné de tant de tendresse! ma pensée eût été un écho si fidèle de la sienne! O mon bien-aimé, chasser les ombres de ton front, et verser un baume sur tes blessures; te faire oublier les injustices des hommes, les douleurs du passé, les préoccupations de l'avenir, ce serait mon rêve, mon bonheur, et il me semble que ce devrait être mon lot (1). »

Émile Ollivier n'entendit pas ce cri, ou plutôt il ne voulut pas l'entendre, lorsque, dominant avec effort l'émotion qui le bouleversait lui-même, il serra pour la dernière fois la main glacée de Marie et détourna son regard de ses beaux yeux désolés. Il pensait que la vie le séparait d'elle pour jamais et il voulait entrer fort et calme dans sa nouvelle voie.

(1) Manuscrit de Marie Chargé.

CHAUMONT

Émile Ollivier s'arrêta à Paris quelques jours près de son père. Il alla rendre compte à Ledru-Rollin de ce qui s'était passé à Marseille et fit une visite à Lamartine. Le poète, dont la fortune politique déclinait aussi, emportée comme celle de l'orateur par l'ouragan de juin, occupait alors un appartement rue de l'Université. Dans le vaste salon, où il recevait les amis fidèles, encore nombreux, qui entouraient sa disgrâce, il était adossé à la cheminée, causant au milieu d'un groupe, lorsque Émile Ollivier fut annoncé. Il s'interrompt aussitôt, s'avance au-devant du visiteur et, d'un de ces gestes royaux qui lui étaient familiers, il lui tend la main en s'écriant : « Mon cher, je suis fier de vous! » Puis il le présente à tous, le fait asseoir, se met à ses côtés et lui demande le récit de sa mission en Provence, l'approuvant, le félicitant de nouveau sans se lasser. Quels mécomptes n'étaient point compensés par une telle sanction! Émile Ollivier reprit sa route, l'âme rassérénée. Il avait chassé les amertumes et les rêves, et il ne songeait plus qu'à remplir de son mieux ses attributions de fonctionnaire.

Il arriva à Chaumont quelques jours avant la distribution des prix du collège. Le jour de la solennité, à côté du corps des pompiers qui, gravement, vient le chercher et l'escorter, un groupe de collégiens en uniforme s'avance. C'étaient les élèves de rhétorique, attirés par la jeunesse du préfet, qui venaient, eux aussi, lui faire escorte. Le rhétoricien Fèvre, qui fut plus tard le chanoine Fèvre, a rendu compte de cette séance : « Le discours d'Émile Ollivier fut le plus propre à enchanter ses auditeurs; il leur dit qu'il éprouvait une double joie à présider cette fête, puisque, il n'y a pas très longtemps encore, il était lui-même sur ces bancs, et que, cette joie, il la doit à la République, la République dont ils apprennent à admirer les héros et dont les auteurs immortels leur enseignent les gloires. Jamais on n'avait entendu parler ainsi dans la Haute-Marne. Cette voix enchanteresse, cette parole émue, ces images de patrie, de liberté, de travail, de dévouement, qui rendaient si bien les aspirations de nos jeunes âmes, produisirent un effet extraordinaire et laissèrent dans la mémoire des auditeurs une impression inoubliable (1). »

(1) Mgr Fèvre, *Émile Ollivier.*

Les collégiens reconduisirent l'orateur avec plus d'enthousiasme encore qu'ils ne l'avaient amené. La visite du préfet à travers son département excita les mêmes transports. « Les populations furent, encore plus profondément que celles du Midi, entraînées. On s'en souvenait naguère partout (1). » Sa proclamation d'arrivée avait beaucoup plu : « Mon administration, disait-il, sera ici ce qu'elle a été dans ma ville natale : une prédication constante de la fraternité et de l'ordre. Loin de m'associer aux coteries et aux passions rivales, je demanderai l'oubli des discordes. Au lieu de passer en froides discussions, en haines stériles, le temps qui nous a été prêté pour nous rendre mutuellement heureux, aidons-nous avec indulgence, rejetons les pensées violentes et tortueuses. Dieu alors bénira nos efforts communs, et nous serons dignes d'être comptés parmi ceux dont se glorifie la France régénérée. » Il reprit le même thème à la réception des fonctionnaires et à la revue de la garde nationale : « Fermement dévoué à l'ordre, décidé à faire respecter les droits de la famille et de la propriété, à repousser l'anarchie et l'oppression sous toutes les formes, il veut, dit-il, que la République soit le règne de la liberté, de la justice et du droit. » Les Champenois continuent à l'écouter avec ferveur et lui vouent un attachement « basé sur l'estime plus encore que sur l'enthousiasme (2). »

La tristesse d'Émile Ollivier n'en était pas moins intense. Il recommence son *Journal*, interrompu pendant ses quatre mois de Marseille, par une citation désenchantée de l'*Ecclésiaste :* « J'ai considéré les oppressions qui se commettent sous le soleil, et les opprimés sont dans les larmes, et personne ne les console ! Et j'ai trouvé les morts plus heureux que les vivans, et plus heureux que les uns et les autres ceux qui n'ont pas encore existé et qui n'ont pas vu les mauvaises actions qui se commettent sous le soleil. »

Cependant il avait reçu une lettre de Dolques, qui constatait de chères fidélités :

« Août 1848. — Ainsi tout est consommé... Vous êtes à Chaumont et vous voilà contraint à recommencer les ennuis d'une préfecture ; ils ne seront ni aussi nombreux ni aussi lourds, et vous ne trouverez point parmi vos agrestes Cham-

(1) Mgr Fèvre, *Émile Ollivier*.
(2) *Id.*, *ibid.*

penois les ignobles passions qui ont rendu amers vos derniers jours en Provence; mais il est impossible que vous y rencontriez d'aussi ardentes sympathies. On vous écoutera, on suivra votre impulsion, on vous obéira, mais on ne vous aimera pas comme vous êtes aimé ici de tous ceux qui vous ont connu ou seulement entrevu. — Je ne vous dirai pas combien souvent vous êtes l'objet de nos entretiens dans la famille Chargé, ni les regrets que votre départ a laissés parmi ses membres grands et petits; je ne vous dirai pas non plus combien de stupides préventions sont tombées devant nos simples explications. Ce que vous ne saviez pas, c'est qu'il y a une foule d'autres cœurs qui battent à votre nom. Une évidente réaction s'est opérée en faveur de la vérité et de la justice. Ah! pourquoi votre père a-t-il des opinions si extrêmes? »

Mais ces véridiques assurances ne le consolaient pas. Qu'importait qu'on pensât encore à lui? N'était-il pas certain qu'on n'y penserait bientôt plus et qu'un éloignement prolongé a raison des plus vives affections? Le ciel gris de la Champagne, la pluie fréquente, l'éloignement des auxiliaires dévoués retenus à Marseille, les uns, comme Dolques, par des liens de parenté, les autres, comme Masnou, Eugène Picard, Séguier, par des postes qu'il leur avait assurés dans la magistrature, lui rendaient plus cruel le ressouvenir du beau ciel où ses yeux et son âme s'emplissaient de lumière. Il est, du reste, inquiet des destinées de la République et la voit avec angoisse s'engager avec Cavaignac et l'Assemblée Constituante dans la politique réactionnaire qui lui sera funeste. Il écrit à Séguier :

« 23 août. C'est avec la plus vive émotion que je vous écris. Votre lettre, que je viens de relire pour la dixième fois, me pénètre d'une chaleur douce et me fait oublier la bise qui ébranle ma fenêtre. Je me suis retrouvé un instant dans le courant électrique, et les battemens précipités de mon cœur m'ont rappelé des images et des souvenirs chéris. Mais il faut, hélas! revenir vite à la réalité, et l'envisager telle qu'elle est, triste et décourageante. Je ne parle pas pour moi personnellement. Chaumont est une petite ville sombre, sans mouvement intellectuel, mais où l'on trouve le silence et la possibilité du travail. Ce qui me désole, c'est la nécessité de l'inaction et du repos forcé quand le vaisseau court aux écueils et que les mâts crient. Pauvre peuple! Sans doute, et vous m'en avez vu faire

la triste expérience, les hommes sont guidés par des mobiles honteux, mais est-ce leur faute ? Ont-ils entendu la bonne parole ? Leur a-t-on appris que la vertu et la simplicité du cœur étaient dans ce monde la plus grande richesse ? Où est le Dieu qu'ils invoquent dans leurs prières ? — Oh ! je souffre cruellement quand ces choses traversent mon esprit, et l'isolement de ma pensée augmente ma souffrance. Unissons-nous du moins par les aspirations communes de nos cœurs. Tous deux nous croyons que le règne de la haine est passé, que c'est l'amour seul qui doit féconder le monde. Nous avons banni des moyens honnêtes de gouvernement les mesures de compression dont l'Assemblée nous donne le spectacle lamentable. Nous croyons que le gibet du Christ est une plus grande leçon que la torture du coupable. L'égoïsme ne nous a point desséchés et nous savons ce que c'est que le pardon des injures. — Dépositaires, dans des situations différentes, d'une partie de la puissance publique, nous ne voyons dans le pouvoir qu'un apostolat et dans l'autorité que l'obligation de devenir « le serviteur de « tous, » selon la parole de saint Paul. Que nous importent les déceptions et les peines d'ici-bas ? La main qui tient les rênes du monde, si nous avons un rôle à remplir, saura nous trouver et nous remettre l'arme qui conviendra. »

La vie paisible qu'il menait à Chaumont permettait à Émile Ollivier de consacrer chaque jour quelques heures à ses auteurs aimés : Machiavel, Bossuet, la Bible éclairaient de nouveau sa solitude et c'était sa vraie consolation. Cependant les Champenois le chérissaient de plus en plus. Il leur tenait parole ; son administration n'était que la pratique, ferme, sage, clairvoyante, des règles de justice et de bonté qu'il avait tenté de réaliser à Marseille, et ses administrés y trouvaient une telle sécurité qu'ils méditaient de se l'attacher par un lien plus étroit en le nommant leur député, dès qu'il aurait atteint l'âge légal (vingt-cinq ans).

Le 30 novembre 1848, le Conseil général termina sa session en manifestant au préfet, par la bouche de son président, la gratitude du département. Cette manifestation se produisait pour la première fois depuis qu'il y eut des préfets en Champagne. Le journal le plus important, *le Bien public*, y applaudit : « Elle établit des liens de concorde plus étroits entre les agens de l'administration et accroît la force de cette administration

en la dirigeant dans le vrai sens des intérêts du pays (1). »

Chaque dimanche Émile Ollivier se rendait tantôt dans un village, tantôt dans un autre, et passait en revue les braves campagnards, qui, le parapluie au bras, se rangeaient en ligne pour l'écouter. Il leur adressait quelques paroles qu'ils recueillaient avec componction. Pourtant lorsque l'élection du Président de la République fut discutée et qu'Émile Ollivier, quoique peu sympathique à Cavaignac, le recommanda comme républicain de vieille roche, les Champenois, tout d'une voix, acclamèrent Louis-Napoléon Bonaparte. La popularité du préfet n'en demeura pas moins intacte. Elle inquiéta le député en fonctions. Flairant un concurrent qui pourrait être redoutable dans un avenir peu éloigné, il obtint du ministre de l'Intérieur de Louis-Napoléon, Léon Faucher, la destitution d'Émile Ollivier.

Ce fut une clameur de révolte dans le département quand on apprit le 12 janvier 1849 le renvoi de celui qui avait su inspirer, en ces dix mois d'apaisement, tant d'affection, de confiance, de sécurité. Le Conseil municipal de Chaumont se rassemble, rédige une adresse au Président de la République, lui disant « que cette mesure inattendue et imméritée produit dans tout le département un sentiment pénible. L'esprit de conciliation du préfet, sa rare intelligence dans la gestion des affaires faisaient souhaiter à tous de garder ce jeune magistrat, aussi éminent par le mérite que par le caractère. » L'Adresse fut aussitôt couverte de 30 000 signatures. Ne recevant aucune réponse, Chaumont envoya une députation de notables plaider à Paris la cause du département, c'est-à-dire du préfet. La presse faisait rage (2). *Le Bien public*, son organe le plus important, écrivait : « Jamais l'administration n'avait été plus protectrice de tous les droits, jamais les affaires n'avaient été plus sûrement étudiées et plus promptement réalisées, jamais les intérêts départementaux n'avaient été examinés avec plus de soin et d'intelligence. Demandez aux maires de nos campagnes, aux instituteurs, à nos industries en souffrance... Interrogez le conseil général, et vous apprendrez par quelle marque sans précédent il a couronné l'administration du préfet (3). »

(1) *Bien public* du 1er décembre 1848.
(2) Mgr Fèvre.
(3) *Ibid.*

« La presse départementale, dit encore *le Bien public*, est unanime à blâmer la révocation de M. Émile Ollivier. *L'Écho du Peuple* (nuance rue de Poitiers) fait l'éloge le plus complet de son administration. Voici le *Messager de Langres* (journal légitimiste) qui vient à son tour joindre ses plaintes aux nôtres. Dira-t-on après cela que M. Ollivier était le préfet d'une coterie, d'un parti (1)? » Toutes ces protestations furent inutiles. L'intrigue bureaucratique et parlementaire eut le dernier mot.

Lui, avait eu le pressentiment de son sort depuis plusieurs jours et l'avait accepté. « Demain peut-être, dit son *Journal*, le 2 janvier, vais-je être jeté dehors comme un valet dont on n'apprécie plus les services. Mon Dieu! je n'en commencerai pas moins par te bénir de ta miséricorde. Au moment où, désespéré, je jetais autour de moi un regard de détresse, ne trouvant pas d'abri où me réfugier avec les miens, tu m'as pris par la main; jeune tu m'as fait parvenir où beaucoup n'arrivent pas en toute leur vie. Tu as mis sur mes lèvres le miel de ta parole et les multitudes en ont été ravies; les cris de joie et de triomphe ont égayé mon oreille. Puis, tu m'as brusquement jeté par terre là même où j'avais triomphé; mes ennemis ont prévalu contre moi et m'ont abreuvé d'humiliations; beaucoup de ceux que j'aimais m'ont délaissé et j'ai appris combien le cœur de l'homme est changeant, combien toutes les félicités du pouvoir sont courtes et vaines. Par toutes ces épreuves tu as voulu faire avancer mon perfectionnement moral. Ma prière est donc une action de grâces. Qu'elle monte vers toi, aussi convaincue qu'elle est sortie de mon cœur. Aide-moi à devenir meilleur, aide mes résolutions, et fais que j'atteigne le but suprême de l'homme, d'agir selon ta loi et d'aimer le prochain comme tu nous aimes. »

(4 janvier) : « Je me reproche le bien-être dont je jouis au coin d'un bon feu. Demain peut-être serai-je, hélas! pauvre comme ceux que je plains et, comme eux, sans le pain du lendemain; demain peut-être j'apprendrai ma destitution; ce soir peut-être est le dernier que je passerai sans les anxiétés qui m'ont assailli si jeune. Je suis résigné si la volonté de Dieu est que je tombe... Douleurs, génératrices des grandes et saintes pensées, gardiennes de la pureté du cœur, maîtresses

(1) *Le Bien public*. 19 janvier.

des êtres croyans, conseillères des droites résolutions, vous serez encore mes compagnes bien-aimées, vous marcherez à mes côtés, guidant les pas de mon corps, le sentiment de mon âme. Le jour où je pourrai, me recueillant comme aujourd'hui, enregistrer une grande action ou une heureuse circonstance, c'est devant vous que je m'agenouillerai, car c'est à travers vous que j'ai entrevu la Divinité, c'est dans les soupirs entrecoupés de votre sein fatigué de souffrir que j'ai reçu ses enseignemens, c'est parmi vos mélancoliques embrassemens que j'ai reçu dans mon âme le souffle qui l'exalte et l'espérance qui relève mes regards vers le monde où l'on arrive à travers les étoiles souriantes. » Et le 12 janvier il écrit : « Je suis destitué. Que la volonté de Dieu s'accomplisse. »

Il s'était attaché à ces braves populations qui l'avaient si bien compris et secondé. C'est avec un regret ému qu'il leur dit adieu dans un banquet offert par la ville : « Membres du Conseil général et du Conseil municipal, maires, gardes nationaux, citoyens, je vous remercie de l'appui que j'ai constamment trouvé dans votre patriotisme; les témoignages de sympathie et de regret dont m'a honoré la population entière me rendraient chère ma disgrâce : ce souvenir crée entre nous un lien que rien ne saurait rompre. Qu'il me soit, à mon tour, permis de croire qu'après ce dernier adieu quelque chose de moi restera vivant parmi vous. » « L'émotion était au comble quand il fit à la garde nationale la remise du drapeau. La population se vengea en allant faire devant la maison du député responsable de la destitution, de terribles charivaris (1). »

Tardivement éclairé, le gouvernement du Prince-président lui fit offrir une autre préfecture sans désignation précise. Il refusa. Il n'avait plus que dix-huit mois à attendre pour être en mesure d'accepter un siège électoral quelque part; l'indépendance de la tribune l'attirait plus qu'un poste quelconque de fonctionnaire. D'ailleurs son père était malade à Paris et il désirait, plus que toutes choses, le revoir.

LE PROCÈS DE VALENCE

Il trouva Démosthènes très souffrant. L'action politique n'avait pas procuré au vieux révolutionnaire les satisfactions

(1) Mgr Fèvre, *Émile Ollivier*.

qu'il en espérait et sa déception lui était amère. Il n'avait réussi à se faire de place dans cette assemblée ni comme orateur parce que ses idées étaient trop vagues, ni comme homme d'action parce qu'il n'avait pas assez la domination de lui-même. Une fièvre intense le consumait. La présence de son fils lui rendit la santé avec le calme. Il revint à une plus juste appréciation de ses aptitudes et résolut de ne point poser sa candidature aux élections de l'Assemblée législative qui devaient se faire au mois de mai suivant et de réserver ses forces à sa tâche de père de famille, mais ce ne fut pas sans un regret profond qu'il se résigna à ce renoncement.

Absorbé par ses inquiétudes filiales, Émile Ollivier avait gardé le silence envers ses amis de Marseille depuis qu'il avait quitté Chaumont. Le bruit courut en Provence qu'il était entré dans les Ordres. Dolques lui demanda, 18 février 1849 : « Est-ce à Saint-Sulpice, à la Trappe ou aux Dominicains que vous êtes entré ? Les avis sont partagés, mais il n'est douteux pour personne ici que vous n'ayez pris le parti de renoncer au monde. Il en est qui vont jusqu'à affirmer que vous vous êtes embarqué au Havre pour travailler aux Missions de l'Océanie. » Émile Ollivier répond, 6 mars 1849 :

« Ma lettre n'est datée ni de la Trappe, ni des Missions de l'Océanie, je ne vous l'écris pas en présence d'une tête de mort ou d'une tombe entr'ouverte. Je suis assis tranquillement devant mon feu avec votre lettre que je viens de relire et devant les larmes éternellement jeunes de la belle pécheresse du Christ qui orne ma cheminée. Est-ce à dire que mon front ne s'obscurcisse pas souvent et que je ne roule d'amères pensées ? Si je le niais, vous ne le croiriez pas. Je ne m'afflige ni des ingratitudes ni des disgrâces ; il y a longtemps que j'ai placé mon cœur au-dessus de ces vanités. J'ai été préfet sans morgue et sans étourdissement, je redeviens avocat sans regrets. Ce qui me désole, c'est de voir combien peu valent les hommes, combien est aveugle leur intelligence. En vérité, si j'en avais la force, je renoncerais à tout jamais à la vie politique. Comme avocat, je parviendrais un jour à gagner 25000 francs par an ; je finirais par trouver quelque part au monde une femme assez dépourvue de ces qualités de parade qui font briller dans les salons à la mode, pour essayer la réalisation de la vie intime du cœur et de l'intelligence, seul repos sérieux

de l'âme. Je goûterais ainsi quelques instans de joie. Je m'efforce chaque jour de faire mieux pénétrer en moi ces idées raisonnables. Pauvre, solitaire, condamné à la Trappe par mes amis, je réchauffe souvent les bonnes pensées de ce qu'on peut appeler le *Temps jadis*. J'y reviens comme un vieillard radoteur qui ennuie ses enfans des mêmes récits aussi intéressans pour lui qu'ils le sont peu pour les autres. Je retrouve ainsi d'amers calices qu'il faut boire de nouveau en répétant le *Tristis anima mea;* mais j'y retrouve aussi de consolantes heures, et, au nombre des meilleures, celles que j'ai passées auprès de vous et qui me rappellent le plus fraternel, le plus noble, le plus inépuisable dévouement! — Comme vous le pensez, du reste, la disgrâce que j'ai subie n'a nullement modifié mes idées. — J'entends dire sans cesse autour de moi et dans ma famille : « Tu as été trop bon, on ne t'en sait aucun gré, que cela te « serve de leçon! » Je persiste à soutenir que si la perfidie des réactionnaires de toutes nuances a sa part dans la ruine morale de la République, la plus grosse doit être attribuée à l'inintelligence des républicains de la veille. Les malheureux n'ont su faire qu'une chose, entraver, calomnier, tuer les hommes qui avaient la volonté et peut-être le pouvoir de les sauver. Puis ils crient à la trahison. Les traîtres les plus dangereux n'ont pas été ceux du *Nouvelliste* (1). Ceux-là faisaient leur métier, mais ceux qui n'avaient pour mobile qu'une vengeance personnelle à satisfaire, une place à conquérir, et qui provoquaient lâchement les émeutes, de quel nom les appellerai-je? Je ne puis écrire ces choses, j'aurais l'air de déserter les vaincus et de me joindre au chœur si bien nourri des voix qui blasphèment la République... Que toutes ces misères ne nous découragent point... L'avenir appartient aux hommes de paix et d'amour. La violence ne fonde rien, elle détruit les causes qui l'appellent à leur aide. La cendre d'un martyr jetée aux quatre vents du ciel a répandu plus de vérité que les armées des puissances ou les supplices des oppresseurs. La République sainte, pacifique, maternelle que j'ai pratiquée à Marseille, triomphera, n'en doutons pas, et des fautes de ses maladroits amis et des persécutions de ses ennemis. Faisons seulement en sorte que le nombre des croyans s'augmente et se fortifie. »

(1) Feuille légitimiste de Marseille.

Bien décidé à demander au barreau le pain quotidien, Émile Ollivier essaya de se procurer quelques affaires. Ce fut en vain. Ses triomphes oratoires de Marseille avaient suscité des jalousies, créé des ombrages ; les accusations calomnieuses qui le représentaient comme ayant, avec l'aide de son père, fomenté, favorisé, amnistié l'émeute, trouvaient crédit parmi les hommes d'affaires tous plus ou moins anti-républicains. Ils repoussèrent ce turbulent, ce furieux, ce déclamateur qui menaçait la société, et après lui avoir prédit, il y avait un an à peine, le plus brillant avenir, lui dénièrent toute espèce de talent.

Émile Ollivier comprit qu'il n'y avait rien à tenter contre ce mauvais vouloir. Il était très fatigué. Son âme autant que son corps avait besoin de recueillement. Il se résigna au repos qui lui était imposé. Il se plongea avec passion dans l'*Histoire de la Restauration* de Vaulabelle : « Je finis le récit de la bataille de Waterloo au milieu des sanglots. Qu'ils soient placés au rang des plus illustres martyrs de notre histoire, ces sublimes soldats qui dans leur tombeau restent la plus belle personnification de la France ! Oui, la France est le Christ de l'humanité. Son sépulcre a été gardé par des soldats impitoyables comme celui où reposa notre plus grand Émancipateur. Qu'il vienne donc, le jour éternel, le jour radieux de la Résurrection ! A cette espérance mon cœur s'exalte, mes mains tremblent. »

Le bonapartiste qu'il avait été le jour du retour des Cendres vivait toujours à côté du républicain qu'il ne cessait pas d'être. Mais il semble que le gouvernement du Prince-président prenne à tâche de se le rendre hostile. En rentrant chez lui le 24 juin, il a trouvé une assignation « à comparaître comme témoin devant messieurs les juges composant la cour de Valence, pour dire et déposer dans la cause concernant Arnaud, etc. (insurgés de juin) accusés de crimes contre la chose publique. »

Assigné comme témoin, il était quatre jours après (28 juin) traité en accusé. Un commissaire de police perquisitionnait chez lui, fouillait ses papiers, lisait ses lettres. Ses ennemis comptaient que la cour de Valence accueillerait, elle aussi, les calomnies et flétrirait la conduite du Préfet de juin 1848. C'était alors le déshonneur, la tache qui paralyse l'action

politique et rend presque impossible l'exercice d'une profession civile. Les ennemis d'Émile Ollivier furent déçus dans leur calcul : le terrible commissaire ne trouva rien qui justifiât leurs calomnies. Ils n'en firent pas moins courir le bruit qu'Émile Ollivier ne paraîtrait point devant le tribunal de Valence parce qu'il s'était enfui en Angleterre, sa complicité avec les insurgés de Marseille étant prouvée par une lettre trouvée dans ses papiers.

Il arriva à Valence le 10 juillet, et l'ébahissement du public en le voyant apparaître calme et ferme fut indicible. Il était accompagné de son ancien secrétaire Masnou et de Guiter, récemment destitué aussi du poste de préfet qu'il occupait dans l'Ardèche depuis février 1848. Le procureur général et le président du tribunal étaient fort mal disposés; mais, dès la première conversation, leurs préventions étaient tombées, et Émile Ollivier écrit dans son *Journal* à la date du 11 juillet : « J'espère d'eux l'impartialité et la justice. »

Le procès avançait lentement et la déposition d'Émile Ollivier était renvoyée à une quinzaine. Que faire jusque-là? Retourner à Paris, il n'en pouvait être question en ce temps de longs trajets. Les trois amis décidèrent d'aller passer les jours d'attente à la Trappe d'Aiguebelle, toute voisine. « C'est pour le coup, dit en riant Émile Ollivier, que l'on va dire que je suis entré au couvent. »

La Trappe d'Aiguebelle « se cache au fond d'un vallon solitaire et sauvage, gorge étroite, arrondie en forme d'entonnoir, qu'enveloppent de toutes parts les replis d'une immense forêt perdue au sein des bois, enfermée par des hauteurs qui la dérobent aux yeux du monde, dominée par des rochers à pic, sans vue, sans horizon, ignorant le reste de la terre: on peut dire de cette sainte demeure qu'elle ne regarde que du côté du ciel. » Émile Ollivier y comprit la douceur de la vie monastique. Elle l'enveloppa, le prit tout entier. Il admirait avec une respectueuse tendresse l'humilité des moines, source de détachement et de sérénité. Au contact de ces hommes de prière qui vivaient dans une aspiration constante vers Dieu, nos trois jeunes gens s'exaltaient du désir de la perfection morale. Avec la candeur « qui caractérise, dit Massillon, les grandes âmes, » ils résolurent de solenniser par une confession réciproque et un serment, leur volonté de s'améliorer. Un soir, ils gravirent

silencieusement une des cimes qui entourent le monastère, et, sous les dernières lueurs du couchant et les premières étoiles, ils se dirent leurs fautes et jurèrent de travailler à les éviter, puis ils rentrèrent au couvent, meilleurs certainement déjà et réalisant un peu plus l'admirable devise de Pasteur : « Regarder en haut, apprendre au delà, chercher à s'élever toujours. »

« J'étudie l'histoire des Trappistes, dit le *Journal* (15 juillet), je suis assidûment les exercices de la maison. Rien de plus beau que le *Salve Regina* chanté à l'office du soir. Pour l'entendre, on devrait venir à la Trappe, si aucune autre considération ne vous y conduisait. Je continue mon examen de conscience. J'ai lu avec l'intérêt le plus vif l'histoire de Rancé et de Dom Augustin Delestrange. En voyant leurs traverses, les persécutions de leurs ennemis, les doutes de leurs amis, on se sent plein d'une profonde admiration pour ces héros des luttes intérieures et l'on se trouve soi-même bien indigne, bien faible, bien misérable à côté de pareilles âmes. Puissé-je apprendre dans la méditation de leur vie la foi au beau, au bon, au vrai, cette foi robuste qui résiste aux prospérités et ne succombe pas aux malheurs! » (15 juillet.)

Dans le recueillement pieux qu'il aime, sa pensée s'élève encore. Il écrit à son frère Ernest une protestation ardente contre les moyens révolutionnaires dont il n'a été que trop à même de juger les funestes effets :

« 15 juillet. — Aux jours où la température est lourde, écrasante, l'on appelle l'orage, mais le lendemain, quelles plaintes si les champs sont ravagés, les récoltes détruites! Il valait mieux souffrir un peu : ce sont les douces rosées, les pluies tranquilles qui fécondent la terre... Qu'arrive-t-il quand une cause juste triomphe par l'insurrection? Nous pouvons répondre avec expérience. Le succès ayant été amené par le mépris de la règle, par la violation de ce qui était la loi, le pouvoir tombe aux mains des hommes de désordre et d'injustice toujours aux premiers rangs dans de pareils mouvemens. Hardis, dévoués, héroïques dans la lutte, iniques, emportés après la victoire, ils apportent à la réédification les habitudes de leur vie d'opposition et violent les lois dont ils sont les auteurs ou les gardiens avec la même facilité dont ils ont violé les lois abolies. Les anciens abus n'ont été détruits que pour faire place à d'autres abus; la persécution qu'on a maîtrisée n'a

cessé que pour introduire une persécution nouvelle ; tout enfin marche de telle sorte que la conquête récente vient se perdre dans ses propres excès ou dans une réaction irrésistible. Non, pas de violence! Je préfère, me confiant à la justice éternelle, attendre d'elle, comme une nécessité fatale, l'avènement des idées mûries, la réalisation des réformes légitimes. » Il précise ses idées religieuses : « Ainsi que toi, j'ai souvent désiré la foi catholique. Au moins, trouve-t-on en elle, me disais-je, le calme, un port. Mon esprit et mon cœur n'ont jamais pu s'y plier. Si un jour, ce dont je doute, une conviction forte s'emparait de moi et me ramenait aux dogmes de l'Église, je viendrais me retirer dans une maison telle que celle d'où je t'écris. Pas de milieu : l'avenir et sa recherche inquiète, haletante, au travers des réalités de la vie ; — ou le catholicisme et son abandon sans réserve du monde, l'aspiration ardente, perpétuelle vers Dieu et la vie future. »

Il ne se sépare des moines qu'avec une tendre gratitude :

« 16 juillet. — Je quitte la Trappe. En y arrivant, je n'avais d'autre sentiment que la curiosité ; j'en sors ému, pénétré. O sainte maison, pieux asile, reçois mes remerciemens de l'austère tranquillité que j'ai trouvée en tes murs paisibles! Depuis longtemps je ne m'étais mis si complètement en présence de moi-même. Je puis maintenant affronter sans crainte les débats où se décidera mon honneur ; je puis les aborder avec le calme, l'impartialité et la sagesse qu'exigera cet acte grave entre tous. Je suis assuré de ne pas faillir à ma conscience. J'embrasse avec effusion le Père abbé et le frère hôtelier et je me mets en route. »

« J'espérais, écrit-il à Dolques (18 juillet), déposer immédiatement et retrouver ma liberté, lorsque le président m'a annoncé que je ne pourrais déposer que vers le 20 ou le 25. J'ai profité de ce délai pour aller à la Trappe d'Aiguebelle. Je viens d'y passer quelques jours admirables de paix avec Masnou et Guiter. Sous ces cloîtres tranquilles, en compagnie des bons religieux qui nous ont accueillis d'une façon paternelle, nous avons élevé nos cœurs au-dessus des petites passions qui bourdonnent à Valence. J'ai trouvé là les seuls momens de repos véritable qu'il m'ait été permis de goûter depuis un an. J'ai surtout acquis le calme et l'impassible sang-froid dont j'avais besoin pour remuer les cendres encore fumantes d'un passé doulou-

reux. Je suis parti d'Aiguebelle, laissant des amitiés parmi ces êtres héroïques qui prient pour le monde, et emportant mes souvenirs comme on emporte un cadavre qu'on va ensevelir. Je vous remercie des bons conseils que vous me donnez; je les suivrai : envers et contre tous, j'y suis décidé, je dirai la vérité... Je leur ai tellement pardonné à tous que je n'ai nulle peine à être bienveillant. »

Quelques jours après, il comparaît devant le tribunal :

« 25 juillet. — Valence. — J'ai enfin déposé. Mon succès a été complet. Pendant plusieurs heures, j'ai expliqué ma conduite et détruit pièce à pièce les calomnies dont j'ai été l'objet. J'ai terminé au milieu de l'émotion et de l'approbation générales. *Voce mea ad Dominum clamavi et intendit mihi.* »

Les dernières séances du procès ne furent plus qu'une justification constante de ses actes. Il y avait assisté parce qu'il voulait pouvoir répondre sur-le-champ, si quelque attaque imprévue se produisait. Mais les adversaires n'osaient plus souffler mot; les amis seuls, réchauffés par cette réhabilitation si complète, saluaient de leurs applaudissemens chacun des incidens qui la rendaient plus éclatante. Ceux de Marseille l'appelaient avec insistance : leur joie avait besoin de s'épancher dans son cœur. Lui hésitait. Il s'était promis de ne plus retourner dans cette ville où il s'était enivré de tant de rêves et avait été brisé par tant de désillusions. Mais une circonstance inattendue, un de ces hasards qui ne sont souvent que la manifestation de la Providence, ébranla son stoïcisme.

Son oncle de Livourne, que ses affaires avaient amené à ce moment dans le Midi, avait assisté aux débats du procès de Valence. L'excellent homme, heureux du triomphe de son neveu préféré, l'engagea à venir passer ses vacances en Toscane. Comment résister à une pareille tentation? Revivre quelques semaines dans cette Italie dont la beauté à peine entrevue était apparue si merveilleuse à ses yeux d'enfant, c'était une de ces béatitudes qu'il n'eut jamais le courage de refuser. Il accepta donc et s'achemina vers la route d'Italie, c'est-à-dire vers Marseille.

Il y fut accueilli avec transports, non par la foule déjà oublieuse, mais par les amis fidèles, intelligens et chaleureux, qui n'avaient cessé de le défendre et qui faisaient de sa victoire leur propre victoire. Lorsqu'il franchit le seuil du docteur

Chargé, au Prado, son cœur battait d'une émotion qu'il s'efforçait en vain de réprimer. Que serait devenue, depuis ces quatorze mois d'absence, l'enfant sublime dont il avait voulu oublier l'âme ardente? Elle avait maintenant quinze ans, et, sans doute, ses élans candides étaient étouffés par les petites passions et les petites prudences de la vie mondaine; sans doute, il ne comptait plus dans ses rêves. Mais non! Plus belle, plus ravissante que jamais, dans ses grâces de femme qui commençaient à fleurir, elle lui laissa ressentir la douce chaleur de la flamme qui brûlait toujours en elle. Le lumineux regard, qui s'était si souvent posé sur le sien avec une expression si éloquente, lui dit que rien n'était changé dans son âme. Elle causait seulement davantage, et sa parole, plus confiante, moins timide, lui révélait encore combien elle l'avait suivi et compris, à tous ses pas, depuis qu'il l'avait quittée.

Il fut enivré et eut bien de la peine à réprimer l'élan passionné de tendre reconnaissance qui faisait frissonner tout son être. Presque tous les jours, pendant la huitaine qu'il passa encore à Marseille, appelé au Prado par les affectueuses invitations de M. et Mme Chargé, il la vit, et, à son bonheur, à son émoi, aux espérances et aux désespérances qui tour à tour l'agitaient quand il se voyait, lui si déshérité et condamné à de si âpres luttes, auprès d'elle si rayonnante et si aimante, il comprit combien il l'aimait.

Il se mit en route pour l'Italie, en proie à un trouble inexprimable, tantôt se sentant assez fortifié par sa foi en celle qu'il aimait pour affronter et vaincre tous les obstacles, tantôt, épouvanté par ces mêmes obstacles, se persuadant qu'elle l'oublierait avant qu'il en fût venu à bout, et tour à tour se reprochant ou se félicitant d'avoir été si rigidement maître de ses manifestations qu'elle ne pouvait se douter de sa passion, et ne saurait jamais à quel point elle était l'étoile de sa route.

M. Th. Ollivier.

CE QUE LE MONDE CATHOLIQUE
DOIT A LA FRANCE

II[1]

LA PENSÉE FRANÇAISE. — L'APOSTOLAT FRANÇAIS LA PIÉTÉ FRANÇAISE

« La vérité, écrit Joseph de Maistre, a besoin de la France. » La vérité dont il voulait parler, c'était le catholicisme; la France dont il voulait parler, c'était moins l'État français, ou l'épée française, que ce n'était l'âme française. Nous avons vu au service du catholicisme le bras de notre peuple et sa personnalité politique. Mais le catholicisme est une doctrine qui veut persuader, et il est une vie qui veut se répandre; et comme il insiste, sans cesse, sur la collaboration de l'homme avec Dieu pour l'œuvre du salut, — salut personnel et salut universel, — c'est nous conformer à son esprit que d'étudier le concours qu'a prêté à la doctrine catholique la pensée de la France et le concours qu'a prêté à la vie catholique l'âme même de la France.

I

Ouvrons la liste des « docteurs de l'Église, » liste très brève : Rome se réserve le droit de l'allonger, et n'en use que

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre 1917.

rarement. Plus généreuse au XIXe siècle que dans les âges antérieurs, elle y inscrivit neuf nouveaux noms. Trois appartiennent à la vieille Église d'Orient; à leur suite, voici un Anglo-Saxon, Bède, puis deux Italiens, saint Pierre Damien et saint Alphonse de Liguori, et trois noms, enfin, que nous pouvons revendiquer comme nôtres : saint Hilaire, le Poitevin, dont la plume fit reculer l'arianisme romain avant que l'épée de Clovis ne fît reculer l'arianisme barbare; saint Bernard, le Bourguignon; saint François de Sales, le Savoisien. Le catholicisme germanique est absent de ce catalogue : c'est au delà de la Manche et au delà de la Méditerranée, c'est de ce côté-ci du Rhin et sur le versant méridional des Alpes que Rome éclectique a trouvé ses docteurs : parmi les flambeaux dont Rome veut que le monde s'éclaire, aucun ne s'est allumé sur terre germanique.

Rome ne procède point par ukases; elle n'improvise pas, d'un geste capricieux, les grandeurs qu'à la face du monde elle proclame; elle constate et juge, en souveraine attentive, informée, certains désirs ou certaines familiarités séculaires de la conscience chrétienne; et puis, librement, au jour de son choix, elle les ratifie. Ce Bernard de Clairvaux, qu'en 1830 Pie VII fit docteur, régna, vivant et mort, sur l'Europe chrétienne; son ascendant fut décisif pour dépeupler le bercail d'un antipape, — bercail déjà nombreux, — et pour rendre à l'Église l'unité. On le considérait comme le dernier des Pères, et qui certainement, ajoute Mabillon, « n'était pas au-dessous des premiers. » Si l'on excepte les quatre grands docteurs de l'Église latine, Bernard est, de tous les Pères, celui dont les ouvrages ont été le plus souvent transcrits au moyen âge. On évalue à cinq cents à peu près le chiffre d'éditions qui furent données de ses œuvres, complètes ou partielles : deux cents en France, et presque autant au delà du Rhin. « L'Allemagne et la France, écrivait Otton de Freisingen, le vénéraient comme un apôtre et un prophète. »

Même unanimité du monde chrétien, en ce qui concerne saint François de Sales. Après l'*Imitation*, dont on ne saura probablement jamais si elle fut l'œuvre d'une âme française ou d'une âme néerlandaise, il n'est sans doute aucun livre écrit de main d'homme qui ait eu plus de prise que l'*Introduction à la vie dévote* sur l'intimité des âmes. « Elle a été très utile en

France, en Flandre et en Angleterre, » disait son auteur quatorze ans après la publication du livre; et elle a été réimprimée plus de quarante fois, en divers lieux, en langue française. » On en fit tout de suite des versions anglaises, qu'un instant l'Église anglicane répandit; il en circula des versions manuscrites en dialecte irlandais, pour le troupeau persécuté des catholiques d'Irlande. Jusqu'en grec et jusqu'en arménien, jusqu'en chinois et jusqu'en mexicain, l'*Introduction* fut traduite. Lorsque, au milieu du XVIIe siècle, le marquis de Lublin fut envoyé à la cour de Vienne par le duc de Savoie, il observa que tous les princes, seigneurs et dames avaient continuellement entre les mains une édition allemande de l'*Introduction;* et c'est en toute vérité que Bourdaloue put bientôt dire : « Une des marques les plus évidentes de l'excellence de ce livre, c'est que, dans le christianisme, il soit devenu si commun. » Le *Traité de l'amour de Dieu*, moins populaire assurément, fut traduit à plusieurs reprises en allemand, en français, en italien; et la renommée qui tout de suite lui fut acquise en Europe nous est attestée par ces seigneurs allemands qui disaient à l'un des domestiques de saint François de Sales : « En notre pays, on parle de M. de Genève comme d'un saint Jérôme, d'un saint Ambroise et d'un saint Augustin. » Pie IX, en 1877, en le faisant docteur, l'éleva au rang de Jérôme, d'Ambroise et d'Augustin : la voix de la chrétienté avait précédé celle du Pape, et l'une et l'autre glorifiaient une œuvre littéraire qui fait honneur à notre langue.

D'être devenu « commun dans le christianisme, » c'est une « marque d'excellence : » revenons un peu sur ce mot de Bourdaloue. L'Église voudrait que ce qu'elle croit « devînt commun » à tous les hommes, que son catéchisme, si j'ose ainsi dire, devînt sous toutes les latitudes un « lieu commun, » où collectivement toutes les pensées trouveraient une atmosphère et toutes les âmes une paix. Et, d'autre part, il est un peuple dont c'est proprement le génie, de rendre « communes » les idées qu'il élabore ou qu'il transmet, de leur assurer l'universalité par la clarté même dont il les inonde : ce peuple, c'est le nôtre. L'honneur qu'ont fait à notre langue les diplomaties du monde entier témoigne de ce que volontiers nous appellerions, en prenant le mot dans son sens étymologique, le caractère catholique de notre langue et du génie qui s'y exprime.

Catholique, cela veut dire universel : il y a dans l'esprit français une puissance de rayonnement, qui n'a d'égale que la volonté de rayonnement de l'Église. Cette puissance est moins une ambition qu'elle n'est une générosité : la limpidité même de notre langue dévoile et satisfait ce qu'il y a de généreux dans notre esprit. En un mouvement de donateurs, nous avons besoin d'offrir et de porter l'idée, de la rendre accessible et de la faire accéder; et plus nous la sentons nôtre, originalement nôtre, plus nous visons à la partager.

Notre vieille mystique française voisine avec Dieu, comme celle des autres races; elle sait les douceurs du contemplatif tête-à-tête, elle s'en délecte; mais dès le début du xve siècle, cent ans avant que Calvin n'eût assoupli la langue française à traiter la matière théologique, notre chancelier Jean Gerson écrit en français, pour les simples gens sans lettres, pour les femmes, sa *Montagne de contemplation.* « La plus haute sapience que nous puissions avoir, la contemplation qui tend à aimer Dieu et à savourer sa bonté, » ne lui paraît pas le monopole d'une aristocratie d'âmes; il veut, en français, la mettre à la portée des plus simples, en faire une chose commune. Ce Gerson, d'après Benoît XIV, qui ne lui tint pas rigueur de ses déviations gallicanes, fut « en son temps la plus brillante lumière de l'Église : » ce fut une lumière qui brilla même sur les petits enfans, et pour eux, en empruntant leur langue, à eux.

Ce que Gerson fait pour la contemplation, saint François de Sales le fait pour la sainteté. Nous sommes au surlendemain de ce moyen âge qui, sous la plume même d'un docteur comme saint Bernard, avait l'air, quelquefois, d'identifier la voie proprement monastique avec la voie du salut : l'évêque de Genève survient, avec cette perspicacité d'analyse où les malices mêmes sont des charités, pour montrer que la sainteté peut devenir une chose commune, qu'en tous les états on y peut atteindre et qu'en tous les états, dès lors, on y doit prétendre.

Lorsqu'un critique qualifia Bossuet de « sublime orateur des idées communes, » il pensa dire une méchanceté; il se trompait. Est-il idée plus commune, — j'en atteste l'Évangile de saint Jean, — que celle qui « éclaire tout homme venant en ce monde, le Verbe? » Bossuet voulait en être l'interprète, et il en fut, cela est exact, l'interprète sublime. En face des façons personnelles et subjectives de « sentir » Dieu, où se complurent

souvent les âmes d'outre-Rhin, et dont la notion d'un Dieu personnel finit par être victime, la théologie d'un Bossuet, même dans ses œuvres mystiques, met au premier plan « la connaissance, » base « commune » offerte par la révélation divine à la vie religieuse de toutes les âmes. Toute foi qui ne se flatte plus d'un certain degré de connaissance et qui se résout en un sentiment, est une foi qui, par ses origines philosophiques, vient de la Réforme et de l'Allemagne; avec Bossuet, notre XVIIe siècle a sauvegardé, d'une façon décisive, le caractère intellectuel de la croyance catholique. Il va s'élever et nous élever vers les mystères; écoutez-le définir son dessein :

Toute ma connaissance ne consistera qu'à me rendre attentif aux simples et pures idées que je trouverai en moi-même, dans les lumières de la foi, ou peut-être dans celles de la raison, aidée et dirigée par la foi même.

Nous voilà loin de ce Dieu des philosophes postérieurs, qui semble être en perpétuel devenir dans les brumes de l'âme : une foi connue de tous, ou susceptible de l'être, une foi faite pour être « commune, » et qui veut l'être, voilà ce que nous exhibe, en la drapant de la belle transparence de notre langue, le clair génie de Bossuet. Les obscurités de certains mystiques, l'aspect « extraordinaire » de leur langage, choquent en lui, tout ensemble, le sens catholique et l'instinct français, qui l'un et l'autre, par une sorte d'harmonie préétablie, aspirent vers une vérité communément intelligible, et pleinement humaine pour le menu peuple des âmes.

II

De cette harmonie, les Papes du moyen âge avaient comme l'intuition, lorsqu'ils comblaient de leurs louanges cette Université de Paris, où quatre d'entre eux avaient étudié. « Un grand fleuve, qui, après avoir réjoui de ses flots la cité elle-même, en arrose l'Église universelle : » voilà les termes dans lesquels Grégoire IX et saint Louis parlaient de l'Université de Paris. Clément IV la regardait avec enthousiasme « répandre sur le monde entier une lumière qui semblait une image de la splendeur du céleste séjour. » Ainsi régnait sur l'Europe, en scrutatrice originale et fidèle de la doctrine commune, la théologie

parisienne du XIIIe siècle : elle régnait par les chaires de ses maîtres; elle régnait, aussi, par l'exode de ses écoliers, qui dans leurs diverses nations s'en allaient redire ce que Paris enseignait.

D'autres Français, ou d'autres étrangers formés par la France parcouraient, au moyen âge, les routes de l'Europe, pour un autre genre d'enseignement. Leur impulsion, leur labeur, couvraient l'Europe d'églises (1). Ils s'appelèrent d'abord les Clunisiens : depuis Compostelle jusqu'en Germanie, leur maîtrise s'affirme; leur colonie d'Hirsau fit connaître à l'Allemagne notre belle architecture romane. La voûte de Laach, la première voûte que nous trouvions en Allemagne, est fille de notre Bourgogne, de Vézelay : une architecture venue de chez nous abritait ainsi la prière allemande, et s'efforçait de la faire planer. Aux Clunisiens les Cisterciens succédèrent : l'Allemagne leur dut la croisée d'ogives, soixante ans après la construction de notre basilique de Saint-Denis. Elle s'est flattée, durant tout le XIXe siècle, d'avoir inventé le style gothique; elle a depuis vingt ans pris un ton moins péremptoire, et elle a eu raison. Les droits de priorité de la main-d'œuvre française apparaissent de mieux en mieux établis : la cathédrale de Magdebourg imite notre cathédrale de Laon, et Notre-Dame de Trèves imite Saint-Yved de Braine; Cologne imite Amiens; la bourgade de Wimpfen fait orgueilleusement édifier, tout comme en Suède la ville d'Upsal, une église à l'image de Notre-Dame de Paris; et la sculpture de Bamberg reproduit avec lourdeur la sculpture de Reims. C'étaient de grands voyageurs que nos « maîtres d'œuvres; » les Pouilles, la Bohême, la Hongrie les appelaient; l'Allemagne les retenait volontiers; et ses architectes, à elle, venaient à leur tour chez nous pour étudier les cathédrales que détruit aujourd'hui son artillerie. On dirait que dans le vandalisme avec lequel elles sont visées, il entre une rage de pasticheurs, jaloux de faire disparaître l'original qu'ils ont copié.

C'est un grand honneur pour notre race d'avoir, des siècles durant, dessiné pour la chrétienté l'ordonnance et même les détails de ces arches d'alliance qui, du jour où fut inventée la croisée d'ogives, parurent n'emprunter à aucuns points d'appuis terrestres la robuste fermeté de leur équilibre et chercher leur centre dans les airs, toujours plus près du ciel.

(1) Voir Emile Mâle, *L'art allemand et l'art français*, Paris, 1917.

Les principicules allemands des XVIIe et XVIIIe siècles, dispensés par Martin Luther d'avoir à loger Dieu confortablement, s'occuperont de se loger eux-mêmes, à l'imitation du Grand Roi, et leurs palais singeront Versailles; au moyen âge, la ville ou le chapitre d'Allemagne qui veulent loger Dieu jettent un regard vers nous, pour nous imiter, et parfois pour nous appeler. On nous convoque, même, pour la bonne installation des saints : la fameuse châsse des rois mages, à Cologne, est l'œuvre d'un orfèvre français dont le nom est devenu une noblesse, Nicolas de Verdun.

La décoration de l'église, telle que nos artistes la concevaient et la transportaient à l'étranger, était une perpétuelle leçon de doctrine : leur art était un catéchisme. On ne croit plus aujourd'hui que ces sculpteurs du moyen âge aient cherché dans l'art je ne sais quel exutoire pour la « pensée libre » ou pour la « pensée démocratique, » opprimées ou mortifiées : ce sont là niaiseries romantiques. Les encyclopédies théologiques du moyen âge, tout au contraire, trouvaient dans ces artistes leurs traducteurs populaires, et c'est sous le contrôle de la Mère Église que nos « ymagiers » de France écrivaient pour le peuple, avec leur ciseau de sculpteurs, de grandes pages de théologie, plastiques et vivantes. Il faut lire, dans l'ouvrage capital de M. Émile Mâle sur notre art religieux du treizième siècle, comment la cathédrale de Chartres, avec ses dix mille personnages, était « la pensée même du moyen âge, devenue visible; » comment la cathédrale d'Amiens annonçait aux foules l'avènement prochain d'un Sauveur, et comment celle de Paris ramenait vers la Vierge tous les regards et toutes les pensées, comment celle de Bourges célébrait les vertus des saints. Ces sculpteurs étaient à leur façon des docteurs, — docteurs enseignés par l'Église enseignante; et leur langue si originale, interprète de la révélation faite par Dieu à la communauté humaine, devenait une langue commune, par laquelle Dieu parlait à toutes les âmes priantes, dans les plus belles églises de toute la chrétienté.

Parfois cependant, notre vieil art religieux, à quelque universalité qu'il aspirât, prenait licence de parler discrètement aux chrétiens de France de ce qu'avait fait la France, mais uniquement de ce qu'elle avait fait pour l'Église : les pelletiers de Chartres donnaient à la cathédrale un vitrail, représentant les légendaires croisades de Charlemagne; une verrière, à

Saint-Denis, redisait la première croisade; et sur la façade de Reims, au-dessus de la rose, la statuaire dressait Clovis baptisé par saint Remi. Il n'advenait à l'art français d'évoquer aux regards des fidèles l'idée de la France, que pour leur rappeler son baptême, — geste de Dieu sur les Francs, — ou ses croisades, — gestes de Dieu par les Francs, — qui l'avaient placée à la tête du monde chrétien.

III

Il y a quelque chose de moins éclatant, j'allais dire de moins flamboyant, dans l'action intellectuelle et morale qu'exerça, pour l'Église, notre France du dix-septième siècle; mais là encore nous trouvons un dévouement bien personnel, bien indigène, mis au service de la catholicité. Le Concile de Trente avait émis des décrets, dont certains, pour raisons politiques, étaient chicanés par l'État français; mais c'est en France, par des initiatives sacerdotales françaises, que les décrets religieux du Concile passèrent le plus rapidement et le plus intégralement dans les faits. Oratoriens, Eudistes, Sulpiciens, Lazaristes, surgirent, comme d'une même poussée, pour « sanctifier le clergé » d'après les maximes du Concile. L'œuvre de saint Charles Borromée, premier exécuteur de ces maximes, était demeurée inachevée; c'était grand péril pour les directions conciliaires. Il fallait qu'en un point du monde, sans plus de retard, on les vît se réaliser. Le monde apprit qu'en France des exercices d'ordinands formaient le clergé, que des séminaires s'organisaient : c'était chose faite, donc faisable; la victoire des idées de Trente était assurée.

Le Pape en eut le sentiment si net que, dans ses propres États, il appela les Lazaristes : comme le disait si joliment saint Vincent de Paul avec une pointe d'humble fierté, « il plut à Notre Saint-Père d'envoyer les ordinands aux pauvres gueux de la Mission de Rome. » Les jeunes Romains qui voulurent en ce temps-là recevoir les ordres durent, de par la volonté d'Alexandre VII, aller tout d'abord faire retraite chez les pauvres gueux de France. De nombreux diocèses d'Italie, puis l'Espagne, suivirent l'impulsion, et demandèrent à Monsieur Vincent et à ses successeurs, pour la conduite de leurs ordinands, des Messieurs de la Mission.

A côté de ces initiatives pratiques par lesquelles la France réalisa, chez elle et au dehors, les intentions du Concile de Trente, nous la voyons poursuivre et développer, en face de la Réforme protestante, cette sorte d' « exposition » de la pensée catholique, à laquelle le Concile avait cru nécessaire de procéder lui-même. La France de l'Édit de Nantes, où les deux confessions chrétiennes coexistent, produit des œuvres d'apologétique catholique auxquelles rien ne peut se comparer, à cette date, dans aucun pays. L'Espagnol ou l'Autrichien, qui tenaient à distance le sectateur de la Réforme, étaient beaucoup moins pressés de controverser contre lui, que ne l'était le catholique de France, qui le coudoyait. « Parmi tant d'habiles gens que l'Église romaine peut employer, disait Bayle, il y en a peu qui sachent manier une controverse comme Nicole. » Sa *Perpétuité de la foi*, ainsi que les livres d'Arnauld contre la morale calviniste, circulèrent dans toute la chrétienté. Mais le grand auxiliaire de Rome en face de la Réforme, c'est Bossuet.

Trente ans durant, il fut réputé dans toute l'Europe comme étant la personnalité catholique avec laquelle la Réforme pouvait causer et qui n'aspirait de son côté qu'à causer avec elle, en vue de l'union, et comme l'homme de doctrine qui déterminait, d'une façon sûre, les positions doctrinales de son Église. De son contact à Metz avec le pasteur Ferry, de son contact à Paris avec un Dangeau, un Turenne, un Lorge, de cette liberté d'approche entre les deux confessions, qui n'existait alors en aucun pays, ni protestant ni catholique, un petit livre sortit en 1671, que lut l'Europe cultivée : ce fut l'*Exposition de la doctrine de l'Église catholique*. A Rome, tout de suite, on songea à le faire traduire ; en 1672, une édition anglaise parut ; en 1673, une version allemande se préparait ; en 1673, à Rome même, la typographie de la Propagande imprimait une traduction irlandaise ; en 1678, c'était une traduction flamande. Un bref d'Innocent XI, en 1679, approuvait en termes exprès la traduction italienne. A son tour, l'*Histoire des Variations* fut un événement européen : l'ampleur du livre ne découragea pas les traducteurs. Ils le firent passer en italien du vivant même de Bossuet, et plus tard en latin, en allemand, en anglais. Pour le combattre, toute la Réforme se leva, Basnage et Jurieu, et l'anglican Burnet, et le Genevois Turrettini, et l'Allemand Seckendorf. En 1720, le théologien de Tubingue, Pfaff, jugeait

nécessaire un contre-assaut contre cette « attaque redoutable, » et disait avec sa morgue d'Allemand : « Ce livre eût sauvé l'Église romaine, si elle pouvait être sauvée. »

Lorsque Bossuet mourut, l'Académie ecclésiastique du collège romain de la Propagande entendit son éloge en italien et le fit imprimer : l'auteur faisait de lui l'image de l'évêque, « constitué évêque par Dieu dans toute la France sur tant d'âmes qui, par son moyen, passèrent à la vraie foi. » Rome savait ce qu'elle devait à l'action intellectuelle de Bossuet : elle oubliait les écarts de 1682 pour ne revoir en lui, à sa mort, que le controversiste par excellence de la Contre-Réforme catholique.

En face de la grande théologie française du XVIIe siècle, en face de notre science Bénédictine partout admirée, je cherche à citer, pour la même période, des noms d'outre-Rhin. En dehors de Canisius, que prêtèrent à la Germanie les Pays-Bas du XVIe siècle, je ne vois que des théologiens devenus obscurs, qui écrivaient en latin pour les séminaires, et puis, à Vienne, un prédicateur fameux, parfois bizarre, qui fit fureur sous le nom d'Abraham de Santa Clara. C'est en France, et là seulement, que fut accomplie, dans toute son ampleur, l'œuvre intellectuelle réclamée par le concile de Trente; elle y fut accomplie pour l'Europe, elle y fit école, et cela d'ailleurs était bien conforme à la vocation missionnaire qui, dans ces mêmes siècles, poussait la France hors d'Europe, et dont il nous faut observer l'allure et les résultats.

IV

L'âme française, en son essence, est une âme missionnaire. « La nation des Francs a fructifié pour Dieu; ce sont des fruits nombreux et très féconds, parce que non seulement elle croit, mais parce qu'elle en convertit d'autres, en leur apportant le salut. » Ainsi parlait au IXe siècle l'empereur Louis II, descendant de Charlemagne.

Léon XIII, en 1900, clôture le siècle par un jubilé; et pour honorer l'œuvre chrétienne des cent ans écoulés, il exalte dans une cérémonie grandiose soixante-dix-sept nouveaux bienheureux. Leur utilité, leur gloire, fut de savoir mourir. Quelques-uns furent martyrs de Chine; le plus grand nombre, martyrs

d'Annam. Parmi eux, soixante-sept sont des indigènes, qui joyeusement s'offrirent comme prémices de leur race. Les dix autres sont des Européens, et ces Européens sont tous des Français, un Lazariste et neuf prêtres des Missions étrangères.

Pie X à son tour, en 1909, veut derechef attester au monde la vie profonde de l'Église : il relève encore en Extrême-Orient le témoignage qu'il cherche, celui qu'apportent des martyrs. Les héros qu'il glorifie sont au nombre de trente-trois, dont vingt-neuf sont Chinois ou Annamites et dont quatre, venus d'Europe, sont d'authentiques Français. Dans ces deux pompes vaticanes qui fêtent la sanglante aurore de chrétientés nouvelles, la France surgit et plane, toute seule, bien à part, comme ayant été pour ces chrétientés, au cours du XIXe siècle, la messagère des droits de Dieu, messagère exigeante, qui pour ces droits osa demander du sang, et qui l'obtint, et qui mêla son propre sang à celui qu'elle demandait. Le geste des deux Papes ratifie le vieux mot de l'empereur Louis II : la France est toujours le pays qui en convertit d'autres, en leur apportant le salut.

Elle était cela, même avant les Francs : n'oublions jamais, en parlant de nous-mêmes, d'honorer en nous ce fonds gallo-romain, dont Fustel de Coulanges a marqué l'importance et la pérennité. Il y a de beaux types d'apôtres dans notre antique épiscopat gallo-romain : tel ce Victrice, évêque de Rouen, à qui saint Paulin de Nole écrivait : « Grâce à vous, la Morinie, ce pays qui est à l'extrémité du monde, se réjouit de connaître le Christ et dépose ses mœurs sauvages. Le Christ a voulu que vous en fussiez le missionnaire. » La Morinie, c'était l'Artois. Les « extrémités du monde » ont reculé ; mais à mesure qu'elles reculaient, le verbe français avançait. Il semble que le souvenir laissé par saint Martin, l'apôtre des Gaules, et dont témoignent, de ce côté-ci du Rhin, 3 672 paroisses et 485 localités portant son nom, ait de bonne heure encouragé la France à faire rayonner le Christ en rayonnant avec lui.

Tous les grands fondateurs d'ordres, qu'ils vinssent d'Italie, d'Espagne ou d'Allemagne, ont senti qu'ils avaient besoin de la France, et de quel prix pouvaient être, pour l'avenir de leur œuvre, des vies françaises et des morts françaises. L'une des premières pensées de saint Benoît, qui dans sa solitude d'Italie rêve de civiliser le monde, est d'avoir recours à la France : il y envoie saint Maur, et l'histoire merveilleusement riche de la

France bénédictine commence avec lui. Saint Norbert, le Rhénan, vient établir en France, près de Laon, son ordre de Prémontré. Saint Bruno, un autre Rhénan, s'imprègne de notre culture et de notre esprit monacal avant de fonder, en France même, la Chartreuse. Il y avait de la place, en Germanie, pour ces deux plantations; mais c'est au sol de France que Norbert et Bruno viennent les confier; et lorsque cent ans plus tard le grand arbre Prémontré couvrira déjà de son ombre l'aride Germanie, ce ne sera pas un arbre indigène; à jamais une sève française l'aura vivifié. L'Espagnol Dominique, jaloux d'organiser au service de Dieu la parole humaine, recrute seize compagnons : à côté de sept Espagnols et d'un Anglais, huit sont des Français; et la petite troupe, par ses soins, est tout d'abord mise à l'école, en France, — l'école, c'est l'université de Toulouse, — tandis qu'en France encore, à Prouille, il ouvre un monastère où des Françaises prieront pour ses desseins.

Au même moment, les pèlerins qu'attire à Rome le prestige d'Innocent III se heurtent, sur le parvis de Saint-Pierre, à un jeune homme qui demande l'aumône en français. Fils d'une Provençale et d'un marchand d'Assise qui s'en fut souvent au delà des monts, il s'appelle *Franciscus;* et son biographe Celano dira plus tard de lui, en parlant de l'amour qu'il inspirait à la France : « Il fut vraiment *Franciscus*, puisque en lui plus que chez tous les autres battit un cœur noble et franc, » *(cor francum et nobile)*. Cette mendicité devant Saint-Pierre inaugure sa vie nouvelle; une allégresse émue le transporte, il parle français. A tous les instants décisifs de son existence, la langue qui jaillit de ses lèvres est le français : fugitif au fond de la forêt, c'est en français qu'il chante Dieu, pour le remercier d'avoir mis entre sa famille et lui cette barricade verdoyante et touffue; survenant dans une taverne, parmi ses anciens compagnons de jeunesse, pour y quêter de quoi entretenir les lampes de sa chapelle, c'est en français, « presque ivre de l'Esprit, » qu'il les sollicite; et c'est en français, *gallice clara voce,* qu'il annonce à tout venant que des Clarisses, bientôt, habiteront Saint-Damien. Il chantait en français sur le Seigneur, dit joliment Celano; et lorsque l'Esprit l'exaltait, il laissait sourdre de ses lèvres d'ardentes paroles en français, *ardentia verba foris eructans gallice loquebatur.*

A la Pentecôte de 1217, dans la chapelle de la Portioncule,

les apôtres nouveaux se partagèrent le monde ; et sur l'ordre de François ils prièrent pour qu'il se réservât « la province qui serait le plus à la gloire de Dieu, au profit des âmes et au bon exemple de la religion. » Lorsqu'ils eurent prié, François s'écria joyeusement : « Je choisis la province de France, où est une nation catholique, surtout parce qu'entre tous les autres catholiques les Français témoignent un grand respect au corps du Christ ; c'est pourquoi je demeurerai avec eux très volontiers. » Des obstacles surgirent, et ce fut le Frère Pacifique qui vint chez nous ; mais François, nous dit Celano, « continua d'aimer la France, l'amie du Corps du Seigneur, et de désirer y mourir, à cause de sa révérence pour les saints mystères. » Ainsi la France occupait-elle, dans le cœur de François, la même place que dans son nom.

La France, trois siècles plus tard, attire Ignace de Loyola. L'épée de l'Espagne avait fini de chasser les Maures : elle chômait, et l'âme espagnole avec elle. Mais l'âme espagnole aimait trop le Christ pour accepter de chômer longuement : elle s'incarna dans Ignace ; elle dessina, contre la Réforme germanique, les plans d'une société religieuse dont aucun littéralisme excessif ne gênerait les souples mouvemens, et qui fonderait l'union de l'âme à Dieu, non point sur la multiplicité des actes matériels de piété, mais sur ce grand acte spirituel qu'est l'abandon personnel de l'âme aux intérêts de la gloire divine. Ce programme travaillait le cœur d'Ignace, lorsqu'il vint étudier à Paris : il y groupa six compagnons, et c'est sur la colline de Montmartre, dans la chapelle commémorant le martyre de saint Denis, que le 15 août 1534 la Société de Jésus fut fondée. Louis XIII, plus tard, sollicitant de Grégoire XV qu'il fît d'Ignace un saint, considérait cette élection qu'il avait faite de Montmartre comme une « bénédiction » pour le royaume ; et l'inscription qui décorait au XVIIe siècle cette chapelle historique, fonts baptismaux des Jésuites, proclamait avec orgueil : « Ici naquit la Société de Jésus, qui reconnaît saint Ignace pour son père et Lutèce pour sa mère. »

Lorsque Dieu veut qu'une idée fasse le tour du monde, il l'allume dans le cœur d'un Français : Lamartine a dit cela. Tous les grands fondateurs d'ordres ont pensé comme lui, et fait comme Dieu ; ils ont voulu que la France participât de leur flamme, pour qu'ensuite cette flamme illuminât le monde.

V

Rome à son tour, au XVIIe siècle, nous confia la foi pour la porter au monde. Elle avait, à la fin du XVe, réparti entre l'Espagne et le Portugal les océans tentateurs et les terres encore inconnues : la Croix avait commencé de naviguer, de débarquer, de compenser un peu, par de nouvelles conquêtes, les désastres que Rome subissait en Europe. Mais déjà Rome savait ces conquêtes menacées. Elle savait qu'en face des Dominicains et des Franciscains, qui révélaient le Christ aux lointains sujets de l'Espagne, des colons qui étaient des oppresseurs, et qui se disaient chrétiens, induisaient ces indigènes à mal juger le Christ, parce qu'ils le jugeaient d'après ses fidèles. Elle savait qu'au Japon les missionnaires étaient peu à peu considérés comme des agens politiques des puissances européennes, qu'on voyait en eux, non plus les hommes de Dieu, mais les hommes de leurs rois, et que toute l'œuvre de saint François Xavier périclitait. Rome, justement anxieuse, créa la congrégation de la Propagande ; et déjà, pour l'aider, l'initiative française était à l'œuvre. Le XVIIe siècle et puis le XIXe furent pour le catholicisme deux grands siècles d'activité missionnaire : Rome fut l'instigatrice ; et l'auxiliaire par excellence, l'auxiliaire qui fréquemment devança les désirs mêmes de Rome, ce fut la France.

Dès la fin du XVIe siècle, pour les missions, Jésuites français, Capucins français, sont debout. Ils ont repris à Constantinople l'ancienne maison bénédictine de Galata : sous l'assaut de la peste, ils s'y relaient les uns les autres ; il y a des morts, mais la mission vit. Et peu à peu les Jésuites s'installent, avec deux clientèles : d'une part, les grandes familles grecques, qu'ils attirent vers Rome; d'autre part, les pauvres chrétiens du bagne, avec lesquels ils vont s'enfermer, bravant les épidémies, pour leur rendre la joie de l'âme. Ils se posent à Smyrne en 1618. Ils surviennent dans Alep en 1625; ils sont expulsés, mais ils rentrent et finalement ils restent. Ils organisent trois postes dans l'Archipel, à Chio, Naxie, Santorin, pour devenir des nomades à travers les îles helléniques, comme le fut saint Paul. En 1643 on les trouve à Damas; en 1656, les voilà dans le Liban, parmi nos amis les Maronites,

qui voient, grâce à la France, que Rome se souvient d'eux.

Ils sont en Amérique, aussi. Dès 1611 ils débarquent en Acadie. Champlain, quatre ans après, les suit au nom du Roi : « Le salut d'une seule âme, écrit-il, vaut mieux que la conquête d'un empire, et les rois ne doivent songer à étendre leur domination dans les pays où règne l'idolâtrie, que pour les soumettre à Jésus-Christ. » Sous le drapeau de la France, apporté par de telles mains, nos Jésuites, tout le long du siècle, reconnaissent et conquièrent l'Amérique du Nord. Pour le Christ qu'ils enracinent et pour les indigènes nomades qu'ils accueillent, ils organisent à Saint-Joseph de Sillery, aux Trois-Rivières, deux petites cités de Dieu : ce sont les premières « réductions, » devancières de ces fameuses « réductions » qui formèrent dans le Sud du continent la république chrétienne du Paraguay, et dont Chateaubriand dira qu'elles sont l'un des plus beaux ouvrages sortis de la main des hommes. Quant aux sauvages sédentaires, nos Jésuites vont les visiter ; sur les bords du Missouri, sur ceux du Mississipi, leurs courses évangéliques précèdent toute civilisation, et certains de leurs noms s'inscrivent, tout à la fois, dans l'histoire de la géographie et dans le martyrologe. Nos Sulpiciens, venus à leur tour, comptent également des martyrs. Et la Propagande, au loin, regarde avec attention cette nouvelle France qui, par des méthodes très nouvelles, fait sentir aux peuples qu'elle baptise la douceur du joug du Christ et l'absence de tout autre joug.

En France même, la Propagande a un agent : c'est le Père Joseph. D'un geste de dictateur, il a découpé trois tranches dans le bassin méditerranéen : elles sont pour les Capucins des trois provinces de France, — provinces de Paris, de Tours et de Bretagne. La Propagande approuve cette division du travail. Les Capucins s'en vont dans ces morceaux de terre, dont ils doivent faire pour Dieu des morceaux de royaume. « O saint François, s'écrie en 1638 Urbain VIII, tu voulus aller en personne au milieu des Mahométans, afin de les amener à la foi; mais je vois que cette gloire était réservée à tes fils les Capucins. » Leur programme, au Maroc, c'est de s'essayer à entamer l'Islam : ils y échouent. Leur programme, dans le Levant, est de ramener au bercail romain les chrétientés, parfois assez peuplées, que les hérésies des premiers siècles en ont détachées. Ils sont près d'une centaine, en douze ans, à se disséminer

pour cette besogne de l'autre côté de la Méditerranée. En Abyssinie, le fanatisme Copte leur répond en martyrisant deux d'entre eux. A Constantinople, ils peuvent croire un instant que la conversion du patriarche schismatique est un fait acquis, mais constatent bientôt qu'une plus longue patience s'impose. En Mésopotamie, ils ont l'oreille des nestoriens, et finissent par convertir, à Diarbékir, un de leurs évêques; avant la fin du siècle, un patriarcat chaldéen catholique est fondé, qui prépare l'avenir.

La Mésopotamie d'ailleurs est abordée par une autre porte, et c'est encore un Français qui passe, le Carme Jean Duval. Une dame pieuse de Meaux a mis à la disposition de la Propagande une grosse somme pour doter en pays infidèle un évêché, dont le titulaire devra toujours être Français, et la Propagande a créé l'évêché de Babylone. Bagdad en sera le centre; mais avant d'y entrer, le catholicisme doit faire un long stage à Hamadan, l'ancienne Ecbatane. Il s'y loge avec Duval, premier évêque de Babylone; il s'y fortifie avec François Picquet, son second successeur. Picquet, tout d'abord, était consul de France à Alep, et trouvait grand succès auprès des Syriens Jacobites, qu'il ramenait à l'unité; il devient prêtre, évêque, ambassadeur du Roi près de la Perse; et l'évêché de Babylone, définitivement assis par son habile ascendant, enfonce un second coin dans le bloc nestorien.

VI

Cette occupation de l'Amérique du Nord, ces travaux d'approche dans le Levant, coïncidaient avec deux fondations qui devaient à bref délai multiplier en France même les effectifs d'apôtres : celle des Lazaristes et celle des Missions étrangères. L'apostolat français, en même temps qu'il cherchait les terres vierges, préparait les défricheurs.

Ils se formaient, depuis 1625, dans la congrégation de la Mission, reconnue par Rome en 1632. Monsieur Vincent, son fondateur, ne savait pas bien, ou ne voulait plus savoir, comment il l'avait fondée. « Le bien que Dieu veut, écrivait-il, se fait quasi de lui-même, sans qu'on y pense : c'est comme cela que notre Congrégation a pris naissance. » Il n'avait pas, à proprement parler, un dessein personnel sur ses missionnaires; il disait

que Dieu « suscitait insensiblement les occasions, et qu'il se servirait d'eux, sans qu'ils sussent pourtant où cela irait. » Et cela alla loin, jusqu'au bout du monde. Il laissait faire à Dieu, et cependant c'était un actif; et cela composait un délicieux mélange d'ardeur et de patience, dont il sortit quelque chose de grand. A l'origine, on s'en allait, trois par trois, prêcher aux paysans, de village en village ; « et Dieu cependant faisait ce qu'il avait prévu de toute éternité. » Ce que Dieu avait prévu, c'est que ces missionnaires qui avaient commencé par dégrossir quelques paysans de France s'essaimeraient, du vivant même de saint Vincent, en Italie, en Grande-Bretagne, en Pologne ; c'est qu'ils organiseraient à Alger, sur de fortes assises, cette œuvre de rédemption des captifs, dont avaient déjà rêvé, au moyen âge, le Français Jean de Matha, fondateur des Trinitaires, et le Français Pierre Nolasque, fondateur des Pères espagnols de la Merci ; et c'est enfin qu'ils seraient dans Madagascar, sans apparence humaine de succès, les premiers pionniers de la foi de Rome. Monsieur Vincent ne s'étonnait de rien, ni des insuccès infligés par Dieu, ni des élans que Dieu lui imprimait ; et l'apparent contraste entre ces deux signes d'en haut ne troublait pas son âme. Ainsi formait-il ses missionnaires à être « plutôt pâtissans qu'agissans ; » et lorsqu'il voyait en Europe l'Église « réduite comme à un petit point par les hérésies, » il se demandait si Dieu ne voulait pas la transférer chez les infidèles, « lesquels gardent peut-être plus d'innocence dans les mœurs que la plupart des chrétiens. » Monsieur Vincent crut bien sentir de bonne heure, qu'un jour la Mission s'en irait jusque chez eux ; mais, pour « ne rien mêler d'humain dans la résolution de cette sainte entreprise, » Monsieur Vincent ne se hâtait jamais.

Tandis que les Lazaristes inauguraient à Madagascar leur premier contact avec les infidèles, une autre compagnie de missionnaires s'instituait à Paris. Un jésuite d'Avignon, le Père de Rhodes, revenant de Cochinchine avant d'aller mourir en Perse dans une sorte d'apothéose, avait dit à la Propagande qu'il fallait à l'Extrême-Orient des évêques qui, de par leur dignité même, seraient qualifiés pour former un clergé indigène, et pour l'ordonner. Il avait parcouru l'Italie, la Suisse, en quête d'hommes d'Église qui voulussent bien, après avoir reçu la mitre, s'en aller là-bas ; il avait cherché vainement, et s'était

rabattu sur Paris. Un de ses confrères jésuites lui parla d'une pieuse association, où il y avait trois prêtres vraiment dignes de l'épiscopat : l'un d'eux, Pallu, venait de Tours, le pays de saint Martin. Le projet de les consacrer pour l'Orient semblait en voie d'exécution, quand le Portugal, prévenu, opposa son veto. L'opinion française, pourtant, demeurait attentive à cette lointaine disette d'évêques : l'assemblée du clergé de 1655 s'en préoccupait; la duchesse d'Aiguillon s'acharnait à découvrir le remède ; et Pallu constatait avec quelque confusion qu'« une femme avait plus de zèle que n'en avait un prêtre pour le bien de l'Église et la conversion des infidèles. » Un jour Pallu disparut de ces pieux cénacles où le zèle fermentait sans aboutir; on apprit qu'il était à Rome. La France avait si bien fait sienne l'idée de la Propagande, que c'était elle, maintenant, qui poussait la Propagande pour qu'enfin cette idée passât dans les faits.

Un magistrat normand, La Motte-Lambert, qui avait senti l'attrait du sanctuaire, vint à Rome rejoindre Pallu. Tous deux en 1658 étaient nommés vicaires apostoliques : la Société des Missions étrangères était née. Une riche obole de la Compagnie du Saint-Sacrement, des rentes constituées par Louis XIV, par Fouquet, par quelques dames de la cour, permettaient au séminaire de s'installer. « Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt ; » l'orateur qui faisait choix de ce texte pour célébrer la fondation nouvelle n'était autre que Bossuet. L'exode de Pallu et de La Motte-Lambert, et de tous ceux qui, leur cœur étant prêt, les rejoignaient en Extrême-Orient, était salué par le supérieur du nouveau séminaire comme « une extension du clergé de France. »

VII

Deux groupemens de missionnaires furent ainsi mis par la France du XVIIe siècle à la disposition de Rome. Laissons là leur histoire, si glorieuse soit-elle ; après deux siècles et demi, demandons-leur des comptes. La Propagande ne les questionne pas sur leurs mérites, mais sur leurs œuvres : brièvement, nous ferons comme elle, bravant l'aridité des chiffres. Ils ne sauraient être fastidieux, puisqu'ils dénombrent des âmes, unités d'un prix infini.

Il y a en Chine plus de 1 400 000 catholiques : sur ce nombre, en 1915 et 1916, les Lazaristes en évangélisaient 509 208 ; les Missions étrangères, 315 861. Joignez-y 10 700 fidèles ressortissant à des Franciscains de France ; près de 300 000 ressortissant à des Jésuites de France, qui ont brillamment repris en Chine les traditions de culture scientifique inaugurées au XVIIe siècle par les Jésuites de diverses nationalités : vous constaterez qu'en Chine les quatre cinquièmes à peu près des âmes sur lesquelles règne la foi romaine sont un apport de l'apostolat français. Française aussi, par son origine, est l'œuvre de la Sainte-Enfance, fondée en 1838 pour le rachat, le baptême et l'éducation des enfans chinois abandonnés, et dont le budget dépasse 4 millions, fournis par l'ensemble de la catholicité.

Dans cette péninsule indo-chinoise où Pallu et La Motte-Lambert portèrent leur zèle, le chiffre des catholiques est aujourd'hui de plus de 1 100 000, dont 807 700 relevaient, en 1916, des prêtres des Missions étrangères.

La Corée, où ces missionnaires firent descente au début de la monarchie de Juillet, n'a jamais connu d'autres apôtres ; ils y veillaient, l'an dernier, sur 86 405 fidèles. Ils aspirèrent, tout de suite, à trouver en Corée et dans les îles Riou-Kiou la porte du Japon. Un des leurs, Forcade, futur archevêque d'Aix, sans attendre qu'au Japon il fût de nouveau permis d'être chrétien et de faire des chrétiens, se fit, en 1844, jeter par une barque sur la côte prohibée. La loi était formelle : « Tant que le soleil réchauffe la terre, qu'aucun chrétien ne s'enhardisse jusqu'à s'aventurer au Japon. Fût-ce le roi d'Espagne en personne, fût-ce le Dieu des chrétiens, fût-ce Bouddha lui-même, quiconque désobéira à cette prohibition paiera de sa tête. » Forcade était prévenu ; il désobéissait. L'ascendant du résident hollandais, la proximité de nos marins, sauvèrent sa tête. Nommé par Grégoire XVI vicaire apostolique du Japon, il donna l'étonnant spectacle d'un évêque admis à prendre pied sur la terre japonaise, mais non point à y prendre langue avec un seul Japonais. Gardé à vue dans un port, il voulut négocier, mais en vain, et s'en retourna dire au Pape qu'il était un vicaire sans troupeau. Mais dans l'endroit de sa demi-réclusion, d'autres prêtres des Missions étrangères vinrent occuper son poste de chômage, attendant, non sans péril, l'heure où la diplomatie française allait amener le Japon à se rouvrir au christianisme.

Et les 70 213 ouailles que possède aujourd'hui, dans l'Empire du Milieu, la Société des Missions étrangères, récompensent, au bout de trois quarts de siècle, l'apostolique impatience de Forcade et la patience de ses premiers successeurs.

L'Inde, enfin, a vu s'installer, durant la seconde moitié du XIXe siècle, nos prêtres des Missions étrangères : ils y avaient sous leur égide, en 1916, 341 436 catholiques ; et si vous ajoutez les grands et petits troupeaux évangélisés par nos Jésuites, par nos missionnaires de saint François de Sales, par nos Pères de Sainte-Croix, par nos Capucins, — 320 000 âmes à peu près, — et les chrétientés de Ceylan, filles de nos Jésuites et de nos Oblats de Marie Immaculée, — plus de 300 000 âmes, — voilà, dans l'ensemble, un million de catholiques, sur lesquels veille, dans l'Inde et dans Ceylan, l'apostolat français.

Le Père de Rhodes voulait des clergés indigènes : les Missions étrangères ont accompli son vœu. Leurs quarante-six évêques, pour régner sur 1 621 625 catholiques, chiffre total de leurs ouailles, disposaient en 1916 d'un double état-major : des missionnaires, au nombre de 1 258, et puis, au nombre de 1 008, des prêtres indigènes ; il y avait, aux côtés de ce clergé, 3 278 catéchistes et 6 537 religieuses ; et 47 séminaires, avec 2 311 séminaristes, mûrissaient l'avenir religieux de cette Asie où le sacerdoce catholique est surtout représenté par nos Missions étrangères, et qui est d'ailleurs, sur terre, le seul royaume qu'elles recherchent.

Les Lazaristes, eux, comme au temps de Monsieur Vincent, gardent une variété plus grande de points d'attache. La Chine, où nous les avons tout à l'heure rencontrés, n'absorbe pas tous leurs effectifs. En deux points du monde, aux abords de 1840, ce fut la science française qui leur fraya les voies. Le linguiste Eugène Boré, qui devait plus tard entrer dans leur compagnie et devenir leur supérieur général, leur suggéra de venir en Perse : ils entreprenaient bientôt, dans leur séminaire de Khosrova, la formation d'un clergé indigène ; et, depuis plus de soixante ans, Arméniens et Nestoriens de Perse peuvent s'enquérir, auprès d'eux, de ce qu'est l'Église de Rome. Deux explorateurs scientifiques, les frères d'Abbadie, voulurent des Lazaristes en Abyssinie, comme Boré les voulait en Perse ; l'Italien Justin de Jacobis posa là-bas les assises d'un clergé indigène, contre lesquelles ne put prévaloir une atroce persécution ; la

mission de Lazaristes dont il était la gloire devint en 1865 purement française ; et tandis qu'elle se tient aux approches de l'âme copte et règne sur 25 000 catholiques, les Capucins de France et leurs 17 000 fidèles, non loin de là, chez les Gallas, exécutent une autre portion du programme d'évangélisation jadis dessiné par les deux frères d'Abbadie.

Les Lazaristes, encore, depuis 1896, partagent avec nos Jésuites, nos Pères du Saint-Esprit et nos missionnaires de la Salette, les 261 000 catholiques que compte actuellement l'île de Madagascar, terrain difficile, où les confessions chrétiennes s'entre-heurtent. Un joli mot de Monsieur Vincent, envoyant autrefois à Madagascar un bon frère lazariste qui était chirurgien, demeure susceptible d'amortir à l'avance bien des chocs. « Il est à souhaiter, lui écrivait-il, que, dans les services que vous rendez à Dieu sur le vaisseau, vous ne fassiez point acception de personne, et ne mettiez pas différence qui paraisse entre les catholiques et les huguenots, afin que ceux-ci connaissent que vous les aimez en Dieu. J'espère que vos bons exemples profiteront aux uns et aux autres. »

VIII

Dans le Levant méditerranéen, sur lequel déjà, du temps de Monsieur Vincent, Messieurs de la Mission gardaient les yeux fixés, leur besogne est active. Là comme en Chine, ils prirent, à la fin du XVIIIe siècle, la succession des Jésuites. Ils étaient d'avance outillés pour seconder Rome, à l'heure où le Pape Léon XIII, aspirant à réunir à l'Église romaine les « frères séparés, » insista pour certaines méthodes de rapprochement. Nos Lazaristes de Galata avaient, au début du XIXe siècle, enveloppé de leur sollicitude les âmes frileuses des Arméniens unis, avant que la Porte n'eût permis à ces âmes de s'émanciper officiellement du patriarcat grégorien. Nos Lazaristes de Santorin avaient gardé contact, sans relâche, avec les populations grecques de l'Archipel, unies ou séparées. Nos Lazaristes de Monastir, — rameau de nos Lazaristes de Salonique, — épiaient, depuis 1857, chez les Bulgares de Macédoine, l'interminable alternance entre le flux d'aspirations qui paraissait les ramener vers Rome et le reflux de susceptibilités qui derechef les en éloignait. La fondation, en 1885, de leur

séminaire bulgare catholique fut tout à la fois l'application du programme d'union de Léon XIII et la consécration de leur apostolat antérieur.

Léon XIII, dans le Levant, trouvait parallèlement d'autres agens pour sa politique de bon pasteur, — de bon pasteur en quête des brebis ; et c'étaient également des Français. A Mossoul, nos Dominicains, ayant succédé depuis 1856 à leurs frères d'Italie, consacraient, en 1882, par l'érection d'un séminaire, le renouveau des Églises chaldéenne et syrienne unies. Un Jésuite, le Père de Damas, acceptait en 1881, sur la demande du Pape, de fonder avec d'autres Pères français la mission de la Petite-Arménie, dans ces terres de Pont, de Cappadoce, de Cilicie, dont le nom seul évoque saint Paul. Le rétablissement en Égypte, après douze siècles d'interruption, du patriarcat copte uni sanctionnait les efforts laborieux dépensés là-bas, pour l'union, par nos Jésuites du Caire et surtout par ceux de Minieh. Nos Augustins de l'Assomption, expédiés en 1862 par Pie IX en terre proprement bulgare, entraient lentement dans la familiarité des populations gréco-slaves, en attendant davantage. En 1882, c'est dans Constantinople qu'ils pénétraient. Au moment même où, sur les hauteurs de Pera, nos Capucins ouvraient un séminaire pour l'éducation des clercs, on apprenait que nos Assomptionnistes, s'enfonçant dans le vieux Stamboul, y construisaient une chapelle : elle devenait, quatorze ans plus tard, sur un signe de Léon XIII, l'église officielle des Grecs unis, qui, grâce à des religieux français, retrouvaient ainsi dans la vieille Byzance une façade et un culte. Il fallait compléter l'œuvre par la création d'un grand séminaire, où s'étudieraient toutes les questions religieuses intéressant l'hellénisme et le slavisme : sur le désir de Léon XIII, nos Assomptionnistes s'en chargèrent. Le séminaire de Sainte-Anne, enfin, s'ouvrait à Jérusalem, en 1882, sous les auspices du cardinal Lavigerie et de ses Pères Blancs, pour former des prêtres en vue du rite grec melchite.

Il semblait que Léon XIII, nous sachant un peuple missionnaire, voulait nous poster, là-bas, aux aguets de toutes les chrétientés qui désireraient converser, se renseigner, et peut-être s'unir. Lorsque, en 1893, il eut la grandiose idée de faire s'agenouiller devant le Christ eucharistique, en un congrès, tous les représentans des chrétientés orientales, unies ou déta-

chées, il fit présider par un envoyé pontifical ces pompes éloquentes. Pour la première fois depuis les croisades, un légat du Pape foulait le sol de la Palestine, et ce légat fut un Français. Le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, vit s'empresser autour de lui prêtres et laïques d'Orient : beaucoup parmi ces prêtres formaient la clientèle spirituelle de nos missionnaires de France; beaucoup parmi ces laïques avaient été les pupilles de notre œuvre des Écoles d'Orient, qui, depuis 1856, sous forme de créations scolaires et hospitalières, multiplie les passerelles entre l'Occident romain et l'Orient séparé.

IX

Ainsi le XIXe siècle commença-t-il de réaliser, d'un bout à l'autre de l'Asie, les aspirations du XVIIe : il ne fut en Asie, à proprement parler, qu'un successeur. Mais deux parties du monde subsistaient, où Rome jusque-là n'avait presque pas eu d'accès : l'archipel océanien et l'immense Afrique noire. Le XIXe siècle y fit pénétrer Rome, et la messagère fut la France.

C'est presque une chanson de geste que l'histoire des Maristes promenant la croix à travers l'Océanie. Cela se passait sous la bourgeoise monarchie de Juillet. Quelques prêtres de zèle, groupés à Lyon par un très humble fondateur qui s'effrayait de son œuvre et qui l'accomplissait comme malgré lui (1), se trouvèrent être, en peu de temps, les conquérans spirituels de tout un monde, — plus d'un millier d'îles. L'évêque Bataillon s'en va d'archipel en archipel, sur des embarcations de fortune, pour voir ce que les sauvages ont fait de ses religieux et ce que les religieux ont fait des sauvages. Ici, pas de précédens, pas d'expériences antérieures; pas de science, pas d'habileté acquise dans les démarches d'évangélisation. C'est le contact improvisé avec un état de société qui se rapproche parfois de l'état de nature. On a bientôt un martyr, Chanel : cette douleur fait l'effet d'une promesse.

La promesse a porté ses fruits : Rome, présentement, grâce aux Maristes de France, possède, dans l'Océanie centrale et occidentale, dix grandes missions; et leur procure centrale, sise à Sidney, organise à travers l'innombrable archipel la

(1) Voir le curieux portrait psychologique publié par A. Cothenet sous le titre : *Le Vén. J.-C. Colin et la Société de Marie* (Téqui, 1918.)

pêcherie des âmes. Nos Picpusiens, à côté d'eux, évangélisent l'Océanie orientale, où ils prirent racine, dès 1828, par leur débarquement aux îles Sandwich. Nos missionnaires d'Issoudun travaillent depuis 1881 dans l'Océanie septentrionale. Si l'on devait écrire l'histoire de ces trois groupes de missions océaniennes, qui comptaient en 1910 près de 160 000 fidèles, il y faudrait mettre en exergue ces lignes de Shakespeare : « La France, dont l'armure est conscience, descend avec ce bouclier sur les champs de bataille où l'appellent le zèle et la charité, comme le propre soldat de Dieu... »

La même armure a fait descente sur les champs de bataille africains. Non plus que Jean-Claude Colin, fondateur des Maristes, n'avait eu en vue les îles Wallis, ou bien les îles Foutouna, lorsqu'il groupait bien simplement, pour ce que Rome voudrait d'eux, quelques prêtres qui aimaient la Vierge, non plus Claude Poulard des Places, pieux étudiant breton du XVIIIe siècle, ne pensa-t-il un seul instant que le jour de l'année 1703 où il s'entourait de quelques pauvres étudians pour les consacrer aux bonnes œuvres marquait, pour l'Afrique, une lointaine aurore de civilisation.

De l'initiative de Poulard des Places résulta, entre autres œuvres, notre congrégation du Saint-Esprit, qui pourvut, durant le XVIIIe siècle, aux besoins religieux de nos missions coloniales. Elle était au XIXe siècle devenue bien débile ; elle avait si peu de prêtres, qu'il fallut qu'au Sénégal et à Gorée des femmes françaises vinssent à la rescousse, pour l'évangélisation : ce furent, à partir de 1819, nos Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, dont la fondatrice, Mère Javouhey, fut dans ces régions et plus tard dans la lointaine Guyane une façon de mère pour les populations noires. A leur tour, en 1841, les Frères de Ploërmel, fils spirituels de Jean-Marie de Lamennais, vinrent aider. Mais la disette de prêtres, sur cette côte occidentale d'Afrique, demeurait toujours incurable.

Le remède allait surgir, soudainement. De 1827 à 1837, les Sulpiciens d'Issy avaient abrité dans leur séminaire, sans trop savoir que faire de lui, un jeune Français d'Alsace, venu du judaïsme à l'Église, Libermann. Des accès d'épilepsie semblaient lui interdire la prêtrise : Issy pourtant le conservait. Deux clercs de la Réunion et de Saint-Domingue orientèrent enfin cette vie ardente, qui chômait : Libermann, en 1842,

devenait le fondateur des Missionnaires du Saint Cœur de Marie, pour l'évangélisation des noirs. Les Pères du Saint-Esprit gémissaient qu'en Afrique, pour cette immense moisson d'âmes nègres où il y avait tant à glaner, les ouvriers fissent si cruellement défaut. Les religieux de Libermann ne leur apparurent pas comme des émules, mais comme des recrues. Bientôt on fusionna, et dans un élan d'énergie reconquise, les Pères du Saint-Esprit, en un demi-siècle, ont promené la foi romaine du Sénégal à l'Orange et de Zanzibar à la Guinée : dans cette immense étendue, 198 581 chrétiens et 53 621 catéchumènes composaient en 1917 leur troupeau. De çà, de là, nos Missions africaines de Lyon, nos oblats de Saint-François de Sales de Troyes, nos oblats de Marie Immaculée, à côté de quelques autres instituts d'origine étrangère, donnent leurs soins à de petites chrétientés, qui tantôt semblent faire enclave dans le vaste royaume noir de nos Pères du Saint-Esprit, et qui tantôt ont l'air de monter la garde à ses frontières. Et tandis que, par le Sud-Ouest et le Sud, les Pères du Saint-Esprit assiègent le centre mystérieux du continent noir, les Pères Blancs de Lavigerie, là-haut dans le Nord, trouvent le moyen de l'atteindre.

X

A l'arrière de cette Tunisie où Lavigerie, protégé par nos trois couleurs, faisait ressusciter par Léon XIII l'antique Église de Carthage ; à l'arrière de cette Algérie où, défiant l'imbrisable intégrité de l'Islam, il échafaudait quelques villages d'Arabes chrétiens ; à l'arrière de cette Kabylie où ses Pères Blancs commençaient de disputer à Mahomet l'âme des Berbères, Lavigerie plongeait au loin, sur l'Afrique obscure, un regard ambitieux et miséricordieux. Il ne voulait pas que l'audace du Christ demeurât en arrière sur celle des explorateurs qui, eux, étaient déjà entrés ; il ne voulait pas que là-bas, au delà du désert, un pauvre bétail humain continuât d'être enchaîné, vendu, mangé parfois. Il y a là cent millions d'habitans, écrivait-il à Pie IX ; il rêvait « d'un grand coup, qui déciderait de l'avenir religieux. »

Il comptait sur ses Pères Blancs, sur ses Sœurs Blanches, pour attester le génie civilisateur du christianisme devant un monde païen qui ne l'avait jamais connu et devant un monde

chrétien qui avait commencé de l'oublier. Il avait des façons impétueuses, uniques, de dire aux Papes successifs ce que le Christ et le siècle commandaient, sans qu'il y eût de temps à perdre. Pie IX, dès 1868, le nommait délégué apostolique du Sahara et du Soudan : un par un, quelques catéchumènes s'y conquéraient : mais le regard de l'archevêque s'enfonçait plus avant. Des Pères Blancs, en avril 1878, gagnèrent lentement, par Zanzibar, la région des Grands Lacs. « Seules les contrées barbares de l'Afrique, disait Lavigerie dans sa cathédrale d'Alger, n'avaient pas entendu la bonne nouvelle. Mais les voici qui viennent, ces conquérans pacifiques, n'ayant pour armes que leur voix, pour ambition que de porter la vie dans cet empire de la mort. »

Sur le Tanganika, sur le Nyanza, la vie chrétienne s'implanta. L'Ouganda fut pour elle un sol miraculeux : d'année en année, les baptêmes s'y chiffraient par dizaines de milliers. Un jour le roi voulut la déraciner : cent quarante noirs répondirent que pour le Christ ils voulaient mourir, et de leur martyre jaillirent de nouveaux flots de vie. Les missions équatoriales des Pères Blancs avaient il y a quatre ans près de 240 000 néophytes et près de 115 000 catéchumènes.

L'héroïque prestige des martyrs de l'Ouganda et l'éloquence vagabonde du cardinal Lavigerie amenèrent l'Europe à vouloir en finir avec cette abominable chasse à l'homme, dont chaque année 400 000 nègres étaient les victimes. « Un courant électrique, suivant l'admirable expression de l'Espagnol Donoso Cortès, s'établit instantanément entre tout point souffrant du globe et le peuple français. » L'Europe, grâce à Lavigerie, ressentit elle-même la commotion, et concerta contre l'esclavagisme les premières mesures efficaces. « C'est chose autant commune comme elle est naturelle, écrivait au XVIIe siècle Jérôme Bignon, de prendre les armes pour sa propre défense ; mais de s'armer pour un autre qui est offensé, de le venger par un zèle de justice, sans autre espérance, cela a toujours été naturel aux Français. » L'œuvre africaine du cardinal Lavigerie et le concours prêté à cette œuvre par la troisième République montrèrent au monde catholique que les Français étaient toujours les mêmes qu'au temps où Jérôme Bignon dédiait à Henri IV son *Traité de l'excellence des rois et du royaume de France*.

Toujours les mêmes, sinon même plus ardens, puisque l'œuvre missionnaire de la France au XIXe siècle fut plus riche et plus diverse encore que celle qu'elle accomplit au XVIIe. Aux abords de 1900, on constatait que sur un peu plus de cent congrégations catholiques, masculines ou féminines, dévouées à l'apostolat, il y en avait, tout bien compté, une demi-douzaine d'allemandes, et quatre-vingts au moins d'origine française; quant au catholicisme autrichien, la Propagande attendait toujours qu'il justifiât par de plus amples efforts d'apostolat le beau titre d'apostolique dont son empereur se décore. On calculait aussi que nos catholiques, deux fois plus nombreux que ceux d'Allemagne, expédiaient aux missions sept fois plus de prêtres et dix-sept fois plus de religieuses que les régions d'outre-Rhin, et qu'en face de nos prêtres et de nos religieuses qui pensaient avec l'apôtre Paul que mourir était un gain, l'Allemagne, elle, obsédée par d'autres gains, était surtout soucieuse d'expédier dans le monde des voyageurs de commerce. On observait qu'à ces Françaises du XVIIe siècle, une Marguerite Bourgeois, une Jeanne Mance, magnifiques figures de femmes qui dans notre Canada se faisaient les auxiliaires de notre pénétration chrétienne, avaient succédé durant le XIXe siècle d'innombrables essaims religieux de femmes françaises; que partout, derrière les Lazaristes, les filles de Monsieur Vincent révélaient au monde, par l'inclinaison de leur cornette vers toutes les misères, l'élément social et humain de la prédication du Christ; qu'elles-mêmes avaient eu leurs martyrs; et que la Chine des Boxers procurait la même gloire sanglante à nos Franciscaines missionnaires de Marie, ordre tout neuf et singulièrement vivant, né sur terre de France, et qui depuis quarante ans a su recruter, chez nous et au dehors, quatre milliers de vocations. On calculait enfin que les trois quarts des prêtres, frères et religieuses, affectés aux missions par les diverses nationalités, étaient originaires de France, et que la France pouvait revendiquer les cinq sixièmes des martyrs.

A peine ose-t-on rappeler, après de pareils chiffres, que sous la Restauration deux initiatives isolées, prises par de pieuses Lyonnaises, aboutirent à la fondation de la Propagation de la Foi; et que cette œuvre, en 1911, sur les sept millions de francs qu'elle récoltait dans l'univers pour les missions, trouvait chez nous plus de trois millions, sans nul préjudice pour le Denier

de Saint-Pierre. Faire vivre en France même l'Église ; pourvoir largement aux dépenses que nécessite à travers le monde l'action missionnaire; faire vivre, enfin, la Papauté, comme nous y convia, dix années avant que l'Autriche ne s'en montrât préoccupée, l'âme filiale de Montalembert : voilà trois besognes qui n'épuisent pas encore la générosité catholique française. Mais c'est assez parler de la puissance de l'or : quelque indispensable qu'elle soit, elle apparaît peu de chose, lorsqu'on vient de voir à l'œuvre, à travers nos missions, la puissance du sang et la puissance de l'Esprit.

X

Des millions d'anciens païens, des centaines de milliers d'anciens schismatiques, sont auprès de la catholicité les témoins de l'effort français. Nous pourrions interpeller, en Europe même, certaines portions du troupeau catholique qui connurent d'âpres périodes de détresse, et leur demander leur témoignage au sujet de la France. Il fut un temps où dans les vieux sanctuaires d'Irlande la lampe de l'autel n'eut plus le droit de briller : alors l'Irlande fidèle transplanta dans notre France, de génération en génération, les lampes toujours ardentes qu'étaient les âmes de ses jeunes clercs ; dans les collèges que nous leur ouvrions, ils trouvaient sécurité, et puis élan ; et furtivement ils s'en retournaient dans leur grande île, défiant la mort, afin que le catholicisme d'Irlande ne mourût pas. Le catholicisme anglais aussi, à certaines heures mauvaises, connut notre hospitalité; et lorsqu'à leur tour nos prêtres émigrés, jetés sur les côtes de Douvres par trois vagues successives, y furent accueillis avec chaleur et pitié, le catholicisme anglais bénéficia, tout le premier, du prestige de leurs vertus et du respect qui s'attachait à leurs malheurs. Dans un abbé Carron, dans un La Marche, évêque de Quimper, on sentait trop les hommes du Christ, pour continuer de croire que Rome fût l'Antéchrist. L'édifice de lois pénales autrefois concertées par la Réforme anglaise contre la superstition romaine était déjà branlant; l'effritement s'accéléra. L'année 1791 vit enfin se lever, en Angleterre, une aube de tolérance, et Joseph de Maistre put écrire : « Il fallait probablement que les prêtres français fussent montrés aux nations étrangères; ils ont vécu

parmi des nations protestantes, et ce rapprochement a beaucoup diminué les haines et les préjugés. » L'hommage doit remonter jusqu'aux Sulpiciens, dont beaucoup de ces prêtres avaient été les élèves, et qui, rejetés eux-mêmes de France par la bourrasque révolutionnaire, s'en allaient aux États-Unis préparer aux côtés de l'évêque Carroll l'organisation d'une force immense : la catholicité américaine.

Il y eut pour l'Allemagne catholique du XIXe siècle deux momens décisifs : celui où la conversion du comte Stolberg rendit à l'idée catholique, dans certaines sphères, le crédit intellectuel dont la Réforme et le XVIIIe siècle l'avaient fait déchoir ; et celui où le Centre allemand infligea à Bismarck et à l'Empire évangélique leur première défaite, au profit de l'Église et du droit. Nous avons dit ici même, autrefois, qu'à l'origine de la conversion de Stolberg il y eut l'influence de l'émigration française et d'un évêque français ; et lorsque nous rendions au Centre allemand du XIXe siècle un hommage que le Centre du XXe avait déjà cessé de mériter, nous remontions jusqu'au mouvement initial par lequel s'étaient laissé secouer en 1848 les catholiques allemands. Mais eux-mêmes, en ce temps-là, furent les premiers à reconnaître que les campagnes des Montalembert et des Falloux leur avaient imprimé l'élan. « Nous suivons complètement le généreux exemple que nous ont donné les catholiques de France, » écrivait expressément l'*Association catholique allemande* à notre *Comité catholique pour la liberté religieuse ;* et la préface du compte rendu du congrès de Mayence, le premier congrès tenu par les catholiques d'outre-Rhin, disait formellement : « Mayence fut une des premières villes en Allemagne où se propagea le grand mouvement venu de France. » Il avait fallu l'exemple de la France pour amener les catholiques rhénans, tyrannisés par la Prusse des Hohenzollern, à sortir de leur passive torpeur et à défendre dans les assemblées politiques la liberté de leur Église et de leurs âmes.

XI

« Cela est réputé comme chose naturelle, écrivait notre vieil historien Guillaume de Tyr, que chacun s'efforce, de toutes ses énergies, à glorifier sa patrie. » Les catholiques neutres, j'espère, réputeront comme chose naturelle qu'au terme de cette étude

nous nous retournions vers eux, et que nous leur demandions de se sentir nos frères, non pas seulement au nom de la doctrine, mais en raison de ce qu'ils voient chez eux et de ce qu'ils trouvent en eux. L'enfance, autour d'eux, est élevée par des Frères des Écoles chrétiennes, par des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, par des Dames du Sacré-Cœur ; des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, encore, guettent, chez eux, l'indigence et la maladie ; la vieillesse trouve un toit chez les Petites-Sœurs des Pauvres, pauvresses elles-mêmes. Ils n'ignorent pas, je pense, que toutes ces grandes sociétés de dévouemens sont natives de France. Ils savent que leurs conférences de Saint-Vincent-de-Paul, qui organisèrent à travers le monde la visite de la pauvreté, furent conçues et réalisées, en 1833, par un professeur de cette Université de France dont sans doute ils ont entendu médire. Leurs filles sont Enfans de Marie ; on ne leur a jamais rappelé, peut-être, que c'est notre ville de Lyon qui vit doucement surgir, en 1832, la première de ces associations. J'ai tort de dire que Lyon la vit surgir ; ce fut si discret, que Lyon ne s'en aperçut pas ; Lyon s'occupait encore de ses émeutes de la veille. Le Saint-Siège, prenant cette idée lyonnaise, en fit un fait universel. En ces années 1832 et 1833, il y eut certainement des catholiques, hors de nos frontières, pour ne connaître la France que par les récens pillages de Saint-Germain-l'Auxerrois et de l'archevêché de Paris : ils ne se doutaient pas que cette même France, en ces mêmes heures, créait d'immenses organisations religieuses où se réchaufferait leur propre postérité. On a toujours des surprises avec la France, — les surprises de la grâce.

Je voudrais entrer plus avant dans les âmes de ces catholiques neutres ; j'ai l'indiscrétion de ne les point quitter encore. Ils sont pieux : je voudrais leur dire ce que leur piété doit à la France : ce qu'elle doit, par exemple, à notre Grégoire de Tours, qui fut le premier en Occident à propager la tradition orientale de l'Assomption de la Vierge ; ce qu'elle doit à notre vieux moine de Corbie, Paschase Radbert, qui en affirmant le premier l'identité entre le corps eucharistique et le corps historique du Christ, fonda réellement la théologie du Saint-Sacrement ; ou ce qu'elle doit à notre vieil évêque saint Mamert, qui créa les Rogations ; à saint Odilon, notre grand Clunisien, qui fonda la Fête des Morts ; à notre Église française des XIIIe et XIVe siècles, qui introduisit dans la chrétienté les fêtes de la

Visitation et de la Présentation. Lorsqu'ils célèbrent ces fêtes, ils sont dans le sillage de l'antique ferveur française.

Ils aiment, depuis Pie IX, se sentir couverts, comme membres de l'Église universelle, par le « patronage » de Joseph, époux de Marie : connaissent-ils le mot de Benoît XIV d'après lequel le rôle précurseur fut ici joué par notre chancelier Gerson? Il fut, écrivait ce pape, « le premier et le plus grand promoteur de la glorification de saint Joseph dans l'Église. »

Ils aiment la Vierge : ils n'ont qu'à fouiller leur propre passé pour se rappeler combien l'âme française l'aima. La France convoquait aux pieds de la Madone angélique du Puy toute la chrétienté; et la foule devenait innombrable en ces rares années jubilaires où le vendredi saint tombait le 25 mars, jour de l'Annonciation, confondant ainsi la date funèbre où la Vierge acheva, par une donation suprême, sa tâche de Mère du Christ, avec la date joyeuse où elle avait accepté l'honneur de cette maternité. C'est à nos Clunisiens que Godefroid de Bouillon fit appel pour qu'ils vinssent garder à Jérusalem le tombeau de la Vierge (1). Ce furent nos Cisterciens qui multiplièrent en tous lieux les églises à Notre-Dame; saint Bernard, le plus illustre d'entre eux, était choisi par Dante, dans *la Divine Comédie*, comme introducteur auprès du trône de Marie. « Celui qui veut une grâce et ne recourt pas à toi, dit-il à la Vierge dans les strophes dantesques, veut que son désir vole sans ailes : » l'idée de Marie médiatrice universelle des hommes n'eut jamais d'apôtre plus éloquent que ce Français. Pour que la prédication chrétienne eût des ailes, un autre Français, Gerson, inaugura l'usage d'invoquer la Vierge, au début du sermon, par un *Ave Maria*. Notre Université parisienne du moyen âge s'acharnait à vouloir que l'Immaculée Conception fût un dogme : Pie IX, en 1854, consacrera par une définition dogmatique ce vœu de la science théologique française. Nous fûmes, au XVIIe siècle, les théologiens de la Vierge : un jeune savant qu'a fauché la guerre nous a laissé, comme testament de son âme, un livre où l'on peut lire comment les Jésuites, et les Oratoriens, et M. Olier, et le Père Eudes, et les jansénistes aussi, approfondissaient avec leurs variétés de tempérament, de méthode et de style, tous les mystères de la grandeur de Marie, et comment ensuite, en son

(1) *L'Assomption et la France* (*L'Assomption, revue mariale illustrée*, janvier 1918, p. 12-16.)

honneur, des hymnes retentirent, où se condensèrent toutes ces ferveurs recueillies : ce sont les sermons de Bossuet (1).

Pour étayer la gloire de Marie, l'âme française collabore avec les autres peuples; pour préparer le culte du Sacré-Cœur, elle les devance tous. En France, en Saxe, à la Chartreuse de Cologne, quelques âmes au moyen âge avaient senti pour le cœur du Christ un impérieux attrait. Mais la dévotion ne se mûrit et ne commença de s'organiser qu'avec notre XVIIe siècle français, avec saint François de Sales et ses Visitandines, avec le Père Eudes, avec le jésuite Huby. Lorsque la piété chrétienne, d'un bout à l'autre du monde, rend un culte au cœur de chair de Jésus et y contemple « le symbole expressif et vivant de l'amour que Jésus a eu et a encore pour les hommes, » elle défère aux visions de Marie Alacoque, Visitandine française; et déférer à ces visions, c'est admettre qu'un monastère français du XVIIe siècle, Paray-le-Monial, fut choisi par Dieu pour que la terre connût ses désirs. Que les catholiques du dehors le veuillent ou non, — et pourquoi ne le voudraient-ils pas? — il y a des courans de piété qui impliquent la croyance à certaines prédestinations, glorieuses pour la France.

Leur attachement, sous toutes les latitudes, à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires et à la médaille qu'elle répand, est un acte de déférence envers les visions d'une de nos petites novices des Filles de la Charité, Catherine Labouré. Si une bourgade pyrénéenne, obscure jusqu'en 1858, est brusquement devenue un lieu de pèlerinage universel; si de tous les points du monde chrétien des hommes et des femmes accourent là, pour demander des miracles; et si depuis les jardins du Vatican jusqu'aux plus lointaines terres de mission l'on reproduit tant bien que mal, pour édifier les foules, ce petit coin de France qu'est la grotte de Lourdes, — « mon coin de France, » disait Léon XIII, — c'est évidemment qu'au jugement de la conscience catholique, Dieu lui-même, en cet endroit, eut des complaisances pour la France. Je sais un autre endroit où le monde chrétien, devançant ici le jugement de Rome, commence à porter le flot de ses ferveurs : c'est la tombe d'une petite Carmélite, notre contemporaine, Thérèse de l'Enfant Jésus, au cimetière de Lisieux; de tous pays, on quête des grâces près de cette petite

(1) Flachaire, *La dévotion à la Vierge dans la littérature catholique au commencement du XVIIe siècle*, Paris, 1916.

Française. La piété du monde chrétien, depuis les grands pèlerinages du moyen âge, était devenue beaucoup moins voyageuse; on avait les madones de son pays, on allait moins souvent trouver les autres. Le demi-siècle qui vient de s'écouler a ressuscité les grands courans de ferveur internationale; et leur rendez-vous, c'est la France. Leur flux s'ébranle vers elle, confiant dans le reflux des grâces. Il y a là, dans l'histoire religieuse des foules, un phénomène dont tout spectateur, ne fût-il ni Français ni catholique, conviendra facilement, comme l'on convient d'un fait d'observation.

Affaire de mode, diront certains, peu respectueux pour le suffrage universel des âmes croyantes. Mais ce qu'ils appellent une mode, le Saint-Siège l'encourage en proclamant par les béatifications, par les canonisations, que « si le surnaturel vit partout dans le monde, il vit surtout en France : » ce mot est de Pie X. J'ai sous les yeux un livre allemand, antérieur de peu de mois à la guerre, intitulé : *La Sainteté de l'Église au XIXe siècle;* j'y vois que sur dix-huit prêtres séculiers de ce siècle qui sont déjà saints, bienheureux ou vénérables, neuf sont des Français, dont Vianney, curé d'Ars, mène le chœur; que parmi les religieux et religieuses devenus vénérables figurent au moins huit Français et une dizaine de Françaises, et que les trois religieuses qui furent béatifiées sont trois Françaises, fondatrices d'ordres. Voilà le dernier mot de l'Église elle-même sur ce que le catholicisme universel doit à la France d'hier : nous n'y ajouterons rien.

En 1794, alors que sur nos échafauds des têtes de prêtres succédaient à la tête du Roi, Joseph de Maistre connaissait à l'étranger des catholiques qui souhaitaient la défaite de la France par les armées coalisées. Interpellant l'un d'entre eux, il lui écrivait :

Mon opinion se réduit uniquement à ceci : que l'empire de la coalition sur la France et la division de ce royaume seraient un des plus grands maux qui pussent arriver à l'humanité... Je vois dans la destruction de la France le germe de deux siècles de massacres, la sanction des maximes du plus odieux machiavélisme, l'abrutissement irrévocable de l'espèce humaine, et même, ce qui vous étonnerait beaucoup, *une plaie mortelle à la religion.*

Ainsi pensait le futur auteur du *Pape*, à l'époque même

de la Terreur. La fortune de la France fut vertigineusement ballottée. Le *Génie du Christianisme*, les traductions anglaise, italienne, allemande, russe, qui tout de suite en furent données, révélèrent au monde qu'il y avait une autre France que celle des philosophes. Et lorsque le monde fut rentré en repos, de Maistre, un jour de 1819, regarda de nouveau « cette nation extraordinaire, destinée à jouer un rôle étonnant parmi les autres, et surtout à se retrouver à la tête du système religieux en Europe. »

L'esprit religieux, déclarait-il, n'est pas éteint en France : il y soulèvera des montagnes, il y fera des miracles. Le Souverain Pontife et le sacerdoce français s'embrasseront, et dans cet embrassement ils étoufferont les maximes gallicanes.

Les « miracles » de notre esprit religieux, nous espérons les avoir montrés; et quant à l'étouffement des maximes gallicanes, on le vit se réaliser au concile du Vatican, après que Louis Veuillot, par une campagne de vingt ans, eut préparé le sacerdoce français et le Souverain Pontife à « s'embrasser. »

De Maistre continuait :

Alors le clergé commencera une nouvelle ère, et reconstruira la France, et la France prêchera la religion à l'Europe. Et jamais on n'aura rien vu d'égal à cette propagande. Et si l'émancipation des catholiques est prononcée en Angleterre, ce qui est possible et même probable, et que la religion catholique parle en Europe français et anglais, souvenez-vous bien de ce que je vous dis, il n'y a rien que vous ne puissiez attendre.

L'émancipation des catholiques anglais a été accomplie. La France et l'Angleterre sont unies; et dans les rendez-vous religieux où se rencontrent les nations de l'Entente, — à Paray-le-Monial, par exemple, au dernier printemps, — la religion catholique « parle français et anglais. » Joseph de Maistre n'avait rien d'impatient; soyons patiens comme lui. Faisons crédit à notre « extraordinaire nation; » et puisque d'après lui nous pouvons tout attendre, attendons.

GEORGES GOYAU.

CARL SPITTELER

II [1]

LE RETOUR A L'ESPÉRANCE

La dernière période de l'activité littéraire de Spitteler, celle de la pleine maturité (1900-1915), est dominée par deux œuvres assez dissemblables et d'inégale longueur, *Imago* et le *Printemps olympien : Imago*, lueur rétrospective jetée sur une vie singulièrement pauvre d'événemens extérieurs, mais combien riche de luttes, de rêves, de conquêtes dans les domaines silencieux de la pensée et du cœur! le *Printemps olympien*, triomphe de cette grande « poésie à fresque » qui avait été la vision confuse et fascinante de la vingtième année, et le paradis si longtemps défendu!

C'est dans les années mêmes où il rédigeait et remaniait son grand poème que Spitteler a écrit le singulier petit roman autobiographique d'*Imago*. Une fois de plus, il s'agit de s'expliquer sur la crise capitale de toute vie artiste, de toute vie supérieure : la crise de la vocation. De cette crise, le *Prométhée* donnait déjà une interprétation musicale, en quelque sorte, largement symphonique. Mais les années ont passé, l'œuvre a mûri, et la gloire est venue; un modeste héritage, en 1892, a permis à Spitteler de se retirer à Lucerne et d'y vivre, dans son jardin, au bord du lac, la vie du sage et du soli-

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier.

taire ; une sérénité, une paix intérieure sont nées, que la jeunesse ne pouvait connaître. Dans le recul des années, Spitteler peut maintenant peindre de couleurs plus sobres et d'une ironie plus riante ce qui a été le drame profond de sa jeunesse. Les événemens y sont ramenés à leur décor banal de vie quotidienne. Victor, le poète tout empli de ses visions, se débat dans un milieu de petite bourgeoisie affairée et joviale qu'il scandalise et dont il se sent meurtri à tous coups. Comme le héros du drame de Gœthe, il est l'homme de génie mal adapté à son entourage, « un Tasse en proie aux démocrates. » De là le ton très nouveau du récit, mi-réaliste, mi-satirique, mystique aussi, mais d'un mysticisme qui se connaît pour tel et fait constamment sa propre critique.

« Dans mon roman d'*Imago*, a dit Spitteler, j'avais pris pour sujet l'influence exercée sur un homme pendant toute sa vie par la première femme qu'il a aimée, dont il a été séparé par la vie, et qu'il retrouve ensuite, mariée, mère de famille, et quelconque. L'originalité de ma thèse consistait en ceci : c'est que, tout en constatant qu'elle ne répondait nullement à l'image que s'est tracée d'elle, pendant des années d'éloignement, le héros de l'histoire, elle demeure néanmoins pour lui un idéal qu'il place au-dessus de tout et sur lequel il règle tous ses actes et toutes ses pensées. » Ainsi Victor s'est fait de la jeune fille rencontrée au hasard d'une villégiature et à qui il n'a jamais adressé la parole, une *image* divine qui règle sa vie. Dans une heure d'illumination mystique, qu'il désigne du terme religieux de *parousie*, il a reconnu en Theuda Neukomm la fille de son autre divinité intérieure, cette « Reine sévère » dont il est l'esclave et qui ressemble tant à l'Ame de *Prométhée*. Dans l'enthousiasme, il a fait ce jour-là le choix décisif pour toute l'existence : au bonheur immédiat il a préféré la grandeur future ; au mariage, la vocation. Choix qui exige un courage au-dessus de l'ordinaire et une foi dans l'avenir qui frise la présomption. « Choisir juste, au carrefour de la Destinée, c'est la marque d'une grande âme, lui murmure l'invisible Souveraine. Mais prends bien garde : si tu choisis mal, tu auras en récompense ma malédiction. » Est-on libre encore de choisir quand on se souvient des premières rencontres et de ces symboles où s'est exprimée l'ardeur des premiers élans : sacrifice des lionceaux et des chiens, course du lion blessé sur les cimes

désolées et jusqu'au pays du ciel, premiers entretiens avec la dame mystérieuse dont les ordres sont sans réplique? Toutes les images du *Prométhée* ressuscitent pour peindre l'empire absolu de la déesse, la ferveur totale de l'adorateur. Où Victor se trompe, c'est quand il prête à sa bien-aimée, baptisée par lui du nom d'*Imago*, des sentimens qui répondent aux siens : « l'orgueil d'avoir été choisie comme symbole par le capitaine élu de la Reine sévère, et d'être sa compagne enthousiaste sur le chemin abrupt de la gloire, plutôt que son épouse affairée et sa bonne d'enfans. » Les femmes mortelles préfèrent généralement ce dernier rôle ; de la fausseté de cette situation découle toute l'ironie du petit roman. « Je serai ta foi, ton amour, et ton réconfort, dit l'imaginaire amante ; tu seras mon orgueil et ma gloire, toi qui m'as transfigurée, faisant de la pauvre créature périssable que je suis un symbole destiné à survivre en immortalité. » Or qui est en réalité la femme à qui s'adresse ce culte mystique? « La belle Theuda Neukomm, dit sa meilleure amie, est à présent comme une tartine bien coupée, satisfaite, heureusement mariée. » Ne possède-t-elle pas tous les biens désirables : un mari cultivé, considéré et digne de toute estime, un délicieux enfant aux boucles noires, une tribu de cousins, d'amis et de parens dont elle fait ses délices, sans oublier son frère Kurt, le virtuose, l'homme de génie? Voilà pourtant celle avec qui Victor parcourt en esprit « le royaume de la Reine sévère, qui est plus pur que le monde réel, mais plus substantiel que le monde des rêves. » Nécessairement, cette chimère prend toutes les allures de la folie : idée fixe, dédoublement de la personnalité, crises de larmes ou de rire, hallucinations, ces quelques pages contiennent la caractéristique très complète d'une véritable maladie mentale ; et l'on comprend que le neurologiste viennois Freud en ait été frappé, au point de donner pour titre à sa revue spéciale le titre même de Spitteler, *Imago*. Si exacte que soit cette description, elle n'est pourtant pas l'essentiel. Sans doute, Spitteler croit qu'une certaine dose de détraquement mental, de neurasthénie, d'hystérie atténuée fait partie de la rançon que paie l'artiste à la nature, toujours hostile à l'esprit (1). Mais sa pensée la plus profonde, c'est qu'il vaut la peine de courir tous ces dangers et

(1) Ce trait est nettement indiqué par Gœthe dans son *Tasse* que Spitteler cite à propos d'*Imago*. Cf. la conférence de Spitteler sur *La Personnalité du Poète*.

de souffrir tous ces maux, s'il en résulte une possibilité de vie noble et de fécondité artistique. Le mythe de la Reine sévère et d'Imago, c'est encore le mythe de Prométhée et de son âme, l'épopée chevaleresque du papillon et de sa « belle Dame, » le conte du capitaine Chanteur et de son page Fier-Orgueil. C'est une transposition, et des plus légitimes, du thème éternel de tous les romans courtois où le paladin meurt pour sa Dame et lui rend grâces. La moitié au moins des *Ballades* sont inspirées du même motif, l'un des plus constans qui soient chez Spitteler : le héros qui préfère au bonheur paisible quelque grande aventure, donne, en souffrant pour son idée, et en mourant pour elle, la plus haute preuve de sa liberté. Et par cette liberté conquise, il retrouve la joie, au fond du plus amer calice.

Joie paradoxale, qui jaillit au sein des circonstances les plus hostiles. *Imago* trace une caricature impitoyable de la petite ville suisse-allemande, avec sa bourgeoisie confortable et industrieuse, qui se réunit le soir au cercle de l'*Idealia* afin de se distraire et de s'orner l'esprit en écoutant de la musique et des conférences. Rien n'échappe à la sensibilité surexcitée de Victor-Spitteler, condamné à cet « enfer de la bonhomie » *(Hölle der Gemütlichkeit)* : ni la banalité des conversations, ni la sottise des engouemens de coterie, ni la nullité bavarde et gourmande des femmes, ni les creuses déclamations sur les bienfaits de l'école primaire, la beauté des Alpes ou le patriotisme fédéral. Si grand est cependant l'empire exercé sur lui par Theuda, que Victor essaye de s'apprivoiser à l'*Idealia :* on le rencontre à tous les concerts, aux conférences sur « l'amour chez les anciens Germains » et autres sujets « intéressans ; » il consent à tenir un rôle d'ours dans un petit à-propos en vers. Puis, sautant à l'autre extrême, il use de brutalité voulue, de paradoxes blessans, d'insultes à ce qu'on doit respecter le plus au monde : la patrie et la ville natale, la famille et la religion, la poésie et l'art. Il n'arrive même pas à émouvoir l'honnête femme, médiocre, mais heureuse, qu'est en réalité sa princesse de rêve. Après les scènes les plus ridicules, les plus humiliantes, il faut en venir à un départ presque ignominieux. Ainsi la prose a vaincu la poésie, la vie banale a triomphé du rêve ? Non, car tandis que Victor, livré à de sombres pensées, regarde le paysage familier disparaître aux portières, deux consolations lui restent : le manuscrit, né de sa souffrance, et qui dit la gloire immor-

telle de la Reine sévère ; et le long de la voie, galopant sur un coursier blanc, Imago elle-même, l'Auguste Fiacnée, le rêve invincible et triomphant : « J'ai vu, murmure-t-elle, ta constance et ta fidélité parmi le deuil et la souffrance... Je t'ai vu sortir immaculé des remous de ta passion ; c'est pourquoi, de joie, j'ai posé sur mes cheveux cette guirlande... Tes larmes ont lavé ta folie. » De l'âme torturée monte alors un cri de reconnaissance : « Sainte reine de ma vie, ton nom est réconfort et miséricorde ! Malheur à moi, si je ne t'avais point ! Heureux suis-je de te posséder ! »

Imago éclaire sur bien des points le *Prométhée*. Transposée dans la réalité vulgaire, et à cause de cela dans le mode humoristique, c'est la même crise morale qui nous y est décrite. Le calcul ambitieux qui consiste à sacrifier le bonheur présent à une grandeur ultérieure y est, somme toute, justifié; mais tout le livre est plein du cruel débat intime qui précède ce choix, et lui succède aussi. Dans le *Prométhée* déjà, les pensées du solitaire élevaient parfois en lui un tumulte de voix discordantes. Ici, Victor est sans cesse en proie à « l'arche de Noé » intérieure qu'il gourmande et morigène en vain : la Raison le tire par la manche ou lui tape sur l'épaule; l'Imagination, dame Anastasie Fantaisie, l'étourdit d'un défilé d'images ahurissantes; le Vouloir, en chevalier au Lion, parade à tort et à travers; et le Cœur, pauvre lapin tremblant qu'on saisit aux oreilles, ne répond à tous les raisonnemens que par un « Couic ! » piteux. Spitteler a dit plusieurs fois son horreur du roman psychologique moderne et du lyrisme sentimental (1); il réussit dans *Imago* ce tour de force de présenter l'analyse d'une crise morale sous forme symbolique, plastique même, sous forme d'une allégorie toujours vivante et dont le sens profond, ainsi qu'il l'a dit ailleurs, « glisse sous l'action, semblable au reflet dans l'eau d'un navire à voiles qui marche. » Il faut remonter, comme on l'a dit spirituellement, à la *Vita nuova*, pour retrouver ce mélange intime de réalisme et de mysticisme, cette peinture allégorique et fidèle de ce que peut une image féminine adorée sur une sensibilité et une destinée de poète (2).

(1) Voir, dans *les Vérités souriantes*, les chapitres sur *la Poésie virile*, *le Style réaliste*, *le Style idéaliste*, etc.

(2) Le rapprochement est de Robert Faesi, déjà cité.

*
* *

C'est une allégorie d'une tout autre envergure que le grand poème du *Printemps olympien*. Il déroule, en trente-trois chants, une sorte de *Divine Comédie*, à partir de l'Érèbe marécageux, jusqu'aux cimes « colorées » de l'Olympe, puis sur la terre et dans le ciel où les dieux en vacances courent leurs merveilleuses aventures. Une première rédaction se terminait par des fêtes olympiennes et un triomphe d'Aphrodite que Spitteler a plus tard repoussés à l'intérieur du poème, réservant pour le dénouement la vocation d'Héraklès, vocation héroïque qui nous ramène au thème initial du *Prométhée*.

Les dieux de Spitteler portent les mêmes noms que dans la mythologie grecque. Des dieux grecs ils ont gardé un caractère général, mais vague, auquel s'ajoutent mille traits qui les font plus individuels et plus humains. C'est une humanité plus forte, plus libre et plus riante que la nôtre, « un cercle noble et choisi de dieux et de déesses sans peur et sans reproche, » une cité divine en marche vers sa destinée, mais aussi une humanité héroïque entraînée par sa fougue juvénile. Si Zeus est le dieu du tonnerre, il est aussi et surtout l'homme d'action, le chef, celui qui réussit, par des moyens grossiers et toujours illégitimes, à s'assurer l'empire du monde; lourd d'apparence et rustaud, il est pourtant le monarque prédestiné, parce qu'il sait commander et prendre les responsabilités, y compris celle du crime. Une mélancolie germanique pèse sur ce héros de la force brutale et sans joie, que la dure contrainte du Destin a fait ce qu'il est : « ambitieux, triste et grand. » Héra, près de lui, par son orgueil, sa cruauté, sa perfidie, sa violence sauvage et son hypocondrie, est, elle aussi, une déesse du Nord exilée sous le ciel grec, seule mortelle entre les immortels. Mais l'homme d'action peut s'accommoder de cette compagne rebelle et passionnée : « La louve et le loup, dit Héra, peuvent s'aimer d'amour. » La lumière hellénique, au contraire, est à flots répandue sur les figures d'Apollon et d'Artémis, d'Hermès et de Pallas : dieux libérateurs par excellence, dieux de la poésie, de l'intelligence lucide et douce, de l'héroïsme allègre et désintéressé; déesses qui sont le courage féminin personnifié, la tendresse active et audacieuse, l'enthousiasme pur. Et pour donner à ce panthéon toute la

diversité possible, Spitteler a fait de Poseidon le plus joyeux des matamores, le plus réjouissant des tranche-montagne, dont les burlesques aventures n'altèrent jamais la bonne humeur. Aphrodite, enfin, déesse de la beauté et du plaisir, est, de toutes ses figures, la plus vivante, la plus chaude, la plus folle, celle qui promène à travers le ciel et la terre la plus débordante et plus animale joie de vivre.

Sur tous ces dieux pèse une destinée, la loi d'airain du roi Ananké (1), « celui qui contraint parce qu'il est contraint » *(der gezwungene Zwang)*. Le poème retrace une grande crise métaphysique : la fin du règne de Kronos, l'aurore du règne de Zeus, le *Printemps Olympien*. Événemens mythiques qui ne seraient pas assurés de nous toucher si nous n'y lisions en même temps la brillante allégorie de toute vie morale supérieure : depuis l'inconscience grise de la vie végétative jusqu'aux régions de l'héroïsme conscient, de la lutte, du sacrifice, de la victoire, du bonheur conquis. Toute la première partie retrace l'ascension des jeunes dieux vers l'Olympe où les attend Héra, la reine-vierge qu'il faudra conquérir de haute lutte; c'est un prétexte à magnifiques descriptions épiques et pittoresques : forteresses et bastions du monde souterrain, voûtes sonores de l'Érèbe où veillent, comme chez Dante, des centaures et des géans; prairies voilées de brume, étangs muets couverts de cygnes, d'où émerge le palais d'Hadès entre les ormes; paysages qu'on dirait hollandais, routes droites entre les peupliers, canaux rectilignes bordés de bouleaux et de saules, région du Styx où les sept dangers infernaux guettent les voyageurs, rencontre du roi Kronos, détrôné, sur son cheval noir qui croule avec lui dans l'abîme, tunnel rocheux qui mène du monde d'en-bas à celui d'en-haut. L'ascension du mont du Matin emprunte à des souvenirs précis d'alpiniste sa fraîche couleur, ses parfums sylvestres, ses bruissemens d'ailes ou de feuilles froissées, le fracas de ses cascades écumantes. Voici les forêts traversées de moraines pierreuses, les hautes futaies et leur silence, la prairie et son banc rustique auprès de la fontaine à deux goulots dont l'un verse « l'eau de contre-cœur; » plus haut, les pâturages

(1) Spitteler se joue plaisamment de la mythologie traditionnelle; il donne à ce roi le nom féminin de la fatalité. De même, *Hadès*, *Pluton* et *Pluto* sont chez lui trois personnages distincts, dont le dernier est un chien; *Psyché* une bergère simple d'esprit, etc.

fleuris de gentiane ou d'anémone, les taillis de framboisiers, les crevasses où se montrent à nu « le granit et le gneiss, ossemens blancs du passé. » Plus haut encore s'épanouit le ciel d'Ouranos, région métaphysique où l'on n'arrive que porté sur l'aile des hippogriffes, — région de rêve où paissent les chevaux du soleil et les biches de la nuit, sous les arbres que hantent l'oiseau Argus et la chimère rose. Grave tentation, pour des héros, que ce jardin paradisiaque où règne le roi Ouranos, juste et sage, entouré de ses filles (1), les sept belles Amashpands, créatures d'innocence, de grâce et de bonté. Ceux qu'attend une tâche héroïque n'ont pas le droit de séjourner au pays du loisir heureux et de l'amour idyllique : le Paradis d'Ouranos est une halte délicieuse, il n'est pas le but (2).

C'est en plein ciel, au delà des nuées, que le pays olympien déploie son golfe d'or au moelleux contour et sa montagne majestueuse « couronnée d'argent, chaussée de pourpre, assise au bord de la mer, l'épée en travers des genoux. » Les pèlerins y accostent en plein triomphe :

Ils contournèrent le rivage aux maisons nombreuses et entrèrent lentement dans le port, salués par des symphonies de trompes et de tambourins, parmi les vivats, les cris, le tumulte populaire. Des mille gondoles qui fourmillaient autour du navire montaient les dithyrambes passionnés et la vibration des cymbales; et des Ménades hardies les suivaient à la nage, folâtraient autour du vaisseau et faisaient onduler leurs corps blancs; soudain Mélissa, la plus belle, grimpa à bord, se hissa le long d'un cordage et, sautant dans la hune, détacha les nœuds compliqués de sa fauve chevelure entremêlée de perles et fit flotter au vent l'onduleuse toison, tout en lançant loin d'elle ceinture et colliers. Nue et blanche, avec de lents gestes voluptueux, elle jeta en riant ces paroles audacieuses : « Holà! Choisissez-moi pour emblème et pour bannière! C'est sous mon signe que vous entrerez à l'Olympe. Puissant est le destin, plus puissant le désir. La terre est sous vos pieds, mais plus haut que vos têtes rayonne la beauté. »

Après les fêtes solennelles de l'accueil, les députations de Prytanes, les cortèges de Dieux, d'Amazones et de Centaures,

(1) Autre exemple de la liberté dont use Spitteler à l'égard des mythes anciens : Ormuzd et ses ministres, les « Immortels bienfaisans » (Amshashpand, que Spitteler écrit *Amashpand*) transformés en un groupe de rieuses Péris.

(2) *Zum Paradiese haben Helden nicht Behuf.*

les concours solennels ont lieu sur le vaste champ d'Agon en présence de la reine humiliée et hostile : Apollon et Hermès triomphent ensemble au concours de chant, grâce aux mythes charmans de Psyché et de la vallée d'Elysion. A la course, tandis qu'Éros se laisse distraire par une suivante d'Héra, Apollon arrive premier au but. A la course en chars il triomphe encore, ainsi qu'au concours de prophétie. Cependant la haine s'amoncelle dans le cœur d'Héra; elle déteste ce dieu de la lumière à qui personne ne sait résister « parce que sa lumineuse bonté désarme l'envie. » Aussi quand Zeus, par jalousie et par ambition, s'empare du château d'Héra et de sa couronne, pu tâche de détourner la reine du héros qui l'a légitimement conquise, elle se laisse faire sans résistance, accepte même le massacre de ses fidèles Amazones et se jette dans les bras de l'usurpateur, avec cet aveu : « La trahison est un tel délice! »

Zeus désormais tient le sceptre du monde, mais porte aussi le lourd fardeau de ses responsabilités. Les dieux, d'abord indignés, se révoltent, puis cèdent aux douces paroles d'Irène, déesse de la Paix. Pour célébrer les noces surhumaines de Zeus et d'Héra, une trève est accordée aux dieux et aux hommes par la Moïra, fille d'Ananké. Tant que flottera sur le palais l'oriflamme vert du Bonheur, tant que les époux divins, tout à leur jeune félicité, oublieront le monde et laisseront flotter au hasard les rênes de l'univers, dieux et demi-dieux parcourront en liberté les espaces célestes et les forêts de la terre, occupés de leurs chasses et de leurs amours. Les aventures de ces dieux vagabonds forment au centre du poème une précieuse constellation de douze contes en vers où l'imagination brillante et vive de Spitteler s'est donné libre carrière (1).

Mais un jour, Ananké découvre la ruse de Moïra et l'outrecuidance d'Aphrodite qui s'est adjugé le gouvernement des choses de ce monde. C'en est fait de l'idylle olympienne et du délire dionysiaque sans frein. Pour humilier Aphrodite, il suffit d'envoyer sur le cortège triomphal qu'elle prépare un déluge d'eau qui forcera la déesse trempée à se réfugier sous l'auvent d'un toit, puis dans un grenier à foin, enfin dans un

(1) *Borée sur son char. Ajax et les Géants. Actéon le chasseur farouche. Apollon explorateur. Poseidon et la foudre. Dionysos le Voyant. Le nain Hyphaïst. Hylas et Caléduse. Hermès libérateur. Pallas et le Pélargue. Apollon héroïque. Aphrodite.*

bourbier peuplé d'anguilles où elle confesse plaisamment que « nul n'est dieu quand il pleut. » Pour mettre la discorde entre Héra et Zeus, Ananké envoie dans le cœur de la déesse de méchans petits vautours femelles, qui lui inspireront les caprices, les bouderies et les violences déraisonnables destinés à exaspérer le maître des dieux.

Ramené par cet expédient aux choses sérieuses, Zeus brusquement assagi conçoit le drame de la vie universelle où règnent les appétits sourds, « la lutte fratricide des créatures excitées par la faim tyrannique qui veut sa nourriture, la rivalité muette et sournoise des plantes qui, sous le sol, se disputent de leur pied crochu, le filet d'eau convoité. » Comme disait déjà le *Satyre* de Victor Hugo,

> Il peignit l'arbre vu du côté des racines,
> Le combat souterrain des plantes assassines.

Mais dans « cet enfer fardé de soleil, » ce grand charnier où les vivans s'entre-dévorent en toute innocence, un être apparaît, dont les beaux yeux regardent le ciel, — un être faible, de chair et de sang, lui aussi condamné à tuer et à manger pour vivre. Mais seul entre les créatures, il possède une flamme d'intelligence sur son front, une lueur de tendresse dans ses yeux. Il cherche, il doute, il souffre, il s'apitoie ; et sans doute il n'est pas ce Rédempteur universel que les animaux fascinés croient discerner en lui. Il suffit qu'il soit ce cœur pitoyable pour que toutes les créatures l'acclament : « Dans ce monde farouche, plein de haine et d'inimitié, apparaît l'amour, se montre la pitié!... Un frère nous est né, un ami nous est donné, un cœur qui nous comprend, nous aime et sait nous plaindre. Vive l'Homme-Roi! »

Qu'importe alors que Zeus fasse chez les hommes de tristes expériences, qu'il y voie acclamer son propre singe Hideux, accoutré de pourpre et vautré dans un carrosse, tandis que l'Olympien lui-même, déguisé en paysan, est déclaré fou et incarcéré comme tel ? Sa fureur qui menaçait d'exterminer la race humaine cède pourtant à ce profond soupir des animaux qui intercèdent pour l'homme. Dans cette race médiocre elle-même, il distingue une âme d'exception, une âme forte, une âme indomptable, un Héraklès incapable de plier devant aucun pouvoir humain ou divin, si prestigieux soit-il. Le poème de

la joie divine, de l'allégresse olympienne, se termine par la vocation du héros humain : vocation grave, qui impliquera toutes les luttes et beaucoup de blessures, mais peut être la suprême récompense : la gloire. En vain Héra, dont la méchanceté grandit à mesure que s'étend sur elle l'ombre froide de la mort, prédit à Héraklès les fatigues et les travaux qui l'attendent, la vanité de son effort, l'ingratitude des hommes. En vain, elle lui fait le don fatal, pernicieux aux héros énergiques : « un cœur tendre et crédule » (*ein weiches Narrenherz*), qui le prédestine à toutes les tortures de l'amour. Sa réponse est invariable : « Je m'appelle Héraklès, je ne voudrais changer avec personne. » Possédant la noblesse d'Artémis et le courage d'Apollon, l'esprit pénétrant de Pallas, le regard lumineux et bienveillant d'Hermès et la gaîté d'Aphrodite, il ne reçoit de son protecteur Zeus que cet unique conseil : « Garde la tête haute : méprise la canaille et ne sois pas un sot ! » Si son œuvre doit connaître la défaillance, du moins il gardera cette foi en lui-même et dans sa mission qui permet de marcher la tête haute jusqu'au bout : « O tonnerre dansant des cascades qu'environne le vol des aigles ! Que ma devise soit « Courage ! » jusqu'à mon dernier souffle. *Quand même !* tel est le nom de cœur... Sottise, je te défie ! Méchanceté je te brave ! Qui jugulera jamais celui qui porte le signe de Zeus? »

*
* *

Il n'est guère possible de donner en quelques pages l'analyse du *Printemps Olympien*. On n'évoque pas suffisamment ainsi la prodigieuse richesse des épisodes et des descriptions, le réalisme homérique des scènes familières ni l'humour jovial qui s'y mêle à de l'émotion tragique ou à de la tendresse. Spitteler y déploie toute sa fertilité d'invention et de description, souvent gênée par le cadre étroit des ballades. L'image, chez lui, naît de l'émotion et de la passion, avec une spontanéité, une richesse qui font songer à Victor Hugo, nourrie d'une pensée large et humaine, très libre de croyances métaphysiques anciennes, tournée vers l'avenir. S'il est vrai qu'une des fonctions de la poésie soit de nous suggérer en images ce que serait un monde de liberté parfaite, affranchi de toute la misère humaine, fait pour le soleil et pour la joie, la poésie de Spitteler remplit d'abord cette première fonction. Mais elle ne se

nourrit pas de rêve pur. Elle sait entendre et interpréter le gémissement des créatures. Elle imagine le « Livre des Plaintes universelles » où des marteaux d'acier gravent en caractères indélébiles sur la pierre le témoignage de toute douleur humaine ou animale. Elle accuse, non pas les dieux qui ne sont, à tout prendre, que l'élite humaine, celle qui gouverne, qui pense et qui prévoit, mais le cruel mécanisme des choses, l'Automate d'airain masqué de silex dont le char gigantesque écrase sous ses roues d'acier toute velléité de justice, de sagesse, de bonté. « A travers l'éclat lumineux du monde extérieur, a dit Spitteler, le poète épique plonge son regard dans de noirs et profonds abîmes. »

Par momens surgissent des visions consolantes : mort d'Ananké, aube pâle qui hésite à l'horizon, au delà du lac gris du Nirvâna, rocher d'Eschaton d'où l'on aperçoit les fins dernières des choses, chapelle souterraine où sommeille l'ange Espérance à l'ombre de l'arbre Thateron. Mais tout cela n'est que rêve, envers du réel, vision de ce qui n'est pas, pays illusoire du Non-Être. « On croit qu'il existe un pays de Méon (1), l'Espérance prie que cette croyance soit vraie. » La consolation réelle est ailleurs : elle est dans l'action, dans la lutte, dans le dévouement aux grandes causes. Elle est dans l'allégresse intérieure du héros actif parvenu au faîte de son triomphe, et libre enfin, par son courage. Ouranos bienfaisant, Actéon destructeur des monstres, Ajax vainqueur des géans grossiers, Hermès et Pallas, libérateurs, Apollon, surtout, vainqueur à tous les jeux, Apollon et sa fidèle Artémis guidant parmi les champs de roses du ciel le char du Soleil, Apollon, vainqueur des Pieds-Plats et de leur monstrueux zeppelin, le Gangrénoptéros : c'est sur de pareilles visions de force et de grâce victorieuses, sur de pareils triomphes de l'intelligence et de la bonté que Spitteler tient de préférence nos regards attachés. Figures surhumaines par les proportions et par la beauté. Figures humaines par la passion qui les anime, par la tendresse qui les joint, par leur révolte contre tout ce que leur cœur juge injuste souffrance ou laideur imbécile.

« Dans le dur univers d'Ananké, » dit Apollon, « je n'ai trouvé de réconfort durable que dans la double étoile des yeux

(1) Méon = Μὴ ὄν, non-être, terme platonicien.

aimans et dans le tendre murmure des lèvres reconnaissantes. » La tendresse noble qui unit d'une fraternité de combat Hermès et Pallas, Apollon et Artémis, la tendresse jeune et mystique de Caléduse pour Hylas, réalisent à leur manière le paradis de nos rêves. La puissante séduction sensuelle qui émane d'Héra, plus encore d'Aphrodite, la grande bacchanale qui entraîne dans son vertige les hommes et les dieux, sont encore au nombre de ces forces qui soutiennent et font durer l'univers et dans lesquelles un poète adore la toute-puissance de la beauté. « Sois la bienvenue, ô femme! s'écrie Zeus, seul mensonge qui vaille d'être vécu! » Et quand Aphrodite propose à l'énigme du monde cette simple solution : « Le but de l'univers, c'est moi, » il n'y a pas de protestation parmi les Immortels.

Spitteler aime l'antiquité en humaniste et en peintre, comme l'aimaient les hommes de la Renaissance, parce qu'elle est une force d'affranchissement et une source inépuisable de beauté. N'oublions pas que Bâle est, depuis le XVIe siècle, un centre d'humanisme et qu'elle a produit au XIXe siècle un peintre, Boecklin, dont l'inspiration n'est pas sans analogie avec celle de Spitteler. « Ce qui m'a séduit dans la mythologie grecque, a dit Spitteler, c'est l'effet pittoresque du nu en plein air, dans un décor sylvestre ou marin (1). » A la splendeur des personnages divins s'harmonise la majesté du paysage aux grandes lignes calmes, aux couleurs brillantes et pures, paysage héroïque dont l'ordonnance large et symbolique ne nuit pas à la précision gracieuse du détail. Ce monde divin que Spitteler ressuscite est à la fois analogue aux mythologies antiques et différent d'elles. Non seulement à cause d'amusans anachronismes qui introduisent dans l'Olympe l'ascenseur, la machine à vapeur, le cinéma, l'aéroplane et le dirigeable, mais par la préoccupation morale qui est au fond des plus brillans épisodes. S'il faut lui trouver chez nous des termes de comparaison, je dirai que pour l'abondance et la plasticité des images, pour l'éloquence de telle véhémente apostrophe, Spitteler rappelle par momens Leconte de Lisle, pour le sentiment panthéiste de la nature Henri de Régnier et Maurice de Guérin, pour la verve héroïcomique certains de nos poètes du XVIIe siècle. Mais c'est du

(1) Voir par exemple la vision du Paradis terrestre (*Extramundana*) et divers passages du *Printemps Olympien* (Aventures d'Aphrodite, Poseidon et la néréide Elissa, jeux nautiques etc.)

fatalisme pessimiste de Hebbel que procède sa vision du crime universel, c'est de Hebbel qu'il semble tenir sa préoccupation morale dominante et son sens tragique de la destinée. Depuis les *Nibelungen* de Hebbel, depuis la *Tétralogie* de Richard Wagner, on n'avait pas essayé en Allemagne de reconstitution aussi large des mythologies primitives adaptées à une métaphysique moderne, à un sentiment moderne surtout. Pour cette transposition, Spitteler utilise non pas la musique, comme Wagner, mais les ressources de la peinture décorative et de l'impressionnisme contemporain. Des artistes comme Boecklin et Klinger ne sont pas étrangers à son inspiration.

Sa poésie tend, par un progrès continu depuis le *Prométhée*, à l'idéal qu'il a tant de fois défini, en prose et en vers. L'art, a-t-il dit, est généreux et bienveillant comme la beauté dont il est né. Il est un réconfort et une lumière. A tous il offre le don divin; à tous il adresse l'appel mystérieux de la beauté. Né d'une allégresse intérieure qui veut se répandre, il est fait « de joie et de soleil, » il est la libéralité gratuite des cœurs généreux et bons. Cet idéal tout lumineux que les *Vérités souriantes* définissent en termes éloquens, Spitteler a travaillé toute sa vie à s'en rapprocher. Peut-être n'a-t-il pas tout à fait réussi à se dégager d'un didactisme suisse qui alourdit constamment son vol. La richesse même de sa pensée l'encombre parfois. Il n'est pas au nombre de ces talens heureux et faciles qui n'ont qu'à étendre la main pour cueillir la moisson fleurie des heures. En revanche, s'il est vrai que, comme il l'a dit, « l'aigle et les nobles oiseaux des hautes cimes n'appartiennent qu'au plus intrépide chasseur, » il est ce chasseur audacieux, dénicheur d'aigles, explorateur de cimes, inventeur en poésie et penseur original en matière de critique et d'esthétique.

*
* *

Depuis une douzaine d'années, le public allemand venait à lui. Le chef d'orchestre Weingartner l'avait « découvert » en 1905 (1). Carl Meissner, en 1912, écrivait, non sans quelque partialité : « Depuis qu'Ibsen, Tolstoï et Strindberg sont morts, Spitteler est le seul génie vivant de nos jours. » Et Soergel : « Pour beaucoup d'entre nous, Spitteler est l'empereur caché

(1) Félix Weingartner : *Carl Spitteler. Ein Künstlerisches Erlebnis.*

qui se révélera. » « Il a été, par toutes les figures de son *Printemps Olympien*, notre professeur d'héroïsme, » — écrit en 1914, avec un soupir de regret, l'étudiant en théologie Rudolf Meyer.

Mais en 1914, survint la guerre ; de Belgique arrivaient les nouvelles stupéfiantes : violation de la neutralité, horreurs de la première invasion. Des invites pressantes venaient d'Allemagne, sommant les Suisses de prendre parti pour leurs congénères allemands, pour la culture, la langue, la civilisation germaniques. Un fossé menaçait de se creuser entre les deux Suisses, l'allemande et la française. Spitteler, des premiers, a vu le danger. Lui si choyé en Allemagne, si inconnu en France, a eu le courage de refuser toute soumission au mot d'ordre impérial. Il a su dire, tout en réservant les droits de la neutralité, où se situaient pour lui les belligérans sur l'échelle du juste et de l'injuste. Pour la France, pour l'Angleterre, il a trouvé des paroles d'amitié et de reconnaissance, des paroles justes pour la Russie et l'Italie ; pour la Belgique et la Serbie, des paroles vengeresses, qui flétrissent le Caïn germanique, préoccupé de vilipender ses victimes après les avoir égorgées (1).

Les Allemands n'ont pas pardonné à Spitteler ses justes sévérités. Ils avaient cru pouvoir appâter avec du miel le vieux solitaire. Mauvais psychologues comme toujours, ils ont oublié que l'âme de Prométhée et celle d'Héraklès ne se plient à aucun compromis et n'acceptent jamais un marché avantageux. A notre tour, n'aurions-nous pas un peu le devoir de faire accueil à ce grand artiste qui est aussi une haute conscience, au poète qui a démontré par son œuvre quelle sorte d'émotion tragique, de beauté, d'énergie peut se dégager d'une philosophie pessimiste de l'univers ? Car ce qui en jaillit, en dernière analyse, c'est l'acceptation totale de la vie, de la lutte et de la mort même, conçues comme les occasions de déployer au jour l'activité passionnée d'une grande âme, de savourer l'enivrant breuvage de la volupté et de répandre en bienfaits sur les hommes la surabondance d'un héroïque bonheur.

Spitteler, Allemand par la langue et par plus d'une nuance de sa sensibilité, nous est proche par quelques côtés. Dans l'analyse et la critique, il dispose d'une pénétration et d'une liberté d'esprit qu'on ne retrouve guère en Allemagne à ce

(1) Conférence donnée à Zurich le 14 décembre 1914. Traduite en français sous ce titre : *Notre point de vue suisse* (Zurich 1915).

degré. Son sens de la composition décorative, de la ligne sobre et de la lumière méridionale révèle une préférence pour les formes d'art gréco-latines, préférence qu'il a maintes fois exprimée (1). Nous savons qu'il a beaucoup lu les classiques français, italiens et espagnols. Sophocle, Dante, l'Arioste et Corneille sont, avec Schiller, ses poètes préférés. Et ce n'est pas un hasard si les héros qu'il glorifie se nomment Prométhée, Thémistocle, Thésée, Héraklès, Apollon, et non pas Siegfried ou Wotan. Plus latin que germain par les qualités plastiques de son imagination, plus peintre que musicien, descriptif et conteur plutôt que lyrique, rationaliste plutôt que mystique, Spitteler a certes de quoi nous toucher et nous séduire.

Mais par-dessus tout, il est suisse, par son caractère et par son talent, par son indépendance montagnarde, par ce bon sens démocratique qui refuse le respect aux « grandeurs d'établisment » dont parle Pascal. Il reste bâlois par son humanisme, par sa communion vivante à l'âme de l'antiquité païenne, par son humour un peu âpre aussi, par sa verve comique et drue. Il doit à sa terre natale la substance même dont ses visions sont faites : souvenirs précis d'alpiniste et d'entomologiste, impressions innombrables de paysages, d'atmosphères, d'heures changeantes, de reflets nuancés (2). Avouons qu'il subsiste chez lui un peu trop de zèle enseignant et une certaine incapacité à trouver la mélodie chantante et variée. Cette réserve faite, il lui reste encore tant de gracieuses et puissantes qualités d'imagination, une si riche faculté d'invention, une si claire pénétration psychologique que des lecteurs français peuvent et doivent se plaire à ces œuvres. On a traduit, dans ces derniers temps, la plupart des volumes de prose de Spitteler (3). Cela est bien. Mais il faudra toujours lire dans le texte les *Papillons* et les *Ballades*, le *Prométhée* et le *Printemps Olympien*. On peut trouver, même

(1) Voir divers chapitres des *Vérités souriantes*.

(2) « Le cerisier d'Aphrodite, le noyer de Pandore, l'herbe de Baldur, le blé de la Dame de Midi ont poussé dans les champs de mon grand'père. Ils ont bien supporté d'être transplantés jusque sur l'Olympe... Chaque fois que, dans mes œuvres, il est question d'une maison en construction, j'en ai emprunté la tonalité sentimentale à la construction de la maison de mon père... le sapin enrubanné du faîtage, je l'ai planté sur le palais de Zeus. » (*Meine frühesten Erlebnisse*, p. 43, 67 et *passim*.)

(3) *Récits et légendes* (*Friedli der Kolderi*. Chez Fischbacher, 1892.) *Le lieutenant Conrad* (par M. Valentin, 1915.) *Les petits Misogynes* (par Mme la vicomtesse de Roquette-Buisson, 1917.) *Mes premiers souvenirs* (par H. de Ziegler, 1917.) *Imago* (par Mme Gabrielle Godet, 1917).

en temps de guerre, plaisir et réconfort à parcourir ces paysages élyséens, à fréquenter cette race royale de héros et de dieux dont l'énergie n'est pas brutale, dont l'héroïsme n'est pas guindé, dont l'ambition n'est pas cruelle, ni oppressive pour autrui. Héros dont le plus sublime, Apollon, après avoir frappé ses ennemis, trouve encore des paroles de pitié et de justice et maudit, du haut de sa grande âme pacifique, la force à laquelle il a été contraint de recourir. C'est cette nuance d'énergie si profondément humaine qui nous fait aimer la pensée de Spitteler, et nous permet de reconnaître en lui un homme de notre race et de notre époque.

Il y a, dans l'œuvre de Michel-Ange, une statue étrange et belle : celle que le maître a nommée le *Génie victorieux*. Éphèbe svelte et musculeux dont l'attitude dit la vigueur et l'agilité, il vient de remporter une facile victoire sur la brute que son genou presse et terrasse encore. Mais, à l'instant de consommer son triomphe, il semble hésiter et réfléchir : le geste de son bras s'est alangui, sa bouche exprime la tristesse et son regard semble chercher, au delà du monde visible, un autre but qui ressemble mieux à son rêve. Il ira jusqu'au bout de sa besogne, sans doute ; son front volontaire, la tension de tous ses muscles nous en sont garans. Mais cette ombre de mélancolie posée sur la joie athlétique de l'antiquité païenne, cette façon chrétienne et moderne de pressentir l'infini et d'aspirer à une harmonie plus parfaite de l'idéal et du réel, cette beauté charnelle pénétrée et tourmentée par l'esprit, c'est le génie de la Renaissance. C'est aussi, dans ses meilleurs jours, le génie de Carl Spitteler.

G. Bianquis.

LA
PUISSANCE FINANCIÈRE DES ÉTATS-UNIS
ET
SON EXPANSION MONDIALE

On aurait pu croire, jusqu'en 1917, que l'heureux destin des États-Unis les mettrait à l'abri des risques de la guerre, tout en leur préparant un magnifique avenir économique et financier. Honneur au président Wilson, qui a révélé au monde un idéal américain, une haute conception du Droit, au service desquels sont mises aujourd'hui toutes les forces en hommes, en capitaux et en industrie de l'un des plus grands pays du monde! Honneur aux États-Unis qui, par leur puissant ascendant sur les autres peuples de l'Amérique du Sud, ont entraîné vers notre cause tout un continent, en montrant que, dans une guerre où sont en jeu les principes mêmes de la civilisation, les bases de toute société organisée, nul n'a le droit de rester neutre!

Si les États-Unis ont pris la détermination de se ranger à nos côtés, en jetant dans la balance tout le poids de leur formidable organisation, à défaut de conquêtes territoriales, ils peuvent légitimement espérer de la guerre des résultats d'un autre ordre, en raison de la situation prépondérante que leur créera, après la paix, leur vaste organisation de production ainsi que l'accumulation de leurs capitaux.

A la différence des nations d'Europe, comme la France, la Belgique ou la Russie, les États-Unis n'auront pas connu chez eux les horreurs de la guerre avec ses destructions, et la paix les retrouvera tout prêts à reporter sur un autre champ leur admirable esprit d'entreprise. Ils ne seront pas tributaires de l'étranger, à l'égal des autres peuples, pour leurs approvisionnemens, puisqu'ils détiennent les plus grands stocks de matières premières dans tous les genres : charbon, fer, pétrole, coton, cuivre, etc., et les principales denrées d'alimentation telles que le blé et la viande, tous articles que l'Europe doit, au contraire, venir chercher en Amérique pour combler les insuffisances de sa production.

Enfin, et ceci est le grand fait que nous devons retenir, puisqu'il rentre directement dans notre sujet, les États-Unis ne seront pas appauvris par la guerre, quelle que soit l'énormité de leurs charges navales ou militaires, car ils auront dépensé, sur leur propre sol, un argent emprunté exclusivement dans le pays. L'État aura pu se charger d'un énorme budget de guerre, et la richesse publique ou privée subir des transformations profondes ; il n'en est pas moins vrai que, n'ayant pas de dette extérieure qui pèsera sur leur situation monétaire, et le change étant constamment soutenu par une balance commerciale favorable, les Américains resteront les maîtres dans la lutte économique et financière.

L'heure n'est pas encore venue de mesurer ce que sera, dans cette lutte, l'effort à faire par nos nouveaux alliés. Nous pouvons seulement constater dès aujourd'hui que, pour leur coup d'essai, ils annoncent une mobilisation de milliards, qui montre combien les États-Unis voient grand en toute chose. Douze milliards de dollars engagés jusqu'au 30 juin 1918, soit près de 70 milliards de francs, sans compter les prêts aux Alliés prévus pour un montant de 7 milliards de dollars, telle est la première mise, inscrite au budget américain par le Secrétaire du Trésor, avec l'approbation du Congrès.

Pour parer à ses dépenses, le gouvernement vient de réaliser, à trois mois d'intervalle, deux grands emprunts, l'un en juin de 2 milliards de dollars, au taux de 3 et demi p. 100 l'autre en octobre, de 3 milliards 800 millions de dollars, au taux de 4 p. 100, qui ont eu l'un et l'autre un grand succès, surtout si l'on tient compte de leur taux très modéré, dans un pays où le

public n'était pas encore habitué à diriger son épargne vers les fonds d'État (1).

En attendant le déroulement des événemens, nous voudrions cependant fixer, dès à présent, ce point d'histoire : au moment où les États-Unis entrent en scène, dans ce conflit européen que leur intervention vient de transformer en un conflit mondial, comment se présente la situation financière du pays, quelles sont ses ressources, son organisation et les progrès réalisés, en un mot quel est, au point de vue financier, son degré de préparation après trois années d'enrichissement, qui ont eu la valeur d'un demi-siècle et forment la meilleure des préfaces dans une guerre d'usure où les ressources en argent sont l'un des plus sûrs gages de succès ?

Mais cette force financière dont disposent actuellement les États-Unis doit aussi servir à d'autres fins dans l'ordre économique, car ils entendent bien conserver après la guerre la situation que leur a conférée la puissance de leurs capitaux. Ils ont un programme d'expansion mondiale qui s'est dessiné nettement au cours de ces dernières années. Il nous paraît donc intéressant de l'étudier, dans ses grandes lignes, et de coordonner des faits déjà observés, pour montrer, dans cette politique financière, l'une des grandes pensées de ce que l'on appelait avant la guerre l'impérialisme américain. La suprématie des États-Unis sur le marché international, tel est le facteur nouveau dont il faut tenir compte dans nos prévisions d'avenir, en ce qu'il marque un revirement profond dans notre position vis-à-vis de l'Amérique, devenue pôle d'attraction de l'or et grande dispensatrice de capitaux. Ce rôle de banquier du monde, qui appartenait autrefois, pour une bonne part, à la France, passe maintenant aux mains de la grande République alliée. Nous sommes appelés ainsi à nous retrouver plus tard sur ce terrain, lorsque nous chercherons à reprendre notre place comme Puissance financière, et c'est pourquoi il est utile de connaître, dès à présent, les principaux élémens de ce problème d'après guerre. Les États-Unis nous tendent aujourd'hui

(1) Il a été offert par le public, pour ces deux emprunts, plus de 8 milliards de dollars, soit envion de 45 miliards de francs. D'autre part, dans cette même période, la Croix-Rouge américaine a réalisé, pour son compte, un emprunt public de 100 millions de dollars, ce qui est une preuve de l'ardeur généreuse, comme aussi de la puissance financière des États-Unis.

une main fraternelle; il faut qu'elle reste dans la nôtre, après la lutte, pour l'œuvre féconde de la paix.

I. — LES RESSOURCES FINANCIÈRES DES ÉTATS-UNIS

Le grand fait économique qui domine la situation des États-Unis depuis 1914, et dont tous les autres sont la conséquence, c'est le résultat inespéré de leur commerce international. Voici, d'ailleurs, le tableau comparé des importations et exportations pendant les trois dernières années fiscales, du 1er juillet 1914 au 30 juin 1917, qui fait apparaître cet énorme mouvement commercial :

12 mois.	Exportations.	Importations.	Excédent des exportations.
Du 1er juillet au 30 juin.	(En millions de dollars.)		
1914-1915	2 768	1 674	1 094
1915-1916	4 333	2 198	2 135
1916-1917	6 294	2 659	3 635

Le montant des exportations en 1916-1917 dépasse donc celui de l'année précédente de près de 2 milliards de dollars, soit, au cours actuel du change, 11 milliards et demi de francs (1).

Cette situation véritablement anormale, dont il faut chercher les causes non pas seulement dans l'accroissement des exportations de marchandises vers l'Europe, mais aussi dans l'augmentation des prix, a eu comme conséquence un large courant d'importations d'or vers les États-Unis, qui est venu modifier profondément l'état intérieur du pays au point de vue économique et monétaire. Ces entrées d'or se sont élevées, depuis le commencement de la guerre jusqu'à fin juin 1917, à 1 642 millions de dollars, contre une sortie d'or atteignant à peine 528 millions de dollars. Le solde resté aux États-Unis pendant cette période est donc de 1 114 millions de dollars, représentant plus de 6 milliards de francs, qui sont venus s'ajouter aux importantes disponibilités en or existant déjà dans le pays. Le stock d'or détenu par les États-Unis est évalué à 3 milliards de dollars, c'est-à-dire plus de 17 milliards de francs. C'est le plus grand réservoir d'or que l'on ait connu, et il n'est pas étonnant que les Américains conçoivent quelque

(1) Le change du dollar en francs est calculé sur le cours de 5,70

orgueil en voyant que le Pactole a changé son cours ancien pour couler de l'Europe vers l'Amérique (1).

Avec leur clairvoyance habituelle, les États-Unis ont immédiatement affronté, en s'appuyant sur la forte organisation de leurs banques, les grands problèmes financiers que dressait devant eux cette accumulation de richesse, conséquence d'une brusque rupture d'équilibre dans le mouvement de leur commerce extérieur. Le plus important de tous se pose en ces termes : sur un total d'exportations s'élevant à 10 milliards de dollars pour les deux derniers exercices, soit, du 1er juillet 1915 au 30 juin 1917, un montant d'environ 8 milliards a été dirigé vers les Alliés, c'est-à-dire principalement l'Angleterre et la France, alors que les importations en provenance de ces deux pays n'ont pu atteindre, pour la même période, qu'un chiffre de 900 millions de dollars. Il en est donc résulté une différence de plus de 7 milliards en faveur des États-Unis, dont le règlement devait être opéré avec des moyens exceptionnels, et sans peser trop lourdement sur les changes européens, puisqu'il n'y avait plus, sur le marché monétaire, de provisions suffisantes de dollars pour couvrir de pareils montans.

En présence de cette situation, les Américains ont eu la vision très nette, dès l'année 1915, qu'ils devaient trouver des formes de crédit pour faciliter le règlement de ces achats, et cela non seulement afin de favoriser le développement des échanges internationaux, mais en vue de l'intérêt supérieur de la défense financière des États-Unis.

Cette politique a été très bien exposée par la *National City Bank of New York* dans une circulaire du mois d'octobre 1915 : « Une nation, disait-elle, qui est en mesure d'écouler à l'étranger un stock de marchandises d'une valeur de plus de 3 milliards de dollars doit prévoir en même temps les crédits nécessaires pour financer ces exportations dans des conditions normales, afin de ne pas troubler, par contre-coup, la situation du commerce intérieur. Il est reconnu, en effet, que les brusques accumulations d'or ont pour effet, d'une part, de déprécier les taux d'intérêt et, d'autre part, d'exagérer les prix de vente des marchandises et les salaires, à un tel point que l'exportation

(1) La richesse totale des États-Unis est évaluée, d'après les statistiques, à 220 milliards de dollars, dans lesquels les ressources des Banques sont comprises pour 35 milliards de dollars.

tend à se restreindre d'elle-même jusqu'à ce que l'équilibre soit rétabli. »

C'est donc dans un intérêt bien compris qu'au cours des deux années 1915 et 1916, c'est-à-dire bien avant même d'être participans dans la guerre, les États-Unis, par l'entremise de leurs banques, ont prêté à la France un montant estimé à 770 millions de dollars et à l'Angleterre 1 100 millions de dollars, soit au total 1 870 millions de dollars, représentant environ 10 milliards 600 millions de francs, montant comprenant les grands emprunts et toutes les opérations d'avances à court terme ou de crédits commerciaux.

Ce point de vue est celui auquel les États-Unis se sont placés lorsqu'a été émis, vers la fin de 1915, le grand emprunt franco-anglais de 500 millions de dollars. En commentant cette opération à l'usage du public américain, le prospectus exposait que le produit de l'emprunt serait utilisé aux États-Unis par la Grande-Bretagne et la France et que, par conséquent, le pays lui-même était le premier intéressé à faciliter le règlement de ces achats, tout en maintenant l'équilibre de sa situation monétaire. Les banques américaines ne présentaient pas cette opération sous de fausses apparences sentimentales. Leur conduite était inspirée par un intérêt hautement avoué : augmenter le pouvoir d'achat de leurs emprunteurs, surtout lorsqu'ils offrent de bonnes garanties, en leur procurant des facilités de règlement au moyen d'un emprunt à long terme.

Si l'on veut chiffrer l'importance du concours américain pour les Alliés, il faut ajouter à ces vastes opérations d'État les nombreux crédits servant au règlement de transactions privées de nature commerciale et industrielle, dont le montant doit représenter approximativement un milliard de dollars. Enfin, il faut faire entrer en ligne de compte, comme grande opération financière, le rapatriement des valeurs américaines placées à l'étranger. Avant la guerre, on évaluait à 6 milliards de dollars environ le montant de ces placemens faits, pour la plus grande partie, en Angleterre. Or, d'après les indications les plus récentes, on estime que ce montant aurait été ramené au-dessous de 4 milliards de dollars, soit un retour d'au moins 2 milliards de dollars, dont une bonne partie, il est vrai, n'est point effectivement rachetée, mais sert de nantissement à des ouvertures de crédit en faveur des Alliés.

Enfin, lorsque les États-Unis sont sortis de la neutralité pour se ranger aux côtés de l'Entente, le gouvernement américain, — et non plus seulement les banques, comme dans les opérations précédentes, — est venu apporter aux Alliés son concours direct, sous la forme d'avances, dans une haute pensée de solidarité pour la mise en commun des ressources financières. Le total des prêts que les États-Unis ont faits aux Alliés, sous cette forme, en 1917, s'élève à la somme de 4 milliards 840 millions de dollars, soit 24 milliards de francs.

Ce puissant concours sert grandement nos intérêts en facilitant nos approvisionnemens de toute nature en Amérique et nous assure, sur ce vaste marché, le large crédit dont nous avons besoin pour maintenir jusqu'au bout, dans l'ordre économique, notre force de résistance.

Ces quelques indications d'ensemble sur l'effort financier des États-Unis nous permettent de constater que ceux-ci n'ont pas attendu de prendre une part active à la guerre pour entrer, vis-à-vis des Alliés, dans le rôle de grands prêteurs de capitaux. Bien avant l'entente militaire, il y avait déjà une coopération financière effective entre l'Amérique et l'Europe, une association de fait, fondée sur une compréhension très nette des intérêts réciproques.

Si les États-Unis nous ont rendu, sous cette forme, d'inappréciables services, il faut ajouter que, par une juste compensation, tous les crédits qu'ils nous consentent servent à régler des achats dans le pays et que l'argent est destiné à y rester. Il en est de même des grands emprunts, au total de 5 milliards 800 millions de dollars, qui ont été réalisés pour couvrir les dépenses de la guerre. Comme ils ne constituent, sous aucune forme, une dette extérieure, on peut répéter pour les États-Unis ce que Lloyd George, dans un discours récent, disait de l'Angleterre : « Une chose consolante est que la plus grande partie de la dette gigantesque contractée pour la guerre est une dette de famille, la Grande-Bretagne empruntant surtout à ses enfans. »

Après ce rapide exposé qui montre, avec l'éloquence des milliards, ce qu'est le présent pour les États-Unis, maîtres de l'heure, il convient de souligner ce fait qu'il n'y a point là seulement une politique de circonstance, née de la guerre et non destinée à lui survivre, mais, au contraire, une véritable

évolution du marché américain, qui est la conséquence des changemens précédemment apportés dans son organisation monétaire et bancaire.

Nous nous bornerons à rappeler, pour la compréhension des événemens actuels, que, par une de ces chances exceptionnelles, les États-Unis venaient précisément de réaliser, à la fin de 1913, sous le nom de *Federal Reserve Act*, une importante réforme de leur système financier, qui était bien la meilleure préparation pour jouer le grand rôle auquel les événemens les destinaient.

A la base de la nouvelle organisation, et pour en assurer le fonctionnement, se trouvent maintenant douze banques officielles dénommées *Federal Reserve Banks*, ayant leurs sièges à New-York, Chicago, Boston, Philadelphie, Saint-Louis, San Francisco, Cleveland, Minneapolis, Kansas City, Dallas, Richmond, Atlanta (avec succursale à New-Orléans), toutes fonctionnant sous le contrôle du *Federal Reserve Board* à Washington. Ces Banques ont reçu le pouvoir d'émission de billets, qui était, avant la réforme de 1913, réparti entre 7 589 *National Banks*.

Les nouveaux billets mis en circulation par les *Federal Reserve Banks*, sur la base d'une encaisse or de 40 pour 100 minimum, sont appelés à remplacer progressivement ceux qu'étaient auparavant autorisées à émettre les banques nationales. Fin décembre, le montant de cette nouvelle circulation de billets atteignait déjà 1 200 millions de dollars, sur une circulation monétaire totale représentant environ cinq milliards de dollars (1). Le régime monétaire des États-Unis, fondé maintenant sur une organisation centrale de banques, tend à se rapprocher de nos systèmes européens, qui ont montré pendant la guerre leur force et leur souplesse au point de vue des émissions de billets.

Le *Federal Reserve Act* doit être également considéré comme le pivot du développement extérieur pour les banques nationales, car il a réalisé une nouvelle organisation du crédit en créant, pour le papier commercial, des facilités d'escompte que ne comportait pas l'ancienne législation. Suivant la loi de 1913, les banques nationales sont désormais autorisées à

(1) Voyez dans la *Revue* du 15 octobre 1915 l'étude consacrée par M. Raphaël-Georges Lévy à la situation des États-Unis pendant la Grande Guerre.

donner leur acceptation pour des traites dont la durée n'excède pas six mois et ayant leur origine dans des opérations commerciales, comme, par exemple, celles se rapportant à l'exportation ou à l'importation. D'autre part, les *Federal Reserve Banks* sont autorisées à escompter les traites ainsi acceptées, pourvu qu'elles n'aient pas plus de trois mois à courir et qu'elles portent au moins l'endos d'une des banques nationales. En d'autres termes, ces dernières, qui ont le pouvoir d'escompter les traites de cette nature jusqu'à six mois de date, peuvent à leur tour, après trois mois, trouver des facilités de réescompte auprès des banques fédérales, qui ont ainsi des fonctions semblables à celles que remplit, chez nous, la Banque de France. Les traites ainsi escomptées ne sont pas forcément créées en Amérique; elles peuvent être tirées de l'étranger sur les États-Unis, et c'est là une innovation dont nous devons signaler toute l'importance, car, sous cette forme, les banques américaines sont en mesure de financer des opérations venant de l'extérieur.

Enfin, la nouvelle loi confère aux banques nationales un privilège que les événemens viennent de mettre en pleine valeur. Elles ont maintenant la facilité de créer, avec l'autorisation du *Federal Reserve Board*, des succursales à l'étranger, en vue de favoriser l'expansion du commerce américain.

Aussi, le marché américain, qui, jusqu'en 1913, avait restreint son activité aux affaires intérieures et restait quelque peu sous la dépendance du marché de Londres pour les capitaux de placement ou les crédits à long terme, a pu changer complètement ses méthodes. Sa nouvelle tendance est de s'imposer, à son tour, comme un grand marché international, *The greatest in the World*, et de régler en monnaie américaine le mouvement de son commerce extérieur, en finançant lui-même ses opérations à l'aide des facilités d'acceptation et d'escompte que donne aux banques la réforme bancaire. De là cette intention hautement affirmée, et que justifient les énormes excédens de la balance commerciale, de remplacer à l'avenir, pour une large part, la livre par le dollar dans les transactions internationales intéressant les États-Unis.

Telle est l'organisation monétaire et bancaire sur laquelle repose maintenant cette force financière dont les États-Unis entendent se servir pour promouvoir leurs vastes projets

d'expansion dans le monde. C'est ici qu'apparaît une conception très caractéristique de la finance américaine, dont les tendances sont étroitement associées à celles de la politique du pays. Les États-Unis n'avaient pas eu d'armée, du moins jusqu'à présent, pour s'imposer par la conquête, mais ils avaient des capitaux, et c'est là une arme dont ils savent se servir pour leur expansion économique et même politique. On a pu reconnaître par exemple, cette action des capitaux américains dans les affaires des Républiques de l'Amérique centrale. Sous le couvert de la doctrine de Monroe, c'est l'influence financière des États-Unis qui a pesé sur les destinées de ces Républiques, ouvrant ainsi la voie à la diplomatie américaine pour exercer sur elle une sorte de Protectorat.

Ce n'étaient là, toutefois, que des travaux d'approche, car, depuis la guerre européenne, nous avons vu se manifester de plus vastes ambitions. Les États-Unis ont déjà préparé leur pénétration pacifique dans l'Amérique du Sud, sous la forme d'une Union pan-américaine, et, pour commencer ce mouvement, ils ont fait sentir, dans les pays en mal d'argent, la puissance de leurs capitaux mis au service de leur commerce et de leur industrie. C'est ainsi que, dans le total des opérations de crédit effectuées en ces trois dernières années, un montant d'environ 160 millions de dollars a été destiné aux États Sud-américains, soit plus de 900 millions de francs.

Si, aujourd'hui, la guerre absorbe toute l'activité américaine, on peut cependant percevoir cette orientation des États-Unis, au point de vue financier, dans le sens d'un impérialisme pratique servant les intérêts supérieurs du pays, et que leur rôle dans le conflit européen ne peut encore qu'exalter. Comme nous l'avons indiqué, il n'est plus question d'un simple projet dans le domaine du rêve ; il y a déjà des travaux préliminaires, des jalons posés dans le monde, qui permettent d'apprécier les méthodes américaines d'après leurs premiers résultats.

Entre toutes les qualités que possède le peuple américain, il en est une qui est l'essence même de la race et que les circonstances présentes mettent en pleine valeur, c'est le sens des réalisations, secondé par un grand esprit d'entreprise dans tous les ordres de l'activité économique. Nation jeune, qui ne porte pas le fardeau d'un lourd passé, l'Amérique ne traîne pas après elle, comme les vieux peuples, le poids de coutumes, de préju-

gés ou de routine, qui retardent leur développement. Profitant de l'expérience des autres, elle sait s'adapter à ce qu'il y a de meilleur, s'assimilant toutes les idées nouvelles, toutes les formes du progrès, qui trouvent chez elle le terrain propice pour une rapide éclosion. En résumé, c'est un pays à vastes conceptions et à évolution rapide, qui a su toujours passer opportunément de l'idée à l'acte, transformant, suivant la formule américaine, les possibilités en réalités. Les événemens qui sont actuellement sous nos yeux vont nous en fournir une nouvelle preuve.

II. — LE PROGRAMME DE L'EXPANSION AMÉRICAINE.

Pour comprendre ce mouvement d'expansion qui commence à se développer aux États-Unis dans l'ordre économique et financier, il convient tout d'abord d'en indiquer la doctrine avant d'en étudier les manifestations. Ce n'est pas, en effet, la poussée inconsciente d'un peuple qui déborde au delà de ses frontières, à la façon d'une invasion primitive, mais bien l'œuvre méthodique d'une race forte et puissamment organisée, qui cherche à étendre son influence au delà de ses immenses frontières.

Le monde entier est le domaine où s'exercera cette activité extérieure, mais, sans qu'il soit possible de préciser dès maintenant le champ d'opération de la finance américaine, alors que la fumée des batailles obscurcit encore toute claire vision de l'avenir, nous pouvons déjà entrevoir avec quelque certitude l'énorme tâche de demain, celle qui consistera, d'une part, à relever les ruines accumulées par la guerre dans les régions envahies et, d'autre part, à continuer l'œuvre entreprise par les capitaux européens dans des pays neufs, comme, par exemple, ceux de l'Amérique du Sud, qui ont dû à la commandite étrangère la meilleure part de leur développement.

Sur le premier point, nous savons que le concours américain sera, le moment venu, aussi largement acquis à la France qu'à la Belgique; nous espérons qu'il le sera aussi à la Pologne et à tous les peuples martyrs pour la cause du Droit. C'est ainsi que, pour la France, certaines grandes banques américaines ont déjà offert leur collaboration industrielle et financière pour toute œuvre de reconstitution dans nos villes ravagées ou pour

de grands travaux publics qui seront reconnus nécessaires après la guerre. Par exemple, l'aménagement de Paris port de mer a fait, nous dit-on, l'objet d'une proposition à la Ville de l'un des groupes financiers les plus puissans aux États-Unis. Plus récemment encore, on a parlé de l'intervention d'un Syndicat américain pour la canalisation et l'aménagement du Rhône, de Genève à Marseille, avec engagement de fournir un milliard pour ce travail.

Tout ceci, bien entendu, n'est encore qu'à l'état de projet et l'on ne peut, jusqu'à présent, qu'accueillir avec reconnaissance l'idée de cette généreuse entr'aide offerte par nos amis américains, qui a trouvé sa formule la plus heureuse dans le discours prononcé par M. Walter Berry, de la Chambre de commerce américaine de Paris, au banquet du 4 juillet 1917 : « Ce n'est pas seulement, a-t-il dit, pendant la guerre que les États-Unis veulent se solidariser avec vous; c'est aussi après la guerre, dans cette période de renouvellement, de reconstruction, cette période qui sera âpre et dure, mais à laquelle nos deux grands pays, unis dans l'essor économique, pourront faire face victorieusement. »

Cette tâche immense et variée ne peut encore se prêter à aucune précision nous permettant de faire appel au concours américain et d'en mesurer la valeur. Le compte de la coopération financière des États-Unis ne fonctionne, jusqu'à présent, que pour des avances en vue du règlement de nos achats en Amérique, et ce n'est pas à nous qu'appartient l'initiative de l'étendre aujourd'hui à de plus vastes objets.

N'est-ce pas déjà, cependant, une précieuse indication que ce généreux projet de certaines villes américaines pour l'adoption d'une de nos cités ravagées dont elles faciliteraient la reconstruction? Philadelphie, la riche capitale industrielle, adoptant Arras, la glorieuse mutilée du Nord de la France! Ce geste symbolique ne contient-il pas en germe tout un plan de collaboration pour l'après-guerre?

Mais, à côté de ce programme, qui sera le prolongement de la coopération financière des États-Unis en faveur de la France, il en est un autre déjà en cours d'exécution, qui nous paraît être la première manifestation de cette politique d'expansion mondiale, et mérite de retenir un instant notre attention, si nous voulons nous rendre compte des méthodes américaines

sur un champ d'expérience particulièrement favorable. Nous verrons également combien il serait désirable que, sur ce même terrain, fécondé de longue date par nos capitaux, nous puissions trouver la base d'une future collaboration.

Depuis que la guerre a mis entre leurs mains la toute-puissance de l'argent, c'est principalement vers l'Amérique du Sud que les États-Unis ont cherché à conquérir, au profit de leur commerce et de leur industrie, de solides positions pour l'avenir. Le pan-américanisme, telle est l'une des formes de cette politique extérieure, à laquelle le Gouvernement américain a donné officiellement son appui et que les diplomates, les industriels et les financiers américains se sont ensuite chargés d'appliquer dans le monde (1).

En ouvrant le congrès pan-américain tenu à Washington en décembre 1915 et auquel assistaient vingt et un délégués des républiques sud-américaines, le Secrétaire d'État Robert Lansing a défini la pensée des États-Unis avec les ménagemens nécessaires pour les États de l'Amérique latine. A la base de cette politique se place la doctrine de Monroe, envisagée non pas comme une sorte de vasselage ou de tutelle des nations sud-américaines, mais comme une libre association pour la défense de leurs intérêts communs. « La doctrine de Monroe, a-t-il dit, représente la politique nationale des États-Unis, et le pan-américanisme leur politique internationale. » Et, pour compléter sa formule, il ajoutait que la devise du pan-américanisme devait être : « Un pour tous, tous pour un, » en réalisant l'union des vingt et une Républiques indépendantes liées pour la foi et la justice.

Ces solennelles affirmations ne sont, en somme, que des applications de l'idée exprimée dans un message du Président Wilson, qui posait les États-Unis comme la grande République sœur, « offrant une complète et honorable association, pour la cause commune de leur indépendance et de leur liberté, aux États sud-américains, conscients de leur communauté d'intérêts politiques et économiques, et tous placés dans une situation de liberté complète et de parfaite égalité. »

En réalité, la direction de ce vaste mouvement reste aux

(1) Les origines de cette politique américain, issue de la doctrine de Monroe, ont été particulièrement étudiées par M. Firmin Roz dans son livre si actuel sur l'Energie américaine.

mains des États-Unis, qui espèrent trouver dans l'Amérique du Sud leur champ naturel d'expansion. Les déclarations de M. Wilson nous indiquent bien, d'ailleurs, que nous sommes sur le terrain pratique et non dans le vague des formules politiques. « Le pan-américanisme, dit-il, est une association *d'intérêts et d'affaires*, faite d'avantages réciproques, en vue du remaniement économique auquel le monde doit assister lorsque la paix aura produit son effet salutaire (1). »

Cette politique se résume donc dans une question de capitaux; or, comme les États-Unis en sont devenus les plus grands dispensateurs, ce sont eux qui, finalement, détiennent, dans une large mesure, l'influence résultant du concours financier apporté aux États de l'Amérique du Sud à l'un des tournans les plus difficiles de leur histoire.

Tous ces pays neufs ont été surpris par la guerre européenne, alors qu'ils étaient en pleine évolution, et même, pour certains, au point extrême d'une crise de croissance. L'Argentine et le Brésil, pour ne parler que des deux États les plus importans, ont vécu, jusqu'à présent, des capitaux européens, et aussi, dans une large mesure, surtout l'Argentine, de la main-d'œuvre européenne. C'est à cet apport continu d'hommes et d'argent qu'ils doivent leurs progrès rapides et leur prospérité; c'est grâce à ce double élément venu d'Europe qu'ils ont fait surgir les richesses de leur sol. Si l'on prend, par exemple, l'Argentine, on constate que sur 36 000 kilomètres de chemins de fer, plus de 20 000 ont été construits avec le capital européen. Il en est de même, quoique à un moindre degré, au Brésil. Aussi peut-on dire de ces deux grands pays, et *a fortiori* de tous les autres, que c'est la circulation du capital étranger, de beaucoup supérieure à celle du capital national, qui est la condition essentielle de leur développement.

Or, aujourd'hui que, devant une Europe impuissante à lui

(1) Le Congrès de Washington a eu comme prolongement la Conférence tenue à Buenos-Ayres en 1916, et à laquelle assistait le Secrétaire du Trésor aux États Unis, M. Mac Adoo. Cette Conférence s'est principalement occupée de questions d'ordre pratique, ayant pour objet de resserrer les liens commerciaux entre les Républiques américaines, telles que : unification de la législation pour les lettres de change, les brevets ou marques de fabrique, la constitution d'un stock commun d'or déposé aux États-Unis et évitant des transferts de métal entre pays américains, entente pour une meilleure organisation postale, etc. La permanence de l'action pan-américaine est assurée par une Commission internationale siégeant aux États-Unis.

venir en aide, toute l'Amérique du Sud est frappée par le répercussions profondes de la crise mondiale, une question de première importance se pose. Qui peut continuer ce travai d'organisation entrepris avec le concours des capitaux euro péens, mettre en valeur tous les projets des temps de prospérité les terres à exploiter, les industries en germe, les chemins de fer et les ports à construire ou à développer? Qui peut supplée à la diminution des importations de produits des pays alliés depuis le matériel de chemins de fer, les machines, le fer e l'acier, le charbon, jusqu'aux produits fabriqués, textiles, etc. Seuls les États-Unis peuvent assumer cette tâche à leur taille e s'y préparer dès à présent pour l'après-guerre.

Assurément, nous n'entendons pas engager le lointain aveni et dire que l'Europe ne pourra pas reprendre plus tard sa posi tion prépondérante sur les marchés sud-américains. Il est seu lement à prévoir qu'un long délai peut s'écouler pendant leque il y aura pour d'autres une place à prendre sur les marchés de l'exportation. De même qu'il a fallu près de trois ans pour transformer les pays belligérans en de vastes usines de guerre il faudra sans doute à ceux-ci des années après la paix pour revenir à un état de grande production rendant de nouveau possibles les exportations.

Au point de vue de la force des capitaux, c'est le même raisonnement qui s'impose, jusqu'au moment où, par le travai et l'épargne, nous aurons refait des disponibilités pour reprendre notre rang de banquiers du monde. Il faudra d'abord consolider nos dettes extérieures, puis tenter de rétablir les changes en notre faveur, et ce ne sera pas là l'œuvre d'un jour, car cette question est essentiellement liée à celle du relèvement de notre commerce d'exportation.

Ainsi, pour la France, quelque rapide que puisse être le retour à la vie normale, il est incontestable qu'avant de reprendre un rôle mondial, c'est sur son propre sol qu'elle devra porter son effort financier. Il y aura des ruines à relever, de nouveaux territoires à organiser, une politique coloniale à reprendre une renaissance industrielle à promouvoir, ce qui ne nous permettra pas, temporairement, de rechercher au delà de nos frontières, même chez des pays amis, l'emploi de nos capitaux disponibles. Pendant quelques années le champ restera donc libre pour les Nord-Américains, et c'est pour cela que, sans

méconnaître l'importance du rôle qui leur incombe à nos côtés, nous devrons chercher à maintenir nos positions conquises dans l'Amérique du Sud, afin de ne pas laisser perdre la légitime influence qui s'attache à notre importante commandite de capitaux dans ces pays.

C'est pour sauvegarder notre avenir comme grande puissance financière que, pendant cette période de relèvement où nous ne pourrons encore reprendre toute notre ancienne activité sur les marchés étrangers, nous avons tout avantage à nous unir aux Nord-Américains, et de même pour supplanter les Allemands dans les positions commerciales, industrielles ou financières qu'ils avaient conquises à l'étranger, grâce à leur puissante organisation économique, appuyée par une diplomatie très militante. A ce point de vue, nous avons même une véritable communauté d'intérêts avec les États-Unis, qui, eux aussi, auront à défendre contre un retour offensif de la concurrence allemande les progrès réalisés par eux pendant la guerre. C'est donc là une raison de plus pour regarder très attentivement ce qui se prépare aux États-Unis dans cet ordre d'idées, afin de ne pas être surpris par les événemens, mais, au contraire, de prendre dès à présent toutes les mesures nécessaires pour maintenir nos pacifiques conquêtes dans l'Amérique du Sud.

III. — LA PRÉPARATION DE L'APRÈS-GUERRE

La politique d'expansion financière que préparent actuellement les États-Unis pour en faire leur programme d'après guerre, a déjà trouvé son expression chez les grands industriels et les banquiers américains, véritables diplomates d'avant-garde, auxquels on laisse le soin de repérer le terrain et d'y prendre position. S'agit-il, par exemple, de l'Argentine, qui est la terre d'élection des capitaux et des influences étrangères, ce sont d'abord les puissantes sociétés frigorifiques de Chicago qui vont explorer ce nouveau domaine, en frayant ainsi la voie à d'autres initiatives industrielles, jusqu'au jour où l'une des grandes banques de New-York vient prendre la tête de ce mouvement.

La finance, alliée au commerce et à l'industrie, et mise au service de la politique d'expansion du pays, telle est la forme suivant laquelle les États-Unis sont entrés dans l'arène mon-

diale, en profitant des événemens qui leur laissent le champ libre sur les principaux marchés.

Pour l'exécution de ce programme d'expansion, il fallait forger de nouveaux instrumens; nous en ferons connaître quelques-uns à titre d'exemple pour montrer le sens pratique et la rapidité de décision dont les Américains font preuve quand il s'agit de réaliser une grande pensée nationale.

Parmi les banques qui se préparent à jouer un rôle dans ce mouvement, on doit placer au premier rang, en raison de sa puissance et de son esprit d'entreprise, la National City Bank of New-York. Cet établissement s'est mis aussitôt dans ce courant nouveau, et, il faut bien le reconnaître, non pas uniquement pour faire de l'argent, ce qui présentement est très facile pour lui aux États-Unis avec de moindres risques, mais dans le dessein supérieur de porter le crédit américain sur tous les grands marchés étrangers. C'est cette politique qui a été exposée dans une adresse de M. Frank Vanderlip, président de la National City Bank, au troisième Congrès national pour le commerce extérieur, tenu à New-Orléans au commencement de 1916.

« L'Amérique, dit-il, — et il parle ici de l'Amérique en général, qui, pour un bon Américain, veut dire les États-Unis, — a maintenant la chance la plus extraordinaire qu'ait eue jamais un pays de prendre rapidement sa place dans le commerce international. Cette chance se justifie par des raisons de la plus grande importance, tirées soit de nos propres ressources, soit des obstacles que la guerre a soulevés contre nos concurrens étrangers, ou enfin des nouveaux débouchés qui nous sont ouverts dans les conditions actuelles des marchés neutres. Nous ne devons pas être au-dessous de ce que l'on peut accomplir avec l'intelligente coordination de nos richesses naturelles, de notre travail et de l'initiative directe de nos hommes d'affaires. Ces facteurs, convenablement rapprochés, peuvent rendre un grand service au monde, et le monde a besoin de ce service. »

Lorsqu'il s'agit de passer de la conception à l'exécution, les banques américaines ne s'attardent pas dans de longs travaux préparatoires. Suivant la formule déjà citée, dès qu'elles voient leurs chances, elles saisissent aussitôt l'opportunité. Depuis la mise en application de la nouvelle loi qui permet aux banques nationales de créer des filiales à l'étranger, la National City Bank en compte déjà sept dans l'Amérique du Sud, dont voici

les sièges : Buenos-Ayres, Rio, Santos, Sao Paulo, Montevideo, Santiago et Caracas, plus une agence à la Havane.

Le choix des contrées, d'ailleurs fort judicieux, répond à un véritable plan d'action pan-américain. La Banque ne porte pas son principal effort sur l'Amérique Centrale, dont le champ est déjà largement ouvert à son activité, sans grande concurrence ; elle préfère profiter des circonstances favorables pour s'installer dans l'Amérique du Sud, en un moment où les pays habitués à vivre du crédit européen cherchent d'autres commanditaires.

Si nous prenons, par exemple, l'Argentine, la création d'une banque américaine répondait à une idée opportune, ainsi que le prouve le développement ultra-rapide des opérations de la National City Bank à Buenos-Ayres. Après deux années à peine de fonctionnement, ses dépôts représentent déjà 100 millions de francs, ce qui est un beau début pour une banque étrangère, en Argentine (1). Une autre grande Banque des États-Unis vient également d'y créer une agence, la First National Bank, de Boston, représentant le groupe des grandes industries de la Nouvelle-Angleterre. Ce ne sont pas, d'ailleurs, les affaires qui manquent pour les banques américaines, si l'on en juge par ce fait que, depuis la guerre, plus de 70 pour 100 des transactions commerciales de l'Amérique latine se règlent en tirages sur New-York, c'est-à-dire en dollars, alors qu'auparavant c'était la livre sterling qui était presque exclusivement pratiquée pour les règlemens internationaux.

En d'autres parties du monde où elle entendait s'établir, la National City Bank a inauguré un système, aboutissant, par des voies et moyens différens, au même résultat. D'après des arrangemens intervenus en 1915, elle s'est assuré le contrôle de l'International Banking Corporation, qui possède des agences en Chine, au Japon, aux Indes, à Manille, à Panama, au Mexique, et, de plus, un siège à Londres. Sous cette forme, c'est encore l'influence et la direction de la National City Bank qui vont s'exercer dans tous ces pays, où elle cherche à se créer des relations pour l'avenir.

(1) Nous signalons, en passant, un côté particulier de cette organisation des banques américaines à l'étranger. A Buenos-Ayres, par exemple, la National City Bank organise dans ses bureaux une exposition d'échantillons, avec catalogues des principales maisons américaines d'exportation, et offre ses bons offices comme intermédiaire pour l'achat de leurs articles.

Mais ce n'est là, pour cette Banque, que l'ébauche d'un plan beaucoup plus vaste. C'est vers la Russie qu'elle compte porter également son effort, toujours dans cette même pensée d'offrir la commandite des capitaux américains, lorsque le pays sera sorti des convulsions révolutionnaires. Une agence de la National City Bank a été ouverte à Pétrograd, en pleine crise, et une autre à Moscou en novembre 1917, ce qui dénote une véritable foi dans les destinées économiques de la Russie. D'autres agences de cette Banque sont également en voie d'organisation pour l'Europe : celle de Gênes vient de commencer ses opérations, et d'autres sont à l'étude en Suisse et en Espagne. La question de son établissement à Londres et à Paris a été jusqu'à présent réservée.

Ces initiatives ne sont pas spéciales à la National City Bank; d'autres grandes banques des États-Unis se préparent à entrer dans ce mouvement. C'est ainsi qu'à Paris, où étaient déjà établies avant la guerre plusieurs banques américaines, dont la maison Morgan, il vient d'être fondé la première agence d'une des plus grandes Sociétés financières de New-York, la Guaranty Trust.

Toutes ces créations ou projets d'agences ont vu le jour depuis 1915. C'est une éclosion presque spontanée, à la manière américaine : on ouvre d'abord la banque, sans longue préparation, puis on organise les services comme on peut, en utilisant toutes les chances favorables. La méthode se rapproche de celle employée pour bâtir une ville : dès que l'emplacement en est choisi, on établit des rues, des maisons, on exécute des travaux de voirie, d'éclairage, etc. On se préoccupe ensuite d'en développer la population.

Lorsqu'il s'agit de l'Amérique latine, la clientèle est facile à trouver, si l'on arrive avec d'importans capitaux à répartir sous forme de crédits, ou si l'on peut offrir une large surface de garantie pour les dépôts. Mais quant au personnel à former pour les agences lointaines, c'est là, semble-t-il, une grosse difficulté, qui ne peut être résolue qu'avec le temps et à coups de dollars, les États-Unis ayant été longtemps tributaires de l'élément étranger pour la formation des cadres dans leurs banques.

La finance américaine ne marche pas seule à la conquête

des grands marchés étrangers; l'industrie et le commerce cherchent aussi à s'avancer dans les mêmes voies, en s'implantant partout où il peut y avoir une place à prendre pour accroître leur production ou leurs débouchés. C'est ce que nous avons déjà observé en Argentine dans l'ordre des industries frigorifiques. Depuis plusieurs années, les puissantes Sociétés de Chicago sont établies sur le Rio de la Plata, où elles ont installé des filiales, telles les Sociétés Armour, Swift, Morris, Sulzberger, dont les frigorifiques représentent, dès à présent, une bonne part de la capacité de production du pays.

Cette évolution de l'industrie américaine des frigorifiques s'explique par le fait qu'une concurrence s'est levée à l'autre extrémité de l'Amérique, celle de l'Argentine et du Paraguay qui, disposant d'une énorme quantité de terres à bon marché, aptes à l'élevage, s'organisent pour entrer dans la grande production. Déjà l'Argentine peut jeter annuellement sur les marchés étrangers 400 000 tonnes de viande de bœuf, alors que les États-Unis, au contraire, sont arrivés à la limite de leur production. Or, comme leur consommation intérieure, toujours croissante, en absorbe la plus large part, il importe donc pour eux de trouver un nouveau centre d'approvisionnement, qui leur permette, tout en continuant à fournir cette consommation intérieure, de conserver leur clientèle d'exportation.

Par un procédé très américain, les États-Unis sont venus s'établir en Argentine, avec leurs hommes et leurs capitaux, en face de leurs concurrens, pour les battre sur leur propre terrain, et c'est ainsi que les frigorifiques nord-américains installés sur les rives de Rio de la Plata, sont en mesure d'alimenter en Europe les dépôts des grandes marques de Chicago. Là encore, la guerre européenne a bien servi les intérêts de l'industrie américaine, si l'on en juge par les chiffres d'exportation des viandes argentines, moutons et bœufs, qui, en 1916, ont dépassé 100 millions de dollars, contre 50 millions en 1914, montant dans lequel les frigorifiques nord-américains entrent pour la plus grande part.

Le rapprochement d'intérêts de plus en plus grand entre les deux Amériques trouve son expression dans les chiffres du commerce extérieur des États-Unis depuis 1915, qui résument très clairement les résultats déjà obtenus à leur mutuel profit. Les exportations vers l'Amérique du Sud s'élevaient au

30 juin 1915 à 100 millions de dollars, contre 260 millions environ au 30 juin 1917, soit une augmentation de 260 pour 100. Dans cette même période, les importations ont passé de 261 millions à 542 millions de dollars, en accroissement de plus de 100 pour 100.

Mais là ne s'arrêtent point les ambitions des États-Unis; c'est le monde entier qu'ils veulent ouvrir peu à peu à l'activité américaine. A ce vaste programme d'expansion répond une nouvelle création, dont l'initiative appartient à la National City Bank, et qui démontre bien ce que nous énoncions sur l'union étroite de l'industrie, du haut commerce et de la finance aux États-Unis.

Cette nouvelle entreprise, dont l'objet social, presque illimité comme celui des anciennes Compagnies à charte, embrasse toutes les formes de l'activité moderne, est dénommée « American International Corporation. » Elle a été formée en 1915, au capital de 50 millions de dollars, par un groupe de grandes banques ayant déjà des relations étendues avec l'étranger, et par un certain nombre de puissantes industries ou sociétés commerciales qui sont organisées pour l'exportation. Son exploitation est régie par une charte de l'État de New-York, qui l'autorise à faire, dans le monde, toutes opérations d'achats, ventes, toutes entreprises de transports par voie ferrée, de tramways, de navigation, d'éclairage, de chutes d'eaux, de télégraphe, de téléphone, travaux de construction, et aussi des affaires de mines, usines, établissemens industriels, docks, entrepôts, exploitations d'agriculture ou d'élevage, de commerce ou d'industrie, etc.

L'importance de cette Société ressort de la composition même de son conseil, qui comprend les plus grands noms de la finance, du commerce et de l'industrie et représente un nombre respectable de milliards. Le président est M. Frank Vanderlip, personnalité la plus représentative de cette tendance nouvelle de la finance américaine, en tant que président de la National City Bank (1).

Parmi les autres membres du conseil figurent les rois de la grande industrie et de la finance, tels que : Ogden Armour, chef de la grande industrie frigorifique de Chicago, Percy

(1) M. Frank Vanderlip vient de quitter momentanément ses fonctions pour être adjoint, pendant la durée de la guerre, à M. Mac Adoo, secrétaire du Trésor.

Rockefeller, de la Standard Oil Company, Otto Kahn, de la Maison Kuhn Loeb et C°, Theodore Vail, de l'American Telephone, Telegraph C°, Joseph Grace, de la firme Grace et C°, la grande entreprise de commerce et de transport avec l'Amérique du Sud, Charles Coffin, de la General Electric C°, John Ryan, de l'Anaconda Copper C°, etc.

La grande pensée qui inspira la création de cette entreprise a été exposée par l'un de ses fondateurs, auquel a été confiée également la charge de sa direction. M. Stone a défini en ces termes le programme de la Société :

« Elle a été organisée, dit-il, en vue de promouvoir les affaires commerciales internationales, et de créer des relations avec les différents pays étrangers, ce qui permettra aux États-Unis d'établir un marché mondial pour leurs produits. La Société a également pour objet le développement de grandes entreprises publiques ou privées à l'étranger, avec le concours d'ingénieurs et d'industriels américains. Enfin, elle a comme but de favoriser et de financer l'essor de l'industrie en pays étrangers, et de faire aux États-Unis même, des opérations devant faciliter l'exécution de ce programme international. »

M. Vanderlip a confirmé ce même point, en insistant sur le côté international de ce programme. « La Corporation, dit-il, dirigera ses affaires de façon à fortifier les relations de commerce entre les États-Unis et l'Amérique du Sud, la Chine, le Japon, les Indes, la Russie et les autres contrées avec lesquelles il existe déjà des relations commerciales. Quoique l'objet de la nouvelle entreprise soit aussi large que le monde, c'est l'Amérique du Sud qui doit fixer notre attention, pour cette raison que son développement a été rapidement paralysé par le retrait des capitaux européens depuis la guerre. La Russie devra également être spécialement envisagée comme champ d'activité pour la Corporation, en raison des immenses ressources de ce pays, qui offrent aux États-Unis des possibilités d'affaires illimitées. »

S'élevant au-dessus des considérations purement financières, M. Vanderlip ajoute que cette entreprise est appelée à jouer un rôle plus important que celui d'une machine à faire de l'argent. « Elle doit contribuer, dit-il, au développement de l'Amérique dans l'ordre financier et commercial, et elle permettra au pays de maintenir sa nouvelle position conquise pendant la guerre. »

Ces déclarations dépassent, par le ton général et le caractère des personnes, les limites d'une affaire privée. Ce qui prouve bien, d'ailleurs, l'intérêt supérieur de cette entreprise, c'est que, d'après les déclarations même de son Président, cette organisation a reçu les approbations officielles du gouvernement à Washington. Le projet a été discuté avec MM. William G. Redfield, Secrétaire du Commerce, et John Skelton Williams, Contrôleur de la Monnaie, qui ont accueilli avec la plus grande faveur cette combinaison.

Nous avons cité, à titre d'exemple, l'American International Corporation, parce qu'elle comprend ce qu'il y a de plus puissant aux États-Unis dans le monde de la Finance ou de la grande Industrie, et que cette création est tout à fait représentative de cet esprit nouveau américain. La maison Morgan qui, dès le début de la guerre, a donné aux Alliés le concours le plus actif, compte également parmi les banques où règne ce même esprit d'entreprise appliqué à l'exécution d'un programme de développement extérieur.

D'autres groupemens ont été constitués dans la même pensée de promouvoir l'expansion commerciale et industrielle. La Guaranty Trust of New-York a déjà pris des initiatives dans ce sens en créant la Mercantile Bank of Americas; la Chase National Bank vient aussi de participer à la formation de la Foreign Banking Corporation, dont le président est M. Archibald Kairns, ancien gouverneur de la Federal Reserve Bank de San Francisco.

La liste de ces groupemens est loin d'être close; chaque courrier d'Amérique nous apporte quelque projet nouveau attestant ce besoin d'activité à l'extérieur. Mais, à vrai dire, tous ces projets sont à long terme, car, aujourd'hui, c'est vers la grande lutte mondiale que sont tournées toutes les forces du pays, et ces manifestations ne sont intéressantes à retenir que comme l'amorce d'un vaste programme d'après guerre.

Il faut également compter avec le temps pour que toutes ces initiatives produisent leur plein effet; l'éducation du public américain reste à faire sur ce point, et c'est là aussi une immense tâche. Si quelques banques de New-York ou d'autres grands centres comme Boston, Philadelphie, Chicago, New-Orléans, Saint-Louis et San-Francisco témoignent d'un véritable esprit d'entreprise, qui n'est plus limité maintenant

aux frontières mêmes du pays, on ne peut concevoir la même évolution rapide pour une masse de plus de 100 millions d'habitans, répartis dans des États séparés les uns des autres par d'énormes distances, ayant leur vie indépendante et employant leurs ressources sur leur propre sol, dans leurs chemins de fer, leurs cultures ou leurs industries. Cette masse ne connaît que l'Amérique du Nord et bien peu du reste de l'univers; il faudra donc encore plusieurs années pour qu'elle vive d'une vie plus générale et se mette en contact avec le reste du monde pour le placement à l'étranger du surplus de ses disponibilités.

Assurément, cette évolution est en voie de s'accomplir, car les Federal Reserve Banks établies dans douze des plus grandes places des États-Unis ont, en somme, créé sur ces points des pôles d'attraction pour les capitaux. Mais ce travail de diffusion du capital américain sur des opérations à l'étranger sera forcément très lent, d'autant plus que ce ne sont pas les valeurs nationales en tous genres, sûres, rémunératrices ou spéculatives, qui font défaut, maintenant surtout que les disponibilités seront aussi absorbées par les Emprunts de l'État. Ce sera là l'écueil que rencontrera la politique américaine d'expansion financière, car ce n'est pas avec la seule puissance des banques, ou à coups de syndicats, qu'on peut soutenir un effort continu; il faut le concours du public, c'est-à-dire des capitalistes de la moyenne et même de la petite épargne, pour constituer un grand marché financier international.

IV. — L'ENTENTE FINANCIÈRE FRANCO-AMÉRICAINE

En exposant, dans ses grandes lignes, le programme d'expansion des États-Unis, notre intention n'est point d'exagérer leur rôle, ni de déprécier la valeur de leur effort financier, dont nous avons été les premiers à bénéficier. Tout au contraire. Ils ont su très habilement tirer parti des circonstances favorables qui leur laissaient le champ libre dans le monde, pour y poser des jalons de conquête, et, dans le cours de trois années, réaliser les progrès d'un demi-siècle : ce n'est que justice pour un pays entrant dans la guerre sans aucune visée territoriale.

Cette nouvelle forme de l'impérialisme américain mérite

d'être connue dès à présent, afin que nous nous rendions un compte exact de la situation telle qu'elle sera après la guerre, l'instant venu pour nous de reprendre nos positions sur les grands marchés internationaux. L'influence allemande sera grandement diminuée, mais nous resterons en présence d'autres compétiteurs non moins forts, qui auront sur nous l'avantage d'avoir apporté leurs capitaux en un moment où les nôtres étaient retirés. Il y aura donc là des situations acquises que nous devrons ménager, et c'est pourquoi nous souhaiterions qu'en vue d'éviter une politique de luttes et de concurrence, il fût possible d'arriver à une entente, pour une collaboration d'hommes, d'idées et de capitaux entre les États-Unis et la France.

Cette collaboration d'hommes et d'idées nous paraît la plus importante, dans l'intérêt même des États-Unis. L'Américain du Nord a beaucoup des qualités de l'Anglo-Saxon, mais il n'est point colonisateur, surtout dans l'Amérique latine où il inspire quelque défiance. Il a, certes, le sens du progrès, mais non cette facilité d'assimilation qui caractérise les races latines et leur permet de se modeler suivant le lieu où s'exerce leur activité. Il semble donc qu'une certaine dose d'élémens français pourrait entrer dans les affaires américaines à l'étranger, car elles deviendraient alors de meilleurs articles d'exportation. Nous avons, en effet, une meilleure psychologie d'affaires en pays étrangers, surtout pour ceux avec lesquels nous avons des affinités de race, car nous possédons le don de faire pénétrer tout à la fois nos idées, nos arts, notre civilisation, en même temps que nos capitaux. C'est sur ce terrain qu'une sorte d'association d'intérêts avec les États-Unis peut être mutuellement désirable dans l'Amérique latine, pour conserver nos positions conquises, maintenir nos affaires en pleine activité, tout en facilitant de nouveaux développemens par l'apport du capital américain.

En d'autres termes, il va se produire, après la guerre, un formidable appel de capitaux dans le monde. Cet appel devra se faire à coups de milliards dans les pays de l'Europe qui auront subi plus de trois années d'une effroyable lutte et devront, tout d'abord, panser leurs plaies financières, en consolidant, par des emprunts, leur énorme dette flottante. En ce qui concerne particulièrement la France, il faudra trouver de nouvelles ressources pour réparer les ruines de nos cités, transformer

notre outillage industriel, reconstituer les approvisionnemens en matières premières, bref, remettre tout en marche pour rentrer, peu à peu, dans la vie économique normale. Aussi, ne pouvons-nous qu'accueillir avec la plus haute satisfaction les déclarations faites, à titre officiel, nous dit-on, par M. Walter Berry, dans le discours que nous avons déjà cité plus haut et dont voici la conclusion pratique : « C'est d'outre-mer que vous viendront des amis dévoués, sincères, efficaces, pour fonder avec vous le plus beau trust, la plus belle association économique qui ait jamais existé au monde, l'Association franco-américaine. » La forme suivant laquelle se réalisera cette association reste à préciser, mais il suffit de savoir aujourd'hui que, sans attendre la fin de la guerre, l'idée est en marche et que les grands groupemens financiers et industriels des États-Unis cherchent, en accord avec nous, le terrain de collaboration.

Cet appel de capitaux se fera également entendre dans le reste du monde, notamment chez ces jeunes nations de l'Amérique du Sud en pleine crise de croissance, dont le développement trop rapide a été arrêté net, parce que, vivant du crédit européen très largement dispensé, elles en ont été sevrées subitement, catastrophe comparable à celle de l'arrêt brusque d'un train en grande vitesse. Pour terminer leurs grands travaux publics ou privés, chemins de fer, ports, exploitation de mines ou mise en culture de nouvelles terres, il faudrait un concours financier que nos grands marchés ne seront pas, à eux seuls, en état de fournir, même pour les affaires que nous avions créées et exploitées dans ces pays neufs où s'exerçait, avant la guerre, notre esprit d'entreprise.

La Russie était également, à cette époque, un centre d'attraction des capitaux étrangers, vers lequel il sera peut-être bon de revenir un jour lorsque, le virus révolutionnaire ayant perdu de sa force, les énergies du pays seront de nouveau tournées vers la mise en valeur des richesses du sol. Déjà les États-Unis ont envoyé des missions pour étudier les branches dans lesquelles pourrait s'exercer, le moment venu, l'esprit d'entreprise de leurs grandes industries, appuyé par des capitaux américains. Nous avons vu figurer dans la plus importante, celle que dirigeait M. Elihu Root, ancien secrétaire d'État aux Affaires étrangères, le nom de M. Cyrus Mac Cormick, président de la

International Harvester Cy, la plus grande fabrique du monde pour les machines agricoles.

L'industrie des chemins de fer nous paraît être celle à laquelle les Américains apporteront leur plus large concours; or c'est précisément cette industrie que nous avons nous-mêmes déjà très largement fécondée avec nos capitaux. Le Transsibérien, qui est la grande voie intercontinentale destinée à prendre une part de plus en plus grande du trafic russo-américain, doit comporter, pour suffire à cette tâche, des transformations qui se feront certainement avec la coopération de l'Amérique.

Enfin, la Chine, qui a été un grand champ d'expansion pour les capitaux européens, se tourne maintenant vers le nouveau continent pour y trouver les concours indispensables à son œuvre de réorganisation. Les États-Unis paraissent aujourd'hui disposés à cette coopération, et nous en avons la preuve dans le fait qu'ils accepteraient, dit-on, de participer à l'emprunt de 10 millions de livres sterling pour la réforme monétaire.

Cet immense effort que nécessitera le relèvement des pays où nous avions, avant la guerre, assuré notre influence en engageant nos capitaux, ne pourra se faire, dans la même mesure, avec notre concours, car la fortune publique aura subi chez nous de telles transformations que c'est une question de savoir quand nous pourrions reprendre à l'extérieur notre rôle de grande puissance financière. Cependant, en prévision des luttes économiques futures et étant donnée notre juste ambition de supplanter les Allemands sur les marchés de l'exportation, nous ne devrons pas nous retirer sans conditions, en laissant à d'autres le soin de recueillir les fruits de ce que nous aurons semé en des temps plus heureux.

C'est là qu'apparaît pour nous la nécessité de nous assurer la collaboration d'un associé plus fortuné, auquel nous pourrons offrir une part de nos affaires à l'étranger, en lui donnant, sous cette forme, un emploi rémunérateur de ses capitaux disponibles, sans faire la rude école de l'adaptation à des pays neufs, avec lesquels il n'a aucune affinité de race. Quel que soit le mode suivant lequel se réalisera cette association d'intérêts : crédits à court terme, emprunts, souscriptions d'actions ou commandites, il ne devra pas tendre à l'absorption de nos entreprises par le capital américain, afin de ne pas abandonner

la part d'influence qui nous sera nécessaire pour rouvrir plus tard nos débouchés à l'exportation.

N'est-ce point là, d'ailleurs, ce procédé de collaboration que les États-Unis ont déjà employé pour eux-mêmes, en un temps où leurs moyens financiers n'étaient pas encore à la hauteur de leurs vastes conceptions ? Le concours que le marché anglais et, dans une mesure plus modeste, le marché français, ont donné aux affaires américaines, avait précisément ce caractère. Les capitaux européens ont coopéré, de longue date, à la mise en valeur de grandes entreprises, mais sous le couvert américain. Nous entrevoyons donc, pour l'avenir, une situation inverse. Les Américains ayant à placer à l'étranger un surplus de disponibilités, viendront chercher des emplois rémunérateurs sur nos grands marchés d'Europe. C'est le principe des vases communiquans, qui fera affluer vers nous une part des capitaux que les États-Unis auront en trop, et cela d'autant plus logiquement que ces capitaux, véritables bénéfices de guerre, retourneront pour une bonne part à leur lieu d'origine.

Il ne faudrait pas croire que ce programme ainsi exposé soit loin de la pensée américaine. Les États-Unis semblent, au contraire, bien préparés aux concessions nécessaires pour garder une partie de leurs avantages, car ils se rendent compte qu'on n'édifie pas une fortune durable uniquement sur le malheur des temps pour ses concurrens. C'est cet esprit conciliant et pondéré que nous trouvons, par exemple, dans les déclarations des dirigeans de la National City Bank. Son président, dans un discours au troisième Congrès du commerce étranger, en 1916, s'est exprimé sur ce sujet en ces termes :

« Nous devons nous mettre à la tâche, a-t-il dit, avec l'intention de rendre service, plutôt qu'avec un esprit de conquête, et en nous laissant sagement guider par un sentiment de droiture envers nos concurrens. Ce commerce que nous tentons aujourd'hui de nous approprier, nous ne sommes pas en état de le retenir véritablement avec notre force économique présente, mais nous profitons seulement du fait que maintenant nos concurrens sont en infériorité, et nous prenons d'eux temporairement ce que nous ne sommes pas préparés à conserver. S'il apparaît que nous ne pouvons pas rendre de services économiques dans le marché du monde, nous n'en consoli-

derons pas longtemps tous les avantages que, pour le moment, nous pouvons impitoyablement saisir. »

Nous retrouvons ce même esprit dans le discours prononcé par M. Paul Warburg, vice-gouverneur du Federal Reserve Board, lors de la réunion de la Conférence internationale, à Buenos-Ayres, en 1916. « Les conditions financières dans lesquelles se trouveront les États-Unis après la guerre, nous obligeront impérieusement à prendre une part très importante dans le « financement » du monde. Mais notre intention n'est pas de chercher à supplanter les nations européennes qui ont été amies de l'Amérique latine et lui ont apporté une aide substantielle. »

Enfin, nous avons été heureux de trouver dans le rapport de l'American International Corporation cette déclaration très suggestive : « Nous avons à l'étude diverses entreprises en Russie, pour lesquelles il sera indubitablement désirable de coopérer avec les intérêts anglais et français. » Cette formule est également celle qui semble appelée à prévaloir dans les affaires chinoises.

Le rôle que nous entrevoyons pour les États-Unis après la guerre est celui qui résulte des faits mêmes que nous avons observés, des tendances que nous voyons se dessiner aujourd'hui. On a pu constater, dans ces dernières années, le développement d'un système, qui, sous le nom de *Dollar Diplomacy*, tend à coordonner les efforts des banques vers un même but pour le bien supérieur du pays : c'est l'utilisation des capitaux comme grand moyen d'influence mondiale, dont nous venons de montrer quelques applications pratiques.

Cette expansion subite des Nord-Américains dans le monde par de multiples créations de corporations, de sociétés d'entreprises d'exportation ou filiales de banques, etc., est toute une politique qui révèle les tendances actuelles de la finance américaine. Mais, comme tous les mouvemens trop vastes, et surtout trop rapides, cette expansion pourrait bien ne pas atteindre ses fins en voulant tout embrasser; c'est pourquoi, dans l'intérêt même des États-Unis, un programme de collaboration est préférable à un plan de conquête. On ne fait rien de durable sans le temps; or, la création d'un grand marché international ne peut être l'œuvre d'un jour, car il suppose une formation d'hommes, une organisation de banques, une expé-

rience du commerce extérieur, un outillage de transports maritimes, bref, tout un ensemble de conditions économiques ou même géographiques, qui ne peuvent se réaliser par le seul pouvoir de la richesse ou le prestige de l'or. Aussi, nous ne croyons pas que l'improvisation américaine pourrait prévaloir définitivement contre la longue préparation britannique ou française, lorsque le monde, dont l'axe financier est momentanément déplacé, retrouvera son équilibre hors du joug allemand.

Comme conclusion à cette étude, nous formulons donc l'espoir de ne pas nous heurter, après la guerre, à de nouveaux concurrens plus en forme, qui nous mettraient *knocked out* dans la lutte économique et financière. Nous avons posé, au contraire, le principe d'une étroite collaboration, suivant laquelle les États-Unis continueraient, au temps de paix, leur aide financière dans l'œuvre de relèvement et, utilisant tout ce que nous avons fait dans le monde après une longue expérience, viendraient nous apporter leur concours pour relever ou développer nos propres entreprises. Notre diplomatie d'affaires doit consister en ceci : jeter de multiples ponts des États-Unis vers la France, afin que les énormes capitaux, émigrés vers l'Amérique en règlement de nos achats, nous reviennent comme une manne bienfaisante pour féconder notre action partout où nous avons des positions à défendre. Cette alliance financière, fondée sur une juste compréhension des intérêts en cause, est l'un des buts vers lesquels nous devons tourner ces sympathies américaines, dont nous apprécions aujourd'hui les effets dans la guerre et qui nous aideront demain, dans la paix, à réaliser tous les avantages de notre victoire.

MAURICE LEWANDOWSKI.

REVUE LITTÉRAIRE

JUDITH GAUTIER (1).

Avec aisance et habileté, avec une abondance heureuse et avec beaucoup de science qui, par une grâce, ne retarde pas son aimable génie, Judith Gautier a écrit le roman des pays étranges et des époques lointaines. Voici la Chine, dans *le Dragon impérial*, et dans *la Fille du Ciel*, un drame auquel a collaboré Pierre Loti, et dans la plupart des nouvelles réunies sous le titre du *Paravent de soie et d'or*, *la Tunique merveilleuse*, *le Ramier blanc*, *Yu-pé-Ya jetant sa lyre*, *la Batelière du fleuve Bleu*, *l'Impératrice Zin Gou*. Le Japon fleurit au même *Paravent*, avec *la Tisseuse céleste* et *les Seize ans de la Princesse;* et l'Annam, avec *le Prince à la tête sanglante*. *Iskender* nous conduit en Perse et puis dans l'Inde fabuleuse ; et c'est dans l'Inde aussi que se déroule la jolie anecdote de *l'Éléphant blanc;* le roman de *l'Inde éblouie* ou de *La conquête du Paradis* nous fait accompagner Dupleix, Bussy et La Touche; il nous mène aussi à la pensée que l'Inde faillit appartenir à la France et nous invite à méditer sur de telles éventualités perdues. *Le Vieux de la Montagne* nous rend contemporains de Raymond III, comte de Tripoli, et habitans du

(1) *Le Collier des jours, Le Second rang du collier, Le Troisième rang* (La Renaissance du livre); — *Le Dragon impérial, Iskender, Le Vieux de la Montagne, La Sœur du Soleil, Mémoires d'un éléphant blanc, Khou-n-Atonou, l'Inde éblouie* (Colin); — *Les Princesses d'amour, La Conquête de l'Inde* (Ollendorff); — *Les Cruautés de l'amour* (Flammarion); — *La Fille du Ciel* (en collaboration avec Pierre Loti, Calmann-Lévy); — *La Marchande de sourires, Le Paravent de soie et d'or, Les Peuples étranges, Le Roman d'un grand chanteur, Poésies* (Fasquelle), etc.

royaume de Jérusalem. Et, avec *Khou-n-Atonou*, — c'est « le resplendissement » d'Atonou ; et Atonou est le nom d'Adonaï en Égypte, — nous remontons à des âges que seule a conservés l'Égypte, la fidèle sépulture.

Autrefois, il y a deux siècles et demi, au grand siècle, nos écrivains aimaient déjà, pour la poésie alors appelée noblesse ou dignité de leurs ouvrages, cet éloignement. Ils plaçaient leurs tragédies à Rome ou Athènes, et à cette époque idéale que leur notion de l'antiquité leur composait. Racine manque à cette règle ou à cet usage une fois, pour sa tragédie de *Bajazet*, dont l' « aventure » est « arrivée dans le sérail il n'y a pas plus de trente ans. » Il a confiance que « l'éloignement des pays répare en quelque sorte la trop grande proximité des temps. » D'ailleurs, il dit que l'aventure de Roxane et de Bajazet lui fut contée par le chevalier de Nantouillet, qui la tenait du comte de Césy, ambassadeur à Constantinople. Et il dit, en outre, que cette aventure ne se trouvait encore dans « aucune histoire imprimée : » dans une histoire, non ; mais bien dans les *Nouvelles françaises ou les divertissemens de la princesse Aurélie*, nouvelles où ont travaillé peut-être un peu Mademoiselle et ses amies, Mmes de Valençay, de Frontenac, de Fiesque et de Choisy. Jean Regnault de Segrais, en tout cas, les a rédigées et les a publiées une quinzaine d'années avant que Racine ne commençât d'écrire *Bajazet*. La sixième des *Nouvelles françaises*, intitulée *Floridon*, c'est précisément *Bajazet* : et Segrais ajoute qu'il a lui-même entendu M. de Césy raconter cette histoire. Segrais, avec un talent gracieux, n'avait pas de génie ; de sorte que Racine a pu le méconnaître, sinon probablement l'ignorer : sa désinvolture, en somme, est légitime. Mais, au début des *Nouvelles françaises*, la princesse Aurélie, — et c'est Mademoiselle, — se moque des romans à la mode, où l'on attribue à des Grecs, à des Persans ou à des Indiens les mœurs de notre pays et les façons de la Cour. N'est-ce pas, demande-t-elle, « un peu éloigné de la raison ? » Bref, elle ne dissimule pas qu'on l'ennuie avec ces prouesses d' « honnêtes Scythes » et de « Parthes généreux : » elle voudrait qu'on leur substituât des chevaliers et des princes français. La Grande Mademoiselle avait le goût des idées originales et audacieuses ; or, à ce moment-là, protester contre l' « exotisme, » comme nous disons, c'était une hardiesse. Mademoiselle le savait, et c'est ce qui la séduisit un jour. Au surplus, ses hardiesses n'étaient pas de rudes convictions où elle fût très obstinée : elle a écrit *la Princesse de Paphlagonie* et *la Relation de l'Ile imaginaire*, d'une île, encore

mieux que lointaine, inventée. Mais, quand elle souhaite que l'imagination des écrivains délaisse les Scythes, les Parthes, les Indiens, les Persans, voire les Grecs, et revienne chez nous, parmi nous, le grand désir qu'on a de lui complaire n'empêche pas qu'on lui refuse son idée. Au moins n'agrée-t-on pas toute son idée ; et Mme de Choisy, l'intelligente Uralie, insinue : « Il me semble que, comme l'éloignement des lieux, l'antiquité des temps rend aussi les choses plus vénérables... » Cette ingénieuse formule ne sera point perdue ; c'est elle que Racine a reprise et retournée. La conversation de Mademoiselle et de ses amies, au château des Six Tours qui est le domaine de Saint-Fargeau, montre assez bien ce qu'a été, lors de notre littérature la plus belle, le sentiment de l'exotisme.

Judith Gautier n'aurait pas approuvé Mademoiselle ; et même, elle n'aurait pas approuvé absolument Uralie à qui suffit l'antiquité du temps, ou Racine à qui suffit l'éloignement des lieux : elle a recherché presque toujours les deux lointains de l'espace et du temps. C'est aussi qu'elle a vécu en un siècle où se défaisait avec une extrême rapidité la singularité des pays, des coutumes et des peuples. Elle a vu le Japon se défaire. Elle est arrivée à Tokio, venant de Yokohama, comme on arrive à Marseille ou à Bordeaux, par le chemin de fer et s'attendait que la locomotive eût au moins la forme et l'aspect d' « un dragon de bronze vomissant flamme et fumée et traînant des chariots de laque et d'or : » pas du tout ! et les employés des gares étaient habillés comme les nôtres, le contrôleur comme un officier de la marine française ; à peine s'est-elle consolée un peu, en retrouvant sur le « ticket » le dessin compliqué des écritures orientales. La transformation totale et si rapide du Japon, dit-elle, est un événement plus formidable que la Révolution française : tout a changé, quasi du jour au lendemain. Tokio est une ville d'Europe, avec sa gare monumentale, sa Banque, son école du génie militaire, ses ministères, son Palais de Justice, sa Chambre des Députés... Cette Chambre des Députés, qui n'était pas ouverte depuis longtemps, a brûlé : Judith Gautier le note sans tristesse et comme si l'incendie avait un peu satisfait sa rancune. Le seul témoin du passé, dans l'universel désastre, est le Fousi-Yama, montagne rose et bleue, dont la base voilée de brumes disparaît, de sorte qu'il semble suspendu au ciel, « porté par des nuées, » tel que l'ont chanté les poètes et tel que l'ont peint, l'ont brodé sur la soie, l'ont imité en laque, en ivoire et en jade les plus fins artistes de l'ancien Japon. Judith Gautier se demande si le Fousi-Yama sera plus patient qu'elle, tolèrera l'avilis-

sement du paysage et, volcan soudain réveillé, ne vengera pas la beauté offensée.

Plaisanterie, mais rude, et qui révèle de la colère et du chagrin!... Cette grande joie de maints penseurs, — et qui serait plus sagement leur espoir ; mais ils n'attendent pas et veulent se réjouir sans retard, — le progrès, Judith Gautier le déteste. Le progrès au Japon : ailleurs également; le progrès partout lui fait horreur. Et elle n'a pas mis beaucoup de philosophie dans son œuvre; ou, du moins, elle a revêtu d'images brillantes la philosophie de son œuvre, sans daigner condescendre à la querelle des idées : cependant, elle a consacré à démentir la doctrine du progrès les premières pages de son curieux livre, *Les peuples étranges*. Elle s'est informée de l'humanité primitive; elle a lu Quatrefages et les bulletins de la Société d'anthropologie; elle a examiné les crânes d'ancêtres qu'on a retrouvés dans la région de la Vézère. Très bien, ces crânes! Les plus belles proportions : le front large et haut, la boîte osseuse capable d'enfermer un excellent cerveau; et l'un de ces crânes mesure 1 590 centimètres cubes. Cela dépasse la moyenne de nos contemporains : « l'homme primitif était donc en possession d'une intelligence au moins égale à la nôtre. » Vous en êtes surpris? Veuillez songer, ô vaniteux et trop étourdis, à la réalité des choses. La nature n'avait pas donné à notre ancêtre les avantages physiques dont les animaux sont pourvus, la fourrure qui les habille, les griffes, les dents formidables et la force qui les défendent, leur procurent de quoi ne pas mourir et les rendraient les maîtres d'ici-bas, si l'homme n'était leur maître par l'esprit. L'homme, en ce temps-là, n'avait point recueilli une longue tradition d'industrie et de malice : il inventait les stratagèmes de son existence. Chacune de ses journées, sa durée quotidienne : un triomphe de son génie. A présent, c'est facile de vivre. L'homme de la Vézère avait besoin d'une intelligence qui nous serait inutile, et que nous avons perdue et qu'il possédait : tant pis pour « ceux qui tiennent absolument à descendre du singe! » Dans le sol de la région périgourdine, les savans ont découvert des sépultures préhistoriques. Ainsi, les contemporains du grand ours et du mammouth avaient le respect des morts. Près du mort, ils plaçaient des quartiers de viande, des armes, la hache, la lance de silex, les flèches en bois de renne, et des outils : bref, ils croyaient à une autre vie, n'admettaient pas que tout finît dès le tombeau et ornaient de subtiles rêveries la suprême calamité. « L'homme de ces temps, nous le savons, est industrieux, actif, franc; il aime sa famille et pleure ses morts.. » Et il est, —

mérite charmant, — curieux d'art : il se fabrique des colliers avec des coquilles, des pierres de couleurs, des dents d'animaux ; il dessine et, sur un bois de renne, il grave une chasse à l'auroch. Il n'a que des vertus? Il va nous ennuyer : pas du tout ! il a ses défauts, ses vices, car il est vain, gourmand, brutal et jaloux : Dans la grotte de Cro-Magnon, le crâne d'une femme est ouvert d'une entaille où s'adapte le mieux du monde le silex d'une hache trouvée au même lieu : c'est un crime, un drame d'amour ; un mari avait inventé, à l'occasion d'une frivole, le « Tue-la! » d'Alexandre Dumas. N'est-ce pas? Et Judith Gautier se félicitait gaiement d'avoir les résultats de l'anthropologie à l'appui de son misonéisme.

La transformation japonaise, l'un des plus extraordinaires événemens de l'histoire, l'a désolée, et valait pourtant qu'elle y fût attentive : elle s'en est détournée. Elle en a seulement noté les traits dérisoires. Elle en a senti la grandeur un instant : « Qu'on s'imagine le régime féodal dans toute sa force : un pontife suprême, trop divin pour s'occuper des choses de la terre et laissant gouverner à sa place un officier devenu roi, dont la dynastie se succède au pouvoir depuis des siècles ; des princes vassaux, souverains maîtres dans leurs principautés. Puis, subitement, sans plus de secousses pour le pays que n'en éprouve un vaisseau dont on change l'orientation, les princes, avec un désintéressement inouï, renonçant à leurs fiefs, le Taïcoun déposant ses pouvoirs, le Fils des Dieux devenant un roi constitutionnel ; et la civilisation moderne succédant, sans transition, aux séculaires coutumes d'un peuple fanatiquement conservateur... » C'est beau ! Oui. Et la splendeur des robes japonaises, nos vilains costumes l'ont remplacée. Et nos bottines, ce fut une histoire : les élégans de Tokio revenaient de la promenade les pieds meurtris et leurs bottines à la main. Et les descendans des Samouraïs, en habit noir, les premiers temps ! Au bal, à Kioto, l'un d'eux parut, de noir vêtu, le frac, le pantalon, le gilet dit à cœur : « mais il était en chaussettes et le gilet, très échancré, montrait, en guise de plastron, la poitrine velue du daïmio. » Et les âmes sont bouleversées par l'afflux des idées nouvelles. Voici Kono-Guihei, un paysan simple et bon, le héros de l'amour filial dans l'île de la Libellule. Sa mère a mal aux yeux : il a tout essayé, pour la guérir. Un bon vieillard, qui a gardé les secrets et la tradition de la sagesse immémoriale, lui dit : « Il faut faire manger à votre mère un foie humain. » Ce n'est pas un remède qu'on se procure aisément. Kono-Guihei va tuer sa fille, la mignonne Matsoué, quand survient Sougni sa femme. Et : « C'est moi qu'il faut

tuer ! » s'écrie Sougni ; elle ajoute qu'elle sera charmée d'améliorer la vue de sa belle-mère. « Est-ce assez simplement, niaisement sublime ? » demande Judith Gautier. L'on hésite à répondre ; et la mort de Sougni, étranglée au moyen d'une corde et tirant d'un côté la corde pendant que Kono-Guihei tire de l'autre côté, est une chose un peu moins épouvantable encore que la suite de l'anecdote : Kono-Guihei allumant le feu et cuisant à la casserole, pour sa pauvre mère, le foie de Sougni, son épouse dévouée. Ce n'est pas une histoire inventée à plaisir ; mais une cause célèbre. Kono-Guihei fut arrêté. Judith Gautier connaissait de Paris le juge d'instruction, M. Komiosi-Sabouro, un doux poète, paraît-il. Et Kono Guihei fut condamné à neuf ans de réclusion majeure. On l'avait pris avant qu'il n'eût guéri sa mère ; et Judith Gautier constate que les magistrats de Tokio, magistrats modernes, ont rendu le sacrifice de Sougni tout à fait inutile.

Ces remarques, je les emprunte à divers essais qui forment, pour ainsi parler, autour de l'œuvre de Judith Gautier, l'enceinte défensive. Son œuvre n'a pas d'autre contact avec le monde moderne, qu'elle a écarté de cette manière, et promptement. Voilà toute sa polémique. Dans cette enceinte, l'œuvre se développe, s'épanouit en sûreté. Le Japon d'autrefois en est la fleur la plus charmante et celle dont les parfums sont le plus capiteux. *Les Princesses d'amour* ont de singulières délices et des vertus. Le Yosi-Wara, où elles ont le marché de leurs sourires, est l'asile des sentimens voluptueux et intelligens, décens même jusqu'à la cérémonie, l'asile de la littérature. Nulle princesse de cour ne s'exprime plus joliment que ces princesses d'amour et ne paraît avoir plus délicatement médité la fragilité universelle, dont la juste connaissance donne aux idées et au langage tant d'exquise politesse et de douceur mélancolique. Une petite Hana-Dori, ou l'Oiseau-Fleur, amenée à San-Daï, jeune homme qui ne sait pas encore que « la vie est courte et qu'il faut saisir le plaisir par la manche, » lui tient ces propos d'une tristesse bien séduisante : « C'est peu de chose, n'est-ce pas ? la vie d'un être. Une bulle d'air, qui se forme et monte comme une perle à la surface de la mer, s'y balance un instant, s'irise à la lumière, reflète l'espace et le ciel, puis éclate sans causer le plus léger trouble dans l'immensité du monde... » Alors, il fallait mourir, plutôt que de s'attrister ? Non : l'Oiseau-Fleur n'osait jeter son âme dans le mystère d'une autre vie ou du néant ; puis : « Née et formée pour l'amour, j'aurais pleuré de mourir avant d'avoir connu l'amour, ô mon prince... » Car San-Daï est un prince ;

mais il est, parmi les princes, un lettré plus attentif aux livres des sages qu'aux lèvres des femmes. L'Oiseau-Fleur réunit la sagesse avec le sourire et conclura : « Je me gardais pour toi et je te remercie d'être venu. » Ces derniers mots sont beaucoup moins particuliers que les précédens et, dans les siècles et les climats divers, ont dû être dits plus d'une fois, souvent peut-être. L'art des écrivains attachés à l'exotisme savant nous amuse par le jeu malin de la différence et de l'analogie.

Comment Judith Gautier prit-elle — avec chagrin sans doute — les nouveautés politiques, et républicaines, et parlementaires, de la Chine? Mais, en Chine, la pire modernité a l'air médiéval. Cette révolution ne date pas de très longtemps, où des Chinois criaient : « En bas les Tsings! en haut les Mings! » et d'autres : « En bas les Mings ! en haut les Tsings ! » Et les partisans des Mings accostaient ainsi les passans : « Oui, à quiconque criera, avec son cœur comme avec sa bouche : « En haut les Mings, en bas les Tsings! » je donnerai un liang d'or. » Cette préparation de l'opinion publique n'est pas une rareté chinoise. Mais l'auteur du *Dragon impérial* s'est souvenu probablement de cette observation de Racine : « On peut dire que le respect que l'on a pour les héros augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous ; *major e longinquo reverentia...* » Les politiciens de Chine sont des héros attrayans. La Chine est loin dans l'espace et le temps ; et la Chine contemporaine, loin dans le temps. C'est pour cela que la pensée de Judith Gautier s'y plaît à merveille. *Le Dragon impérial*, entre tous ses livres, a une allégresse ravissante. L'on y aime surtout un lettré dont le nom « se compose de trois syllabes aimables qui font le bruit d'une petite pièce d'argent remuée dans un plat de cuivre, » Ko-Li-Tsin. Jeune encore et vêtu de clair, le voici : « Sur deux robes de crêpe grésillant, il portait un surtout en damas rosâtre qu'ourlait une haute bordure de fleurs d'argent et que serraient à la taille les enlacemens d'une écharpe frangée, d'où pendait un petit encrier de voyage à côté d'un rouleau de papier jaune. Un grand collet de velours tramé d'argent lui couvrait les épaules et, sur son chapeau de velours noir, à grands bords relevés, qu'ornaient un effilé rouge et une mince plume verte, le bouton de corail rose uni des lettrés de première classe se dressait fièrement comme la tête d'un jeune coq. » Plus étonnant que son costume est son visage, si mobile qu'on sait que nul de ses sentimens ne demeure caché, soit que ses traits se tendent, se rident, s'allongent ou se relâchent sous l'influence de son émoi perpétuel. « Ses petits yeux roulaient avec

tant de vitesse tant de pensées joyeuses, malignes ou bizarres qu'ils faisaient songer au miroitement du soleil sur l'eau; et sa bouche, bien faite, toujours entr'ouverte pour quelque sourire, laissait voir deux rangées de jolies dents blanches, gaies de luire au grand jour et de mêler leurs paillettes claires aux étincelles du regard... » Délicat, fluet, vif et si leste qu'avec la même facilité il fût monté aux arbres comme un singe, il eût franchi les rivières comme un chat sauvage, il eût de ses doigts fins que les ongles allongent « tissé des toiles d'araignées ou brodé un poème sur la corolle d'une fleur de pêcher. » Toutes ses pensées deviennent des poèmes, de courts poèmes où chaque mot semble une touche de couleur posée vite et juste. Or, un jour que le poète Ko-Li-Tsin est à rêver au bord d'un champ, le soleil dessine l'ombre du laboureur et cette ombre soudain prend la forme d'un dragon. C'est le signe que, plus tard, ce laboureur tiendra dans sa main le sceptre de jade et sera l'Empereur : il le sera, mais à la condition que le miracle ne soit pas révélé par ceux qui l'ont vu. L'ombre d'un paysan tracée nettement sur le sol ; et Ko-Li-Tsin aussitôt devient un partisan. Le hasard d'un rayon de soleil lui a fourni ce qui lui manquait pour ne badiner pas uniquement : une conviction. Il badinera encore, mais autour d'une certitude, et au service du laboureur il aura le plus bel entrain. Certes, il affrontera la mort; ce n'est rien : les supplices! Tandis que les bourreaux multiplieront à son propos leurs inventions les plus terribles, il gardera son âme légère et décidée, son âme plaisante, plus brillante et plus solide aussi que le diamant. Puis, au moment de mourir, il pourrait ne pas mourir : l'Empereur de la Chine, — le vrai Empereur, celui que le favori du soleil n'a pas réussi à supplanter, — lui offre sa grâce. Il la refuse. Une jeune fille jolie le conjure de ne pas mourir : il veut mourir. Et pourquoi? Ses amis l'attendent, ses amis qu'on a tués avant lui : « Je tarde beaucoup ; il faudra que je me hâte pour les rejoindre!... » Un peu de nonchalance à mourir le ferait manquer à l'usage de la courtoisie.

Le lettré Ko-Li-Tsin est un héros. Je ne sais si Judith Gautier souhaitait que l'on rapprochât de Ko-Li-Tsin le héros un autre personnage de son roman, et non pas un vain lettré cette fois, mais un philosophe et qui s'appelle Aristatalis. On le rencontre dans *Iskender :* et, comme Iskender est Alexandre le Grand, le philosophe Aristatalis est, auprès de lui, le grand Aristote, le père de la philosophie, celui qu'Alexandre nomme son maître et que tous les siècles ont depuis lors nommé le Maître. Judith Gautier le donne à Iskender un peu de la

même façon que Cervantès a donné à don Quichotte Sancho Pança. C'est un bonhomme à la tête chauve et qui a les oreilles extrêmement rouges. Au milieu des guerriers accoutrés d'armures, il porte une longue robe de lin gris, un manteau brun que son ventre soulève. On devine, à son front, à son regard, l'intelligence. Mais il arrive que l'intelligence fait triste figure, dans la plus glorieuse occasion qui lui soit offerte ici-bas, aux trousses d'Alexandre le Grand. Celui-ci, fier comme un dieu et blanc de peau comme la plus jeune des péris, après avoir couru tous les dangers, retourne à sa tente; il y trouve Aristatalis couché sur des coussins et qui dort... Alexandre le Grand lui touche l'épaule et enfin le secoue : « Chien! c'est ainsi que tu es curieux de mes aventures? — Les choses de la guerre ne me concernent pas, répond le philosophe ; je ne m'occupe que de science et de sagesse. — Vraiment ? Tu seras l'historien de mes victoires ; demain tu m'accompagneras au combat. » Le philosophe se met sur son séant et il a le visage bouleversé par l'inquiétude. Il faut le voir dans les combats : il a peur, il s'évanouit ; son cheval le maintient à la gauche du conquérant, il ne s'en doute pas. Alexandre, que les Iraniens appellent Iskender, a poussé son cheval dans le fleuve Paras : au delà du fleuve, c'est la plus extraordinaire victoire que le soleil ait éclairée. Le cheval du roi commence de nager. On entend un cri; un corps disparaît dans l'eau. Iskender se penche, plonge son bras dans le fleuve et en tire le philosophe. Le froid de l'eau l'a réveillé, le philosophe. Il se ranime et geint : « Quelle bataille! Les Iraniens sont des héros... » Les Iraniens, ce sont les ennemis; ce sont les vaincus : et le philosophe s'embrouille. Il a perdu le parchemin sur lequel il devait écrire le récit de la victoire; mais il a sauvé sa vie et ne se plaint pas. Le conquérant plus blanc de peau que la plus jeune des péris et plus fier que les dieux rit de voir un philosophe en un pareil état. Judith Gautier se raille du philosophe Aristatalis impitoyablement et elle a fait de lui, je crois, le seul personnage ridicule de son œuvre : délicieusement ridicule, d'ailleurs. Elle a pour lui autant de malveillance, et même un peu acharnée, que de prédilection, de soins coquets et généreux pour le lettré Ko-Li-Tsin. Et l'a-t-elle voulu ainsi? Je le crains pour l'honneur de la philosophie. L'histoire de Ko-Li-Tsin est dédiée « à la mémoire de Théophile Gautier, » lettré de la première classe et qui méritait le bouton de corail rose uni. L'art et la poésie étaient la religion du père et de la fille : non la pensée, au sens que les philosophes prêtent à ce mot. Convient-il d'opposer la philosophie et la poésie ? Du moins, ni

Théophile Gautier ni Judith Gautier ne tolèrent que la poésie soit soumise aux doctrines des philosophes. Et l'on pourrait épiloguer là dessus. Mais il y a, dans l'histoire de la littérature, des moments où les écrivains, éperdument épris de pensée, comme on dit, vont presque à dédaigner le jeu subtil et anodin de la littérature. C'est une faute, et un péché contre son art, que l'auteur d'*Iskender* et du *Dragon impérial*, non plus que le poète d'*Émaux et Camées*, n'a point commise.

Dans ses romans de tous pays lointains et de toutes époques lointaines, Judith Gautier n'a cherché que le divertissement littéraire. Et, comme il n'est pas de plus parfait divertissement que la beauté, c'est la beauté qu'elle a cherchée en tous pays lointains et en toutes époques lointaines. Beauté des paysages et des costumes, beauté des âmes et des actes. Elle imagine des héros qui ont une force étonnante et qui accomplissent leurs exploits tantôt avec une facilité prodigieuse et tantôt avec une sublime patience. Son Iskender, par exemple, quand il va chercher Rustem fils de Zal dans le château inaccessible où ce vaillant guerrier s'est exilé avec son orgueil, il affronte tous les périls des montagnes, des précipices, des avalanches ; il chemine entre des rocs qui le blessent ; il a le vertige, il souffre et, cent fois, risque la mort. Puis un ravin profond le sépare de son but. Il se dépouille de ses vêtemens, recule de cent pas, respire longuement, court d'une vitesse furieuse, bondit : et, le bond qu'il a fait, seul l'a fait avant lui Raschk, le coursier fabuleux. Alors, il aborde Rustem fils de Zal et petit-fils de Rustem le Vainqueur. Mais Rustem fils de Zal est un Iranien qui, dans la grande bataille où Iskender de Roum a triomphé, lutta vainement et perdit ses troupes. Le premier de sa lignée, le descendant de Rustem le Vainqueur est un vaincu : et c'est pourquoi, dans le jardin de son château inaccessible où il se croit seul à jamais, il pleure. Iskender lui adresse la parole obligeamment : « O guerrier, héros merveilleux, dont l'histoire semble fabuleuse, pourquoi pleures-tu ? » Et Rustem : « Qui tourne en dérision ma douleur ? » Sa main cherche l'arme qu'elle avait à la grande bataille, une massue à tête de vache. Iskender ne le craint pas et l'admire ; afin de le consoler et afin de favoriser la splendide énergie de ce héros, il a des argumens plus adroits que n'en trouva le vieil Aristatalis aux meilleurs endroits de sa dialectique. Les deux héros nouent alors une amitié digne de celle qui unissait Achille et Patrocle ou, si l'on veut, Roland et Olivier. Ce sont des personnages d'épopée. Or, l'épopée ancienne a continué, dans notre littérature, par ces romans de chevalerie qu'un jour, à Saint-Fargeau, Mademoi-

selle se lance à trouver ennuyeux, mais qui n'ennuyaient pas du tout la société de cette époque et ni Mme de Sévigné, ni Mme de La Fayette. Les romans de Judith Gautier, comme la plupart de nos romans d'aventures, et voire exotiques, sont ainsi rattachés à une longue tradition de notre littérature.

Le sentiment qui relègue l'imagination de Judith Gautier dans les temps et les pays lointains est le même qui fait exiger, aux écrivains du grand siècle, cet éloignement dont parle Racine. D'abord, il s'agi d'éviter la vulgarité des nouvelles civilisations; d'éviter, en second lieu, les mesquins empêchements que l'on rencontre dans la réalité prochaine : la plus heureuse fantaisie est mieux à l'aise parmi les circonstances qui échappent au contrôle d'un chacun. A beau mentir qui vient de loin : le divin mensonge de l'art utilise un alibi précieux.

Il faut avouer cependant que, si l'exotisme n'est pas une trouvaille récente de nos conteurs et de nos poètes, les conditions de l'exotisme se sont modifiées durant le siècle dernier par le travail des érudits. Les civilisations les plus anciennes, que les orientalistes ont examinées, ont révélées avec minutie, n'échappent plus à notre connaissance. Leur mystère s'évanouit et ainsi elles n'offrent plus aux conteurs et aux poètes les commodités qu'elles procuraient à La Calprenède ou à ses émules. Mais aussi les découvertes des savans ont multiplié les ressources magnifiques. Judith Gautier eut le talent de ne point s'égarer dans ce très ample trésor, d'y prendre ce qu'il lui fallait, de ne s'en point encombrer, d'agir avec prudence et avec désinvolture, et d'observer l'indispensable vérité sans renoncer aux libertés les plus charmantes. Elle qui ne voulait pas soumettre la poésie à la philosophie, aurait-elle soumis son art aux opiniâtres labeurs de l'archéologie ? Elle a préféré l'art à tout le reste et conséquemment prétendit que l'art profitât de tout l'univers et de toute l'histoire et de tout l'effort auquel se consacre la science afin de connaître mieux l'histoire et l'univers. Elle a recueilli pour son art les tributs que la science lui présentait; et elle les a réclamés : elle n'aurait pas admis, d'autre part, qu'il devînt l'esclave de ses riches vassaux. Sa plus parfaite réussite est, je crois, son roman d'*Iskender* où, avec un entrain de poète épique, elle raconte l'histoire d'Alexandre selon les légendes persanes, transpose Quinte-Curce au gré de Ferdouci et, le *Schah Nameh* lui-même, le transpose au gré du goût français, friand de luxe délicat.

Puis, après avoir très longtemps parcouru les pays étranges et les siècles abolis, après avoir demeuré en esprit dans l'Inde, la Perse, la

Chine et le Japon, dans les âges de Ferdouci, de Koung-Fou Tseu que notre mollesse latine appelle Confucius, Judith Gautier est revenue chez nous, chez elle. Et elle, qui avait dépensé un zèle un peu farouche à se dépayser, elle est rentrée à la maison. Elle a écrit ces deux volumes d'intimité exquise, *Le Collier des jours* et *Le Second rang du collier*, les souvenirs de son enfance. Était-ce la peine d'aller ailleurs, d'aller si loin, pour retourner enfin, tardivement, aux plus familières pensées? Mais oui! Elle a suivi le même chemin que font tous les écrivains et les poètes de l'exotisme. Leur très long voyage n'est pas simplement un caprice, une vanité. Ce sont, pour la plupart, des artistes qui ont une sensibilité très vite alarmée, au point que la réalité au milieu de laquelle ils se trouvent ne leur est pas un objet de curieuse étude, mais de passion. Il leur faut s'écarter, se détacher. L'art n'est pas de vivre, mais de regarder et de peindre. Dans la réalité quotidienne, ils ne sauraient que vivre. Ensuite, quand ils se sont dépaysés, ils peuvent revenir : ce sont les pays étranges qui ont leur familiarité; le paysage naguère familier leur est désormais étrange assez pour qu'ils le regardent avec un émoi dont ils sont maîtres et le peignent de couleurs vraies et attentives. La petite fille qu'on voit dans *Le Collier des jours* et dans *Le Second rang du collier*, si ardente, jalouse de soi, prompte à passer d'un joyeux délire au désespoir, et fière, cachant ses larmes, domptant sa tendresse, était destinée à cette aventure. En outre, elle avait connu, toute enfant, M. Baudelaire et observé les ingénieux déguisements de sa mélancolie. Toute enfant, elle avait adoré son père, le grand poète aux prises avec une destinée rude et qui s'en divertissait par le moyen d'un art différent de sa vie. Elle avait lu en brouillons le *Roman de la Momie* et *Le capitaine Fracasse*, dans les années où elle participait aux chagrins et aux soucis de Théophile Gautier. Maintenant, elle ne craint plus son trouble. Ce qu'elle raconte, et ce qui était ses journées, est du passé. En son absence, les choses naguère toutes proches et trop touchantes ont pris leur distance d'éternité. Voici un autre Ko-Li-Tsin, et qu'elle ose nommer du nom de son père ; voici une petite fille, la même qu'autrefois, toujours décidée à ce qu'on ne l'ait jamais vue pleurante et qui sait à présent l'art d'une tristesse plus pathétique et plus délicieuse que les pleurs.

André Beaunier.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française. — *La Triomphatrice*, pièce en trois actes, par Mlle Marie Lenéru.

La gloire est, pour une femme, le deuil éclatant du bonheur... Sur ce mot fameux de Mme de Staël, Mlle Marie Lenéru a bâti une pièce, à laquelle je ne ferai qu'un reproche, c'est de n'être pas jouée dans un cadre 1830, en costumes du temps. Si *la Triomphatrice* nous avait été donnée pour la peinture d'un ridicule qui sévit parmi nos aînés en littérature, on aurait pu se plaire à cette évocation d'une mode abolie, comme, à travers les feuillets d'un album, on s'amuse à passer en revue les costumes falots dont s'affublaient nos pères. Si l'auteur avait voulu nous présenter une satire de l'affreux cabotinage qui se déchaîna dans le monde des lettres à l'époque romantique, on se serait prêté volontiers à cette exécution rétrospective. Mais rien n'indique que nous ayons affaire à une comédie historique. Les vêtemens des acteurs sont coupés à la manière d'aujourd'hui. C'est ce qui nous déconcerte et rend la pièce à peu près incompréhensible. Puisque *la Triomphatrice* est une comédie de mœurs moderne et prétend à peindre le monde littéraire d'à présent, il faut avouer que l'image est étrangement conventionnelle et que le portrait ne ressemble guère.

Claude Bersier est une romancière de génie... Cela seul est déjà bien passé de mode. En dehors de quelques petites chapelles et sociétés d'admiration mutuelle, le génie ne se porte plus guère en littérature : on se contente d'avoir énormément de talent. Tout le monde parle à Claude Bersier de sa gloire, et elle en parle elle-même, ingénument, comme d'un fait acquis, reconnu de tous et qu'elle ne peut feindre d'ignorer. De nos jours, la publicité a tué la gloire littéraire : elle l'a remplacée par la célébrité et par les gros tirages. Mais commençons par raconter la pièce... Le premier acte nous montre,

en Claude Bersier, la « triomphatrice, » au sens littéral du mot et sans ironie aucune. Les débutantes de lettres viennent la consulter, lui soumettre leurs productions informes, et lui demander sa bénédiction. Elle se prête de bonne grâce à ces inévitables corvées qui sont encore un hommage. Elle trouve à ses jeunes confrères beaucoup de talent et leur promet le plus bel avenir. On la visite, on la complimente, on l'adule et, ce qui est surtout flatteur, on l'interviewe. C'est plein de journalistes et on marche sur les romanciers, dans le somptueux appartement de cette romancière. Elle gagne beaucoup d'argent, exactement dix fois ce que gagne son mari dans le bureau où il est employé. Ce mari, dans la vie de Claude Bersier, c'est l'ombre au tableau. Intelligence bornée, esprit vulgaire, caractère grincheux, il en veut à sa femme de tout le talent qu'il n'a pas et l'accable de ses sarcasmes : mais il faut des ombres aux tableaux les plus lumineux, et chacun sait qu'au char du triomphateur les anciens avaient attaché un esclave chargé de le rappeler à la réalité des choses. En fait, ce pauvre homme de mari rend à son illustre femme le plus grand des services : et c'est de rester son mari. Il sait, comme tout Paris le sait, et comme d'ailleurs elle ne s'en cache pas, qu'elle a un amant : il accepte la situation. Ainsi il lui conserve un foyer, il lui épargne les déchéances de la vie de bohême, il lui fait une respectabilité. Cela vaut bien le petit désagrément, que d'ailleurs je ne méconnais pas, des propos continuellement acerbes et des sempiternels coups d'épingle. Ce mari désobligeant, et, si vous voulez, ce mari odieux est quand même un bon mari.

Incomprise à son foyer, Claude Bersier a cherché dans l'adultère de justes compensations. Elle les a trouvées, ayant pris pour amant celui-là même qu'un décret nominatif de la Providence a désigné pour cet heureux destin. La grande romancière Claude Bersier se devait à elle-même de n'avoir pour amant que Sorrèze le grand romancier. La merlette blanche a trouvé le merle blanc. C'est le bonheur parfait, spécialement réservé aux célébrités de la littérature. Nous avons sous les yeux un touchant exemple de ces joies refusées aux amans qui ne sont pas romanciers. Claude Bersier et Sorrèze ont fait, chacun de son côté, un roman, et ils le publient le même jour ! Sorrèze n'a d'yeux que pour l'enfant de Claude Bersier, et Claude ne fait de vœux que pour la dernière production de Sorrèze. Ainsi voguent en plein ciel ces parfaits amans... Je ne ferai, au sujet de ce premier acte, qu'une remarque : c'est qu'il y est parlé bien souvent

de manuscrits, d'épreuves, d'articles de journaux, de réclames, de rubriques et autres choses de métier. Ces professionnels font étalage de tout ce qui concerne leur profession, et, Dieu me pardonne, ils semblent en tirer vanité!

Après la gloire, la rançon de la gloire. L'appellation de « triomphatrice » va devenir amèrement ironique. Il y a, en effet, entre le premier et le second acte de la pièce, toute la distance qui sépare le Capitole et la roche Tarpéienne. Claude a une fille, Denise. Bonne mère, elle voudrait la marier avec Flahaut, jeune littérateur pour qui elle a de l'estime, encore qu'il soit allé s'échouer dans la critique, genre qui, de coutume, n'a pas une bonne presse auprès des romanciers, ni des écrivains de théâtre, ni des poètes, ni des prosateurs, ni des artistes dramatiques et lyriques et de quelques autres. Mais Flahaut, ne venant dans la maison que pour la mère, ne se soucie nullement d'épouser la fille. Et c'est ainsi tout le temps. Chez Claude Bersier, on ne vient, on ne revient, on ne languit et on ne se tue que pour Claude Bersier. C'est très désobligeant pour les autres. Cela fait à Denise une situation intolérable. Denise aimait le jeune Fréville, et le jeune Fréville s'est tué pour les beaux yeux de Claude. Condamnée à ne vivre que dans l'ombre de sa mère, Denise est éminemment : celle qui ne pourra pas « vivre sa vie. » Cela la blesse et l'irrite. Ah! pourquoi sa mère a-t-elle tant de talent? Elle lui en adresse d'âpres reproches. Et ce sont entre la mère et la fille des scènes pénibles. La comédie de mœurs tourne au drame larmoyant. Désormais nous irons de plus sombre en plus sombre. Comme un malheur n'arrive jamais seul, voici qu'un orage menace les amours de la romancière. Nous l'avions bien prévu et le mal vient d'où nous l'attendions. Sans être particulièrement au courant des affaires de librairie, on devine tout de suite que cette publication des deux romans, faite le même jour, était une grave imprudence. *Habent sua fata libelli.* Le roman de Claude Bersier est allé aux nues; le roman de Sorrèze est tombé à plat : ce n'est pas un four, c'est le four. Le contraste est de ceux qu'un auteur en vogue n'accepte pas aisément. Sorrèze ne pardonnera pas la cruelle blessure faite à son amour propre. Claude Bersier n'en est que la cause involontaire et indirecte : elle en est quand même la cause, ou l'occasion. Tant pis pour elle! Le succès de son roman a détruit le roman de sa vie... Il se passait quelque chose comme cela dans la *Flipote* de Jules Lemaître, mais cela se passait plus gaiement.

Le troisième acte est celui de l'effondrement. La jeune Denise

quitte cette maison dont l'air lui est devenu irrespirable. Elle se réfugie chez sa grand'mère qui, elle, ne fait pas de livres! Denise part, Sorrèze part. Un article, juste mais sévère, du jeune Flahaut a été la goutte de fiel qui fait déborder la coupe. Comme cadeau d'adieu, le rancuneux romancier organise à son amie une tournée de conférences en Argentine, richement payée. Ainsi Armand Duval jetait à Marguerite Gautier une liasse de billets de banque. Vous devinez le désespoir de la malheureuse femme célèbre que tout le monde abandonne. C'est la faute à la littérature. Aussi lorsque la timide debutante que nous avions vue, au premier acte, apporter un manuscrit, vient le rechercher et quêter des encouragemens, on imagine comment Claude Bersier la reçoit. Faire des livres? Plutôt vous jeter tout de suite à la Seine!.. Ainsi, Claude Bersier reste seule avec sa gloire. Je me trompe : son mari lui reste. Quand je vous disais que ce mari est tout plein de mérites! Mais ce sont des mérites dont une romancière fameuse n'a que faire.

Ce drame pathétique ne nous a pas émus un instant et pas un instant nous n'avons été tentés de prendre en pitié l'infortunée Claude Bersier, non plus que Sorrèze ou Flahaut. Pourquoi? C'est que nous devinons en eux une mentalité exceptionnelle, anormale, et qui les prémunit contre les souffrances auxquelles est exposé le commun des mortels. Nous tous de qui la littérature n'a pas troublé la cervelle, nous sommes d'abord des êtres de chair et de sang que secouent les passions communes à l'humanité : l'être de métier ne vient qu'ensuite. Chez ces gens, c'est l'inverse. L'âme professionnelle a tué en eux l'âme simplement humaine. Romancier et romancière, ils s'aiment en littérature, et leur grand amour est à la merci d'un article de journal. Claude Bersier se plaint, et bien sûr en toute sincérité, de ne posséder l'affection ni de son mari ni de sa fille. Mais obscurément cette conviction est en elle qu'il faut choisir entre la félicité bourgeoise et d'illustres malheurs. Et elle a choisi. Elle s'en défend, cela va sans dire, et ce sont de ces choses qu'on ne s'avoue pas à soi-même. Mais nous lisons en elle. Et d'ailleurs ils en sont tous là dans ce monde extravagant : ils n'ont pas une goutte de sang dans les veines, ils n'y ont que des flots d'encre.

C'est cette conception de la mentalité propre à ceux et à celles qui font métier d'écrire qui « date » dans la *Triomphatrice*. Elle nous reporte à une époque qui n'est plus la nôtre. Il y a eu plus d'une étape dans l'histoire sociale des écrivains. Dans la France d'autrefois l'artiste n'existait pas, on ne connaissait que l'artisan, et l'art

n'en allait pas plus mal. De même l'écrivain, qui était l'artisan littéraire, faisait sa besogne du mieux qu'il pouvait, et ne pensait pas que l'univers eût les regards fixés sur lui. Ce sont les philosophes du XVIIIe siècle qui se sont avisés d'être de grands personnages dans l'État, et il n'est que de relire les Mémoires de Marmontel pour constater à quel degré de vanité exaspérée en étaient arrivés les plus minces d'entre eux. Le romantisme ne manqua pas d'emboîter le pas et fit une obligation à l'écrivain d'avoir une destinée exceptionnelle. Les plus grands furent dupes de cette turlutaine. George Sand, ayant décidé d'entrer en littérature, croit nécessaire de quitter son mari, et de venir à Paris dans une mansarde pour y mener la vie de bohême. Balzac clame, tout gonflé de son importance : « Nous sommes les maréchaux de la littérature! » Th. Barrière a mis au théâtre l'incarnation de cette vanité puérile et professionnelle : c'est le type de Desgenais, le chroniqueur désinvolte et piaffant, père de tous ceux qui pendant trente ans allèrent pieusement chaque soir au perron de Totroni s'offrir à l'admiration des badauds. Nous sommes revenus à plus de simplicité. Nous ne portons plus notre métier en écharpe : nous sommes tout à lui, aux heures qui lui appartiennent : après quoi, nous en parlons le moins possible. Nous tâchons de ne pas mêler indûment notre vie à notre littérature et surtout de ne pas mettre notre littérature dans notre vie. C'est sûrement un progrès.

Quant à la femme qui écrit, elle est, surtout depuis la guerre, de moins en moins une exception parmi nous. Pendant que les hommes se battent, beaucoup de femmes ont pris la plume et toutes ne la quitteront pas après la guerre. Qu'elles ne se croient pas condamnées pour cela à une existence maudite! Loin d'être bassement jaloux des succès littéraires qu'elles obtiendront, leurs maris, le plus souvent, en seront délicatement fiers, et porteront gentiment les manuscrits chez l'éditeur. Quant aux enfans, ils aimeront leur maman célèbre, comme ils sont secrètement flattés d'avoir une jolie maman. Et bien sûr dans les ménages où la femme écrit, et là comme ailleurs, il y aura de bons ménages et il y en aura de mauvais, mais en vérité la littérature n'y sera pour rien.

Mme Bartet tient avec toute son autorité le rôle écrasant de Claude Bersier et y dépense sans compter toutes ses admirables qualités. Les autres font de leur mieux autour d'elle.

RENÉ DOUMIC.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Jamais quinzaine, depuis quatre ans, n'a été, au point de vue militaire, plus vide d'événemens accomplis que celle du 10 au 25 janvier 1918, ni peut-être plus grosse d'événemens en préparation. Sous ce rapport, s'il n'y avait pas eu, dans les parages des Dardanelles, une action navale qui a envoyé au fond de la mer le trop fameux croiseur léger *Breslau*, et qui paraît avoir gravement endommagé le non moins fameux croiseur de bataille *Gœben*, il ne s'y serait passé rien de mémorable. On se rappelle les aventures de ces deux vaisseaux allemands, un peu corsaires et bien dignes d'arborer le drapeau de la *Kultur*, qui, avant la déclaration de guerre, dès le 4 août 1914, au matin, frappèrent les premiers coups dans la Méditerranée, en bombardant du large d'innocentes villes algériennes, puis s'enfuirent, poursuivis sans succès, toujours manqués d'une escale, et purent, ayant franchi les Détroits, se réfugier sous Constantinople, où, à l'imitation de leur auguste maître, ils se firent Turcs; fin aussi morale que leur vie, et en parfaite harmonie avec leurs exploits. Leur nouveau dieu musulman ne leur a pas été plus propice, à la longue, que leur ancien dieu allemand ; la même justice attend et récompensera le *Gœben-Sultan-Sélim*, et le *Breslau-Midilli*.

Sur terre, on n'a signalé, en France, que les canonnades accoutumées ; duels d'artillerie, dont tantôt l'un, tantôt l'autre des adversaires prend l'initiative, et qui font rage ici ou là, comme par rafales, et s'apaisent, pour recommencer ailleurs. Plus fréquens dans certains secteurs, ou plus violens, ils marquent en quelque sorte les points vifs, les points névralgiques, qui sont demeurés les mêmes, probablement parce que ce sont les points stratégiques : l'Yser, Cambrai, Saint-Quentin, le Chemin des Dames, Verdun, auxquels

semblent s'ajouter, après un long silence ou un calme relatif, la région de Nancy et la Haute-Alsace. De temps en temps, une pointe rapide dans la tranchée d'en face, afin de ramener des prisonniers et de s'éclairer; partout, de grands travaux, défensifs ou offensifs ; des précautions multipliées, en regardant, en écoutant venir l'heure du Destin, si cette heure doit sonner dans une suprême bataille. En Italie, où, le 1er janvier, les Autrichiens, chassés de l'anse de Zenson, avaient été obligés d'abandonner leur tête de pont et de se replier sur la rive gauche de la Piave, on s'est remis aussi à échanger, au plateau d'Asiago, au val di Brenta et dans les Giudicarie, ce qu'un communiqué du général Diaz appelle joliment « *tiri di molestia,* » des « tirs de gêne; » toute une semaine, la neige s'en est mêlée, a même momentanément aveuglé les batteries lourdes et paralysé les avions; et, sauf des rencontres de patrouilles, il n'y a eu d'engagemens d'infanterie qu'autour du Mont Asolone et aux environs de Campo Sile. Le premier a été le plus sérieux; les Italiens y ont fait près de 300 prisonniers, officiers et hommes de troupes. Le haut commandement ennemi se réserve-t-il? Combine-t-il une attaque forte et puissante, qui coïnciderait avec la poussée, annoncée comme formidable, contre le front français, et serait ainsi une pièce du plan d'ensemble? Il se peut qu'il *veuille* en effet quelque chose de ce genre. Il se peut également qu'il ne *puisse* pas. Le mieux est de faire comme s'il pouvait et d'être prêt, sans cesse et sans lacune, en France et en Italie, à recevoir le choc et à tenir. Ce qui subsiste du front oriental, le front de Macédoine, sommeille, comme les nôtres, au bruit du canon ; mais il garde ses positions, et, dans les circonstances présentes, tant qu'il n'intervient pas un élément qui le ranime, cette espèce de faction vigilante est à peu près tout ce qu'on peut lui demander. En Palestine, l'armée anglaise avance de son pas lent et ferme, refoulant les Ottomans devant elle ; une récente dépêche la montre arrivée à une vingtaine de kilomètres au Nord de Jérusalem. Par son travail persévérant, non seulement la Ville Sainte est délivrée, la Terre Sainte le sera bientôt; mais l'Égypte elle-même est dégagée. Le résultat peut ne pas apparaître immédiatement dans toute son ampleur, mais il est immense.

Rayons de ce chapitre la Russie, qui n'existe plus militairement. Ce n'est pourtant pas qu'elle soit tranquille, et l'on serait même tenté de dire que le seul endroit où l'on ne s'y batte pas est la zone de guerre. Les provinces sont armées contre les provinces, les partis dressés contre les partis. Il ne s'écoule guère de jour sans que les rues

de Pétrograd soient ensanglantées ; tout est motif à faire crépiter les mitrailleuses, aussi bien le pillage d'une cave que la dispersion d'un cortège. Les difficultés croissantes de l'alimentation ne sont pas faites pour modérer les passions féroces ou grossières. Un peuple, même celui-ci, ne se nourrit pas seulement d'utopies : il vient une heure où il faut que « l'Évangile éternel » ait un commencement de réalisation; où, à force de promettre la lune, on est obligé de donner la terre. Cette masse énorme, dont les deux tiers ne savent ni lire ni écrire, s'est facilement laissé persuader du miracle révolutionnaire ; elle a cru de bonne foi que, sous ses auspices, toutes les nations allaient s'embrasser et que, grâce à elle, à qui l'on n'avait pas cessé de répéter qu'elle était admirable, l'humanité, ayant appris à s'aimer d'un amour sans bornes, allait entrer dans un bonheur sans fin. Plus prosaïquement, et plus pratiquement, le paysan a vu qu'il n'était plus forcé d'être soldat, ou du moins d'en remplir les devoirs, y compris le dernier, qui est de savoir au besoin se faire tuer, et qu'en rentrant dans son village, il y trouverait une maison et un champ. Et comme on ajoutait qu'il n'y avait plus de tsar, plus de lois, plus de police, et que c'était lui, le gouvernement, il ne demandait qu'à s'épanouir tout de suite dans sa souveraineté toute neuve. Puisque les Allemands étaient des frères, il n'y avait qu'à fraterniser. La chose était simple. Cependant les négociations de Brest-Litovsk durent, se prolongent et traînent.

Trotsky avait d'abord déclaré, on s'en souvient, qu'il ne s'y rendrait pas : les soucis de la politique intérieure le retenaient au *Soviet* des commissaires. Pendant toute la première période des pourparlers, le président de la Délégation maximaliste avait donc été « le camarade Ioffe. » Quand elle revint à Pétrograd, au moment des fêtes, pour y goûter les joies de la famille et du club, il parut décidé qu'elle ne retournerait plus au quartier général du prince Léopold. Mais déjà Allemands, Autrichiens, Bulgares et Turcs se morfondaient à Brest-Litovsk et s'apprêtaient à rédiger un procès-verbal de carence. Trotsky se décida subitement à leur aller dire qu'il ne voulait pas y aller, et fit valoir les avantages de Stockholm. Mais M. de Kühlmann et le comte Czernin alléguèrent les dangers d'une capitale où l'Entente n'aurait pas manqué de tisser ses intrigues. Le « non » allemand était catégorique; un vrai *nein*, un beau *nein* parfaitement carré. Le ministre *bolchevik* s'inclina ; il manda à ses représentans de revenir, et, pour les assister de son esprit, il résolut de demeurer parmi eux. Quinze jours durant, on discuta, et

tout se passa sans trop de mal tant qu'on ne sortit pas de la métaphysique, tant que l'on parla *in generalibus*, dans un langage *un po' generico*, comme il est de règle et d'usage au début des entretiens diplomatiques. Paix sans annexions, sans indemnité, paix démocratique. Les empires du Centre n'en marchandaient pas les mots aux *bolcheviks* émerveillés des progrès foudroyans de leur apostolat. Mais il fallut redescendre des nuées d'argent et d'or sur cette misérable terre. M. de Kühlmann, le comte Czernin, d'une voix mielleuse, et, d'une plus rude voix, le général Hoffmann, témoin du grand état-major, porteur de la pensée du maréchal Hindenburg et de Ludendorff, s'expliquèrent. « Sans annexion, c'est-à-dire... Sans indemnité, distinguons... Démocratique, assurément... » Mais, en fait, l'Allemagne considérait d'ores et déjà comme séparées de la Russie, par l'expression spontanée de leur volonté, la Pologne (cela va de soi, puisque, de compte à demi avec l'Autriche, elle l'avait théoriquement constituée en royaume), la Courlande, la Lithuanie, la Livonie, les îles. Si elle ne les déclarait pas tout aussitôt réunies à l'Empire, si elle ne se les appropriait pas dans les formes sommaires et brutales de la conquête, elle ne les rendait pas non plus, ne les lâchait pas, ne desserrait pas sa poigne, refusait de les évacuer. « Pas d'indemnité » signifiait que l'Allemagne ne paierait pas un sou pour les dégâts, pour les ravages causés par l'invasion, mais qu'en revanche la Russie lui rembourserait les frais de nourriture de ses prisonniers de guerre. Quant à « démocratique, » — ah! citoyens, qui donnerait aux empires et royaumes alliés, à Guillaume II, à Charles Ier, à Mahomet V et à Ferdinand de Cobourg des leçons de bonne et saine « démocratie? » Personne ne connaît mieux qu'eux ce qui convient à leurs peuples et à tous les peuples, qui n'ont qu'à s'en remettre à leur grâce.

Vainement Trotsky a ergoté, la délégation extrémiste a soulevé de ces chicanes d'avocat que les militaires abrègent du tranchant du sabre. Aussi vainement, avec le goût bizarre des illettrés pour les palabres interminables, pour les dissertations à la fois naïves et compliquées, derrière Trotsky, aux côtés de Ioffe et du professeur Pokrovsky, le soldat, le matelot, le vieil homme et la vieille femme se sont entêtés à poser toutes sortes de questions. Deux ou trois entre autres. Par quel procédé régulier les provinces en litige, Courlande. Lithuanie, Livonie, seraient-elles invitées à faire connaître leur volonté? Quand les troupes allemandes en seraient-elles retirées? Ne serait-ce pas avant ce plébiscite ou ce referendum qui devait être exempt de toute pression, de toute intimidation même muette? Ne se

hâterait-on pas, en vue de cette manifestation sincère et solennelle, de faire rentrer les fugitifs, expulsés par la guerre? Réponses impériales: la volonté des provinces est connue; elles l'ont suffisamment et valablement exprimée par l'intermédiaire de leurs assemblées locales, ces assemblées ne fussent-elles que des Diètes du type le plus archaïque, qui ne représentent que 7 pour 100 de la population, et moins encore, où ne siègent que quelques barons baltes, mais d'où sont exclus même les Allemands, simples bourgeois de profession libérale. Les troupes seront retirées un an au plus tard après la cessation définitive des hostilités ; les enlever plus tôt serait exposer le pays au désordre, et le livrer aux suggestions perfides de l'Entente. On n'interdirait pas aux réfugiés l'accès de leur patrie et de leur domicile : mais ils auraient à faire la preuve qu'ils étaient bien partis de là, qu'ils rentraient réellement chez eux, et que la loyauté allemande ne risquait pas, sous couleur d'une généreuse réintégration, d'être victime d'une immigration frauduleuse. Il n'a servi de rien à Trotsky de se cabrer, de hausser le ton, de laisser entrevoir la reprise possible de « la guerre révolutionnaire. » Les deux ministres impériaux et royaux ne lui ont pas mâché qu'ils savaient, à ne pas s'y tromper, que « la guerre révolutionnaire » n'était pas « la guerre, » et que celle-là même était impossible au soi-disant gouvernement maximaliste ; que, pas plus révolutionnairement qu'autrement, on ne ramènerait au feu ces armées qui avaient fondu. Aux termes près, c'était la formule vulgaire : « Et si vous n'êtes pas contens... » La délégation *bolchevik* ne pouvait cacher qu'elle n'était pas contente, mais les Empires du Centre ne cachaient pas davantage que ses sentimens les intéressaient beaucoup moins, et jusqu'à ne les intéresser presque plus.

Il s'était en effet produit, dans l'intervalle des deux sessions de la Conférence, un fait d'une importance certaine. Lorsque les fondés de pouvoirs du *Soviet* s'étaient résignés à regagner Brest-Litovsk, ils y avaient rencontré des envoyés de la *Rada* de Kieff : désormais, par conséquent, les maximalistes de Pétrograd ne traiteraient plus pour toute la Russie ou toutes les Russies : l'Oukraine présente aux négociations porterait la parole pour elle-même. Interrogés captieusement : « La délégation russe acceptait-elle que l'Oukraine fût officiellement admise ? » ils n'avaient pu s'y opposer, sans rompre avec leurs principes, sans en renier le plus essentiel, qui est que chaque nation, au sens étroit de « chaque nationalité, » doit seule décider de son sort. Quand, à la réflexion, ils se sont avisés de protester, ils étaient « bouclés. » Alors, ils se sont aperçus qu'en toute cette affaire, ils

avaient joué le rôle de ce qu'on nomme, à la chasse aux canards, les « appelans. » Par leurs cris, ou par leurs discours, l'Allemagne se flattait d'attirer l'Entente dans les marais de Pinsk, où elle se serait enlizée. L'Europe centrale et ses acolytes, essoufflés, aspiraient secrètement, mais ardemment, à la paix générale. D'où ce délai de dizaine imparti, aux belligérans, à tous autres que la Russie, pour déclarer leurs intentions. Au bout des dix jours de rigueur, personne n'ayant dit mot, force a sans doute été de se contenter d'une paix séparée. Mais les Empires eussent désiré qu'au moins ce fût une paix russe intégrale. La résistance des pays cosaques, du Caucase, et, en gros, de la Russie du Sud ne leur permettant pas de l'espérer, l'accession de l'Oukraine a été pour eux une aubaine qu'ils eussent payée cher ; l'Allemagne plus cher encore que l'Autriche-Hongrie. C'est vers l'Oukraine que sur-le-champ ils ont tourné leurs efforts ; c'est vis-à-vis d'elle qu'ils se sont obligeamment montrés enclins à la conciliation, à cause de sa position géographique, de ses ressources économiques, de ce qu'ils s'imaginent pouvoir y introduire et en tirer, de la direction politique qu'il est dans leurs desseins de lui imprimer.

On n'a pas eu trop de peine à s'entendre sur les bases d'un futur accord ; et l'on s'est quitté sur le point de conclure, afin de consulter de part et d'autre les gouvernemens, et en se donnant de nouveau rendez-vous au 29 janvier, pour la signature. A la vérité, les Chancelleries de la Quadruplice ne savent pas très clairement avec qui elles traitent. Ni avec quel État, ni avec quel organe de cet État diffus, encore dans les limbes. La *Rada* de Kieff est-elle la seule, ou ne dit-on pas qu'il vient de s'en constituer une seconde à Kharkoff ? L'Oukraine elle-même, dans ses données les plus matérielles, dans son aire territoriale, est aussi indéterminée que le royaume promis de Pologne. L'observation que nous en faisons n'a nullement pour objet soit de diminuer la valeur de l'arrangement, soit de réduire la portée de l'événement. Nous n'essaierons pas de nier que, pour toutes les raisons que nous avons dites, position de l'Oukraine dans la Russie du Sud, aux confins de la Bessarabie, tout proche de la Moldavie, richesse agricole, communications et débouchés, ce ne soit, en ce qui nous touche, un événement des plus fâcheux. On aurait dû mettre tout en œuvre pour y parer, pour devancer l'Europe centrale et lui barrer la route. Il nous reste la consolation de penser que l'Oukraine et la Pologne seront, entre l'Allemagne et l'Autriche, aujourd'hui complices, demain rivales, deux pommes de discorde, comme le furent les duchés danois après 1864. « La politique de l'Autriche est

polonaise ; celle de l'Allemagne est oukranienne, » a-t-on pu dire. Et il est exact tout au moins que les hommes d'État de Vienne, qui, depuis le comte Badeni et même depuis le comte Taaffe, s'appuyaient sur les Polonais, n'avaient, à l'intérieur de la monarchie, que de la méfiance envers les Ruthènes, dont la Prusse vise à se servir depuis Bismarck, et même depuis Frédéric le Grand. Comment, au surplus, n'y aurait-il pas, autour de l'empereur Charles et chez les archiducs, quelque rancune à voir l'Allemagne s'insinuer en Oukraine dans le même instant où elle dissipe sans ménagement le rêve, pourtant suscité ou encouragé par elle, d'une Pologne qu'un lien de famille rattacherait à la couronne autrichienne?

Mais, en attendant que les fruits empoisonnés produisent un jour à venir leurs effets entre les Empires, des dissensions éclatent au-dedans de chacun d'eux. Elles éclatent peut-être un peu trop. A Berlin notamment, à la fin de la première semaine de janvier, on a fait courir le bruit, — qui a été un bien gros bruit, — de la démission de Ludendorff. Le spectacle qu'on nous donnait ainsi, à grand tam-tam, invitait à deux hypothèses : ou bien le parti militariste (car il est de plus en plus évident qu'il y a un parti militariste) était irrité jusqu'à la fureur du tour et de la pente que M. de Kühlmann avait fait prendre aux négociations de Brest-Litovsk ; ou c'était une comédie montée par le Grand Quartier général dans l'astucieux dessein de faire croire que les « concessions » accordées à la Russie étaient incompatibles avec la situation militaire « prépondérante » et les intérêts politiques et économiques, comme avec la « dignité » de l'Allemagne. A l'opposé, le parti social-démocrate affirmait, plus haut qu'il ne l'avait fait encore depuis le 4 août 1914, « le droit des peuples à disposer librement d'eux-mêmes. » Entre les deux, ce qui découvre la manœuvre, des pangermanistes même, M. de Tirpitz en personne, par un télégramme de félicitations adressé au comte Hertling, s'ingéniaient à mettre en contradiction le Chancelier avec le ministre impérial des Affaires étrangères. Le Kronprinz, Hindenburg, Ludendorff, sont accourus au signal de détresse, comme ils l'avaient fait dans l'été de 1917 pour secouer et pousser à terre M. de Bethmann-Hollweg. Ces interventions deviennent une habitude, et, si elles se font plus impérieuses, elles sont dans la tradition prussienne : on en vit de telles au lendemain de Sadowa, et à la veille de la déclaration de guerre, en 1870 comme en 1914. Ce n'est pas impunément que les princes vivent plus d'un demi-siècle dans les camps, règnent sous la tente et dirigent la politique par les armes. Les armes sont alors les

maîtresses du maître. Mais tout s'arrange, au moins provisoirement, quand, de deux interlocuteurs, l'un cède tout ce que l'autre exige. Tout s'est arrangé dans l'Empire jusqu'à la prochaine désillusion. Ni le général de Ludendorff n'est parti, ni encore moins Hindenburg ; ni le comte Hertling, ni M. de Kühlmann. Il n'y a eu qu'une crise domestique. Au lieu de M. de Valentini, chef du Cabinet de l'Empereur, l'état-major, achevant l'encerclement, a mis un homme à lui. Les civils ont juré aux militaires que, pour prix des « sacrifices » consentis à l'Est, ils auraient, à l'Ouest, les mains libres, comme si, jusqu'à présent, ils les avaient eues enchaînées !

Ce qu'il y a probablement à retenir de cette histoire, ou de ces histoires, sans ajouter une foi absolue à tout ce qui a été raconté, et en tenant dans une juste suspicion une violence de presse qui est trop grande pour n'être pas artificielle, et qui ne serait pas tolérée si elle n'était pas de commande, c'est que, à un degré que nous n'avons pas le moyen de mesurer, l'état de l'Allemagne est troublé. Son état politique et social. D'autre part, certaines expressions employées soit dans le télégramme de l'amiral de Tirpitz, soit dans des articles inspirés, laissent penser que des frictions auraient pu se produire entre elle et son alliée, l'Autriche-Hongrie. Mais ce ne sont que des lueurs dans la nuit. En somme, nous manquons de renseignemens, et il nous faut interpréter des signes. Dans cette obscurité, le mieux, le plus sage ou le plus prudent, est de tabler sur le pire. Pour nous, nous n'avons et nous ne cherchons ni à dissimuler, ni à déguiser nos « buts de guerre » ou nos conditions de paix. Le président Wilson, après M. Lloyd George, les a exposées tout au long. Nous offrons à l'Europe centrale le « traité des Quatorze articles. »

M. de Hertling, devant la commission principale, le comte Czernin devant la Commission des Affaires extérieures de la Délégation autrichienne, viennent d'y faire à la même heure une réponse évidemment concertée quant au fond, mais dont la forme diffère selon leurs tempéramens personnels et nationaux. Si Hindenburg est le matamore de la troupe, M. de Hertling en est le bourru, et le comte Czernin le gracieux. La solution ne s'est point rapprochée d'un pas. Les deux Empires en sont toujours au *statu quo ante bellum*, comme dernière ligne de retraite. Sur tout ce qui est vague et futur contingent, ils sont précis ; sur tout ce qui est précis, positif et immédiat, ils sont vagues. Seulement, cette réponse identique, pour la beauté de l'art, M. de Hertling la grogne, et le comte Czernin la danse.

De même que tout s'arrange, tout arrive ; sauf, en Russie, ce qui

devait être logiquement prévu. Néanmoins, on pouvait prévoir que l'usurpation maximaliste, incapable de souffrir à côté d'elle une Constituante où elle n'avait pas la majorité, la disperserait par la force, et c'est arrivé. Naturellement, cette exécution ne s'est pas faite sans un certain nombre de morts et quelques assassinats; deux anciens ministres du gouvernement provisoire, M. Chingareff et Korochkine, malades, ont été tués à coups de revolver dans leurs lits d'hôpital. L'anarchie, partout et toujours, a pour compagne la terreur. Et l'odieux a pour pendant et pour complément le grotesque. Un bel échantillon du genre est le projet de résolution qu'avec l'assentiment de Lénine, M. Sverdloff, président du Comité exécutif des *Soviets*, demandait à la Constituante de ratifier : « L'Assemblée constituante décide que la Russie est déclarée République des *soviets* ouvriers, soldats et paysans. Tout le pouvoir central et tout le pouvoir dans les provinces appartient à ces *soviets*. » Voilà. Nous seuls, et nous tout. Mais le reste, tout ce qui, en Russie, n'est ni ouvrier, ni soldat, ni paysan, ou même tout ce qui, étant ouvrier, soldat ou paysan, n'est pas *Soviet* ou des *soviets*? Esclave. Il perd jusqu'à la ressource de rester chez lui. « Les droits de propriété privée sont supprimés. Tout le sol, le sous-sol et ce qu'il renferme est déclaré propriété de l'État, ainsi que les immeubles, forêts, etc. » Or, l'État, c'est le *Soviet*, qui décrète « le travail général obligatoire, l'armement des classes ouvrières, le désarmement des classes aisées et l'organisation d'une armée rouge socialiste d'ouvriers et de paysans. »

Un autre paragraphe marie désagréablement « la paix démocratique, » cette turlutaine, à la faillite la plus éhontée : « Tous les emprunts russes sont annulés. » Et, pour comble d'humiliation, les *soviets* omnipotens exhortent l'Assemblée constituante à confesser sa tache originelle, « comme ayant été élue d'après les anciennes listes électorales, » antérieure à « l'organisation de l'ordre socialiste; » comme telle, atteinte et convaincue du crime de « bourgeoisie; » et, comme telle, hors la loi : « Au moment de la lutte décisive du peuple contre ceux qui l'exploitaient, ces derniers ne peuvent trouver place dans aucun organe du pouvoir. Le pouvoir doit appartenir exclusivement aux classes ouvrières et à leurs représentans, les *soviets*. »

A la lecture d'un pareil factum, pour peu qu'on ait gardé le respect du bon sens et de l'équité, on est impuissant de dompter son mépris et sa colère. Il est difficile de ne pas dire que le projet des soviets est un chef-d'œuvre tout ensemble d'injustice et d'absurdité. C'est le rétablissement du servage, au profit de la classe la plus ignorante, la

plus inculte, la plus arriérée, la plus primitive ; c'est, au xxe siècle, non pas au fond de l'Asie, non pas au cœur de l'Afrique, en pleine Europe, la réapparition d'un fétichisme social, imbécile et cruel, l'intronisation d'un despotisme de sauvages.

Nulle part ailleurs, heureusement, le socialisme, même extrémiste, ne s'est livré à d'aussi folles extravagances qu'en Russie. Cependant, nulle part il n'a cessé, surtout depuis un an, de déployer une activité débordante et envahissante, portant ses empiétemens tour à tour dans tous les domaines. Il a voulu, avec la conférence de Stockholm, s'emparer de la diplomatie. Il a audacieusement dicté ses conditions et pour la guerre et pour la paix. Les gouvernemens, il est vrai, l'y ont, en général, encouragé par leur timidité et par leur complaisance. Ils ont eu pour lui des attentions qu'ils n'auraient eues pour aucun autre parti, et qu'au demeurant aucun autre parti ne leur a demandées. Les deux camps de belligérans n'ont, à ce sujet, rien à s'envier l'un à l'autre, et les neutres n'ont rien à envier aux belligérans. En Angleterre, M. Lloyd George est ou se croit contraint d'entamer avec le *Labour Party* un dialogue socratique, afin de lui faire toucher la nécessité de continuer sa collaboration à la défense nationale. En Italie, le parti socialiste officiel crée au ministère Orlando, comme il les avait créées au ministère Boselli et au ministère Salandra, les plus graves difficultés ; et l'on y regarde à deux fois avant de réprimer ses menées, eussent-elles engendré l'émeute ou le désastre. Grèves en Autriche, où le président du Conseil, M. de Seidler, se fait si condescendant, si prévenant pour M. Victor Adler et ses collègues, que l'excès de sa bienveillance choque l'opinion moyenne, et qu'il est mis en demeure de se rétracter. Grèves générales, en Espagne, sans qu'on sache ce qu'il y a dessous et à quoi elles conduisent. On dirait que l'Internationale veut saisir l'occasion que lui offre une guerre quasi universelle pour faire ou avancer la révolution universelle. Seul le socialisme allemand, dans sa majorité, est encore docile, et il ne paraît pas qu'il ait vu se lever l'aube du jour dont le soir doit être le grand soir.

Chez nous, à part une poignée d'égarés, le parti socialiste n'a donné à personne le droit de suspecter ses intentions patriotiques, mais peut-être étale-t-il, en vue de les mieux remplir, des ambitions injustifiées. Le monde, pour lui, n'a pas de mystères ; les problèmes les plus ardus de la politique et du droit n'existent pas pour lui ; il se fait un jeu de les résoudre, ou plutôt ils sont, d'emblée, résolus par l'une quelconque de ses formules passe-partout : littéralement, ils n'existent pas à ses

yeux, puisqu'il ne se doute même pas qu'ils puissent exister, et qu'il rebâtit « de chic » une société sans histoire sur une terre sans géographie. Il faut presque le lui pardonner. Ce n'est pas tout à fait sa faute s'il est comme transporté d'un orgueilleux délire. Le phénomène est curieux, mais il est déjà ancien. Nous avons jadis, dans la *Revue* même, étudié comment, de « l'apologie du travail, » légitime et nécessaire après un trop long dédain ou un trop long oubli, était sortie « l'apothéose de l'ouvrier, » et comment s'était formé, à grand renfort de flagorneries, « le mythe de la classe ouvrière. » Lorsque par le suffrage universel, l'État a été fondé sur le nombre, et que, ce qui n'est vrai que d'une vérité relative, on a cru que le nombre, c'était l'ouvrier : « Tu es Roi, Pape, Empereur, » lui a-t-on crié (heureux encore que l'on s'arrêtât avant Dieu !). Quoi de surprenant que, depuis plus de cent ans, depuis plus de cent cinquante ans, qu'on lui brûle de l'encens sous le nez, on lui ait fait tourner la tête ? Mais, parce que sa tête a tourné, cela ne lui constitue pas un titre à faire tourner les têtes qui sont restées droites. Ces réflexions moroses nous viennent à propos des deux plus récentes interpellations du parti socialiste sur « la conduite diplomatique de la guerre » et « sur la Part du combattant » où il a montré, avec surabondance, qu'il ne peut se défendre d'apporter, dans la pratique du régime parlementaire, les mœurs, les procédés et le vocabulaire des réunions publiques. Pourtant, il n'y en a que pour lui. Et de voir ce que, par la facilité avec laquelle le premier venu y monte, plus encore que par les excès auxquels il s'y abandonne, est devenue la tribune française, on en éprouve un éloignement invincible. Au début de chaque session, les présidens, le doyen d'âge et le président élu, viennent lire une manière de prologue en style noble ; puis la toile se lève, et ce sont toujours, dans les plus mauvaises pièces, les plus mauvais acteurs qui tiennent l'affiche...

Ce ne serait rien. Mais le parti socialiste a commis pis qu'une maladresse en ne profitant pas du discrédit où les forfaits de l'Allemagne l'ont plongée pour rompre avec le marxisme et reprendre le fil du socialisme français. Il en commet une autre, toutes proportions gardées, en se faisant, contre vents et marée, le rempart de M. Caillaux. Nous apercevons mal, et plus d'un socialiste authentique avec nous, les raisons de ce zèle intempérant. Pour nous, l'ancien président du Conseil n'est qu'un inculpé, dont la justice dira s'il est innocent ou coupable. Nous n'avons ni la qualité ni les élémens pour rendre un arrêt qui le précipite ou qui le relève. Juridiquement, judiciairement, nous ne lui devons que le silence, mais tout le monde

le lui doit, adversaires et partisans, s'il peut avoir encore des partisans et des adversaires. C'est un sujet dont nous ne sentons ni joie ni fierté à entretenir nos lecteurs, et sur lequel nous nous tairons autant qu'il sera possible de se taire. Mais les deux hémisphères savent que cet homme puissant est tombé, et qu'il est en prison depuis que des télégrammes ont été communiqués de Washington et qu'un coffre-fort a été ouvert à Florence. Fait sans précédent, et qu'on ne pouvait voir qu'en des temps comme les nôtres : nos Alliés l'accusent aussi haut que la France, et la presse française la plus hostile ne se montre pas plus sévère à son égard que la presse anglaise ou italienne, par exemple. Et la même question se presse sur toutes les lèvres: Pourquoi? Pourquoi cela et pourquoi lui? Ainsi se trouve posé le cas psychologique. Ce cas n'est pas neuf; nous le connaissons ou nous le reconnaissons, et l'Italie devrait le reconnaître mieux que nous. C'est celui du *condottiere*, qui, si, la chance lui sourit, se fera *tiranno*, et s'il a une fortune « verdoyante, » s'il va aux étoiles, sera le *Prince*. « Un homme qui peut tout, qui ose tout, et qui ne porte sa mesure qu'en lui-même, » mais, d'autre part, un homme qui exige de son système nerveux un tel effort, et lui impose une telle tension qu'il le détraque. Le plan de Florence est incohérent, décousu, et la précaution même de l'écrire et de le déposer dans une banque est d'une extraordinaire puérilité. La grande faute de M. Caillaux est de n'avoir eu, sur la patrie, que des pensées de financier; et, quand il fallait croire et faire croire en la France, d'avoir pris position à la baisse. Le grand vice de son dessein est qu'il supposait non notre victoire, mais notre défaite. C'est ce qui fait que, quand même, il n'a pas l'étoffe d'un César. S'il est encore à la recherche d'un titre pour son manuscrit, et si le « Rubicon » ne lui plaît plus, celui qui conviendrait le mieux, en dépit des réminiscences de la Constitution de l'an VIII, parce que le cerveau et l'âme n'y sont point, serait : *Idées non napoléoniennes*.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

RENÉ DOUMIC.

FRANÇOIS BULOZ

ET

SES AMIS

On a répandu, depuis qu'elle est fondée, sur la *Revue des Deux Mondes*, tant de légendes, on a conté, sur le caractère de son fondateur, tant d'anecdotes, que la vraie histoire de la *Revue*, et le vrai personnage de François Buloz, en demeurent obscurcis et sont, de ce fait, virtuellement inconnus.

Quoique celui-ci ait dit à Alexandre Dumas, en 1845 : « Si l'histoire de la fondation de la *Revue des Deux Mondes* est faite un jour, elle ne peut être faite que par moi, ou avec mes papiers, » il n'eut jamais le loisir d'entreprendre cette tâche. Sa fille aurait pu le faire. Née dans ce passé, ma mère connaissait admirablement tous ceux qui y avaient vécu, et qui l'avaient illustré; en outre, elle se souvenait exactement du caractère des hommes qu'elle avait connus, de leur personnalité, de leurs originalités même. Chez son père, elle avait vu Lelia coiffée de repentirs et Cœlio pincé dans son habit bleu; Victor Cousin et Sainte-Beuve l'avaient tenue sur leurs genoux; elle avait joué, petite fille, dans le salon de Mme Mérimée; bref, il était impossible de l'entendre parler de ce temps sans se demander comment elle n'avait jamais songé à noter des souvenirs si précieux pour l'histoire de nos lettres.

Un jour, ma mère me pria d'entreprendre le dépouillement de la volumineuse correspondance de François Buloz, mon grand-père. C'était écrire l'histoire de la *Revue des Deux Mondes*. Je me suis donc mise à l'œuvre, voilà dix ans déjà — moi qui n'ai connu ni ce passé, ni les hommes qui en firent l'ornement et la gloire. Fidèlement

pourtant, j'ai recueilli tous les souvenirs qu'un témoin aussi autorisé me transmettait, à mesure qu'ils pouvaient jeter quelque lumière sur le caractère ou sur l'époque à laquelle ils se rapportent.

Tout incomplète que soit cette étude, — et à mesure que je l'écrivais j'y découvrais de nouvelles lacunes, — j'ai persévéré dans la tâche qui m'avait été confiée, espérant, malgré bien des imperfections, atteindre ce double but : rendre plus vivante, au moyen de la correspondance et des souvenirs recueillis, l'histoire des débuts difficiles de la *Revue*, et faire mieux connaître celui qui s'honora d'être, pendant quarante-cinq ans, l'appui et le soutien des lettres françaises.

I. — FRANÇOIS BULOZ

Sa foi explique son œuvre,
Son œuvre explique sa vie.
SAINT RENE TAILLANDIER.

Sur les confins extrêmes de la Haute-Savoie, pas encore en Suisse, presque plus en France, dans un des replis du Grand Salève, le village de Vulbens est blotti. Ses maisons, échelonnées irrégulièrement à flanc de coteau, sont inégales, basses, et coiffées de grands toits larges, semblables aux bonnets tuyautés qui coiffent les vieilles du pays. Au centre du village, en face du presbytère actuel, dans une de ces maisons entourées de prairies, François Buloz naquit le troisième jour complémentaire, an II de la République (20 septembre 1803). Ses parens étaient de fortune médiocre (1), ils avaient sept enfans, et vivaient chichement quand François vint au monde : le huitième.

Lorsqu'il eut onze ans, son père mourut et Antoine, le frère aîné, qui était à Paris se préparant à l'École normale, fit venir le cadet et l'interna dans une petite pension de la rue des Écoles, d'où l'on conduisait les pensionnaires deux fois par jour au lycée Louis-le-Grand. Sur les années de François Buloz à Louis-le-Grand, nous n'avons que peu de détails; il y entra en cinquième, et ses débuts furent malheureux; le jour même de son entrée au lycée, il fut éborgné par le coup de poing brutal d'un camarade, dont il ne voulut jamais dire le nom : ce tout petit Savoyard avait déjà une singulière énergie.

Il sortit du lycée en 1821. Son rêve était d'entrer à l'École

(1) Ils avaient jadis fait profession d'horlogers, un François Buloz, grand-père du fondateur de la *Revue*, est qualifié, sur un acte de 1771, maître horloger.

normale, comme l'aîné (1). Mais il dut sacrifier ce rêve, car l'argent de la succession paternelle s'épuisait, et il lui aurait fallu deux ans d'études encore, des répétitions, et puis... vivre pendant ce temps. Alors il renonça à l'École normale. Il avait dix-huit ans, sept ans de lycée, il avait fait de bonnes études, pas brillantes, mais solides. Il savait beaucoup de choses, mais ce n'est guère quand il s'agit de gagner sa vie.

Et Antoine, le frère aîné? Ne pouvait-il aider son cadet? Le frère aîné luttait, lui aussi. Il était d'esprit aventureux et aborda les carrières les plus diverses. Ce normalien fut même, plus tard, directeur de mines! En 1825, il écrivait un peu, puis il fut présenté à différens personnages, et je ne sais comment il connut tant de généraux : Savary, duc de Rovigo, et aussi Montholon, la famille d'Elchingen, et le général Gourgaud, d'autres encore.

Parmi ces généraux, qui avaient vu les beaux, les merveilleux spectacles de l'épopée impériale, il s'en trouva qui, ne sachant pas les raconter, chargèrent le jeune normalien de rédiger leurs Mémoires avec leurs papiers et leurs notes. J'ai eu entre les mains un très curieux traité passé entre le jeune Antoine Buloz, et un de ces généraux, qui savait mieux, sans doute, manier une épée que tenir une plume... Il est stipulé, dans ce traité, que le normalien écrira les Mémoires du duc de Rovigo avec les renseignemens que celui-ci lui fournira, qu'il se chargera de toute la partie matérielle, le traité avec l'éditeur Bossange, etc., enfin qu'il fera tout, hormis de signer.

L'arrangement est curieux, mais, je crois, assez fréquent; ce qui est plus surprenant, c'est ce billet que j'ai trouvé dans les papiers d'Antoine Buloz : « Si, par vos amis de Vienne, vous pouvez me faire rendre par l'Empereur mes droits sur le *Mont de Milan* (ces droits étaient de soixante mille livres de rente), je vous serais bien reconnaissant, etc., » et c'est signé : duc de Rovigo! Comment ce jeune homme si pauvre, si inconnu, pouvait-il être à Vienne, et auprès de l'Empereur, un appui pour le duc?... Quoi qu'il en soit, A. Buloz s'occupait des affaires de celui-ci, et il ne devait pas s'en tirer trop mal, car un jour, reconnaissant, Rovigo lui écrit : « Mon cher Buloz, je ne sais pas ce qui m'est destiné, mais si je prends un commandement,

(1) Antoine Buloz entra à l'École normale la deuxième année après sa fondation.

je compte sur vous pour servir à mon état-major. Mandez-moi si cela vous convient. » Antoine Buloz n'avait jamais tenu l'épée, ni enfourché un cheval, que je sache; il est vrai que personne ne s'avisait de ces détails.

L'année même où François Buloz termina ses études, il entra pour vivre dans une fabrique de produits chimiques, une fabrique située en pleine Sologne, et qui n'appartenait pas à un chimiste, ni à un ingénieur, mais à M. de Jouy, qui, je pense, la commanditait.

Joseph Étienne, dit de Jouy, ancien engagé dans les troupes de la Guyane française en 1781, ancien sous-lieutenant d'artillerie aux Indes en 1787, ancien capitaine de l'armée du Nord en 1790, suspect et émigré en 1793, académicien en 1815, fit du libéralisme pendant la Restauration, et fut maire de Paris pendant la révolution de Juillet; auteur de *la Vestale,* que Spontini illustra, il écrivit *Sylla* et *l'Ermite de la Chaussée-d'Antin,* enfin il fut orléaniste, journaliste, librettiste, polémiste, auteur dramatique, et chimiste! Que de surprises dans une telle existence! Jouy remplaça Parny à l'Académie française (1), et, s'il écrivit des vers moins légers que ceux de son prédécesseur, il fit bon nombre de livrets dont la lecture n'est pas indifférente. En collaboration avec Hippolyte Bis, notamment, il écrivit le livret de Guillaume Tell, et commit ces vers terribles :

Aux reptiles je l'abandonne,
Et leur horrible faim lui répond d'un tombeau.

Il faut lui rendre cette justice, M. de Jouy se lamentait en lisant ces vers, et disait : « Et ils sont signés Jouy! ah! le scélérat (2)! » Ceci à l'adresse de son collaborateur.

François Buloz, chimiste, ne réussit guère, et ce premier essai dura peu ; le jeune homme revint à Paris, suivit les cours du professeur Thénard, — encore la chimie, — à la Sorbonne, et apprit l'anglais, avec une grammaire et un dictionnaire.

Mais M. de Jouy, qui s'intéressait décidément à ce jeune Savoyard, travailleur entêté, lui trouva un emploi à la *Biographie nouvelle des contemporins* (3), publication dont il s'occupait

(1) M. Empis lui succéda.
(2) E. Legouvé, *Soixante ans de souvenirs,* t. I.
(3) *Biographie nouvelle des Contemporains* ou *Dictionnaire historique et rai-*

alors. Là, François Buloz faisait des recherches concernant les célébrités de l'époque, rédigeait des articles et des notices, grimpait des étages, passait des nuits ; il est vrai que tout cela lui rapportait, au bout du mois, cinquante francs, près de 1 fr. 70 centimes par jour, et il devait avoir faim, ayant vingt ans ! Bientôt, cet emploi lui manqua ; il entra alors dans une imprimerie (1) où il apprit le métier de typographe : il y réussit, et devint même un assez habile ouvrier. En 1825, il fut admis à l'imprimerie de l'archevêché comme correcteur. De huit heures du matin à huit heures du soir, le jeune Buloz était chargé de la lecture des épreuves ; tous les livres latins ou français lui passaient par les mains : ce dut être excellent pour compléter ses humanités.

Les journées étaient laborieuses ; bientôt, il utilisa aussi ses nuits en faisant des traductions d'anglais, — on se souvient qu'il avait appris l'anglais. — Il traduisit ainsi *The modern Traveller*, de Duncan, à raison de 55 francs la feuille in-18, pour l'éditeur Beaudoin en 1829 ; déjà, pour le même éditeur, en 1826, il avait traduit : *La Chimie appliquée à la médecine*, de Paris.

Ce furent de rudes débuts. F. Buloz habitait alors une chambre mansardée rue de Fleurus, près de Saint-Sulpice. Plus tard, directeur de la *Revue* déjà prospère, il aimait à rappeler ses commencemens difficiles. Volontiers, il allait, avec ses enfans, se promener le soir après dîner, et c'était souvent rue de Fleurus, vers la maison à la mansarde, qu'il conduisait les petits. Du bout de sa canne, il leur montrait la lucarne qui avait éclairé sa chambre pendant ces jours de cruelle misère, et ils étaient saisis d'une respectueuse stupéfaction. Il leur disait son découragement, lorsqu'un soir, en rentrant bien las d'une longue journée de travail, il avait vu un attroupement devant sa maison : les pompiers ! Il y avait un incendie, et un incendie qui commençait par le toit ; sa chambre brûlait, sa chambre et son matelas, tout ce qu'il possédait au monde. Où irait-il passer la nuit ?

On trouvera peut-être que je m'attarde à ces débuts

sonné de tous les hommes qui, depuis la Révolution française, ont acquis de la célébrité, par MM. Arnault, A. Jay, E. Jouy, J. Norvins et autres hommes de lettres, magistrats et militaires.

(1) F. Buloz rencontra là Pierre Leroux, prote à cette même imprimerie

modestes et à cette infortune. Que l'on me pardonne : j'aime ces pauvres débuts, j'y puise aussi quelque fierté. « Il faut durer, » disait F. Buloz, c'est-à-dire : il faut résister, reconstruire sans cesse, et souvent ceux dont on dit : « Ils n'ont pas de chance, » sont des victimes qui portent en elles-mêmes les causes de leurs propres défaites.

Enfin, en 1828, F. Buloz entra, comme correcteur encore, à l'imprimerie d'Éverat, 18, rue du Cadran. C'est là que se décida son avenir, et qu'il abandonna le métier de typographe, pour devenir directeur de Revue. Le changement n'est pas petit. Comme correcteur à l'imprimerie d'Éverat qui était importante, ses relations avec les hommes de lettres devinrent plus fréquentes; même il put rendre service à quelques-uns d'entre eux. C'est ainsi qu'il rencontra le docteur Véron, le fameux Véron, plus tard ami de la plus fameuse Rachel : Véron venait de fonder la première *Revue de Paris.* Il connut aussi Eugène Süe, dont il imprima l'*Histoire de la Marine*, Brizeux, Alfred de Vigny, d'autres encore : tous étaient en rapports suivis avec l'imprimerie, et avec le correcteur Buloz.

Au milieu de ces nouvelles relations, il en retrouva une ancienne, un camarade de collège, M. Auffray, imprimeur aussi, dont la maison, assez importante elle aussi, était située passage du Caire. Les relations se renouèrent entre eux : leur profession les rapprochait. M. Auffray commença d'apprécier les qualités de son ancien camarade; il l'observa, il vit à l'œuvre la compétence professionnelle du jeune Buloz, son sens juste des affaires; l'imprimeur, en outre, eut l'occasion de charger le correcteur de quelques négociations délicates avec certains hommes de lettres; il put se rendre compte de l'autorité qu'avait déjà acquise le jeune homme; il constata que celui-ci était écouté. Dès lors, sans doute, la résolution de M. Auffray fut prise. Il proposa à F. Buloz une association, en vertu de laquelle ils dirigeraient tous deux un recueil que lui, Auffray, venait d'acheter.

Ce recueil, c'était la Revue des Deux Mondes, journal des Voyages.

Fondée quelques mois auparavant, par MM. Mauroy et Ségur-Dupeyron, elle « se mourait, » quand M. Auffray offrit à son ami d'en relever le titre. Celui-ci accepta, et un acte fut dressé entre eux. Cet acte, signé le 1er février 1831, contient de

modestes engagemens : il stipule que F. Buloz sera rédacteur en chef de la *Revue des Deux Mondes, Journal des voyages*, avec une annuité de 1 200 francs, et 2 francs par abonnement : voilà, je pense, de beaux traitemens!

Les livres étaient chers, et les revues rares en France à cette époque. Les recueils contemporains ne pouvaient guère prétendre à ce titre encyclopédique de « Revue ». La *Revue Française*, publiée par MM. Guizot et de Broglie, avait précisément cessé de paraître en 1830. *Le Globe*, fondé par Dubois en 1824, était un « journal sérieux » qui « traitait souvent avec supériorité de haute philosophie, de littérature, d'art de toute espèce, mais ne traitait guère que les questions générales de la politique (1). » Il y avait aussi le *Mercure du XIXe siècle :* un contemporain nous dit que ce journal, « tant de fois ressuscité et toujours mourant, avait été abandonné aux célébrités libérales, et à toutes les banalités des partis (2). » Quant à la *Revue Encyclopédique*, le même contemporain déclare qu'elle ne formait qu'une masse de documens « plus ou moins utiles, mais indigestes. » Enfin la *Revue de Paris*, fondée la veille par le docteur Véron, est la seule qui aurait pu entraver l'essor de la Revue nouvelle : c'est le contraire qui arriva.

Lorsqu'il s'engagea à devenir l'associé de M. Auffray, F. Buloz devait certainement avoir son idée faite sur l'avenir de la petite brochure saumon ; pourrait-il, même patiemment, réaliser son rêve?

Au lendemain de la révolution de Juillet, le pays apaisé espérait enfin tenir, folle espérance! le Gouvernement définitif. Cette sécurité allait-elle rendre à la littérature les esprits occupés, jusque là, presque uniquement de politique? La bourgeoisie désarmée lirait-elle? La *Revue* aurait-elle des abonnés? Des rédacteurs, elle en aurait. Déjà l'extraordinaire floraison de 1830 se faisait jour. Il fallait attirer ces jeunes talens, les retenir; ce n'était pas un mince travail. « Songez que son recueil était inconnu, dit Henri Blaze, et qu'il n'avait pas d'argent pour payer ses premiers collaborateurs; aussi, pour des embarras, il en eut, et de gros. Durs commencemens, créer une revue! Avec beaucoup d'argent, la chose n'est déjà pas si facile, nous en avons l'exemple chaque jour; mais aboutir

(1) Delécluze, *Quarante ans de Souvenirs.*
(2) Véron, *Mémoires d'un Bourgeois de Paris.*

sans moyens financiers, vaincre sans le nerf de la guerre, et par l'unique effort du labeur et de l'entêtement, voilà le génie (1). »

Il est certain que François Buloz sut s'imposer; on comprit que son effort aboutirait. Il donnait à tous l'impression de la force tranquille et laborieuse, et aussi, il avait le don de discerner le talent chez les très jeunes! N'a-t-on pas dit de lui que c'était un « sourcier? » Excellente qualité pour un directeur de Revue : il croyait à la jeunesse, il croyait aussi aux modestes, car il y avait alors des débutans modestes. Combien de jeunes ont débuté rue des Beaux-Arts! Musset n'avait que vingt-deux ans lorsqu'il collabora à la *Revue* pour la première fois; Jules Simon y fut accueilli sortant de l'École normale (timidement, il avait jeté son premier article dans la boîte aux journaux de la *Revue;* quelques jours après, on l'avisa que son travail était à l'impression); Henri Blaze, présenté par Dumas, avait vingt ans quand parut sa première œuvre, et tant d'autres!

Jules Simon nous confie : « Je pouvais écrire des articles, je me croyais assez bien doué pour le journalisme, — excusez cette vanité, — je me croyais donc capable d'écrire, mais je me savais incapable de me proposer (2). » La *Revue* était désignée pour présenter au public ces talens naissans. « Quand on apprit que, dans un recoin perdu du faubourg Saint-Germain, se formait la ruche aux idées, ce fut partout une envolée soudaine de joyeux et libres talens. Mais personne ne s'inquiéta de savoir si Buloz avait de l'argent, et combien. » Il faut ajouter que « ce monde-là écrivait, chantait, philosophait et dissertait à l'aventure, quelques-uns pour la gloire, le plus grand nombre pour le plaisir (3). » En résumé, il y eut entre la *Revue* des débuts et la génération pensante de 1831 un échange : celle-ci trouva à temps une tribune autorisée qui l'imposât au public, celle-là en groupant autour d'elle les talens nouveaux, établit son renom, et étendit son influence. En outre, elle fut accueillante avec libéralisme, sans souci d'opinions religieuses ni politiques.

J'ai sous les yeux un des premiers numéros de la *Revue des Deux Mondes;* c'est un mince cahier de début; sa couverture saumon est ornée d'une vignette étrange, une vignette de Tony Johannot, qui représente le Nouveau Monde, nu comme il sied,

(1) Henri Blaze, *Mes Souvenirs de la « Revue des Deux Mondes. »*
(2) Jules Simon, *Premières années.*
(3) Henri Blaze, *Mes souvenirs*, déjà cités.

et la tête ornée de plumes, offrant au Vieux Monde, plus correct, une branche d'olivier. N'oublions pas que cette composition se rapporte au titre de la *Revue* qui était aussi, à cette heure, *Journal des Voyages*.

Ce numéro, — 15 février 1831, — renferme un article de Soult de Dalmatie sur « la Grèce, » un article de Montalembert; puis « la Vendée après le 29 juillet, » d'Alexandre Dumas; « l'Enfant Maudit » de Balzac, et une étude de Sainte-Beuve sur Georges Farcy. En tout, une centaine de pages environ. C'est peu, mais au deuxième semestre de la même année, le menu est plus abondant. Je relève au sommaire « les Diables bleus, » d'Alfred de Vigny, un article de Sainte-Beuve sur les « Poètes et romanciers de la France; » un article de Victor Hugo sur un « Voyage aux Alpes; » l'*Idole* d'Auguste Barbier; de Gustave Planche, « La Haine littéraire, » une nouvelle de Balzac, et la fameuse « Rose Rouge » d'Alexandre Dumas, qui, donnée à la *Revue* comme inédite, avait déjà été publiée sous un autre titre, et fut cause, vingt ans après, de bien des reproches du directeur à l'auteur... oublieux.

Pendant plusieurs années, ces numéros présenteront certaines lacunes : la critique n'y apparaîtra que de temps en temps; il n'est pas non plus question de politique avant le 1er octobre 1831, date à laquelle Jules Janin se chargera de la chronique sous ce titre : « Les révolutions de la quinzaine. »

Sainte-Beuve, parlant en 1844 des débuts de la *Revue* et de sa fondation, reconnaît qu'à cette époque, elle avait plutôt l'aspect d'un magazine. « Lorsqu'il n'y a pas moins de treize à quatorze ans, au lendemain de la révolution de Juillet, cette *Revue* commença, et qu'elle conçut la pensée de naître, elle dut naturellement s'adresser aux hommes jeunes et déjà en renom, aux écrivains et aux poètes que lui désignait leur plus ou moins de célébrité. M. Hugo, M. de Vigny, bientôt M. Alfred de Musset, George Sand, dès que ce talent eut éclaté, et, au milieu de tout cela, M. de Balzac, M. Dumas, et d'autres personnes qui ne se piquent pas d'être citées en si haut rang à côté d'eux, tous successivement, ou à la fois, furent associés, appelés, sollicités même (plusieurs s'en vantent aujourd'hui) à contribuer de leur plume à l'œuvre commune. On s'essayait, on cherchait à marcher ensemble. Dans ces premières années de tâtonnemens, le corps de doctrines critiques n'était pas encore

formé ni dégagé, la *Revue* avait plutôt le caractère d'un *magazine*. Cette lacune se faisait quelquefois sentir, et l'on cherchait à y pourvoir; mais de telles doctrines, pour être tant soit peu solides et réelles, de telles affinités, ne se créent pas de toutes pièces, et l'on attendait (1). » Petit à petit ces lacunes furent comblées. F. Buloz y veilla : il veillait à tout.

Lorsque je regarde le buste que le sculpteur Guillaume a exécuté du fondateur de la *Revue*, figure imposante et même un peu terrible, je ne puis m'empêcher de penser qu'il était l'homme de son œuvre, et que son être donnait l'impression vivante de la volonté la plus énergique. François Buloz était grand, et d'allure robuste. Sans cesse penché sur une tâche fatigante, il fut de bonne heure voûté. Sa forte carrure, son visage rasé, en faisaient le type du Savoyard solide : il semblait taillé pour vivre vieux, occupé dans les champs, à surveiller les moissons... Mais voilà que le hasard malicieux avait fait de lui un homme de bureau et d'étude, un travailleur assidu des choses de la pensée. Car c'était avant tout un travailleur : tout ce à quoi il a touché, il l'a étudié avec conscience et passion. Bourru, silencieux, et peut-être timide, il était singulièrement pénétrant, et comme il était dur pour lui-même, il n'admettait chez les autres ni fatigue, ni découragement.

Comme presque tous les observateurs, il avait l'esprit mordant, et il trouvait le mot juste, peignant si bien ce qu'il veut peindre, que le mot reste ensuite comme un surnom. Peu d'hommes ont eu plus de querelles et de procès, ont déchaîné plus de tempêtes, et cela d'autant mieux que son œuvre grandissait, et que sa revue devenait moins accessible. De quels sobriquets ne l'a-t-on pas gratifié à son tour! Il fut l' « Ours de la Revue ; » Philarète Chasles, — à qui, plus tard, il fit un procès, — l'appelait le « Paysan du Danube, » Mme Quinet, le « madré Compère. » (Quel ami il fut pourtant pour son mari, pendant ses longs jours d'exil!) On a fait sur lui des quatrains et des quolibets sans nombre, peu lui importait! Épigrammes et railleries, il les négligeait quand il ne préférait pas les ignorer : il ne se révolta que lorsqu'il fut trahi, ou calomnié. D'un caractère entier, assez redoutable en somme, il fut discuté, il fut aussi détesté, mais il eut des amis délicieux, qu'il garda jalousement.

(1) Sainte-Beuve, *La Revue en 1845*.

Une passion domina, gouverna sa vie : sa *Revue*. Il lui sacrifia tout, il lui dut toutes ses transes et aussi toutes ses joies. C'était, cette Revue, sa chose, son enfant, il l'aimait comme on aime un être vivant pour l'avenir duquel on peine, on se prive. Il y pensait sans trêve, — il ne pensait qu'à elle. Notez qu'il avait le sens très fin des lettres. On a dit de lui, on a écrit, — combien de fois l'ai-je lu! — qu'il n'avait pas d'instruction, qu'il ignorait les lettres. Que d'erreurs! Ceux qui parlent ainsi ne l'ont pas connu. Son érudition, il l'avait acquise lui-même, sans doute, mais après des études classiques bien plus sérieuses et approfondies que celles que font actuellement nos fils, et n'en est-il pas ainsi de beaucoup d'hommes instruits, dont les débuts furent difficiles?

Indépendant d'esprit, F. Buloz n'était accessible à aucune recommandation. « Il ne considérait que l'intérêt de la *Revue*, y conformait ses appréciations, et rejetait tout ce qui pouvait s'en écarter. » Il écartait impitoyablement ce qui paraissait obscur et diffus, l'auteur fût-il un maître. — « Que m'importe? disait-il, je suis le public, je ne demande pas mieux que d'être instruit ou intéressé; or, si je ne comprends pas, le public ne comprendra pas non plus. » Et lorsqu'il s'était prononcé ainsi, il fallait céder; le plus souvent, on cédait.

Jules Simon raconte à ce propos une anecdote assez plaisante.

Cousin avait fait, sur Kant, un article qu'il considérait comme un chef-d'œuvre. Il en était fier, le lut à l'Académie des Sciences morales, et en annonça la publication dans la *Revue des Deux Mondes*. Il remit les épreuves de l'article à Jules Simon, son disciple, et le pria de les porter à l'impression. « Mais, dit Jules Simon, Buloz monta chez moi quelques heures plus tard, et me déclara tout net que l'article ne paraîtrait pas. » Étonnement du disciple, qui veut démontrer que cet article est un morceau de premier ordre : « Je n'en doute pas, dit Buloz, mais ça n'est ni pour vous, ni pour Cousin que je fais ma Revue, c'est pour les gens d'une intelligence moyenne. J'ai lu cela d'un bout à l'autre, je n'y comprends pas un mot, et *jamais* je ne publierai un article que je ne comprendrai pas. Cousin n'a qu'à le porter au *Journal des Savans*. » En vain, J. Simon veut-il persuader au terrible fondateur qu'il était amplement couvert par la signature. « Il s'était mis dans la tête de frapper un grand coup, pour se débarrasser à tout jamais

de la métaphysique... Je vous laisse à penser si l'affaire fit du bruit. Cousin entra dans une colère sans pareille... Il jura qu'il n'écrirait plus dans la *Revue*. » Après quoi, j'imagine qu'il s'apaisa, car il écrivit encore dans la *Revue*... J'aime cette anecdote; elle dépeint à merveille l'homme qu'était F. Buloz, bien décidé à rester le maître chez lui. Cette indépendance a permis qu'il ne fût l'homme d'aucune coterie, d'aucun gouvernement. De cœur, il était libéral... mais il imprima Veuillot!

Rien ne comptait pour lui, en dehors de sa *Revue*; la composition de ses numéros était sa pensée constante; il s'occupait de tout lui-même, des abonnemens, de l'extension à l'étranger, de la contrefaçon littéraire, qu'il a combattue dix ans; et, à côté de ces questions vitales, il s'inquiète aussi de la « netteté de l'impression, de la ponctuation, de la disposition d'un titre, de mille détails qui semblent n'être rien, et qui font une exécution supérieure (1). »

Il entretient avec les diplomates des plus lointaines ambassades une active correspondance, qui lui procure des informations politiques de premier ordre. A Turin, à Rome, à Vienne ou à Londres, à Stockholm et à Madrid, il a des correspondans partout. Les collaborateurs qui voyagent, chargés de missions officielles, comme Lœwe-Weimars, Marmier, de Molènes, A. Thomas, Jurien de la Gravière, sont mis aussi par lui à contribution, et lui envoient, sur ses pressantes demandes, d'intéressantes informations pour la *Revue*, et, plus tard, pour l'Annuaire de la *Revue*.

Il eut des associés, mais il resta toujours seul maître, car il n'aurait jamais supporté une autre influence, si discrète fût-elle, à côté de la sienne : il régna donc seul, et je pense qu'il était de l'avis d'Homère, — du moins en ce qui concernait la *Revue : Le gouvernement de plusieurs n'est pas bon, il n'y a qu'un maître*. « Pendant dix-neuf ans, dit Maxime du Camp, il combattit pied à pied, gagnant chaque jour un peu de terrain, se désespérant quelquefois, ne désespérant jamais, déployant une patience indomptable, et finissant par triompher des obstacles devant lesquels tout autre aurait reculé. »

François Buloz écrivait à Edgar Quinet : « J'ai une vie de galérien. Je travaille dix-huit heures par jour; » et, en se

(1) M. du Camp, *Mémoires*.

plaignant ainsi, il ne comprenait pas qu'on ne s'imposât pas le même labeur et les mêmes fatigues; il disait à Gérard de Nerval : « Vos belles qualités! qu'en faites-vous? Vous ne travaillez pas! » Alors, de toutes ses poches, Gérard tirait des bouts de papier, sur lesquels il avait griffonné hâtivement : fragmens d'articles, notes, « qui finiraient bien, disait-il, par faire un article entier! » Cela exaspérait Buloz.

Souvent il lui fallait attendre page par page la chronique de Forcade, envoyer cinq ou six fois chez lui : on imprimait à mesure. Quelquefois, au moment de terminer le numéro, il recevait un mot de Forcade : « Mon cher monsieur, ne comptez pas sur moi... » Le chroniqueur ne pouvait faire sa chronique, il était malade, au lit. Alors F. Buloz appelait trois ou quatre rédacteurs, de ceux sur qui il pouvait compter pour les cas extrêmes, et il leur distribuait le travail : « Vous, Lavollée, disait-il, vous parlerez de la Chine; vous, Mazade, prenez la politique intérieure; X... fera la partie administrative, pas la question d'Orient! Je l'ai donnée tout à l'heure à Z... » Ainsi la chronique se faisait en collaboration et le numéro paraissait, achevé quand même. On comprend qu'un tel homme ait réussi : il mit toutes ses qualités au service d'une seule œuvre : tel fut, je pense, le secret de son succès. Songez qu'il commença avec trois cent cinquante abonnés; en 1834, seulement trois ans après, ces trois cent cinquante sont devenus mille, en 1838 quinze cents, en 1843 deux mille, et vingt-cinq mille en 1868!

« Personne avant lui, a dit Brunetière, n'avait pu faire ce qu'il a fait, personne, même les Revues anglaises, qui sont encore aujourd'hui dans les mains des partis politiques, dont elles servent d'abord les intérêts, et ceux de la littérature ensuite. Et ainsi, dans la littérature contemporaine, peu d'hommes se trouveront avoir tenu plus de place que F. Buloz, littérateur qui n'a rien, ou presque rien écrit. Les Académies elles-mêmes auront moins agi sur l'opinion que la *Revue des Deux Mondes* (1). »

François Buloz ne se reposa jamais. Même à la fin de sa vie, frappé par la mort dans ses plus tendres affections, accablé lui-même par une douloureuse maladie, « sourd, presque aveugle, il se soulevait encore avec une énergie invincible

(1) *Grande Encyclopédie : F. Buloz*, par F. Brunetière.

pour tâcher de surveiller la *Revue* (1). » Après nos revers, en 1870, il se désespérait d'être trop vieux pour tenter, par l'organe de cette *Revue*, le relèvement des énergies morales de la France. Si la mort ne lui en accorda pas le temps, du moins le vieux fondateur eut-il la fierté de connaître que l'œuvre qu'il laissait réaliserait le souhait qu'il avait formé pour elle dans ses débuts difficiles : durer.

II. — LES PREMIERS COLLABORATEURS : A. DE VIGNY

Parmi les collaborateurs de la première heure, quelques-uns sont demeurés obscurs, d'autres furent célèbres et leur nom ne saurait périr : aux uns comme aux autres la *Revue* doit un souvenir de reconnaissance car, lorsque laborieuse et inconnue elle cherchait à vivre, ils furent les ouvriers de son succès, et demeurent les associés de sa gloire. Aux débuts d'une telle entreprise, il est sans doute heureux d'attacher de grands noms; cependant d'autres hommes plus modestes se sont voués à la même tâche; dans un labeur souvent ingrat, ils ont fourni l'effort quotidien nécessaire à la réussite. Ceux-ci ont partagé vraiment les fortunes diverses de l'œuvre commune, s'intéressant à sa grandeur, s'y dévouant de toute leur foi. De ces fidèles, la *Revue* était un peu la fille : il ne se passait pas de jour qu'ils ne vinssent prendre de ses nouvelles, causer du numéro prochain, et en escompter joyeusement le succès. Grands ou petits, célèbres ou inconnus, la plupart des rédacteurs se lièrent d'une fidèle amitié avec F. Buloz.

La *Revue* d'alors, redoutée au dehors, était simple et familiale au dedans; sans luxe, — et pour cause, — le décorum y était inconnu, la façade inexistante; une simplicité extrême y régnait, mais, dans le local modeste de la rue des Beaux-Arts, une union étroite s'établit bientôt entre le directeur et les écrivains; de leur contact journalier, ils firent une intimité précieuse : les rédacteurs de F. Buloz devinrent, non seulement ses amis, mais ceux des siens, ils furent traités en familiers et eurent leurs entrées à toute heure dans la maison.

Alfred de Vigny fut parmi les artisans du début. En 1828, il avait quitté l'armée pour se vouer définitivement aux lettres.

(1) Maxime du Camp, déjà cité.

Il dut connaître François Buloz à l'imprimerie de la rue du Cadran, car dès la fondation de la *Revue*, le nom du poète figurait au sommaire, accompagnant les *Scènes du Désert*, puis les *Consultations du docteur Noir*. A propos de ce dernier livre, F. Buloz écrivait à Vigny, au cours de la publication : « ... J'avais besoin de vous voir pour vous exprimer tout le plaisir, toute l'admiration que m'a fait éprouver *Stello*, et cependant, je ne suis qu'à la fin du *réfectoire*. Quand une Revue est arrivée à publier d'aussi belles choses, elle est la première du monde. C'est à vous que je dois cela. Ma reconnaissance vous est acquise (1). » Les relations de F. Buloz et d'A. de Vigny furent cordiales, et demeurèrent, en somme, fidèles, — malgré Sainte-Beuve et Gustave Planche : le premier, au début, par son idolâtrie exclusive pour Hugo, le second par sa critique inexorable, avaient failli séparer le fondateur de la *Revue* de son collaborateur.

Il vint un temps où l'on se plut à opposer Hugo à Vigny. C'est une de nos manies françaises : la comparaison. Pourtant, quoi de plus dissemblable que le génie de ces deux poètes? Cette rivalité fut douloureuse à Vigny, et lorsque la *Revue des Deux Mondes* elle-même inséra certaine note de Sainte-Beuve sur Victor Hugo, à propos des *Feuilles d'Automne* et du *Roi s'amuse*, Vigny prit cette insertion au tragique et en fit une affaire personnelle.

Sainte-Beuve, qui avait ses raisons, ne cessait de porter Hugo aux nues; il disait : « A peine âgé de trente ans, il s'est fait dans notre littérature une place unique et immense; drame, roman, poésie, tout relève aujourd'hui de cet écrivain (2). » Vigny, blessé, se plaignit à Buloz... mais comment revenir sur de semblables paroles : « tout relève aujourd'hui de cet écrivain? » Le mécontentement de Vigny, connu à la *Revue* et au dehors, amusa la galerie, et Sainte-Beuve écrivit à Hugo (3) : « J'ai su que vous saviez les misères d'un gentilhomme de notre connaissance; un homme qui en est venu là ne fera plus que de la satire, etc. » ce en quoi Sainte-Beuve se trompait!

Cependant, l'auteur de *Stello* exigeait une note rectificative

(1) Citée par Ernest Dupuy, *Alfred de Vigny*, tome II.
(2) 30 octobre 1832. Cette note n'est pas signée.
(3) 13 novembre 1832.

que Buloz n'était guère disposé à accorder. « Il avait promis seulement, dit encore Sainte-Beuve à Hugo, un mot dans la chronique..., » et il ajoute irrévérencieusement : « Je suis arrivé hier soir à la *Revue* lorsqu'il était en train de fabriquer cette note, et j'en ai raccommodé la phrase, de peur que sa plume n'allât trop à droite ou à gauche. Cela lui sauvera peut-être une brouille qu'il redoute fort. Quant au gentilhomme, il est tué moralement pour moi (1). »

Voici la note qui fut insérée dans la chronique du 15 novembre 1832 : « A ce propos, puisque l'occasion s'en présente, faisons remarquer que lorsque, récemment, il est échappé à la *Revue* de parler des écrivains qui relèvent d'un autre grand écrivain, il va sans dire que les maîtres en tout genre n'entraient pas dans notre pensée. Le grand poète dont il s'agissait serait le premier, nous en sommes certain, à repousser une telle prétention. Les Lamartine, les Vigny, les Mérimée, les Barbier, les Dumas, ne relèvent que de leur propre direction; leur pensée n'appartient qu'à eux, ainsi que l'instrument par lequel ils s'expriment. » — Vigny est-il satisfait? Nullement. Il se montre, au contraire, « plus offensé de la rectification que du premier jugement... »

Ce différend entre Hugo et Vigny, provoqué par la première note louangeuse de Sainte-Beuve (celle du 30 octobre 1832), fit quelque bruit dans le petit cercle littéraire du temps; depuis lors, bien des écrivains l'ont mentionné : les uns pour accabler Vigny sous le poids de sa susceptibilité orgueilleuse, les autres pour confondre le naïf enthousiasme de Sainte-Beuve. Mais qu'auraient dit les uns et les autres, s'ils avaient su que cette note, dictée par Victor Hugo en personne, avait été envoyée par lui-même à la *Revue?* Voici le passage d'une lettre de F. Buloz à George Sand, très postérieure à ces événemens, et qui les confirme : « Laissez-moi encore, à ce propos, vous citer un fait qui m'est personnel. En 1832, Victor Hugo m'envoya lui-même une note dictée par lui, et que vous pouvez retrouver dans la *Revue* de ce temps, 1831 ou 1832. J'étais bien novice alors, et bien admirateur aussi; j'insérai donc cette note qui commençait ainsi : « Tout relève de Victor Hugo, drame, « roman, poésie, etc. » J'ai encore présent à la mémoire l'orage

(1) Sainte-Beuve à Hugo, 14 novembre 1832.

que ceci me valut d'un côté, les railleries de l'autre, et je me promis bien de n'être plus dupe de pareil charlatanisme. Croyez-en mon amitié et mon expérience : louez, mais restez dans la mesure, etc. (1). »

L'année suivante, Vigny donna à la *Revue* son charmant Proverbe : *Quitte pour la peur*. En l'écrivant pour Marie Dorval, l'auteur s'était souvenu d'une anecdote que la duchesse de Béthune lui avait contée : dans l'œuvre émue, sombre, tragique ou désespérée de *Stello*, c'est une jolie vision du précédent siècle, ce *Quitte pour la peur*, légère, pleine de grâce.

A ce propos, F. Buloz écrivait à Bocage : « Alfred ne me paraît pas vouloir se contenter de cinq cents francs pour son Proverbe, tant pour son insertion dans la *Revue* que pour le tirage à part : il hésite, il veut attendre... C'est cependant fort bien payé; du reste, je ne doute pas que nous ne l'ayons; mais je voudrais couper court à ses hésitations, et savoir sur quoi compter. Je me repose donc sur vous pour en dire deux mots à Mme Dorval, et faire décider la chose promptement. Je vous en prie, mon ami, ne négligez rien (2). »

L'admirable nouvelle de Vigny, *Laurette ou le Cachet Rouge*, dont F. Buloz eut la primeur, fut, à l'époque des débuts de la *Revue*, la cause d'un procès entre celle-ci et le *Petit Courrier des Dames (journal de modes et de patrons)*. Le premier procès de F. Buloz! Il en aura d'autres, et de plus redoutables : contrefaçon, propriété littéraire, poursuites contre les auteurs d'insertions calomnieuses, ruptures de traités, etc., ce sera plus grave! Pourtant, ce premier procès l'émeut plus que ne le devait faire aucun autre. L'existence de la *Revue* est bien récente, et déjà on plagie la *Revue!* Quatre articles, insérés dans les numéros des 1er mars 1831, novembre de la même année, et 15 février 1833, sont reproduits dans le *Petit Courrier des Dames;* ces articles tronqués, et accommodés à sa petite taille, comprennent, entre autres, une nouvelle de J. Janin, et surtout *Laurette ou le Cachet Rouge*. Poursuites de la *Revue* contre le *Petit Courrier* qu'elle accuse de contrefaçon, car il a dénaturé les articles, et changé plusieurs de leurs titres. Elle lui réclame, par l'organe de Me Rousset, 2 000 francs de dommages et

(1) F. Buloz à George Sand, 5 mai 1864, inédite. Collection S. de Lovenjoul, F. 146.

(2) Inédite.

intérêts. A. Duval plaide pour le malhonnête *Petit Courrier*. L'avocat du Roi reconnaît le délit de contrefaçon, et le Tribunal, après mûre délibération, inflige 160 francs d'amende au délinquant, plus 100 francs de dommages et intérêts à payer à la *Revue des Deux Mondes*.

Voilà une mince affaire, mais les journaux s'en sont emparés. La plaidoirie de Me Rousset, avocat de F. Buloz, est citée et commentée par eux. Ne lui font-ils pas dire, au sujet de la propriété des œuvres de Vigny, acquise récemment par la *Revue :* « La prose de M. de Vigny est hors de prix ! » On devine que le poète se montra blessé d'une telle expression. Me Rousset, cependant, rétablit les textes, et Vigny, apaisé, écrivit (1) :

« Monsieur,

« Je suis très sensible à vos témoignages de regrets, et à l'explication si loyale, si spirituelle, et si polie de M. Rousset. Je regrette infiniment l'ennui que cela doit lui avoir causé, mais veuillez bien lui dire qu'il n'en doit accuser que la Presse.

« C'est cette *commère* seule, comme il l'appelle, qui m'a appris faussement, ainsi qu'à tous les abonnés de la *Gazette des Tribunaux* et du *Messager* (du 3 juillet), *que la marchandise de M. de V. était hors de prix, c'était ce que M. Buloz faisait dire par son défenseur*. Je pensais bien qu'il était difficile que ces expressions eussent été celles d'un homme distingué comme l'est M. Rousset, et que cette plainte fût venue d'une personne aussi véridique que M. Buloz. Je suis bien aise de recevoir de M. Rousset une assurance positive de ce mensonge public, qui devait m'être d'autant plus sensible que j'ai refusé, pour être utile à M. Buloz, plusieurs autres journaux rivaux de la *Revue*, et plus opulens qu'elle. Mais l'opulence ne fut jamais une séduction pour moi, et je les ai peu regrettés.

« A présent, monsieur, je crois que pour que rien ne puisse nuire à l'opinion qu'on doit avoir de l'accord du directeur et des auteurs de la *Revue*, il serait bon que M. Rousset écrivît au rédacteur de l'un de ces journaux quelque chose qui ressemblât à ceci :

« Il est faux que j'aie déclaré au nom de M. Buloz rien de

(1) A M. Brindeau, de la *Revue de Paris*.

« pareil à ce que vous me faites dire dans votre numéro du 3, « sur les manuscrits de M. de Vigny et leur prix excessif. Jamais « je n'ai rien entendu dire à personne, ni rien dit moi-même, « qui pût justifier les paroles que vous me prêtez, et qui « seraient d'une révoltante injustice.

. . . . . .

« Voyez vous-même, et jugez ce qui sera le plus convenable ; je ne conserverai de cette bagatelle qu'un vif regret de la contrariété qu'elle cause à M. Rousset. Veuillez le lui témoigner, monsieur, et agréer l'assurance de ma haute considération.

« ALFRED DE VIGNY (1). »

Vigny, travaillant la nuit, sortait à l'aube. Lorsqu'il arrivait à la *Revue* dans son manteau romantique, ce solitaire faisait sensation, car il fut « un des derniers à porter cette romanesque draperie. » Il y a, sur ce manteau, un mot charmant de Paul de Molènes : « M. de Vigny porte un manteau pour cacher ses ailes... »

Au sujet des relations de F. Buloz et du poète, on a écrit : « Ces deux natures, en dépit de leurs incompatibilités de surface, finissaient toujours par s'entendre... grâce à la médiation de Planche. » J'estime pour ma part que les brusqueries de Planche ne rapprochaient pas le directeur de la *Revue* de Vigny, bien au contraire. Que l'on en juge ! Au lendemain de la représentation de *Chatterton*, Planche malmena quelque peu la pièce (2). L'auteur se froissa de nouveau, rendant F. Buloz responsable de l'opinion du critique ; pourtant dans le numéro même de la *Revue* où parut l'article de Planche, le directeur avait inséré une note élogieuse sur le drame ; elle se termine ainsi : « Nous faisons des vœux pour que la popularité de *Chatterton* réfute glorieusement l'opinion individuelle de notre collaborateur ; tout assure, du reste, une brillante carrière au drame touchant de M. Alfred de Vigny. A l'auteur de *Stello* la gloire d'avoir tenté le premier une réaction contre le drame frénétique et le drame à spectacle, et cette tentative, nous l'espérons, portera ses fruits. »

Cette note ne plut pas à Vigny, et il écrivit à F. Buloz le

(1) Le 18 mai 1833, inédite.
(2) Voir la *Revue* du 15 février 1835.

18 février : « Vous n'avez rien combattu dans votre note; elle ne fait que confirmer votre article. »

« Votre article, » c'est-à-dire l'article de Planche. Dans sa lettre, le poète semble supposer que Buloz a choisi Planche pour faire spécialement la critique de *Chatterton*, alors qu'en réalité Planche était chargé de la critique dramatique à la *Revue des Deux Mondes* depuis 1832 : à vrai dire, il s'en acquittait avec quelque sévérité. Voici la lettre d'A. de Vigny à F. Buloz :

A M. le directeur de la Revue des Deux Mondes.

« Je n'ai aucune colère, monsieur, et je vous réponds dans un calme parfait.

« Je prévoyais tout ce qui est arrivé; seulement, j'ai voulu laisser aller tout le monde jusqu'au bout, afin de juger les amitiés par les faits, dans une occasion décisive pour moi.

« Il est très vrai que je vous ai dit de laisser faire celui qui voudrait me juger. Mais je n'ai jamais désiré que ce fût l'un plus que l'autre. C'était à vous de choisir, vous l'aviez fait depuis longtemps. Si l'on eût suivi mes désirs, que j'ai exprimés à M. Bonnaire, on n'eût fait aucun article sur *Chatterton*, comme on n'en a fait aucun pour *Stello*.

« Il est décent qu'un journal ne vante pas celui qui signe ses feuilles, mais il est incompréhensible qu'il l'attaque.

« Voilà pour le passé.

« J'attendrai l'avenir, comme je l'ai dit à M. Bonnaire, pour savoir ce que je dois penser de la résolution que vous dites avoir prise.

« Mille complimens empressés.

« ALFRED DE VIGNY (1). »

Dans le numéro du 1er mars, autre article affirmant le succès de *Chatterton*. « Le *Chatterton* de M. de Vigny obtient décidément, au Théâtre Français, un succès beaucoup plus grand que n'eussent permis de l'augurer les jugemens de la critique... Et avec tout cela la pièce a réussi. Le public a applaudi, il a fait mieux, il a pleuré, et il y retourne avec per-

(1) Inédite, le 18 février 1835.

sévérance... En matière de théâtre, le public est juge souverain... Aussi quand il (le critique) vous aura longuement entretenu des vices du poème, du défaut d'agencement des rôles, de tous les griefs plus ou moins fondés que son esprit d'analyse lui suggère, dites-lui seulement : « Tout cela est vrai peut-« être, mais veuillez m'expliquer comment il se fait que j'aie « pleuré (1)? »

Alfred de Musset exprime à peu près la même idée, dans l'un des deux sonnets qu'il dicta un soir à George Sand sur *Chatterton*, « dans quelque nuit d'exaltation maladive : »

... Messieurs du journalisme,
Quand vous aurez crié sept fois à l'athéisme,
Sept fois au contre-sens, et sept fois au sophisme,
Vous n'aurez pas prouvé que je n'ai pas pleuré...

« Messieurs du journalisme, » c'est G. Planche, que Musset, pour bien des raisons, haïssait.

O critique d'un jour, chère mouche bovine,
Que te voilà pédante au troisième degré,
Quel plaisir ce doit être, à ce que j'imagine,
D'aiguiser sur un livre un museau de fouine,
Et de ronger à l'ombre un squelette ignoré !

Après la rupture avec G. Sand, Musset, se souvenant de ces deux sonnets, priait F. Buloz de les faire brûler... « Ayez la bonté de prier Mme Dudevant, lorsque vous la verrez, de brûler les deux pages de vers que j'ai laissées chez elle, il y a quelque temps. » Il craignait la publicité pour ces sonnets, et il disait : « C'est une affaire de pure vanité littéraire, je suis faiseur de vers, c'est mon métier, j'agis par intérêt pécuniaire; » et parlant de Vigny : « Dites-lui, je vous en prie, si vous le voyez, combien j'admire *Chatterton*, et que je le remercie de tout cœur de nous avoir prouvé que, malgré les turpitudes qui nous ont blessés, dégradés, ou abrutis, nous sommes encore capables de pleurer, et de sentir ce qui vient du cœur. »

S'il n'y réussit guère, Buloz essaya toujours de panser les blessures que le sensitif Vigny se plaignait de recevoir des

(1) 1er mars 1835.

uns ou des autres. Faut-il admettre, comme on l'a prétendu, que le directeur de la *Revue*, en laissant librement s'expliquer Gustave Planche sur *Chatterton*, fut ingrat envers le poète qui avait naguère secondé ses efforts? Je ne le pense pas. En ce qui concerne la prétendue ingratitude de F. Buloz à l'endroit d'A. de Vigny, on verra, par la correspondance qui suit, ce qu'il en faut penser; quant à la froideur du poète, il ne me paraît pas non plus qu'elle se soit manifestée. Ou plutôt, il me semble que Vigny avait de fréquens accès d'amour-propre blessé, et que les relations, ensuite, reprenaient leur cours. En fait, la confiance et l'attachement réciproques des deux hommes résistèrent à l'absence, et aux années.

Un mois après l'incident causé par la chronique de Planche, le poète écrivait à F. Buloz souffrant : « Je suis bien fâché d'apprendre votre indisposition, qui, j'espère, ne sera pas longue. La première fois que je pourrai passer les ponts, j'irai m'entretenir avec vous (1). »

C'est encore au directeur de la *Revue* que Vigny s'adressa, lorsqu'après le discours du député Charlemagne, à la Chambre, le poète se crut accusé de glorifier le suicide... Indigné derechef, il chargea F. Buloz de publier la protestation suivante, qui parut, en effet, dans le numéro du 1er septembre 1835 :

A M. le directeur de la Revue des Deux Mondes.

« Monsieur,

« Le public qui a bien voulu écouter quarante fois le drame de *Chatterton* au Théâtre Français, et le lire depuis, a vu que, loin de conseiller le suicide, j'avais dit : *Le suicide est un crime religieux et social; c'est ma conviction; mais que pour toucher la société, il fallait lui montrer la torture des victimes que fait son indifférenee.* Chaque mot de cet ouvrage tient à cette idée, et demande au législateur pour le poète, le Temps et le Pain.

« Veuillez apprendre ce fait au législateur nommé M. Charlemagne, qui (le 30 août) vient de désigner mon ouvrage comme enseignant le suicide.

(1) 28 mars 1835, A. de Vigny à F. Buloz, inédite.

« Il est triste de parler pour ceux qui ne savent pas entendre, et d'écrire pour ceux qui ne savent pas lire.

« Agréez l'assurance de ma haute considération.

« COMTE ALFRED DE VIGNY. »

La mode des albums destinés à recueillir les pensées et poésies des hommes de lettres sévissait déjà en 1836. Mme F. Buloz, jeune mariée de six mois, avait, elle aussi, son album : il est sous mes yeux. Habillé de maroquin capucin (le chiffre d'or de la jeune femme : C. B... relève seul la sévérité de cette reliure « janséniste »), ce précieux volume, qui contient maintes poésies, signées de noms illustres : Lamartine, Henri Heine, Antoni Deschamps, G. Sand, A. Dumas, Brizeux, Jasmin, fut aussi entre les mains de l'auteur de *Stello*. F. Buloz le lui porta un matin, et réclama la collaboration du poète.

Voici la lettre que celui-ci écrivit à F. Buloz quelques jours après :

« Ne doutez pas du regret que j'ai eu de ne pas me trouver chez moi l'autre jour, ni de mon empressement à être agréable à Mme Buloz. J'ai mis quelques vers sur son album, mais je ne vous les envoie point, afin que vous veniez les chercher, s'il vous plaît que nous causions pour bien des choses qui nous occupent. Je ne sortirai avant une heure et demie, ni demain, ni samedi, ni lundi.

« Agréez mes complimens, et présentez mes respects à Mme Buloz, je vous en prie.

« ALFRED DE VIGNY (1). »

Le sonnet que le poète inscrivit sur l'album de Mme Buloz fait allusion à l'exécution de Pépin, Moray et Fieschi, les régicides, qui venaient d'être guillotinés. Ce sonnet, qui est d'un romantisme extrême, et pourrait être illustré par Célestin Nanteuil ou May, figure dans l'édition définitive du *Journal d'un Poète*, aux *Fantaisies oubliées*, sous ce titre : « L'esprit parisien. » — Il a été écrit pour le bal de la mi-carême, au bénéfice des pauvres, en mars 1836 :

(1) A. de Vigny à F. Buloz, 7 avril 1836, inédite.

Sonnet pour la fête de l'Opéra au bénéfice des pauvres.

Esprit parisien! Témoin du bas Empire!
Vieux sophiste épuisé qui bois, toutes les nuits,
Comme un vin dont l'ivresse engourdit tes ennuis,
Tes gloires du matin, la meilleure et la pire...

Froid niveleur, moulant, aussitôt qu'il expire
Le plâtre d'un grand homme, ou bien d'un assassin,
Leur imprimant le crâne, et, dans leur vaste sein,
Pompant jusques au cœur ta lèvre de vampire,

Tu ris! ce mois joyeux t'a livré, trois par trois,
Les fronts guillotinés sur la place publique.
Ce soir, fais le chrétien, dis bien haut que tu crois.

A genoux! roi du mal, comme les autres rois
Pour que la charité, de son doigt angélique,
Sur ton front de damné fasse un signe de croix.

Avril 1836.

ALFRED DE VIGNY.

Cette même année 1836, en juillet, Vigny partait pour Londres (1). Il écrivait à Sainte-Beuve, le 6 : « Je pars samedi pour Londres. J'ai besoin de vous voir et de vous embrasser avant de m'embarquer. » Et de Londres, avant de rentrer en France, deux mois après, à F. Buloz :

« Monsieur,

« Dites-moi avant que je parte s'il n'y a rien à Londres en quoi je puisse vous être utile ou agréable. En deux jours j'aurai votre lettre, et je serai heureux de vous être bon à quelque chose, à vous, ou à votre fille aînée, la *Revue des Deux Mondes*.

« N'y a-t-il absolument rien qu'elle ignore sur l'Angleterre, et dont il lui soit bon de s'instruire? Vous n'avez qu'à m'en écrire.

(1) M. E. Dupuy, dans son remarquable travail sur A. de Vigny, écrit : « Un autre voyage, dont je souhaiterais qu'on apportât une preuve très décisive, se placerait en 1836. » Et encore : « Si ce voyage s'est accompli, il a eu bien peu d'importance. » Voici une lettre de Vigny qui apporte la preuve décisive, — puisqu'il en faut plusieurs, — car, doit-on négliger le billet de Vigny à Sainte-Beuve?

« Quel est donc le nom du traducteur de *Stello?* Je suis étonné qu'il n'ait pas profité de mon séjour ici pour me montrer son travail. Pensez-vous qu'il y eût perdu beaucoup? J'ai fait demander à Sainte-Beuve par Antony s'il avait quelque commission à me donner, mais mon bon Antony aura perdu ma lettre entre les moulins à vent et le cimetierre *(sic)* de Montmartre. Répétez donc, s'il vous plaît, cette question à Sainte-Beuve, en l'assurant qu'il n'a pas de meilleur ami que moi. J'ai fait honte à M. Baillière (1) de ne pas avoir *Volupté* sur sa table. Mettez-le donc un peu plus au courant, et faites qu'on ne lui envoie que de bonnes choses. En vérité, nous n'en manquons pas. Je vais revenir dans peu de jours. J'ai beaucoup vu dans ce pays, et j'ai amassé d'ineffables souvenirs.

« Écrivez-moi un mot pour que je ne pense pas que vous n'avez point reçu ma lettre. Envoyez la vôtre chez M. Baillière, je l'aurai plus vite qu'à la campagne; j'irai tous les jours à Londres jusqu'à mon départ.

« Ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de madame Buloz, et croyez-moi bien tout à vous.

« Mille complimens de ma part à M. Bonnaire.

« ALFRED DE VIGNY (2). »

2 septembre 1836.

On le voit, aucune rancune de la part de Vigny concernant l'épisode de *Chatterton :* du moins en ce qui regardait F. Buloz; une grande tendresse, il faut le remarquer en passant, pour Sainte-Beuve; une grande admiration pour *Volupté*, toujours.

Dans cette correspondance, si l'on voulait pousser à l'extrême la recherche de mésintelligences qui ont pu naître encore, mais qui, je le répète, furent légères, peut-être les trouverait-on dans le désir affectueux que le poète avait de pousser à la *Revue* des collaborateurs amis, dont F. Buloz n'estimait pas le talent. De là, les visites de Vigny au directeur, continuellement absent dans ces circonstances, les lettres du poète restant sans réponse, etc. Il faut relire à ce sujet, dans le livre de M. E. Dupuy, le passage concernant la pièce d'Antoni Deschamps : *Le retour à Paris*. On verra avec quelle insistance « le bon Antoni »

(1) Correspondant de la *Revue* à Londres.
(2) Inédite.

recourait à l'intervention de Vigny. « Je ne vous cache pas, écrivait alors F. Buloz à celui-ci, que je lui en veux de se servir de votre amitié pour me forcer la main, car je répugne à insérer ses vers. » Il n'inséra d'ailleurs qu'une note.

Les lettres suivantes abordent des questions du même genre. Vigny demande une réponse pour son ami M. de la Grange (1) :

« Je voudrais savoir de vous si vous insérez les deux articles de la Grange avant de lui répondre, mon cher monsieur Buloz. J'attendais un mot de M. Bonnaire à ce sujet... »

Puis, pour hâter cette réponse qui ne vient pas :

« Il y a longtemps aussi que vous vous en tenez tous deux à l'intention de m'envoyer le projet de traité en question. Je vous préviens qu'on me presse beaucoup d'un autre côté, et qu'il me faudra répondre.

« Mille complimens empressés.

« ALFRED DE VIGNY. »

Mais F. Buloz ne goûte pas les articles de M. de la Grange; d'autre part, il ne veut pas blesser Vigny dans son amitié; donc, il propose, ce qu'il propose toujours en pareil cas de publier le morceau dans la *Revue de Paris*, qu'il dirige aussi à cette époque, et qu'il fait passer en seconde ligne... Mais Vigny :

« Je ne crois pas que vous puissiez, sans le consentement de M. de la Grange, insérer ses articles dans une autre *Revue* que celle des *Deux Mondes*, à laquelle il les a destinés. Il me semble que vous pouvez retarder jusqu'à ce que j'en aie écrit à Ed. de la Grange.

« Je ne comprends pas d'ailleurs quels peuvent être vos scrupules. Lequel des hommes vivans peut croire le plus gros de ses livres d'une valeur plus grande que celle des plus petits billets de ces grands morts, Rousseau et Voltaire ?

« La lettre de Jean-Jacques au pasteur Vernes est pleine d'âme et de bonté chaleureuse. Croyez-moi, cela ne peut faire tort à la grave *Revue des Deux Mondes*.

« Mille complimens.

« ALFRED DE VIGNY (2). »

(1) Ed. de la Grange, ancien officier et ancien diplomate, ami de Vigny et de Lamartine.

(2) 1er novembre 1836, inédite.

L'article de la Grange contenant les lettres de Rousseau et de Voltaire au pasteur Vernes parut dans la *Revue de Paris* (1).

L'année suivante, c'est pour une dame, Mme St..., que Vigny sollicite son directeur. Cette fois, il demande l'accès de la *Revue de Paris*. Mais F. Buloz demeure froid. Le dimanche 12 février 1837 le poète écrit :

« Il est clair que vous n'êtes jamais chez vous, mon cher monsieur Buloz. Hier et aujourd'hui j'ai tenté de vous rencontrer, et cela bien inutilement. J'aurais pourtant à vous parler. Comment faire? Je vous attendrai jusqu'à deux heures. Si dans vos courses, vous avez ma maison sur votre ligne, montez-y, je vous prie, ou que ce soit mardi à deux heures, ou dites-moi quand vous serez chez vous. »

Et un mois après :

« J'attends encore votre réponse pour le manuscrit intitulé *Mlle d'Amilly* que je vous ai remis. Je vous l'ai recommandé deux fois avec insistance. Je vous ai dit que j'en faisais beaucoup de cas, et que la personne qui vient de l'écrire pouvait être utile à la *Revue de Paris* par son talent facile et gracieux. Je trouve tout simple que vous ayez désiré lire et juger vous-même ce manuscrit; vous ne l'aviez pas fait encore lorsque je vous ai vu : je voudrais savoir aujourd'hui si vous en avez enfin pris connaissance. Vous m'avez dit qu'il vous avait paru, au premier coup d'œil, que les développemens étaient trop longs. Eh bien ! quand vous vous en serez assuré en lisant cette nouvelle, envoyez-la à l'auteur avec vos observations, et dites nettement votre intention sur son travail, très important à ses intérêts. Je désire vivement pouvoir lui transmettre une bonne réponse.

« Je suis au lit depuis le 15 de ce mois, j'ai beaucoup souffert, mais je suis guéri, quoique ne partant pas encore (2). »

Le mois suivant, Alexandre Dumas publiait dans la *Revue de Paris* une étude intitulée *Rome dans les Gaules*. Parlant de Lyon et de la place des Terreaux, « où sont tombées les têtes de Cinq-Mars et de Thou, » il produisit la pièce officielle, relatant la mort, « le récit positif et nu, » dit-il, « conservé par la plume du greffier. » C'est à cette pièce que Vigny fait allusion dans la lettre qui suit :

(1) 1837.
(2) 29 mars 1837, inédite.

« J'avais depuis onze ans précisément chez moi ce rapport de l'interrogatoire de Cinq-Mars et de Thou et de leur mort, dont vous m'avez parlé ce matin ; je l'ai cité dans les notes nombreuses de la 2e édition de *Cinq-Mars*, avec le traité d'Espagne, mais j'ai supprimé toutes les notes dans les 3e, 5e et 9e éditions. Je désirerais vous revoir demain mardi ou mercredi vers midi, je vous montrerai ces documens, et vous me direz si ce sont les mêmes que vous venez d'imprimer dans votre *Revue de Paris*. »

Après cela, Vigny revient sur la question de la nouvelle de Mme St... Il insiste. Buloz sera-t-il impitoyable? — Qu'il voie cette jeune personne : il compte sur sa gentille timidité pour gagner sa cause auprès du directeur.

« Si je n'étais horriblement souffrant, ce soir, j'irais vous voir pour vous recommander de relire encore la nouvelle dont nous avons parlé avant de la refuser si impitoyablement. Conseillez à Mme St... de l'abréger, voyez-la, vous trouverez en elle la douceur et la timidité d'un enfant, et vous aurez fait une chose juste et bonne.

« Si vous venez demain et avant d'avoir tranché cette petite difficulté, vous me ferez bien plaisir. J'aurai aussi à vous montrer des papiers qui vous intéresseront, et à vous parler de la *Revue des Deux Mondes* (1). »

Ces papiers « qui intéresseront, » et cette conversation sur la *Revue des Deux Mondes*, voilà l'appât, il me semble ? D'ailleurs, Vigny, bon et serviable, se dévouait avec élan. Cependant le poète ne donnait plus rien à la *Revue;* il ne publiait rien d'ailleurs, et F. Buloz s'inquiétait ; comme il lui reprochait son silence, Vigny lui répondait plaisamment le 7 mai (2) :

« Je ne crois pas que mon silence cause une émeute d'abonnés, mais je leur donnerais de tout mon cœur la peine de lire quelques lignes de moi, si j'en avais pu écrire quatre de suite depuis que je vous ai vu. J'ai été malade et garde-malade à la fois, je n'en puis plus. Profitez-en pour venir me voir si vous voulez bien, lundi ou mardi. J'ai des choses sérieuses à vous dire, dans votre intérêt, que j'ai plus à cœur que vous ne pensez. Voici encore un grand journal qui a la fantaisie d'avoir de mon écriture, toute mauvaise qu'elle est; son général en chef

(1) 3 avril 1887, de Vigny à F. Buloz, inédite.
(2) 1837, 7 mai, dimanche, inédite.

m'est venu voir, j'ai répondu que mon mariage avec la *Revue* ne me permettait aucun caprice de ce genre. Est-ce là de la fidélité ? »

De 1835 à 1841, Alfred de Vigny, en pleine gloire, s'enferma dans le silence. Déjà son œuvre dramatique était close, mais il n'avait pas encore écrit ses plus beaux poèmes : les poèmes philosophiques. « Ce n'est pas le moindre mérite de Buloz, a écrit M. E. Dupuy, d'avoir accueilli, et, je crois, admiré les *Poèmes philosophiques*. Mais pour une raison ou pour une autre, on prit l'habitude à la *Revue* de dauber sur Vigny en son absence, et Buloz ne fut pas le dernier à traiter avec dérision une stérilité que soulignaient certains habitués de la salle de rédaction de la rue Saint-Benoît. »

Je ne sais où M. E. Dupuy a pris ce renseignement. Chez Sainte-Beuve, affirme-t-il. Mais Sainte-Beuve n'en dit pas si long : il constate, et c'est tout, que F. Buloz se met à rire, lorsque Vigny lui annonce qu'il apportera bientôt une quantité de manuscrits qui l'effrayera : « Buloz rit tout haut et ne s'en cache guère. » Quant à *dauber* sur Vigny en son absence dans les bureaux de rédaction, si on l'eût fait, Vigny l'eût su, et si Vigny l'eût su, ombrageux comme il était, ne se serait-il pas séparé de la *Revue* ? Mais cette mauvaise grâce du rédacteur en chef à l'égard de ses collaborateurs, c'est un des clichés volontiers employés à son endroit. Par bonne fortune, les lettres sont là (1).

Pendant une partie des années de silence où il se confina, le poète d'*Éloa* subit la grande crise sentimentale de sa vie : sa rupture, ses ruptures, avec Marie Dorval. C'est alors qu'il « sentit la terre lui manquer sous les pieds. » Le malicieux Sainte-Beuve a écrit : « Il s'était avisé un jour de porter dévotement son cœur et son culte à une personne d'un grand talent, mais des moins préparées à coup sûr pour une telle offrande. L'illusion de sa part dura des années. » Le réveil, si cruel,

(1) En 1838 parurent les Œuvres complètes de Vigny, et, à la Biblioteca Civica de Milan, il existe, à propos de cette publication, une lettre du poète adressée à un directeur de Revue. Est-ce F. Buloz ? Il n'y a pas de suscription à cette lettre :

« Je vous envoie ces livres du fond de mon lit où depuis dix jours je viens d'être retenu par de violentes douleurs. Ce n'est pas au directeur de la *Revue* que je donne mes œuvres, c'est à un ancien ami que ses caprices ne me font point oublier. » Ceci, du 30 janvier 1838. Il semblerait bien que F. Buloz en fût le destinataire ? Pourtant, je possède les œuvres que Vigny offrit à F. Buloz. Sur la page de garde de *Stello*, le poète a écrit : « A F. Buloz, témoignage d'amitié. » Ce témoignage d'amitié ne s'accorde guère avec la lettre de la Biblioteca Civica.

nous valut les plus beaux cris de la *Colère de Samson* (1).

Ce « parfum de sainte solitude, » ce silence que, par fierté, Vigny aimait, il s'y enferma pendant les vingt-huit dernières années de sa vie. « Ce fut pour lui, dit un de ses biographes, un refuge contre les heurts du monde, une thébaïde impénétrable où il demeura seul en présence de sa pensée (2). »

Pourtant, à la fin de l'année 1838, le silence de Vigny se prolongeant, F. Buloz s'inquiète de nouveau. Mais Stello n'est plus à Paris : qu'est devenu Stello? Voici sa réponse :

23 décembre 1838, 42, York Street, Portmann Square.

« Mais, en vérité, je suis dans un pays fort connu qui s'appelle Londres; c'est une grande forge et une belle boutique située au coin de l'Angleterre. Vous aurez pu entendre parler de ce pays-là, et cette ville n'est pas découverte trop nouvellement.

« J'y suis depuis le 25 novembre; je n'ai passé qu'un jour à Paris, et je suis arrivé tout droit ici avec Mme de Vigny dans sa famille. Des affaires m'ont fait quitter le midi de la France, où je travaillais paisiblement, comme en effet je vous l'écrivais, je crois (3). On me fait fête ici. Les soirées y sont continuelles et brillantes, et vous savez que c'est le tems où le mouvement commence. C'est toujours la vie aux flambeaux, d'ailleurs, car la nuit ne cesse guère, tant le brouillard et la fumée sont amoureusement entrelacés.

« Le jour n'est pas plus obscur sous le 70e degré de latitude, où n'est plus, j'espère, Marmier, avec mon cousin. J'ai un peu de calme en ce moment-ci parce qu'il n'y a plus autour de moi que six enfans blonds qui parlent; je puis écrire; il y en a neuf ordinairement, mais si jolis que je n'entends pas leur bruit. Il est bien vrai que tout ce voyage m'interrompt dans mes écrits, mais qu'y faire? On ne compose pas sa vie comme un roman.

(1) L'admirable organisation artistique de Dorval égara Vigny. Comme il s'était évanoui plusieurs fois en écrivant *Chatterton*, Dorval pleura de vraies larmes en jouant Kitty Bell. Crut-il voir en elle une autre Kitty? Au début de cette passion, il était si respectueux avec l'artiste, qu'un jour elle lui dit en le regardant dans le blanc des yeux : « Quand les parens de M. le comte viennent-ils me demander ma main? »

(2) Paléologue, *A. de Vigny*

(3) Le 10 décembre, il écrivait à P. Busoni : « Vous parliez aussi de mes travaux. Le moyen de les achever, s'il vous plaît? Je m'y étais mis à la campagne, et des affaires m'ont appelé à Londres où me voilà en plein luxe et en plein brouillard. »

Il y a un moment où l'on perd ses parens de tous côtés, où il faut se mettre à la tête de ses affaires et dire comme mon cher Sainte-Beuve : « Adieu loisir ! » Cependant, je vais bientôt revenir m'enfermer à Paris, j'espère. Je reçois seulement à présent votre lettre du 10 décembre. Grâce à un mot que vous aviez mis sur l'enveloppe, un colonel anglais qui passe par Londres pour aller à Calcutta me l'a apportée, et ses nièces ne lui ont donné que celle-là des lettres de Paris que jamais on ne m'envoie comme vous pensez. Ce serait trop de chemin pour des billets d'invitation à dîner, etc., etc. Je suis heureux que vous ayez eu cette bonne pensée qui fait qu'enfin je sais ce que vous m'écrivez. Je vous remercie de vos offres de service (1) et de vos nouveaux témoignages d'une amitié dont je ne veux jamais douter. Oui, nous aurons beaucoup à dire pour le Théâtre-Français. Il a assez mal entendu ses intérêts véritables jusqu'ici. J'espère que votre main s'y fera sentir un peu fortement. La place que vous occupez est très élastique, et peut être tout ou rien, selon votre vouloir. Il faut de nouvelles œuvres, et certainement il en viendra ; croyez-vous qu'il soit possible de m'envoyer ici des épreuves comme vous me le proposez ? Indiquez-moi votre manière et, si mon séjour à Londres se prolonge, j'aurai quelque chose à vous faire passer... Quel est donc, s'il vous plaît, ce nom que j'ai aperçu à la place du vôtre, au bas de la *Revue?* Je ne sais plus rien. Je n'ai pas ouvert un journal depuis quatre mois. Je voudrais savoir si le Théâtre-Français monte quelque nouvel ouvrage. Voici mon adresse ; faites-en vite usage, je vous en prie, pour me dire de vos nouvelles. Serrez la main de ma part à ceux de mes amis qui m'aiment et croyez-moi tout à vous.

« ALFRED DE VIGNY.

« *P.-S.* — Parmi soixante lettres que j'ai trouvées à Paris, il y en avait une de cette bonne petite Mme St... qui se plaignait timidement de votre oubli. Une honnête et malheureuse personne qui a du talent, que voulez-vous de mieux ? Ne m'enverrez-vous pas des livres ?

« Écrivez bien cette adresse si vous voulez qu'elle arrive,

(1) F. Buloz venait d'être nommé commissaire royal à la Comédie-Française, et avait demandé à A. de Vigny des œuvres dramatiques pour la scène de la rue de Richelieu.

mettez sur l'enveloppe « par Boulogne. » Si je suis à la campagne, on me l'enverra :

« *42, York Street, Portmann Square* (1). »

En 1839, Sainte-Beuve écrivait aux Juste Olivier : « De Vigny revient d'Angleterre où il va souvent ; il a hérité de son beau-père une fortune dans l'Inde : être riche, cela lui sied et réjouit ses amis. Sa poésie d'ivoire y gagnera. Un peu d'or au pied de l'albâtre. » On sait que Vigny avait épousé une Anglaise. On conte que son beau-père, M. Bunbury, dînant à l'ambassade de France avec Lamartine, alors secrétaire, dit à ce dernier : « Mon gendre est aussi un célèbre poète français. » On lui demanda le nom de ce gendre, mais il ne s'en souvint pas. On cita alors plusieurs noms de poètes, mais à chacun d'eux, M. Bunbury disait : « Non, non, ce n'est pas cela ! » A la fin, Alfred de Vigny fut cité, et le beau-père alors : « Oui, je crois que c'est cela !... »

En 1843, Vigny, qui se « recueillait » depuis longtemps, publia dans la *Revue* quatre de ses poèmes philosophiques : *La Sauvage*, *La Mort du loup*, *La Flûte*, et *Le Mont des Oliviers*. Avant de donner *La Maison du Berger*, qui parut l'année suivante, il confiait à son ami E. de la Grange : « Je fais d'autres poèmes encore, mais qu'ils soient imprimés ou non, que m'importe ? Mon cœur est un peu soulagé quand ils sont écrits. Tant de choses m'oppressent que je ne dis jamais ! C'est une saignée pour moi, que d'écrire quelque chose comme *La Mort du loup*. »

Et à F. Buloz, le 14 juillet 1844, à propos de son dernier poème, *La Maison du Berger :*

« J'envoie demander pour la première fois l'épreuve corrigée, et en pages, au farouche autocrate de la *Revue*, qui doit se féliciter d'avoir des compositeurs qui inventent d'aussi jolis petits mots que

Le soupir d'achin, etc.

pour

Le soupir d'adieu (2)

et la *morsure* pour la *nature*.

(1) Inédite.

(2) La nature t'attend dans un silence austère;
L'herbe élève à tes pieds son nuage des soirs,
Et le soupir d'adieu du soleil à la terre, Etc.

« Quelle critique sanglante de mon écriture! et moi qui la croyais lisible!

« Quoi qu'il en soit, j'aime autant que ces légères différences disparaissent de ma main.

« Ayez la complaisance de demander que l'on conserve la composition de ce poème; j'en ferai tirer à part un certain nombre pour moi.

« J'ai regretté de n'avoir pas ainsi gardé les autres (1)... »

Cette appellation d' « autocrate farouche, » dont A. de Vigny gratifie plaisamment le directeur de la *Revue*, reparaît souvent dans les lettres qu'il lui adresse à cette époque. La même année encore : « Je vous prie, autocrate farouche du Théâtre-Français, de dire à un de vos esclaves de la Comédie de m'envoyer par la petite poste, sous enveloppe, rue des Écuries-d'Artois, n° 6, deux billets de 1re galerie dont j'ai besoin pour faire voir Rachel à une personne qui l'admire. Vous m'avez recommandé en pareil cas de vous écrire la veille; j'espère qu'il est tems aujourd'hui pour la représentation d'*Andromaque*, demain jeudi (2). »

Après *La Maison du Berger*, Vigny garda dix ans le silence. F. Buloz, cependant, le sollicitait continuellement. M. Glinel m'a communiqué une lettre du poète, datée de 1849. Il y répond encore une fois aux prières du directeur, qui demandait avec insistance la deuxième Consultation du *Docteur Noir*.

2 février 1849. *Au Maine-Giraud.*
Jeudi. *Blanzac (Charente).*

« Enfin, mon cher monsieur Buloz, pour cette fois je reçois très exactement et la *Revue des Deux Mondes* et votre lettre du 17 février.

« J'apprends avec grand plaisir les prospérités nouvelles de la *Revue*. Je ne doute pas qu'elles ne s'accroissent encore, puisque la contrefaçon a succombé. Juste retour des choses d'ici-bas. Je crois qu'il y aura une autre rivalité dont il est heureux que votre fille la *Revue* soit délivrée : c'est celle du Théâtre-Français, qui pouvait vous empêcher de lui donner tous vos soins.

(1) Inédite.
(2) Inédite : 11 septembre 1844.

« Je ne puis juger des mérites de ces *accessions* nouvelles dont vous vous applaudissez, sans connaître les noms des écrivains éminens qui s'unissent à vous, dans une même et sage intention; mais je pense que le salut de la France sera le seul but de tous leurs efforts. Peut-être ferez-vous bien de laisser chacun entendre l'ordre à sa manière, et apporter sa pensée libre et entière au faisceau que vous semblez vouloir grossir et resserrer à la fois. Pour la responsabilité de sa signature, chacun prêtera ses forces, comme l'a dit l'Introduction dont vous parlez; ses forces seules seront comptées et adoptées, ses faiblesses seront oubliées.

« Vous me parlez encore de la seconde Consultation du *Docteur Noir;* ce sera la troisième que vous aurez, car la seconde a été brûlée de ma main. Je m'en félicite aujourd'hui, car je me repentirais de l'avoir publiée.

« Elle eût donné une autorité nouvelle à une idée séduisante, mais dangereuse. Je me sentais emporté alors comme dans une pente rapide par mon imagination, et séduit par l'originalité de la fable et de la composition de cet ouvrage. Je m'arrêtai à temps, quoique peut-être à regret. La conscience l'emporta sur l'émotion de l'invention.

« Ce fut un bon procédé de votre part que de comprendre mes scrupules, de vous y rendre, et de laisser de côté la publication de ce volume. N'en regrettez pas l'abandon, qui n'est qu'un retard, et ne vous repentez pas de cet acte de courtoisie et d'amitié de vous et de M. Bonnaire. Vous avez depuis imprimé bien d'autres choses de moi.

« Je ne renonce point à achever cette suite de *Stello* commencée et assez avancée; mais en ce moment de déchiremens et de luttes, un roman philosophique comme *Stello* est une arme moins soudainement utile qu'une discussion directe sans autre forme que celle du discours. Je crois qu'il ne faudrait pas publier ce livre à présent, quand même il serait complet. Je vous ai promis de ne rien livrer de ce genre avant sa publication à aucun recueil, à aucun journal; j'ai tenu parole, quoique souvent et bien vivement pressé.

« Ce n'est pas du 24 février que date mon silence, et vous savez bien que c'est à la *Revue* seule que j'ai toujours donné toute idée que je croyais bonne à publier.

« Plus que jamais j'ai dessein de le faire, et d'entrer dans

vos vues. Je n'oublie pas plus que vous ne le faites, que l'un des premiers j'ai apporté ma pierre dans les fondations de cet édifice de la *Revue*. Dès que j'aurai écrit un nouveau travail qui pourra lui convenir, je vous l'enverrai et la suite de *Stello* ne tardera pas à paraître, si la santé de Mme de Vigny continue à se raffermir comme j'en ai l'espoir.

« Mille remerciemens et mille amitiés.

« ALFRED DE VIGNY. »

La maladie de Mme de Vigny, après celle de sa mère, l'inquiétait. « Je lutte en vain contre la fata ité, disait-il à la fin de sa vie, j'ai été garde-malade de ma pauvre mère, je l'ai été de ma femme pendant trente ans, je le suis maintenant de moi-même (1). »

Mme de Vigny, la femme du poète, était fort obèse dans son âge mûr. On me dit qu'elle était d'un esprit assez ordinaire; mais Vigny lui témoigna toujours une déférence et un respect profonds : il écoutait religieusement ses moindres propos. Quand elle tomba malade, il ne laissait à personne le soin de la transporter dans les bras, d'une chambre à l'autre. Ce respect pour les femmes, ces façons un peu cérémonieuses même qu'il prenait volontiers avec elles, c'est un des traits de caractère du poète. Ainsi, quand sa filleule, qu'il aimait tendrement, eut cinq ans, il cessa de la tutoyer : il lui baisa la main, plutôt que de l'embrasser comme il l'avait fait jusque-là; l'enfant, très choyée d'autre part, demeura interdite : dès lors son parrain lui imposa.

Même dans sa jeunesse, cérémonieux, silencieux, déférent, tel est Vigny avec les femmes. Ainsi l'avait élevé sa mère, et le petit carnet si précieux qu'elle lui remit lorsqu'il s'engagea en 1814, est rempli de conseils plus austères que tendres : « Que mon fils gagne lui-même ses grades : ni son père, ni moi, ne ferons rien pour l'y aider. » Je cite de mémoire, mais tel est à peu près le texte de l'un des avertissemens de Mme de Vigny à son fils. Pourtant, le dévouement de ce fils fut extrême; on se rappelle les tendres soins qu'il prodigua si longtemps à sa mère malade, et son désespoir devant ce lit de mort : son Journal en témoigne : « Quand son sang coule, mon sang souffre; quand

(1) *Le Journal d'un poète.*

elle parle et se plaint, mon cœur se serre horriblement, » et encore : « 27 mars, jour de ma naissance : Je l'ai passé à écouter et regarder ma mère dans son lit de douleur. Il y a trente-six ans, elle y était pour me donner le jour : qui sait si elle n'y est pas pour quitter la vie? »

Au mois de janvier 1850, Alfred de Vigny fut assez gravement malade d'une fluxion de poitrine; il en prévint son ami Busoni :

« Je suis au lit et assez affaibli par le sang que l'on m'a tiré. »

F. Buloz, ignorant la maladie du poète, lui écrivit pour lui parler de la *Revue;* le 5 février, Vigny répondait :

« J'allais précisément vous écrire, car je pensais que ceux de mes amis dont me parlent vos lettres auraient eu récemment une bien bonne occasion de me prouver leur amitié. Depuis le 5 janvier, je suis au lit et à peine rétabli aujourd'hui d'une fluxion de poitrine et d'une fièvre très violente. Pendant plusieurs jours, j'ai été en danger. Je pense que vous l'avez ignoré tout à fait comme eux.

« Vous êtes bien bon de vous faire des reproches, vous n'êtes nullement coupable envers moi, car j'ai des volumes de lettres de vous qui me rappellent cette seconde Consultation, et loin de vous les reprocher, je vous en remercie, et j'ai toujours senti parfaitement que cette insistance était après tout une marque d'estime et même d'attachement. Ce sont ces sentimens-là qui sont les véritables et doivent demeurer durables entre vous et moi.

« Ils suffisent bien à eux seuls pour me décider à de nouvelles publications.

« Je suis loin d'oublier la *Revue,* car il ne se passe pas trois mois sans que je refuse d'écrire ailleurs en donnant pour raison que la *Revue des Deux Mondes,* dont je suis un des premiers fondateurs, a toujours été, et sera toujours mon organe.

« La dernière fois que je vous ai vu chez vous, nous étions, ce me semble, plus en accord que jamais, il y a deux mois environ. J'oublie si peu notre arrangement de la suite de *Stello,* que je vous ai écrit longuement de la campagne l'année dernière vers le 28 février. Relisez cette lettre dont vous me parlez si vous l'avez encore, et vous verrez pour quelles raisons je me félicitais de ce que vous, M. Bonnaire et moi, avions alors renoncé à cette publication; j'en aurais des regrets et presque des remords

aujourd'hui. La *Revue* combattrait cet ouvrage. Elle aurait raison et je crois que je l'y aiderais.

« Si vous voulez venir me voir vendredi, ou samedi, ou dimanche, je vous attendrai ces trois jours-là depuis deux heures après-midi jusqu'à six heures du soir. Nous parlerons dans ma cellule du passé, du présent et de l'avenir avec un peu de calme et de silence.

« Tout à vous.

« ALFRED DE VIGNY (1). »

M. E. Dupuy a écrit (il faut sans cesse revenir à l'étude de M. Dupuy sur Vigny) que F. Buloz préférait recevoir Vigny chez lui, plutôt que de visiter le poète, car le directeur de la *Revue* « entendait rester sur son terrain. » « Sur son terrain il était inexpugnable, » disait aussi H. Blaze. M. Dupuy semble voir toute une politique dans un fait bien simple : il est assez compréhensible que le directeur de la *Revue*, si absorbé par son travail, aimât mieux attendre chez lui le poète.

En 1854, F. Buloz obtint de Vigny *La Bouteille à la mer* qui parut dans le numéro du 1er février (2). Deux ans après, en mai, Vigny, souffrant, écrivait à son directeur :

« Comme je ne peux pas encore sortir, et que les douleurs que j'éprouve des suites de cette blessure me retiennent encore chez moi et souvent au lit, je vous envoie ce billet et ne puis vous rendre encore la dernière note que vous m'avez faite.

« Je le regrette pour les choses que j'avais à vous dire, et dont j'ai été empêché par la présence d'une autre personne...

« Si vous pouvez revenir à présent, puisque l'enfantement de la *Revue* du 1er mai vous laisse un peu de repos, vous savez que vous me trouverez à la même place depuis une heure après-midi jusqu'à une heure après minuit.

« Si vous avez une heure à vous, faites-la-moi connaître, et venez la perdre avec un invalide qui souffre jour et nuit.

« Tout à vous.

« ALFRED DE VIGNY.

Vendredi, 2 mai 1856.

Voici la dernière lettre du poète à F. Buloz, — du moins

(1) Inédite.

(2) Ce numéro contient aussi *La Poésie des races celtiques* d'Ernest Renan, et une étude de Victor Cousin sur *La Marquise de Sablé et La Rochefoucauld*.

la dernière de celles que j'ai entre les mains. Il en existe certainement d'autres, mais où sont-elles? Celle-ci est de juin 1857, — et Vigny n'est mort qu'en 1863 :

« 24 juin 1857. Mercredi.

« En vérité, quand j'y réfléchis, je commence à penser que je devrais croire à votre amitié plus que je ne l'ai fait jusqu'ici, car vous avez pour moi toutes sortes d'ambitions qui ne me sont point venues à l'esprit.

« Si vous me parliez d'autre chose que de ces chimères, j'irais plus souvent vous voir, mais vraiment vous revenez bien souvent sur ces châteaux en Espagne, que vous bâtissez à vous tout seul, et dont la chute vous étonne toujours.

« Je ne sais point parler de ces choses, et j'aurais, au contraire, beaucoup à discourir sur les *belles lettres*, qui m'occupent avec une passion toujours croissante, quoique silencieuse en apparence.

« Les hautes régions de l'art ont été obscurcies par bien des écrits récens, et ce serait un devoir que d'y porter la lumière. J'irai samedi ou lundi vous en parler le matin.

« Il ne me paraît point facile d'aller voir cet être abstrait qu'on nomme la *Revue*, et ce n'est point ce que je veux faire ; j'irai vous voir vous-même, et vous seul, et ce sera avec grand plaisir.

« Je viens d'être un garde-malade très inquiet pendant un mois, et un peu souffrant moi-même de cette fatigue.

« Tout à vous.

« ALFRED DE VIGNY (1). »

Que pense-t-on, après la lecture de cette lettre, des « mauvaises relations » que Vigny aurait eues avec F. Buloz?

Le directeur de la *Revue* fut fidèle au souvenir du grand poète. Henri Blaze relate, au sujet de la succession d'Alfred de Vigny à l'Académie française, une assez plaisante anecdote, qu'il me faut bien reproduire ici : elle nous donne une idée du goût littéraire qui régnait dans les « hautes sphères » de l'administration impériale.

Donc, au fauteuil de Vigny, il y a un « candidat de la Cour, » et on craint, en haut lieu, l'opposition des académiciens

(1) Inédite.

amis de la *Revue*. Mérimée est tout désigné pour servir d'ambassadeur entre la Cour et la *Revue;* il accorde à F. Buloz « la nullité du candidat, » mais il lui demande « de taire l'hostilité de la propagande, » qu'on redoute. Bref, il obtient de F. Buloz que celui-ci verra le ministre, M. Fould.

Henri Blaze est à la *Revue* quand F. Buloz revient de cette visite « exaspéré » et « la mort dans l'âme. » Voici le dialogue qui s'engage entre les deux beaux-frères, celui qui est exaspéré, et celui qui voudrait lui rendre le calme...

— Non, s'écrie Buloz, ce que j'ai entendu là dépasse tout, c'est à vous confondre !

— Calmez-vous d'abord.

— Figurez-vous un homme qui nous reproche d'introduire la politique dans cette élection, et lorsque je défends nos amis, et que je lui déclare que la politique n'est pour rien dans cette affaire, et qu'il devrait plutôt s'en prendre à l'insuffisance littéraire de son candidat, savez-vous ce qu'il me répond... ce qu'il a l'audace et le cynisme de me répondre, ce ministre de l'Empereur ?

— Dites.

— Il croise les bras, me regarde bien en face, et d'un air tout jovial, nous décoche à tous ce compliment : « Voyons, mon cher monsieur Buloz, soyons juste, je ne prétends pas non plus surfaire à vos yeux mon protégé, mais en revanche vous m'accorderez que CELA VAUT TOUJOURS BIEN M. DE VIGNY (1). »

MARIE-LOUISE PAILLERON.

(A suivre.)

(1) H. Blaze, *Mes souvenirs de la Revue des Deux Mondes.*

NÉMÉSIS[1]

DERNIÈRE PARTIE (2)

VIII. — LE MOT DE L'ÉNIGME *(suite.)*

La peur suppose le danger et Mme de Roannez n'en courait aucun, du moins qu'elle connût. Elle avait d'ailleurs l'âme trop forte, pour jamais défaillir devant une menace. Sa violente et subite émotion au terme de cet entretien provenait d'une cause plus noble. Ces trois mots « Je vous crois, » prononcés par Hugues, d'un tel accent et parmi des larmes, y avaient suffi. Son trouble avait été porté au comble par cette autre phrase du jeune homme : « Si vous ne m'aviez pas dit *toute* la vérité » et son insistance à souligner, à répéter ce « *toute.* » Elle-même pourtant l'avait réclamée aussi, « toute la vérité » quand elle l'interrogeait sur ses sentimens, et il la lui avait confessée toute — elle s'en rendait bien compte, — au lieu qu'elle lui avait menti, elle, sur un seul point, mais d'une telle gravité que le reste de ses déclarations s'en trouvait vicié, faussé dans ses parties les plus sincères. C'était très vrai qu'en écrivant le billet, reçu par Hugues à Saint-Louis, elle n'avait rien voulu que le faire revenir auprès d'elle. C'était très vrai qu'en refusant de lui répondre la veille, elle n'avait rien voulu que le garder à Valverde. Elle avait menti quand, tout à l'heure, dans la clairière, elle avait ajouté à cette affirmation, déjà équivoque : « Il n'y a

(1) *Copyright by* Paul Bourget, 1918.
(2) Voyez la *Revue* du 1er et 15 janvier, 1er février.

pas eu d'enfant, » cette autre, sciemment, entièrement fausse : « Je n'ai jamais été enceinte. » Elle l'avait été, et il n'y avait pas eu d'enfant, parce qu'elle l'avait supprimé. Honteuse et sinistre action qu'une seule personne connaissait, on devine laquelle et ce que le docteur Boris Roudine avait entendu par ce « moyen sûr, » dont s'était tant inquiété Bellagamba. Le médecin russe avait été l'ouvrier de cet avortement, perpétré dans le troisième mois de la grossesse. Quand la duchesse avait reçu la carte de Hugues, datée de Sienne, elle l'avait invité à Valverde, avec l'intention de lui dire brutalement la chose, s'il la questionnait sur l'enfant, pour en rejeter la responsabilité sur lui, sur la cruauté de son abandon. Cela encore eût été presque vrai. Et puis elle avait senti que lui avouer l'infanticide, c'était le perdre. Elle n'en avait pas supporté l'idée, et elle s'était tue. Quand, après l'attentat des bandits, un cri de passion lui avait jailli, à elle, du cœur et des lèvres, et qu'il y avait répondu, lui, par un nouveau et immédiat interrogatoire sur l'enfant, l'évidence s'était imposée à son esprit dans un éclair : si elle parlait, l'horreur apparaîtrait sur ce visage où elle recommençait de lire l'amour. Son mensonge, elle l'avait proféré, dans le bouleversement de cette seconde, comme on étend les mains dans une chute, par un geste instinctif de défense. Le reste avait suivi, et ses nouveaux cris de passion, aussi vrais que le premier, et cette offre, si vraie également, de changer sa vie, de la dévouer à Hugues dans n'importe quelle condition. Se rappelait-elle seulement son crime quand elle avait dit : « Épousez-moi, » hypnotisée par une seule pensée : affirmer, prouver, montrer qu'elle n'avait aimé personne avant lui?... Et puis elle avait vu, sous l'ardeur de ses protestations, tous les doutes de Hugues céder, toutes ses défiances. Elle l'avait entendu lui dire : « Je vous crois... Vous serez ma femme... » Et une honte l'avait saisie, irraisonnée, foudroyante, irrésistible, de ne pas répondre à cette magnanimité par une franchise pareille. De nouveau, elle avait reculé devant la parole qui, tombée entre eux, les séparerait, cette fois pour toujours. Le sacrifice avait dépassé sa force. Elle avait prolongé son mensonge par son silence. Voilà pourquoi, moins d'une demi-heure après le moment où, folle de joie, elle avait bu sur les paupières du jeune homme ses larmes de tendresse, la malheureuse femme le fuyait dans ce sursaut d'épouvante, et, prostrée sur la chaise longue du petit

salon attenant à sa chambre, les rideaux baissés, la tête dans ses mains, elle gémissait en proie au remords :

— Je dois lui parler. Je le lui dois. Je me le dois... Je ne peux pas... Comment lui expliquer, lui faire comprendre?...

Oui, c'était bien le remords, celui d'un cœur fier qui supporte mal de tromper un cœur loyal, celui surtout d'une grande amoureuse qui veut que son amant possède en elle la femme qu'elle est, non pas le fantôme de son illusion. L'autre remords, celui de l'avortement, elle ne l'éprouvait point! Certaine du pardon de Hugues, elle aurait confessé cet atroce forfait sans un mot de repentir. Car elle ne s'en repentait pas, tant elle l'avait accompli dans la logique d'une personnalité dont elle-même ne possédait pas la pleine conscience. En racontant, à celui qu'elle aimait, l'histoire de sa vie, elle en avait tracé le dessin extérieur. Elle ne discernait pas les causes profondes dont son caractère était comme le raccourci. Ne sommes-nous pas tous ainsi? Notre âme ressemble à ces archipels où des îlots émergent à la surface des vagues, sommets visibles d'invisibles soubassemens, de tout un relief sous-marin qui seul expliquerait ces rochers, ces terres, leur distribution, la nature de leur sol. Nos pensées, nos sentimens, nos volontés reposent de même sur toute une substruction psychique, dont les assises nous restent cachées, à nous et aux autres. Elles ne seront découvertes entièrement que plus tard, au dernier jour, et dans cette lumière où « *quidquid latet apparebit*, » comme il est chanté dans l'hymne d'épouvante. Quand l'apôtre dit : « Alors je connaîtrai comme je suis connu, » il veut parler de cette suprême équité qui suppose une intelligence totale de notre passé, le calcul exact et complet des données proposées à notre libre arbitre par l'hérédité, par le milieu, par tant d'innombrables influences qui font de chacun de nous une vivante énigme, et pour lui-même. Cette justice absolue nous est interdite par notre ignorance. Mais l'humanité veut que devant une faute comme un avortement, toujours si dégradante, quasi monstrueuse, quand elle émane d'un être aussi distingué d'esprit et de sensibilité qu'une madame de Roannez, le témoin de cette aberration essaie d'en dégager la lointaine genèse. Si une telle recherche n'atténue ni la hideur ni la gravité du crime, — en est-il de pire que cet assassinat d'un enfant par sa mère? —

elle permet du moins de mêler la pitié à la condamnation. C'est remplir le double devoir : l'intransigeance dans la reconnaissance de la loi et la charité envers le coupable.

Mme de Roannez, on s'en souvient, avait perdu son père toute jeune. Elle touchait à ses quinze ans, lorsque le milliardaire John L. Brigham avait succombé à une de ces maladies complexes, que les « nécrologies » des journaux américains qualifient de *nervous exhaustion*, et qui représentent une usure radicale de la machine par excès de tension volontaire. Quoique Daisy, son unique enfant, ne l'eût guère connu, elle avait reçu de lui une de ces ineffaçables impressions qui gravent, dans l'arrière-fond d'une sensibilité de fille, un type supérieur d'homme. Plus tard, et à son insu, elle lui comparera tous les autres. L'Américain n'était pas seulement le potentat des usines de Springfield, habitué, par la gestion d'immenses intérêts, et par le maniement d'un peuple de subordonnés, à des mœurs et à une psychologie de féodal. Il avait, à dix-huit ans, pris part à la guerre des États du Nord contre ceux du Sud. Ces quatre années, passées dans l'armée fédérale, l'avaient marqué, lui, d'une empreinte non moins ineffaçable. Elles étaient demeurées, par le contraste, la poésie, toujours regrettée, de sa jeunesse. Il avait réalisé ce paradoxe d'un grand homme d'affaires doublé d'un soldat. Il satisfaisait sa nostalgie militaire par cette idolâtrie pour Napoléon, si fréquente dans la grande démocratie américaine. Faut-il en chercher l'origine ailleurs que dans le prestige dont s'entoure l'épopée de la Sécession ? Plus tard, la fille du combattant de 1864 devait retrouver, dans Hugues Courtin, la vivante réalisation de l'Idéal entrevu ainsi à travers son père. Mais d'abord elle avait subi l'influence des vagabondages cosmopolites de sa mère. On se souvint aussi que Mrs John L. Brigham, devenue veuve, avait commencé de promener, d'hôtel en hôtel et de pays en pays, ses excentricités et ses légèretés de déracinée opulente. Les hérédités compliquées de Daisy avaient trouvé là l'occasion la plus favorable pour se développer librement. La souplesse et la mobilité russes avaient fait d'elle une curieuse de toutes les formes de civilisation ainsi traversées, d'autant plus que sa facilité slave à vite et bien apprendre les langues lui avait permis de vivre, en Angleterre comme une Anglaise, en Allemagne comme une Alle-

mande, en France comme une Française, en Italie comme une Italienne, lisant tous les livres, s'assimilant toutes les idées, se prêtant à tous les milieux. Elle tenait, de son père l'Américain, une énergie, et, de sa grand'mère juive, une puissance d'application minutieuse, qui l'avaient sauvée des plus dangereux défauts de ces cultures précoces et multiples : l'à-peu-près.

Cette existence, prodigieusement exceptionnelle, avait abouti à ce désastre de son mariage, dont elle n'avait pas eu tort de dire à Hugues qu'il expliquait bien des choses d'elle. A dix-neuf ans, cette intensité d'ardeur cérébrale, en la préservant des dangereuses rêveries féminines, l'avaient laissée aussi complètement vierge de cœur que de corps. Ne s'entendant plus très bien avec Mrs Brigham, malade, et dont le caractère inégal heurtait sans cesse le sien, elle avait accepté d'épouser Artus de Roannez, dans un de ces mouvemens d'humeur contre le despotisme maternel qui firent et feront le malheur de tant de jeunes filles. Le duc Artus était joli homme. Il avait des manières fines. Il causait bien. Une amie de Mrs Brigham, qui avait su capter la confiance de Daisy, avait persuadé à celle-ci qu'il l'aimait. La jeune fille s'était crue elle-même éprise. A peine devenue duchesse de Roannez, un hasard lui avait fait surprendre une preuve indiscutable que cette amie de sa mère était la maîtresse du jeune homme depuis des années. Elle avait marié son amant ruiné pour rétablir sa fortune et le garder. Le drôle avait passé chez cette femme la nuit qui avait séparé son mariage civil de son mariage religieux! Une violente explication entre les époux avait suivi, et une convention de divorce secret. Encore là, Daisy s'était montrée la vraie fille de l'homme d'affaires de Springfield. Elle avait tranché dans le vif et racheté sa liberté, brutalement, en assurant à son indigne mari une pension énorme. Elle avait évité ainsi toute discussion et tout éclat. La mort inopinée du duc, précédant de peu celle de Mrs Brigham, avait mis fin, dans les faits, à ce drame conjugal. La jeune femme en avait reçu un de ces coups, pour lesquels un des plus originaux parmi les psychologues modernes, Freud, a créé le terme, barbare, mais expressif, de *trauma* affectif. Ce maître de Vienne a résumé, dans une formule non moins saisissante, le travail de réaction qui succède à ces traumatismes moraux, — pour continuer sa métaphore. — Ayant observé qu'ils aboutissent le plus souvent à la névrose, il assimile cette

entrée d'un être trop atteint dans la maladie et l'effort par lequel l'artiste, le religieux, le spéculatif se détournent de la réalité trop dure. Ils s'échappent dans le rêve, et le blessé moral dans la maladie. Freud appelle cela *Flucht in die Krankheit* (1), doctrine profonde qui étend au monde mental cette forte vue de la pathologie que la maladie n'est qu'une manifestation défensive de la vie. Quand Mme de Roannez, rappelant ce malheureux mariage et les années d'après, affirmait : « J'ai voulu m'affranchir de l'amour, » elle disait ce qu'elle savait de son histoire intime. Son geste d'âme avait de beaucoup dépassé ce domaine particulier de l'amour. Elle avait voulu s'évader de sa propre sensibilité. Elle était devenue l'intellectuelle et la dilettante, dont la culture arbitraire et inefficace irritait Hugues, — pour se fuir. Elle s'était comme abritée dans la maladie de l'artifice. Cette irritation n'avait pas empêché le jeune homme de l'aimer, parce qu'il avait deviné, cherché, réveillé la femme vraie par-dessous la femme factice. En comparant à une explosion la crise provoquée en elle par cette rencontre, Daisy avait très exactement défini un phénomène de révolution subite dans le plan de sa conscience. Il est fréquent chez les âmes qui ont trop longtemps exercé une censure trop sévère sur les spontanéités de l'élan vital. Ainsi s'expliquent les coups de foudre dont ceux ou celles qui en sont le théâtre demeurent émerveillés. Ç'avait été, elle avait dit cela encore, son premier sentiment devant la soudaine résurrection de la Daisy Brigham de sa dix-huitième année. Quelle stupeur et quel ravissement à se retrouver la fille enthousiaste du volontaire de l'armée de Grant, la fervente enfant, éprise des hautes choses de la vie, qui s'était comme parée de supériorités pour les offrir en hommage à celui qu'elle aimerait, et qui serait d'essence supérieure comme elle ! Ce maître, elle l'avait enfin trouvé... Et puis, la rupture était survenue, non moins foudroyante. La maîtresse avait été abandonnée, sacrifiée à un métier, dont elle concevait les grandeurs sans en admettre les servitudes. Elle avait bien dit aussi à Hugues son agonie, mais pas le détail, la détresse de sa solitude, d'abord, puis son émotion si heureuse, quand elle avait dû s'avouer qu'elle était mère, et par lui ! Elle avait pensé : « Tel que je le connais, il

(1) La fuite dans la maladie.

reviendra, dès qu'il saura. » Il avait su. Il n'était pas revenu. Avec quelle révolte, toujours grandissante, elle avait reçu les lettres par lesquelles l'absent demandait, implorait des précisions ! Et jamais, jamais cette phrase : « Je reviens, » la seule dont son cœur d'amoureuse eût faim et soif ! « Il ne m'aime pas. Il ne m'aime pas. » Heurtée, déchirée, ensanglantée à cette évidence, elle avait ramassé toutes ses énergies pour s'évader de cette suprême douleur, où ? Sinon dans l'ancien refuge. La femme que son amour avait recréée en elle souffrait trop. La délaissée en avait appelé à l'autre, à l'égotiste systématique et froidement intellectuelle, d'avant sa passion. Elle avait pratiqué de nouveau la « fuite dans la maladie. » Elle avait voulu redevenir la créature d'artifice, l'espèce de surhomme féminin qu'elle avait été si longtemps, située par sa naissance, sa fortune, son rang, ses idées, au-dessus des lois, au-dessus de la nature, au-dessus de l'amour surtout et de son esclavage !

L'horrible projet de l'avortement marquait l'épisode aigu du duel institué entre les deux personnes qui s'affrontaient ainsi en elle. Il est aisé, quand on aime, de se jurer dans un spasme de rébellion : « Je redeviendrai ce que j'étais, quand je n'aimais pas. » Il est malaisé de le redevenir. Durant le silence de cet après-midi autour du solitaire Valverde et tandis qu'elle se répétait en pensant à Hugues : « Oui, comment lui faire comprendre ? » Daisy revivait ces atroces jours. Elle se revoyait quittant Paris, où trop de choses et de gens lui représentaient Hugues et le bonheur perdu. Elle se revoyait arrivant à Florence, un peu par hasard, beaucoup parce que la saison avancée lui assurait la demi-solitude réclamée par son chagrin, — et surtout cette ville d'histoire et d'art avait été si chère à son esthéticisme de jeune fille et de jeune femme. La dilettante en elle renaissait dans cette atmosphère... La tentation avait commencé là, celle de détruire le vestige vivant d'un amour dont elle ne sentait plus que la misère. Tous les troubles qu'une maternité clandestine risquaient d'apporter dans son existence n'eussent pas compté pour cette âme courageuse, soutenue par le bonheur. Allait-elle les accepter, dans l'abandon ? Mais surtout, supprimer l'enfant, c'était accomplir l'acte que l'absent haïrait le plus, dont il souffrirait le plus, quand il le saurait. C'était se délivrer de lui à la fois et s'en venger... Et d'autres souvenirs surgissaient, celui d'abord de sa première rencontre avec le doc-

teur Roudine. Elle l'avait entendu ce jour-là, développer, avec la sinistre et tranquille logique des Slaves révolutionnaires, les doctrines des mystiques coupables de son pays, les « hommes divins » et les « mutilés à la gloire divine (1) » qui professent la haine de la génération. Cet entretien l'avait frappée à ce point qu'elle avait fait venir le médecin, sous le prétexte de malaises vagues, sans lui avouer la vérité sur son état. Lui-même n'avait point paru le soupçonner. Il était revenu une seconde fois, une troisième, toujours sans la plus légère allusion à une grossesse possible. A la quatrième visite, il lui avait dit, en la fixant de ses yeux pâles :

— Si vous voulez bien vous fier à moi, madame la duchesse, aveuglément, ce que vous craignez n'arrivera pas.

Elle avait compris qu'il avait compris. Après un silence, elle avait simplement répondu :

— Faites ce qu'il y a à faire.

Aucun mot plus précis n'avait jamais été prononcé. Au cours des manœuvres scélérates qui avaient suivi, le médecin n'avait pas manqué à l'étrange pacte de silence conclu entre eux dans un regard. La demande des cent mille francs, pour le journal révolutionnaire de Zurich, était le premier tribut imposé depuis deux ans à sa cliente par l'avorteur. Même cette pression morale s'était effectuée, comme le crime lui-même, dans le silence toujours. Maintenant qu'il avait deviné que Hugues était le père de l'enfant supprimé, car il l'avait deviné, — Mme de Roannez n'en doutait pas, et c'était la raison qui l'avait décidée, — oui, muni de cette arme nouvelle, allait-il entreprendre une campagne de chantage? Cette menace l'eût laissée bien indifférente. Une seule chose lui importait, à cette minute où, brisée, le visage enfoui dans les coussins, sentant sur elle la confuse et lourde pesée du passé, elle écoutait le balancier de la pendule emplir le petit salon de son monotone et implacable battement : quelques heures encore, et ce serait la nuit, et Hugues entrerait dans cette chambre. Il la prendrait dans ses bras. Il lui renouvellerait la protestation de sa foi en elle, l'engagement de leur mariage. Continuerait-elle de lui

(1) Le lecteur curieux de ces aberrations en trouvera un résumé très bien fait dans la série des articles publiés par la revue : *La Revue*, sous le titre de *Parmi les Saints et les Possédés de Russie* (numéros de mai-juin-juillet-septembre 1917).

mentir? Après lui avoir déclaré, si solennellement, si sincèrement aussi, qu'elle ne lui ferait pas cet affront de l'épouser, ayant eu un amant, lui infligerait-elle cette pire injure : le mettre à la merci d'une parole d'un Roudine? Tout simplement commettrait-elle la lâcheté de le tromper, en lui cachant une action qu'il détesterait, s'il la connaissait? Elle ne se méprisait pas de cette action, et elle n'acceptait pas cette idée d'être la femme de cet homme sans qu'elle lui eût confessé cela aussi. Ce scrupule d'honneur dans l'amour révélait la qualité première de sa nature, et ce silence de sa conscience autour de son crime attestait le travail de destruction accompli en elle, par ce jeu funeste de son intelligence, par cette débauche de dilettantisme sans contrôle. Elle s'était *amoralisée* en essayant de tout comprendre, d'être la passante de toutes les théories comme de toutes les impressions, — preuve après tant d'autres que la pensée n'est pas bienfaisante par elle-même, qu'elle a ses abus comme la volonté, qu'elle exige, pour rester normale, une discipline. Elle n'est saine qu'à la condition de servir. Puisse l'illustration, si spéciale soit-elle, de cette grande loi, trop méconnue des civilisés à outrance, justifier aux yeux du lecteur les duretés parfois brutales de cette analyse d'un lamentable égarement! Mais n'y a-t-il pas une leçon salutaire, de celles qui ressortissent essentiellement à la clinique des mœurs, dans le simple contraste entre le raffinement d'esprit et d'habitudes de l'esthète ultra-cultivée qu'était cette patricienne, et la vulgarité, la bassesse de l'attentat qu'elle avait commis, et elle n'en percevait même plus la hideur?

Ce qu'elle percevait d'avance, et très nettement au contraire, c'était l'expression d'horreur qui contracterait le mâle et impérieux visage de Hugues, — ce visage qui lui avait enfin souri comme autrefois, — quand la parole irréparable aurait été prononcée. Avouer, c'était le perdre. Ne pas avouer, c'était tant s'avilir, elle et un si cher bonheur, cette joie unique de lui appartenir, librement, ouvertement, pour toujours! Pensant à la première de ces deux perspectives, elle se sentait défaillir de détresse, et de honte, pensant à la seconde. Et le battant de la pendule continuait d'aller, d'aller, rapprochant, d'un mouvement invincible, l'instant où il lui faudrait choisir entre ces deux agonies, et voici qu'à force de prendre et de reprendre l'une et l'autre hypothèses, un compromis s'ébauchait dans son

imagination, comme il arrive quand l'âme est enfermée dans un dilemme de désespérance. Un projet lui apparaissait, où l'amour et la loyauté trouvaient de quoi se satisfaire. A quel moment précis avait-elle compris qu'elle *devait* à Hugues la vérité totale sur l'enfant? Lorsqu'il lui avait dit : « Vous serez ma femme. » Et quel avait été son instinct immédiat ? Ne pas permettre qu'il déclarât leurs fiançailles. Pourquoi? Les laisser annoncer sans qu'elle eût parlé, c'était déjà manquer à la probité du mariage. Mais si ces fiançailles demeuraient secrètes quelque temps encore, n'était-elle pas en droit de reculer aussi la redoutable confession ?... Reculer, attendre, — que ce procédé ressemblait peu à l'audacieuse qu'elle avait toujours voulu être! Et pourtant elle se le répétait, ce mot : « Attendre! Attendre! » « Oui, se disait-elle, j'attendrai. Je le reprendrai d'abord. Je l'envelopperai, je l'enivrerai de tant d'amour qu'il ne pourra plus me quitter, et surtout qu'il me comprendra. Oui, il comprendra que cette action, je l'ai commise à cause de lui, parce que je l'aimais trop, et que j'étais trop malheureuse... Oui, je parlerai, mais plus tard, pas aujourd'hui. Aujourd'hui... » — Et, fermant les yeux, elle sentait la fièvre de l'amour courir dans son sang, avec cette certitude du bonheur prochain, presque aussi douce que lui et plus brûlante. Et, soulagée de son anxiété par le recul de la dangereuse explication, son cœur se gonflait d'une autre certitude, celle de la victoire. Une fois de plus, toutes les circonstances ne venaient-elles pas de se disposer comme par enchantement autour de son désir, oui, toutes, jusqu'à cet attentat des voleurs de la statue? Celui qu'elle aimait était à elle. Non. Elle ne l'avait pas retrouvé pour le perdre. Elle le garderait, même après lui avoir parlé. La chaîne de passion et de volupté serait trop forte, après qu'elle lui aurait donné des baisers dont la seule imagination lui mettait dans les veines une ondée brûlante à cette minute, et, dans l'égarement de sa passion, elle se disait :

— Qu'il me quitte ensuite, quand il saura tout, j'aurai quand même eu cela!

Une éclaircie se faisait dans l'orage de ses incertitudes. Cette femme énergique, et qui avait toujours vécu sur des partis pris très nets avec elle-même, venait de se ressaisir. Elle se redressa de la chaise longue, en se répétant : « Ce qu'il faut,

c'est qu'il vienne!... » Dans le petit salon, de chaque côté de la cheminée, pendaient deux grandes glaces du XVIIe siècle vénitien, restées intactes dans leur cadre ancien de bois sculpté. Le vert pâle et l'or fané des moulures s'harmonisaient avec cette froideur d'eau glauque et morte que le temps donne aux vieux miroirs. Daisy de Roannez vint se regarder longuement dans une d'elles, comme avaient fait, depuis cent cinquante ans, beaucoup d'autres femmes, belles et jeunes comme elle, amoureuses comme elle, et, comme elle encore, obscurément tentées par le coupable appel qui s'échappe de tous les objets, témoins et symboles de la rapidité de la vie. Que sommes-nous, tous, qu'un reflet dans un miroir, aussitôt effacé qu'apparu? De nous, quand nous avons passé, que reste-t-il? Ce qui reste d'une image en allée, dans une glace. Ainsi pensait le poète antique, lorsqu'il composait le vers gravé, par l'architecte de Valverde, autour du cadran solaire :

... Brevis hic est fructus homullis.

Pauvres hommes! Qu'ils ont peu de temps à jouir de la vie! C'est le discours des impies dans l'Écriture : « ... Notre existence est le passage d'une ombre. — Sa fin est sans retour. — Venez donc, jouissons des biens présens. — Usons des créatures avec l'ardeur de la jeunesse. — Ne laissons point passer la fleur du printemps. — Couronnons-nous de roses avant qu'elles ne se flétrissent, — et qu'il n'y ait pas de prairie que n'ait traversée notre luxure (1)... » Ces conseils d'être heureuse tout de suite, avant la catastrophe inévitable, avant la vieillesse, avant la mort, une femme amoureuse, comme était celle-ci, ne se les formule pas en termes précis. Elle les sent, elle les vit, par toutes les fibres de ses nerfs, par toutes les gouttes de son sang. Et Daisy songeait, en se penchant sur les profondeurs décolorées de la vieille glace : « Je suis toujours belle!... » Elle souriait, par delà son image, à son amant qui, dans quelques heures, passerait cette porte, entrerait dans cette chambre, et, levant ses bras dans un geste qui dégageait sa taille mince et son buste souple, elle arrangeait sur son front ses beaux cheveux, en se rappelant comme Hugues aimait autrefois à en dérouler les boucles châtaines à reflets dorés.

(1) *Le Livre de la Sagesse*, II, versets 5 et suivans.

Elle en était là de cette contemplation, lorsque le bruit insolite d'une charrette sous la fenêtre vint l'interrompre. Des éclats de voix accompagnaient la rumeur des roues, le gémissement de l'essieu, et la sonnaille du cheval. La duchesse reconnut le timbre clair du Père Desmargerets :

— Il ramène sa Némésis, dit-elle tout haut. S'il savait tout, comme il aurait peur pour moi! Mais descendons pour l'accueillir... — Elle envoya au miroir un dernier sourire, en se prononçant tout bas cette autre phrase : — Et pour revoir Hugues et achever de l'ensorceler par ma présence...

La chaussée dallée, qui séparait l'étang du château et sur laquelle on ne passait guère, offrait à cette minute, et quand Mme de Roannez y descendit, un tableau d'un rare pittoresque. Les six ouvriers de la fouille étaient occupés à extraire la statue hors d'un tombereau attelé d'un des chevaux de la ferme. Le Père Desmargerets avait réclamé le plus sage, tant il redoutait un nouvel accident. Le marbre une fois chargé, il n'avait pas cessé de marcher à côté de l'animal, qu'il tenait par la bride.

— La bête n'aurait eu qu'à s'emballer, — expliquait-il aux autres hôtes du château venus au bruit, eux aussi, — ou à ruer et à devenir la Némésis de ma Némésis... — Il riait de sa plaisanterie, et il apostrophait ses hommes : — La tête! Antonio, prends garde à la tête! — Et voyant la duchesse approcher : — Je vous la soigne, madame. Je ne veux pas qu'on vous casse son nez. Vous l'avez remarqué? C'est par le nez que toutes les statues antiques sont endommagées. Pourquoi? Des mains maladroites les ont laissées tomber... Il faut toucher ces marbres avec la piété des madones des fresques pour leur *bambino*... Vous allez encore me traiter de païen, monsieur de Richter. Mais la beauté, n'est-ce pas aussi une révélation?... La roue, Biagio, la roue!... Ah! voulez-vous me tenir le cheval, monsieur Courtin?... Ce balourd n'aurait qu'à me casser le coin où restent les quatre lettres de la signature... — Puis, comme la statue était enfin sortie de la charrette, et indemne : — Madame, reprit-il en s'adressant de nouveau à la duchesse, voulez-vous me permettre de l'installer à la place que je crois lui convenir le mieux? Dans le vestibule, entre deux colonnes, en face du grand escalier. Il y a là un large banc de marbre, qui lui servira de base. On la mettra un peu en avant, afin qu'elle se détache bien du mur...

— Faites à votre idée, mon Père, dit la duchesse, en attendant que vous l'emportiez. Car elle est à vous. Je vous la donne...

— A moi?... Ah! madame!... A moi? A moi?... Mais non. Je ne peux pas l'accepter...

— Vous l'accepterez, insista Mme de Roannez. Pour le moment, installons-la dans son logis provisoire.

— Je vous en demande un moulage pour Berlin, mon Père, dit Richter.

— Et moi pour Londres, dit lord Ardrahan.

— Et moi pour Boston, dit l'Américaine.

— Il faudra vous adresser au Louvre, répondit le Père Desmargerets, car je n'accepterai la statue que pour l'offrir à notre musée... si j'arrive à la faire sortir d'Italie, — ajouta-t-il tout bas. Il prit une mimique de conspirateur et cligna de l'œil avec défiance vers les ouvriers, comme si ces tâcherons, porteurs de la déesse, avaient pu comprendre un seul mot de ce dialogue!

— Êtes-vous contente de moi? demandait Mme de Roannez à Courtin. En donnant la statue au Père, je savais bien que je la donnais à la France, à la rivale que vous m'avez préférée. Mais laissez-moi la seconde place. Je m'y tiendrai maintenant.

Ils étaient en arrière du cortège qui suivait le transport de la statue dans le château, comme elle lui disait cette humble parole, à mi-voix et avec quel regard! Hugues lui prit la main et la lui pressa, longuement, passionnément. Cette étreinte disait qu'il ne se défendait plus, qu'il était à elle, qu'il viendrait ce soir. Elle en frémit de bonheur, et, sur le pas de la porte du château, elle se pencha et mit un baiser sur cette main d'homme qu'elle étreignait aussi. Ce fut à Hugues d'avoir peur d'une exaltation qui l'émouvait pourtant jusqu'au fond de l'être. Mais leur entretien de cet après-midi avait été trop grave, ce projet de mariage lui représentait une si sérieuse consécration de sa destinée! Et cette folle caresse lui rappelait trop des enivremens que l'arrière-repli chrétien de sa conscience avait toujours sentis coupables. Il dégagea doucement ses doigts de ceux de Daisy en lui disant: « Ne compromettez pas ma femme! » Mais ce reproche fut prononcé d'un accent si tendre et avec un sourire si ému qu'elle lui répondit

un « Merci, mon aimé, » aussi ardent dans sa réserve que son baiser de tout à l'heure. Pour lui obéir, elle fit quelques pas en avant, et elle se trouvait entre lord Ardrahan et Richter, quand, les six ouvriers aidant, la Némésis fut enfin hissée sur le banc de marbre, entre les deux colonnes.

Ainsi dressée sur ce piédestal, et frappée de côté par la lumière, la Déesse apparut plus menaçante encore que ce matin et presque terrible, une de ses mains levée devant sa bouche pour ordonner à l'homme le silence, dans la joie et dans la douleur. Il y avait une autorité impérieuse dans le geste avec lequel l'autre main présentait la coudée, naïf symbole de la mesure imposée à toute énergie, à toute destinée. Quoique de dimensions réduites, elle prenait, du haut de son socle exhaussé, un air de grandeur aussi imposant qu'avait pu être celui de sa sœur colossale de Rhamnunte, décrite par Pansanios. En cours de route, l'archéologue avait arrêté le chariot pour la laver des souillures de la boue, en sorte que la patine donnée au marbre par les siècles la parait d'une splendeur nouvelle. Il s'était attaché particulièrement à bien nettoyer les caractères de l'inscription, et peut-être pour échapper au trouble où le jetait malgré lui l' « Image impie, » comme disait le moine de San Marcelliano, il la récitait, cette inscription et la commentait :

L . CORNELII . SVLLAE .
AVSPICIO . IMPERIOQVE .
EIVS . GRAECIA . DEVICTA .
ROMAM . REDIIT . TRIVMPHANS .
OB . HASCE . RES . BENE . GESTAS .
ET . IN . SPEM . AEQVAE . FORTVNAE .
HOC . MAGNAE . NEMESIS . DEAE .
MARMOREVM . SIGNVM .
PASITELIS . ARTIFICIS . OPVS .
IN . TEMPLO . NORTIAE . VVLSINIORVM .
FELIX . IMPERATOR . DEDICAT .

— Regardez les caractères, Madame la duchesse. Ils sont de la meilleure époque. Avec mon ami et confrère Homolle, celui qui a découvert l'admirable Aurige, de Delphes, j'ai vu, à Delos, sur un socle, un *Lucius Cornelius Sulla*, exactement de même

type. Ce génitif en l'air, pour commencer, sans rien qui l'explique, vous étonne, monsieur Courtin? C'est *tabula* qu'il faut sous-entendre et lire : Inscription, table, comme vous voudrez « De L. Cornélius Sylla. — Sous les auspices et le commandement — de lui, la Grèce ayant été vaincue — Il revint à Rome triomphant. — En raison de ces affaires bien menées — et dans l'espérance d'une fortune égale — ceci, de la grande Déesse Némésis — une statue en marbre, —ouvrage de l'artiste Pasitélès, — dans le temple de la Déesse Nortia des Vulsiniens, — l'heureux Imperator dédie. » Je traduis barbarement et mot à mot. Savez-vous ce qu'il y a de plus remarquable dans cet ex-voto? C'est le : *dans l'espérance d'une fortune égale*. Sylla ne dit pas : *dans la crainte d'une fortune contraire*. Pourquoi? Parce que les Anciens considéraient toute allusion au malheur comme étant d'un mauvais présage... Quelle langue que ce latin, où les phrases se tiennent debout par la seule force du substantif et du verbe! Il est créé tout exprès pour les inscriptions! Il faut que j'envoie celle-ci à Paris dès demain, à temps pour être lue dans la prochaine séance de mon Académie. Je vais la faire photographier et développer par Bellagamba...

— S'il n'est pas là, suggéra Richter, j'ai mon appareil.

— Vous m'excuserez, monsieur de Richter, mais depuis que je suis à Valverde, il a toujours travaillé pour moi. Je craindrais de le froisser, le pauvre diable!

— Je l'envoie chercher, dit la duchesse, qui donna un ordre au valet de pied. En attendant, mon Père, puisque vous osez prononcer ce nom, parlez-nous de Delphes, expliquez-nous s'il est exact que l'obscurité des oracles soit une application de l'idée de Némésis, une jalousie des Dieux refusant à l'homme le don complet de prescience?...

L'archéologue était occupé à raconter la légende de la fondation du sanctuaire fatidique, d'après le célèbre chœur d'*Iphigénie en Tauride*. Il récitait les beaux vers : « La Terre nocturne enfante les spectres des songes qui, dans le sommeil, annoncent aux mortels, du fond des gouffres souterrains, les choses passées, présentes et futures, » quand le domestique reparut, rapportant que Bellagamba n'était pas rentré.

— Je suis un peu inquiète de lui, dit Mme de Roannez. S'il était allé à Sienne prévenir la police, il serait ici déjà...

— J'en tiens toujours pour mon idée, ma chère Daisy, fit lady Ardrahan, vous l'avez offensé avec cette photographie de la naine.

— Il m'a déjà joué ce tour là, quatre ou cinq fois, répondit la duchesse, de bouder pendant des heures, même des jours. Je serai quitte pour lui faire un cadeau demain.

— De quoi peut-il avoir envie, madame, insinua Richter, gâté comme il est?

— Il aime les bijoux comme une femme. J'ai une très belle chaîne d'or portugaise, de celles dont se parent les varines, les marchandes de poissons de Lisbonne. Depuis longtemps, je veux la lui donner pour qu'il la porte sur la soie noire de son costume de Primo. Il l'aura, ce soir, pour nous servir. Il rentrera bien pour le dîner. Vous verrez comme il sera décoratif, et content d'être regardé! Tous ces nains sont atteints de narcissisme.

— Fort heureusement pour lui, madame, notre pauvre Marius n'est pas un Narcisse, repartit le Père Desmargerets, accoudé maintenant, au socle de sa statue, dans une attitude de détente après les violentes secousses de sa journée. — Voilà encore un de ces mythes grecs, d'une psychologie si subtile. C'est le caractère meurtrier, ou plutôt suicide de l'égoïsme que Narcisse incarne. Grâce au ciel, notre Primo n'est que puéril dans ses prétentions. Donnez-lui la chaîne d'or, madame, mais, le vrai moyen de lui être tout à fait charitable et de le guérir, ce serait de ne jamais le remarquer.

IX. — UNE LEÇON DE « SOCIOTHÉRAPIE »

Ni la duchesse, avec son indulgence, ironique et aveugle tout ensemble, de grande dame amusée, ni l'Oratorien, avec la noble pitié de sa bonhomie naïve, n'y voyaient juste sur le terrible nain, — on l'a constaté déjà, — et sur la ténébreuse profondeur de l'âme irritée et scélérate qu'il cachait derrière ses cabotinages et ses sarcasmes. Tandis que l'imprudente châtelaine de Valverde se réjouissait à l'idée de son Velasquez vivant rehaussé d'un nouveau joyau, le personnage était loin, lancé sur son léger automobile, son basset mordeur auprès de lui, roulant à tombeau ouvert, comme avait dit le peintre allemand, — hélas! un tombeau qui n'était pas seulement le sien!

— Il allait, gravissant les côtes et les descendant en quatrième vitesse, sur la route accidentée qui, par Poggibonsi et San Casciano in val di Pesa, gagne Florence. Les collines, les bois, les villas, les jardins, les vignes, se succédaient avec une rapidité cinématographique sans que le forcené eût un regard pour aucun détail de ce rustique et doux paysage. Une seule question occupait sa pensée : Roudine sera-t-il chez lui ?... Enfin, le ruban jaune de l'Arno se dessinait dans la plaine. Sainte-Marie des Fleurs surgissait, avec le relief élégant et massif de sa coupole brune. Un dernier effort, un peu de patience encore, et l'automobile longeait la rivière. Il entrait dans la ville. Il suivait les quais, passait le Pont-Vieux, s'engageait sur le Lung'Arno Serristori, tournait ensuite dans une ruelle à droite. Le médecin russe avait là sa maison, gîte mystérieux de conspirateur, tapi au fond d'un jardin, entouré lui-même d'autres jardins. Un long mur le fermait, couronné d'œillets dans des vases de terre cuite. Une porte s'y découpait en bois plein, avec un judas pour vérifier l'identité du visiteur qui devait s'annoncer en pressant sur un bouton d'appel. La sonnerie n'était perçue qu'à l'intérieur de la maison. Au-dessus de ce bouton, une plaque de cuivre portait le nom du médecin avec l'indication de ses spécialités d'électricien et de radiologiste. C'était un prétexte à justifier le laboratoire où le révolutionnaire, camouflé en docteur, préparait des engins qu'il destinait à la *sociothérapie*, terme forgé par lui et aussi barbare dans sa formation bilingue que la besogne d'anarchie à laquelle son créateur se vouait. Bellagamba sauta de son automobile, et après avoir constaté que la ruelle était déserte, il tira son mouchoir de sa poche. Soigneusement, à quelques centimètres près, il mesura l'ouverture, puis la largeur de la voiture. Elle pouvait passer. Un sourire crispa son dur visage, contracté d'une inquiétude qui allait jusqu'à l'angoisse. Alors seulement son doigt velu, où brillait un diamant donné par la duchesse, appuya sur le timbre. Avec une attention de chasseur à l'affût, il écouta. Il eut un autre sourire. Il reconnaissait le pas léger qui venait à lui sur le sable de l'allée. Le basset, resté dans le véhicule, commença d'aboyer avec fureur, aussitôt rabroué par son maître. Dans l'interstice du judas, tiré lentement à l'intérieur, les yeux pâles de Roudine apparurent et son mufle étrange de kalmouk maigre.

— J'ai à vous parler un peu longuement, docteur, dit Bellagamba. Je voudrais garer mon automobile dans le jardin. Il entrera. J'ai vérifié. Il faut absolument que je sois ce soir à Valverde, et un gamin n'aurait qu'à passer et à vouloir me le voler. Toutes ces gouapes-là savent conduire. Il y a bien Serio pour veiller au grain. Il mordrait, et j'aurais une affaire.

— Je t'ouvre la porte, dit Roudine. Surtout, prends garde à mes rosiers.

Le fabricant d'explosifs avait en effet ces goûts idylliques, spirituellement raillés par un humoriste, à l'occasion d'un autre sanguinaire apôtre, dans des versiculets trop peu connus :

Robespierre adorait les fleurs
Encor tout humides des pleurs
De l'aurore...

C'était dans le jardin un enchantement de corolles épanouies et de parfums. Bellagamba, ayant remis sa voiture en marche, la manœuvra si adroitement que pas une feuille des arbustes ne fut même effleurée. Il vint la placer tout contre le laboratoire qui attenait au corps principal du logis. Voyant la croisée fermée, il eut un froncement momentané de ses noirs sourcils, et il grommela :

— Ça, c'est la guigne.

Qu'avait-il donc projeté, en conduisant là l'automobile ? La pièce était au rez-de-chaussée. Du jardin, par la fenêtre ouverte, il eût pénétré aisément dans cette usine à bombes. Avait-il compté qu'il profiterait de cette disposition, le maître du lieu occupé ailleurs, pour y prendre, quoi ? Quelqu'une peut-être, s'il s'en trouvait, de ces cartouches de dynamite dont Roudine parlait souvent, lorsqu'il racontait ses redoutables recherches. Bellagamba trompa sa mauvaise humeur en disant sa déception à son chien dans le bas argot appris à Monte-Carlo :

— Nous sommes chocolats, Velu. Garde la roulotte, mon vieux camaro.

Et il rejoignit le médecin dans son cabinet de consultations, pièce officielle, toute garnie de livres de sciences, où pas un indice ne décelait les véritables occupations de l'agitateur cosmopolite, qui demanda aussitôt :

— Que se passe-t-il, mon pauvre Marius, pour que tu m'arrives avec cette figure de catastrophe ?

— Il se passe, repartit le nain, que Mme de Roannez va épouser l'officier. Je les ai entendus. — Il répéta en grinçant des dents : — Je les ai entendus. Il a été son amant. Ah! la canaille!

— Hé bien? dit Roudine. Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse?

— Vous vous imaginez qu'étant la femme de cet homme-là, elle donnera encore de l'argent pour nos journaux? interrogea Bellagamba.

— Son chèque est déjà touché, répondit Roudine. Je n'ai pas l'intention d'en obtenir d'autres.

— Et la propagande? Et la Cause?

— J'ai mes raisons pour ne plus rien demander à la duchesse.

— Parce que vous ne voulez pas avoir l'air d'un maître chanteur?

— Peut-être.

— Qu'est-ce que vous savez donc sur elle? Le moyen sûr, dont vous m'avez parlé, quel était-il? Donnez-le-moi, s'il peut empêcher le mariage, Roudine. Je ne veux pas qu'elle soit heureuse. Entendez-vous? C'est très sérieux. Je ne le veux pas. Je la hais trop.

Le Russe haussa les épaules, et, sur un ton de reproche affectueux :

— Je te l'ai dit vingt fois, Marius. Le vrai révolutionnaire ne hait personne. Il hait uniquement ce qui gêne l'Idée. Et les madame de Roannez la servent, l'Idée, à leur insu, en éclairant d'un jour plus crû l'injustice de la société capitaliste, par le seul luxe de leur vie. Il faut au peuple des Bastilles à prendre, qui lui concrétisent son malheur. Ces grosses fortunes des milliardaires, comme elle, insolemment étalées, ce sont nos Bastilles, à nous. Et si l'officier l'épouse, tant mieux! On dira de lui qu'il a cherché le gros sac. Ça salira un peu l'uniforme. Voilà tout.

— En attendant, elle sera heureuse, reprit Bellagamba. Et je vous répète que je ne le veux pas. Et je vous répète aussi que la Révolution pour moi, c'est l'Idée, mais c'est d'abord la vengeance. Cette femme m'a fait trop souffrir. Vous ne savez pas ce que c'est, Roudine, quand on est un homme, avec un cœur, une intelligence, un orgueil, d'être traité comme une bête,

comme une chose!... — « Allons, toutou, fais le beau! Saute la canne! Tu auras du sucre... » — Et, dans son excitation, il mimait, en ricanant et grimaçant, les gestes d'un montreur de chiens savans. — « Le mort, maintenant, toutou. C'est bien... Debout. Au cerceau... Passez. Repassez. Montrez vos talens à l'honorable société... On vous a lavé, bichonné, parfumé, frisé. Regardez, mesdames et messieurs, connaissez-vous un chien plus gentil qu'Azor, et plus content, et plus gâté?... » Et le pire, c'est qu'Azor aime le sucre. Il aime la bonne grasse pâtée, la bonne niche chaude... Moi aussi, Roudine, et, de cela, je lui en veux plus que du reste. J'aime ma niche. J'aime ma pâtée. Je suis gueulard, et la cuisine est riche à Valverde... Ah! Ah!... — Il rit sinistrement. — Je suis flémard, et j'ai un pieu de cardinal, et je m'y prélasse jusqu'à des dix heures du matin. Je suis soiffard, et quelle cave! Je ne peux pas empêcher l'animal en moi de licher et d'en jouir ignoblement... Ça m'a changé de mon garno de Nice et des troquets où j'avais mon ardoise. Ce que je me goberge! Mais ce que je me dégoûte! Et ce que je lui en veux, à la patronne, d'avoir fait de moi un repu, un gavé! Le croirez-vous, Roudine? Il y a eu des momens où je me suis dit : « Il n'y a que ça de vrai, ripailler, se vautrer. J'ai passé bête curieuse. Pourquoi pas? » Et puis, heureusement, elle et les autres me parlaient. Ils me blaguaient, et rien qu'au son de leur voix, l'apache en moi se réveillait pour me crier : « Non, non, non. C'est trop cher... » Il s'arrêta une minute, et plus bas, baissant la tête : — Il y a eu pire encore, Roudine, méprisez-moi, mais comprenez-moi... Il m'est arrivé, à Nice, à Monte-Carlo, pendant le carnaval, d'inspirer des béguins à des gaupes de la haute, des nippées de soie, des gadoues de riches à qui ça chantait de s'offrir un phénomène, — je ne le sais que trop que j'en suis un. — Roudine, il y en a qui m'ont payé le matin. Ah! Ah!... — Il rit de nouveau sinistrement. — Et je l'ai pris, leur sale pognon, pour le boire avec des loqueteux du port et des faubourgs. — Il claqua des lèvres. — Et ça donnait du goût à la gnole!... Alors, quand la duchesse m'a fait venir chez elle, par vous, Roudine, j'ai cru aussi que c'était le vice... Je me trompais. Je l'ai vu tout de suite. — Et gouailleur : — Je le regrette pour bibi, et pour elle — il ne riait plus. — Ç'aurait été quelque chose d'abject, mais de vrai, de moins dégradant pour nous deux que cette dérision renouvelée

tous les jours, toutes les heures, dans une intimité où je respire cette femme... — Et ses narines frémissaient. — En même temps que je la hais, sa beauté parle à mes sens. Je la désire, Roudine, avec une telle force, à de certains momens, que j'ai monté son escalier, une après-midi qu'elle était seule, avec l'idée de lui faire violence, de m'assouvir, de la tuer ensuite et de me tuer. Je suis entré. Elle m'a regardé. Je n'ai plus osé, j'étais vaincu. Comment? Pourquoi ? C'est le magnétisme du dompteur. Quand c'est ainsi, je me dis, moi aussi : Mais tu l'aimes ! Et quand vous me le dites, vous, ça m'enrage. Expliquez tout ça. Moi je ne sais pas... Ce que je sais bien, par exemple, c'est que je ne permettrai pas ce mariage. Non, non, non ! J'en mourrais sur place... Vous me direz : Allez-vous-en. Quittez Valverde... J'y ai pensé. Mais alors, c'est la nuit, froide, affreuse, une détresse. Ah ! quelle détresse !... J'ai cette femme dans le sang, Roudine, et quand je songe que cet homme l'a possédée... Ah ! — Et il se mit à hurler, comme dans le maquis, quelques heures auparavant, d'une telle manière que son chien l'entendit du dehors et répondit par un aboiement. — Tais-toi, Serio, cria-t-il, puis, passant sa main en fourche sur ses yeux : — Vous voyez, Roudine, il me comprend, lui, il me plaint... J'ai tort d'ailleurs. C'est lâche de se faire plaindre, c'est honteux... Mais, vrai, elle m'en a trop fait. Tenez, ce matin encore, Roudine, je lui ai sauvé la vie. Je ne vous ai pas raconté que des voleurs avaient déterré et emporté la statue cherchée par ce vieux loufoque de Desmargerets. On les a surpris. Ils ont tiré sur le galonard et sur la patronne. Vous vous rappelez comme je lance les pierres ? J'en ai collé une là, sur le poignet, au voleur qui visait la duchesse, et sa balle est allée se balader dans les arbres. Elle ne l'a même pas vu. Elle ne voyait que son Courtin de malheur. Et tout de suite après, devinez quelle photo elle me montrait? Celle d'une malheureuse, d'une naine. — C'était comme s'il eût mordu ce mot, en le disant. Il répéta : — D'une naine, comme moi, avec qui elle rêve de me marier !... C'est elle qui ne se mariera pas. Je ne le veux pas. Je suis bien décidé. Je suis ici pour cela. De deux choses l'une, Roudine : ou bien vous possédez sur elle un secret dont elle a si peur qu'elle vous a donné cent mille francs pour que vous détaliez de Valverde au plus vite et que vous ne parliez pas à son greluchon. C'est comme ça que les choses se sont passées. Ne

dites pas non. Je ne vous croirais pas. Donc elle ne veut pas qu'il connaisse ce secret. Donc, s'il le connaissait, il la lâcherait. Encore ici, ne dites pas non. C'est l'évidence. Je réponds : De deux choses l'une, ou bien ce secret que vous possédez, vous me le livrez. Alors, c'est moi qui l'apprends à Courtin, et il part... Ou bien...

— Ou bien ?... interrogea Roudine.

— Ou bien je le lui tue et pas dans huit jours, pas demain, ce soir... Et ce que ça me rafraîchira de le lui avoir tué!...

Quelle conclusion à cette effroyable confidence que cette volonté d'assassinat exprimée avec cette délectation anticipée, d'un cynisme féroce! Et quel commentaire que la mimique du gnome, tandis qu'il racontait, — tour à tour révolté, servile, moqueur, attendri, sensuel, dégradé, pitoyable, ignoble, — les épisodes de son histoire, modelée, semblait-il, sur sa difformité physique, tant elle était sinistre et anormale! Roudine avait écouté cette lamentation, accoudé à son bureau, la tête sur sa main, les paupières baissées sur ses yeux pâles, la face impassible, mais ses gencives édentées se serraient tellement l'une contre l'autre que ses lèvres ne faisaient plus qu'une ligne, toute rouge sur son visage exsangue. C'était l'indice, chez lui, d'un trouble porté à son paroxysme. Comme tant de gens de son pays, il offrait le double caractère d'une excitabilité très voisine de la névropathie et d'une extraordinaire fixité dans la poursuite de ses idées. Les primitifs sont ainsi, follement influençables, et inflexiblement entêtés, et il paraît bien que les Russes les plus cultivés demeurent un peu des primitifs, par cette intime contradiction. D'être si émotifs, les rend instables. L'excès de la sympathie les identifie, par la pitié ou l'enthousiasme, et pour un moment, à des personnalités très différentes de la leur. Mais suivez-les. Presque aussitôt, ils trouvent le moyen de faire entrer ces façons d'être, toutes passagères, dans la ligne constante de leur propre action. La plainte navrante de Bellagamba touchait Roudine d'une compassion qui le faisait, lui aussi, à cette minute, haïr la duchesse, haïr Courtin, comme si toutes les iniquités naturelles et sociales dont agonisait l'avorteur tragique se résumaient dans ces deux êtres. En même temps, le partisan avait tremblé d'entendre cette bouche amère jeter un cri de meurtre. Il avait vu distinc-

tement Bellagamba tuant l'officier, puis se tuant, ou bien arrêté, jugé, condamné, perdu pour la Cause. L'ancien forçat de Sibérie, qui nourrissait le rêve d'une conjuration européenne, déclenchée par quelques coups savamment portés, recrutait sans cesse des instrumens possibles pour quelque audacieuse exécution. Depuis que le hasard l'avait mis, à Nice, en rapports avec le nain, jamais il n'avait perdu de vue cet anarchiste-né. Il l'avait suivi, préparé, malaxé, si l'on peut dire, pour une besogne dont l'heure sonnerait bientôt peut-être. Assez d'échos arrivaient de Russie, d'Allemagne, de Suisse et d'ailleurs à cette petite maison d'un quartier perdu de Florence, pour que son hôte fût persuadé de l'imminence d'une guerre dont il prévoyait qu'elle s'étendrait démesurément. Aucun pouvoir humain ne serait capable de circonscrire un cataclysme qu'il s'agissait de transformer en une révolution universelle. Pour cela, des actes seraient nécessaires, et des agens. Allait-il permettre que celui-ci sombrât dans une aventure lamentable, quand il avait en mains de quoi se l'attacher pour toujours, en le soulageant d'une horrible torture? Roudine s'y connaissait en individus. Il avait vu Courtin quelques heures seulement, assez pour savoir que jamais cet homme-là ne pardonnerait à l'infanticide. La terreur de Mme de Roannez lui en était d'ailleurs une preuve. Sinon, pourquoi s'était-elle affolée à la seule idée que l'avorteur devinait la vérité sur sa liaison avec l'officier? — Le témoignage de Bellagamba sur la conversation surprise, eût enlevé à Roudine son dernier doute, s'il en avait conservé. Il n'en avait plus, et, à ses autres motifs d'accéder à la demande de Bellagamba, s'ajoutait son aversion d'homme très chaste contre une aventure de volupté :

— Pauvre petit, finit-il par dire, comme tu as souffert! Comme tu souffres! — Et, se parlant à lui-même : — Il n'y a que cela qui compte, la douleur. Il n'y a qu'un devoir : la soulager. Qu'est-ce que ça pèse, en regard, le secret professionnel?...

Une dernière hésitation passa pourtant sur son visage émacié de fanatique. Puis se levant, il marcha vers une table haute, où posait une machine à écrire. Il y glissa une feuille, commença de taper quelques lignes, et, détachant le papier, il le tendit à Bellagamba :

— Fais tenir ceci au capitaine Courtin, Marius. Je l'ai vu à

peine, mais je lui ai lu dans la main. Je te garantis qu'ensuite il ne voudra plus du mariage ni de rien. C'est, entre la duchesse et lui, la rupture certaine et définitive.

Le nain prit la feuille, et sa voix âpre tremblait un peu, pour répéter tout haut la terrible phrase que le complice du crime de Mme de Roannez avait tracée là :

« *Que M. le capitaine C... fasse donc une petite enquête sur les procédés employés par Mme la duchesse de R... pour se débarrasser, au mois d'août 1912, d'une grossesse inopportune et qui remontait à trois mois...* »

— Rends-moi ce papier, dit Roudine, après cette lecture que Bellagamba n'avait accompagnée d'aucun commentaire, tant l'étonnement de cette révélation l'emplissait de rage et de joie tout ensemble. — Il y manque une précision. — Et, replaçant la feuille sur la machine, il tapa cette autre phrase, qu'il lut tout haut à son tour : « *La personne la plus qualifiée pour donner un renseignement exact est le docteur Boris Roudine.* » — Et, rendant le document à son complice : — Voilà, conclut-il, avec un soupir de soulagement et une flamme d'orgueil dans ses yeux clairs. Quand on dénonce, on se nomme.

Bellagamba dévora de nouveau des yeux, en silence cette fois, les lignes accusatrices, et, pliant avec soin le précieux papier, il le serra, — quelle ironie ! — dans un portefeuille de galuchat, autre somptueux présent de sa patronne, qui portait cette inscription : *M. B. Premier Janvier 1914*, en lettres d'or, — véritable trésor d'orfèvrerie, formé d'après l'écriture de la duchesse, — et, avec un rictus spasmodique où la férocité se mêlait à la lubricité :

— Alors, il y avait un gosse en route, et c'est vous qui... Mes compliments ! C'est un beau corps de femme ! Hein ? Vous n'avez pas dû vous embêter... Elle a de jolies jambes, n'est-ce pas ?

— Descends au fond de toi, Bellagamba, répondit Roudine en arrêtant un regard d'une infinie tristesse sur celui dont il rêvait de faire un des ouvriers du Grand Soir. Ai-je assez raison, quand je te dis que l'appétit d'amour rend celui qui s'y livre esclave de la brutalité ? La souillure et le sang finissent par servir d'aliment à l'immonde désir. Ça vient de t'arriver, avoue-le... Crois-tu donc que j'ai pensé à de pareilles saletés, en traitant cette femme ? Je n'ai vu, dans cette opération, qu'un acte

révolutionnaire : un riche de moins. Quand j'étais en Sibérie, j'ai étudié de près les Khlystys, qui sont des saints et qui prêchent l'avortement. J'ai connu à Olekminsk et à Spasskoïe des colonies de ces Skoptzi, qui se mutilent par devoir, pour s'affranchir à jamais de l'esclavage de la chair. J'ai souvent pensé que les uns et les autres avaient vraiment compris la religion de la souffrance humaine. Elle doit avoir pour premier dogme la haine de la natalité. Il faut choisir : ou cette haine et ses conséquences, ou bien la foi en Dieu et dans une autre vie.

— Il reste à jouir de celle-ci quand on le peut, et, quand on ne peut pas, à se venger. D'ailleurs, c'est en jouir encore, et combien !... — Il frappa sur la poche de son dolman, où il avait rangé le portefeuille. — Si l'arme que vous m'avez donnée ne rate pas, Roudine, et elle ne ratera pas, vous pouvez tout me demander. Ce n'est pas pour rien que j'ai pris Caserio comme parrain de mon velu. Quand il faudra, faites-moi signe. — Et, reprenant, dans son excitation, l'argot des bars où avait traîné sa jeunesse : — Vous verrez, quand il s'agira de zigouiller un bandit de la haute, que je suis un peu là !...

Quel dialogue et qui affrontait, dans un redoutable symbole, les deux tout-puissans facteurs des prochaines Communes, la logique effrénée de l'idéologue et l'implacable rancune du déshérité, l'un qui égorge la vie pour l'asservir à sa doctrine, l'autre pour s'en faire une proie ! Et cette meurtrière concordance de volonté entre l'utopiste issu des universités russes et l'échappé des caboulots niçois, qui donc la déterminait ? Cette duchesse cosmopolite, fleur suprême d'une civilisation, dont ces deux barbares, l'un, tout réflexion, l'autre tout instinct, complotaient la ruine. Une fois de plus, dans cette ruelle ensoleillée de la plus magnifique cité d'art que nous ait léguée le passé, s'accomplissait ce mystère de réversibilité sociale qui veut que les abus d'en haut suscitent les crimes d'en bas. Si ce dialogue, comme les scènes qui l'avaient précédé et celles qui suivirent, avait eu pour témoin l'ami du grand seigneur janséniste du XVIIe siècle dont Mme de Roannez portait le nom, qu'aurait-il dit, ce Pascal, si perspicace dans son mysticisme, si prompt à percer d'un coup d'œil jusqu'au tréfonds de la vie humaine ? N'aurait-il pas discerné, dans ces trois êtres, placés à des étages si différens, un pareil esprit de révolte, le refus d'accepter comme bienfaisante la grande loi de douleur qui

donne seule un sens à l'existence humaine? Elle est à ce point essentielle, cette loi, que ceux-là mêmes qui la méconnaissent le plus la pratiquent sans cesse, en la faussant. Que faisait d'autre Bellagamba, quand il s'offrait comme exécuteur au révolutionnaire russe? N'était-ce pas se promettre au sacrifice, — mais à travers quoi? Roudine sentit que ce pacte de dévouement était sincère, et serrant la main qu'il armerait peut-être un jour d'un outil de mort, plus efficace qu'une lettre anonyme :

— Merci, Marius, dit-il, je te retrouve. Il se peut qu'en effet nous agissions bientôt. J'ai des tuyaux sûrs qui me font croire à un branle-bas universel, d'ici à un temps très court, cet été, qui sait? Peut-être y aura-t-il lieu de frapper à la tête, dans deux ou trois pays, pour faire des exemples et terroriser la résistance à la grande poussée d'en bas. A tout hasard, j'ai activé mes recherches. J'ai trouvé une formule que je crois remarquable, un engin explosif et incendiaire, de quoi faire sauter Sainte-Marie-des-Fleurs... — Il montrait du doigt, par la fenêtre, le dôme imposant et lointain de Brunelleschi. — J'en ai déjà fabriqué quelques échantillons. Il faudra que tu m'en fasses, Marius. C'est très simple, si simple qu'un enfant en viendrait à bout. N'importe quel récipient de métal suffit. J'emploie la dynamite-gomme. Sa puissance est énorme, et comme on l'utilise dans les mines et les carrières, rien de plus facile que de se la procurer. Le dispositif qui détermine l'explosion est un amorçage à temps. Donc peu de risques pour celui qui place l'engin, du moins immédiats. Il est constitué, mon dispositif, par une ampoule de verre... Mais veux-tu que je te montre l'objet lui-même? Tu saisiras mieux... — Il passa dans le laboratoire et il en revint, tenant à la main un réceptacle en fer-blanc qu'il tendit à Bellagamba sans l'ouvrir, avec une enfantine vanité d'inventeur. Et, riant haut : — Tu n'as pas peur?

— J'ai trop envie de comprendre, dit le nain.

— Tu vas comprendre. — Et, soulevant le couvercle, Roudine en tira une ampoule. — Tu vois, elle est remplie d'eau et elle se termine par deux tubes effilés dont je ferme l'extrémité à la lampe d'émailleur. C'est si simple encore! L'ampoule est engagée dans une rondelle de liège. Regarde. Au-dessous je place une petite cupule en verre, percée de chaque côté d'un orifice d'écoulement. La cupule elle-même pose sur une cartouche, à la

partie supérieure de laquelle je mets des fragmens de sodium métallique et des détonateurs au fulminate de mercure.

— Ça se trouve aussi couramment, dit Bellagamba, qui suivait cette explication avec un intérêt passionné. J'en ai. Et ensuite?

— Ensuite? Oh! Rien que de très simple toujours. Je glisse mon système d'amorçage au centre de l'engin, dans un vulgaire tube en carton, sur un lit de cartouches de dynamite, telles quelles, tu vois, dans leur papier parcheminé... Au moment de l'usage, je prends l'ampoule, je brise les deux tubes à leur extrémité. Ils sont capillaires. Par conséquent, l'eau n'en sort qu'avec une extrême lenteur. J'ai donc tout le loisir de remettre mon ampoule en place, de poser mon engin dans l'endroit choisi et de m'en aller. L'eau coule goutte à goutte au fond de la cupule. Elle s'y amasse. Quand son niveau atteint celui des orifices, elle déborde. Elle tombe sur le sodium qui la décompose. D'où un échauffement considérable, qui se communique au fulminate et en provoque la détonation. Celle-ci se communique à la dynamite, et l'engin explose en brisant et brûlant tout. Juge combien de morceaux leurs sujets retrouvent d'un Tsar, d'un Roi, ou d'un Empereur, quand ces importans personnages ont voisiné avec cette boîte, et elle n'est pas encombrante. Elle pèse cinq ou six cents grammes...

— C'est comme dans les réclames de pharmacie... Traitement facile à suivre, même en voyage!... dit Bellagamba.

Et le monstre humain se tut, hypnotisé par le mystère du monstre chimique. En ce moment, l'horloge d'une église voisine commença de sonner. Les vibrations argentines se prolongeaient dans l'atmosphère tiède et transparente de ce doux commencement de soirée. Les rais du soleil couchant caressaient la verdure sombre et les fruits d'or pâle des citronniers du jardin. D'innombrables cris d'oiseaux emplissaient le ciel.

— Cinq heures trois quarts, fit le nain. Il faut que je rentre. Vous n'avez pas quelque course pressée, docteur Roudine? Je vous jetterai, en route. J'ai une place pour vous dans mon auto. — Et, caressant l'engin de ses doigts avides: — Vous êtes un poids léger, vous aussi.

— J'accepte, répondit Roudine. Je soigne ici un pauvre diable de compatriote qui meurt de la poitrine. Je le veillerai toute la nuit sans doute, — s'il dure seulement jusqu'au jour?

J'arriverai un peu plus tôt. Ça lui donnera une dernière petite joie. En rentrant de Valverde, ce matin, j'ai passé chez lui. Il m'a tant supplié de revenir! Il mourra moins malheureux, avec quelqu'un qui lui parle la langue de là-bas... Je suis le pays pour lui. Il l'est aussi pour moi. Mais il habite derrière la Station Centrale. Ça va te détourner?...

— Quelques minutes de plus ou de moins! dit Bellagamba.

— Alors je prends mon pardessus, mon chapeau, et je te retrouve dans l'automobile.

Roudine sortait à peine de la chambre que le nain avait déjà saisi la machine infernale, laissée là sur la table. Dans son attendrissement sur l'agonie de son compatriote, — ô contrastes inexplicables de l'âme humaine! — le médecin avait négligé de reporter l'explosif dans le laboratoire. Le temps de courir à sa voiture, et Bellagamba calait de son mieux le terrible engin dans le coffre à outils cloué sur le march-pied. Il disait à son chien qui tendait son mufle vers lui : — Mais oui, Serio, c'est du nanan, pas pour les velus... — Et il mettait le moteur en marche. Ce bruit rappellerait qu'il était pressé de partir. Sa crainte était maintenant que le Russe ne se souvînt de sa distraction et ne rentrât dans son cabinet pour ranger la bombe. Cette ruse réussit, car le docteur cria de la fenêtre : — Ne t'impatiente pas. J'arrive... — Et il arrivait, en effet, tenant une trousse d'une main, de l'autre une boîte à pharmacie. — Je vais t'ouvrir la porte du jardin, dit-il encore, après avoir installé ces outils de sa charité, sur le siège, contre le dossier du coussin, menacé par le chien mordeur, que son maître adjurait en termes congrus :

— La ferme, hurlubier! On ne se bouffe pas entre anarchos!

Un quart d'heure plus tard, l'automobile minuscule, regardé et envié de tous les enfans, avait déposé le médecin à la porte du malade et roulait de nouveau dans la direction de Sienne. A peine au sortir de la ville, Bellagamba descendit de sa voiture, et procéda au désarmement de l'engin. Tout en retirant avec précaution l'ampoule et sa cupule, il haranguait de nouveau sa bête : — Un cahot trop fort, mon pauvre vieux, et cette petite pointe de verre cassait. Alors plus de Roudine, plus de Marius, plus de Serio... — Il assura soigneusement les deux élémens de la machine infernale, bien séparés, dans le

même coffre, entre ses clefs anglaises, ses pinces, ses torchons, son cric. Puis il reprit sa randonnée de casse-cou, le long d'une côte toute en vignes, aménagées à la mode toscane, avec des pampres enguirlandés autour des ormeaux. Et comme son illogique mentalité de dégénéré se prêtait à toutes les contradictions, voici que les discours du Père Desmargerets, la veille, sur la Némésis, lui revenait à l'esprit, et une étrange poussée de superstition lui fit dire tout haut :

— Si c'était vrai, pourtant? Si cette statue lui portait malheur, à elle? C'est à le croire, puisque je viens, moi, d'avoir cette veine : ne pas sauter, avec cette machine!...

X. — LE BIBELOT DU NAIN-BIBELOT

Il était bien près de dix heures quand le phare électrique de la voiturette commença d'éclairer, morceau par morceau, les approches de Valverde, ici un massif de chênes verts, plus loin le sable d'une allée, là des iris en bordure, le canal de marbre bordé de statues, les cascades, le casino et son jardinet grotesque, enfin les communs du château et le garage. Quand Bellagamba fut pour ranger son automobile dans le box spécial qui lui était réservé, — personne que lui ne touchait à sa voiture, — il vit Pasquale, le second chauffeur, occupé à laver la limousine qui, la veille encore, était allée chercher Courtin au Barrafranca.

— C'est toi, Marius? dit cet homme. Lorsque tu te payes une balade, avertis donc la patronne. Vers six heures, elle s'est inquiétée et toute la bande est partie pour Sienne à ta recherche. Ça me fait un lavage de plus... — Et, envoyant un large seau d'eau sur la caisse, toute poussiéreuse de la route : — Je m'en serais bien passé. Ça me rappelle mon temps de taxi, à Paris.

— A quelle heure se sont-ils mis à table? demanda le nain.

— A huit heures un quart, comme toujours, nous rappliquions ici à sept heures et demie.

— Ils ont fini alors?

— Oui... Écoute. Ils fument et bavardent sur la terrasse.

Bellagamba tendit l'oreille. Il perçut, vaguement d'abord, le bruit de plusieurs voix, parmi lesquelles il distingua tout d'un

coup l'accent chantant de la duchesse, et aussitôt le timbre mâle de Courtin. Il avait fait un pas dans la direction de la villa. Il revint, et, s'adressant à son camarade :

— Si on me redemande, tu répondras que je suis rentré, mais fatigué, et que je me suis collé au pieu.

— C'est étonnant que tu aies tant de poil au menton, dit le chauffeur, avec celui que tu as dans la main!... Mais qu'est-ce que tu emportes là ? Un pâté ? Je te connais, rapiat. Tu vas faire suisse et te caler les joues tout seul.

Comme il s'avançait d'un pas, le redoutable basset descendu de l'automobile lui allongea un coup de dent, auquel Pasquale répondit par un juron et un coup de pied. Pendant ce temps, Bellagamba était sorti du garage en courant, la machine infernale d'une main, l'ampoule de l'autre. Le chien le suivait dans la direction de leur casino, trottant gai et sans plus se soucier que son maître des malédictions du chauffeur mordu :

— Si la place n'était pas si bonne, ce que je leur flanquerais une danse à tous deux, à lui et à son sale cabot... C'est moi que la patronne sacquerait. Et cinq cents balles par mois, avec la gratte, ça ne se retrouve pas si vite. Patience ! Il lui en fera tant, à elle aussi, qu'elle le réexpédiera aux rouchies de Nice... En attendant, je vais annoncer son retour. Elle enverra quelqu'un l'appeler. Ça l'embêtera toujours un peu, le gobichonneur au pâté...

A peine retiré dans son antre, Bellagamba s'occupait, en effet, à « gobichonner, » comme avait dit l'ancien conducteur de taxis, lequel avait appris, à ce métier, et dans les bouges de Paris, un français digne de celui de son camarade tant jalousé. Cette ripaille avait été précédée d'un soigneux remontage de la machine infernale. Alors seulement l'anarchiste avait commencé de manger, n'ayant, à la lettre, rien pris de la journée. Un cabinet vénitien du XVIIIe siècle, merveilleux travail d'ébène, d'ivoire et de nacre, dont la clef ne le quittait jamais, lui servait de garde-manger. Il y entassait les victuailles qu'il dérobait sans cesse, par un instinct mêlé de vol et de gourmandise, pour s'en gorger à son aise, quoique la plantureuse cuisine du château et les gâteries de la châtelaine rendissent cette goinfrerie sans excuse. Le compagnon de ces lippées clandestines était naturellement son « velu. » Il avait chipé ainsi la veille un pâté de truites qu'il dévorait gloutonnement,

sans assiette ni fourchette, mordant un morceau, tendant le reste au chien, non moins friand de poisson que son maître, et il monologuait :

— Dix heures. J'ai jusqu'à onze heures, onze heures et demie..., pour faire tenir le papier de Roudine à l'officier, si je veux qu'il l'ait ce soir. Et il faut qu'il l'ait ce soir. Plus tôt il aura reçu le coup, plus tôt il partira, s'il doit partir... Et s'il ne part pas, s'il accepte qu'elle se soit fait passer le môme?... Mais non. Ce n'est pas un type à ça. Roudine a entendu parler de lui. Il sait à quoi s'en tenir... Allons! Ils ne peuvent pas me laisser bouffer tranquille! Qu'est-ce qu'ils me veulent encore?...

L'appel du petit téléphone venait de retentir. Il se répétait. Bellagamba s'interrompit de sa gogaille pour prendre le récepteur, et il entendit, clairement cette fois, la voix de la duchesse qui demandait :

— On me dit que tu es rentré, Primo? Tu n'es pas malade?...

— Non, madame, répondit le nain.

— Que t'est-il arrivé qui t'a retenu? continua la voix, toujours indulgente.

— Une grosse panne de moteur à Poggibonni, dit-il effrontément.

— Pourquoi n'as-tu pas envoyé un messager ici, un cycliste? On aurait été te chercher. Et puis, qu'allais-tu faire là-bas?

— J'avais mon idée sur les voleurs, répliqua-t-il, plus effrontément encore.

— J'espère que tu n'as rien trouvé, rien dit à la police surtout? insista la voix. Ils n'ont fait de mal à personne. Ce sont de pauvres diables sans doute, auxquels on avait promis un peu d'argent. Si je les connaissais, je leur en donnerais...

— Madame la duchesse est trop bonne, fit Bellagamba, soudain doucereux.

— Je suis heureuse, tout simplement, reprit la voix, et je voudrais que tout le monde le fût autour de moi. Et d'abord mon Primo... Oui ou non, faut-il que j'écrive pour l'original du portrait?

— Écrivez, madame la duchesse. — Et il rejeta le récepteur contre la muraille avec une telle force que le métal du cornet

se faussa. — Heureuse! répéta-t-il. De quel ton elle a dit ce mot! Elle était auprès de lui, sans doute. Il l'écoutait... Allons, vetu, assez bâfré. — Et avisant, dans son meuble une bouteille de Haut-Brion, estampée au château : — Un coup de vinasse maintenant, ajouta-t-il en mettant, dans cet abject vocable d'argot, comme une insulte pour le précieux breuvage de riche qu'il humait à même le goulot. Et féroce : — On est paré. Au travail!

Depuis longtemps le libertaire, partisan du dogme de la reprise individuelle et d'ailleurs touché de kleptomanie, s'était emparé d'une clef qui lui permettait d'entrer dans la maison, à sa guise, par une des portes de service. Ces coins retirés de Toscane conservent une telle bonhomie de mœurs que même Bridger ne passait chaque soir la revue des verrous que très rapidement, par acquit de conscience, et pour maintenir intact sur le continent le type du méticuleux *butler* anglais. Il avait fallu la légende provoquée par l'enthousiasme expansif du Père Desmargerets et l'appât d'un gain considérable chez des gens sans doute étrangers au pays, pour provoquer l'acte de brigandage de la matinée. La porte choisie par Bellagamba donnait dans une cave où il faisait, en ayant soin de choisir les bouteilles du second rang, ses rafles de vins fins et de vieilles liqueurs. Il la traversa, éclairé par une petite lampe électrique de poche. Il n'avait pu se procurer une autre clef, celle de la porte qui donnait de la cave sur l'intérieur de la maison. Il lui fallut donc, comme à chaque expédition de ce genre, détacher les vis de la gâche, besogne difficile qu'il exécuta lestement, avec une adresse de cambrioleur... Enfin il émergeait dans la cage du grand escalier, vide à cette heure. Les gens de service achevaient de dîner, tandis que les maîtres s'attardaient à goûter la fraîcheur de la soirée sur la terrasse. Bellagamba put donc monter, sans être vu, jusqu'au second étage où Hugues logeait. Cette nouvelle porte ouverte sans bruit, sa lampe rallumée lui montra le lit préparé, les vêtemens de nuit disposés sur une chaise, et sur une table brillaient les pièces d'argent d'un fastueux nécessaire, cadeau du « beau » Courtin, dit « Tin-Teint » de la rue Royale. L'officier l'avait emporté dans ce voyage, sa cantine simple d'officier devenue hors d'usage, après cette longue campagne. Le nain détourna sa lampe. Ces coquets outils de l'élégance masculine lui étaient comme une offense personnelle. Il saisit pourtant un flacon de cristal, avec la ten-

tation de le briser en éclats sur le plancher. A travers le bouchon de métal, l'arome d'une eau de toilette, délicatement ambrée, lui arriva. La duchesse usait d'un parfum analogue. Bellagamba reposa l'objet sur la table. Il supportait mal l'impression physique d'une identité d'habitudes intimes entre elle et le jeune homme. — Ah! grommela-t-il, c'est bien le mâle de cette femelle. Nous verrons s'il le restera... — Et, tirant de sa poche l'infâme document, donné par Roudine, il le plaça, en évidence, sur l'argent ciselé des brosses, et il sortit de la pièce, d'un pas de rat d'hôtel, aussi doucement qu'il y était entré. La rampe du grand escalier en marbre plein avait ces ajours polylobés où se complut la fantaisie de la Renaissance. Le nain colla son œil à l'une de ces ouvertures. Toujours le vide et le silence. Personne sur les marches. Personne dans le vestibule. Il aperçut la Némésis dressée sur le banc de marbre, cet après-midi, et en son absence. Le frisson de superstition gouailleuse, éprouvée en quittant Florence, à la pensée de la statue porte-malheur, le saisit plus fortement, et, en même temps, une de ces idées perverses d'espionnage, dont il était coutumier. Derrière le banc massif et très haut auquel on montait par une marche, l'emplacement de la fenêtre faisait entre les colonnes un retrait qu'il connaissait bien, pour s'y être blotti, un jour qu'il s'échappait de l'office, ayant volé une terrine, et qu'il entendait s'approcher Bridger. Maintenant que la statue posait sur le banc, elle bouchait assez d'espace pour former une véritable niche. Collé à la rampe, à la hauteur de laquelle sa tête atteignait juste, Bellagamba dégringola les deux étages, et s'arc-boutant sur ses bras avec une vigueur qui prouvait le développement de sa musculature, il s'introduisit dans cette cachette. Il pouvait, par l'interstice laissé libre de chaque côté du socle, surveiller tout l'escalier.

« J'ai eu le nez creux, » se dit-il, à peine tapi au fond de cet observatoire improvisé. Le bruit des conversations rapprochées annonçait que les hôtes de Valverde rentraient au château et déjà la voix claironnante de l'archéologue s'élevait dans la sonorité du vestibule. Bellagamba dut s'enfoncer plus bas encore sous le banc, car le Père Desmargerets arrêtait le groupe des causeurs à quelques pas de la statue, et, continuant une discussion commencée, il désignait du geste la roue aux trois quarts brisée :

— Vous avez la preuve ici, lady Ardrahan, disait-il, de la dégradation subie par la Némésis, à l'époque romaine. Elle devient la Fortune. Mon maître Édouard Tournier a des pages admirables sur cette chute d'un mythe qui, à un moment, s'était élevé jusqu'à l'idée de Justice, de Providence, et même de Charité. « Mortel, pense en mortel, » répétaient les Grecs. C'est le sentiment qui dicte à Ulysse ses paroles si humaines, quand il montre à Euryclée les prétendans, couchés par terre dans leur sang : « Vieille, réjouis-toi, mais au fond de ton cœur, et contiens-toi. C'est manquer à la piété que de se vanter après un massacre. » Il pensait à Némésis, à cette Déesse de la mesure qui défend d'abuser même de la victoire. Voyez, ce doigt près de sa bouche ordonne le silence dans le triomphe, aussi bien que dans la douleur, d'être modéré, d'être humble. Ah! que Tertullien à raison d'admirer dans l'âme antique ces touches naturellement chrétiennes! Je vous parlais des Romains. Savez-vous qu'Auguste mendiait, un certain jour de l'année, pour désarmer la Fortune? Toujours Némésis. C'est le commencement du culte de la pauvreté.

— Avouez alors, mon Père, dit Richter, que l'Église catholique du moyen âge n'était pas en progrès sur l'Empire. De ces mythes où votre exégèse distingue de si beaux symboles, elle n'avait retenu que les maléfices. Témoin ce décret des citoyens de Sienne contre cette noble statue qu'ils prenaient pour un démon.

— C'est qu'elle a vraiment l'air redoutable, fit lord Ardrahan. Et d'autant plus qu'elle n'est pas grande. Vous avez remarqué cela en Afrique certainement, capitaine, que les plus petits félins...

— Sont les plus féroces? dit Courtin. C'est vrai.

Malgré lui il songeait à la panthère, élevée, puis tuée par son camarade, et dont le souvenir l'avait hanté, la veille, en regardant Bellagamba, et il écoutait lady Ardrahan insister sur l'impression de son mari :

— Plus que redoutable, terrible... Mais, Richter, les anciens avaient-ils si tort de croire aux maléfices? S'il existe, épars autour de nous, des forces psychiques inconnues, de quel droit prétendrions-nous leur refuser certains modes d'action? Il y a bien des courans électriques dans des objets qui nous paraissent complètement inertes. Pourquoi n'y aurait-il pas,

dans ces mêmes objets, des courans psychiques, également insaisissables à nos sens?

— Vous me rappelez une des innombrables anecdotes de mon père sur Napoléon, dit la duchesse. L'Empereur, au camp de Boulogne, aurait fait brûler une guérite dont tous les occupans se tuaient les uns après les autres. Du bois chargé d'idées de suicide, est-ce possible cependant?

— Il y a plus de choses dans le monde, Horatio, que n'en peut rêver notre philosophie. C'est notre Shakspeare qui l'a dit, répliqua lady Ardrahan.

— Et notre Gœthe, fit l'Allemand : Nous marchons tous au milieu de secrets, entourés de mystères. Nous ne savons même pas ce qui se passe dans l'atmosphère qui nous entoure, quelle action elle a sur nous.

— Notre saint Paul les avait devancés, dit le Père Desmargerets. Rappelez-vous : Maintenant nous voyons dans un miroir et tout nous est énigme. *Per speculum in ænigmate.* La vie humaine serait inexplicable, si l'on n'admettait pas, ce que la foi nous enseigne, qu'il y a des esprits du mal, pour nous tenter, comme il y a des esprits du bien pour nous protéger. De quels moyens se servent-ils? Je suis de votre avis, lady Ardrahan. Nous l'ignorons. Mais quel besoin de recourir au surnaturel pour expliquer qu'un objet d'apparence inerte comme vous dites, — ainsi cette statue, — puisse projeter un effluve d'action? Avec sa coudée, sa roue, ce geste de sa main gauche, son visage, cette statue est une idée sculptée, ou, si vous voulez, concrétisée. Et qu'est-ce qu'une idée? Un commencement d'acte. Nous-mêmes, ne portons-nous pas en nous un obscur univers d'idées qui vivent, qui désirent se réaliser? Nous sommes, si vous voulez encore, des piles psychiques chargées d'action. Que nous rencontrions un de ces symboles, dans un moment où l'idée concrétisée en lui nous travaille, et que ce symbole nous tente au geste qui, d'ailleurs, reste libre, n'y a-t-il pas là un phénomène tout naturel?

— S'il en est ainsi, conclut la duchesse en riant, — sous ce rire, Bellagamba, qui la connaissait si bien, sentit, quoiqu'il ne la vît pas, la palpitation de son cœur, — dès demain, je vous demande, mon Père, de me trouver une belle statue de Morphée qui nous tente au sommeil quand il est l'heure, et après une journée si agitée, au lieu de disserter, comme Pic de la

Mirandole, *De omni re scibili et de quibusdam aliis*. C'est très Renaissance, ces disputes, mais pas du tout campagne.

Sur cette invitation de la duchesse, la compagnie commença de s'égrener dans le grand escalier, la maîtresse du logis s'arrêtant au palier du premier étage où elle avait son appartement, à l'aile droite, tout à l'extrémité du salon décoré par Peruzzi. On y accédait par un escalier personnel et intérieur, aménagé dans une des tours d'angle. Les invités, pour plus d'indépendance, logeaient au second et dans l'aile gauche. Le nain, toujours caché dans son abri, les entendit qui prenaient congé les uns des autres. Puis le méticuleux et solennel Bridger entreprit aussitôt sa ronde, poussant les deux gros verrous de la porte d'entrée, éteignant partout l'électricité. Il ne laissa d'allumée, comme à l'habitude, qu'une ampoule contenue dans une vasque d'albâtre, et qui, placée très haut contre un des murs, répandait sur les marches, les murs et leurs tapisseries, l'atrium et ses colonnes, une clarté d'hypogée. De vastes épaisseurs d'ombre restaient presque impénétrables à cette lumière ainsi distribuée. Le banc et la statue se trouvaient dans une demi-obscurité qui permettait à Bellagamba de se mouvoir plus librement. Il se glissa hors de son asile, non sans se meurtrir un peu aux angles du socle. Malgré lui, rien qu'à toucher le froid de la pierre, dans cette pénombre propice aux hallucinations, le frisson superstitieux recommençait de courir en lui. La tête appuyée contre les plis de la tunique de la Déesse, il subissait, dans ce silence et cette nuit, l'indéfinissable suggestion dont avait parlé l'archéologue. Les mots, à moitié compris, de réparation, de justice, d'orgueil, d'abus, de fatalité, traversaient son esprit troublé. Il se sentait l'instrument d'une force, étrangère à lui, et qui l'immobilisait là, pour quelle besogne? Lorsqu'il s'introduisait dans le château, son premier projet était de se retirer, comme il était venu, par la cave, sitôt la lettre posée chez l'officier. La vue du trou noir, ménagé derrière la Némésis, l'avait incité à s'y terrer, par un de ces à-coups impulsifs qui alternaient en lui avec de sournoises combinaisons. Depuis ces quarante-huit heures, il respirait, il se mouvait dans une atmosphère de drame. Comme un chien de chasse flaire à droite, à gauche, recueille le fumet de chaque vestige, un irrésistible instinct poussait le mauvais gars à ramasser tous

les indices au hasard. Qu'avait-il espéré apprendre par les conversations du couloir des hôtes de Valverde? Qu'espérait-il maintenant surprendre? Mais l'espionnage inné a pour devise: Sait-on jamais?

Cet inutile aguet sans but, tout mêlé d'obscures rêveries après cette journée de fatigues et d'émotions, finit par se résoudre en une de ces vagues et confuses somnolences, où il semble que la pensée désorbitée flotte sur le bord d'un autre monde. Les images s'associent par leur propre force dans l'esprit, sans qu'il les dirige... Bellagamba se retrouvait au bord de l'allée couverte. Il entendait les paroles de passion prononcées par les deux promeneurs, le cri : « Épousez-moi ! » puis, l'autre cri : « Je t'ai, je t'ai ! » Il voyait Mme de Roannez prenant celui qu'elle aimait dans ses bras, buvant ses larmes dans un baiser. C'est alors qu'un mouvement convulsif avait trahi sa présence dans le fourré et qu'il s'était enfui. Il n'avait donc pas surpris la demande de rendez-vous... On jugera de sa surprise et de sa colère, quand un bruit de pas, pourtant assourdis, l'ayant brusquement tiré de cette demi-catalepsie, il aperçut une silhouette masculine qui descendait du second étage et qu'il reconnut Hugues Courtin ! Arrivé au palier du premier, celui-ci alla droit vers la porte par où la duchesse s'était retirée chez elle tout à l'heure. L'absence d'hésitation du jeune homme prouvait qu'arrivé de la veille, il savait déjà le chemin de cet appartement. Elle l'avait renseigné. Elle l'attendait !

Le nain demeura quelques minutes sans bouger, Hugues une fois disparu. L'excès de l'émotion le paralysait. Puis soudain : — Ai-je été bête ! se dit-il, Roudine aussi, de ne pas comprendre que les choses finiraient comme ça !... Il croira tout ce qu'elle voudra qu'il croie, à présent. Elle va le reprendre. Elle l'a repris... Seuls, ensemble, la nuit !... Mais tant mieux ! Tant mieux !... Je les tiens. Ils y passeront tous deux !... Ah ! Ah ! Ah !... » Et courant à la grande porte d'entrée dont il tira les verrous, il s'enfuit sur ce rire retentissant, qui monta dans la cage de l'escalier, juste à la seconde où un autre des hôtes du château sortait, lui aussi, de sa chambre. C'était le Père Desmargerets qui, armé d'un mètre et d'un bougeoir, se préparait à descendre, pour vérifier exactement la hauteur de sa statue. Le digne homme comptait employer sa nuit à rédiger

la note qu'il adresserait à ses collègues des Inscriptions. Il avait calculé qu'expédiée le lendemain matin par le premier courrier, elle arriverait sûrement à temps pour la séance hebdomadaire du vendredi. Le terrible éclat de rire de Bellagamba, confondu d'ailleurs avec la rumeur de la porte refermée, le fit s'arrêter net, le cœur battant. Il vint se pencher sur la rampe. Il ne vit que l'espace vide, et la Némésis fantomatiquement profilée dans son coin d'ombre :

— Je deviens fou, pensa-t-il. Ce n'est pourtant pas elle qui a pu rire ainsi... Ce sera quelque domestique en train de faire ses farces... Je ne vais pas m'imaginer, comme un Siennois de 1350, qu'un démon habite ma statue... Et cependant, on a peut-être tort de violer les anciens tombeaux, d'irriter les vieilles ombres?... Et puis, j'ai eu trop de chance dans toute cette affaire. J'ai peur... Mais non. Le démon, c'est ça, il est en moi, c'est cette peur. C'est ce péché contre la foi. Réprimons cette tentation. Il n'y a là qu'un morceau de marbre. Descendons le mesurer. Nous remonterons ensuite dire notre bréviaire.

Tandis que l'Oratorien, troublé, malgré lui, dans sa piété, par ses imaginations de savant enthousiaste, exécutait, en frémissant, ce double programme d'érudit consciencieux et de prêtre fidèle, Courtin était chez la duchesse, et une conversation commençait, dans laquelle l'archéologue visionnaire, s'il l'avait entendue, aurait discerné une action autrement terrible de cette mystérieuse loi d'équilibre, évoquée en beauté par le ciseau de Pasitelès et qui veut qu'une douleur succède à toutes nos joies, une agonie à tous nos triomphes, un châtiment aussi à toutes nos fautes. Daisy de Roannez avait épié l'entrée de Hugues dans le grand salon, et elle s'était avancée en haut du petit escalier, tenant de sa main levée une lampe d'argent, — une liseuse à globe d'un bleu pâle, — pour éclairer le passage du jeune homme à travers les meubles de la vaste pièce. Qu'elle était adorable ainsi, vêtue d'une espèce de tunique persane rose et or, dans ce demi-jour, assez transparent pour qu'il distinguât d'en bas ses yeux brûlans et son sourire ému! Il n'avait pas le pied sur la première marche du petit escalier, elle savait déjà, et sans qu'il eût parlé, qu'un incident était survenu. Il n'était plus celui qu'elle avait quitté, une heure aupa-

ravant, si troublé, mais si tendre, si entièrement reconquis après tant de luttes, si à elle! Il avait de nouveau le masque dur de leurs mauvais momens. Mais ce visage contracté allait se détendre sous ses baisers. A peine passés dans le petit salon, elle le prit dans ses bras, et, cherchant ses lèvres, elle suppliait :

— Tu es venu! Merci!... Mais pourquoi me repousses-tu? Qu'y a-t-il encore?

Le jeune homme en effet, se dérobait à sa caresse. Il se dégageait de ces doux bras blancs qui l'étreignaient, nus dans leurs larges manches, et il répondait :

— Voici la lettre que j'ai trouvée chez moi, Daisy. Qu'est-ce que cela veut dire?

Il lui tendait le papier déposé sur sa table par Bellagamba. La malheureuse femme le déplia, nerveusement. Hugues la regardait lire les lignes dénonciatrices. Il voyait ce noble visage, éclairé d'amour et de bonheur, à son arrivée, pâlir, s'altérer, se figer dans une immobilité impénétrable. Sa bouche ouverte pour le baiser, tout à l'heure, fermée maintenant dans un pli d'affreuse amertume, garda quelques instans un silence farouche. Enfin, secouant la tête, du geste de quelqu'un qui prend un parti décisif, dans un spasme violent de tout son être, elle regarda Hugues, bien en face, et d'une voix sourde, elle dit simplement :

— C'est vrai.

— Qu'est-ce qui est vrai? balbutia-t-il, dans un saisissement.

A la première seconde, quand il avait trouvé ce papier sur la table, ç'avait été le sursaut de révolte que l'infamie d'une lettre anonyme provoque chez une âme un peu haute. Il avait froissé et jeté l'abominable feuille. Puis il l'avait ramassée, relue, et cette question s'était posée aussitôt : — « De qui ça vient-il? » — L'image d'Eric de Richter s'était présentée, si fortement, qu'il avait marché vers la porte avec l'idée de demander, sur-le-champ, une explication à cet homme. Absurde projet immédiatement rejeté : « C'est écrit à la machine. Si c'est lui, il niera. Et si ce n'est pas lui?. . Je n'ai pas le droit de croire que c'est lui... » Alors seulement l'autre question avait surgi, non plus sur l'origine de l'accusation, mais sur l'accusation même. Une évidence s'imposait : le dénonciateur plaçait la grossesse de

Mme de Roannez au même temps que le billet de celle-ci, reçu à Saint-Louis. Devant cette identité de dates, comment passer outre sans une enquête? Auprès de qui? De Roudine, comme on l'y invitait? Autre évidence : la demande du Russe, la veille, à table, son regard inquisiteur, son départ précipité, avec le chèque pour son journal. Hugues avait expliqué ce don d'argent par le dilettantisme. Aveugle! Aveugle! La dénonciation disait le vrai motif. La seule idée de se retrouver en face du médecin infligeait au jeune homme un frisson d'horreur. Non. C'était à la duchesse, à elle seule qu'il devait s'adresser, et, dans ce caractère énergique, l'action suivant aussitôt la pensée, il était venu mettre l'accusée en demeure de s'expliquer, et tout de suite, — si cruelle que lui fût cette perspective : convaincre de mensonge celle qu'il chérissait plus éperdument que jamais! Énergique autant que lui, elle, de son côté, ne se dérobait pas. Cette franchise réciproque allait du moins ennoblir cette déchirante explication. Comment, malgré tout, ne pas estimer cette femme de son courage? Et lui, comment ne l'eût-elle pas aimé plus encore, pour cette droite et mâle façon d'engager le duel entre eux, sans équivoque ni piège? Et elle disait, se parlant d'abord à elle-même :

— J'aime mieux cela Ce poids m'aurait trop pesé sur le cœur. Je n'aurais pas pu continuer de me taire. —Et, fixant de nouveau sur Hugues ses yeux résolus : — Ce qui est vrai, c'est que j'étais enceinte, quand je vous ai écrit à Saint-Louis. Vous n'êtes pas revenu, et je n'ai pas voulu avoir cet enfant.

— Alors, le docteur Roudine?... interrogea-t-il, hésitant encore à prononcer l'horrible parole.

— Oui, interrompit-elle. Ne m'en demandez pas davantage. A quoi bon?... Il n'y a que lui qui ait pu vous faire tenir ça. — Elle montrait le papier que ses doigts crispés n'avaient pas quitté. — Pourquoi? Comment? Par qui?... N'importe! Il me rend service. Vous ne m'auriez jamais pardonné plus tard de vous avoir repris en vous mentant.

— Alors, pourquoi m'avez-vous menti? gémit Hugues.

— Pour la même raison qui fait que je vous dis la vérité maintenant. Parce que je vous aime... Je venais de vous voir en danger de mort, à deux pas de moi J'étais folle. Je n'ai pas réfléchi, rien calculé, pas plus ce mensonge que mon cri d'amour. Ç'a été un même passionné besoin de vous faire dire, à vous

aussi, que vous m'aimiez. Vous m'interrogiez. Il fallait bien que je vous réponde. Et, à ce moment, avec vos idées, je ne pouvais pas plus vous dire la vérité que je n'ai pu vous la taire, tout à l'heure. La preuve que je vous l'aurais dite, et peut-être ce soir, même sans ça... — elle montrait de nouveau le papier, — c'est que je n'ai pas voulu. — Ah! combien je souffrais que vous déclariez nos fiançailles, sans que vous sachiez! — A présent, c'est fait. Vous savez.

A mesure qu'elle parlait, il semblait qu'elle se reprît et qu'elle retrouvât un calme, bien étrange, tant il contrastait avec son trouble de cet après-midi. C'est qu'elle souffrait alors, qu'elle s'en voulait mortellement de son mensonge. Maintenant, elle n'était plus qu'en face d'un acte, de conséquences dangereuses, mais qu'elle ne se reprochait pas. On connaît trop les causes de ce mutisme de sa conscience. En dressant son infanticide devant elle, Hugues venait de ranimer, de ressusciter contre l'accusation, l'aristocrate anarchiste chez laquelle les scélérates suggestions de l'avorteur n'avaient eu à vaincre aucun scrupule moral. Aucun effort dans ce calme, aucune bravade. Elle se montrait simplement, telle qu'elle était dans la réalité intime et totale de son âme, avec son amour et son crime, qui, pour elle, n'en était pas un. De ne plus rien cacher, ni de son présent, ni de son passé, lui donnait cette tranquillité, qui avait sa grandeur dans une rencontre si tragique. Mais Hugues, avec ses idées, — comme elle avait dit, — et, secoué, jusqu'à la plus profonde racine de son être, par la foudroyante révélation, devait voir dans cette confession sans repentir le plus cynique défi. Oubliant tant d'indices, tant d'évidences que lui avait données cette femme, et autrefois, et cet après-midi, de sa passion et de sa sincérité, il répondit à ce « vous savez » si humble dans la netteté de son affirmation :

— Qu'est-ce que je sais? Que vous m'avez été dénoncée, et qu'alors seulement vous avez avoué. Pourquoi? Avait-on à me donner contre vous des preuves indiscutables, et, vous, avez-vous préféré aller au-devant, pour vous donner l'apparence de la franchise? Cela, je ne le sais pas. Je ne peux pas le savoir. Ce que je sais, en revanche, et d'une certitude affreuse, c'est que vous m'avez dit : « Épousez-moi; » en me cachant cet infâme secret. Insensé que j'étais! J'ai vu là une preuve que vous étiez vraie. Oui. J'ai cru que vous ne me feriez pas cette injure, de me

demander d'être ma femme, avec des hontes dans votre passé. Et vous y aviez cette honte-là! Vous n'avez pas voulu que j'annonce nos fiançailles? Pourquoi encore? Parce qu'il y avait là quelqu'un dont vous aviez peur. — Et, comme elle esquissait un geste. — Ah! J'irai jusqu'au bout. Ce n'est pas Roudine qui m'a fait tenir ce papier. Un médecin qui s'est prêté à un avortement ne se dénonce pas lui-même. Celui qui m'a fait tenir ce papier sait l'avortement, par vos domestiques, par une femme de chambre dont vous aurez payé, vous, la complicité, lui l'indiscrétion. Cet homme sait notre liaison d'il y a deux ans, par la même voie sans doute, à moins que vous-même vous ne vous soyez livrée, par une de ces confidences qu'une maîtresse fait à son amant d'aujourd'hui sur son amant d'hier, sans prononcer de nom. Et puis il aura deviné et il aura voulu mettre l'irréparable entre nous... Il n'y a pas d'autre hypothèse possible. Un amant, un amant!... Ah! j'avais bien souffert pour vous, jamais autant, jamais avec les visions, que j'ai là devant les yeux. — Et comme halluciné : — Quand je pense que cet homme, c'est peut-être ce Richter! C'est peut-être... Pourquoi pas? Puisque vous avez été capable de cette monstrueuse action, vous pouvez bien avoir eu le caprice vicieux d'un monstre...

— Oh! s'écria-t-elle en lui mettant la main sur la bouche pour ne pas entendre cette voix adorée proférer un trop dur outrage, — Hugues!... Hugues!... — Puis, haletante, elle se laissa choir sur un fauteuil, les bras tombans, la tête tombante, avec un tel sanglot que le jeune homme s'arrêta de son invective, et, revenu à lui-même :

— Je viens d'être atroce et fou, dit-il. Pardonnez-moi... Mais devant quoi peut reculer une femme qui a tué son enfant?... Et si encore je pouvais penser que ç'a été un égarement, que le scandale vous a épouvantée, que vous avez perdu la tête? Si, tout à l'heure, je vous avais entendue pousser un de ces cris de repentir qui prouvent qu'une âme vaut mieux que sa vie, qui permettent qu'on la plaigne, qu'on l'estime toujours, fût-ce après un crime? Non. Je vous ai vu accepter d'avoir fait cela, froidement, impudemment... *Avec vos idées...* Voilà tout ce que vous avez trouvé à me dire pour qualifier cet assassinat!.. Mais c'est renouveler un crime que de n'en pas sentir l'horreur. C'est montrer que l'on est vraiment la per-

sonne de son action. C'est ne faire qu'un avec elle... Ah! C'est abominable, abominable !...

Elle s'était redressée. Un frémissement de révolte relevait le coin de ses lèvres, et avec la fierté que donne la totale absence de ruse :

— Vous n'êtes pas juste en ce moment... répondit-elle. Savez-vous ce que vous me reprochez? De ne pas vous mentir. Oui, si j'avais été habile, je vous aurais joué cette comédie du repentir. Mais... — Et debout, intrépide et secouant sa tête orgueilleuse : — Hé bien ! Non !... Même pour vous garder, je ne vous mentirai plus. Ç'a été trop d'une fois, car je ne vous ai menti que cette fois-là, entendez-vous... Hugues, je n'ai aimé personne avant vous, ni depuis vous. S'il en était autrement, je vous le dirais. Vous venez de me voir défaillir et sangloter devant vous, parce que je vous sentais malheureux par moi. Votre peine me déchirait, me déchire le cœur. De cela, je suis misérable, je suis désespérée, mais de cela seulement. Quant à vous dire que je me repens de mon acte en lui-même, encore un coup, non, non, non... Vous me connaîtrez telle que je suis. Ce que j'ai fait, je ne le ferais plus, à cause de vous, uniquement à cause de vous. C'est votre douleur que je me reproche. L'autre chose, non. J'ai toujours prétendu vivre comme je l'entendais, être libre. La maternité est une servitude. Je n'en ai pas voulu. Vous m'auriez demandé de m'y soumettre, au nom de votre amour, j'aurais obéi. Encore une fois, vous n'étiez pas là. Vous absent, qui donc avait le droit de me commander : tu seras mère, et au nom de quoi?

— Mais au nom de cette vie que vous portiez en vous et à laquelle vous n'aviez pas le droit d'attenter. Vous oubliez que vous avez tué, assassiné, je vous le répète, un être qui existait déjà et d'une existence qui n'était pas la vôtre, qui n'était pas à vous. Que l'homicide s'exerce sur un enfant, encore dans le sein de sa mère, mais déjà conçu, déjà vivant, ou sur un nouveau-né, il est toujours l'homicide, et il est écrit : Tu ne tueras point...

— Dans les Commandemens de Dieu? répliqua-t-elle. Je ne crois pas en Dieu.

Il arrive qu'une pierre, jetée dans un gouffre obscur, rencontre une nappe souterraine. Elle y émeut un clapotis, et ce dernier retentissement de sa chute en mesure la profondeur.

Certaines paroles sont ainsi. A peine tombées, elles rendent comme un son d'abîme. L'absolue incroyance de cette femme n'était pas une nouveauté pour Hugues. Il ne s'était jamais penché sur le vide effrayant que la complète absence de Dieu creuse dans une âme, où les idées de bien et de mal, de devoir et de responsabilité s'écroulent, faute de l'unique support, et ces idées entraînent avec elles les injonctions les plus sacrées de la morale humaine, auxquelles l'athée est toujours en droit de répondre cet « au nom de quoi? » que l'infanticide venait de prononcer, comme un défi au code social des esclaves, fait de conventions, pour elle aussi mensongères que lâches.

— Vous ne croyez pas en Dieu? répondit-il après un silence. Moi, j'y crois, et plus que jamais en ce moment. Oui, continua-t-il, avec un regard de voyant. — C'était comme si, dans l'ébranlement de ce suprême entretien, une poussée de sentimens, éprouvés sans qu'il s'en rendît bien compte, pressait contre la porte de sa conscience, la brisait et se découvrait à lui. — Il est écrit aussi : *Qu'en mariage seulement.* Je l'ai toujours su. Je n'ai pas voulu le penser. Maintenant je comprends ma faute. Je la connais en l'expiant. — Il s'adressait à elle de nouveau : — Voyez ce que je suis obligé de me dire! Cet enfant que ta maîtresse a tué, c'était le tien. Si tu n'avais pas cédé à ta passion, si tu n'avais pas manqué au commandement, cet enfant n'aurait jamais existé. L'assassinat n'aurait pas été commis. Tu y es donc mêlé, à cet assassinat. Tu l'as rendu possible. Il y a un peu de ce crime sur toi... — Et, marchant à travers la chambre, sans paraître voir que son remords : — Voilà donc ce que je suis venu chercher ici! Cette certitude que j'ai tant souhaité d'avoir, en Afrique, vers laquelle je me suis précipité, sitôt revenu, c'était ça!... Et dire qu'en arrivant à Sienne, je me répétais : Si c'était un fils? Moi qui ai passionnément désiré en donner un à mon pays! Et cette douleur au lieu de cette joie! Au lieu de cet orgueil, cette ignominie!... — Et, revenant à sa maîtresse : — Vous m'avez dit tout à l'heure : vous n'étiez pas là!... Que cela vous serve d'excuse à vous, si vous voulez. Mais pour moi? Ah! pour moi, c'est pire. Plus vous me montrerez que je suis et resterai associé à votre forfait, plus il me fera, plus je me ferai horreur. Ce n'est pas seulement un crime contre Dieu et contre la vie. C'est un crime contre la France, puisque cet enfant était de moi et que c'était un Fran-

çais!... — Et, hors de lui, dans un transport de fureur : — Ah! qu'as-tu fait là? — Et, levant ses deux poings, il marcha sur elle, qui lui répondit, employant, elle aussi, le tutoiement de leurs heures de bonheur :

— Cela n'empêche pas que je ne t'aime, absolument, complètement, passionnément.

Il la regardait, les poings toujours fermés. Elle était si belle, à cette minute, d'amour et de douleur, qu'au lieu de s'abattre sur elle, les mains du jeune homme se détendirent et se posèrent sur ses épaules. Lui non plus, il ne l'avait jamais tant aimée. Un délire l'envahissait, qui l'aurait, si elle avait fait un geste, précipité à ces caresses de frénésie et d'oubli, où tout s'abolit dans le vertige, même et surtout l'honneur. Ce geste, elle ne le fit pas. Elle pouvait être une femme bien coupable, bien gâtée d'esprit, elle n'était ni libertine, ni vulgaire. Reprendre, par les sens, cet homme qu'elle aimait du meilleur de son cœur, avec toutes les portions élevées de sa nature, dévoyée, mais non pas abaissée, elle ne l'essaya pas. Et lui, sentant son désir s'enfiévrer encore, dans un dernier sursaut de révolte, contre sa propre faiblesse maintenant, il ferma soudain les yeux pour ne plus voir sa tentation. Ses mains se détachèrent. Elle l'entendit qui disait : « Ah! Pas cette honte! » Et, se détournant brusquement, il sortit de la chambre, sans qu'elle eût trouvé un mot pour le retenir ou le rappeler. Longtemps, elle resta ainsi, les yeux fixés sur cette porte par où elle l'avait vu s'en aller, mais pour revenir, elle en était sûre, non pas ce soir, mais demain. Elle avait trop senti passer entre eux le brutal désir. Elle l'avait vu y résister. Elle lui en avait une reconnaissance infinie. C'était la preuve qu'à travers ses révoltes, ses sévérités, ses indignations, il gardait, lui aussi, dans son cœur un sentiment, absolu, complet comme le sien. *Il avait respecté leur amour*, et cette étrange foi dans son étoile qui l'avait soutenue à travers toutes les épreuves, petites ou grandes, de la vie, renaissait en elle. Un sourire d'espérance flotta autour de ses lèvres, et ce cri lui jaillit du cœur :

— Non, je ne l'ai pas perdu!

L'aurait-elle poussé encore, ce cri, si elle avait pu suivre, invisible, la fuite affolée, loin d'elle, de celui qu'elle aimait? Il s'était précipité, au bas du petit escalier intérieur. Il avait tra-

versé le salon des fresques les mains tendues, à tâtons, heurtant des meubles, se guidant au rebord des tables. Arrivé au grand escalier, il l'avait descendu, quatre degrés par quatre degrés, à la lumière voilée de la vasque. Il avait passé devant la Némésis, dont la redoutable vertu talismanique semblait planer sur le château. Il ne l'avait pas regardée. Il avait trouvé la grande porte d'entrée déverrouillée. Il n'avait pas pensé à s'en étonner. Et il marchait à travers le jardin, droit devant lui, dans une obscurité éclairée seulement par l'innombrable scintillement des étoiles, et par un mince croissant de lune suspendu dans le ciel comme une faucille aiguë et coupante. Le vent s'était levé. Sa rumeur, dans les sombres massifs des chênes verts, se mêlait au murmure des cascades, au hululement des oiseaux de nuit, et, par instans, la cantilène éperdue du rossignol emplissait la vaste nuit d'une extatique ardeur d'amour. Il marchait. Il était comme un homme qui vient d'apprendre la mort d'un être adoré, et qui, écrasé de stupeur, y croit, n'y croit pas, ne sait plus s'il rêve ou s'il est éveillé, tant son esprit s'adapte difficilement à une réalité trop meurtrière.

De toutes les phrases de leur tragique entretien, une seule lui revenait, qu'il se répétait mentalement, avec une amertume toujours renouvelée : « Je n'ai pas voulu avoir cet enfant. » Et la terrassante évidence de l'aveu confondait sa raison. A un moment et très loin, dans cette course de bête blessée qui va pour aller, sans but, sans raison, il se trouva devant une rangée d'arbres dressés en muraille noire sur le fond plus clair du ciel. Il reconnut les cyprès du théâtre de verdure. A cette place aboutissait l'allée couverte où, la veille, cette femme l'avait supplicié en refusant de lui répondre. Dieu! Que ne s'en était-elle tenue là! Il la revoyait, l'après-midi d'aujourd'hui, sous le dôme de cette même allée, si tendre, si humble, — si vraie, avait-il cru! — Il entendait la musique de sa voix. Il sentait encore sur ses paupières la caresse de cette bouche buvant ses larmes. Il s'entendait lui-même prononçant les mots solennels de leurs fiançailles, inespérée et soudaine reprise de l'ancien enivrement, mais purifié, cette fois, mais permis et débordant sur les plus hautes cimes de son âme. Et elle lui mentait!... Au souvenir de ces heures toutes récentes, perdues déjà dans un irréparable passé, le cœur lui défaillit. Il s'assit sur le premier gradin de l'escalier qui montait au théâtre. Une détresse de mort l'étreignait, le glaçait.

Que de fois en Afrique, il s'était assis pareillement au bord de sa tente, la nuit, afin de demander à la fraîcheur des ténèbres un peu d'apaisement, dévoré qu'il était de la même fièvre d'amour et pour la même femme! Alors aussi l'implacable sérénité du ciel lui navrait l'âme. En ce temps-là, il agonisait de son absence. Elle était maintenant à quelques minutes de lui, et le gouffre qui les séparait l'un de l'autre était plus immense que ces espaces démesurés qu'il voyait, au-dessus de sa tête, développer leur étendue infranchissable entre les astres immobiles et d'où il sentait tomber sur son désespoir une accablante impression d'inflexible fatalité!...

Tout d'un coup, comme il restait là, sur cette froide marche de pierre, écrasé, abîmé dans sa douleur, une détonation ébranla l'air, formidable, et qui le dressa debout, presque automatiquement. Il écouta... A présent, c'est de nouveau la paix sublime de la nuit, le silence endormi des choses qu'animent seuls le vent qui continue de courir doucement dans les feuillages, les cascades qui continuent de précipiter leur flot, monotonement, les oiseaux qui, surpris un instant, ont recommencé de chanter. Que s'est-il passé? Anxieux, Hugues regarde du côté où s'est produite l'explosion. Ses yeux ne rencontrent que le noir profond des arbres du parc, au-dessus le dôme du ciel plus clair et toujours incrusté de ses fixes étoiles. Il n'a pourtant pas rêvé. Il monte sur le théâtre pour y voir plus loin... Rien encore... Mais si!... Une lueur brille là-bas, quelque signal peut-être. Quel signal?... Non. Elle palpite. Elle se voile de fumée. Elle s'élargit. C'est l'incendie. Et Hugues de courir, le cœur serré maintenant d'une autre angoisse. Il a passé le fortin de briques de la *foresteria.* Il longe le canal de marbre, le jardin minuscule et le casino du nain. Il est devant le chenil où l'on enferme chaque soir Tristan et Yseult, qui hurlent à la flamme, maintenant trop visible. Il entend des cris, le bruit d'un tumulte. Des escarbilles lui arrivent, apportées par le vent... Le feu dévore le château, et précisément l'aile droite, où il sait qu'habite Mme de Roannez... Il court plus vite. Il est sur le terre-plain où l'automobile l'arrêtait hier. Une équipe de domestiques et de paysans de la ferme s'y presse, organisant une chaîne. Des seaux passent de mains en mains. On a ouvert toutes les portes du château, et par delà le vestibule, sur la chaussée

il aperçoit une autre équipe, occupée à lancer contre l'incendie le jet d'une pompe amorcée à l'étang. Vains efforts. La brise anime le brasier qui se nourrit des vieilles poutres, des boiseries, des tentures, des étoffes, de toutes les matières inflammables accumulées dans l'opulente demeure. Et cependant la propagation est si rapide que déjà Hugues soupçonne un travail d'incendiaires. Les voleurs du matin peut-être? Par les fenêtres mansardées des toits, d'énormes et noires colonnes de fumée teintées de lueurs pourpres commencent de s'échapper. Un crépitement continu annonce le progrès du ravage intérieur. Hugues approche encore. L'air plus ardent chauffe son visage. Enfin, il aperçoit le Père Desmargerets appuyé contre le pilier de la *pergola* sous laquelle, ce soir encore, la compagnie causait si gaiement. Lady Ardrahan est auprès de lui, enveloppée dans un grand manteau, passé en hâte dans le saisissement de l'explosion.

— Et la duchesse? interroge le jeune homme, affolé.

Pour toute réponse le prêtre leva ses grands bras dans un geste de désespoir, tandis que la fidèle amie gémissait :

— Pauvre, pauvre Daisy!... Quelle mort affreuse!... Mon Dieu! Pourvu qu'elle n'ait pas eu le temps de souffrir!...

— Elle a été tuée du coup, par l'explosion, madame, je vous le répète, dit Richter, dont Hugues n'avait pas remarqué la présence. Le méthodique Allemand, en pyjama de nuit, comme lord Ardrahan, était en train d'étudier, avec l'actif Anglais, le moyen de mieux distribuer le sauvetage, et d'organiser une troisième équipe. Cette besogne ne l'empêchait pas d'avoir l'oreille aux conversations échangées près de lui.

— Mais la cause de cette explosion? A-t-on quelque idée? demanda Courtin. Ces voleurs de la statue?...

— Ç'a été notre première pensée, à ma femme et à moi, dit lord Ardrahan. Bellagamba aura prévenu la police, comme le craignait notre pauvre duchesse, et ces misérables s'en seront vengés sur elle. Vous vous rappelez? Elle en avait un pressentiment.

— Comment ces voleurs se seraient-ils introduits dans le château? fit Richter. Croyez-moi, ce ne sont pas eux, et ce n'est pas une bombe. Il y a une hypothèse plus simple et qui explique tout. Mais oui : des caisses d'une huile minérale quelconque, oubliées, par négligence, dans une des pièces d'en bas. Une

émanation de gaz se produit. Un domestique passe avec une bougie. Ou bien il allume une cigarette. Le gaz s'enflamme, et tout saute...

Il n'avait pas achevé sa phrase qu'un remous se produisait parmi les gens employés à la chaîne. Des voix criaient : *E lui — E lui — Canaglia!... Birbante!... Mascalzone!... E lui! — E lui!...* — C'était l'athlétique Bridger qui traînait le nain par le collet. Le chien Caserio, — rendons son nom dans son intégrité à ce digne élève de son affreux maître, — aboyait avec fureur aux jambes de l'Anglais, en dépit des coups de pied que lui allongeait le chauffeur Pasquale, lieutenant du majordome. Les mains crispées de Bellagamba tenaient chacune deux bidons d'essence, et il protestait d'une voix rauque, aussi furieuse que les coups de gueule de son « velu : »

— Mais lâchez-moi donc, monsieur Bridger, lâchez-moi! Puisque je vous dis que ce sont des bidons que j'avais déposés là et oubliés, et que je venais chercher, rapport au feu!...

— Et moi je te dis que tu mens, criait Pasquale. — Et s'adressant à la foule amassée maintenant autour d'eux : — Je l'ai vu dans le garage, où j'allais pour chercher la lance, qui prenait ces bidons dans la caisse. Elle était pleine, il y a une heure, et ces quatre étaient les derniers... — Et montrant l'incendie : — Il les a jetés là.

— Pasquale m'avait averti, Milord, dit Bridger. — Par instinct de hiérarchie nationale, le *butler* anglais soumettait le cas à lord Ardrahan, comme à un représentant reconnu de l'autorité britannique. — Je l'ai arrêté à la petite porte de l'aile gauche du château, celle qui donne dans la cave. Cette porte avait été ouverte. Par qui? Par lui.

— Avec quelles clefs? interrogea le nain. Vous les avez toutes! Ainsi...

Brusquement, il s'interrompit. Il venait, derrière lord Ardrahan et Richter, d'apercevoir Hugues Courtin. D'étonnement, ses mains s'ouvrirent et les bidons roulèrent à terre. Bridger l'entendit qui répétait entre ses dents : « Lui!... Lui!... » Et soudain, comme prenant une résolution d'aveu :

— Hé bien! oui, c'est moi. J'ai mis une bombe là-haut dans l'antichambre, et de l'essence partout, tant que j'ai pu. Je me suis vengé. Pas encore assez... Je me rends, sale larbin.

Mais lâche donc mon col. Tu m'étrangles... Je ne vais pas me sauver. Je ne peux pas...

Comme Bridger desserrait son étreinte, Bellagamba se dégagea entièrement, dans un suprême effort, et, défendu par son chien, il recula de quelques pas, jusqu'à la porte sur laquelle des flammèches tombaient, puis jusqu'au vestibule. Personne n'osa le suivre dans cette atmosphère déjà irrespirable. On voyait de grandes langues de feu sortir du salon des fresques, au premier étage, et lécher le bord de la tapisserie déployée juste au-dessus de la Némésis. Il se tenait là, tout près de cette statue, contre la colonne, comme arc-bouté sur lui-même, visiblement étouffé par cette température de fournaise. Son chien affolé, lui aussi, par la chaleur et cependant obstiné à ne pas le quitter, restait en avant, à quelque distance, dans un air moins brûlant, et il hurlait avec une rage accrue contre les témoins de cette effroyable scène, rangés en cercle. Il y eut quelques instans d'une horrible attente, durant lesquels le grondement du feu se faisant plus violent, on entendit la voix de lord Ardrahan qui ordonnait :

— Il ne s'échappera pas maintenant. Surveillez-le, Courtin, et vous, mon Père. Et nous, à la chaîne, à la chaîne !... L'incendie gagne...

— Et d'abord, inondez-le avec vos seaux,... insista Richter. Je vais dire à ceux de là-bas d'en faire autant avec leur pompe...

Il se mit à courir dans la direction de l'étang, en contournant le château, tandis qu'un mouvement se produisait parmi les gens de la chaîne, qui ramassaient leurs seaux et recommençaient de se les passer. Hugues Courtin se trouva n'avoir plus personne entre lui et la porte du château. Bellagamba, comme s'il eût attendu ce moment, poussa un cri sauvage où frémissait toute sa haine. Il avait tiré un couteau de sa poche, et, la lame au poing, il s'élança sur son ennemi, qu'il n'eut heureusement pas le temps d'atteindre. Le chauffeur Pasquale, étonné de son attitude, avait, par précaution, ramassé un des bidons pleins d'essence que l'autre avait laissés tomber tout à l'heure. S'en servant à la façon d'une massue, il en assena sur la tête du nain, comme celui-ci passait à sa portée, un coup d'une telle violence que le furieux s'abattit sur le sol. Le sang lui jaillissait du crâne et du visage. Mais il

n'était pas mort. Dans sa chute, il avait lâché son couteau. Il eut l'énergie de se relever et de chercher encore son arme, sur laquelle Bridger avait mis le pied. Alors, poussant un véritable rugissement, il saisit son chien, si brutalement que cette bête se débattit entre ses bras, en essayant de le mordre, lui aussi. Et, ensanglanté, muet cette fois, mais plus terrible encore, il se précipita de nouveau dans le vestibule. On le vit qui courait devant la statue, qui montait les premières marches de l'escalier, étreignant toujours le basset, contre lequel il se battait maintenant. Presque aussitôt un immense écroulement fit s'écarter en hâte tout le monde. Deux cris d'agonie, poussés l'un par l'homme, l'autre par l'animal, percèrent le fracas de l'incendie qui continuait. Une des grosses charpentes, en s'abîmant, entraînait avec elle un pan de mur et ensevelissait l'assassin.

XI. — ÉPILOGUE

. . . . . .

Dix jours après ces événemens, Hugues Courtin et le Père Desmargerets étaient à faire les cent pas sur le quai de la gare de Milan, vers la fin d'une journée, aussi douce et lumineuse que celle où le savant Oratorien installait, avec tant de joie tout ensemble et d'appréhension, la statue de la Némésis, dans le vestibule du château, sous les yeux heureux de la duchesse. Le prêtre et l'officier attendaient le train qui, par le Saint-Gothard, remonte d'Italie vers Paris. Dès le lendemain de la tragédie, la charitable lady Ardrahan avait d'abord emmené à Florence le pauvre archéologue, dont la détresse faisait peine à voir. Sa profonde affection pour Mme de Roannez s'unissait, pour le désoler, à un remords superstitieux qu'il n'arrivait pas à vaincre entièrement. La coïncidence de cette catastrophe et de cette introduction de la statue l'obsédait, l'accablait. La perte de ce chef-d'œuvre aussi. Que retrouverait-on de l'admirable marbre, quand on nettoierait les décombres? Ces divers et contradictoires sentimens se traduisaient dans l'incohérence de ses discours.

— ... Chère duchesse! disait-il. J'ai encore célébré ma messe pour elle ce matin. Il n'est pas possible qu'elle ne soit pas sauvée!... Je la vois toujours, sur le seuil du tombeau étrusque

si belle ! J'entends sa voix d'or parlant de Polycrate et de sa chance !... Que cette pensée du grand moraliste chrétien est terrible : « Mort soudaine seule à craindre !... »

D'autres fois, c'était le dernier et hideux épisode qui l'hallucinait.

— ... Ce Bellagamba, gémissait-il, ce n'était pourtant pas un mauvais garçon. Mais il y a des *possédés*, lady Ardrahan. Il a été *possédé*. Avez-vous remarqué où il est allé mourir ? A côté de la Némésis !... Vous vous rappelez, dans le cloître du Mont Olivet, cette fresque de Signorelli qui représente des moines, en train de soulever, à grand renfort de bêches et de pelles, une pierre sur laquelle pèse un démon ? Ils croyaient donc, ces religieux du temps de saint Benoît, qui nous valaient bien, ce que vous disiez, que les puissances du mal peuvent habiter un objet inanimé ? Alors, qu'ai-je fait ?...

Et d'autres fois :

— ... Pourquoi n'ai-je pas accepté que M. de Richter prît la photographie de la statue sur place ? Nous aurions du moins son image. C'était une si noble chose, et si intacte ! Et d'une si belle patine !... Et maintenant ! Ah ! Quelle pitié !... Par bonheur j'avais relevé l'inscription. J'ai bien reproduit la forme des lettres. Leur beauté, non !...

Inquiète de la mélancolie persistante dont elle voyait l'excellent homme rongé, la prudente Américaine l'avait confié à Courtin pour le reconduire en France. L'officier était demeuré en Toscane lui-même, au cas où son témoignage serait nécessaire à l'enquête. Il était le seul à soupçonner que le docteur Roudine pouvait être mêlé au crime de Bellagamba, mais il se faisait un scrupule de le nommer. On devine trop pourquoi. C'était risquer une divulgation sur l'affreux secret de l'avortement, au cours d'une enquête de police. Ne connaissant du médecin russe que sa scélérate complaisance, puis l'histoire des cent mille francs extorqués pour la feuille de Zurich, Hugues le considérait comme un ignoble maître-chanteur, et les maîtres-chanteurs conservent leurs armes. A quoi bon d'ailleurs provoquer de nouveaux commentaires autour d'une aventure si cruelle pour lui que d'en lire la mention dans un journal lui était physiquement insupportable ? Il s'était donc tu, et maintenant, il regagnait la France, en compagnie de l'Orato-

rien qui, du moins, lui parlait de la morte sans lui faire du mal. Durant les heures qu'ils avaient passées en tête à tête depuis le matin, dans leur compartiment solitaire, d'abord entre Florence et Bologne, puis entre Bologne et Milan, le vieillard n'avait pas cessé d'évoquer la duchesse, inlassablement, et de s'enchanter à ses souvenirs. Il disait sa grâce à obliger, l'inépuisable largesse de sa charité, sa vive et souple intelligence, sa simplicité personnelle au milieu de son luxe, sa beauté aussi, la grâce de ses moindres gestes. Il citait des mots d'elle, des actions insignifiantes, mais toutes délicates. Dans sa voix attendrie, passait la ferveur du culte qu'il lui avait voué, si ardent, si pur, si naïf, — et si mérité, tous ces récits en témoignaient. Elle avait su être pour le chimérique et gauche savant la parfaite amie, la protectrice reconnaissante à l'homme supérieur, mais inhabile à la vie, de se prêter à sa sollicitude.

Le train roulait. Les abîmes des Apennins s'ouvraient, sous la voie, avec leurs ruisseaux sinueux et tordus dans les cassures de la montagne, leurs rochers gris, leurs sombres forêts sauvages. Hugues écoutait, et le mystère de cette destinée, auquel il s'était tant meurtri depuis deux ans, sans rien comprendre, s'éclairait pour lui. Il apercevait les deux femmes qu'avait été cette femme, — celle dont il avait souffert, et, dans leur dernière explication, jusqu'à l'horreur, — l'autre, celle qu'il avait aimée, dont il avait, dans cette étrange dernière journée, rêvé un moment de faire sa femme. Celle-là, c'était bien celle que les confidences de son compagnon lui montraient. C'était la vraie. Il aurait voulu que ce train ne s'arrêtât jamais, qu'ils fussent ainsi toujours, le candide savant et lui, à ressusciter la morte, et, quand, par instans, le Père s'arrêtait de ses confidences, l'envie le prenait de lui crier : « Ah! parlez! parlez-moi d'elle, prouvez-moi que j'ai raison de sentir, de penser que son crime ne lui ressemblait pas, qu'il n'a pas été fait par elle!... » Hélas! Le jeune homme le savait trop bien : elle l'avait commis, ce crime, en le méditant, en le voulant. Il lui ressemblait aussi. Mon Dieu! Comme il enviait son compagnon de n'avoir d'elle que des regrets uniquement mêlés de douceur!

Ils étaient arrivés de la sorte à Milan, où ils devaient chan-

ger de train. Telle était leur absorption dans leur commune tristesse, qu'allant et venant sur le trottoir de cette gare, ils n'avaient pas eu la curiosité d'acheter le moindre journal. Ils n'avaient pas remarqué davantage qu'autour d'eux les gens dans la foule, — c'était un dimanche, exactement le 28 juin 1914, — se parlaient tous avec vivacité, comme il arrive quand vient d'éclater le coup de foudre d'une tragique nouvelle. Aussi, demeurèrent-ils frappés de saisissement, malgré l'intensité de leur chagrin personnel, à se heurter contre Eric de Richter, qu'ils croyaient parti pour les lacs, et qui leur dit :

— Quel autre affreux malheur! Il y a vraiment trop de Bellagambas en Europe... Comment?... Vous ne savez pas? L'archiduc héritier d'Autriche et sa femme ont été assassinés aujourd'hui, à Serajevo, par un étudiant serbe. — Et, leur tendant une feuille : — Je vous laisse ça. Vous lirez les détails. Je n'ai que le temps de prendre le train pour Vérone. Je rentre en Allemagne par le Brenner. Je suis heureux, messieurs, d'avoir eu cette occasion de vous saluer encore une fois, amicalement.

Il avait mis dans ce dernier mot une inflexion si singulière que même le Père Desmargerets la remarqua. Il le dit à Hugues Courtin, lorsque installés de nouveau dans leur wagon, et seuls encore par chance, ils se mirent à commenter les télégrammes du journal que l'Oratorien avait lus tout haut, en les traduisant.

— Comme M. de Richter a pris un ton solennel pour nous dire adieu, et comme ses yeux brillaient! Peut-être parce qu'il n'avait pas ses lunettes ?

— Non, mon Père, répondit Hugues, mais parce qu'il se rend compte que cet assassinat, c'est sans doute la guerre. Voilà ce qui signifiait son *amicalement*. Quant à l'éclat de son regard, c'est un pangermaniste, de ceux qui, chaque année, quand revient l'anniversaire de Sedan, boivent : *Au Jour — Dem Tag*. Et *le Jour* pour eux sera celui où ils envahiront de nouveau la France. Cette fois, j'espère qu'ils trouveront à qui parler.

— La guerre? s'écria le Père Desmargerets. Qui vous fait penser...

— Que l'Autriche prendra ce prétexte d'attaquer la Serbie? Toute sa politique de ces dernières années. Derrière la Serbie,

elle trouvera la Russie, qui trouvera l'Allemagne derrière l'Autriche. Nous sommes les alliés de la Russie. Concluez.

— Faudra-t-il donc qu'avant de mourir j'aie revu cette horrible chose!... dit le prêtre. J'ai fait la campagne de 1870, en qualité d'aumônier. J'avais votre âge alors. J'ai encore dans les oreilles le gémissement des blessés, devant les yeux leurs faces d'agonie, et tout ce sang, et tous ces morts... J'espère que vous vous trompez, et que cet attentat n'aura d'autre suite que la condamnation du coupable, quoique... — Il s'arrêta. Ses yeux ne regardaient plus que ses idées, comme c'était son habitude dans ses accès d'exaltation — quoique, là encore, répéta-t-il, je ne puisse secouer la vision de la Némésis.

— Parce que nous vivons dans une civilisation d'abus?...

— Oui, et il semble bien que ce soit là une loi de l'histoire : toute civilisation comblée aboutit à des catastrophes. Et nous sommes vraiment à une époque trop comblée. Matériellement, il y a trop de bien-être, trop de luxe, trop d'avidité et de possibilité de jouir. Moralement, il y a trop d'orgueil, une divinisation de l'homme partout, dans la vie privée et dans la vie publique, un abus constant d'activité, d'émotion, de pensée. Pascal a dit cela aussi. Vous savez comme je le cite volontiers. Écoutez : « Tout ce qui est au monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie : *libido sentiendi, libido sciendi, libido dominandi.* Malheureuse la terre de malédiction que ces trois fleuves de feu embrasent plutôt qu'ils n'arrosent!... » Quelle phrase! Méditez-la et regardez l'Europe. Voyez s'ils ne débordent pas de tous les côtés, ces fleuves de feu. Allez plus au fond. Suivez le rayon de lumière, projetée par la foi. Pour les anciens, l'abus, c'était simplement l'ὕβρις, dont la racine est ὑωέρ, qui veut dire : au-dessus. C'était l'excès, uniquement, le manquement à la grande loi du partage. Pour nous, l'abus, c'est le péché. Pensez aux innombrables péchés qui se commettent à chaque heure, à chaque minute, dans cette société trop heureuse : péchés de sensualité, péchés d'avarice, péchés de dureté. Bien souvent, en Allemagne, lorsque je causais avec des professeurs de ce pays, je suis demeuré étonné de la monstrueuse superbe, de l'effroyable appétit d'empire deviné, à travers eux, chez leurs compatriotes. Quand les peuples en sont là, — et nous en sommes là, — les raisons de craindre sura-

bondent. Némésis va frapper, ou plutôt, — car je vous l'ai dit, — ces mythes ne sont que la vision voilée et dégradée de la vérité religieuse, non pas Némésis, mais Dieu et sa justice...

Il eut un silence. Puis, comme luttant contre une réflexion trop douloureuse :

— J'y crois, reprit-il, à cette Justice divine avec tout mon être. Pourtant il y a des cas, ainsi celui de notre charmante duchesse, qui me déconcertent. Elle dont le bonheur n'était qu'une bienfaisance ! Je peux bien vous le dire aujourd'hui : j'avais fait un rêve. J'ai eu tant de sympathie pour vous tout de suite ! Vous lui plaisiez, j'avais cru le deviner. Alors j'ai pensé : si elle l'épousait pourtant ? Elle est si seule ! Elle serait si heureuse ! Lui aussi. Je m'étais vu, bénissant votre mariage, dans la petite chapelle de Valverde, où je disais ma messe. Elle y venait le dimanche, quoiqu'elle n'eût pas beaucoup de foi. Je vous voyais la ramenant. Ça m'avait causé tant de plaisir, quand vous avez fait le signe de la croix, avec moi, pour le *Benedicite !*... Et puis cette femme-là, foudroyée comme une coupable !... Quand je rencontre ces objections, pour lutter contre elles, il faut que je me répète ce que me disait un jour le saint cardinal Newman : mille difficultés ne doivent pas faire un doute !...

Sur cette parole, prononcée d'un accent si profond, Hugues le vit qui se renfonçait dans son coin de wagon, tout près de la fenêtre, pour ne rien perdre du reste du jour, et qui, de la poche intérieure de sa soutane, extrayait son énorme portefeuille. Ses vieilles mains de ramasseur de documens en retirèrent un papier soigneusement plié. Il prit ensuite, dans sa sacoche de voyage, un antique petit volume à reliure brune, toute vermiculée. Longtemps il le feuilleta, et ses yeux, demeurés pourtant excellens et vierges de lunettes, clignaient sur les caractères, imprimés trop menu. Enfin, il poussa un soupir de satisfaction, fouilla de nouveau sa poche, et, muni d'un stylographe noir, qui n'avait rien de commun avec le fastueux bijou étalé dans l'hôtel de Sienne par l'abominable Bellagamba, il griffonna une note. Un sourire flottait sur son vieux visage, si triste depuis la mort de sa bienfaitrice, et il dit à son compagnon :

— Je crois que je tiens une petite trouvaille qui n'est pas sans intérêt. Ça, — il montrait le papier, — c'est la copie de l'inscription de la statue dédiée par Sylla. Ça, — il montrait le

volume, — c'est mon Tite-Live. Vous vous rappelez ce génitif en l'air, par lequel l'inscription débute : *Lucii Cornelii Sul'æ?* D'habitude, ces génitifs-là indiquent la possession. Tantôt c'est le nom de la divinité dont l'objet offert devient la chose, tantôt celui de l'homme à qui l'on dédie la statue. Ici le nom au génitif est celui du donateur. D'instinct, j'avais sous-entendu *tabula.* Mais j'avais vaguement dans la mémoire un texte de Tite-Live. Je l'ai déniché, tenez : livre quarante, chapitre cinquante-deux. Il s'agit de Sempronius Gracchus. L'inscription rapportée par Tite-Live commence par un génitif en l'air, aussi, comme le nôtre : *T. Sempronii Gracchi consulis*, et deux lignes avant : « *tabula cum indice hoc positu est...* Cette tablette a été placée avec cette marque. » *Tabula* y est. Lisez. Lisez. Précisément le mot que je supposais !... — Puis, remettant le papier dans le portefeuille et le livre dans la sacoche, il en retira un autre volume, moderne celui-là et plus grand : — C'est la thèse de mon vieux professeur et ami Édouard Tournier sur *Némésis*, dont je vous ai parlé. Je vais profiter de la demi-heure que j'ai encore avant la nuit pour en reprendre quelques passages et pratiquer ainsi mon métier... *Tout suivant le partage!* Voyez, c'est l'épigraphe. Pour désarmer Némésis, il faut adopter sa devise : notre partage à chacun de nous, — je prends ce mot dans son sens ancien, celui de Racine dans *Mithridate :*

Le Pont est son partage et Colchos est le mien.

Notre partage donc, c'est notre métier. Quand nous souffrons, enfonçons-nous dans ce métier de toute notre force, et nous aurons un peu de paix, parce que nous serons dans notre loi. Toujours la concordance : *Tout suivant le partage.* Éclairez cette maxime avec la foi. C'est le *Fiat voluntas tua* de notre *Pater...*

Et, joignant l'exemple à la leçon, le Père Desmargerets s'abîma dans sa lecture. Hugues Courtin le regardait prendre ses notes, et venant, depuis ce matin, de mesurer l'étendue de la blessure ouverte dans le cœur du vieillard, il ne pouvait se retenir d'admirer le courage moral que supposait cette si humble, cette si modeste occupation d'érudit. Mais, lui aussi, n'avait-il pas un métier, et dans ce métier un soulagement pour sa blessure à lui, plus douloureuse, certes, et plus saignante,

puisqu'il n'avait pas les illusions du prêtre sur la morte? Raison de plus pour essayer de réagir, d'autant qu'il ne s'agissait pas seulement de sa vie personnelle, mais, si la guerre éclatait, de son rôle dans la partie suprême où se jouerait tout l'avenir de la patrie. Et que la guerre dût éclater, l'officier n'en doutait pas. Trop de signes avant-coureurs l'annonçaient. Il se contraignait à se figurer sa tâche professionnelle dans la tragique occurrence : le branle-bas de la mobilisation, son départ avec ses hommes, ses chefs immédiats, les généraux qu'il connaissait, leur caractère, leur talent. Il se représentait l'ennemi, la formidable force allemande, la ruée dont la méthode lui avait été révélée par son étude sur l'ouvrage du général de Schlieffen consacré à la bataille de Cannes, — ce prétexte, bien abandonné, de son voyage en Italie! L'immensité de l'événement dont il prévoyait ainsi l'approche lui faisait maintenant apparaître comme très petite à côté la tragédie privée où il venait d'être témoin et acteur. Si le prêtre avait dit vrai, les deux catastrophes portaient cependant avec elles un même enseignement. Mais Hugues n'était pas un philosophe. Il était un soldat et un amoureux. L'amoureux avait perdu la femme qu'il aimait, dans des circonstances à n'y pas survivre soi-même. Devant le soldat allait se dresser le suprême devoir, et le jeune homme sentait que le salut pour lui était là, uniquement : trouver dans sa douleur une énergie de plus pour accomplir mieux ce devoir.

PAUL BOURGET.

Erratum. — Page 781, ligne 38, lire : Avorton tragique.

LE CHEVALIER DE L'AIR

GEORGES GUYNEMER[1]

III[2]

AU ZÉNITH

I. — SUR LA SOMME (JUIN 1916 A FÉVRIER 1917)

Georges Guynemer a donc été blessé le 15 mars (1916), à Verdun. Le 26 avril, il débarque au front, le bras mal remis et les plaies à peine cicatrisées. Il a échappé aux médecins et aux garde-malades. Entre temps, il a été promu sous-lieutenant. Mais il faut renvoyer à ses bandages et à ses massages ce convalescent tout penaud.

Il retourne à Compiègne. Le marché conclu avec sa sœur Yvonne n'est pas rompu et, quand le temps est clair, il s'en va à Vauciennes où l'attend son appareil. La première fois qu'il rencontre, depuis sa blessure et sa chute, un avion ennemi, il connaît une sensation toute naturelle et très pénible. Va-t-il hésiter? N'est-il plus l'intraitable Guynemer? Le Boche tire il ne répond pas. Le Boche épuise sa bande de mitrailleuse et le combat est rompu. Est-ce croyable? Que s'est-il passé?

Georges Guynemer est rentré à la maison paternelle. Au

(1) *Copyright by* Henry Bordeaux, 1918.
(2) Voyez la *Revue* des 15 janvier et 1er février.

printemps, le jour se lève de bonne heure. Il est parti si tôt qu'il est encore grand matin. Sa sœur Yvonne est-elle éveillée ? Il ouvre la porte de sa chambre, passe la tête : elle dort. Il attend, mais il n'est pas l'homme de l'attente. De nouveau il tourne le loquet, de nouveau il montre sa figure d'enfant dans la coulée de lumière que laisse filtrer la porte entre-bâillée. La dormeuse, cette fois, l'a vu :

— Déjà de retour ! Va te recoucher. Il est trop tôt.

— Est-il vraiment si tôt ?

Avec la finesse de sa tendresse fraternelle, elle devine qu'il a quelque chose à raconter, quelque chose d'important, mais qu'il faut lui en faciliter le récit.

— Entre tout à fait, dit-elle.

Il pousse les persiennes, il s'assied au pied du lit.

— Quelle reconnaissance as-tu exécutée ce matin ?

Cependant il suit sa propre idée :

— Les camarades m'avaient bien prévenu qu'on éprouve dans ce cas-là une impression désagréable.

— Dans quel cas ?

— Lorsqu'on remonte après avoir été blessé et qu'on rencontre un Boche. Tant qu'on n'a pas été blessé, on n'imagine pas qu'il puisse vous rien arriver. Quand j'ai vu ce Boche ce matin, j'ai connu quelque chose de nouveau. Alors...

Il s'arrête et il rit, comme s'il avait joué un bon tour d'écolier.

— Alors, qu'as-tu fait ?

— Eh ! bien, j'ai résolu de me soumettre à son tir. Froidement.

— Sans riposter ?

— Bien sûr : je me suis donné l'ordre de ne pas tirer. C'est comme ça qu'on dompte ses nerfs, petite sœur. Les miens sont bien domptés : j'en suis maintenant le maître absolu. Le Boche m'a sonné de cinq cents coups pendant que j'évoluais. Il fallait ça : je suis content.

Elle le regarde assis au bas du lit, la tête appuyée au montant. Elle a les yeux mouillés, et elle se tait. Ce silence va-t-il se prolonger ?

— C'est bien, Georges, murmure-t-elle enfin.

Mais voilà qu'il s'est endormi.

Plus tard, faisant allusion à cette rencontre où il s'offrit au feu de l'ennemi, il dira plus gravement :

— Ma vie s'est décidée ce matin-là. Sans cette mise au point, j'étais dégonflé...

Quand il reparaît à son escadrille, le 18 mai, bien dispos mais avec une figure de papier mâché, personne n'ose discuter sa guérison, car ses yeux flamboient.

Les Cigognes sont revenues, pour peu de jours, dans la région de l'Oise. De nouveau, l'heureux pilote en possession d'un Nieuport survole la région de Péronne et de Roye. Il n'a rien perdu de son opiniâtreté, bien au contraire. Un jour (le 22 mai), il s'acharne à fouiller les airs si longtemps qu'il y reste trois heures et que, découvrant enfin un biplace ennemi sur Noyon et le poursuivant, il doit interrompre le combat, faute d'essence dans son moteur. Cependant la bataille de la Somme se prépare : les escadrilles vont reconnaître leurs emplacemens, de nouveaux appareils sont essayés. L'ennemi, qui se doute de nos préparatifs, envoie des reconnaissances à longue portée. Près d'Amiens, au-dessus de Villers-Bretonneux, Guynemer, en ronde avec le sergent Chainat, attaque une de ces reconnaissances (22 juin), isole un des avions et, manœuvrant avec son camarade, l'incendie. C'est, je crois, le neuvième. Le combat s'est déroulé à 4 200 mètres. De plus en plus, l'avantage est à celui qui monte le plus haut.

A partir du 1er juillet, c'est la bataille presque quotidienne. Guynemer va-t-il, comme à Verdun, être immobilisé dès le début? Le 6, après avoir expulsé un L. V. G., il surprend au retour un autre avion boche qui pique sur un de nos avions de réglage. Aussitôt, il détourne sur lui l'ennemi. Mais l'ennemi, — il lui rend cet hommage dans son carnet de vol, — est *mordant* et *maniable*. Son tir bien ajusté traverse l'hélice du Nieuport et coupe deux câbles de la cellule droite. Guynemer doit atterrir. Il sera, dans sa carrière d'aviateur, « descendu » huit fois, dont une dans des conditions fantastiques. Il connaîtra toutes les formes du danger sans jamais perdre cette possession de soi-même que la passion de vaincre a développée chez lui avec le coup d'œil et la vitesse de décision.

Quelles luttes dans les airs! Le 9 juillet, porte le carnet, combat à 5 contre 5. Le 10, à 3 contre 7 : Guynemer dégage Deullin qui est poursuivi à 100 mètres par un Aviatik. Le 11, il attaque à dix heures un L. V. G. et lui coupe son câble de pro-

fondeur gauche : l'adversaire plonge, mais semble se diriger encore. Quelques instans après, il attaque avec Deullin un Aviatik et un L. V. G. : il endommage l'Aviatik et Deullin abat le L. V. G. Et, avant de rentrer, les deux camarades attaquent encore un groupe de sept qui se disperse. Le 16, Guynemer abat avec Heurtaux un L. V. G. qui tombe les roues en l'air. Après une courte absence pour aller chercher un appareil plus puissant, il réédite le programme quasi quotidien à partir du 23. Le 26, il engage cinq combats avec des groupes ennemis de 5 à 11 avions. Le 27, il se bat contre trois L. V. G., puis contre des groupes de trois à dix appareils. Le 28, il attaque successivement deux avions dans leurs lignes, puis un drachen qui doit descendre, puis un groupe de quatre avions dont l'un doit atterrir, puis un deuxième groupe de quatre, qui se disperse, mais il poursuit un des fuyards et l'abat. Lui-même, une pale de l'hélice fauchée par les balles, est contraint à l'atterrissage. Voilà le compte de trois journées. Je ne les choisis point.

A n'importe quelle page, le carnet ouvert rend le même son. Le 7 août, Guynemer rentre avec sept éclats d'obus dans son appareil : on le canonnait de terre pendant qu'il chassait quatre avions ennemis. Le même jour, il repart, pilotant Heurtaux qui attaque les tranchées allemandes au nord de Cléry et tire sur un emplacement de mitrailleuse. Des airs, l'avion encourage les fantassins, prend sa part de l'assaut. Les comptes rendus sont de plus en plus brefs. Le lutteur n'a plus le temps de les rédiger : personne n'a le temps à l'escadrille des Cigognes qui mène ses randonnées triomphales. Il faut donc s'adresser à ses lettres. Étranges lettres qui ne contiennent rien, absolument rien sur la guerre, ni sur la bataille de la Somme, ni sur quoi que ce soit hors de *sa* guerre et de *sa* bataille. Le monde de la terre n'existe plus pour lui : la terre, c'est ce qui recueille les morts ou les vaincus. Et voici comment il écrit à ses deux sœurs alors en Suisse. Fritz, c'est n'importe quel avion ennemi :

Chères gosses,

« Du sport : le 17, attaqué un Fritz, trois coups et enrayage; Fritz se casse la figure. Le 18, idem, mais en deux coups : deux Fritz en cinq coups, record.

« Avant-hier, attaqué Fritz à 4 h. 30 à 10 mètres : tué le passager et peut-être le reste, empêché de voir la suite par un combat à 4 h. 1/2 : le Boche file.

« A 7 h. 30, attaqué un Aviatik, emporté par l'élan, passé à 50 centimètres; passager « couic, » l'appareil dégringole et redresse à 50 mètres du sol.

« A 7 h. 35, attaqué un L. V. G.; à 15 mètres en plein champ de tir, une balle dans les doigts me fait lâcher la détente; réservoir crevé, bon atterrissage à 2 kilomètres des tranchées entre deux trous d'obus. Inventaire du taxi : une balle en pleine figure de ma Vickers; une balle perforante dans le moteur; le noyau d'acier le traverse ainsi que le réservoir d'huile, celui d'essence, le coffre à cartouches, mon gant... et reste fiché dans l'index de celui-ci : résultat, on dirait que je me suis un peu pincé le doigt dans une porte; pas même écorché, seul le haut de l'ongle un peu noir. Sur le moment j'ai cru que j'avais deux doigts fusillés. Je continue l'inventaire : une balle dans le réservoir, direction mon poumon gauche; elle a traversé 4 millimètres de cuivre et a eu le bon esprit de s'arrêter, on se demande d'ailleurs comment.

« Une balle au ras de mon dossier, une dans le gouvernail et une douzaine dans les ailes. On a démonté le taxi à deux heures du matin sous les marmites, à coups de hache. A l'atterrissage, 86 coups de 105, 130 et 150, pour des prunes. Ils paieront la note.

« Pour commencer, la Tour a son quatrième officiel.

« Vous embrasse à tour de bras.

« GEORGES. »

« *P.-S.* — On ne pourra plus dire que je ne suis pas solide, j'arrête pile les balles blindées avec le bout de mon doigt. »

Est-ce une lettre? Au début, c'est un bulletin de victoire : deux avions pour cinq balles, plus un passager : *couic*. Après, c'est un récit de la légende dorée, — la légende dorée de l'aviation : il arrête les balles ennemies avec ses doigts. Roland devait écrire de ce style-là à la belle Aude : *Rencontré trois Sarrasins, Durandal en a fendu deux, le troisième m'ajustait avec son arc, mais sa flèche s'est brisée sur la corde...* Le petit Paul Bailly a décidément raison : « Les exploits de Guynemer ne

sont pas une légende comme ceux de Roland ; en les racontant exactement, c'est plus beau que ce qu'on pourrait inventer. » C'est pourquoi il vaut encore mieux les lui laisser raconter. Il ne dit que le strict nécessaire, mais il y met l'accent, la rapidité et le *couic*. Cette lettre-ci est du 15 septembre (1916) :

DU MÊME AUX MÊMES

« Du sport.

« Le 16e, dans un groupe de 6 dont 4 serrés à 25 mètres.

« En quatre jours, 6 combats à 25 mètres : des boches en écumoire, mais qui mettent de la mauvaise volonté à se casser la figure, quelques-uns bien touchés tout de même ; puis 5 pugilats entre 5100 et 5300. Aujourd'hui cinq combats dont 4 à moins de 25 mètres, et le 5e à 50 mètres. Au 1er, enrayage à 50 mètres. Au 2e, à 5200 le boche d'émotion perd ses ailes et descend avec la carrosserie séparée sur son aérodrome; il devait avoir des bourdonnemens d'oreilles (16e). Le 3e à bout portant, un Aviatik de chasse. Trop d'élan : je manque l'emboutir. Au 4e, même plaisanterie sur un L. V. G. dans un groupe de 3 : je manque l'emboutir, je fais une embardée : pan, une balle près de la tête. Au 5e, je nettoie le passager (c'est le 3e cette semaine), puis arrange très mal le pilote à 10 mètres qui, complètement désemparé, finit par atterrir, visiblement avec peine, mais il doit être à l'hôpital... »

Trois lignes pour une victoire, la 16e. Et quels abordages! Dans son élan, il manque traverser l'adversaire. Les deux vitesses combinées ne font pas loin de 500 kilomètres à l'heure. La rencontre et le tir durent une demi-seconde. Après quoi, le combat reprend sur d'autres manœuvres. Qu'un savant calcule les centièmes de seconde qui sont laissées au coup d'œil et à la pensée pour diriger de tels duels!

C'est l'époque des grandes séries sur la Somme. L'escadrille des Cigognes, venue la première, livrera huit mois de combats ininterrompus. D'autres escadrilles viendront à la rescousse. L'ensemble sera réparti en deux groupes, l'un sous les ordres du commandant Fécamp, l'autre sous le commandement du capitaine Brocard, nommé chef de bataillon. Il devient impossible d'énumérer toutes les victoires de Guynemer. Force est de rechercher les jours où il se dépasse lui-même. Le 23 septembre

est une date prodigieuse : il fait coup double et il tombe de 3000 mètres. Le petit Paul Bailly ne voudra pas le croire. Il criera à la légende — la légende dorée de l'aviation. Pourtant le procès-verbal est là, paraphé par le chef d'escadrille :

« *Samedi 23 septembre.* — Deux combats vers Éterpigny. A 11 h. 20 abattu un Boche en feu près d'Aches; 11 h. 21, fais atterrir un Boche désemparé vers Carrépuy; 11 h. 25 abattu un Boche en feu vers Roye. A 11 h. 30, abattu moi-même par un obus français, j'écrase mon appareil près de Fescamps... »

Les combats se sont déroulés entre Péronne et Montdidier. A son père il précise davantage, et dans son style elliptique :

« 22 septembre : asphyxié un Fokker en 30 secondes, dégringolé « désemparé. »

« 23 septembre : 11 h. 20. — Un Boche en flammes chez nous.

« 11 h. 21. — Un Boche désemparé, passager tué.

« 11 h. 25. — Un Boche en flammes à 400 mètres des lignes.

« 11 h. 25 et demi. — Un 75 me fait sauter mon réservoir d'eau et toute la toile supérieure du plan supérieur gauche, d'où vrille aux petits oignons. Réussi à la transformer en glissade. Rentré à 160 ou 180 km dans le sol : tout casse en petits bouts de bois d'allumettes, puis le taxi rebondit, se retourne à 45° et revient la tête en bas se planter dans le sol à 40 m. de là, comme un piquet; on ne pouvait plus le bouger. Il ne restait plus que le fuselage, mais il était intact : le « Spad » est solide; avec un autre, je serais actuellement moins épais que cette feuille de papier. Je suis tombé à 100 mètres de la batterie qui m'avait démoli; elle ne me tirait pas dessus, mais m'a descendu tout de même, elle le reconnaît sans difficulté; c'est un coup qui m'a pris de plein fouet, bien avant d'éclater. Le Boche est tombé contre le poste du commandant Constantin. J'ai ramassé les morceaux. »

Le groupe qu'il a attaqué se composait de cinq avions, marchant en échelons, trois en haut, deux plus bas. Les deux qui volaient le plus bas furent assaillis par une de nos escadrilles qui, voyant tomber un appareil en flammes, crut tout d'abord à sa propre victoire. « C'était, explique drôlement Guynemer, — et l'on reconnaîtra le collégien de Stanislas, —

c'était mon premier qui tombait de l'étage au-dessus. » Avec son « terrible zoiseau » il avait livré bataille aux trois de « l'étage au-dessus » et les avait successivement abattus. « Le premier, dit-il encore, avait sur lui une carte à moitié brûlée qu'on lui avait certainement remise le matin même, d'après la date, et qui portait en boche : « Je pense que tu as beaucoup de succès en aviation. » J'ai sa photo avec sa Gretchen. Quelles têtes de Boches! Il avait les mêmes décorations que celui des bois de Bus... » N'est-ce pas Achille mettant le pied sur Hector et se parant de ses trophées? Il a un cœur de pierre pour ses ennemis. Il voit en eux les maux faits à la France, l'envahissement de nos territoires, la destruction de nos villes et de nos villages, le malheur déchaîné sur nous, la guerre monstrueuse faite aux innocens et nos morts, tant de morts que pleurent les foyers désertés. Nulle pitié n'entre en lui : il est le justicier. Il est le justicier, et quand un adversaire qu'il a forcé d'atterrir est blessé, il lui porte secours avec toute la générosité française.

Trente secondes ont séparé pour lui le Capitole de la Roche Tarpéienne. Après sa triple victoire, c'est la chute invraisemblable, inouïe, fantastique, de 3 000 mètres de hauteur, le Spad lancé à toute vitesse contre le sol, rebondissant pour se ficher en terre comme un piquet. « Je suis resté totalement abruti pendant 24 heures, mais m'en tire avec énormément de courbature (surtout à l'endroit de mes bretelles looping qui m'ont sauvé la vie), et une entaille au genou droit offerte par ma magnéto de départ. J'ai ruminé pendant 3 000 mètres de dégringolade la meilleure façon de m'emboutir (j'avais le choix de la sauce): je l'ai trouvée, mais elle présentait encore 95 pour 100 de chances pour la croix de bois. Enfin, *all right!* » Et en post-scriptum : « Sixième fois que je suis descendu : record! »

Le lieutenant V. F..., de l'escadrille des Dragons, heurté à 3 000 mètres en l'air par l'avion d'un camarade, fit une chute pareille sur le bois d'Avocourt et fut pareillement stupéfait de se retrouver entier. Il n'avait pas cessé de manœuvrer pendant les cinq ou six minutes de la descente. « Bientôt, a-t-il écrit, les arbres de la forêt de Hesse apparaissent; ils me semblent même s'approcher à une allure vertigineuse. Je coupe le contact pour ne pas prendre feu, et quelques mètres avant d'arriver sur eux je cabre de toutes mes forces mon appareil

pour qu'il se présente à plat. Un choc terrible! Un arbre plus haut que les autres brise mes ailes droites et me fait pivoter sur moi-même. Je ferme les yeux. Un second choc, moins violent que je n'osais l'espérer : l'appareil s'est mis sur le nez et est venu s'abattre comme une pierre, au pied de l'arbre qui m'avait arrêté. Je défais ma ceinture qui, par bonheur, a tenu, et je me laisse glisser à terre, tout étonné de ne pas sentir des douleurs affreuses. Seule, ma tête est lourde et le sang coule de mon masque. Successivement je respire, je tousse, je remue bras et jambes, ahuri de constater le fonctionnement normal de toutes mes facultés... » Guynemer n'en raconte pas tant. En mathématicien, il calculait ses chances. Mais il coupait, lui aussi, les contacts et, avec le plus grand sang-froid, ordonnait, pour ainsi dire, sa chute. La suite n'est pas moins féerique.

Les fantassins ont vu tomber la pluie d'avions. Le Français arrive à terre avant sa dernière victime en feu. Pauvre vainqueur qui n'aura pas survécu à sa victoire! Ils se précipitent à son aide, croyant le ramasser en morceaux. Mais Guynemer s'est relevé seul. Il a l'air d'un spectre. Il est debout, il vit. Ces exaltés l'empoignent et le portent en triomphe. Un général de division s'est approché et commande aussitôt une prise d'armes pour lui rendre les honneurs. Et s'adressant à Guynemer :

— Vous passerez la revue avec moi.

Guynemer ne sait pas comment on passe une revue et voudrait bien s'en aller à l'ambulance. Son genou le fait cruellement souffrir :

— C'est que je suis blessé, mon général.

— Blessé, vous! C'est impossible. Quand on tombe du ciel sans se casser, on est sorcier, il n'y a pas de doute. Vous ne pouvez pas être blessé. Enfin, appuyez-vous sur moi.

Et, le soutenant, le portant presque, il défile avec le jeune sous-lieutenant devant le front des troupes. Des tranchées voisines un chant monte, d'abord étouffé à demi, puis formidable : *la Marseillaise*. Elle a fleuri d'elle-même sur les lèvres des hommes.

La commotion exige un repos de quelques jours. Dès le 5 octobre, il repart en campagne. Octobre marque, sur la

Somme, une recrudescence de l'aviation allemande considérablement renforcée et munie d'une tactique nouvelle. Guynemer se jette au travers de cette tactique du nombre. En un seul jour, — le 17 octobre, — il attaque un groupe de trois monoplaces, puis un autre groupe de cinq. Il sort une seconde fois, attaque un biplace qui est secouru par cinq monoplaces. Une autre fois, — le 9 novembre, — il livre six combats avec des monoplaces et des biplaces qui piquent successivement pour se dérober. Ce n'est rien encore : nouvelle sortie, au cours de laquelle il attaque un groupe d'un Albatros et de quatre monoplaces. « Combat dur, note le carnet, l'ennemi a l'avantage. » Il rompt le combat, mais pour en engager un autre avec un Albatros qui surprenait le lieutenant Deullin à 50 mètres. Le lendemain — 10 novembre — il compte deux pièces au tableau (les 19e et 20e) : le premier, à qui il a tiré 15 coups à moins de 10 mètres, tombe en flammes au Sud de Nesles ; l'autre, un biplace Albatros 220 HP Mercédès, qui était protégé par trois monoplaces, va s'écraser dans le ravin de Morcourt. Ce coup double, il le répète le 22 du même mois (les 22e et 23e) et encore le 23 janvier 1917 (les 26e et 27e), et de même le lendemain 24 (les 28e et 29e). Au surplus, voici encore une de ses lettres qui dresse le procès-verbal de trois jours de chasse (les 24, 25 et 26 janvier). Il n'y a plus ni en-tête ni formule finale. Comme en l'air, il attaque directement :

26 — 1 — 17.

« *24 janvier 1917.* — 11 h. 25. — Tombé sur un groupe de cinq Boches à 2400. Je les ramène tambour battant à 800 mètres (un tendeur coupé, un pot d'échappement déchiré). A la fin du pugilat à 400 mètres sur Roye, je réussis à me mettre derrière un monoplace de la bande. Mon moteur s'arrête. Obligé de pomper et de lâcher le Boche.

« 11 h. 45. — Attaqué un Fritz, je le lâche à 800 mètres, mon moteur bafouille, mais le Boche atterrit la tête en bas près de Goyancourt. Je ne le compte que désemparé.

« A ce moment, je vois un Boche canonné à 2400, d'où, à 11 h. 50, pugilat en règle avec un petit Rumpler à deux mitrailleuses. Le pilote reçoit une balle dans le poumon, le passager, qui me sonnait, en prend une dans le genou. Les deux réservoirs encaissent, tout flambe et dégringole à

Lignières, dans nos lignes. J'atterris à côté; en repartant, une roue casse dans la terre labourée et gelée. En emmenant le taxi, le parc me le démolit complètement. On l'envoie d'urgence réparer à Paris.

« 25. — Je regarde voler les autres et rogne.

« 26. — Bucquet me prête son taxi. Pas de viseur; simplement une vague (oh combien!) ligne de mire mal fichue.

« A 12 heures. — Vu un Boche à 3 800; un coup d'ascenseur. — Arrivé dans le soleil. — En virant, pris dans le remous, sale vrille. — En redescendant, je vois le Boche à 300 mètres qui tire; je tire dix coups : enrayage définitif; mais le Boche paraît ému et pique plein moteur et plein Sud. Allons-y! Mais je ne me rapproche pas trop pour qu'il ne voie pas que je ne tire pas. L'altimètre dégringole : 1 600, voilà Estrées-Saint-Denis. Je manœuvre mon Boche le mieux possible. Tout à coup, il redresse et part sur Ressons, en me salant.

« J'essaie du bluff : je monte de 500 mètres et me laisse tomber dessus comme un caillou. Impressionné, alors que je commence à croire que cela ne prend pas, il recommence sa descente. Je me mets à 10 mètres, mais chaque fois que je montre le nez, le passager me met en joue. La route de Compiègne : 1 000... 800 mètres. Quand je montre le nez, le passager, debout, laisse sa mitrailleuse au repos et me fait signe qu'il se rend. *All right!* Je vois sous son ventre le logement de 4 obus. 400 mètres : le Boche ralentit son moulin. 200 mètres, 100 mètres, 20 mètres. Je le lâche et le vois atterrir. Je tourne en rond à 100 mètres, et vois que je suis sur un aérodrome. Mais n'ayant pas de cartouches je ne peux les empêcher de mettre le feu à leur taxi, un 200 HP. Albatros magnifique. Quand je les vois entourés, j'atterris et montre aux Boches ma mitrailleuse démolie. Tête! Ils m'ont tiré 200 coups : mes balles avaient avant l'enrayage traversé l'altimètre et le compte-tours, d'où émotion. Le pilote dit qu'un avion a été abattu l'avant-veille à Goyancourt : passager tué, pilote blessé aux jambes a dû être amputé de l'une au-dessus du genou. J'espère que cette confirmation originale sera acceptée, ce qui ferait 30. »

Trente victoires, dont vingt ou vingt et une sur la Somme : tel est le bilan de ses extraordinaires chevauchées. La dernière

les dépasse toutes. Il a combattu sans armes, rien qu'avec son appareil, comme un chevalier qui, son épée brisée, manie son cheval et accule l'adversaire. Quelle scène ! le pilote et le passager allemands, prisonniers, constatant que la mitrailleuse de Guynemer ne pouvait pas fonctionner ! Une fois de plus, il a imposé sa volonté. Sa puissance de domination a fasciné l'ennemi...

Quittant la Somme après six mois de luttes, au début du mois de février 1917, les Cigognes émigrent en terre lorraine.

II. — LA JOURNÉE DU 25 MAI (1917).

Le destin d'un Guynemer est de se surpasser. Mais une part de sa force lui vient du perfectionnement de ses armes. Que ne peut-il les forger lui-même? Le mécanicien et l'armurier sont, chez lui, impatiens de servir le pilote et le combattant. Rien de la science de l'aviation ne lui est étranger. Guynemer à l'usine est toujours Guynemer. Guynemer vérifiant ses mitrailleuses pour éviter de trop fréquens et trop gênans enrayages, rectifiant par une pratique mieux entendue la disposition de ses instrumens de bord et leur outillage, déploie la même tension nerveuse qu'à la chasse. Il veut forcer la matière comme l'ennemi.

Sur la Somme, il a abattu deux avions en un seul jour, puis quatre en deux jours. En Lorraine, il fera mieux encore. L'aviation allemande se montrait alors (début de 1917) très active en Lorraine. Nancy, longtemps, ne s'en était guère souciée. Nancy avait, en 1914, vu l'armée d'invasion se briser contre la montagne Sainte-Geneviève et le Grand Couronné. Elle avait subi le bombardement des obusiers géans et la visite des escadrilles, le tout sans rien perdre de sa belle humeur et de son animation. Elle était de ces villes du front qui se sont accoutumées au danger et qui peut-être y découvrent une sorte d'excitation au courage, au commerce et même au plaisir à quoi les villes de l'arrière ne sauraient avoir droit. Les dîneurs de la place Stanislas avaient, parfois, l'occasion de se lever de table pour assister à quelque beau combat dans les airs, puis ils reprenaient leur place et leur appétit, remplaçant les crus du Rhin par les vins de la Moselle. Mais la fréquence des incursions et les dégâts des bombes commençaient de rendre aux Nancéens

de race ou de passage l'existence fort désagréable. L'escadrille des Cigognes, débarquée en février, fit prompte justice de ces brigandages célestes. Sa police fut rapide et sévère. Les avions ennemis qui survolaient Nancy furent vigoureusement pris en chasse et, moins d'un mois plus tard, les carcasses d'une bonne douzaine d'entre eux, rangées avec méthode autour de la statue de Stanislas Leczinski, rassuraient la population et servaient de spectacle au visiteur privé d'admirer, devant les grilles de Damour, les deux fontaines monumentales consacrées par Guibal à Neptune et Amphitrite, disparues sous un vêtement grossier de sacs de terre.

De ces dépouilles opimes, Guynemer a fourni sa part. Rien que le 16 mars, il a abattu à lui seul trois Boches et, le 17, un quatrième. Trois victoires en un jour : l'exploit était nouveau. Navarre avait eu son doublé du 26 février 1916 à Verdun, et Guynemer les siens sur la Somme ; Nungesser, dans une seule matinée, sur la Somme encore, avait brûlé un drachen et deux avions. Guynemer, le soir même, écrit à sa famille. Je transcris la lettre telle quelle : elle n'a ni entrée en matière ni formule finale. Le roi d'Espagne, dans *Ruy Blas*, donne des détails sur le temps avant de parler des six loups qu'il a tués. Le nouveau Cid se bat par tous les temps et ne mentionne que sa chasse :

« 9 heures. — Décollé sur des éclatemens d'obus. Abattu en feu un Albatros biplace à 9 h. 08.

« 9 h. 20. — Attaqué avec Deullin un groupe de trois Albatros monoplaces célèbres sur le front de Lorraine. A 9 h. 26, j'en descends un presque intact : pilote blessé, lieutenant von Hausen, neveu du général. Et Deullin en descend un autre en feu en même temps. Vers 9 heures, Dorme et Auger attaquent et grillent un biplace. Ces quatre Boches sont dans un quadrilatère dont les côtés ont 5 kilomètres, 4 kil. 5, 3 kilomètres, 3 kilomètres. Ceux qui étaient au milieu n'ont pas dû s'embêter, mais ils étaient affolés.

« 14 h. 30. — Abattu un biplace Albatros en feu.

« Trois Boches dans nos lignes dans ma journée... Ouf!

« G. G. »

C'est ce lieutenant von Hausen que le lieutenant Guynemer, — il a été nommé lieutenant au mois de février, il sera capi-

taine au mois de mars, — traite avec humanité et courtoisie dès qu'il atterrit. Guynemer qui, dans les citations, était jusqu'alors un « brillant pilote de chasse, » devient un « pilote de chasse incomparable. »

De Lorraine les Cigognes, au commencement d'avril, vont nicher sur un plateau de la rive gauche de l'Aisne, en arrière de Fismes. De nouveaux événemens se préparent : après le retrait des troupes allemandes sur la ligne Hindenburg, l'armée française, en liaison avec l'armée anglaise qui doit attaquer les falaises de Vimy (9-10 avril 1917), va entreprendre cette vaste offensive qui, de Soissons à Auberive en Champagne, battra, comme une lame de fond, les pentes du Chemin des Dames, des collines de Sapigneul et de Brimont et du massif de Moronvillers. Une immense espérance soulève les poitrines, une allégresse sacrée emporte les hommes. La douleur et le sang n'ont pas empêché ce printemps de 1917 de fleurir en sublimes ardeurs de libération et de sacrifice.

L'aviation, comme à la bataille de la Somme, fut au cours de la bataille de l'Aisne en union étroite avec le commandement et avec les autres armes. Sans doute demeure-t-elle dans une triple dépendance qui limite ses possibilités de rendement : la qualité des appareils, la production des usines, la puissance de l'aviation adverse. Mais si, du premier coup, elle ne put imposer sa suprématie et conquérir la maîtrise de l'air, ainsi qu'elle avait pu légitimement le concevoir, elle s'obstina et se fortifia. Ses succès peu à peu s'affirmèrent et grandirent. Elle trouvait en face d'elle un ennemi qui venait d'accomplir, dans le domaine de l'aéronautique, de prodigieux efforts.

Dès le mois de septembre 1916, le haut commandement allemand, mettant à profit les terribles leçons de la Somme où son aviation avait éprouvé tant de pertes et subi de si rudes échecs au cours des trois mois précédens, décidait une réorganisation presque totale de son aéronautique. Le programme Hindenburg comprenait une refonte de la direction et de la construction ensemble. Un décret du 25 novembre (1916) détacha des autres armes l'arme des forces aériennes (*Luftstreitkräfte*) qu'elle plaça, tant au point de vue de son emploi qu'au point de vue technique, sous les ordres d'un officier général, le *Kommandeur der Luftstreitkräfte*. A ce poste de *Kommandeur* qui aurait à

gouverner tout l'ensemble, aussi bien la construction des appareils que l'instruction et la tactique des pilotes, était appelé le *general-leutnant* von Hoeppner, avec le lieutenant-colonel Thomsen pour adjoint. Les escadrilles, au nombre de plus de 270, furent réparties en escadrilles de bombardement, de chasse, de protection et de campagne, ces dernières chargées des reconnaissances, des prises de photographies, des réglages d'artillerie, des liaisons avec l'infanterie. La plupart des nouveautés de ce programme Hindenburg étaient servilement empruntées à l'aviation française. Comme pour le réglage du tir, précédemment, l'Allemagne nous suivait dans la voie des liaisons avec l'infanterie. « L'aviateur d'infanterie consciencieux, dira un compte rendu du commandant de l'aéronautique de la Ve armée (l'armée de Verdun), est le seul moyen d'information digne de confiance pendant le combat... » Et le Kronprinz commandant le groupe d'armées, commentant cette phrase, tirera les conclusions du compte rendu : « Ces enseignemens montrent de nouveau que, par un emploi régulier de l'aviation d'infanterie, le chef peut être constamment renseigné sur le développement du combat. Toutefois, la condition préalable d'un travail fructueux dans le combat est d'avoir fait auparavant de nombreux exercices avec l'infanterie, les mitrailleuses, l'artillerie, le personnel de liaison. La tâche de l'aviateur d'infanterie augmente en difficulté avec les intempéries, le labourage du sol par les obus, la violence de l'action ennemie, le fléchissement de nos propres troupes. Lorsque toutes ces conditions défavorables se présentent ensemble, l'aviateur d'infanterie ne peut remplir sa tâche s'il n'est pas particulièrement entraîné. L'aviateur d'infanterie doit prendre souvent contact avec les autres armes ; autant que possible, la troupe à terre doit connaître personnellement son aviateur d'infanterie. Celui-ci doit pouvoir se faire comprendre de l'infanterie si les panneaux de signalisation font défaut... »

Mais ces avions destinés aux liaisons avec l'infanterie et l'artillerie doivent être couverts au cours de leurs manœuvres par des escadrilles de protection. Ils le seront plus efficacement par les escadrilles de chasse qui vont au loin porter le trouble et la mort ou qui barrent les lignes et arrêtent les incursions adverses. Marchant là encore sur nos traces, l'Allemagne développe ses escadrilles de chasse pendant tout l'hiver 1916-1917;

au printemps suivant, elle en a plus de quarante à sa disposition. Avant la guerre, elle s'était presque uniquement orientée dans la voie de l'aéroplane lourd. Elle revient à nos modèles de fabrication, et après avoir transposé notre Morane en son Fokker, la voici qui transpose notre Nieuport en son Albatros. Son Albatros monoplace 160 HP, avec le moteur fixe Mercédès ou Benz, devient le type habituel de ses escadrilles de chasse. Elle l'arme, en général, de deux mitrailleuses Maxim d'infanterie fixes à travers l'hélice. Enfin on commence de voir apparaître, dans ses bombardemens, la série de ses bimoteurs (Gotha 520 HP, Friedrichshafen et A. E. G. 450 HP) à grande puissance.

En tactique, elle ne tarde pas à renier l'attitude défensive qu'elle avait adoptée au début de la Somme. Elle pratique les concentrations de forces susceptibles d'obtenir, au moins momentanément, la maîtrise de l'air sur un point important, quitte à dégarnir les secteurs calmes et à refuser la lutte partout ailleurs. Elle évite la dispersion, elle ménage les aviateurs pour leur demander, quand il convient, un maximum d'efforts. La soumission de l'aviation aux autres armes nous est empruntée comme la plupart de ses innovations. « L'aviation, dit un règlement, doit être animée d'un ardent esprit offensif dans le cadre d'une étroite subordination aux volontés du commandement. »

Cet *esprit offensif* n'empêche point l'ennemi de préconiser la prudence dans ses rondes et reconnaissances. L'aviateur allemand ne doit livrer bataille que s'il en a reçu l'ordre. Il ne croise jamais seul, mais généralement par groupe de cinq. Pour un Boelcke qui cherche la hauteur, plonge sur l'adversaire en le mitraillant et pratique ainsi le *fauconnage* à la Guynemer, la plupart suivent le fameux von Richtofen qui tourne en rond en essayant d'induire l'adversaire à le suivre et qui décrit alors une spirale horizontale pour se placer derrière lui : il fait au surplus couvrir son mouvement par les avions qui l'escortent. Il convient d'ajouter que le contrôle des victoires se contente de la parole du pilote au lieu d'exiger, comme chez nous, des témoignages concordans sur la chute des appareils dans les lignes ennemies, ce qui explique les chiffres libéralement accordés à un Richtofen, à un Werner Voss. Ceux de nos Guynemer et de nos Dorme ont une autre autorité.

Or, l'ennemi s'attendait à subir, en avril 1917, une attaque

en masse de l'aviation française sur l'Aisne. Il avait pris ses mesures pour y parer. Un ordre de la VIIe armée prescrit que toutes les formations aériennes doivent être alertées dès que l'approche d'un grand nombre d'avions français est signalée : les appareils rejoignent sans délai leur parc en évitant tout contact inégal, les ballons sont abaissés à une faible hauteur ou même tirés à terre. Puis, le commandant de l'armée donne au contraire l'ordre d'offensive et fixe l'heure de départ; à l'heure dite, tous les appareils disponibles se rassemblent à faible hauteur, en deux grandes masses au-dessus de régions déterminées à l'avance, les escadrilles de chasse volant au-dessus des autres appareils. Ces deux masses se portent ensuite à l'attaque en gagnant de la hauteur. L'ennemi doit être atteint au-dessus des lignes, assailli avec la dernière énergie et poursuivi jusqu'au moment où l'on arrive dans la zone de feu des batteries anti-aériennes françaises.

On le voit, l'*esprit offensif* de l'aviation allemande ne l'amène pas jusqu'à chercher ou accepter le combat au-dessus de nos lignes. Mais elle tend de plus en plus à grouper le nombre de ses escadrilles et à les masser. Si nos progrès dans les airs ont précédé et orienté ceux de notre ennemi, celui-ci a su appliquer sa méthode organisatrice à nous rattraper. Nous avions, nous-mêmes, perfectionné avec le plus grand soin notre matériel, nos écoles de pilotage, notre instruction. Le Spad que nous avions inauguré sur la Somme assurait sur l'Aisne à nos chasseurs un outil de premier ordre dont la robustesse, la vitesse horizontale et ascensionnelle, la maniabilité, leur permettaient de se mesurer avec avantage contre le meilleur Albatros. Une bataille moderne est ainsi précédée d'une formidable rivalité des usines, de la fabrication, des transports. De cette préparation qui réclame des jours, des semaines et des mois, le commandement va faire une effrayante machine vivante.

La personne humaine n'y est perdue qu'en apparence. Sans doute une bataille est-elle une œuvre collective à quoi chacun apporte sa contribution, du chef suprême au casseur de cailloux sur les routes. Mais dans cette colossale entreprise, dans cette débauche de matériel, dans cet agencement mécanique dont tous les rouages semblent réglés à l'avance, c'est encore ce pauvre petit homme de chair qui marque l'avance ou l'arrêt. Le servant d'une mitrailleuse, les défenseurs d'une tranchée ou

d'un ouvrage, le chef d'une section isolée qui prend l'initiative de tenir ou d'attaquer, le pilote d'un avion de chasse qui crée la liberté des airs, l'observateur d'un avion d'infanterie qui transmet les renseignemens à temps, combien d'autres qui croyaient à peine lier leur action à l'action générale, rien qu'en faisant et comprenant leur devoir, ont pu provoquer d'incalculables résultats, comme le jet d'une pierre dans un lac provoque à sa surface des cercles qui vont s'agrandissant jusqu'aux rives opposées.

Parmi ces combattans de l'Aisne, Guynemer est à son poste à l'escadrille des Cigognes. *All right : ça dégringole!* écrit-il laconiquement à sa famille. Je crois bien : le 25 mai, il a dépassé toutes les prouesses connues en aviation : il a abattu quatre appareils ennemis. Le carnet de vol résume au plus court ces quatre combats :

« 8 h. 30. — J'abats un biplace qui perd une aile et s'écrase dans des arbres à 1 200 mètres nord-nord-ouest de Corbeny.

« 8 h. 31. — J'en abats un autre, biplace, en feu sur Juvincourt. Fais piquer avec le capitaine Auger un biplace jusqu'à 600 mètres, à 1 kilomètre de nos lignes.

« Abattu un D. F. W. (1) en feu à Courlandon.

« Abattu un biplace en feu entre Guignicourt et Condé-sur-Suippes. Dispersé avec le capitaine Auger un groupe de six monoplaces. »

Or, Son Excellence le général-leutnant von Hoepnner, *Kommandeur der Luftstreitkräfte* ou commandant des forces aériennes de l'armée allemande, interviewé le surlendemain 27 mai par les journalistes officiels qu'il avait pris soin de rassembler, leur affirma, pour que ce fût répété à l'Allemagne, et à l'univers si possible, la supériorité des appareils et des aviateurs allemands. « Quant aux aviateurs français, ne craignait-il pas de déclarer avec un sens précieux de l'actualité, ils n'engagent le combat que s'ils se sentent sûrs de la victoire; s'ils ne s'estiment pas les plus forts, ils préfèrent renoncer à

(1) Le D. F. W. (*Deutsche Fleugzeg Werke*) est un avion de reconnaissance armé de deux mitrailleuses dont une tirant à travers l'hélice, l'autre sur tourelle à l'arrière. Il a 13 mètres d'envergure, 8 mètres de longueur. Il a un moteur Benz 200/225 HP., 6 cylindres. Sa vitesse en palier à 3 000 mètres serait d'environ 150 kilomètres à l'heure. — Un avion de ce type est exposé aux Invalides depuis juillet 1917.

l'exécution de leur mission plutôt que d'engager une lutte dont le résultat serait douteux. » Et les journalistes officiels s'empressèrent de reproduire dans les gazettes du 28 mai une affirmation aussi solennelle.

L'un d'eux, un peu plus tard, revenant sur l'aviation française du Chemin des Dames, prendra Guynemer lui-même à partie dans la *Badische Presse* (1) : « Celui qui vole là-haut, c'est le célèbre Guynemer. Il est le rival des plus audacieux pilotes allemands, la gloire de l'aviation française, un « as, » ainsi que les Français désignent leurs plus hardis combattans de l'air. C'est un adversaire redoutable, car il est absolument maître de son rapide appareil et, de plus, excellent mitrailleur. Mais l' « as » n'accepte un combat dans les airs que dans les conditions les plus favorables pour lui. Il survole les lignes allemandes à une altitude qui varie de 6 000 à 7 000 mètres, hauteur où ne peut l'atteindre aucun canon de défense anti-aérienne. Ses vols n'ont jamais un but d'observation, car de cette hauteur il ne peut rien distinguer; il ne peut même pas remarquer les mouvemens des troupes allemandes. Guynemer n'est qu'un aviateur de chasse qui attaque l'avion ennemi. Dans ce domaine ses triomphes sont nombreux, bien qu'il ne soit pas un Richtofen. Il est très prudent dans ses attaques. Volant toujours, comme nous l'avons dit, à peu près à 6 000 mètres d'altitude, il attend qu'un avion s'élève des lignes allemandes ou y retourne. Alors il fonce sur lui comme un faucon et ouvre le feu avec sa mitrailleuse. Qu'il réussisse à blesser l'adversaire ou que celui-ci, non touché, accepte le combat, Guynemer se réfugie dans les lignes françaises à la vitesse de 250 kilomètres à l'heure que lui permet son moteur très puissant. Jamais il n'accepte le combat à armes égales. Chacun chasse comme il peut. »

Chacun chasse comme il peut. Donc, le 25 mai, dans sa ronde du matin, le *très prudent* Guynemer aperçoit une patrouille de trois appareils ennemis qui volent vers nos lignes. Ce sont des biplaces, moins maniables que les monoplaces, mais combien plus dangereusement armés! Sans doute, seul contre trois, *s'estime-t-il sûr de la victoire.* Comment engagerait-il *une lutte dont le résultat serait douteux?* Il fonce sur

(1) *Badische Presse* du 8 août 1917.

ses trois adversaires, qui prennent la fuite. Il atteint l'un d'eux, le manœuvre pour l'amener dans son champ de tir, réussit à se placer légèrement au-dessous, tire et, dès les premières balles, l'appareil ennemi pique et tombe en flammes au nord de Corbény (nord-est de Craonne).

Le danger, pour le monoplace, est la surprise de l'arrière. Guynemer, virant, découvre un second adversaire qui revient sur lui. De bas en haut il tire encore et, comme le premier, à quelques secondes d'intervalle, l'avion prend feu et coule embrasé.

Sur ce doublé qui lui a pris quelques secondes, Guynemer est rentré au camp. Mais le combat l'excite, ses nerfs se tendent, sa volonté se durcit. De nouveau le voici dans les routes des airs. Vers midi, un aviateur allemand ose survoler notre camp d'aviation. Comment a-t-il franchi le barrage? Pour monter si haut le chercher et l'atteindre, quelle que soit la force ascensionnelle des appareils, il faut quelques minutes, le temps pour l'ennemi de s'enfuir après avoir accompli sa mission de reconnaissance. Or, tous les avions sont rentrés, tous, sauf Guynemer. Sur le champ d'aviation, mécaniciens et pilotes, tout le monde regarde en l'air, les uns avec leurs yeux exercés, les autres avec des jumelles. Quelqu'un s'écrie tout à coup :

— Voici Guynemer !

— Alors le Boche est f...

Guynemer arrive en coup de foudre. D'un peu en arrière et dessous il tire. On n'entend qu'un coup de la mitrailleuse. L'avion tombe à pic, le moteur à toute vitesse vient s'enfoncer dans le sol à Courlandon, près de Fismes. D'une balle à la tête, d'une seule balle, Guynemer a tué le pilote.

Le soir, enfin, le *très prudent* Guynemer sort une troisième fois. Vers sept heures, sur les jardins de Guignicourt, c'est-à-dire au-dessus des lignes ennemies, un quatrième appareil, abattu par lui, tombe en flammes.

Très prudent, c'est bien la dernière épithète qu'on eût pensé voir accolée au nom de Guynemer, qui rentre habituellement avec des balles dans son appareil et jusque dans ses habits. Le Boche, décidément, a le sens de la vérité, et même des nuances. Il a le goût de la mesure. Il est magnanime envers ses ennemis. En un mot, il est le Boche.

... Pour annoncer une victoire, Guynemer, quand il rentre

au camp, fait chanter son moteur. Il descend du ciel sur la cadence de l'*Air des lampions*. Tous les hangars voisins sont avertis. Et aussi tous les cantonnemens, tous les entrepôts, tous les dépôts, tous les abris, toutes les ambulances, toutes les gares, enfin toutes ces villes disséminées qui représentent les arrières d'une armée. Or, le moteur, cette fois, a chanté avec tant d'insistance que chacun, le nez en l'air, a écouté et interprété :

— Notre Guynemer a fait des siennes.

Déjà l'aventure courait de bouche en bouche. Il y a toujours des gens pour voir et des gens pour porter les nouvelles. Ce n'était pas un avion qu'*il* avait flambé, mais bien deux, l'un sur Corbény, l'autre sur Juvincourt. A peine était-on d'accord qu'il fallait se garer d'un troisième appareil qui dégringolait en flammes sur Courlandon, près de Fismes. Celui-là, tout le monde le vit, car tout le monde crut le recevoir sur la tête. Il tombait en plein dans les rassemblemens. Et le moteur qui chantait informa la foule du nom du vainqueur.

Mais voici qu'à la tombée du jour le moteur chante encore. Ah! par exemple, c'est incroyable! Une, deux, trois, quatre victimes. Quatre avions morts en une journée et par le fait d'un seul pilote! De mémoire de fantassin, d'artilleur, d'homme du génie, de territorial, d'Annamite, de nègre, cela ne s'est jamais vu. Et des gares, des ambulances, des abris, des dépôts, des entrepôts, des cantonnemens, par cette soirée de mai où le couchant se prolonge, tout ce qui manie la pelle, la pioche, le fusil, tout ce qui pose des rails, décharge des wagons, empile des caisses, casse des cailloux, tout ce qui panse des blessés, drogue des malades, porte des morts, tout ce qui travaille, tout ce qui se repose, tout ce qui mange, tout ce qui boit, tout ce qui vit en un mot, marche, court, se presse, s'agite, se précipite, prend le chemin du camp, franchit les clôtures, envahit les hangars, contemple les oiseaux rangés, dérange les mécaniciens, réclame Guynemer. Une ville est là qui heurte les bois et les toiles des baraques.

— Guynemer dort, a dit quelqu'un.

Alors, sans protestations, sans vacarme, sans paroles, sans bruit, cette foule s'écoule, s'éloigne, se disperse, se perd dans les champs, s'enfonce dans la nuit qui vient, va reprendre sa place dans les vallonnemens qui bordent le champ de bataille. Tel fut le soir de la plus grande victoire aérienne.

III. — VISITE A GUYNEMER

Dimanche 3 juin 1917.

Ce premier dimanche de juin, les femmes des villages d'alentour sont venues rendre visite au camp d'aviation. Il est sévèrement défendu d'y entrer, mais on peut jeter un coup d'œil, assister d'un peu loin aux départs et aux atterrissages. Le plein soleil fait ressembler ces paysages de France aux campagnes de Grèce : des vallons qui s'allongent, des collines couronnées d'arbres, une mesure, une harmonie des lignes dont la lumière crue accentue la netteté et la régularité. On cherche sur les hauteurs des colonnades de temples.

Ces mouvemens du sol conduisent le regard aux falaises de l'Aisne. Au delà, c'est la dure bataille qui continue, mais on en perçoit à peine les rumeurs.

Pourquoi les bonnes femmes des villages sont-elles attirées vers ce camp d'aviation plutôt que vers tel autre, celui-ci, par exemple, dont les hangars s'aperçoivent sur le plateau voisin? Elles savent que, s'il n'y a pas ici de temple, il y a de jeunes dieux. Elles voudraient voir Guynemer.

La tradition orale, ailée elle aussi, a porté au loin, de hameau en hameau, de ferme en ferme, les exploits du 25 mai. Et le lendemain 26, on le sait encore, Guynemer a vidé à nouveau les cieux.

Déjà plusieurs aviateurs ont atterri, dont les noms sont célèbres. Mais la mémoire populaire ne peut retenir toute une mythologie. Voici qu'un avion descend en gracieuses spirales et, après une dernière courbe, vient doucement se poser et rouler jusqu'au bord de la balustrade.

— Guynemer!

La nouvelle a gagné de proche en proche. Elle n'a pas été annoncée tout haut, elle n'a été que chuchotée ainsi qu'il convient à la céleste venue. Le pilote n'a même pas aperçu cette foule qui se recueille en le regardant. Il a ôté la visière de son casque et montré sans le savoir son visage soucieux. Il inspecte avec sévérité le mécanisme de son arme. Il a rencontré deux ennemis qu'un enrayage de sa mitrailleuse a sauvés. Comme les peintres d'autrefois broyaient eux-mêmes leurs couleurs et assuraient à leur art la protection de la durée

matérielle, il semble s'irriter de n'avoir point forgé ses armes lui-même, fabriqué lui-même son moteur, ses ailes, sa Vickers et ses balles.

Enfin il consent à se séparer de sa monture. Il quitte son lourd vêtement de guerre. Le centaure des airs redevient un homme, et un grand jeune homme leste qui va s'élancer vers le baraquement le plus proche et disparaître sans avoir remarqué cette foule qui le boit des yeux et dont un incident va lui révéler la présence. Un soldat s'est mis en travers de son chemin et braque sur lui un petit appareil photographique.

— Vous permettez, mon capitaine?

— Faites vite.

Il a accepté de mauvaise humeur. Il s'est arrêté et voit enfin toutes ces têtes de bonnes femmes en extase. Il a un geste découragé. Le front s'est barré, l'attitude s'est figée, le portrait ne sera pas bon.

Que tous ses portraits lui ressemblent peu! Qu'il soit assez grand, mince, maigre, presque imberbe, l'ovale allongé, le profil régulier, le teint ambré, les cheveux très noirs rejetés en arrière, tous ces traits donnent-ils une idée de la force qui est en lui? Les yeux, les yeux bruns aux points d'or, le révèlent davantage. Il leur doit la surveillance de l'espace et la promptitude de la décision née du coup d'œil. Ils sont sa garde et sa puissance d'attaque. Leur regard est i direct et brutal qu'il se sent pour ainsi dire physiquement. Puis, il devient si vite rieur et presque gamin! Leur flamme court sur les objets qui l'intéressent, problèmes de vitesse, problèmes de manœuvres, problèmes de tir, les entoure, les fixe, les embrase.

Rien chez Guynemer de la puissante carrure d'un Navarre dont la tête au profil accusé et la large poitrine font un dessin d'aigle au repos, abaissant le bec sur la gorge renflée, ou d'un Nungesser avant les blessures — héroïque Nungesser au corps dévasté qui a rejeté la réforme et voulu ajouter à ses trente victoires celle qu'il a remportée sur la douleur et la gêne physique. Rien de leur instinct, de leur intuition. Une forte culture scientifique l'avait préparé aux études de mécanique. Mais il apportait dans la science du vol une ardeur tout amoureuse. Il y a dans ses recherches de la frénésie volontaire, dans sa méthode une violence logique. Tout, en lui, est force nerveuse et, pour ainsi dire, électrique. Comme la foudre au

fer, le danger lui arrache des étincelles, — des étincelles de génie.

Car ses plus audacieuses entreprises ont été méditées et réfléchies. Il réalise avec une témérité folle des coups préparés. Dans la lutte, les idées crépitent en lui et rejoignent la vitesse et la sûreté de l'instinct : mais à l'origine se retrouve toujours l'élément spirituel.

Il est déjà bien tard pour lui parler de cette fameuse journée du 25 mai. Non qu'il répugne le moins du monde à raconter ses chasses. Il les détaille, au contraire, comme des coups heureux au poker, avec le même amusement et les mêmes airs initiés. Il n'a pas l'ombre d'affectation, pas l'ombre de pose : une simplicité et une fierté d'enfant. C'est la troisième aventure qui lui a laissé le meilleur souvenir. Il revenait pour déjeuner : l'audacieux survolait le camp et s'était mis dans le soleil, Guynemer l'a tiré de dessous : une balle, la mort, la chute.

Et sur ce récit bref, éludé, qui lui arrache un rire frais, un rire de jeune fille, les yeux de Guynemer se ferment. Il a sommeil, comme à Compiègne au retour de sa première chasse après Verdun. Il est sorti deux fois déjà, il veut nettoyer l'espace une troisième. Auparavant, il convient qu'il se repose.

... Quel mouvement sur le champ d'aviation! Il est six heures et demie du soir : le temps est radieux, pas un nuage au ciel. Peut-on tenir pour nuages ces tout petits flocons blancs, à peine visibles, qui font des taches claires dans le bleu? Mais ces taches se multiplient. Une patrouille ennemie a pu franchir les lignes et venir au-dessus de nous. On compte deux, trois, quatre avions que les éclatemens de nos obus encadrent. Voici les nôtres : un, deux, trois Spads qui accourent à grande allure. L'ennemi va-t-il accepter la bataille?

Tandis que nous fouillons l'espace avec nos yeux ou nos jumelles, surgit Guynemer à côté de nous. Il a été réveillé, il accourt, d'avance il vole. Deux de ses camarades, le capitaine Auger, le lieutenant Raymond, bondissent comme lui sur leur appareil. Guynemer se laisse habiller. Il n'a qu'une idée, il ne voit qu'un point dans le vaste ciel. Ses yeux enflammés fixent ce point comme s'ils pouvaient tirer sur lui. Car il n'y a plus qu'un point essentiel en effet. Trois des avions allemands

ont fait demi-tour, s'esquivent en toute hâte, abandonnent leur camarade qui continue sa mission hardiment, insolemment, soit qu'il ait trouvé route barrée, soit qu'il compte sur sa force et sa vitesse.

Comment oublier cette vision : le profil droit de Guynemer légèrement soulevé, les yeux illuminés, hypnotisés par ce point dans l'espace, tout l'être vibrant vers la conquête comme la flèche posée sur l'arc tendu? Avant de cacher son visage sous le masque, il fixe la direction à ses compagnons :

— Droit sur lui.

Les yeux, non le geste, ont désigné la victime. Les moteurs ronflent, les hélices tournent, les avions roulent, puis s'enlèvent du sol et prennent d'emblée la verticale. Là-haut, le combat a commencé. Arriveront-ils assez tôt pour y prendre part? Là-haut, c'est-à-dire à quatre mille, plutôt à cinq mille mètres. Combien de temps leur faudra-t-il pour atteindre cette altitude?

L'avion allemand est poursuivi. Le Spad qui l'attaque cherche à le placer dans son champ de tir. Mais l'ennemi est sans doute un pilote de premier ordre, car il ne se laisse pas manœuvrer. Il garde sa hauteur, il tourne, il vire, se maintient dans les angles morts de son adversaire, cherche à l'amener lui-même dans sa ligne de mire. La chasse se prolonge ainsi en larges cercles. Puis l'Allemand croit être maître de la direction et file à toute vitesse vers les falaises de l'Aisne. Le Spad gagne un peu sur lui et de nouveau les grands cercles se tracent dans le ciel. Un autre Spad, un autre encore apparaissent. C'est la meute qui veut forcer le cerf. L'ennemi multiplie les ruses, utilise la brume ou le soleil. Voici qu'on perçoit le tac-tac d'une mitrailleuse. Cette fois il est tiré. Il échappe encore. Le combat dure depuis un bon quart d'heure. Alors, c'est l'hallali. Guynemer et les deux autres aigles partis avec lui arrivent à la rescousse. Le Spad qui, depuis le début, s'est accroché à l'avion allemand, a pu se placer en dessous et tirer à nouveau. L'avion allemand pique brusquement. Est-il touché? va-t-il s'effondrer? Non, il se redresse et repart. Mais Guynemer, le nouvel arrivant, le cueille au passage. Sa mitrailleuse entre en action : deux ou trois coups, l'ennemi s'écroule, il va s'écraser sur Muizon, au bord de la Vesle.

Et, dans le soir qui vient et qui de tons roses et violets

baigne l'horizon du côté du couchant, un à un les grands oiseaux rentrent au nid. Vainqueurs, ils se livrent à tous les exercices, à toutes les cabrioles de la voltige aérienne : spirales, vrilles, renversemens, retournemens, loopings, piqués. C'est la danse dans les airs, la farandole céleste, l'hymne de gloire. Les dieux descendent, et le dernier de tous, Guynemer, attardé dans une suprême ronde, Guynemer qui, son casque ôté, reçoit sur le visage encore tendu par la bataille, les derniers reflets du jour, Guynemer qui semble le dieu inspiré de la Jeunesse française...

IV. — GUYNEMER DANS LES CAMPS

Sur la Somme, Guynemer est un de nos paladins. Mais, sur l'Aisne, après la journée du 25 mai, Guynemer est roi. Nul adversaire ne tient les airs devant lui. Sa témérité, déjà invraisemblable, ne connaît plus de limites. Le 27 mai, il attaque seul six biplaces sur Auberive à une hauteur de 5 000 mètres, et les ramène à 3 600, puis fonce sur un groupe de huit autres appareils qu'il disperse, l'un d'eux, la toile du fuselage arraché, s'étant écrasé dans les trous d'obus. Il fait songer au Cid Campeador à qui le cheik Jabias disait :

> ... Vous éclatiez, avec des rayons jusqu'aux cieux,
> Dans une préséance éblouissante aux yeux;
> Vous marchiez, entouré d'un ordre de bataille;
> Aucun sommet n'était trop haut pour votre taille,
> Et vous étiez un fils d'une telle fierté
> Que les aigles volaient tous de votre côté...

Ses exploits sont incomparables, ses rondes de chasse jettent l'effroi et la mort dans l'espace. Le 5 juin, après avoir attaqué et abattu un Albatros à l'est de Berry-au-Bac, il poursuit à l'est de Reims un D. F. W. qui a déjà soutenu des combats avec d'autres Spads. « J'enraye à bout portant, dit le carnet de vol. A ce moment le passager fait « Kamarade », je lui fais plusieurs fois signe de piquer dans nos lignes. Il continue vers les siennes. A 2 200 je désenraye et tire quinze coups. L'appareil se retourne brusquement en projetant le passager et s'abat dans la forêt de Berru. » La journée d'un Guynemer, après ces deux

victoires (les 44e et 45e) n'est pas terminée : il attaque successivement encore un groupe de trois, puis un groupe de quatre appareils, et revient avec des balles dans son avion.

Cependant il a été nommé le 11 juin (1917) officier de la Légion d'honneur — à vingt-deux ans — avec cette citation : « Officier d'élite, pilote de combat aussi habile qu'audacieux. A rendu au pays d'éclatans services, tant par le nombre de ses victoires que par l'exemple quotidien de son ardeur toujours égale et de sa maîtrise toujours plus grande. Insouciant du danger, est devenu pour l'ennemi, par la sûreté de ses méthodes et la précision de ses manœuvres, l'adversaire redoutable entre tous. A accompli, le 25 mai 1917, un de ses plus brillans exploits en abattant, en une seule minute, deux avions ennemis et en remportant dans la même journée deux nouvelles victoires. Par tous ces exploits, contribue à exalter le courage et l'enthousiasme de ceux qui, des tranchées, sont les témoins de ses triomphes. Quarante-cinq avions abattus, vingt citations, deux blessures. » Texte éloquent et complet qui, du fait précis, remonte aux causes, montre chez le pilote et le combattant le cœur, la volonté, l'exemple. C'est le dernier paragraphe qui a le plus enchanté Guynemer, si gentiment sensible à sa gloire, en associant à ses combats la pensée du fantassin des tranchées levant les yeux pour le suivre.

Cette rosette ainsi gagnée lui est remise le jeudi 5 juillet, au camp d'aviation, par le général Franchet d'Esperey, commandant le groupe des armées du Nord. Mais la cérémonie n'a pas empêché Guynemer de voler. Il a mené deux rondes successives, l'une de près de deux heures, l'autre d'une heure sur un nouvel appareil dont il attend des merveilles. Il a attaqué trois D. F. W. et il a dû atterrir avec cinq balles dans l'avion (deux dans le radiateur et le moteur). Il est quatre heures de l'après-midi : un beau soleil d'été caresse les plateaux et les pentes des collines de l'Aisne. Les camarades de Guynemer sont là, heureux comme s'ils allaient eux-mêmes être décorés. La 11e compagnie du 82e régiment d'infanterie, commandée pour rendre les honneurs, fait face aux appareils de l'escadrille qui sont rangés au nombre imposant de soixante, comme des chevaux de course, pour prendre part à la fête : le *Vieux Charles,* le fameux avion, est le cinquième à gauche. Son maître a exigé sa présence, malgré les blessures qu'il a reçues

le jour même. Devant les drapeaux présentés, — drapeau de l'aviation et drapeau du régiment de garde, — le jeune capitaine est seul, en vareuse noire, mince, mais long, car il se redresse, le visage un peu pâle, les yeux étincelans. A l'un des angles du camp, un groupe de civils : la famille que le général a envoyé chercher. Voici le général Franchet d'Espérey. On connaît sa silhouette vigoureuse, râblée, énergique. Un journal du front, le journal du 82e régiment qui porte le titre de *Brise d'entonnoirs*, décrit ainsi la scène : « Le général s'arrête devant ce jeune héros : il le regarde avec joie, le proclame brave entre tous, lui touche, comme aux preux d'autrefois, les deux épaules de son épée, lui remet la rosette d'officier et le serre sur son cœur. Puis, aux accents entraînans et patriotiques de *Sambre-et-Meuse*, la musique et la troupe défilent devant le nouveau récipiendaire. La cérémonie officielle est terminée. Le jeune officier de la Légion d'honneur va trouver ses parens qui l'ont regardé de loin... »

Le général Franchet d'Espérey, examinant l'appareil de Guynemer, voit les dégâts :

— Comment votre pied n'a-t-il pas été touché ? demande-t-il à l'aviateur en lui montrant un des trous.

— Je venais de l'écarter, répond celui-ci avec son habituelle simplicité dans les miracles, la balle a passé pendant ce temps.

Cette soirée du 5 juillet 1917 fut inoubliable pour les aviateurs avec qui Guynemer mit en commun son orgueil. Le soleil, le dessin pur des collines parallèles au cours de l'Aisne, la bataille lointaine et la jeunesse même de ce prodigieux Invincible, tout contribuait à donner à la fête une beauté dont la plénitude n'était cependant pas sans tristesse. Il s'y mêlait tant de souvenirs tragiques ; des noms destinés à fleurir y revenaient sur les bouches : celui du sous-lieutenant Dorme — Dorme le discret et l'opiniâtre, Dorme le modeste et le noble, — disparu le 25 mai ; celui du capitaine Lecour-Grandmaison, l'organisateur des triplaces, qui, monté sur un de ses puissans chevaux, compta sur l'Aisne cinq victoires et qui fut tué au combat le 10 mai, et ramené par un de ses compagnons, le seul survivant des trois, sur l'appareil en flammes. Gloire à l'aviation de chasse, signifie la rosette de Guynemer, gloire à Heurtaux blessé, à Ménard et à Deullin, à Auger, à Fonck, et à Jailler, à Guérin, à Chapelle, à Baudouin et à tous leurs

camarades! Mais gloire aussi à l'aviation d'observation, à ces couples unis pour le devoir et parfois pour la mort : au lieutenant-pilote Fressagues, et au sous-lieutenant observateur Bouvard, qui soutinrent un combat contre sept appareils ennemis dont un fut abattu dans ses lignes ; au lieutenant pilote Floret et au lieutenant observateur Homo, qui, assaillis par six avions, en incendièrent deux; au lieutenant Viguier qui, le 18 avril, osa exécuter une reconnaissance à 25 mètres d'altitude au-dessus des positions allemandes, pour en rapporter des renseignemens réclamés par le commandement; à tant d'autres pilotes et observateurs qui se donnèrent pareillement à leur tâche avec la même audace, la même habileté, la même soumission au devoir! Gloire enfin à toute cette jeunesse qui du haut des airs jette sur la terre de France, pendant que l'infanterie officie, comme les enfans à la Fête-Dieu vident leurs corbeilles de roses devant le Tabernacle, à pleines mains, à pleins cœurs les gerbes rouges des épopées!...

L'escadrille des Cigognes a été tout entière citée par le général Duchêne à l'ordre de la Xe armée : « Escadrille N. 3, sous les ordres du capitaine Heurtaux : Brillante escadrille de chasse. Se bat sans répit sur tous les fronts depuis deux ans, montrant le plus magnifique entrain et surtout le plus bel esprit de sacrifice. Sous les ordres du capitaine Heurtaux blessé à l'ennemi, vient de prendre part aux opérations de Lorraine et de Champagne. Pendant cette période a abattu cinquante-trois avions allemands, ce qui porte le nombre de ses victoires à cent vingt-huit avions officiellement détruits et cent trente-deux autres désemparés. »

Aux témoignages de Fayolle et de Foch, qui, sur la Somme, ont vu l'escadrille à l'œuvre, le général Duchêne ajoute le sien au cours de la bataille de l'Aisne.

Cette bataille de l'Aisne, si dure au Chemin des Dames, semble se ralentir en juillet. Les escadrilles de chasse, ou du moins quelques-unes d'entre elles, dont l'escadrille des Cigognes, vont prendre part à une autre offensive, en liaison avec l'armée britannique. Avant de quitter la région de Reims et de Fismes, Guynemer multiplie les randonnées. Un autre que lui, après la rosette, eût accepté ou cherché le repos dans les honneurs. Les honneurs ne servent qu'à l'exciter. Il les mérite avant, le jour même, et le lendemain. Il les dépasse immédia-

tement. Le 6 juillet, il livre combat à cinq biplaces dont un coule en feu. Le 7, il enregistre deux victoires : « Attaqué avec l'adjudant Bozon-Verduraz quatre monoplaces Albatros vers Brimont. Abattu l'un en feu au Nord de Villers-Franqueux dans nos lignes. Attaqué un D. F. W. qui tombe en vrille à plat dans nos lignes à Moussy. »

Ces trois trophées (les 46e, 47e et 48e), ce sont les adieux de Guynemer aux rives de l'Aisne. De tels excès de fatigue ont de nouveau entraîné une dépression nerveuse. L'escadrille est transportée dans le Nord. A peine débarqué, voilà le vainqueur à l'hôpital, d'où il écrit à son père le 18 juillet :

« Mon cher papa,

« Rechute. Hôpital. Mais cette fois-ci j'ai une mine épatante. Finies les baraques. Ici nous avons une ferme à côté des champs. J'y ai une chambre. J'ai eu en effet trois Fritz (ses victoires des 6 et 7 juillet) : un biplace en feu, puis le lendemain, dans le même vol, pas mal de sport : pris quatre Boches pour des Français. Combat avec trois au début, un seul à la fin de 3 200 à 800 mètres. A ce moment, le dit seul prend feu. Il faut attendre que le sol sèche pour le retirer à la pioche. Une heure après, un biplace à 5 500. Il gaffe, se met en vrille à plat et se « pose » sur un 75, qui en mourut, le passager aussi. Le pilote était simplement un peu ému. Au fond il y avait de quoi. Il n'était pas en piqué, mais bien en ligne de vol et tournait autour de son avant. Il descendait lentement. J'ai eu ses deux mitrailleuses intactes...

« Encore trois ou quatre jours, dit le toubib, et je serai sur pattes. D'ailleurs ici le Boche est rare, mais cela ne durera sûrement pas. J'ai lu dans mon lit que la foule m'avait fait une ovation à Paris. C'est l'ubiquité. La science moderne fait vraiment des choses épatantes, et les journalistes aussi.

« Raymond a deux ficelles et la croix. Il faut le féliciter.

« Bonsoir, papa.

« GEORGES. »

« *P.-S.* — Moi qui ai mal au cœur pour rien, je suis allé pour la première fois en mer. La mer était vigoureusement agitée, surtout pour une vedette à pétrole, et j'ai gardé un sourire imperturbable et serein. Ce que j'étais fier !... »

L'un ou l'autre journal avait raconté que Guynemer devait porter le drapeau de l'aviation à la Revue du 14 juillet à Paris. Il n'en fallut pas davantage pour qu'on le crût reconnaître et pour qu'on acclamât quelque sosie. En réalité, il avait été question, en effet, de lui confier cette mission, mais Guynemer s'était dérobé à toute possibilité de manifestation. Il détestait la parade s'il adorait la gloire. Déjà malade, il avait voulu suivre son escadrille dans les Flandres, et s'était alité à l'arrivée.

Cette lettre porte bien sa marque, depuis l'étonnement et la joie de l'enfant élevé dans l'opulence qui, le jour de son engagement, a renoncé une fois pour toutes au confort et accepté de débuter comme garçon d'aérodrome, à l'idée d'avoir une chambre à lui dans un hôpital, jusqu'à la violence du tableau où il peint la réduction de l'avion ennemi tombé en pluie de feu : « *Il faut attendre que le sol sèche pour le retirer à la pioche,* » depuis le rire sur le sort du passager boche jusqu'à la camaraderie qu'exaltent le grade et la décoration de son ami, le lieutenant Raymond. Il n'est pas jusqu'au : *Moi qui ai mal au cœur pour rien...* qui ne soit assez plaisant de la part du terrible chasseur qui tient les airs plus longtemps et plus haut que personne.

Le cheick Jabias qui avait vu le Cid au camp termine ainsi l'évocation de ses souvenirs :

Vous dominiez tout, grand, sans chef, sans joug, sans digue,
Absolu, lance au poing, panache au front...

Et le Cid ne se battait pas dans le ciel.

V. — GUYNEMER CHEZ SON PÈRE.

Cependant le cheick Jabias, que la splendeur du Cid a ébloui dans les camps, s'étonne de le retrouver devant le château paternel de Bivar occupé aux plus modestes besognes :

... Que s'est-il donc passé ? Quel est cet équipage ?
J'arrive, et je vous trouve en veste, comme un page,
Dehors, bras nus, nu-tête, et si petit garçon
Que vous avez en main l'auge et le caveçon
Et faisant ce qu'il sied aux écuyers de faire.
— Cheick, dit le Cid, je suis maintenant chez mon père.

Qui n'a pas rencontré Georges Guynemer à Compiègne, chez ses parens, ne le connaît pas tout entier. Sans doute est-il demeuré, à son escadrille, le gai et confiant camarade que rien ne détourne de son but, mais qui se réjouit du succès d'autrui et qui raconte ses prouesses comme s'il s'agissait de coups de billard ou de parties de cartes. La Renommée ne l'a point grisé. Tout au plus a-t-elle, parfois, bien rarement, créé non pas directement autour de lui, mais dans son voisinage, cette atmosphère un peu lourde qui accompagne presque infailliblement la gloire. Quand il a compris ou deviné quelque vague hostilité, quelque envie, il en a souffert comme si, dans son ingénuité, il découvrait le mal. Vous souvenez-vous, dans le *Livre de la Jungle*, de Rudyard Kipling, de cette page où Mowgli, le *petit d'homme*, s'étant rendu compte de la haine dont il est l'objet parmi les bêtes, touche ses yeux et s'effraie de les sentir humides? — Qu'est cela, Bagheera? demande-t-il à son amie la panthère. Et la panthère qui a vécu longtemps parmi les hommes le rassure : — Ne t'inquiète pas : *ce sont seulement des larmes.* — Un de ceux qui ont pu dire à Guynemer : *Ne t'inquiète pas*, non, certes, devant l'inimitié qu'il n'a jamais rencontrée, mais pour quelque mauvais germe de jalousie à peine révélé, a pu savoir la profondeur de son ombrageuse sensibilité. Guynemer, alors, se renfermait en lui-même. Son exubérance avait besoin de sympathie.

L'amitié, aux escadrilles, est rude et mâle. Elle ne s'embarrasse pas de formules. Elle ne se montre pas, elle se prouve. Les jeux de la guerre y rappellent les jeux de collège, et l'on en parle de la même façon. Mais, si quelqu'un ne rentre pas, il faut secouer la gêne que tous éprouvent à table devant le couvert inutile. Aucune douleur apparente, aucun éclat : les cœurs de ces jeunes gens sont touchés en dedans. Il faut y pénétrer pour savoir ce qu'ils sont. Les initiés, seuls, les connaissent. Le passant les prend volontiers pour des gens de sport, joyeux et vifs.

Guynemer est dans la vie sans méfiance. Il n'a aucune arrière-pensée d'ambition personnelle. Les honneurs n'ont pas le pouvoir de ralentir son élan : ni après sa rosette, ni après sa cinquantième victoire, il ne songera au repos. Il ignore la pose, l'affectation, l'hypocrisie et même la diplomatie. Il ne sait même pas que cette simplicité lui donne un charme si frais.

Mais il aime, il adore sa jeune gloire. Ses triomphes, ses citations, ses décorations, il en fait part à tout le monde, certain d'avance que tout le monde s'en réjouira. Comment tout le monde, en France, ne s'en réjouirait-il pas, puisque ce sont là services rendus à la France? Il ne fait fi d'aucun ordre étranger. Il a reçu avec un pareil agrément la croix de Saint-Georges de Russie, celle de Léopold Ier, la croix de guerre belge, l'ordre de Michel le Brave de Roumanie, le *Distinguished Service order*, l'ordre de Karageorge de Serbie, celui de Danilo de Monténégro. Ces rubans de toutes les couleurs lui font une jolie parure. Il ne porte sur la poitrine habituellement que la réduction minuscule de sa rosette, mais parfois, il met bout à bout tous ces petits rubans. Ou bien, il fourre le tas des médailles en vrac dans sa poche et les retire pèle-mèle comme au collège il brassait le contenu de son pupitre en désordre pour en retirer son devoir.

Quand il débarquait à Paris, où l'appelait et le retenait la construction de ses avions, il descendait à l'hôtel Édouard-VII, et de là se précipitait aux ateliers de Buc. Souvent s'il en avait le loisir, il allait dîner chez les parens de son camarade de Stanislas, le lieutenant Constantin. « A chaque apparition, écrit celui-ci, quelque exploit nouveau s'était ajouté aux précédens ou quelque nouvelle décoration ornait sa poitrine. Jamais il ne portait ce qu'il appelait en riant sa « bannière d'orphéon, » mais si on lui demandait de la montrer, il fouillait dans ses poches et en sortait toutes ses décorations pêle-mêle. Lorsqu'il fut nommé officier de la Légion d'honneur, il arriva rayonnant à la maison, et comme ma mère lui demandait la raison de cette joie inaccoutumée : « Regardez bien, madame, il y a « quelque chose de nouveau. » Et ma mère découvrit une imperceptible rosette ornant son ruban rouge (1). »

Cette imperceptible rosette, personne ne la remarquait en effet, si bien que Guynemer s'en fut chez le marchand du Palais-Royal :

— Donnez-m'en, réclama-t-il, une plus grosse, donnez-m'en une énorme. Celle-ci ne se voit même pas.

Le fournisseur en étala d'autres devant lui. Mais il reprit la première et s'en alla en riant comme s'il avait fait une farce.

(1) Notes inédites de J. Constantin.

Ses galons lui avaient procuré le même plaisir. Il n'attendait pas une journée, pas une heure, pas cinq minutes pour se les faire coudre aux manches et au képi. Tout de suite il les lui fallait. Nommé capitaine, le jour même où il avait été décoré du *Distinguished Service order*, il va rendre visite au capitaine de la Tour, blessé et soigné dans un hôpital de Nancy et il s'amuse au jeu de devinette :

— Ne vois-tu pas que je suis changé ?

— Mais non, dit la Tour qui l'aime comme un frère cadet et qui l'a mis dans son cœur à la place de ses trois frères tués à l'ennemi : « C'est la Tour qui m'aime le mieux, » proclamera un jour Guynemer.

— Mais si, mais si !

— Ah ! ta décoration anglaise ?... Elle est fort jolie.

— Il y a autre chose. Regarde mieux.

La Tour découvre enfin les trois galons auxquels il ne songeait point :

— Capitaine ?

— Parfaitement, accentue Guynemer avec gravité. Puis il rit de son beau rire d'enfant.

Capitaine? a-t-on idée de nommer capitaine ce gosse? Comment? Il ne fait peut-être pas un beau capitaine? Il n'a peut-être pas couru assez de risques? Dans son rire il y a tout cela.

« Ennemi de l'ostentation, écrit encore le lieutenant Constantin, il n'aimait pas sortir à pied dans Paris, ennuyé qu'on le reconnût. Les gens qui se retournaient sur son passage l'agaçaient et il ne pouvait s'empêcher de murmurer : « Oh! que c'est odieux d'avoir une tête célèbre! » Le soir, il circulait volontiers dans sa petite voiture blanche, montant les Champs-Élysées, puis allait faire un tour au Bois et, dans le calme et la solitude de la nuit, il oubliait les dangers de sa vie du front pour ne songer qu'au bien-être et à la douceur de l'heure présente. Des souvenirs d'enfance lui revenaient à la mémoire qu'il repassait avec plaisir : « Te rappelles-tu, quand « nous étions en seconde, un jour où nous nous sommes dis- « putés et battus comme des enragés? J'en porte encore une « marque sur le bras. » Il riait à ce souvenir, mais moi, j'étais honteux d'avoir pu autrefois me disputer avec un ami tel que lui. »

Le voici plus vivant encore : « Au mois de mai dernier (1917) arrivant en permission, je rencontre Georges sortant de son hôtel et, tout heureux de le voir, je lui annonce que je viens d'être cité. Aussitôt, il m'entraîne dans un magasin, achète une croix qu'il épingle sur ma vareuse et m'embrasse sans se soucier des gens présens. »

Il a cette grâce adorable du geste, ces trouvailles d'une imagination toute nouvelle. En chaque occasion, il se montre tel qu'il est. Dans l'indignation, il est aussi naturel que dans l'enthousiasme. Un jour, un mauvais plaisant, tandis qu'il est entré à l'hôtel Édouard-VII, dépose dans son automobile une pancarte avec cette inscription : *Les aviateurs au front.* Guynemer se fâche tout rouge et s'irrite de ne pouvoir châtier l'insolent qui s'est hâté de disparaître.

Prié à un déjeuner par le député Lasies, il vante ses camarades au point qu'un des convives ne peut se tenir de remarquer : — Vraiment votre modestie est admirable. — A quoi un autre, mieux avisé, répond : — Il ne manquerait plus que cela qu'il ne fût pas modeste! — On s'étonne, mais Guynemer est enchanté. Il raccompagne l'auteur de la réflexion :

— Tout à l'heure vous m'avez donné tant de joie ! *Ils* ne comprennent pas, voyez-vous, ils ne comprennent pas. Je ne sais pas si je suis modeste, mais, si je n'étais pas modeste, je ne serais qu'un sot. Et ça, j'aimerais bien ne pas l'être. Nous sommes quelques-uns à moissonner tant de palmes qu'on n'est jamais sûr de ne pas avoir reçu plus que sa part. A cause de l'homme des tranchées : celui-là, c'est bien autre chose (1)...

On lui présente des albums et des cartes postales. C'est la menue contribution de la gloire. « Mme de B..., écrit-il à son père, me demande une phrase, une pensée signée sur un album à vendre en Amérique. Je voisinerai avec le général en chef. Qu'est-ce que je pourrais bien mettre, mon Dieu ! »

Une Américaine, logée comme lui à l'hôtel Édouard-VII, veut à tout prix emporter une relique du héros « à la mode. » Elle fait dérober par sa femme de chambre sur une commode un vieux gant de Guynemer et mettre à la place une magnifique gerbe de fleurs. — Cela m'a bien gêné, expliquait Guynemer sans vanité. Car c'était un dimanche, les

(1) *Journal des Débats* du 26 septembre 1917.

magasins étaient fermés : pas moyen d'acheter des gants (1).

Jamais il ne fut pris en défaut de maniérisme. Surtout, il ignore ce genre de pose qui consiste à paraître dédaigner la gloire.

Tant de gloire et tant de jeunesse lui composent un cortège de flatteries, d'adulations et d'hommages féminins. C'est encore aux Chansons de geste qu'il faut recourir pour le mieux expliquer. Dans *Gilbert de Metz*, l'une de nos plus vieilles épopées françaises, la fille d'Anséis est à sa fenêtre : fraîche, fine et blanche « comme fleur de lis. » Deux cavaliers viennent à passer, Garin, et son cousin Gilbert. — Regarde, cousin Gilbert, regarde. Par Sainte-Marie, la belle dame ! — Ah ! répond Gilbert, la belle bête que mon cheval. — Je n'ai rien vu de si charmant que cette jeune fille avec ses fraîches couleurs et ses yeux noirs. — Je ne connais pas de destrier qui se puisse comparer à mon cheval... — Et le dialogue se poursuit ainsi, sans que Gilbert consente à lever les yeux vers la fenêtre qui encadre la jolie fille d'Anséis. Dans *Girart de Viane*, Charlemagne, au Palais de Vienne où il tient sa cour, a mis dans la main de son neveu Roland la blanche main de la belle Aude. La jeune fille a rougi pudiquement et Roland lui-même, le grand soldat, a rougi comme un page. On va fixer le jour des noces, quand un messager qu'on n'a pas annoncé fait irruption dans la salle : — Les Sarrazins sont entrés en France ! — Un grand cri s'élève : « La guerre, la guerre ! » Roland a laissé tomber la main de la jeune fille et sans détourner la tête il court à ses armes et il part.

Guynemer eût vanté son Nieuport ou son Spad comme Gilbert son cheval, et la belle Aude ne l'eût point retenu de partir. Ce Guynemer intact va-t-il, peu à peu, se laisser pénétrer et griser par l'excès incessant des hommages ? Son père, un jour, s'en inquiète, mais il l'a deviné et il rit :

— Rassurez-vous. Je garde mes nerfs comme un acrobate ses muscles. Je me suis donné ma mission.

Au bord de la mer du Nord, après le jour tragique, un de ses camarades, celui qui l'a vu le dernier, m'a dit :

— Il me jetait toute sa correspondance, des tas de lettres : — Lis, si ça t'amuse. — Il ne lisait pas, sauf les lettres d'enfans, de collégiens, de soldats. Et je déchirais.

(1) *Figaro* du 27 septembre 1917.

Ici, n'est-ce pas *l'Aiglon* qu'il faut citer ? Prokesch présente au prince impérial le courrier : des lettres de femmes :

Voilà
Ce que c'est que d'avoir l'auréole fatale.

Dès les premières phrases de chacune, l'Aiglon arrête la lecture : *Je déchire*. Celle qu'il a surnommée la Petite Source *parce qu'elle l'a rafraîchi bien des fois, l'eau qui dort dans ses yeux et qui court dans sa voix*, lui annonce son départ, espérant qu'il la retiendra. Et il la laisse partir, et quand elle s'en va, il murmure son refrain : *Je déchire*... Guynemer a-t-il déchiré des cœurs, comme il laissait déchirer les lettres qu'il ne lisait pas, comme le faucon de saint Julien l'Hospitalier déchirait les oiseaux ? Aucune Petite Source, si fraîche que fût sa voix, ne l'aurait retenu un matin de soleil...

Loin du public, dont il déteste les manifestations, sauf si elles sont très discrètes, Guynemer à Compiègne respire, s'épanouit, se détend. Il redevient l'enfant câlin, délicieux, un peu gâté, bruyant, étourdi, toujours en mouvement, sauf s'il s'absorbe dans quelque travail. Absorbé, on ne peut le tirer de son travail. S'il raconte une de ses chasses, s'il range et colle ses photographies, rien ne le distraira. Il possède un kodak avec lequel il prend l'empreinte de ses victimes avant de les immoler et souvent après l'immolation, et il n'oublie pas de déclencher son ressort avant de mettre en mouvement la mitrailleuse. Car il pense à tout, et dans les momens les plus graves. Un de ses grands plaisirs, en permission, est de mettre en ordre ses images et de les montrer.

De ses yeux qui voient tout, de très loin comme de très près, il distingue tout de suite les moindres changemens dans la disposition des meubles et des bibelots. La maison paternelle s'est peu à peu ornée de ses trophées. Il s'y retrouve davantage à chacune de ses visites. Et il constate que le trois-mâts en miniature qu'il avait construit à sept ans avec des morceaux de bouchons, du fil et du papier, est toujours sur la cheminée de sa mère. Déjà, dans cette construction, il avait montré son esprit observateur, n'oubliant ni la brigantine, ni le grand foc. Il a repris si gentiment sa place parmi les siens, ce grand garçon

couvert de gloire, que sa mère s'oublie à l'appeler Bébé, comme autrefois. Aussitôt, elle s'en excuse. Mais lui :

— Pour vous, toujours, maman.

Sa mère, alors, se prend à songer :

— J'aimais mieux quand tu étais petit.

— Vous ne m'en voulez pas, maman ?

— De quoi t'en voudrais-je ?

— D'avoir grandi.

Il a tant grandi qu'il a touché les astres.

Chez lui, il ne peut se résoudre à la solitude et fait des rondes aux étages pour ramasser des compagnons, des auditeurs. Car il parle sans cesse, avec la même flamme et de la même chose : ses appareils et ses chasses. On l'entend d'une pièce à l'autre. D'étranges lambeaux de phrases passsent les portes :

—... Alors, je me suis embusqué.

Embusqué, lui, mais où donc?

— Oui, dans un nuage.

De quel pouvoir dispose-t-il ? Les miracles de la Bible sont dépassés :

— ... Alors, avec mon aile, j'ai caché le soleil...

L'éblouissement de l'astre gênait sa vue. Au lieu de la main, il interpose l'aile de son appareil.

Il gâte ses sœurs, il n'oublie ni une fête ni un anniversaire. Mais il n'offre pas toujours les cadeaux qu'il rêvait d'offrir :

— J'aurais voulu vous rapporter un Boche...

Il ne recherche pas le monde ; quand le monde vient à lui, il montre sa même gaîté, sa même exubérance. Il a joué à tous les jeux, excepté au grand homme. Mais quand on parle de l'avenir, il arrête la conversation :

— Ne faisons pas de projets...

De l'un de mes carnets de guerre, je détache ce feuillet (juin 1917) qui représente un Guynemer chez lui :

Mercredi 27 juin. — De passage à Compiègne. Chez les Guynemer. *Il* est la séduction même, avec sa souple démarche de « déesse sur les nuées » qui semble lui rester de ses vols, ses yeux incomparables, son agitation perpétuelle, cette force électrique qui est en lui, ce mélange d'élégance naturelle et d'insa-

tiable ardeur, cet élan de tout l'être vers le but. S'il s'arrête, il a encore l'air du coureur antique.

Ses parens ne perdent pas un de ses gestes, pas un de ses mouvemens. Ils boivent ses paroles, ils le regardent, ils l'entendent vivre. Son rire résonne en eux. Ils croient en lui, ils sont sûrs de lui, ils veulent être sûrs de lui. Et, sentant leur certitude, naturelle ou commandée, je me prends à contempler avec mélancolie le dieu fragile de l'aviation, pareil à une de ces statuettes trop fines qu'on craint de voir brisées.

Il parle avec passion, toujours avec passion, de ses combats dans les airs. Pourtant, un autre souci l'emporte à cette heure sur la chasse même, souci, qui, d'ailleurs, s'y rapporte. Il attend un avion magique dont il a donné dès longtemps le projet, pour la construction duquel il n'a pas rencontré tout le zèle souhaité; avec quoi il fera plus de dégâts encore.

Puis, ce sont les albums de ses photographies. Photographies du ciel que peuplent les éclatemens des obus ou les avions ennemis. Il y en a une où l'on voit un appareil en flammes, et, à une certaine distance, l'aviateur qui tombe. La victime a été enregistrée. Ce souvenir met en joie le vainqueur.

J'écarte l'impossible question : — Et vous? Parmi tant de combats, la pensée ne vous vient-elle pas?... Il est si vivant qu'elle ne peut pas lui venir. A-t-il compris? Il explique si simplement :

— En l'air, on a beaucoup de temps. Pendant le combat on n'en a point. J'ai été *descendu* six fois. Et chaque fois, j'ai eu tout le loisir d'y penser.

Là-dessus, il rit, d'un rire d'enfant. Une chance spéciale le protège. Il reçut dans un combat trois balles qui, toutes trois, furent détournées par des obstacles inattendus. Toutes trois.

Voici, maintenant, des photographies de lui-même. Ce n'est pas lui qui les a collectionnées. Ce n'est pas lui qui les présente. Depuis sa plus tendre enfance, on peut le suivre dans la vie. Petit bébé en chemise, il a déjà ses yeux brillans et son ardeur. Le collégien a son beau port de tête. La guerre le prend presque collégien : une bonne figure adolescente, les joues pleines, l'air bien posé et paisible. Un peu plus tard, les traits sont moins naïfs, encore ingénus, mais plus tendus. Plus tard encore, le regard devient plus sévère, les joues plus allongées et plus maigres. Que se passe-t-il donc? C'est le travail de la

guerre qui a ciselé ce visage, affiné et virilisé ensemble cette tête de guerrier. Je le regarde lui-même, un peu surpris de ma découverte. Rapproché de ses anciennes images, il est un peu effrayant à regarder.

Mais il rit, et ce rire clair chasse tous les fantômes...

VI. — L'AVION MAGIQUE

L'enfant qui, pour les poupées de ses sœurs, imagine un lit enchanté, le collégien qui, dans sa classe, au collège Stanislas, installe un téléphone pour communiquer de sa place avec les derniers rangs ou qui, plus tard, fabrique des avions en miniature, l'engagé volontaire de Pau qui, au camp d'aviation, a pénétré par la plus petite porte et consenti à frotter, nettoyer et vérifier les moteurs, avait toujours montré la passion de la mécanique. Devenu pilote, puis chasseur, Guynemer manifeste dans la connaissance et le perfectionnement de la construction, la même ardeur insatiable, la même fougue et la même opiniâtreté que dans ses duels aériens. Il réclame sans cesse des appareils plus vites et plus puissans, mais il ne se contente pas d'exciter les constructeurs, de les brûler de sa propre flamme, il entre dans les détails techniques en praticien, il fournit des indications, il va, toutes les fois qu'il en a l'occasion, visiter les ateliers et procéder lui-même aux essais. Essais parfois dangereux : le 31 décembre 1915, il écrivait au sujet de la mort de l'un de ses camarades, Édouard de Layens, tué par accident : « Cela me ferait moins de peine s'il avait été tué par un Boche, mais cet accident me met en rage. » Il y a chez Guynemer tout un côté mal connu et que l'on ne peut aujourd'hui révéler qu'avec précaution : c'est l'inventeur.

Aucune partie de son appareil, aucune pièce de sa mitrailleuse ne lui sont étrangères. Il les a toutes palpées, maniées, étudiées en elles-mêmes, dans leur position respective, dans l'ensemble. Le dispositif intérieur de l'avion lui doit des aménagemens plus pratiques. Il y a un viseur Guynemer. Il a toujours parlé avec assurance, avec autorité. La gloire, à mesure qu'elle vient, n'a aucunement le pouvoir de le modifier. Il demeure exactement le même garçon impétueux qui suit son idée. Et c'est parce qu'il suit son idée, et que cette idée est entièrement désintéressée, soumise à son service, qu'il se sent

tant de force pour l'imposer. Seulement, aux yeux des autres, le Guynemer du début n'est pas le capitaine Guynemer, officier de la Légion d'honneur, célèbre dans le monde entier. En ce temps-là, dans les ateliers, chez les constructeurs, quand il affirme, quand il dénonce une erreur, quand il réclame un changement, on le trouve bien audacieux et outrecuidant. Un jour, il se fait traiter de *petit jeune homme*.

— Si vous faites une sottise, réplique-t-il, ce sont les petits jeunes gens comme moi qui la paient.

Comme tous ceux qui sont hors des difficultés matérielles, il est impatient et parfois nerveux. Il s'irrite des retards et des résistances. Il voudrait forcer le temps qui ne se laisse jamais faire, et briser les obstacles. Peu à peu, le charme opère dans l'usine comme dans le ciel. Le conquérant des airs conquiert les ateliers. Quand il y arrive, on lui fait fête, non point seulement par curiosité, mais par sympathie et aussi parce qu'on a éprouvé sa compétence. Les ouvriers se réjouissent de le voir monter sur un appareil en construction, expliquer avec son éloquence brève, concise, martelée, ce qu'il veut, ce qui assurera la supériorité de notre aviation. Suspendant leur travail, ils l'entourent, ils l'écoutent. Là aussi, il connaît le triomphe. Quand, les jours de pluie, dans les hangars, il s'en allait chevaucher son avion immobilisé et lui parlait mystérieusement, on le croyait possédé : il cherchait la perfection.

Cependant, il s'est lié avec des ingénieurs remarquables, le commandant Garnier à Puteaux, l'ingénieur Béchereau des ateliers Spad. Ceux-ci l'ont pris au sérieux, ne l'ont pas considéré comme l'aviateur hargneux, toujours en antagonisme avec le fabricant, ont démêlé en lui cet esprit d'invention en mouvement, réalisent ses rêves. L'ingénieur Béchereau, après de longs délais, est décoré pour les services éminens qu'il a rendus. M. Daniel-Vincent, alors sous-secrétaire d'État à l'aéronautique, vient à l'usine pour lui remettre sa croix de la Légion d'honneur. Il aperçoit Guynemer, venu pour assister à la cérémonie, et il a ce geste élégant de lui passer la décoration :

— Remettez-la-lui vous-même. Ce sera mieux.

Au début de septembre 1916, Guynemer a inauguré sur le front l'un des deux premiers Spad. Le 8, il écrit à M. Béchereau : «...Vous savez que le Spad est baptisé. C'était comique

parce qu'*ils* étaient six : un Aviatik, à 2800, un L. V. G. à 2900 et quatre Rumpler (serrés à 25 mètres) à 3000. Quand je suis arrivé à 1800 tours sur les quatre, ils ont été affolés par ce bolide, et quand ils ont repris leur sang-froid et leur mitrailleuse (quelle musique!), il était trop tard. Plus un seul enrayage... » Suivent des détails précieux sur la disposition nouvelle de sa mitrailleuse. Puis il revient sur l'appareil : « Il boucle merveilleusement. La vrille est un peu paresseuse et irrégulière, mais d'une douceur angélique. » Et il indique toutes sortes de petits perfectionnemens que l'on pourrait encore apporter pour le mettre tout à fait au point.

Sa correspondance avec l'ingénieur Béchereau est tout entière consacrée à l'étude de l'avion. Jamais aucune incursion hors de ce sujet. Ainsi collabore-t-il en quelque sorte à la construction et à l'aménagement, et il apporte immédiatement les résultats qui peuvent guider les essais. Sa mitrailleuse, de nouveau, ne lui donne pas satisfaction : « Hier, écrit-il le 21 octobre 1916, j'ai eu dans ma journée cinq Boches (dont trois dans nos lignes), à 10 mètres du bout du canon de ma mitrailleuse, et impossible de tirer. Il y a quatre jours, j'en avais eu deux. C'est amer... Il fait un temps splendide. Espérons que la mitrailleuse va marcher... » Et quelques jours plus tard, il exulte, car il a trouvé la cause de ces enrayages dus au froid, et il a su, par une ingénieuse combinaison, y porter remède : « *4 novembre 1916.* — ... Avant-hier, j'ai eu un biplan monoplace Fokker à 2 mètres; il a basculé dans un groupe de Nieuport; alors on ne l'a attribué à personne. Hier, un Aviatik à 10 mètres, le passager tué du premier coup; l'appareil, perdant des lambeaux de toile, est parti en spirale lente et a dû s'aplatir sur Berlincourt, au diable. Heurtaux a vu le début de la descente, et dix minutes après en a descendu un autre complètement en boule... » Le 18 novembre suivant, il raconte, après avoir donné des détails sur le moteur qu'il voudrait renforcer, ses vingt et unième et vingt-deuxième victoires : « Pour le vingt et unième, c'est un monoplace que j'ai assassiné pendant qu'il commençait à descendre en spirales élégantes sur son terrain. Le vingt-deuxième était un 220 HP. Ils étaient trois (chez nous). Je l'ai attaqué par surprise et en renversement. Le passager s'est levé, mais est retombé avant même de pouvoir déclencher sa mitrailleuse. J'ai tiré deux cents à deux

cent cinquante coups à 20 mètres environ. Le Boche avait pris un angle invariable de 45° aux premières balles. Quand je l'ai lâché, l'adjudant Bucquet l'a repris; au cas où il n'aurait pas été en écumoire, ça l'aura aidé; il a gardé son angle de 45° jusqu'à 500 mètres du sol où il est devenu vertical. Il a pris feu en s'écrasant... »

Le Spad l'enchante. C'est le temps des magnifiques randonnées sur la Somme. Cependant il voudrait mieux encore. Avant de formuler sa requête à l'ingénieur Béchereau, il commence par le mettre en goût : « *28 décembre 1916.* — Ça va assez bien, mais j'ai regretté hier l'appareil photographique. Pugilat serré entre 10 et 2 mètres avec un bel Albatros débrouillard. On n'a échangé que quinze coups. Il m'a coupé le câble double avant à droite. Il ne restait que quelques fils. Lui, a pris une balle dans les reins. Une jolie bûche (25e)! Maintenant, parlons des choses sérieuses. Le Spad 150 HP est bien gratté par le Halberstadt. Celui-ci ne va peut-être pas plus vite, mais monte tellement mieux que ça revient au même. Maintenant, constatons : notre nouveau modèle les aplatit tous... » Cependant il faut gagner encore en vitesse. L'hélice peut aussi être perfectionnée.

Un autre perfectionnement, d'une bien autre importance, lui apparaît dès lors réalisable. Il a conçu le plan d'un avion magique avec lequel il anéantirait l'adversaire. De même qu'il s'obstine au combat, il ne lâchera plus son idée, il la poursuivra, il l'imposera, il en obtiendra l'exécution. Mais il lui faudra déployer une ténacité épuisante; plus d'une fois, devant les objections, devant les résistances, il entrera en fureur. Jamais il ne renoncera. Pas plus à l'usine que dans les airs, ce n'est sa manière. Et quand, après huit ou dix mois de luttes, d'essais, de recommencemens, il aura enfin son prodigieux appareil, il pourra s'en réjouir comme s'il avait lui-même, cette fois, forgé ses armes.

En janvier 1917, il pousse l'ingénieur Béchereau à hâter la fabrication : « Le printemps approche. Les Boches travaillent comme des nègres et il ne faut pas s'endormir : sans cela, couic. » Il a le style impératif. Dès lors, sa correspondance avec M. Béchereau est tout entière consacrée à l'avion magique, à ses dimensions, à ses commandes, à ses ailerons, à son réservoir, à son poids, etc. Il dessine en marge des figures, il discute point par

point chaque détail. Lui aussi, il est constructeur. En février, il écrit à son père : « Mon avion (l'avion magique) dépasse les plus belles espérances, et à bref délai on le verra à l'œuvre. A Paris, je me couche tôt et me lève *id.* Je passe mes journées chez Spad. Je ne pense qu'à cela et m'occupe uniquement de cela. C'est une idée fixe et, si cela dure, je deviendrai complètement idiot. Quand la paix sera signée, je ne veux plus entendre parler d'une arme quelconque pendant six mois... »

Il croit toucher le but. Mais la construction n'avance pas. Toujours quelque imprévu suscite quelque obstacle. Et ce n'est que le 5 juillet (1917), le jour même où le général Franchet d'Espérey doit lui donner la croix d'officier de la Légion d'honneur, au camp d'aviation de l'Aisne, qu'il inaugure enfin l'avion si longtemps attendu, objet de tant de rêves, de tant de volonté, de tant d'espoirs. Dans un combat contre trois D. F. W. l'appareil est percé de balles, et il faut atterrir. C'est à recommencer. Il recommencera dans les Flandres. Il aura le temps, dans sa courte vie, après avoir vu triompher son idée, de l'exécuter lui-même. L'avion magique aura à son actif les 49e, 50e, 51e et 52e victoires de Guynemer.

Comme l'ennemi à la bataille, la volonté de Guynemer a forcé la matière et ceux qui l'accommodent pour les desseins meurtriers des hommes. Quand Guynemer, dans le ciel, déploie ses ailes, Guynemer ainsi armé peut se croire tout-puissant.

HENRY BORDEAUX.

(La fin prochainement.)

SOIXANTE ANNÉES

DU

RÈGNE DES ROMANOFF[1]

NOTES ET SOUVENIRS

1821-1881

I. — LA MORT D'ALEXANDRE Ier ET L'AVÈNEMENT DE NICOLAS Ier

I

Au mois de septembre 1819, le général comte Auguste de la Ferronnays arrivait à Saint-Pétersbourg, en qualité d'ambassadeur de France, et en remplacement du comte de Noailles. Il devait ce grand poste non seulement à ses mérites, à sa naissance et à ses relations avec les souverains étrangers, nouées pendant l'émigration ou en 1815, lors du séjour des Alliés à Paris, mais encore à la confiance affectueuse dont l'honoraient le Roi et les princes de la maison de Bourbon. Elle datait des temps révolutionnaires. Durant ces jours calamiteux, fertiles en misères et en angoisses, il avait vécu près des exilés et déployé à leur service, en partageant leurs dangers,

(1) D'après des documens diplomatiques inédits, complétés, pour la première partie de cette étude, par les ouvrages du grand-duc Nicolas Michaïlowitch et par le récit que fit publier, en 1857, sur l'avènement de Nicolas Ier, son fils, l'empereur Alexandre II.

un ardent dévouement, égal à la franchise avec laquelle il leur parlait. Elle avait parfois déplu. Mais la confiance était restée ; on lui en donnait un témoignage éclatant en l'envoyant en Russie pour y représenter le gouvernement de Louis XVIII (1).

Il n'était pas un nouveau venu pour le tsar Alexandre Ier, ayant été, à une époque antérieure, chargé par le Roi, alors proscrit, d'une mission auprès de lui. Il ne pouvait donc douter de l'accueil bienveillant qui lui serait fait.

La réception fut telle qu'il l'avait espérée. En remettant ses lettres de créance, il eut la joie d'entendre dans la bouche du Tsar des paroles qui témoignaient de l'estime en laquelle le tenait ce prince et de la confiance qu'il était disposé à lui accorder.

« Je suis bien aise, monsieur le comte, de vous voir ici, lui dit l'Empereur, et d'avoir trouvé l'occasion de vous prouver que je n'ai point oublié les rapports que j'ai eus précédemment avec vous. Vous êtes précédé d'une réputation qui me convient, parce qu'elle me fait espérer que nous ne ferons point de politique ensemble, et que, dans vos relations avec moi ou avec mes ministres, vous mettrez cette franchise, cette loyauté sans laquelle, avec moi du moins, on ne fait aucune affaire ou l'on n'en fait que de mauvaises; je vous donnerai moi-même l'exemple de cette franchise. »

Après ce préambule d'un caractère tout personnel, l'Empereur, dans un de ces élans affectueux qui lui étaient familiers et le rendaient parfois si séduisant, prit la main de l'ambassadeur et continua :

« J'aime le Roi, je lui suis sincèrement attaché; je l'aime comme celui qui admire le plus ses qualités et ses grandes vertus, et je crois aussi avoir plus d'une fois prouvé que je porte de l'intérêt à la France; mais je ne vous cache pas que, depuis longtemps, ce qui se passe chez vous m'a donné beaucoup d'inquiétude; elle est encore une preuve de plus de mon attachement pour le Roi et de mon désir de voir son bonheur et celui de la France ne plus être compromis. Les conférences d'Aix-la-Chapelle ont créé entre les Puissances une union qui

(1) Le marquis Costa de Beauregard a publié, en 1900, un volume de *Souvenirs*, tirés des papiers du comte de la Ferronnays (Plon-Nourrit et Cie, éditeurs). Mais ces *Souvenirs* s'arrêtent à l'année 1817, et il n'y est pas question de sa mission à Saint-Pétersbourg.

est et qui doit rester indissoluble; quiconque chercherait à la rompre doit être regardé comme l'ennemi du repos du monde, et justifierait les mesures de sûreté et de conservation générale qu'alors il faudrait prendre contre lui. La France a été volontairement agrégée à cette union d'abord formée contre elle; elle en a accepté les conditions et les conséquences, et dès lors elle a pu compter sur le même appui, sur les mêmes garanties que les autres; ce serait un grand malheur pour la France, monsieur le comte, si elle cherchait à s'isoler, à séparer ses intérêts de l'intérêt général, ou si, par de nouveaux bouleversemens inquiétans pour la tranquillité commune, elle dirigeait derechef contre elle l'attention de l'Europe. »

Ce langage, que justifiaient les nombreuses preuves d'attachement données par Alexandre à notre pays, en 1815 notamment et au Congrès d'Aix-la-Chapelle, où on l'avait vu déjouer par sa fermeté les exigences prussiennes, eût gagné à s'inspirer d'un peu plus de justice et de vérité. L'Empereur était-il sincère lorsqu'il protestait de son amour pour Louis XVIII et de son admiration pour ses vertus? A Tilsitt n'avait-il pas dit de lui à Napoléon que « c'était un homme bien médiocre et tout à fait nul, » et, depuis le rétablissement de la monarchie, ne s'était-il pas plaint à plusieurs reprises de la dignité hautaine avec laquelle ce souverain, se rappelant, quoiqu'il régnât sur une nation vaincue et ravagée par l'invasion, qu'il était Bourbon et roi de France, l'avait reçu aux Tuileries? Était-il juste et véridique lorsqu'il laissait entendre que la politique poursuivie à Paris par le ministre Decazes constituait un danger pour l'Europe? Habile ou non, cette politique, toute d'ordre intérieur, qui tendait « à nationaliser la royauté et à royaliser la nation, » ne menaçait personne. La Ferronnays, dans sa réponse, l'indiqua timidement. Peut-être, en sa qualité de vieil émigré, regrettait-il que le Roi se prêtât à la lutte entreprise par ses ministres contre l'ultra-royalisme? Mais, à supposer qu'il en fût ainsi, il n'en laissa rien paraître.

« Sire, je n'ai point d'expression, dit-il, pour peindre à Votre Majesté la vive et profonde reconnaissance que m'inspire la confiance avec laquelle elle daigne me parler, et combien il est consolant pour moi de m'assurer d'une manière si certaine et si positive que son inquiétude sur la situation de la France n'a d'autres motifs que son attachement pour le Roi et son

intérêt pour ma patrie. Quant aux mesures adoptées par les ministres du Roi, j'espère que l'avenir les justifiera.

— Oui, oui, je sais que l'on a ces intentions, s'écria l'Empereur, mais pourra-t-on les exécuter? Ne fera-t-on pas, au lieu de cela, de nouvelles concessions aux ennemis du Roi? Par exemple, vos anarchistes civils vous laisseront-ils modifier la loi d'élection? Et vos anarchistes militaires ne chercheront-ils pas à désorganiser, en lui donnant de nouveaux motifs de mécontentement, cette belle Garde, modèle des troupes de l'Europe, cette Garde dont la fidélité, le dévouement et l'excellente composition font le désespoir des révolutionnaires, parce que, avec cette formidable barrière, le Trône est à l'abri et la dynastie régnante inébranlable? Au reste, monsieur le comte, que des faits justifient les intentions de vos ministres, et je leur rends toute ma confiance. »

Peu de semaines après, La Ferronnays écrivait au baron Pasquier, ministre des Affaires étrangères, qu'ayant rencontré l'Empereur dans une soirée, celui-ci l'avait entretenu plusieurs fois.

« Néanmoins, il ne m'a pas parlé d'affaires et je ne puis me dissimuler qu'on ajourne maintenant des communications plus intimes, jusqu'à la réception des nouvelles de Paris. On en veut de favorables pour rétablir des relations de confiance et ne pas craindre que des égards extérieurs plus marqués les avouent aux yeux de ces mêmes Puissances qui ont reproché et qui reprochent sans cesse à la Russie sa partialité pour un pays où couve encore, disent-elles, un feu capable d'embraser le reste de l'Europe. »

Malgré tout cependant, l'ambassadeur affirmait que l'attitude qu'il constatait était de la bienveillance et que le jour où son gouvernement aurait effectué ce qu'il annonçait et aurait assuré la continuité de sa marche contre les élémens révolutionnaires, il pourrait compter « sur une contenance ouvertement amicale de la Russie et, au besoin, sur une assistance effective. » Mais en attendant, « après la franchise des premières explications, » on se tenait vis-à-vis de lui dans une réserve « tant de confiance que de démonstrations extérieures. »

La nouvelle de l'assassinat du duc de Berry, qui fut connue à Saint-Pétersbourg au commencement du mois de mars 1820, n'était pas de nature à modifier ces dispositions. Le 8, La Ferronnays reçut l'invitation d'aller dîner le même jour chez

l'Empereur. Alexandre lui faisait dire que, désireux de lui donner dans cette triste circonstance un témoignage non douteux de la part qu'il prenait à la douleur de la famille royale, il ne l'aurait pas invité à un dîner de fête ou de cérémonie, mais que celui auquel il le conviait aurait lieu « en très petit comité. »

S'étant rendu à cet appel, l'ambassadeur s'y vit l'objet de l'accueil le plus cordial et le plus compatissant. L'Empereur et l'Impératrice le pressèrent de questions sur les circonstances du crime, sur la santé de la duchesse de Berry. Le bruit qui courait de sa grossesse était-il fondé et restait-il une lueur d'espérance à la branche aînée des Bourbons si cruellement décapitée dans la personne du prince qui seul était en âge de la perpétuer? Mais l'ambassadeur eut vite fait de comprendre que ces questions, témoignage de sympathie apitoyée, n'étaient que des hors-d'œuvre. En sortant de table, Alexandre l'entraîna dans l'embrasure d'une fenêtre et là, sous le père et l'époux qui s'était associé au malheur d'autrui, apparut le souverain qui, dans le forfait de Louvel, voyait une menace contre toutes les races royales et en imputait la responsabilité à la politique du gouvernement français.

« Mon général, rappelez-vous notre première conversation; dès lors je vous parlai des craintes que me donnait la marche de votre gouvernement; mon imagination, cependant, n'allait pas encore jusqu'à prévoir des assassinats; aujourd'hui, je vous l'avoue, mes inquiétudes n'ont plus de bornes. Voilà, mon cher comte, les funestes conséquences des doctrines qui se prêchent avec tant d'impunité, et qui, je vous en demande pardon, prennent toutes leur source en France. On peut s'attendre à tout; la main de Dieu se retire, il ne reste que sa colère. Il est impossible de ne pas frémir en lisant tout ce qui s'imprime en France; et après l'avoir lu, on ne peut plus être étonné du crime qui vient d'être commis. Les poignards de Sand et de Louvel sont trempés au même feu. Êtes-vous bien sûr que ce dernier assassin n'ait pas de complices forcenés comme lui, déterminés comme lui à braver l'échafaud pour frapper d'autres victimes augustes? »

L'Empereur étant sourd, l'obligation de lui parler très haut gênait La Ferronnays pour donner à la conversation les développemens qu'elle comportait. Il se contenta de déclarer qu'il ne

croyait pas que Louvel eût des complices. L'Empereur ne parut pas convaincu. Il reconnaissait que la rentrée du duc de Richelieu aux affaires, arrachée à son dévouement patriotique par les sollicitations du Roi, était susceptible de remédier au mal; mais la position de ce ministre ne laissait pas d'être délicate, hérissée de difficultés; parviendrait-il à tirer le pays de la situation dangereuse en laquelle il se trouvait?

La Ferronnays s'attachant à rassurer Alexandre, celui-ci avoua que s'il était tourmenté par certaines choses qu'on lui mandait de Paris, il en était d'autres qui ranimaient sa confiance. Dans cette affreuse crise la population de Paris, la garnison, la garde royale s'étaient bien montrées; la consternation et l'indignation avaient été générales.

Il convenait d'insister, dès le début de ce récit, sur la mentalité impériale en ce qui touche la France au moment où La Ferronnays débarquait en Russie. Sous des formes différentes, on la retrouvera par la suite chez les successeurs d'Alexandre; elle caractérisera leur attitude envers notre pays, attitude soupçonneuse, allant sous le règne de Nicolas Ier jusqu'à la menace et fait souvent de récriminations, de bouderies, de critiques, alternant avec des services reçus ou rendus, des remerciemens et des louanges, attitude capricieuse en un mot, jusqu'au jour où l'alliance franco-russe la transformera et stabilisera la confiance entre les deux gouvernemens.

Il n'est pas douteux que cette confiance, le souverain auprès de qui La Ferronnays était accrédité eût voulu l'acquérir; il aimait la France; il l'avait maintes fois prouvé; il était en outre convaincu que, dans l'intérêt de l'équilibre européen, il fallait qu'elle redevînt forte. Mais souverain autocrate, hors d'état de comprendre que les luttes des partis sont inhérentes au gouvernement représentatif, il s'inquiétait outre mesure de celles dont les péripéties se déroulaient dans les Chambres françaises; il tenait pour empesté le vent qui soufflait de là jusque sur son empire. Lorsqu'en 1822 il constatait un relâchement de la discipline dans ceux de ses régimens rentrés de France, après l'invasion; lorsque ses généraux lui dénonçaient comme suspects de tendances révolutionnaires des officiers qui avaient tenu garnison à Paris ou dans d'autres grandes villes du royaume, c'est à la France qu'il imputait la responsabilité de cet empoisonnement. Mais il le faisait sans colère; il y avait de la bien-

veillance jusque dans l'expression de ses regrets, cette bienveillance naturelle dont La Ferronnays avait reçu les témoignages dès sa première audience et qui, cinq ans plus tard, semblait s'être accrue. Au mois de janvier 1825, peu après l'avènement de Charles X, causant avec l'ambassadeur de France et faisant allusion aux débats parlementaires qui, à Paris, mettent aux prises les diverses fractions du parti royaliste, l'Empereur ne cache pas qu'il voit avec anxiété cette désunion entre des hommes si estimables :

« Je crains, dit-il, je vous l'avoue, que cette division dans le parti royaliste n'entraîne de funestes conséquences et ne rende aux libéraux la force et l'espérance qu'ils avaient perdues. Du reste, vous savez mieux que personne combien sont sincères les vœux que je fais pour le bonheur et la prospérité de la France. Le regret que je vous témoigne n'est donc motivé que par la crainte que j'ai de voir l'un et l'autre compromis. Je reçois, d'ailleurs, avec la plus vive satisfaction, l'assurance que vous êtes chargé de me donner, que, quant à la politique extérieure, le gouvernement du Roi ne changera rien aux principes qui dirigent sa marche et sa conduite depuis dix-huit mois, et qui avaient mérité à M. de Chateaubriand la confiance et l'estime de tous les Cabinets de l'Europe. » Pour finir, il faisait dire à Charles X qu'il était son allié le plus dévoué et qu'il formait les vœux les plus sincères pour son bonheur et la prospérité de son règne. Il couronnait cette déclaration en démentant avec énergie les vues ambitieuses dont on l'accusait. « Maintenir la paix, affirmait-il, combattre les révolutionnaires et les attaquer partout, voilà toute mon ambition et la seule gloire à laquelle je prétende. »

Qu'au temps de sa jeunesse, il eût nourri d'autres pensées, surtout lorsqu'à Tilsitt Napoléon, pour assurer sa propre puissance en Occident, lui livrait l'Orient et ouvrait à ses ambitions la conquête de Constantinople, on n'en saurait douter. Mais, depuis, tout en lui était bien changé. L'âge et l'expérience l'avaient assagi, ramené à des pensées plus modestes, ces pensées qui le hantaient jadis lorsqu'il n'était encore que césarewitch et lui faisaient souhaiter de ne jamais régner. Maintenant qu'il était devenu l'arbitre de l'Europe, il considérait comme un devoir impérieux de donner l'exemple d'un renoncement total aux visées conquérantes d'autrefois. Il était sincère

quand il déclarait à La Ferronnays qu'il ne poursuivait plus que deux buts : le maintien de la paix et une lutte sans merci contre les hommes de révolution et de désordre.

Une autre circonstance motivait les dispositions que nous essayons d'analyser. Au cours de son existence, il ne s'était jamais piqué de fidélité conjugale. Marié tout jeune par sa grand'mère Catherine à cette séduisante princesse de Bade, devenue l'impératrice Élisabeth, dont le grand-duc Nicolas Michaïlowitch nous a révélé l'esprit, la grâce et les vertus en publiant les lettres qu'elle écrivait à sa mère (1), il l'avait souvent délaissée sans même essayer de lui cacher ses infidélités dont l'une au moins avait fait scandale par son éclat et sa durée. En 1806, lorsqu'après Austerlitz il était rentré à Saint-Pétersbourg, tandis que s'agitaient autour de lui les femmes de la cour qui, nous dit le grand-duc, son historien, « se croyaient quelque droit sur son cœur, » l'une d'elles, la princesse Narychkine, l'avait emporté sur toutes ses rivales, rendant ainsi publiques ses relations avec l'Empereur, enveloppées jusque-là de mystère. « La belle Polonaise ne les cache plus ; elle obtient tous les jours des faveurs et tout ce qui brigue les honneurs de la cour est à ses genoux. » Puis la naissance d'une fille était venue accroître et prolonger durant plusieurs années l'influence qu'elle exerçait sur son impérial amant, à la grande douleur de l'épouse trahie dont l'unique enfant était morte au berceau et à qui ne restait plus l'espoir de trouver une consolation dans une maternité nouvelle.

Il suffit de rappeler cet épisode qui semblerait mieux à sa place à Versailles au temps de Louis XIV, pour faire comprendre qu'Alexandre avait beaucoup à se faire pardonner. Mais, lorsque, quasi quinquagénaire, dominé par des idées religieuses et peut-être apitoyé sur le sort de la noble créature dont la santé délicate et fragile faisait craindre qu'elle ne succombât sous le fardeau de ses peines conjugales, il revint vers elle, la joie dont elle fut saisie effaça tous ses griefs et sécha ses larmes ; elle ne songea qu'à jouir du bonheur dont elle avait désespéré et qui lui était rendu. Il fut à son comble lorsqu'en 1825, les médecins ayant été d'avis qu'elle devait passer sous un climat plus doux la mauvaise saison qui s'avançait, l'Empe-

(1) Je les ai analysées ici. Voir la *Revue* des 15 mars 1909 et 15 mars 1910.

reur lui annonça qu'il l'accompagnerait. Il était redevenu tel qu'il avait été aux premiers temps de leur mariage avant que les séductions féminines et les éloignemens auxquels, durant tant d'années, il avait été contraint par la guerre et par ses suites, ne l'eussent détaché de sa compagne. Elle le retrouvait avec ses attentions, ses prévenances, sa sollicitude et, pour tout dire, sa bonté coutumière, cette bonté qui, en 1801, dès son avènement, lui faisait supprimer la torture encore en vigueur dans l'empire, et, en 1813, à propos d'un mouvement séditieux en Pologne, lui faisait dire : « La vengeance est un sentiment qui m'est inconnu et ma plus grande jouissance est de payer le mal par le bien. Les ordres les plus sévères sont donnés à mes généraux d'agir en conséquence et de traiter les Polonais en amis et en frères. »

La ville de Taganrog, petite localité de la province du Don, avait été choisie comme séjour des souverains et allait être le témoin du renouveau qui transformait leur existence conjugale, renouveau tardif que devait briser à brève échéance la mort de l'époux, suivie de près par celle de l'épouse, car il était écrit que ni l'un ni l'autre ne rentreraient vivans dans leur capitale.

Ces drames du destin sont toujours impressionnans, et plus encore lorsque leurs péripéties, se déroulant sur les hauts sommets sociaux, sont visibles de tous les côtés, pour tous les yeux. Celui-ci vaut qu'on s'y attarde un moment : mais avant de le rappeler en un résumé rapide, nous devons initier nos lecteurs aux circonstances inattendues qui devaient contribuer bientôt à imprimer au changement de règne et à l'avènement de Nicolas Ier un caractère tragique.

Alexandre n'ayant pas d'enfans, les membres de la famille impériale les plus rapprochés du trône étaient alors ses trois frères, le grand-duc Constantin, héritier de la couronne, résidant à Varsovie en qualité de gouverneur général de la Pologne et rapproché d'âge de son aîné; le grand-duc Nicolas, beaucoup plus jeune, né en 1796 et qu'Alexandre traitait moins comme un frère que comme un fils, et enfin le grand-duc Michel.

De taille très élevée, souple et fort, élégant de gestes, beau de visage avec un regard profond, pénétrant, trahissant l'énergie et la volonté, Nicolas se distinguait, par ces dons corporels, de Constantin à qui la nature semblait avoir pris plaisir à les refuser. Au point de vue intellectuel et moral, la différence

entre les deux frères toute à l'avantage du plus jeune, n'était pas moindre qu'au point de vue physique; aussi, quiconque les voyait ensemble, l'un avec des allures de soudard, portant sur ses traits l'empreinte des origines asiatiques, l'autre si noble d'aspect, aussi bien fait pour plaire que pour commander et se faire craindre, on était conduit à regretter que la couronne fût destinée à Constantin et non à Nicolas. Ce regret existait chez leur frère comme chez l'impératrice douairière Maria Feodorowna, veuve de Paul Ier, que ses fils vénéraient; il s'exprimait en marques de préférence qui n'échappaient pas à Constantin. « On le dit animé de quelque jalousie de l'espèce de prédilection que l'Empereur témoigne pour le grand-duc Nicolas qu'il considère comme son héritier. » Le diplomate qui fait cette remarque au mois d'août 1817 laisse d'ailleurs entendre que le césarewitch n'a nulle envie de régner. « Il se croit destiné à un règne court. On lui a entendu dire : — Si j'avais le malheur d'hériter de la couronne, elle ne resterait pas six mois sur ma tête. » Il n'est pas moins vrai que, d'après l'ordre de succession établi par feu Paul Ier, elle lui était destinée. Telle était donc la situation lorsque se produisit l'événement le mieux fait pour permettre à l'Empereur de faire triompher ses préférences.

Constantin, lorsqu'il avait été investi du gouvernement de la Pologne, était marié depuis longtemps à une princesse de Saxe-Cobourg. Mais les époux vivaient mal, comme séparés et nous ne voyons nulle part que la femme ait accompagné son mari à Varsovie. Au cours des réceptions qui avaient suivi son arrivée, il remarqua parmi les dames de l'aristocratie polonaise qui lui furent présentées la fille aînée du comte Grundzinski, dont la beauté l'impressionna si vivement qu'il conçut le projet de l'épouser, convaincu qu'il serait aisé de rompre les liens de son premier mariage. Mais ce projet ne pouvait se réaliser qu'avec le consentement de l'Empereur. Sollicité par son frère revenu à cet effet à Saint-Pétersbourg, Alexandre commença par lui opposer un refus formel, puis, sur ses instances émues, il céda, mais à la condition que Constantin consentirait à ne jamais régner. Le grand-duc prit envers son frère l'engagement qui lui était imposé. Ceci se passait en 1819. L'année suivante, le 20 mars, paraissait un ukase déclarant dissous son mariage avec la princesse Anna Feodorowna, née prin-

cesse de Saxe-Cobourg, et, le 14 mai, il épousait la comtesse Jeanne Grundzinska, créée à cette occasion princesse de Lowicz.

Son frère ayant ainsi tenu sa promesse, c'était à lui à tenir la sienne. Il la tint en 1822. Au mois de janvier l'Empereur reçoit une lettre dans laquelle le grand duc déclare de la manière la plus précise que, fermement décidé à ne jamais accepter la couronne impériale, il supplie l'Empereur, avec l'autorisation de l'Impératrice mère, de recevoir la renonciation formelle et irrévocable, qu'il fait, pour lui et pour ses enfans, de tous ses droits au trône de Russie. Sans nous arrêter à la question de savoir si cette lettre fut spontanée ou exigée, constatons qu'elle laissait à Constantin l'initiative de la renonciation et attestait son désintéressement.

II

Il semble qu'ayant réalisé ce changement inattendu dans l'ordre de succession, Alexandre aurait dû se hâter de le rendre public et de le porter à la connaissance de son peuple, ainsi que le conseillaient la logique et la raison d'État. Il n'en fit rien; le grand-duc Nicolas, les deux impératrices, un petit groupe de hauts dignitaires y furent seuls initiés sous le sceau du secret. Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est qu'aucun d'eux, pas même le chancelier, comte de Nesselrode, qui aurait eu toute l'autorité nécessaire pour émettre une opinion, ne paraît être intervenu pour démontrer à l'Empereur la nécessité de ne pas cacher l'événement.

Les choses restèrent ainsi durant vingt mois. C'est seulement le 16 août 1823 qu'Alexandre sort de son inaction. Il rédige un long manifeste dans lequel, prenant en considération les motifs qui déterminent son frère à ce grand acte de désintéressement, il donne les plus grands éloges à cette noble conduite, reconnaît que le grand-duc Constantin ne pouvait donner à sa patrie une preuve plus éclatante de son amour et de son dévouement, accepte enfin la renonciation volontaire qu'il fait de tous ses droits à la couronne, et déclare que, dans le cas où lui, Empereur, viendrait à mourir sans laisser d'enfans pour lui succéder en ligne directe, il désigne et déclare le grand-duc Nicolas et, après lui, ses enfans, héritiers du

trône indivisible de l'Empire de Russie, du royaume de Pologne et du grand-duché de Finlande.

Mais après qu'il a eu exprimé aussi fermement sa volonté, sa conduite reste non moins énigmatique que durant les vingt mois qui se sont écoulés depuis la renonciation de Constantin; il glisse sous une enveloppe son manifeste, y joint la lettre que son frère lui a écrite en janvier 1822, cachette ce pli et y inscrit de sa main : *Garder au Conseil de l'Empire jusqu'à ce que j'en décide autrement; mais dans le cas où je viendrais à mourir, ouvrir ce paquet en séance extraordinaire avant de procéder à tout autre acte.* Puis, il mande le prince Lapoukine, président du Conseil de l'Empire, et lui remet le tout sans lui dire ce que contient l'enveloppe, mais en appelant son attention sur l'ordre qu'il y a écrit. En même temps, il fait déposer au Synode de Pétersbourg et dans les Archives du Sénat, en l'entourant du même mystère, un double de ces documens. Enfin le 27 août, pendant un séjour à Moscou, une copie en est remise avec une inscription analogue à l'archevêque Philorète. Alexandre prend ces mesures sans consulter personne et sans se douter des terribles conséquences qu'aura après son trépas sa manière de procéder. Au moment où elles venaient de se produire, le 2 janvier 1826, le prince de Metternich, écrivant au comte de Lebzeltern, ambassadeur d'Autriche en Russie, jugeait comme suit le caractère de l'empereur défunt :

« Rien dans sa tête n'était net; il voulait le bien, mais ne savait comment s'y prendre pour l'atteindre. C'est ce qui est arrivé dans l'affaire si grave de la fixation de la succession et en la plaçant ainsi qu'il l'a fait en 1823, il a créé les embarras de 1825 et 1826. » Le chancelier impérial ne jugeait pas avec moins de sévérité le comte de Nesselrode qui, dans ces circonstances, n'avait rien su prévoir ni rien empêcher. « Il n'a pas ce qui constitue les conducteurs de barques au milieu des tempêtes. »

Pour faire comprendre dans quelle situation difficile devait se trouver le grand-duc Nicolas à la mort de l'empereur Alexandre, nous avons devancé les événemens et résumé à la date où ils se déroulèrent ceux qui ne furent connus que lorsque, brusquement et à l'improviste, la couronne tomba sur son front. Avant d'en décrire les suites, nous devons revenir en arrière et essayer de pénétrer dans l'âme du jeune prince pour

y découvrir quelles impressions il ressentit lorsque lui furent connues les intentions de Constantin et la volonté de l'Empereur. Alexandre les lui révéla en 1819, peu de temps avant le divorce du prince héritier et son mariage avec Jeanne Grundzinska. Mais rien encore ne semblait de part ni d'autre irrévocablement résolu. C'est seulement au commencement de 1822 qu'il sut d'une manière définitive que son frère aîné l'avait désigné comme césarewitch, en exigeant le silence sur cette détermination.

A cette époque Nicolas était marié depuis cinq ans à la princesse Charlotte de Prusse, fille du roi Frédéric-Guillaume IV. Elle en avait quinze lors de ses fiançailles, dix-sept au moment de son mariage, Nicolas vingt et un. Ces cinq années semblent avoir été pour ces deux êtres jeunes et beaux des années de bonheur. Mais, s'il faut en croire les aveux qu'ils ont faits à une époque ultérieure, la perspective de régner, loin de les réjouir, aurait assombri leur existence, comme s'ils eussent vu dans la possession du pouvoir une menace pour leur félicité intérieure. Il est dit quelque part que lorsque l'Empereur ou l'Impératrice mère leur parlait de l'avenir qui leur était réservé à la tête de l'Empire, ils ne pouvaient se défendre de soupirer et de verser des larmes. Mais ces aveux sont-ils bien sincères? Sur le trône l'impératrice Charlotte a toujours donné l'image d'une femme heureuse. Quant à Nicolas, la manière dont il a pratiqué le pouvoir ne laisse pas de trahir la satisfaction de le posséder.

D'autre part, il faut se rappeler qu'en dépit d'accès de franchise feinte ou réelle, qui contribuaient à le rendre tantôt séduisant et tantôt intimidant, la dissimulation était l'un des traits de son caractère. On en trouve une preuve dans ses rapports avec sa belle-sœur l'impératrice Élisabeth. Il lui témoignait beaucoup d'affection, d'égards fraternels, voire de confiance apparente. Mais on conviendra que dans cette attitude, il y avait une part de comédie si l'on se rappelle qu'en 1817, à la veille de son mariage, sa fiancée lui écrivant de Berlin en vue de la conduite qu'elle devrait tenir vis-à-vis des membres de la famille impériale, en arrivant à Saint-Pétersbourg, il lui répondait : « Ma mère pourra vous donner quelques bons conseils qu'avec la meilleure bonne volonté, il m'est impossible de vous donner. Relativement à l'impératrice Élisabeth, toute attention, politesse et respect, mais pas la moindre confiance dans aucun cas. »

A la lumière de ce souvenir, il n'est pas téméraire de le soupçonner d'avoir caché ses véritables sentimens lorsqu'il affectait de regretter que l'Empereur lui eût imposé le fardeau du pouvoir.

Au cours des événemens que nous tirons de l'oubli, un péril redoutable montait autour de la dynastie des Romanoff. Un complot se tramait contre elle dans l'armée, à l'instigation d'officiers rentrés de France après y avoir fait partie du corps d'occupation. Quelques actes révélateurs d'un mauvais esprit, constatés çà et là parmi les troupes, auraient pu le faire soupçonner; mais on les avait considérés comme accidentels et passagers, dépourvus de gravité; on croyait en avoir conjuré le retour par quelques mesures disciplinaires et par la dissolution de toutes les sociétés secrètes sur lesquelles le gouvernement avait pu mettre la main. Ce remède anodin, vu l'étendue du mal, n'avait agi qu'en surface. Il avait laissé debout la conspiration qui se préparait dans l'ombre.

Quoiqu'en 1825 elle existât depuis dix ans, les dissentimens des conspirateurs entre eux en empêchaient encore l'exécution et l'éclat. Leur désaccord portait sur le but qu'il convenait de poursuivre. Les uns voulaient former de la Russie deux républiques, l'une dans le Nord, l'autre dans le Midi, ou même une seule avec trois consuls, des tribuns, une garde nationale qui aurait remplacé l'armée régulière pour la défense du pays. A cette conception, qu'eût complétée l'entière libération des paysans, un autre groupe opposait la formation d'un gouvernement taillé sur le modèle de celui des États-Unis. Enfin, contrairement à ces plans, quelques-uns des conspirateurs, appartenant à la caste aristocratique, entendaient ne concourir à la révolution que si elle s'accomplissait au profit des seigneurs, conservait l'esclavage et, maintenant l'armée sur le pied où elle se trouvait, déclarait la guerre à tous les gouvernemens monarchiques.

Avec des programmes si différens, il n'était pas aisé de s'entendre. Par deux fois, les pourparlers n'avaient abouti qu'à l'ajournement des décisions définitives, à leur ajournement, mais non à leur abandon, car il est un point sur lequel n'existait aucune dissidence : il fallait à tout prix se débarrasser de tous les Romanoff en les massacrant. L'impératrice Élisabeth, sans que l'on sache pourquoi, était seule exceptée de cette pros-

cription générale; du reste, on devait faire main basse sur tous les étrangers.

Le premier projet des conspirateurs avait été de n'éclater que le 12 mars, anniversaire de l'avènement d'Alexandre Ier. Chacun d'eux portait une bague de fer sur laquelle était gravé le chiffre 71 qui représente les 31 jours de janvier, les 28 de février et les 12 premiers du mois de mars. Plus tard, ayant eu connaissance de révélations faites par Wittgenstein, chef de la 2me armée, ils s'étaient déterminés à agir plus promptement, et quinze officiers avaient été choisis pour aller assassiner l'Empereur à Taganrog; d'autres devaient tuer Michel, à son retour de Varsovie. Nicolas et ses enfans devaient être égorgés à Saint-Pétersbourg.

Ces révélations nous fournissent la preuve que le complot, lorsqu'il semblait à la veille d'éclater, était déjà dénoncé. Mais il est probable que les dénonciateurs n'avaient pu donner que des indications générales ni fournir aucun détail. C'est seulement ainsi que se peut expliquer l'inaction de l'Empereur à la suite de leurs aveux; elle touche à l'indifférence. Il lit le rapport de Wittgenstein, le replie, le recachète et n'en parle plus. Il meurt peu après; le pli cacheté est découvert dans ses papiers, envoyé à Varsovie d'où Constantin le transmet à Nicolas qui sans doute ne le reçut qu'après avoir écrasé l'insurrection, car, averti plus tôt, il ne lui eût pas laissé le temps d'agir.

Depuis le départ de l'Empereur pour Taganrog, les nouvelles qu'on recevait de lui ne pouvaient faire prévoir que sa santé fût si près d'être irréparablement atteinte (1). Sa famille et la cour furent donc saisies de stupeur et de consternation lorsque le 7 décembre une lettre du général Diebitsch, chef de sa maison militaire, datée du 27 novembre, leur apprit qu'à la suite d'une indisposition qui semblait légère, son état s'était subitement aggravé et à ce point que sa vie était en danger. On attendit avec anxiété un prochain courrier; il arriva le 8, apportant des nouvelles plus rassurantes, qui rendirent l'espoir et la confiance. L'Impératrice mère ordonna qu'un *Te Deum* serait chanté le lendemain dans la chapelle du palais pour remercier Dieu et lui demander l'entière guérison de l'Empereur. De leur côté, les membres du Conseil de l'Empire décidaient qu'une céré-

(1) Pour cette partie de mon récit, j'ai suivi pas à pas la relation de La Fer onnays dans ses rapports diplomatiques.

monie religieuse analogue aurait lieu à la même heure au couvent de Newski, et à laquelle ils assisteraient.

Or, le lendemain 9 décembre, une lettre partie de Taganrog le 1er, parvenue à Saint-Pétersbourg à six heures du matin, annonçait la mort de l'Empereur. Le porteur de cette triste nouvelle avait reçu l'ordre de ne la communiquer à personne sur sa route, pas même au gouverneur de Moscou. Il devait, en arrivant à Saint-Pétersbourg, remettre les plis qu'on lui avait confiés au gouverneur militaire, général Miloradowitch, ce qu'il fit sans tarder. Dès que le général eut pris connaissance de leur contenu, il se rendit chez le prince Lobanoff, ministre de la justice, et tous les deux allèrent ensemble faire connaître l'événement au grand-duc Nicolas, le seul des frères de l'Empereur qui résidât alors dans la capitale. Après la première explosion de sa douleur, le prince ne songea plus qu'aux devoirs qui lui restaient à remplir; le plus douloureux consistait à prévenir sa mère. Elle était alors, avec toute la cour, à la chapelle du palais, assistant au *Te Deum* ordonné la veille. Sur l'ordre du grand-duc, le médecin de l'Impératrice, par lequel il avait eu soin de se faire accompagner, s'approcha d'elle et lui glissa quelques mots à l'oreille, pour la préparer au malheur qu'il venait lui apprendre. Elle parut éprouver un grand saisissement; elle était à genoux; le grand-duc s'avança, fit signe au prêtre de cesser les chants, et d'une voix altérée lui dit :

« Portez la croix à ma mère. »

A ces mots, qui apprenaient à toute la cour la perte irréparable que venait de faire la Russie, l'Impératrice tomba sans connaissance.

Son fils la fit aussitôt transporter dans ses appartemens où il la suivit accompagné de sa jeune femme qu'il laissa auprès d'elle en disant :

« Restez ici et faites votre devoir; moi je vais faire le mien. »

Quel est-il, son devoir, en cette heure solennelle et troublée? Il sait que Constantin a renoncé à la couronne et que lui-même a été désigné par l'Empereur défunt comme son héritier. Mais ce renoncement et les dispositions prises par Alexandre, qui les connaît? Éloigné de son frère, empêché de correspondre rapidement avec lui, Nicolas peut-il, sans l'avoir consulté, se prévaloir des droits qu'il tient d'un écrit que, sauf un petit nombre

d'initiés, tout le monde ignore? Que ne dirait-on pas et quelle arme il fournirait à la malveillance si, sans autre titre qu'un acte de renonciation que la calomnie présenterait peut-être comme n'ayant pas été volontaire, il se pressait de monter sur le trône, dans l'absence de celui que l'acte de succession y appelle directement?

Nous savons par les confidences ultérieures de Nicolas au comte de La Ferronnays que tel est le drame intime dont les péripéties se sont déroulées dans sa conscience au matin de cette journée du 9 décembre (1), prologue des événemens tragiques qui devaient dix-sept jours plus tard ensanglanter la première journée de son règne. Nous savons aussi qu'il ne lui faut pas longtemps pour décider de sa conduite et prendre un parti. En quittant sa mère, il commence sans tarder à inviter les gens qu'il rencontre à prêter serment au successeur d'Alexandre. Il rassemble les gardes du palais :

« Mes frères, leur dit-il, nous avons perdu notre père; prêtez avec moi serment de fidélité à Sa Majesté l'empereur Constantin Ier et jurez de le servir avec le zèle et le dévouement que vous avez toujours eus pour le service de son prédécesseur. »

Officiers et soldats n'hésitent pas et jurent. Il s'adresse de même à plusieurs seigneurs de la cour, à des officiers de la couronne, à des membres du Conseil de l'Empire, à tous ceux enfin qui sont accourus à la nouvelle de la mort de l'Empereur; il les ramène à la chapelle et, là, leur fait répéter et même signer le serment qu'ont déjà prêté les officiers et soldats de la Garde.

Pendant que ces scènes avaient lieu, la cérémonie religieuse célébrée au couvent de Newski par les soins du Conseil de l'Empire s'achevait. L'office divin était presque terminé lorsqu'un officier mandé par Nicolas fait connaître la nouvelle de la mort de l'Empereur; elle est accueillie par des gémissemens et des larmes; puis, chacun se précipite vers le palais. Le président du Conseil de l'Empire, le vieux Lapoukine, allait en franchir le seuil, lorsqu'il est abordé par le prince Alexandre Galitzin, ancien ministre des Cultes, qui l'interroge : — « Où allez-vous? — Chez l'Impératrice-mère. — Qu'allez-vous y

(1) J'ai adopté les dates que portent les rapports de La Ferronnays et qui sont celles du calendrier romain. Je rappelle que, pour les faire concorder avec celles du calendrier russe, il faut les reculer de onze jours.

faire? — Prêter serment. — A qui? — A Sa Majesté l'empereur Constantin. — En avez-vous le droit? Avez-vous oublié le paquet déposé par vous au Conseil sur l'ordre de l'empereur Alexandre et qui ne devait être ouvert qu'après sa mort? »

Lapoukine avoua son oubli et, pressé de le réparer, il revint sur ses pas en compagnie de Galitzin. Le pli retrouvé avec son inscription impérative, ils se préparaient à l'ouvrir en présence des autres membres du Conseil, mais l'entrée du général Miloradowitch les en empêcha; il était chargé par le grand-duc Nicolas de les inviter à se rendre sans délai auprès de lui pour prêter le serment de fidélité à Constantin Ier, que lui-même avait prêté et fait prêter aux troupes ainsi qu'aux personnages de la cour. Malgré cette espèce d'intimidation, le Conseil décida qu'il n'avait pas le droit, dans la circonstance actuelle, de méconnaître les ordres de l'Empereur défunt; que son premier devoir était de prendre connaissance du papier remis entre ses mains, et de se conformer aux dispositions qu'il pouvait indiquer. En conséquence, le paquet fut ouvert. On y trouva la lettre que Constantin avait écrite à Alexandre en janvier 1822 et le manifeste impérial du 16 août 1823.

Les deux documens ayant été soumis à Nicolas, il reconnut qu'il devait obéir. Quoiqu'il ait ensuite déclaré qu'il ne regrettait rien de ce qu'il avait fait et que, si c'était à recommencer, il agirait de même, il ne pouvait se dissimuler que c'était de sa part une faute lourde de s'être hâté de proclamer Constantin. Toute la ville prévenue croyait à l'avènement de celui-ci, et des courriers expédiés dans toutes les directions pour l'apprendre au peuple russe étaient en route. Il fallait maintenant revenir sur ce qui avait été annoncé, demander aux troupes un second serment annulant le premier.

C'est dans ces conditions que Nicolas accepta la couronne, après s'être assuré une fois de plus que son frère, qui l'avait fait proclamer à Varsovie, était résolu à ne pas régner. Il le déclarait, dans une lettre datée de cette ville, le 7 décembre, c'est-à-dire le jour où lui était parvenue la nouvelle de la mort d'Alexandre, et apportée le 15 à Saint-Pétersbourg par le grand-duc Michel. La situation n'en restait pas moins irrégulière. Proclamé Empereur dans tout l'Empire, Constantin refusait la couronne, mais il n'abdiquait pas, pour ne pas s'embarrasser d'un titre gênant. « C'est un acte essentiel qui manque, »

écrira Metternich. Cependant les embarras qui pouvaient résulter de l'absence d'une abdication publique ne se produisirent pas tels qu'on pouvait les redouter. Les Polonais apprirent avec joie la renonciation de leur gouverneur général à la couronne russe. Ils espéraient qu'il consentirait à devenir roi de Pologne et qu'en les séparant de la Russie, il assurerait leur indépendance. C'était un beau rêve, mais il ne se réalisa pas, Constantin, au grand mécontentement des Polonais, s'étant refusé à le réaliser. Il conserva son poste auprès d'eux, mais trop peu habile pour garder leur faveur, il se fit haïr, après avoir su leur plaire, et c'est sous son gouvernement qu'éclata la terrible insurrection polonaise de 1830, dont il porte devant l'histoire la responsabilité.

III

On a vu que la mort inattendue d'Alexandre Ier ayant dérangé les projets des conjurés, ils en avaient ajourné l'exécution jusqu'à l'époque du couronnement de son successeur. Ils ignoraient encore les ordres laissés par l'Empereur défunt, le renoncement de Constantin et l'attribution de la couronne au grand-duc Nicolas. Mais quand ces dispositions testamentaires commencèrent à être connues, lorsque l'on put soupçonner ce qui se passait entre les deux frères, la sourde agitation que cette espèce d'interrègne causait dans la Garde fit penser aux chefs de la conspiration qui se trouvaient à Pétersbourg que l'occasion était particulièrement favorable pour égarer l'armée et en faire la complice et l'instrument de leurs desseins. Si Constantin acceptait la couronne, ils présenteraient aux troupes l'écrit de feu l'Empereur dont ils avaient connaissance, et prouveraient ainsi que Nicolas était désigné pour lui succéder et que le serment qu'il leur avait fait prêter à Constantin était annulé par ce fait. C'est en invoquant le nom de l'empereur Alexandre qu'ils auraient poussé les soldats à la révolte. Si, au contraire, Constantin refusait de régner, ils allégueraient qu'il y avait été contraint et qu'étant retenu prisonnier à Varsovie, il ne pouvait exprimer sa volonté.

Cependant ils ne pensaient pas tous ainsi. L'un d'eux, le prince Serge Troubetzkoï, prétendait qu'un soulèvement militaire immédiat ferait manquer toute l'entreprise, puisque les

conjurés de Moscou, de Varsovie et d'ailleurs, ne pouvant avoir connaissance de ce qui se passait à Pétersbourg, ne feraient aucun mouvement, tandis que, pour assurer le succès de la conspiration, il fallait que les mesures fussent concertées de manière que l'explosion fût générale et spontanée. Si le coup de main que l'on voulait tenter venait à échouer, tout serait découvert, et les conjurés seraient arrêtés dans tous les coins de l'Empire avant d'avoir pu agir.

Heureusement pour la Russie et pour le nouvel Empereur, cet avis d'une incontestable sagesse ne prévalut pas. Parmi les chefs, tous convaincus que la disparition du tsarisme, en anéantissant l'autocratie, assurerait la régénération du peuple russe, il y avait des hommes plus exaltés que réfléchis, plus pressés que prudens. Trompés par l'exemple de la Révolution française, ils croyaient qu'il suffirait de l'imiter, et de terroriser la Russie pour la conduire à la liberté. Ils devaient bientôt se convaincre de leur erreur et l'expier cruellement. Lorsqu'après l'écrasement de l'insurrection et leur condamnation, on en conduira cinq à la potence, l'un d'eux, Relejeff, reconnaîtra que la fougue de son patriotisme et l'amour de son pays l'ont peut-être trompé; un autre, Pestel, sera plus affirmatif encore : « Ma faute a été de vouloir récolter la moisson avant les semailles. » Mais l'état d'âme que trahissent ces aveux tardifs n'existait pas au moment où s'imposait la nécessité de prendre une résolution.

Troubetzkoï, que, vu sa naissance et son rang à la cour, on s'étonne de rencontrer dans cette aventure révolutionnaire, n'avait ni l'éloquence ni l'énergie de ses contradicteurs. Son opinion, mal défendue, fut dédaigneusement écartée, et celle des gens dont il était devenu le complice adoptée avec enthousiasme. « Liés par un premier serment, disait-on, les soldats croiront remplir leur devoir en refusant le nouveau qu'on leur demandera, et, quand ils se seront compromis, nous les mènerons où nous voudrons. » C'est sur ce fragile espoir que s'embarquent ces malheureux.

Dès le matin du 26 décembre, ils se sont répandus dans les casernes, débauchent par leurs mensonges les soldats que l'ignorance rend crédules et faciles à séduire, et entraînent au dehors le régiment dit de Moscou, les grenadiers de la Garde et les équipages de la flotte. Ces troupes se réunissent sur la

place du Sénat, totalement subjuguées par la promesse qui leur est faite de leur accorder trois jours de pillage. On leur distribue des cartouches; les officiers qui tentent de s'opposer à ce mouvement séditieux sont massacrés ou grièvement blessés.

Non loin de là, aux abords du Palais d'Hiver, l'Empereur avait harangué la foule et venait de lui lire son manifeste d'avènement : docile à ses exhortations, elle s'était dispersée, privant ainsi les conspirateurs d'un concours précieux. En apprenant ce qui se passe sur la place du Sénat, l'Empereur y court; il fait appel au patriotisme, à l'esprit de discipline, adjure les soldats de rentrer dans le devoir. Mais il n'est pas écouté; la mutinerie s'aggrave, les troupes restent sourdes, deviennent menaçantes sous l'action d'une poignée de meneurs, qui les a hypnotisées. Le courage et le sang froid de ce jeune Empereur, qui sont au-dessus du péril qu'il court, son attitude superbe, l'éloquence de sa parole, le dévouement de son frère le grand-duc Michel, qui ne le quitte pas, la présence à l'une des fenêtres du palais des deux impératrices, qui suivent d'un regard angoissé cette scène où Nicolas expose ses jours, contribuent à la rendre pathétique. Quant à lui, loin de céder, et avant d'appeler les troupes restées fidèles, il tente un dernier effort, secondé par Miloradowitch, le gouverneur militaire de la capitale, et par le métropolite de Pétersbourg, qui est accouru revêtu de ses ornemens sacerdotaux. Mais, dès leurs premières paroles, leur voix est couverte par les clameurs des insurgés, retranchés derrière des barricades improvisées; la fusillade éclate; le vieux général tombe mortellement atteint d'un coup de pistolet, et la mitre de l'archevêque est percée d'une grêle de balles. Nicolas, irrité jusqu'à l'exaspération, n'hésite plus; par ses ordres, des canons sont amenés et la mitraille pleut sur cette troupe mutinée, plus à plaindre que réellement coupable, car elle a été abominablement trompée par les instigateurs du soulèvement. En quelques minutes, elle est mise hors de combat; elle se disperse, veut s'enfuir. Mais des prisonniers restent par centaines aux mains du vainqueur, et parmi eux les principaux chefs du complot. Ceux qui parviennent à s'échapper viendront se rendre à discrétion dans la soirée et dans la nuit, après avoir tenté vainement de sortir de la capitale.

Ainsi se réalisait la prédiction du prince Troubetzkoï : l'insurrection était anéantie avant que les complices sur qui elle

comptait dans les provinces eussent pu savoir qu'elle éclaterait ce jour-là. Consternés en apprenant le triste résultat de l'équipée de Saint-Pétersbourg, ils renoncèrent à la recommencer, si ce n'est dans la province de Kiew où, quelques jours plus tard, deux officiers du régiment de Czenigow, le lieutenant-colonel Mourawieff-Apostol et son frère, officier dans le même corps, compromis déjà par les dénonciations des conspirateurs détenus dans la capitale, tentèrent un nouveau soulèvement, en apprenant qu'ordre était donné de procéder à leur arrestation.

Leur régiment étant cantonné à Wassilkow, c'est là que se rendit l'officier de police chargé d'exécuter cet ordre. Le 15 janvier 1826, il se présenta chez le lieutenant-colonel, accompagné d'un feldjager. En les voyant entrer, Mourawieff prévenu d'avance se précipita sur eux le sabre à la main, puis aidé de son frère et de quelques personnes qui étaient avec lui, il les fit jeter en prison. Il assembla ensuite le régiment, et usant du moyen qu'avaient employé à Pétersbourg les conspirateurs, il déclara aux soldats que l'empereur Constantin était prisonnier et attendait d'eux sa délivrance. Il parvint à entraîner cinq compagnies, s'empara de la caisse du régiment, livra au pillage la petite ville de Wassilkow, qui devint en quelques instans le théâtre de tous les excès auxquels peuvent se livrer des soldats ivres et en révolte. Les trois compagnies restées fidèles étaient sorties de la ville. Les Mourawieff l'évacuèrent eux-mêmes avec la bande des révoltés. Dans la nuit du 15 au 16, ils se dirigèrent vers la terre habitée par la comtesse Branitska, dans l'espoir d'y trouver de l'argent. Ils n'en étaient plus qu'à sept verstes, lorsque, le 18, dans la matinée, ils furent atteints par les troupes envoyées à leur poursuite. Le village dans lequel ils essayèrent de se défendre fut promptement entouré; après quelques coups de canon à mitraille, les soldats jetèrent leurs fusils et vinrent demander grâce. Le lieutenant-colonel fut blessé, pris et envoyé à Pétersbourg. Son frère s'était brûlé la cervelle.

Ce fut le dernier épisode militaire de la conspiration du 26 décembre. Au soir de cette journée où Nicolas Ier avait failli perdre la couronne, elle était solidement fixée sur son front; il rentrait dans son palais avec la conviction qu'il était maître de l'Empire. « A six heures, écrit La Ferronnays, on a chanté un *Te Deum* pendant lequel Sa Majesté est restée constamment à

genoux et dans la plus profonde tristesse. Ensuite il a pris son fils dans ses bras et l'a porté lui-même aux troupes qui avaient témoigné le désir de le voir. Les soldats se sont jetés à genoux et ont tous prêté serment à ce jeune Prince comme héritier du trône. L'Empereur ne s'est couché que très tard ; il a parcouru la ville à cheval et a visité lui-même tous les postes. Ce matin, il a encore été voir les troupes. On a célébré l'office divin sur la Grande Place et, à onze heures, tous les régimens sont retournés dans leurs casernes. Sa Majesté a fait grâce entière à tous les simples soldats qui ont reconnu leur faute. Tous ont été conduits ce matin au Château. On leur a encore expliqué tout ce qui s'était passé entre le grand-duc Constantin et l'Empereur ; tous ont prêté leur serment et sont rentrés dans leurs régimens. Le grand-duc Michel a déjà fait manœuvrer ce matin les marins de la Garde. Il ne manquait dans les rangs que ceux qui ont été tués ou blessés hier au soir.

« Cette grande indulgence de l'Empereur a produit sur les troupes la plus heureuse impression ; et cette indulgence n'aura point les inconvéniens de la faiblesse, parce que les chefs de cette insurrection, fort ridiculement conduite, mais beaucoup plus sérieuse qu'elle ne le paraît, sont connus, arrêtés et n'ont aucun pardon à espérer. »

Il en est un cependant qui devait échapper au châtiment qu'il avait encouru : c'est le prince Troubetzkoï dont la participation au complot, lorsqu'elle fut connue, avait causé dans le monde de la cour et dans le corps diplomatique autant de tristesse que de stupéfaction. Il était le gendre du comte de Laval, ancien émigré français et le beau-frère du comte de Lebzeltern, l'ambassadeur d'Autriche. Comme sa demeure touchait à la place du Sénat, théâtre de l'insurrection, il était allé avec sa femme passer la nuit à l'ambassade. Il était couché lorsque le comte de Nesselrode se fit annoncer chez M. de Lebzeltern, et lui déclara qu'il s'acquittait avec le plus vif regret des ordres de son maître, mais qu'il était indispensable que le prince Troubetzkoï accompagnât immédiatement le prince Galitzin, aide de camp de l'Empereur, qui avait ordre de le conduire sans délai devant Sa Majesté. Quelque pénible que fût pour l'ambassadeur d'Autriche cette espèce d'injonction, il eut la sagesse de ne point s'y refuser, et fut lui-même éveiller le prince Troubetzkoï, qui se leva, s'habilla et descendit en uniforme et avec son épée.

Le prince Galitzin la lui demanda, en lui annonçant qu'il était prisonnier. Il le conduisit, ainsi désarmé, au Château. Introduit devant l'Empereur, le prince Troubetzkoï voulut se justifier et même se plaindre; mais en voyant entre les mains du souverain un papier qu'il reconnut, il tomba à genoux et avoua qu'il était trop coupable pour espérer son pardon.

« Tout ce que je puis vous permettre, lui dit l'Empereur, c'est d'écrire d'ici à votre femme que vous vivrez. »

En sortant du palais, un officier de l'état-major le fit monter dans un traîneau et le conduisit, escorté de six cuirassiers, à la forteresse. On sait que, finalement, Nicolas lui fit grâce de la vie et se contenta de l'exiler.

Ce n'était pas tout d'avoir déjoué ce complot redoutable et vaincu l'insurrection ; il importait qu'en se répandant en Europe, le récit de ces événemens ne fût pas dénaturé par une malveillance calomnieuse, préjudiciable au bon renom du gouvernement impérial. Déjà le comte de Nesselrode, chancelier de l'Empire, avait affirmé aux membres du corps diplomatique que rien ne serait changé dans la politique extérieure, et les représentans de la Russie avaient reçu l'ordre de tenir un langage analogue dans les chancelleries auprès desquelles ils étaient accrédités. Mais, à ces premières déclarations, Nicolas Ier crut devoir ajouter l'autorité de sa propre parole. Le 1er janvier, en recevant les ambassadeurs étrangers, après avoir confirmé les dires de son chancelier, il raconta le complot sans en omettre les principaux détails, tout en essayant d'en atténuer l'importance et la gravité. Il n'y avait eu de coupables que les chefs, et encore étaient-ils en petit nombre. Le reste se composait de soldats jeunes et ignorans qui s'étaient promptement repentis de s'être laissé abuser par d'indignes mensonges. Au cours même de l'action, on avait vu des officiers s'élancer pour défendre l'Empereur, bien qu'afin de les armer contre lui, on les eût fait s'engager par « des sermens terribles. » Tout du reste était fini, bien fini, et cette lamentable affaire n'aurait pas de suite.

Mais, avec La Ferronnays qu'il retint après l'audience publique et quand ils furent seuls, son accent changea. Ce n'était plus le souverain parlant avec la prudence et la réserve qui conviennent aux communications officielles. Entre lui et l'ambassadeur de France régnaient, bien avant qu'il portât la

couronne, la confiance et l'amitié, et c'est l'ami qui avait voulu s'épancher librement dans le cœur d'un ami. Il l'attirait à lui, l'embrassait, le faisait asseoir à son côté et après lui avoir rappelé combien il l'aimait, il lui faisait l'aveu de la douleur qu survivait dans son âme au drame poignant du 26 décembre.

« Personne, excepté vous peut-être et ma femme, ne peut comprendre le mal affreux que me fait et me fera, toute ma vie, éprouver le souvenir de cette horrible journée. Mes jours heureux sont finis, mon cher La Ferronnays. Je savais d'avance tout ce que pouvait avoir d'accablant le poids d'une couronne; et Dieu m'est témoin que je repoussais de tous mes vœux celle que des circonstances inouïes me forcent d'accepter. Cependant, les misérables qui ont ourdi ce détestable complot me mettent dans la nécessité de me conduire comme si mon intention eût été de l'arracher à celui à qui elle appartenait.

« Je sais que bien des gens blâmeront la précipitation avec laquelle je me suis conduit au moment où j'ai appris la nouvelle de la mort de l'Empereur. Ce qui s'est passé semble en effet condamner mon empressement à reconnaître mon frère Constantin. Mais j'en atteste le Ciel, et je vous le jure sur mon honneur, je n'ai écouté que la voix de ma conscience. J'ai cru et je crois encore que, si mon frère Constantin eût voulu avoir égard à mes instantes supplications et se rendre à Pétersbourg, nous aurions évité la scène terrible dont vous venez d'être témoin, et le danger dans lequel elle nous a mis pendant quelques heures. Il n'a pas cru devoir céder à mes prières. L'impossibilité de rendre immédiatement public ce qui se passait entre lui et moi, la nécessité de faire cesser la longue et dangereuse incertitude dans laquelle était le public, m'ont forcé alors d'accepter le trône. Mais les conspirateurs ont cru qu'ils avaient trouvé à la fois l'occasion et le moyen d'agir. Ils ont eu l'art de faire croire à une désunion entre mon frère et moi. Ils ont peint ma conduite sous les couleurs les plus odieuses. Ce n'est qu'à force de calomnies et en persuadant aux soldats que le souverain auquel les liait leur premier serment était prisonnier et leur confiait le soin de sa vengeance, que l'on est parvenu à en égarer quelques-uns. Et voilà surtout ce qui, lundi dernier, rendait ma position mille fois plus horrible que je ne puis vous le dire. »

Les larmes de l'Empereur coulaient avec abondance et les

sanglots étouffaient presque sa voix. Après un moment de silence, il reprit :

— Pardon, mon cher comte, je sais que devant un ami je puis épancher mon âme, lui en laisser voir toutes les souffrances, sans craindre qu'il m'accuse de faiblesse. Je vous le répète, je vous dois le premier moment de soulagement que j'aie encore éprouvé. Au reste, mon âme est profondément attristée, mais n'est point abattue, et surtout elle ne doit point le paraître aux yeux de la nation à laquelle je suis fier de commander. Je sais que rien ne peut me mettre à l'abri du fer d'un assassin; le rôle d'un souverain est de le braver; mais je ne crains point les conspirateurs. Je pressens tous mes devoirs, je les connaîtrai promptement et saurai les remplir; mais, dans l'intimité, je puis avouer la pesanteur du fardeau dont le Ciel vient de me charger. A vingt-neuf ans, mon cher comte, il est permis, surtout dans les circonstances où nous sommes, d'être effrayé de la tâche que je n'ai jamais pu croire devoir m'être imposée, et à laquelle, par conséquent, je ne me suis pas préparé. Je n'ai jamais rien demandé au Ciel avec plus de ferveur que de ne pas me soumettre à cette épreuve. Sa volonté en ordonne autrement; je tâcherai de ne pas me trouver au-dessous des devoirs qu'elle m'impose. J'aurai de la clémence; j'en aurai beaucoup; peut-être trouvera-t-on que j'en ai trop. Cependant, les chefs et les instigateurs du complot qui vient d'éclater seront traités sans pitié, comme sans miséricorde. Les lois prononceront leur châtiment, et ce n'est point pour eux que j'userai du droit que j'ai de pardonner; je serai inflexible, cet exemple est dû à la Russie et à l'Europe. Mais je ne puis assez vous le dire, mon cœur est déchiré, et sans cesse j'ai sous les yeux l'affreux spectacle qui a signalé le premier jour de mon avènement au trône.

L'Empereur ayant cessé de parler, La Ferronnays lui dit :

— Il me semble, Sire, que ce triste souvenir doit être adouci par celui des nombreux actes de dévouement et de fidélité dont Votre Majesté a reçu des preuves si touchantes durant cette journée mémorable.

— Je ne les oublierai jamais, déclara l'Empereur.

— En apprenant ces événemens, ajouta La Ferronnays, et à l'idée des dangers auxquels Votre Majesté a été exposée, l'Europe frémira; mais elle sera pénétrée d'admiration en constatant que le prince qui vient de s'asseoir parmi les souverains a su,

dès le premier jour, se montrer digne de la couronne et la défendre avec tant de fermeté.

L'Empereur se redressa, le regard embrasé d'orgueil comme s'il portait un défi à des ennemis invisibles.

— Oh! quant à cela, s'écria-t-il, je vous garantis que ce que Dieu m'a donné, aucun homme ne pourra me l'ôter.

Il entra alors dans force détails sur la conspiration. Les découvertes faites par les enquêteurs démontraient qu'elle avait eu d'immenses ramifications dans l'armée, dans celle surtout que le général Woronzoff avait commandée en France et qui, depuis sa rentrée en Russie, était passée sous les ordres du général Wittgenstein. Woronzoff avait même, à son retour, présenté à l'empereur Alexandre un mémoire où il demandait des réformes dans le gouvernement et l'administration militaire. Quoique à cette époque les idées de l'empereur Alexandre fussent beaucoup moins opposées aux théories libérales qu'elles ne le furent depuis, cependant il se montra très mécontent du mémoire, et son auteur fut tenu pendant plusieurs années dans une sorte de disgrâce. Les propositions de réformes furent ainsi enterrées.

— Votre Majesté croit-elle qu'il y ait quelque étranger compromis? demanda encore La Ferronnays.

— Aucun, du moins jusqu'à présent, répondit l'Empereur. Il paraît que ces messieurs mettaient une sorte de vanité nationale à faire la chose entre eux. Il est possible cependant que les enquêtes nous conduisent à quelques découvertes. Si malheureusement il se trouvait, soit ici, soit à Paris, des Français qui eussent pris part à cette conspiration, je vous en ferai donner avis et j'espère en retour que si la police de France découvrait que, parmi les Russes établis chez vous, il s'en trouvait qui fussent liés au complot, comme probablement ils en seraient les directeurs, j'espère que votre gouvernement nous les ferait connaître et nous donnerait des renseignemens qui importent autant à la tranquillité de l'Europe qu'à celle de la Russie.

Pour finir ce long entretien, l'Empereur s'excusa de ne pas parler de la politique européenne. C'était encore pour lui une chose toute nouvelle; il fallait qu'il sût avant tout où en était la Russie avec tout le monde.

— Mon désir le plus sincère, cependant, est de me maintenir avec toutes les cours de l'Europe sur le pied de parfaite

confiance et d'intimité de rapports qui existaient entre elles et feu l'Empereur. Je sais, mon cher comte, combien Sa Majesté avait à se louer des dispositions du Roi, votre maître, et de celles de ses ministres. Il me semble, en effet, que la France et la Russie ont un égal intérêt à s'entendre et à rester parfaitement d'accord. J'ignore, au surplus, ce que pourront exiger les circonstances et les combinaisons que la marche des événemens pourra faire naître. Ce que je sais, c'est que tant que vous serez avec nous, je croirai à l'amitié du Roi pour moi, et que toute affaire quelconque sera toujours facile à traiter entre nous deux.

Peu de jours après ce suggestif entretien, l'Empereur fit appeler de nouveau La Ferronnays pour lui communiquer les résultats de l'enquête judiciaire qui se poursuivait activement. Il avait voulu l'en instruire lui-même et lui donner le moyen de ne transmettre à son maître, le roi Charles X, que des informations exactes, « dégagées des exagérations de la peur et des suppositions de la malveillance. » Dès ce moment, elles se donnaient libre cours par toute l'Europe, au détriment de la vérité à laquelle se substituaient des erreurs, des mensonges, « des contes absurdes. » Il était vrai cependant que les découvertes faites avaient amené l'arrestation de nouveaux coupables et prouvé que leurs projets, qui remontaient très haut dans le passé, étaient encore plus effroyables qu'on ne l'avait cru.

— Je vous l'avoue, déclara Nicolas, j'ai quelquefois taxé d'exagération les craintes que manifestait souvent feu l'Empereur. Je croyais qu'elles étaient plutôt fondées sur des insinuations étrangères que sur des données positives. Je n'aurais jamais pensé qu'il fût possible de concevoir, de préparer et de conduire en Russie un complot aussi vaste que celui qui vient de se démasquer. Il a fallu l'évidence pour me convaincre; mais aujourd'hui, le doute n'est plus possible. Ce n'est point un complot militaire, c'est une vaste conspiration qui, par d'exécrables forfaits, se proposait d'arriver au but le plus insensé. Je suis décidé à poursuivre mes recherches aussi loin que possible. Le danger auquel nous avons été exposés est un avertissement du Ciel, dont je serais coupable de ne pas profiter. Il s'agit non seulement de l'existence de la Russie, mais de la tranquillité de l'Europe entière.

Dans ce langage apparaît l'erreur que commettait Nicolas Ier

en supposant que la peste révolutionnaire déchaînée dans son pays menaçait les autres États et en méconnaissant que la source du mal était chez lui, et non chez les autres. Que les doctrines de la Révolution française l'eussent aggravé, ce n'est pas contestable. Mais elles n'eussent pas produit les résultats qu'il leur attribuait, si elles n'étaient tombées sur un terrain depuis longtemps préparé pour recevoir et faire fructifier cette semence. L'erreur de Nicolas Ier se prolongera durant tout son règne. Elle le convaincra qu'il est chargé par la Providence de la police de l'Europe, et que c'est son devoir de combattre la révolution partout où elle se propage, en Allemagne, en Autriche, en Pologne, en Hongrie; il oubliera que, si elle gronde chez lui non moins bruyamment qu'ailleurs, la faute en est aux crimes de l'autocratie, au despotisme qu'elle exerce dans l'Empire, au servage des paysans, à la vénalité de la noblesse, à l'exploitation systématique des humbles par les grands, aux conquêtes abusives qui font des peuples annexés un troupeau de martyrs, et en un mot aux iniquités qu'a légalisées le régime impérial pour étouffer chez le peuple le goût et le désir de la liberté.

Les événemens que nous racontons ont conduit nos lecteurs à la fin du mois de janvier 1826. A cette date, La Ferronnays se préparait à rentrer en France; il fut admis, le 29, à prendre congé de l'Empereur. Les propos échangés ce jour-là ne méritent pas moins que les précédens d'être retenus ; ceux de Nicolas achèvent d'éclairer sa mentalité, telle qu'elle était après quelques semaines de règne. L'ayant remercié de ses bontés, La Ferronnays ajouta qu'il était heureux de pouvoir, en arrivant à Paris, rendre compte au Roi de ce qu'il avait vu et lui dire combien la fermeté de l'Empereur, ses intentions généreuses et l'enthousiasme qu'il excitait, étaient propres à dissiper les inquiétudes qu'avaient pu faire naître les derniers événemens.

— Enthousiasme, c'est beaucoup dire, observa Nicolas; je ne m'abuse ni sur sa nature, ni sur sa durée; mais je serai bien aise que vous fassiez connaître la vérité. Cela sera d'autant plus utile que vos journaux ont parlé d'une manière bien peu convenable de ce qui s'est passé ici.

— Ah! Sire, objecta l'ambassadeur, le Roi et ses ministres sont en butte à des attaques bien plus vives, et nos lois sur la presse ne permettent pas de les réprimer.

— Aussi, n'est-ce que par le mépris qu'on peut y répondre, et c'est bien ce que je fais, je vous assure.

— Votre Majesté croit-elle, demanda La Ferronnays, que les conspirateurs d'ici se fussent entendus avec nos libéraux de Paris?

— Je n'ai point à cet égard de données positives, repondit l'Empereur. On croit que Benjamin Constant a été chargé de rédiger un projet de constitution pour la Russie, mais je n'en sais pas davantage, et d'ailleurs vous nous connaissez, vous savez que nous avons trop de fierté pour vouloir que des étrangers se mêlent de nos propres affaires. C'est un trait distinctif de notre caractère.

— Cependant, Sire, il paraît qu'il y a eu quelque agitation en Italie, et cela coïnciderait avec ce qui devait se passer ici.

— Oui, on m'en a parlé. On croit aussi qu'il y a eu des ramifications du complot à Dresde, où elles ont été l'ouvrage de quelques Polonais mécontens, et la Hongrie n'en a pas été tout à fait exempte non plus. Au reste, s'il résultait de l'instruction de toute cette affaire des informations qui fussent de nature à intéresser le Roi, je ne manquerais pas de les lui communiquer, de même que je compte sur ses bons offices à mon égard. Pensez-vous, ajouta-t-il après un moment de réflexion, qu'on fît difficulté en France de livrer les coupables que je pourrais réclamer et contre lesquels il y aurait des preuves positives?

La question surprit La Ferronnays. Comment son interlocuteur pouvait-il supposer qu'en l'absence d'un traité d'extradition, on trouverait en France un gouvernement capable de lui livrer des Français ou des étrangers réfugiés sur son territoire?

— Ce serait impossible, Sire, répondit-il vivement; on ne pourrait qu'expulser les étrangers et surveiller les autres. Votre Majesté peut être persuadée que nous n'y manquerions pas! — Puis, ne voulant pas quitter l'Empereur sans lui donner un avertissement dicté par l'intérêt même qu'il lui portait, il continua : — J'ai du reste la conviction qu'il n'y a pas d'inquiétudes à concevoir pour le moment présent, mais je ne peux m'en défendre pour l'avenir. Ma crainte est fondée sur ce besoin d'innovation, sur ce sentiment général de la nécessité de réformes dans l'administration que je remarque chez les gens les plus dévoués et les plus raisonnables.

— A qui en parlez-vous ! fit l'Empereur. Qui le sait mieux que moi? Au fond, on ne peut empêcher les choses de paraître ce qu'elles sont réellement, et peut-être moi-même, ajouta-t-il en riant, ai-je été, comme grand-duc, libéral en ce sens; mais aussi j'ai distingué et je distinguerai toujours ceux qui veulent des réformes justes en elles-mêmes, et qui désirent qu'elles émanent de l'autorité légitime, de ceux qui ont prétendu les exécuter par eux-mêmes, et Dieu sait encore par quels moyens! Tout cela, mon cher, est bien difficile. Enfin, je compte sur l'aide de la Providence qui nous a visiblement protégés jusqu'ici, et qui, j'espère, ne nous abandonnera pas. Je compte aussi sur l'appui de mes Alliés; cette cause est la leur aussi bien que la mienne.

L'engagement n'était pas, en ce qui touchait des réformes, aussi formel que l'ambassadeur l'eût souhaité. Il en désirait un plus positif en faveur de la paix européenne, il le demanda.

— Votre Majesté a la plus belle armée du monde, mais Dieu, en lui donnant la puissance, lui a donné aussi la modération et, de même que son auguste prédécesseur, elle ne s'en servira sûrement que pour le repos de l'Europe...

— Vous pouvez être parfaitement tranquille à cet égard. On se plaît à me faire la réputation d'un homme aimant le bruit et la guerre; on dit qu'elle m'est nécessaire; il n'en est rien; je suis le plus pacifique des hommes et je ferai de mon mieux pour que la paix ne soit pas troublée; mais il ne faut pas me pousser à bout. Malheur à qui voudrait toucher à la Russie ou la croire déchue! Je saurais alors prouver que nous sommes assez forts pour nous faire respecter et pour veiller à nos intérêts.

La Ferronnays ne nous dit pas s'il fut entièrement rassuré par ces déclarations et par l'assurance que lui donna l'Empereur « que tout agrandissement était loin de sa pensée. » Il constate seulement qu'au moment où l'audience prenait fin, Nicolas lui dit en l'embrassant :

« Revenez-nous; ne nous quittez pas; croyez-moi, nous ferons ensemble de bonnes affaires. »

ERNEST DAUDET.

(A suivre.)

CHRONIQUES DU TEMPS DE LA GUERRE

II[1]

LE "P. C." DES QUATRE-CHEMINÉES

Et maintenant, buvons, car l'affaire était chaude...
V. Hugo.

« Ces choses-là n'arrivent qu'à la guerre. Vous êtes combattant et, le même jour, permissionnaire. Vous faites des projets, vous partez dans deux heures et vous voilà happé dans une bataille : vous ne savez plus si vous avez dix minutes à vivre. Vous êtes trois qui partez ensemble pour cinq cents mètres, et il en reste deux en route : le soir, vous êtes chez vous comme si de rien n'était. C'est cela, la guerre : la surprise, le contraste, le hasard, l'imprévu. Ce sont de sacrés quarts d'heure, mais ils donnent du goût à la vie.

« Oui, continua le colonel, cette nuit des Quatre-Cheminées, je me suis toujours dit que j'en ferais un petit acte. Je mettrais pour titre : *De la coupe aux lèvres* ou *Le Songe d'une nuit d'été*. J'ai l'idée que ce serait quelque chose d'amusant... »

I

Nous dînions ce soir-là à la citadelle de Verdun, mais ce n'était pas en bas, au mess, à la gargote historique de Gartheiser (du Grand Hôtel Gartheiser, à Bar) qui se trouve au rez-de-chaussée, — un endroit magnifique, du reste, que cet antre de la victuaille,

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre 1917

avec la perspective de sa longue table bruyante de dîneurs en bleu horizon et, au fond, la table d'honneur où trônait autrefois l'intrépide petit général D..., dans une pénombre de grill-room, luisante de cuivres, de fourneaux, de bassines, de siphons, tandis que l'alignement des drapeaux alliés fait planer sur la scène une ressemblance auguste de voûte des Invalides. Et le néophyte entrant là pour la première fois écoute religieusement son aîné : « C'est ici qu'a parlé Lloyd George... »

J'avais rencontré le colonel le matin même, dans une écoute de la citadelle. Il arrivait, relevé de la nuit précédente, après une saison assez dure vers le bois des Caurières, et n'attendait plus que les camions qui l'emmèneraient après-demain, lui et son régiment, pour quelques semaines à la campagne. Il était fatigué, amaigri, énervé et ne se souciait pas de descendre à table d'hôte, ni même de dîner à la table du gouverneur et de faire, auprès de personne, figure d'invité. Il avait fait servir chez lui, c'est à-dire dans une des casemates supérieures où il avait ses quartiers de passage. Un colonel, celui-là surtout, est toujours une manière de prince féodal, un seigneur qui se déplace en force, comme les grands d'autrefois, avec ses familiers, son médecin, son cuisinier, même son chapelain, si le cœur lui en dit, bref, avec ce qu'on peut appeler sa « maison. » Peu importe que la chère soit maigre (elle est presque toujours excellente) et que le couvert d'étain soit posé, comme c'était le cas, sur des feuilles de journaux déployées en guise de nappe : il suffit de la présence du maître pour attester le principe. Quand l'ordonnance, ayant disposé la « popote » sur la table de bois blanc qui servait de bureau, annonça que « le colonel était servi, » ce fut exactement comme si le majordome d'une Altesse voyageant incognito nous avait appris que Monseigneur, au lieu de se montrer en public, décidait de souper en petit comité dans ses appartemens.

C'est toujours un nouveau plaisir et comme une légère ivresse de se retrouver dans ce lieu fameux entre les plus illustres qu'est devenue désormais, par la grâce de l'Empereur allemand, la citadelle de Verdun. On n'arrive pas à la satiété de tant de gloire. Le cadre est d'ailleurs par lui-même un des plus étonnans du monde et digne de l'histoire : tout fourmille de visions pour un Rembrandt, pour un Goya. Et rien n'est plus étrange qu'un voyage dans ce Mont Saint-Michel noir,

dans ce prodigieux monolithe percé en caverne pour dix mille hommes, avec ses magasins, ses machines, ses bureaux, immense caravansérail où a passé à peu près toute l'armée française, et qui combine dans ses ombres et ses entrailles de labyrinthe les caractères d'une usine, d'un arsenal, d'un ministère et d'un hôtel.

Mais le principal attrait de ce surprenant décor, c'est la surprise toujours fraîche des personnages qu'on y croise : la presse, les hommes d'État des deux mondes, les potentats de la finance et des affaires, des souverains, des reines, toutes les grandeurs de la terre venues là pour prendre la mesure de cette grandeur nouvelle, rendre hommage à cette majesté. Au reste, ce n'est plus le Verdun de la belle époque, le Verdun en danger et en alerte continue, le Verdun de l'année sublime. Mais qu'il survienne, comme ce soir, un passage de troupes, qu'une relève jette dans les dortoirs des bataillons montant au *boulot* ou redescendant des tranchées, et vous aurez encore un spectacle qui en vaut la peine. Qui aurait eu le privilège d'être condamné à la prison dans l'enceinte de la citadelle, depuis les jours tragiques de février 1916, pourrait se vanter d'une bonne fortune que lui envieraient l'histoire et le roman de l'avenir; il saurait sur la guerre ce que nul n'en saura jamais, ce qui ne sera fixé dans les lignes d'aucun Mémoire et d'aucune chose écrite : il aurait eu, toute vive et frémissante encore, dans la voix des héros, dans les interminables récits des tables animées de chaleur et de vins, la naissante légende des batailles, l'épopée à peine démêlée de la fumée du combat, la gloire se racontant elle-même, encore mal réveillée de l'action de la veille et croyant rêver son histoire.

Que de souvenirs, que de récits n'ont jamais dépassé le seuil de la citadelle, évanouis, oubliés sitôt franchie la grille de la porte Vauban! Qui sait ce qu'ont entendu ces murailles et ces voûtes? Vous avez passé là entre deux de vos victoires, immortels « brigands de Mangin, » — poilus de Fleury et de Thiaumont! Et vous, les plus grands des vainqueurs, désensorceleurs de Douaumont, — gars de Salins et de Passaga, marsouins de Nicolai, tirailleurs de Régnier, zouaves de Richaud, de Prouzergue et de Clermont-Tonnerre, chasseurs de Raoult et de Montalègre, lignards de Parthouneaux, de Steinmetz et de Gail! Et ces noirs retours exténués dans

Verdun, parmi les ruines nocturnes d'une Messine morte et le sombre dédale de la citadelle, dans le sang et la fange de la victoire d'hier, sans spectateurs et sans vivats, effacent les défilés futurs aux acclamations d'un peuple dans la gloire des avenues et la pompe des apothéoses. Ce passé attaché aux murs leur prête une magie plus captivante encore que celle de leurs ombres, le même charme d'évocation qui s'exhale des vieilles pierres et des monumens d'autrefois, mais seulement plus fort d'être si proche de nous, contemporain et fraternel...

C'était d'ailleurs une figure bien singulière que celle de mon hôte, le colonel de R... : immense, maigre comme un fil, et plus long encore, semblait-il, à cause de la longue capote ouverte qui lui tombait jusqu'à mi-jambes, étroit d'épaules et de thorax, d'aspect plutôt dégingandé, avec une tête gamine et une legende de mauvais sujet qui le suivait depuis l'école, un air d'ancien viveur, de joueur, de gavroche et de grand seigneur qui faisait que, quoique soldat dans l'âme, il ne paraissait pas, comme on dit, être tout à fait de la paroisse.

On disait de lui : « Oh! celui-là!..., » comme on parle d'un espiègle ou d'un enfant terrible. Et l'on citait des traits incroyables d'audace, comme cet enlèvement du village de V..., un village fortifié, bourré de mitrailleuses, qu'il vous enveloppait, emportait en un tournemain, en dix minutes, sans une perte, par une de ces charmantes manœuvres *à la housarde*, d'un brio, d'un élan qui eussent illustré leur homme dans une autre époque que celle-ci. Ce diantre de ci-devant était, dans cette morne guerre mécanique qu'est la nôtre, un splendide chef de partisans. C'est un homme qui faisait la guerre pour son compte, comme la chasse, comme l'amour, comme une chose naturelle et le plus divertissant des jeux. Et surtout, pas ombre d'idées humanitaires, sur le droit des gens, par exemple, la justice immanente ou la Société des nations, qu'il vous aurait traitées tout net de fariboles. Il aurait fait merveille dans quelque Vendée ou quelque chouannerie, avec Cathelineau ou La Rochejacquelein, ou plus haut encore dans l'histoire, dans les échauffourées religieuses, les troubles de la Renaissance, à la tête des bandes d'un Strozzi, parmi les capitaines illustres de Brantôme, avec le pourpoint tailladé et la fraise de Clouet.

Enfin, un autre talent qu'il avait était celui de conter parfaitement les histoires. Il en avait toujours tout un lot d'excellentes, généralement fort gaies, et dites avec beaucoup d'humour. Ce soir-là cependant, il était silencieux, contre son ordinaire; le dîner languissait. Chacun de nous observait la même réserve et ne soufflait mot qu'à voix basse, car l'étiquette commande que l'on ne parle pas, quand le « patron » se tait.

Il paraissait absent, pâli par ce long séjour dans le dégel et l'horrible fange des Chambrettes, subissant cette dépression qui accompagne la fin de l'effort, cette détente de l'énergie qui ressemble à un engourdissement. Un grand pli amer lui fripait le visage de chaque côté du nez, encadrait ses lèvres dédaigneuses. Et comme dans une eau-forte de maître, sa figure éclairée de face, subitement grave, les yeux baissés, se doublait par derrière, légèrement courbée en ombre démesurée, sur la voûte de la casemate.

Il mangeait peu, continuait à s'absorber dans sa rêverie. Le lieu étrange, cette espèce de cylindre blanchâtre, avec son appareil rugueux de pierres calcaires, le sol de terre battue, les panneaux de bois blanc couverts de cartes et d'hiéroglyphes représentant des positions de batteries et de tranchées : Mort-Homme, Louvemont, Caurières, Bezonvaux, tout ce que le langage résume dans ce nom de Verdun, — agissaient à la fois sur l'imagination. Tout ce vague dehors nocturne semblait hanter à cette heure notre salle paisible, circuler en silence autour de la sphère lumineuse tracée par notre lampe. Le colonel suivait le cours de ses pensées ; les images récentes en faisaient lever de plus anciennes et se confondaient avec elles. Au lieu de la scène présente, ses yeux en voyaient d'autres dans le même décor. L'atmosphère de Verdun, l'atmosphère captivante de cette cloche de songes où nous nous trouvions enfermés, s'insinuait dans son âme; l'envoûtement commençait, et il se mit à parler lentement, d'une voix sourde, comme si c'était *l'autre*, le « double » que j'avais cru distinguer derrière lui, qui lui soufflait ses mots ou prenait la parole à sa place.

Il disait son premier séjour, ses impressions de novice, son début à Verdun. C'était l'année d'avant, aux derniers jours de l'hiver; la bataille durait déjà depuis deux mois. Il disait l'anxiété, la longue appréhension, puis le voyage, un interminable voyage, avec des arrêts, des à-coups, comme sur une

voie encombrée où l'on ne voit pas le train de tête qui vous retarde; puis un soir, comme par une trappe, on vous jetait dans cette citadelle... Il parlait maintenant plus vite; il sortait de la citadelle, revivait en pensée là-haut ses jours d'épreuves, jusqu'à ce que sa mémoire, s'arrêtant sur un épisode particulièrement saisissant, après le préambule qui commence ce récit et où il exposait ses projets d'auteur dramatique improvisé, il se mit à conter d'un trait l'anecdote qui va suivre. C'est un souvenir tout personnel, un coin de la journée tragique du 23 juin 1916, la plus critique peut-être de toute la bataille, celle où l'on eut lieu de tout craindre et de douter de Verdun, — moins un récit de combat, qu'un « en marge » de la bataille, une suite de « choses vues » par un témoin plutôt que par un acteur du drame.

Maintenant, je laisse la parole au colonel. Je rapporte son discours tel que je l'ai entendu. Il y manquera malheureusement ce qui en faisait le plus grand prix : le décor, cette table, ce couvert de campagne, ce public de soldats en écoutant un autre, l'entourage profond de la citadelle, l'heure, l'éclairage, et surtout la figure elle-même du conteur et du héros de cette histoire.

II

« Vous connaissez, dit-il, le P. C. (1) des Quatre-Cheminées? C'est là que j'étais le 23 juin, — le 23 juin! le jour où on a cru que Verdun y passerait. Ç'a été encore pis que le 21 février : les Boches ont bien failli emporter le morceau... Mais il s'agit des Quatre-Cheminées.

« C'est une espèce de cave au Nord-Est de Froideterre, à mi-côte du ravin des Vignes. On la reconnaît de loin sur le chemin de Thiaumont, à droite, en contre-bas de la route, à ces grosses cheminées de briques inexplicables, et qui du reste ne sont plus que deux, fort ébréchées encore, et de silhouette plus que bizarre. J'ai vu beaucoup de ruines dans cette guerre, je n'en ai pas vu de plus étranges que cette paire de moignons, ces deux manches à vent, ces lanternes dont rien ne justifie la présence dans le paysage. Il faut avoir le nez dessus pour reconnaître qu'elles correspondent à deux portes donnant accès

(1) P. C. — Poste de Commandement.

dans le flanc de la colline. Vous descendez un escalier de quelques marches toujours humides, et vous vous trouvez sous une voûte à peu près comme celle-ci, plus basse, et faite seulement en briques au lieu de pierres. Il y fait noir comme dans un four, car vous remarquez alors qu'il ne vient aucun jour par les cheminées : la voûte est double, et vous ne voyez naturellement que l'enveloppe interne. Avec de la bonne volonté, il serait permis de s'y croire à l'intérieur d'un sous-marin ; et les kiosques qui le surmontent peuvent à la rigueur compléter cette image. Mais vous sentez que le poste est assez vulnérable par ses quatre ouvertures : ces cheminées deviennent une tentation pour les obus : on se figure qu'elles les attirent, et quand on se dit qu'on n'a entre le ciel et soi que cette chemise de briques, on ne peut s'empêcher de trouver que ce n'est pas épais.

« Je suppose que ce devait être un abri à munitions, et c'est ce qui explique la double enveloppe, les deux portes et les manches à vent, autant de précautions contre l'humidité. Car l'eau, dans ce diable de pays, va se percher sur les hauteurs. Certes, l'homme ingénieux qui avait combiné cette cachette était loin de se douter à quoi elle servirait, et qu'au lieu de gargousses on y mettrait des généraux. — Du reste, tout cela a bien changé ; pourtant, au moment de la bataille, ce sont ces petits ouvrages qui ont sauvé la situation. Mais oui, c'était déjà le système Hindenburg ! — Mais ceci est une autre histoire, comme dit Kipling.

« J'habitais donc le P. C. des Quatre-Cheminées, et je devais y être relevé dans cette fameuse nuit du 22 au 23 juin. C'était même dans le secteur relève générale pour toute la division. Le mouvement était en train depuis deux jours, car c'était, dans ce temps-là, une opération compliquée. Faire un mouvement de jour, il n'y avait pas à y songer ; les Boches, de Douaumont, voyaient chez nous comme ils voulaient, et on n'avait dans cette saison que quelques heures de nuit, heures terriblement courtes et jamais assez noires, comme si le jour, à cette époque de l'année, ne pouvait se résoudre à fermer tout à fait les yeux. Il flottait toujours quelque lueur comme par une paupière entr'ouverte. Et ce peu qu'il y avait de nuit, les Boches faisaient de leur mieux pour le rendre impraticable : marmitage, gaz, harcèlement sur toute la longueur des boyaux, et de distance en distance, un barrage fixe, infranchissable comme un rideau

de feu. De ce train-là, on relevait un bataillon par jour; encore y laissait-on des plumes. Et il fallait des hommes aussi aguerris que les nôtres, aussi *à la coule* du mouvement, pour n'en pas laisser davantage. Enfin, l'opération s'achevait : j'avais deux bataillons de sauvés; je n'attendais plus que le troisième, qu'on relevait cette nuit-là, pour m'en aller aussi, et je n'en étais pas fâché.

« J'avais pour cela plusieurs raisons, que je vous dirai tout à l'heure, mais la principale est qu'on devinait un terrible orage sur le point d'éclater. On ne savait pas encore ce qui se préparait, mais cela sentait mauvais. A ce moment-là, nos lignes passaient devant Thiaumont. Quel remue-ménage se faisait, qu'est-ce qui se passait par là dans les ravins? Tout cela se peuplait d'un piétinement sourd et d'une respiration d'armée. L'artillerie redoublait de puissance et de brutalité. Le vacarme ne cessait plus. Le *quinze*, le *vingt et un* pleuvaient comme du petit plomb. Depuis trois jours, le concert allait *rinforzando*. La crise approchait d'heure en heure. Moi, ça m'était égal : j'étais relevé. J'avais tenu le coup de la préparation : aux autres de s'occuper du reste. Après moi, le déluge! Mais il aurait été vexant, avouez-le, d'être chipé dans la bagarre, pincé en refermant la porte par le pan de ma capote, et c'est pourquoi il me tardait de tirer mon chapeau aux Quatre-Cheminées.

« C'était d'ailleurs, je vous en réponds, un ermitage austère : un peu de paille et des cadres de treillage pour la nuit. Le poste servait à la fois au régiment et à la brigade. Les deux états-majors, officiers, plantons, secrétaires, liaison, téléphonistes, s'entassaient là-dedans comme cela se pouvait. Et comme il n'y avait pas le choix aux environs, on avait placé à un bout un poste de secours. C'était une procession de blessés, de civières, et le mouvement du personnel, médecins, infirmiers, brancardiers, aumônier, séparé du reste par un méchant rideau en toiles de tentes : vous voyez d'ici quelle pétaudière. Quelques tables, des lampes d'atelier qui empestaient l'acétylène, des bougies dans des coins, une odeur de mangeaille, de sueur, d'éther, de laudanum. Et comme c'était une nuit de relève, tout était doublé, naturellement : deux brigadiers, deux colonels, et leur suite, une cohue... C'était la foire.

« Moi, encore une fois, cela ne me regardait plus. Mon successeur était arrivé à bon port, je lui avais passé le secteur;

les généraux se mettaient au fait de la situation ; je n'avais plus de commandement, je n'étais plus responsable. Mon dernier bataillon était déjà en route. J'étais rentier. C'est ce qu'il y a de bon dans le métier, d'être instantanément débarrassé de tout souci et de jeter bas son fardeau comme le pousse-caillou pose son sac à la halte horaire, sur le bord de la route. J'étais à partir de cet instant très régulièrement en vacances, d'autant que je partais le jour même en permission. C'était mon tour, on m'attendait ; j'avais des affaires de famille arrangées d'avance à Paris, et même un rendez-vous pour le lendemain chez mon notaire. Tout était convenu avec la division ; mes papiers étaient prêts, il ne me restait plus qu'à les prendre en passant avant de sauter dans le train.

« Mais il fallait encore la permission des Boches, et les Boches ne paraissaient pas d'humeur à la donner. Ils prenaient un malin plaisir à me faire manquer mon rendez-vous. Il pouvait être onze heures, minuit. Le bombardement redoublait. Cela sifflait, miaulait, éclatait, détonait en roulant comme une batterie de tambours, comme les échos multipliés d'un orage en montagne. Cela faisait dans le ravin un volume ! On n'eût pas entendu Dieu tonner. Il semblait même que ces gueux, au milieu de la bourrasque, en voulaient distinctement à notre *cagibi* : peut-être qu'ils avaient flairé le pot-aux-roses ; ils s'amusaient à faire de la dentelle avec nos cheminées, comptant sur un coup de hasard, un ricochet heureux pour fricasser toute la boutique. On aurait juré, ma parole ! qu'ils connaissaient tous ces abris comme s'ils les avaient faits. Je serais curieux de savoir ce qu'il y avait parmi les maçons de Boches déguisés. Vous pensez, dans ces conditions, si nous étions repérés. Et ils pointaient juste, les gredins ! Ce n'est pas notre chemise de briques qui pouvait, en cas de malheur, nous servir à grand'chose : comme parapluie, elle valait autant qu'une feuille de papier à cigarettes. Vous représentez-vous la situation du monsieur qui a son *exeat* en poche, et s'attend d'un moment à l'autre à ce que le ciel lui dégringole sur la tête par la cheminée ? Ç'aurait été, ma foi ! le congé définitif. On était pourtant encore mieux dans ce trou qu'autre part. Et comme je n'avais qu'à me tourner les pouces et qu'on ne s'entendait pas dans ce charivari, je m'étais assis dans un coin et j'avais entamé avec mon adjoint D... une partie d'échecs.

— Un cigare? dit le colonel. Je vous les recommande, ce sont ceux de la citadelle. Il n'y a plus qu'ici qu'on en trouve de bonnes marques. Ces gens de Verdun ne se refusent rien. »

Il en prit un lui-même, l'alluma et, en ayant tiré les premières bouffées, reprit la suite de son récit.

« Mon Dieu! cette partie d'échecs, je ne vous dirai pas que je n'en ai jamais joué de plus excitante. Pousser du bois n'est pas mon fait; je ne pâlis pas sur les problèmes de la dernière page de l'*Illustration*. D'ailleurs, les Boches ne nous ménageaient pas les distractions. Voilà-t-il pas les gaz au beau milieu de la partie? Alors, le poste de secours de commencer à râler. Vous n'oubliez pas que la moitié de la scène représente une infirmerie, des blessés, des mourans en train de geindre sur des grabats, une espèce de tableau des *Pestiférés de Jaffa*, moins le soleil d'Orient et les arcades mauresques. Gémissemens, étouffemens, biberons d'oxygène, masques, tout le tremblement, et moi, tout en poussant mes pions, sans trop savoir si avant la fin ne surviendrait pas un coup qui tout de bon me ferait mat, je me rappelle très nettement que je pensais *in petto* à une vieille image des *Mille et une nuits* de mon enfance, celle du deuxième calender borgne jouant avec le shah de Perse : seulement nous étions deux singes.

« Jusque-là, rien de particulier : bombardement, rafale de gaz, c'était classique, c'était la règle. Au reste, la même séance se répétait depuis trois jours; c'était l'heure où les Boches empoisonnaient le ravin. Je connaissais leurs habitudes et guettais l'accalmie des premières lueurs de l'aube, pour me retirer discrètement avant le petit jour.

« Mais ce n'était encore que le commencement. C'est ici que cela se corse ; vous allez voir.

« Donc, l'intermède des gaz finissait et nous ôtions nos d minos; le tir s'espaçait, s'allongeait, et je songeais à la retraite, lorsqu'il nous croule du ciel un patatras d'explosions qui me font voir trente-six chandelles, — et du coup, en rouvrant les yeux, toutes nos lumières éteintes. Cela recommence au bout de cinq secondes, trois ou quatre fois de suite, moins fort que la première. Je vous fais grâce du tableau. C'était une volée de grenades par nos quatre cheminées. Les Boches! Une marmite dans le poste, en nous faisant sauter tous, nous eût moins atterrés. Nous avions les Boches sur la tête, pendant que

nous les croyions encore à quinze cents mètres, et ce fait terrible nous éclatait sur la nuque comme la foudre.

« L'enveloppe avait résisté ; du reste nous n'en valions guère mieux : nous étions crevés, enfoncés. A quel endroit? Comment? Depuis quand? On se précipite à la porte : toute la crête de Fleury était claire de fusées, illuminée de bouquets comme un balcon de girandoles. On aurait dit une fête, un vrai feu d'artifice. Et il y avait bien de quoi, — pour *eux :* c'était toute la gauche du « groupement » voisin, toute la corniche de Fleury qui venait d'être emportée. Thiaumont risquait d'être tourné par cette brèche: toute la ligne menaçait ruine.

« C'était le désastre. Si vous connaissez le pays, vous vous représentez le danger. Le ravin des Vignes, vers le Nord, forme les deux branches d'un Y, dont l'intervalle est occupé par une espèce de proue, où se trouve le village. C'est sur cette proue qu'étaient les Boches, comme un coin en plein centre; ils enfilaient le ravin dans toute sa longueur. Ils y avaient déjà installé des mitrailleuses, à trois portées de pistolet du poste. Elles criblaient de balles la fente lumineuse de la porte entr'ouverte, et il fallut rentrer dans notre cave au plus tôt.

« Comme surprise, c'était complet. Qu'est-ce qui s'était passé au juste? On ne sait pas. Aucun de nous, dans le fracas du bombardement de tout à l'heure, n'avait perçu le drame nocturne sur la crête de Fleury. Le drame? Rien du tout, peut-être : une avant-garde envoyée pour tâter le terrain et voir ce qui restait de la garnison écrasée... La reconnaissance n'avait dû trouver que des cadavres, elle avait passé à la muette sur la défense anéantie: la barrière vermoulue s'était effondrée d'elle-même, et personne n'avait même soupçonné le craquement.

« Comme vous voyez, c'était sérieux. Impossible d'ailleurs de se rendre compte sur le moment de l'étendue de la catastrophe. Et puis, ce n'est pas moi que la question regardait. Une seule chose était certaine : les Allemands étaient à Fleury ; leurs patrouilles circulaient chez nous. A chaque instant, nous courions le risque d'être enlevés, cueillis, enfumés, qui sait? grillés peut-être comme des renards au gîte, s'il leur prenait la fantaisie d'apporter du pétrole. Qu'est-ce que nous avions comme armes dans ce P. C.? Où en étaient nos lignes? Quelle liaison avec elles? Si les Boches avaient su, pourtant : deux généraux, deux colonels, quelle proie! Se borneraient-ils à ces coups de

sonde ou profiteraient-ils du succès pour brusquer leur attaque? Dans tous les cas, il est clair que nous étions flambés; il ne nous restait qu'à vendre notre peau le plus cher possible. Quant à nous tirer de là, c'était fou d'y compter. Moi, j'avais fait mon deuil de ma permission et je ne songeais plus qu'à faire proprement le grand voyage. Pourquoi le cacher? Nous étions f..., vous entendez? et Verdun ne tenait qu'à un fil : tel est le fait dans sa simplicité.

« Eh bien! les Boches, par bonheur, se contentèrent de patrouiller, au lieu de bourrer sur-le-champ et de pousser devant eux. Ils ont manqué cette nuit-là une des plus belles chances de leur vie. Excès de méthode, voyez-vous! L'assaut était réglé pour sept heures du matin. Seulement, à cette heure-là, l'occasion n'y était plus...

« Mais il n'est pas question de triompher pour le moment. Nous ne pouvions pas deviner où s'arrêteraient les Boches. Ces coquines de patrouilles s'étaient donné le mot pour nous taquiner; elles venaient l'une après l'autre déposer leurs petits cadeaux et placer leurs grenades comme dans une tirelire. On sortait, on tirait quelques coups de fusil ou de revolver, les Boches se dissipaient comme une volée de moineaux; il en revenait d'autres, et c'était à recommencer.

« Ceci n'est rien encore : notre coque *étaláit* et ces pétarades de nuit n'ont jamais fait grand mal. Mais ce qui était abominable, c'était la scène à l'intérieur. D'abord, à chaque reprise, obscurité complète. Et puis, il y avait les blessés. Cela, c'était l'horreur. Les blessés! Même dans les hôpitaux à dix lieues à l'arrière, le bruit de la canonnade, un ronflement d'avion est encore un tourment. Jugez ce que c'est dans un poste environné de périls, en plein champ de bataille, secoué par les explosions, envahi par les gaz, et sur lequel les Boches viennent jeter leurs grenades! Toutes ces souffrances, toutes ces infirmités, toutes ces épouvantes s'agitaient sous leurs pieds comme le moût dans le pressoir. Rappelez-vous enfin que nous sommes dans le noir, et imaginez-vous, si vous en êtes capables, ces cris, ces supplications, ces agonies terrorisées qui, à chaque grenade, demandent grâce... C'était atroce. Un cabanon dans un naufrage. Et cela, dans un P. C., au milieu d'un état-major, à un de ces instans où l'on n'a pas trop de toute sa tête et de tout son sang-froid!...

« Pendant que ces scènes se passent à l'intérieur, il s'en passait aux portes, qui n'étaient pas dans une musette. Si ceux du dedans voulaient sortir, on se pressait du dehors pour entrer. Vous connaissez l'attrait de ces refuges de montagne, où les caravanes égarées se rassemblent en cas d'orage? C'est ce qui arrivait pour notre abri. Tout ce qui vague de traînards, d'isolés, d'échappés de la bagarre, tout ce qui refluait de Fleury par la route ou par le boyau, apercevant une porte, s'y jetait. C'est ainsi que Vaux est tombé. Ils ont fini par être plus de six cents dans le fort et par crever de soif, parce qu'il n'y avait pas d'eau dans les citernes pour tout le monde. Alors, c'étaient des drames!...

« Et au milieu de ces horreurs, des épisodes comiques. Il commençait enfin à faire petit jour. Je guettais ma sortie : et voilà dans le ravin, figurez-vous, un cheval! C'était un cheval échappé, un de ces chevaux d'artillerie qui faisaient le ravitaillement des batteries, dételé de son avant-train sans doute par un obus : ces effets d'explosions, c'est le caprice de la foudre. Le cheval arrivait au trot, je le vois encore, effarouché du bruit de l'obus, et traînant après lui ses traits dont les chaînes lui battaient les jambes. Il hésitait, faisait des appuyés à droite, à gauche, des grâces de cheval de cirque; il regardait d'un œil méfiant derrière lui et repartait au galop, à pointes et à ruades, toujours poursuivi par le bruit, comme par la piqûre d'un taon. Il s'en venait ainsi, l'imbécile, vers Fleury, au lieu de faire demi-tour et d'enfiler le Pied-Gravier et le chemin de Belleville. Le cheval est l'animal le plus bête de la création : et, comme le dit le général Bridges avec son flegme de Gulliver, il faut bien qu'il le soit, car s'il ne l'était pas, ce n'est pas nous qui lui grimperions sur le dos : nous ne sommes pas les plus forts.

« Enfin cet animal chassé par un péril imaginaire s'en allait tout droit chez les Boches. Les Boches lui tirent dessus, vous pensez quel plaisir! Les balles, le vacarme l'affolent, il bute, se relève en sang, tourne, tourne en furieux, comme un cheval de corrida galope dans l'arène en perdant ses entrailles. C'était même fantastique à voir, ce galop solitaire, cette chevauchée lancée dans ce ravin cruel, au petit jour, comme une charge inutile, une folie se brisant la tête à tous les murs. Vous auriez presque dit d'un cheval de l'Apocalypse, et ç'aurait pu être, mon Dieu! l'image de ces dernières heures et l'âme

vagabonde de notre désarroi nocturne qui s'échappait ainsi dans le crépuscule de l'aurore...

« Brusquement, l'animal s'arrêta et comprit. Il fait volte-face, et savez-vous l'idée qui lui entre dans la cervelle? Il pique vers l'abri, lui aussi! — et le voilà qui se précipite dans l'embrasure de la porte, qui lui rappelait sans doute une stalle d'écurie. Il voulait à toute force s'engouffrer dans l'escalier. Il soufflait, hennissait et grattait du sabot, jusqu'à ce qu'il finît par s'abattre et par crever là, le nez raide et les pattes en l'air. Il obstruait l'entrée et devenait gênant. Et elle allait empoisonner le poste, cette charogne... Je fais empoigner des pelles, verser la bête dans un trou de marmite qui se trouvait dans l'encoignure, à peu près défilé aux balles de mitrailleuses... Dieu! que cela durait, cet enfouissement! C'était interminable; ces pattes, il y en avait toujours... Je n'aurais jamais cru qu'un cheval pût les avoir si longues...

« Il faisait grand jour maintenant. Les Boches ne bougeaient plus, leurs patrouilles étaient rentrées. Ils se contentaient pour l'instant de leur succès de la nuit et se bornaient, en attendant de l'exploiter davantage, à nous embêter de loin avec leurs mitrailleuses. Chaque fois que la porte faisait mine de s'entr'ouvrir, une dégelée de balles claquait dans l'embrasure. Il faut savoir que le boyau qui était notre unique chemin (il s'appelait le boyau de Londres) passait à flanc de coteau un peu au-dessous de l'abri : en sortant de la cave, on trouvait d'abord un palier, protégé par les deux panneaux de l'embrasure, puis un plan incliné en pente assez rapide, vu en espalier de Fleury, et enfin le boyau comme le fossé au pied d'un talus; il y avait donc dix mètres à franchir en pleine vue des Boches et où il fallait, comme on dit, leur passer sur la moustache; c'était un passage malsain, et un mur de cadavres allongés sur le talus formait un de ces objets qui donnent à réfléchir. Ils étaient peut-être quinze ou vingt sur cet espace de dix mètres, tués autour de la porte, comme des mouches sur du papier à miel. Je n'avais nulle envie de grossir le tableau. Nous le considérions, mon adjoint et moi, accoudés sur le seuil et allongés sur l'escalier; nous mesurions la distance avant de tenter le saut, et c'était, je vous jure, un jeu plus passionnant qu'une partie d'échecs.

— Il faut se décider, fit D... : le temps marche; dans une heure, il sera trop tard.

— Je suis aussi pressé que vous, lui dis-je, mais ce n'est pas le moment : écoutez ce barrage sur le boyau.

— Il sera fini quand nous passerons. Et puis, s'il faut attendre que les Boches ne tirent plus!... Ma foi! tant pis, au petit bonheur. Je me risque.

— A votre aise! Mais vous avez tort.

« Il monte sur le palier, se baisse, prend son élan... Avez-vous vu bouler un lièvre à la chasse, cette culbute qu'il fait par-dessus les oreilles, quand il reçoit la charge de près, en pleine tête? C'est à peu près le bond que je vois faire à D... Il roule jusqu'au bord du boyau, une balle dans le ventre. Il fallut ramper jusqu'à lui en s'aplatissant le long des cadavres, et le ramener par les jambes. On le descendit évanoui au poste de secours. La balle avait broyé l'os iliaque, la vessie. Je l'installai dans mon manteau pour y rendre le dernier soupir. Pauvre D...!

« Enfin, il était près de cinq heures : je rassemble ma liaison, le major, les secrétaires et, — voyez ce que c'est que la chance! — le passage se fait sans accroc. Sans doute que les Boches avaient une distraction. Il n'y avait que ce diable de médecin qui se faisait attendre; force fut de retourner exprès pour le chercher, — toujours à plat ventre, — à côté de cette haie de cadavres : je crois que je commençais à les connaître tous. Ainsi, j'ai fait trois fois cet aller et retour sans une égratignure, tandis que ce pauvre garçon... Que voulez-vous? La guigne!...

« Cette fois, nous étions au complet, et nous voilà en route, à la queue leu-leu, tête baissée, allongeant le pas, enjambant des cadavres. Il en était plein, ce boyau : ce n'était qu'une fosse pendant deux cents mètres. On l'a comblé plus tard et on en a creusé un second à côté. Mais nous allions vite, vous pensez, sans songer à philosopher. Les balles nous sifflaient aux oreilles : il fallait arriver au carrefour du Pied-Gravier; une fois là, nous étions sauvés. La vallée oblique vers la Meuse et échappe aux vues de Fleury. Alors, je m'aperçus que j'avais oublié mon manteau, — un manteau neuf, encore! L'idée ne me vint pas d'aller le rechercher.

« Quand je dis sauvés, c'est une manière de parler. Sauvés des balles, c'est vrai, mais il restait à traverser un joli marmitage. Cette vallée en arrière de la croupe de Froideterre, c'était une région de batteries, et les Boches l'arrosaient sans

arrêt depuis trois jours. On pouvait continuer par le boyau, qui suit le fond de la vallée; mais je me méfiais des gaz. Je préférai prendre par la côte, dans le *bled*, à travers les batteries, au hasard de tomber dans un tir; j'en serais quitte pour un détour. Le docteur trouvait plus sûr de prendre le boyau. Nous nous séparâmes. Je ne l'ai plus jamais revu.

« Moi, j'allais tel qu'en songe, avec une facilité surprenante, sans rencontrer âme qui vive, comme à travers un astre éteint. Sauf un tir lointain sur Thiaumont, pas un bruit : quel silence! Ah! les Boches pouvaient s'épargner la peine de tirer! A quoi bon? Tous leurs coups seraient tombés sur le néant. Ce n'étaient qu'affûts fracassés, roues brisées, un carnage de chevaux éventrés pêle-mêle avec leurs caissons, une destruction, un ravage béans; et, au milieu de ce monde mort, une image que je n'oublierai jamais : deux artilleurs, deux spectres, avec des mines de revenans, servaient une pièce, leur dernière pièce de 75; noirs, suans, les cheveux en salade, chemises ouvertes, bras nus, près d'une pyramide de douilles, les yeux hors de la tête, comme des démons, ils tiraient, ils tiraient au milieu des ruines de leur batterie; ils tiraient sans pointer, sans ordres, sans corrections; ils tiraient, — sur quoi? dans la lune! et chargeaient, feu! rechargeaient, comme des damnés ou comme des brutes. Je pense qu'ils étaient devenus fous. C'est la dernière vision que j'ai emportée de la bataille : je n'ai jamais rien vu de plus approchant de l'enfer... »

III

Ici le colonel s'arrêta en fermant les yeux, comme s'il y cherchait encore l'image de cette scène. Cela ne dura que quelques secondes. Puis il reprit, avec une expression nouvelle :

« Vous est-il arrivé de quitter Paris un soir de janvier? Vous laissez derrière vous la boue, la neige fondue, les noirceurs sales des avenues qui conduisent à la gare, et qui ont déjà des tristesses excentriques de banlieue. Ce sont les dernières visions que vous emportez avec vous. Le lendemain, en ouvrant les yeux, c'est la lumière, l'éclatante joie d'une aurore provençale, le soleil du Midi sur le château des Papes, c'est Marseille, c'est Hyères, c'est la mer bleue qui baigne Naples, l'Orient. Une nuit sépare l'hiver de l'éternel printemps.

« Je sortais de la mort, de l'horreur, des ténèbres, et je revoyais le monde comme pour la première fois. Quel contraste ! Des champs, des blés, les files de peupliers qui bordent la rivière : une journée, la plus radieuse de l'année; la matinée la plus divine et la plus virginale; aucune trace de la guerre : des hommes se promenaient sans casques, sans capotes, jouissaient de la lumière du jour, comme si la bataille n'avait été qu'un mauvais rêve, une illusion pénible de mon imagination malade. Je croyais sortir d'un tunnel et découvrir soudain la verdure, la campagne, comme les Hébreux pénétrèrent dans la Terre promise, comme on entre parfois en songe dans la félicité de quelque Eldorado. Il me semblait recevoir tout d'un coup la vie et voir la nature pour la première fois.

« J'arrivai à la Meuse. La vue de l'eau me fit connaître une chose bien singulière : c'est que j'avais soif. Il y avait quinze heures que je n'avais bu. La soif, c'est une des pires souffrances de la guerre. Un champ de bataille, c'est le désert, le pays de la soif; le manque d'eau est une des tortures de ces régions du feu. Des hommes, faute d'eau, boivent leur urine dans leur casque. Je mourais de soif et ne m'en étais pas aperçu. Trop de sensations violentes m'avaient distrait de ce besoin. L'aspect de l'eau le réveilla comme une brûlure. C'était celle de la rivière, une eau suspecte, défendue, où des morts achevaient de pourrir. J'étais seul, je me couchai à plat ventre sur la berge, et, — pardonne, ô Gédéon ! pardonne, Ardant du Picq (1) ! — je bus, je bus à longs traits, je humai cette fraîcheur comme jamais chien de meute n'a lampé à l'heure du bat-l'eau la glace des étangs de Commelles ou de Vallière.

« Le régiment était cantonné à Thierville. Je cours au bureau, installé dans le presbytère, un joli presbytère où il y avait un jardin, des roses... L'auto de la division attendait à la porte ; je trouvai du lait, j'en avalai coup sur coup plusieurs tasses. Je ne pouvais me rassasier de boire. A l'état-major, tout fut réglé en cinq minutes. Il ne pouvait y avoir aucune difficulté, n'est-ce pas ?...

« Je me mariais... »

(1) I Reg. VII. 5-8. Le colonel a lu les *Études sur le Combat*, qui sont le bréviaire de l'officier moderne, et qui portent en épigraphe ces mots : *Méditons Gédéon*. Gédéon est certainement le guerrier de l'antiquité israélite le plus populaire en France.

Il glissa ce mot étonnant à voix basse, comme une confidence presque excessive, qui lui eût échappé malgré lui. L'effet fut saisissant. C'était un de ces traits qui peignent l'incohérence de la guerre, cet amalgame prodigieux de la vie et de la mort qui se coudoient ici et se mêlent plus brusquement que partout ailleurs, cette existence en partie double où la vie de hasard se soude si bizarrement à la vie régulière, où sans transition le combattant se retrouve citoyen et civil. La plupart du temps, à la guerre, ce second personnage est tenu fort secret ; il se cache avec soin sous l'uniforme en apparence le plus déboutonné. Une telle confession à elle seule avait de quoi surprendre. Cet affleurement involontaire de dessous si jalousement dissimulés manifestait l'émoi où le souvenir de cet épisode avait jeté le narrateur... Un conteur ordinaire eût, je n'en doute pas, commencé son histoire par où le colonel venait de terminer la sienne et eût développé l'angoisse d'une si étrange veillée de noces; mais pour des militaires, ç'eût été le monde renversé. Il fallait une émotion bien exceptionnelle pour expliquer ce discret aveu : ce simple mot achevait de peindre le désordre de la nuit... Nous demeurions songeurs devant ce roman inexprimé. Quelle femme s'était attaché le chef si séduisant, le parfait homme à bonnes fortunes qui nous parlait ici? Je savais qu'il avait perdu depuis peu un grand fils d'une vingtaine d'années, dans une chute d'aéroplane. Il ne pouvait donc s'agir que d'un second mariage. J'essayais de me figurer ce vague profil perdu, comme à la fin d'un conte tragique on dessine en cul-de-lampe le caprice ou l'énigme d'un visage de femme.

Le colonel poursuivait :

« A dix heures et quart, je roulais, et c'était le « train bleu, » les parlotes et les impatiences des permissionnaires, le restaurant, le bordeaux et les seaux de glace de la Compagnie des Wagons-lits, les paisibles méandres de la vallée de la Marne, le vieux clocher de Meaux entre les marronniers du mail, Paris... Neuf heures plus tôt, je sortais à plat ventre du P. C. des Quatre-Cheminées. J'étais frais! Mal lavé, pas rasé, une barbe de quatre jours, en capote de soldat, sale encore de la poudre et de la poussière de Verdun, mon casque bossué, fagoté, Dieu sait comme! — un vrai poilu, enfin.

« Ma fiancée, — le colonel baissait encore la voix et choisis-

sait ses mots, — ma fiancée m'attendait dans la voiture. Elle poussa un cri en me voyant :

— Mais vous êtes affreux, mon ami ! »

Il ajouta, demi-rêvant :

« Il y avait dans le coupé une gerbe d'orchidées. Je faisais certainement là une drôle de figure. »

Il se tut. Vous ne voudriez pas que le colonel marquis de R... vous en racontât davantage sur ses petites affaires et vous introduisît dans son intimité... J'admirais cette chute brusque, cette histoire de bataille, d'épouvante et de folie, ce drame d'une nuit qui se terminait un peu mystérieusement par le départ d'un couple élégant dans le démarrage luxueux d'un bonheur parisien et par une signature de contrat ; — cette anecdote commencée aux Quatre-Cheminées, le matin de la journée la plus sinistre de Verdun, et qui s'achevait l'après-midi en événement mondain, du côté de l'Avenue du Bois, — ce cauchemar d'Edgar Poë marié à un dénouement d'Hervieu ou de Bourget. J'admirais cette surprise, cette piquante aventure de guerre, et je songeais à l'effet charmant d'un vers de Victor Hugo, jeté aussi, après un récit de combat, à la fin du *Mariage de Roland :*

C'est ainsi que Roland épousa la belle Aude...

Le colonel éleva la voix pour indiquer qu'il avait fini et déclara, comme si c'était le point important de l'affaire, un record curieux, dont il fût particulièrement satisfait, — il s'en léchait encore les lèvres, en parlant :

« J'ai bu encore quatre bouteilles d'eau d'Évian, cette nuit-là. »

PIERRE TROYON.

(A suivre.)

LES ÉTATS-UNIS

ET

L'EXTRÊME-ORIENT

L'événement capital qui, depuis les premiers mois de l'année 1917, domine la présente guerre, et qui, après lui avoir donné tout son sens, achève d'en assurer la victorieuse issue, est l'entrée en lice des États-Unis de l'Amérique du Nord. La République fédérale, en se rangeant aux côtés des Alliés, a entraîné avec elle la grande majorité des républiques de l'Amérique centrale et méridionale. Elle a montré aux États restés neutres les devoirs qui leur incombent, l'idéal et l'avenir que les Alliés opposent à la barbarie teutonne, le sort qui les menacerait, si cette barbarie ne devait pas être vaincue. Elle a enfin, comme grande Puissance du Pacifique, par sa situation entre l'Est et l'Ouest, par l'influence que lui conféraient ses relations déjà anciennes avec les États de l'Asie orientale, le Siam, la Chine, le Japon, associé leur cause à la sienne et fait un faisceau de ces forces de l'Extrême-Orient aujourd'hui unies contre nos communs ennemis.

C'est ce rôle des États-Unis en Extrême-Orient que notre objet serait d'analyser et de définir, en marquant comment il se lie à la tâche même que la République fédérale s'est assignée, quel concours il apporte à l'œuvre des Alliés, de quel poids il peut et doit peser dans la balance de la guerre.

I

Lorsque, le 2 décembre 1823, il y aura bientôt un siècle, le président Monroe formulait dans son message au Congrès, à propos de l'intervention française en Espagne et du différend de frontières avec la Russie dans l'Amérique russe, la doctrine qui a, depuis cette date, porté son nom, et qui est devenue la doctrine politique et diplomatique des États-Unis, la République fédérale signifiait sa ferme résolution de se tenir hors des affaires de l'Europe et de ne pas souffrir, d'autre part, l'ingérence de l'Europe dans les affaires cis-atlantiques. « Les continens américains, était-il écrit dans ce message, par l'attitude libre et indépendante qu'ils ont prise et qu'ils soutiennent, ne doivent plus être considérés par aucune Puissance européenne comme une terre se prêtant à plus ample colonisation » — Et, plus loin : « Nous n'avons jamais pris part aux guerres que les Puissances européennes se sont livrées sur des questions qui les concernent, et il n'est pas dans notre politique de le faire. » — C'est la doctrine de non-intervention, du « splendide isolement. » L'Amérique se vouait à la clôture, à la réclusion. Elle établissait entre elle et l'Europe une cloison étanche. Cette cloison ne fit, avec les années, que se fermer davantage. Le président George Washington, dans son message d'adieu au Congrès, avait solennellement mis ses concitoyens en garde contre les alliances étrangères. Aucun de ses successeurs n'enfreignit cet avis qui a pris force de tradition et de règle, et le président Grant alla jusqu'à dire en 1870 : « Le temps n'est pas loin où, par le cours naturel des événemens, tout lien politique entre l'Europe et ce continent aura cessé d'exister. »

Sur leur immense frontière de l'Ouest, au contraire, sur la façade de mer du Pacifique, même avant qu'en 1848 la Californie et le Nouveau-Mexique eussent été incorporés au territoire de la Confédération, les États-Unis, loin de suivre le principe d'exclusion et d'isolement adopté vis-à-vis de l'Europe, avaient tenu à se mettre immédiatement en rapports avec l'Extrême-Orient, avec l'Asie. Ce sont même les États-Unis qui ont le plus contribué à ouvrir au commerce, aux relations internationales, sinon le Siam et la Chine où déjà l'Angleterre, la France et le Portugal avaient créé d'importans établissemens,

du moins la Corée et le Japon. Le commerce des Américains avec la Chine avait commencé dès 1784, c'est-à-dire l'année de leur indépendance. Le commerce extérieur se développa rapidement avec le Sud de la Chine, par le port de Canton où le major Samuel Shaw fut en 1786 nommé vice-consul. Les négocians américains faisaient dès cette date une concurrence sérieuse aux négocians anglais : ils eurent, eux aussi, leurs « princes marchands. » Les missionnaires protestans des États-Unis ne tardèrent pas à prendre le même chemin. Les traités de commerce et d'établissement conclus par les États-Unis avec la Chine marchent de pair avec les traités conclus par la Grande-Bretagne et par la France. Les traités anglais de Nankin et de Tien-tsin sont du 29 août 1842 et du 26 juin 1858, les traités français de Whampoa et de Tien-tsin des 24 octobre 1844 et 27 juin 1858. Les traités américains sont du 3 juillet 1844 et du 18 octobre 1858. Si les États-Unis évitaient de se rencontrer avec les Puissances européennes, ils suivaient en Extrême-Orient, à cette date du moins, une politique identique, ayant les deux mêmes objets : le développement du commerce, la protection de la religion chrétienne.

Au mois de juillet 1853, les États-Unis se résolvent à une initiative hardie. Le commodore Perry entre avec une escadre de deux frégates et de deux canonnières dans le port d'Uraga, au seuil de la baie de Tokyo. Il est porteur d'une lettre du Président Fillmore au Mikado, par laquelle le chef de la République fédérale demande l'ouverture du Japon et la conclusion d'un traité de commerce entre les deux gouvernemens.

Le Japon était alors travaillé par un parti qui, depuis la fin du XVIIIe siècle, tendait à substituer au régime épuisé des Tokugawa la restauration de l'ancien Empire des Mikado et surtout de l'ancien esprit national. L'arrivée du commodore coïncidait, sans qu'il pût lui-même s'en douter, avec l'un des momens les plus décisifs de cette agitation intérieure. Le chef de l'escadre américaine était, d'ailleurs, un homme prudent, avisé, se présentant, non pas en ennemi et en conquérant, mais en messager de paix et d'amitié, désireux d'établir entre les deux voisins du Pacifique de franches et confiantes relations. Il ajoute qu'il ne veut rien brusquer, qu'il laisse aux autorités japonaises le temps de réfléchir et qu'il reviendra dans un an chercher la réponse à la lettre du Président. L'année suivante, quand le

commodore revint, le Japon était tout entier soulevé et frémissant. La lutte était plus ardente que jamais entre les défenseurs du shogunat des Tokugawa et les partisans de la restauration impériale. Le retour de l'escadre américaine était comme l'étincelle faisant flamber un foyer déjà incandescent. L'envoyé du Président sut très habilement profiter d'une situation qui lui permettait, sans intervenir lui-même dans la querelle des partis, d'obtenir de l'un d'eux, du shogun qui était encore le maître, la réponse qu'il désirait. Le traité de paix, de commerce et d'amitié fut signé à Kanagawa le 31 mars 1854 entre le commodore Perry et les représentans du Japon. Deux ports, l'un au Sud, l'autre au Nord, Simoda et Hakodate, étaient ouverts au commerce américain. Ainsi fut inaugurée entre les États-Unis et le Japon une ère nouvelle, dont l'origine ne paraît pas avoir laissé au Japon un mauvais souvenir. Sur la plage même d'Uraga où l'escadre américaine avait abordé, a été érigé en 1901 un monument commémoratif aux frais duquel avaient contribué le Mikado lui-même et les membres de son Gouvernement. Et lorsque, l'automne dernier, le vicomte Ishii fut envoyé en ambassadeur extraordinaire aux États-Unis, la ville de New-York ne crut pouvoir lui mieux témoigner sa sympathie qu'en affectant pour sa résidence la demeure même d'un descendant du commodore, M. Perry Belmont.

Quatre ans après la conclusion de ce premier acte, le 29 juillet 1858, était signé entre le consul général des États-Unis, M. Townsend Harris, et les autorités japonaises, un nouveau traité ouvrant d'autres ports, Kanagawa, Nagasaki, Niigata, Hiogo, au commerce américain. L'article II de ce traité stipulait qu'à la requête du Gouvernement japonais, le Président des États-Unis agirait comme médiateur amical (friendly mediator) dans les conflits qui pourraient s'élever entre le Japon et une Puissance européenne. — Dès cette date, le Gouvernement des États-Unis, loin de vouloir faire acte de force et de violence envers les peuples et les Gouvernemens de l'Extrême-Orient, tenait au contraire à se présenter comme leur protecteur et leur ami. — C'est ainsi qu'en Chine, l'un des Ministres des États-Unis, Anson Burlingame, accepta, au terme de sa mission à Pékin, de devenir le représentant du Céleste Empire auprès des Cours et gouvernemens d'Occident, et qu'en cette qualité il signa à Washington, le 28 juillet 1868, avec le Secrétaire d'État

William Seward, un traité par lequel le Gouvernement des États-Unis, tout en se faisant confirmer les avantages déjà obtenus, s'engageait à ne pas intervenir dans les affaires intérieures et l'administration du pays, et à réserver l'entière liberté du Gouvernement chinois en matière de chemins de fer, de télégraphes ou de tels autres travaux publics. — C'est ainsi que plus tard, envers le Japon, les États Unis furent les premiers à accepter en 1878 la revision des anciens traités et l'abolition de la juridiction consulaire. — Les dispositions amicales des États-Unis envers l'Extrême-Orient, leur impartialité, le désintéressement qu'ils avaient montré jusqu'alors au point de vue politique et territorial, et dont il semblait que la doctrine de Monroe fût elle-même l'expression et le gage, étaient si incontestablement établis et admis que, quand éclata en 1894 la guerre sino-japonaise, les deux belligérans, Chine et Japon, s'adressèrent l'un et l'autre au Gouvernement américain pour lui confier la représentation de leurs intérêts et la charge de leurs nationaux en territoire ennemi.

II

Au lendemain du conflit sino-japonais, et après la conclusion de la paix de Shimonoseki, la scène change. La Chine vaincue, diminuée malgré l'adoucissement que l'intervention de la Russie, de la France et de l'Allemagne a apporté aux conséquences de sa défaite, renonce à l'isolement dans laquelle elle s'était enfermée. L'ambassadeur extraordinaire envoyé par elle aux fêtes du couronnement du tsar Nicolas II, le vice-roi Li Hong tchang, signe avec le prince Lobanoff, à Saint-Pétersbourg, au mois de mai 1896, un traité d'alliance destiné à protéger la Chine contre de nouvelles agressions. Le Japon, d'autre part, et bien qu'à cette même date du printemps de 1896 il se mette d'accord avec la Russie sur les termes d'un arrangement relatif à la Corée, ne peut manquer de reconnaître que ses intérêts du moment et l'état général du monde le rapprochent plutôt de l'Angleterre et des États-Unis. En tout cas, l'Asie est dès à présent sortie de sa réclusion séculaire. Les ponts sont jetés entre elle et l'Occident. — L'Amérique, de son côté, suivant les pénétrantes observations faites précisément à cette date par le commandant Mahan, l'auteur de l'ouvrage fameux, « le Pou-

voir de la mer » (sea power), commence à réfléchir sur elle-même, sur l'Europe, sur l'Orient, sur la position unique du Nouveau Monde entre les deux anciens mondes et les deux Océans, elle est obligée de regarder au dehors. Le résultat de ces réflexions est de lui faire comprendre qu'entre l'Asie qui s'éveille et l'Europe qui se partage les dernières terres restées vacantes de l'univers, son plus pressant devoir est de s'armer, d'accroître sa marine, de défendre ses côtes, de hâter l'achèvement du canal isthmique et de s'assurer sur les deux Océans les points d'appui qui lui sont nécessaires.

Lorsqu'en 1898, après une guerre de quelques mois avec l'Espagne, la République des États-Unis émancipa Cuba, occupa Porto-Rico et les Philippines, non sans avoir consommé au cours même de cette guerre l'annexion des îles Hawaï, devant laquelle avait d'abord reculé le président Cleveland, elle s'était mise par là même en mesure de protéger les abords de son double littoral, elle devenait grande Puissance du Pacifique et de l'Extrême-Orient et prenait rang parmi les Puissances mondiales. C'était une vraie et inéluctable révolution coïncidant avec celle des deux grands États de l'Asie orientale et avec la lutte à laquelle se livraient sur les continens et les mers les impérialismes rivaux des grandes Puissances du globe. Les États-Unis étaient désormais prêts, sinon à prendre eux-mêmes part à cette lutte, du moins à affirmer leur puissance, à revendiquer leurs droits et à ne permettre, ni que le continent américain fût menacé, ni que sur aucun des deux Océans un pouvoir, une hégémonie s'élevât qui pût troubler la situation nouvelle ainsi créée et gêner, soit à l'Est, soit à l'Ouest, la liberté du monde. Une dernière sécurité, un dernier rempart était encore à conquérir pour que les États-Unis se sentissent entièrement libres et saufs dans l'exercice de leurs droits de défense : c'est qu'à la convention Clayton-Bulwer, signée le 19 avril 1850 entre eux et l'Angleterre, fût substitué un nouveau traité qui, tout en maintenant la neutralité du canal, reconnût au seul gouvernement des États-Unis le droit de construire sous ses propres auspices le canal interocéanique, d'en assumer l'administration et le contrôle. C'est à quoi devait pourvoir, après une assez longue négociation, le traité signé à Washington le 18 novembre 1901 entre lord Pauncefote, ministre d'Angleterre, et M. John Hay, secrétaire d'État des

États-Unis. Les relations entre la Grande-Bretagne et les États-Unis s'étaient, d'ailleurs, durant la guerre hispano-américaine, comme durant la guerre du Transvaal, raffermies et resserrées à tel point, leurs intérêts dans le Pacifique et en Extrême-Orient s'étaient rapprochés de telle façon que les deux gouvernemens en étaient venus à considérer sous des aspects le plus souvent semblables la plupart des problèmes posés dans le bassin du Pacifique et les régions lointaines de l'Extrême-Orient.

Les États-Unis s'étaient ainsi, en quelques années, organisés et préparés pour le rôle que les circonstances pourraient leur recommander ou leur imposer : quel allait être ce rôle?

III

Les principes au nom desquels la Russie, la France et l'Allemagne avec elles avaient, au printemps de 1895, donné au Japon le conseil amical de ne pas insister sur l'annexion de la presqu'île du Liao-tong et de Port-Arthur étaient le maintien de l'indépendance et de l'intégrité de la Chine, en vue d'une paix durable de l'Orient. Ces principes répondaient si bien à la pensée commune et à l'intérêt général des Puissances qu'adoptés successivement par la plupart d'entre elles, ils devinrent le *leitmotiv* et la devise des différens traités, accords ou déclarations destinés à régler les questions asiatiques. Les États-Unis, qui y retrouvaient, dans son application à l'Asie, l'essence de la doctrine de Monroe, s'en inspirèrent à leur tour lorsque la cession à bail par la Chine de plusieurs ports à diverses Puissances leur fit craindre, sinon le morcellement, du moins la distribution de la Chine en zones d'influence qui briseraient son unité. C'est alors que le secrétaire d'État John Hay, par une circulaire mémorable datée du 6 septembre 1899, ajouta aux principes déjà reconnus de l'indépendance et de l'intégrité du Céleste Empire le principe de la porte ouverte *(open door)*, de l'opportunité égale *(equal opportunities)* donnée à toutes les nations d'étendre leurs relations commerciales et économiques avec la Chine.

Après le traité de Shimonoseki, le *statu quo* et la paix de l'Extrême-Orient avaient pu paraître provisoirement assurés. Le Japon, qui avait accepté en 1895 le conseil amical des

trois Puissances intervenues en faveur de la Chine, n'avait pas pris position contre l'alliance conclue l'année suivante entre la Chine et la Russie. Il s'était résigné, d'autre part, après une protestation diplomatique contre l'annexion par les États-Unis des îles Hawaï, aux conséquences qui, depuis la guerre hispano-américaine, avaient modifié la physionomie du Pacifique. L'élément perturbateur dont l'action vint de nouveau remuer et agiter les eaux tranquilles, ce fut l'Allemagne. La décision contradictoire et brutale par laquelle, après avoir prétendu préserver en 1895 l'intégrité de la Chine, elle se saisit en pleine paix, deux ans après, du port et du territoire de Kiao-tcheou qu'elle convoitait, détruisit la confiance que la Chine avait eue en ses protecteurs et déchaîna dans le Chan-tong et, de là dans tout le Nord de la Chine, l'insurrection des « Boxers » que toutes les Puissances ayant des intérêts en Asie durent naturellement s'efforcer de combattre et de réprimer. Les États-Unis, tout en s'associant à la ligue de défense ainsi formée, s'étaient préoccupés de ne pas laisser cette cause de la défense dégénérer en une guerre de conquête avec un trop grand affaiblissement de la Chine. De ce moment, ils devinrent plus vigilans que jamais sur les mesures propres à maintenir, avec l'indépendance et l'intégrité du Céleste Empire, le principe de la porte ouverte et des opportunités égales.

Mais l'installation de l'Allemagne à Kiao-tcheou, de la Russie à Port-Arthur, à Dalny et dans le Liao-tong, l'occupation par les troupes russes d'une partie de la Mandchourie restaient une menace pour l'avenir. Le Japon, pour ne pas laisser plus longtemps sans contrepoids l'alliance formée contre lui entre la Russie et la Chine, et n'ayant pu s'entendre directement, comme il l'avait espéré, avec la Russie, signa avec l'Angleterre le 30 janvier 1902 le traité d'alliance défensive qui devait être plusieurs fois renouvelé et prorogé. Ce traité, au préambule duquel étaient inscrits les principes déjà admis de l'intégrité et de l'indépendance de la Chine, ainsi que de la porte ouverte, ne pouvait inquiéter les États-Unis qui y voyaient, au contraire, une digue contre les empiétemens et progrès de la Russie. Quant à l'Allemagne, les révélations faites dans les papiers posthumes du comte Hayashi, ancien ambassadeur du Japon à Londres, montrent à plein le double jeu qu'alors, comme en tant d'autres circonstances, joua le gouvernement de l'empe-

reur Guillaume II, toujours prêt à semer la division, à dresser des embûches, à édifier sa fortune sur l'échec ou la ruine d'autrui. Il est établi dans ces documens qu'au même moment où l'Allemagne invitait la Russie à s'étendre au Sud de l'Amour, elle poussait le Japon à s'entendre avec la Grande-Bretagne pour barrer la route à la Russie. Et lorsque le comte Hayashi, pour se rendre compte des véritables intentions de l'Allemagne, demandait à son collègue allemand à Londres si son gouvernement ne serait pas éventuellement disposé à se joindre au Japon et à l'Angleterre dans un accord commun, le représentant de Guillaume II s'empressait d'éluder une telle offre dont l'acceptation eût si fort gêné la duplicité teutonne.

L'alliance anglo-japonaise était suivie, deux ans après sa conclusion, de la guerre entre le Japon et la Russie, de la défaite des armées du tsar, de l'élévation du Japon au rang de grande Puissance. Les États-Unis avaient, pendant la guerre, prêté leur appui moral et leur concours financier au Japon : ils intervinrent comme médiateurs pour la paix dont le président Roosevelt fut à Portsmouth l'heureux inspirateur. Le Japon, devenu la Puissance prépondérante *(paramount power)* de l'Extrême-Orient, allié de l'Angleterre, uni à l'Amérique par une amitié demi-séculaire à laquelle la paix de Portsmouth imprimait le sceau suprême, ne pouvait qu'inspirer confiance aux deux Puissances de même sang et de même tendance, dont la politique s'inspirait des principes auxquels il avait lui-même obéi. L'Extrême-Orient et le Pacifique apparaissaient dès lors placés sous une même constellation formée de l'Angleterre, du Japon et des États-Unis.

A cette constellation en accéda et s'agrégea très vite une autre. Le traité de Portsmouth, homologué par le traité de Pékin du 22 décembre 1905 entre le Japon et la Chine, eut pour conséquence presque immédiate le rapprochement, la conjugaison entre l'alliance anglo-japonaise et l'alliance franco-rnsse dont les principes et les buts en Orient étaient désormais identiques. Par les accords respectifs des 10 juin, 30 juillet, 31 août 1907 entre le Japon et la France, le Japon et la Russie, la Russie et l'Angleterre, par l'entente qui en résultait entre les trois grandes Puissances européennes et la grande Puissance asiatique, le *statu quo* de l'Asie orientale, l'indépendance et l'intégrité de la Chine, la politique de la porte ouverte

étaient de nouveau consacrés comme la loi fondamentale, le droit public, la charte de l'Extrême-Orient.

IV

Mais la Puissance perturbatrice, ouvrière d'intrigue et de nuisance, l'Allemagne, ne se tenait pas pour satisfaite. Les derniers arrangemens dont les questions d'Asie venaient d'être l'objet l'irritaient comme une maille de plus dans l'encerclement dont elle se prétendait victime. Il lui restait donc à saisir une fois encore l'arme coutumière qu'elle avait si bien en main, l'arme de division et de discorde, pour tenter de défaire tout le travail d'union et d'harmonie contre lequel son instinct et son intérêt protestaient. C'est vers la Chine et les États-Unis qu'elle se tourna pour les persuader que l'entente du Japon et des trois Puissances européennes était une atteinte à l'intégrité du Céleste Empire, à la doctrine de la porte ouverte, et que les desseins du Japon, substitué à la Russie en Mandchourie, étaient d'autant plus menaçans que la Russie et le Japon poursuivaient désormais, et d'accord, la même œuvre de progressive absorption. En Amérique, d'autre part, grâce aux influences dont elle disposait, et par la propagande des journaux de M. Hearst, qui étaient déjà à son service, elle soulevait contre l'immigration japonaise, contre la main-d'œuvre des jaunes, contre la concurrence ainsi faite aux travailleurs blancs, la population et les Parlemens du Far West. Dès le lendemain du traité de Portsmouth, dès l'année 1906, cette double tactique était en action. La Chine et les États-Unis se demandaient si la menace japonaise n'était pas plus directe et plus dangereuse que n'avait été la menace russe. La Californie et les États de l'Orient profitaient de la suspicion ainsi créée pour entamer contre les Japonais une campagne qui devait se prolonger et s'étendre jusqu'au début de la guerre de 1914.

Au cours des années 1907 et 1908, le malaise causé par cette agitation succédant à une période d'amitié inaltérée était devenu si aigu, l'expansion du Japon dans la Mandchourie méridionale et en Corée avait si fort inquiété les États-Unis, et, d'autre part, le traitement dont les Japonais étaient l'objet dans des villes telles que San Francisco, où les autorités municipales refusaient d'admettre leurs enfans dans les écoles,

avait si violemment troublé l'opinion publique du Japon, que des observateurs un peu prompts, oublieux d'un long passé de cordiales et confiantes relations, allaient jusqu'à augurer des froissemens graves, sinon même une rupture, entre les deux États et les deux peuples. Mais le Gouvernement impérial et le président Taft surent apaiser ce double émoi : d'heureux arrangemens intervinrent pour régler les questions en cause, et lorsque, dans l'automne de 1908, l'escadre américaine de vingt cuirassés, dont le départ pour le Pacifique avait été d'abord interprété comme un avertissement au Japon, vint, sur l'invitation du Mikado, rendre visite au port de Yokohama, l'accueil réservé à l'escadre, les fêtes splendides données à cette occasion eurent tôt fait d'effacer jusqu'aux dernières traces des récens malentendus. Quelques jours après cette démonstration fut signé à Washington, le 28 novembre 1908, entre le baron Takahira, ambassadeur du Japon, et le secrétaire d'État des États-Unis, M. Elihu Root, l'accord aux termes duquel les deux gouvernemens, désireux de définir leur commune politique, leurs aspirations et intentions dans les régions du Pacifique et de l'Asie orientale, sont convenus des points suivans :

1° Le vœu des deux gouvernemens est d'encourager le libre et tranquille développement de leur commerce dans l'Océan Pacifique;

2° Leur politique, étrangère à toute pensée d'agression, vise au maintien du *statu quo* existant dans la dite région et à la défense du principe des opportunités égales données au commerce et à l'industrie de toutes les nations dans l'Empire de Chine;

3° Les deux gouvernemens sont, en conséquence, résolus à respecter les possessions territoriales qui leur appartiennent à l'un et à l'autre dans cette région;

4° Ils sont également déterminés à préserver les intérêts communs de toutes les puissances en secondant, par tous les moyens pacifiques dont ils disposent, l'indépendance et l'intégrité de la Chine et l'égalité de traitement pour le commerce et l'industrie de toutes les nations dans cet Empire;

5° Au cas où surgiraient des événemens menaçant le *statu quo* ou le principe de l'égalité de traitement ainsi définis, les deux gouvernemens se mettront en rapport l'un avec l'autre pour s'entendre sur les mesures qu'il leur paraîtra expédient d'adopter.

En 1909, 1910, 1911, de nouvelles alertes éclatent, provoquées, la première par les arrangemens sino-japonais relatifs à certaines lignes ferrées, notamment à la ligne d'Antoung-Moukden, et par la proposition du secrétaire d'État fédéral M. Knox, d'internationaliser le réseau mandchourien, — la seconde par l'accord russo-japonais du 4 juillet 1910 sur les intérêts respectifs du Japon et de la Russie en Mandchourie, et par l'annexion définitive de la Corée, — la troisième par la conclusion en faveur de la Chine, au mois d'avril 1911, sur l'initiative des États-Unis, d'un contrat d'emprunt pour la réforme monétaire du Céleste Empire, et l'insertion dans ce contrat de clauses affectant certains revenus de Mandchourie en gage dudit emprunt. La susceptibilité, la nervosité causées par ces alertes sont vives, sinon entre les deux gouvernemens qui gardent tout leur sang-froid, du moins entre les deux peuples, et surtout dans la presse des deux pays. Chaque fois cependant, après quelques semaines ou quelques mois d'agitation, l'émotion s'apaise, l'atmosphère s'éclaircit. Le gouvernement japonais, faisant exception à la règle générale qu'il avait adoptée, avait consenti, le 5 mai 1908, à signer avec les États-Unis une convention d'arbitrage. Lors des négociations entreprises par le Japon en 1911 pour le renouvellement de ses traités de commerce sur la base de la stricte réciprocité, le traité avec les États-Unis, considéré comme le plus difficile à conclure, fut cependant le premier signé, et le plénipotentiaire japonais obtint d'éliminer du nouvel instrument un article de l'ancien traité relatif aux règlemens d'émigration et de police, qui blessait l'amour-propre nippon. Dans cette même année 1911, le 13 juillet, le gouvernement japonais renouvelait et prorogeait son traité d'alliance avec la Grande-Bretagne : une clause spéciale, insérée sur le désir du gouvernement britannique, y stipulait qu'au cas où l'une des deux hautes parties contractantes conclurait un traité d'arbitrage avec une tierce puissance, ladite partie n'aurait pas l'obligation d'entrer en guerre contre la Puissance avec laquelle le dit traité d'arbitrage serait en vigueur. La Grande-Bretagne avait ainsi, avec l'agrément du Japon, signifié sa résolution de ne pas s'exposer à un conflit avec les États-Unis, avec lesquels elle négociait précisément alors un traité d'arbitrage général.

La révolution chinoise, si elle fut, au mois de septembre 1911,

une surprise pour les États-Unis et le Japon, comme pour l'Occident, trouva les deux riverains du Pacifique, les deux signataires de l'accord du 30 novembre 1908, également résolus à ne pas laisser cet événement troubler la paix de l'Orient. Tous deux furent aussi attentifs que la France, la Grande-Bretagne et la Russie, à limiter les effets de la crise, à hâter le rétablissement de l'ordre, à faciliter au nouveau régime, dès qu'il fut régulièrement installé, les conditions lui permettant de vivre. Les États-Unis eurent, dès le principe, par la similitude du moins nominale des institutions, par la tradition d'amitié ininterrompue qui les liait à la Chine, par l'autorité morale qu'ils exerçaient dans le Pacifique, une influence dominante sur la nouvelle république. Ils contribuèrent plus peut-être qu'aucune autre Puissance à l'acceptation, à la reconnaissance du gouvernement qui avait succédé à la dynastie mandchoue. Et quand surgirent entre les divers partis de la République naissante des difficultés graves, lorsque apparurent les premiers symptômes de guerre civile entre le Nord et le Sud, entre Yuan che kai et les amis de Sun yat sen, ils s'efforcèrent d'apaiser les querelles, de réconcilier les frères ennemis.

En 1912, lorsque mourut à Tokyo, après une courte maladie, l'empereur du Japon Mutsu-Hito, le premier souverain de la nouvelle ère, le 249e de la dynastie issue de la déesse du Soleil, les États-Unis, pour honorer sa mémoire, se firent représenter aux obsèques solennelles par le secrétaire d'État, M. Knox. Cet hommage rendu par la grande République du Nouveau Monde au chef du vieil Empire dont elle avait un demi-siècle auparavant ouvert les portes, fut accueilli, dans tout le Japon, avec une sincère émotion et gratitude.

L'année suivante, pourtant, fut celle qui vit se produire, d'une rive à l'autre du Pacifique, à cause d'actes législatifs accomplis dans quelques-uns des États de l'Ouest américain, le plus grave émoi qui eût encore éprouvé les relations des deux peuples. La loi votée par le Parlement californien sur le droit de propriété des étrangers, le Webb bill, qui n'accordait le droit de propriété foncière qu'aux étrangers pouvant acquérir la nationalité américaine, excluait en fait les Japonais et les Chinois qui, confondus sous le nom de « Mongoliens, » ne pouvaient se faire naturaliser. Malgré les efforts tentés par le président Wilson et son secrétaire d'État, M. Bryan, pour

obtenir de la législature de Californie le retrait ou l'amélioration du bill, la loi, telle qu'elle fut votée et sanctionnée par le gouverneur de l'État confédéré, souleva, de la part du gouvernement japonais, des protestations qui, bien qu'exprimées dans la forme diplomatique la plus correcte, trahissaient une douloureuse amertume. Il faut relever, à l'honneur des deux gouvernemens, dans les entretiens et la correspondance échangés entre eux à ce sujet, et qui furent publiés à Washington comme à Tokyo le 26 juin 1914, la dignité et la noblesse avec lesquelles ils s'en remettaient au travail du temps, à l'équité et à la générosité des deux pays pour fixer une solution qui leur échappait encore. Aussi bien l'heure était-elle imminente où les deux peuples allaient trouver dans les mêmes grands devoirs, dans leurs communes aspirations, dans la tâche que le destin et leur prévoyante conscience leur assignaient, l'union des esprits et des cœurs, l'alliance au creuset de laquelle toutes divergences se fondraient.

V

Lorsque, les 1er et 2 août 1914, les Empires germaniques déchaînèrent sur le monde le fléau de la guerre qu'ils avaient préméditée et préparée, les États-Unis, comme les États de l'Asie orientale, le Siam, la Chine, le Japon, proclamèrent d'abord leur neutralité. Mais le Japon, dès que la Grande-Bretagne entra en lice, c'est-à-dire dès le lendemain de la violation par l'Allemagne du territoire belge, se tint prêt, comme allié depuis douze ans du Royaume-Uni, à accomplir tout son devoir. Le 15 août il lançait contre l'Allemagne un ultimatum qui, le 23 du même mois, devenait une déclaration de guerre. Nous avons déjà exposé ici même (1) ce que fut sur le continent asiatique, sur le Pacifique, l'océan Indien et la Méditerranée, dans ses arsenaux et usines, dans son action politique et économique constante avec les Alliés, la participation du Japon à l'œuvre commune. Le rôle des autres États de l'Asie orientale et des États-Unis d'Amérique ne se dessina, ne fut déterminé et fixé, que quand la guerre s'étendit de proche en proche, par le caractère que lui donna la frénésie criminelle de l'Allemagne.

(1) Voyez, dans la *Revue*, notre article du 15 mai 1917 : *L'Extrême-Orient pendant la guerre* (1914-1917).

De cette guerre si menaçante et si décisive pour les destinées de l'humanité, dans laquelle se jouait l'avenir du monde, ce sont les États-Unis, c'est le président Wilson qui ont, par une observation attentive, par une conscience scrupuleuse, compris et pénétré tout le sens, et qui, l'ayant saisi, ont formé la résolution héroïque de se prononcer, de jeter dans la balance le poids de toutes les forces matérielles et morales dont ils disposaient. C'est la grande République du Nouveau Monde qui, placée entre les deux anciens mondes, l'Europe et l'Asie, a senti, devant la menace allemande, la nécessité, d'abord de se ranger elle-même tout entière aux côtés des Alliés, ligués pour la bonne cause, puis de proclamer hautement qu'une telle guerre ne comportait plus de neutres et d'appeler au combat tous ceux qui n'avaient pas encore pris parti, notamment ceux sur qui, par sa situation géographique, comme par son influence politique et morale, elle pouvait exercer quelque empire. Lorsque, le 4 février 1917, le président Wilson rompit les relations diplomatiques avec l'Allemagne, il fit dès ce même jour notifier à tous les neutres qu'il considérait que leur devoir était d'agir de même. Sa voix fut entendue sur tout le continent américain, dont les diverses républiques peu à peu se mirent en devoir de le suivre. Elle fut entendue de même sur l'autre rive du Pacifique et jusqu'au détroit de Malacca. La Chine, le Siam répondirent à son appel. Quant au Japon qui, dès la première heure, comme allié de l'Angleterre, avait pris part à la lutte, il tint cependant à témoigner qu'il se rendait compte combien l'action des États-Unis dans le conflit mondial éclairait et fortifiait le sens et la portée de la guerre, combien elle en seconderait l'issue, combien tous les Alliés, et lui le premier, avaient à se concerter, à s'unir avec la grande République pour la conduite et la direction de la guerre, pour la mise en commun de toutes les forces et de toutes les ressources, pour la détermination et l'exécution des mesures destinées à assurer la victoire et à libérer l'univers.

Le Siam avait, dans les vingt dernières années, laissé s'accroître chez lui les entreprises et l'influence allemandes. La navigation de cabotage, l'exploitation des chemins de fer et des mines, les banques, le patronage que la légation d'Allemagne exerçait sur ses protégés chinois, tous ces moyens d'action servaient à étendre peu à peu et à aggraver l'emprise germanique.

L'appel jeté par les États-Unis, le jour de sa rupture avec la chancellerie de Berlin, eut un effet, sinon immédiat, du moins profond et radical. Lorsqu'au mois d'août 1917, le Siam à son tour se décida à rompre avec l'Empire allemand, ce fut par une déclaration de guerre. Du même coup, à la date où le ministre d'Allemagne et ses agens recevaient leurs passeports, tout ce que ceux-ci avaient installé avec tant et de si persévérans efforts s'effondrait ou passait en d'autres mains. En même temps était perdue pour l'Allemagne l'une des bases d'action d'où, jusqu'à la dernière heure, elle avait machiné ses intrigues contre l'Inde anglaise, l'Indochine française, les possessions néerlandaises, les Philippines, Hong kong et tous les établissemens occidentaux en Extrême-Orient.

La Chine avait été, elle aussi, et plus encore, travaillée à fond par l'Allemagne. Elle devait, dans ses plans et projets, lui servir d'instrument et de levier, non seulement contre les Puissances de l'Ouest, mais contre le Japon. Bien que chassés de Kiao-tchéou dès le mois de novembre 1914, et bien qu'à la même date le pavillon germanique eût été éliminé des mers orientales, les Allemands n'avaient pas renoncé à leurs manœuvres : négocians, financiers, ingénieurs, journalistes, enrégimentés sous les ordres de l'amiral von Hintze, leur ministre à Pékin, répandaient dans tout le monde chinois le venin et l'or de leur propagande. Contre ces dangereuses campagnes, les États-Unis, même avant de s'être rangés à nos côtés, n'avaient pas manqué d'agir avec la Grande-Bretagne, la France, la Russie et le Japon, de façon à maintenir le *statu quo* de l'Asie et du régime républicain reconnu par les Puissances. Lorsqu'au mois de février 1917 la rupture avec l'Allemagne fut un fait accompli, ils eurent une action plus directe, plus décisive. La Chine fut la première, parmi les États d'Asie, à les écouter et à les suivre. Le ministre des Affaires étrangères du nouveau président, Wou ting fang, qui avait été pendant de longues années ministre à Washington, et qui avait autant d'admiration que de sympathie pour le génie et les institutions de l'Amérique, avait dès le premier jour fait savoir au gouvernement fédéral que la Chine était prête à répondre à l'appel qui lui était adressé. Le 12 mars la rupture diplomatique de la Chine avec l'Allemagne était elle-même consommée.

En suivant l'initiative américaine et en se plaçant sous l'égide

des États-Unis, la Chine, qui, du reste, avait eu soin de consulter au préalable le Japon, allait se trouver l'alliée, non seulement du Japon avec lequel, depuis la mort de Yuan che Kai, ses relations s'étaient fort heureusement rétablies, mais des grandes Puissances de l'Ouest, de toutes celles dont l'amitié lui était le plus précieuse. Elle se libérait en même temps du joug de la Puissance dont, depuis vingt ans, elle avait eu le plus à souffrir, de cette Allemagne qui, après lui avoir arraché par violence la cession à bail du port de Kiao-tchéou, l'avait humiliée en 1900 par la mission expiatoire du prince Tch'ouen à Berlin, et qui, depuis lors, n'avait cessé, pour édifier sa propre fortune, de lui susciter des embarras sur toutes ses frontières, avec ses voisins du Nord et du Sud, de l'Est et de l'Ouest. Le ministre Wou ting fang n'eût pas demandé mieux, du jour où la rupture diplomatique des États-Unis se changeait en état de guerre avec l'Allemagne, que d'imiter cet exemple et d'abolir définitivement les derniers restes de l'emprise allemande.

Les États-Unis et le Japon l'y poussaient également. Mais, à ce moment, l'intrigue et l'or de l'Allemagne firent leur suprême tentative. Tandis que le chef du cabinet, le général Touan K'i jouei, était résolu à aller jusqu'à l'état de guerre et que les deux Chambres du Parlement chinois l'avaient voté, le président Li yuan hong hésitait, les membres du parti avancé, le Kouo-min-tang et les chefs révolutionnaires du Sud se montraient opposés. De ces dissentimens résulta une crise dans laquelle les divers partis, les généraux, les influences parlementaires et militaires voulurent encore mesurer leurs forces. Au plus fort de la bagarre, l'un des généraux de l'ancien régime, le général Tchang Hiun, crut le moment venu de restaurer l'Empire Pendant quelques jours, l'ancien héritier de la dynastie mandchoue, le prince Pou yi, âgé de onze ans, fut tiré de sa retraite pour cette résurrection inattendue de la famille des Ta-tsing. Ni les États Unis, ni le Japon, n'avaient voulu intervenir dans cet imbroglio intérieur, persuadés que la raison et le bon sens ne tarderaient pas à triompher. Le 4 août, en effet, les troupes du général Touan k'i jouei entraient dans Pékin, le prince Pou yi, par un édit impérial, abdiquait son pouvoir éphémère, le vice-président Feng kouo chang, qui n'avait pas quitté Nankin, devenait, par la démission de Li yuan hong, président de la République, et le général Touan

réassumait la présidence du Conseil. Le premier acte de la République ainsi restaurée fut la proclamation de l'état de guerre avec l'Allemagne. La Chine était, cette fois, dûment enrôlée au nombre des Alliés. Toute l'Asie orientale, depuis le Siam jusqu'au Japon, faisait bloc avec les États-Unis contre les Empires germaniques.

De ce bloc de l'Extrême-Orient, les États-Unis sont la pierre angulaire et le ciment : sans eux, il n'eût pas tenu, il n'eût même pas pu être formé entre des élémens jusqu'alors réfractaires. L'Amérique recueille ainsi, pour le bénéfice de la cause commune, la récompense et le prix de la politique généreuse qu'elle a pratiquée à l'égard de l'Asie, et qui lui a valu, à l'heure grave où nous sommes, la confiance des plus vieilles nations de l'ancien continent d'où l'Europe elle-même est issue.

VI

Le Japon, pour reconnaître plus solennellement le rôle décisif assumé par les États-Unis et accepté avec gratitude par tous les Alliés, pour mieux définir et consacrer sa propre liaison et le concert de son action avec celle de la grande République fédérale, a cru devoir, comme la France, comme la Grande-Bretagne, comme l'Italie, envoyer auprès du président Wilson une mission en ambassade extraordinaire. Il en a confié la direction à son ancien ministre des Affaires étrangères, à son ancien ambassadeur à Paris, le vicomte Ishii, accompagné de hauts représentans de l'armée, de la marine et de la diplomatie impériales.

La mission du vicomte Ishii s'est prolongée du mois d'août au mois de novembre 1917. Elle a reçu du président, du gouvernement, de toute la population, à l'Ouest comme à l'Est, à San Francisco comme à Washington et à New-York, l'accueil le plus chaleureux. Le vicomte Ishii fut acclamé dans les grandes villes, comme l'avaient été M. Viviani et le maréchal Joffre, M. Balfour et lord Northcliffe. De longs entretiens ont eu lieu à Washington entre l'ambassadeur extraordinaire, le président et les secrétaires du gouvernement fédéral. Les délégués de l'armée, de la marine et de la diplomatie impériales ont eu de même des conférences fréquentes avec les chefs de tous les grands services militaires, navals et administratifs de la Confé-

dération. Des résultats et accords auxquels avaient abouti ces conférences et entretiens, un seul a été publié, l'accord relatif à la politique des deux gouvernemens envers la Chine. Mais nombre d'autres sujets ont été abordés, et l'entente des deux gouvernemens s'est faite sur les points essentiels de leur collaboration commune à la guerre. L'ambassade du vicomte Ishii a eu, d'ailleurs, pour complément, une mission économique spéciale comprenant, sous la présidence du baron Megata, membre de la Chambre des Pairs, ex-directeur au ministère des Finances, plusieurs hauts fonctionnaires des départemens impériaux du commerce, de l'industrie, des finances, et les représentans de grands établissements financiers ou industriels du Japon.

L'accord relatif à la Chine consiste en deux lettres échangées à la date du 2 novembre 1917 entre le vicomte Ishii et M. Lansing, secrétaire d'État. Comme l'accord précédent du 30 novembre 1908, il définit les principes et intentions des deux gouvernemens dans leur politique en Chine. Les deux gouvernemens reconnaissent que la proximité territoriale crée entre les nations des relations spéciales; les États-Unis admettent, en conséquence, que le Japon a des intérêts spéciaux en Chine, notamment dans les régions où les possessions des deux pays sont contiguës. Ils ajoutent toutefois que la souveraineté territoriale de la Chine n'est, de ce fait, nullement atteinte, et les États-Unis affirment leur entière confiance dans les assurances répétées du gouvernement japonais que, dans la sphère de ses intérêts spéciaux, il n'a aucun désir de créer un traitement différentiel au commerce des autres nations et de méconnaître les droits que le gouvernement chinois a, par traités, accordés aux autres Puissances. Les deux gouvernemens nient qu'ils aient aucun dessein de diminuer en aucune façon l'indépendance et l'intégrité territoriale de la Chine, et ils entendent rester fidèles au principe de la porte ouverte. Ils déclarent cependant être opposés à toute acquisition par n'importe quel gouvernement étranger de droits ou de privilèges spéciaux qui atteindraient l'indépendance et l'intégrité de la Chine et qui dénieraient aux citoyens ou sujets d'autres pays la pleine jouissance des avantages reconnus au commerce et à l'industrie des diverses nations.

Le nouvel accord différait de celui du 30 novembre 1908,

d'abord en ce qu'il reconnaissait les droits et les intérêts spéciaux du Japon en Chine, puis en ce qu'il marquait la résolution des deux gouvernemens contractans de s'opposer à ce qu'aucune autre Puissance acquît des droits ou privilèges atteignant l'indépendance et l'intégrité territoriale de la Chine. C'était la première fois que les États-Unis se prononçaient aussi distinctement à cet égard. Le gouvernement japonais, d'ailleurs, répudiait toute intention de porter lui-même atteinte à la souveraineté de la Chine et au principe de la porte ouverte. Ainsi étaient éliminées les difficultés ou obscurités qui avaient jusqu'alors gêné l'entente des deux gouvernemens et dont leurs adversaires profitaient pour susciter entre eux des défiances et des soupçons. Dans l'alliance qui désormais les unissait, de pareilles équivoques n'étaient plus possibles. Aussi bien leurs rapports mutuels avec la Chine, également entrée dans l'alliance, excluaient-ils tout dessein, toute pensée qui pût menacer la souveraineté, l'indépendance ou l'intégrité de leur commune alliée.

Dans les questions intéressant, d'autre part, la présente guerre, il semble bien, sans qu'aucune communication officielle ait été faite, que les États-Unis et le Japon aient dû examiner et régler les divers problèmes d'ordre militaire, naval, économique et financier qu'implique leur collaboration à la même œuvre. Certaines indications ont été données sur les arrangemens préparés concernant le tonnage maritime que le Japon pourrait mettre à la disposition des États-Unis, et la quantité d'acier que les États-Unis pourraient fournir au Japon pour la construction de bâtimens nouveaux, ainsi que pour la fabrication d'armes et de munitions. Des solutions ont dû être également envisagées en ce qui regarde la lutte contre la guerre sous-marine, les voies de communication avec les Alliés, et le programme économique, tel qu'il avait été adopté à la Conférence de Paris du mois de juin 1916.

Quant à la résolution du gouvernement japonais de poursuivre jusqu'au bout, de concert avec les États-Unis et les Alliés d'Europe, la lutte de libération et de justice, les discours prononcés durant sa mission par le vicomte Ishii et par le maréchal Teraoutsi comme par le vicomte Motono dans la dernière session du Parlement de Tokyo ne laissent aucun doute sur la fermeté et la persévérance avec laquelle elle sera exécutée. « Je suis heureux pour le Japon, comme pour les États-Unis, disait

le vicomte Motono dans son discours du 26 juin dernier, de l'entrée dans la guerre de l'Amérique, notre grande voisine. C'est là un événement sans précédent dans les annales de l'histoire. Nous ne pouvons prévoir quand viendra la fin de cette guerre qui sévit depuis trois ans. Mais ne croyez pas, messieurs, que par la fin de la guerre toutes les difficultés trouveront leur terme. Je puis vous dire qu'au contraire, c'est après la guerre que les plus grandes difficultés se présenteront. C'est alors que toutes nos forces et toutes nos énergies seront requises pour l'établissement d'une paix durable dans le monde, ainsi que pour la défense de nos intérêts et de nos droits. » — « Notre message en ce jour, disait de son côté le vicomte Ishii à ses auditeurs de San Francisco et de New-York, est de vous déclarer que vos intentions sont les nôtres, votre route la nôtre, votre but le nôtre. C'est que les États-Unis et le Japon marcheront ensemble, travailleront et lutteront ensemble comme des camarades, jusqu'à ce que le but soit atteint et la victoire gagnée. Nous venons dire que, dans cette lutte pour nos droits et nos libertés, l'Amérique et le Japon sont associés. Le premier devoir du Japon et des États-Unis est de monter la garde du Pacifique, d'assurer la libre et continue communication entre l'Amérique et l'Asie, et de faire respecter la loi et l'humanité sur cet Océan d'où le cancer allemand a été extirpé dès la première année de la guerre. Et quand la victoire sera nôtre, nous bâtirons ensemble le nouveau monde qui s'élèvera noble, puissant et bon sur les ruines de l'ancien! »

Si le Japon et les États-Unis considèrent comme une de leurs tâches essentielles cette garde commune du Pacifique et la création d'une route libre entre l'Amérique et l'Asie, ils n'ont pu négliger non plus la voie terrrestre qui d'Asie s'étend jusqu'à l'Europe, et par laquelle les États-Unis comme le Japon ont, dans les périodes les plus critiques, fait passer à la Russie les armes, munitions et fournitures de toutes sortes. C'est là un des aspects du problème qui, plus que jamais peut-être, doit, soit pour le présent, soit pour l'après-guerre, s'imposer à l'attention des Alliés. Le souffle du Pacifique libéré et purifié ne pourra être que vivifiant et salubre pour toutes les poitrines qui jusqu'au delà de l'Oural le respireront.

VII

Lorsque, le 29 novembre 1917, se réunit à Paris, sous la présidence du gouvernement français, la Conférence des Alliés, c'était la première fois que les États-Unis s'y faisaient représenter. Le chef de leur délégation était le colonel House, envoyé spécial du président Wilson, et le confident de sa pensée. Parmi les dix-sept États dont les délégués siégeaient à cette Conférence étaient ceux qui, quelques mois auparavant, avaient répondu à l'appel des États-Unis et suivi leur initiative : la République de Cuba, le Brésil, et les deux États de l'Asie orientale, le Siam et la Chine rattachés par l'influence américaine à la cause des Alliés. Quant au Japon, dont les représentans avaient, depuis l'origine, assisté aux réunions de Paris, de Londres ou de Rome, il venait de marquer, par la mission du vicomte Ishii à Washington, sa sympathie et sa gratitude pour l'entrée de la République fédérale dans la grande Alliance.

La manière dont était composée la délégation américaine, qui comprenait des représentans de la guerre, de la marine, des finances, du commerce et de l'industrie, et la part prise par ces représentans aux travaux des diverses sections de la Conférence attestèrent la précision de méthode, la fermeté de dessein, la sûreté d'exécution dans la préparation d'un concours pour lequel avaient été prévus, dès la première année, avec les crédits nécessaires, la levée d'une armée de deux millions d'hommes, le transport de ces hommes en Europe, leur équipement, ravitaillement et entretien, sans que cependant fût en rien diminuée l'assistance généreusement prêtée par les États-Unis à toutes les nations alliées.

Mais, autant et plus que ces prévisions et mesures grandioses, ce qui avait ému et réconforté les Alliés et le monde, c'était, depuis la fin de l'année 1916, le sens donné à la guerre, le but assigné à son effort par les États-Unis et leur Président, la résolution prise ensuite par eux, à partir du 6 avril 1917, de mener jusqu'au terme, jusqu'à la victoire, une lutte pour laquelle ils étaient prêts, comme le maire de Chicago l'a dit un jour à M. Viviani, à donner leur dernier homme et leur dernier dollar. Cette grande démocratie américaine, dont la politique extérieure s'était pendant un siècle résumée dans la

doctrine dite de Monroe et qui, depuis le message présidentiel de 1823, s'était par principe tenue systématiquement éloignée des affaires de l'ancien monde, en était venue maintenant, au spectacle de la présente guerre, aux conclusions qui s'en dégageaient pour sa raison et sa conscience, à comprendre et à sentir que cette même doctrine d'indépendance et de liberté qui était la sienne exigeait au contraire son entrée dans la bataille, sa participation absolue et totale à la croisade des Alliés. « Je propose donc, disait le président Wilson dans son message du 22 janvier 1917, que les diverses nations adoptent d'accord la doctrine du président Monroe comme la doctrine du monde, qu'aucune nation ne cherche à imposer sa politique à un autre pays, mais que chaque peuple soit libre de fixer sa politique personnelle, de choisir lui-même sa voie propre vers son développement, et cela sans que rien le gêne, le moleste ou l'effraye, et que l'on voie le petit marcher côte à côte avec le grand et le puissant. » Et il ajoutait dans son adresse inaugurale du 4 mars suivant : « Nous nous rendons compte que les choses les plus grandes qui restent à faire doivent être accomplies d'accord avec le monde entier, sur une scène plus vaste, en coopération avec toutes les forces de l'humanité. Nous ne sommes plus des provinciaux. Les événemens tragiques des trente mois de guerre que nous venons de vivre nous ont constitués citoyens du monde. N'en concluons pas que nous soyons pour cela moins Américains. Nous serons, s'il est possible, plus Américains encore, mais nous resterons fidèles aux principes dans lesquels nous avons été nourris. Ces principes ne sont pas d'une province ou d'un continent. Ils sont ceux que nous avons toujours proclamés comme étant les sentimens du monde entier. »

Le président Wilson tirait ainsi de la doctrine de non-intervention et d'isolement qu'avait été jusqu'alors la doctrine Monroe la formule qui devait, au contraire, unir le monde dans la plus vaste alliance que l'histoire eût encore connue. Le gouvernement français a fait afficher sur nos murailles ces admirables textes. Il en a fait faire la lecture dans toutes nos écoles. Ils sont par avance l'annonce et comme l'évangile de cette « Société des Nations » qui, émergeant des ténèbres, de la brume sanglante de cette guerre, sera, nous en avons le ferme espoir et la foi, la réalité de demain.

A. Gérard.

REVUE SCIENTIFIQUE

QUESTIONS ALIMENTAIRES

La question du pain que j'examinais naguère ici même n'est qu'un des nombreux problèmes, — et non des moindres d'ailleurs, — que nous pose la nécessité d'alimenter la nation dans ces dures semaines de guerre. Je m'étais permis à ce moment quelques critiques sur le premier projet de carte de pain que nous avait préparé M. le ministre Viollette. Je n'ose me flatter qu'elles aient eu quelque influence sur les décisions prises depuis, mais un fait reste, dont il faut se féliciter, c'est qu'on a renoncé à cette carte familiale qui était plus incompréhensible qu'un rébus, et on a pris le sage parti de la remplacer par une carte individuelle qui laisse au porteur la liberté de ses déplacemens et du choix de son boulanger. On s'est arrêté actuellement pour la région parisienne, et en attendant que le système soit étendu au pays entier, à une ration uniforme. Je crois qu'on a bien fait; le système qui avait été envisagé d'abord et qui devait subdiviser tous les consommateurs en diverses catégories d'âges et de professions ayant droit à des rations quotidiennes différentes, était peut-être plus juste dans son principe. Mais de la coupe des théories aux lèvres de l'expérience il y a un monde; ce système eût soulevé des difficultés d'application inextricables. Finalement peut-être même eût-il été une source de grande injustice : les travailleurs manuels qu'il avantageait beaucoup ont actuellement dans tout le pays, — et nous ne sommes pas les derniers à nous en féliciter, — des salaires élevés qui leur permettent d'ajouter à leur pain quotidien beaucoup d'autres alimens plus coûteux; ils ne s'en font pas faute, d'ailleurs, comme peuvent le constater dans les marchés et dans tous les endroits où l'on vend quelque chose, ceux que Trotsky appelle les « bourgeois, »

c'est-à-dire tous les Français porteurs de faux-col. Finalement, la classe si intéressante et en ce moment si sacrifiée des petits employés publics ou privés, qui, elle, n'a guère vu ses gains augmenter en fonction des nouveaux prix des choses, cette classe qui, dans le système des catégories, était réduite pour le pain à la portion congrue, en eût été la victime innocente. En adoptant la ration unique pour toutes les catégories de consommateurs, on a, à mon avis, choisi la solution la plus simple et la moins injuste. Il resterait à la compléter par une propagande analogue à celle qui a eu tant de succès en Angleterre, et qui serait destinée à démontrer aux gens riches et aisés qu'ils doivent manger le moins de pain possible pour le laisser en plus grande abondance aux moins fortunés.

Ce qui fait en effet le grand intérêt du pain, ce n'est nullement qu'il soit indispensable. On peut, comme nous verrons, lui substituer beaucoup d'autres alimens. C'est qu'il est le plus économique, le moins coûteux de ceux-ci. Ceux qui ont les moyens pécuniaires de le remplacer par des mets d'un égal pouvoir nutritif, comme il en est beaucoup, ont pour devoir strict de le faire en laissant cet aliment bon marché aux plus pauvres.

Pour en terminer avec le nouveau régime du pain, je dois dire que la question du blutage dont j'avais longuement parlé ici même a reçu une solution assez heureuse. On a supprimé le blutage uniforme, dont j'avais indiqué les inconvéniens, et on a bien fait. On a simplement décidé que les meuniers devraient, du blé qui leur est fourni, extraire toute la « farine entière, » opération que les appareils de meunerie réalisent automatiquement et qui fournit un rendement à peu près proportionnel à la teneur du blé en farine blanche. Ceci ne veut nullement dire, — comme certains journaux l'ont interprété à tort, — que la meunerie est tenue d'extraire du blé la totalité de la farine qu'il contient; j'ai montré que c'est impossible, car même dans les gros sons il reste toujours des particules de farine. Ce qu'on entend aujourd'hui par l'expression « farine entière » c'est d'après les définitions officiellement admises, le produit intégral de la mouture du blé à l'exception des recoupettes et des gros sons.

Sans entrer dans aucun nouveau détail technique sur ce que signifie cette définition, je dirai seulement qu'elle fournit finalement une farine correspondant pratiquement à des taux de blutage compris entre 80 et 85 avec les blés courans, et qu'elle satisfait à la plupart des desiderata que j'avais exprimés dans ma récente chronique sur ce sujet.

Cependant, je crois qu'il resterait encore ici un progrès à réaliser pour assurer, à l'aide d'une bonne surveillance et de sanctions appropriées, la rigoureuse exécution, par la meunerie, des mesures arrêtées.

Ceci dit, il me reste à examiner maintenant, passant du particulier au général, quelques-unes des réflexions que, considéré dans son ensemble, le problème alimentaire suggère aujourd'hui. Il est un de ceux où les impérieuses contingences de la pratique et les points de vue aigus de la science pure, se mêlent et se lient le plus complètement. Des laboratoires les plus fermés de la physiologie à l'étal du boucher, à l'étalage multicolore et odorant de l'épicier, il n'y a qu'un pas, mais que la plupart des gens ne se résignent pas assez souvent à franchir, car ils en pourraient tirer profit et santé comme nous allons voir.

***

C'est un problème bien mal connu que celui de la nourriture, et pourtant éternel, et toujours d'actualité, quelles que soient les vicissitudes des nations.

Mais c'est surtout, comme aujourd'hui, dans les grandes crises de la politique et de l'histoire qu'on en voit toute l'importance. Dût cette constatation rabaisser notre superbe, c'est alors qu'on aperçoit bien que manger est la fin première de tous les animaux et de l'homme aussi, que la zoologie classe irrespectueusement parmi eux. La nutrition est la seule chose qui soit commune et essentielle à tous les êtres vivans. Leur vie, leur activité, leur pensée même en dépendent, car on a vu déjà des tubes digestifs que ne surmontait pas un cerveau, mais on n'a point vu le contraire. Dans la phrase d'Harpagon où il s'insurge et proclame qu'il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger, un critique un peu paradoxal pourrait ne voir, après tout, qu'une protestation idéaliste contre cet état de chose déplorable, mais réel.

Mais jamais autant que dans ces récens mois de guerre, on n'avait saisi sur le vif l'importance pour les nations, comme pour les invididus, des considérations alimentaires naguère tant méprisées des pêcheurs de lune. Aujourd'hui, chacun sent que les questions de ravitaillement sont peut-être la principale pierre d'achoppement de la guerre, et que c'est d'elles, pour une bonne part, qu'en dépendra l'issue.

C'est ce qui m'encourage à parler un peu ici de la science des

alimens, de cette science qu'on appelle à la Faculté la *bromatologie*, dans le langage singulier qui faisait déjà rire Molière.

On a, aujourd'hui, établi sans réplique cette profonde vérité déjà entrevue par le génie de Lavoisier que les alimens sont essentiellement des *combustibles* qui sont brûlés dans notre corps exactement comme du charbon dans un poèle.

Sans parler de l'énergie nécessaire au travail que nous fournissons, l'entretien même de notre vie et de la température interne de 37° qui lui est nécessaire n'est maintenu que par la combustion (grâce à l'oxygène de l'air qu'apporte en nous la respiration) des alimens ou de notre chair elle-même quand les alimens manquent. On a mesuré avec précision que la quantité de graisse brûlée par un homme correspond à une quantité de chaleur donnée fournie à son organisme, exactement comme la chaleur d'une lampe correspond à l'huile qu'elle consomme et dans le même rapport. L'homme, — je ne plaisante pas, — est un poêle à température constante, ou, si l'on aime mieux une image plus poétique, il est un flambeau. La vie est une flamme et la belle image de Lucrèce comparant les générations aux coureurs antiques qui se passent de main en main une torche immortelle, se trouve correspondre exactement à la réalité, d'après les données les plus modernes de la physiologie.

Si l'homme n'avait pour vivre que les combustibles de son corps, il maigrirait rapidement jusqu'à mourir, sans parler des inconvéniens du régime carné exclusif, dont nous reparlerons, et qu'il subirait d'abord, en se nourrissant de sa propre chair. C'est pour cela qu'il emprunte à l'extérieur ces combustibles : les alimens.

A vrai dire, si on y regarde d'un peu plus près, on constate que les alimens servent à autre chose encore qu'à fournir à l'organisme la chaleur et l'énergie qui lui sont nécessaires. Chaque jour l'homme vivant élimine sous forme d'excrétions diverses une certaine quantité à peu près invariable de déchets provenant du fonctionnement de ses tissus et de ses organes. Des expériences récentes ont montré que ces excrétions se produisent, à peu près identiques, même en l'absence de toute espèce d'alimentation, et ne proviennent pas principalement, comme on l'avait cru longtemps, des déchets de l'assimilation alimentaire. Donc *l'usure vitale*, comme on l'a appelée, a pour effet de détruire continuellement une partie de notre chair, de notre édifice cellulaire. Une autre fonction des alimens sera précisément de réparer cette usure vitale, de fournir les élémens de la reconstitution continue des tissus usés, et en outre dans les organismes en

voie de développement (enfans) de fournir le supplément de matériaux nécessaire à la croissance.

Autrement dit, et pour employer les termes de l'école, les alimens ne sont pas seulement des substances *calorigènes*, *biothermogènes* ou *dynamogènes*, ce sont aussi des élémens *histogéniques*, ou pour parler plus simplement, *plastiques*. Les divers alimens sont-ils capables de remplir simultanément, les deux rôles? ou sinon, comment doit-on les classer à cet égard? Avant de répondre à cette question, il convient de rappeler comment, chimiquement, se classent finalement tous les alimens.

Si l'on met à part une très petite quantité de substances minérales et de sels qui sont d'ailleurs, malgré la petitesse de leur apport, indispensables à l'entretien de la vie, mais dont l'étude sortirait du cadre de cette chronique (car ils sont toujours mêlés peu ou prou aux autres alimens et on n'a point à s'en préoccuper dans la pratique), on peut dire que tous nos alimens sont empruntés aux êtres vivans, sont des fragmens d'êtres animaux ou végétaux.

Si les alimens sont des combustibles, tous les combustibles ne sont pas des alimens, et. quand on fait le bilan de ceux qui le sont, on voit qu'ils se ramènent chimiquement tous à trois espèces de substances simples : d'une part, *les albuminoïdes* qu'on appelle aussi *protéïnes* ou alimens azotés ou quaternaires, car les savans ne sont jamais à court de noms de baptême pour les choses les moins bien connues; d'autre part, les *graisses* qu'il n'est pas besoin de définir autrement et qui comprennent les huiles et les beurres; enfin les *hydrates de carbone*, qui comprennent les amidons ou fécules et les sucres, c'est-à-dire le tissu constitutif principal des végétaux.

Cela chagrinera peut-être les gourmets d'apprendre que les innombrables mets et les petits plats, que les milliers de variétés de légumes, de poissons, de viandes, d'entremets où se complait leur raffinement se réduisent tous à ces trois catégories. C'est que la chimie est une grande simplificatrice et que, finalement, en dépit des apparences, il y a bien peu de variété dans les choses de ce monde sublunaire.

Qu'on ait donc mangé du pain sec ou un somptueux repas aux multiples services, le bilan de ce qui a été fourni à l'organisme pourra toujours s'établir avec trois nombres représentant les poids fournis à l'estomac de chacune de ces trois sortes de substances.

Et à ce propos une remarque s'impose d'abord, sur laquelle le professeur Lapicque a récemment et très justement attiré l'attention :

c'est que le goût des alimens ne signifie rien quant à leur valeur. Leur sapidité n'est qu'un trompe-l'œil, ou si j'ose dire, un trompe-la-langue. Et, chose curieuse, la partie qui, dans les mets, à bon goût, celle qui intéresse le cuisinier, est en général celle qui ne nourrit pas. On pourrait, comme l'a observé M. Lapicque, diviser presque chacun des alimens usuels en deux portions : l'une sans goût qui a tout le pouvoir nutritif; l'autre agréable au palais, mais non nourrissante.

Pour prendre un exemple familier et familial, le bœuf bouilli des tables modestes mais sages, le bon bouilli que méprisent les gens « chics » et qu'ils laissent à leurs domestiques, se réservant le bouillon qui en a pris l'arome parfumé, n'a pourtant cédé à celui-ci que très peu de sa valeur nutritive. La preuve en est, que si on prend trois lots de chiens, — et dans ce cas, chiens ou hommes c'est tout comme, — nourris exclusivement l'un au bouilli, l'autre au bouillon, le troisième à l'eau claire, ces deux derniers lots mourront rapidement de faim et presque en même temps, tandis que le premier atteindra l'âge le plus avancé qu'on puisse imaginer parmi la gent canine.

Un autre exemple, et non moins caractéristique, de la même règle nous est fourni par la saccharine, ce succédané du sucre, qui fournit aux mets et aux liqueurs un goût identique à celui des parallélipèdes immaculés et cristallins qu'on extrait de la betterave, et qui pourtant ne nourrit nullement, à l'encontre du sucre, excellent aliment.

Le goût n'étant pas un bon critère, il faut donc s'en rapporter à d'autres méthodes pour savoir ce qu'il est le plus utile, le plus économique de manger.

A cet égard, une institution où se trouvent réunis les représentans les plus éminens en France de la physiologie et des sciences de l'alimentation, la « Société scientifique d'hygiène alimentaire » vient d'entreprendre une croisade malheureusement trop peu connue encore. Elle a pour but de faire savoir au public, sous une forme simple, accessible et dénuée de tout appareil rébarbatif, les notions théoriques et pratiques qui lui permettront de mieux traverser ces heures de crise économique.

Il ne saurait être question de commenter ici les tableaux si instructifs publiés par cette société, et où se trouvent condensés les résultats et les chiffres qu'elle fournit au public pour servir de base à l'établissement du budget des familles et au choix d'une alimentation rationnelle.

Au moins puis-je indiquer en quelques mots les idées qui ont servi de base à ces tableaux.

Une première chose est certaine tout d'abord, c'est que le poids des alimens ne nous donne qu'une idée très fausse de leur valeur alimentaire. Sans parler même des déchets courans (les épluchures des légumes, les os de la viande, etc.,) il faut tenir compte de la quantité plus ou moins grande d'eau que contiennent les corps. Comme cette eau n'est pas assimilée, il faut en déduire le poids de celui de l'aliment considéré. Par exemple, les viandes contiennent en moyenne près de de 50 pour 100 d'eau; au contraire les légumes secs en contiennent très peu, Les légumes frais au contraire, en ont beaucoup, si bien que dans la plupart des légumes verts et des salades, si on tient compte des déchets et de l'eau, il n'y a guère que 4 à 8 pour 100 du poids qui soit nutritif.

Mais ce n'est pas tout : les mêmes poids des diverses substances alimentaires ne dégagent pas les mêmes quantités de chaleur. C'est ainsi que si nous prenons les trois grandes catégories d'alimens, les mesures démontrent que 1 gramme de graisse dégage 9 calories, 1 gramme de sucre dégage 4 calories, 1 gramme d'albumine dégage 4 calories.

La graisse est donc la plus dynamogène des trois substances. A titre de comparaison je rappellerai qu'un gramme de houille dégage environ 9 calories, 1 gramme de bois environ 3 calories, et que la calorie est la quantité de chaleur nécessaire pour élever d'un degré la température d'un litre d'eau. — Je rappellerai également, — puisque je compare en ce moment le corps humain à un moteur thermique, — que la machine humaine ne peut jamais transformer en travail que 20 pour 100 environ de l'énergie des alimens qu'elle brûle. Ce rendement est encore meilleur que celui de la machine à vapeur qui ne dépasse guère 10 pour 100; en revanche, il est inférieur à celui des moteurs à explosion qui est voisin de 30 pour 100. Autrement dit ce chef-d'œuvre de la nature qu'est l'homme, est très inférieur comme rendement, comme utilisation d'énergie, à beaucoup de machines, d'ailleurs imparfaites. A ceux qui voudraient en tirer argument pour rabaisser la nature humaine, on pourra répondre que c'est l'homme qui a fabriqué ces machines dont le rendement est supérieur au sien, qu'en revanche ces machines brutales seraient fort en peine de fabriquer un homme et que, par conséquent, il doit y avoir, de par le monde, d'autres critères de la valeur des êtres que leur rendement thermique.

Les divers alimens contiennent en proportions variables les graisses, les hydrates de carbone et les albumines. On a déduit de ces

proportions, en tenant compte des déchets, et par des mesures de laboratoire plutôt que par des calculs, — car l'expérience est ici bien supérieure aux formules, — la valeur énergétique d'un très grand nombre d'alimens. Ces chiffres sont très variables ; à une extrémité on voit que cent grammes de pain produisent 250 calories utilisables, que cent grammes de beurre en produisent 750; à l'autre extrémité, nous voyons le lait, le vin et divers légumes et fruits qui en produisent environ de dix fois moins.

L'expérience a montré qu'il faut en moyenne fournir à l'adulte bien portant sous forme d'alimentation environ 2500 calories par jour (de quoi élever de 1 degré la température de 2500 litres d'eau).

Il y aurait grand intérêt à l'heure actuelle à ce que chaque maîtresse de maison, petite ou grande, affichât dans sa cuisine ces tableaux qui indiquent la valeur nutritive en calories utilisables de chacun des alimens usuels. Au bout de peu de jours, elles auraient vite fait de se mettre dans la tête des notions fort importantes pour elles.

Mais ce n'est pas tout ; à côté de la valeur nutritive des divers alimens qui ne varie pas, il y a à considérer leur valeur vénale qui, elle, est très variable. Autrement dit, à côté du nombre de calories fournies pas 100 grammes d'un aliment donné, il faut considérer le prix de ces 100 grammes. On en déduira les prix de la calorie suivant qu'elle est fournie par tel ou tel aliment, et on aura un nouveau tableau, le plus instructif de tous, pour l'économie domestique. On pourra d'ailleurs le modifier continuellement suivant les fluctuations des cours des denrées, par une simple règle de trois.

Je m'excuse d'entrer dans ces infimes détails; mais c'est de leur diffusion dans le public, c'est de la notion exacte des règles qu'ils enferment, que dépend aujourd'hui pour beaucoup, la résistance victorieuse du pays tout entier.

En disant qu'il faut 2500 calories journalières à l'homme adulte, je n'ai voulu exprimer qu'une moyenne ; il y a en ce domaine comme dans tout ce qui touche à cette chose insaisissable, la vie, des cas nombreux qui échappent, on ne sait pourquoi, à la tyrannie des chiffres ; il y a, comme disent ces messieurs de la Faculté, des idiosyncrasies. Et puis, l'adulte qui travaille a besoin de plus d'énergie, et partant de plus de calories nutritives que celui qui est au repos. C'est ainsi que le professeur Armand Gautier, qui est aujourd'hui le principale autorité de notre pays en ces délicates questions, a établi que la ration alimentaire de l'homme qui fournit un travail fatigant

doit être environ une fois et demie plus forte que s'il ne travaillait pas, et être par conséquent de 3 700 calories en moyenne.

Ceci dit, si à la lumière des notions précédentes, nous essayons de calculer, ce qui est facile, la ration alimentaire habituelle de chacun de nous, nous voyons immédiatement que la plupart des gens, surtout dans les classes riches, mangent, et surtout mangeaient avant la guerre, beaucoup trop.

Les restrictions alimentaires auxquelles la guerre a obligé la plus grande partie du public, en ce qui concerne particulièrement le pain, le sucre, les pâtisseries, substances très nourrissantes, en ce qui concerne aussi les alimens devenus peu abordables par leur prix et leur rareté (gibier, certains poissons), auront eu finalement, j'en suis convaincu, une influence heureuse sur la santé générale. Il est probable, d'ailleurs, que la même chose s'est produite de l'autre côté de la barricade, et je ne serais point surpris que le blocus alimentaire de l'Allemagne se fût traduit chez beaucoup de nos ennemis, — très gros mangeurs comme on sait, — par une amélioration de leur santé.

Pour ce qui est de Paris, en tout cas, la chose paraît nettement démontrée par les statistiques municipales. Celles-ci, pour les semaines de la plus grande partie de 1917, manifestent une mortalité moyenne nettement inférieure à celles des semaines correspondantes des cinq années précédentes. La discussion montre qu'on ne saurait attribuer cette différence à une diminution de la population parisienne, et qu'elle ne peut provenir que des restrictions alimentaires qui ont beaucoup diminué les maladies causées par la surnutrition, des changemens d'habitudes qui ont abrégé les soirées et obligé les Parisiens à se déplacer plus souvent à pied et sans doute aussi de l'heure d'été aux bienfaisans effets hygiéniques.

Pour ce qui est des restrictions alimentaires, il est probable que nous ne sommes pas au bout de celles qu'il nous faudra subir encore. Il faut espérer du moins qu'en les imposant à la population, notre administration saura se garder des méthodes inutilement autoritaires qui lui sont trop habituelles et dont l'efficacité est douteuse, et qu'elle s'inspirera de l'exemple donné à cet égard par le gouvernement anglais qui a institué le noble et intelligent système des « restrictions volontaires. »

Justement, une très intéressante étude de M. La Touche paraît en ce moment dans le *Bulletin de la Société d'Hygiène alimentaire*, sur la façon dont a été abordé le problème de l'alimentation de guerre en Angleterre. On y trouvera des indications frappantes et pittores-

ques, des suggestions précieuses; on y verra comment, en s'adressant par la persuasion à la dignité et à l'orgueil patriotique d'un grand peuple, on peut sans mesure vexatoire obtenir des résultats étonnans. Que nos gouvernans s'inspirent de cet exemple ; que leur sagesse commande celle de tout les Français.

***

En parlant tout à l'heure de l'énergie calorifique utilisable des divers alimens, j'ai laissé de côté un aspect important du problème qu'il convient d'examiner maintenant.

Tous les alimens ne sont point au même degré dynamogènes et hystogénétiques. L'expérience a démontré que les graisses et les sucres servent à fournir à l'organisme les calories, l'énergie dont il a besoin; au contraire, les protéines, les albuminoïdes paraissent surtout jouer le rôle d'élémens de réparation, de remplacement, et de croissance des tissus organiques. Comme dynamogènes, les diverses graisses et les divers sucres sont équipollens, si j'ose dire, c'est-à-dire qu'on peut substituer sans inconvénient les uns aux autres dans l'alimentation; il n'en est pas de même des albuminoïdes qui ne peuvent être complètement remplacés par les substances précédentes, et dont une quantité minima est nécessaire à l'homme.

Celui-ci a besoin chaque jour d'environ une cinquantaine de grammes au minimum d'albuminoïde. Or la viande est le prototype des substances protéiques, et c'est pourquoi il nous faut manger peu de viande, mais il nous en faut. Si dans la ration d'un chien ou d'un homme, on supprime l'albumine, la mort du sujet survient un peu plus tard qu'avec un jeûne complet, mais sûrement. Ce sont les albuminoïdes qui réparent l'usure vitale; chez l'homme ils entretiennent la maison, chez les enfans ils l'agrandissent. Ils sont le maçon de l'organisme.

Un grand physiologiste français, le professeur Gley, du Collège de France, vient d'attirer l'attention sur des travaux exécutés tout récemment dans les laboratoires physiologiques américains et qui éclairent singulièrement ce rôle de maçon de l'organisme qu'ont les substances protéiques.

On s'est longtemps demandé pourquoi le loup forme des tissus de loup et l'homme des chairs d'homme s'ils mangent l'un et l'autre du lapin. C'est que — et c'est ce qu'ont établi ces découvertes récentes — les divers albuminoïdes de la viande sont constitués par des assemblages complexes de divers corps qu'on appelle les *acides aminés*. Autrement dit, il y a la même différence entre les albumi-

noïdes de la chair du lapin, du loup ou de l'homme, qu'entre les différens mots qu'on peut former avec les mêmes lettres ou qu'entre les différentes constructions qu'avec les mêmes pièces de métal un enfant peut faire dans le jeu du « mécano. » Or les viandes étant assez semblables à notre propre chair fournissent en fortes proportions les divers acides aminés nécessaires à la réidification de la nôtre, tandis que les albuminoïdes contenus, d'ailleurs en bien moins grande quantité, dans les alimens végétaux comme le pain, ne contiennent pas ces corps dans des proportions aussi voisines de celles qui nous sont nécessaires.

C'est pour cela que le nouveau-né se nourrit mieux du lait de sa mère que du lait de la vache. C'est pourquoi l'homme et surtout le jeune homme qui grandit a besoin de manger un peu de viande.

Il résulte d'ailleurs de ces expériences que la chair la plus utile à notre alimentation, celle du moins dont le rendement serait le meilleur pour notre développement et la restauration de nos tissus est celle qui ressemble le plus à la nôtre. Il est heureux que l'anthropophagie soit passée de mode, car elle trouverait là un argument inattendu.

Parmi les acides aminés nécessaires à la croissance de notre corps, on a découvert que l'un des plus importans est celui qui s'appelle la *lysine*. Des expériences faites sur de jeunes animaux ont montré qu'on accélère ou qu'on diminue leur développement à volonté en augmentant ou en réduisant la quantité de lysine qu'on leur fournit. Rien n'empêche de penser que quelque jour, on pourra appliquer ce procédé à la sélection artificielle de la race humaine et faire ainsi des enfans à volonté des géans ou des nains. — La quantité d'acides aminés contenue même dans la viande est d'ailleurs très faible, si bien qu'on peut aussi concevoir le jour où, à toute la ration de viande de notre alimentation, on pourra substituer quelques pilules de ces substances qui en auront été chimiquement extraites. Ce sera la réalisation d'un rêve de Berthelot.

D'ailleurs il faut prendre bien garde que la viande ne doit être consommée qu'en quantité très modérée, bien plus modérée qu'il n'est d'usage. On a beaucoup exagéré, notamment à propos des tuberculeux, les avantages du régime très carné. Il est en vérité plutôt nuisible. La cause en est, — si paradoxal que ça puisse paraître, — que la viande se digère presque complètement et est d'un rendement alimentaire presque parfait. Tandis que dans la viande et les œufs il n'y a guère que 2 pour 100 des albuminoïdes digérés qui ne soient

pas absorbés, les légumes et les fruits au contraire, à cause de leur cellulose non digestible, laissent des déchets très abondans qui sont indispensables pour l'excitation du tube digestif et l'élimination des dangereux poisons des ptomaïnes produites par la digestion des protéïnes.

Des lapins nourris d'alimens sans cellulose (mélange de lait, de sucre, de poudre de viande) succombent rapidement et on trouve dans leur intestin les déchets toxiques dont la stagnation les a fait mourir, tandis que si on ajoute à ce même aliment des fragmens de corne (cellulose non digérée) ils survivent fort gaillardement.

Si les canivores (chat, tigre, etc.), peuvent se passer de végétaux c'est que leur tube digestif très court n'a pas besoin de cette excitation. L'homme par sa longueur intestinale, comme par ses mœurs, est intermédiaire entre le lapin et le tigre. Son régime carné doit donc être mitigé de végétaux riches en cellulose. Donc peu de viande, et plus on en mange, plus il faut l'accompagner de fruits et légumes, et non pas comme on fait souvent, diminuer au contraire l'apport de ceux-ci.

Nos soldats ne sont pas de grands théoriciens de la physiologie, mais ils n'en ont pas moins souvent constaté par eux-mêmes et sur eux-mêmes par l'expérience, — source unique de toute vérité, — l'inconvénient du régime carné excessif. Ils s'en plaignent parfois, et l'intendance fera bien, si elle veut leur conserver une âme légère et gaie, de mitiger de plus en plus leur alimentation trop riche en viande par des végétaux, et surtout, suivant l'heureuse suggestion de M. Gley, par un abondant appoint de fruits séchés, que la richesse en vergers de notre sol permettrait de recueillir et de garder en abondance avec un brin d'organisation.

Car il ne faut pas oublier un instant, qu'au front comme à l'arrière, ce n'est pas la santé des corps seulement, mais du même coup celle des âmes, qui dépendent d'une alimentation raisonnable. Tant que nous ne serons pas de purs esprits, il en sera de même.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Toujours rien ; l'attente d'une offensive annoncée à si grand fracas et qui ne se dessine nettement nulle part. Non point tout à fait le silence, puisque le canon continue à faire beaucoup de bruit, ni le sommeil, puisqu'on « se taquine » un peu sur toute la ligne, comme pour se tâter et trouver le point faible avant d'engager la lutte. En Italie, pourtant, le général Diaz a fait sortir de ses « *tiri di molestia* » un ennui plus sérieux pour les Austro-Hongrois, engourdis dans les neiges. Une attaque sagement conçue et vaillamment conduite, à l'Est de la cuvette d'Asiago, bien appuyée d'ailleurs par l'artillerie et l'aviation françaises, a réussi de la plus brillante manière. Plus de 2000 hommes, officiers et soldats, ont été pris à l'ennemi, beaucoup de matériel de tout genre a été enlevé. « Le succès des nôtres, a fait remarquer la presse italienne, est d'autant plus intéressant qu'il s'agit d'une zone où nous pouvions penser être condamnés à une immobilité relative pendant un temps indéterminé. Il s'agit, en effet, d'un des points les plus éloignés des communications avec la plaine, les plus élevés au-dessus du niveau de la mer, les plus durs au point de vue du climat, les plus exposés de flanc après les dernières poussées de l'ennemi dans les zones de Gallio (Nord-Est d'Asiago) et de Canove (Sud-Ouest). Il n'y a pas de doute que l'action du 28 janvier n'ait servi à rectifier plus ou moins, mais, en tout cas, de façon très avantageuse, la tracé de notre front dans le secteur du plateau. » Plus encore qu'un bénéfice militaire, l'armée italienne aura retiré de cette action d'éclat un bénéfice moral. Si la confiance est un des facteurs du succès, le succès, à son tour, engendre la confiance. Les troupes royales viennent de se prouver à elles-mêmes, et il n'est pas de meilleure démonstration, qu'après avoir été capables d'arrêter l'invasion, elles la dominaient, et qu'il ne dépendait que d'elles de la faire reculer.

Ni bénéfice moral, cela va sans dire, ni bénéfice militaire, ni un

bénéfice quelconque, si petit et si peu honorable qu'il soit, les Allemands n'en retireront aucun de l'incursion scélérate de leurs « Gothas » ou de leurs « Aviatiks » sur Paris, dans la nuit du 30 au 31 janvier. La ville, qui venait de s'endormir, a été subitement réveillée par le bruit des sirènes ou des trompes, et, presque en même temps que l'avertissement, elle a entendu les premiers ronflemens des moteurs, très particuliers, entrecoupés, pareils à une respiration poussive, puis, tout aussitôt, l'explosion des premières bombes. Alors, tandis que les uns descendaient dans leurs caves ou se hâtaient vers la plus prochaine station du Métropolitain, et que le plus grand nombre restait tranquillement dans son lit, d'autres, en grand nombre aussi, se mettaient à leur fenêtre. Paris, une fois de plus, a voulu voir. La plupart des victimes ont été ou tuées dans la rue ou blessées derrière leurs vitres. Et il n'y en a que trop, une cinquantaine de morts ; pour plus de la moitié, des femmes et des enfans. Mais que cette cinquantaine d'innocens lâchement sacrifiés, si douloureuse pour nous, et qui nous pèse tant, est peu de chose pour les Allemands, imperceptible, infinitésimale dans la guerre, oserons-nous écrire : insignifiante en réalité! S'il était permis, sans une sorte d'impudeur, de ne faire parler ici que les chiffres, il y aurait intérêt à constater que 49 ou 50 victimes sur toute l'agglomération parisienne, banlieue comprise, c'est à peu près une pour cent mille. C'est-à-dire qu'il ne se passe pas une minute de la nuit ou de la journée où l'on ne coure à Paris autant de risques, du fait de dangers si habituels et auxquels notre vie s'est accommodée si naturellement qu'il ne vient même plus à l'esprit de personne que ce puissent être des dangers. En faire l'observation n'est pas se donner une attitude inconvenante de fanfaron, et tâcher de mesurer le péril n'est pas le nier, encore moins détourner des précautions ou déconseiller la prudence ; mais simplement mettre les choses au point, les restituer dans leurs proportions. Cinquante morts dans la population civile de Paris n'abrègent pas d'un cent millième de seconde la durée de la guerre et ne font pas glisser la roue de la Fortune d'un cent millième de millimètre.

Militairement, donc, l'avantage pour l'Allemagne est nul. Mais moralement ? Du temps que le mot « moral » semblait encore avoir un sens pour elle, elle eût tout de suite aperçu tout ce que, loin de gagner à cet exploit nocturne, elle allait y perdre. Pourtant empruntons son langage, et traduisons « effet moral » par « effet de terreur. » De la terreur ? Paris, on ne peut que le répéter, car c'en est le vrai tableau, est sorti pour voir, et la police n'a eu de peine qu'à

faire rentrer les gens chez eux. Veut-on, si l'on tient à ne pas avoir l'air de supprimer toute ombre, même légère et fugitive, que des nerfs, à l'excès tendus par trois années pleines d'angoisses et de deuils, aient été néanmoins un instant secoués? Il reste qu'il n'y a pas une âme où la résolution n'ait été affermie et la haine accrue. Fait significatif, et qui classe et qui juge ces expéditions sauvages : la colère s'est très hautement mélangée et nuancée de mépris. Paris indigné n'a pas dit, le soir même : « Les bandits! » Ce n'est pas le côté odieux de l'agression qui l'a le plus frappé; et, le lendemain, il n'a ni récriminé ni frondé. On n'a pas pu noter la moindre plainte sur « l'insuffisance des moyens de défense; » il sait qu'une telle aventure est le minimum des hasards de la guerre, et il en fait volontiers l'offrande à la solidarité nationale, fier au fond d'être associé de plus près à l'épreuve; il sait, en outre, que l'Allemagne joue son jeu, et qu'elle ne peut le jouer qu'à l'allemande. Il lui répond, lui, à la parisienne, comme nos aviateurs ont répondu à la française, en profitant de ce que le camp des Gothas était demeuré éclairé pour aller l'arroser d'obus, en bouleverser le sol, et leur ménager un retour mouvementé. Mais cette réponse à la parisienne, et même cette réponse à la française, ne suffiraient pas, si elles n'avaient que la durée d'un mot et que la portée d'un geste. Il appartient à chacun de nous de faire payer à l'Allemagne, du prix qui lui paraîtra le plus lourd, ses abominables forfaits. La guerre est longue, mais la paix le sera bien davantage encore. Les gouvernemens, quand ils la feront, concluront entre eux des traités, et nous aurons l'obligation de les observer strictement. Mais ce ne seront jamais que des traités conclus entre des gouvernemens; par eux seront rétablies les relations publiques d'État à État; non les relations privées d'homme à homme. Que tout Français et toute Française fasse à soi-même le serment de ne plus connaître, de ne plus recevoir, de ne plus rencontrer, pour aucune raison, sous aucun prétexte, aucun Allemand quel qu'il soit. Sans doute, l'idée paraîtra ingénue, et prêtera peut-être à sourire : « Prétendez-vous ignorer la puissance allemande, la science allemande? l'industrie allemande? » Nous prétendons que c'est par ces saintes ignorances que les peuples se conservent, et qu'il n'y a pas de « société des nations » qui tienne; que nous avons le droit, chacun pour nous, chacun chez nous, de choisir notre « société. » L'Allemand, ajoutera-t-on, en sera peu touché. Nous en causerons, lorsque nous aurons vu, après la guerre, combien de temps il aura mis à essayer de revenir.

De nouveau le Grand État-major impérial a été, en ce qui nous concerne, mauvais psychologue, mais il se peut qu'il se soit proposé moins de déprimer « le moral » de la France que de relever celui de l'Allemagne. Il y a des signes, — nous n'en disons pas plus, — qu'économiquement, sous plusieurs rapports, au point de vue alimentaire comme au point de vue financier, et politiquement ou socialement, au point de vue de l'ordre dans les esprits et du travail dans les usines, l'Empire allemand est assez bas, la monarchie austro-hongroise plus bas encore ; et quant à leurs acolytes, la Bulgarie et la Turquie, elles seraient si bas, qu'on ne sait plus où elles en sont. Il y a même des signes (des témoignages dignes de foi qui s'accumulent et se précisent le confirment), que le moral de l'armée allemande, quelque peine qu'on ait à le croire, ne serait pourtant plus tout à fait indemne : que le soldat fléchirait un peu sous le poids d'une grande lassitude et d'un grand découragement; qu'à tout le moins il ne serait plus dans une forme telle qu'on n'hésite pas à lui demander un effort qui pourrait dépasser sa volonté, ses forces ou ses espérances. Ne nous leurrons pas d'ailleurs; la mécanique a été si rudement montée que les ressorts ne s'en détendront que lentement. Mais elle est déclenchée, et ils commencent à se dévider. Il n'était pas possible qu'à la longue, les polémiques sur « les buts de guerre » ou les « conditions de paix, » même convenues, commandées et artificielles, et même dans un milieu aussi discipliné, aussi passif que le milieu allemand, ne produisissent pas leur effet. La fraternisation avec les soldats russes infectés de « bolchevisme » avait assurément été une arme redoutable entre les mains allemandes ; mais c'est une de ces armes étranges qui reviennent frapper celui qui les a lancées ; car, pour fraterniser, il faut être deux, et, dans ces échanges de sentimens, on ne donne pas sans emprunter. La première année de la guerre, l'Allemagne, tout entière bandée à son dessein, eût pu impunément pratiquer ce manège : elle ne le pouvait plus la quatrième année. Semer la contagion chez les autres, et n'en rien prendre pour soi, n'est réalisable qui si l'on est certain de s'être acquis une immunité absolue, durable ou renouvelée ; mais, au bout de quatre ans, le vaccin de l'Allemagne était usé. Nous n'avions pas rigoureusement tort, mais nous n'avions pas non plus rigoureusement raison d'écrire dans notre dernière chronique : « Le socialisme allemand, dans sa majorité, est encore docile. » Dans sa majorité, il est encore timide, mais il semble que déjà, ou enfin, il ne soit plus aussi docile.

Ce qui pourrait nous arriver de pis, ce serait de nous exagérer à

nous-mêmes ces symptômes. Mais ce n'est pas exagérer que d'en retenir que la situation de l'Allemagne est troublée. A ne considérer que les faits patens et avoués, il s'est déclaré, la semaine passée, à Berlin et dans tout l'Empire, des grèves étendues, simultanées, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles ont été des manifestations de malaise aigu, que ce malaise eût du reste son siège dans le cœur, dans le cerveau ou dans l'estomac. Y avait-il un million de grévistes, comme on l'a prétendu, ou seulement quelques centaines de mille, comme le gouvernement l'a dit? Il est sûr qu'il y en a eu assez pour que le ministère de l'Intérieur fît publier que cent mille avaient en un jour réintégré les ateliers, et que les choses avaient pris une tournure assez grave pour que la loi martiale fût proclamée et que des cours martiales fussent instituées, avec jugement immédiat et exécution immédiate du jugement. D'autre part, des indices sérieux permettent de supposer que la « crise de nourriture » atteindra ce mois-ci ou le mois prochain, dans toute l'Europe centrale, son plus haut période. Le voyage inopiné à Berlin du commissaire des vivres de la monarchie austro-hongroise n'a-t-il pas eu pour objet, à la limite de l'extrême urgence, d'aller chercher un secours que l'Allemagne elle-même serait bien embarrassée de fournir?

D'où la hâte fébrile, et mal ou pas du tout dissimulée, de traiter coûte que coûte avec l'Oukraine. Coûte que coûte, bien entendu, à Pétrograd, à Moscou, à la Russie, à Lenine, à Trotsky et aux maximalistes. L'Oukraine, c'est la clef de la Russie du Sud, et la Russie du Sud, c'est le blé. Puisque l'on n'a pas pu du premier coup faire tomber des mains de Trotsky les provinces baltiques, lui arracher, après la Pologne, la Courlande, la Lithuanie, la Livonie, l'Esthonie, Trotsky et ses comparses deviennent des personnages sans intérêt. Au surplus, ne tient-on pas sous la botte les provinces convoitées, et les tenir ainsi, n'est-ce pas les posséder, si, pour les avoir, il suffit de ne pas les rendre? S'ouvrir un chemin jusqu'à Pétrograd, à travers le front russe béant et déserté, ne sera, lorsqu'on le voudra, pour l'armée du prince Léopold, qu'une promenade à peine militaire.

Mais, quand bien même Trotsky aurait tout de suite cédé ou viendrait demain à résipiscence, quand même sa résistance, dont on pense avoir des raisons de connaître la qualité, n'aurait pour but que de sauver la face, quand même il donnerait ou abandonnerait tout ce qu'il est et n'est pas en son pouvoir de donner ou d'abandonner, on n'en tirerait encore que des terres stériles, ou incultes; pas un sac de farine, pas un grain à se mettre sous la dent. Tant que l'on

avait pu, à Berlin et à Vienne, s'imaginer que le soi-disant gouvernement *bolchevik*, que le *Soviet* des commissaires du peuple entraînerait de gré ou de force derrière lui sinon toute la Russie ou toutes les Russies, du moins une grande partie, et les bonnes parties, de l'ancien empire des Tsars, on a marqué pour eux et leurs mandataires, par touches dégradées, d'abord de l'empressement, puis de la complaisance, puis de la condescendance. Seulement on négociait à Brest-Litovsk moins encore pour la paix que pour le pain. L'idéal eût été évidemment de faire encercler par les extrémistes toutes les puissances de l'Entente et de les amener ou de les acheminer à la paix générale. A défaut de l'atteindre, il fallait se contenter d'une paix séparée avec le *Soviet*, pourvu que ce fût une paix profitable avec la Russie, une paix hypothéquée et privilégiée sur les terres à blé, pourvu que ce fût la paix du pain. Il y avait beaucoup de ce désir ou de cet appétit dans les attentions affectées que les plénipotentiaires allemands marquaient anx délégués de Trotsky, autant que peuvent s'y prêter la morgue aristocratique et la raideur germanique, et que « le camarade Ioffe » et ses collègues prenaient bravement, naïvement pour eux. Mais voici que subitement se présentent à la conférence des envoyés de la Rada de Kieff, et tout aussitôt la scène change. Au lieu d'une Russie, l'Europe centrale en a deux en face d'elle : elle pèse ce que chacune apporte, et entre les deux, elle ne paraît suspendre un instant son choix que parce qu'elle ne désespère pas de les recoller sous son étreinte et de les envelopper dans un même coup de filet.

C'est à ce moment, pendant une interruption des séances de Brest-Litovsk, que le comte Hertling et le comte Czernin ont parlé. Ils ont parlé, l'un devant la Commission principale du Reichstag, l'autre devant la Commission des affaires extérieures de la délégation autrichienne ; mais, en s'adressant à ces auditoires restreints, ils ont visé un auditoire beaucoup plus vaste. On ne se tromperait probablement pas en disant que la conversation pour la paix générale qu'ils n'avaient pu engager directement, ils ont essayé de l'avoir indirectement. Ils parlaient par-dessus les murs et même par-dessus les mers, après s'être partagé les rôles, selon leur talent. Tandis que M. de Hertling, vieux professeur de philosophie scolastique, morigénait, en bougonnant, M. Lloyd George et donnait sa parole d'historien, — une parole qui, si elle n'était premièrement une parole d'homme politique, ferait peu d'honneur à la science allemande, — que l'Empire et l'Empereur avaient été malgré eux jetés dans une

guerre qu'ils n'avaient point voulue, le comte Czernin (ce n'est pas, comme le chancelier, un gentilhomme de la chaire) souriait d'une mine galante au président Wilson. Les explications répétées de M. de Kühlmann n'ont rien ajouté à leurs discours, et les réflexions auxquelles elles invitent n'ajouteraient rien au commentaire en deux phrases que nous avons déjà donné de ces harangues tombées dans l'eau avant d'avoir traversé l'Océan. Si leur intention ou l'une de leurs intentions était, ainsi qu'on peut le croire, de diviser les Alliés, de les placer en contradiction les uns avec les autres, et subsidiairement de les gêner à l'intérieur, la Conférence interalliée vient de leur faire la réponse qui convenait. On réclamait une déclaration commune, on l'a. Elle porte la signature des représentans et chefs militaires de quatre grandes puissances de l'Entente : États-Unis, France, Grande-Bretagne, Italie ; parmi eux, trois premiers ministres, MM. Clemenceau, Lloyd George, Orlando. Et elle n'est ni équivoque, ni ambiguë. « Le Conseil supérieur de guerre, affirme-t-elle, a examiné avec le plus grand soin les déclarations récentes du chancelier allemand et du ministre des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie. Il lui a été impossible d'y rien trouver qui se rapproche des conditions modérées formulées par tous les gouvernemens alliés. Cette conviction n'a pu être que fortifiée par l'impression que produit le contraste entre les fins prétendues idéalistes en vue desquelles les puissances centrales ont entamé les négociations de Brest-Litovsk et les plans de conquête et de spoliation aujourd'hui mis à jour. Dans ces conditions, le Conseil supérieur de guerre a jugé que son seul devoir immédiat était d'assurer la continuation, avec la dernière énergie et par la coopération la plus étroite et la plus efficace, de l'effort militaire des alliés. » Comment se resserrera cette coopération, pour devenir plus efficace, les mesures que le Conseil a arrêtées le laissent deviner. Mais qu'il n'y ait, après les deux discours du comte Hertling et du comte Czernin, qu'à continuer énergiquement la guerre, et que, comme nous l'avions noté, la paix ne se soit point rapprochée d'un pas, la déclaration ne le laisse pas deviner, elle le dit.

Il était trop commode au chancelier allemand et au ministre austro-hongrois de séparer article par article les quatorze propositions de M. Wilson, d'accepter immédiatement celles qui seraient à leur avantage, de ne point contester dès maintenant celles qui ne s'appliqueraient qu'au futur, et de repousser, ou d'éluder, ou de négliger toutes les autres. Instituer dans l'avenir, tant qu'on voudra,

mais restituer dans le présent, jamais. Préparer, oui; mais réparer, non pas. La liberté des mers, c'est à merveille, surtout si l'on peut la tourner au détriment de l'Angleterre; et l'arbitrage international, surtout si l'on peut le faire servir à conserver et comme à consacrer ce que l'on a volé. Qui a terme peut voir venir. Sur les questions doctrinales, contre sa nature, la querelleuse et ergoteuse Allemagne se montre très coulante. Il n'y a que les questions territoriales auxquelles elle ne veuille point entendre. Quand on lui crie : « Alsace-Lorraine, » elle réplique (c'est la formule à la mode, et elle se flatte de prendre par son faible le président Wilson) : « Société des nations. » Cette société, elle aime mieux la construire en l'air que sur les territoires enlevés par elle à leurs légitimes propriétaires. Mais on ne construit pas en l'air. Les questions territoriales restent les premières et les plus essentielles de toutes. Ce sont les questions préalables. Ou elles seront résolues, ou rien ne sera ni fait, ni possible. Romulus, avant de bâtir Rome, attela ses bœufs à sa charrue, et circonscrivit le terrain.

En somme, Brest-Litovsk n'a pas « rendu, » ou du moins n'a pas donné ce que l'on s'en était promis. Non seulement les négociations n'ont pas pu être dirigées avec fruit vers la paix générale; mais, même réduites à une paix séparée avec la Russie, elles ont tout à coup bifurqué et dévié. Nous avions vu arriver à la conférence, et presque s'y glisser humblement, les envoyés de la Rada de Kieff, que les Russes avaient accueillis avec une grimace et relégués, en parens pauvres, au bas bout de la table. Mais, dès qu'ils se sont avisés que les Allemands, Austro-Hongrois, Bulgares et Turcs affamés estimaient à leur juste valeur, ou plus exactement à la valeur supposée de leurs greniers, ces représentans de la république dissidente, Trotsky, Ioffe, Pokrovsky et les autres ont senti tout ce qu'eux-mêmes perdaient de leur importance; et, pour empêtrer l'Allemagne, qui décidément penchait vers le Sud, ils ont travaillé en secret à la mettre entre deux Oukraines, opposant à la Rada simplement socialiste de Kieff une Rada maximaliste de Kharkoff.

L'Allemagne, sur cet obstacle, a en effet bronché; mais son incertitude ne pouvait être longue. La véritable Oukraine, pour elle, c'était comme le véritable Amphytrion, qui est l'Amphytrion où l'on dîne ; c'était donc l'Oukraine où l'on mange. Était-ce Kieff? Était-ce Kharkoff? C'était où étaient le blé d'abord, et ensuite le pouvoir de le livrer. Kieff n'avait peut-être pas le blé, mais Kharkoff n'avait sans doute pas le pouvoir. La solution allemande de l'énigme devait être

qu'avec le pouvoir, en finirait bien par avoir le blé. Question de force, *Machtfrage*. L'Allemagne s'y reconnaissait.

Cependant, traiter avec l'Oukraine, même avec une seule Oukraine, c'est plus aisé à dire qu'à faire, pour la raison majeure que l'Oukraine n'existe pas, et n'a jamais existé autrement que comme expression géographique. Il faut savoir ce qu'on a devant soi : or, personne ne le sait. Comme ce royaume de Pologne, récemment inventé par les chancelleries de Berlin et de Vienne, et qui reste dans un perpétuel devenir, l'Oukraine, en tant qu'État, aurait tout, si elle avait des frontières. Mais elle n'en a pas ; ce n'est par conséquent qu'une souveraineté vague et ambulante qui ne se fixe pas sur un domaine défini; et elle en garde quelque chose de fictif. « Le nom polonais *Oukraïna*, remarquait M. J. H. Schnitzler, en 1835, est dérivé de ces deux mots : *Ou Kraïné*, « sur la frontière, » et son usage général date du temps de la conquête de Kieff par les Lithuaniens, où ce territoire formait, en effet, l'extrême limite du côté des Tatares et d'autres tribus nomades. Il ne comprenait alors, à vrai dire, que les palatinats de Kiiow, de Czerniechow et de Braclaw, mais on lui donna bientôt une signification plus étendue, en comprenant aussi sous ce nom les steppes méridionales et toute la Pologne transborysthénane; et, depuis le règne d'Alexis Mikhaïlovitch, on divisa l'Oukraine en Oukraine russe et en Oukraine polonaise. Nous ne serions pas moins embarrassés que pour la Petite-Russie s'il fallait décrire d'une manière positive les limites de ces deux territoires : les limites naturelles leur ont manqué, et celles qu'on leur a assignées à différentes époques n'ont jamais eu un caractère d'authenticité. »

On le voit, la difficulté n'est pas mince ; elle est de celles qui rendent scabreux de contracter union : il y a doute sur la personne. Mais ce n'est pas la seule. Les Empires du Centre ne peuvent guère, semble-t-il, traiter avec l'Oukraine, particulièrement avec la Rada de Kieff, sans rompre avec les bolcheviks de Pétrograd. Une fois leur parti pris de ce risque de rupture, que de contestations, de chicanes et peut-être de conflits ils se préparent ! Un des inconvéniens des pays sans frontières est que les populations n'y sont pas bien tranchées, qu'elles se mêlent, s'enchevêtrent et s'embrouillent. Il y a des Polonais en Oukraine, et il y a des Ruthènes en Galicie. L'Allemagne et l'Autriche auraient ainsi à faire ensemble, à cause de la Pologne et de l'Oukraine ; l'Autriche et l'Oukraine, à cause des Ruthènes de Galicie; l'Oukraine, l'Allemagne et l'Autriche, à cause des Polonais de

Galicie. Se reconnaîtraient-elles mutuellement une sorte de droit de suite qui prolongerait la juridiction de l'Autriche sur les Polonais en Oukraine, de l'Oukraine sur les Ruthènes en Galicie? La conférence de Brest-Litovsk y a songé; mais il est une vérité à laquelle la naissante Oukraine ferait sagement de songer aussi, tandis qu'il en est temps encore : si elle donne aux Allemands, et aux Autrichiens, qui se sont faits les fourriers de l'Allemagne dans la poussée vers l'Orient, si, aux uns et aux autres, elle donne un pied chez elle, ses frontières ne seront pas tracées qu'ils en auront déjà pris quatre. Alors, mieux vaudrait pour elle n'être jamais née; mieux vaudrait pour l'Europe qu'elle ne naquît pas.

D'une manière générale, et à envisager non plus tel ou tel détail, mais l'ensemble, non plus telle ou telle nationalité, mais tout ce qui, antérieurement, était hier, là-bas, le corps d'un énorme empire, la situation demeure des plus obscures, si même elle ne s'assombrit encore. On avait pu un moment espérer qu'il se formerait, et que l'on aiderait à former, dans certaines régions de la Russie du Sud, à l'aide de certains élémens plus sains, le noyau d'un État régulier. Quoique l'on soit dans une ignorance à peu près complète de ce qui s'y passe, et que l'on n'ait que deux sources d'information également suspectes, des dépêches maximalistes et des dépêches allemandes, il est à craindre que l'anarchie ne l'emporte ou du moins n'ait pénétré un peu partout. Où en est Kaledine, et où est Korniloff? Alexeïeff avance-t-il? Doutoff est-il repoussé? Que sont ces républiques pullulantes de Crimée, du Caucase, de Sibérie? Un péril imminent se dessine en Moldavie, péril qui peut être décuplé demain par une intervention et une intrigue allemande, contre la malheureuse Roumanie, à qui nulle amertume ne sera épargnée. Si l'Allemagne juge que l'armée roumaine reconstituée s'interpose entre elle et le blé, elle n'aura de cesse qu'elle n'ait achevé de l'écraser, ou ne l'ait fait poignarder dans le dos. En attendant, on pille ses dépôts d'argent à Pétrograd, et on arrête sur place ses convois de farine. Ces mêmes troupes russes, avec lesquelles la Roumanie a tout partagé, et qui depuis dix-huit mois ont vécu sur elle, paraissent douter de l'avoir assez trahie. Son roi est menacé, son gouvernement dénoncé, son ambassadeur emprisonné et chassé, ses villes assiégées, ses campagnes saccagées. En revanche, elle reflue en Bessarabie, où elle est obligée, pour sa propre sécurité et pour les nécessités de son ravitaillement, d'aller exercer la police. Ainsi tout se compense, et les destinées trouvent leur voie.

A l'autre extrémité, dans le Nord, les affaires de Finlande font un triste pendant. On s'y bat de tous côtés, Russes contre Finlandais, et Finlandais même contre Finlandais, garde rouge contre garde blanche. La bourgeoisie et le peuple, ouvriers et soldats, ne communiquent plus que par les armes. Des généraux improvisés de part et d'autre lèvent et commandent des armées surgies de l'abîme. Il en est de même sur toute la surface de l'Empire, tout criblé des crevasses du tremblement de terre. C'est une décomposition totale. Comment faire pour que la putréfaction d'un si gigantesque cadavre n'empoisonne pas de bout en bout le double continent qu'il couvre ?

Le secret de la puissance encore croissante ou peu entamée des maximalistes réside dans ce fait, le seul clair et évident, que personne en Russie ne veut plus faire la guerre. Au moins la guerre étrangère, car tout le monde, au contraire, est emporté d'une fureur de guerre civile. Le Russe n'a plus d'ennemi que le Russe. Et il peut y avoir, dans ce dégoût, dans cette espèce de démission nationale, de l'horreur causée par les conditions dans lesquelles on a dû combattre, sans canons et sans fusils, pendant la première année ; le souvenir de tant de déceptions ; la rancune de tant de défections ; mais il y a surtout l'absence de sentiment national, due à l'absence de l'idée de nation. La révolution française, à qui la révolution russe a la manie de se comparer, s'est sauvée par le sentiment et la passion de la patrie. Elle a racheté le sang injustement et criminellement répandu par le sang héroïquement versé. La révolution russe, tout à l'opposé, se souille de l'un, et ne se lave pas par l'autre.

Mais le pseudo-gouvernement des Lénine, des Trotsky et des Zinovieff peut subir le contre-coup violent de l'échec des pourparlers de Brest-Litovsk, s'ils échouent, du fait de l'Allemagne ou de son propre fait. Par-dessus la grande promesse de la paix, il a semé, en outre, la grande illusion du partage des terres. Qu'arrivera-t-il de lui, quand l'homme le plus borné du peuple le plus attardé de toutes les Russies se sera rendu compte qu'il aura été impuissant à donner la paix, et que donner la terre comme il la donne, par décret, et toute nue, c'est n'avoir rien donné du tout ? Qu'arrivera-t-il de lui, et, lui rentré dans ce néant qui sera le seul ordre nouveau qu'il ait été capable de créer, qu'est-ce qui viendra après lui ? Tout ce chaos russe, que deviendra-t-il ? On n'aperçoit rien. Et pourtant il faut qu'il vienne quelque chose. Il ne faut pas que l'impérialisme germanique ait, à l'Est, la route libre ; que, sur le flanc de ce qui n'est encore aujourd'hui que l'Europe centrale, il n'y ait plus d'Europe orientale, et que commence

tout de suite, aux frontières de l'Allemagne si savamment organisée et si hardiment organisatrice, une Asie dont le caractère fondamental est d'être politiquement inorganique.

Autrement, l'Allemagne aurait « gagné la guerre, » et ses desseins seraient remplis; ses desseins qu'elle n'a pas toujours déguisés et dont elle n'a pas toujours fait mystère. Le correspondant à Vienne de la *Gazette de Francfort* écrivait à ce journal, le 13 mai 1913 : « Les pessimistes déclarent que, pour arrêter l'expansion slave, il n'y a qu'un seul moyen : démolir les instrumens du panslavisme, écraser les petits voisins et voir si leur grand protecteur permet ou non leur dissolution en tant qu'États, détruire l'Empire russe, installer une série d'États indépendans sous le protectorat allemand et autrichien, entre l'Europe centrale et le reste de l'Empire russe, et donner, par ce moyen, la paix à l'Europe. » Rappelons-nous, en relisant cet aveu, où l'Allemagne voulait aller, et voyons où elle en est. Le « pessimisme » allemand, a, de ce côté, exécuté son projet à la lettre. Si c'était du définitif, et si la guerre devait s'achever par là, la Wilhelmstrasse pourrait, avec le consentement des militaires, faire étalage en Occident d'une modération apparente ou relative. Nous n'en serions pas moins vaincus ; et nous fît-on la paix Kühlmann, ou même la paix Scheidemann, et plus encore, la paix Haase, au lieu de la paix Hindenburg-Ludendorff, nous n'en subirions pas moins la paix allemande. Plus elle serait débordante en Russie, moins nous la devrions croire désintéressée, et plus il nous faudrait la vouloir victorieuse par ici. Il n'y aurait plus, dans ce cas, une Europe centrale, équilibrée à gauche par une Europe occidentale, à droite par une Europe orientale. Il y aurait seulement une Europe centrale, prépondérante et sans contrepoids à sa droite, qui ne pourrait être tenue en suspens, en balance et en respect que par une Europe occidentale d'un seul bloc ou mieux par une « alliance » occidentale, dont le bras ne serait assez fort, non pour briser l'Allemagne, mais pour la fixer, que s'il s'articulait, par delà l'Atlantique, aux États-Unis.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

RENÉ DOUMIC.

SIXIÈME PÉRIODE. — LXXXVIIe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUARANTE-TROISIÈME VOLUME

JANVIER — FÉVRIER

Livraison du 1er Janvier.

Pages.

NÉMÉSIS, première partie, par M. PAUL BOURGET, de l'Académie française. 5

L'AVENIR DES PETITS ÉTATS. — I. *LEUR UTILITÉ ET LEUR IMPORTANCE*, par M. le Baron BEYENS 38

L'ÉPOPÉE DES FUSILIERS MARINS. — V. LA PRISE DE SAINT-GEORGES. — *DE LOO A OOST-DUNKERQUE. — L'EXPÉDITION DES CANONNIÈRES LE VOYER* (avec carte et plan), par M. CHARLES LE GOFFIC 54

LOUIS-PHILIPPE AVANT 1830, lettres inédites, par M. DENYS COCHIN, de l'Académie française 107

UN POÈTE ANGLAIS MORT POUR LA FRANCE : RUPERT BROOKE, par JEAN DORNIS. 140

LE NOUVEAU JAPON. — II. A TRAVERS LE THÉÂTRE ET LE ROMAN. — *PLAISIRS NOUVEAUX ET ANCIENS. — LA COMÉDIE FRANCAISE AU JAPON. — CHEZ LES INTELLECTUELS*, par M. ANDRÉ BELLESSORT 148

POÉSIES, par M. PAUL ROUGIER 184

LA CONQUÊTE DE LA PALESTINE. — *DE SUEZ A JÉRUSALEM*, par M. CHARLES STIÉNON 190

REVUE LITTÉRAIRE. — *UN GRAND POÈTE LOUIS XIII : SAINT-AMANT*, par M. ANDRÉ BEAUNIER 210

REVUE DRAMATIQUE. — *LES BUTORS ET LA FINETTE*, au Théâtre-Antoine, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française 222

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. CHARLES BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques 229

Livraison du 15 Janvier.

NÉMÉSIS, deuxième partie, par M. PAUL BOURGET, de l'Académie française. 241

LE CHEVALIER DE L'AIR : GEORGES GUYNEMER. — I. L'ENFANCE. — *LES ORIGINES. — LA FAMILLE. — L'ÉDUCATION. — LE DÉPART*, par M. HENRY BORDEAUX 277

L'AVENIR DES PETITS ÉTATS. — II. *LA ROUMANIE*, par M. le Baron BEYENS. 314

UNE THÉORIE D'HIPPOLYTE TAINE SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par M. ERNEST SEILLIÈRE, de l'Académie des Sciences morales et politiques 338

LA FRONTIÈRE MILITAIRE DU NORD-EST (avec une carte), par M. le Général MALLETERRE 366

Pages.

La Mission de M. Jonnart en Grèce. — II. Le Retour de M. Venizelos, par M. Raymond RECOULY 400
Carl Spitteler. — I. *La Période pessimiste*, par G. BIANQUIS. 421
Revue scientifique. — *Les Tanks*, par M. Charles NORDMANN 445
Revue musicale. — *Béatrice*, à l'Opéra-Comique. — M. Battistini dans *Henry VIII*. — *Pour le centenaire de Gounod*, par M. Camille BELLAIGUE 457
Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Charles BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 469

Livraison du 1er Février.

Némésis, troisième partie, par M. Paul BOURGET, de l'Académie française. 481
Conversations pendant la guerre. — Le Thé, par M. Maurice DONNAY, de l'Académie française. 512
Le Chevalier de l'air : Georges Guynemer. — II. Plein ciel. — *La Première victoire*. — *De l'Aisne a Verdun*. — *Sur la Somme*, par M. Henry BORDEAUX 542
Émile Ollivier en 1848, d'après son « Journal intime. » — *La Préfecture de Marseille*. — *Chaumont*. — *Le Procès de Valence*. — *Un Roman d'amour*, par Madame M.-Th. OLLIVIER 580
Ce que le monde catholique doit a la France. — II. *La Pensée française*. — *L'Apostolat français*, par M. Georges GOYAU 611
Carl Spitteler. — II. *Le Retour a l'espérance*, par G. BIANQUIS. . . . 645
La Puissance financière des États-Unis et son expansion mondiale, par M. Maurice LEWANDOWSKI. 662
Revue littéraire. — *Judith Gautier*, par M. André BEAUNIER. 692
Revue dramatique. — *La Triomphatrice*, à la Comédie-Française, par M. René DOUMIC, de l'Académie française. 704
Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Charles BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 709

Livraison du 15 Février.

François Buloz et ses amis. — *François Buloz*. — *Les Premiers collaborateurs* : I. *Alfred de Vigny*, par Mme Marie-Louise PAILLERON. . 721
Némésis, dernière partie, par M. Paul BOURGET, de l'Académie française. 760
Le Chevalier de l'air : Georges Guynemer. — III. Au zénith. — *Lettres et carnets de vol*. — *Sur la Somme*. — *La Journée du 25 mai 1917*. — *L'Avion magique*, par M. Henry BORDEAUX 818
Soixante années du règne des Romanoff. — Notes et souvenirs (1821-1881). — I. *La Mort d'Alexandre Ier et l'avénement de Nicolas Ier*, par M. Ernest DAUDET 862
Chroniques du temps de la guerre. — II. Le « P. C. » des Quatre Cheminées, par Pierre TROYON 893
Les États-Unis et l'Extrême-Orient, par M. A. GÉRARD 912
Revue scientifique. — *Questions alimentaires*, par M. Charles NORDMANN. 935
Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Charles BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 947

Paris. — Typ. Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 54153.

GETTY CENTER LINRARY